


FONDO PIZZOFALCONE



DICTIONNAIRE HISTORIQUE,

CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE.

DE L'IMPRIMERIE DE DEMONVILLE, RUE CHRISTINE.

DICTIONNAIRE HISTORIQUE,

CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE,

CONTENANT

LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES, CÉLÈBRES OU FAMEUX
DE TOUS LES PAYS ET DE TOUS LES SIÈCLES,

SUIVI

D'UN DICTIONNAIRE ABRÉGÉ DES MYTHOLOGIES,

ET

D'UN TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DES ÉVÉNEMENS LES PLUS REMARQUABLES QUI ONT EU LIEU DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

TOME PREMIER.





A PARIS,
CHEZ MÉNARD ET DESENNE, LIBRAIRES,
RUE GIT-LE-COEUR, N° 8.

1821.



AVERTISSEMENT.

Le but que nous nous proposons d'atteindre, en publiant ce *Dictionnaire historique*, après tant d'autres ouvrages de même genre qui l'ont précédé, est surtout de réunir les suffrages de toutes les classes de lecteurs, quelles que soient leurs opinions particulières. Pour y parvenir, nous n'avons donc pas cherché à flatter, à caresser plutôt tel parti que tel autre ; ce n'est point ainsi que doit procéder le vrai biographe ; l'impartialité, voilà quel a été notre seul guide; et nous sommes persuadés d'avance que le public éclairé, nous saura gré d'avoir suivi cette route qui seule peut conduire à la vérité. Que cherche-t-on dans un Dictionnaire historique? Ce ne sont pas sans doute de longues dissertations sur la politique ou sur la religion ; ce ne sont pas de subtiles argumentations au travers desquelles perce le plus souvent une mauvaise cause : on y cherche des faits, et des faits exposés avec simplicité, et dégagés de toutes ces précautions oratoires, qui bien souvent ne servent qu'à les dénaturer. Le lecteur aime à y trouver de ces réflexions rapides qui, sortant naturellement du sujet, répandent, par intervalles, de l'agrément et de la variété sur le récit; mais il se tient en garde contre les déclamations véhémentes et contre les éloges emphatiques dictés par l'esprit de parti, et se dit aussitôt :

« La vérité n'a pas cet air impétueux. »

Ce que nous venons de dire, suffit, ce semble, pour

donner une idée satisfaisante de la couleur générale de cet ouvrage; nous allons maintenant entrer dans quelques détails sur la manière dont nous l'avons exécuté. Il ne sera pas non plus hors de propos, d'indiquer la marche que nous avons suivie, afin de rendre les recherches plus faciles aux lecteurs.

Un des avantages de ce Dictionnaire, est celui de posséder une nomenclature beaucoup plus riche que celle de tous les autres Dictionnaires historiques, sans être, pour cela, surchargée d'articles insignifians. On n'y trouvera que des personnages qui, par leurs actions ou par leurs ouvrages, sont réellement du domaine de l'Histoire ou de la Bibliographie. D'après le plan que nous nous sommes tracé, certaine classe d'hommes n'y figurera pas à l'exclusion de telle autre; guerriers, ecclésiastiques, savans, artistes, soit français, soit étrangers, enfin tous ceux qui auront un titre légitime au souvenir de la postérité, obtiendront une place dans cet ouvrage. Peut-être trouvera-t-on que nous nous sommes arrêtés un peu trop scrupuleusement sur des auteurs dont les écrits sont généralement peu connus? En cela, nous avons voulu nous rendre utiles aux bibliophiles, en leur faisant trouver le plus facilement possible, ce qui pourrait autrement leur coûter de pénibles recherches.

La clarté devait aussi présider à une entreprise de ce genre; il fallait donc éviter d'y mêler les choses les plus disparates, et c'est ce qu'on a fait en séparant les articles historiques de ceux de la mythologie. Tous ces derniers ont été réunis, et formeront un Dictionnaire de la Fable des plus complets, qui fera suite au *Dictionnaire historique*. Cette séparation doit en même

temps déterminer le degré de confiance que méritera chaque nature d'articles et chaque partie de l'ouvrage.

Nous avons aussi fixé notre attention sur l'orthographe des noms, cherchant, autant que possible, à les présenter de manière à ce que le lecteur pût les trouver sans peine. Quant aux noms arabes et samskrits, leur orthographe n'étant pas encore consacrée par l'usage, on ne l'a pas suivie sans restriction, mais on a pourvu à la facilité des recherches par des renvois qui y suppléent. Par exemple, il paraissait ridicule de placer *Gengiskhan* à *D'jenghuyskan*; on s'est contenté de renvoyer de ce dernier nom à Gengiskhan, dénomination sous laquelle ce conquérant est généralement connu.

Pour éviter la confusion qui pourrait résulter d'une longue série d'homonymes, comme de celle des Alexandres, nous avons suivi l'ordre des temps: 1° les anciens, tant de l'histoire sacrée que de l'histoire profane; 2° les Saints; 3° les Empereurs romains et grecs, les Papes, les Savans et Hommes célèbres de toutes les nations. Il a fallu établir aussi une marche constante, pour les noms que portent les Maisons souveraines; ainsi, les nombreux articles qui se trouvent sous le nom de Charles, de Louis, etc., sont classés dans l'ordre suivant: 1° la France, ses rois, dans l'ordre chronologique; ses princes souverains et autres; 2° l'Espagne, ses souverains; 3° l'Italie, ses souverains; 4° l'Allemagne, ses empereurs; 5° la Suède, ses rois; 6° l'Angleterre, ses rois; 7° savans et littérateurs de tous les pays.

La longueur des articles est toujours proportionnée à l'importance des personnages qu'ils concernent. Nous avons glissé légèrement sur les détails de la vie des écri-

vains peu connus, parce que ces détails nous ont paru fastidieux par leur uniformité. Que peut avoir d'intéressant pour nous, la vie d'un homme dont les ouvrages sont à peine connus de quelques savans? Mais nous avons donné avec soin la notice des écrits sortis de leur plume, ou quand ces écrits étaient trop nombreux pour un article tel que le comporte notre plan, nous avons indiqué les sources où on pourra les trouver. Pour les personnages qui appartiennent réellement à l'Histoire, notre marche a été toute différente : en parlant des rois et des souverains en général, nous avons suivi le fil des événemens qui ont eu lieu sous leur règne; nous avons cherché à leur conserver leur physionomie historique, en groupant, pour ainsi dire, autour d'eux, quelques-unes de ces anecdotes qui peignent l'homme d'un seul trait, et le font voir sous toutes les faces. Souvent ces particularités font mieux connaître les hommes que des volumes de commentaires sur leurs actions; de plus, elles amusent le lecteur curieux, elles instruisent le philosophe, et ornent l'ouvrage.

Nous devons avouer ici, que c'est aux historiens les plus estimables, et aux biographes les plus judicieux, que nous avons emprunté une partie des matériaux de cet ouvrage; c'est en les étudiant que nous avons cherché à saisir le coloris convenable à chaque article, et quelquefois même nous avons fait usage de leurs expressions, quand elles nous ont paru plus propres à caractériser un personnage. Avec un peu de tact, il sera facile de distinguer les teintes diverses que nous avons tâché de donner aux articles de différente nature. Ainsi, la couleur générale de l'article d'un guerrier tel

que *Bayard*, n'est pas celle qui pouvait convenir à l'article de *Saint Benoît*; pour peindre la gravité majestueuse de l'éloquent *Bossuet*, il a fallu assurément d'autres pinceaux, que pour retracer les folles espiégleries de *Brusquet*.

A l'égard des savans et des littérateurs, nous avons consulté le plus souvent les écrits qui ont paru sur leur personne et leurs écrits, tels que des *Mémoires*, des *Éloges*, des *Vies* particulières; et toutes les fois qu'il s'est agi d'écrivains vraiment célèbres, nous avons puisé dans ces documens, tout ce qui pouvait servir à les peindre, soit comme particuliers, soit comme hommes de lettres. Ce double point de vue sous lequel nous les avons envisagés, rend ce recueil plus instructif, et en même temps plus agréable. A propos de savans Arabes ou Turcs, dont les noms sont à peine connus en Europe, nous ne nous sommes point amusés à établir des généalogies ridicules, et à énumérer des noms presqu'illisibles, aussi désagréables à entendre que difficiles à articuler, et qui, aux yeux de beaucoup de gens, pourraient bien ne passer que pour du jargon scientifique. On verra aussi que nous avons observé la même réserve dans les jugemens que nous portons de différens ouvrages; chaque écrit un peu remarquable est suivi d'une analyse rapide qui suffit pour en donner une idée nette et précise. Pour écarter toute défiance au sujet de nos remarques critiques, nous ajouterons que ce sont les Cicéron, les Quintilien, les La Harpe, les Marmontel, et en général, les plus célèbres écrivains et littérateurs de tous les temps, qui nous ont fourni les jugemens que nous avons portés. C'est un fonds que nous n'avons pas craint de nous approprier, et qui nous a été d'un

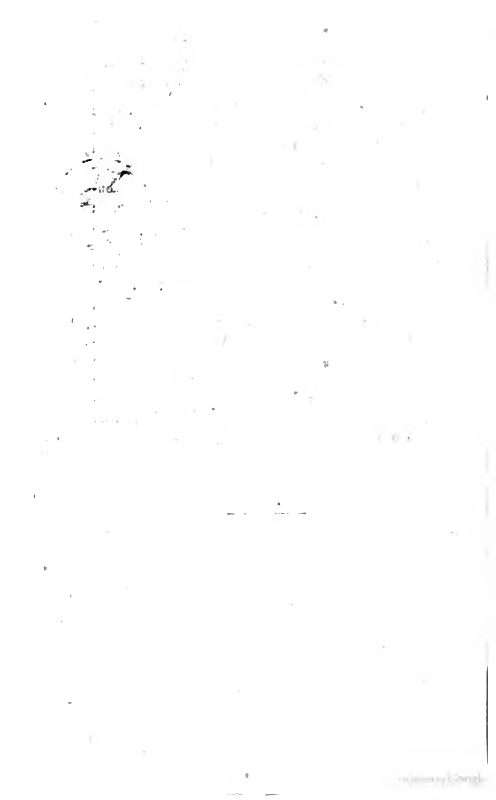
très-grand secours. On sait de quel poids ces noms, sont dans la balance de l'opinion publique, et quel est le degré de confiance qu'ils doivent inspirer. Le lecteur lira avec d'autant plus de plaisir les arrêts de ces grands maîtres, qu'on aime généralement à savoir ce que des hommes de génie ont pensé sur d'autres hommes de génie.

Il est bon de remarquer aussi, en passant, que nous nous sommes appesantis davantage sur les articles de nos contemporains. On désire toujours connaître les gens avec lesquels on a vécu; on recherche avec empressement les moindres particularités de leur vie; ce qui, au sujet de Grecs et de Romains, ne serait que minutie puérile, devient pour nous une chose de la plus haute importance, quand il s'agit de notre époque. Et véritablement, fut-il jamais une époque plus intéressante ? Les diverses démarches de tels et tels hommes pendant les révolutions qui se sont succédées de nos jours, ne sont-elles pas faites pour piquer la curiosité ? Chacun ne cherche-t-il pas à connaître les habitudes, les mœurs, la conduite, les opinions, et le caractère des principaux acteurs du grand drame dont nous avons été les spectateurs ? Nous nous sommes donc attachés à traiter avec soin cette partie de notre ouvrage; nous avons présenté les faits avec toute l'impartialité que nous nous sommes imposée, usant cependant du droit qui appartient à l'histoire, de flétrir tout ce qui est crime, et d'applaudir à toute action qui porte avec elle le caractère du courage et de la vertu. Quant aux diverses opinions politiques, nous les avons énoncées sans déguisement, mais aussi sans les juger en aucune manière. Ce n'est point à nous à plaider pour ou contre;

nous ne sommes que témoins, et le public doit être juge. Notre livre, comme nous l'avons déjà dit, n'est destiné à être ni une apologie, ni un libelle diffamatoire.

Les nombreuses critiques que l'on a faites contre nos devanciers, n'auront pas non plus été infructueuses pour nous : après les avoir discutées, nous nous sommes conformés à celles qui nous ont paru solides et judicieuses; cependant malgré toutes nos précautions, nous sommes bien persuadés que notre travail ne sera pas tout-à-fait à l'abri de la critique. Un tel ouvrage ne saurait être exempt d'imperfections. Aussi sommes-nous prêts à accueillir toutes les observations qui nous seraient faites, et à en profiter autant que cela sera en notre pouvoir.

On a vu, par cet Avertissement, quels sont nos principes, quelle est, pour ainsi dire, notre profession de foi : maintenant, notre ouvrage prouvera, mieux que tous les raisonnemens possibles, combien nous avons été jaloux de nous montrer fidèles à la vérité, et de remplir nos engagemens envers le public.



NOUVEAU
DICTIONNAIRE
HISTORIQUE.



A.

AA (Pierre Van der), jurisconsulte distingué, né à Louvain où il professa le droit dans le 16e siècle, fut assesseur du conseil souverain de Brabant, et mourut en 1594. Il a laissé *Commentarium de privilegiis creditorum; Prochiron sive Enchiridion judiciarium*. Il se montra constamment attaché à la liberté et à l'indépendance de son pays contre la domination espagnole.

AA (Pierre Van der), géographe et libraire-éditeur, établi à Leyde dès 1682; il s'adonna particulièrement à la géographie et surtout aux cartes. On trouve une liste très-détaillée de celles qu'il a publiées dans son catalogue, qui a paru à Amsterdam en 1729, l'un des plus abondans en ouvrages de géographie. Lenglet du Fresnoy a cité les meilleurs dans *sa Méthode pour étudier la géographie*. Les principaux ouvrages dont ce libraire est éditeur sont: I. *Recueil de plusieurs voyages faits en France, en Italie, en Angleterre, en Hollande et en Moscovie* (en hollandais), Leyde, 1706, 30 vol. in-12. II. *Collection de voyages dans les deux Indes* (en hollandais), Leyde, 1706, 8 vol. in-fol. Le même ouvrage, Leyde, 1707-1710, 29 vol. in-8°. C'est un recueil dont presque tous les matériaux ont été puisés dans la fameuse collection de De Bry, avec quelques additions. Meusel se trompe, quand il dit (*Biblioth. histor.* tom. II, part. I, pag. 336), qu'au lieu de rappeler le nom de De Bry, Van der Aa nomme seulement un certain Godefroi comme auteur de cette collection. Ce Godefroi n'est auteur que de quelques parties; on croit que c'est le même qui en avait déjà fourni quelques-unes à la collection de De Bry, et Van der Aa ne l'a désigné que comme auteur de ces parties. III. *Recueil des voyages des Portugais, des Anglais, des Français, et des Italiens dans les Indes* (en hollandais), Leyde, 4 vol. in-folio. IV. Un *Atlas de 200 cartes*, dans lequel il doit en exister plusieurs de Frédéric de Witt. En général ces cartes ne sont pas très-estimées; celles de De Witt le sont davantage. V. Il est éditeur de la collection intitulée: *Recueil de divers voyages curieux faits en Tartarie, en Perse et ailleurs*; en-

richis de cartes et de fig. en taille-douce. On a mis au-devant: *Traité de la navigation et des voyages de découvertes et conquêtes modernes*, par P. Bergeron, Leyde, P. Van der Aa, 1729, 2 vol. in-4°. C'est à tort que l'on a regardé P. Bergeron comme l'éditeur de ce recueil; car ce dernier mourut en 1637 dans un âge assez avancé. VI. *La Galerie agréable du monde, où l'on voit, en un grand nombre de cartes et figures, les empires, royaumes, provinces, villes*, etc., *les édifices, les maisons de campagne, les habillemens, mœurs et religions, cérémonies des peuples, les animaux, plantes et autres choses dignes d'être vues dans les quatre parties du monde*, Leyde, 66 vol. que l'on relie ordinairement en 33 ou en 22 v. in-fol. C'est un recueil, peu estimé, de cartes et de figures tirées presqu'en totalité des différens ouvrages publiés par l'éditeur. Cet infatigable libraire a publié différens ouvrages intéressans de botanique, entre autres le *Botanicon parisiense*, de Vaillant: les *Œuvres posthumes de Malpighi*; le *Discours sur la structure des fleurs*, de Vaillant. Enfin il a été éditeur du *Thesaurus antiquitatum græcarum* de *J. Gronovius*, et du *Thesaurus antiquitatum Italiæ*, etc. Van der Aa est mort vers 1730. Il imprimait encore en 1729. Son frère H. Van der Aa, graveur à Leyde, a travaillé principalement pour lui

AA (Chrétien-Charles-Henri Van der), né à Zwoll en 1718, mort à Harlem en 1793, exerça pendant cinquante-un ans le ministère évangélique dans l'église luthérienne de cette dernière ville, et y acquit des titres à l'estime générale. Sa devise favorite, *Dieu est charité*, fut toujours la règle de sa conduite pastorale. Il concourut à établir à Harlem, en 1752, la société hollandaise des sciences, et à former, en 1778, dans le sein de cette même société, un département particulier, dit *la Branche économique*. Il y prêcha avec tant de succès, que son église était toujours remplie d'auditeurs de toutes les religions. Il voua ses services, comme secrétaire, à l'une et à l'autre, et en a constamment bien mérité. Il a laissé plusieurs ouvrages, soit *discours sacrés*, soit *mémoires scientifiques*, tous écrits en langue hollandaise.

AA (Adolphe Van der), Philippe Van der AA, son frère, et Gérard Van der AA, issus d'une ancienne et noble famille de la Belgique, se signalèrent parmi les amis de la liberté, qui, en 1566, présentèrent à Marguerite de Parme, gouvernante des Pays-Bas, des *remontrances* énergiques contre la tyrannie de Philippe II; remontrances qui contribuèrent à l'affranchissement de leur patrie.

AAGARD (Christian), né à Wibourg en Danemarck, en 1616, mort en février 1664, a composé des poésies latines, entre autres, *De hommagio Friderici III, Daniæ et Norw. Regis*, Hafniæ, 1660, in-fol. On trouve ses poésies, qui sont fort estimées, dans le tom. I, pag. 339, des *Deliciæ quorumdam poetarum Danorum; Friderici Rostgaard*, Lugduni Batav. 1693, 2 vol. in-12. — Séverin Aagard, fils de Christian, a écrit la vie de son père; elle précède ses poésies, qui se trouvent dans le volume que nous venons de citer.

AAGARD (Nicolas), frère du

précédent, et bibliothécaire de l'académie de Soroë en Danemarck; il a publié : *Disputatio de stylo novi Testamenti*, Soræ, 1655, in-4°; et plusieurs autres ouvrages de philosophie et de physique, sur les *feux souterrains*, sur la *renaissance du phénix*, etc. Nicolas Aagard, qui était luthérien ainsi que son frère, est mort le 22 janvier 1657. On trouve le catalogue de ses ouvrages dans *Bartolini bibliotheca septentrionis eruditi*, pag. 102 et 103.

AAGESEN (Svend), historien danois, vivait en 1186. Il écrivit, par ordre de l'archevêque Absalon, une histoire de Danemarck, sous le titre de *Compendiosa historia regum Daniæ à Skioldo ad Canutium VI*. Il a encore laissé : *Historia legum Castrensium regis Canuti magni*, traduction latine de la loi dite *Witherleg*, donnée par Canut-le-Grand.

AALST. *Voyez* Aelst.

AALAM, qui vivait dans le 9e siècle, cultiva l'astrologie, science qui était en vogue de son temps, et surtout dans sa nation. Cher au sultan de Perse, Adaheddoulah, de la race des Bouides, il fut dédaigné par son successeur, et se retira dans une solitude, d'où il sortit ensuite pour faire des voyages.

AARE (Dirk Van der), évêque et seigneur d'Utrecht, au 13e siècle. Il soutint une guerre hasardeuse contre Guillaume comte de Hollande, auquel il prétendit disputer la souveraineté. Il s'empara de plusieurs places de ce pays, à la faveur de la captivité de ce prince fait prisonnier par le comte de Brabant. Il s'associa avec le comte de Looz, qui lui vendit l'investiture de la Hollande pour mille marcs d'argent, et se mit en campagne pour en prendre possession. Après quelques succès, il fut contraint de se retirer dans la ville d'Utrecht. Il mourut à Deventer, en 1212, après un règne de 14 ans.

AARON, frère aîné de Moïse, l'un et l'autre fils d'Amram et de Jozabed, de la tribu de Lévi, naquit en Egypte trois ans avant son frère, l'an 1574 avant Jésus-Christ. Moïse, suivant les livres saints, ayant été destiné par Dieu même à la délivrance des Hébreux captifs en Egypte, s'associa pour ce grand ouvrage Aaron, qui s'exprimait avec plus de facilité que lui. Ils se rendirent à la cour de Pharaon, et opérèrent une infinité de prodiges pour toucher le cœur endurci de ce prince. Aaron accompagna toujours Moïse, et porta la parole pour lui, tant au peuple qu'au roi. Ce fut sa verge qui servit à produire les premiers miracles. Elle fut transformée en serpent, fit changer les eaux en sang, remplit l'Egypte de grenouilles, et couvrit tout le pays de moucherons. Après le passage de la mer Rouge, Aaron, grand-prêtre, fut le premier pontife et le premier sacrificateur des Juifs. Parmi les vêtemens que lui donna Moïse, le principal était l'éphod. C'était un habit court et sans manches, qui se mettait sur tous les autres. Il était tissu d'or et de fin lin retors. On y voyait briller l'or, l'hyacinthe, le pourpre et le cramoisi. Ce mélange de diverses couleurs, joint à la richesse de l'or, et à la pureté du lin, marquait la variété et l'union des vertus sacerdotales qui devaient éclater sur le riche fonds de la justice et de l'innocence, et former par leur mélange une vertu parfaite et digne de ce-

lui dont le prêtre était le ministre. A l'endroit de l'éphod qui répondait aux épaules du grand-prêtre, il y avait deux grosses pierres précieuses où étaient gravés les noms des douze tribus, six sur chacune; et à l'endroit où il se croisait sur la poitrine, il y avait un ornement carré nommé rational. La préférence qu'Aaron avait obtenue pour le souverain pontificat, occasionna bien des troubles parmi le peuple. Coré, Dathan et Abiron, jaloux de l'honneur du sacerdoce, se révoltèrent, et furent abimés avec leur famille dans la terre qui s'entr'ouvrit. Cette terrible punition fut suivie de plusieurs autres non moins effrayantes. Deux cent cinquante hommes, du parti des rebelles, ayant eu la témérité d'offrir de l'encens à l'autel, il en sortit un feu qui les consuma. Comme le peuple murmurait de la mort de tant de personnes, le feu du ciel enveloppa cette multitude, et l'eût exterminée entièrement, si Aaron ne se fût mis, l'encensoir à la main, entre les morts et les vivans pour apaiser la colère de Dieu. Un nouveau miracle confirma son sacerdoce, et fit cesser les murmures du peuple. Moïse ordonna qu'on plaçât dans le tabernacle les douze verges des différentes tribus. On convint de déférer la souveraine sacrificature à la tribu dont la verge fleurirait. Le lendemain, celle de Lévi parut chargée de fleurs et de fruits. Aaron fut donc reconnu grand-prêtre. Pour conserver la mémoire de cet événement miraculeux, Dieu voulut que la verge fût mise dans le tabernacle, où elle conserva ses feuilles et ses fruits, pour convaincre à jamais les Juifs du miracle qui s'était opéré...... Toutes les fonctions d'Aaron et de ses enfans se rapportaient au culte de Dieu. La principale et celle qui les occupait le plus dans le ministère du tabernacle, était le sacrifice : ils avaient soin d'entretenir les lampes, et le feu qui devait toujours brûler sur l'autel des holocaustes, de faire brûler, sur l'autel, les parfums qu'ils composoient eux-mêmes; de démonter le tabernacle quand le peuple avait ordre de décamper, et de le dresser quand on était arrivé au lieu du campement. Outre le service du tabernacle, ils étaient chargés d'étudier la loi du Seigneur, et d'en donner au peuple la véritable intelligence, de juger de la lèpre, des causes de divorce, et de ce qui était saint ou profane, pur ou impur. Ils donnaient en public au peuple la bénédiction au nom du Seigneur, et dans la guerre ils portaient l'Arche d'alliance, consultaient le Seigneur, sonnaient des trompettes. Eux seuls avaient le privilége d'entrer dans le tabernacle; mais aucun d'eux, excepté le grand-prêtre, ne pouvait aller au-delà du voile qui fermait *le Saint des Saints*. C'était une des prérogatives du souverain pontife, encore lui était-il défendu, sous peine de mort, d'y entrer, si ce n'est un seul jour de l'année, qui était celui de l'expiation solennelle. Aaron jouit de tous ces droits. Il soutint, avec Hur, les bras de Moïse, pendant que Josué exterminait les Amalécites. La gloire d'Aaron aurait été sans tache, s'il ne l'avait ternie par la faiblesse qu'il eut de condescendre aux instances que lui fit le peuple d'élever un veau d'or pour l'adorer, pendant que Moïse était sur la montagne de Sinaï. Ces deux illustres frères

furent privés du bonheur d'entrer dans la terre promise, en punition de leur défiance, lorsqu'ils frappèrent le rocher dans le désert de Cadès. Aaron mourut l'an 1452 avant J. C., à cent vingt-trois ans, après avoir revêtu des ornemens pontificaux Eléazar, son fils et son successeur dans le sacerdoce. Les Juifs modernes ont mis son nom dans leur calendrier, pour en renouveler la mémoire tous les ans. Les Grecs en font commémoration le premier dimanche de carême. Son culte est ancien chez les Latins, puisqu'il est marqué dans les premiers martyrologes. Les Juifs ont eu quatre-vingt-six grands-prêtres depuis Aaron jusqu'à l'entière destruction du temple. La dignité de grand-pontife était à vie; mais lorsque les Romains se furent rendus maîtres de la Judée, les empereurs en disposèrent à leur gré, et la mirent quelquefois à l'encan.

AARON (Saint), vivait dans le sixième siècle; il devint abbé du 1er monastère fondé dans l'Armorique, placé dans une petite île, et qui depuis a été jointe au continent. Ce monastère a été l'origine de la ville de Saint-Malo. Saint Aaron partagea les travaux apostoliques de l'évêque de cette ville. Il y avait à Saint-Brieux, avant la révolution, une église sous le vocable de Saint Aaron.

AARON, Saint des îles britanniques, souffrit le martyre avec son frère Julius dans le temps de la persécution de Domitien. Leurs corps sont enterrés à Caer-Léon, métropole du pays de Galles.

AARON-RASCHID ou HAROUN AL-RASCHID, le *Juste*, né en 765, cinquième calife de la race des Abassides, contemporain de Charlemagne, aussi vaillant que lui, monta sur le trône en 786. (*Voy. Précis historique sur les Maures*, par Florian). C'était un prince inconcevable par le mélange de ses bonnes et de ses mauvaises qualités. Brave, magnifique, libéral, il répandit la terreur chez ses ennemis, et les bienfaits sur ses peuples; perfide, capricieux, ingrat, il sacrifia les droits les plus sacrés de la reconnaissance, de la droiture et de l'humanité, à ses injustes défiances et à la bizarrerie de ses goûts. Il fit périr sans aucune raison, la famille des Barmécides, à qui il devait une partie de sa gloire (*Voy.* Abassa). Une grande partie de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, depuis l'Espagne jusqu'aux Indes, plia sous ses armes. Il imposa un tribut annuel de 70,000 pièces d'or (1 million) à l'impératrice Irène, et força à le lui payer l'empereur Nicéphore qu'il vainquit et réduisit à racheter sa tête moyennant 3 pièces d'or. Huit batailles qu'il gagna en personne, les arts et les sciences ranimés, les gens de lettres protégés, ont rendu son nom illustre. Charlemagne et Alfred étaient les seuls princes de son temps dignes d'être en commerce avec lui. Aaron fit présent à Charlemagne d'une clepsydre, ou horloge d'eau, regardée alors comme un prodige, et un jeu d'échecs dont on voit encore les restes déposés en 1792 à la bibliothèque du Roi. On dit même qu'il lui céda le Saint Sépulcre, dont le patriarche fit porter en France l'étendard et les clefs. Ce qui est plus mémorable et plus digne de reconnaissance, c'est que les Français doivent à Aaron et à sa juste considération pour Charlemagne, leurs meilleures espèces de légumes et de fruits. La France se

ressentait encore au 8e siècle de l'état agreste et sauvage des Gaules. Les espèces des arbres fruitiers étaient en petit nombre et de qualités médiocres. Charlemagne contribua singulièrement à les multiplier et à les améliorer. L'Italie, le Levant et l'Asie lui en fournirent d'excellentes, et la greffe perfectionnée bonifia les indigènes (*Voy. Hortus Caroli M., excerptus ex capit., de villis*, anni 1800). Sous ce calife les Arabes apportèrent, dit-on, en Europe les chiffres indiens, dont l'usage fut substitué peu à peu à celui des chiffres romains. Il mourut l'an 800 de J. C. et le vingt-troisième de son règne. Il fut si dévot musulman, qu'il fit huit fois le pèlerinage de la Mecque ; il fut le dernier calife qui le fit. Quand il ne pouvait y aller, il entretenait trois cents pèlerins à ses dépens. Il donnait tous les jours aux pauvres des sommes considérables, et faisait cent génuflexions par jour. Aaron avait partagé avant sa mort son vaste empire entre ses trois fils. Il donna à Amin, son fils aîné, la dignité de calife, avec Bagdad, la Chaldée, l'Arabie, la Mésopotamie, la Médie, la Palestine, et toute la partie de l'Egypte qui était dans sa dépendance. Mamoun, son second fils, eut la Perse, les Indes, le Chorasan, et une partie du pays qui était au-delà de l'Oxus. Motassem, le plus jeune des trois, ne fut pas aussi bien partagé que les deux autres ; il lui laissa cependant l'Arménie, la Natolie, la Géorgie, la Circassie, et tout ce que les califes possédaient au-delà de la mer Noire.

AARON (Isaac), né vers le milieu du 11e siècle, interprète de Manuel Comnène pour les langues occidentales, trahissait ce prince, en révélant ses secrets aux ambassadeurs des princes d'Occident. Son crime ayant été découvert par l'impératrice, il eut les yeux crevés, et ses biens furent confisqués. Lorsqu'Andronic Comnène eut usurpé le trône impérial, ce scélérat lui conseilla de ne pas se contenter d'arracher les yeux de ses ennemis, mais de leur couper encore la langue, qui pouvait lui nuire davantage. Isaac l'Ange étant monté sur le trône, pratiqua ce conseil contre son auteur, et lui fit couper une langue qui avait conseillé tant de crimes. Il se mêlait aussi de prédictions et de nécromancie.

AARON-ARISCON, célèbre rabbin caraïte, était médecin à Constantinople vers la fin du 13e siècle. Il jouissait d'une grande réputation sous tous les rapports. On lui doit : I. *Commentaire sur le Pentateuque*, qui ne se trouve que manuscrit à la bibliothèque du Roi, et qui est estimé. Rich. Simon en parle dans son *Histoire critique de l'ancien Testament*, pag. 163 ; et Wolfius, dans sa *Bibliotheca hebraica*, tom. 1, pag. 120. Il en existait une copie dans la bibliothèque publique de Leyde, et une dans celle des Pères de l'Oratoire à Paris. Cette dernière copie porte au frontispice que l'ouvrage a été composé en 5054 (1294). II. *Commentaire sur les premiers prophètes*, c'est-à-dire, sur les *Livres de Josué, des Juges, de Samuel et des Rois*, traduit de l'arabe en hébreu. Ce manuscrit était aussi dans la bibliothèque de Leyde. III. *Commentaire sur Isaïe et sur les Psaumes*, dans la même bibliothèque. IV. *Commentaire sur Job*, l'auteur en parle dans son commentaire *sur*

le Pentateuque. V. *Traité de grammaire et de critique hébraïque*, ouvrage très-rare, imprimé a Constantinople en 1581. *Voyez* ce qu'en disent R. Simon, dans sa *Biblioth. critique*, tom. 2, pag. 201-205, et Dav. Clément, dans sa *Bibl. cur. des liv. rar.* VI. Un ouvrage écrit en hébreu, comme les précédens, et dont le titre latin est: *Ordo precum juxta ritum synagogæ Karaïtarum*, Venetiis, 1528-29 (et non 1500 ou 1508, comme on l'a prétendu), 2 vol. in-4° *minori.* Ces deux volumes sont fort rares.

AARON-ACHARON, fils d'Elias, rabbin, né à Nicomédie, vivait vers 1346. Il est auteur de plusieurs ouvrages très-estimés des Juifs caraïtes. Les principaux sont: I. Le *Jardin d'Eden*, qui contient toute la doctrine des caraïtes. II. La *Couronne de la loi*, sorte de commentaire littéral sur le Pentateuque. III. L'*Arbre de la vie*, traité philosophique et théologique sur la loi mosaïque. Il a aussi composé un traité sur les fondemens de la loi, qui est resté manuscrit.

AARON (Pietro), Florentin, chanoine de Rimini, florissait en 1520. Il s'appliqua à la théorie musicale, et on a de lui les ouvrages suivans: I. *De institutione harmonicâ, libri tres*, Bononiæ, 1516, in-4°. II. *Il Toscanello, della musica, libri tre*, Vinegia, 1523, in-fol. III. *Tratto della natura e cognizione di tutti gli tuoni di canto fermo e figurato*, Vinegia, 1525, in-fol. IV. *Lucidario in musica di alcune opinione antiche e moderne*, Vinegia, 1545, in-4°. V. *Compendiolo di molti dubbj, e sentenze intorno al canto fermo e figurato*, Milano, 1547, in-4°. Il a fait encore d'autres ouvrages contre Franquinio Gafforio, qui a aussi écrit sur la musique.

AARON-ABEN-CHAIM, fils d'Abraham, naquit à Fez, dans le 16ᵉ siècle. Aboab dit dans sa *Nomologia* que cet Aaron occupa le premier rang parmi les rabbins de sa patrie, vers la fin du 16ᵉ siècle, et au commencement du 17ᵉ. Effectivement, il fut chef des synagogues de Fez et de Maroc, et fut aussi rabbin des synagogues d'Egypte. Desirant faire imprimer ses ouvrages, il vint à Venise en 1609, et y mourut peu de temps après. Il a donné I. Le *Cœur d'Aaron;* c'est un *commentaire sur Josué et sur les Juges*, qui a été imprimé avec le texte sacré, à Venise, en 1609, in-fol., rare. II. L'*Offrande ou Sacrifice d'Aaron;* ce sont des *remarques sur le livre* Siphra, qui est un ancien commentaire sur le *Lévitique*, Venise, 1609, in-fol. III. Les *Manières d'Aaron*, c'est-à-dire *Traité des treize manières d'expliquer la loi*, Venise, 1609, in-fol. Tous ces ouvrages écrits en hébreu ont été imprimés avec trop de précipitation : la mort de l'auteur en est sans doute cause. Il a encore laissé plusieurs manuscrits qui sont, ainsi que ses ouvrages imprimés, très-estimés des Juifs.

AARON d'Alexandrie, prêtre et médecin, vécut vers l'an 22 du 7ᵉ siècle. La petite vérole, qu'il a en effet décrite le premier, et que les médecins grecs ne paraissaient pas avoir connue, régnait du temps d'Aaron en Arabie ; elle avait pris naissance en Egypte, où elle demeura concentrée jusqu'aux conquêtes des Sarrasins, qui l'apportèrent dans les provinces ma-

ritimes de l'Afrique : les Arabes la prirent dans ces provinces et la communiquèrent à l'Espagne, d'où elle se répandit par la suite dans presque toutes les contrées de la terre. D'autres, avec plus de fondement, reculent la connaissance de ce mal jusqu'à Rasis, qui écrivait au 10ᵉ siècle. Ce qui prouve bien évidemment qu'elle n'est pas, comme quelques médecins le prétendent, une sorte de dépuration des humeurs, nécessaire à une bonne constitution, c'est qu'elle ne se répand que par contagion, et qu'il est possible de la détruire comme M. Paulet l'a démontré. Vers l'an 1720, elle était fort diminuée, et semblait tirer à sa fin, comme la lèpre et le mal des ardens ; mais le charlatanisme de l'inoculation l'a répandue plus que jamais. L'ouvrage d'Aaron, connu sous le nom de *Pandectes*, est écrit en langue syriaque et divisé en trente-trois livres. L'auteur avait étudié les médecins grecs. Il fut traduit en arabe vers l'an 685 par Masserjawalh.

AARON-ARIOB, rabbin de Thessalonique, existait vers la fin du 16ᵉ siècle ; il est auteur d'un *Commentaire littéral sur le livre d'Esther*, auquel il a donné le titre d'*Oleum mirrhæ ex rabbinorum commentariis*, etc. (*hebraïcè*), Thessalonicæ, anno mundi, juxta min. supp. 361 (Christi 1601) in-4°.

AARON-BEN-ASER. On nomme ainsi ce rabbin, parce qu'il était de la tribu d'Aser ; il florissait vers l'an 1034. On lui doit des *Variantes du texte sacré*, qui se trouvent sous son nom dans les différentes bibles rabbiniques ; et un *Traité des accens* qui facilite l'étude de la langue hébraïque. Ce traité a été imprimé en 1517. Il est aussi l'auteur d'une grammaire hébraïque, imprimée en 1515.

AARON, lévite, juif de Barcelonne, mourut en 1292. On a de lui un catéchisme de 613 préceptes de la loi de Moïse, hébr. Venise, 1523, in-4°, dont Hottinger s'est beaucoup servi dans son Traité du droit des Hébreux. Bartolocci appelle mal-à-propos ce rabbin *Aaron-Zalaha*.

AARON de Bisztra (PIERRE-PAUL), jésuite, devenu évêque de Fogaras en Transylvanie, et mort en odeur de sainteté en 1760. On a imprimé de lui en langue valaque un ouvrage intitulé : *Definitio et exordium sanctæ œcumenicæ synodi. Florentinæ*, etc., Balas Salva, 1762, in-12.

AARON-SCHASCON, rabbin de Thessalonique, existait sur la fin du 16ᵉ siècle et au commencement du 17ᵉ. Il s'est fait un nom assez célèbre par ses écrits, surtout par ses *deux cent trente-deux décisions sur des questions relatives aux ventes, prêts, louages*, etc., qui ont été publiées à Venise en 1631, sous le titre de *Loi de la vérité* ; et par un autre ouvrage intitulé : *la Lèvre de la vérité*. Ces deux productions sont estimées des Savans.

AARON DE PESARO, rabbin commentateur, florissait en 1581. Il a donné, sous le titre de *Générations d'Aaron*, un *index* général de tous les passages de l'Écriture ; il se trouve dans le *Thalmud de Babylone*, imprimé en hébreu, à Fribourg, en 1581 ; à Venise, en 1583 ; et à Bâle, en 1587, toujours in-fol.

AARON, fils de Samuel, qui vivoit sur la fin du 17ᵉ siècle, a fait imprimer la *Maison d'Aaron* (c'est encore un *index* de la Bi-

ble, disposé selon l'ordre des livres et des chapitres). Francfort-sur-l'Oder, 1690, in-fol.

AARON DE RAGUSE, rabbin du 17e siècle, est auteur de *Remarques sur le Pentateuque, et sur plusieurs livres de l'Ecriture Sainte;* elles ont été publiées en hébreu, sous le titre de *Barbed' Aaron*, Venise, 1657, in-fol. Le père Le Long dit que ce rabbin est mort avant 1656.

AARSCHOT (duc d'), d'une illustre famille de Brabant, obtint en 1556 un commandement dans l'armée de Philippe II, roi d'Espagne, et eut dans la suite la direction de la guerre des Pays-Bas. Après avoir rempli les premières charges tant civiles que militaires, il fut député en 1588 à la diète de l'Empire, où il resta quelques années. De retour en Hollande, il ne put supporter les désagrémens qu'il y éprouvait, et il se retira à Venise, où il mourut en 1595.

AARSSEN (CORNEILLE VAN), né à Anvers en 1543, d'une ancienne famille du Brabant; fut successivement secrétaire de Bruxelles en 1574, pensionnaire en 1584, et enfin greffier des états-généraux de Hollande. Il conserva cette charge pendant quarante ans, et fut obligé d'y renoncer en 1623, à cause de sa vieillesse et des troubles qui agitaient alors la Hollande. Il mourut peu après. L'histoire lui reprochera toujours sa perfidie envers le courageux Olden-Barnevelt.

AARSSEN (FRANÇOIS VAN), fils du précédent, naquit à La Haye en 1572, et fut mis par son père sous la direction de Duplessis-Mornai, attaché alors à la fortune du prince d'Orange, Guillaume Ier. Il aurait bien fait d'apprendre à cette école que la franchise et la loyauté doivent constamment s'allier, dans un négociateur, à la sagacité et aux lumières; mais s'il se distingua par les dernières de ces qualités, on peut regretter qu'il n'ait pas été également doué des autres. Il se montra dangereux autant qu'habile dans le maniement des affaires, et la part qu'il eut au meurtre judiciaire de Barnevelt, a imprimé à son nom une tache ineffaçable. Nommé en 1599 résident à la cour de France, le jeune Aarssen concourut honorablement aux longues et difficiles négociations de la trève de 12 ans, conclue entre les Etats-Généraux et l'Espagne, sous la garantie de la France, en 1609. Il eut ensuite une mission à Venise, après laquelle il vint en France avec le titre d'ambassadeur. Louis XIII le créa chevalier; il jouit de beaucoup de crédit auprès de ce monarque; le célèbre Jeannin n'aimait pas moins à lui rendre justice. La disgrace l'atteignit cependant, et il fut rappelé en 1615. On lui attribua en Hollande quelques écrits incendiaires, qui excitèrent des réclamations de la part de la France; et il acheva de se démasquer dans le fameux procès du grand-pensionnaire. La funeste catastrophe de Barnevelt rendit Aarssen un objet de haine et d'exécration pour tous les partisans de cette illustre victime. Cependant il remplit encore deux ambassades importantes en France et en Angleterre; cette dernière eut pour but le mariage de Guillaume, fils du prince d'Orange, avec la fille de Charles Ier; il mourut en 1641, laissant avec un revenu de 100,000 liv. une renommée plus qu'équivoque. Aarssen fut rampant et ambitieux. On lui reproche d'avoir vendu sa plu-

me à Maurice. Lemière a bien saisi le caractère d'Aarssen dans sa tragédie de *Barnevelt*. On assure que le cardinal de Richelieu disait n'avoir connu de son temps que trois grands politiques, Oxenstiern, chancelier de Suède; Viscardi, chancelier du Montferrat; et François d'Aarssen. Il est auteur d'un *Voyage d'Espagne, historique et politique*, fait en l'an 1655, publié par de Sercy, Paris, 1666, in-4°. — Son fils Corneille Aarssen, né en 1602, commandant de Nimègue et colonel d'un régiment de cavalerie, passait pour le plus riche particulier de la Hollande, et mourut en 1662. — Son petit-fils, qui portait également le nom de Corneille, se rendit puissant à Surinam; mais s'étant attiré la haine de ses soldats, il fut massacré par eux en 1688. Enfin son arrière-petit-fils, connu sous le nom de seigneur de Chastillon, mourut avec le rang de vice-amiral.

AARSSEN (François), seigneur de la Plaate, l'un des petits-fils de Aarssen (François), se noya en passant d'Angleterre en Hollande, l'an 1659, après un voyage de 8 ans en diverses contrées de l'Europe. Il a laissé *Voyage d'Espagne contenant entre autres plusieurs particularités de ce royaume, trois Discours politiques sur les affaires du protecteur d'Angleterre, la reine de Suède*, etc. Cologne, P. Maleteau, Hollande, Elzevier 1666, pet. in-12. Il y en a deux autres éditions, dont l'une in-4°.

AARTGEN ou AERGENS, peintre, né à Leyde en 1498, fut d'abord cardeur de laine; mais il se mit à peindre avec un tel succès, que Franck Floris, excellent peintre d'Anvers, fit le voyage de Leyde exprès pour voir ses ouvrages; étant arrivé chez lui pendant son absence, il renouvela le trait d'Apelle chez Protogènes. Il prit un charbon, et dessina sur la muraille l'évangéliste Saint Luc. Aartgen de retour s'écria que Floris seul pouvait avoir fait ce dessin, et il alla le voir aussitôt. Floris le trouvant peu avantagé de la fortune, lui proposa une pension pour améliorer son sort, s'il voulait s'établir à Anvers; mais Aartgen refusa cette offre généreuse. Quelque temps après il eut le malheur de se noyer dans une partie de plaisir, en 1564.

AARTSBERGEN (Alexandre Van der Capellen, seigneur d'), né vers la fin du 16° siècle, d'une ancienne famille équestre du comté de Zutphen (originairement française, et remontant au-delà du 11° siècle), joua un rôle distingué dans l'histoire des Sept-Provinces-Unies. Wagenaar l'avait trop défavorablement jugé dans son Histoire, en le représentant comme un des principaux instrumens de l'ambition démesurée de Guillaume II, prince d'Orange. Il ne connaissait pas encore les *Mémoires* originaux d'Aartsbergen : après qu'il en eut eu connaissance, il rectifia ce jugement dans sa *Description de la ville d'Amsterdam*. Pour l'honneur de la réputation de son trisaïeul, Robert-Gaspard Van der Capellen-tot-de-Marsch a publié ses *Mémoires* en 1777, en 2 vol. in-8°; ils s'étendent depuis 1621 jusqu'en 1632, époque importante dans les annales belgiques. Aartsbergen y paraît comme un partisan éclairé de la maison stathoudérienne, mais nullement comme un vil complaisant de Guillaume II, à qui, dans plus d'une occasion, il osa

dire la vérité avec une franchise généreuse. Son éducation, ses voyages, son expérience relevaient son mérite personnel. Ses principes respiraient une sage tolérance et l'amour de la paix. Il est mort en 1656.—Gérard-Jean Vossius, dans son oraison funèbre de Thomas Erpénius, prononcée à Leyde en 1624, parle avec éloge de Aartsbergen.

AARTSEN (PIERRE), surnommé *Pietro longo* à cause de sa grande taille, peintre, né à Amsterdam en 1519, mourut dans cette ville en 1573. Dès l'âge de 18 ans, il se rendit célèbre par sa manière hardie et fière qui n'appartient qu'à lui seul. L'académie d'Anvers s'empressa de le mettre au nombre de ses membres. Il entendait les fonds, l'architecture et la perspective. Il était extraordinaire dans les draperies et les ajustemens de ses figures qui ressemblaient quelquefois à des masques: cette singularité paraissait lui être propre. Ses premiers ouvrages furent des cuisines avec leurs ustensiles, qu'il rendait avec une vérité capable de faire illusion. Il n'excella pas moins à peindre l'histoire, et s'y fit admirer. Le tableau représentant *la mort de la Sainte Vierge*, qu'il peignit pour la ville d'Amsterdam, et celui qu'il fit aussi pour le grand autel de l'église neuve de la même ville, étaient des morceaux inestimables. Malheureusement ce dernier, d'une force extraordinaire, ainsi que quelques autres que ce peintre avait faits, furent détruits dans les troubles des guerres. Aartsen, jaloux de laisser à la postérité ses productions, conçut beaucoup de chagrin de les voir périr sous ses yeux. Ses murmures furent quelquefois poussés jusqu'à l'indiscrétion. Il est cependant assez échappé de ses ouvrages, pour faire juger que cet artiste joignait la vigueur du pinceau à celle du coloris. Il laissait ses ouvrages à bas prix, s'occupant peu de sa fortune.

AASCOW (URBAIN-BRIAN), médecin des armées navales du Danemarck, a publié à Copenhague, en 1774, un *Journal d'observations* sur les maladies qui régnèrent sur la flotte danoise que l'on avait équipée pour bombarder Alger en 1770.

ABA ou OWON, monta sur le trône de Hongrie en 1041 ou 1042. Il était beau-frère de Saint Étienne, premier roi chrétien de ce royaume. Il défit Pierre, surnommé l'*Allemand*, neveu et successeur de Saint Étienne, et l'obligea de se retirer en Bavière. Les exactions et les brigandages de Pierre lui avaient fait perdre la couronne. Aba, élu à sa place par les grands du royaume, répandit beaucoup de sang, et ravagea l'Autriche et la Bavière; mais ayant été défait par l'empereur Henri III, dit *le Noir*, il fut massacré en 1044 par ses propres sujets, dont il était devenu le tyran. D'autres disent qu'ayant pris la fuite dans le combat qu'il livra à Henri III, près de Raab, il fut pris et amené au roi Pierre son compétiteur, qui lui fit trancher la tête.

ABACA-KHAN, huitième empereur des Mogols, de la race de Gengis, succéda, en 1265, à son père Hulagu; il chassa les Égyptiens qui avaient envahi ses domaines, et mourut en 1282.—Ahmed-Khan son frère lui succéda.

ABACCO ou L'ABACCO (ANTONIO), architecte et graveur, né à Rome en 1749, était élève d'Antonio di San Gallo. Antonio Abacco a gravé les planches de son

ouvrage intitulé : *Libro d'Antonio Abacco appartenente a l'architettura nel quale si figurano alcune nobili antichità di Roma*, in-fol. On ignore l'époque de sa mort.

ABACCO. *Voyez* ABBACO.

ABAD Ier (MOHHAMMED-BEN-ISMAEL-ABOUL-CACIM-BEN), fut le premier roi maure de Séville en Espagne, de la dynastie des Abadytes. Il était originaire de Syrie. Possesseur d'une fortune immense, Abad, était au commencement du 11e siècle, un des premiers musulmans de Séville, lorsque le peuple, gagné par ses manières populaires, et fatigué des guerres intestines, le reconnut pour son souverain. Le nouveau monarque affermit sa puissance, agrandit ses états par des conquêtes, et rendit ses sujets heureux. Il régna vingt-six ans, et mourut l'an 433 de l'hégire (1041 de J. C.), laissant pour successeur son fils Abou-Amrou-Abad, qui se fit aussi aimer de ses peuples.

ABAD III (MOHHAMMED-AL-MOTAMED-A-L'ALLAH-BEN), succéda, l'an 461 de l'hégire (1068), à son père Abou-Amrou, roi de Séville. Ce prince était humain et généreux; il aimait et encourageait les sciences et les arts; il cultivait lui-même la poésie avec succès. La guerre active qu'il fit aux chrétiens, et ses brillantes conquêtes le rendirent le plus puissant des rois maures d'Espagne. Mais ayant donné sa fille Zaidah, en mariage à Alphonse VI, roi de Castille, cette alliance avec un prince chrétien jeta l'alarme parmi les autres rois maures, qui jurèrent sa ruine. Ils appelèrent à leur secours Youçouf-Tachefyn, roi de Maroc, qui défit d'abord Alphonse, et vint ensuite attaquer Séville. Le généreux Abad jugeant la défense inutile, vint se livrer avec ses enfans à la discrétion du vainqueur, qui le fit charger de fers, et l'envoya captif en Afrique, où ses filles le nourrissaient du travail de leurs mains. L'infortuné prince vécut quatre ans dans cette cruelle situation; la poésie dont il faisait ses délices, charmait les dégoûts de sa captivité. On a conservé plusieurs de ses poèmes, où il rappelle sa grandeur passée et la donne en exemple aux rois qui osent compter sur les faveurs de la fortune.

ABAFFI ou APAFFI (MICHEL), seigneur transylvain, fut élu prince par les états de son pays en 1661, sur le choix d'Ali Bassa, chef des armées du sultan Mohammed IV. En Hongrie, Jean Kimin, protégé par l'empereur Léopold Ier, cherchait à se rendre maître de ce pays; mais le général des Impériaux, Montécuculi, ne jugeant pas à propos de combattre, Kimin, abandonné, perdit la vie dans une bataille contre les Turcs, près de Sehesbourg en Transylvanie, le 23 janvier 1662. Abaffi joignait sa fortune et ses armes à celles des Turcs; et pendant la trève conclue entre les deux empires, il régna paisiblement sous la protection de la Porte, et acquit même les villes de Clausembourg et de Zathmar. Il demeura fidèle à cette puissance tant que ses armes prospérèrent, c'est-à-dire jusqu'au siége de Vienne; alors la fortune de cette puissance étant changée, Abaffi et ses états firent un traité avec l'empereur en 1687, par lequel il fut convenu qu'il aurait la même autorité, et conserverait la même puissance qui lui avait été accor-

dée par le grand-seigneur et par les états, et qu'il y aurait entre les Impériaux et les Transylvains une alliance défensive. Michel Abaffi mourut à Weissembourg en avril 1690. Son fils Michel lui succéda, et fut reconnu par l'empereur pour prince de Transylvanie. Le comte Tékéli, aidé des Turcs, qui de leur côté l'avaient nommé, lui disputa cette principauté; il s'empara de plusieurs places en 1690. Pendant la même campagne, le grand-visir Coprogli battit l'armée impériale, et reprit plusieurs places que l'empereur avait conquises sur eux, telles que Nissa, Widin, Séméndria, Belgrade et plusieurs autres. La désunion qui existait dans l'empire turc empêcha le comte Tékéli de conserver ses conquêtes en Transylvanie, et les Impériaux reprirent tout ce qu'ils avaient perdu dans cette principauté, qui leur demeura par la paix de 1699. Ce prince ayant épousé la fille de George Bethlem, comte de Transylvanie, contre la volonté de l'empereur, qui n'attendait qu'un prétexte pour le dépouiller, fut mandé à Vienne et contraint de céder tous ses droits de souveraineté, pour une pension de 15,000 florins et le titre de prince du Saint-Empire. Il mourut à Vienne le 1er février 1713, âgé de 36 ans. Depuis cette époque, la Transylvanie est restée sous la domination de la maison d'Autriche. Le temps a déjà consacré cette spoliation.

ABAGA ou ABAKA, roi des Tartares, envoya des ambassadeurs au second concile général de Lyon en 1274, soumit les Perses, et se rendit redoutable aux chrétiens de la Terre-Sainte, par sa puissance et par sa valeur.

ABAILARD ou ABÉLARD (Pierre), religieux de l'ordre de St.-Benoît, naquit en 1079, d'une famille noble, à Palais, petit bourg près de Nantes, dont Bérenger, son père, était seigneur. Il était l'aîné de ses frères; il leur laissa tous les avantages de son droit d'aînesse, pour se livrer entièrement à l'étude. La dialectique était la science pour laquelle il se sentait le plus de goût et de talent. Mettant sa gloire à embarrasser, par ses raisonnemens, les hommes les plus déliés de l'Europe, il se rendit à Paris auprès de Guillaume de Champeaux, archidiacre de Notre-Dame, qui fut depuis évêque de Châlons-sur-Marne, et le plus grand dialecticien de son temps. Abailard chercha d'abord à s'en faire aimer, et n'eut pas de peine à réussir. Mais l'avantage qu'il obtint dans plusieurs disputes lui attira l'aversion de son maître et l'envie de ses condisciples. Ce redoutable athlète se sépara d'eux pour aller soutenir des assauts ailleurs. Il ouvrit d'abord une école à Melun, ensuite à Corbeil, enfin à Paris. Son nom devint si célèbre, que tous les autres maîtres se trouvèrent sans disciples. Le successeur de Guillaume de Champeaux, dans l'école de Paris, lui offrit sa chaire, et ne rougit pas de se mettre au nombre des siens. Abailard devint le *docteur à la mode*. Il joignait aux talens de l'homme de lettres, les agrémens de l'homme aimable. S'il fut admiré des hommes, il ne plut pas moins aux femmes. Il y avait alors à Paris une jeune demoiselle nommée Louise ou Héloïse, âgée de 17 ans, pleine d'esprit et de charmes, nièce de Fulbert, chanoine de Paris. Son oncle, qui l'aimait tendrement, entretenait la passion qu'elle avait de devenir savante. Abailard trou-

va, dans les dispositions de l'oncle et de la nièce, un moyen de satisfaire la passion qu'Héloïse lui avait inspirée. Il avait alors 39 ans. Il proposa à Fulbert de le prendre en pension, sous prétexte qu'il aurait plus de temps pour l'instruction de son élève. Abailard la rendit bientôt sensible; ils s'occupaient plus de leur passion que de leurs études; et, comme dit Abailard dans une de ses lettres *plura erant oscula quam sententiæ, sæpius ad sinum quam ad libros deducebantur manus.* L'attachement mutuel du maître et de l'écolière fixant l'attention du public, Fulbert voulut les séparer; mais il n'était plus temps: Héloïse portait dans son sein le fruit de sa faiblesse. Abailard l'enleva, et la conduisit en Bretagne, où elle accoucha d'un fils qu'on nomma Astralabe ou astre brillant, et qui ne vécut point. Il fit proposer à Fulbert d'épouser Héloïse, pourvu que leur mariage demeurât secret. Les deux époux reçurent la bénédiction nuptiale; mais l'oncle ne crut pas devoir faire un mystère d'une chose qui réparait l'honneur de sa nièce. Héloïse, à qui la prétendue gloire d'Abailard était plus précieuse que la sienne propre, nia leur union avec serment. Fulbert, irrité de cette conduite, la traita avec une rigueur extrême. Son époux la mit à l'abri de son ressentiment dans le monastère d'Argenteuil, où elle avait été élevée. Fulbert, s'imaginant qu'Abailard voulait faire Héloïse religieuse pour s'en débarrasser, conçut un projet de vengeance atroce et l'exécuta. Il aposta des gens qui entrèrent dans la chambre d'Abailard pendant la nuit, et lui firent subir, avec un rasoir, une mutilation infame, dont la trace et l'effet devaient empoisonner le reste de ses jours. Le lendemain toute la ville apprit cet attentat et en fut indignée. Fulbert fut arrêté, dépouillé de ses bénéfices et exilé; deux de ses gens furent jugés, et subirent la peine du talion. Ces actes de justice ne consolèrent point Abailard. Cet époux infortuné alla cacher son chagrin dans l'abbaye de St.-Denis en France, où il se fit religieux. Il avait eu auparavant un canonicat à Paris. Héloïse prenait en même temps le voile à Argenteuil, moins en chrétienne qui se repent, qu'en amante désespérée. Dans le moment où elle allait recevoir l'habit religieux, elle récita des vers de Lucain, qui faisaient allusion à ses aventures. Cependant les disciples d'Abailard le pressaient de reprendre ses leçons publiques: il ouvrit d'abord son école à Saint-Denis et ensuite à Saint-Ayeul (ou Ayoul) de Provins. L'affluence des étudians y fut si grande, que quelques auteurs en font monter le nombre jusqu'à trois mille. Les succès d'Abailard réveillèrent la jalousie des autres maîtres. Soit zèle, soit vengeance ils se déclarèrent contre son *Traité de la Trinité*, qui avait été reçu de ses disciples avec un applaudissement universel. Condamné au concile de Soissons vers 1121, il le fut de nouveau à celui de Sens en 1140, à la poursuite de Saint Bernard. Ce célèbre réformateur y dénonça les propositions d'Abailard, et le pressa de les nier ou de se rétracter. Il ne fit ni l'un ni l'autre, et sortit brusquement du concile, en s'écriant qu'*il en appelait à Rome.* Les évêques n'ayant rien décidé, par respect pour le pape, employèrent la plume de Saint Bernard, qui rendit compte au Souverain Pon-

tife de l'assemblée de Sens. L'abbé de Clairvaux, soit zèle, soit prévention contre Abailard, le peignit avec des couleurs peu favorables. Il écrivit au pape « qu'Abailard et Arnauld de Bresse avaient fait un complot secret contre Jésus Christ et contre son Eglise. Il dit qu'Abailard est un dragon infernal qui persécute l'Eglise d'une manière d'autant plus dangereuse, qu'elle est plus cachée et plus secrète : *il en veut, dit-il, à l'innocence des ames....* Arius, Pélage et Nestorius ne sont pas si dangereux, puisqu'il réunit tous ces monstres en sa personne, comme sa conduite et ses livres le font connaître : « Il est le *persécuteur de la Foi, le précurseur de l'Antechrist.* » Pluquet prétend que les accusations de St. Bernard étaient destituées non-seulement de fondement, mais même d'apparence. Quoi qu'il en soit, Innocent II ratifia tout ce que le concile de Sens avait fait. Il ordonna que les livres d'Abailard fussent brûlés, et que leur auteur fût enfermé, avec défense d'enseigner. Abailard publia son apologie. Les théologiens disent qu'en bien des choses il n'avait péché que dans les expressions, et que ses intentions pouvaient être bonnes. Mais ayant plus de sagacité que de clarté dans l'esprit, il se servit d'expressions qui fournirent à ses ennemis des sujets de plainte. Cependant, comme il se croyait innocent, il voulut poursuivre son appel au saint siége, et partit pour Rome. En passant à Cluni, Pierre-le-Vénérable, abbé de ce monastère, homme éclairé et compatissant, le retint dans sa solitude et entreprit sa conversion. Il en vint à bout par sa douceur et sa piété; il peignit son repentir au pape, et obtint son pardon. Il travailla en même temps à le réconcilier avec Saint Bernard, et y réussit. Il revit Saint Bernard, et les deux hommes les plus célèbres de leur siècle se jurèrent une amitié qui dura jusqu'à leur mort. Quoiqu'Abailard fût entré dans le cloître plutôt par dépit que par piété, ses lettres à Héloïse semblent attester qu'il ne tarda pas à prendre l'esprit de cet état. Cette tendre amante était alors au Paraclet. C'était un oratoire que son amant avait bâti près de Nogent-sur-Seine, en 1122, à l'honneur du Saint-Esprit. Il le lui donna, et la reçut lui-même avec les religieuses d'Argenteuil, dans cette retraite, où les deux malheureux époux se revirent pour la première fois, après onze ans de séparation. Héloïse y vivait saintement avec plusieurs autres religieuses. Abailard, marchant sur les traces de son épouse, trouva dans le monastère de Cluni la paix de l'ame que les plaisirs et la gloire n'avaient pu lui procurer. Devenu très-infirme, il fut envoyé au prieuré de Saint-Marcel, près de Châlons-sur-Saône, et y mourut le 21 avril 1142, à 65 ans. Héloïse demanda les cendres de son époux, et les obtint. Abailard les lui avait promises de son vivant, afin qu'Héloïse et ses religieuses se crussent plus obligées, en recevant ses dépouilles mortelles, à prier pour le repos de son ame. « Alors (disait-il à Héloïse dans une de ses lettres) vous me verrez, non pour répandre des larmes; il n'en sera plus temps. Versez-en aujourd'hui pour éteindre des feux criminels. Vous me verrez alors pour fortifier votre piété par l'horreur d'un cadavre; et ma mort, plus éloquente que moi, vous dira ce qu'on aime quand on aime un homme. » Hé-

loïse fit enterrer au Paraclet le corps de son époux, immortalisé par elle autant que par ses écrits. Pierre-le-Vénérable honora son tombeau d'une épitaphe. Le Paraclet, où l'infortuné Abailard se retira lorsqu'il fuyait les persécutions des moines, n'offre plus que des ruines. On voit, parmi les décombres, un autel entièrement dégradé, au pied duquel est un caveau, où il fut enseveli avec Héloïse. Il reste encore une habitation antique qu'on dit avoir été occupée par Abailard, lorsqu'il donnait ses leçons de théologie. En 1792, le tombeau et les cendres d'Abailard furent enlevés du Paraclet et envoyés à Nogent; et comme s'il eût été dans la destinée d'Abailard de ne trouver le repos ni pendant sa vie, ni après sa mort, ses restes ont été transportés à Paris en 1800, au musée des Monumens français. Les cendres d'Héloïse et d'Abailard ont été réunies dans un sépulcre commun. Quelque éloge qu'on donne à Abailard, on ne peut nier qu'il n'eût une présomption extrême. Avec moins d'amour-propre, il auroit été moins célèbre et plus heureux. Le recueil de ses ouvrages fut publié à Paris en 1616 (le frontispice porte quelquefois la date de 1606, d'autres fois de 1626), en un gros volume in-4°, sur les manuscrits de François d'Amboise. Cette collection offre : I. Plusieurs *Lettres;* la première est un récit des différentes infortunes de l'auteur, jusque vers le temps du concile de Sens; la troisième, la cinquième et la huitième sont adressées à Héloïse. II. Des *Sermons.* III. Des *Traités dogmatiques.* On trouve dans ces différens ouvrages de l'imagination, du savoir et de l'esprit; mais on y voit encore plus d'idées singulières, de vaines subtilités, d'expressions barbares. « Quelque mérite qu'Abailard ait eu du côté de l'esprit et du côté de la science, (dit l'abbé Papillon), on parlerait moins de lui sans l'intrigue galante qu'il a eue avec la belle et savante Héloïse. La beauté singulière de cette fille, l'étendue de son génie, la connaissance qu'elle avait de l'hébreu, du grec et du latin, sa pénétration dans les secrets les plus sublimes de l'Ecriture et de la théologie, la haute noblesse des Montmorenci, dont on prétend qu'elle tirait son origine, tout cela donnait du relief à un homme pour qui elle s'était déclarée.... Les ouvrages de l'écolière ont donné du prix à ceux du maître. » On a donné diverses éditions des lettres d'Héloïse et d'Abailard : I. *Petri Abœlardi et Heloisæ conjugis opera nunc primum edita ex Mss. codd.* Francisci Amboesii (*accedunt* Andreæ Quercetani *notæ ad historiam calamitatum P. Abœlardi*), Parisiis, Nic. Buon, année 1616, in-4°. Dans beaucoup d'exemplaires, l'édition est attribuée aux soins d'André Duchesne, et dans d'autres, à ceux de François d'Amboise; mais c'est toujours la même édition. Voyez la *Notice sur Abailard*, pag. 106, par Delaulnaye, publiée en tête de l'édition des *Lettres d'Héloïse et d'Abailard*, avec la traduction de D. Gervaise. Paris, Fournier, 1796, 3 vol. in-4, avec 8 fig. On trouve dans ce recueil plusieurs *Lettres*, des traités moraux et dogmatiques, et trente-deux sermons. *L'Exameron in Genesim* d'Abailard, a été imprimé dans le trésor des anecdotes de Martin. II. Dom Gervaise publia, en 1720, *Vie d'Abailard et d'Héloïse.* Paris, 2 vol. in-12; et trois ans après, il

fit réimprimer cet ouvrage, sous le titre de *Véritables lettres d'Abailard et d'Héloïse*, avec le latin à côté, traduites par l'auteur de leur vie. Paris, Franç. Barrois, 1723, 2 v. in-12. Cette traduction, malgré les notes critiques et historiques, n'est qu'une longue paraphrase. III. *Lettres d'Héloïse et d'Abailard*, nouvelle traduction avec le texte à côté, par J. Fr. Bastien, Paris, 1782, 2 v. in-12. IV. La meilleure édition latine de ces lettres est celle de Londres, Taylor, 1718, in-8°, publiée par Ric. Rawlinson. Elle a été revue sur les meilleurs manuscrits, et n'est pas commune. V. *Lettres d'Abailard et d'Héloïse*, mises en vers franç. par de Beauchamps, troisième édition, Paris, 1737, in-8°. VI. *Lettres d'Héloïse et d'Abailard*, en anglais, en français et en allemand, 1804, in-4°, avec 4 fig. VII. *Letters of Abailard and Heloisa*, London, 1781, in-12, fig. *V.* Pope, Colardeau.

ABANCOURT (Charles-Xavier-Joseph Franquainville d'), né à Douai; sous Louis XVI, ministre au département de la guerre, après la journée du 20 juin 1792, jusqu'au 4 août suivant. A la séance du 27 juillet, il rendit compte de l'état de la frontière du Nord, et fit part de la fermentation qui s'était élevée dans ce camp, à l'occasion de morceaux de verre trouvés dans le pain des soldats. Ce fait, présenté d'abord sous l'apparence du crime, se réduisit à la chute accidentelle dans les pâtes de quelques vitraux d'une vieille église où la boulangerie était établie. D'Abancourt fut décrété d'accusation à la séance du 10 août, et arrêté le même jour avec Berthier, son premier commis, envoyé dans les prisons de la Force, et de là transféré à Orléans. Il fut massacré à Versailles, le 9 septembre 1792, avec les autres prisonniers de la haute-cour qu'on ramenait à Paris. D'Abancourt était neveu de Calonne, ancien contrôleur général des finances.

ABANCOURT (Charles-Frérot d'), ancien militaire, et adjudant général au service de France, mort à Munich en 1801, avait fait un long séjour en Turquie; il en a rapporté des relations très-intéressantes dont on desire la publicité. Il a aussi levé une carte générale de la Suisse.

ABANCOURT (François-Jean Willemain d'), né à Paris le 22 juillet 1745, y est mort le 10 juin 1803. Il a publié plusieurs ouvrages, entre autres *Ode sur l'anniversaire du Dauphin; le Mausolée de Marie-Josèphe de Saxe, dauphine de France;* poëme qui a concouru pour le prix de l'académie française en 1767. On a encore de lui la *Mort d'Adam*, tragédie en trois actes, imitée de l'allemand, et la *Bienfaisance de Voltaire*, comédie en un acte et en vers, 1791; l'*École des Epouses*, comédie; le *Sacrifice d'Abraham*, poëme dramatique en un acte. Il a aussi composé un recueil de *Fables*, 1777, in-8°; un *Essai dramatique*, 1776, in-8°; des *Épîtres*, 1780, in-8°; plusieurs *drames*, quelques *Proverbes*, des *Contes* et des *pièces de Poésie*, dont la plupart sont éparses dans différens journaux et recueils littéraires. Les poésies de cet auteur, disait l'abbé Sabatier, en 1772, n'annoncent que de la médiocrité. Ce jugement n'est pas trop sévère.

ABANO (Pierre d'), naquit à Apono (aujourd'hui Abano), vil-

lage du territoire de Padoue, en 1246. Après avoir pris à Paris le bonnet de docteur en philosophie et en médecine, il alla professer cette science à Bologne. On dit qu'il ne voulait jamais aller voir un malade hors de la ville, qu'on ne lui comptât 50 écus. Le pape Honorius IV l'avait fait appeler; il ne voulut se mettre en chemin qu'après qu'on lui eût promis quatre cents ducats par jour. L'avarice d'Abano était si odieuse, qu'on l'accusa de faire revenir dans sa bourse, par la magie, l'argent qu'il dépensait. On le soupçonna encore d'avoir acquis la connaissance des sept arts libéraux, par le moyen de sept lutins, qui tenaient leur académie dans une bouteille du docteur. Ces ridicules imputations le firent dénoncer à l'inquisition : il eût sans doute été condamné au supplice du feu, si la mort ne fût venue le sauver dans cet intervalle. Elle le frappa en 1312; on l'enterra publiquement dans l'église Saint-Antoine. Mais les inquisiteurs, ayant prononcé sentence de condamnation, ordonnèrent que le cadavre fût brûlé. On l'enleva secrètement et on le cacha dans l'église St.-Pierre. Les inquisiteurs furieux s'en prirent au portrait d'Abano, et le firent brûler en plein marché par le bourreau. Enfin, ce pauvre cadavre trouva du repos à l'entrée de l'église de Saint-Augustin, où Pierre de Lignamine plaça une épitaphe latine très-simple, en 1560. Frédéric, duc d'Urbin, plaça, parmi les statues des hommes illustres, celle de ce médecin. Le sénat de Padoue la fit mettre sur la porte de son palais, parmi celles de Tite-Live, d'Albert et de Julius Paulus. On doit remarquer comme une bizarrerie du tempérament de Pierre d'Abano, l'aversion extrême qu'on lui attribue pour le lait et le fromage; il n'en pouvait même voir sans tomber en défaillance. On a de lui plusieurs ouvrages sur les sciences qu'il avait cultivées. Le plus connu est son *Conciliator differentiarum philosophorum et præcipuè medicorum*, Mantoue, 1472, et Venise, 1476, in-fol., rare, et réimprimé plusieurs fois, surtout à Florence, 1520, in-fol.; à Venise, chez les Juntes, 1548, in-fol. La première de toutes a paru à Venise en 1471. Les réimpressions dans cette ville sont de 1476, 83 et 96; 1504, 55, 65 et 95, in-fol. Celle de Pavie est de 1490, in-fol.; enfin une de Bâle, 1535, in-fol.; malgré toutes ces éditions, le *Conciliator* est rare. Dans ce livre, il veut accorder, ce qui n'est pas facile, les différentes opinions des philosophes. Il est ridicule, dit Deslandes, de vouloir accorder les hommes les uns avec les autres, quand soi-même on n'est pas sur les bonnes voies, et qu'on donne dans des idées chimériques. On a encore de lui, I. *Geomantia*, 1556, in-8°. II. *Physionomia*, Padoue, 1474, in-4°. III. *Expositio problematum Aristotelis*, 1482, in-fol. IV. *Heptameron*, Parisiis, 1567, in-8°; c'est un petit ouvrage de magie. V. *Libellus de venenis*, Venise, 1550, in-12, fort rare; il a été traduit en français sous ce titre : *Traité des venins, avec un traité de Paracelse sur les vertus et propriétés merveilleuses des serpens, araignées, crapauds et cancres, avec la cure des taches ou signes tirés du ventre de la mère;* Lyon, 1593, in 8°, très-rare.

ABANTIDAS, fils de Paseas, né à Sicyone, usurpa le souverain pouvoir dans sa patrie, vers l'an 267 avant J. C. Les citoyens assemblés avaient déféré le gouvernement à Clinias, réputé le plus sage et le plus brave des Sicyoniens. Abantidas le fit assassiner, et poursuivit avec barbarie tous les parens et les amis de sa victime. Clinias avait un fils, âgé de sept ans, nommé Aratus, qui échappa au massacre de tous ses proches, en se réfugiant, au milieu du tumulte, dans la maison de Sozo, sœur du tyran. Cette femme généreuse en prit soin, le déroba aux recherches de son frère, et l'envoya quelque temps après à Argos. Bientôt Abantidas fut puni de son ambition et de ses crimes. Dinias et Aristote le dialecticien, donnaient des leçons publiques d'éloquence; le tyran venait souvent les entendre; et ce fut dans leur école que les vengeurs de Clinias, l'assassinèrent. Paseas son père lui succéda.

ABAQUA, mère de l'empereur Maximin, successeur d'Alexandre Sévère, était Alaine de nation: elle épousa le goth Merca. C'est dans un village de la Thrace qu'elle donna le jour à Maximin, qui resta long-temps simple berger.

ABARBANEL. *Voyez* ABBABANEL.

ABARCA BOLEA Y PORTUGAL (D. JÉRÔME DE), un des plus grands seigneurs de l'Aragon, vivait au commencement du 16e siècle; il a laissé imparfaite une *Histoire du roy. d'Aragon*, et qui n'a point vu le jour. Zurita, historien d'Aragon, avoue que cet ouvrage est écrit avec jugement et élégance. — Il existe un *Traité de Théologie* en latin, et un *Recueil des vies des rois d'Aragon*, par un autre ABARCA, jésuite aragonais.

ABARCA DE BOLEA Y CASTRO, fils de Bernard d'Abarca, vice-chancelier de Charles V et de Philippe II, a laissé entr'autres poésies espagnoles, *Roland l'Amoureux; les larmes de Saint Pierre*, 1578.

ABARIS, prêtre d'Apollon l'Hyperboréen, Scythe fameux, dit avoir été ambassadeur de ce peuple à Athènes, vers l'an 564 avant J. C. Il fut l'un de ces barbares dont la Grèce admira la sagesse et la vertu. On lui a attribué aussi de très-grandes connaissances en médecine, et Platon le regardait comme un grand maître dans l'art des incantations. Ces traditions sur Abaris appartiennent moins à l'histoire de la science qu'à celle des temps fabuleux.

ABAS. *Voyez* ABBAS.

ABASCANTUS naquit à Lyon, dans le 2e siècle, et y devint assez célèbre pour mériter l'estime de Galien, son contemporain, qui loue son antidote contre la morsure des serpens, connu encore sous le nom d'*antidote d'Abascantus*. On ne connaît pas les écrits de ce médecin, mais on pense qu'il a écrit en grec.

ABASSA. *Voyez* ABAZA et ABBASSA.

ABASSON, imposteur qui se prétendait petit-fils d'Abas-le-Grand, roi de Perse. En visitant Constantinople, il fut salué en cette qualité par le grand-seigneur; mais la fourberie ayant ensuite été découverte, il eut la tête tranchée.

ABATE (ANDRÉ), peintre de fruits et de nature morte, né à

Naples, fut employé par le roi d'Espagne, et mourut en 1732.

ABATI, famille noble de Florence qui doit au Dante sa célébrité. Il a placé dans son *Enfer* Bocca del Abati parmi les traîtres à la patrie. Il avait combattu à la bataille de Mont'aperto, en 1260, et avait contribué puissamment à la défaite des Guelfes, en coupant d'un coup d'épée la main à celui qui portait l'étendard de la république. En 1304 un prêtre nommé Neri Abati mit le feu, dans une sédition, au quartier des Gibelins, et 1700 maisons furent incendiées.

ABATI, de Carpi, poète italien, n'est connu que par quatre sonnets, qui ont été imprimés à Venise en 1557, dans un recueil de poésies de divers auteurs. Il paraît qu'il a laissé inédites deux traductions latines, dont l'une était celle des *Images de Philostrati*. Scandianève qui lui dédia sa traduction du *Traité de la Sphère*, parle de ces traductions dans sa dédicace. — ABATI (François), parent du précédent, paraît être le poète dont on trouve quelques poésies dans un recueil imprimé à Bologne, en 1575.

ABATI (BALDE-ANGE), médecin, né à Gubbio, vers l'an 1530. Il a composé un traité sur l'histoire naturelle de la vipère et sur son emploi en médecine, intitulé: *De admirabili Viperæ naturâ et de mirificis ejus facultatibus liber*, Ragusii, 1589, in-4°, très-rare. Urbini, 1591, in-4°; Norimbergæ, 1603, in-4°; Hagæ Comitis, 1660, in-12. On a encore de lui: *Opus præclarum dissertationum discussarum de rebus, verbis et sententiis, controversis ex omnibus ferè scriptoribus, libri XV*. Pisantii, 1594, in-4°. Abati avait été médecin du duc d'Urbin.

ABATI (ANTOINE), de Gubbio, poète italien, renommé pendant sa vie, florissait vers le milieu du 17ᵉ siècle, et mourut à Sinigaglia, en 1667. Il a laissé: I. *Ragguaglio di parnaso contra poetastri e partegiani delle nazioni;* Milan, 1638, in-8°. II. *Le Frascherie, fasci tre*, poésies satiriques mêlées de prose, Venise, 1651, in-8°. III. *Poesie postume*, Bologne, 1671, in-8°. IV. *Il Consiglio degli Dei, dramma per musica*, à l'occasion du mariage de Louis XIII, avec l'infante d'Espagne, Bolog., 1671. Cet ouvrage fut dédié par l'auteur, en 1660, au cardinal Mazarin. Abati eut à se plaindre de la fortune, comme on le voit dans plusieurs de ses poésies. Cependant il avait été attaché à l'archiduc Léopold d'Autriche, et avait gouverné successivement plusieurs petites villes de l'Etat ecclésiastique. L'empereur Ferdinand, au lieu de pourvoir à ses besoins pendant sa vie, lui fit l'honneur de composer, après sa mort, un mauvais acrostiche italien à sa louange.

ABATI ou DELL' ABBATE (NICOLÒ), peintre italien. *Voyez* ABBATE (dell').

ABATUCCI (CHARLES), né d'une des premières familles de Corse, général de division sous la république française. Il sortit en 1790 de l'école militaire de Metz, pour entrer au deuxième régiment d'artillerie. En 1793 il passa dans l'artillerie à cheval, et fut fait ensuite aide-de-camp du général Pichegru. Nommé en Hollande adjudant-général, il devint général de bri-

gade, et fut employé à l'avant-garde de l'armée de Rhin-et-Moselle, sous les ordres du général Férino, pendant la campagne de 1796. Dans la journée du 4 messidor an 4 (22 juin 1796), où les Français passèrent le Rhin, il dirigea une des attaques contre le fort de Kehl; et, le 20 octobre de la même année (28 vendémiaire an 5), il contint l'ennemi, et protégea la retraite près de Neubourg. En novembre, il commandait dans Huningue en qualité de général de division. On le chargea de défendre l'ouvrage à cornes qui était à la tête du pont à l'époque de l'attaque vigoureuse que firent les Autrichiens dans la nuit du 10 frimaire (1er ou 2 décembre). Il fut dangereusement blessé dans la grande île du Rhin en face d'Huningue, et mourut quelques jours après, âgé de 26 ans. Il avait pendant toute cette campagne, ainsi qu'à l'armée du Nord, donné des preuves du plus grand courage. Cette mort, et la reddition d'Huningue, qui s'ensuivit, occasionnèrent des poursuites de la part du gouvernement français contre plusieurs officiers bâlois, accusés d'avoir favorisé la marche et l'attaque des Autrichiens, et dont les ministres Bacher, et surtout Mengaud, sollicitèrent vivement la punition comme coupables d'assassinat envers Abatucci et ses compagnons. On érigea en 1803, aux environs de Bâle, un monument en sa mémoire. En 1820, on a ouvert une souscription presque européenne pour la restauration de ce monument.

ABAUNZA (Pierre), auteur espagnol, né à Séville, a laissé sur les décrétales, un ouvrage intitulé : *Ad Titulum XV, de Sagittariis, libro V, Decretalium prælectio*. On trouve cet ouvrage dans le *Novus Thesaurus Juris civilis et canonici*, de Gérard Meerman, 7 vol. in-fol. ; La Haye, 1751 — 54. Abaunza composa aussi un *commentaire* espagnol sur quelques livres de Martial. Cet ouvrage est resté en manuscrit. Abaunza est mort vers 1649, âgé de 50 ans.

ABAUZIT (Firmin), naquit à Uzès, le 11 novembre 1679, de parens calvinistes; sa mère, persécutée en France, et privée de son fils, réussit cependant à l'envoyer à Genève en 1689. Il fut bibliothécaire de cette dernière ville, où il vécut dans une sage obscurité. Il se retira sur la fin de ses jours dans une petite solitude tout près de Genève : c'est là qu'il termina sa longue carrière le 20 mars 1767. C'était un homme sans prétention, sans faste, doux, communicatif, officieux. Ses études et ses voyages avaient étendu ses lumières sur presque toutes les sciences. Dans un voyage qu'il fit en Hollande en 1698, il gagna l'amitié de Bayle et l'estime de Basnage et de Jurieu. A Londres, Saint-Evremont se plut avec lui ; et Newton lui envoya son *Commercium epistolicum* avec ces mots : *Vous êtes bien digne de juger entre Leibnitz et moi.* Jean Perry, cet ingénieur habile qui alla en Russie exécuter les projets du czar Pierre, fut son ami particulier. Enfin, la réputation d'Abauzit parvint jusqu'au roi Guillaume, qui lui fit des offres avantageuses pour le retenir en Angleterre; mais la tendresse maternelle le rappela à Genève. Abauzit n'était pas moins recommandable par son caractère que par l'étendue de son savoir. Il était religieux par principe et chrétien par conviction.

Laharpe a dit qu'il était recommandable par l'exercice de toutes les vertus. Un trait suffira pour peindre son extrême douceur, il passait pour ne s'être jamais mis en colère. Quelques personnes, pour s'en assurer, s'adressèrent à sa gouvernante; il y avait 30 ans qu'elle le servait; elle affirme que pendant tout ce temps elle ne l'a jamais vu s'emporter; on lui promit une récompense si elle pouvait parvenir à le fâcher, elle accepta, et sachant qu'il aimait à être bien couché, elle négligea de faire son lit. Abauzit s'en étant aperçu, lui en fit, le lendemain, l'observation; elle répondit qu'elle l'avait oublié, il n'insista pas. Le soir il n'était pas fait encore; même observation, même réponse de la part de la servante; enfin, à la 3ᵉ fois, il lui dit : Vous n'avez pas encore fait mon lit, apparemment que vous avez pris votre parti là-dessus et que cela vous parait trop pénible; mais après tout, il n'y a pas grand mal, car je commence à m'y faire. La servante attendrie par tant de bonté, lui demanda pardon, et lui avoua l'épreuve à laquelle on avait voulu mettre son caractère. On a de ce savant quelques écrits, qui l'ont fait soupçonner d'être peu attaché à l'orthodoxie de sa communion, mais dont aucun ne permet de douter de son attachement au christianisme. Ils consistent dans des explications de divers passages de l'Ecriture Sainte, dans des réflexions sur l'Eucharistie, sur l'idolâtrie, sur la controverse, etc.; dans de petits traités archéologiques, physiques, chronologiques. Ce qu'il a écrit sur l'Apocalypse n'est pas un commentaire, mais un essai. Guillaume Burnet, gouverneur de New-Yorck (qu'il est essentiel de ne pas confondre avec Gilbert Burnet), avait appliqué les prédictions de Saint Jean à l'Église romaine et aux derniers temps : Abauzit les applique à la ruine de Jérusalem. Ce savant estimable a laissé des dissertations sur diverses antiquités. Il fournit à J. J. Rousseau des remarques excellentes sur la *Musique des Anciens*, et le philosophe genevois avait tant d'estime pour sa personne, qu'il en a fait un éloge touchant dans la *Nouvelle Héloïse*. Recueillies d'abord à Genève, en 1770, 1 vol. in-8ᵉ, les œuvres d'Abauzit l'ont été en 1773 en 2 vol. à Amsterdam; ces deux recueils sont assez différens l'un de l'autre. Abauzit avait rendu de grands services pour la traduction française du *Nouveau Testament*, publiée à Genève en 1726. Il a aussi éclairci plusieurs traits de l'histoire ancienne de Genève, dont il s'était soigneusement occupé, dans la nouvelle édition de l'*Histoire de Genève*, par Spon, qui parut sous ses auspices en 1730, en 2 vol. in-4ᵉ, et en 4 vol. in-12. Elle est remarquable par des notes, des rectifications et des augmentations précieuses, entre autres par une dissertation latine sous le titre de *Geneva Sextanorum Colonia*. On a de lui une *Dissertation sur un bouclier votif*, qui avait été trouvé dans l'Arve, près de Genève, en 1721, sur lequel on a gravé une allocution et une largesse de l'empereur Valentinien II. Montfaucon fit à cette dissertation l'honneur de la placer dans son *Supplément de l'Antiquité expliquée*.

ABAZA, pacha de Bosnie, irrité contre Mustapha I, empereur des Turcs, se révolta sous pré-

texte de venger la mort du sultan Osman, et fit passer au fil de l'épée un grand nombre de janissaires. Il se fit connaître vers l'an de l'hégire 1033 (1623 de J.-C.). Le muphti et le général des janissaires profitèrent de cette rebellion pour déposer Mustapha, et pour placer Amurat IV, sur le trône. Le sultan, peu de temps après, s'accommoda avec Abaza. Il l'envoya, en 1634, à la tête d'une armée de 60,000 hommes contre les Polonais, qui, pressés par les Russes, firent la paix avec ceux-ci, et se préparèrent à une vigoureuse défense contre les Turcs, occupés alors contre les Persans. Le sultan, voulant tourner toutes ses armes contre la Perse, sacrifia Abaza aux intérêts de l'état, et le fit étrangler, comme s'il était entré en Pologne sans son ordre. Par cette exécution, la paix fut rétablie entre les Polonais et la Porte. Abaza avait des qualités brillantes, mais dangereuses.

ABBACO (Paul de l'), Florentin, géomètre et astronome du 14e siècle, est auteur de poésies insérées dans quelques recueils. Il mourut quelque temps avant Boccace, dont la mort eut lieu en 1375. C'est surtout comme arithméticien et géomètre qu'il se rendit célèbre. Son portrait est dans l'une des voûtes de la galerie de Médicis à Florence.

ABBADIE (Jacques), célèbre ministre calviniste, naquit à Nay, en Béarn, l'an 1659. Après avoir étudié à Puy-Laurent et à Sédan, voyagé en Hollande et en Allemagne, il exerça les fonctions de son ministère, d'abord en France, puis à Berlin, et ensuite à Londres; de là il passa en Irlande, où il fut fait doyen de Killalow. Il mourut le 25 septembre 1727, à Marybone, près de Londres. Quoiqu'il ne fût âgé que de soixante-neuf ans, on prétend que le travail avait sensiblement affaibli son esprit. La pureté de ses mœurs, la droiture de son caractère, et l'éloquence de ses sermons, lui avaient fait beaucoup d'amis dans cette ville parmi les grands et les gens de lettres. Il était versé dans les langues, dans l'Ecriture et dans les Pères. Il a rendu de grands services à la religion par quelques-uns de ses ouvrages, qui sont, I. *Traité de la vérité de la Religion chrétienne*, La Haye, 1743, 4 vol. in-12, traduit en différentes langues, écrit avec force dans le raisonnement, et énergie dans le style; il eut le suffrage des catholiques et des calvinistes. II. *De la Divinité de Jésus-Christ*, in-12. III. *L'art de se connaître soi-même*, Lyon, 1693, in-12, qui fut combattu par Lamy, et défendu par le père Mallebranche. IV. *Vérité de la Religion chrétienne réformée*, en 2 vol. in-8°, publiés à Rotterdam en 1718. Cet ouvrage, loué par les protestans, ne fut pas aux yeux des catholiques une apologie suffisante. V. *Triomphe de la Providence et de la Religion dans l'ouverture des sept sceaux par le Fils de Dieu*, Amsterd., 1723, 4 vol. in-12. Les gens sensés de toutes les communions virent avec peine cette production. Abbadie y veut prouver que l'Apocalypse bien entendu est une démonstration invincible de la vérité de la religion chrétienne. Son imagination égarée y trouve l'histoire suivie de l'Empire et de l'Eglise, depuis Saint Jean jusqu'à la fin du monde. Voltaire prétend « que cette production fit tort à son *Traité de la Religion*

chrétienne. » Elle ne lui en fit pas plus que l'*Apocalypse* de Newton n'en a fait à son *Optique.* On a encore d'Abbadie : VI. Un volume de *Sermons*, 1680, in-8°, moins connus que son *Traité sur la Religion.* VII. *La Défense de la nation britannique*, ou *les droits de Dieu, de la nature et de la société, contre l'auteur de l'Avis important aux Réfugiés*, Londres, 1692, in-12. Ce livre n'est pas commun. VIII. Les *Caractères du chrétien et du christianisme*, 1695, in-12. IX. *Réflexions sur la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie*, La Haye, 1685, in-12 ; édition désavouée par l'auteur, à cause des fautes d'impression dont elle fourmille. Celle de 1713, publiée à Rotterdam, est plus correcte. X. *Panégyrique de Marie, reine d'Angleterre*, Stockholm, 1695, in-4°, et Genève, 1695, in-12. Le père Nicéron cite encore de lui l'*Histoire des conspirations contre le roi et le royaume d'Angleterre*, Londres, 1696, in-8°, composée par ordre du roi Guillaume. Cet ouvrage, dont il ignore la date, est, dit-il, si rare que peu de gens le connaissent. Abbadie avait la mémoire la plus heureuse. Il composait ses ouvrages dans sa tête, et ne les écrivait qu'à mesure qu'il les faisait imprimer. Cet avantage de retenir tout le plan d'une composition, nous a privés de deux livres importans, dont l'un était une *Nouvelle manière de démontrer l'immortalité de l'ame.* — Un autre Abbadie, chanoine de Comminges, a donné : *Dissertation touchant le temps où la religion chrétienne a été établie dans les Gaules*, Toulouse, 1703, in-12.

ABBADIE (VINCENT), né dans le Bigorre, à Pujo, fut successivement chargé de l'hôpital de Bicêtre près Paris, chirurgien du duc de Penthièvre, et chirurgien général de la marine. On lui doit une traduction de l'anglais des *Essais de Macbride*, publiée en 1766, in-12.

ABBANO. *Voyez* ABANO.

ABBAS, oncle de Mahomet, d'abord son ennemi, ensuite son apôtre et l'un de ses généraux. Il sauva la vie à son neveu à la bataille de Honaïn, que ce prophète aurait perdue si Abbas n'eût rappelé les fuyards. Sa mémoire est révérée chez les mahométans, qui l'ont mis dans la première classe de leurs docteurs et de leurs saints. Il a donné son nom aux califes abassides.

ABBAS, fils du précédent, fut regardé par les musulmans comme leur rabbani, c'est-à-dire comme le docteur des docteurs : c'est le titre qu'on lui donna à sa mort, arrivée en 687. La dynastie des trente-sept califes abassides, qui détrônèrent les califes ommiades, descendait de ces deux Abbas. Leur domination dura cinq cent vingt-quatre ans. Long-temps despotes dans la religion comme dans le gouvernement, ces nouveaux califes furent déposédés à leur tour par les Tartares.

ABBAS (HALLI ou MAGUS), l'un des mages, et médecin en Perse, vivait au 10e siècle ; nous avons de lui un traité intitulé, *le Livre Royal.*

ABBASSA, sœur d'Aaron-Raschild, fut mariée par son frère à Giafar le Barmécide, à condition qu'ils ne goûteraient pas les plaisirs du mariage. L'amour fit oublier aux deux époux l'ordre qu'ils avaient reçu. Ils eurent bientôt un fils

qu'ils envoyèrent secrètement élever à la Mecque. Le calife en ayant eu connaissance, Giafar perdit la faveur de son maître, et peu après la vie. *Voyez* le *Précis historique*, par Florian). Abassa, chassée du palais, fut réduite à l'état le plus misérable. Plusieurs années après, une dame qui la connaissait, touchée de son malheur, lui demanda ce qui le lui avait attiré. Elle répondit « qu'elle avait eu autrefois 400 esclaves, et qu'elle se trouvait dans un état où deux peaux de mouton lui servaient, l'une de chemise, l'autre de robe; qu'elle attribuait sa disgrace à son peu de reconnaissance pour les bienfaits qu'elle avait reçus de Dieu; qu'elle avouait sa faute, en faisait pénitence, et vivait contente. » Cette dame lui donna alors cinq cents drachmes d'argent, qui lui causèrent, dit d'Herbelot, un plaisir aussi vif que si elle eût été rétablie dans son premier état... Abbassa avait beaucoup d'esprit, dit-on, et faisait fort bien des vers.

ABBATE, peintre de Genève, probablement nommé ainsi par les Italiens, parce qu'il était abbé. On voit de lui, à Bologne, dans le palais de Zambeccari, une *Charité* dont le coloris est frais et vigoureux, les draperies vraies et bien jetées; mais les plis en sont peut-être un peu trop arrondis.

ABBATE (Nicolò dell'), né à Modène en 1509 ou en 1512, peintre italien: il peignit avec Pellegrino Tibaldi les salles et les plafonds de l'institut de Bologne: ces fresques représentent divers sujets de l'Odyssée. Il apprit les premiers élémens des arts sous son père Gio Abbate. Selon l'opinion la plus probable, il se perfectionna dans le dessin chez Ant. Bigarelli, sculpteur habile, et dans la peinture, en étudiant les ouvrages du Corrège; appelé en France par Primatice que plusieurs auteurs lui donnent aussi pour maître, il y vint en 1552. Malheureusement une grande partie des peintures qu'il exécuta à Fontainebleau n'existe plus. On voit de lui au musée royal, le *Mariage mystique de Sainte-Catherine*, tableau attribué par plusieurs au Farnèse, et gravé par Tinti. Ils ont été décrits et gravés par Giam Pietro Zanetti, en quarante-une planches, sous ce titre: *Le pitture di Pellegrino Tibaldi e di Niccolò Abbate esistenti nell' instituto di Bologna; descritte ed illustrate da Giam Pietro Zanotti*, in Venezia, 1756, in-fol. Il mourut en 1571.

ABBATEGIO (Marian d'), moine célestin, fut ainsi nommé d'une terre dans l'Abruzze, où il naquit dans le 14e siècle. Son savoir et son courage l'élevèrent au généralat de son ordre, et le firent nommer gouverneur d'Aquila en 1317.

ABBATISSA (Paul). *Voyez* Badessa.

ABBAUCAS, philosophe connu dans Lucien par un trait singulier. Il poussa l'amitié jusqu'à aimer mieux sauver des flammes son ami que sa femme et ses deux enfans, dont un périt dans l'incendie; et comme on lui reprochait de les avoir abandonnés, il fit cette étrange réponse: *Je pouvais faire d'autres enfans, mais je n'aurais jamais trouvé un tel ami.*

ABBON, moine de Saint-Germain-des-Prés, fit en vers latins barbares, la relation du siége de Paris par les Normands, vers la fin du 9e siècle. Ce versificateur,

qui lui-même était normand, fut témoin de ce siége ; et s'il n'est pas bon poète, il est au moins historien exact. Son poème contient plus de douze cents vers en deux livres. On le trouve dans le tome II de la collection de Duchesne; et il a été réimprimé beaucoup plus correct, avec des notes, dans les *Nouvelles Annales de Paris*, publiées par D. Toussaint Duplessis, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, en 1753, vol. in-4°. On en a donné depuis une traduction française. On a aussi de lui, *Sermones V selecti, sub Abbonis nomine*, editi in tomo 9 spicileg. d'Acheryani; *Abbonis Epistola ad Desiderium episc.*, tom. 5, Bibl. PP. Colon. 1618. Abbon mourut à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés vers l'an 923.

ABBON ou ALBON DE FLEURY, né dans le territoire d'Orléans vers l'an 945, se livra avec une égale ardeur à tous les arts et à toutes les sciences. Après avoir brillé dans les écoles de Paris et de Reims, il fut élu, en 970, abbé du monastère de Fleury, dont il était moine. Il essuya bien des traverses de la part de quelques évêques, contre lesquels il soutenait les droits de l'ordre monastique. Ses ennemis lui attribuèrent quelques violences contre ses persécuteurs. Il écrivit, pour s'en justifier, une apologie, qu'il adressa aux rois Hugues et Robert. Il dédia quelque temps après aux mêmes princes un *Recueil de Canons* sur les devoirs des rois et ceux des sujets. Le roi Robert l'ayant envoyé à Rome, en 986 et en 996 pour apaiser Grégoire V, qui voulait mettre le royaume en interdit, le pape lui accorda tout ce qu'il voulut. Abbon, de retour de ce voyage, alla travailler à la réforme de l'abbaye de la Réole en Gascogne. Il y fut tué dans une querelle élevée entre ses domestiques et les Gascons, le 13 novembre 1004. Fulbert de Chartres le nomme, dans une de ses épîtres, *le philosophe très-savant et le maître de la France*. On a de lui : I. *Epitome de vitis Roman. Pontificum, desinens in Gregorio I*, Moguntiæ, 1602, in-4°. II. *Apologeticus adversùs Arnulphum, episc. Aurelianens. ad Hugonem et Robertum, reges; cum codice Canonum à Pithoeis restituto et edito, Paris*, 1697, in-fol., pag. 391. *Item apud Aemonium in Vita Abbonis*, cap. 8 et 9. III. *Epistola ad L. Abbatem Fuldensem, in tomo* 1, pag. 409. Miscellan. Baluzii, Paris, 1678, in-8°. IV. *Epistola Encyclica monachorum Floriacens. de cæde Abbonis abbatis*, ibid. Il est honoré comme martyr. Sa *Vie* a été écrite par Aimoin, son disciple, et on la trouve dans le tome 8 des *Acta sanctorum ordinis Sancti Benedicti*.

ABBOT (George), fils d'un tisserand, né en 1562, à Guilford, dans le comté de Surrey, fut élevé à l'école latine du même lieu, d'où on l'envoya au collége d'Oxford. En 1597, on le choisit pour remplir une chaire à l'université. En 1599, il fut nommé doyen de Winchester, et, l'année suivante, vice-chancelier d'Oxford; il remplit ce poste jusqu'en 1605. On l'employa à la nouvelle traduction de la Bible : en 1609, il fut évêque de Lichtfield and Coventry, et, la même année, transféré à celui de Londres; en 1610, nommé à l'archevêché de Cantorbéry. Il eut le

courage de s'opposer à la cour en plusieurs occasions, et entre autres dans la fameuse affaire du divorce de lady Essex; un malheur l'attendait à la fin de sa vie. Etant dans le château du lord Zouch; et s'exerçant dans le parc avec une arbalète, il tira sur le concierge, au lieu de tirer sur le gibier. On nomma une commission pour examiner si, d'après un tel événement, il ne devait pas être déclaré incapable de remplir la dignité de primat. La décision de ce procès fut laissée au roi, qui prononça en faveur de l'archevêque de Cantorbéry. Lui-même, après ce malheur, se condamna à un jeûne d'un mois, et fit une pension de vingt livres sterling à la veuve du concierge. Il assista Jacques I à son lit de mort, et fut présent au couronnement de Charles I. En 1627, un sermon du docteur Sibthorpe, prêché aux assises de Northampton, lui fut adressé par la cour pour obtenir son approbation; mais il la refusa, parce qu'il y trouva des principes dangereux: ce refus lui fit perdre son crédit; il fut exilé à sa maison près de Cantorbéry, et la dignité archiépiscopale confiée à une commission. Mais, à la rentrée du parlement, il fut réintégré dans ses fonctions, sans cependant recouvrer les bonnes graces du roi. Il mourut à Croydon en 1633, et fut enterré dans l'église de la Sainte-Trinité, à Guilford, où il avait fondé un hôpital. Ses écrits sont, pour la plus grande partie, polémiques, excepté une *Description géographique du monde*. Il a donné aussi, *Quæstiones sex theologicæ*, etc., Oxford, 1598. En anglais, des *Sermons sur Jonas*, une *traduction* du nouveau Testament, une *histoire des massacres de la Valteline*, des *mémoires* et *discours* sur la proposition du divorce du comte et de la comtesse d'Essex. Il était calviniste et partageait vivement la secte des puritains; mais les zélés l'accusaient de trop d'indulgence pour les non-conformistes.

ABBOT (Robert), frère aîné du précédent, était né à Guilfort en 1560; il fut élevé avec son frère et dans la même école. Le roi Jacques le nomma l'un de ses chapelains, et fut si content de son livre *de Antechristo*, qu'il en ordonna la réimpression avec son propre ouvrage sur la *Révélation*. En 1609, il fut élu principal du collége de Baliol à Oxford, et deux ans après le roi le nomma membre de son collége de Chelsea, fondé pour l'encouragement des théologiens. En 1612, il fut fait professeur royal de théologie à Oxford, où il publia son ouvrage sur *la Suprématie des rois*, contre Bellarmin et Suarez, Londres, 1617, in-4°; ce qui lui valut l'évêché de Salisbury en 1615. Il mourut en 1617, et fut enterré dans la cathédrale de Salisbury.

ABBOT (Maurice), frère des précédens, fut élevé dans le commerce, et nommé directeur de la compagnie des Indes Orientales; en 1618, il fut un des commissaires au traité conclu avec les Hollandais, concernant le commerce des îles Moluques; en 1628, il devint un des fermiers des douanes, et, l'année suivante, un des membres du conseil pour l'établissement de la Virginie. Ce fut le premier chevalier du règne de Charles I. En 1625, il fut nommé parmi les représentans de la cité de Londres, et lord-maire en 1638. Il mourut en 1640.

ABBOT (George), fils de Mau-

rice, naquit en 1600, et fit ses études théologiques au collége de Merton. Il a composé plusieurs ouvrages de théologie : *la Paraphrase du livre de Job*, en 1640; *Vindiciæ Sabbati*, 1641; *Notes sur le livre des Psaumes*, 1651. Il mourut en 1658.

ABBOT (Hull), ministre respectable de Charlestown, avait obtenu ses grades en 1720 au collége de Harvard, fut ordonné prêtre en 1724, et en exerça les fonctions pendant près de 60 années; il mourut le 17 juin 1782, à l'âge de 80 ans. Il a publié des *Sermons*, en 1735, à l'occasion de l'élection des officiers de l'artillerie; en 1746, sur le soulèvement de l'Ecosse; et en 1747, contre les juremens profanes et les malédictions.

ABBRACCIAVACCA (Meo), né à Pistoie, poète italien du 15ᵉ siècle, a composé des vers dans un jargon composé d'italien, de francais et de provençal. On a de lui un sonnet imprimé dans le 3ᵉ vol. de *l'Histoire de la poésie vulgaire* de Crescimbeni.

ABBT (Thomas), né en 1738, à Ulm, mort à Buckeburg en 1766. Ses principaux ouvrages sont : I. *Recherches sur les sentimens moraux*, traduites en français, Genève, 1765, in-12. II. *De la Mort pour la patrie*, *ibidem*, nouvelle édition, Berlin, 1780, in-8°. III. *Du Mérite*, quatrième édition, Berlin, 1790, in 8°. IV. *Un traité de l'influence du beau sur les sciences*, Rinteln, 1762, in 4°. V. *Réflexions sur le plan des études d'un jeune homme de condition*, Leipsick et Berlin, 1767, in-8°. Il y en a eu une seconde édition à Berlin en 1780, in-8°. VI. *Fragment des événemens les plus anciens du genre humain*, Halle, 1767, grand in-8°. C'est le commencement d'un abrégé d'histoire universelle. VII. *Histoire du Portugal jusqu'à la fin du 15ᵉ siècle*; on a aussi de lui une *traduction de la conspiration de Catilina, par Salluste*, qui est regardée comme un de ses meilleurs écrits. Ses ouvrages sont estimés en Allemagne. Nicolaï a donné la *Vie de T. Abbt*, et publié ses *Œuvres posthumes*.

ABDALCADER, surnommé *Ghili*, parce qu'il était né dans le Ghilan, province de Perse, est renommé chez les Orientaux par sa piété et sa prière ainsi conçue : « Dieu tout-puissant, comme je ne t'oublie jamais, et que je te rends un culte continuel, daigne de même te souvenir quelquefois de ton serviteur. »

ABDALLAH, père du prophète Mahomet, était esclave et conducteur de chameaux. Les Mahométans, pour relever l'origine du fils, disent que le père fut recherché en mariage par la plus belle et la plus vertueuse de toutes les femmes de sa tribu, quelques-uns disent par une reine de Syrie. Il avait alors soixante-quinze ou quatre-vingt-cinq ans; et ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'est que, dit-on, la première nuit de ses noces, cent filles moururent de désespoir en voyant une femme plus fortunée qu'elles. Son épouse fut quelque temps stérile; mais enfin elle accoucha d'un fils qui bientôt devait changer les destinées du monde.

ABDALLAH, fils d'Abbas, et oncle des deux premiers califes de la maison des Abbassides, travailla efficacement à établir sa maison sur les ruines de celle des Ommiades, et il exerça des cruautés inouïes contre tous ceux de cette maison,

qui étaient tombés entre ses mains. Il affermit son neveu Aboul-Abbas dans le califat qu'il lui avait procuré. Après sa mort, il prétendit lui succéder; il prit les armes, et se fit proclamer calife. Mais ayant été défait par le général qui commandait les troupes d'Abou-Giafar, son concurrent et son neveu, il s'enfuit à Barrha, et y resta caché pendant plusieurs mois. Abou-Giafar, pour le faire sortir de sa retraite, feignit d'avoir oublié tout le passé, et ne souhaiter qu'une réconciliation avec Abdallah. Celui-ci séduit par ses artifices, se rendit à la cour du calife, où il fut reçu avec les démonstrations de l'amitié la plus sincère. Mais peu de temps après, le plancher de la chambre où Abdallah était, s'écroula tout à coup, et le fit périr avec une partie de ses amis. La disposition de ce plancher était telle, qu'au premier ordre on était sûr de le faire enfoncer sans beaucoup de peine. Abdallah mourut l'an de J. C. 754. *Voyez* le *Précis histor. sur les Maures*, par Florian.

ABDALLAH, fils d'Yésid, célèbre jurisconsulte musulman, vivait dans le 7e siècle. Il était très-respecté. On disait de lui, qu'*il était pour les hommes ce que le soleil est à la terre, et ce que la santé est au corps.* Il avait coutume de dire, « qu'un docteur doit toujours laisser à ses disciples quelque point de loi à éclaircir, et qu'ainsi il ne doit jamais rougir de dire : *Je ne sais point.* »

ABDALLAH, fils de Zobaïr, proclamé calife par les Arabes de la Mecque et de Médine, qui s'étaient révoltés contre Yésid, essuya quelques guerres pour se maintenir dans son califat, et en demeura paisible possesseur pendant quatre ans, après la mort de son adversaire. Le successeur d'Yésid dans le califat de Syrie fit mettre le siége devant la Mecque. Abdallah, après sept mois d'une défense vigoureuse, se retrancha dans le temple, où il fut pris, et eut la tête tranchée vers l'an 733. Ce prince avait de la bravoure et de la piété; mais son avarice était si sordide, qu'elle a passé en proverbe parmi les Arabes. Il était, dit-on, si attentif dans ses prières, que les pigeons venaient se reposer sur sa tête sans qu'il s'en aperçût. La famille d'Abdallah passait, parmi les Arabes, pour être sujette à la folie.

ABDALLAH-IBN-CAIS-EL-FEZARY, fut le premier musulman qui descendit en Sicile où il avait été envoyé par Moaviah, gouverneur de la côte de Barbarie pour les Arabes. Abdallah s'empara de plusieurs villes et s'en retourna chargé d'un riche butin.

ABDALLAH, prêtre d'Alep, établit dans cette ville, vers la fin du dernier siècle, par le conseil d'un missionnaire jésuite, nommé le père Bazire, une espèce de religieux maronites, dont le genre de vie ressemble beaucoup à celui des chartreux. Ils sont connus aussi sous le nom d'*Alepins.* S'ils se dégoûtent de leur vocation, ils reçoivent dispense de leurs vœux, et peuvent quitter le cloître. Abdallah, qui fut leur premier supérieur, mourut en odeur de sainteté.

ABDALLATIF, kan des Tartares Usbecks, qui régnait en 1541, était de la famille de Gengis-kan. On ignore les noms des princes qui ont occupé le trône après Abdallatif; tout ce que l'on sait, c'est qu'il eut pour successeur Berrac, kan de Boccara, en 1556. Les successeurs de ces

princes règnent encore aujourd'hui dans le Mauwral nahar; mais chacun d'eux a sa souveraineté particulière, l'un est kan de Boccara, l'aûtre de Samarcande, celui-ci de Balka, etc.

ABDAS, évêque de Perse du temps de Théodose-le-jeune, sous le règne d'Isdegerde, fit abattre, par un zèle imprudent, un temple consacré au feu par les sectateurs de Zoroastre, adorateurs de cet élément. Le roi de Perse, alors Verane, qui n'avait pas encore inquiété les chrétiens, donna ordre à Abdas de rebâtir ce qu'il avait détruit; mais cet évêque n'ayant pas voulu obéir, le roi le fit mourir, renversa les églises chrétiennes, et suscita aux fidèles une horrible persécution. Elle dura plus de trente ans, et il s'ensuivit entre les Grecs et les Persans une guerre longue et sanglante où les haines religieuses se joignirent aux haines nationales. Les Grecs finirent par avoir l'avantage; mais trente années suffirent à peine pour éteindre ces fureurs.

ABDEL-AZYZ, fils de Mouça, lieutenant du calife Wésid Ier, rendit à son père des services signalés dans la conquête de l'Espagne, et fut nommé vice-roi de cette contrée par le calife Soleïman. En cette qualité, Abdel-Azyz fit de nouvelles conquêtes, et pénétra jusqu'en France. Sous son gouvernement, l'Etat était florissant, et les chrétiens qui s'étaient soumis, vivaient heureux. Mais ce prince étant devenu éperdûment amoureux de la reine Egilone, veuve de Roderic, dernier roi des Goths, et n'écoutant que les conseils ambitieux de cette princesse, voulut se faire proclamer roi. L'armée, indignée de cet acte de rebellion, le massacra impitoyablement. Les historiens arabes prétendent que le calife Soleïman, irrité contre son sujet rebelle, envoya en Espagne cinq arabes, chargés de l'assassiner, ce qui fut exécuté.

ABDEL-AZYZ, fils d'Ebn-Schoud, prince des Wahabis, ou Mahométans réformés, lui succéda vers la fin du dix-huitième siècle. Habile et entreprenant, Abdel-Azyz résolut de grossir le nombre de ses sectaires, et se vit bientôt à la tête d'une grande nation toute composée de soldats. Un accroissement aussi rapide alarma vivement la Porte Ottomane, qui ordonna, en 1801, au pacha de Bagdad d'aller attaquer les Wahabis. Abdel-Azyz, n'ayant pas eu le temps de rassembler son armée, entra en négociation avec le pacha, et à force de ruses et de présens le détermina à reprendre la route de Bagdad. Mais sans perdre un moment, il réunit son armée, et s'empara presqu'en même temps d'Isman-Hussein et de la Mecque, et se disposait à poursuivre le cours de ses conquêtes, lorsqu'il fut poignardé pendant qu'il était en prière, le 13 mars 1803, par un persan, qui avait embrassé sa secte pour l'immoler à sa vengeance. Son fils Sehoud lui succéda.

ABDEL-CADIR-BEN-MOHAMMED, né à Djézryeh, est auteur d'un traité arabe sur le café, écrit vers la fin du seizième siècle, et dont M. Sylvestre de Sacy a donné un extrait fort curieux dans sa *Chrestomathie arabe*.

ABDEL-CAHER-ABOU-BACHAR, grammairien arabe, natif de Rey et mort en 1078, est au-

teur d'un ouvrage intitulé : *Awamil* ou *Traité des particules*, traduit en latin par Erpenius et imprimé à Leyde en 1617. Il composa aussi un traité de rhétorique et d'éloquence, et un abrégé du dictionn. arabe de Djewhary.

ABDEL-MÉLEK, cinquième calife ommiade, surnommé l'*Ecorcheur de pierres*, à cause de son avarice, commença à régner en 684. Après son père Merwan I, Constantin Pogonat, empereur d'Orient, étant mort l'année d'après, Justinien II, son fils, crut devoir profiter des dissensions des Arabes, pour rompre la paix que son père leur avait accordée. Il envoya le général Léonce avec une armée qui, portant avec elle le fer et la flamme, traversa l'Ibérie, l'Albanie, la Médie, pénétra en Hircanie, et revint chargée de riches dépouilles. Abdel-Mélek, effrayé, promit, pour avoir la paix, de donner par jour, à Justinien, un esclave, un cheval arabe, et mille pièces d'or. L'empereur grec, de son côté, s'engagea à mettre fin aux courses des maronites. Léonce massacra, au milieu d'un repas, Jean, chef de ces peuples belliqueux, et ceux qui se présentèrent pour sa défense, après les avoir endormis par la promesse artificieuse qu'il venait les aider à chasser les infidèles de la Syrie. Les maronites se trouvant affaiblis par cette exécution barbare et perfide, les musulmans auparavant intimidés par eux, ne craignant plus alors leurs incursions, revinrent en foule, et désolèrent les provinces de l'Asie-Mineure. La paix, qui était signée pour dix ans, n'en dura pas quatre. Justinien fut forcé de reprendre les armes, et perdit, avec le tribut qu'on lui payait, une grande partie de la petite Arménie. Les Arabes augmentaient leurs conquêtes. Maîtres de l'Egypte, de la Cyrénaïque, et de la Lybie, ils avaient tenté en vain de subjuguer l'Afrique propre. Le détrônement de Justinien II offrant une occasion plus favorable, Hassan, général d'Abdel-Mélek, se chargea de cette expédition. Il se rendit maître de Carthage, reprise bientôt par les Grecs, et reconquise enfin par les Arabes, qui, pour ne pas la reperdre, y mirent le feu environ huit cent cinquante ans depuis que Scipion-Emilien avait renversé la première. Abdel-Mélek mourut peu de temps après à Damas, en 705.

ABDEL-MÉLEK Ier, fils de Nouhh, cinquième prince des Samanides, commença à régner en 343 de l'hégire (954 de J. C.), et mourut sept ans après, des suites d'une chute de cheval. Il se distingua par sa justice, et par la sagesse et la fermeté de son administration.

ABDEL-MÉLEK II, dernier prince des Samanides, détrôné par Mahmoud en 999, perdit son royaume, la liberté et la vie, comme tant d'autres princes, pour s'être livré à ses flatteurs, et avoir fait dépendre sa puissance de secours étrangers, en négligeant ses propres ressources.

ABDELMOUMEN, de la secte des almohades ou mohavédites, fils d'un potier de terre, se fit déclarer roi de Maroc en 1148, après avoir pris la ville d'assaut, et l'avoir presque toute réduite en cendres. Il fit couper la tête au roi, et étrangla de ses propres mains Isaac, héritier de la couronne. Abdelmoumen conquit ensuite les royaumes de Fez, de Tunis et de

Trémecen; il se disposait à passer en Espagne, lorsqu'il mourut en 1156. Ce dessein fut exécuté par son fils Joseph II. Le père était un des hommes les plus braves de son siècle; mais sa valeur prenait sa source dans sa férocité plus que dans l'élévation de son ame.

ABDEL-REZZAK, né à Batchyn, bourg dépendant de Sebzwar, d'une famille très-opulente, profita des troubles que causait la mort du sultan Abou-Saïd-Khan, pour porter les esprits à la révolte, et s'emparer de la puissance suprême : ses projets ambitieux lui réussirent à souhait. A la tête de ses partisans, il mit en déroute une armée envoyée contre lui par le visir Alla-Eddin-Mohammed qui fut lui-même fait prisonnier et mis à mort. En 737 de l'hégire (1336-7 de J. C.), Abdel-Rezzak ayant ainsi vaincu ses ennemis, se fit proclamer souverain; mais sa fierté et sa cruauté le rendirent bientôt odieux. Ayant un jour levé la main sur son frère Maçoud, celui-ci tira son épée contre Abdel-Rezzak, qui de frayeur se jeta par une fenêtre et se tua. Maçoud lui succéda et affermit la dynastie des sarbedariens, dont son frère avait été le fondateur.

ABDELVAHEBTEMINI, né en 1183, a écrit en langue arabe une *Géographie de l'Espagne*, publiée d'après un manuscrit de la bibliothèque de Leyde, et dont Karsten a donné en 1802 une traduction allemande, à Rostock, en 1 vol. in-8°, de 278 pages.

ABDEMELEK, éthiopien, eunuque du palais du roi Sédécias, obtint de son maître la délivrance du prophète Jérémie.

ABDEMELEK, roi de Fez et de Maroc, demanda des troupes au sultan Sélim, pour se défendre contre Mahomet, son neveu, qui l'avait détrôné. Mahomet dans le même temps fut secouru par D. Sébastien, roi de Portugal, qui débarqua avec près de huit cents bâtimens au royaume de Fez. Le vieux roi africain livra bataille en 1578 au jeune roi portugais, et défit complètement son armée. Trois souverains périrent en cette journée; les deux rois maures et D. Sébastien, dont le corps ne put être retrouvé.

ABDENAGO est le nom chaldéen d'Azarias, un des compagnons de Daniel jetés dans une fournaise ardente par ordre de Nabuchodonosor, dont ils n'avaient pas voulu adorer la statue. Ils échappèrent aux flammes par un miracle.

ABDÉRAME ou ABDALRAHHMAN, général du calife Hescham, après avoir conquis l'Espagne, pénétra en France, à la tête d'une armée formidable. Il mit le siége devant Arles en 731, et prit cette ville, après avoir battu les troupes que Charles-Martel avait envoyées pour la secourir. Il s'empara ensuite d'Avignon, de Vienne, de Lyon, et de la plus grande partie des villes de la Bourgogne; mais il échoua devant la ville de Sens. Abdérame, poursuivant ses conquêtes, passa en Languedoc avec un immense butin, dans l'espérance de subjuguer l'Aquitaine. Etant entré dans la Gascogne, il y mit tout à feu et à sang, et n'épargna ni le sacré ni le profane. Eudes, duc d'Aquitaine, rassembla toutes ses forces pour arrêter dans sa course ce redoutable ennemi; mais son armée fut taillée en pièces. Le vainqueur ayant ra-

pidement enlevé Auch, Agen, Périgueux, Saintes, pénétra jusqu'à Bordeaux. De là il se répandit dans le Poitou, renversa l'église de St.-Hilaire de Poitiers, et se mit en marche vers Tours, pour y piller le riche trésor de l'église de St.-Martin. Eudes, qui ne s'était sauvé qu'avec peine de la poursuite d'Abdérame, rassembla les faibles restes de son armée, et implora le secours de Charles-Martel. Ce grand capitaine s'étant mis en marche avec les forces des trois royaumes qu'il gouvernait, arrêta les conquêtes d'Abdérame, lui arracha la victoire et la vie dans une bataille fameuse donnée près de Poitiers, au mois d'octobre 733. Les moines des Gaules et de l'Italie assurent, dans leurs chroniques, que le marteau de Charles-Martel écrasa près de 400,000 musulmans, et que les chrétiens ne perdirent que 1,500 hommes; mais cette assertion est exagérée. Cette journée est l'époque de la décadence des Sarrasins, et le terme de leurs progrès en France.

ABDÉRAME Ier, ou ABDALRAHHMAN, dit *le Juste*, était fils du calife Hescham, de la race des Ommiades. Les Sarrasins, révoltés contre leur roi Joseph, l'appelèrent en Espagne l'an 754 de J. C. Il remporta plusieurs victoires sur ce prince, et lui ôta la vie après la dernière. Il fit la conquête de la Castille, de l'Aragon, de la Navarre, du Portugal, et prit le titre de roi de Cordoue. Cet Abdérame, surnommé le Juste, fit tant de ravages en Espagne, qu'il en fut appelé le second destructeur. Il construisit la grande mosquée de Cordoue, et mourut en 790, après trente-deux ans de règne. Les autres rois qui portèrent son nom après lui, ne méritent pas un article dans ce dictionnaire. L'auteur de l'*Essai sur l'histoire générale* a confondu celui-ci avec le Abdérame, général du calife Hescham.

ABDÉRAME ou ABDALRAHHMAN, se fit souverain de Sasie dans le royaume de Maroc, après avoir fait poignarder son neveu Amadin, qui gouvernait cet état. Il régna long-temps en paix, et fut assassiné à son tour. Il avait une fille d'une grande beauté, aimée d'un jeune homme des principaux de la ville, nommé Ali-Ben-Guicimin. Ce jeune homme la connut par l'entremise d'une esclave, et même de sa mère. Abdérame le sut, et résolut de s'en venger; mais la fille et la femme, qui s'en doutaient, en donnèrent avis à Ali-Ben, qui se mit en état de le prévenir. Abdérame envoya prier un jour de fête Ali de venir à la mosquée. Il y vint avec son ami Yahaya, auquel il avait fait part de son dessein, et poignarda Abdérame lorsqu'il faisait son oraison près de l'Alfaqui, vers l'an 1505.

ABDÉRAME, calife de Cordoue, envoya, en 954, une armée contre Gonzalès, comte de Castille, lequel tâchait de se rendre indépendant. Cette armée fut défaite. Don Sanche, roi de Léon, ayant été chassé de ses états par le vainqueur, Abdérame lui donna, en 960, un corps de troupes pour l'aider à y rentrer. Il mourut l'année d'après, 961, à soixante-quatorze ans, avec la réputation d'un prince généreux, mais orgueilleux. Il avait pris les différens titres de *Défenseur de la loi de Dieu*, de *Roi des Croyans*, etc.

ABDIAS, le quatrième des douze petits prophètes, imite et copie même Jérémie. On ne sait

rien de son pays ni de ses parens. On ignore même le temps auquel il a vécu. Quelques-uns le font contemporain d'Amos, d'Osée, d'Isaïe; d'autres croient qu'il a écrit depuis la ruine de Jérusalem par les Chaldéens. Saint Jérôme parle de son tombeau, que Sainte Paule vit à Samarie. —Il y a eu deux autres ABDIAS; l'un père de Jesmaïas, du temps de David; l'autre, lévite, de la famille de Mérari, fut employé sous Josias à la réparation du temple de Jérusalem.

ABDIAS, intendant de la maison d'Achab, roi d'Israël, du temps du prophète Elie. Cet officier, au milieu d'une cour impie et corrompue, se conserva pur et sans tache. Lorsque Jézabel poursuivait les prophètes du Seigneur, pour les faire mourir, Abdias en sauva cent, qu'il cacha dans deux cavernes, où il les nourrissait de pain et d'eau. Quelques-uns le confondent avec le prophète.

ABDIAS, de Babylone, imposteur imbécille, a laissé une histoire fabuleuse, intitulée: *Historia certaminis apostolici*. Ce visionnaire avait, disait-il, connu Jésus-Christ, qui l'avait mis au rang des soixante-douze disciples. Le manuscrit de sa légende fut trouvé dans le monastère d'Ossach en Carinthie, où l'on aurait dû le laisser. Wolfgang Lazius, qui fit cette belle découverte, fit imprimer l'ouvrage à Bâle en 1551, in-fol., comme un monument précieux; mais le public, qui ne vit dans cette histoire, que des fables absurdes et des contradictions palpables, se moqua également de l'auteur et de l'éditeur.

ABDISSI. *Voyez* EBED-JESU.

ABDOLATIF, historien arabe, protégé par le sultan Saladin, a écrit, dit-on, plus de cent cinquante ouvrages, dont un seul, son *Histoire de l'Egypte*, nous a été conservé par Pococke, et traduit en latin en 1748 par Thomas Hunt, professeur d'arabe; in-4°. La bibliothèque bodléienne possède le manuscrit qu'il en avait apporté d'Egypte. Son fils le traduisit en partie, et il publia d'abord l'original et la traduction des trois premiers chapitres; ensuite une partie du quatrième. L'ouvrage en resta là, jusqu'à ce que le docteur White publia, un demi-siècle après, à Londres, *Abdollatiphi historiæ Egypti Compendium, arabicè et latinè*, 1 v. in-4°, 1800. Texte correct, version fidèle, édition élégante. L'ouvrage est divisé en deux livres, dont le premier a six chapitres, et le second trois. M. Silvestre de Sacy a donné une traduction de cet ouvrage. Paris, 1810, in-4°.

ABDOLONYME, prince sidonien, fut contraint de travailler à la terre pour gagner sa vie. Alexandre-le-Grand, qui faisait des rois, et qui les détrônait à son gré, ôta le sceptre à Straton, roi de Sidon, pour le mettre dans les mains d'Abdolonyme. Ce prince ayant ensuite demandé au nouveau roi, comment il avait pu supporter sa misère, Abdolonyme lui répondit: Plaise à Dieu que je supporte de même la grandeur! Je n'ai jamais manqué de rien, tant que je n'ai rien possédé; mes mains ont fourni à tous mes besoins.» Alexandre, charmé de cette réponse, ajouta une contrée voisine à son petit royaume, et lui fit donner une partie du butin fait sur les Perses. Quinte-Curce a vraisemblablement brodé l'épisode d'Abdolonyme, pour rendre

son livre plus intéressant. Arrien, le plus fidèle des historiens d'Alexandre, n'en parle point. L'histoire de ce roi de Sidon est si remarquable, qu'elle n'aurait pu lui échapper : son silence est, aux yeux de l'abbé Millot, une preuve négative d'autant plus forte, que les auteurs qui en parlent se contredisent entre eux. L'abbé Delille en a fait un bel épisode de son poème des Jardins.

ABDON, juge du peuple d'Israël, gouverna pendant huit ans. Il laissa quarante fils et trente petits-fils, qui l'accompagnaient toujours montés sur soixante-dix ânes ou ânons. C'était, chez les anciens Israélites, la monture des personnes de distinction. Il mourut l'an 1184 avant J. C. — Il y a eu trois autres Abdon, dont l'un, fils de Micha, fut envoyé par le roi Josias à la prophétesse Holda, pour lui demander son avis sur le livre de la loi qui avait été trouvé dans le temple.

ABDON (Saint), persan de nation, vint à Rome avec saint Sennen son compatriote, où tous deux confessèrent la foi, et subirent la mort en 250, durant la persécution de Dèce. Son corps fut, dit-on, transporté dans le cimetière de Pontien, près de Rome ; et l'on y voit encore un morceau de sculpture antique, représentant la figure de ce Saint, ayant sur sa tête une couronne, la mitre ou bonnet persan. Le nom d'Abdon est placé dans le calendrier de Libère.

ABDOUL-KÉRIM ou ADULKURREEM, fils de Khodjah, personnage distingué, originaire du pays de Cachemire. Il échappa au carnage fait à Dehly, qu'il habitait lors de l'invasion de Nâdir-Schâh, en 1738. Il suivit l'armée victorieuse à son retour en Perse. Il obtint de Nâdir la permission de faire le pélerinage de la Mecque : de là il s'embarqua à Djeddah, aborda à Mascât, puis à Pondichéry, et arriva à Dehly en 1743, après quatre ans d'absence. Abdoul-Kérim a écrit ses mémoires en persan : ils contiennent des détails très-circonstanciés sur les opérations militaires et la vie de Nâdir, et un précis des événemens politiques de l'Indostan. Ils ont été traduits par M. Gladwin, et sont intitulés: *The Memoirs of Khojeh Adulkerreem a Casmerian of distinction who accompanied Nadir Schah on his return from Hindostan to Persia, from A. D. 1739, to 1749, translated by original persian.* Calcutta Will. Mackay, 1788, in-8°. Cet ouvrage est très-rare en France. M. Langlès a extrait de ce mémoire la relation du pélerinage à la Mecque, qui forme le 1er vol. de sa *Collection portative des voyages.* Paris, 1797, 5 vol. in-18.

ABDUL-HAMID, sultan, né le 20 mai 1725, le dernier des cinq fils d'Achmet III, ne régna qu'en 1774, après la mort de Mustapha III, son frère. Parvenu au trône à l'âge de cinquante ans, dont quarante-quatre passés dans le vieux sérail, il fut loin de pouvoir faire face aux circonstances difficiles où le sort l'appelait à régner. Engagé dans la guerre contre la Russie, dont la politique envahissante menaçait de plus en plus ses provinces d'Europe, son frère avait fait des préparatifs immenses. Mais l'armée ottomane, forte de 400000 combattans, ne put résister à la discipline et à la valeur des Russes. Le visir Mussum-Oglou fut contraint d'accepter le

traité honteux de 1774. Malgré l'état de paix apparent, la Russie n'en fit pas moins une guerre sourde au trop faible Abdul-Hamid. La Crimée fut envahie. Enfin, en 1787, le sultan déclara la guerre à la Russie, et malgré la diversion que Gustave III, roi de Suède, fit en sa faveur, les armes ottomanes durent céder, non sans honneur, aux efforts réunis de Catherine et de Joseph II. Il perdit ses provinces situées au-delà du Danube. Abdul-Hamid mourut le 7 avril 1789, au milieu de ses préparatifs de défense, laissant à son neveu Selim, un trône ébranlé par les attaques toujours renaissantes de ses ennemis extérieurs, et au dedans, des pachas révoltés, des armées sans discipline, des ministres corrompus, et des généraux sans expérience et sans talens.

ABDUL-FETTA-BEY, vice-amiral ottoman. La Porte l'envoya au mois de septembre 1799, remplacer dans la rade d'Aboukir Said-Mustapha, fait prisonnier. Il fut encore plus malheureux que lui; car, s'étant retiré en Chypre, à la suite d'un échec, il y périt massacré par ses propres troupes.

ABDUL-MUMEN. *Voyez* ABDEL-MOUMEN.

ABÉ, fille de Zénophanes, l'un des tyrans de la ville d'Olbe en Cilicie, fut mariée dans la famille des Teucers, souverains et grands pontifes d'Olbe. A la faveur de cette alliance, elle établit sa domination sur cette ville, et sur le pays qui en dépendait. Marc-Antoine et Cléopâtre lui en conservèrent la propriété. Mais, après la mort d'Antoine, la souveraineté et le grand-pontificat d'Olbe rentrèrent dans la famille des Teucers.

ABEILLE (GASPARD), naquit à Riez en Provence, l'an 1648. Sorti de sa province dans sa première jeunesse, il vint à Paris, et s'y fit rechercher par l'enjouement de son esprit. Le maréchal de Luxembourg se l'attacha, en lui donnant le titre de son secrétaire. Le poète suivit le héros dans ses campagnes. Le maréchal lui donna sa confiance pendant sa vie, et à sa mort il le recommanda à ses héritiers, comme un homme estimable. En vivant avec les grands, il sut se faire respecter par un mélange heureux de liberté et de prudence. C'est ce qu'il disait lui-même, en ajoutant qu'il n'avait pas été réduit à s'écrier, comme le bourgeois de Molière, qui avait voulu s'allier à la gentilhommerie : *Ah! George Dandin! où t'es-tu fourré?* le prince de Conti et le duc de Vendôme l'honorèrent de leur familiarité. Il leur plaisait par sa conversation vive et animée. Les bons mots qui auraient été communs dans la bouche d'un autre, il les rendait piquans par le tour qu'il leur donnait, et la manière dont il les débitait. Un visage fort laid et plein de rides, qu'il arrangeait comme il voulait, lui tenait lieu de differens masques. Quand il lisait un conte ou une comédie, il se servait fort plaisamment de cette physionomie mobile, pour faire distinguer les personnages de la pièce qu'il récitait. L'abbé Abeille eut un prieuré, et une place à l'académie française. Nous avons de lui des *Odes*, des *Epîtres*, plusieurs *Tragédies* (il les faisait jouer sous le nom du comédien La Thuillerie), une *Comédie* et deux *Opéra*. Un prince disait de sa tragédie de *Caton*, que « si Caton d'Utique ressuscitait, il ne serait pas plus Caton que celui de l'abbé Abeille. » L'abbé Goujet

dit, dans le supplément de Moréri, de 1735, que l'abbé Abeille a aidé Louis Ferrier de la Martinière, dans sa traduction de l'*Histoire universelle de Trogue-Pompée, réduite en abregé par Justin*. Le privilége de l'édition contient ces lettres M. D. L. M. initiales du fief que possédait le traducteur. L'abbé Paul, qui a publié en 1774 une nouvelle traduction de Justin, ignorait ce nom. Le style d'Abeille est faible, lâche et languissant. Il ne mit point dans sa versification la noblesse qu'il avait dans son caractère. Plusieurs écrivains ont conté l'anecdote suivante sur sa tragédie d'*Argélie, reine de Thessalie*, représentée en 1673; mais d'autres l'ont niée avec plus de raison. Elle commençait, dit-on, par une scène entre deux princesses, dont l'une disait à l'autre :

Vous souvient-il, ma sœur, du feu roi notre père ?

l'autre actrice hésitant à répondre, un plaisant reprit à haute voix :

Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

C'est ce que le public disait des ouvrages de l'abbé Abeille un mois après leur impression. Il faut pourtant excepter sa comédie de *Crispin bel esprit*, qui est gaie et semée de traits vifs et plaisans. Elle fut jouée sous le nom de La Thuillerie. Ses autres tragédies sont *Coriolan, Soliman*, jouées l'une en 1676, l'autre en 1680, et *Hercule*, en 1681. Abeille mourut à Paris, le 22 mai 1718.

ABEILLE (Scipion), frère du précédent, né à Riez en Provence, a laissé une excellente *Histoire des os*, Paris, 1685, in-12; avec des *Vers* qui prouvent que la poésie était en lui un talent de famille. Il mourut le 9 novembre 1697. Il avait été chirurgien-major du régiment de Picardie et des hôpitaux du roi. On a de lui un traité qu'il publia en 1696, in-12, sous ce titre : *Le parfait Chirurgien d'armée; l'Anatomie de la tête et de ses parties*, 1689 et 1696, in-12; *un traité des Plaies d'arquebusade*, 1695, in-12.

ABEILLE, fils du précédent, a donné au théâtre deux comédies : *La fille valet*, et *Crispin jaloux*. Il exerça la profession de comédien en province, où il mourut.

ABEILLE (Louis-Paul), né à Toulon le 2 juin 1719, mort à Paris le 28 juillet 1807. Il avait été inspecteur général des manufactures de France, et secrétaire général du conseil du bureau de commerce. On lui doit en société avec M. Montaudouin : I. *Corps d'observations de la société d'agriculture, de commerce et des arts, établie par les états de Bretagne*; Rennes, 1760, 1762, 2 vol. in-8°, et in-12. Cet ouvrage fut bien reçu du public et l'association naturellement à la secte des économistes. II. *Principes sur la liberté du commerce des grains*, Paris, 1763, in-8°. III. Il a publié, avec une préface et des notes, des *Observations sur l'Histoire naturelle de Buffon*, par M. de Malesherbes, Paris, 1796, 2 vol. in-8°. Il a composé une foule d'ouvrages sur des objets relatifs à l'économie politique, au commerce, aux finances et à l'agriculture, mais aucun ne porte son nom : la modestie l'a toujours éloigné d'en réclamer la propriété, quoiqu'ils lui fussent honorables et que d'autres écrivains se les attribuassent.

ABEL, second fils d'Adam, offrait à Dieu les prémices de ses

troupeaux : Caïn son frère, jaloux de ce que ses offrandes n'étaient pas si agréables au ciel, le tua l'an 5874 avant J. C. Gessner a fait un poëme allemand sur la mort de ce patriarche, traduit en français en 1759, et applaudi par tous ceux qui aiment la bonne poésie. Legouvé a donné sur le même sujet une tragédie en 5 actes. Plusieurs pères de l'Eglise ont cru qu'Abel était mort, sans avoir été marié, et c'est sans doute cette opinion qui a donné lieu à une secte d'hérétiques qui se forma dans le 4e siècle, aux environs d'Hippone en Afrique, sous le nom d'Abéliens, Abélites et Abélonites. Ils pensaient que l'homme doit absolument se marier, et n'avoir néanmoins aucun commerce avec sa femme. Comme ils prétendaient qu'Abel avait vécu de même, ils tirèrent leur nom de ce patriarche.

ABEL, roi de Danemarck, était fils de Waldemar II, qui laissa le trône à Eric, son fils aîné, couronné en 1241. Il eut en partage le duché de Sleswick ou le Jutland méridional. La division se mit bientôt entre les deux frères. Abel fit la guerre à Eric, et, après des succès balancés par des défaites, ils conclurent la paix en 1248. Cette réconciliation n'était qu'apparente. Abel le fit assassiner, et s'empara de son trône en 1250. A son passage par le Jutland, il l'invite à un repas ; après le festin, les deux frères se mettent à jouer aux échecs. Tout à coup Abel dit au roi : « Te souvient-il quand tu livrais au pillage la ville de Sleswick, tu forças ma fille à se sauver nu-pieds au milieu des filles du peuple ? » Eric lui répondit : Soyez content, mon frère, j'ai de quoi lui payer ses souliers. — Non, répliqua Abel, tu ne seras plus dans le cas de le faire. » A ces mots, il le fait charger de chaînes, et le livre à un danois, nommé Gudmundson, autrefois exilé, qui le décapita, et qui jeta son corps dans la rivière de Sley. Un impôt considérable, établi sous prétexte de payer les dettes de l'état, occasionnées par les guerres précédentes, excita une révolte parmi les Frisons. Abel voulut les réduire, en 1252, à la tête d'une armée ; mais il fut vaincu et mis à mort par les rebelles : fin digne d'un fratricide ! Ce prince, aussi fourbe que cruel, avait l'art de cacher la férocité naturelle de son caractère, sous les dehors de la bonté et de l'amitié. Son frère Christophe Ier lui succéda.

ABEL (GASPARD), prédicateur et savant antiquaire, né à Hindenburg en 1676, mort à Westdorf en 1763. Il a écrit : I. *Antiquités allemandes, saxonnes, hébraïques et grecques.* II. *Historia monarchiarum orbis antiqui*, Leipsick, 1715, in-8°. Il a traduit en vers allemands, les *Héroïdes d'Ovide* et les *Satires de Boileau.*

ABEL (FRÉDÉRIC-GODEFROI), médecin très-savant, naquit à Halberstadt le 8 juillet 1714, et fut constamment heureux dans ses traitemens. En étudiant la médecine à Hall, il ne négligea point les belles-lettres. Il exerça son art à Halberstadt pendant cinquante ans. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, n'ajoutant aucune foi à l'efficacité de la médecine, parce qu'il était convaincu, par la dissection d'un grand nombre de cadavres, que l'organisation humaine variait constamment d'individu à individu, il ne laissa pas de l'exercer avec zèle. La probité, la modestie et l'humanité formaient les traits principaux de

son caractère. Il n'aimait pas les médicamens chers, et fut en cela, très-utile aux pauvres. Il est mort le 25 novembre 1794; il a donné une traduction allemande, en vers, des *Satires de Juvénal*.

ABEL (Charles-Frédéric), né à Kœthen, en Allemagne, l'an 1719, fut pendant quelque temps membre de la chapelle de l'électeur de Saxe, et partit pour Londres en 1760, où il devint directeur de la musique de la reine. Il passa pour le plus grand maître sur le viola da gamba. Ses *ouvertures, quartets*, et autres ouvrages, sont très-estimés. Son principal défaut était la passion du vin, qui probablement abrégea ses jours. Il mourut à Londres en 1787.

ABEL. *Voyez* Abib.

ABELA (Jean-François), commandeur de l'ordre de Malte, chevalier de la sainte religion de Jérusalem, est connu par un livre rare et curieux, intitulé: *Malta illustrata, overo descrizione dell' isola di Malta con le sue antichità ed altre notizie, libri IV*, in Malta, 1647, in-fol. avec fig. Il y en a une autre édition estimée et rare, Malte, 1772, in-fol. fig. Jean-Antoine Seiner a traduit cet ouvrage en latin; on trouve cette traduction dans le *Trésor des antiquités d'Italie*, tome X, page 15.

ABÉLARD. *Voyez* Abailard.

ABÉLIENS. *Voyez* Abel.

ABELIN ou ABELENUS (Jean-Philippe), historien, né à Strasbourg, mort vers 1646, est le même que Jean-Louis Gottfried ou Gothofredus, nom supposé, sous lequel il est plus connu, parce qu'il l'a mis en tête de la plupart de ses écrits qui sont assez nombreux; voici les plus remarquables : I. *Theatrum Europæum, continens gesta memorabilia per Europam, ab anno 1617, ad* 1665, Francofurt., 1643 et seq. 10 vol. in-fol. cum fig. Meriani. II. *Mercurii Gallo-Belgici*, tomi XVII, XVIII, XIX et XX ab anno 1628 ad 1656, Francofurt., in-8°. III. *De aanmerkenswaardigste*, etc., c'est-à-dire les voyages de terre et de mer les plus curieux, faits par les Portugais, les Espagnols, les Anglais et différentes nations (en hollandais), Leyde, Vander Aa, 1707 ou 1727, 8 vol. in-fol. fig. Cette collection est curieuse et n'est pas commune en France.

ABELKHARIB, historien d'Arménie, qui vivait vers la fin du 6e siècle. On n'a aucun détail sur ses ouvrages; on sait seulement qu'il est auteur d'une *Histoire des guerres entre la Perse et l'Arménie*, qui n'est pas imprimée, et dans laquelle il donne de très-grands détails sur tous les événemens arrivés dans ces deux pays, pendant l'espace de deux siècles jusqu'à son temps.

ABELL (Jean), célèbre chanteur anglais, et joueur de luth, renvoyé comme catholique par Charles II, tomba dans la misère, et voyagea son luth sur le dos. Arrivé à Varsovie, le roi desire l'entendre, Abell s'y refuse. On le conduit au palais, on le place dans un fauteuil, la cour parait dans une galerie élevée : on introduit des ours, et Abell a le choix ou de chanter, ou d'être dévoré. Il ne balança pas un instant, et jamais ne fut mieux inspiré. Il revit l'Angleterre en 1701, et conserva sa voix jusqu'à une extrême vieillesse.

ABELLA, née à Salerne, se rendit célèbre par ses connaissances en médecine, sous le règne de *Charles d'Anjou*, au 13e

siècle. Outre plusieurs autres ouvrages, Abella a laissé un traité sur la *bile noire (de atrâ bile)*, dont on a donné plusieurs éditions.

ABELLI (Louis), né à Paris en 1603, devint grand-vicaire de Bayonne, puis curé de Paris, et ensuite évêque de Rhodez, docteur en théologie de la faculté de Paris. Cette ville, dit Nicéron, est trop éloignée de Paris pour que le séjour en fût agréable à Abelli, qui avait vécu avec des gens de lettres. Aussi se démit-il de son évêché en 1667, trois ans après y avoir été nommé, pour vivre en solitaire dans la maison de Saint-Lazare à Paris. Il avait été confesseur du cardinal Mazarin. Il y mourut le 4 octobre 1691, âgé de quatre-vingt-huit ans, après avoir publié plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *Medulla theologica*, in-12. Ce livre, dit encore Nicéron, déplut à plusieurs personnes : ce qui fit dire à l'abbé Le Camus, depuis cardinal : *La lune était en décours lorsqu'il fit cela.* L'ouvrage fut néanmoins souvent réimprimé. Il lui fit donner par Boileau le titre de *moelleux Abelli.* II. *La vie de Vincent de Paul*, en 1664, in-4°. Il s'y déclare ouvertement contre les disciples de l'évêque d'Ypres, et surtout contre l'abbé de Saint-Cyran. Il dit que Vincent de Paul ne voulut plus avoir aucune liaison avec lui, depuis qu'il lui avait entendu dire que le *concile de Trente n'était qu'une cabale composée de scolastiques et du pape.* Les partisans de St-Cyran ont nié ou interprété ce propos. (*V.* Collet). III. *La Tradition de l'Eglise, touchant le culte de la Ste. Vierge.* 1662, in-8°. Les ministres calvinistes l'ont souvent citée contre le grand Bossuet, parce que l'auteur semble justifier les reproches que les protestans font aux catholiques au sujet du culte de Marie, en employant des expressions outrées et trop peu exactes. IV. *Des Méditations*, en 2 vol. in-12, très-répandues et mal écrites, qu'il donna sous le titre pompeux de la *Couronne de l'année Chrétienne.* On avait dit que c'était une couronne de pavots. Le style d'*Abelli* est dur en latin, lâche et plat en français. C'était d'ailleurs un homme rempli de toutes les vertus sacerdotales et pastorales. Il a composé beaucoup d'autres ouvrages, qui sont à peine connus ; le père Nicéron en donne la liste dans le 41ème volume des *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de la république des lettres.*

ABEN-BITAR (Abdallah-Ben-Ahmed), célèbre botaniste et médecin arabe, né à Benama, près de Malaga, et mort à Damas, en 1248. Il a laissé un monument précieux pour la botanique, sous le titre de *Recueil de médicamens simples*, ouvrage en 4 parties, qui traite selon l'ordre alphabétique de toutes les plantes, pierres, métaux, etc., dont la vertu est efficace en médecine.

ABENDANA (Jacob), juif espagnol, mort en 1685, préfet de la synagogue de Londres. On a de lui un *Spicilège* d'explications sur plusieurs endroits de l'Ecriture Sainte. Amsterdam, 1685, in-fol., et d'autres ouvrages estimés par les hébraïsans.

ABENGNEFIL, médecin arabe, auteur d'un traité peu commun : *De virtutibus medicinarum et ciborum*, Venise, 1581, in-fol., florissait dans le 12e siècle.

ABEN-HEZRA ou ABENEEZDRA (Abraham), célèbre rabbin es-

pagnol, que les juifs ont surnommé *le Sage, le Grand et l'Admirable*, titres que les hébraïsans chrétiens lui ont confirmé. Il naquit, selon l'opinion commune et d'après Rossi, à Tolède en 1119, et mourut à Rhodes en 1174. Philosophe, astronome, médecin, poète, commentateur, il embrassa tous les genres et réussit dans plusieurs: mais ce fut principalement par ses explications de l'Ecriture qu'il se fit connaître. Ses conjectures étaient souvent hardies. Il soutenait que le peuple d'Israël ne passa point au travers de la mer Rouge, et qu'il profita du temps où l'eau était basse. Il perfectionna ses connaissances par de longs voyages, et mourut avec la réputation d'un des plus grands hommes de sa nation et de son siècle. Il fit de si heureuses découvertes en astronomie, que les plus habiles mathématiciens les adoptèrent. On a de lui beaucoup d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : I. *Perus al Altora*, ou *Commentaire sur la loi*. Constantinople, 5262 (1552) in-folio, édition très-rare. — *Ibid.*, 1542, aussi in-fol. Venise, 1576, aussi in-fol. Ce commentaire fait honneur à Aben-Hezra. II. *Jesod Mora* ou *le Fondement de la Crainte*. Venise, 1566, in-12. C'est le plus rare des livres de cet auteur. Il en existe une édition de Constantinople, 1530, in-8°. Cet ouvrage est une exhortation à l'étude du Talmud. III. *Elegantiœ grammaticœ*, Venetiis, 1546, in-8°. IV. *Abbreviatio de luminaribus et diebus criticis*. Lugduni, 1508, in-4°. On ne trouve presque plus l'édition faite à Naples en 1488, de son *Commentaire sur le Pentateuque*. Le style d'Aben-Hezra est quelquefois si concis qu'il en est obscur.

ABEN-MELLEK, savant rabbin, dont on a la *Perfection de la beauté*. Amst., 1661, in-fol., en hébreu, et trad. en latin, in-4° et in-8°. C'est sous ce titre singulier qu'il a donné un *Commentaire sur la Bible*, où il s'attache à en expliquer le sens grammatical.

ABEN-PACE ou ABOUBEER-MOHAMMED-EBN-ELSAYEG, fameux philosophe arabe, né à Cordoue, mourut fort jeune encore, dans le royaume de Fez, en Afrique, l'an 533 de l'hég. (1138). On rapporte qu'il fut empoisonné par des ennemis jaloux de son savoir. Ce jeune savant avait tourné ses études du côté de la métaphysique et de la morale. Il est fort estimé chez les Arabes. Ses ouvrages ont été recueillis par Aboul-Hassan, qui lui donne le premier rang parmi les auteurs de sa nation. On trouve des détails curieux sur Aben-Pace, dans la *Vie du philosophe Ebn-Yokdan*, que Pococke a traduite et imprimée à Oxford, en 1671.

ABEN-RAGEL (Ali), célèbre astronome arabe, né à Cordoue, florissait vers le commencement du 5e siècle de l'hég. (11e de J. C.) Il écrivit un livre sur le jugement et le sort des étoiles, traduit en latin et imprimé à Bâle, par Henricus Petri; et à Venise, en 1485, par Erhard Radelez, sous ce titre: *de Judiciis seu fatis stellarum*. On a de lui un second ouvrage intitulé : *De revolutionibus nativitatum, seu de fredariis*, Venise, 1524. Il y a dans la bibliothèque de l'Escurial, un poëme arabe de cet auteur sur l'astrologie judiciaire.

ABENSPERG (Nicolas, comte d'), géant qui fut tué en 1487, par le duc Christophe de Bavière, qui était lui-même d'une taille et d'une

force gigantesques, si l'on en juge par l'énorme granit qu'il lançoit, dit-on, avec le pied, jusqu'à dix pieds de haut. On le conserve à Munich sous un des vestibules du château. Guettard en parle dans son mémoire sur la *Minéralogie d'Allemagne*.

ABENZOAR, c'est-à-dire fils de Zoar, médecin maure, surnommé le *Sage* et l'*Illustre*, naquit dans l'Andalousie, et fut contemporain d'Avicenne et d'Averroës qui vivaient dans le 12ᵉ siècle. Il s'adonna à la médecine, ensuite à la pharmacie, enfin à la chirurgie qui, de son temps, n'était exercée que par des esclaves. Il réussit dans ces arts, et se fit un grand nom. On a de lui : I. *Rectificatio medicationis et regiminis*, Venise, 1490, in-fol. 1496-97; avec le colliget d'Averroës, 1514, in-fol. Cet ouvrage fut d'abord imprimé à Venise, d'après une traduction latine, faite en 1285 par les docteurs Paravici et Jacob, d'après une traduction hébraïque. II. Un *Traité sur la guérison des maladies*, Lyon, 1531, in-8°; et deux *Traités sur les fièvres*, 1579, Venise, in-fol.

ABENZOAR LE JEUNE, fils du précédent, naquit à Cordoue en 1142, et professa avec distinction l'état de médecin, que son père lui avait enseigné. Il cultivait aussi la poésie avec quelque succès. L'émir Yousouf-Ben-Tachefyn l'attacha à sa personne comme médecin, et eut pour lui une extrême bonté. L'ayant emmené avec lui, dans un voyage qu'il fit en Afrique, il entra un jour dans l'appartement d'Abenzoar, qui était alors absent, et vit dans ses papiers, des vers où il exprimait ses regrets d'être séparé de ses parens. L'empereur envoya sur-le-champ un ordre secret, au gouverneur de Séville, de faire venir promptement la famille d'Abenzoar à Maroc, où il la fit loger dans une maison magnifiquement ornée. Il y envoya ensuite son médecin, sous prétexte de visiter des malades. Que l'on juge de la surprise agréable d'Abenzoar, lorsqu'il se vit tout à coup dans les bras d'une famille chérie, dont il se croyait si éloigné ! Ce célèbre médecin est auteur de plusieurs écrits estimés, qui sont restés manuscrits.

ABERCROMBY (THOMAS), médecin, né en 1656 à Forfar, dans le comté d'Angus en Ecosse, mort à Edimbourg en 1726, fut élevé à Saint-André, d'où il alla à Leyde, et y prit ses degrés. A son retour en Ecosse, il professa la religion romaine, et fut nommé médecin de Jacques II. Il compila les *Exploits militaires de l'Ecosse*, 2 v. in-fol., et composa un *Traité de l'esprit*, presque oublié aujourd'hui.

ABERCROMBY (Sir RALPH ou RAPHAEL), général anglais, descendant d'une ancienne famille d'Ecosse, était entré fort jeune au service avec deux de ses frères, dont l'un fut tué à la bataille de Bunker's-hill en Amérique. Raphaël obtint une lieutenance en 1760. En 1762, il fut fait capitaine au troisième régiment de cavalerie, et devint lieutenant-colonel de ce même corps en 1773. En 1787, il fut nommé major-général, et en 1798, il eut le commandement du septième régiment de dragons. Bientôt après le commencement de la dernière guerre, il fut employé sur le continent, et commandait les avant-postes dans l'action de Cateau-Cambrésis, lorsque le duc d'Yorck, dans ses dépêches, fit une mention honorable de sa conduite. Il fut blessé à Nimègue,

et, en 1796, commanda la retraite de l'armée anglaise hors de la Hollande. L'année suivante, on le nomma général en chef des forces destinées pour les Indes orientales, et il s'empara de quelques établissemens français et hollandais. A son retour en Europe, il fut fait chevalier de l'ordre du Bain, et gouverneur de l'île de Wigth, du fort George, et du fort Auguste. En 1797, il fut promu au grade de lieutenant-général. Engagé à prendre le commandement des troupes envoyées en Irlande, il s'y comporta si habilement, qu'il maintint la discipline dans l'armée, étouffa la rebellion, et garantit le peuple du joug militaire. Il fut ensuite employé dans l'expédition de Hollande, sous le duc d'Yorck, et ses ennemis conviennent eux-mêmes de ses talens militaires. Lorsqu'on résolut à la cour d'Angleterre d'envoyer une armée pour s'opposer aux progrès de la France en Égypte, Raphaël fut chargé de cette expédition. Il prit terre avec ses troupes; s'empara du fort d'Aboukir, et marcha sur Alexandrie à la tête d'une armée de 16,000 hommes. Celle qu'il allait attaquer, s'était rendue trop célèbre par un grand nombre de triomphes, pour qu'il ne crût pas devoir prendre toutes les précautions possibles. Il ne s'avança donc qu'en couvrant sa marche par des ouvrages et des lignes de défense. Le 21 mars 1801, il fut attaqué dans ses retranchemens par l'armée française, sous les ordres du général Menou. Les Français, malgré tous les désavantages de leur position, et la nécessité où ils s'étaient vus de partager leurs forces pour défendre une grande étendue de pays, pénétrèrent jusqu'à la seconde ligne, et même jusqu'à la réserve de l'infanterie anglaise. Abercromby, qui s'y trouvait avec son état-major, fut blessé mortellement. Il mourut le 28, à bord du vaisseau qui le transportait à Malte; il y est enterré dans la grande église. En 1774, Raphaël représenta le comté de Kinross au parlement.

ABERLI (Jean-Louis), peintre et graveur, élève de Mayer et de Green, né en 1723 à Winterthur, mort à Berne, a gravé des vues en Suisse, et les a si bien coloriées, qu'elles imitent parfaitement le dessin.

ABERNETHY (John), ecclésiastique, né à Colraine en Irlande, en 1680. Il étudia la théologie à Edimbourg en 1708, et devint pasteur d'une congrégation à Antrim. Peu de temps après, une autre congrégation de dissidens s'établit à Belfast, son objet était de secouer le joug de la confession de Westminster. Abernethy concourut avec le plus grand zèle à ce projet. Mais en 1726, le synode ayant déclaré que les non-souscrivans à la confession n'étaient plus reconnus dans leur corps, plusieurs congrégations furent mécontentes de leurs pasteurs. Celle d'Abernethy le lui témoigna tellement, qu'il accepta l'offre de la congrégation de Woodstreet à Dublin, et y demeura jusqu'à sa mort, arrivée en 1740. Deux volumes de ses *Sermons* sur les attributs divins, ont été imprimés à Londres en 1748, et y sont fort estimés.

ABERTINELLI (Mariotto), peintre de l'école florentine, fut élève de Cosme Rosegli, et considéré entre les bons artistes de son temps. Il fit plusieurs ouvrages publics, et forma plusieurs élèves; les plus distingués sont le comte Julien Bugardini, Le Fransèque,

Florentin, Innocent d'Imola et Visino de Florence. Il mourut vers l'an 1512.

ABEZAN, de la tribu de Juda, dixième juge d'Israël, qui succéda à Jephté. Après sept ans de gouvernement, il mourut à Bethléem, laissant trente fils, trente filles, et autant de belles-filles et de gendres.

ABGARE ou ABGARUS, nom que plusieurs rois d'Édesse ont porté. L'un des plus célèbres est Abgare-Mannus, qui servit de guide à Crassus dans son expédition contre les Parthes, et le fit tomber dans leurs mains; le plus connu est celui à qui J. C. envoya son portrait avec une lettre, à ce que racontent les auteurs anciens: mais on n'ajoute pas plus de foi à ces faits, que s'ils avaient été imaginés après coup par des auteurs modernes. La lettre prétendue d'Abgare, avec la réponse qu'on attribue à J. C., se trouvent dans Eusèbe. La première a été imprimée plusieurs fois séparément. Il dit que ces deux pièces, qu'il croit authentiques, sont tirées des archives de l'église d'Éphèse. Son autorité est certainement d'un grand poids; mais son témoignage n'a pas empêché plusieurs savans, parmi lesquels on compte le P. Alexandre et Dupin, d'apporter des preuves de supposition, auxquelles il est difficile de se refuser. Tillemont a tâché de les réfuter dans le premier volume de ses *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique* (*Voyez* Mémoires de M. Dumasbaret); mais ses raisons n'ont pas paru décisives. La nature de cet ouvrage ne permettant pas d'entrer dans cette dispute, nous renvoyons nos lecteurs au premier volume de l'*Histoire ecclésiastique* du P. Alexandre, et au tome Ier de la *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques* de Dupin.

ABIA, second fils de Samuel. Sa mauvaise conduite dans l'administration de la justice fit soulever le peuple d'Israël, et l'obligea de demander un roi, l'an 1095 avant J.-C.

ABIA, fils de Jéroboam, étant atteint d'une maladie dangereuse, sa mère alla consulter le prophète Abias sur le sort de ce fils chéri. Le prophète répondit que le jeune prince rendrait le dernier soupir à l'instant même où elle remettrait le pied sur la porte du palais, et que cette mort ne serait que le prélude de malheurs encore plus grands, qui devaient bientôt fondre sur la postérité de l'impie Jéroboam; mais que cet enfant serait le seul des enfans de ce roi qui aurait les honneurs de la sépulture, et serait pleuré de tout Israël. Cette sinistre prédiction fut accomplie de point en point.

ABIA, fils et successeur de Roboam, roi de Juda, aussi pervers que son père. Il vainquit Jéroboam, roi d'Israël, dans une bataille fort sanglante. Il mourut l'an 955 avant J. C., laissant vingt-deux fils et seize filles.

ABIA, chef de la huitième des vingt-quatre classes des prêtres juifs, suivant la division qui en fut faite par David. Zacharie, père de Saint Jean-Baptiste, était de la classe d'Abia.

ABIA, roi des Parthes, fit la guerre à Izates, roi des Adiabéniens, parce que celui-ci s'était fait juif, ou chrétien, suivant quelques-uns. L'armée de l'agresseur fut taillée en pièces. Il se donna la mort, de peur de tomber entre les mains du vainqueur.

ABIATHAR 13e, grand-prêtre des juifs, échappa à la vengeance

de Saül, qui fit massacrer son père Achimélec, et lui succéda dans la grande sacrificature. Mais ayant voulu dans la suite mettre Adonias sur le trône de David, Salomon l'en priva, et le relégua à Anatho, vers l'an 1014 avant J. C.

ABIATHAR, petit-fils d'Héli, grand-prêtre des juifs, partagea avec Achitob l'honneur de la grande sacrificature, tandis que la puissance judiciaire fut confiée au prophète Samuel.

ABICHT (Jean-George), savant orientaliste et théologien, né en 1672 à Kœnigssea et mort en 1740 à Wittemberg, où il était professeur académique et pasteur, a beaucoup écrit sur la langue et les antiquités hébraïques. La plupart de ses dissertations se trouvent dans le *trésor d'Ikenius*. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages écrits en latin, qui décèlent de profondes connaissances en philologie et en théologie, et parmi lesquels on remarque : *Selectæ rabbinicophilologicæ ; Usus accentuum hebræorum, musicus et oratorius; Accentus Hebræorum ex antiquissimo usu lectorio explicati; De limitibus humani intellectûs; De mendacii bonitate et malitiâ*. Il était un des collaborateurs des *Acta eruditorum* de Leipsik.

ABICOT (Nicolas), chirurgien, né à Bonny, dans le Gâtinais, s'acquit une grande réputation dans son art, et mourut en 1624. On a de lui un *Traité de la peste*, et d'autres *Œuvres curieuses*.

ABIDENO, célèbre historien; le temps où il a vécu est incertain; il avait composé une histoire des Chaldéens et des Assyriens. Eusèbe en rapporte des fragmens (*Liv. IX des Préparations évangéliques*).

ABIGAIL, femme de Nabal, homme d'une avarice extrême. David lui fit demander quelques rafraîchissemens, qu'il refusa. Ce prince irrité allait s'en venger, lorsqu'Abigail lui apporta des vivres. David touché de cette action, et séduit par ses graces et sa beauté, l'épousa après la mort de Nabal, l'an 1057 avant Jésus-Christ.

ABILDGAARD (Pierre-Chrétien), secrétaire de l'académie des sciences de Copenhague, est mort en 1808, regretté comme un de ces hommes qu'il est difficile de remplacer. Le Danemarck lui est redevable d'une excellente école vétérinaire, dont il était le fondateur.

ABILDGAARD (Nicolas), frère du précédent, peintre d'histoire, a vécu à Copenhague, et y est mort en 1806. Ses principaux tableaux ornent les maisons royales de Danemarck.

ABIMÉLECH, roi de Gérare, contemporain d'Abraham, fit enlever Sara, la croyant sœur de ce patriarche; mais Dieu, dit l'Écriture, l'ayant menacé de la mort, il la lui rendit avec de grands présens. Son fils Abimélech se trouva dans le même cas à l'égard de Rébecca, qu'Isaac appelait aussi sa sœur. On doit observer que le mot Abimélech qui, en hébreu, signifie *père* ou *roi*, était un nom commun à tous les rois de Gérare, comme celui de Pharaon l'était aux souverains d'Egypte.

ABIMÉLECH, fils naturel de Gédéon, après la mort de celui-ci massacra soixante-dix de ses frères. *Joathan*, le plus jeune, échap-

pa au carnage. Abimélech usurpa la domination sur les Sichimites. Au bout de trois ans, il fut chassé par ses nouveaux sujets, révoltés des cruautés qu'il exerçait contre eux. Il les battit, prit leur ville et la détruisit de fond en comble. De là il alla mettre le siége devant Thèbes, où il fut blessé à mort par un éclat d'une meule de moulin, qu'une femme lui jeta du haut d'une tour. Abimélech, honteux de mourir de la main d'une femme, se fit ôter la vie par son écuyer, l'an 1235 avant J. C.

ABINGTON (GUILLAUME), historien anglais, fit ses études à Saint-Omer et à Paris, et retourna ensuite en Angleterre, où il mourut en 1659. On a de lui une tragédie intitulée : *la Reine d'Aragon*, et *l'Histoire d'Edouard*, roi d'Angleterre.

ABIOSI ou ABIOSUS (JEAN-BAPTISTE), médecin et mathématicien, né à Bagnuolo, dans le royaume de Naples, florissait vers 1494. Son *Dialogus in astrologiæ defensionem, item Vaticinium à diluvio usque ad Christi annos*, 1702, Venetiis, 1494, in-4°, est rare. Le dialogue dédié au roi de Sicile, Alphonse II, fut mis à l'index à Rome, à cause des prédictions qu'il contient sur les schismes et les futurs changemens de l'Église. On a encore de ce professeur : I. *Trutina rerum cœlestium et terrestrium*. Tarvisii, 1498, in-4°. II. *Liber astronomicus*, 1523.

ABIRAM, fils aîné d'Hiel de Béthel. Josué ayant détruit la ville de Jéricho, prononça une malédiction contre celui qui la rétablirait. Hiel de Béthel l'ayant néanmoins entrepris environ cent trente-sept ans après, perdit Abiram son premier né, lorsqu'il jeta les fondemens de cette ville, et Ségub le dernier de ses enfans, lorsqu'il en posait les portes.

ABIRON, petit-fils de Phallu, fils de Ruben, conspira contre Moïse et Aaron, avec Dathan et Coré. Mais leur révolte et leurs murmures furent sévèrement punis : car s'étant présentés avec leurs encensoirs devant l'autel, la terre ouvrit ses entrailles, et les dévora tout vivans avec deux cent cinquante de leurs complices, l'an 1489 avant J.-C.

ABISAG, jeune Sunamite, dont on fit choix pour réchauffer la vieillesse de David. Après la mort de ce roi, Adonias demanda cette vierge pour épouse; mais Salomon s'imaginant que ce n'était que pour lui ôter la couronne, le fit mourir.

ABISAI, un de ces héros qui se rendirent recommandables sous le règne de David par leur valeur et leur attachement à ce prince, tua trois cents hommes, mit en fuite plusieurs milliers d'Iduméens, et massacra un géant philistin, armé d'une lance dont le fer pesait trois cents sicles (douze livres et demie), poids de Rome; le sicle équivalait à une demi-once romaine, et la livre des Romains n'était que de douze onces.

ABIU, fils d'Aaron, fut consacré prêtre du Dieu vivant; mais ayant mis du feu profane dans son encensoir, il fut dévoré par les flammes, l'an 1490 avant J.-C., avec son frère Nadab.

ABLAINCOURT. *V.* BRUHIER.

ABLANCOURT. *V.* PERROT D'.

ABLAVIUS ou ABLABIUS, préfet du prétoire, gagna les bonnes graces de Constantin-le-Grand, qui le nomma en mourant pour servir de conseil à Cons-

tance; mais cet empereur le priva de cet emploi, sous prétexte de céder aux soldats. Ablavius se retira dans une maison de plaisance en Bithynie, où il vivait en philosophe. Constance, redoutant le pouvoir que lui avait donné son ancien crédit, lui envoya des officiers de l'armée, qui lui rendirent une lettre par laquelle il semblait l'associer à l'empire; mais comme il demandait où était la pourpre qu'on lui envoyait, d'autres officiers entrèrent et le tuèrent.

ABLE ou ABEL (Thomas), chapelain de Catherine, femme de Henri VIII, roi d'Angleterre, fut étranglé, éventré et écartelé à Smithfield le 30 juillet 1540, pour avoir soutenu que Henri ne pouvait pas se faire reconnaître chef de l'Eglise anglicane. Son traité sur l'indissolubilité du mariage contracté par le roi, *De non dissolvendo Henrici et Catharinæ matrimonio*, avait irrité ce prince contre lui.

ABNER, fils de Ner, général des armées de Saül, servit ce prince avec une fidélité inviolable. Après la mort de Saül, son cousin-germain, il fit donner la couronne à Isboset son fils, et lui aurait été fidèle comme au père, si quelque mécontentement ne l'avait obligé de se ranger du parti de David, qui lui témoigna beaucoup d'amitié. Joab, jaloux de sa faveur et appréhendant d'en être supplanté, le tira à part et le tua, non pas en guerrier qui se venge de son ennemi, mais en traître qui se défait d'un rival. David, cruellement affligé de cette perte, lui fit dresser un tombeau l'an 1048 avant J. C.

ABNER-RABBIN, né à Burgos vers l'an 1270, professa la médecine à Valladolid, et se fit chrétien en 1295. Dès-lors il prit le nom d'*Alphonse de Burgos*. Il composa en hébreu une réfutation de l'ouvrage de Quinchi contre les chrétiens sous le titre de *Milchamoth-Hasem*, c'est-à-dire, *guerres du Seigneur*. Depuis il la traduisit en espagnol. On a de lui un *Traité sur la peste* (en espagnol), Cordoue, 1551, in-4°.

ABONDIO ou ABOUDINO (Alexandre), noble Florentin, et de l'école de Michel-Ange. Il se plaisait à former avec de la cire coloriée des sujets historiques et des portraits imitant la nature; ils étaient si ressemblans, que l'empereur Rodolphe II le fit venir à Prague, pour le voir travailler; il mourut dans cette ville, laissant un fils héritier de son nom et de ses talens.

ABOU-BEKR ou ABOUBEKRE, beau-père et successeur de Mahomet. Après la mort de son gendre, les chefs de l'armée l'élurent calife, c'est-à-dire vicaire du prophète. Ali, gendre de Mahomet, à qui cet imposteur avait légué l'empire, en ayant été frustré, attendit dans l'Arabie des circonstances heureuses. Abou-Bekr, son rival, mena les musulmans en Palestine, et remporta une victoire contre le frère de l'empereur Héraclius. Il se servit, pour exciter la valeur guerrière des princes de l'Iémen et des principaux citoyens de la Mecque, des mêmes ruses qu'avait employées Mahomet. « J'ai dessein (leur écrivait-il), de tirer la Syrie des mains des infidèles, et je veux que vous sachiez qu'en combattant pour la propagation de notre religion, vous obéissez à Dieu. » Ce mouvement, imprimé par le fanatisme, produisit ensuite les

plus grandes conquêtes. Abou-Bekr mourut peu de temps après avec la réputation d'un prince généreux, clément et ami des lettres. Il fut enseveli à Médine, l'an de Jésus-Christ 634 suivant les uns, et 640 suivant les autres. Il rédigea les révélations de Mahomet, qui jusqu'alors n'existaient que sur des feuilles éparses. Abou-Bekr fut un de ceux qui contribuèrent le plus efficacement à la propagation de la loi de Mahomet, par les voies de la douceur et de la persuasion, plutôt que par celles de la contrainte. Il était si désintéressé qu'il ne prit jamais dans le trésor, que de quoi entretenir un chameau et un esclave, et à sa mort on ne lui trouva pour tout bien que trois drachmes. Les sectateurs d'Abou-Bekr le regardent comme un héros et un saint, et ceux d'Ali comme un brigand et un usurpateur.

ABOUGEHEL, Arabe et idolâtre, ennemi de Mahomet, qui avait prononcé contre lui un arrêt de réprobation. Mais son propre fils, Acramas, embrassa le culte du prophète. Les musulmans, en terme de mépris, appellent la coloquinte, le melon ou le concombre *Abougehel*.

ABOU-HANIFA, fils de Tsabit, né à Koufa, an de J. C. 699. Les musulmans l'estiment pour son *Exposition de leurs Lois*, mais il fut persécuté, parce qu'il niait la prédestination, et mourut en prison à Bagdad en 767; 385 ans après sa mort, le calife régnant fit élever un mausolée en son honneur, et fonda une espèce de collége pour ses sectateurs.

ABOU-JOSEPH, docteur mahométan, grand-justicier de Bagdad, travailla beaucoup à répandre la doctrine d'Abou-Hanifa. Il était d'une modestie peu commune dans ceux qui se mêlent d'instruire les hommes. Ayant avoué ingénument son ignorance sur un point qu'on lui proposait à éclaircir, on lui reprocha les sommes qu'il tirait du trésor royal, pour décider généralement sur toutes les questions. Il répondit : « Je reçois du trésor à proportion de ce que je sais; mais si je recevais à proportion de ce que je ne sais pas, toutes les richesses du calife ne suffiraient pas pour me payer...... » Aaron-Raschild, son contemporain, faisait grand cas de ce sage musulman.

ABOULAINA, fille d'un savant Arabe, aussi célèbre par son esprit que par sa beauté. Son père, pauvre, et cherchant à être protégé, allait chaque matin saluer le visir, et en revenait toujours sans emploi. Aboulaina dégoûta son père du métier de courtisan, en lui citant à propos une maxime d'un poëte arabe, relative à l'adoration des idoles. « Ne servez pas, lui dit-elle, qui n'entend point, qui ne voit point, qui ne vous procure aucun avantage. »

ABOULAINA, docteur musulman, et fameux par sa présence d'esprit. Moïse, fils du calife Abdel-Meleck, ayant fait secrètement mettre à mort un des amis d'Aboulaina, publia qu'il s'était enfui. On demanda au docteur ce qu'était devenu son compagnon, il répondit par ces paroles de l'Ecriture : *Moïse le frappa et il mourut.* Le jeune prince ayant appris cette réponse, fit venir le philosophe, et le menaça d'une punition sévère. Il répondit encore par ces autres paroles de l'Ecriture : *Veux-tu me tuer*

aujourd'hui comme tu as fait de l'autre hier ? Abdel-Meleck fut si frappé de cette présence d'esprit qu'il le renvoya comblé de présens.

ABOUL-ABBAS, 1er calife Abbasside ; le surnom d'*Al-Saffah le Sanguinaire* lui fut donné parce qu'il ne parvint au califat qu'après une grande effusion de sang des Ommiades; il mourut à Anbar, de la petite vérole, l'an 753 de J.-C.

ABOUL-CACEM, général musulman fit la guerre à Alexis Comnène. Il s'empara de Nicée, après la bataille où périt Soliman Ier. Après plusieurs défaites successives, tant de sa flotte que de son armée de terre, il fut étranglé par ordre de Mélik-Shah, auprès duquel il s'était rendu avec des présens considérables. Ce prince était renommé par ses grandes richesses.

ABOUL-FARADI. *Voy.* ABULFARAGE.

ABOUL-FARADI-ALI, célèbre auteur arabe, né à Ispahan, l'an 897 de J.-C. Doué d'une riche mémoire, il embrassa toutes les sciences cultivées de son temps. Il a fait un *Recueil des anciennes chansons arabes*, qui est un monument précieux de la littérature arabe. Il en existe un exemplaire en 4 vol. in-fol. à la bibliothèque royale, qui a été rapporté d'Egypte. On le soupçonne d'être incomplet.

ABOUL-FAZEL. *Voyez* AKBAR.

ABOULFÉDA. *Voyez* ABULFEDA.

ABOUL-GHAZYE-BEHADER, prince et khan du Khawarisme, naquit l'an 1605 de J.-C., et monta sur le trône, en 1644. Il abdiqua peu de temps avant sa mort qui arriva en 1663, et composa après son abdication une *Histoire générale des Tartares*, en latin, traduite d'abord en russe, puis en allemand, et enfin en français, d'après cette dernière version, et publiée à Leyde en 1726, 2 vol. in-12, par Bentinck.

ABOUL-HAÇAN (ALY), astronome arabe qui vivait à Maroc dans le 13e siècle, a laissé un ouvrage intitulé : *des Commencemens et des Fins*, qui est un traité savant sur les instrumens astronomiques. M. Sédillot a donné une excellente traduction de ce traité, laquelle mérita l'un des prix décennaux en 1810.

ABOUL-MAHAÇAN, historien arabe, né à Alep, où son père était émir. Parmi ses nombreux ouvrages on distingue : *Nodjoum Elzahéréh, les étoiles brillantes, ou l'Histoire de l'Egypte et du Caire.*

ABOUL-MIAMEN-MOSTHAFA, a eu de la célébrité parmi les médecins arabes. Il est surtout connu par des notes et des éclaircissemens sur un livre arabe, intitulé : *Escharat vel nadhair*, dont l'objet est de faire connaître les signes que peuvent fournir au médecin les divers états de la physionomie. Cet auteur mourut l'an de l'hégire 1015, de J.-C. 1606.

ABOUL-OBAID, auteur arabe, né à Hérat, vers le milieu du 2e siècle de l'hégire. Parmi ses nombreux ouvrages, on distingue : I. *Son traité sur les Hadyts* ou *Traditions Prophétiques*, ouvrage manuscrit de la bibliothèque de Leyde. II. *Recueil de Proverbes ou d'apologues*, qui existe à la bibliothèque du Roi. Il mourut en 838 de J.-C.

ABOUL-OLA, le premier des

poëtes arabes, naquit à Maora en 973, et mourut en 1059. Ce poëte, aveugle comme Milton, a comme lui des descriptions pleines de feu et de grace. La petite vérole lui avait fait perdre la vue à l'âge de trois ans. On l'accusa d'irréligion.

ABOUL-WAFFA, célèbre mathématicien et astronome arabe, né en 939 de J.-C. à Bouzdjan. Il a beaucoup écrit sur l'astronomie et l'arithmétique; il mourut en 998.

ABOU-MAHER-MOUSSABEN JASSER a composé un cours de médecine, sous le titre de *Mateki*. Les Orientaux n'ont cessé de placer ce livre au premier rang qu'à l'époque du célèbre Avicenne.

ABOU-MANSOUR, astronome arabe né en 865 de J.-C. Il dirigea les observatoires de Bagdad et de Damas, et cultiva la littérature. Il a écrit un *Recueil des vies des poëtes arabes*.

ABOU-MOSLEM, capitaine arabe, contribua puissamment à l'élévation des Abbassides, sur les ruines de la puissance des Ommiades. On dit qu'il causa par cette révolte la mort de plus de 600,000 hommes. Il fut assassiné par les ordres et en présence du calife Mansour, en 755 de J.-C.

ABOU-NOWAS, poëte arabe, né à Bara en 762, demeurait dans le palais du calife Aaron-Al-Raschild, avec deux autres poëtes, Masat et Recashi. Ses ouvrages existent encore. Il est mort en 810.

ABOU-OBEIDA, l'un des musulmans que Mahomet avait désignés comme devant entrer dans le paradis. Il contribua autant par sa douceur et son équité que par la force des armes, à la propagation de l'islamisme. Il mourut de la peste, l'an 18 de l'hégire, 639 de J.-C.

ABOU-OSAIBAH, médecin du 13e siècle, est auteur d'une *Histoire des Médecins*, divisée en 15 chapitres et qu'on trouve manuscrite dans plusieurs bibliothèques d'Europe. Elle existe incomplète à la bibliothèque royale. Il mourut en 1269.

ABOU-RIHAN, astronome persan, surnommé par les Orientaux le docteur *très-subtil*, voyagea pendant quarante ans dans les Indes, et publia un traité sur l'*Astrologie judiciaire*.

ABOU-SAHAL, médecin du 11e siècle, fut surnommé *le Chrétien*. Il enseigna la médecine au célèbre Avicenne, et a composé, sous le titre de *Miat*, un ouvrage divisé en cent traités.

ABOU-SAID, auteur d'une traduction arabe de la *Bible*, substituée à celle du juif Saadias. Il en existe plusieurs manuscrits importans, dont l'un a été décrit par M. Silvestre de Sacy, et l'autre par M. Van Vloten. *Voy.* la dissertation académique de ce dernier, où se trouve cette dissertation.

ABOU-SAID-MYRZA, arrière-petit-fils de Tamerlan, régna dans la Transoxane et le Turkestan. Il étendit son empire par la force des armes et à la faveur des guerres qui éclatèrent en 1449 de J.-C. entre le sultan Oulong Bey et son fils Abdallatif. Il tomba dans une embuscade, dans une guerre contre Ussum-Cassan, qui le fit périr en 1469, âgé de 42 ans.

ABOU-TACHEFYN, roi de Tremecen en Afrique, parvint au trône par le meurtre de son père, en 1318 de J. C. et s'y affermit par ses largesses. Assiégé dans sa

capitale par Aboul-Haçan, roi de Fez, il y fut fait prisonnier à la suite d'une escalade, et conduit devant le vainqueur qui lui fit trancher la tête.

ABOU-TEMAM, né à Yasem, près Damas en 842 ou 846, le prince des poètes arabes, acquit la réputation la plus brillante par la richesse de son imagination et la pureté de son style. Ses poésies ont été recueillies et réunies en corps d'ouvrage. Il mourut à Mossoul. Mais on ignore l'époque de sa mort comme celle de sa naissance.

ABOU-THAHER, prince arabe, succéda, l'an 913 de J.-C., à son frère qu'il détrôna. Il fit la guerre en brigand, et saccagea les villes de Bassora, Koufah et la Mecque. Il eut l'audace d'enlever la pierre noire de la Kaabah. On ignore l'époque de sa mort.

ABOU-THALEB-AL-HOCEINY, a traduit en persan les *Instituts politiques et militaires* de Tamerlan ou Tymour, écrits par lui-même en mogol, et publiés en français, d'après la version persane par M. Langlès, 1787.

ABOUWALIDBENZAIDOUN, célèbre poète arabe, né à Cordoue en Espagne, et originaire d'Hadhrammont, province de l'Arabie. Il fut visir de Mothaded Ben Asad, roi de Séville, et mourut l'an de l'hégire 463, de J.-C. 1070. Il a composé beaucoup d'ouvrages, tant en vers qu'en prose, desquels il n'y a d'imprimé qu'une *lettre* très-célèbre dans l'Orient, à cause de la grace inimitable de son style. Nous en avons deux éditions. I. *Abilwalidi risalet, seu epistolium*, arab. lat. *cum noticlis, edente Reiskio*, Leipsick, 1756, in-4°. II. La seconde est dans la Chrestomathie, qu'on trouve à la fin des *Institutiones linguæ Arabicæ*, de Hist. in-12.

ABOVILLE (François-Marie Comte d'), naquit à Brest en janvier 1730. Il prit du service dans l'artillerie, en 1754, et ayant obtenu en peu de temps le grade de colonel, il fit, en cette qualité, la guerre d'Amérique, sous les ordres du général Rochambeau. Il fut nommé général en 1789, et présenta à l'assemblée nationale l'assurance de son dévouement, lors du voyage du Roi à Varennes en 1791; ses opinions politiques furent toujours très-modérées, et ne le firent jamais remarquer pendant la révolution. Étant chargé, en 1792, du commandement des armées du Nord et des Ardennes, il fit une proclamation contre Dumourier, après la défection de ce général. On lui confia ensuite la direction de l'arsenal de Paris, sous les gouvernemens consulaire et impérial; il fut nommé successivement premier inspecteur général d'artillerie, sénateur à Besançon, grand-officier de la Légion d'honneur, commandant des gardes nationales du Doubs et de deux départemens limitrophes, et enfin gouverneur de Brest. Il se trouvait à Paris, le 3 avril 1814, à l'époque de la déchéance de Bonaparte, et adhéra, le même jour, au rétablissement de la dynastie des Bourbons en France. Le roi Louis XVIII le nomma pair de France, le 4 juin de la même année, et commandeur de l'ordre royal et militaire de St.-Louis. Au mois de mars 1815, il signa, comme membre de l'association paternelle des chevaliers de St.-Louis, une adresse de dévouement au Roi. Napoléon l'ayant nommé pair le 2 juin 1815, d'Aboville

s'excusa sur ses infirmités, de ne pouvoir assister aux séances de la chambre. Malgré ce refus, il fut exclu de la chambre des pairs par l'ordonnance du Roi du 24 juillet suivant, pour avoir été nommé par Bonaparte; mais il y fut réintégré le 14 août. Il est mort à Paris, le 1er novembre 1817. Il a publié un opuscule intitulé : *Roues à voussoirs et voussoiries; présenté à l'exposition des jours complémentaires de l'an* 10. Paris, in-8° d'une feuille, avec une planche. C'est la description des roues à voussoirs que d'Aboville avait inventées, et qui furent exposées en 1802 parmi les produits de l'industrie nationale. La classe des sciences mathématiques de l'Institut a fait l'éloge de cette invention dans son rapport de 1808.

ABRAAMIUS (SAINT), évêque d'Arbelles, souffrit le martyre dans la 5e année de la persécution du roi Sapor II, qui répond à l'an 348 de J.-C.

ABRABANEL ou ABRAVANEL (ISAAC), naquit à Lisbonne en 1457. Les généalogistes juifs le font descendre de David, comme les Turcs font descendre Mahomet d'Israël : mais ces généalogies hébraïques et turques sont la plupart aussi fabuleuses que quelques-unes des nôtres. Il eut une place dans le conseil d'Alphonse V, roi de Portugal, qui lui confia des emplois très-importans. Après la mort de ce prince, il fut accusé d'être entré dans une conspiration pour livrer le Portugal aux Espagnols; et il évita par la fuite le danger qui le menaçait. Il se sauva en Castille, où il fut admis dans le conseil de Ferdinand-le-Catholique; mais en 1492, lorsque les juifs furent chassés d'Espagne, il fut obligé d'en sortir avec eux. Enfin, après avoir fait différentes courses, à Naples, à Corfou et dans plusieurs autres villes où sa nation errante et superstitieuse était soufferte, il mourut à Venise en 1508, à l'âge de 71 ans. L'auteur des *Lettres juives*, qui l'appelle Abarbanel, dit qu'il fut enterré à Padoue. Les rabbins le regardent comme un de leurs principaux docteurs, et lui donnent des titres honorables. Il a laissé des *Commentaires sur tout l'ancien Testament*, fort estimés par ceux qui s'attachent à l'étude de la langue hébraïque. Il est littéral et clair, mais il agite des questions subtiles et inutiles. On a encore de lui : I. Un *Traité de la création du monde* (publié sous le titre d'*Opera Dei*), Venise, 1592, in-4°, contre Aristote, qui le croyait éternel. II. *Sacrificium Aaschatis*, Venise, 1545, in-4°. III. Huit *Dissertations*, traduites en latin par Buxtorf, et imprimées à Bâle en 1662, in-4°. IV. *Commentarius in Pentateuchum*, en hébreu, Venise, 1584, in-fol. avec des changemens faits par ordre des inquisiteurs. La première édition sans retranchemens, parut à Venise en 1579, in-fol. et fut réimprimée à Hanovre, 1710, in-fol. V. *Discursus de Saülis fatis extremis*, Helmstadt, 1700, in-4°. Il tâche de justifier ce prince de ce qu'il se donna la mort. VI. Quelques autres *Traités*, où il parle des chrétiens plutôt en juif qu'en philosophe. C'était un homme prévenu, vain et orgueilleux, mais infatigable dans le travail. Il passait les nuits entières à l'étude, et soutenait le jeûne très-long-temps. Quoique dans tous ses écrits il se soit emporté contre les chré-

tiens, il vivait avec eux honnêtement ou plutôt politiquement. Il laissa trois fils. L'aîné (Léon ou Juda) composa un *Dialogue sur l'amour*, traduit de l'italien en français, par Sauvage Duparc, et par Ponthus de Thiard. Cette traduction fut imprimée plusieurs fois in-8° et in-16, dans le courant du 16° siècle.

ABRADATE, roi de Suze, se livra avec son armée à Cyrus, pour reconnaître la générosité de ce prince à l'égard de sa femme, faite prisonnière dans une bataille gagnée sur les Assyriens. Abradate ne fut pas d'un grand secours à ce roi; dès la première action, il fut renversé de son char et mis à mort par les Égyptiens. Sa femme Panthée se tua de désespoir sur le cadavre de son mari. Cyrus fit ériger un mausolée à ces deux époux. Cet événement se passa l'an 548 avant J.-C.

ABRAHAH, roi d'Yemen et d'Éthiopie, entreprit une expédition contre la Mecque. Il montait un éléphant, sur le compte duquel les écrivains arabes ont débité les fables les plus absurdes. Il ne put parvenir avec sa monture que jusqu'à Ssanaah, où il mourut. Le prophète a consigné cet événement, arrivé l'année même de sa naissance, dans la 105° surate du Coran, intitulée : *Surate de l'éléphant*, qui contient cinq miracles ou versets. Quoi qu'il en soit, l'expédition d'Abrahah a donné lieu à *l'époque de l'éléphant*, connue parmi les chronologistes arabes. La 1re année de cette ère correspond à l'an 571 de l'ère vulgaire.

ABRAHAM ou IBRAHIM, père de la nation juive, naquit à Ur, ville de Chaldée, l'an 1996 avant J.-C. Son père Tharé était idolâtre. Le fils ayant renoncé aux fausses divinités, le vrai Dieu, qu'il avait reconnu, lui ordonna de quitter son pays. Il se rendit à Haram en Mésopotamie, où il perdit son père. Un nouvel ordre de Dieu le tira de ce pays : il vint se fixer à Sichem avec Sara sa femme et Loth son neveu. La famine l'obligea de se rendre en Égypte, où Abimélech lui enleva sa femme, croyant qu'elle était sa sœur, et la lui rendit ensuite avec des présens. Abraham sortit de l'Égypte, vint à Béthel avec Loth son neveu, dont il se sépara, parce que cette contrée ne pouvait contenir leurs nombreux troupeaux. Le neveu alla à Sodome, et l'oncle resta dans la vallée de Mambré. Quelque temps après, Loth ayant été fait prisonnier par Chodorlahomor et trois autres rois, Abraham arma ses domestiques, poursuivit les vainqueurs, les défit, et délivra Loth. Ce patriarche, avant de quitter Mambré, eut une vision, dans laquelle Dieu lui apparut, changea son nom d'Abram en celui d'Abraham, lui promit un fils de sa femme Sara, et lui prescrivit la circoncision, comme le sceau de l'alliance qu'il faisait avec lui. Abraham se circoncit à l'âge de près de 100 ans, et circoncit toute sa maison. Un an après naquit Isaac, que Sara mit au monde, quoique âgée de quatre-vingt-dix ans. Lorsque cet enfant eut atteint l'âge de 25 ans, Dieu ordonna à son père de le lui offrir en sacrifice. Abraham allait obéir; mais Dieu, content de sa soumission, lui arrêta le bras qui était levé pour frapper cette victime chérie, et mit à la place d'Isaac un bélier qu'Abraham lui offrit. Sara, mère d'Isaac, mourut douze ans après : on l'enterra dans la caverne d'Ephron,

qu'Abraham avait achetée pour sa sépulture. Après la mort de sa femme, Abraham épousa Cethura, dont il eut six fils. Il avait déjà pris pour femme, du temps de Sara, Agar, sa servante, mère d'Ismaël. Enfin, après avoir vécu cent soixante-quinze ans, il mourut l'an 1821 avant J.-C. et fut enseveli avec Sara. Les Grecs et les Latins ont mis son nom dans leurs fastes ecclésiastiques parmi ceux des Saints. On en faisait l'office dans l'ordre de Fontevrault et dans la congrégation de l'Oratoire. On avait bâti des églises sur son tombeau au lieu où les trois anges lui apparurent, et sur la montagne où il voulut sacrifier son fils. Les juifs ont toujours honoré sa sépulture et sa mémoire. On lui a faussement attribué un *Traité* intitulé *Jézira* ou *De la création*, Mantoue, 1252, et Amsterdam, 1642, in-4°. Ce livre est, à ce qu'on croit, du rabbin Akiba; il a été traduit en latin par Postel et Rittangel. Voyez l'*Histoire du patriarche Abraham* par le P. Masson, minime, 1688, in-12.

ABRAHAM BEN CHAJA, célèbre rabbin espagnol, étoit attaqué de deux différentes espèces de folie : il était astrologue et prophète. Il prédit la venue d'un messie pour l'an 1358. Ce Nostradamus hébreu mourut en 1303, plus de cinquante ans avant le temps prescrit pour l'arrivée de son libérateur. On a de lui : I. Un *Traité de Nativitatibus*, Romæ, 1545, in-4°. II. *Sphæra mundi*, héb. et lat. Basileæ, 1546, in-4°. Il a aussi fait un autre ouvrage astronomique très-considérable, un *Traité de musique* et un ouvrage de morale. Ces divers écrits se trouvent à la bibliothèque du Vatican.

ABRAHAM ou plutôt ABRAMÈS (SAINT), solitaire en Syrie et apôtre du Mont-Liban, convertit tous les habitans d'un bourg de l'Arabie. Il fut fait ensuite évêque de Carès en Mésopotamie. Il ne mangeait que des herbes crues, ou du fruit quand l'hiver refusait des herbes. Il ne buvait pas d'eau, et ne s'approchait jamais du feu : de sorte qu'il se passa des deux élémens les plus nécessaires à la vie. Cet homme extraordinaire mourut à Constantinople, où l'empereur Théodose le fit venir vers l'an 439, pour montrer à sa cour ses vertus et ses mortifications.

ABRAHAM (SAINT), autre solitaire de Syrie, qui fut pris par les Sarrasins, comme il allait en Égypte visiter les anachorètes. Il s'échappa de leurs mains, et vint fonder en Auvergne un monastère dont il fut abbé, et où il mourut vers l'an 472.

ABRAHAM ou IBRAHIM, natif d'Antioche, fut, dans le 9ᵉ siècle, le chef des hérétiques abrahamites, branche de la secte des paulianistes. Cyriaque, patriarche d'Antioche, lui résista puissamment, mais sans pouvoir le ramener.

ABRAHAM USQUE, Portugais, juif d'origine et de croyance, quoique Arnauld l'ait cru chrétien; se joignit à Tobie Athias pour traduire, dans le 16ᵉ siècle, la Bible en Espagnol. Voici le titre de cette fameuse version : *Biblia en lengua Espagnola, traduzida palabra por palabra de la verdad Hebraïca, par muì excellentes Letrados, en Ferrara*, 1553, in-fol. caractères gothiques. Quoique les verbes y soient traduits selon la rigueur grammaticale, cette traduction n'est regardée que comme une compilation de Kimchi, de Rasci, d'Aben-Ezra,

de la paraphrase chaldaïque, et de quelques anciennes gloses espagnoles. Cette version est très-rare et très-recherchée. On en fit une autre édit. à l'usage des chrétiens espagnols, qui n'est ni moins rare, ni moins recherchée. Les curieux les rapprochent toutes deux, pour pouvoir les comparer. Malgré leur conformité apparente, on en peut reconnaître les différences aux interprétations diverses de plusieurs passages selon la croyance de ceux pour qui elles furent imprimées. Une marque plus sensible et plus facile pour les reconnaître, c'est la dédicace. La version à l'usage des juifs, qui est la plus recherchée, est adressée à Senora Gratia Naci, et souscrite d'Athias et d'Usque; l'autre est dédiée à Hercule d'Este, et signée par Jérôme de Vargas et Duarte Pinel.

ABRAHAM ECHELLENSIS. *Voyez* ECHELLENSIS.

ABRAHAM, empereur des Maures d'Afrique, vivait dans le 12ᵉ siècle. Sa fin fut tragique. Un maître d'école, nommé Abdalla Bérébère, forma le dessein de le détrôner. Abraham méprisa d'abord un si vil compétiteur; mais le voyant soutenu par une multitude de rebelles qui s'étaient rangés sous ses drapeaux, il fut obligé de lui donner bataille. Le sort se déclara contre Abraham, qui, livré au plus cruel désespoir, prit la fuite, piqua son cheval, et se précipita avec sa femme dans la mer, laissant son empire à Abdul-Moumen, général du parti d'Abdalla.

ABRAHAM (JUDÆUS TORTUOSENSIS). On a de cet auteur l'ouvrage suivant : *Liber Serapionis aggregatus in medicinis simplicibus; translatio Simonis Januensis, interprete Abraham Judæo Tortuosensi de arabico in latinum*, Mediolani, Anton. Zarotus, 1473, in-fol., première édition. Elle est imprimée à deux colonnes.

ABRAHAM (DE BOLMA), né à Lucques, et docteur en médecine, dans le 16ᵉ siècle; il a composé une *Grammaire hébraïque*, qu'il a traduite en latin, et qui est fort estimée.

ABRAHAM DE SAINTE-CLAIRE, né en 1642, en Souabe, fut long-temps prédicateur du couvent de Taxa en Bavière. Il mêlait à ses sermons des plaisanteries et de petits contes qui attiraient ou plutôt réveillaient l'attention de ses auditeurs. Ses écrits sont remarquables par la bizarrerie de leur titre : *Judas archicoquin; Fi du monde; Attention, soldat!*

ABRAHAMITES. *V.* ABRAHAM.

ABRAHAMSEN (ISAAC), né à Flessingue en 1663, mort en 1714. Il y remplit la fonction de visiteur des malades. On a de lui : *Table chronologique des principaux événemens de l'histoire, depuis la création*, Middelb. in-12.

ABRAHAMSON (PIERRE), jurisconsulte suédois a donné en 1704 l'édition du *Jus Christophorianum*.

ABRAM (NICOLAS), né en Lorraine l'an 1589, jésuite en 1606, mort professeur de théologie à Pont-à-Mousson en 1655, publia: I. des *Commentaires sur l'Enéide*, imprimés à Pont-à-Mousson en 1632, in-8°; à Toulouse, en 1644; à Rouen, en 1637 et 1648. II. Un savant *Commentaire sur le troisième volume des Oraisons de Cicéron, Lutetiæ Parisiorum*, 1631, deux gros vol. in-fol... On a détaché de cet ouvrage les *Analyses* de ses orai-

sons, qui valent mieux que le *Commentaire*, quoique celui-ci soit estimable pour sa clarté, s'il ne l'est pas toujours pour sa précision. Elles ont été imprimées in-4° à Pont-à-Mousson, en 1633. III. *Pharus veteris Testamenti, sive sacrarum quæstionum, libri XV, Parisiis*, 1648, in-fol. Cet ouvrage, dédié à Dieu, est l'un des plus estimés de l'auteur. IV. *Nonni Neopolitani Paraphrasis sancti secundùm Joannem Evangelii. Accesserunt notæ. P. N. A., soc. jes.* Parisiis, 1623, in-8°. On a long-temps ignoré que Nicolas Abram fût auteur des notes de cet ouvrage, parce qu'il ne s'est point nommé sur le frontispice. Richard Simon regarde ce Commentaire comme l'un des meilleurs ouvrages de N. Abram. Il en a encore composé plusieurs autres, dont on trouvera la liste dans la *Bibliothèque des Jésuites*, de Sotwel, page 622; dans Bayle, dans la *Grande Bibliothèque ecclésiastique*, tome 1, page 33; dans les *Pandectes brandebourgeoises*, page 22; et dans la *Bibliothèque de Dom Calmet*, où cet auteur en désigne 15.

ABRANCHES (Alvarez d'), général portugais, l'un des conjurés qui assurèrent, par leur dévouement, la révolution en faveur de la maison de Bragance. Nommé par le nouveau Roi gouverneur de la province de Beira, il y rassembla des troupes, et entra en Espagne, où il prit et saccagea différentes villes. Il mourut honoré de la confiance de son souverain.

ABRESCH (Frédéric-Louis), né à Hesse-Hombourg en 1699, mort en 1782, enseigna les humanités à Middelbourg et à Zwoll; Il mérite d'être compté au nombre des bons philologues, et spécialement des plus recommandables hellénistes de son temps. On a de lui: I. Deux livres d'*Observationes sur Eschyle*, Middelbourg, 1743, in-8°. II. Une nouv. édit. *des Lettres d'Aristenète*, suivies de *Lectiones Aristenetea*, Zwoll, 1744, in-8°. III. De nouvelles *Observations sur cet auteur*, réunies à celles de plusieurs autres savans, Amsterdam, 1752, in-8°. IV. Des *Eclaircissemens sur Thucydide*, à Utrecht, la première partie en 1753, la deuxième en 1755, in-8°. V. Une nouvelle édition du *Gazophylacium* de Cattier, enrichie de *notes étymologiques* très-étendues, Utrecht, 1757, in-12. VI. Un troisième livre d'*Observations sur Eschyle*, et un supplément aux *Eclaircissemens sur Thucydide*, Zwoll, 1763, in-8°. Il a aussi inséré plusieurs bons articles dans les *Miscellaneæ observationes veteres et novæ*.

ABREU (Alexis), d'Alcacovas, médecin portugais, né dans la province d'Alentéjo, vécut dans le 16e siècle et au commencement du 17e. Le vice-roi d'Angola l'appela auprès de lui comme médecin et comme homme de guerre. Après neuf années de séjour en Afrique, Abreu revint dans sa patrie en 1606. Il y devint le médecin du Roi, et publia, en 1662, un *Traité* sur les maladies les plus communes aux courtisans.

ABREU (Don Joseph-Antoine d'), publiciste espagnol, publia une *Grande Collection de tous les Traités avec tous les Etats de l'Europe*, écrite en espagnol. Les deux premiers vol. de cette collection parurent à Madrid en 1743, 12 v. in-fol. Il mourut en 1775.

ABREU (EMMANUEL D'), missionnaire espagnol dans le Tunquin, y périt pour la foi en 1736, avec trois autres de ses compagnons.

ABREU (DON FÉLIX-JOSEPH D'), est auteur d'un *Traité juridico-politique*, concernant les prises maritimes, imprimé à Cadix en 1746, in-8°, et dont il parut une traduction française en 1758, deux part. in-12, qui fut réimprimée en 1802, avec des notes de M. Bonnemant.

ABRIANI (PAUL), né à Vicence en 1607, carme, et secularisé en 1654. On lui doit: I. *la Poetica di Orazio tradotta puramente*, Venezia, 1663, in-12. II. *La Guerra civile, overo Pharsaglia, di M. Annæo Lucano, tradotta*, Venezia, 1668, in-8°. III. *Le Ode di Orazio con simil ordine di mettro, e tegual numero di sillabe, et sovente minore, puramente tradotte, colla ristampa della Poetica*, Venezia, 1680, in-12. IV. *Il Vaglio, risposte Apologetiche di Paolo Abriani, alle Osservazioni del padre Veglia sopra il Goffredo di Torquato Tasso*, in Venezia, 1687, in-4°, fort rare. V. Deux volumes de *Lettres*. Paul Abriani est mort en 1699. Nic. Aug. Caferrius a fait son éloge dans son *Synthema vetustatis, sive flores historiarum*, Rome, in-fol., pag. 350.

ABROSI (JEAN), Italien, médecin et astronome, qui vivoit au commencement du 16ᵉ siècle. Son *Dialogue sur l'astrologie*, en quatre vol. Venise, 1494, est dans *l'Index expurgatorius*.

ABROTA, femme de Nisus, souverain de Mégare, mérita ses regrets après sa mort, par ses vertus et sa bienfaisance. Ce prince lui fit élever un magnifique tombeau, et ordonna que les Mégariennes porteroient toujours des habillemens de même forme et de même couleur que ceux qu'Abrota portoit dans la dernière année de sa vie. Il chercha ainsi à tromper sa douleur, en voyant dans toutes les femmes qui l'entouraient l'image de celle qu'il avait perdue.

ABROTELLE, femme de la ville de Tarente, qui cultiva les lettres et la philosophie. Jamblique l'a citée comme l'un des soutiens de la secte de Pythagore.

ABRUZZO (BALTHAZAR), Sicilien, né à Castel-Bono en 1601, fut tout à la fois philosophe et jurisconsulte. Il a publié divers ouvrages de droit civil et canonique, et défendu avec chaleur les droits de Ferdinand-le-Catholique sur la monarchie de Sicile. Il est mort en 1665.

ABRUZZO (PIERRE D'), célèbre architecte napolitain, dans le 17ᵉ siècle, orna sa patrie de divers édifices de goût, et y fit bâtir, sur ses dessins, l'église de Saint-Marcellin.

ABSALON, fils de David et de Maacha, surpassait tous les hommes de son siècle par les agrémens de sa figure. Ses desseins ambitieux et ses déréglemens ternirent ses belles qualités. Il massacra Amnon, un de ses frères, dans un festin, et ne reconnut la bonté que David eut de lui pardonner qu'en faisant révolter le peuple contre lui. Ce fils dénaturé força son père de quitter Jérusalem. Il jouit ensuite publiquement de toutes ses femmes, dans une tente dressée sur la terrasse de son palais. Ses crimes furent bientôt punis. Le Roi ayant levé une armée, dont il donna le

commandement à Joab, celle du fils fut taillée en pièces dans la forêt d'Ephraïm. Absalon ayant pris la fuite, et ses cheveux s'étant embarrassés dans les branches d'un chêne auquel il resta suspendu, Joab le perça de sa lance, contre la défense de David, vers l'an 1023 avant J.-C. Ce père tendre regretta aussi sincèrement cet enfant incestueux et rebelle que s'il n'avait pas eu à s'en plaindre. L'Ecriture dit que, toutes les fois qu'Absalon faisait couper ses cheveux, on en ôtait le poids de deux cents sicles (six livres et un tiers). Ce poids a paru énorme à divers commentateurs.

ABSALON, archevêque de Lunden en Danemarck, dans le 12e siècle, d'un génie supérieur, se distingua par son courage, ses talens et ses vertus. Waldemar ayant disputé la couronne à Suénon III, Absalon s'attacha avec zèle à sa fortune, et devint son ministre, son général, son ambassadeur, et, ce qui est plus rare, son ami. Absalon, mis à la tête d'une flotte, chassa les pirates qui infestaient les côtes, et empêchaient tout commerce; placé à la tête d'une armée, il revint victorieux des Vandales et des Slaves, qui avaient fait une irruption en Danemarck; envoyé dans l'île de Séland, il y étouffa une révolte dangereuse, et qui menaçait d'embraser le royaume; appelé au conseil, il apprit à Waldemar l'art de gouverner. Les Scaniens prirent parti pour les ennemis de Waldemar; Absalon les soumit, et pour apaiser la colère de son souverain contre eux, il se jeta à ses genoux, déplora leur malheur, et obtint leur grace. On a dit de lui, que maître de tout faire, il ne fit jamais rien que de juste. Peu d'hommes puissans ont été dignes d'un pareil éloge. Absalon, après avoir servi Waldemar avec gloire, acquit la même confiance de Canut VI, son successeur, et mourut regretté de tous les Danois, en 1202. C'est lui qui, en faisant élever près d'un hameau de pêcheurs, nommé Hafen, un château fort, posa, de loin, les fondemens de Copenhague. Il eut une grande part aux codes de lois posées par Waldemar Ier, et il est lui-même auteur du *Code ecclésiastique de Séland.*

ABSALON, chanoine régulier de Saint-Victor, prédicateur et bon dialecticien à la manière de ses contemporains, vivait dans le 13e siècle. On a de lui 50 *Sermons*, qui furent imprimés à Cologne en 1534. Les erreurs dont les sermons de ce chanoine fourmillent, ne lui firent aucun tort, parce que l'art de prêcher avait alors ses licences, ainsi que la poésie. Tous les moyens de toucher l'auditoire étaient permis, et ces moyens étaient souvent des fictions puériles qui produisaient un effet sérieux dans les siècles d'ignorance. De pareilles fictions ne vaudraient rien aujourd'hui, et ceux qui les emploieraient même avec éloquence, ne seraient que ridicules.

ABSIMARE-TIBÈRE fut salué empereur d'Orient en 698 par les soldats de Léonce, qu'il confina dans un monastère, après lui avoir fait couper le nez et les oreilles. Justinien-le-Jeune implora le secours du prince des Bulgares contre l'usurpateur. S'étant rendu maître de Constantinople par le moyen d'un acqueduc, il traita Absimare avec ignominie. Un jour de spectacle, il ordonna qu'on

amena dans l'hippodrome Absimare et Léonce son prédécesseur. Il les fit alors coucher par terre, et leur tint le pied sur la gorge pendant une heure. Le peuple, qui encense jusqu'aux défauts de ses souverains, se mit à crier, à la vue de ce spectacle barbare : *Vous marchez sur l'aspic et le basilic, et vous foulez aux pieds le lion et le dragon.* Justinien fit trancher la tête à tous deux en 705.

ABSTEMIUS (Laurentius), né à Macerata, ville de la Marche d'Ancône, à la fin du 15ᵉ siècle, se fit un nom dans le temps de la renaissance des lettres en Europe. Le duc d'Urbin, dont il avait été maître, le nomma son bibliothécaire. Abstemius dédia à ses disciples ses *Annotationes variæ*, qu'on trouve dans le tome 1 du *Trésor de Gruter*, pag. 878. Il y a encore de lui un recueil de deux cents fables, intitulé *Hecatomytium seu Centum Fabulæ*, Venetiis, 1499, In-4°, dans lequel on dit que le clergé n'est pas épargné. Ces fables sont inscrites à Rome sur l'*Index* des livres défendus. On les trouve aussi dans l'édition des *Fables d'Esope*, Francfort, 1580, et dans plusieurs autres collections des *Fables d'Esope*, particulièrement dans celles de Sébastien Gryphe, de Gabria, d'Aviénus et de Phèdre; Francfort, 1610, in-8°. *Voyez* Pindare de Thèbes. On a publié à Douai, en 1814, un vol. in-8°, intitulé : *Fables d'Aphtone et d'Abstemius*, trad. par M. Pillot. Il est encore auteur de *Libri duo de quibusdam locis obscuris in libro Ovidii in Ibin, hactenùs malè interpretatis*, Venetiis (sans date), in-4°.

ABSYTUS, médecin, né à Peruse, vécut vers 330 de notre ère. Il est placé parmi les auteurs les plus anciens qui ont écrit sur la médecine vétérinaire. On a de lui quelques fragmens *de re rusticâ*, et quelques chapitres *de muto-medicina*, qu'on trouve dans les auteurs qui sont venus après lui.

ABU-BECRE-ABEN. *Voyez* Cucami.

ABUCARA (Théodore), évêque de Carie s'attacha au parti du savant Photius. Bientôt il l'abandonna prudemment, et le concile de Constantinople, tenu en 869, lui accorda séance dans ses assemblées. Génébrard et le jésuite Gretzer ont traduit en latin ses *Traités* contre les juifs, les mahométans et les hérétiques, imprimés à Ingolstadt en 1606, in-4°. On les trouve aussi dans le *Supplément* de la Bibliothèque des Pères, de l'édition de Paris, en 1624. Abucara a aussi fait un traité de *Unione et Incarnatione*, Paris, 1685. in-8°.

ABUCKAYA, chargé d'affaires du dey d'Alger à Paris dans le mois de janvier 1798. Des filous, sous l'habit de militaires et d'agens de police, conduits par les nommés Gilibert et Bonnard, et munis de faux ordres, se présentèrent chez lui comme pour l'arrêter. Au moyen de cette ruse, ils lui enlevèrent des bijoux et une somme considérable. La plupart de ces voleurs furent ensuite découverts, saisis et condamnés. Environ un an après, en février 1799, cet envoyé fut mis au Temple, alors prison d'état, par représailles de la conduite de son gouvernement, et rentra ensuite dans son domicile, sous la surveillance de deux gardes. Il est

mort à Paris vers la fin de juillet de la même année.

ABU-DSCHAFARD MUHAMED IBN DSCHORAIR ALTHABARI, célèbre historien arabe, et connu comme tel sous le nom de Thabari. Il naquit l'an 784 de l'ère chrétienne, dans une ville du Thalbarestan, et mourut à Bagdad en 870 (ou, suivant d'autres, en 922). La grande réputation dont il jouissait lui a valu d'être enterré dans sa propre maison; car les mahométans ont la plus grande vénération pour les tombeaux de leurs instituteurs, auprès desquels ils font leurs prières. Abu-Dschafard s'est fait un nom par ses interprétations du *Coran*, par ses connaissances dans la jurisprudence et l'histoire. Son *Histoire universelle* ou *Chronique*, regardée comme le meilleur de ses ouvrages, est intitulée: *Tarekh Dschafari*, et *Tarekh pesser Dschorain*. Elle commence à la création du monde, et s'étend jusqu'à l'an 862 de l'ère chrétienne, huit ans avant la mort de l'auteur. Abu-Suhek Mansur Ben Nuh, sultan de la dynastie des Sammaïdes, fit traduire cette histoire en langue persane, par son visir Abu-Ali Mohammed Ben Mohammed Abdalgoni. Ce dernier a enrichi l'ouvrage de remarques et d'événemens tirés des écrits astronomiques et historiques des guèbres, juifs et mahométans; de sorte que la traduction contient beaucoup plus de choses que l'original.

ABU-DSCHAFARD ACHMED BEN IBRAHIM, etc., médecin arabe, mort l'an 1080 de l'ère chrétienne. Il est auteur de l'ouvrage: *Viaticum peregrinantium*, ou *de la connaissance et du traitement des maladies*, en 7 livres. Ce livre a été traduit en latin par Constantin d'Afrique, et en grec par un certain Synésius. Mais il ne nous reste de cette dernière traduction que le septième livre. Synésius, dans son ouvrage sur les fièvres (publié par Jean-Etienne Bernard: *Accedit Viaticum Constantini Africani interprete, liber 7*, Amst. et Lugd. Bat., 1749, gr. in-8°), a puisé dans les écrits d'Abu-Dschafard Achmed. La traduction dont nous parlons a pour titre: *Achmetis s. n. Constantini Africani de morborum cognitione et curatione libri 7, cum aliis Constantini operibus*, Basil. 1536, in-fol.

ABU-JAAFAR-EBN-TOPHAIL, auteur arabe du 12e siècle, nous a laissé un *Traité philosophique* très-curieux, qu'Édouard Puckocke a publié en original, avec une traduction latine, à Oxford, en 1671, in-4° de 200 pages, sous le titre de *Philosophus Autodidachy, sive Epistola Abi Jaafar Ebn Tophail de Hai Ebn Yokdhan, in quâ ostenditur quomodò ex inferiorum contemplatione ad superiorum notitiam ratio humana ascendere possit.*

ABUL-CACIM, auteur supposé d'une *Histoire sur la conquête d'Espagne* par les Arabes. Cet ouvrage fut publié en espagnol comme traduit de l'arabe, par Michel Luna. Il a joui d'un grand crédit pendant long-temps, et il infecta de fables les ouvrages publiés pendant cette période sur l'histoire d'Espagne. Il a été traduit en français par Leroux, 1680, 2 v. in-12, et par Lohineau, 1708, in-12.

ABUL-FARAGE (GRÉGOIRE), fils d'Aaron, médecin chrétien de la secte des jacobites, et médecin lui-même dans le 13e siècle, na-

quit à Malasia, ville d'Arménie. Nous avons de lui une *Histoire universelle* depuis Adam jusqu'à son siècle, peu estimée des Orientaux, et très-peu consultée par nos historiens occidentaux, à l'exception de la partie qui regarde les Sarrasins, les Mogols et les conquêtes de Gengis-Kan. Voici le titre de cet ouvrage : *Historia compendiosa dynastiarum, historiam universalem complectens, arabicè edita et latinè versa ab Eduardo Pockockio*, Oxoniæ, 1663. *Supplementum Historiæ Dynastiarum, in quo historiæ orientalis series ab Abul-Faragii exitu usque ad nostra tempora deducitur ab eodem Pockockio*, Oxoniæ, 1663, 2 vol. in-4°. La seconde édition est de 1672, aussi in-4°. Abul-Farage a encore composé *Specimen historiæ Arabum*, dont le même Pockocke a donné une bonne traduction latine, à Oxford, en 1650, in-4°. On a accusé cet historien médecin, d'avoir quitté le christianisme : c'est une calomnie dont son traducteur a démontré la fausseté. Abul-Farage mourut évêque d'Alep et primat des jacobites, l'an 1286, à soixante ans. Il y a eu encore trois poètes arabes de ce nom, fort célèbres en Asie, mais peu connus en Europe.

ABULFÉDA (Ismael), né à Damas l'an 1273 de J.-C., succéda en 1310 aux droits de ses ancêtres, émirs et cheiks de Hamath en Syrie. Il n'obtint la tranquille possession de ses états qu'en 1319, et fut reconnu sultan ou roi par le calife d'Égypte en 1320 ; il mourut en 1331 ou 1332. Ce fut un prince doné de qualités éminentes, aussi distingué par sa bravoure que prudent et éclairé dans le conseil. Il fut le protecteur éclairé des littérateurs et des savans, et cultiva lui-même les sciences et les lettres. Les écrits que ce prince a laissés à la postérité, sont des monumens de sa capacité et de son savoir, non-seulement en fait de géographie, mais aussi dans diverses autres sciences. Quelqu'application qu'Abulféda fît à l'étude, il ne négligea pourtant point l'art militaire : dans sa jeunesse, il suivit son père dans plusieurs expéditions ; il servit dans les guerres contre les Tartares et contre les Français en Syrie. Il parle dans ses ouvrages de plusieurs autres expéditions, auxquelles il a eu part avant ou après son élévation au trône. Les deux ouvrages les plus importans d'Abulféda sont : I. Une *Géographie universelle*, sous le titre : *Tekwym el Boldaan*, c'est-à-dire, *Canons géographiques*. Il la termina en 1321. Elle se compose : 1° des *Prolegomena*, ou d'un aperçu général des terres, mers, fleuves, montagnes, etc. ; 2° de vingt-quatre tables de longitudes et latitudes, avec des notes marginales sur la nature des pays et sur diverses localités ; 3° de vingt-quatre chapitres annexés aux tables, et contenant la description des villes principales. On conserve des manuscrits arabes de cet ouvrage dans la bibliothèque du Roi, à Paris ; dans celle du Vatican et dans celle d'Oxford. La bibliothèque de l'université de Leyde possède le manuscrit mis au net sous les yeux de l'auteur, avec des notes marginales qui semblent être de sa propre main. II. Une *Histoire universelle* depuis la création du monde jusqu'à la naissance de Mahomet, qui forme cinquante ou soixante pages. Voici les traductions ou portions de ces deux ouvrages qui ont été publiées. I.

Chorasmiæ et Mawaralnahræ, hoc est, *Regionum extra fluvium Oxum descriptio, ex tabulis Ismaëlis Abulfedæ principis Hamath, arab. et latinè, ex interpret. Joan. Gravii*, Londini, 1650, in-4°. Cet ouvrage est rare : il a été réimprimé par les soins de Jean Hudson, dans le troisième volume de la *collection des petits géographes*, Oxoniæ, 1698 — 1712, 4 volumes in-8°, avec la description de l'Arabie du même Abulféda, en arabe, et la traduction latine, que Grævius avait fait imprimer comme nous le dirons plus loin, mais qui n'avait pas été publiée. Ant. de La Roque a placé une traduction française de cette description de l'Arabie à la suite de son *Voyage en Palestine*, Paris 1717, in-12. II. *Caput primum geographiæ ex arabico in latinum translatæ; promulgari jussit L. A. Muratorius, in Antiquit. italicis medii ævi*, Dissert. LIV, p. 941, 942, t. 3. III. *Tabula Syriæ, arabicè et lat. cum notis Koehleri, et animadversionibus Jo. Jac. Reiskii*, Lipsiæ, 1766, in-4°. IV. *Annales Moslemici, arab. et latinè, à Jo. Jac. Reiskio*, Lipsiæ, 1754, in-4°. V. *Abulfedæ Annales Moslemici, arabicè et latinè, operâ et studiis J. J.* Reiske, etc., *sumptibus atque auspiciis P. F.* Suhm, *nunc primùm edidit J. G.* Ch. Adler. Copenhague, 1789-1794, in-4°. Plusieurs chapitres de la première partie de l'*Histoire universelle* d'Abulféda, qui n'avaient jamais été publiés, ont été donnés en arabe avec une traduction latine de M. Silvestre de Sacy dans la nouvelle édition du *Specimen historiæ Arabum* d'Ed. Pockocke, donnée par M. J. White à Oxford en 1806. Il vient de paraître à Vienne en Autriche une traduction en grec moderne de diverses parties de la Géographie d'Abulféda, dans le t. 2. d'une édition des *Petits géographes grecs*. Cette traduction est de Démétrius Alexandrides. M. Silvestre de Sacy en a donné une notice critique dans le *Magas. encyclop.* VI. *Descriptio Ægypti, arab. et latinè, ed. Jo. Dav. Michaelis*. Gottingæ, 1776, in-4°. VII. *Africa, arabicè, cum notis; excudi curavit J. G. Eichhorn*, Gottingue, 1790, in-8°. On trouve les notes et additions de M. Eichhorn dans la *Bibliothèque théologique universelle*, tom. 4. M. Rink a donné dans les *Memorabilia*, cahier 3, des additions et corrections à cet ouvrage. VIII. *Tabulæ quædam geographicæ et alia ejusdem argumenti specimina, arabicè, ed. Frid. Theoph. Rinck*, Lipsiæ, 1791, in-8°. IX. *Geographia latina facta ex arabico, à Jo. Jac. Reiskio*. Voy. Busching, *Magasin pour l'Histoire de la Géog.* tome 4 et 5. X. *Abulfedæ descriptio regionum Nigritarum*, à la suite de l'édition que Rinck a donnée de Macrizi, *Historia regum Islamiticorum in Abyssiniâ*, Leyde, 1790, in-4°. XI. *Tabula septima ex Abulfedæ Geographiâ, Mesopotamiam exhibens, arabicè, curâ E. F. C.* Rosenmuller, *notas adspersit H. E. G.* Paulus, 1791, insérée dans le *Nouveau répertoire de la Littérature orientale*, vol. 3. XII. *Abulfedæ Arabiæ descriptio. Commentario perpetuo illustravit* Chr. Rommel, Gœttingue, 1801, in-4°. La Géographie d'Abulféda, avec la traduction latine de Gagnier, fut mise sous presse ; il y en eut même dix-huit feuilles

in-fol. ou soixante douze pages de tirées ; mais la mort du traducteur fit abandonner cette édit., qui n'a jamais paru. Gagnier avait publié en 1728, à Londres, le prospectus de cet ouvrage. Plusieurs lexicographes, induits en erreur par ce prospectus, ont annoncé cette traduction comme ayant été publiée à Londres en 1732, in-fol. XIII. *De vitâ et rebus gestis Muhammedis liber, arab, et lat., edente cum notis Joh. Gagnier*, Oxoniæ 1725, in-folio. C'est en partie d'après cet ouvrage, extrait de l'*Histoire universelle* d'Abulféda, que Gagnier a publié en français une vie de Mahomet, Amsterd., 1732, 2 vol. in-12. Réimprimée en 3 v. XIV. ***Auctarium ad vitam Saladini, extractum ex Abulfedæ Historiâ universali, cum versione lat. Alb. Schultens;*** à la suite de *Vita et res gestæ sultani Saladini*, auctore Bohadino, Lugd. Batav., 1732, vel 1755, in-fol. XV. On trouve dans le t. 1er du recueil des *Voyages* de Thévenot, Paris, 1696, 2 vol. in-fol., les *Climats Ahlend et Alsend*, traduits de l'arabe d'Abulféda en latin, avec un avis, par Thévenot, quatre pag. in-fol. XVI. *Historia Saracenorum in Siciliâ (seu Chronicon) excerpta ex Abulfedæ Historiâ universali.* Voy. Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores*, tom. 1er, part. 2, pag. 249-251. XVII. *Ismaëlis Abulfedæ Annalium Moslemicorum excerpta quæ ad historiam Africanam et Siculam spectant sub Imperio Arabum*, dans *Rerum Arab. quæ ad histor. Siculam spectant, ampla collect.*, ed. Rosario Gregorio, Panormi, 1790. La bibliothèque de St.-Germain-des-Prés possédait le manuscrit, de l'*Histoire universelle* d'Abulféda ; il se trouve aujourd'hui dans la bibliothèque du Roi.

Nota. Nous devons à M. Malte-Brun des renseignemens précieux sur Abulféda.

ABUL-HASEN-TELMID vécut dans le 10e siècle. Il s'occupa avec beaucoup de zèle de l'étude et de la pratique de la médecine, dans un livre ayant pour titre *Elmalihi*, qui veut dire la *vraie réalité*. Il traita avec assez de méthode de presque toutes les maladies qui attaquent le corps humain. Ce médecin fut attaché au soudan de Bagdad ; il exerçait sa profession avec une dignité qui dégénéra souvent en orgueil, ou au moins en une sévérité qui ne peut convenir dans la pratique d'un art, dont tous les détails conduisent à l'indulgence et à la commisération.

ABULOLA-AHMED. *V.* ABOUL-OLA.

ABU-MESLEM. *V.* ABOU-MOSLEM.

ABUNDANCE (JEHAN D'), nom que prenait un auteur français du 16e siècle, qui se donnait aussi celui de *Maistre Tyburce*, demeurant en la ville de Papetourte. Ce poète, qui prenait les titres de basochien et notaire royal du Pont-Saint-Esprit, mourut vers 1540 ou 1550. Ses ouvrages consistent en petits poèmes, ballades, rondeaux, farces, chansons, etc. On trouve les titres et les dates du plus grand nombre, dans la *bibliothèque* de du Verdier. Les plus connus maintenant sont : I. *Moralité, mystère et figure de la passion de N. S. J.-C., à unze personnaiges*, Lyon, Benoist Rigaud, sans date, in-8°. II. *Farce nouvelle très-bonne et très-joyeuse de la Cornette, à cinq personnaiges*, mss in-8°, n° 3388, bibliothèque du Roi, fonds de la Vallière. III. *Le*

Joyeulx mystère des trois Roys, à dix-sept personnaiges, m[ss] in-8°, 3387 *ibid.* IV. *Le Monde qui tourne le dos à chacun, et plusieurs, qui n'a pas de conscience*, etc.

ABUNDIUS, évêque de Côme en Italie, mort en 469. Ce prélat, rempli de piété et de lumières, fut envoyé en qualité de légat au concile de Constantinople, par Saint Léon, et fit adopter par les PP. de cette assemblée la *Lettre de Flavien*. Ce prélat avait beaucoup de piété et de lumières.

ABUNOWAS. *V.* ABOU-NOWAS.

ABU-OBEIDAH. *Voy.* ABOU-OBEIDAH.

ABUTEMAN. *V.* ABOU-TEMAM.

ABU-THECHISIEN. *V.* BONNECARDE.

ABUZAID-KHAN, dernier sultan de la race de Gengis-Kan, monta sur le trône en 1317, et mourut en 1336. Il n'y a rien de remarquable dans sa vie, mais elle fait époque dans l'histoire, parce qu'elle termina une dynastie.

ABUZAID-MIRZA servit dans l'armée d'Uleg Beg lorsque ce prince était en guerre avec son fils. Il prit avantage de ces dissensions pour s'élever lui-même en 1450. Il étendit beaucoup sa domination, mais il périt dans une embuscade en 1468, âgé de 42 ans.

ABYDENE, historien célèbre, auteur de l'*Histoire des Chaldéens et des Assyriens*, dont il ne nous reste que quelques fragmens dans la *Préparation évangélique* d'Eusèbe. L'époque où vécut Abydène est aussi incertaine que sa véritable patrie. Il paraît avoir pris pour base de son travail, la grande histoire babylonienne de Berose, dont il n'existe que des fragmens. On y a trouvé de grands rapports avec ce que dit l'Ecriture sur la tour de Babel et le déluge.

ACACE, surnommé le *Borgne*, père des Acaciens, branche des Ariens, avait des talens dont il ne se servit que pour satisfaire son ambition et semer ses erreurs. Cet homme turbulent et dangereux fit déposer Saint Cyrille, eut part au bannissement du pape Libère, et causa d'autres maux. Il écrivit la *Vie d'Eusèbe de Césarée*, dont il était le successeur et le disciple. Il mourut vers l'an 365.

ACACE, évêque de Bérée en Palestine, ami de Saint Epiphane et de Flavien. L'histoire lui reproche d'avoir été le persécuteur de Saint Chrysostôme; mais il reconnut sa faute. Nous avons de lui trois *Lettres*, qu'on trouve dans le *Recueil du concile d'Ephèse et de Calcédoine*, par le père Lupus, ermite de Saint-Augustin.

ACACE, évêque d'Amide sur le Tygre, dans le 5e siècle, accomplit à la lettre le précepte de Saint Paul. « Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger; s'il a soif, donnez-lui à boire. » Il vendit les vases sacrés pour racheter sept mille esclaves perses, mourant de faim et de misère. Il les renvoya à leur roi, qui, touché de cette générosité, voulut voir le saint évêque; et ce fut principalement à leurs entretiens qu'on attribua la paix qui eut lieu entre le monarque persan et l'empereur Théodose le jeune.

ACACE, successeur de Saint Grenade dans la chaire de Constantinople en 471. C'était un homme plein de savoir et d'éloquence; mais peu sincère, et dominé par l'ambition et l'esprit d'intrigue. Voulant avoir la supériorité sur les autres patriarches orientaux, il persuada à l'empe-

reur Zénon, par les plus viles adulations, qu'il pouvait se mêler des questions de la foi. Ce prince publia l'*Henoticon*, édit favorable aux Eutychéens. Félix III (*Voyez* ce mot), irrité contre Acace, prononça anathème contre lui dans un concile de Rome. Cette excommunication ayant été rendue publique à Constantinople, le patriarche se sépara de la communion du Pape, et persécuta les catholiques. Il mourut en 489. Son nom fut rayé des dyptiques de Constantinople, 30 ans après sa mort.

ACADÉMIQUE (les Philosophes de la secte). *Voyez* PLATON, ARCÉSILAS et CARNÉADES.

ACADEMUS ou plutôt HECADEMUS, simple particulier d'Athènes, laissa au peuple un terrain assez considérable pour en faire une promenade. Hipparchus, fils de Pisistrate, l'entoura de murs. Cimon, fils de Miltiade, le planta d'arbres, et en fit un lieu très-agréable. Il y avait un gymnase, et c'était là que Platon rassemblait ses disciples, ce qui a fait donner à sa secte le nom d'Académique. C'est aussi de là que les réunions de savans ont pris depuis le nom d'académiciens. Cicéron avait donné le nom d'Académie à une de ses maisons de campagne, située près de Pouzzoles, sur le bord du lac d'Averne. On y voyait des portiques et des jardins plantés d'arbres, à l'imitation de l'Académie d'Athènes. On croit que Cicéron y composa un de ses ouvrages philosophiques appelé *Questions académiques*..... Il était défendu, sous peine d'expulsion, de rire à l'Académie d'Athènes.

ACAMAPIXTLI, premier roi des Astèques, ou anciens Mexicains. Ce peuple, après une longue guerre avec C...uacan, leur voisin, élut roi Amapixtili son petit-fils. Le nouveau monarque répondit à l'attente des Astèques. Il donna de sages lois, réunit les tribus éparses jusqu'alors, embellit Tenochtitlan, aujourd'hui Mexico; fit creuser des canaux, élever des aqueducs, construire des ponts, qui deux siècles après firent l'admiration des Espagnols. Ce prince fit une guerre opiniâtre à Azafazalco, roi de Tepeacan, qui avait depuis long-temps imposé un tribut aux Astèques; et, s'il ne parvint pas à les en affranchir, il le rendit au moins plus léger et moins onéreux. Il régna 40 ans, et mourut en 1420, au milieu des larmes de ses sujets. Vitzilocutli, son fils aîné, lui succéda par le vœu unanime de la nation, quoiqu'il eût laissé aux Astèques la liberté de se choisir un roi.

ACANTHIUS (GEORGE), savant allemand, florissait dans le 16e siècle. Il cultivait la poésie latine. Nous avons de lui un poëme intitulé: *Philosophiæ Platonicæ, libri III*, imprimé à Bâle en 1554, in-8°.

ACARIE (MARGUERITE), fille d'un maître des comptes de Paris, se fit religieuse carmélite en 1607, et elle mourut en 1660. Elle contribua à réformer son ordre et à le rendre plus austère. Tronçon de Chenevière a écrit sa vie, et l'a publiée à Paris, en 1690, in-8°.

ACARQ (N. de), de l'Académie d'Arras, de celle de la Rochelle et de la Crusca, ci-devant professeur à l'École royale militaire, mort sur la fin du 18e siècle, a donné une *Grammaire française philosophique*, en 2 vol. in-12, et des *Observations sur*

Boileau, Racine, Crébillon, Voltaire, et *sur la langue française en général,* 1 vol. in-8°, 1770. Quand on veut relever les fautes de langage répandues dans les auteurs célèbres, tels que Racine, Despréaux et Crébillon, il faut bien se garder d'avoir soi-même un langage qui prête à la censure et au ridicule; et l'auteur n'est pas exempt de reproches à cet égard. Quoi qu'il en soit, on trouve dans sa Grammaire de la justesse et de la profondeur; ses décisions ne sont pas éloignées des règles du vrai goût, et sa manière d'écrire est quelquefois pleine de chaleur et d'énergie. Ses autres ouvrages sont : I. *Discours de réception à l'Académie de la Rochelle, sur la balance philosophique,* 1763, in-8°. II. *Le Portefeuille hebdomadaire,* ouvrage périodique pour l'année 1770, in-8°. III. *Plan d'éducation publique,* 1776, in-8°. IV. *Remarques sur la Grammaire française de Wailly,* 1787, in-8°.

ACCA (SAINT), évêque d'Exham, dans le comté de Northumberland, mort en 740 à Exham. Il embellit sa cathédrale, perfectionna la musique, et encouragea les études : on ignore pour quelle cause il fut banni de son siége, dans lequel il fut ensuite réintégré. On a de lui un *Traité sur les souffrances des Saints; plusieurs Epîtres,* des offices pour son église et d'autres ouvrages.

ACCARIAS DE SÉRIONNE. *Voyez* SÉRIONNE.

ACCARISI (ALBERT), né dans le duché de Ferrare, vivait dans le 16e siècle. Il fit imprimer, en 1543, un ouvrage intitulé : *Vocabulaire, grammaire et orthographe de la langue vulgaire.* Fontanini place cette méthode au premier rang. (Voyez *Biblioteca italiana.*)

ACCARISI (FRANÇOIS), l'un des plus célèbres jurisconsultes du 17e siècle, naquit à Ancône en Italie. Il enseigna à Pise et à Sienne, où il avait fait ses études, et mourut dans cette dernière ville en 1622.

ACCARISI (JACQUES), né à Bologne, professeur de rhétorique à Mantoue en 1627, mort au mois d'octobre 1654, a publié un volume de *Discours,* un autre de *Lettres,* et une traduction latine de l'*Histoire des troubles des Pays-Bas,* par le cardinal Bentivoglio. Plusieurs *Dissertations* et autres ouvrages du même auteur sont restés manuscrits.

ACCETTO (REGINALD), né à Massa, dans le royaume de Naples, mort dans cette dernière ville en 1590, a publié un *Trésor de la langue vulgaire,* en italien, 1572.

ACCIAIUOLI (NICOLAS), grand sénéchal de Naples, descendait d'une famille de marchands dont la profession était la vente de l'acier, d'où elle tira son nom. Les agrémens de sa figure et de son esprit plurent à Catherine de Valois, princesse de Tarente, qui lui confia l'éducation de son fils. Il resta fidèle à Jeanne Ire au milieu de ses adversités. Ce fut elle qui le fit nommer grand sénéchal et le chargea de l'administration du royaume. Seul incorruptible au milieu d'une cour licencieuse, il réparait les maux que Jeanne attirait sur le royaume par son imprudence. Lors de sa seconde fuite, il quitta Naples le dernier, sollicita les secours des Florentins ses compatriotes, et parvint à l'y ramener encore. Acciaiuoli

était né en 1310; il mourut en 1366, comblé d'honneurs et de richesses.

ACCIAIUOLI (Pierre-Antoine), et Jacques son fils, originaires de Florence, ont composé des poésies latines au 16ᵉ siècle. Leurs ouvrages n'ont point été publiés; leurs contemporains en ont fait de grands éloges.

ACCIAIUOLI (Reinier), duc d'Athènes, d'une famille noble et ancienne de Florence, fit la conquête d'Athènes, de Corinthe, et d'une partie de la Béotie, au commencement du 15ᵉ siècle: on vit alors la Grèce presque tout entière soumise à un citoyen florentin, fils d'un marchand; mais cette principauté, qui avait formé autrefois de puissantes républiques, était pauvre, déserte et corrompue. Sa femme Euboïs ne lui ayant point laissé d'enfant mâle, il légua Athènes aux Vénitiens, Corinthe à Théodore Paléologue, qui avait épousé l'aînée de ses filles; il donna la Béotie, avec la ville de Thèbes, à Antoine son fils naturel, qui s'empara d'Athènes, et que Mahomet II reprit sur ses successeurs en 1455.

ACCIAIUOLI ou ACCIAJUOLI (Ange), cardinal, légat et archevêque de Florence, sa patrie, mort en 1407, a composé un ouvrage en faveur d'Urbain VI. Il retint les Florentins dans l'obéissance à ce pontife, dont le cardinal de Prata voulait les détacher, pour les soumettre à Clément VII. Le but de l'ouvrage du cardinal Acciaiuoli est de trouver les moyens d'éteindre le schisme qui désolait alors l'Eglise.

ACCIAJO (Paris), sculpteur en bois; ses principaux ouvrages sont le tabernacle du grand autel et les ornemens des orgues de la cathédrale de Sarzane.

ACCIAJUOLI (Donato), savant illustre, et bon citoyen, rendit de grands services à Florence sa patrie, qui lui avait confié différens emplois. Il était né en 1428, de Névio Acciajuoli, petit-fils de Reinier. On a de lui: I. quelques *Vies de Plutarque*, traduites en latin; Florence, 1478, in-fol. II. *Les Vies d'Annibal, de Scipion et de Charlemagne*, imprimées avec les précédentes. III. Des *Notes sur la morale et la politique d'Aristote*, qu'il devait en partie à Argyrophile son maître; Parisiis, 1555, in-fol. IV. *Storia Fiorentina tradotta* (du latin de Léonard Arétin), *in volgare*, Vinegia, 1476, in-fol. Cette édition est rare, mais celle de Venise, 1560, in-4°, est plus complète, parce qu'elle est augmentée d'une continuation jusqu'à 1560, et de notes, par François Sansovin. Il mourut en 1478, à Milan, où il était allé demander au duc des secours pour les Florentins contre le Pape, et le roi de Naples. La république dota ses filles pour reconnaître les services du père, sa probité et son désintéressement ne lui ayant pas permis de faire fortune.

ACCIAJUOLI (Zanobio), dominicain, né à Florence en 1461, de la même famille que le précédent, fut bibliothécaire du Vatican depuis 1518 jusqu'en 1520, année de sa mort, sous Léon X, le protecteur des lettres. Il nous a laissé: I. la *Version* de quelques ouvrages d'Olympiodore, de Théodoret et de S. Justin. II. Des *Poèmes*, des *Sermons*, des *Lettres*, des *Panégyriques*. Ces différens ouvrages écrits en latin ne sont guère au-dessus du médiocre.

ACCIAJUOLI (MAGDALENA SALVETTI), naquit à Florence, et y épousa le noble Zanobi. Elle réunit à la beauté, l'esprit et les talens. Liée d'amitié avec Christine de Lorraine, grande-duchesse de Toscane, elle la célébra dans ses vers. Elle avait commencé un grand poëme, intitulé *David persécuté*, mais elle mourut sans l'achever en 1610. Cependant, il parut au moins ce qui était fini, à Florence, en 1611, in-4°. Ce volume est rare. Ses autres *Poésies*, dans lesquelles on trouve de l'élégance et de la pureté, ont été recueillies à Florence par Zozi, 1590, 2 vol. in-4°.

ACCIO-ZUCCHO. *Voyez* Accius-Zucchus.

ACCIUS TULLIUS, prince ou chef des Volsques en Italie, ennemi déclaré des Romains, donna à Coriolan, réfugié près de lui, le commandement d'une armée pour les combattre.

ACCIUS NEVIUS ou NAVIUS, l'un des augures romains sous le règne de Tarquin-l'Ancien. Ce prince l'ayant consulté dans une guerre contre les Sabins, lui demanda, dans l'intention de le confondre, si la chose qu'il pensait alors était praticable. Accius consulte les oiseaux, et répond affirmativement. « Je songeais, dit le roi, à couper ce caillou avec ce rasoir. Essayez, reprit Accius, et punissez-moi si vous ne réussissez pas. » Le roi, selon Denys d'Halicarnasse, coupa le caillou avec tant de facilité, qu'il se blessa légèrement lui-même. Quoique tous les historiens de Rome aient parlé du rasoir et du caillou d'Accius, nous nous en tiendrons à l'opinion de Cicéron, la seule admissible. « Regardez, dit-il, avec mépris, le rasoir et le caillou d'Accius ; un ami de la sagesse n'a aucun respect pour les fables. »

ACCIUS ou ATTIUS (LUCIUS), poète tragique latin, naquit à Rome, d'un affranchi, 170 ans avant J.-C. Accius est un des plus anciens poëtes latins, aussi son style, au rapport de Quintilien, est dur, sans élégance, et porte l'empreinte de cette rudesse qui caractérise toujours ceux qui s'élèvent les premiers dans un art où ils n'ont point eu de modèles, et qu'ils sont presque forcés de créer. Il eut pour rival dans la carrière dramatique Pacuvius, qui avait plus de connaissance de l'art, mais moins de génie que lui. Pour porter un jugement sur ce poète, nous sommes obligés de nous en rapporter aux Anciens et à ses contemporains ; car il ne nous reste aucun de ses ouvrages. Nous savons seulement qu'il fut fort estimé de son siècle, et de Decius Brutus dont il chanta les victoires, et qui, par reconnaissance de ses éloges, fit graver de ses vers sur les monumens qu'on éleva à la gloire de ses succès. Robert Etienne, dans ses recueils des poëtes anciens, nous a transmis des fragmens d'Accius. On y trouve les titres de quelques-unes de ses tragédies, qui sont : *Atrée, Andromaque, Médée, Clytemnestre, Andromède, Méléagre, Thésée, La Thébaïde, Les Troyennes, Philoctète*, sujets connus, et traités depuis par les Modernes. Accius, outre ces tragédies tirées de l'histoire grecque, en avait composé une sur les *Tarquins*, ainsi que deux comédies dont les titres sont : 1° *Le Mariage*, 2° *Le Marchand*.

ACCIUS DE PISAURE (ACCIUS PISAURIENSIS), orateur célèbre de Rome, contre lequel Cicéron dé-

fendit Aulus Cluentius. C'est de lui qu'il parle avec éloge dans ses livres *de l'Orateur*.

ACCIUS (Zuccaus), poète italien du 16ᵉ siècle, n'est connu que des savans. Il a paraphrasé en sonnets italiens les *Fables d'Esope*, mises en vers élégiaques par Romulius, poète latin du 13ᵉ siècle. Ces fables, réimprimées à Francfort, avec d'autres fabulistes, en 1660, in-8ᵒ, parurent d'abord à Vérone, en 1479, et à Venise, en 1491, in-4ᵒ. Jules Scaliger en fait un grand éloge; mais il ne faut pas prendre à la lettre les louanges ni les censures de ce critique.

ACCOLTI ou ACCOLTUS (Benoit), jurisconsulte célèbre, né à Arezzo, en 1415, d'une famille noble, originaire de la même ville, remplaça Le Pogge dans l'emploi de secrétaire de la république, en 1459. Il mourut vers 1466. Il a laissé: I. Une histoire bien écrite, intitulée: *De bello à christianis contrà barbaros, pro Christi sepulchro et Judeâ recuperandis, libri quatuor*, Venise, 1532, in-4ᵒ, et Bâle, 1544, in-8ᵒ. Cet ouvrage, qui servit comme de texte au Tasse pour sa Jérusalem délivrée, fut traduit en français, 1620, in-8ᵒ. II. *De præstantiâ virorum sui ævi*, Parme, 1692, in-12. Il a encore laissé d'autres ouvrages. Sa mémoire était si heureuse, qu'ayant un jour entendu une harangue latine prononcée par un ambassadeur du roi de Hongrie devant le sénat de Florence, il la répéta ensuite mot pour mot.

ACCOLTI (François), aussi nommé François d'Arezzo ou Aretin, du nom de sa patrie, frère du précédent, fut appelé *le prince des jurisconsultes de son temps*, et honoré du titre de chevalier. Il professa la jurisprudence dans plusieurs académies. Il était d'une éloquence victorieuse dans les disputes publiques, et d'un conseil excellent dans le cabinet. La considération dont il jouissait, était si grande, qu'à l'avénement de Sixte IV au trône pontifical, il se flatta d'obtenir la pourpre. En effet, ce pape déclara « qu'il la lui aurait volontiers accordée, s'il n'eût craint que sa promotion, en l'enlevant à ses disciples, ne nuisît aux progrès de la jurisprudence. » On l'a accusé, mais sans preuves, d'une avarice sordide : les trésors qu'il amassa, furent le fruit de ses travaux, qui étaient alors fort lucratifs. Il mourut de la pierre, aux bains de Sienne, en 1483. Il laissa un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont: I. *Sancti Chrysostomi Homœlii in Evangelium Sancti Joannis*, Romæ, 1470, in-fol. II. *Phalaridis Epistolæ Romæ, Ulric han, circa* 1469, in-8ᵒ. III. *Diogenis cynici philosophi Epistolæ*. Il cultiva aussi la poésie latine. Ses lettres latines sont conservées à Milan dans la bibliothèque Ambroisienne.

ACCOLTI (Bernard), fils de Benoît et frère de Pierre, eut de son temps une grande célébrité comme poète; mais ce qui nous est parvenu de ses œuvres, semble accuser ses contemporains d'engouement et de prévention. L'Arioste ne l'en appelle pas moins « la graude lumière d'Arezzo, Accolti l'unique. »

E' il gran lume Aretin, l'unico Accolti.

(Orl. Fur., cant. 46, st. 10). Les modernes en ont jugé bien autrement. On ignore l'époque précise de sa naissance et de sa mort. Il parait seulement qu'il survécut à

l'Arioste. Sa *Virginie*, comédie en cinq actes et en vers, 1553, écrite en octaves ou *ottava rima*, et ses vers, Florence et Venise, 1519, attirèrent les applaudissemens les plus extraordinaires de ses contemporains.

ACCOLTI (Pierre), cardinal, né à Florence, en 1497, fils de Michel, troisième fils de Benoît l'historien, et neveu de l'Unico Aretino, gentilhomme, fut considéré et employé par différens papes. Il mourut à Florence en 1549. On a de lui un *Traité des droits du pape sur le royaume de Naples*.

ACCOLTI (Benoit), chef d'une conspiration contre le pape Pie IV. Il avait pour complices Pierre Accolti, son parent, le comte Antoine de Canossa, le chevalier Pelliccione, Prosper d'Ettore, et Thadée Manfredi, tous accablés de dettes, et d'un esprit ardent et inquiet. Le motif, ou plutôt le prétexte de cette conspiration, fut que Pie IV n'était pas véritablement pape. Ils ne voulaient l'assassiner, que pour en mettre un autre à sa place. Accolti faisait espérer à ses compagnons de grandes récompenses. Il avait promis de donner Pavie à Antoine, Crémone à Thadée, Aquilée à Pelliccione, et un revenu de cinq mille écus à Prosper. Leur projet transpira. Accolti, accusé d'avoir demeuré à Genève, commença à devenir suspect au pape, en demandant trop souvent audience. Il fut pris avec ses compagnons, et tous subirent le dernier supplice, en 1564.

ACCOLTI (Léonard et Pierre), fils de Fabrice Accolti, troisième fils d'Accolti l'historien. Léonard fut chancelier des archives de Florence, en 1600. — Pierre fut docteur en droit et professeur. Tous deux ont laissé quelques écrits. Il eut deux filles et un fils nommé Jacopo, en qui s'éteignit à Florence, en 1699, l'illustre famille des Accolti.

ACCORAMBONA (Vittoria), duchesse de Bracciano, fut la femme la plus belle et la plus malheureuse de son siècle. Sa beauté fut la cause principale de tous ses malheurs. Une inscription latine, composée par un poète du temps, et dont voici la traduction, donne une idée assez juste de la vie et de la mort de cette femme. « Je fus deux fois victime de la rage des Ursins: d'abord, ils m'enlevèrent mon époux, et le duc, son meurtrier, étant devenu mon mari, ses armes si célèbres ornèrent mon écusson. La fureur d'un autre des Ursins m'enlève mon frère, et lui enlève sa sœur, en nous massacrant tous les deux à la fois. Ce n'est pas sans raison que je reçus le nom de *Victoire*, puisque ma mort me donna la palme du martyre... Le lion de Venise nous vengea, et le meurtrier d'une brebis innocente reçut enfin la juste punition de son crime.» On a de cette dame des poésies imprimées sous le nom de *Virginia N...*, et l'on conserve dans la bibliothèque Ambroisienne un poème en terza rima, intitulé : *Lamento di Virginia N...*, où elle déplore la mort de son mari. M. Adry publia en 1800 l'histoire de Vittoria Accorambona, in-4°. Elle a été réimprimée en 1807, in-12, avec beaucoup de corrections.

ACCORAMBONI (Jérome). *Voyez* Eugubinus.

ACCORDS (le seigneur des). *Voyez* Tabourot (Estienne).

ACCORSO (Marie-Ange), né à Aquila, ville du royaume de Naples, est compté parmi les critiques les plus savans et les plus ingénieux du 16e siècle. Il possédait les langues grecque, latine, française, espagnole, etc.... Il a composé : *Diatribæ in Ausonium, Jul. Solinum et Ovidium*, Romæ, 1524, in-folio. Cet ouvrage, devenu très-rare, est un témoignage de son érudition et de son discernement. On l'accusa de s'être approprié les notes de Fabricio Vérano sur Ausone, pour les faire entrer dans ses *Diatribes*; il se justifia avec chaleur de ce prétendu plagiat. Il avait aussi travaillé sur Claudien; mais cet ouvrage n'a jamais été imprimé. On lui est redevable de l'*Ammien Marcellin*, en 1533, augmenté de cinq livres; et de la première édition des *Lettres de Cassiodore*. Coronelli dit faussement dans sa *Biblioteca universale*, tom. 1, pag. 914 et 916, que Marie Accorso a écrit sur l'invention de l'imprimerie. Cet auteur n'a rien publié à ce sujet; mais on sait qu'il a écrit de sa main sur un *Donat* imprimé en vélin, que « Jean Faust, bourgeois de Mayence, oncle maternel de Jean Schœffer, avait inventé le premier l'art d'imprimer avec des caractères de cuivre, etc., et que ce *Donat* avait été imprimé l'an 1450. » Ce passage a été montré par Alde le jeune à Angelo Rocca, qui l'a rapporté dans sa *Biblioteca Vaticana*, Romæ, 1591, in-4°, pag. 411.

ACCURSE (François), natif de Florence, en 1151, et professeur en droit à Bologne. Il fut surnommé l'*Idole des jurisconsultes*, et ne serait certainement pas celle des bons latinistes de nos jours. Sa *Glose continue* sur le droit, écrite en style barbare, mais plus méthodique que celles des glossateurs qui avaient écrit avant lui, eut beaucoup de succès dans un temps où il fallait peu de mérite pour réussir. Boileau, dans son *Lutrin*, s'égaye aux dépens de ce jurisconsulte:

> A l'instant il saisit un vieux infortiat,
> Grossi des visions d'Accurse et d'Alciat.

Ce commentateur a été ensuite commenté lui-même. Les écrivains qui en ont parlé varient beaucoup sur l'époque de sa mort: l'opinion la plus probable est qu'il mourut vers 1229, à soixante-dix-huit ans. Il laissa un fils, qui se distingua dans le droit comme son père, et qui le professa à Toulouse. Les *Commentaires* d'Accurse sont imprimés avec le *Corps du Droit*, en 6 vol. in-fol., à Lyon, 1627. Sa fille, née à Bologne, apprit de lui le droit, et le professa publiquement dans sa patrie, au rapport de Pancirole.

ACCURSE (François), fils aîné d'Accurse, le jurisconsulte, professa le droit à Bologne avec un grand succès. Edouard Ier, roi d'Angleterre, à son retour de la Palestine, l'engagea à venir remplir les mêmes fonctions dans les provinces de France qu'il possédait, et l'attira ensuite en Angleterre, d'où il revint à Bologne, en 1280. Il mourut en 1321.

ACCURSE (Cervot), frère du précédent et second fils de François, fut reçu docteur en droit à l'âge de 17 ans, et suivit la carrière de son père. Ses gloses sont peu estimées.

ACCURSE (Bon), né à Pise, était imprimeur à Milan. Il est auteur des ouvrages suivans (*V.* Maittaire, *Annalium typogra-*

phicarum) : I. *Vocabularium lat. græcum*, 1497, in-4°. Regii, per Dyonis. de Bertochis. II. *Codicis imperatoris Justiniani, libri IX, cum glosis perpetuis Boni Accursii, ex recensione Andreæ Rumel*, Norimbergæ, Andreas Frisner, 1475, in-fol. (prima editio). III. *Joannis Crastoni Lexicon græco-latinum, ex recensione et cum præfatione Boni Accursii Pisani*, Mediolani, vers l'an 1480 et in-fol. IV. *Præfatio, correctiones in Ovidium*, Vicentiæ, 1480, 2 vol. in-fol. ; *eadem*, Venetiis, 1498, in-fol. V. *Æsopi vita et fabulæ græcè cum versione latinâ verbum pro verbo*, vers 1488, edit. prim. in-4°. VI. *Dialogus de nobilitate*, qui se trouve dans *Decem dialogi variorum auctorum*, 1475, in-fol. VII. *Historiæ augustæ scriptores*, Mediolani, 1475, 2 vol. in-fol. edit. prim.

ACÉPHALES, hérétiques. Ils s'élevèrent vers la fin du 5e siècle. Ils étaient ainsi nommés, parce que, suivant la signification du mot grec, *ils n'avaient point de chef. Voy.* l'art. ALAMUNDAR.

ACERBO (FRANÇOIS), né à Nocéra, jésuite et poète, publia, en 1666, à Naples, des poésies intitulées : *Ægro corpori à Musâ solatium*. Ce recueil charma ses maladies. Il est estimé des amateurs de la langue latine.

ACERNUS (SÉBASTIEN-FABIAN), Polonais, né en 1551 et mort en 1608, fut bourguemestre de la ville de Lublin. Il mourut dans la misère par suite des prodigalités de sa femme. Son poème latin intitulé : *Victoria deorum*, lui a valu le nom de *l'Ovide Sarmate*. Cet ouvrage est fort rare, ayant été brûlé. Il est auteur de beaucoup d'autres ouvrages.

ACERRONIA, femme de la cour d'Agrippine, se trouvait avec cette princesse sur le navire que Néron avait fait préparer pour noyer sa mère, et qui s'entr'ouvrit à un signal donné. Il était nuit : Acerronia cria du milieu des flots qu'elle était Agrippine, qu'on sauvât la mère de l'empereur. Aussitôt elle fut assommée par l'équipage à coups de crocs et de rames. Agrippine, plus habile, et plus maîtresse d'elle-même, se sauva à la nage ; mais elle fut assassinée le lendemain.

ACESAS, célèbre brodeur dans l'antiquité, né à Patavo en Lycie, travailla conjointement avec Hélicon de Carystée au voile sacré de la Pallas Polias d'Athènes. Suivant Athénée, Hélicon était fils du premier, qu'il nomme Acésas, et il le dit natif de Salamine, dans l'île de Chypre. On se rendait à Delphes, pour y admirer un de leurs ouvrages consacrés à Apollon. Leurs noms étaient tracés sur cet ouvrage précieux, avec la remarque que c'était Minerve même qui les avait doués de ce talent surnaturel.

ACESE, évêque novatien, soutint au concile de Nicée, que l'on devait exclure de la pénitence ceux qui étaient tombés en faute après le baptême. Constantin, en présence de qui cet enthousiaste avançait cette opinion, fâché de ce qu'il fermait le paradis à tant de monde, lui répondit : En ce cas, faites-vous une échelle, et montez au ciel tout seul.

ACEVEDO (ALONZO-MARIA), jurisconsulte espagnol du 18e siècle, a écrit un bon ouvrage contre la torture. Il est mort à la fleur de l'âge.

ACHA (Maimoun-Ben-Cais), fameux poète arabe, florissait aux 6ᵉ et 7ᵉ siècles. Il est auteur d'un poème de 64 vers, admiré des Arabes. M. Sylvestre de Sacy en a donné l'analyse.

ACHAB, fils et successeur d'Amri, se distingua parmi tous les rois d'Israël par ses impiétés. Il épousa Jézabel, fille du roi des Sidoniens, femme impérieuse, cruelle et digne d'un tel époux. C'est à la prière de cette princesse qu'il dressa un autel à Baal, dieu des Chananéens. Elie lui prédit qu'une sécheresse de trois ans désolerait son pays. Le prophète ajouta de nouveaux prodiges, qui ne le touchèrent pas davantage; le feu du ciel consuma sa victime en présence de huit cent cinquante prophètes de Baal, qui, ayant demandé inutilement à leur fausse divinité le miracle que le vrai Dieu avait opéré à la prière d'Elie, furent massacrés par le peuple. Achab remporta ensuite avec une petite armée, deux victoires signalées sur Benadab, roi de Syrie, qui était venu mettre le siége devant Samarie avec des troupes innombrables. Ce prince continua ses déréglemens et ses injustices: il s'empara, pour agrandir ses jardins, de la vigne de Naboth, contre qui Jézabel suscita de faux témoins pour le faire mourir. Achab perdit bientôt lui-même la vie dans une bataille contre le roi de Syrie. Les chiens léchèrent le sang qui avait coulé de ses blessures, comme ils avaient léché celui de Naboth, vers l'an 898 avant Jésus-Christ.

ACHAB, fils de Cholias, un des deux faux prophètes qui séduisaient les Israélites à Babylone. Le Seigneur les menace, par Jérémie, de les livrer à Nabuchodosor, qui les fera mourir aux yeux de ceux qu'ils ont séduits; et tous ceux de Juda qui seront à Babylone se serviront de leur nom, lorsqu'ils voudront maudire quelqu'un, en disant: « Puisse le Seigneur vous traiter comme il traita Achab et Sédécias, que le roi de Babylone fit frire dans une poële ardente! (*Jérém.* 29, 22.) » Quelques-uns croient qu'Achab fut un des vieillards qui essayèrent de corrompre la chaste Suzanne.

ACHÆMÈNES, fils de Darius et frère de Xerxès. Il perdit la vie dans une expédition qu'il commandait contre les Egyptiens, l'an 462 avant J. C.

ACHÆUS, poète tragique grec, natif d'Eubée, fils de Pythodore, vivait dans la 82ᵉ olympiade, ou, suivant Saxius (*Onomast. lit.*) vers la 74ᵉ, d'où l'on peut conjecturer qu'il était postérieur à Sophocle, mais antérieur à Euripide. Il a écrit: I. Trente-trois *Tragédies*, d'autres disent quarante-quatre, telles que Κυκνος, Œdipe, Philoctète, Omphale, Αιτος, περιδους, Φριξος, etc. Toutes ces pièces sont perdues, à l'exception de quelques fragmens qu'on trouve dans *Hug. Grotii fragm. tragycorum et comicorum græcorum.* II. Un poème satirique: *Alcmæon.* III. plusieurs autres *drames satiriques*, par exemple, Αἴθων σατυρικός; Ἥφαιστος σατυρικος; Ιρις σατυρικη; Ομφάλη σατυρ; Μοίραι, et d'autres. Ces ouvrages sont également perdus.

ACHÆUS, poète tragique grec, naquit à Syracuse; il vivait après la 74ᵉ olympiade, la 480ᵉ année avant J. C. Il a composé dix *Tragédies* qui sont perdues.

ACHÆUS, fils d'Andromachus

fut d'un grand secours à Séleucus Céraunus, roi de Syrie, dans la conquête de l'Asie en-deçà du Taurus. Ce prince ayant été assassiné, il fit punir ses meurtriers et conserva à Antiochus, frère de Séleucus, la couronne royale dont il aurait pu facilement s'emparer. Il servit d'abord très-fidèlement le nouveau roi qui, en récompense, lui confia le gouvernement de l'Asie Mineure. Mais par la suite, il se révolta, et se fit proclamer roi 219 ans avant J.-C. Le roi légitime, qui était alors en guerre avec Ptolomée Philopator, fit une trève avec son ennemi et marcha vers l'usurpateur. Celui-ci, après avoir été vaincu plusieurs fois, se retira dans la citadelle de Sardes, et s'y défendit long-temps. Il était sur le point de s'en évader, quand deux traitres le livrèrent à Antiochus, qui le fit périr.

ACHAIE, roi d'Ecosse, fut élevé en 788 sur le trône, et gouverna avec sagesse. Il repoussa les incursions des Anglais et des Irlandais. Il fit alliance avec Charlemagne, et mourut en 819, après un règne de 31 ans.

ACHALEN, roi des Bretons Northumbres, qui, dans le 6e siècle, ayant perdu son territoire, passa dans le pays de Galles. Lui et Arthaned, son frère, ont été fameux par une bataille soutenue sur un seul cheval, sur la montagne de Maelwg, dans le comté de Cardigan, pour venger la mort de leur père.

ACHAN, de la tribu de Juda, cacha à la prise de Jéricho 200 sicles d'argent, un manteau d'écarlate et un lingot d'or contre la défense de Dieu. Josué le fit lapider avec sa femme et ses enfans.

ACHARD, abbé de Saint-Victor à Paris, évêque de Séez en 1105, est auteur d'un traité sur l'*Abnégation de soi-même*, plein de douceur et de véritable philosophie et de la *Tentation du Seigneur dans le désert*. Achard devint évêque d'Avranches en 1161, et reçut plusieurs preuves d'estime de la part de Henri II, roi d'Angleterre, et d'amitié de Saint Thomas de Cantorbéri; il mourut le 29 mars 1171. *La vie de Saint Gezelin*, est d'un autre Achard, savant théologien, qui florissait aussi dans le 12me siècle, et auquel Saint Bernard, dont il était l'élève, confia le monastère de Clairvaux.

ACHARD (Antoine), né à Genève en 1696, mort en mai 1772, pasteur de l'église française du Werder, et membre de l'académie royale de Berlin. Il a laissé dans les *Mémoires* de cette académie, pour l'année 1745, le canevas d'un ouvrage considérable sur la liberté, qui n'a point paru. On a publié après sa mort deux vol. de ses *Sermons*, Berlin, 1774, in-8°.

ACHARD (François), fils du précédent, né à Berlin en 1753, se distingua dans les sciences naturelles, et fut membre de plusieurs académies: il publia de nombreux *Mémoires* dans les recueils de la société des curieux de la nature, de l'académie de Berlin et de Gottingue. On trouve la liste de ses dissertations, dans l'*Histoire littéraire de Genève*, par Sennebier, tome 3. Un grand nombre a été recueilli et publié en 2 volumes en allemand.

ACHARD (François), né à Genève en 1708, fut conseiller de justice supérieure à Berlin, et membre de l'académie royale. Il

a publié des *Réflexions sur l'infini mathématique*, et est mort en 1784.

ACHARD (Claude-François), docteur en médecine, secrétaire de l'académie de Marseille, et bibliothécaire de cette ville, né en 1758 et mort en 1809. Il a laissé de nombreux ouvrages : I. *Dictionnaire de la Provence et du Comtat venaissin*, Marseille, 1785—87, 4 vol. in-4°. II. *Description historique, géographique et topographique, de la Provence et du Comtat.* Aix, 1787, in-4°. III. *Tableau de Marseille*, 1 vol. sur deux, qui devaient paraître. IV. *Bulletin des sociétés savantes de Marseille*, 1802, in-8°. V. *Cours élémentaire de bibliographie*, ou la *Science du Bibliothécaire.* Marseille 1807, 3 vol. in-8°. Ce n'est qu'un extrait mal imprimé et fort mal corrigé du *Manuel* de Fournier, et du *Dictionnaire* de Peignot.

ACHARDS (Eléazar-François de la Baume des), né à Avignon en 1679, d'une famille noble et ancienne, embrassa l'état ecclésiastique. Il se distingua tellement par sa doctrine, et surtout par sa charité dans le temps de la peste de 1721, qu'il mérita d'être nommé évêque d'Halicarnasse. Son élévation ne servit qu'à augmenter son zèle et sa piété. Clément XII, instruit de ses talens et de son esprit de pacification, lui proposa d'aller en qualité de vicaire apostolique, terminer des différends scandaleux entre les missionnaires de la Chine. Ce pieux évêque se chargea de cette commission, aussi périlleuse que délicate. Un sort à peu près semblable à celui du cardinal de Tournon l'attendait dans la même carrière. Après deux ans de voyages sur mer, et autant d'années de travaux inutiles pour la paix, il mourut à Cochin, le 2 avril 1741, martyr d'un zèle infatigable et extrêmement traversé. L'abbé Fabre, qui le remplaça, fit imprimer une *Relation* de sa mission, intéressante, mais diffuse, sous le titre de *Lettres édifiantes et curieuses;* Venise 1746, in-4°; 1753, 3 vol. in-12.

ACHARY, docteur musulman, né vers l'an 265 de l'hégire (878 de J.-C.), mort à Bagdad en 324 (936 — 7), est le chef d'une secte qui porte son nom. Les points fondamentaux de sa doctrine, sont la prédestination gratuite et absolue, et la prédestination physique. Il prétendait que Dieu était un agent général, qu'il était l'auteur de toutes les actions des hommes; quoique ceux-ci fussent libres et acquissent un mérite ou un démérite, en faisant les choses commandées ou défendues. Lorsqu'Achary fut mort, ses disciples l'enterrèrent secrètement pour que sa sépulture ne fût pas profanée par les Hanbalites et Motazélites, leurs ennemis.

ACHAZ, roi de Juda, fils et successeur de Joathan, surpassa en impiété tous ses prédécesseurs. Son armée fut défaite par Raziu, roi de Syrie, qu'il avait vaincu d'abord, et par Phacée, roi d'Israël. Il implora le secours du roi d'Assyrie, Theglat-Phalassar, et fit dresser un autel sacrilége pour lui plaire. Theglat-Phalassar entra dans Jérusalem, obtint d'Achaz ce qu'il y avait de plus précieux dans le temple, et le contraignit à lui payer un tribut. Ce prince mit le comble à ses impiétés en faisant fermer les portes du temple, et en défendant au peuple

d'y aller offrir des victimes et des prières. Il mourut vers l'an 726 avant J.-C., après un règne de 16 ans, et fut privé de la sépulture des rois. Sous son règne, l'Ecriture fait mention d'un gnomon ou cadran solaire, qui est le plus ancien monument de ce genre dont les historiens aient fait mention. Il prouve que les Hébreux savaient déjà diviser le jour par parties égales, méthode qu'ils tenaient sans doute des Chaldéens, qui la transmirent ensuite aux Grecs.

ACHÉ (le comte D'), vice-amiral des armées navales de France, né en 1716, commanda l'escadre envoyée par le gouvernement, en 1757, dans la mer de l'Inde. Il n'est célèbre que par ses revers. Il soutint les combats les plus malheureux, et se vit enlever, en peu de mois, tous les établissemens français de la côte de Coromandel et de Malabar. Il est mort en France à la fin du siècle dernier, après avoir vieilli dans les premiers grades de la marine.

ACHEMÈNE, roi des Perses, connu par ses richesses immenses, était fils d'Egée. Il faut remarquer que les mots d'Achemène, de Sapor, d'Artaxerxès, étaient des noms communs aux rois de Perse, et qui signifiaient un roi qui commande aux autres rois.—ACHEMÈNES est aussi le nom particulier d'une famille de rois persans qui occupa le trône jusqu'à Darius Codoman; d'où vient le nom d'Acheméniens, que les anciens poètes ont donné aux Perses.

ACHEN (JEAN VAN), peintre, naquit à Cologne, en 1556, de parens aisés, et mourut en 1621, à Prague. Etant fort jeune, la plume lui servait autant à dessiner qu'à écrire; mais ce qui étonna les artistes, ce fut le portrait ressemblant qu'il fit d'une duchesse qui passa par la ville; il était alors âgé de dix à onze ans. Il fut placé chez George ou Jerrigh, qui peignait le portrait. En six années Van Achen devint bon peintre; il s'appliqua depuis à dessiner d'après Sprenger. Il voyagea en Italie et fut adressé à Venise chez un peintre flamand nommé Gaspard Reims; cet homme n'eut pas plutôt su que Van Achen était allemand, que prévenu contre son talent, il l'envoya chez un Italien qui brocantait les ouvrages des artistes. Van Achen fit quelques copies qui plurent beaucoup; mais n'ayant pas perdu de vue la façon dont Gaspard l'avait reçu, il mit tout son art à se peindre dans un miroir, et se représenta riant; il envoya cette tête à Gaspard Reims, qui avoua n'avoir jamais rien vu de plus beau; il vint s'excuser de sa prévention, prit Van Achen chez lui, et conserva toute sa vie ce portrait. Van Achen quitta Venise, et fut à Rome; son premier ouvrage dans cette grande ville fut la *Naissance de Jésus-Christ*, pour l'église des jésuites. Ce tableau était peint à l'huile sur une plaque de plomb. Ce peintre fit encore son portrait: il tient en riant une coupe de vin; on voit près de lui une femme, nommée Mandone Venusta, fort connue, qui jouait du luth. On regarde ce tableau comme le plus beau qu'il ait fait. De Rome, il alla à Florence, où il fit le portrait de Madona Laura, qui excellait dans la poésie. On a de ce peintre une grande quantité de tableaux précieux.

ACHENWALL (GODEFROI), né

le 20 octobre 1719 à Elbing, en Prusse. Après avoir fait ses études à Iéna, il alla à Leipsick; il enseigna à Marburg l'histoire, la statistique, le droit public et la diplomatie. C'est lui et Eberhard Otto, qui, les premiers, réduisirent la statistique en science. Parmi ses nombreux écrits, et qui sont justement estimés, nous citerons les suivans: I. *Constitution des royaumes et états d'Europe.* II. *Elementa juris Naturæ.* —Ces ouvrages eurent, en peu de temps, jusqu'à six éditions.

ACHÉRY (dom Luc d'), né à Saint-Quentin en Picardie l'an 1609, fit profession dans la congrégation de Saint-Maur, et s'y rendit recommandable par un profond savoir, joint à une piété douce. Son soin principal, après ses premières études, fut de déterrer toutes les pièces de l'antiquité qui pouvaient être de quelque utilité aux écrivains modernes. Parmi les morceaux précieux qu'il a tirés de l'obscurité, on distingue surtout son *Veterum aliquot scriptorum qui in Galliæ bibliothecis, maximè Benedictorum, latuerant, spicilegium*, 13 volumes in-4°, dont le premier a paru en 1653, et le treizième en 1677, réimprimé en 1723, par les soins de De La Barre, en 3 volumes in-folio. La première édition sera toujours recherchée, parce que De La Barre a supprimé un grand nombre de passages qui se trouvent dans les préfaces de d'Achéry, et qui sont curieux : il est vrai qu'il y a plus d'ordre dans la seconde édition. En général, cet ouvrage est une collection où l'on trouve beaucoup d'histoires, de chroniques, de vies de Saints, d'actes, de chartes, de lettres qui n'avaient pas encore vu le jour. Il orna ce recueil fait avec choix, de préfaces pleines d'érudition. On lui doit encore: I. *L'Epître* attribuée à Saint Barnabé, imprimée en 1645, in-4°, à Paris. II. Les *Œuvres de Lanfranc*, en 1648, in-fol. III. Celles de *Guibert*, abbé de Nogent, in-fol. en 1651. IV. *Regula solitariorum*, 1653, in-12. V. Un *Catalogue* in-4° des *Ouvrages ascétiques des Pères*, en 1648 et 1671, Paris, in-4°. D'Achéry eut aussi une très-grande part au recueil des *Actes des Saints de l'ordre de Saint-Benoît.* Il avait fait une ample collection de ces actes; mais c'est le P. Mabillon qui les publia sous ce titre : *Acta Sanctorum ordinis sancti Benedicti, in seculorum classes distributa*, Paris, 1668-1701, 3 vol. in-fol. Il mourut à Saint-Germain-des-Prés, le 29 avril 1685, âgé de 76 ans, avec la consolation d'avoir consacré toute sa vie à la retraite et à l'étude. Ce savant religieux ne connut l'antiquité que pour en mieux imiter les vertus. Plusieurs personnes pieuses se mirent sous sa conduite, et beaucoup de savans eurent recours à ses lumières : il sanctifia les premiers, et éclaira les autres.

ACHIAB, neveu d'Hérode-le-Grand. Pendant la maladie de son oncle, il empêcha la reine Alexandra, mère de Marianne, de s'emparer d'une des forteresses de Jérusalem, dont il était gouverneur, en faisant avertir à propos le roi, de ce qui se tramait. Il sauva plusieurs fois la vie à son oncle. Un jour entre autres, ce prince demanda une pomme et un couteau pour la peler; mais Achiab, s'étant aperçu que c'était pour s'en percer le

sein, lui arracha le couteau, et prévint l'exécution de ce suicide.

ACHILLAS, général de l'armée du roi Ptolémée, à qui ce prince ingrat, donna l'ordre de tuer Pompée auquel il avait les plus grandes obligations, et qui venait chercher un asile à sa cour. Il envoya sa tête à César. Il lui fit ensuite déclarer la guerre par Ptolémée. Mais César battit ses troupes, le prit, et le fit mettre à mort.

ACHILLES TATIUS. *Voyez* TATIUS.

ACHILLES (ALEXANDRE), seigneur prussien qui a vécu à la cour de Pologne, et est mort à Stockholm en 1675, à 91 ans. Il fut envoyé en ambassade en Perse. Il a écrit un *Traité sur les causes des tremblemens de terre.*

ACHILLEUS (L. ELPIDIUS), général romain qui commanda en Egypte sous Dioclétien, se fit reconnaître empereur à Alexandrie l'an 292, et se maintint sur le trône pendant plus de cinq années. L'empereur se mit enfin en marche avec une armée formidable, et le tyran, ayant été défait, se renferma dans Alexandrie, où il se défendit en désespéré. Cette ville n'ayant été emportée qu'au bout de huit mois, Dioclétien irrité se livra à toutes les fureurs de la vengeance. Achilleus fut condamné à être dévoré par les lions; Alexandrie éprouva toutes les horreurs du pillage, et le reste de l'Egypte fut abandonné aux proscriptions et aux meurtres.

ACHILLINI (ALEXANDRE), né à Bologne en 1463, philosophe et médecin, professa ces deux sciences avec beaucoup d'éclat. Toute l'Europe lui envoyait des écoliers. Il mourut dans sa patrie, en 1512, avec le surnom fastueux de *Grand Philosophe*, après avoir fait imprimer différens ouvrages d'anatomie et de médecine. On lui attribue la découverte du marteau et de l'enclume, deux osselets de l'organe de l'ouïe. Il adopta les sentimens d'Averroës, et fut le rival de Pomponace. Ces deux philosophes se décriaient mutuellement, suivant l'usage établi depuis long-temps parmi les doctes; mais dans les disputes, Pomponace avait toujours le dessus, parce qu'il savait mêler à ses argumens des plaisanteries qui divertissaient les spectateurs. D'ailleurs, Achillini s'avilissait à leurs yeux, par ses manières singulières et la négligence de ses vêtemens; il cultivait aussi la poésie, mais il n'y réussit pas. Il est avec Mundinus, le premier anatomiste de l'école de Bologne, qui ait profité de l'édit de l'empereur Frédéric II, pour disséquer les cadavres humains. Il est cependant bien au-dessous de Galien qui n'avait opéré que sur des animaux qui s'en rapprochaient. Ses ouvrages furent recueillis, in-folio, à Venise, en 1508, et réimprimés en 1545, 1551 et 1558, in-fol. Ce volume n'est recherché que pour faire suite aux *Œuvres de Pomponace*, 1525, in-fol. *Voy.* COCLÈS.

ACHILLINI (JEAN-PHILOTHÉE), frère puîné du précédent, né en 1466 à Bologne, et mort en 1538, est auteur d'un poème intitulé: *Il Viridario*, où l'on trouve l'éloge de plusieurs littérateurs italiens; et quelques leçons de philosophie morale; il fut imprimé à Bologne, en 1513, in-4°. Il composa aussi un autre poème intitulé: *Il fedele.* Ces deux poèmes sont fort

rares, parce qu'ils n'ont pas été réimprimés. On doit également à Achillini, la publication d'un recueil de poésies sur la mort de Séraphino dall' Aquila, intitulée: *Colletanee greche, latine e volgari, per diversi autori moderni nella morte dell' ardente Seraphino Aquilano*, Bologna, 1504, in-8°.

ACHILLINI (Claude), petit-neveu d'Alexandre, né à Bologne en 1574, et mort en 1640, fut un homme très-savant en philosophie, en médecine, en théologie, et particulièrement en jurisprudence. Il professa cette dernière science pendant plusieurs années, avec une grande réputation, d'abord à Parme, ensuite à Ferrare, et en dernier lieu à Bologne, sa patrie. Sa vaste érudition était si admirée, que, de son vivant même, on plaça dans les écoles publiques une inscription à sa gloire. Les papes et les cardinaux lui donnèrent des grandes espérances de fortune, qui ne se réalisèrent point. Achillini tint une place distinguée parmi les poètes de son temps. Ami et partisan déclaré du cavalier Marini, il chercha à se former sur ce modèle, et il y réussit; c'est-à-dire qu'on trouve dans ses poésies ce mauvais goût de métaphores, d'enflures et de pointes, qui s'était emparé de la poésie italienne dans le dernier siècle. On a prétendu que le *Sonnet* qu'il fit à l'occasion des conquêtes de Louis XIII en Piémont, lui obtint du cardinal de Richelieu, une chaîne d'or de la valeur de mille écus, mais c'est à tort; ce présent lui fut envoyé à l'occasion d'une pièce de vers pour la naissance du Dauphin. Ses *Poésies* parurent à Bologne en 1632, in-4°. On ajouta à ses vers, quelques ouvrages de prose, et on les publia sous le titre de *Rime e Prose*, à Venise, 1662, in-12.

ACHILLIUS. *Voyez* Aquilius.

ACHIMAAS, fils et successeur du grand-prêtre Sadoc. Pendant la révolte d'Absalon, il résolut, avec son frère Jonathas, d'aller informer David qui fuyait, des résolutions qu'on prenait contre lui. Absalon, ayant découvert leur dessein, les fit poursuivre; mais étant arrivés à Bathurim, ils se cachèrent dans un puits, d'où ils sortirent lorsque ceux qui les cherchaient s'en furent retournés. Ils arrivèrent heureusement au camp de David. Achimaas épousa dans la suite Sémach, une des filles de Salomon, et eut pour successeur dans la souveraine sacrificature, son fils Azarias.

ACHIMELECH, grand-pontife des juifs, donna à David les pains de proposition et l'épée de Goliath. Saül, jaloux de ce prince, eut la cruauté de faire mourir le grand-prêtre, avec quatre-vingt-cinq prêtres de sa tribu. Doëg, l'Iduméen, se chargea de ce meurtre. Abiathar, l'un des enfans d'Achimelech, échappa seul à ce meurtre.

ACHIOR, chef des Ammonites, déplut à Holopherne, en vantant les mœurs, les lois, le caractère des Israélites, et la protection de Dieu sur ce peuple. Ce général, irrité, le fit attacher par ses gardes à un arbre près de Béthulie, dans le dessein de le punir plus sévèrement après la prise de la ville. Les Israélites le détachèrent, le menèrent à Béthulie, où, après la victoire de Judith sur Holopherne, il embrassa la religion des juifs, vers l'an 705 avant J.-C.

ACHIS, roi de Geth, chez lequel David, fuyant Saül, se réfugia deux fois. Il remporta la victoire

où périrent Saül et ses enfans, vers l'an 1055 avant J.-C.

ACHITOB, grand-prêtre, fils de Phinée, petit-fils du grand-prêtre Héli, fut père d'Achias et d'Achimélech, qui furent aussi souverains pontifes. Phinée ayant été tué à la malheureuse journée où l'arche du Seigneur fut prise par les Philistins, Achitob succéda à Héli son aïeul.

ACHITOPHEL, après avoir été le conseiller de David, entra dans la révolte d'Absalon. Il conseilla à ce fils dénaturé d'abuser publiquement des femmes de son père. Il donna d'autres conseils, qui ne furent pas suivis, et il se pendit de désespoir de les voir méprisés, vers l'an 1033 avant J.-C.

ACHMET, auteur arabe, fils de Seirim, est auteur d'un ouvrage absurde sur l'interprétation des songes, suivant la doctrine des Indiens, des Perses et des Egyptiens. Cet ouvrage, dont l'original est perdu, fut traduit par un auteur chrétien du 9e siècle, et a été publié en grec et en latin, avec *Artémidore*, par Rigault, en 1603, in-4°.

ACHMET, fils aîné de Bajazet II, en faveur duquel son père voulait abdiquer, eut pour compétiteur au trône, son frère Selim, que les vœux secrets des janissaires et des grands, appelaient à régner. Bajazet vieux et infirme, obligé de combattre son fils, ne put résister long-temps, et descendit au tombeau par suite d'un parricide. Achmet s'attendant à un sort pareil, prit les armes, et livra bataille à son frère, déterminé à vaincre ou à périr; mais, accablé par le nombre, et ayant perdu presque tous les siens, il fut blessé, pris et amené devant son frère, qui eut la barbarie de le faire étrangler sous ses yeux, l'an 1512 de J. C.

ACHMET Ier ou AHMED, empereur des Turcs, fils et successeur de Mahomet III en 1603, et mort en 1617, âgé de 30 ans, fit la guerre en Hongrie, et fut appuyé par les Hongrois auxquels la cour de Vienne refusait la liberté de conscience. La Transylvanie, la Moldavie et la Valachie, n'implorèrent pas en vain sa protection. N'ayant plus rien à craindre en Europe, il tourna ses armes du côté de l'Asie. Il assiégea Erivan, et ayant été battu, il se détermina à vivre en paix. Il était très-adonné aux plaisirs. Il passait son temps dans son harem ou à la chasse. On dit qu'il avait un sérail de 3000 femmes. Le nombre de ses seuls fauconniers était de 40,000. Il fit construire une superbe mosquée dans l'hippodrome de Constantinople; c'est un des plus beaux temples de cette capitale. L'auteur des *Lettres juives* prétend qu'il fut bâti uniquement des pierres qu'on avait apportées des ruines de Troie.

ACHMET II, empereur des Turcs, fils du sultan Ibrahim, succéda à son frère, Soliman III. Il commenca à régner à l'âge de 46 ans, en 1691. Son règne fut malheureux, quoiqu'il n'ait duré que 4 ans. Il perdit contre les impériaux, la bataille de Salankemen, où, son visir, Kiuperli, perdit la vie avec 25,000 musulmans. Des incendies à Constantinople, la peste, la famine, des troubles, un tremblement de terre à Smyrne, suivirent cette catastrophe. Il mourut le 29 janvier 1695. C'était un prince faible, mais doux et humain: il disait à son frère Mahomet IV, qui avait été déposé: « J'ai été prisonnier pendant 40 ans, mon

tour est venu de régner, et vous aurez peut-être encore le vôtre après. » Il jouait de quelque instrument et ajoutait : « Mon frère, vous m'avez laissé vivre, j'en ferai de même avec vous, ne vous affligez point. »

ACHMET III, fils de Mahomet IV, fut nommé empereur en 1703, après la déposition de son frère Mustapha II. Les séditieux qui l'avaient élevé à l'empire l'obligèrent d'éloigner la sultane sa mère, qui leur était suspecte. Il leur obéit d'abord ; mais las de dépendre de ceux qui lui avaient donné la couronne, il les fit tous périr successivement, de peur qu'ils ne tentassent de la lui ravir. Dès qu'il se vit affermi sur le trône, il s'occupa d'amasser des trésors. C'est le premier des Ottomans qui ait osé altérer la monnaie et mettre de nouveaux impôts ; mais il fut obligé de s'arrêter dans ces deux entreprises, par la crainte d'un soulèvement. Charles XII, vaincu à Pultava, chercha un asile auprès d'Achmet, et en fut reçu avec beaucoup d'humanité. Le sultan fit la guerre aux Russes, aux Persans et à la république de Venise, à laquelle il enleva la Morée. Une paix solide termina, en 1711, ses différends avec le czar Pierre. Moins heureux dans son expédition contre l'empereur d'Allemagne, il fut battu en Hongrie par le prince Eugène. La paix ayant été conclue avec l'Empire, il se préparait à tourner ses armes contre les Persans, lors d'une révolte occasionnée par le fameux Patrona, calife, qui le renversa du trône en 1730, et y plaça son neveu Mahomet V. Ce prince était en prison quand on lui apporta la couronne. Achmet fut enfermé dans la même retraite, après avoir donné les avis suivans à son neveu : « Souvenez-vous que votre père ne perdit le sceptre que pour avoir eu une complaisance trop aveugle pour le mufti Feizula-Effendi ; et que je ne le perds moi-même, que par mon excès de confiance en Ibrahim Bacha, mon visir. Profitez de ces exemples. Si j'avais toujours suivi mon ancienne politique, de ne laisser jamais trop long-temps mes ministres en place, ou de leur faire rendre souvent un compte exact des affaires de l'empire, j'eusse peut-être fini mon règne aussi glorieusement que je l'ai commencé. Adieu, je souhaite que le vôtre soit plus heureux ; je vous recommande mes fils et ma propre personne. » Il mourut d'une attaque d'apoplexie, le 23 juin 1736, âgé de 74 ans, 5 ans et 8 mois après sa déposition. Ce prince n'avait pas toujours suivi les principes politiques de son Empire et de sa maison. La catastrophe qui termina son règne, ne saurait être attribuée à ses fautes : comme plusieurs de ses prédécesseurs, il perdit le sceptre plutôt par ses qualités que par ses défauts.

ACHMET IV, nom que quelques personnes donnent à Abdul Hamed. *Voyez* ABDUL HAMED.

ACHMET (PACHA), visir de Soliman Ier. Ce ministre avait la faveur des Ottomans ; il la méritait par sa bravoure, sa justice et sa fermeté. Mais ces titres à l'estime publique, devinrent un crime aux yeux de Roxelane, dont l'ambition voulant élever au trône Bajazet qu'elle avait eu de Soliman, avait fait verser à ce père aveuglé, le sang de ses autres fils. Enfin, elle l'accusa de concussion ; le sultan trop crédule se laissa persuader, et lui envoya le fatal cordon par un chiaoux. Achmet

entrait alors dans le divan : « Je saurai mourir, dit-il en regardant le sinistre messager, et comme ce dernier s'approchait : Retire-toi, dit-il, tes mains viles ne sont pas dignes de toucher à un grand-visir, » et à l'instant, il confia à un de ses amis, la triste commission à laquelle il se soumit sans proférer une parole.

ACHMET-BACHA, l'un des généraux de Soliman-le-Magnifique, fut celui qui contribua le plus à la prise de Rhodes. Envoyé l'an 1524 en Egypte pour y étouffer une rebellion, et pour en prendre le gouvernement, il s'y conduisit avec beaucoup de valeur et d'adresse. Il gagna les cœurs et les esprits, et dès qu'il vit son autorité affermie, il prit le titre et les ornemens de souverain. Soliman informé de la rebellion, envoya aussitôt contre lui son favori Ibrahim, aussi bon général qu'adroit courtisan. L'armée d'Ibrahim jeta la consternation dans le parti d'Achmet, qui fut étouffé dans un bain. Sa tête fut envoyée au grand-seigneur.

ACHMET-GIEDICK ou ACOMAT, né dans l'Albanie, fut un des plus grands généraux de l'empire ottoman. Il prit Otrante en 1480, et quelques autres places. Après la mort de Mahomet II, arrivée en 1482, il se déclara pour Bajazet II, et l'éleva sur le trône. Zizim, frère de Bajazet, légitime héritier de la couronne, fut obligé de se retirer à Rhodes. Bajazet II, oubliant les obligations qu'il avait à Achmet, le fit assassiner quelque temps après, ou, selon quelques historiens, l'assassina lui-même dans un festin.

ACHMET, dey d'Alger, succéda en 1805 à Mustapha, qui venait de périr victime d'une révolution. A peine élevé au trône, ce tyran avare et féroce, fit mourir dans d'affreux supplices, un grand nombre de ses sujets, pour s'emparer de leurs biens, et fit piller les propriétés des juifs, par ses soldats. Mais, le 7 novembre 1808, cette même soldatesque se révolta contre lui et voulut lui donner un successeur. Achmet, aussi vil que cruel, descendit aux plus basses supplications pour les apaiser. Il ne fut pas écouté ; son palais fut forcé, et il y fut tué d'un coup de fusil. Sa tête fut portée en triomphe dans la ville, et son corps, mis en pièces, traîné au milieu des rues.

ACICHORIUS, capitaine Gaulois, était l'un des compagnons du second Brennus. A la tête de plus de 150,000 hommes, ils ravagèrent la Pannonie, l'Illyrie, et une grande partie de la Grèce. Ils allaient pénétrer dans la Phocide, pour piller le temple de Delphes, lorsque les Grecs s'étant réunis fondirent sur eux et en firent un grand carnage. Brennus se tua de désespoir. Acichorius voulut ramasser les débris de ses troupes pour retourner dans son pays ; mais les Gaulois, harcelés de tous côtés, et dans le dénûment le plus absolu, périrent tous de faim, de froid, ou par le fer des ennemis, sans qu'il en échappât un seul. Ces événemens sont de la seconde et troisième année de la 125me olympiade, avant Jésus-Christ. 278 et 279.

ACIDALIUS (Valens), né à Wistoch, dans la Marche de Brandebourg, en 1567, brilla dans diverses académies d'Allemagne et d'Italie, et se fixa à Breslaw en Silésie, où il embrassa la religion catholique. Son grand travail altéra sa santé, et il mourut d'une

fievre chaude en 1595. Sa grande jeunesse ne l'avait pas empêché de publier de savantes *Notes sur Tacite, Velleius-Paterculus* et *Quinte-Curce*. On a encore de lui un *Commentaire sur Plaute* et des *Poésies latines*, à Francfort, 1612, in-8°. — Chrétien Acidalius, son frère, publia à Hanau, en 1606, in-8°, un recueil de ses lettres, intitulé : *Epistolarum centuria una, cui accesserunt epistola apologetica ad clariss. virum Jac. Monavium, et Oratio de verâ carminis elegiaci naturâ et constitutione.* On lui a faussement attribué une *Dissertation* qui fit beaucoup de bruit dans le temps, sous ce titre : *Disputatio perjucunda, mulieres non esse homines*, 1644, in-12. Il est aisé de voir que c'est un pur badinage; mais des savans d'Allemagne y ont vu un dessein formé de se moquer de la manière dont les sociniens interprètent l'Écriture sainte. J. Christoph. Leuschner, publia en 1657, à Leipsick, une dissertation *De Val. Acidalii vitâ, moribus et scriptis*, in-8°, où il prétend prouver qu'effectivement Acidalius n'est point auteur de cet écrit. De Querlon l'a traduite sous le titre de *Problème sur les femmes*, Amsterd. 1744, in-12. Des dames reprochèrent un jour à Acidalius, qu'elles croyaient auteur de cette dissertation, de les avoir exclues de la classe des hommes: *C'est que vous êtes, mesdames*, leur répondit-il, *de celle des anges*. Voy. Geddiccus.

ACILIUS (Caius), vaillant soldat de l'armée de Jules-César, se signala dans un combat naval près de Marseille. Ayant porté la main droite sur un des vaisseaux des ennemis qui la lui coupèrent, il imita le fameux Cynégire, soldat athénien; et, s'élançant de la gauche sur le tillac, il fit reculer tous ceux qui osèrent se présenter devant lui.

ACILIUS *Voyez* Aquillius.

ACILIUS GLABRIO, partagea avec Pison l'honneur du consulat. De son temps, l'esprit de brigue était si répandu à Rome, qu'on ne voyait plus dans les emplois publics que des intrigans. Le tribun Cornelius, fatigué de cet abus, allait proposer une peine capitale contre quiconque solliciterait les suffrages: Acilius Glabrio le prévint, et fit adopter par le sénat et par le peuple une loi moins sévère, qui arrêta le mal, sans inspirer trop de terreur, et qui de son nom fut appelée la loi Acilia. Cette loi condamnait quiconque avait été convaincu d'avoir brigué une magistrature, à une forte amende, et à ne pouvoir plus être admis dans l'ordre des sénateurs, ni dans aucune place importante à la nomination du peuple.

ACILIUS GLABRIO, consul sous Domitien, l'an de J.-C. 91, avec Marcus Ulpius Trajan, depuis empereur, fut forcé par Domitien de descendre dans l'amphithéâtre, pour y combattre des bêtes féroces. Il eut le bonheur de tuer un lion des plus grands, sans en avoir été blessé; mais cette adresse lui devint funeste. La jalousie qu'en conçut l'empereur le porta à bannir Acilius Glabrio sous un autre prétexte. Il le fit même mourir quatre ans après, comme coupable d'avoir voulu troubler l'état. *Voyez* Antiochus.

ACINDYNUS (Septimius), consul romain l'an 340 de J.-C., est connu par un trait singulier auquel il donna occasion. Étant gouverneur d'Antioche, il fit enfermer un homme qui ne payait pas

les impôts, et le menaça de le faire mourir s'il ne s'acquittait pas à un jour marqué. Un très-riche particulier offrit à la femme du prisonnier, pour prix de ses faveurs, la somme due au créancier. Elle consulta son mari, qui, plus sensible à sa conservation que jaloux de son honneur, lui ordonna d'acheter sa liberté aux dépens de sa vertu. Le libertin, après en avoir reçu le sacrifice, donna à cette femme une bourse où il n'y avait que de la terre. Acindynus, instruit de cette fourberie, se condamna lui-même à payer au fisc la somme due par le prisonnier, et adjugea à son épouse le champ d'où provenait la terre qui remplissait cette bourse. Saint Augustin, qui nous a transmis ce trait d'histoire, a été accusé faussement d'avoir approuvé l'action de la femme et le consentement du mari : les avis sont partagés sur ce point. Quoi qu'il en soit des phrases de Saint Augustin, citées par Bayle, on peut conclure que ce Saint n'avait pas des idées bien nettes sur le jugement qu'il croyait devoir porter.

ACINDYNUS (Grégoire), moine grec qui florissait au 14e siècle, est auteur d'un traité, *De essentiâ et operatione Dei*, Ingolstadt, en 1616, in-4° en grec et en latin; et d'un *Traité* contre Palamas, qui soutenait que la lumière qui avait paru sur le Thabor était incréée.

ACKERMANN (Conrad), peut être regardé comme le créateur du théâtre allemand, il était né au commencement du 18e siècle et mourut en 1771 à Hambourg, dont il dirigeait le théâtre. Il excellait dans les rôles comiques.

ACKERMANN (Jean-Christian-Gottlieb), né en 1756, et mort professeur de médecine à Altdorf (Haute-Saxe) en 1801. Dès l'âge de 15 ans il fit des cures remarquables. Il était aussi habile dans la pratique que dans la théorie de son art. Il a traduit d'excellens ouvrages français, italiens et anglais, et en a composé plusieurs, entre autres : I. *Institutiones historiæ medicinæ*, Nuremberg, 1792, in-8°. II. *Manuel de médecine militaire*, 2 vol. in-8°, Leipsick, 1794–1795, en allemand. Il a donné les *Vies* d'Hippocrate, de Galien, de Théophraste, de Dioscoride, d'Arétée et de Rufus d'Éphèse, qui passent pour des chefs-d'œuvre.

ACMÉ, jeune juive, confidente de Livie, femme d'Auguste, fût punie de mort pour avoir contrefait l'écriture de l'impératrice dans l'intention de servir Antipater contre sa tante Salomé. — Catulle célèbre dans ses vers les graces d'une autre Acmé, amante de Septimius.

ACOLUTH (André), né à Bernstadt l'an 1654, savant orientaliste. Dès l'âge de six ans il savait l'hébreu, au point de pouvoir le parler. Il apprit aussi les autres langues orientales, telles que l'arménien, l'éthiopien, le cophte et le turc. Il fut professeur de théologie au gymnase de Breslaw, et mourut le 4 novembre 1704. Parmi ses écrits, nous rappellerons les suivans : I. Une édition du *Coran* en quatre langues, avec une traduction, sous le titre : τετραπλᾶ *alcoranica, sive specimen Alcorani quadrilinguis Arabici, Persici, Turcici et Latini*, Berlin, 1701, in-fol. II. *Obadias Armenus*, Leipsick, 1680, in-4°. Cet ouvrage est le premier qu'on ait imprimé en Allemagne avec des caractères arméniens. III. *De*

aquis amaris. Leipsick, 1682, in-4°.

ACOMAT, fils de Chersech, prince de Montevera dans l'Esclavonie. Comme il allait épouser la fille du souverain de Servie, qui était d'une rare beauté, son père la lui enleva et l'épousa lui-même. Acomat se retira de dépit à Constantinople, où il prit le turban. Il y épousa la fille du sultan Bajazet II. Il se montra toujours favorable aux chrétiens, ménagea la paix avec les Vénitiens, et obtint du sultan que Jean Lascaris aurait la liberté de fouiller dans des bibliothèques de la Grèce où des richesses littéraires étaient enfouies depuis la destruction de l'empire d'Orient. On ignore l'époque de sa mort.

ACOMAT. *Voyez* ACHMET.

ACOMINATUS. *Voyez* NICETAS.

ACONCIO (JACQUES), né à Trente, au commencement du 16e siècle, se rendit célèbre comme philosophe, jurisconsulte et théologien. Il quitta la religion catholique pour se faire protestant, et se retira en Angleterre. Il y fut protégé par la reine Elisabeth, qui lui donna l'emploi d'ingénieur, et qui voulut bien accepter la dédicace de son livre fameux : *De Stratagematibus Satanæ in religionis negotio, per superstitionem, errorem, hæresim, odium, calumniam, schisma, etc. Libri VIII*, Basileæ, 1565 et 1610, in-8°. Cet ouvrage, traduit en français, Bâle, 1565, in-4° (édition estimée), et Delft, 1611 et 1624, in-8°, fut loué par quelques protestans, et blâmé par d'autres. Selden lui a appliqué ce qu'on a dit d'Origène : *Ubi benè, nil melius; ubi male, nemo pejus*. Le but de l'auteur était de réduire à un très-petit nombre les dogmes nécessaires de la religion chrétienne, et d'établir une tolérance réciproque entre toutes les sectes qui divisent le christianisme. Le but était bon, le titre seul de l'ouvrage est ridicule. Comme il n'adoptait pas tous les principes de Calvin, les disciples de ce sectaire l'accusèrent de tolérantisme comme d'un crime; mais il leur répondit comme Jésus-Christ à ses disciples : « Vous ne savez de quel esprit vous êtes. » Du reste, son livre est écrit avec méthode et d'une bonne latinité, quoique le style en soit quelquefois un peu affecté. Cet ouvrage a été imprimé dans toutes les langues de l'Europe. Aconcio mourut en Angleterre; il vivait encore en 1566. Son *Traité des stratagèmes de Satan* fut réimprimé à Amsterdam, 1674, in-8°. On trouve à la suite deux traités; l'un, *de la méthode d'étudier;* l'autre, *de la manière de faire des livres :* ouvrage inutile à ceux à qui la nature n'a pas donné ce talent, et peu utile à ceux qui l'ont. Ses autres ouvrages sont : I. *De methodo sive recta investigandarum tradendarumque artium, ac scientiarum ratione libellus*, Bâle, 1558, in-8°, ouvrage estimé avant que celui de Descartes, sur la même matière, eût paru. II. *Arsmuniendorum oppidorum*, en italien et en latin, Genève, 1585. Mazzuchelli (script.) est le seul auteur qui en fasse mention. La pénétration d'Aconcio lui avait fait prévoir qu'on allait passer à un siècle plus éclairé que le sien, et l'événement a justifié sa conjecture.

ACORIS, roi d'Egypte après Néphéréus. Il régnait dans le 4e siècle avant Jésus-Christ. Il fit la

guerre à Artaxerce, roi de Perse, et mourut avant l'an 374 avant Jésus-Christ.

ACOSTA (JOSEPH D'), provincial des jésuites au Pérou, né à Medina-del-Campo, mourut à Salamanque en 1600, âgé d'environ 60 ans. Il donna en espagnol: I. l'*Histoire naturelle et morale des Indes*, Séville, 1590, in-4°; Barcelone, 1591, in-8°; et Madrid, 1608, in-4°, ouvrage fort estimé. La traduction française est de 1598, in-8°, et 1600, in-8°. Elle a encore été traduite en français par Regnault Cauxois, Paris, 1600, in-8°. Robertson et les autres auteurs qui ont fait l'Histoire de l'Amérique la citent souvent. On a encore de lui: II. Un traité *De procurandâ Indorum salute*, Salamanque, 1588, in-8°, qui peut être utile aux missionnaires. III. Un traité en latin *sur la manière d'interpréter l'Ecriture*, qu'on trouve à la suite des commentaires de Menochius. IV. *De Christo revelato*, à Rome, 1590, in-4°. V. *De naturâ noviorbis, libri duo*, Salamanque, 1589 et 1595, in-8°, Cologne, 1596, in-8°, traduit par l'auteur en espagnol. VI. *Concionum tomi tres*, Salamanque, 1596, in-4°, Venise, 1599, Cologne, 1600 et 1609, in-8°. Il travailla long-temps et avec succès à la conversion des Indiens.

ACOSTA (CHRISTOPHE), né en Afrique d'un Portugais, passant en Asie pour satisfaire son penchant à la botanique, fut pris par les Barbares, et resta long-temps en esclavage. Il profita des premiers momens de sa liberté pour recueillir des herbes médicinales, et vint ensuite à Burgos en Espagne, où il exerça la médecine. C'est dans cette ville qu'il publia, en 1578, in-4°, un *Traité des drogues et des simples des Indes*, traduit en latin par Clusius, 1593, in-8°. On a encore de lui une *Relation de ses voyages des Indes*, et un *Livre à la louange des femmes*, Venise, 1592, in-4°. On dit que, sur la fin de sa vie, il se retira dans une solitude, où il mourut.

ACOSTA (URIEL), d'origine juive, né à Oporto dans le 16e siècle, d'abord chrétien, puis matérialiste, ensuite juif, était fils d'un gentilhomme portugais. Cet homme, né avec une de ces imaginations ardentes qui mènent à la démence ou au génie, au lieu de se borner à pratiquer l'Evangile, voulut le soumettre à son examen, et il tomba dans le matérialisme. Accablé de doutes dans le christianisme, et de remords dans sa nouvelle opinion, il crut mettre fin à ses peines en se faisant circoncire. Les juifs d'Amsterdam l'unirent à eux par ce lien; mais à peine l'opération était faite, qu'il lui fut aussi difficile de se soumettre aux observances de l'ancienne loi, qu'il le lui avait été de plier sa raison aux dogmes de la nouvelle. Il ne put garder le silence, et se fit excommunier par la synagogue. Il publia un livre pour démontrer qu'il fallait rejeter les rites et les traditions des pharisiens, pour s'attacher aux Saducéens, dont il avait embrassé les dogmes. Il s'était persuadé que les peines et les récompenses de l'ancienne loi ne regardaient que cette vie; et il croyait le prouver par quelques passages du Pentateuque qu'il interprétait à sa manière. Les juifs le firent passer pour un athée, et un médecin de cette nation réfuta son système. Acosta publia alors son *Examen*

traditionum pharisaicarum ad legem scriptam : livre dans lequel il attaque l'immortalité de l'ame, sous prétexte que Moïse n'a parlé ni du paradis ni de l'enfer. Les juifs lui répondirent d'abord à coups de pierres, ensuite en le faisant emprisonner. La liberté lui fut rendue, en payant une amende. Acosta crut alors devoir cacher ses erreurs, qui lui attiraient des persécutions; et pensant que toutes les religions étaient indifférentes, il rentra dans celle des juifs. La loi de Moïse n'était, selon lui, qu'une pure fiction des hommes, et non pas l'ouvrage de Dieu : il ne la suivait qu'en public. On l'accusa de ne point observer les autres préceptes judaïques, ni dans les repas, ni sur d'autres points aussi importans; ce fut la source d'une nouvelle persécution. La synagogue l'excommunia de nouveau, et lui imposa une rude pénitence. Il fut fouetté par le maître-chantre d'Amsterdam, ensuite absous par le prédicateur de l'assemblée, et foulé aux pieds par son auditoire, suivant les rites hébraïques. Ce qu'il croyait et ce qu'il ne croyait pas, ne servant qu'à l'inquiéter, il mit fin à toutes ses variations, en se tuant vers l'an 1640. On ne peut s'empêcher de plaindre sa vie malheureuse et agitée. Son second ouvrage a pour titre : *Exemplar vitæ humanæ*.

ACOSTA (Gabriel d'), chanoine et professeur de théologie à Coïmbre, mort en 1616, a laissé des *Commentaires* sur une partie de l'ancien Testament, Lyon, 1641, in-fol.

ACOSTA. *Voyez* Costa et Carvalho.

ACQUAVIVA (André-Matthieu), né en 1456, duc d'Atrai et de Teramo, au royaume de Naples, protecteur éclairé des lettres, les cultiva lui-même. Il embrassa d'abord la profession des armes. Il se distingua dans la guerre contre l'Espagne; mais, ayant été fait prisonnier, il fut un des ornemens du triomphe de Gonsalve de Cordoue. Ses libéralités envers les gens de lettres dérangèrent sa fortune. Il mourut à Conversano, près de Bari, en 1528. Le seul ouvrage de lui que l'on connaisse, est : *Commentarii in translationem libelli Plutarchi Chæronei de Virtute morali, etc.*, Naples, 1526, in-fol.

ACQUAVIVA (Bélisaire), frère puîné du précédent, fut, comme lui, adonné aux lettres, mais seulement dans un âge avancé, le métier des armes ayant été sa première vocation. Il fut aimé de Léon X, de Clément VII et de Paul III. Il a laissé : *De instituendis liberis principum ; de Venatione ; de Aucupio, de Re militari, de Singulari certamine*, recueillis en un seul vol. in-fol., Naples, 1519.

ACQUAVIVA (Ottavio), de la famille du précédent, référendaire de l'une et de l'autre signature, vice-légat du Patrimoine de Saint-Pierre, ensuite cardinal, puis légat de la Campagne de Rome, enfin légat d'Avignon et archevêque de Naples, se distingua par sa sagesse et sa prudence dans tous ses emplois, ainsi que par la culture des lettres, et la protection qu'il accordait aux savans. Il mourut le 15 décembre 1612, dans sa cinquante-deuxième année.

ACRAGAS, célèbre sculpteur grec, gravant sur l'or et sur l'argent. Pline cite des coupes qui se voyaient dans le temple de Bac-

rhus à Rhodes, où cet artiste avait gravé des chasses, des Bacchantes et des Centaures.

ACREL (Olaus), médecin et chirurgien suédois, né au commencement du 18e siècle. Après avoir fait ses études à Upsal, sous d'habiles maîtres, il voyagea en Allemagne et en France, où il servit aux armées en qualité de chirurgien. Ses talens et son zèle lui valurent, à son retour en Suède, les récompenses les plus flatteuses. Il fut directeur des hôpitaux du royaume, et reçut des lettres de noblesse. Il mourut en 1807, dans un âge très-avancé.

ACRON, roi des Céciniens, peuple voisin de Rome, ayant pris les armes contre les Romains après le rapt des Sabines, se mit en campagne pour ravager leurs terres. Romulus sortit aussitôt à sa rencontre, livra bataille aux Céciniens, les mit en fuite, et, après avoir tué leur roi Acron, revint chargé de dépouilles opimes, qu'il consacra le premier à Jupiter, surnommé Férétrien.

ACRON ou AGRON, médecin d'Agrigente, qui vivait vers l'an 473 avant J.-C., fit allumer le premier de grands feux pour purifier l'air avec des parfums, et mettre fin à la peste qui affligeait Athènes. Selon lui, le meilleur médecin était celui qui raisonnait le moins. Pline le regarde comme le chef de la secte empyrique. C'est une erreur dans laquelle il est tombé; elle ne commença que 200 ans plus tard.

ACRON ou ACRO (Helenius), scoliaste, vivait du 7e au 8e siècle; il a laissé des notes qu'on trouve dans *Quinti Horatii Flac. Oper.*, in-fol. s. d. goth. (attribué aux presses de Georges Laver), ainsi que dans l'édition de Bâle, 1555, in-fol., et 1527, in-8°.

ACRONIUS (Jean), né à Acronm, village de Frise, qui lui a probablement donné son nom, professa la médecine et les mathématiques à Bâle, et mourut de la peste, en cette ville, en 1564. Il composa des *Traités sur le mouvement de la terre, sur la sphère, etc.*

ACRONIUS (Ruardus), Frison de naissance, donna en 1601 à Schiédam, où il exerçait le ministère évangélique, une explication du catéchisme de Heidelberg, sous le titre de *Enarrationes catecheticæ*, vol. in-4°. On a aussi de lui une réfutation de l'ouvrage d'Uitenbogaar, sur le pouvoir des magistrats temporels dans les affaires ecclésiastiques. Il se signala par le zèle de son orthodoxie dans les disputes avec les remontrans. — Mais ce zèle était bien plus fougueux et plus remuant encore dans Jean, son frère, pasteur à Harlem, de qui nous avons un ouvrage sur le *Droit du patronage*, publié en 1627.

ACRONIUS ou ACRON (Jean), docteur et pasteur luthérien, mort en 1627, à l'âge de soixante-deux ans, auteur, à ce que l'un croit, de *Elenchus orthodoxus Pseudo-Religionis Romano-Catholicæ*, Deventer, 1615, in-4°: ouvrage d'un fanatique turbulent.

ACROPOLITE (George), l'un des auteurs de l'*Histoire Bizantine*, naquit à Constantinople, en 1220. Il eut l'emploi de logothète, sorte de contrôleur général des finances, à la cour de Michel Paléologue, ce qui lui a fait donner le nom de *Logothète*, sous lequel il est très-connu. Élevé à la

cour de Jean Ducas, il fut nommé ambassadeur pour conclure la paix avec Michel d'Epire, et ensuite l'un des juges de Michel Comnène, soupçonné d'une conspiration. Théodore Lascaris, son élève, le fit gouverneur des provinces occidentales de son empire. Enfin Michel Paléologue l'envoya comme ambassadeur auprès de Constantin, prince de Bulgarie, et le chargea de diverses négociations importantes. Son *Histoire*, découverte en Orient par Douza, fut publiée en 1614; mais l'édition donnée au Louvre en 1651, in-fol., est fort supérieure et très-rare. Cet ouvrage, qui est d'autant plus exact, que l'auteur a écrit ce qui s'est passé sous ses yeux, commence où finit Nicétas, et comprend depuis l'année 1205 jusqu'à l'expulsion des empereurs français en 1261. Leo Allatius et Douza ont commenté cet historien. Acropolite cultiva les mathématiques avec succès, et les enseigna à Théodore Lascaris.

ACROPOLITE (Constantin), fils du précédent, et son successeur dans la charge de grand logothète, tomba dans la disgrace de Jean Paléologue par son obstination dans le schisme; mais il rentra en faveur sous Andronic. Il avait composé plusieurs *Traités* sur les questions qui alors divisaient l'Église; mais il n'en reste que des extraits.

ACROTATUS, fils aîné de Cléomène II, roi de Sparte. Il s'opposa vivement à ce qu'on rendit le droit de citoyen aux Lacédémoniens qui avaient pris la fuite devant Antipater, l'an 330 avant J.-C. Il fut tué dans une bataille sanglante livrée contre Aristodème, tyran de Mégalopolis, où les Lacédémoniens furent défaits.

ACROTATUS, petit-fils du précédent, défendit sa patrie contre Pyrrhus. Quoiqu'il fût encore très-jeune, il parvint à le contenir, et le força ensuite à se retirer. Selon Plutarque, ce fut lui qui périt dans l'expédition contre Aristodème, ce qui est plus vraisemblable.

ACSENCAR, un des principaux officiers de Melik-Schah. Nommé gouverneur d'Alep, il profita des troubles qui eurent lieu à la mort de ce prince, pour se rendre indépendant. Il fut tué dans une guerre qu'il avait entreprise contre le prince de Damas, l'an 487 de l'hégire.

ACSENCAR-AL-BOURSKY, fut, comme le précédent, un des principaux officiers de Melik-Schah. Il fut nommé gouverneur de Bagdad par Mahmoud, l'un des successeurs de ce prince. Il fut assassiné par les Ismaéliens.

ACTIA, mère d'Auguste. *Voy.* ce nom.

ACTISANES, roi d'Ethiopie. Ayant fait la guerre à Amenophis, roi d'Egypte, fut élu roi de cette belle contrée par le peuple. Il se montra digne du choix qu'on avait fait de lui, et rendit ses sujets constamment heureux. Il fut modeste et ennemi du luxe, et se rendit célèbre autant par sa justice que par sa modération envers les coupables. Il ne voulut point se choisir un successeur, voulant rendre aux Egyptiens leurs droits à cet égard.

ACTIUS. *Voyez les* Accius *et* Nævius.

ACTIUS ou AZZO VISCONTI, succéda en 1339 à Galéas Ier, son père, dans la principauté de Milan. Marc, son oncle, forma le projet de le déposséder de cette

souveraineté; mais son complot ayant été découvert, il fut pris et étranglé. Léodrisius fit une semblable tentative, qui ne fut pas plus heureuse. Actius battit les troupes qu'on avait levées contre lui; et, animé par ses succès, il déclara la guerre à Mastinus Scaliger, et lui enleva le Bressan. Il mourut âgé de 39 ans, après en avoir gouverné seize, pendant lesquels il agrandit et embellit la ville de Milan.

ACTON, évêque de Verceil en 945, a laissé divers ouvrages: I. Un *Capitulaire* en cent articles, qui fait partie de la compilation de d'Achery. II. *Polypoticon :* c'est un abrégé de philosophie morale. III. Des *Lettres*, des *Discours*, des *Commentaires*. Ces diverses œuvres ont été recueillies en 1768 par Baronzio, Verceil, 2 vol. in-fol.

ACTON (Joseph), premier ministre du royaume de Naples, né à Besançon, le 1er octobre 1737. Son père, Edouard Acton ou Hecton, baronnet irlandais, obligé de quitter son pays natal, à cause du dérangement total de sa fortune, était venu s'établir en France, où il exerça la médecine avec honneur. Joseph fit de bonnes études, entra dans la marine, et jeune encore s'y distingua. Mais dévoré d'ambition, il avait demandé à M. de Sartines un grade important dans cette carrière. Le refus qu'il en éprouva fut la source de la haine constante qu'il porta à la France dans la suite. Il la quitta bientôt, parcourut l'Italie, et s'étant arrêté à Florence, il fut choisi pour chef de la marine par le grand-duc Léopold. Ce prince, qui, dans ce poste, l'avait apprécié, le céda sans peine au roi de Naples, qui le lui avait demandé. L'éclat qu'avait répandu sur lui l'expédition malheureuse contre les Barbaresques, où il avait sauvé la vie à plusieurs milliers d'Espagnols, fut l'origine de sa fortune. Le marquis de la Sambucca l'avait désigné au roi. Elevé au ministère, Acton fit des épargnes considérables, afin de pourvoir aux dépenses de la Cour. Ce procédé lui captiva l'estime du roi, et surtout la confiance de la reine. Il remplaça, en 1784, la Sambucca lors de sa disgrace. Dès ce moment il gouverna avec une autorité sans bornes. Il établit un conseil de finances, dans lequel il fit entrer la reine, se lia en même temps avec Hamilton, ministre d'Angleterre, et sembla ne s'occuper plus que des intérêts de cette puissance et de ceux de l'Autriche. Afin d'avoir un appui et un surveillant adroit auprès de la Reine, il lui fit faire la connaissance de lady Hamilton, pour laquelle Marie-Caroline conçut l'amitié la plus intime. La France avait coutume d'acheter des bois de construction dans le royaume de Naples, Acton, sous prétexte du besoin qu'on aurait de ces bois pour la marine, en fit refuser par le roi l'exportation. Lorsqu'un tremblement de terre désola la Haute-Calabre, Acton refusa de recevoir une frégate chargée de grains que le gouvernement français avait envoyée pour secourir les peuples victimes de cette calamité. Le roi d'Espagne écrivit des lettres très-pressantes au roi son fils, pour l'engager à renvoyer ce ministre; mais la reine soutint Acton, et le roi le conserva. Devant sa fortune à un Bourbon, il parut vouloir déclarer la guerre aux deux chefs de

cette illustre famille. Fier du triomphe qu'il remportait sur la France et sur l'Espagne, son ambition n'eut plus de mesure. Tandis qu'il exerçait de cruelles vengeances sur les seigneurs qui se plaignaient bien justement de sa hauteur et de son despotisme, il imposait des lois à ses maîtres, qu'il eut l'audace de menacer plusieurs fois. Ce fut lui qui négocia les deux mariages des princesses de Naples avec l'archiduc François (aujourd'hui empereur), et le grand-duc de Toscane. Il acquit par là une grande influence. Lorsqu'en 1792, Naples fut menacée d'un bombardement par une escadre française, il fut forcé d'accepter toutes les conditions proposées; mais il ne tarda pas à s'en venger. En 1793, il parvint à empêcher que le ministre français ne fût reçu à la Porte Ottomane. En 1794, dirigeant la junte créée pour faire arrêter les personnes suspectes, il fit exiler, emprisonner ou mettre à mort ses ennemis particuliers, sous le prétexte d'intelligences avec les Français. Sa cruauté souleva les esprits, et fut une des premières causes de la faveur que les Français trouvèrent dans leurs expéditions contre Naples. Il donna sa démission en mai 1795, mais elle ne fut qu'apparente, et seulement pour feindre d'accéder aux demandes du gouvernement français. Il conclut la paix avec la France en 1797; mais il ne perdit pas pour cela la faveur de la reine, comme ses ennemis l'avaient espéré. En 1798 il fit partie de la malheureuse expédition contre les Français, que commandaient Micheroux, Damas et Mack. On s'accorde à dire que cet homme qui gouvernait l'Etat, était gouverné lui-même par des préventions et l'avarice. Haï de la nation et surtout de la noblesse dès le commencement de son ministère, il ne se crut jamais en sûreté, et il vécut dans des alarmes continuelles : il désignait le soir la chambre où il voulait passer la nuit, il avait douze chambres à coucher, et toutes étaient fermées par des moyens secrets qui n'étaient connus que de lui seul. Quand la Cour se fut retirée à Palerme, et que les Anglais furent devenus les maîtres de la Sicile, il ne joua plus qu'un rôle secondaire et insignifiant. Enfin, il mourut chargé d'infirmités en décembre 1808.

ACTUARIUS (Johannes), médecin grec, qui donna le premier, dans le 14e siècle, sous Andronic Paléologue, l'analyse des purgatifs doux, tels que la casse, la manne, le séné, etc. Henri Etienne publia, en 1567, une édition de ses ouvrages in-fol., traduits par différens auteurs dans l'édition de *Medicæ artis principes*. Ils ont aussi été imprimés réunis, à Paris et à Lyon en 1556. Ce médecin avait beaucoup de goût pour les systèmes et pour la médecine raisonnée. Il joignait cependant l'expérience à la théorie. Son traité *de Dietâ*, qui renferme de bons principes, fut publié par Fischer, Leipsick, 1774, in-8°, en grec et en latin.

ACUNA (Don Antonio Osorio d'), Espagnol et évêque de Zamora, était d'une naissance illustre, et embrassa l'état ecclésiastique. Ferdinand-le-Catholique l'employa dans diverses ambassades. Il remplit ces missions tellement à la satisfaction de son maître, qu'il le fit nommer, vers 1519, à l'évêché de Zamora, dans

le royaume de Léon. D'un esprit inquiet et hardi, poussé d'ailleurs par des inimitiés particulières, il se jeta dans un parti séditieux, connu dans l'histoire d'Espagne sous le nom de *sainte-ligue*, et leva un régiment formé de prêtres et d'un grand nombre de ses diocésains, à la tête duquel il se mit : en vain on lui représenta l'inconvenance de cette conduite pour un évêque, et ce qu'il devait à son souverain, il se refusa à tout, et à l'affaire de Tordesillas, soutint, avec ses prêtres, le choc de l'armée impériale. Son cri de guerre était : *Aqui mis clerigos*, « A moi mes prêtres. » Le mauvais succès de cette affaire ne le fit point rentrer dans le devoir. Il parvint à s'emparer de la ville de Tolède, et s'en fit proclamer archevêque ; mais la ligue ne se soutint pas long-temps. Padilla, qui en était le chef, ayant été battu à Villalar le 24 avril 1521, et fait prisonnier, lui et les principaux de son parti périrent sur l'échafaud. L'évêque de Zamora s'enfuyait déguisé, pour se rendre en France, lorsqu'il fut arrêté sur les frontières de Navarre, et enfermé dans un château fort. Il tenta de s'évader. Le fils du commandant de la forteresse le surprit comme il cherchait à exécuter ce projet; Acuna lui fendit la tête avec une brique cachée dans l'étui de son bréviaire. Charles-Quint crut ne plus devoir de ménagement à un prélat si violent; il l'abandonna à la rigueur des lois : il fut décapité, et sa tête exposée aux créneaux du château.

ACUNA (Ferdinand de), naquit à Madrid d'une famille distinguée de Portugal, vers le commencement du 16e siècle. Il prit le parti des armes sous Charles V, d'où l'on a généralement inféré qu'il dut se trouver dans toutes les affaires mémorables qui ont immortalisé cet empereur. Il mourut à Grenade vers l'an 1580. Son génie fut un des plus brillans de son temps; il ne cédait en rien à celui de Garcilaso de La Véga, son contemporain et son ami. On a d'Acuna plusieurs écrits qui furent imprimés à Salamanque en 1591 ; il publia aussi, en 1555, à Anvers, le *Chevalier délibéré*, traduit de *Olivier de la Marche*, en excellens vers espagnols. Il usa en homme de goût des priviléges de poète, en faisant, dans sa traduction, les changemens dont les mœurs et le caractère de son pays rendaient le texte susceptible. Il y ajouta un livre tout entier de son invention, et ce livre est considéré comme le chef-d'œuvre de l'auteur. Il traduisit aussi le poème de *Roland amoureux*, du Boyardo, et les quatre chants qu'il ajouta à cette traduction parurent dignes de l'original. Après sa mort, on recueillit ses poésies diverses, et elles furent publiées à Salamanque en 1591, in-4°. Acuna a mérité les éloges de plusieurs poètes célèbres, entre autres de Louis Zapata et de Lopez de Vega.

ACUNA (Don Rodrigue d'), archevêque de Lisbonne, d'une des premières familles de Portugal, fut, en 1640, un des principaux agens de la conjuration qui remit la maison de Bragance sur le trône; il était savant, versé dans les affaires, habile à manier les esprits, fort aimé des Portugais, et par conséquent haï des Espagnols. Une révolution ayant été de longue main et fort secrètement ménagée par Pinto,

intendant du duc de Bragance, Acuna peignit sous les plus vives couleurs la honte du joug espagnol, la dureté du gouvernement, et la cruauté de Vasconcellos, ministre absolu du roi d'Espagne. En effet, la conjuration éclata, et le duc de Bragance fut proclamé roi. En attendant qu'il vînt prendre les rênes du gouvernement, l'archevêque de Lisbonne fut nommé unanimement président du conseil et lieutenant général du royaume. Il prêta, le premier, serment au nouveau roi, et contribua beaucoup à l'affermir sur le trône. Il mourut chéri des Portugais et de son souverain.

ACUNA (Don Pedro), gouverneur des Philippines sous Philippe II, favorisa d'abord les Chinois, fort nombreux à Manille. Bientôt ils se révoltèrent, et Don Pedro les tailla en pièces en 1603. Deux ans après, il eut ordre de faire la guerre aux Hollandais. Il se rendit maître de Ternate, où il prit le roi et toute sa cour, qu'il ramena en triomphe dans son gouvernement. Il mourut en juillet 1606, empoisonné par ses ennemis, envieux de sa gloire.

ACUNHA (Christophe d'), né en 1597 à Burgos, jésuite en 1612, missionnaire en Amérique, composa, au retour de ses missions, une relation intitulée : *Nuevo Descubrimiento del gran rio de las Amazonas*, Madrid, 1641, petit in-4°. Cet ouvrage, imprimé aux frais du roi d'Espagne, a ensuite été supprimé si exactement, qu'en en connaît à peine trois ou quatre exemplaires : la cause de cette suppression fut la perte du Brésil et de la colonie du Para, à l'embouchure de la rivière des Amazones, qu'éprouvèrent les Espagnols lors des révolutions de Portugal. L'Espagne craignit que cette relation, ne pouvant plus lui servir, ne devînt très-utile aux Portugais pour s'avancer dans le pays. De Gomberville a traduit cet ouvrage en français, Paris, 1682, 2 vol. in-12.

ACUSILAS ou ACUSILAUS, ancien historien grec d'Argos, vivait avant la guerre du Péloponèse. Il est compté pour le second historien en prose qu'ait eu la Grèce. Cadmus de Milet fut le premier. Acusilas ayant trouvé dans un champ quelques tables d'airain chargées d'inscriptions, conçut l'idée de rassembler tous les monumens de cette espèce, pour composer l'histoire généalogique des anciennes familles, et remonter par là jusqu'à l'arrivée des colonies étrangères qui civilisèrent la Grèce. *Voyez* Suidas, *in V. Clem. Alex. Strom.* liv. 1, pag. 236. Guill. Sturz a recueilli les *Fragmens* peu considérables de cet écrivain, et les a donnés à la suite de ceux de Phérécide (*Voyez* ce mot). Ils sont au nombre de trente-six, et n'occupent que neuf pages. Quelques écrivains l'ont mis au nombre des sept sages. Il est souvent cité par les anciens.

ACYNDINUS. *Voyez* Acindynus.

ADA, sœur et femme d'Irée, qui avait régné après la mort de sa sœur Artémise, était reine d'une partie de la Carie, province de l'Asie-Mineure. Ayant appris qu'Alexandre approchait de ses états, elle alla au-devant de lui; et en lui remettant les clefs de la ville d'Alinde, sa capitale, elle l'adopta pour son fils. Ce prince, non content de lui laisser son pays, y ajouta le reste de la Carie.—Une autre Ada, fille d'Elon, prince

héthéen, épousa Esaü, et en eut un fils nommé Eliphas.

ADAD, fils de Badad, succéda à Husam dans le royaume d'Idumée. Il combattit les Madianites, qu'il défit dans une plaine qui s'appelait *le champ de Moab*; et où, en mémoire de cette victoire, il bâtit la ville d'Avith, qui veut dire *monceau*, à cause du grand nombre de morts entassés les uns sur les autres.

ADAD, fils du roi de l'Idumée orientale, s'enfuit en Egypte avec les serviteurs du roi son père, dans le temps que Joab, général des troupes de David, exterminait tous les mâles de l'Idumée. Il vint d'abord à Madian, de là à Pharan, d'où il passa en Egypte: il y fut bien reçu par Pharaon, qui lui donna un logement, lui assigna une terre, et pourvut à l'entretien de sa maison. Il gagna même tellement l'affection de ce prince, qu'il lui fit épouser la sœur de la reine, dont il eut un fils.

ADALARD ou ADELARD, né vers l'an 753, était fils du comte Bernard, petit-fils de Charles-Martel, et cousin-germain de Charlemagne. Ce prince ayant répudié Ermengarde, fille de Didier, roi des Lombards, Adalard fut si sensible à ce divorce, qu'il quitta la cour pour prendre l'habit religieux à Corbie. L'empereur le nomma à cette abbaye; et lorsqu'il établit Pépin roi d'Italie, il lui donna Adalard pour son premier ministre. Bernard, roi d'Italie et neveu de l'empereur Louis-le-Débonnaire, s'étant révolté en 817, Wala, prince du sang, qui avait eu beaucoup de part au gouvernement, devint suspect à cet empereur, et fut exilé. Adalard, frère de Wala, fut enveloppé dans sa disgrace et relégué dans l'île de Héro, aujourd'hui Noirmoutiers. Il fut rétabli au bout de cinq ans dans son abbaye, en 822: l'empereur le fit même revenir à la cour. Adalard fonda en 823 la célèbre abbaye de Corwey, ou la nouvelle Corbie, en Saxe. Sa mort, arrivée le 2 janvier 826, à 72 ans, causa de vifs regrets aux gens de bien et aux savans. Il possédait les langues latine, tudesque et française. On l'appelait l'Augustin de son temps. Il ne nous reste que des fragmens de ses écrits. Son principal ouvrage était un *Traité touchant l'ordre ou l'état du palais, et de toute la monarchie française.*

ADALBERON, célèbre archevêque de Reims, chancelier de France, se distingua comme prélat et comme ministre sous Lothaire, Louis V et Hugues Capet. Il mourut le 5 janvier 988, après avoir comblé de bienfaits l'église et le chapitre de Reims. Il était fils de Geoffroi, comte d'Ardenne, d'une famille illustre. Il avait de la noblesse dans les sentimens et de la fermeté dans le caractère. Il présida divers conciles, où il parla en évêque zélé pour la discipline et les droits de l'Eglise.

ADALBERON (Ascelin ou Azelin), fut ordonné évêque de Laon, l'an 977, par le précédent. Prélat ambitieux et bas courtisan. Il eut la lâcheté de livrer à Hugues Capet, Arnould, archevêque de Reims, et Charles, duc de Lorraine, compétiteur de Hugues, auxquels il avait donné un asile dans sa ville épiscopale: il joua un rôle odieux dans cette circonstance. Il apporta à son église des sommes immenses qui lui appartenaient en propre. Il gouverna l'église de Laon pendant 53 ans,

étant mort le 19 juillet 1030. Il est auteur d'un *Poème satirique* en quatre cent trente vers hexamètres, dédié au roi Robert, Paris, Dupuis, 1663, in-8°. Adrien Valois en a donné une édition en 1663, in-8°, à la suite du Panégyrique de l'empereur Bérenger. On y trouve quelques traits curieux d'histoire. On voyait à la bibliothèque de l'abbaye de Laubes un autre poème du prélat, intitulé : *De Sanctâ Trinitate*, et dédié au roi Robert.

ADALBERT Ier, fils de Boniface II, comte de Lucques, marquis et duc de Toscane. Il fut rétabli dans ce duché en 847, après la mort de son père, qui en avait été chassé par l'empereur Lothaire Ier. Adalbert régna, dans les commencemens, avec gloire, et devint le feudataire le plus puissant de toute l'Italie. Fier du rang qu'il occupait, il se mêla dans les querelles qui existaient entre Carloman et Jean VIII. Ce pape croyait devoir transmettre la couronne impériale à Charles-le-Chauve, qu'il protégeait : Adalbert qui suivait le parti opposé, leva une forte armée, et secondé par son beau-père Lambert, duc de Spolette, marcha contre Rome, qu'il remplit d'épouvante et de deuil, força Jean VIII à se réfugier dans la basilique de Saint-Pierre; et méprisant l'excommunication que ce pape avait lancée contre lui, il arracha des Romains le serment de fidélité qu'il leur fit prêter à Carloman. Ce prince mourut vers l'an 887.

ADALBERT II, duc de Toscane, fils du précédent, rendit sa cour la plus brillante et la plus somptueuse de toute l'Italie; protégea les sciences et les arts, qui, à cette époque, commençaient à refleurir ; mais cet état de prospérité ne fut pas de longue durée. La maison des Carlovingiens venait de s'éteindre, et les seigneurs italiens se disputaient les deux couronnes de Lombardie et de l'Empire. Parmi un grand nombre de prétendans, les rivaux les plus redoutables étaient Guido, duc de Spolette, et Bérenger, duc de Frioul. Quoique Adalbert eût pu faire valoir les mêmes prétentions, il aima mieux ne s'occuper que de la sûreté et de l'indépendance de ses états, en tenant la balance entre les différens compétiteurs. Il s'attacha d'abord au parti de Guido, qui était son oncle ; mais il le quitta ensuite, et suivit successivement tous les divers partis dans lesquels l'entraînait son inconstance ou une fausse politique, et passa ainsi de malheur en malheur. Arnolphe, roi d'Allemagne, le fit arrêter en 894. Lambert, fils de Guido, le battit en 898, près de St.-Donino, et le fit prisonnier. Il recouvra sa liberté par une forte rançon, et s'étant attaché à Louis de Provence, qu'il avait appelé en Italie en 900, la perfidie et l'ingratitude de ce prince forcèrent Adalbert à l'abandonner, après avoir épuisé pour lui ses trésors, et vu presque anéantir ses armées. Haï de tous les partis, et souvent persécuté, il traîna une misérable existence jusqu'à sa mort, arrivée, à ce que l'on croit, en 917. Les trois dernières années de sa vie et le sort de sa famille sont presque entièrement ignorés. D'après l'avis de Muratori, il fut un des ancêtres de la maison d'Este, dont la ligne masculine s'éteignit dans la personne d'Hercule Renaud, duc de Modène. Béatrix,

princesse d'Este, sa fille, et épouse de l'archiduc Ferdinand, mort en 1812, est mère de l'archiduc François, actuellement duc de Modène et de Reggio.

ADALBERT, roi d'Italie, fils de Bérenger II, naquit à Paris en 930. Son père l'associa au trône, mais il ne partagea pas son autorité avec lui. En 961, Adalbert, ayant réuni une armée de 60,000 mille hommes, s'avança sur l'Adige, pour s'opposer à Othon Ier, qui avait entrepris la conquête de l'Italie. Mais les chefs de cette armée qui haïssaient Bérenger, ainsi que tous les sujets de ce prince injuste et farouche, refusèrent de se battre, à moins que Bérenger n'abdiquât en faveur de son fils. Ce monarque s'y refusa, et l'armée se dispersa sur-le-champ. Othon ne trouvant aucune résistance, se rendit maître de l'Italie en peu de jours. Bérenger s'enferma dans la forteresse de San-Léo, tandis qu'Adalbert parcourait l'Italie, sous divers déguisemens, cherchant en vain à ranimer le zèle de ses sujets. Il se réfugia enfin auprès de Nicéphore Phocas, empereur de Constantinople, et il mourut dans cette ville, vers l'an 974. — Il y a eu un autre Adalbert, marquis d'Ivrée, qui épousa Gisèle, fille de Bérenger Ier, roi d'Italie, et fut père de Bérenger II. Le marquis d'Ivrée possédait presque tout le Piémont, et ses états étaient, du côté des Alpes, une barrière pour les Français. Aussi ambitieux que dénaturé, il appela et secourut deux fois, en 899 et 921, les princes français qui prétendaient à la couronne d'Italie, dont il voulait dépouiller son beau-père. Sa mauvaise action fut punie par deux défaites successives que ses armées éprouvèrent, et il ne dut la vie qu'à la clémence de Bérenger. Il épousa, en secondes noces, Ermengarde, fille d'Adalbert II, roi de Toscane; femme intrigante, qui lui fit embrasser le parti de Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane; et il compléta ainsi la ruine de Bérenger. Il ne jouit pas longtemps de ce honteux triomphe, et il mourut sans avoir obtenu le prix de son ingratitude, en 925.

ADALBERT, Gaulois, né au commencement du 8e siècle, dès sa jeunesse fut un insigne hypocrite; il se vantait qu'un ange, sous la forme humaine, lui avait apporté des reliques d'une sainteté admirable, par la vertu desquelles Dieu lui accordait tout ce qu'il demandait; il gagna même des évêques ignorans, et se fit sacrer, ce qui lui donna tant d'orgueil qu'il se comparait aux apôtres; il refusait de consacrer des églises en leur honneur, il se les consacrait pour lui-même; il distribuait ses oracles et ses cheveux au petit peuple, et lorsqu'un venait à ses pieds pour se confesser, il disait : Je connais vos péchés, vos plus secrètes pensées; vos péchés vous sont remis, allez en paix, etc. Il avait composé sa vie. Il supposait avoir reçu de Dieu une lettre que Saint Michel lui avait apportée. On a de lui une *Prière* qu'il a composée pour l'usage de ses sectateurs, elle commence ainsi: « Seigneur Dieu tout-puissant, père de notre Seigneur, *alpha et omega.* » Saint Boniface eut recours au pape pour faire condamner Adalbert dans un concile en 746 ou 748.

ADALBERT. *Voyez* Adelbert.

ADALBERT (Saint), évêque de Prague, porta la lumière de

l'Evangile aux Bohémiens, puis aux Polonais, qui le massacrèrent le 29 avril 997. — Un autre Saint du même nom fut évêque d'Augsbourg, et mourut en 921. — ADALBERT, archevêque de Magdebourg, convertit les Slaves, pénétra dans l'île de Rugen en Poméranie, y prêcha la foi, et vint mourir à Presbourg le 20 juin 981.

ADALGISE. *Voyez* ADELGISE.

ADALOALD, roi des Lombards, était âgé de 13 ans, lorsque son père Agilulfe mourut en 616. Il commença à régner sous la tutelle de Theudelinde, sa mère, qui ne pensa qu'à se maintenir en paix pendant la minorité de son fils. Après la mort de cette princesse, Adaloald, livré à de perfides conseils, tyrannisa ses sujets, qui se vengèrent en lui suscitant des traverses. Les embarras où il se trouva, troublèrent tellement sa raison, qu'il devint incapable de gouverner. Un historien du temps attribue assez mal à propos sa folie à certains parfums qu'un ambassadeur d'Héraclius lui fit respirer. Quoi qu'il en soit, les Lombards le déposèrent et mirent à sa place Ariovald, qui avait épousé Gondeberge, sœur du roi détrôné. Le pape Honorius refusa de reconnaître le nouveau monarque, et le patrice Isaac, exarque de Ravenne, prit les armes pour rétablir Adaloald; mais la mort de ce prince, en 629, rendit la paix à l'Italie. Ariovald, son successeur, ne mourut qu'environ neuf ans après, en 638. *Voy.* ROTHARIS.

ADAM, le premier des hommes, et le père des humains. Dieu le tira du néant le sixième jour de la création du monde. Il le plaça dans le Paradis terrestre, et lui défendit de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, sous peine de mourir. (*Quo enim die comederis ex eo, morte morieris:* Gen. 2, 17.) On ignore quelle était la nature du fruit défendu; le sentiment qui désigne le pommier a prévalu, quoiqu'il ne soit pas mieux fondé que les autres. On a recherché avec soin en quel endroit le Paradis terrestre était situé, mais sans succès jusqu'à présent; et il est à présumer qu'on ne fera jamais de découverte certaine sur ce sujet. D'un très-grand nombre d'opinions qu'a fait naître cette recherche, celle du savant Huet, évêque d'Avranches, est la plus vraisemblable. (*Voyez* HUET). Adam, tenté par Eve, desobéit à son créateur et mangea du fruit défendu. Alors toute la nature changea de face pour les deux époux; leur nudité, qui jusqu'alors leur avait paru si naturelle, les troubla et les remplit de honte et de confusion; ils la cachèrent sous des ceintures de feuilles de figuier. En vain Adam chercha à se soustraire aux regards de Dieu; en vain il chercha à rejeter sa faute sur sa compagne, Dieu le chassa du Paradis, l'assujettit à la mort, à laquelle il n'était pas destiné s'il eût été obéissant, et lui promit un Messie rédempteur. Adam eut trois fils après son péché, Caïn, Abel et Seth, et plusieurs autres enfans dont l'Ecriture ne dit pas le nom. Il mourut à l'âge de neuf cent trente ans. On ne doit pas ajouter foi aux fables dont les rabbins ont chargé l'histoire d'Adam; et on doit s'en tenir à ce que rapportent les livres saints. L'Ecriture ne dit rien de sa vie et de sa mort. Mais c'est avec grande raison que nous croyons, dit Saint

Augustin, que les deux premiers hommes ayant mené après leur péché une vie sainte, parmi les travaux et les misères dont ils étaient accablés, ont été délivrés des supplices éternels... Les Grecs célèbrent sa fête le 19 décembre, et plusieurs martyrologes latins la placent au 24 avril ou au 24 décembre. L'histoire d'Adam se trouve plus ou moins altérée dans les traditions de tous les anciens peuples. Leur théologie repose presque toute entière sur la punition de sa désobéissance. Phérécide parle de l'ancien serpent, ennemi de Dieu; dans Hésiode, il est question de l'homme formé du limon de la terre, du chaos et de l'érèbe, et de la lumière qui succède aux ténèbres. Les traditions des Chaldéens, des Persans et de beaucoup d'autres peuples, fournissent à peu près les mêmes faits. Le nom d'ADAMITES a été donné à plusieurs hérétiques qui, dans leurs assemblées, se mettaient nus, comme Adam et Eve l'étaient dans l'état d'innocence. La raison de cette étrange singularité était que, depuis la mort de Jésus-Christ, les hommes devaient être rétablis dans l'état d'innocence. Ils s'assemblaient nus dans le temple, et s'y livraient, dit-on, à la débauche. Cette secte fut renouvelée à Anvers dans le 13[e] siècle par un nommé Taurmède, qui, suivi de 3,000 soldats, enlevait les filles et les femmes, et donnait des noms spirituels à ses infamies. Un Flamand, nommé Picard, l'apporta en Bohême dans le 15[e] siècle. (*Voy.* PICARD.) Elle passa de là en Pologne, où l'on prétend qu'elle subsiste encore. (*V.* PRODICUS.) Quant aux Préadamites, *voyez* PEYRERE.

ADAM DE BREME (maître), chanoine dans sa patrie, vivait en 1077. On a de lui : I. *Historiæ ecclesiasticæ Bremensis, libri* 4, Hafniæ, 1759, in-4°; Lugd. 1515. II. *Chorographia Scandinaviæ*, Holmiæ, 1615, in-8°. III. *Libellus de situ Daniæ*, Lugd. Bat. in-32, 1629. Il y traite de l'origine et de la propagation de la foi dans les pays septentrionaux, et, en particulier, dans les diocèses de Brême et de Hambourg, depuis le règne de Charlemagne jusqu'à celui de Henri IV, empereur. Il est encore auteur d'un petit *Traité de la situation du Danemarck*, imprimé à la suite de son *Histoire*, dont la meilleure édition est celle de Helmstadt, en 1670, in-4°.

ADAM DE SAINT-VICTOR, chanoine régulier de Saint-Victor-lès-Paris, surnommé le *Bossu*, mourut l'an 1177, et fut inhumé dans le cloître de cette abbaye, où l'on voit son épitaphe en quatorze vers, qu'il composa lui-même. Voici deux vers extraits de cette épitaphe :

Unde superbit homo, cujus conceptio culpa,
Nasci pœna, labor vita, necesse mori.

Il a fait aussi quelques *Traités* de dévotion, entre autres une *prose* en l'honneur de la Sainte Vierge, dont on trouve une traduction française dans le *Grant Matial de la Mère de vie*, Paris, 2 vol. in-4°; le premier gothique et sans date, le second en lettres rondes et de 1539.

ADAM, dit l'ECOSSAIS, parce qu'il était originaire de ce pays, ou *le Prémontré*, parce qu'il s'était fait religieux de cet ordre en 1158. Saint Norbert, instituteur des prémontrés, l'envoya en Ecosse pour y enseigner l'Ecriture Sainte et la tradition. Il fut depuis tiré

de cet emploi, pour être fait évêque de Whithern, et mourut en 1180. Ses *œuvres* ont été imprimées en partie en 1518; mais l'édition la plus complète est celle d'Anvers, 1659, in-fol. Ce sont des *Sermons*, des *Traités dogmatiques* et des *Lettres pieuses*.

ADAM-DE-LA-HALE ou DE-LA-HALLE, surnommé *le Bossu d'Arras*, parce qu'il avait de larges épaules, florissait en 1260; après avoir mené une vie fort dissolue, il se retira dans un couvent où il termina ses jours. Il partagea avec Rutebeuf, autre poète contemporain, la gloire d'avoir ouvert la carrière théâtrale en France. Ses ouvrages connus sont: I. Le *Jeu de Robin et Marion*, comédie mêlée de vaudevilles, manuscrit n° 7604, dont Le Grand d'Aussy (tom. 1, pag. 348) a donné un extrait. II. Le *Jeu du mariage*, manuscrit, n° 2736, in-4°, fonds de la Vallière. III. Le *Jeu de la feuillée, ou le Jeu Adam*, même manuscrit (Fauchet en fait mention. IV. Des *Chansons*. V. Des *Jeux-partis*. VI. Des *Rondeaux*. VII. Des *Motets*. VIII. Ses *Adieux ou congé à la ville d'Arras*. IX. Le *Dit du roi de Sicile*.

ADAM D'ORLETON, né à Héréfort, devint évêque de cette ville, puis de Worchester, et enfin de Winchester. C'était un homme d'un caractère turbulent, qui occasionna beaucoup de troubles en Angleterre. Il mourut, l'an 1375, aveugle et fort âgé, mais peu regretté. Il fut l'auteur de cette réponse ambiguë par le défaut de ponctuation, qui coûta, dit-on, la vie à Edouard II: *Edwardum regem occidere nolite timere bonum est*, qu'on peut expliquer de ces deux façons: « Ne tuez pas le roi Edouard, il est bon de craindre; » ou: « Ne craignez point de tuer le roi Edouard, c'est une bonne action. » Cette anecdote est fort suspecte, quoique rapportée par quelques historiens. On attribue une pareille réponse à Fairfax.

ADAM (MELCHIOR), né en Silésie dans le 17e siècle, recteur du collège d'Heidelberg, publia les *Vies des philosophes, théologiens, jurisconsultes et médecins allemands de son siècle et du précédent*, en 4 vol., 1615, et Francfort, 1705, 2 vol. in-fol. C'est une compilation mal digérée et mal écrite. Bayle déclare lui avoir de grandes obligations. Moréri l'a souvent mis à contribution. Il est auteur de plusieurs autres écrits. Melchior Adam, a fait réimprimer à Heidelberg, en 1617, le dialogue d'Erasme: *De Optimo genere dicendi*; et en 1718, l'*Oratio pro Marco Tullio Cicerone*, de Scaliger contre Erasme.

ADAM (JEAN), jésuite, né à Limoges en 1608, professeur de philosophie et prédicateur, mourut Supérieur de la maison professe de Bordeaux en 1684. Il est connu par son zèle burlesque contre les nouveaux disciples de Saint Augustin. Il appelait ce père, *l'Africain échauffé et le docteur bouillant*. Mais en revanche, il compara, dans la Passion qu'il prêcha en 1655, à Saint-Germain-l'Auxerrois, le cardinal Mazarin à Saint Jean l'Evangéliste, et Anne d'Autriche à la Sainte-Vierge; sur quoi un seigneur dit à la reine: Je suis Préadamite. La reine lui demanda ce que cela voulait dire: C'est que je ne crois pas, madame, lui répliqua-t-il, que le père Adam soit le premier des hommes. On a de lui un grand

nombre d'ouvrages, presque tous inconnus: I. Le *Triomphe de l'Eucharistie contre le ministre Claude*, Sedan, 1671, in-8°. II. La *Vie de Saint François de Borgia*, dans laquelle il n'est pas avare de miracles. III. Une *Traduction de l'Office de l'Eglise*, qu'il opposa aux *Heures* de Port-Royal. IV. Une *Réponse à l'écrit de Daillé contre la conversion du ministre Cottiby;* et plusieurs autres livres dont on ne parle plus.

ADAM (Lambert-Sigisbert), sculpteur célèbre, né à Nanci le 10 février 1700, mort le 13 mai 1759, membre de l'ancienne Académie de Saint-Luc à Rome, et de l'Académie Clémentine à Bologne, se distingua par la vigueur de son ciseau. Il fut souvent employé pour embellir les maisons royales, et il s'en acquitta avec autant de zèle que de talent. Ses principaux ouvrages sont: 1° Le *Triomphe de Neptune;* 2° *Groupe de cinq figures et de cinq animaux en plomb bronzé*, à Versailles; 3° le *Bas-Relief de la chapelle de Sainte-Adélaïde, en bronze;* 4° le *Groupe de la Seine et de la Marne, en pierre*, à Saint-Cloud; 5° deux *Groupes en marbre, représentant la Chasse et la Pêche*, à Berlin; 6° *Mars caressé par l'Amour*, à Bellevue; 7° une *Statue représentant l'enthousiasme de la poésie;* 8° *Saint Jérôme, en marbre*, aux Invalides. Cette dernière statue est actuellement à St.-Roch.

ADAM (Nicolas-Sébastien), frère du précédent, naquit à Nanci en 1705, et mourut à Paris le 27 mars 1778. Professeur de l'Académie de peinture et de sculpture, il excella dans ce dernier art. Le *Mausolée de la reine de Pologne*, à Nanci, fait pour madame Dubarry; deux *Bas-reliefs* au-dessus du portail de l'Oratoire à Paris, représentant l'un la *Naissance*, l'autre l'*Agonie de Jésus-Christ* (ces deux morceaux n'existent plus); et à Saint-Cloud, une statue d'*Iris*, en marbre blanc, sont ses principaux ouvrages.

Son morceau de réception à l'Académie représente le *Supplice de Prométhée*, marbre que l'on admire pour le travail. Mécontent de ne pas trouver un modèle qui mît dans son pied l'expression qui convenait à celui de sa figure de *Prométhée*, Adam fit mouler le sien, dans lequel il avait fait passer le sentiment qui l'animait. Quoique ce maître attachât une grande importance à son ciseau, il ne sera jamais placé que dans la seconde ou même la troisième classe des sculpteurs, et ses ouvrages ne rappelleront qu'une époque de décadence.

ADAM (François-Gaspard), né à Nanci en 1720, frère des précédens, fut sculpteur comme eux; il voyagea et s'arrêta d'abord dans le Barrois; le fruit de son travail se trouvant considérable, au lieu de venir à Paris, il alla trouver ses frères à Rome. Son aîné, l'ayant retiré de l'Académie, lui apprit à travailler le marbre, en restaurant les antiques du cardinal de Polignac. Il vint ensuite à Paris, où il gagna le grand prix, sur un bas-relief représentant *Tobie rendant la vue à son père*. En 1742 il alla achever ses études à Rome en qualité de pensionnaire du roi, en revint cinq ans après, et partit pour la Prusse, sur la demande de Frédéric II, qui lui assura un traitement avantageux. Il revint, et mourut à Paris en 1759.

ADAM (Nicolas), né à Paris

en 1756, fut élève de Louis Lebeau, et professa d'abord l'éloquence au collége de Lizieux; ensuite il fut envoyé en qualité de chargé d'affaires auprès de la république de Venise, et y résida pendant douze ans. De retour en France, il consacra tout son temps à l'étude et à la culture des lettres. On lui doit plusieurs livres élémentaires très-estimés, tels que : *Manière d'apprendre une langue vivante ou morte, par le moyen de la langue française; Grammaire latine; Grammaire italienne, anglaise, allemande;* une *Traduction littérale d'Horace et de Phèdre, etc., etc.* Cet auteur, aussi recommandable par la douceur de ses mœurs que par ses talens, est mort à Paris en 1792.

ADAM DU PETIT-PONT, ainsi nommé parce qu'il avait enseigné dans ce quartier de la ville de Paris. Il fut chanoine de Notre-Dame, vers 1145, et ensuite devint évêque de Saint-Asaph en Angleterre. En 1179, il assista au concile de Latran, où s'agissant de censurer quelques propositions tirées des écrits de Pierre Lombard, sous lequel il avait eu le soin des écoles à Paris, il se retira avec quelques cardinaux qui avaient été disciples du même Lombard. Il était universel dans les sciences. Nous avons de lui un Traité curieux de *l'Art de bien parler.*

ADAM. *Voyez* MANTUAN.

ADAM DE GUIENCY, poète français du 13ᵉ siècle, a fait des *Jeux-partis* et des *Traductions.* La meilleure est celle des *Distiques de Caton,* qui se trouvent dans le manuscrit M, fonds de l'église de Paris, à la bibliothèque du Roi.

ADAM, savant Chartreux de Londres, florissait en 1340. On a de lui : I. *Vie de Saint Hugues de Lincoln,* publiée avec des notes par D. Bernard Pez; *Biblioth. ascetica,* tom. 10, p. 3. II. Deux *Traités sur les avantages de la tribulation,* Londres 1530. III. *Scala cœli : De sumptione Eucharistiæ : Speculum spiritualium,* qui sont restés manuscrits.

ADAM (maître). *V.* BILLAUT.

ADAM DE AMBERGAU, imprimeur au 15ᵉ siècle, et sans doute né à Ambergau ou Omberg, petite ville de la Haute-Bavière. On ignore le lieu où il a imprimé; cependant quelques-uns pensent que c'est à Venise qu'il a donné, en 1471, *Lactance, Virgile,* et en 1472, *Ciceronis orationes.* Dans les deux premiers ouvrages, il se nomme seulement Adam, et dans le troisième, Adam de Ambergau. Il faut cependant avouer que les caractères du *Cicéron* diffèrent de ceux du *Lactance* et du *Virgile,* ce qui donnerait à penser qu'il y a eu à Venise deux imprimeurs nommés Adam. Au reste, on en connaît beaucoup de ce nom, tels que Magister ADAMUS, qui a imprimé, en 1470, *Augustini dati elegantiæ,* in-4°; un Doctus ADAMUS, qui a réimprimé cet ouvrage, et qui est peut-être le même que Magister; un Petrus ADAMUS Mantuus; un ADAM Rot, imprimeur à Rome, de 1471 à 1475; un ADAM de Rotwil, imprimeur d'abord à Venise et ensuite à Aquila; un Jean ADAM de Pologne, imprimeur à Naples en 1478, etc. Ce qu'il y a de certain, c'est que les bibliographes ne sont point d'accord sur les imprimeurs qui ont porté le nom d'Adam, ni sur les éditions sorties de leurs presses.

ADAM (JEAN), jésuite sicilien,

après avoir travaillé vingt ans à la propagation du christianisme au Japon, mourut en 1633, par le cruel supplice de la fosse, qui consiste à être suspendu par les pieds à une potence, et à rester ainsi renversé la moitié du corps cachée dans une fosse.

ADAM (Jacques), naquit à Vendôme en 1663; après avoir fini ses études, il s'attacha au prince de Conti, qui le choisit pour secrétaire de ses commandemens. Il fut nommé à l'Académie française, en 1723, à la place de l'abbé Fleury. Jacques Adam eut part à la traduction de l'*Histoire universelle de J. A. de Thou*, Londres (Paris), 1734, 16 volumes in-4°, qu'il entreprit de concert avec Ch. Le Beau, les abbés Le Mascrier, Le Duc, des Fontaines, Prévost et le père Fabre. II. Les *Mémoires de Montécuculli*, traduits en français, Amsterdam, 1734, in-12. III. La *Relation du cardinal de Tournon*, traduite de l'italien, insérée dans le tome 1er du *Recueil des anecdotes sur l'état de la religion de la Chine*, par l'abbé Villermaules, Paris, 1733, 7 vol. in-12. Adam avait aussi terminé une *traduction d'Athénée*. Il mourut le 12 novembre 1735.

ADAM (N.), curé de Saint-Barthélemi, à Paris, vivait dans le 18e siècle. On lui attribue l'ouvrage intitulé: *L'Avocat du Diable, sur la légende de Grégoire VII, et la canonisation de Saint Vincent de Paul*, Saint-Pourçain, 1743, 3 vol. in-12. C'est de cet ecclésiastique dont il est question, page 274, dans les *Principes de style*, de M. C. T. Hérissant, Paris, 1779, in-12.

ADAM (Jean), né au village de Pierrefitte en Basse-Normandie, le 2 mai 1726, mort à Londres le 5 janvier 1795. Docteur en théologie à Caen, il professa la philosophie dans l'Université de cette ville avec un grand succès. Son *Cours de philosophie*, en 5 vol. in-12, a été imprimé plusieurs fois. Il publia aussi, en 1766, *Réflexions d'un logicien adressées à son professeur*, sur un ouvrage anonyme, intitulé: *Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie*.

ADAM ou ADAMI (Jacob), ecclésiastique de Poméranie, qui fit ses études à Dantzick. Il fit des innovations dans le dogme, abolit la confession, expliqua l'article de la grace à la manière des réformés. On a de lui plusieurs *Dissertations théologiques*.

ADAM (Robert), architecte célèbre, né en 1728, à Kirkaldy en Ecosse. Né pour les arts du dessin, il s'y appliqua de bonne heure, et alla étudier à Rome. De retour à Londres, il y construisit plusieurs édifices, qui lui firent une grande réputation. De concert avec son frère, architecte comme lui, il bâtit dans cette ville une suite de maisons, sur un plan uniforme, situées près des bords de la Tamise, et qui conservent le nom d'*Adelphi*, comme étant l'ouvrage de deux frères. Il construisit ensuite des châteaux dans plusieurs campagnes, qui sont presque tous dans le style gothique, que les Anglais, par un goût assez singulier, semblent encore aimer de préférence aux autres styles. Le talent de cet architecte consiste dans l'art des distributions intérieures, et dans les ornemens, où il a montré de l'originalité, de la variété, et de la noblesse. Mais quoi qu'en disent ses compatriotes, qui voudraient le mettre au-dessus de tous les architectes fran-

çais qui ont vécu sous Louis XV, on aura toujours de la peine à croire qu'aucun des ouvrages de Robert, attendu le goût dominant de son pays, puissent être comparés à l'église de Sainte-Geneviève, à l'École de médecine, et à tant d'autres monumens qu'on admire dans la capitale de la France. L'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur, est intitulé : *Description des ruines du palais de l'empereur Dioclétien, à Spalatro, en Dalmatie.* Il en fit faire les dessins et les gravures en Italie, et le publia à Londres en 1764, 9 vol. in-fol. Il fut aidé dans son travail par M. Clerisseau, architecte français; et il avoue ingénûment, qu'il ne put trouver aucun artiste de sa nation en état de le seconder. Ce magnifique ouvrage est digne de faire suite aux ruines de Palmyre et de Balbeck, qui sont aussi une production d'artistes écossais. On n'ignore pas que Dioclétien, qui avait d'ailleurs un goût décidé pour l'architecture, passa neuf années de sa vie dans ce palais, après avoir résigné l'empire. Robert fut nommé, en 1762, architecte du roi; mais ayant été appelé au parlement britannique pour représenter le comté de Kinross en Écosse, il fut contraint d'abandonner sa première place. Il mourut en 1792, et son convoi fut accompagné d'un grand nombre d'artistes, et des personnes de la première distinction. Sa famille lui fit élever un monument dans l'abbaye de Westminster. Adam était généralement estimé par ses talens, ses connaissances, l'affabilité et la noblesse de son caractère. Il fut intimement lié avec Hume, Robertson, Smith, Ferguson, etc.

ADAMAN ou ADOMAN, abbé de Jona en Irlande, vivait, selon Vossius, à la fin du 7e siècle. Il reçut, sur les côtes de cette île, Arculphe, évêque français, que la tempête y avait jeté, et qui ayant visité les saints lieux, lui donna par la suite les moyens de composer sa *Description de la Palestine.* Il a écrit aussi la *Vie de Saint Colomban*, évêque de Luxeuil.

ADAMANTIUS, médecin, vivait du temps de l'empereur Honorius; il a écrit *sur la science de la physiognomonie*, d'après ses propres observations et les préceptes d'Aristote et de Polémon. *Voy.* Polémon.

ADAMANZIO, religieux de l'ordre des Augustins, se fit une réputation par son habileté dans les langues orientales. Envoyé comme ambassadeur des Cantons suisses catholiques au concile de Trente, il y acquit beaucoup de réputation. Grégoire XIII l'appela à Rome pour traduire et corriger le *Talmud* : il mourut pendant ce travail en 1581.

ADAMI (Adam), bénédictin et docteur en théologie, né à Manheim, au duché de Berg, en 1610, suffragant de Hildesheim, et membre du congrès de Westphalie, où il stipulait pour les abbés, abbesses, princes et princesses de l'Empire, a laissé un ouvrage curieux, sous le titre de : *Arcana pacis Westphalicæ*, imprimé à Francfort en 1698, et qui a paru de nouveau à Leipsick en 1737, par les soins de Mayern, qu'on accuse d'avoir été en cette occasion éditeur infidèle.

ADAMI (Lionardo), né à Bolsena en Toscane, le 12 août 1690. Il n'avait qu'onze ans lorsqu'il entra au séminaire, où il fit des

progrès étonnans. En ayant été chassé par suite d'une espèce de révolte, il prit du service sur un corsaire français. Après 26 mois de vicissitudes, il obtint sa grace du cardinal Ottoboni, et s'appliqua à l'étude des langues grecque, hébraïque, arabe et syriaque. Sa réputation devint telle, que le cardinal Imperiali lui confia la garde de sa belle bibliothèque. Il mourut en 1719, âgé de 28 ans. Il a laissé un ouvrage fort savant, imprimé à Rome en 1716, in-4°, intitule : *Leonardi Adami Volsiniensis* τινι Αργαει *Philoctis Æpci Arcadicorum volumen primum*. Ce volume contient d'excellens matériaux pour l'histoire d'Arcadie et pour celle de la Grèce entière.

ADAMI (Ernest-Daniel), né à Idung en Pologne, en 1716; d'abord correcteur et directeur de musique, et ensuite pasteur de la Haute-Silésie. Il a donné, en 1750, un ouvrage *sur l'écho d'Aderbach ;* et en 1755, *Dissertations sur les beautés du chant dans le service divin*, in-8°. Leips. L'année de sa mort n'est pas connue.

ADAMI (André), maître de la chapelle pontificale au commencement du 18e siècle, a publié *Osservazioni per ben regolare il coro dei cantori della capella pontificia ;* 1 vol. in-4°, Rome, 1711.

ADAMITES. *V.* Adam, Picard *et* Prodiccus.

ADAMS (sir Thomas), lord-maire de Londres, né à Wem en Shropshire, fut élevé à Cambridge, et ensuite placé à Londres chez un drapier. En 1609, il fut élu alderman de la cité, et en 1645 nommé lord-maire. Les républicains cherchèrent le roi dans sa maison, et se voyant trompés dans leur attente, ils conduisirent Adams à la tour. Il envoya 11,000 liv. sterl. à Charles Ier dans son exil; et à l'époque de la restauration, il fut envoyé par la cité de Londres à La Haye au-devant du roi, qui le fit chevalier, et en 1661, le créa baronnet. Après sa mort, arrivée en 1667, on fit extraire de son corps une pierre du poids de vingt-cinq onces, qui est déposée au cabinet d'histoire naturelle de Cambridge. Il fonda, à Wem, sa patrie, une école et une chaire de langue arabe; lui seul fit les frais de l'impression d'un *Evangile en langue persane*, et l'envoya en Orient.

ADAMS (Robert), architecte et graveur anglais, né à Londres en 1550, mort en 1591, fut intendant des bâtimens de la reine Elisabeth. Il a gravé les événemens de la flotte espagnole, publiés par Ruyter en 1589.

ADAMS (Thomas), élève au collége de Brazen-Nose, à Oxford, en fut renvoyé en 1662, comme non-conformiste : il devint ensuite chapelain dans le Shropshire et dans le Northumberland, et mourut en 1670. Il composa un ouvrage intitulé : *Union protestante*, ou *Principes de la Religion*, qu'on regarde comme très-utile.

ADAMS (Richard), fut élevé dans le même collége que le précédent; il vécut ensuite à Saint-Mildred, Bread-Street, d'où on le renvoya en 1662. Il fut un des éditeurs des ouvrages de Charnoch, et il était sur le point de finir les notes sur la Bible, de Matthieu Mole, lorsqu'il mourut en 1698.

ADAMS (Robert), né en Ecosse en 1728, à Kirkaldy, dans le comté de Fife, et élevé à l'université

d'Edimbourg. Il passa en Italie, et à son retour, on le nomma architecte du roi, place qu'il résigna en 1768, lorsqu'il fut élu député du comté de Kinross; il donna un nouveau genre à l'architecture de son pays, et acquit beaucoup de réputation par le nombre de ses plans et l'élégance de son dessin. Il mourut à Edimbourg en 1792, tandis que la nouvelle université de cette ville et d'autres édifices s'élevaient sous sa direction : il est enterré à l'abbaye de Westminster.

ADAMS (Eliphalet), ministre de la Nouvelle-Londres, dans la province de Connecticut, prit ses grades en 1694, au collége de Harvard, fut ordonné en 1709, et mourut en avril 1753, dans sa 77ᵉ année. On a de lui un *Sermon* à l'occasion de la mort du révérend Noyes de Storimgton; un *Sermon* sur une élection en 1710; en 1717, il publia un *Discours* à l'occasion d'un effroyable ouragan, et différens autres *Ouvrages* du même genre.

ADAMS (Jean), poete, fils unique de Jean Adams, de la Nouvelle-Ecosse, avait pris ses grades au collége de Harvard, en 1721; il fut ministre à Newport, dans le Rhode-Island, en avril 1728, et mourut à Cambridge en janvier 1740, à l'âge de 36 ans; il y fut sincèrement regretté, il se distingua également par la science et par le génie, et fut considéré comme un bon prédicateur. Ses *Poésies* ont paru en un vol., à Boston, en 1745; elles contiennent des imitations et des paraphrases des morceaux de l'Ecriture, des traductions d'Horace, et le livre de la Révélation, dans son entier, en vers héroïques, ainsi que quelques pièces originales. La versification en est d'une grande harmonie, pour l'époque à laquelle ses vers ont paru, eu égard au degré peu avancé de la civilisation de ce pays.

ADAMS (Amos), ministre à Roxbury, dans la province de Massachussetts, prit ses grades en 1752, au collége de Harvard, et mourut à Dorchester le 5 octobre 1775, âgé de 48 ans, ministre du Saint Evangile. Cet homme savant et respectable a publié un grand nombre de *Discours* et de *Sermons*, dont un est intitulé : *La seule espérance des pécheurs.* Il a en outre donné, en 1769, un *Abrégé de l'histoire de la Nouvelle-Angleterre*, qui a été réimprimé à Londres, en 1779.

ADAMS (Joseph), ministre, prit ses grades au collége de Harvard en 1710. Adams était établi à Newington, province de New-Hampshire, en 1715, et il mourut en 1783, âgé de 93 ans; il prêcha jusques à sa mort, et publia en 1760 un *Sermon* sur la nécessité des mesures civiles et ecclésiastiques, que l'on doit employer contre les progrès de l'impiété.

ADAMS (Zardiel), ministre à Lunenbourg, province de Massachussetts, naquit en novembre 1739. Son père, oncle de Jean Adams, dernier président des Etats-Unis, était devenu très-savant pendant son séjour au séminaire, et avait beaucoup perfectionné la vigueur de l'intelligence dont il était doué naturellement. Adams avait été ordonné le 5 septembre 1764, et mourut le 1ᵉʳ mars 1801, dans la 37ᵉ année de son ministère et dans sa 62ᵉ année. Il est renommé par ses talens dans la chaire. Il a publié un *Sermon* sur la nature des avantages et des plaisirs que l'on goûte dans la mu-,

sique sacrée dans les temples, et plusieurs autres *Sermons*.

ADAMS (SAMUEL), gouverneur de Massachussetts, l'un des hommes les plus distingués de la révolution de l'Amérique, naquit à Boston, d'une famille respectable le 27 septembre 1722. Il avait pris ses grades au collége de Harvard en 1740, et commença à exercer la profession de maître-ès-arts, en 1743. Il se distingua de bonne heure, comme écrivain, parmi les écrivains politiques pendant l'administration de Shirley, auquel il était opposé; il pensa que l'union d'une aussi grande autorité civile et militaire, dans les mains d'un seul homme pouvait devenir dangereuse. Sa candeur, son esprit et la profondeur de ses argumens, sont encore en vénération dans la mémoire de tous ceux qui l'ont connu, et qui ont été ses contemporains; dès cette époque, qui fut celle de l'enfance des Etats-Unis, il établit les bases de la confiance et de l'estime publique. En 1765, il fut élu membre de l'assemblée générale de Massachussetts, en remplacement d'Oxenbridge Tacher qui venait de mourir. Il en fut bientôt nommé greffier, et obtint successivement de l'influence dans la législature; cette année fut féconde en événemens. Mais Samuel Adams, doué d'un courage qu'aucun danger ne pouvait ébranler, se montra au-dessus de la crainte, et supérieur aux dangers qui frappaient de terreur les cœurs du plus grand nombre. Il fut membre de la législature pendant près de dix ans; il était l'ame des plus importantes résolutions. Il était prudent, et possédait l'art de maîtriser les passions des autres, et de les faire concourir à ses desseins. Quand la charte fut anéantie, il fut élu membre de la Convention de la province. En 1774, il fut nommé membre du congrès général: dans cette place, où il fut continué pendant plusieurs années, il rendit à son pays les services les plus importans. Son éloquence était en harmonie avec le temps dans lequel il vivait. L'énergie de son langage correspondait à la vigueur et à la fermeté de son génie. Son cœur était animé des sentimens les plus purs, et son éloquence était simple, majestueuse et persuasive. Il fut un des membres les plus marquans du congrès. Son courage était inébranlable, et sa volonté était ferme et inaltérable. Gordon, parlant de lui en 1774, annonce qu'il avait depuis longtemps dit à l'oreille de ses amis, que l'Amérique devait finir par devenir indépendante. Dans le dernier acte émané du gouvernement d'Angleterre, dans la province de Massachussetts, il fut proscrit avec Jean Hencock, à l'époque qu'un pardon général fut offert à tous ceux qui s'étaient révoltés. Cet acte, qui est du 12 juin 1775, apprit aux Américains tout ce qu'ils devaient aux patriotes dénoncés. En 1776, il se réunit à Francklin, J. Adams, Hencock, Jefferson et un plus petit nombre des plus dignes de leur être associés, et ils déclarèrent que les Etats-Unis n'étaient plus dans la dépendance de l'Angleterre, mais que ce pays était libre et indépendant. Après que la constitution de Massachussetts eut été adoptée, il fut élu membre du sénat, et il en fut nommé président. Il fut bientôt après envoyé dans les provinces occidentales pour y apaiser des troubles qui commençaient à s'y former, et sa

mission fut couronnée du succès. Samuel Adams fut membre de la Convention, chargée d'examiner la constitution des Etats-Unis. La principale objection que fit Samuel Adams sur la constitution, fut sur un article qui soumettait les différens Etats à la juridiction de la cour nationale. Il pensa que, par cet article, les Etats ne pourraient plus être considérés que comme de simples corporations, que la souveraineté de chacun de ces Etats se trouverait anéantie; il dit, qu'un gouvernement consolidé, défendu par une armée, en serait la conséquence. Ainsi, la constitution fut, dans la suite, changée sur ce point, et sous plusieurs autres rapports, conformément à ses desirs. En 1789, il fut élu lieutenant-gouverneur, et continué dans cette fonction jusqu'en 1794, époque à laquelle on le nomma gouverneur, en qualité de successeur de M. Hencock, et tous les ans replacé dans le siége de premier magistrat de Massachussetts, jusqu'en 1797. Son âge et ses infirmités l'obligèrent de se retirer des affaires publiques; il mourut le 2 octobre 1808, à l'âge de 82 ans. Les traits les plus remarquables du caractère de Samuel Adams, consistaient dans un amour ardent pour la liberté. Quelques actes de son administration, comme premier magistrat ont été censurés, malgré que la pureté de ses motifs ait été reconnue. Il existait, de son temps, une division dans les opinions politiques, qui, depuis s'est augmentée. Quand il différait d'avis avec la majorité, il se conduisait avec la plus grande indépendance. A la fin de la guerre, il s'opposa à la paix avec l'Angleterre, à moins que les Etats du nord ne pussent conserver entièrement leurs priviléges relatifs aux pêcheries. En 1787, à l'occasion de ce que les chefs de la révolte, arrivée en 1786, avaient été condamnés, il proposa que les châtimens fussent proportionnés à la gravité des délits. Il s'était opposé au traité conclu par M. Jay, en 1794, avec la Grande-Bretagne; et il mit son élection au hasard, par l'aveu qu'il fit de sa désapprobation dudit traité. Il fut à cette occasion censuré pour sa conduite; mais, on ne peut contester qu'il avait le droit d'exprimer son opinion, et la place qu'il occupait, lui faisait un devoir de révéler au peuple tout ce qu'il estimait pouvoir devenir un jour une cause de danger. Adams était un homme d'une incorruptible intégrité. Il est probable que l'Angleterre fit des tentatives auprès de lui, pour le gagner par des présens. Le gouverneur Hutchinson, en réponse à la question qui lui avait été faite, pourquoi M. Adams n'était pas écarté de son opposition par une place, écrivit à un de ses amis en Angleterre. « Telle est l'obstination et le caractère inflexible de cet homme, qu'il ne peut jamais être gagné par aucune place, ni par aucun don, quels qu'ils soient. » Il était pauvre; tandis qu'il était occupé au dehors des devoirs les plus importans, relatifs aux affaires publiques, sa digne épouse, associée à ses inquiétudes, suffisait, par son industrie dans sa maison, à tous les besoins de la famille. Il continua de rester dans cette honorable pauvreté, jusqu'à une époque très-avancée de sa vie; et si un héritage assez considérable ne lui fût échu par l'événement de la mort de son fils unique, il aurait manqué des pre-

miers besoins. A une contenance majestueuse, à des mœurs pleines de dignité, il savait unir une douceur dans le caractère, qui lui conciliait l'affection de tous ceux qui le connaissaient. Ceux qui désapprouvaient sa conduite politique, l'aimaient et le révéraient. Il remplit avec fidélité les devoirs qui naissent des relations de la vie sociale. Sa maison était le séjour de la paix domestique, d'une sage méthode et de la régularité dans la conduite. Ses *écrits* consistent seulement dans des pamphlets, ou dans quelques morceaux politiques insérés dans les gazettes. En l'année 1790, il y eut un commerce de lettres entre lui et M. John Adams, alors vice-président des Etats-Unis, dans lesquelles les principes du gouvernement sont discutés, et il semble qu'il y eut quelque différence de sentimens entre ces hommes d'Etat, qui avaient partagé ensemble les mêmes fatigues pendant la révolution. Cette correspondance fut publiée en 1800. Une *harangue*, que Samuel Adams prononça dans le palais de l'Etat, à Philadelphie, le premier août 1776, avait pour objet de soutenir l'indépendance de l'Amérique; la déclaration en avait été faite par les Etats-Unis, peu de temps auparavant.

ADAMS (JOHN), un des hommes les plus distingués qu'ait produits la république des Etats-Unis d'Amérique. Il sortait d'une des familles fondatrices de la colonie de Massachussetts, et naquit à Braintrée, le 19 octobre 1735. Il était homme de loi avant la révolution qui établit l'indépendance de sa patrie. A cette époque, il en soutint les droits avec chaleur, et publia une *Histoire de la querelle de l'Amérique avec la mère-patrie.* Il se montra aussi opposé aux mesures violentes qu'ardent à soutenir les droits du pays. Un des premiers il vit, en 1776, qu'une réconciliation sincère et durable ne pouvait avoir lieu avec l'Angleterre, et il fut un des principaux moteurs de la fameuse déclaration du 4 juillet. Lorsque les Etats-Unis sentirent qu'ils ne pouvaient résister seuls aux efforts de l'Angleterre, ils envoyèrent Franklin à la cour de Versailles, pour solliciter du secours. John fut choisi pour l'accompagner, et pour négocier un traité d'alliance et de commerce entre les deux nations. Il travailla aussi à son retour à la rédaction de la constitution de Massachussetts. Il revint ensuite en Europe pour y négocier de la paix, et fut nommé ambassadeur en Hollande. Il négocia un traité d'amitié et de commerce avec cette puissance, obtint des emprunts utiles à son pays, et fut un de ceux qui signèrent le traité de paix avec l'Angleterre. Lors de l'adoption de la constitution de 1787, il fut nommé vice-président. Il se trouva à la tête du parti des *Fédéralistes*, et eut pour antagoniste Jefferson, qui tenait pour la république, et qui le soupçonnait de vouloir rétablir l'aristocratie, et peut-être même la royauté. Cependant, malgré les efforts de ce dernier, il fut réélu vice-président à la seconde présidence de Washington, et il dut principalement cet honneur aux excès qui alors se commettaient en France. Enfin, lorsqu'à la troisième élection, Washington eut déclaré qu'il voulait se retirer des affaires, il fut élevé à la première magistrature, où il suivit le même plan

de conduite qu'il avait toujours tenu. A l'expiration de sa présidence, Jefferson fut élu en sa place, et John Adams, devenu vieux, se retira des affaires. Il mourut à New-Yorck, en 1803, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il fut un littérateur distingué. Il publia la *Défense des Constitutions américaines*, en anglais, Londres, 1787, 2 vol. in-8°, ouvrage qui a été traduit en français en 1792, en 2 vol. in-8°, et qui a eu du succès.

ADAMSON (Patrik), né en 1543, à Perth, fit ses études en France, retourna en Ecosse où il se maria, et devint archevêque de Saint-André, en 1576. Quand les presbytériens l'eurent emporté sur les épiscopaux, il ne rougit pas de désavouer, par trois rétractations, tout ce qu'il avait dit auparavant en faveur de l'épiscopat. Cette démarche humiliante le conduisit peu de temps après au tombeau, l'an 1591. Il a laissé des *Poésies latines*, qui ont été imprimées à Londres, 1619, in-4°, et un traité *De sacro pastoris officio*, à Londres, 1619, in-8°. Ses *Rétractations*, avec sa *Vie*, se trouvent à la suite d'*Amelvini Musæ*, 1620, in-4°.

ADANSON (Michel), né à Aix en Provence, le 7 avril 1727, fut amené à Paris à l'âge de trois ans; singulièrement organisé pour l'étude et l'application, il remporta les premiers prix de poésie grecque et latine, aux colléges Sainte-Barbe et du Plessis, dans un âge encore fort tendre. Ces prix étaient l'ouvrage de Pline et d'Aristote. Ces auteurs, qu'il médita profondément, lui révélèrent sa vocation pour les sciences, et il ne tarda pas à s'apercevoir qu'ils lui montraient le but, mais que, pour y atteindre, il avait besoin de se frayer une route; la théorie ne suffisant pas à celui qui veut non-seulement connaître, mais encore approfondir : il quitta les philosophes après avoir fait, à l'âge de treize ans, de savantes notes sur leurs écrits. Il sentit la nécessité de chercher dans les *existences*, les lois de la nature. Il vendit son patrimoine, et en 1748, il partit pour le Sénégal. L'année suivante, il visita les Canaries, et fit passer le résultat de ses découvertes à l'académie des sciences, qui, en 1750, l'admit au nombre de ses correspondans, à l'âge de vingt-trois ans. Dans son voyage il avait été guidé par des motifs qui auraient dégoûté beaucoup d'autres hommes. « *C'était*, disait-il, *de tous les établissemens européens, le plus difficile à pénétrer, le plus chaud, le plus malsain, le plus dangereux, et par conséquent le moins connu.* » Ses vues consistaient à établir dans *les sciences naturelles* une *science de rapports*, et de parvenir à fixer *la définition naturelle de toutes les sciences*. Ce fut l'objet constant de toutes ses recherches; et cinq années passées au Sénégal lui procurèrent une collection immense de *remarques philosophiques, morales, économiques et politiques*, avec des observations physiques sur environ *trente mille espèces d'existences* inconnues, qui, jointes aux *trente-trois mille* qu'il connaissait auparavant, donnent à la *philosophie naturelle universelle* une base de *soixante-trois mille espèces*, et lui-même a souvent assuré qu'il en connaissait *quatre-vingt-dix mille*. Adanson pu-

blia ce voyage en 1757 en 1 vol. in-4°, avec une carte dans laquelle sont désignés le nombre et l'étendue des forêts, salines, lacs, étangs, etc. Il avait conçu le plan d'une grande colonie, et apporté la plus minutieuse attention à tout ce qui était relatif *aux arts, au commerce, à la culture des plantes connues, et de celles qu'il avait découvertes, aux mines d'or*, plus abondantes que celles du Mexique et du Pérou; mais de si riches observations n'eurent pour la France aucun résultat heureux, l'exécution de ses projets ne fut pas même tentée. Il fut reçu membre de l'académie des sciences en 1759. En 1762, il publia ses *Familles des plantes*, en 2 vol. in-8°. En 1767, il entreprit à ses frais le voyage de Bretagne et de Normandie, pour faire l'*Histoire naturelle de ces deux provinces*; en 1779, un autre voyage sur la plus haute montagne de l'Europe, d'où il rapporta plus de vingt mille échantillons de minéraux différens, avec les dessins de plus de douze cents lieues de cours ou développemens de montagnes. Il publia en 1773, dans le supplément de la première Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, les articles relatifs à l'*Histoire naturelle* et à la *Philosophie des sciences* sous les lettres *A*, *B*, *C*. « L'imagination la plus hardie reculerait, dit M. Cuvier, à la lecture du plan qu'il soumit en 1774, au jugement de l'académie des sciences, et plus encore à la vue de l'amas énorme des matériaux qu'il avait rassemblés; il ne s'agissait plus d'appliquer sa méthode universelle à une classe, à un règne, ni même aux trois règnes de la nature, mais d'embrasser la nature entière. Les eaux, les météores, les astres, les substances chimiques, et jusques aux facultés de l'ame, aux créations de l'homme, les objets qui tiennent à la métaphysique, à la morale, à la politique, et à tous les arts devaient y être traités. Ce travail, presque aussi volumineux que l'Encyclopédie, consiste en *cent vingt volumes manuscrits*, avec *soixante-quinze mille figures*. C'est le résultat des recherches de trente années. Adanson a pu donner dans quelques écarts, mais ce sont ceux d'un homme de génie. Il serait bien à desirer, pour le progrès des connaissances humaines, que des mains habiles fissent un examen judicieux de ces précieux manuscrits, et que le public ne fût pas privé des résultats que doivent offrir de si longs travaux. La révolution influa cruellement sur les dernières années de ce vieillard septuagénaire, et usé par une vie pénible et laborieuse. Il perdit ses places et ses pensions, son caractère déjà aigri devint plus irascible. Un jardin d'expériences, où il cultivait cent trente espèces ou races de mûriers et plusieurs plantes rares, dont il avait perfectionné la culture, fut dévasté en peu d'heures, et il vit disparaître en un instant le fruit de cinquante ans de ses travaux. Cet événement fut un de ceux qui influèrent davantage sur le moral et le physique d'Adanson. En vain sa femme, de laquelle il était séparé de biens, lui offrit toutes sortes de secours, il ne voulut rien accepter d'elle ni de personne. Le ministre Benesech, instruit de ses pertes, lui fit une pension de six mille livres qui lui furent payées jusqu'à sa mort, et Bonaparte

doubla cette somme. Adanson jouit peu de temps de ce nouveau bienfait, il cessa de vivre trois mois après, le 3 août 1806. Peu de temps avant que d'expirer, il dit à un de ses amis : « Adieu, l'immortalité n'est pas de ce monde. » On doit ranger dans la classe des contes, le prétendu désintéressement de deux domestiques, qui, dit-on, soutinrent Adanson par le sacrifice de leurs économies, et par la vente de leurs effets. Cette fable a néanmoins été répétée, malgré les réclamations des personnes qui fréquentaient ce savant naturaliste.

ADAOUST (D'), né en Provence, mort à Aix, en novembre 1819, se fit connaître dans la littérature, par quelques ouvrages estimables. Il est auteur d'une traduction de l'*Art poétique d'Horace*, d'un poème *Sur l'Air*, dans lequel on trouve de la poésie, de la correction et de la facilité. Ses deux dernières productions sont une *Ode sur les mystères de la nature*, expliqués par la révélation, et une autre *Sur le rétablissement de la statue de Henri IV*. Il a laissé en manuscrit plusieurs pièces de théâtre, entre autres, une comédie en cinq actes et en vers, intitulée: *L'Egoïste sans le savoir*, et une petite comédie, aussi en vers, sous le titre de *L'Amant timide*. On assure que ces deux compositions sont véritablement dignes du théâtre.

ADAREZER, roi de la Syrie de Soba, qui s'étendait depuis le Liban jusqu'à l'Oronte, du midi au septentrion ; David défit ce prince dans deux grandes batailles.

ADDA (FERDINAND D'), patrice de Milan, et professeur de belles-lettres à Padoue, dans le 16e siècle, a laissé des *Discours* et des *Epigrammes*. Il fut un admirateur outré de l'Arétin.

ADDINGTON (ANTOINE), médecin anglais. Élevé au collége de la Trinité, il fut reçu docteur en médecine en 1744, et admis à la faculté de médecine de Londres en 1756. Il s'établit à Reading, où il exerça son art avec succès, surtout dans les maladies épidémiques. On lui doit un *Traité du Scorbut*, avec une *Méthode de conserver l'eau douce sur mer*, 1753, in-8°. Un autre traité *sur la Mortalité parmi les bestiaux*, in-8°. Un pamphlet *sur une négociation entre le lord Chatam, et le lord Bute*, in-8°.

ADDISON (LANCELOT), ecclésiastique, né en 1632, à Crosby Ravensworth en Westmoreland. De l'école d'Appleby, il fut envoyé au collége de la Reine, à Oxford, où il prit les degrés de maître-ès-arts. On le choisit comme un des *terræ filii* dans l'acte de 1658, mais il fut obligé de demander pardon de *ses satires* contre les hommes en place. Il quitta Oxford, et vécut retiré jusqu'à la restauration: alors il devint chapelain de la garnison de Dunkerque; et, en 1663, de celle de Tanger, d'où il revint en Angleterre en 1670, et fut nommé chapelain ordinaire de sa majesté; bientôt après, il obtint le bénéfice de Milston en Wiltshire, et en 1683, il obtint le décanat de Litchfield, et mourut en 1703. Parmi ses écrits, on distingua: I. *Essai sur l'état présent des Juifs*, principalement dans la Barbarie, contenant un détail exact de leurs coutumes tant sacrées que profanes, en anglais, Londres, 1675, in-8°. II. *Des-*

cription de la Barbarie occidentale, ou *Récit abrégé des révolutions des royaumes de Fez et de Maroc*, avec le détail des coutumes de ces pays, en anglais, Oxford, 1674, in-8°. Ces deux écrits prouvent que c'était un homme très-instruit, et d'un jugement très-sain.

ADDISON (Joseph), fils de Lancelot, naquit à Miston dans le Wiltshire, le 1er mai 1672. Il reçut sa première éducation dans divers colléges; et ce fut dans celui de Litchfield que se forma entre lui et Steele cette amitié qui les unit pendant toute leur vie. Dans celui de la Madeleine se développèrent à la fois son génie et son amour pour la littérature grecque et latine. Boileau, dont les éloges ne sont pas suspects, lui disait à lui-même «qu'il n'aurait pas écrit contre Perrault, s'il avait vu d'aussi bonnes compositions sortir de la plume d'un auteur moderne.» Addison opéra en Angleterre une révolution subite dans la littérature anglaise. Il s'appropria le langage et la manière des Anciens, aussi facilement qu'un homme ordinaire prend l'accent d'une langue vivante et l'usage du monde. La plupart des anciens poètes anglais abondent en tournures forcées et en phrases remplies d'affectation. Addison, nourri de la lecture des Anciens, est le premier qui se soit servi de leurs beautés, et qui les ait accordées au génie de la langue anglaise. C'est au théâtre surtout que, dans la tragédie de *Caton*, il soumit le génie anglais à l'observation de l'ordre, des règles et des convenances. C'est la première tragédie anglaise écrite avec une élégance et une noblesse soutenues, et dans laquelle on ne remarque point ce mélange informe d'idées sublimes et de plates bouffonneries que le goût réprouve, et qui choquent sa délicatesse. Ce serait mal justifier de pareils écarts que d'alléguer qu'on veut plaire au public, puisque la tragédie de *Caton* fut jouée tous les jours pendant un mois au milieu des applaudissemens, et dans un temps où l'opinion était partagée entre les Whigs et les Torys. Les sentimens républicains auraient pu faire un schisme dont il n'y eut pas la moindre apparence. La carrière politique d'Addison est connue de tout le monde; et quoiqu'elle ait été brillante, sa carrière littéraire seule a fondé sa réputation. Il était encore étudiant lorsqu'il fit imprimer ses *Essais de poésie latine*. A l'âge de vingt-deux ans, il adressa à Driden une *Epître* en vers anglais. Peu de temps après il publia une traduction de la quatrième *Géorgique de Virgile*; un poëme sur le *Caractère des plus grands poètes anglais*; ensuite son poëme dédié au roi Guillaume, et celui de *la Paix de Riswick*, qu'on regarde comme le meilleur poëme épique après l'Enéide. Au retour de ses voyages, il fit paraître ses charmantes *Lettres au lord Halifax*, la *Relation de son voyage en Italie*, l'*Ebauche d'une Défense de la Religion chrétienne*, et un grand nombre d'*Essais de littérature*, enfin son *Dialogue sur les Médailles*. Il composa un poëme sur *la Bataille de Blenheim*; la comédie du *Tambour*, qui se joue encore, et l'*Opéra de Rosamond*, admiré pour les beautés du style et la noblesse des sentimens; mais la médiocrité de la musique lui enleva le succès qu'il méritait. On

connaît la part qu'il eut au papier périodique intitulé : *The Tatler* (*Le Babillard*), ouvrage de Steele, et dont Addison soutint la réputation. Tous ses articles sont distingués par une des lettres du nom de Clio. Il travailla successivement à plusieurs autres du même genre, et surtout au *Spectateur* et au *Gardien*, qui ont été traduits et imités en différentes langues. En 1717, Addison se retira des affaires politiques, et se livra tout entier à la littérature, traça le plan d'une tragédie intitulée, la *Mort de Socrate*, commença un ouvrage sur la religion chrétienne, et conçut le plan du dictionnaire si heureusement exécuté par Johnson. La franchise de son caractère ne pouvait se plier à aucune bassesse. Il avait prêté de l'argent à un de ses amis avec lequel il était accoutumé à disputer librement sur toutes sortes de sujets. Depuis cette époque, il s'aperçut que son débiteur était toujours d'accord avec lui sur des points déjà débattus entre eux. « Pour Dieu ! lui dit-il brusquement, soyez d'un autre avis, ou payez-moi. » Une autre fois, un poète vint le consulter sur des vers détestables, au devant desquels il en avait placé, comme épigraphe, douze de l'Iliade. Addison, pour toute réponse, les effaça; et interrogé par l'auteur: « Dans mon voyage à Rome, dit-il, j'ai vu des statues de Marc-Aurèle à côté de celles de Caligula, et j'ai cru qu'elles étaient déplacées. » On a traduit en français les ouvrages suivans d'Addison : I. Le *Free-Holder*, ou *l'Anglais jaloux de sa liberté*, Amsterdam, 1727, in-12. II. *Remarques sur le Paradis perdu de Milton* (dans la traduction de ce poème par Dupré de Saint-Maur), Paris, 1765, 4 vol. in-12. III. Le *Spectateur* ou *le Socrate moderne*, Paris, 1754 et 1755, 3 vol. in-4°, et 9 vol. in-12; Londres, 1789, avec des notes, et Londres, 1801, 8 vol. IV. *Traité de l'Allégorie*, à la suite de ceux de Winckelman et de Sulzer (par M. Jansen), Paris, an 7, 2 vol. in-8°. V. Le *Mentor moderne* (par Van Effen), Rouen, 1725, 3 vol. in-12. VI. *Caton*, tragédie, traduite en partie en vers français, par Guillemard, 1767. Il existe une belle édition des œuvres d'Addison (Addison's Works), Birmingham, Baskerville, 1761, 4 vol. in-4°. Il mourut à l'âge de quarante-sept ans, le 17 juin 1719, dans sa maison de campagne appelée Holland-House. Samuel Johnson a écrit sa vie, qui a été traduite par M. Boulard.

ADDY (Guillaume ou William), écrivain anglais, mort au commencement du 18ᵉ siècle, a laissé : *Stéganographie*, ou *l'Art d'écrire en abrégé*, Londres, 1695, in-8°; *Vetus et novum Testamentum anglicum, litteris tachygraphicis impressum*, Londres, 1627, in-16.

ADEL ou ADIL, roi de Suède, succéda à son père Othard, mort dans une bataille contre les Danois dans le 6ᵉ siècle. Il fit la guerre aux Danois, donna sa sœur en mariage à leur roi Jarmérick, qui la fit écarteler comme adultère. A cette nouvelle, Adel entre en Danemarck, assiége Jarmérick, le fait prisonnier, et le fait périr dans les supplices. Il mourut après six ans de règne, à la suite d'une chute de cheval.

ADÉLAIDE (Sainte), fille de Mengenilose, comte de Gueldre,

morte en 1015, au monastère de Notre-Dame, à Cologne, dont elle était abbesse. Ce monastère avait été fondé par le comte son père, ainsi que celui de Bellich ou Villich sur le Rhin, qui est aujourd'hui un chapitre de chanoinesses.

ADÉLAIDE de France, fille de Rodolphe, roi de Bourgogne, née en 931, fut mariée à l'âge de 16 ans à Lothaire II, roi d'Italie. Après la mort de ce prince, empoisonné en 950, sa veuve fut opprimée par Bérenger II, qui usurpa le trône de Lothaire. En lui ôtant la couronne, et en la chassant de son palais, il la fit renfermer dans une étroite prison. Un prêtre nommé Martin réussit à creuser un souterrain qui pénétrait jusques dans la tour, et à faire évader la reine avec sa suivante. Il les conduisit à l'autre extrémité du lac de Garda, et, n'osant se confier à personne, il les cacha dans des roseaux, en les nourrissant du poisson qu'il pêchait lui-même dans le lac. Pendant ce temps, Alberto Azzo, seigneur de Canosa, qui d'avance avait été prévenu par le prêtre, réunit une troupe de cavaliers avec laquelle il vint enlever Adélaïde et la conduisit dans sa forteresse. C'est de là qu'elle appela l'empereur Othon à son secours. Ce prince la délivra, l'épousa, et entra avec elle en triomphe dans Pavie, en 951. Sa vertu et ses graces lui donnèrent beaucoup de pouvoir sur l'esprit de son époux. Elle fut mère d'Othon II, sous l'empire duquel elle jouit d'un grand crédit. Après une vie sainte, elle mourut dans le monastère de Seltz, sur le Rhin, le 16 décembre 999, âgée d'environ 69 ans. Saint Odilon, abbé de Cluni, a écrit sa vie. Pendant son administration, elle ne cessa de prodiguer les dons aux églises, aux hôpitaux, aux monastères, aux familles ruinées et aux nécessiteux. Elle fonda le monastère de Payerne, près du mont Joux, et ne se vengea des ennemis qui l'avaient persécutée, qu'en les comblant de bienfaits. On l'a canonisée.

ADÉLAIDE de France épousa le roi Louis II, dit le Bègue, et en eut Charles III, dit le Simple, qui régna en 898. Adélaïde ne fut jamais couronnée reine : on ignore le temps de sa mort. — Une autre ADÉLAIDE de France, fille d'un comte de Poitou, fut femme de Hugues Capet et mère du roi Robert.

ADÉLAIDE ou ALIX de Savoie, fille de Humbert II, comte de Maurienne, épousa, en 1114, Louis VI, dit le Gros, roi de France. Après la mort de ce prince, elle contracta un second mariage avec Matthieu de Montmorency, connétable, c'est-à-dire, en langage de ce temps-là, premier écuyer du roi. Elle en eut une fille, qui épousa Gaucher de Châtillon. Yves de Chartres la peint comme une princesse dont les mœurs et les sentimens étaient respectables. Elle n'est connue dans nos annales, que par sa fécondité, et par quelques fondations. Quinze ans après son second mariage, elle se retira, avec la permission de son époux, dans l'abbaye de Montmartre, qu'elle avait fondée, et y mourut en 1154. Elle eut de Louis-le-Gros six princes et une princesse.

ADÉLAIDE, femme de Frédéric, prince de Saxe, conspira avec son amant, Louis, marquis de Thuringe, contre les jours de son époux. Le marquis ayant feint de chasser dans le bois qui

était à côté du château de Frédéric, Adélaïde avertit son mari, et l'anima contre le marquis. Frédéric, n'imaginant pas que la colère de sa femme fût feinte, poursuivit Louis. Des injures on en vint aux coups; Frédéric fut tué l'an 1055, et l'assassin épousa sa veuve.

ADÉLAIDE de France (MADAME MARIE), née à Versailles, le 3 mai 1732, fille aînée de Louis XV, tante de Louis XVI. La piété et la pureté des mœurs de cette princesse lui attirèrent le respect de toute la cour. La révolution avait éclaté depuis deux ans, lorsqu'elle obtint du roi, son neveu, la liberté de quitter la France. Elle partit le 19 février 1791, à dix heures du soir, avec sa sœur madame VICTOIRE (Louise-Marie-Thérèse), née aussi à Versailles le 23 mai 1733. La municipalité de Moret les fit arrêter, et décida qu'elles attendraient les ordres de l'assemblée nationale, quoiqu'elles se fussent munies d'une attestation du roi qui les faisait reconnaître pour ses tantes, et d'une déclaration de la municipalité de Paris, portant qu'elles avaient, comme tous les Français, le droit de parcourir le royaume. Un détachement du régiment des chasseurs de Hainaut les fit relâcher à main armée. Elles furent de nouveau arrêtées à Arnay-le-Duc, et il fallut des ordres précis du roi et de l'assemblée nationale, pour qu'on leur permît de continuer leur route. Elles se retirèrent alors à Rome, où elles fixèrent leur résidence. L'invasion des Français les força à quitter cette ville en 1799. Elles se dirigèrent sur Naples. Ferdinand les reçut à Caserte. Elles quittèrent de nouveau cette résidence, passèrent à Foggia, de là à Cerignol, et toujours fuyant les Français, elles s'embarquèrent à Bari sur une tartane. Débarquées à Brindes, une frégate russe les porta à Corfou. Un vaisseau portugais les conduisit de là à Trieste, où madame Victoire succomba à la maladie dont elle était atteinte depuis quelque temps, le 8 juin 1799. Sa sœur Adélaïde ne lui survécut que de 9 mois, et mourut le 18 février 1800.

ADÉLAIDE ou ALYT VAN POELGEEST, hollandaise d'origine, maîtresse du duc Albert de Bavière; née hautaine et ambitieuse, elle s'attira la haine de Guillaume, fils d'Albert, qui trama un complot contre ses jours. Il la fit assassiner dans son appartement, l'an 1392. Ses assassins, qui étaient des nobles hollandais, virent leurs biens confisqués. Guillaume, violemment soupçonné d'être l'instigateur de ce meurtre, fut obligé de prendre la fuite.

ADELARD, moine de Bath, voyagea en Espagne, en Egypte et en Arabie, pour y acquérir des connaissances en mathématiques: il traduisit *Euclide* d'arabe en latin vers l'an 1130. Il a donné une traduction d'un ouvrage arabe sur les *sept planètes*, et un traité sur les *sept arts libéraux*. Son principal ouvrage est intitulé : *Perdifficiles quæstiones naturales* (circà 1472), in-4°.

ADELARDS (GUILLAUME MARCHESELLI DES), chef de la faction guelfe, à Ferrare. Il secourut, en 1174, les habitans d'Ancone qui avaient imploré son assistance contre l'archevêque Christian, lieutenant de Frédéric Barberousse, et lui fit lever le siége, au moment où ils étaient réduits par

8*

la famine aux plus horribles extrémités.

ADELBERT, archevêque de Brême, esprit turbulent et ambitieux, devint en Danemarck l'oracle du clergé, et le ministre redouté de son souverain Suénon II. Ce prince, né avec des inclinations douces et pacifiques, était depuis long-temps l'époux de Gutha, dont il faisait le bonheur, lorsqu'Adelbert vint rompre leurs nœuds, en annonçant que, comme parente du roi, Gutha ne pouvait être son épouse. Suénon chércha d'abord à repousser l'attaque du prélat; mais vaincu par l'excommunication et la crainte, il se soumit à l'Eglise, et renvoya son épouse en Suède, l'an 1069. Adelbert enhardi par cet acte d'autorité, crut que rien ne devait borner sa puissance. En 1072 il assembla un concile, où il dota des monastères, réforma des usages dans le culte, et publia des lois civiles et ecclésiastiques, que son souverain fit exécuter. Il mourut en 1072, lassé; mais non rassasié de faste et de pouvoir Ce prélat, si jaloux de son pouvoir, si fier et si hautain avec ses pairs, était humble, doux et obligeant avec ses inférieurs, aimait et soulageait les indigens; il ne se couchait pas qu'il n'eût lavé les pieds à trente ou quarante pauvres rassemblés dans son palais.

ADELBERT, que l'on dit avoir été fils d'un roi d'Yorck, en Angleterre, accompagna Willebrord dans le pays des Kennemers et des Frisons, vers la fin du 7e siècle, et il convertit à la religion chrétienne ces peuples encore plongés dans les ténèbres du paganisme. Il fut archidiacre de la cathédrale d'Utrecht, et ne se rendit pas moins recommandable par la douceur de son caractère et la pureté de ses mœurs que par la ferveur de son zèle. On ignore la date précise de sa mort; mais il paraît qu'elle arriva de 720 à 730. Il fut enterré à Egmond. Thierry, ou Didéric I, comte de Hollande, fonda en son honneur, en 923 ou 924, la célèbre abbaye d'Egmond, qui fut d'abord construite en bois et habitée par des religieuses. Les Frisons l'ayant ravagée sous son successeur Didéric II, celui-ci la rétablit en pierres; mais il en changea la destination, et y mit des moines de l'ordre de Saint Benoît.

ADELBOLD, noble Frison, s'est fait connaître, et comme un ambitieux guerrier, et comme un saint prélat. Sous le premier aspect, il soutint. par la voie des armes, ses injustes prétentions contre Didéric III, comte de Hollande. Au second titre, l'empereur Henri II, dont il était le conseiller intime, le porta à l'évêché d'Utrecht en l'année 1008, et il l'occupa jusqu'à sa mort, 1027. Il était fort savant pour le siècle où il a vécu. Il a laissé un traité: *de Ratione inveniendi crassitudinem Sphæræ*. Il le composa avant de parvenir à l'évêché d'Utrecht, puisqu'il est dédié au pape Sylvestre II, qui est mort l'an 1003. Bernard Pez l'a inséré dans son *Thesaurus anecdotorum*, tom. 3, p. 2, pag. 86. On a encore de lui une *Vie de l'empereur Henri II*, qui se trouve dans les *Acta Sanctorum* de Surius, au 14 juillet, tom. 3, pag. 744; et dans Canisius, *Ant. Lect.*, tom. 3, p. 2, pag. 25. Une *Vie de Saint Walburg*, des *Eloges de la Sainte Vierge*, de *Saint*

Martin, de la Sainte Croix, etc.

ADELBURNER (Michel), mathématicien et médecin, né à Nuremberg en 1702. En 1735 il fut nommé membre de l'académie des sciences de Prusse, après la publication de son *Commercium astronomicum*, Nuremberg, in-8°. Appelé à Altdorf, il y professa les mathématiques et y mourut en 1779. Il est également l'auteur des *Phénomènes célestes remarquables.*

ADELER (Cort Siversen), était né en Norwège, en 1622. Engagé dans la marine hollandaise, où il fit ses premières armes sous l'amiral Tromp, il alla à Venise, où il obtint le grade d'amiral, et combattit vaillamment contre les Turcs. Ses exploits lui méritèrent l'ordre de Saint-Marc, et une pension de l'état. De retour à Amsterdam, il s'y maria et alla ensuite finir ses jours à Copenhague, au sein du repos et des honneurs; car il avait été fait grand-amiral, et créé noble en Danemarck. Il mourut en 1675.

ADELGISE, fils de Didier, roi des Lombards. Après que son père, vaincu par Charlemagne, eut perdu ses états et sa liberté, en 774, Adelgise s'enferma à Vérone, pour la défendre contre le vainqueur de Didier. Mais ses forces étant insuffisantes, il alla implorer des secours à Constantinople. Constantin VII lui donna des troupes qui firent une descente en Calabre, où elles furent entièrement défaites par les Français. Adelgise, abandonné par son neveu le duc de Bénévent, fut fait prisonnier, et mis à mort en 788.

ADELGISE, prince de Bénévent, successeur de Radelgaire, son frère. Son règne fut toujours troublé par les guerres qu'il eut à soutenir contre les Sarrasins, qui dévastaient l'Italie méridionale. Soutenu par les empereurs grecs, Constantin et Basile, il fit prisonnier, dans Bari, le sultan sarrasin qui s'en était emparé. Il éprouva deux grandes défaites en 875 et 876. Il fut contraint d'acheter la paix à des conditions honteuses. Il fut assassiné peu après par ses gendres et ses neveux.

ADELGISE, épouse de Sicard, prince de Bénévent, fut aperçue sortant du bain par un homme qui ne la cherchait pas. Adelgise, honteuse de cette rencontre, eut la folie de vouloir faire éprouver un désagrément du même genre à toutes les femmes de sa cour. Elle les fit assembler dans son palais, sous le prétexte d'un bal; et après leur avoir fait couper leurs vêtemens jusqu'à la ceinture, elle les exposa nues aux regards du peuple. Cet outrage, ressenti par tous les époux, les remplit de fureur; ils s'armèrent aussitôt, mirent en fuite Adelgise, et changèrent la forme du gouvernement.

ADELGREIFF ou plutôt ALBREHT (Jean), fanatique du 17ᵉ siècle, était fils naturel d'un curé de village, près d'Elbing. Il disait que sept anges lui avaient révélé qu'il tenait la place de Dieu sur la terre, pour extirper tout le mal du monde, et pour châtier les souverains avec des verges de fer. C'est pourquoi il se donnait les titres d'empereur, roi de tout le royaume divin, Dieu et père, dans la gloire duquel Jésus-Christ viendra au dernier jour pour juger le monde, seigneur de tous les sei-

gneurs et roi de tous les rois. L'an 1636, on le mena prisonnier à Kœnigsberg : il avoua qu'il avait été fouetté en Transylvanie, pour cause d'adultère. On joignit l'accusation d'hérésie à celle de magie, il fut condamné au dernier supplice, lorsqu'il ne méritait que d'être enfermé comme fou.

ADELMAN, élève de Fulbert de Chartres, condisciple de Bérenger, évêque de Brescia en 1048, mort en 1061, dans le 11ᵉ siècle, écrivit à l'hérétique Bérenger une *Lettre sur l'Eucharistie*, pour le ramener à la foi de l'Eglise, où il la défend sans emportement. On trouve cette lettre dans une *Collection sur l'Eucharistie*, publiée à Louvain en 1561, in-8°, et dans la *Bibliothèque des Pères*, Paris, 1575-81. Adelman composa un poëme rythmique: *De viris illustribus sui temporis*, qui a été publié pour la première fois par le père Mabillon, dans le t. 1ᵉʳ de ses *Annales*.

ADELME, fils de Kentred, frère d'Inas, roi des Saxons occidentaux, premier évêque de Sherburn, dans le 7ᵉ siècle, a laissé divers ouvrages en vers et en prose, imprimés à Mayence en 1691. Il passe pour le premier anglais qui apprit à sa nation l'usage de la langue latine, et les règles de la poésie.

ADELPHE, philosophe platonicien, qui adopta les principes des gnostiques comme des développemens du platonisme. Il ramassa plusieurs livres d'Alexandre le Libyen, et de prétendues révélations de Zoroastre, qu'il mêla avec les principes du platonisme et avec ceux des gnostiques. Il composa de ce mélange un corps de doctrine qui séduisit beaucoup de monde dans le 3ᵉ siècle. Il prétendait avoir pénétré plus avant que Platon dans la connaissance de l'Etre Suprême. Plotin le réfuta dans ses leçons, et écrivit contre lui.

ADELSTAN ou ATHELSTAN, fils et successeur d'Edouard I, roi d'Angleterre, monta sur le trône en 924. Ses courtisans l'indisposèrent contre Edwin, son frère, qu'ils accusèrent faussement d'avoir tramé une conspiration contre lui. Adelstan, trop crédule, le fit exposer sur un petit navire sans voile et sans cordages, à la merci des flots. Le jeune prince, se voyant perdu, se jeta dans la mer. Adelstan désabusé, en proie aux plus cruels remords, s'imposa lui-même, selon l'usage de ce temps-là, une pénitence de sept ans, après avoir fait tuer le principal accusateur de son malheureux frère. Sa valeur parut en diverses occasions. Il recouvra le Northumberland, vainquit Constantin, roi d'Écosse, et chassa les Danois de son royaume. Il réforma en même temps la jurisprudence, et adoucit les lois qui lui paraissaient trop sévères. Il mourut en 941, regretté des savans, dont il avait été le protecteur.

ADELUNG (Jean-Christophe), né le 30 août 1734, à Spantekow, près d'Anclam en Pomeranie, consacra toute sa vie à l'étude des langues. Il avait formé le plan d'un ouvrage immense: c'était un *Aperçu raisonné de toutes les Langues anciennes et modernes, divisées en classes et en familles*. La mort le surprit pendant qu'on imprimait son premier volume, qui contient les *Langues de l'Asie*. On ne peut qu'admirer la sagacité, le discerne-

ment et l'érudition, qui ont rassemblé, classé, analysé tant de matériaux. Son premier volume déploie les opinions de l'auteur sur l'*Origine de l'espèce humaine*, et *le Berceau de la civilisation*, qu'il place dans la Haute-Asie, et sur *la Langue sanskrite*. Le second volume contient *toutes les Langues de l'Europe, divisées en six familles principales*. Il a paru en 1809. Parmi les matériaux qui le composent, on remarque tous les renseignemens fournis à Adelung sur *la Langue Gaëlique*, par le savant Macdonald; sur *les Langues Slaves*, par Dobrewski, auteur d'un journal littéraire esclavon; et sur *la Langue hongroise*, par le professeur Rumi. Le troisième et dernier volume est consacré aux *Langues de l'Afrique, de l'Amérique, et des îles de la mer du Sud*. Le libraire Voss, à Berlin, s'était généreusement chargé de l'impression de cette *Philologie universelle*; et les héritiers d'Adelung ont, d'après ses dispositions, remis fidèlement tous ses manuscrits à M. Vater, professeur à Hall, et désigné par lui pour son continuateur. M. Alexandre de Humboldt a remis aussi à M. Vater, tous ses manuscrits relatifs aux *Langues de l'Amérique*. Adelung avait aidé M. de Zahn dans son édition *d'Ulphilas*. Cet ouvrage immense, sur lequel a été fixée l'attention des savans, dont la seule exécution est le fruit de quinze ans de travaux, présente un monument remarquable de l'érudition et de la persévérance des savans d'Allemagne. Adelung en avait publié le plan dans *le Mercure allemand* de 1806, et il en parlait aussi dans ce qu'il avait fait imprimer sur *la Littérature calédonienne*, et *les Poésies d'Ossian*. Quelques semaines avant sa mort, ce vieillard estimable avait rassemblé ses parens et ses amis dans une vigne aux bords de l'Elbe, et célébré avec eux l'anniversaire de sa 74e année. Il mourut le 10 août 1806, d'une maladie hémorrhoïdale; il travailla jusqu'au moment où la violence du mal l'emporta sur ses forces morales et physiques. Adanson était mort le 3 août, et Adelung périt dans ce même mois. Ainsi la France et l'Allemagne eurent à déplorer la perte de deux illustres savans, aussi recommandables par leurs talens que par les ouvrages profonds qu'ils ont laissés sur des matières de la plus haute importance.

ADELVALD. *Voy.* AGILULPHE.

ADÉMAR, historien, né au diocèse de Limoges, environ l'an 988, d'une famille illustre, alla étudier à l'abbaye de Saint-Cybar d'Angoulême, d'où il passa à celle de Saint-Martial. Les talens d'Adémar s'y développèrent avec rapidité, et il s'exerça dans presque tous les genres de littérature. Ce fécond écrivain a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont la plupart ne se conservent que manuscrits. Sa *Chronique*, ou *histoire de la France*, est le plus considérable. L'auteur y remonte à l'origine de la monarchie, qu'il suit dans ses progrès jusqu'à l'année 1029, deux ans avant sa mort qu'on place communément en l'année 1031. Le père Labbe a donné la meilleure édition de cette chronique. On n'a qu'un seul fragment des *Sermons* d'Adémar. La bibliothèque de l'université de Leyde possède un manuscrit intitulé: *Nomenclatu-*

ra universalis. Ce catalogue raisonné est de la composition d'Adémar; il en avait fait présent au monastère de Saint-Martial peu de jours avant son voyage de la Terre-Sainte.

ADENEZ LE ROI ou LE ROI ADENEZ, fils d'Adam, poète du 13ᵉ siècle, quelquefois appelé Adam et surnommé *Le Roi*, soit parce qu'il fut héraut ou roi d'armes, ou que quelques-unes de ses pièces eussent été couronnées. Il florissait sous les rois Saint Louis et Philippe III, dit le Hardi, et devint ménestrel de Henri III, duc de Flandre et de Brabant (mort en 1260), qui était son protecteur. Il est auteur : I. du *Roman de Guillaume d'Orange*, surnommé au *Court nez*, dont Catel, dans son Histoire du Languedoc, a donné quelques extraits, en parlant de Guillaume au court nez, connétable de France, manuscrits, nº 7186; de Colbert, 1377; et de La Vallière, 2735. II. *Roman de l'enfance d'Ogier le Danois*, Mss. nº 2729, mis en rimes par ordre de Gui, comte de Flandre; il a été traduit en prose et imprimé plusieurs fois dans le 16ᵉ siècle. III. *Roman de Cléomadès*, fonds de La Vallière, numéros 2733 et 2734, mis en rimes par ordre de Marie de Brabant, fille de son protecteur et de Blanche d'Artois, sœur de Robert II. Il est dédié à ce prince, qui succéda à son père en 1250, et qui fut tué en 1302, à la bataille de Courtrai. Le *Roman de Cléomadès* a été traduit en prose et imprimé à Troyes vers 1530. IV. *Roman d'Aymeri de Narbonne*, fonds de La Vallière, nº 2735. V. *Roman de Pepin et de Berthe, sa femme*, Mss. nº 7188, et de La Vallière, nº 2734. Dans ce dernier ouvrage, Adenez nous apprend que, voulant rétablir la vérité de l'*Histoire de Berthe*, falsifiée par les jongleurs, comme celle de l'*Enfance d'Ogier le danois*, il se transporta à l'abbaye de Saint-Denis, dont les chroniques ou histoires lui furent communiquées par un religieux nommé Nicolas, de Reims. Le moine Savari lui avait rendu un semblable service pour la composition du *Roman d'Ogier* : ce roman est antérieur à l'an 1261. Peu de temps après sa publication, Girardin d'Amiens lui donna une suite, sous le titre de *Roman de Charlemagne, fils de Berthe*. Adenez est encore auteur du *Roman de Buévon* ou *Buénon de Commarchis*. On ignore l'époque de sa mort.

ADEODAT, pape. *Voyez* DIEUDONNÉ.

ADER (GUILLAUME), médecin de Toulouse, auteur d'un traité imprimé en 1621, sous le titre : *De Ægrotis et Morbis evangelicis*, Toulouse, 1620, in-4°. Il y examine si l'on aurait pu guérir par la médecine, les maladies dont Jésus-Christ délivrait par miracle. Il décide que non, et prétend que les infirmités que le Messie avait guéries étaient humainement incurables. Vigneul-Marville dit qu'on prétend qu'Ader avait composé ce livre pour en faire oublier un autre, où il avait témérairement soutenu le contraire. Ader a écrit un autre ouvrage intitulé : *De Pestis cognitione, provisione et remediis*, Toulouse, 1628, in-8° ; ainsi qu'un poème macaronique en quatre livres, en l'honneur de Henri IV, 1610, in-8°. Ce savant vivait au commencement du 17ᵉ siècle.

ADGANDESTÈS, prince des

Cattes, adressa, l'an 9 de J.-C., des lettres à l'empereur Tibère et au sénat, par lesquelles il promettait de les délivrer d'Arminius, général des Chérusques, peuple germain, si l'on voulait lui envoyer du poison. On lui répondit « que les Romains n'employoient pas de pareils moyens contre leurs ennemis, et qu'ils savaient les vaincre à main armée » ; réponse digne des temps héroïques de la république, et qui revient à celle que les Romains firent au médecin de Pyrrhus.

ADGILLUS Ier, roi de Frise, fut placé sur le trône par Clotaire, roi des Francs, qui avait conquis cette province. Sage, humain, bienfaisant, il rendit ses sujets heureux. Adgillus fut le premier qui mit la Frise à l'abri de la mer par des digues, et à cet effet il fit élever des tertres ou *terpes*, afin de procurer aux habitans et à leurs troupeaux un abri contre les grandes inondations. Plusieurs de ces *terpes* existent encore. Cependant, le plus grand des bienfaits de ce prince, est d'avoir protégé et étendu, parmi ses peuples, la religion chrétienne que lui-même professait.

ADGILLUS II, qui lui succéda à sa mort, arrivée en 710, suivit un plan de conduite tout opposé, en se déclarant ouvertement contre le christianisme, et en ramenant les Frisons à leurs anciennes superstitions.

ADHAD-EDDOULAH, né à Ispahan, en l'an 936 de J.-C., empereur de Perse, successeur de son oncle Amad-Edoulah, agrandit beaucoup son territoire par ses conquêtes. En 997, il devint maître de Bagdad, dans laquelle il fit bâtir des hôpitaux, des mosquées, et d'autres édifices qui embellirent la ville. Il encouragea beaucoup la poésie et les sciences. Il mourut en 983.

ADHELM, prélat anglais du 7e siècle, se distingua dans la controverse au sujet de la Pâque, qui divisa si long-temps les églises saxonne et anglaise. Il possédait à fond les langues grecque, latine et saxonne, ce qui n'était pas un mérite commun de son temps. Il composa plusieurs *poèmes sur la Vie chrétienne;* mais il faut convenir que ses talens poétiques ne forment pas la partie la plus brillante de son éloge. *Voyez* Collier, Hist. eccl., t. 1, pag. 121.

ADHELME, fils de Kenrend, et neveu d'Ina, roi des West-Saxons. Il fut abbé de Malmesbury. On croit qu'il fut le premier qui écrivit en latin, le premier qui fit connaître la poésie dans son pays, et le premier évêque de Sherburne; il mourut en 709, et fut canonisé.

ADHÉMAR (Guillaume), gentilhomme provençal, célèbre par son esprit, mérita l'estime et l'amitié de l'empereur Frédéric Barberousse, et de l'impératrice Béatrix, son épouse. Il dédia à cette princesse un *Traité des femmes illustres*, en vers. Il laissa d'autres pièces de poésie, et mourut vers 1190.

ADHÉMAR ou plutôt ADZEMAR (Guillaume), troubadour du 13e siècle, né à Marvejols dans le Gévaudan. Gentilhomme pauvre, et ne pouvant soutenir la dépense qu'entraînait son rang, il prit la résolution de parcourir les châteaux, à l'imitation des poètes de son temps. Il fit, dit l'abbé Millot, beaucoup de *chansons*, et partout où il alla, il fut considéré des dames et des seigneurs. Après avoir vécu long-temps de la sorte, il entra dans l'ordre mo-

nastique de Grammont. Le manuscrit de la bibliothèque du Roi, qui contient sa *Vie* et cinq *chansons*, ne dit pas autant de belles choses sur ce poète. Le même manuscrit fait mention d'un autre Adzémar de Roca-Ficha, dont il nous reste une *chanson*. Nostradamus a confondu Guillaume Adzémar avec le fils de Gérard Adhémar, à qui Frédéric Ier inféoda le château de Grignan. On sera moins étonné des méprises de ce Jehan de Notre-Dame, lorsqu'on saura qu'au défaut de monumens historiques son imagination lui a fourni toutes les rêveries dont il a orné les vies des poètes provençaux, et qu'il a composé des fragmens de poésie pour les leur attribuer; cela n'a pas empêché de graves écrivains de les citer comme authentiques. Le manuscrit de Sainte-Palaye (bibliothèque de l'Arsenal), renferme dix-huit pièces de Guillaume, qui ne sont remplies que des lieux communs de la galanterie.

ADHEMAR ou AYMMAR DE MONTEIL, évêque du Puy, florissait à la fin du 11e siècle. Né à Valence en Dauphiné, et issu d'une famille illustre, il porta les armes dans sa jeunesse, et entra ensuite dans l'état ecclésiastique. C'est vers 1080 qu'il fut nommé évêque du Puy en Velay. Son premier soin fut de faire rentrer son église dans les biens dont elle avait été dépouillée. Il fut le premier qui, au concile de Clermont tenu par Urbain II, en 1095, se présenta pour demander la croix : le pape le nomma son légat auprès de l'armée des croisés. En effet, Adhémar offrait tout ce qu'il fallait pour une pareille mission. Il avait de l'esprit, de l'éloquence, du savoir, de la prudence, du courage, et il avait fait preuve d'habileté dans le métier de la guerre. Adhémar partit, et à la qualité de chef, il joignit celle de légat et de vicaire du pape. Les historiens rendent justice à son admirable conduite dans cette entreprise. Il sut maintenir l'union parmi les chefs, détourner du vice par ses exhortations, encourager à supporter les fatigues par son exemple. Ce fut surtout au siége d'Antioche, que les musulmans avaient repris sur les croisés, qu'il montra les qualités d'un chef habile et le génie d'un profond politique. Le Tasse vit en ce prélat vertueux un pontife saint et vénéré. Malheureusement, une maladie contagieuse s'étant mise dans l'armée après la prise de cette ville, Adhémar en fut attaqué, et en mourut le 1er août 1098. Les princes croisés sentirent vivement cette perte. Adhémar était d'une famille de Provence, qui s'est éteinte dans celle de Grignan. On croit avec assez de fondement qu'il est auteur du *Salve Regina*.

ADHÉMAR (Jean d'), issu d'une famille distinguée du Languedoc, servait, au commencement de la révolution, dans le régiment de Cambrésis, en qualité de lieutenant-colonel. Le 9 janvier 1792, il fut accusé d'avoir voulu, l'année précédente, livrer aux Espagnols la ville de Perpignan, où son régiment était en garnison, et il fut traduit devant la haute-cour nationale d'Orléans, qui le fit incarcérer. Transféré ensuite à Versailles, ainsi que les autres prisonniers, il y fut égorgé, le 9 septembre : ses deux fils, qui n'avaient pas voulu se séparer de leur père, tombèrent avec lui sous le poignard révolutionnaire.

ADHERBAL, général Cartha-

ginois, commandant pour eux en Sicile. Il surprit et battit la flotte de Claudius, et remporta la victoire. Les Romains perdirent 93 vaisseaux, 8,000 hommes; et on leur fit 20,000 prisonniers. Il reçut à Carthage la récompense d'un si important service.

ADHERBAL, fils de Micipsa, roi de Numidie, ayant été vaincu par Jugurtha, implora le secours des Romains. Le Sénat donna la basse Numidie à Adherbal, et la haute à Jugurtha; mais celui-ci, n'étant pas satisfait de ce partage, mit le siége devant Cirthe, capitale des états d'Adherbal, la prit, et tua le roi, l'an 113 avant J.-C.

ADIMANTUS, général Athénien, s'opposa à la proposition cruelle faite par Philoclès au peuple, de couper le pouce droit aux prisonniers Lacédémoniens, pour les rendre inhabiles au métier des armes, pendant la guerre du Péloponèse. En considération de cet acte d'humanité, il échappa à la mort à laquelle ses compagnons d'infortune furent livrés, après la prise de la flotte athénienne par Lysandre, à Ægos-Potamos, l'an 403 avant J.-C.

ADIMANTUS, de la secte des manichéens, vécut vers la fin du 3ᵉ siècle; il niait l'autorité de l'ancien Testament, et composa sur ce sujet un livre auquel répondit Saint Augustin.

ADIMARI (Alexandre), d'une famille patricienne de Florence, différente de celle de Raphaël, naquit en 1579 et mourut en 1649. Il étudia les lettres grecques et romaines, et cultiva la poésie avec succès. Depuis 1637, jusqu'en 1642, il fit paraître six recueils de cinquante sonnets chacun. On a de lui une traduction en vers italiens, des *Odes de Pindare*, qu'il accompagna de bonnes observations; cette traduction, estimée des Italiens, parut à Pise en 1631, in-4°.—Il ne faut pas le confondre avec le marquis Louis Adimari, autre poète florentin, né en 1644 et mort en 1708, dont nous avons quelques *Satires et des Sonnets*, où l'on trouve divers morceaux écrits avec élégance et avec énergie. Il a fait un opéra intitulé *Roberto*, et une satire sanglante contre les femmes.

ADIMARI (Raphael), né à Rimini sur la fin du 16ᵉ siècle, consacra sa plume à l'histoire de sa patrie, qui parut à Brescia, en 2 vol. in-4°, 1616, sous ce titre : *Sito Riminense*. Cette histoire est assez estimée, quoique les Italiens lui préfèrent celle de Clementini. (*Voyez* ce mot.)

ADLERFELDT (Gustave d'), naquit près de Stockholm; il fit de brillantes études dans l'université d'Upsal, et voyagea ensuite dans toute l'Europe. A son retour, Charles XII lui donna une place de gentilhomme de sa chambre. Adlerfeldt suivit ce prince dans ses victoires et dans ses défaites. Il profita de l'accès qu'il avait auprès du monarque pour écrire son histoire. Elle est aussi exacte qu'on devait l'attendre d'un témoin oculaire. Cet officier suédois fut tué d'un coup de canon à la bataille de Pultawa, en 1709. C'est à cette fameuse journée que finit son histoire militaire de Charles XII. Le fils de l'auteur en fit une traduction française, imprimée en 4 vol. in-12, à Amsterdam, 1740.

ADLUNG (Jacques), célèbre organiste à Erfurt, et membre de l'académie des sciences de cette ville, naquit à Bindersleben, en 1699. Après avoir perdu, par un

incendie, toute sa fortune, il cessa de pratiquer son art, et s'occupa uniquement à en répandre la théorie par de nombreux écrits. Il était professeur au gymnase d'Erfurt, lorsqu'il mourut en 1762. Parmi les excellens ouvrages qu'il a publiés *sur la musique* et *les orgues*, on doit distinguer un *Traité curieux et complet de l'orgue*, sous le titre de *Musica mecanica organædi*, etc., Berlin, 1768, in-4°, avec les notes et remarques de Lor. Albrecht, maître de musique à Mulhausen, qui en fut l'éditeur, et l'*Introduction à la science musicale*, Erfurt, in-8°, 1758 et 1783. L'ouvrage est divisé en 28 chapitres.

ADLZREITER (Jean), né à Rosenheim en 1596, étudia à Munich; a écrit l'histoire de la Bavière, sous le titre de: *Annales Boicægentis*. Elle prend de l'origine de ce peuple jusqu'en l'année 1662. Il mourut cette même année.

ADMAI, un des hommes les plus spirituels sous le règne du calife Raschild, vécut vers l'an 800 de l'ère chrétienne. Il est auteur d'un roman héroïque, la *Vie d'Antar*, en 35 parties. C'est de ce roman que les improvisateurs et les déclamateurs des pays orientaux tirent encore aujourd'hui leurs sujets pour amuser leurs auditeurs dans les cafés et autres lieux publics. M. Hammer a procuré à la bibliothèque impériale de Vienne, un exemplaire de cet ouvrage.

ADMIRAL (Henri), né en 1744, à Auzolet, dans la Basse-Auvergne, fut d'abord au service du ministre Bertin, qui plus tard lui fit obtenir la place de directeur de la loterie à Bruxelles. Dépouillé de cet emploi par la révolution, Admiral résolut de périr; mais il voulut auparavant délivrer sa patrie de quelques-uns de ses cruels oppresseurs, et il choisit Collot-d'Herbois pour sa première victime. Le 22 mai 1794, celui-ci rentrait le soir chez lui, lorsqu'Admiral, qui l'attendait près de là, tira sur lui deux coups de pistolet, dont il ne fut pas atteint. Désespéré d'avoir manqué son coup, Admiral prit la fuite; mais il ne tarda pas à être arrêté. Interrogé par le comité de sûreté générale, il répondit: Qu'il avait eu le dessein d'assassiner à la fois Collot-d'Herbois et Robespierre, et que, par la mort de ces deux monstres, il avait espéré sauver la république. Barrère et Couthon, rapporteurs ordinaires du comité, profitèrent de cette circonstance pour envelopper dans le projet d'Admiral, une foule d'infortunés dont ils voulaient la mort. La jeune Renaud, les deux Sombreuil, madame de Saint-Amaranthe et sa fille, la plus belle personne de son temps, M. de Sartines, et quarante-sept autres individus, furent condamnés à mort, comme complices d'Admiral. Celui-ci, entendant la lecture de l'acte d'accusation, interrompit brusquement le greffier, et dit avec fermeté à Fouquier-Tinville: « Est-ce que vous avez le diable au corps d'accuser tout ce monde d'être mes complices? Je ne les ai jamais vus. » Quand il entendit prononcer le jugement qui les condamnait tous à la mort, il s'écria: « Que de braves gens vont mourir avec moi! C'est mon seul chagrin. » Il chanta ensuite ce refrein, fameux à cette époque:

> Plutôt la mort que l'esclavage,
> C'est la devise des Français

Il garda un sang-froid imperturbable jusqu'à son dernier moment,

et pendant qu'on le liait sur l'échafaud, il dit à haute voix: « J'ai conçu seul mon projet; j'ai voulu sauver la république. » Il fut exécuté en juin 1794.

ADMON, Grec, graveur sur pierres dures. Il existe au cabinet de Stosch, sous le n° 1, un *Hercule* buvant, avec le nom de l'artiste, gravé dans le Carniol.

ADOLPHE, comte de Nassau, de la branche de Wisbaden, élu roi des Romains le 6 janvier 1292, et couronné à Aix-la-Chapelle le 25 juin. C'était le plus illustre guerrier de son temps, et un des plus pauvres. Albert d'Autriche, au préjudice duquel il avait été élu, lui livra bataille auprès de Spire, le 2 juillet 1298. Ils se joignirent au fort de la mêlée, et Albert d'Autriche lui porta dans l'œil un coup d'épée dont il mourut. Adolphe s'était attiré la haine des Allemands, et cette haine lui fit perdre la couronne et la vie. Comme il était pauvre, il chercha tous les moyens d'accumuler de l'argent et des biens. Une injustice honteuse fut la première origine de ses malheurs et de sa fin funeste. Albert de Misnie, landgrave de Thuringe, surnommé le *Réprouvé*, avait trois enfans qu'il crut pouvoir dépouiller de leur héritage. Il avait répudié la princesse son épouse, fille de l'empereur Frédéric II, pour une maîtresse indigne de lui. Ayant un bâtard de cette concubine, il voulait déshériter ses trois fils légitimes. L'empereur, secondant ses desseins, acheta de lui la Thuringe avec l'argent que le roi d'Angleterre lui avait donné pour faire la guerre à Philippe-le-Bel. C'était une somme de 100,000 liv. sterl.; mais il révolta contre lui l'Allemagne, qui rougissait de voir son chef au rang des mercenaires. Les princes déshérités soutinrent leurs droits, et toute l'Allemagne se déclara pour eux contre l'empereur. Adolphe succomba, et par sa mort, il laissa l'empire à Albert d'Autriche, son compétiteur. — Il avait eu cinq fils, morts jeunes. Le dernier, GERLAC, est regardé comme la tige des princes de Nassau-Usingen, de Sarbruck et de Weilbourg. On croit que ce fut sous ce règne que les villes impériales eurent part, pour la première fois, aux délibérations publiques.

ADOLPHE II, prince d'Anhalt et évêque de Mersbourg, né en 1458, et mort en 1526, passait pour grand prédicateur et habile théologien. Il fut d'abord très-opposé à Luther; mais on assure que dans la suite il goûta sa doctrine.

ADOLPHE, comte de Clèves, est célèbre par l'institution de l'ordre des Fous, en 1380. Trente-cinq seigneurs ou gentilhommes entrèrent d'abord dans cette société, qui ne paraît avoir été formée que pour entretenir l'union entre les nobles du pays de Clèves. On les reconnaissait à un fou d'argent en broderie qu'ils portaient sur leurs manteaux. Le dimanche après la fête de Saint Michel, tous les confrères s'assemblaient à Clèves, et se régalaient à frais communs. La société s'appliquait ensuite à terminer les différends survenus entre les confrères. Cet ordre ne subsiste plus depuis longtemps.

ADOLPHE Ier, duc de Clèves, fils du précédent, surnommé le Victorieux, né en 1371, reçut de l'empereur Sigismond le titre de duc et prince de l'Empire, en considération de ses services. En 1399, il épousa Marie, fille de

Jean l'Intrépide, duc de Bourgogne. Cette union tourna à son avantage, étendit ses états, et lui donna les moyens de rendre ses peuples heureux. Ce prince était renommé pour sa justice et sa fidélité à remplir ses engagemens.

ADOLPHE II, comte de Holstein, rebâtit la ville de Lubeck, détruite par la guerre qu'il avait eu à soutenir contre Albert l'Ours. Il fut tué en 1164, au siége de Demmin.

ADOLPHE, fils d'Arnold, duc de Gueldre, né en 1438, de Catherine de Bourbon, femme méchante, que le duc son père avait répudiée. Il conçut, à l'aide de ses insinuations, le projet de déposer son père. Ce prince le fit arrêter, et conduire au château de Vilvorden, où il resta jusqu'à la mort du duc. Il fut tué dans un combat, près de Doornik, en 1477.

ADOLPHE Ier, duc de Holstein, fils de Frédéric Ier, roi de Danemarck, chef de la tige des ducs de Holstein-Gottorp, né en 1526. Il aimait beaucoup la guerre, et chercha souvent l'occasion de satisfaire son goût pour les armes. Il servit, au siége de Metz, sous les ordres de Charles-Quint. On crut un moment qu'il allait épouser Elisabeth, reine d'Angleterre, qui l'avait décoré elle-même de l'ordre de la jarretière. Il fit aussi la guerre aux Hollandais, au service de Philippe II, et mourut le 1er octobre 1586.

ADOLPHE (Jean), duc de Saxe, né en 1685. Il avait reçu de la nature des qualités éminentes, que ses voyages en Hollande et en France développèrent. Il montra la plus grande bravoure au siége de Juliers, où il servait comme capitaine dans les troupes hessoises. Charles XII éprouva souvent sa valeur. Il pacifia la Lithuanie et la Pologne, et en 1718, il marcha contre les Turcs avec 6000 hommes, dont l'empereur Charles VI lui confia le commandement. La paix lui permit cette année de retourner à Weissenfeld, et la mort de son frère, arrivée en 1736, le mit en possession de cette souveraincté. Il consacra le reste de sa vie au bonheur de ses sujets.

ADOLPHE-FRÉDÉRIC II, de Holstein-Gottorp, roi de Suède, né le 14 mai 1710, fut couronné le 5 avril 1751, après la mort de Frédéric son père. Il était auparavant évêque de Lubeck. Son règne a été une époque de bonheur et de prospérité pour la Suède. Ce prince commença par réformer les lois, à l'exemple du roi de Prusse, dont il avait épousé la sœur en 1744. Ami des talens, autant que de la justice, il les a protégés et encouragés. Il a fait fleurir le commerce; et, à sa mort, arrivée le 12 février 1771, ses sujets l'ont pleuré comme un père. En 1755, il avait fait élever à Tornéo, dans la Bothnie occidentale, une pyramide destinée à servir de monument aux opérations qu'avaient faites plusieurs académiciens français pour déterminer la figure de la terre. Il établit la même année, à la recommandation de la reine, une académie des inscriptions et belles-lettres. L'année d'après fut marquée par un événement funeste. Des esprits inquiets et remuans formèrent le projet de rétablir le pouvoir arbitraire, que la généreuse Ulrique, sœur de Charles XII, avait abdiqué : leur complot fut découvert, et plusieurs de ceux qui y étaient entrés périrent sur l'échafaud. Gustave son fils, qui lui succéda, rétablit en 1772, de

concert avec les états, l'autorité royale, en restreignant celle des sénateurs. Dans la diète de 1789, ces bornes ont été plus resserrées encore. La noblesse y a perdu plusieurs prérogatives. L'ordre des paysans et celui des bourgeois acquirent plus de considération, et le roi eut le droit de faire la paix et la guerre.

ADOLPHE, duc de Sleswick, fils de Gérard, comte de Holstein, fut investi de ce duché en 1440, par Christophe III, roi de Danemarck. Après la mort de ce monarque, la couronne lui fut offerte; il la refusa, en disant: « Que ce fardeau était au-dessus de ses forces. » Ce fut par son conseil qu'on la mit sur la tête de Christiern I, son neveu. Il avait montré dès son enfance une sagesse prématurée et un mépris profond pour le luxe. Dans sa jeunesse, il rejeta avec une espèce d'horreur, un collier de perles, dont Marguerite, reine de Danemarck, voulait enrichir sa parure. Il mourut en 1559, estimé de ses contemporains et chéri de ses sujets.

ADOMÉ, nègre de Caïenne, se mit à la tête de l'insurrection qui avait pour but d'égorger les blancs dans la nuit du 4 au 5 février 1794. Les signaux ayant été mal observés parmi les conjurés, leur attaque fut partielle, au lieu d'être générale. Les habitans eurent le temps de s'armer, de se défendre et de triompher. Adomé fut pris et fusillé. Il marcha à la mort avec courage.

ADON (Saint), archevêque de Vienne en Dauphiné, en 859, avait été élevé dès sa plus tendre jeunesse dans l'abbaye de Ferrières. Il mourut le 16 décembre 875, à 76 ans. Son application à former son clergé, le soin d'instruire son troupeau, les fréquentes visites de son diocèse, n'empêchèrent pas qu'il ne trouvât du temps pour la prière et pour l'étude. Ce prélat est auteur : I. D'une *Chronique universelle depuis Adam*, en latin, citée par les auteurs les plus exacts. Elle fut imprimée en 1522, à Paris, in-fol. en caractères gothiques, avec une partie de Grégoire de Tours, et l'a été depuis à Rome, 1745, in-fol. L'auteur l'a divisée en six âges, et l'a poussée jusqu'à son temps, en commençant à la création du monde. II. D'un grand et d'un petit *Martyrologe*, dont le P. Rosweide, jésuite, donna une édition très-estimée en 1613, in-fol. On a perdu l'ouvrage qu'il avait écrit contre le schisme grec. L'Eglise de Vienne a toujours honoré sa mémoire.

ADONIAS, 4e fils de David et d'Aggith, ayant projeté de se faire roi, fut appuyé inutilement par Joab. Il se retira au pied de l'autel, pour échapper au ressentiment de Salomon, qui lui pardonna; mais ayant aspiré une seconde fois à la royauté, ce roi lui fit ôter la vie, vers l'an 1014 avant J.-C

ADONIBESECH, roi de Besech, dans la terre de Chanaan, était un prince puissant, féroce, et qui, ayant fait prisonniers soixante et dix rois, leur avait fait couper l'extrémité des pieds et des mains, et leur donnait ce qu'ils pouvaient ramasser avec la bouche, des restes de sa table. Les Israélites l'ayant vaincu, lui firent le même traitement vers l'an 1630 avant J.-C.

ADONISEDEC, roi de Jérusalem, unit ses armes à celles de quatre rois ses voisins, pour combattre les Israélites. Josué leur livra bataille, les vainquit, et les força de se retirer dans une caverne où ils furent pris et mis à mort,

l'an 1451 avant J.-C. Ce fut dans cette journée que Dieu arrêta le soleil à la prière de Josué.

ADORNO (Gabriel), issu d'une famille de jurisconsultes renommés, embrassa le parti des gibelins, et se fit chef de l'une de ces factions populaires, qui se dévorèrent alternativement et s'emparèrent du gouvernement de Gênes. Il succéda, en 1363, à Simon Boccanegra, quatrième doge, et fut supplanté six ans après par Dominique Frégose, l'un de ses vicaires ou lieutenans. Le peuple soulevé l'envoya en exil à Voltaggio.

ADORNO (Antoniotto), d'une ancienne famille de Gênes, mais plébéienne, fut élevé à la dignité de doge en 1383. Il gouverna en homme qui connaissait le pouvoir et les devoirs de sa charge, mais qui penchait plus pour le peuple que pour les grands. Son administration fut orageuse. Il fut dépossédé et rétabli trois fois de suite. On le rappela encore en 1394; mais ne se voyant pas assez fort pour résister aux efforts de ses rivaux et de ses ennemis, il engagea ses concitoyens à céder la souveraineté de leur ville à Charles VI, roi de France, qui l'accepta sous des conditions qui semblaient assurer pour toujours la paix à la république. Elles furent signées le 26 octobre 1396; et le 27 novembre suivant, Adorno remit solennellement aux commissaires français, les marques de sa dignité. Il fut nommé gouverneur par *interim*, et mourut peu de temps après. La protection et l'autorité des rois de France ne purent mettre fin aux troubles qui agitaient depuis si long-temps les Génois; et on fut bientôt obligé de les abandonner à leur génie inquiet et indépendant.

ADORNO (George), fils du précédent, créé doge de Gênes en 1413, renonça volontairement à cette magistrature suprême en 1415, voyant qu'il ne pouvait comprimer la violence des factions. Il était recommandable par la douceur et la pureté de ses mœurs. Il eut pour successeur Barnabas Goneo.

ADORNO (Raphael), fils et petit-fils des précédens, fut élu doge en 1443, et consentit par les mêmes motifs que son père à renoncer à sa dignité. Il abdiqua en 1447. Quoique son désintéressement n'ait pas tourné à l'avantage de l'Etat, il ne s'en concilia pas moins l'estime de tous les gens vertueux.

ADORNO (Barnabas), usurpa en 1447, la dignité à laquelle Raphaël avait renoncé par amour du bien public. La violence qu'il avait employée pour y parvenir, ne put l'y maintenir, et il n'en resta en possession que pendant quelques mois. Il fut chassé de son palais, et eut pour successeur Pierre Frégoso.

ADORNO (Prosper), 6e doge de la même famille, le devint aussitôt que les Français en eurent été expulsés en 1460. Ses concitoyens lui devaient cette dignité, puisqu'il avait contribué plus que personne à les rendre libres, en s'unissant avec l'archevêque Frégose contre la nation qui les avait soumis. Galéas Sforce, duc de Milan, cherchait depuis long-temps à s'emparer de Gênes; mais craignant l'influence et le courage d'Adorno, il l'attira à sa cour, et bientôt après, sur de légers prétextes, il le fit enfermer dans le château de Crémone. Galéas alors s'empara de Gênes, mais ayant été assassiné en 1476, et les Gé-

nois ayant chassé les troupes milanaises de leur ville, la veuve de Galéas rendit la liberté à Prosper, et lui promit le gouvernement de sa patrie, s'il parvenait à la faire rentrer sous la domination de Milan. Tout ce que la veuve de Galéas avait espéré arriva. Adorno, introduit dans Gênes, en expulsa les chefs du parti populaire, et remit cette ville au pouvoir du jeune duc de Milan. Prosper ne tarda pas à se brouiller avec ses anciens ennemis; ceux-ci voulurent de nouveau le faire arrêter; mais il prévint leurs desseins, et soutenu du roi de Naples, Ferdinand, il chassa les Milanais de Gênes, et prit aussitôt le titre de *défenseur de la liberté génoise*. Prosper au faîte du pouvoir, ne sut point s'y maintenir; il se brouilla avec les Frégoses, qui aliénèrent contre lui plusieurs citoyens. Adorno, s'en voyant haï, chercha à s'en faire craindre; et bientôt la cruauté vint remplacer les qualités brillantes qui l'avaient fait chérir du peuple. Trahi, abandonné de ses partisans mêmes, et entre autres d'Obietto de Fiesque, qu'il avait toujours cru son ami, obligé de sortir précipitamment de son palais, de prendre la fuite et de se jeter à la mer pour gagner à la nage les galères de Naples, il trouva un asile dans cette ville, et y mourut en 1486. Prosper Adorno fut l'un des nombreux exemples de l'inconstance de la faveur populaire qui déifie et proscrit, élève et précipite en peu d'instans celui qui a l'imprudence de compter sur son appui.

ADORNO (Jérôme), de la même famille que les précédens, se ligua en 1513 avec les Fiesques contre les Frégoses en faveur des Français qui avaient été expulsés de Gênes. Par ses talens et son courage, il parvint à les faire rentrer dans cette ville, et à y faire élire doge, son frère Antoniotto Adorno; mais celui-ci ne jouit pas long-temps de cette dignité. La perte de la bataille de Novarre et les revers des Français en Italie, forcèrent bientôt Jérôme Adorno à céder la place à son adversaire Octavien Frégose, qui fut aussitôt élu doge. Jérôme alors embrassa le parti de l'empereur, et, après plusieurs tentatives infructueuses, il parvint, en 1522, à mettre sa patrie sous le pouvoir de Charles-Quint. Ce monarque l'en récompensa, en rappelant à la place de doge, Antoniotto Adorno qui l'avait auparavant occupée. Jérôme gouverna sous le nom de son frère, et fut envoyé quelque temps après par l'empereur en qualité de plénipotentiaire à Venise, pour y négocier avec toutes les puissances d'Italie, un traité d'alliance défensive contre les étrangers qui tenteraient de pénétrer dans cette contrée. Après l'avoir fait conclure, il termina ses jours avec la réputation d'un capitaine courageux, d'un négociateur habile, et d'un homme d'état sage et prudent, qui, dans ces temps difficiles, sut gouverner sa patrie avec dignité, et en assurer le repos.

ADORNO (François), jésuite en 1548, d'une ancienne famille de Gênes, féconde en grands hommes, mourut à Gênes, le 25 janvier 1586, à 56 ans : il composa, à la prière de Saint Charles, dont il était le confesseur, un savant *Traité de la discipline ecclésiastique*.

ADORNO (Jean-Augustin), frère du précédent, prêtre, fondateur de la congrégation des clercs-

réguliers-mineurs, mort à Naples, en odeur de sainteté, l'an 1590. Il voulut qu'il y eût toujours quelqu'un de ses clercs devant le Saint-Sacrement.

ADORNO ou ADORNI (Catherine-Fieschi), naquit à Gênes en 1447, et fut mariée jeune à Julien Adorno, noble Génois, qui avait les mœurs les plus dissolues. Après de longues souffrances, sa femme parvint à le toucher et à lui faire changer de conduite : cet époux mourut; sa veuve se retira alors à l'hôpital de Genève, où elle se plut à servir les pauvres. Elle y mourut le 14 décembre 1510. Adorno aimait la poésie, surtout celle qui est consacrée à des sujets de piété : on lui attribue des extases pendant lesquelles on dit qu'elle parlait en vers. Elle composa plusieurs ouvrages en italien, dont les principaux sont : un *Traité sur le purgatoire*, et un *Dialogue de l'ame et du corps*. Tous les deux ont été imprimés ; et Saint François de Sales en fait un grand éloge dans la préface de son *Traité de l'Amour de Dieu*. Cattaneo-Marbatto a donné une vie de Catherine Adorno, qui a eu plusieurs éditions.

ADRAMELECH et SARASAR, fils aînés de Sennachérib, roi d'Assyrie, conspirèrent contre leur père, à son retour de sa malheureuse expédition contre Jérusalem, et l'assassinèrent dans le temple de Nesroch. Leur jeune frère Assarhaddon s'empara du trône, et les parricides se réfugièrent en Arménie.

ADRAMAN, connu sous le nom de fils de *la Bouchère de Marseille*, ayant été pris par les Turcs dans son enfance devint pacha de Rhodes et grand-amiral des galères. Après avoir rendu de grands services à l'empereur, il fut étranglé, sur une accusation d'incendie de la capitale, en janv. 1706. Après sa mort, son innocence fut reconnue, et ses accusateurs subirent le dernier supplice.

ADRAMYTTUS, frère de Crésus, roi de Lydie, fondateur de la ville d'Adramyttium. Il soumit les femmes à une opération semblable à celle que subissent les eunuques, pour les employer à des fonctions analogues dans son palais.

ADRETS (François de Beaumont baron des), né au château de la Frette, en 1513, d'une ancienne famille du Dauphiné, fut un des guerriers les plus sanguinaires du 16e siècle. Il figura d'abord, sous Henri II, dans les guerres du Piémont. Il était dans Monte-Calvo lorsque cette ville fut, en 1558, prise d'assaut par les Espagnols, et y fut fait prisonnier. Il cita dans la suite Dailly, commandant de cette place, devant le roi François II, pour le faire condamner à lui payer les équipages qu'il y avait perdus, ainsi que le prix de sa rançon. Il prétendait que la ville n'aurait pas été prise sans la mauvaise défense de ce commandant. Il offrit de prouver par un combat singulier, la vérité de cette accusation. Dailly était protégé par la maison de Lorraine, alors toute-puissante. La décision du conseil du roi fut favorable à ce commandant. Des Adrets en fut outré, et jura hautement qu'il s'en vengerait contre les Guises. Cette animosité le fit changer de religion ou plutôt de parti. En 1562, il commença à signaler, à la tête des protestans du Dauphiné, son courage et sa cruauté. Lamotte-Gondrin, lieutenant du duc de Guise, fut assassiné dans sa mai-

son. Des Adrets fut accusé d'avoir ordonné cet assassinat. Il chercha à s'en justifier dans une lettre qu'il écrivit à la reine. Des pillages, des massacres, des actes innombrables de férocité, furent ses exploits ordinaires; il s'y livrait par goût, par tempérament, bien plutôt encore que par principe politique, et par fanatisme; car il tenait peu au parti et à la religion qu'il avait embrassés. Son amour-propre blessé le porta quelquefois à renoncer à l'un et à l'autre. Il promit au duc de Nemours de lui livrer les places de Romans et de Valence. Sa trahison fut découverte avant d'être consommée. Dans diverses villes du Dauphiné et de la Provence, dont il s'empara, il se livra à des cruautés qui firent horreur dans un temps où les actes de cruauté étaient fort communs. Il recherchait, il inventait les supplices les plus bizarres, et goûtait la barbare satisfaction de les faire endurer à ceux qui tombaient entre ses mains. (*Voyez* AUGER.) A Montbrison et à Mornas, les soldats qu'on fit prisonniers furent obligés de se jeter du haut des tours, sur la pointe des piques de ses satellites. Ayant reproché à un de ces malheureux de s'être présenté deux fois, sans avoir osé faire le saut: « M. le Baron, lui dit le soldat, tout brave que vous êtes, je vous le donne en dix. » Cette réponse plaisante lui sauva la vie..... Ce monstre, voulant rendre ses enfans aussi cruels que lui, les força, dit-on, de se baigner dans le sang des catholiques, dont il venait de faire un massacre effroyable. De quelque fureur que fussent animés les gens de son parti, ils ne purent approuver toutes ses barbaries. L'amiral de Coligny écrivait, « qu'il fallait se servir de lui comme d'un lion furieux, et que ses services devaient faire passer ses insolences...... » On donna le gouvernement du Lyonnais à un autre. Des Adrets piqué voulut se faire catholique; mais on le fit saisir à Romans, et il aurait péri par le dernier supplice, si la paix, qui se fit alors, ne lui eût sauvé la vie. Il exécuta ensuite son dessein, et mourut, méprisé et abhorré des deux partis, l'an 1587. Il laissa des fils et une fille, qui n'eurent point de postérité. César de Vaussette, son gendre, se maria en secondes noces, après avoir hérité de la fille du baron des Adrets, sa première femme; et c'est de ce second mariage que sont descendus les barons des Adrets, du nom de Vaussette. Quelque temps avant sa mort, des Adrets s'était rendu à Grenoble, où était alors le duc de Mayenne. Il voulut se venger des propos injurieux et menaçans que Pardaillan avait tenus sur son compte, à l'occasion de l'assassinat de son père. Il répéta plusieurs fois, « qu'il avait quitté sa solitude, pour faire savoir à ceux qui auraient à se plaindre de lui, que son épée n'était pas si rouillée qu'il ne pût leur faire raison. » Pardaillan ne crut pas devoir faire attention à cette bravade d'un ferrailleur octogénaire; et des Adrets s'en retourna, content de sa rodomontade..... L'ambassadeur de Savoie l'ayant rencontré dans un grand chemin, seul et n'ayant qu'un bâton à la main, fut surpris de voir un vieillard, connu par ses barbares exécutions, se promener sans compagnon et sans défense: il lui demanda de ses nouvelles. Je n'ai rien à vous dire (répondit froide-

ment des Adrets), sinon que vous rapportiez à votre maître que vous avez trouvé le baron des Adrets, son très-humble serviteur, dans un grand chemin, avec un bâton blanc à la main et sans épée, et que personne ne lui dit rien. » Sylla, non moins cruel que lui, avait la même sécurité. Sa *Vie* a été écrite par Gui Allard; Grenoble, 1675, in-12. J. C. Martin en a donné une meilleure édition, en 1803, à Grenoble, et à Paris, 1 vol. in-8° de 270 pages. L'un des fils du baron des Adrets, se trouva enveloppé dans le massacre de la Saint-Barthélemi. Il avait été page du roi, qui lui avait un jour ordonné d'aller appeler son chancelier. Ce magistrat qui était à table lui ayant répondu qu'après avoir dîné il irait recevoir les ordres de sa majesté : « Comment, lui dit le page, osez-vous retarder un moment lorsque le roi commande ? Vite, qu'on marche sans délai ! » Sur quoi il prit l'un des coins de la nappe, et jeta tout le dîner à terre. Cette anecdote (assez peu vraisemblable) se trouve dans le tome 4 du recueil de *Pièces intéressantes*, par Laplace. Il ajoute, que cette aventure ayant été rapportée à Charles IX, par le chancelier, ce prince n'en fit que rire, en disant que le fils serait tout aussi violent que le père. L'historien de Thou nous apprend dans les *Mémoires de sa Vie*, que, voyageant en Dauphiné, en 1571, il voulut voir le fameux baron des Adrets ; il parvint même à dessiner les traits de son visage. « Il était, dit-il, alors fort vieux, mais d'une vieillesse forte et vigoureuse. Il avait le regard farouche, le nez aquilin, le visage maigre, décharné et marqué de taches de couleur de sang noir, tel que l'on nous dépeint Sylla. Du reste, il avait la physionomie d'un guerrier. » Son portrait gravé se trouve à la bibliothèque du Roi. Son ame est peinte dans la devise qu'il avait choisie : *Impavidum ferient ruinæ*; la maison de Beaumont l'a conservée.

ADRIA (Jean-Jacques), historien, né à Mazara, en Sicile ; il cultiva la médecine avec distinction et fut médecin de Charles V. Il mourut en 1560 à Mazara. Il a écrit sur la peste, la saignée, les bains de Sicile, etc., et a donné une topographie de la ville où il avait pris naissance.

ADRIAM (Marie), jeune Lyonnaise, qui, âgée de seize ans, prit des habits d'homme, et servit, en 1793, en qualité de canonnier, ses compatriotes, dans la défense de leur ville. Arrêtée après le siége et traduite devant la commission révolutionnaire, elle fut condamnée à mort. « Comment, lui dit un des juges, as-tu pu braver le feu, et tirer contre ta patrie ! — C'est au contraire, répondit-elle, pour la défendre et la sauver de ses oppresseurs. »

ADRIAN ou ADRIANSEN, (Corneille) (c'est-à-dire, fils d'Adrien), plus connu sous le nom du *Frère Corneille*, né à Dordrecht en 1520, entra dans l'ordre des franciscains à Bruges, en 1548, et s'y rendit fameux par ses débauches et par sa manière de prêcher emportée et séditieuse. Il se servait dans la chaire d'un langage de crocheteur, et cependant se faisait suivre par une nombreuse populace. Voici comme il s'exprimait un jour au sujet de la prétendue médaille où, disait-on, le prince de Condé avait pris le titre de *Roi de France*. « Eh ! cela ne paraît-il pas bien à la

monnaie qu'il a fait frapper avec cette inscription : *Ludovicus Borbonius, rex christianorum?* Ah! faux traître! infame coquin et double scélérat! Crois-tu donc être le premier roi des chrétiens? — Ne faut-il pas que ce Condé et ses huguenots aient chacun trente mille diables dans le ventre? — Hélas! hélas! pourquoi monseigneur de Guise, ce saint martyr, de bienheureuse mémoire, ne l'a-t-il pas fait accrocher à un gibet, quand il l'avait pris il y a cinq ans? C'est ce double endiablé et ses satellites que nous devons craindre et avoir en horreur, mais non ce pauvre gueux de prince d'Orange, que notre brave et saint défenseur, le duc d'Albe, saura bien étriller et mettre au petit pied. » La doctrine et la conduite du frère Corneille, également scandaleuses l'une et l'autre, le firent renvoyer de Bruges en 1563. Y étant revenu en 1566, il continua de se livrer à la même licence, et se fit encore interdire la chaire en 1576. Il est mort à Bruges en 1581, et l'on y voit sur le cimetière des franciscains son épitaphe remplie des éloges les plus flatteurs. On prétend que ce fut Hubert Goltzius qui fit imprimer ses *Sermons*. L'extravagance de ceux-ci en a fait révoquer en doute l'authenticité. (Le fragment ci-dessus est tiré de l'Histoire de la reine Marguerite de Valois, par M. Mongez.) Le frère Corneille avait une érudition, peu commune parmi les moines de son temps. Il joignait à la connaissauce de la langue latine celle du grec, et même de l'hébreu. Valère André lui rend cette justice, et même venge sa mémoire à d'autres égards dans sa Bibliothèque belgique. On a encore de lui un *Traité sur les sacremens*, et une *Explication du Décalogue*.

ADRIANI (Marcel-Virgile), professeur de belles-lettres, et chancelier de la république à Florence, né en 1464, et mort en 1521 d'une chute de cheval. Il a donné, en 1518, une traduction latine de Dioscoride, *de Materiâ medicâ*, avec des commentaires. Cette traduction, qu'il dédia à Léon X, lui fit une grande réputation.

ADRIANI (Jean-Baptiste), fils du précédent, né à Florence, en 1513, d'une famille noble, fut secrétaire de la république, et y jouit d'une grande considération. Il mourut dans la même ville en 1579. On a de lui l'*Histoire de son temps*, depuis l'an 1536, qui parut en 1583, in-fol. Cet ouvrage est assez estimé et peut faire suite à celui de Benedetto Varchi; c'est à tort que quelques biographes l'ont désigné comme une continuation de celui de Guichardin. Le président de Thou, qui s'en est beaucoup servi dans son Histoire, l'estimait à cause de son exactitude. On croit que Côme, grand-duc de Toscane, lui fournit ses mémoires. Adriani fit l'*Oraison funèbre* de ce prince, celle de Charles V et de l'empereur Ferdinand, où il ne parle pas toujours comme l'histoire. On a encore de lui une *Lettre* curieuse à Vasari, sur les peintres dont il est parlé dans Pline, imprimée chez les Junte, in-fol., 1583. Cette édition est plus rare et plus recherchée que celle de Venise, 1587, 3 v. in-4°.

ADRIANI (Marcel), fils de Jean-Baptiste, né en 1533, gentilhomme de Florence, professa les belles-lettres dans sa patrie, et y

finit ses jours en 1604. Il laissa deux ouvrages manuscrits; le premier est une *Traduction des œuvres morales de Plutarque;* le second, une autre *Traduction de Démétrius de Phalère*, qui a été imprimée à Florence en 1738, in-8°, avec des notes et un éloge d'Adriani, par l'abbé Gozi, professeur d'histoire au collége de Florence.

ADRIANO, peintre espagnol, né à Cordoue, frère lai dans l'ordre des Carmes-Déchaussés. Il a composé des ouvrages estimables, mais il se défiait tellement de lui-même qu'il les détruisait aussitôt qu'il les avait achevés. Le plus remarquable de ses tableaux est un *crucifiement*. Il mourut dans sa patrie en 1650.

ADRIANSEN. *Voyez* Adrian.

ADRICHOMIA (Cornélie), religieuse de l'ordre de Saint-Augustin, de la noble famille d'Adrichem en Hollande, a traduit en vers les *Psaumes de David*, dans le 16e siècle. Elle se fit elle-même cette épitaphe, qui donnera une idée de sa poésie :

Corpus humo, animam superis Cornelia mando:
Pulvere lenta caro vermibus esca datur;
Non lacrymas, non singultus tristesque querelas,
Sed Christo oblatas nunc precor umbra preces.

ADRICHOMIUS (Christian), né à Delft en 1533, ordonné prêtre en 1561, mourut le 20 juin 1585 à Cologne, où il se retira après avoir été chassé de son pays par les protestans. Son ouvrage le plus célèbre, est le *Theatrum terræ sanctæ*, avec des cartes géographiques, à Cologne, et imprimé 5 fois, 1590, 1593, 1600, 1628, 1682, in-fol. On a encore de lui une *Chronique de l'ancien et du nouveau Testament*, où il entasse bien des fables, Cologne, 1682, in-fol.; et *Vita Jesu-Christi, ex quatuor evangelistis breviter contexta*, Anvers, 1578, in-12. Il était meilleur géographe qu'historien. Sa *Géographie sainte* passait, de son temps, pour un chef-d'œuvre d'exactitude. Son nom de famille était Adrichem, dont il fit Adrichomius. Il a pris souvent le nom de Christian-Crucis.

ADRIEN (Saint), officier dans les armées romaines, poursuivait avec fureur les chrétiens dans la persécution de Maximilien Galère, lorsque, touché de leur dévouement et de leur mépris de la vie, il partagea leurs sentimens, et souffrit comme eux le martyre à Nicomédie, vers l'an 306. L'Église célèbre sa fête le 8 septembre, jour de la translation de ses reliques à Rome.

ADRIEN (Saint), Africain de naissance, abbé de Nérida près de Naples, fut envoyé par le pape Vitalien, en Angleterre, auprès de Théodore, archevêque de Cantorbéry, pour l'aider dans les fonctions de l'épiscopat. Saint Adrien y demeura 39 ans, et y mourut le 9 janvier 720.

ADRIEN (Saint), évêque de St.-André en Écosse, y prêcha la foi, et souffrit le martyre en 874.

ADRIEN (P. Ælius Adrianus), empereur romain, né à Italica près de Séville, en Espagne, cousin, fils adoptif et successeur de Trajan, était à quelques égards digne de l'être. Son père, qui avait été préteur, l'ayant laissé orphelin, Trajan, son tuteur, lui fit épouser une petite-fille de sa sœur. Son courage, qui se déploya de fort bonne heure, l'éleva aux premières charges de l'empire. Il fut général des armées en Orient, et, après la mort de Trajan, il fut proclamé empereur, le 11 août 117 de

J.-C. (*Voyez* Plotine.) Il avait eu des rivaux, il pardonna à quelques-uns. Un d'entre eux s'étant présenté pour lui demander grace: *Adrien*, lui dit-il, *est votre empereur, vous voilà sauvé.* Un autre de ses ennemis s'étant présenté pour obtenir son pardon: *Le voilà*, lui dit-il en l'embrassant. Cependant il fit mourir, sur de simples soupçons, quatre consulaires qui avaient eu part à la confiance de Trajan. En général, il fut généreux avec le peuple, quoiqu'il traitât quelquefois les grands avec cruauté. Le premier soin d'Adrien fut de faire la paix avec les Parthes, de rétablir Chosroès, et de lui rendre toutes les provinces qu'on venait de lui enlever. Cette politique était sage: pour retenir les Parthes sous la domination des Romains, il aurait fallu soutenir des guerres continuelles et ruineuses. Adrien avait d'ailleurs à dissiper des troubles qui l'inquiétaient. Les juifs de Cyrène avaient cruellement ravagé la Lybie et l'Egypte. La Lycie et la Palestine se révoltaient; une partie de la Grande-Bretagne avait secoué le joug. Enfin les Maures et les Sarmates faisaient des irruptions dans les provinces frontières. Aussitôt après avoir conclu la paix avec les Parthes, il retourna à Rome. Il ne voulut pas accepter l'honneur du triomphe, et le fit accorder à l'image de Trajan. Pensant que l'*empire n'était pas à lui, mais au peuple*, il remit tout ce qui était dû au fisc depuis seize ans; il en brûla publiquement les comptes, afin que personne ne pût être inquiété à ce sujet. Cette libéralité fit dire qu'*il avait enrichi tout l'empire.* Il regarda comme un devoir de secourir les anciennes familles, que des accidens malheureux, plutôt qu'une mauvaise conduite, avaient mises hors d'état de se rétablir; et il assigna de nouveaux fonds pour l'éducation des enfans que les parens ne pouvaient pas élever. Un an après son retour à Rome, Adrien marcha contre les Alains, les Sarmates et les Daces, dont il arrêta les hostilités. Il visita ensuite les provinces de son empire, s'arrêta quelque temps en Espagne, revint à Rome, recommença ses voyages, et fixa les limites de l'empire. Ses courses ne se bornaient pas à satisfaire une vaine curiosité. Il se faisait rendre compte de l'administration des villes et des provinces, réprimait les abus, réparait les édifices publics, en construisait de nouveaux, et soulageait les peuples par des diminutions d'impôts ou par des largesses. Sa présence n'était jamais à charge aux provinces. Il voyageait à pied, à la tête de ses troupes. Exposé à la pluie, à la neige, au soleil, il campait avec elles, partageait la nourriture et la fatigue des soldats, et ne paraissait que le premier soldat de l'empire. Peu jaloux de ses titres, et n'ayant accepté le consulat que les deux premières années de son règne, il était populaire jusqu'à se mêler dans les bains publics avec le peuple. Comme Trajan, il vivait familièrement avec ses amis; mais naturellement soupçonneux, il ne leur accordait pas la même confiance. Lorsqu'il était à Rome, il cultivait tous les genres de littérature, conversant avec les savans, leur communiquant ses lumières, exerçant ses talens avec eux, et enviant les leurs. (*Voyez* Apollodore.) Favorin, qui connaissait son faible, répondit à un de ses amis qui lui reprochait d'avoir cédé mal à pro-

dos à l'empereur : « Voulais-tu que je ne cédasse pas à un homme qui a trente légions armées ?..... » Cependant les Parthes, peu fidèles aux traités, s'étaient révoltés de nouveau. Adrien passa en Orient, l'an 123, pour les réduire ; et dès qu'il eut apaisé les troubles qu'ils avaient excités, il se rendit à Athènes, où il assista aux mystères de Cérès Eleusine. L'année suivante il revint à Rome, après avoir passé l'hiver à Athènes. Il s'étoit élevé une persécution cruelle contre les chrétiens; mais sur les remontrances de Quadrat et d'Aristide, il défendit non-seulement de les persécuter pour leur religion, mais il ordonna de punir ceux qui les calomnieraient. Il passa même depuis, de sa haine contre les chrétiens, à des sentimens plus favorables pour eux. Adrien continua la visite de l'empire l'an 125 et les années suivantes. Il bâtit en Egypte une ville en l'honneur d'Antinoüs, jeune Bithynien d'une beauté rare, pour lequel il fit éclater une honteuse passion et qui, selon les uns, se noya dans le Nil, et selon d'autres s'immola pour prolonger la vie d'Adrien. Il lui éleva des temples et lui donna des prêtres. Les peintres et les statuaires travaillèrent à l'envi à perpétuer son image. Quelques-uns des chefs-d'œuvre qu'ils produisirent sont parvenus jusqu'à nous. Jérusalem fut encore relevée par ses soins et par ceux des juifs, qui, malgré leurs fréquentes révoltes, contribuèrent à ce rétablissement, qu'ils croyaient devoir leur être favorable. Ce n'était pourtant pas pour eux qu'on rebâtissait Jérusalem. Ces malheureux s'étant révoltés de nouveau sous les étendards d'un prétendu messie nommé Barcochébas, il leur fut défendu d'entrer dans Jérusalem, dont le nom fut changé en celui d'Ælia, et même de la regarder de loin. On mit un pourceau de marbre sur la porte qui regardait Bethléem ; et comme les chrétiens qui n'avaient point du tout songé à se révolter lui étaient, on ne sait pourquoi, aussi odieux que les juifs, Adrien fit dresser une idole à Jupiter à l'endroit de la résurrection de Jésus-Christ, et une de Vénus, en marbre, au Calvaire. Ce prince, qu'on a supposé avoir élevé un temple à Jésus-Christ, fit planter un bois en l'honneur d'Adonis à Bethléem, et lui consacra la caverne où le Christ était né. Il mourut à Bayes, en Campanie, le 10 juillet 138, à 62 ans. Les fatigues de ses longs voyages avaient beaucoup altéré sa santé. Ennuyé de ses souffrances, il avait essayé plusieurs fois de se tuer. Il demanda du poison ou un poignard, et, dans son désespoir, il ordonna la mort de plusieurs sénateurs, se plaignant « d'être le maître de la vie des autres, et de ne pouvoir disposer de la sienne. » Ensuite il congédia tous les médecins, dans la pensée que leurs soins ne faisaient qu'augmenter sa maladie. Il fit, avant que de mourir, ces vers si connus, traduits par Fontenelle, qui marquent son inquiétude sur l'état de son ame après sa mort : *Ma petite ame, ma mignone*, etc. Les voici tels qu'Ælius Spartanus nous les a conservés :

Animula vagula, blandula,
Hospes comesque corporis,
Quæ jam abibis in loca
Pallidula, rigida, nudula,
Nec, ut soles, dabis jocos.

Ces vers ne sont pas les seuls qui nous restent de lui. *Voy.* Anthol. épigr. Burman, t. 1, p. 86, 209, 445, et tom. 2, pag. 62;

et l'Anthologie grecque de Brunck, tom. 2, pag. 285. Adrien avait composé une *Alexandriade*, dont l'éditeur, Etienne de Byzance (in v. Αἴγαια) rapporte un vers et quelques mots d'un autre in v. Σαυία. Cet ouvrage est-il le même que le *Monobiblos* dont parle l'historien Socrate? Sainte-Croix, dans son Extrait des histoires d'Alexandre, pag. 162, ne le croit pas. Florus lui ayant écrit familièrement au sujet de ses voyages continuels :

Ego nolo Cæsar esse,
Ambulare per Britannos,
Scythicas pati pruinas.

L'empereur lui envoya sur-le-champ cette réponse :

Ego nolo Florus esse,
Ambulare per tabernas,
Latitare per popinas,
Culices pati rotundos.

On dit qu'Adrien ne se couvrait jamais la tête. C'est le premier des empereurs romains qui ait porté de la barbe, pour cacher des poireaux qu'il avait au menton. Sa vie fut un mélange de bien et de mal. (*Voy.* SABINE.) Si Adrien eut quelques-unes des vertus de Trajan, il eut aussi des vices dont Trajan fut exempt, la présomption et la cruauté. A quelques exceptions près, il fit le bonheur des peuples, et il voulut l'assurer après lui, en choisissant des successeurs, tels qu'Antonin et Marc-Aurèle. « Je sais, disait-il, qu'Antonin est de tous ceux que je connais celui qui désire le moins l'empire; mais je sais aussi qu'il en est plus digne que personne. » Adrien composa lui-même l'histoire de sa vie et de ses principales actions, et la fit publier sous le nom d'un de ses domestiques, connu pour être en état de l'écrire. Cette histoire, qui n'était apparemment qu'un panégyrique, n'existe plus.

ADRIEN, sophiste, né à Tyr, étudia l'éloquence à Athènes sous le fameux Hérodes Atticus, auquel il succéda dans la suite. Marc-Aurèle l'ayant entendu, à son passage à Athènes, l'emmena à Rome. Adrien y mourut sous le règne de Commode. On trouve quelques fragmens de ses déclamations dans un recueil intitulé: *Excerpta varia græcorum sophistarum ac rhetorum*, Rome, 1641, in-8°.

ADRIEN Ier, pape, d'une ancienne famille de Rome, joignit aux vertus du christianisme le génie ferme des anciens Romains, et le caractère prudent et adroit des nouveaux. Il fut élu pape après la mort d'Etienne III, en 772. Charlemagne le vengea des vexations de Didier, roi des Lombards. Le second concile général de Nicée ayant été convoqué contre les iconoclastes, il y envoya ses légats, et ils y tinrent la première place. Ce pontife mourut le 29 décembre 795, après avoir beaucoup enrichi l'église de Saint-Pierre. Les Romains, qu'il avait secourus dans une famine, occasionnée par un débordement du Tibre, le pleurèrent comme leur père. Charlemagne, ami d'Adrien, partagea leur douleur et lui fit une épitaphe. Il y joignit son nom à celui d'Adrien dans ces vers, dont le premier est le 23e de l'épitaphe qui en a 38.

Nomina jungo simul titulis, clarissime, nostra
Hadrianus, Carolus, rex ego, tuque pater.
Quisque legas versus, devoto pectore supplex,
Amborum mitis, dic, miserere Deus!

ADRIEN II, Romain, fut élevé malgré lui au souverain pontificat, le 14 décembre 867, après la mort du pape Nicolas I. Il tint un concile à Rome contre Photius, et envoya dix légats à celui de Constantinople contre le même pa-

triarche, qui y fut déposé et soumis à la pénitence publique en 869. Ce pape, qui avait agi de concert avec l'empereur grec et le patriarche Ignace, se brouilla ensuite avec l'un et l'autre, au sujet de la Bulgarie, que celui-ci prétendait être de son patriarchat. Après la mort de l'empereur Lothaire, Charles-le-Chauve, roi de France, voulut recueillir une partie de sa succession. Adrien II, qui favorisait l'empereur Louis II, frère de Lothaire, prétendit s'opposer aux entreprises de Charles, et menaça de l'excommunier comme usurpateur. Ce fut alors que le fameux Hincmar de Reims lui adressa des remontrances vigoureuses, où, lui rappelant le souvenir du respect et de la soumission des anciens pontifes à l'égard des princes, il lui fait entendre « que sa dignité ne lui donne aucun droit sur le gouvernement des états; qu'il ne peut être tout ensemble évêque et roi; que c'est aux peuples à se choisir leurs souverains; que les anathèmes mal appliqués n'ont aucun effet sur les ames; que les hommes Francs ne se laisseront point asservir par un évêque de Rome. » Adrien, loin de se rendre à ces raisons, s'éleva contre le roi et contre Hincmar; il prit le parti de Carloman, fils de Charles-le-Chauve, diacre, abbé de plusieurs monastères, devenu rebelle et chef de brigands, et ordonna au roi de le rétablir dans ses biens et ses honneurs; il défendit aux sujets, sous peine de damnation, de porter les armes contre lui. Il se déclara avec la même chaleur en faveur de Laon, neveu d'Hincmar, ennemi du souverain et de son oncle. Mais ensuite le pape changea de ton; il écrivit à Charles une lettre pleine d'éloges, où il admire sa piété et sa sagesse, et lui promet de ne reconnaître que lui pour empereur, quand on l'en voudrait détourner par des boisseaux d'or. C'est la dernière lettre d'Adrien II, pape presque aussi zélé pour l'autorité pontificale, que le fut depuis Grégoire VII, mais plus souple et plus politique. Ce pape eut encore un démêlé avec Lothaire, roi de Lorraine. (*Voy.* son article.) Il mourut le 1er novembre 872, laissant des souvenirs respectables de ses lumières et des qualités de son cœur. Ce pontife était très-désintéressé : le jour de son sacre, il refusa les présens que ses prédécesseurs avaient coutume de recevoir. On a de lui plusieurs *Lettres*.

ADRIEN III, élu pape en 884, après Marin, ne garda la tiare qu'un an et quatre mois. Sa vertu, son zèle et sa fermeté donnaient de grandes espérances.

ADRIEN IV, Anglais, fils d'un serviteur d'un monastère de Saint-Albans dans le Herfordshire, où il fut reçu depuis au nombre des religieux. Adrien est le seul anglais qui ait été élevé au siége pontifical. Il mendia lui-même, et erra long-temps en divers pays avant de pouvoir être reçu en qualité de domestique chez les chanoines de Saint-Ruf, qui l'agrégèrent ensuite à leur ordre, et le nommèrent leur général. Il fut fait cardinal et évêque d'Albano par le pape Eugène III, qui l'envoya en qualité de légat dans le Danemarck et dans la Norwège. A son retour, le sacré collége l'éleva au pontificat, le 3 décembre 1154. Il excommunia les Romains, jusqu'à ce qu'ils eussent brûlé l'hérétique Arnaud de Bresse, disciple d'Abailard, enthousiaste tur-

bulent. Il lança une autre excommunication contre Guillaume, roi de Sicile, qui avait usurpé les biens de l'Eglise. Il redemanda à l'empereur Frédéric I les fiefs de la comtesse Mathilde, le duché de Spolette, la Sardaigne et la Corse, et n'en put rien obtenir alors. Ce pontife, si jaloux de soutenir les droits de son siége, ne le fut point d'enrichir sa famille : il laissa sa mère dans la pauvreté, conduite plus extraordinaire que louable. Adrien IV aimait la vérité, et cherchait à la connaître. Jean de Salisberi, son ami et son compatriote, étant venu le voir quelque temps après son élection, Adrien lui dit « qu'il trouvait tant de difficultés dans la place qu'il occupait, et voyait l'Eglise accablée de tant de maux, qu'il aurait voulu n'être jamais sorti d'Angleterre. » Il demanda un jour (dit Fleury), à ce même Jean de Salisberi, ce qu'on disait de lui et de l'Eglise de Rome? Jean répondit avec liberté : « On dit que l'Eglise de Rome ne se montre pas tant la mère des autres Eglises que leur marâtre. On y voit des gens qui dominent sur le clergé, sans se rendre l'exemple du troupeau. Ils amassent beaucoup d'or, d'argent et de meubles précieux ; ils sont avares et insensibles aux misères des pauvres ; ils semblent faire consister toute leur religion à s'enrichir... Tout le monde vous donne le titre de *Père :* pourquoi faut-il donc que tous vos enfans vous offrent des présens ? Vous êtes, S. Père, hors du droit chemin. Donnez gratuitement ce que vous avez reçu gratuitement. » Le pape loua son ami de sa franchise, lui ordonnant de l'informer de tout ce qu'il entendrait dire sur son compte. Ce pontife mourut à Anagni, le 1er sept. 1159, avec la réputation d'un homme habile et zélé pour le maintien des droits temporels de l'Eglise. On a de lui plusieurs *Lettres* dans les collections des conciles. Il avait écrit *l'Histoire* de sa légation dans le Nord, un *Traité de la conception de la Vierge*, et des *Homélies* dont il est fait mention dans la *Bibliothèque pontificale.*

ADRIEN V, élu pape le 12 juillet 1276, était né à Gênes. C'est lui qui répondit à ses parens, étant sur le point de mourir : « J'aimerais bien mieux que vous me vissiez cardinal en santé que pape mourant. » Il mourut à Viterbe un mois après son élection.

ADRIEN VI (Adrien-Florent Boyers), pape, naquit à Utrecht, le 2 mars 1459, d'une famille presque aussi obscure que celle d'Adrien IV. Son père était tisserand, et s'appelait Florent. Le fils, né avec beaucoup d'esprit, fut fait professeur de théologie, doyen de l'église et vice-chancelier de l'université de Louvain. L'empereur Maximilien I le choisit pour être précepteur de son petit-fils l'archiduc Charles. Ferdinand, roi d'Espagne, auprès duquel il avait été ambassadeur, lui donna l'évêché de Tortose en Catalogne. Après la mort de Ferdinand, il partagea la régence d'Espagne avec le cardinal Ximénès, homme qui devait comme lui tout à son mérite. Il demeura enfin seul vice-roi pour Charles V. Quelque temps après, en 1522, il fut élu successeur de Léon X qui l'avait fait cardinal. L'empereur Charles V, aux intrigues duquel il devait le pontificat, gouverna tout à Rome. Adrien se borna à réformer le clergé et la cour romaine. Il retrancha beaucoup d'offices et

d'emplois inutiles, réprima les abus qui s'étaient glissés dans la collation des bénéfices, dans les réserves, dans la dispensation des indulgences, supprima les dépenses superflues, et vécut aussi frugalement qu'un religieux. Dans l'instruction qu'il donna à son nonce (François Chérégat) à la diète de Nuremberg, assemblée pour pacifier les différends excités par Luther, on voit combien il désiroit une réforme générale dans l'Eglise. « Avouez ingénûment, dit-il, que Dieu a permis cette persécution (le schisme des luthériens) à cause des péchés des hommes et surtout de ceux des prêtres et des prélats de l'Eglise.... Car nous savons qu'il s'est passé dans ce saint siége beaucoup de choses abominables; des abus dans les choses spirituelles, des excès dans les ordonnances et les décrets qui en sont émanés; et enfin que toutes choses sont changées en mal et perverties. Il n'est pas surprenant si la maladie s'est répandue de la tête dans les membres, et si elle a passé des souverains pontifes aux prélats inférieurs... Pour ce qui nous regarde, nous promettons de notre part, que nous emploierons tous nos soins pour réformer avant toutes choses cette cour, qui est peut-être la source de tous ces malheurs. » La qualité de réformateur, jointe à celle d'étranger, et surtout son aversion pour le luxe, le firent haïr des Romains. A sa mort, arrivée le 24 septembre 1523, ils écrivirent sur la porte de son médecin : *Au libérateur de la patrie*. Quoique ce pontife n'eût pas le génie élevé d'Adrien IV, il eut beaucoup de traits de ressemblance avec lui. L'un et l'autre ne firent rien pour leur famille, et tous les deux furent fâchés d'avoir accepté la tiare. Adrien VI, pour apprendre à la postérité qu'un des plus grands inconvéniens de la vie est d'avoir à commander aux autres, se fit cette épitaphe : ADRIANUS *hic situs est, qui nihil sibi infeliciùs in vitâ, quàm quòd imperaret, duxit*. Quelques historiens le blâment d'avoir été trop lent dans ses entreprises et irrésolu dans ses desseins, d'avoir peu favorisé les gens de lettres, et de ne s'être point plié aux intrigues et à la politique de la cour de Rome. Pallavicini dit : *Fù Ecclesiastico ottimo, pontefice in verità mediocre*. Il était aussi simple dans ses mœurs et aussi économe que son prédécesseur, Léon X, avait été prodigue et fastueux. Lorsque les cardinaux le pressaient d'accroître le nombre de ses domestiques, sa réponse était « qu'il voulait, avant tout, acquitter les dettes de l'Eglise. » Les palefreniers de Léon X lui ayant député l'un d'entre eux pour lui demander de l'emploi : « Combien le feu pape avait-il de palefreniers ? » — Cent, lui répondit l'orateur. Sur cela, Adrien fit le signe de la croix, et lui dit : « J'en aurais bien assez de quatre ; mais j'en garderai douze, afin d'en avoir quelques-uns de plus que les cardinaux. » Il disait « qu'il fallait donner les hommes aux bénéfices, et non pas les bénéfices aux hommes » ; et fit ce qu'il put pour que, sous son pontificat, ils ne fussent pas conférés à des sujets indignes. Ce pape a un rang parmi les écrivains ecclésiastiques par son *Commentaire sur le 4e livre des Sentences*, Paris, 1512, in-fol. Cet

ouvrage, imprimé d'abord lorsqu'il professait à Louvain, fut réimprimé par son ordre lorsqu'il fut à la tête du monde chrétien. On y a remarqué cette proposition : *Que le pape peut errer, même dans ce qui appartient à la foi.* On a encore de lui, *Quæstiones quodlibeticæ*, 1531, in-8°. *Disputationes in lib. 4 magistri sententiarum epistolæ*, etc. Gaspard Burmann publia à Utrecht, 1727, in-4° la *Vie de ce pontife*, ou plutôt un *recueil de Vies*, de *Notes bibliographiques* et d'*Eloges*. *Voyez* l'article Exchavordius.

ADRIEN DI CORNETO, cardinal, ainsi nommé du lieu de sa naissance, né en 1458, de la famille Castellesi, suivant quelques-uns, et suivant d'autres, d'une origine obscure, fit à Rome d'excellentes études, et devint très-versé dans les sciences humaines. Innocent VIII l'envoya nonce en Angleterre et en Ecosse. Il plut si bien à Henri VII, qu'il lui donna les évêchés d'Hereford, de Bath et de Wels. Alexandre VI le rappela à Rome, le fit son secrétaire, le chargea de différentes nonciatures, et enfin le décora de la pourpre romaine. Echappé à un complot d'empoisonnement, tenté par ce pape et César Borgia, son fils, contre lui et plusieurs cardinaux pour s'emparer de leurs richesses, il chercha un asile sur le territoire de Trente, où il resta jusqu'à l'exaltation de Léon X; mais bientôt après, impliqué dans la conspiration du cardinal Petrucci contre Léon, il fut de nouveau obligé de s'enfuir. On ignore où il se retira et ce qu'il devint; on a présumé qu'un de ses gens l'avait tué pour le voler. Il a laissé : I. Un ouvrage intitulé : *De verâ philosophiâ*, plein d'érudition et écrit avec élégance : c'est un traité de religion. II. Un autre traité : *De sermone latino et modis latinè loquendi*, dédié à Charles-Quint, Rome, 1515, in-fol. Il y donne d'excellentes règles pour rétablir dans sa pureté primitive la langue latine corrompue au moyen âge.

ADRIEN, auteur du 5e siècle, a composé en grec une *Introduction à l'Ecriture sainte*, impr. en cette langue à Augsbourg en 1602, in-4°, par les soins d'Hæschelius. On en trouve une traduction latine dans les Opuscules de Lollinus, à Belluno, 1650, in-fol.

ADRIEN, chartreux ingénieux et savant, est auteur d'un traité intitulé : *de Remediis utriusque fortunæ*, dont la première édition, publiée à Cologne en 1467, in-4°, est rare et recherchée; et la deuxième, en 1471, in-4°; une autre à Crémone, 1492, in-fol. Pour ne pas confondre ce traité avec celui de Pétrarque sur la même matière, il faut savoir que le titre porte : *Per quemdam A.. poetam præstantem, necnon S. Th. professorem eximium.*

ADSON (Hermerius), né aux environs de Saint-Claude, dans le Jura, fut abbé de Luxeuil en 960 : il a écrit la *Vie et les Miracles de Saint Valbert*, troisième abbé de Luxeuil, mort en 665, qu'il ne faut pas confondre, comme l'ont fait quelques modernes, avec le comte Valbert, père de Saint Bertin. On a encore d'Adson un *Traité de l'Antechrist*, adressé à Gerberge, femme de Louis-d'Outre-Mer, qui avait demandé à l'auteur des

éclaircissemens à ce sujet. Ce traité se trouve dans les œuvres d'Alcuin et de Raban-Maure. *Les Miracles de Saint Valbert* sont dans les *Recueils des Vies des Saints.* On trouvera la liste de tous les ouvrages d'Adson et l'indication des collections dans lesquelles ils sont insérés dans *Script. Eccles.* de Cave.

ADSON, abbé de Deuvres, de l'ordre de Saint-Benoît, dans le diocèse de Bourges, est mort en 991. On a de lui quelques *Vies de Saints*, et entre autres de Saint Bercaire, Saint Bartole, Saint Fredbert, Saint Tranquille. Il a aussi fait un *Traité de l'Antechrist* qui a été attribué à Saint Augustin, et qui se trouve dans les œuvres de ce père de l'Eglise, tom. 6, Paris, 1685.

ÆACIDE, fils d'Arymbas, roi des Molosses Épirotes, ne régna qu'après la mort d'Alexandre, fils de Néoptolème et frère d'Olympias. Mais s'étant engagé, à l'instigation d'Olympias et malgré ses sujets, dans la guerre contre les Macédoniens, les Epirotes nommèrent, pendant son absence, un autre roi. Æacide fit néanmoins sa paix avec eux; mais il ne put remonter sur le trône. Cassandre s'opposa constamment à son retour, et envoya contre lui Philippe son frère; Æacide perdit la vie dans un combat que lui livra ce prince. Il est le père du célèbre Pyrrhus.

AECE. *Voy.* AETIUS.

ÆDESIA. *Voy.* HELMIAS.

ÆDESIUS, philosophe platonicien du 4ᵉ siècle, successeur de Jamblique, en qualité de professeur de philosophie en Cappadoce : il prétendait avoir un commerce immédiat avec les dieux. On ignore l'époque de sa mort.

ÆELREDE. *Voy.* ETHELREDE.

ÆGEATES (JEAN), religieux nestorien qui vivait environ l'an 485. Il écrivit une *Histoire ecclésiastique*, et un *Traité contre le concile de Chalcédoine.*

ÆGIDIUS, bénédictin, né à Athènes, florissait dans le 8ᵉ siècle. Il écrivit sur les venins, sur les urines, sur la connaissance du pouls. — On attribue à un autre Ægidius, Gilles de Corbeil, chanoine de Paris, médecin de Philippe-Auguste, roi de France, un livre en vers hexamètres latins, *sur la Vertu des médicamens, sur les Urines et sur la Connaissance du pouls*, Venise, 1494, in-4°, et Bâle, 1529. Mais il est plus vraisemblable que ce n'est qu'une traduction de l'ouvrage d'Ægidius, bénédictin grec, et que ces deux traités sont les mêmes. Quoi qu'il en soit, ce dernier livre eut tant de vogue, qu'on le lisait dans les écoles avec les écrits d'Hippocrate. On l'imprima à Paris en 1528, in-4°.

ÆGIDIUS, diacre, prêtre et grammairien, florissait à Paris vers la fin du 13ᵉ siècle. On a de lui : I. *Carolinus* ou *instruction puérile* à Louis, fils du roi de France, en latin. II. *Histoire de la première expédition de Jérusalem*, insérée dans la collection des historiens de Duchesne. Il a enrichi d'un commentaire l'*Aurora* de Pierre de Riga. C'est un abrégé de la Bible en vers élégiaques.

ÆGIDIUS (PIERRE), natif d'Anvers, vivait aux 15ᵉ et 16ᵉ siècles. Il a mis au jour les *Lettres latines* d'Ange Politien, Anvers, 1514, in-4°.

ÆGIDIUS (PETRUS), d'Albe,

voyagea beaucoup en Asie et en Afrique. Il a laissé une *Description de la Thrace et de Constantinople*, avec d'autres ouvrages. Il mourut en 1555, âgé de 65 ans.

ÆGIDIUS (Gabriel), auteur du 17ᵉ siècle. On a de lui : I. *Specimina moralis christianæ et moralis diabolicæ*. Bruxelles, 1675, in-8°. II. *De Philosophiâ universâ*, Anvers, 1667, in-8°.

ÆGIDIUS A COLUMNA ou ÆGIDIUS ROMANUS. *Voy.* Colonne (Gilles).

ÆGIDIUS CORBOLIENSIS. *Voy.* Gilles de Corbeil.

ÆGIDIUS CANTOR. *Voyez* Hildenissen.

ÆGIMUS ou ÆGIMIUS, médecin de l'antiquité, que Galien croit antérieur à Hippocrate. Il a écrit le premier sur le *Pouls*, un livre ayant pour titre, *des Palpitations*.

ÆGINETA (Paul), né dans l'île d'Ægine, d'où il tirait son nom. Il vivait au 7ᵉ siècle. Ses ouvrages, qui ont presque tous pour objet la chirurgie, méritent la réputation dont ils jouissent, à cause des grandes connaissances qu'ils renferment. Il est le premier qui ait fait mention de la vertu purgative de la rhubarbe. Il commence son livre par une description de la maladie des femmes, et traite, *ex professo*, des indispositions auxquelles ce sexe est sujet.

ÆGINUS SPOLETINUS (c'est-à-dire de Spolette), fut le premier éditeur de la *Bibliothèque d'Apollodore*, à Rome, en 1550. Il la publia d'après les manuscrits du Vatican, mais corrigea le texte quelquefois un peu arbitrairement. Il accompagna l'original d'une traduction latine et de notes qui annoncent beaucoup d'érudition.

ÆLF (Samuel), docteur théologien Suédois, vivait à la fin du 18ᵉ siècle. Il a professé les belles-lettres à Upsal, et a laissé des poésies latines. C'était un théologien profond et un savant plein de goût.

ÆLIAN. *Voyez* Elian.

ÆLIANUS MECCIUS, médecin loué par Galien, dans son traité de la *Thériaque*. Il employa le premier, dans un temps de peste, la thériaque comme remède et préservatif, et elle lui réussit en cette double qualité. Ce médecin joignait à de grandes lumières beaucoup de politesse.

ÆLIUS SEXTUS CATUS, était un célèbre jurisconsulte, dont Ennius fait l'éloge. Il exerça la censure avec M. Cethegus, 6ᵉ siècle de la fondation de Rome, et sépara le sénat du peuple dans les spectacles de l'amphithéâtre. Etant consul, les ambassadeurs des Etoliens, instruits qu'il mangeait dans de la vaisselle de terre, lui en présentèrent d'argent, qu'il refusa; et jusqu'à la fin de sa vie, il ne posséda que deux coupes de ce métal, dont L. Paulus, son beau-père, lui avait fait présent comme une récompense de sa valeur, après la défaite du roi Persée.

ÆLIUS (Franciscus ou Franciscelli), contemporain de Sannazar et son ami, joignait à beaucoup de littérature une éloquence peu commune. Il était de la famille des Marchési. Il ne nous reste de lui qu'un ouvrage sur les familles napolitaines. *Voyez* les notes de Broukhus et de Vlaming sur Sannazar, p. 121 et 597.

AELST (Guillaume Van), peintre de Delft, né en 1620, et mort en 1679, neveu et élève d'Everard van Aelst, voyagea dans sa jeunesse en France et en Italie, et

se fit rechercher par les personnes de la plus haute considération. Le grand-duc de Toscane lui donna une chaîne d'or avec une médaille du même métal, pour lui marquer son estime. Comblé de biens, Aelst retourna dans sa patrie, où ses ouvrages furent en vogue et achetés fort cher. Il peignait les fleurs et les fruits avec beaucoup d'art; sa couleur est belle et vraie, ses fleurs légères, et ses fruits rendus au naturel.

AELST (Everard Van), peintre, né à Delft en 1602, mort en 1658. Il peignit avec succès les sujets inanimés, et particulièrement des oiseaux morts, des cuirasses, des casques, et toutes sortes d'instrumens de guerre. Ses ouvrages sont finis; les plus petits détails y sont rendus avec une grande vérité: aussi ses tableaux, quoique peu intéressans, sont-ils toujours chers et fort rares.

AELST (Nicolas Van), graveur, né à Bruxelles en 1530. On a de lui *divers sujets de l'ancien Testament*, gravés d'après Jules Romain.

ÆMILIANUS. *Voyez* les Emiliens.

ÆMILIUS. *Voy.* les Emile.

ÆMILIUS (Antoine). Il était né à Aix-la-Chapelle en 1589. Il voyagea beaucoup dans sa jeunesse; à 25 ans, il remplaça Gérard Vossius, son maître, dans le rectorat du collége de Dordrecht, d'où, trois ou quatre ans après, il fut à Utrecht, et occupa le même emploi. Le zèle qu'il montra pour la nouvelle philosophie de Descartes, le lia avec ce grand homme. On a de lui un *Recueil de harangues et de poésies latines*, in-12, 1651. Il mourut en 1660.

ÆMILIUS (George), proprement ŒMLER, né en 1517 à Mansfeld, parent de Luther. Il a traduit le *Virgile en vers héroïques*, 1549, in-8°.

ÆMUS. *Voyez* HEMUS.

ÆNEAS. *Voyez* les Énée.

ÆNEAS-SYLVIUS PICCOLOMINEUS. *Voyez* Pie II.

ÆNESIDÈME, philosophe de la secte de Pyrrhon, qu'il fit revivre à Alexandrie, où il enseigna la philosophie. Selon Diogène-Laerce, il a écrit huit livres de la *Philosophie sceptique*, dont il ne nous reste qu'un extrait dans Photius.

ÆPINUS (Jean), un des disciples et des coopérateurs de Luther, né dans la Marche de Brandebourg en 1499, et mort en 1553. Il fit ses vœux en Angleterre dans l'ordre de Saint-François. Il s'opposa de toutes ses forces à Melanchton, qui se montrait disposé à adopter le projet d'accommodement proposé par l'empereur Charles-Quint. Il signa, en 1538, les articles de Smalcalde. Il a écrit quelques ouvrages contre l'Eglise romaine.

ÆPINUS (François-Ulrich-Théodore), un des physiciens les plus recommandables qui aient existé, professeur de physique de l'académie de Pétersbourg, né à Rostock, le 13 décembre 1724, mort à Dorpt, ville de Livonie, en 1802. On a de lui en latin: I. *Réflexions sur la distribution de la chaleur sur le globe de la terre*, traduites en français, par Guillaume Raoult de Rouen, 1762, in-4°. II. *Exposition raisonnée de la théorie de l'électricité*, traduite en abrégé par M. l'abbé Haüy; Paris, 1787, in-8°. III. *Recueil de différens mémoires sur la Tourmaline*; Saint-Pétersbourg, 1762, in-8°.

ÆPOLION, Grec, graveur sur pierres dures. On connaît de lui la

tête de l'empereur M. Aurelius Antoninus, au cabinet de Stosch, sous le n° 2.

AÉRIENS. *V.* l'article suivant.

AERIUS, hérésiarque du 4ᵉ siècle, sectateur d'Arius, est auteur de la secte des Aëriens. Aërius ajoutait à la doctrine de son maître, que l'évêque n'était point supérieur au prêtre; que la célébration de la Pâque, les fêtes, les jeûnes, etc., étaient des superstitions judaïques. Il condamnait aussi les prières pour les morts. Aërius était moine. L'élévation de son ami Eustathe sur le siége de Sebaste en Arménie, excita sa jalousie, et fut la première origine de son opinion de l'égalité des prêtres et des évêques. Ses sectateurs, exclus des églises, s'assemblaient dans les bois, dans les cavernes, en pleine campagne, où ils étaient quelquefois couverts de neige. Leur chef était contemporain de Saint Epiphane, et sa secte subsistait encore du temps de Saint Augustin.

AERTSEN (Pierre). *V.* Aartsen.

ÆSCHINE. *Voyez* Eschine.

ÆSCHRIOU, de Pergame, médecin empyrique du 2ᵉ siècle, s'appliqua beaucoup à la matière médicale. Galien, qui l'appelle son maître, le cite comme inventeur d'un remède contre la morsure des animaux enragés, qui consistait en un mélange de cendres d'écrevisse, de gentiane ou d'encens, qu'il faisait prendre au malade, tandis qu'il lui appliquait sur la plaie un emplâtre composé de poix, d'opoponax et de vinaigre. Les modernes ont découvert un analogue plus puissant dans cette dernière pratique, pour la cautérisation. Il amassa de grandes richesses.

ÆSCHYLE. *Voyez* Eschyle.

ÆSINUS (François), ainsi nommé, parce qu'il était de la ville de Jési (*Æsium*), joignait à une naissance distinguée les avantages bien plus précieux d'une vertu pure et à l'abri de toutes les atteintes. Nommé à l'évêché de Jési, il y renonça pour entrer dans l'ordre des mineurs, et obtint ensuite la charge de prédicateur apostolique. Il les quitta pour entrer chez les capucins, dont il devint par la suite général. La bibliothèque du Vatican possède quelques opuscules de sa composition. Il mourut en 1549.

ÆSION, orateur grec, condisciple de Démosthène. *Voy.* Ruhulsen : *Hist. crit. orat. gr.* devant son *Rutil. Lup.* p. 75.

ÆTHERIUS, architecte, vivait au commencement du 6ᵉ siècle, sous le règne d'Anastase Iᵉʳ, empereur d'Orient. Son mérite lui procura l'entrée du conseil de ce prince, et il y occupa même une des premières places. Il construisit dans le grand palais de Constantinople un édifice nommé Chalcis; et l'on croit que ce fut aussi lui qui bâtit la forte muraille faite de son temps, depuis la mer jusqu'à Sélimbrie, pour empêcher les courses des Bulgares et des Scythes.

AÉTION, peintre grec, se rendit célèbre par ses tableaux. Cicéron et Lucien en font l'éloge, lorsqu'ils parlent d'Apelles, de Protogène et de Nicomaque; ce qui a fait présumer à quelques-uns qu'il était leur contemporain. On voyait encore en Italie, au temps de Lucien, au tableau allégorique d'Aétion, où ce peintre avait représenté les *noces d'Alexandre et de Roxane.* Ce tableau fut exposé aux jeux olympiques, et il donna une telle idée

du talent de l'artiste à Proxénidès, juge des jeux pour cette année, qu'il lui donna sa fille en mariage. Lucien affirme avoir vu ce tableau en Italie, et en fait une description brillante, d'après laquelle Raphaël a tracé une de ses plus riches compositions.

AETIUS, surnommé L'ATHÉE, d'abord chaudronnier, puis charlatan, ensuite sophiste, enfin diacre, évêque et patriarche de Constantinople sous Julien l'Apostat, naquit dans la Célé-Syrie. Il embrassa les erreurs d'Arius, les soutint avec chaleur, et y en ajouta de nouvelles. Selon lui, Dieu ne demandait de nous que la foi : les actions les plus infames étaient des besoins de la nature. Saint Epiphane nous a conservé quarante-sept propositions erronées, recueillies d'un traité où il y en avait plus de trois cents. Au concile de Sirmium, tenu en 351, il réduisit au silence Basilius d'Ancyra et Eustatins, qui voulaient réfuter ses opinions. Mais ses adversaires, pour se venger, le noircirent tellement auprès de l'empereur Gallus, que celui-ci avait déjà donné l'ordre de le faire mourir, lorsque, sur les prières de l'évêque d'Antioche, sous lequel il avait étudié, Gallus non-seulement révoqua ses ordres, mais le fit son confident et son maître en matière de religion. Aétius abusa de cette faveur, pour son malheur et pour celui de beaucoup d'autres. Constantius, quelque temps après, l'exila d'Antioche. Il se rendit à Alexandrie, où il fut nommé diacre. Il y fit la connaissance d'Eunomius, qui bientôt devint un de ses plus zélés disciples. Il mourut en 366, à Constantinople, où Eudoxe lui fit des obsèques magnifiques.

AETIUS ou AECE, né à Dorortore dans la Mœsie, comte de l'empire, gouverneur des Gaules, vainquit Théodoric, défit les Francs, remporta trois grandes victoires sur Gondicalre, roi des Bourguignons, et une autre sur Attila, roi des Huns, dont l'armée, de près de 700 mille hommes, fut totalement mise en déroute dans les champs Catalauniques (de Châlons en Champagne). Mais l'empereur Valentinien III, jaloux des éloges dont Rome comblait Aétius, le tua de sa propre main, et condamna ses amis à différens supplices. L'assassinat de ce grand homme fut regardé comme une calamité publique. Un courtisan, à qui Valentinien demandait son sentiment sur ce meurtre, eut le courage de lui répondre : *Vous vous êtes coupé la main droite avec le glaive que vous teniez dans la gauche.* Ce fut l'an 454 de J.-C. Ce grand capitaine était le rempart de l'empire contre les barbares qui l'inondaient de tous côtés. Sa mort ne tarda pas à être vengée. *Voyez* VALENTINIEN III.

AETIUS AMIDENUS ou AECE, médecin d'Amide, ville de Mésopotamie sur le Tigre, fit ses études à Alexandrie vers la fin du 5e siècle et au commencement du 6e. Il paraît, par divers endroits de ses ouvrages, qu'il suivait la méthode des Egyptiens. Il excellait dans la pratique de la chirurgie, et dans le traitement des maladies des yeux. C'est le premier médecin chrétien dont il nous reste des écrits sur la médecine. On a de lui un ouvrage en seize livres, intitulé *Tetrabiblos*, en grec; les huit premiers ont été imprimés dans cette langue, à Venise, chez les Aldes, en 1534, in-fol.

Le second tome n'a jamais paru en grec. Janus Cornarius a traduit en latin les 6 livres, depuis 8 jusqu'à 13, et les a publiés à Bâle en 1535, in-fol. J. B. Montanus a traduit en latin les sept premiers livres, et les trois derniers, qui, joints aux six de Cornarius, ont été imprimés à Venise en 1534, in-fol. Enfin, Cornarius a fait imprimer à son tour, chez Froben, à Bâle, la collection des seize livres d'Aétius, avec une traduction uniforme, 1542, in-fol. Il en existe encore des éditions de Paris, 1567, in-fol.; Lyon, 1549, in-fol., ou 1565, 4 vol. in-12. Cet ouvrage est un recueil des écrits des médecins qui avaient vécu avant lui. Quoique cet ouvrage ne soit qu'une compilation, l'auteur y a fait entrer bien des choses qu'on chercherait vainement ailleurs. Il est surtout recommandable sous le rapport de la chirurgie. — On a confondu souvent AEtius d'Amida avec AEtius l'Hérésiarque, qui était aussi médecin. — Il a existé deux autres médecins sous ce nom : AEtius-Siculus, qui a écrit le livre *de Atrâ bile*, attribué à Galien, et AEtius-Cletus, de Segni, auteur d'un Traité *de Morbo strangulatorio*. Romæ, 1636, in-8°.

AFACKER (Égide), né au village de Vreemyck, près d'Utrecht, professa la théologie à Cologne, et a laissé, sous le nom supposé de Salomon Théodotus, étudiant en théologie chez les Ubiens, *Histoire de l'origine et des progrès de la controverse des remontrans et des contre-remontrans*, in-8°, 1618. Le titre est : *Historia dissecti Belgii, sive Historica narratio*, etc.

AFELTRO (Pierre d'), professeur de philosophie à Naples, sa patrie, sous le règne d'Alphonse d'Aragon, a laissé des *Commentaires* estimés sur la métaphysique d'Aristote.

AFER (Cn. Domitius), célèbre orateur sous Tibère et sous les trois empereurs suivans, naquit à Nîmes dans les Gaules, l'an 15 ou 16 avant J.-C., de parens obscurs, et non de l'illustre famille Domitia, comme l'a dit Faydit, dans ses *Remarques sur Virgile*, et fut préteur romain. Mais ayant échoué dans une promotion ultérieure, il forma une accusation contre Claudia Pulchra, cousine d'Agrippa, et gagna sa cause, ce qui lui valut la faveur de Tibère. Il se mit lui-même dans un très-grand embarras, par une inscription qu'il plaça au bas de la statue de Caligula, et qui rapportait que ce prince avait été consul pour la seconde fois à l'âge de vingt-deux ans. Ce qu'il avait dit comme éloge, l'empereur le prit pour un sarcasme, et prononça dans le sénat un discours virulent contre l'auteur. Au lieu de répondre, Afer demanda pardon, ajoutant qu'il craignait moins la puissance de l'empereur que son éloquence; cette flatterie apaisa le prince, qui l'éleva bientôt au consulat. Il fut le maître de Quintilien. Afer a écrit deux livres sur l'art oratoire. Il ne nous reste de lui que des sentences éparses dans Quintilien, Dion et Pline le jeune. Il mourut sous l'empire de Néron, l'an de Rome 812.

AFFAROSI (Camille), né à Reggio, d'une famille noble, en 1680, prit l'habit de bénédictin, parvint aux plus hautes dignités de son ordre, et a publié des *Mémoires historiques* sur le monastère de Saint-Prosper de Reggio.

AFFELMAN (Jean), né à

Soest en Westphalie, l'an 1588, professa pendant vingt-un ans la théologie à Rostock, où il mourut le 28 février 1624. Ses principaux ouvrages sont: I. *Syntagma de articulis fidei inter Pontificios et Calvinianos controversis.* II. *De omnipotentiâ Christi secundùm naturam humanam.* III. *De ferendis hæreticis, non auferendis, etc.* La modération des principes, et l'indulgence philosophique d'Affelman, doivent le faire distinguer de la foule des théologiens de son temps.

AFFICHARD (Thomas L'), né à Pont-Floh, en 1698, diocèse de Saint-Pol-de-Léon, et mort à Paris le 10 août 1753, a donné un grand nombre de pièces aux Français, aux Italiens et à l'Opéra-Comique, soit seul, soit en société avec Pannard et Vallois d'Orville. Celles qui sont imprimées et recueillies en un volume in-8°, eurent un succès passager. (Voyez *la France littéraire*, 1769, tom. 2.) On lui doit encore plusieurs autres productions, telles que: I. Les *Caprices romanesques*, Amsterdam, 1745, in-12. II. Le *Songe de Clydamis*, contenant un voyage de Cythère, Amsterdam, 1732, in-12. III. Le *Voyage interrompu*, Paris, 1737, 2 parties in-12. IV. Le *Pouvoir de la Beauté*, 1755, in-12. Cet auteur avait l'esprit plaisant et juste: s'il eût joint l'étude des règles à celle des poètes dramatiques; qu'il eût fréquenté les gens du monde, et témoigné moins d'indifférence pour la célébrité; en un mot, s'il se fût plus occupé de son art et de la gloire qu'il procure, il avait assez d'esprit et de gaîté pour se faire une réputation dans un genre où il ne s'est exercé que par amusement.

AFFLITTO (Matthieu d'), né à Naples en 1430, s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude des lois, et devint un très-savant jurisconsulte. Le roi Ferdinand Ier, et le duc de Calabre son fils, l'appelèrent à leur conseil, et le firent président de la chambre royale. Il mourut en 1510, après avoir publié divers ouvrages de droit civil et canonique, et surtout un traité des fiefs, loué par Cujas. — La famille Afflitto a produit d'autres hommes célèbres. — I. Jean-Marie d'Afflitto, dominicain et grand mathématicien, se rendit si renommé par ses connaissances dans l'art des fortifications, que Jean d'Autriche l'employa en diverses guerres comme ingénieur. D'Afflitto publia en Espagne un traité sur cette matière, en 2 vol. in-4°. On lui doit encore des *Mélanges théologiques et philosophiques.* Il mourut à Naples en 1673. — II. Gaëtan-André d'Afflitto, avocat-général, qui a publié des *Controverses* et des *Décisions de droit*, Naples, 1655. Parmi ses autres ouvrages, on remarque: *De Consiliariis principum et officialibus eligendis, ad justitiam regendam*, Naples. Cet ouvrage est très-rare.

AFFO (Irénée), historien et philologue, né à Bussetto, petite ville de l'état Pallavicin à quatre milles de Castelleone et de San-Donnino, au duché de Parme, entra de bonne heure aux récollets de Santa-Maria degli Angeli, près Bussetto, couvent fondé au 12° siècle par Adalbert Pallavicini; il passa ensuite à la chaire de philosophie de Guastalle en 1768, fut rappelé au couvent des récollets de l'Annunziata de Par-

me; il y fut consulteur du Saint-Office, professeur d'histoire à l'université de Parme ; nommé vice-bibliothécaire de la bibliothèque royale de cette ville, sous le père Paul-Marie Pacciaudi, il en eut la direction après ce dernier, et mourut âgé de soixante ans, au commencement du siècle actuel. Ce moine laborieux, diffus, sans goût, mais savant, a passé sa vie en recherches d'érudition locale, et en travaux sur l'histoire du pays qu'il habitait. On a de lui : I. Une *Istoria della città e Ducato di Guastalla*, imprimée à Guastalle, 1787, 4 vol. in-4°. Cette histoire commençant à Charlemagne, embrasse les trois dynasties qui régnèrent sur ce petit état; celle des Torelli, des Gonzague, et des Bourbons ducs de Parme. II. *Antichità et Preggi della chiesa Guastallese*, imprimé à Guastalle, chez Salvator Costa. III. *Istoria della città di Parma*, 4 vol. in-4° ; Parme, chez Carmignani, 1792. Elle embrasse depuis J.-C. jusques à l'an 1346. IV. *Vie* de Vespasien de Gonzague et plusieurs autres biographies particulières. Il est aussi l'éditeur des *Poésies de Gaëtana Secchi Ronchi*, dame Guastalloise, qu'il dédia à Catherine Canossa, comtesse Torelli ; enfin d'une *Vie* manuscrite de Pierre-Louis Farnèse, que le dernier infant, duc de Parme ne permit pas d'imprimer, ne voulant pas révéler les turpitudes de ce prince. (*Voyez* Farnèse (Pierre - Louis.) V. Une *Vie* de Francesco Marrola, peintre, dit le *Parmegianino*, Parme, chez Carmignani, 1784. VI. Une *Vie* de Monsignor Persio Caracci, évêque de Lœrino, Parme, 1771, chez Carmignani. VII. *La Zecca e monete Parmegiane*, chez Zannetti, Parme, 1788, in-fol. VIII. *Saggio delle memorie sulla tipografia Parmese del Secolo XV*, Parme, 1791, in-4°.

AFFRI (comte d') (Louis-Auguste-Augustin), colonel du régiment des Gardes-Suisses du roi de France, chevalier de ses ordres, lieutenant-général de ses armées, grand'croix de l'ordre de Saint-Louis, né à Versailles, en 1703, entra fort jeune au service, et se trouva placé, à l'époque de la révolution, à la tête d'un des deux régimens chargés de la garde du roi. Plus habile que le colonel des Gardes-Françaises, il parvint à conserver son corps, et à rendre de grands services à Louis XVI, dans les journées du 5 et du 6 octobre 1789. Mais affaibli par l'âge, et trop au-dessous d'un poste aussi délicat à une époque aussi difficile, d'Affri, mal dirigé, d'ailleurs presque abandonné par les Cantons, partagés alors sur la conduite à tenir avec la France, refusa bientôt de s'opposer aux vues du parti contraire à la cour. Lors du départ du roi pour Varennes, il s'offrit à servir l'assemblée nationale. Depuis lors, nul pour la cour, quoique revêtu du commandement important de l'intérieur, et peu considéré par les ennemis de cette cour, il ne prit que fort peu de part aux événemens qui renversèrent la monarchie ; il fut néanmoins arrêté au 10 août, et conduit dans les prisons de l'Abbaye, où il se trouvait à l'époque des massacres de septembre. Il fut sauvé dans ces terribles exécutions. C'est à tort qu'on l'a accusé d'avoir paru comme accusateur et témoin dans le procès de la reine. Il s'était

retiré à son château, à Saint-Barthélemy, dans le canton de Vaud, et y mourut, en 1793, inconsolable de la mort de son fils, tué aux Tuileries au 10 août 1792. Le comte d'Affri était membre honoraire de plusieurs académies.

AFFRI (LOUIS-AUGUSTIN-PHILIPPE D'), fils du précédent, naquit à Fribourg, en 1743. Il entra dans la carrière militaire, et parvint rapidement au grade de lieutenant-général. Il commanda, jusqu'au 10 août 1792, les contingens suisses encadrés dans l'armée du Haut-Rhin, et se retira à cette époque dans sa patrie. En 1798, lorsque la Suisse était tout à la fois menacée d'une invasion étrangère, et déchirée par les partis, il fut nommé commandant des forces militaires de Fribourg, et parvint par sa prudente habileté, à préserver sa ville natale des fléaux inséparables de la guerre étrangère et de la guerre civile. Les députés de la Suisse ayant été appelés, en 1802, à Paris, par Bonaparte, alors premier consul, d'Affri, nommé l'un de ces députés, mania les esprits avec tant d'adresse, qu'il obtint la confiance des unitaires et des fédéralistes. Ce fut lui qui reçut, en 1803, des mains de Bonaparte, la constitution que celui-ci donnait à la Suisse. A son retour, le canton de Fribourg le nomma son premier avoyer. Son administration sage et modérée, au milieu des circonstances les plus difficiles, le firent chérir de tous les partis. Il mourut, en 1810, au retour de son dernier voyage en France, où il était venu pour féliciter l'empereur, à l'occasion de son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise.

AFRANIA, femme d'un sénateur romain, du temps de César, fut la plaideuse la plus obstinée de Rome. Elle plaidait elle-même ses causes devant le préteur, et fit surnommer du nom d'Afranie, toute femme processive et disputant sans cesse. — Une autre AFRANIA, fille du consul Ménénius Agrippa, donna un grand exemple de respect filial, en n'attaquant point devant les magistrats les dispositions testamentaires de sa mère Eburse, qui l'avait injustement déshéritée.

AFRANIUS, poëte comique, d'un esprit vif. Il vivait vers l'an 100 avant J.-C. Quintilien le blâme d'avoir déshonoré ses pièces par des obscénités. Il ne nous reste de ce poëte que quelques fragmens dans le *Corpus poetarum* de Maittaire, Londres, 1713, in-fol., et dans la *Collectio pisaurensis*. Afranius, Hor. A. P. *Dicitur Afrani toga convenisse Menandro*. Afranius se distingua parmi les poëtes comiques latins, en ce qu'il peignait les mœurs romaines, d'où la comédie a pris le nom de *Togata*, de la *Toge* propre à cette nation. Les imitations latines des comédies grecques, telles que nous les devons à Plaute et à Térence, s'appelaient *palliatæ*, du *pallium* ou manteau grec.

AFRANIUS (QUINTIANUS), sénateur romain, composa une sanglante satire contre Néron, qui le fit mourir pour être entré dans la conspiration de Pison. Il perdit la vie avec une fermeté d'ame dont plus d'un épicurien a donné l'exemple.

AFRANIUS-NEPOS (L.), un des lieutenans de Pompée. Il commandait dans l'Espagne ultérieure, et ayant fait sa jonction avec Petreius, il battit, dans une pro-

mière action, César près d'Ilerda, aujourd'hui Lérida. César paraissait perdu sans ressource; mais son génie le sauva, et il finit par forcer les deux lieutenans de Pompée à se soumettre. Il commanda ensuite à Pharsale l'aile droite de Pompée. Il fut massacré par ses soldats, en Afrique.

AFRÉ (Sainte), courtisane de Crète, fut si touchée des exhortations de Narcisse, évêque de Jérusalem, qui vint chercher dans cette île un abri contre la persécution de Dioclétien, qu'elle quitta son vil métier, embrassa le christianisme, brava la proscription, et souffrit le martyre avec sa mère Hilarie, et ses trois suivantes, Euménie, Euprépie et Digne.

AFRICAIN (Sextus Cecilius), ancien jurisconsulte romain, florissait à la fin du 1er siècle. Il étudia le droit sous le célèbre Salvius Julien, et écrivit *neuf livres de questions* qui furent insérées dans le Digeste. Cujas a pris soin de les recueillir.

AFRICAIN (Sexte Jules), historien chrétien, né à Nicopolis, dans la Palestine, écrivit sous l'empire d'Héliogabale, une *Chronographie*, pour convaincre les païens de l'antiquité de la vraie religion, et de la nouveauté des fables du paganisme. Cette chronique, divisée en cinq livres, renfermait l'histoire universelle depuis Adam jusqu'à l'empereur Macrin. Nous n'avons plus cet ouvrage que dans la *Chronique d'Eusèbe*. Il écrivit à Origène une lettre sur l'histoire de Susanne, qu'il regardait comme supposée; et une autre à Aristide, pour accorder ce que rapportent Saint Matthieu et Saint Luc sur la généalogie de Jésus-Christ. Cet auteur florissait dans le 3e siècle. Ce fut à sa prière qu'Héliogabale rebâtit la ville de Nicopolis, fondée au même lieu où avait été celle d'Emmaüs. On a des fragmens d'un livre qu'on lui attribue, intitulé : *Les Cestes*, en 24 livres. Ces fragmens, imprimés dans les *Mathematici veteres*, à Paris, in-fol., 1693, ont été traduits en français par M. Guischard, dans son ouvrage intitulé : *Mémoires critiques et historiques sur plusieurs points d'antiquité militaire*, Berlin, 1774, 4 vol. in-8°. *Voyez* Manethon.

AFTON. *Voyez* Aphtonius.

AGAB ou AGABUS, un des soixante-douze disciples de Jésus-Christ, prédit la prison de Saint Paul et la famine qui désola la terre sous l'empereur Claude. Il fut martyrisé à Antioche, selon les Grecs.

AGACLYTUS, l'un des affranchis de l'empereur Marc-Aurèle. Ce prince lui permit d'épouser la veuve de Libon, qu'on croit avoir été empoisonnée par Vérus, son frère, collègue de Marc-Aurèle.

AGAG, roi des Amalécites, auquel Saül fit grace, contre l'ordre de Dieu, et que Samuel coupa en morceaux à Galgala, devant l'autel du Seigneur.

AGALIS, née dans l'île de Corfou, se distingua par son savoir, et donna publiquement des leçons de grammaire et de rhétorique. Meursius lui attribue l'invention d'une sorte de jeu de paume dans lequel la balle était retenue avant de toucher la muraille.

AGANDURU (Rodrigue-Moriz), missionnaire espagnol, de la congrégation des augustins, prit une part très-active à la conversion au christianisme de la na-

tion des Tagales, qui occupait la grande île de Luçon au Japon. Ce père fut choisi pour rendre hommage au pape Urbain VII de la part de ces nouveaux convertis. Il a écrit : I. *Histoire des conversions faites au Japon.* II. *Histoire générale des îles Moluques et Philippines*, depuis leur découverte, en 2 vol.

AGANICE. *Voyez* Aglaonice.

AGAPET (Saint), jeune homme qui confessa avec courage le christianisme, et souffrit le martyre sous Aurélien, en 273, dans la ville de Préneste, aujourd'hui Palestrine, à vingt-quatre milles de Rome.

AGAPET, diacre de l'église de Constantinople, dans le 6ᵉ siècle, adressa une lettre à l'empereur Justinien, *sur les Devoirs d'un prince chrétien*, Venise, 1509, petit in-8°. Les Grecs, qui faisaient un grand cas de cette lettre, l'appelaient *la Royale*. Elle est dans la bibliothèque des Pères, et a été imprimée plusieurs fois in-8°. Louis XIII l'avait, dans sa jeunesse, traduite en français sur le latin. Cette traduction a été imprimée en 1612.

AGAPET Iᵉʳ, pape en 535, après Jean II, ne garda la tiare que dix mois. Ce pontife avait de la fermeté dans le caractère. Justinien Iᵉʳ le menaçant de l'exil, pour l'obliger de communiquer avec l'eutychéen Anthyme, il lui répondit : « Je croyais avoir affaire à un empereur catholique, mais c'est, à ce que je vois, à un Dioclétien. » Ce pape était si pauvre, qu'ayant été obligé par Théodat, roi des Goths, d'aller en ambassade à Constantinople, il fut contraint, pour fournir aux frais de son voyage, d'engager les vases sacrés de l'église de Saint-Pierre. On a de lui quelques *Lettres*. Il mourut à Constantinople, le 23 avril 536.

AGAPET II, succéda au pape Marin ou Martin II, en 946. Il appela l'empereur Othon à Rome, contre Bérenger II, qui voulait se faire roi d'Italie. Il mourut en 955, avec la réputation d'un pontife charitable et zélé.

AGAPETES. *Voyez* l'article suivant.

AGAPIE. Le nom de cette femme est plus connu que ses actions ; elle forma, vers la fin du 4ᵐᵉ siècle, la secte des *agapètes*, qui était une branche des gnostiques. Elle était presque toute composée de femmes et de jeunes gens, qui prétendaient « qu'il n'y avait rien d'impur pour les consciences pures, et qu'il valait mieux jurer et se parjurer que de découvrir les mystères de leur petite société.

AGAPIUS, moine grec de l'île de Crète dans le 17ᵉ siècle. On a de lui un traité intitulé : *Le salut des Pécheurs*, dans lequel il enseigne le dogme de la transsubstantiation. Ce livre fut imprimé à Venise en 1640 et 1664 ; il est en grec vulgaire. On lui doit encore, un *Traité sur l'art de planter et de greffer*, réimprimé en 1745, in-8°, en grec vulgaire. Du Cange cite souvent cet écrit dans son Glossaire.

AGAR, égyptienne, servante de Sara, qui la donna pour femme du second ordre à Abraham. Elle fut mère d'Ismaël, qu'elle maria à une femme de sa nation, après avoir été chassée de la maison d'Abraham. *Voyez* Ismael.

AGAR (Paul-Antoine d'), natif de Cavaillon, et mort de la peste, en 1531. Il est auteur de plusieurs pièces en langue provençale. Les plus estimées sont : *Lou bélou*

Paisano; Mignard ou *lou Rasséloue et lou capitani Fauferlou.*

AGARD (Arthur), antiquaire anglais, né à Foston, dans le comté de Derby, en 1540. Il fut trésorier de l'échiquier pendant 45 ans; de concert avec Robert Cotton, et autres hommes recommandables par leurs talens, il forma une société d'antiquaires. Il fit un ouvrage sur le *Cadastre d'Angleterre*, et ce livre est déposé à la bibliothèque cottonienne. Quelques-uns de ses ouvrages *sur les Antiquités*, ont été publiés par Hearnes. Il mourut en 1615, et fut enterré dans les cloîtres de l'abbaye de Westminster.

AGARISTE, jeune Athénienne, fut célèbre par sa beauté, et par les fêtes pompeuses que lui donnèrent ceux qui prétendirent à sa tendresse. — Une autre Agariste, épousa l'Athénien Xantipe, et fut mère de Périclès.

AGASIAS, sculpteur d'Ephèse, est l'auteur de cette belle statue nommée très-improprement, le *Gladiateur combattant*, de la *villa Borghèse*, et qui est au Musée royal. Elle fut trouvée, avec l'*Apollon du Belvédère*, à Capo-d'Anzo, autrefois Antium, lieu de naissance de Néron. Il est bien reconnu aujourd'hui que cette figure si noble d'un jeune homme combattant, n'est pas celle d'un gladiateur. Il est probable qu'elle faisait partie d'un groupe, et qu'il y avait devant elle, une figure à cheval, contre laquelle elle se défendait; la position de la tête paraît l'indiquer. Le héros se couvre contre une attaque, dirigée d'en haut contre lui, tandis qu'il cherche à porter un coup par en bas, comme s'il voulait frapper le ventre d'un cheval.

AGASICLES, roi de Lacédémone, vers l'an 580 avant J.-C., sut maintenir ses sujets en paix, par sa sagesse et sa prudence. On a cité souvent la réponse qu'il fit à quelqu'un qui lui demandait comment un roi pouvait vivre tranquille: « C'est en traitant ses sujets, comme un père traite ses enfans..... » Quelqu'un disait à ce prince, qu'il s'étonnait de ce qu'étant avide de s'instruire, il ne faisait pas venir auprès de lui Philophanus, sophiste très-éloquent d'alors: « Je veux (répondit-il) être le disciple de ceux dont je tiens le jour. » Il eut pour successeur Areston, son fils.

AGATANGELUS, historien d'Arménie, secrétaire de Tiridate, premier roi chrétien de ce pays, florissait dans le commencement du 4ᵉ siècle, vers l'an 320. Moyse de Korène, Barpési et d'autres écrivains Arméniens, en parlent avec beaucoup d'éloges; ils louent surtout la pureté de son style. Nous avons de lui, une *Histoire de l'introduction du christianisme en Arménie*, avec la vie du roi Tiridate: on trouve dans cet ouvrage, de grands détails sur l'ancienne religion des Arméniens; il a été traduit en grec. Le texte est imprimé à Constantinople, 1709, 1 vol. in-4° de 428 pag. La bibliothèque du Roi, en possède un exemplaire; elle en a aussi un manuscrit beaucoup plus complet.

AGATHARCHIDES, géographe et historien, était de Gnide. Il reste de lui, des fragmens d'un *Traité de la mer Rouge*, qui ont été imprimés avec sa vie dans le recueil d'Hudson, intitulé: *Geographiæ veteris scriptores Græci minores.* Il travailla aussi à un ouvrage, *De Asiâ*, en dix livres, cité par Diodore, Phlégon, Lu-

cien, Athénée et Photius. On le regarde encore comme l'auteur d'un grand ouvrage, intitulé : *Europiaca*, dont Athénée cite les livres 28, 34 et 38. Il parait, d'après Pline, qu'Agathachides avait écrit sur les fameux Psilles de la Lybie.

AGATHARCIDES, célèbre historien grec, né à Samos. Il avait écrit une *Histoire de Perse*. Il est le premier qui ait donné la description du rhinocéros, vers l'an 180 avant J.-C. Strabon, Josephe et Photius le citent. Il se trouve dans *Excerptæ Historiæ*, gr. lat. à Francfort, 1559, in-8°. On lui attribue, les *Phrygiaca, ou Traité des choses mémorables de la Phrygie*.

AGATHARQUE, fils d'Eudemus, peintre de Samos, le premier qui appliqua la perspective aux décorations théâtrales, environ l'an 480, avant J.-C. Ce fut le poète Eschyle qui l'engagea à travailler pour la scène. Agatharque exposa, dans un savant commentaire, les principes de son art. *Vitruve, præf. lib. 7. Anach.* 698, *édit.* Bentlay, *ut supr.* p. 196, où il rapporte plusieurs particularités sur cet artiste.

AGATHE (SAINTE), vierge de Palerme, noble d'extraction, d'une figure aimable, mourut en prison, après avoir souffert divers tourmens pour n'avoir pas voulu se livrer à Quintianus, gouverneur de Sicile, l'an 251 de J.-C. Les habitans de Catane l'invoquent particulièrement dans les éruptions du mont Etna.

AGATHEMERE, géographe, vivait probablement sous l'empereur Septimus Severus, au 2e siècle. Ses deux livres, sous le titre : Ὑποτυπώσεων τῆς γεωγραφίας ἐν ἐπιτομῇ, dédiés à Philus, son disciple, sont tirés en grande partie, de Claudius Ptolomæus, et autres écrits anciens. On y trouve beaucoup de connaissances qu'on chercherait en vain ailleurs. Ce petit ouvrage a été publié séparément par Sam. Tennélius sous le titre : *Agathemeris compendiariæ geographiæ expositionum, libri 2, græcè, cum interpretatione latinâ, et notis*, Amsterdam, 1671, d'après le manuscrit de Jean-Jacques Chiflet. Il se trouve aussi avec les remarques de Gronovius et la traduction latine de Tennélius, dans les géographies antiques, Lugd. Batav., 1697-1700, et dans les *Geographi minores*, vol. 2.

AGATHIAS, poète et historien grec, dit le *Scolastique*, né à Myrine, dans l'Asie-Mineure, vécut au 6e siècle. Il exerça la profession d'avocat à Smyrne. Il écrivit une *Histoire du règne de Justinien*, en cinq livres. Elle commence à la 26e année de ce règne, où finit l'histoire de Procope, et s'étend jusqu'à l'époque de la fuite de Cosroës-le-Jeune chez les Romains, et de son rétablissement par Maurisius. Cette histoire fait partie de la collection dite *Byzantine*. Elle est sous le titre de *Agathiæ scolastici de rebus gestis imper. Justiniani, lib. 5, gr. et lat. cum interp. et notis Bonav. Vulcanii*, Parisiis, 1660, in-fol. Elle a été traduite en français par le président Cousin. Agathias compila aussi une *Anthologie d'épigrammes grecques*, en 7 livres, dont il puisa les matériaux dans les poésies de son temps, et qui est perdue maintenant. Ce recueil analogue au goût de cet âge de décadence littéraire, fit presque oublier ceux qu'avaient formés antérieurement

Méléager et Philippe de Thessalonique. Il nous reste un assez grand nombre d'épigrammes du même auteur, recueillies par Brunck dans le 3e vol. de ses *Analecta*.

AGATHOCLE, tyran de Sicile, fameux par ses cruautés, naquit à Reggio ou à Thermes, de parens pauvres. Son père Cercinus était potier de terre; du moins Agathocle servait-il dans sa jeunesse chez un potier; car ayant perdu ses parens en bas âge, il fut obligé de faire des vases et des statues d'argile, pour se procurer sa nourriture. Il fut aperçu, travaillant dans son atelier, par Demas, riche Syracusain, qui, frappé de sa bonne mine, l'emmena chez lui. Agathocle embrassa le métier des armes, et se distingua par son courage et la force de son corps. Peu de temps après, son protecteur, qui avait été nommé général en chef des armées, lui confia le commandement d'un corps de 1000 hommes. Demas mourut, et Agathocle, ayant épousé sa veuve, devint le plus riche habitant de Syracuse. Mais une fortune aussi brillante le rendit suspect à Sosistrate, qui venait de se faire souverain, et Agathocle fut contraint de s'enfuir en Italie. Partout il fit éclater son désir de dominer; de sorte qu'on ne le souffrit nulle part. Ne trouvant point d'asile assuré, il forma une bande de voleurs, et se rendit redoutable dans tout le pays. Quelque temps après, les Syracusains le rappelèrent, le nommèrent protecteur de la sûreté publique, et leur chef contre Sosistrate, dont ils venaient de secouer le joug, mais qui, appuyé des Carthaginois, les menaçait de nouveau. Agathocle, par sa bravoure les sauva du danger. Les Syracusains voyant que ce nouveau chef voulait imiter Sosistrate, prièrent les Corinthiens de leur donner un autre libérateur. Ceux-ci leur envoyèrent Acestorides, qui ne voyait d'autres moyens de rendre aux Syracusains la liberté, que de faire assassiner Agathocle. Ce dernier évita le danger en envoyant, à l'endroit où les émissaires d'Acestorides devaient le surprendre et l'assassiner, quelqu'un qui lui ressemblait, et qui fut tué à sa place. Personne ne douta de sa mort, lorsque tout d'un coup il reparut devant Syracuse avec une armée formidable. On lui promit son rappel et la restitution de ses biens, ce qui l'engagea à licencier ses troupes; et s'étant rendu dans le temple de Cérès, il promit solennellement aux citoyens assemblés, qu'il n'entreprendrait rien contre le gouvernement démocratique. Malgré cette promesse, et après avoir recouvré ses biens, il commença de nouveaux troubles. Il offrit au peuple de le protéger contre le conseil des six-cents; le peuple à son tour le fit nommer, malgré le sénat, général en chef de l'armée qu'on venait de lever contre la ville d'Erbila, qui s'était soustraite à la domination des Syracusains. Dès-lors Agathocle forma le projet d'écarter tous ceux qui s'opposeraient à ses desseins. Il rassembla un jour, de grand matin, tous les soldats hors de la ville, et leur dit, qu'il était nécessaire de se défaire du conseil, ou des six-cents, qui étaient des tyrans et les plus grands ennemis de la ville; et en même temps, il leur permit de piller leurs maisons, et de s'emparer de tous les trésors qu'ils y trouveraient. Tous étaient

prêts à obéir, et à peine la trompette eut-elle donné le signal, que tous ces forcenés se jetèrent sur leur proie, massacrant tout ce qui se présentait, sans distinction de rang, ni d'âge, ni de sexe; ils pillèrent les maisons et exercèrent toutes sortes de cruautés. En peu d'instans, 4000 individus furent massacrés. Les rues étaient jonchées de morts; le carnage dura plusieurs jours, et beaucoup de citoyens non désignés y perdirent la vie. Le troisième jour, Agathocle rassembla le peu d'habitans qui avaient échappé, se vanta en leur présence d'avoir guéri, par ce remède violent, la république d'une maladie dangereuse, et sauvé la patrie de ses infames oppresseurs. « Maintenant, dit-il, je vais rétablir le gouvernement populaire, et vivre en homme privé, et libre de soucis et d'inquiétudes. » A ces mots, il jette ses armes, et se confond dans la foule comme un simple citoyen. Mais il savait bien que le suprême pouvoir ne lui échapperait pas, parce que tous ceux qui auraient pu le lui disputer, et qui avaient le talent de régner, n'existaient plus. Il vit d'ailleurs que ceux qui, par ses ordres, avaient massacré et spolié leurs concitoyens, seraient obligés de le nommer leur chef pour rester impunis. A peine eut-il fini sa harangue, que d'un commun accord tous lui offrirent le pouvoir suprême et une autorité sans bornes. Il commença, par politique, à régner avec modération. Il ordonna l'abolition des dettes et le partage égal des terres entre les riches et les pauvres. Par là il gagna l'affection du peuple, qui se vit ainsi l'égal du petit nombre de nobles échappés au carnage, et qu'Agatocle voulait affaiblir. Il écouta les plaintes du moindre de ses sujets, et jugea avec bonté et affabilité leurs différends, pour s'en faire aimer. Voulant se soumettre toute la Sicile, il projeta de s'emparer des autres villes de l'île. Les Syracusains ne s'y opposèrent pas, mais il fallut auparavant faire la guerre à des peuples voisins, aux Carthaginois, par exemple, qui régnaient encore en Sicile. Il fut d'abord battu par ceux-ci à Himera, l'an 311 avant l'ère chrétienne. Cependant, quoique assiégé dans sa capitale, voulant porter la guerre dans le pays de ses ennemis, il traversa témérairement leur flotte, et se rendit en Afrique, dans l'espoir de s'emparer de Carthage, et pour y chercher, disait-il, la garantie de sa domination sur la Sicile. Pour mettre ses troupes dans l'alternative de vaincre ou de mourir, il brûla sa flotte, battit avec 13,000 hommes 40,000 Carthaginois, et prit Utique. Le roi de Cyrène étant venu au camp d'Agathocle, pour s'allier avec lui contre les Carthaginois, et celui-ci l'ayant fait assassiner, on conçut une telle horreur pour lui, que presque tous l'abandonnèrent. Il retourna secrètement en Sicile; mais pendant son absence, il éclata une révolte contre Argogath, son fils, qu'il avait laissé à l'armée. Agathocle revenu en Afrique, se vit bientôt contraint de fuir une seconde fois. Ses troupes et ses enfans furent en partie tués et en partie faits esclaves par les Carthaginois, qui demeurèrent vainqueurs. Après ce retour honteux de l'Afrique, il tourna ensuite ses armes contre la ville d'Egesta, dont les habitans s'étaient révoltés, parce qu'il leur avait demandé

des contributions; il prit la ville d'assaut, et fit massacrer tous les habitans, en leur faisant souffrir les tourmens les plus horribles, surtout aux nobles. Bientôt Syracuse devait à son tour, éprouver les cruautés de ce tyran. Il fit massacrer par son frère Antandrus tous les parens de ceux qui, l'ayant accompagné en Afrique, y avaient fait périr ses fils: les enfans à la mamelle ne furent pas épargnés. Ces cruautés le firent abhorrer. Un grand nombre de citoyens se liguèrent contre lui avec Dimocrate, qu'il avait exilé. Agathocle se trouva tellement pressé, que pour engager les Carthaginois à le secourir, il leur rendit toutes les villes qu'ils avaient possédées en Sicile, et offrit même à Dimocrate de lui remettre l'autorité, à condition qu'il lui céderait deux places fortes pour la sûreté de sa personne. Mais, lorsque Dimocrate, qui avait déjà rassemblé une armée de 20,000 hommes de pied et de trois mille cavaliers, eut rejeté ces propositions, Agathocle résolut de livrer bataille, attaqua son ennemi dans son camp, et le battit complètement avec 5000 hommes de pied et 800 cavaliers. Le reste des ennemis, qui avaient pris la fuite, se rendirent à condition d'avoir la vie sauve. Mais le vainqueur, dès qu'ils furent désarmés, les fit tous massacrer. Il fit grace au seul Dimocrate, et l'admit au nombre de ses plus intimes amis. Dans l'espace de deux ans il reconquit toute la Sicile, à l'exception des villes cédées aux Carthaginois. N'ayant plus rien à faire, il passa en Italie, soumit les Brutiens par la terreur seule de son nom, imposa aux habitans des îles Lipariennes une contribution de cent talens d'or, ce qui les priva de toute leur fortune; enfin il pilla les trésors de leurs temples et ceux des autres lieux sacrés. Il s'en retournait avec onze vaisseaux chargés d'or et de butin, lorsqu'assailli par une tempête affreuse, il fit naufrage; cependant il échappa à la mort, et se sauva sur un vaisseau à rames. Agathocle, qui ne cessa de souiller son règne par le sang et le meurtre, fut enfin empoisonné l'an 287, avant l'ère chrétienne, la 28[e] année de son règne, à l'âge de 72 ans, sur les instigations d'Archagathe son petit-fils, par Ménon, l'un des favoris du tyran. Ménon avait trempé dans du poison le tuyau de plume dont Agathocle se servait pour nettoyer ses dents. Ses gencives, et le reste du corps, en furent aussitôt infectés, et les douleurs insupportables qu'il souffrit, le déterminèrent à se faire brûler sur un bûcher, plutôt que d'expirer par l'effet du poison. Malgré ses cruautés, Agathocle affectait de faire souvent placer sur sa table de la vaisselle de terre; et, lorsqu'on lui en demandait la raison: « C'est, disait-il, pour me rappeler sans cesse ma naissance, et étouffer l'orgueil auquel pourrait m'entrainer l'éclat de la dignité royale. » Agathocle est le sujet de la dernière tragédie de Voltaire. Elle fut jouée le 31 mai 1779, jour de l'anniversaire de la mort de son auteur. Le fond du drame est une réminiscence du *Venceslas* de Rotrou; les caractères y sont faibles, les situations sans développement; et l'on voit dans cette pièce, comme dans l'*Agésilas* de Corneille, le génie qui jette à peine une étincelle avant de s'éteindre.

AGATHOCLE, fils de Lysimaque, l'un des capitaines qui servirent sous Alexandre-le-Grand. Ayant été fait prisonnier dans la guerre que son père faisait aux Gètes, il fut racheté peu après pour épouser Lysandra, fille de Ptolomée-Lagus. Son beau-père lui donna le commandement d'une flotte, avec laquelle, s'étant emparé du royaume d'Antigone, il bâtit la ville d'Ephèse sur le bord de la mer, et engagea les Libadiens et les Colophoniens à venir habiter sa nouvelle ville. Ce prince périt bientôt dans une bataille qu'il livra à Séleucus.

AGATHOCLÉE, courtisane d'Alexandrie, aussi célèbre par sa beauté que par l'éclat de sa fortune et de ses crimes. Ptolémée-Philopator, roi d'Egypte, en devint tellement amoureux, que pour l'épouser il fit périr sa femme Arsinoé, que d'autres écrivains appellent Cléopâtre. Agathoclée prit le plus grand ascendant sur l'esprit du monarque; elle se mêla de tout, et ramassa d'immenses richesses. Ptolémée étant mort subitement, la reine, aidée d'Ænanthe, sa mère, cacha sa mort, et voulut faire périr le jeune Ptolémée-Epiphanes, qui n'était âgé que de cinq ans; mais l'enfant se sauva heureusement du palais, et se jeta dans les bras du peuple d'Alexandrie, qui prit sa défense, pénétra dans le palais, et massacra Ænanthe et sa fille, 204 ans avant J.-C.

AGATHON, né à Athènes, poète tragique et comique, musicien et chanteur excellent, dont il nous reste quelques fragmens dans Aristote et dans Athénée. Il était disciple de Prodicus et de Socrate. Après la représentation de sa première tragédie qui fut couronnée aux jeux olympiques, il donna un festin splendide aux principaux spectateurs, ce qui prêta sans doute aux plaisanteries d'Aristophane et des autres poètes comiques. Il vivait l'an 735 avant J.-C. Grotius a rassemblé dans son recueil de fragmens des tragiques et comiques Grecs, dont les ouvrages sont perdus, quelques vers d'Agathon, recueillis dans Aristote et dans Athénée. Aristote cite avec éloge une de ses pièces intitulée : *La Fleur.*

AGATHON, pape, distingué par son zèle et par sa prudence, succéda à Domnus en 678. Il était natif de Palerme, et avait été bénédictin avant d'être pontife. Il convoqua un concile de vingt évêques à Rome, dans lequel il anathématisa les monothélites. Il envoya ses légats au 6e concile général de Constantinople. C'est lui qui abolit le tribut que les empereurs exigeaient des papes à leur élection. On place sa mort au 10 janvier 682.

AGATHON, musicien grec, chantait si bien qu'on ne résistait que difficilement aux charmes de sa voix. On disait *les chansons d'Agathon*, pour exprimer une chose plus agréable qu'utile.

AGEDORN, poète allemand, duquel nous avons quelques *Fables* et quelques *Nouvelles* dans lesquelles il paraît qu'il a voulu essayer d'imiter La Fontaine. Les Allemands en font un grand cas.

AGELADAS, sculpteur à Argos, maître de Myron et de Polyclète de Sicyone, construisit, selon Pausanias, le char de Cléosthènes, vainqueur à la course, la 66e olympiade, 516 ans avant l'ère chrétienne. Pline dit cependant qu'Ageladas florissait dans la 87e olym-

piade, 432 ans avant J.-C. Il est difficile de concilier ces deux assertions. Il fut le premier qui fit ressortir avec art dans ses figures, les nerfs et les veines.

AGÉLET (Joseph Le Paute d'), un des compagnons malheureux de La Peyrouse, de l'Académie des sciences de Paris, né en 1751. Il était très-versé dans l'astronomie, et fit en cette qualité partie de l'expédition pour les terres australes, commandée par M. Kerguelin. Il a écrit des *Mémoires sur l'Aphélie de Vénus.*

AGELLIO (Antonio), né à Sorrento en 1532, devint évêque d'Acerno en 1593, et mourut en 1608. Il reste de lui des *Commentaires sur les Psaumes et autres livres sacrés*, imprimés à Rome, in-fol. Il traduisit du grec quelques livres de Saint Cyrille d'Alexandrie, et fut le principal rédacteur d'une correction de la *Vulgate*, et de la *version latine des Septante*, publiée par Flaminio Nobili, d'après les ordres du pape Grégoire XIII, Rome 1587, in-fol. Son *Commentaire sur les Psaumes* est son meilleur ouvrage.

AGELNOTH, fils du comte Agilmaer, devint, en 1020, archevêque de Cantorbéry sous le règne de Canut. Il se servit de son influence sur l'esprit de ce prince pour réprimer ses excès. Il déploya un grand caractère en se refusant, aux pieds même des autels, à couronner Harold, qui, en l'absence de Hardicanut, s'était emparé de tout le royaume après la mort de Canut.

AGERIUS ou AGER (Nicolas), professeur de médecine et de botanique à Strasbourg. Il a donné son nom à une espèce du genre *Pæderata*. Il a écrit : I. *Disputatio de Zoophytis.* Argentorati, 1629, in-4°.

AGÉSANDRE, sculpteur rhodien, fit, sous l'empereur Vespasien, avec Polydore et Athénodore, ses deux fils, aussi sculpteurs, de Rhodes, le groupe du Laocoon, l'un des plus parfaits ouvrages de l'antiquité, et dont le sujet pathétique est à la fois un chef-d'œuvre de composition, de dessin et d'expression. C'est à Pline que l'on doit la connaissance des trois sculpteurs habiles qui ont exécuté ce groupe inimitable. Pline le dit composé d'un seul bloc; il est composé de six blocs de marbre, réunis avec tant d'adresse, que cet auteur ne les a pas aperçus, ainsi que l'a observé M. Petit-Radel. Il fut trouvé en 1506, sous le pontificat de Jules II, à Rome, dans les ruines du palais de Titus, contigu à ses Thermes, sur le mont Esquilin. Pline, qui en fait le plus grand éloge au 36e livre de son *Histoire naturelle*, l'avait vu dans cet endroit. *Voyez* Athénodore.

AGÉSIAS, philosophe platonicien de la ville de Cyrène en Afrique. Le roi Ptolomée lui fit fermer l'école qu'il tenait à Alexandrie, parce qu'enseignant à ses disciples que l'ame était immortelle, plusieurs, pour s'en convaincre, s'étaient donné la mort. C'est ainsi qu'un Anglais, après avoir lu le traité de Sherlock sur l'*Immortalité de l'Ame*, écrivit ce vers :

Sherlock, je doute encore, et je vais m'éclaircir,

puis se tua.

AGÉSILAS II, monta sur le trône de Sparte au préjudice de Léotichide son neveu, regardé comme fils naturel d'Alcibiade. En créant son ame, la nature l'avait dédommagé de l'extérieur peu

agréable qu'elle lui avait donné. Il était frère d'Agis et second fils d'Archidamus, roi de Sparte. Il avait été élevé, comme un simple particulier, dans toute la rigidité des mœurs lacédémoniennes, parce qu'il n'avait aucun droit à la couronne. Tel avait été pour lui l'amour de sa nation, que les éphores l'avaient condamné à une amende, uniquement parce qu'*il s'appropriait les citoyens qui appartiennent à la république*. Ses prédécesseurs avaient eu des disputes continuelles avec les éphores et le sénat : il n'en eut aucune pendant tout son règne; et, loin d'affaiblir son autorité, il l'augmenta en obéissant aux lois. Chargé, l'an 396 avant Jésus-Christ, de la guerre contre les Perses, il demanda trente capitaines pour composer son conseil. On mit à leur tête Lysandre, qui avait contribué à le faire roi, et qui fut bientôt jaloux de ses succès. En peu de temps, l'orgueil et le faste persans tremblèrent devant la modestie lacédémonienne. Agésilas, qu'on peut regarder comme le précurseur d'Alexandre, vainquit Tissapherne, général des Perses, et aurait porté ses armes jusqu'au centre de la monarchie, s'il n'avait été contraint d'aller arrêter les Athéniens et les Béotiens, qui désolaient le Péloponèse. Sa marche fut si rapide, qu'il fit en trente jours le chemin que Xerxès n'avait fait qu'en un an. Il tailla en pièces l'armée ennemie à Coronée, et remporta la victoire malgré ses blessures et la vigoureuse résistance des Thébains. Il fit ensuite la conquête de Corinthe, et il aurait poussé plus loin ses armes, s'il n'était tombé malade. Les Lacédémoniens furent vaincus tant qu'il ne fut pas à leur tête; mais dès qu'il fut guéri, il répara tout par sa valeur. Ce prince, dans sa vieillesse, secourut Nectanèbe contre Tachus (*Voyez* ce dernier nom), et gagna plusieurs batailles qui rendirent cet usurpateur maître de l'Egypte. Agésilas mourut en revenant de cette expédition dans la Cyrénaïque, l'an 361 avant Jésus-Christ, âgé de 84 ans, le 44ᵉ de son règne. Ce roi philosophe et guerrier, ne voulut pas qu'on lui dressât de statues. La postérité lui en éleva, mais en lui reprochant d'avoir été trop porté à la guerre. Dans celle qu'il soutint contre les Thébains, il n'observa pas toujours les règles de l'équité, et il parut oublier ce qu'il avait dit au sujet du roi de Perse : « Ce roi, que vous appelez grand, peut-il l'être plus que moi, à moins qu'il ne soit plus juste? » Tout le fruit qu'il recueillit de son humeur militaire fut d'aguerrir ses ennemis. Aussi un capitaine spartiate, le voyant couvert de blessures après la guerre de Thèbes, lui dit d'un ton railleur : « Vous voilà bien payé d'avoir enseigné aux Thébains le métier de la guerre, qu'ils ne voulaient ni ne pouvaient apprendre sans vous. » Cynisca, sa sœur, fut la première femme qui remporta le prix de la course aux jeux olympiques, sur des chevaux qu'elle avait dressés elle-même à la prière de son frère. Agésilas l'y avait engagée pour corriger les Spartiates de la fureur de ces jeux, qui les entraînait à nourrir beaucoup de chevaux. Il voulut leur prouver que la victoire était moins le fruit de la valeur que des richesses... Agésilas était le père le plus tendre. Il jouait avec ses enfans, et allait comme eux à che-

val sur un bâton. Un de ses amis, l'ayant trouvé un jour en cette posture, en parut étonné : « Avant de me condamner, lui dit Agésilas, attendez que vous soyez père. » Barthélemy en fait un beau portrait dans son *Voyage du jeune Anacharsis* : « Agésilas était adoré de ses soldats, dont il partageait les travaux et les dangers. Dans son expédition d'Asie, il étonnait les barbares par la simplicité de son extérieur et par l'élévation de ses sentimens. Dans tous les temps il nous étonnait par de nouveaux traits de désintéressement, de frugalité, de modération et de bonté. Sans se souvenir de sa grandeur, sans craindre que les autres l'oubliassent, il était d'un accès facile, d'une familiarité touchante, sans fiel, sans jalousie, toujours prêt à écouter nos plaintes. Enfin, le Spartiate le plus rigide n'avait pas des mœurs plus austères; l'Athénien le plus aimable n'eut jamais plus d'agrément dans l'esprit. Je n'ajoute qu'un trait à cet éloge. Dans les conquêtes brillantes qu'il fit en Asie, son premier soin fut toujours d'adoucir le sort des prisonniers, et de rendre la liberté aux esclaves. »

AGESILAS, Athénien, et frère de Thémistocles, fut envoyé pour reconnaître l'armée du roi Xerxès. S'étant déguisé en persan, il se mêla parmi les barbares, et tua Mardonius, capitaine des gardes du roi qu'il avait pris pour ce prince. On l'arrêta sur-le-champ, et on le conduisit à Xerxès, qui le condamna à être immolé sur l'autel du Soleil. Agésilas, arrivé à l'autel, mit la main droite sur le brâsier, et la laissa brûler sans pousser le moindre soupir, assurant que tous les Athéniens lui ressemblaient, et que s'il n'en était point cru sur sa parole, il était prêt, pour le prouver, d'y mettre encore la gauche. Cette intrépidité inspira tant de crainte à Xerxès, qu'il défendit de le faire mourir.

AGESILAS (éphore). *Voyez* AGIS IV.

AGESIPOLES, fils de Pausanias, roi de Lacédémone, digne collègue d'Agésilas II par son courage et ses vertus guerrières. Il ravagea l'Argolide, ruina Mantinée, et pilla les Olinthiens. Il mourut sans postérité vers l'an 380 avant Jésus-Christ.

AGESISTRATE, mère d'Agis IV, roi de Sparte, se distingua par son courage. Son fils s'efforça, par ses conseils, de faire revivre les lois de Lycurgue, et de rappeler, par ses exemples, les citoyens à la réformation de leurs mœurs et à l'austérité ancienne ; mais les éphores le firent mourir en prison. Sa mère Agésistrate, et son aïeule Archidamie, ignorant sa mort, se présentèrent pour le voir. Un éphore fit d'abord entrer la dernière, et la fit étrangler. L'autre fut introduite après, et vit en entrant son fils mort et sa mère, attachée au funeste cordon. Après avoir elle-même aidé à la détacher, elle se jeta sur le corps de son fils, et s'écria : « Mon fils, c'est ta douceur et ta circonspection qui t'ont perdu, et qui nous ont perdues avec toi. » L'éphore (Amphorès) ordonna de lui faire subir le même traitement que les deux autres avaient éprouvé. Elle courut au-devant de l'instrument de son supplice, en disant : « Puisse au moins ceci être utile à Sparte ! » *Voyez* AGIS IV.

AGETA (GAETAN-NICOLAS), jurisconsulte napolitain, a publié

un *Epitome sur la matière des fiefs*, 1670, in-4°.

AGGAS ou AUGUS (Robert), peintre de paysages. Tout ce qu'on sait de ce peintre, c'est qu'il vivait en Angleterre sous le règne de Charles II, et qu'il mourut à Londres en 1679.

AGGÉE, l'un des douze petits prophètes, encouragea les Juifs au rétablissement du temple, en leur prédisant que le second serait plus illustre que le premier; allusion qui désignait la venue de Jésus-Christ; car il est bien certain qu'à tous autres égards, il était bien inférieur au premier. Il prophétisait vers l'an 500 avant l'ère chrétienne.

AGIDII (Guillaume), natif de Wissekerke en Zélande (Villelm Gillesz), se distingua dans le 15e siècle comme mathématicien et astronome. On a de lui un traité *De cœlestium motuum indagatione, sine calculo*, 1494, in-4°. Il est probablement le même dont parle Cardan dans son livre *De Subtimitate*, pages 579 et 580, sous le nom de *Gulielmus Zelandus*.

AGILA, 13e roi des Visigoths en Espagne, fut mis sur le trône vers l'an 549, après la mort de Theodisèle, que les seigneurs de sa cour avaient égorgé. Son règne, qui dura cinq ans, ne fut pas plus heureux que celui de son prédécesseur. S'étant attiré la haine de ses sujets par ses exactions et sa tyrannie, la ville de Cordoue se souleva, et plusieurs seigneurs entrèrent dans le complot. Athanagilde l'un d'eux, ayant été élu roi, fut secondé par les troupes de l'empereur Justinien, et défit près de Séville l'armée d'Agila, qui fut forcé de se retirer à Mérida. Ce prince travaillait à rassembler des troupes, lorsque ses principaux officiers, considérant que la guerre civile, en ruinant leurs forces, donnait aux Impériaux la facilité de détruire leur monarchie, se réunirent aux mécontens, poignardèrent Agila, et reconnurent Athanagilde. Ce fut en 564.

AGILULPHE ou AGISUSPHAS, duc de Turin et roi de Lombardie, joignait aux graces extérieures, le courage pour défendre un état, et la prudence pour le gouverner. Après la mort d'Antharic ou Atharis, roi des Lombards, en 590, ses sujets permirent à Theodelinde sa veuve, dont la sagesse était connue, de choisir elle-même, le prince qu'elle jugerait le plus digne de sa main et du trône. Elle jeta les yeux sur Agilulphe. Mais, soit jalousie, soit amour de l'indépendance, plusieurs ducs se révoltèrent contre le nouveau roi. L'exarque de Ravenne, les seconda. Agilulphe, ayant imploré le secours du chef des Avares, en obtint un corps de troupes, avec lequel il dompta les seigneurs rebelles, et enleva plusieurs places aux impériaux. Il attaqua Pérouse, la força de se rendre, et fit trancher la tête au duc qui la commandait. Ayant continué ses conquêtes, il pénétra en 594 jusqu'à Rome; mais le pape sauva cette capitale par des présens et par les bons offices de la reine Theodelinde. Il y eut une trève de quelques années entre les Lombards et les impériaux. Callinicus, exarque de Ravenne, qui l'avait négociée, la rompit bientôt après, se saisit de la ville de Parme, où étaient la femme, la fille et le gendre d'Agilulphe, et les fit transporter à Ravenne; ce fut à-peu-près vers ce temps-là qu'Agilulphe, abjura l'aria-

nisme, pour embrasser la foi catholique. Le roi lombard, outré de fureur, rassembla ses forces, prit d'assaut la ville de Padoue, et la mit en cendres. De là, il pénétra dans l'Istrie, et désola cette province par les meurtres et les incendies. L'empereur fut forcé de rappeler Callinicus et d'acheter la paix. Agilulphe se disposait à réparer les maux de la guerre, à faire rebâtir les églises détruites et les monastères dépouillés, lorsqu'il mourut en 616, après 25 ans de règne. Theodelinde l'avait engagé à quitter l'arianisme pour embrasser la foi catholique. On voyait dans le cabinet des médailles de la bibliothèque impériale, la couronne d'or d'Agilulphe, ayant la forme d'un cercle avec des figures de Saints. Cet objet d'antiquité fut volé en 1804, et fondu par les voleurs. — Adelvald, son fils, qu'il avait fait couronner en bas âge, à Milan, lui succéda; l'histoire parle peu de ce prince.

AGIS Ier, roi de Sparte, vers l'an 980 avant J.-C. Son règne remonte à une trop haute antiquité pour qu'on puisse connaître ses actions. Il eut pour successeur Echestratus son fils.

AGIS II, fils d'Archidamus, roi de Sparte, monta sur le trône, vers l'an 427 avant J.-C., vainquit les Athéniens et les Argiens, et se distingua dans la guerre du Péloponèse. On lui attribue une sentence très-connue et très-vraie: « Les envieux sont bien à plaindre d'être tourmentés par la félicité des autres autant que par leurs propres malheurs. » On rapporte qu'il dit à un orateur qui demandait une réponse pour ceux qui l'avaient envoyé : « Dis-leur que tu as eu bien de la peine à finir, et moi à t'entendre. » Il mourut vers l'an 399 avant J.-C.

AGIS III, fils d'Archidamus, de la 2e branche des Héraclides, succéda à son père, et monta sur le trône de Sparte l'an 346 avant J.-C. Il était petit-fils d'Agésilas, et fut un des princes qui défendirent avec le plus de zèle la liberté de son pays contre l'ambition d'Alexandre. Envoyé dans sa jeunesse, comme ambassadeur, à Philippe de Macédoine, ce roi le voyant seul, tandis que les autres états de la Grèce le faisaient complimenter par plusieurs députés, s'écria : « Quoi! Sparte ne » m'envoie qu'un seul ambassadeur! » — Il suffit pour un seul homme », lui répondit Agis laconiquement. Sa haine pour les Macédoniens était irréconciliable, et il n'attendait qu'une occasion propice pour la faire éclater. Après la bataille d'Issus, il enrôla 8000 hommes parmi les Grecs mercenaires, et à la solde du roi de Perse, qui se retiraient dans leur pays. Darius s'étant engagé à pourvoir à tous les frais, Agis équipa une flotte, fit voile vers l'île de Crète, et en subjugua une grande partie. Lors de son retour à Sparte, Alexandre venait de gagner la bataille d'Arbelle, où Darius fut entièrement défait. Agis ne se découragea point; il excita différens états de la Grèce, à s'affranchir du joug des Macédoniens; leva une armée de 20,000 hommes et de 2000 chevaux, et marcha contre Antipater, qui venait le combattre avec 40,000 soldats. Les Lacédémoniens ne furent pas effrayés par la supériorité du nombre des ennemis, et ils se battirent avec leur courage accoutumé. La bataille fut sanglante, et Agis blessé

grièvement. Au moment où quelques-uns de ses soldats l'emmenaient dans sa tente, il fut sur le point d'être enveloppé par les ennemis. Agis leur ordonna de l'abandonner, et de conserver leurs jours pour la défense de la patrie. Il resta seul, et quoique ses forces fussent presque entièrement épuisées, il combattit à genoux jusqu'à ce que, atteint par un dard, il expira étendu sur son bouclier, en 355 avant J.-C., après avoir régné neuf ans. Ce roi était brave, juste et éclairé.

AGIS IV, roi de Sparte, fils d'Eudamidas II, monta sur le trône, l'an 243 avant J.-C., et fut célèbre par ses vertus et par sa mort. A peine fut-il roi, qu'il pensa à faire revivre l'ancienne discipline de Lacédémone, à abolir les dettes, et à vendre les biens communs. Cette réforme, digne de Lycurgue, déplut aux riches et aux femmes. Ceux qu'une longue habitude avait corrompus, frémissaient au nom de Lycurgue (suivant l'expression de Plutarque) « comme des esclaves fugitifs qu'on ramènerait à leurs maîtres. » Cependant Agis gagna sa mère et quelques-uns des principaux citoyens. Il proposa le partage des terres. Léonidas, son collègue, excité par les femmes et par son propre intérêt, combattit cette proposition. Un éphore accusa Léonidas, d'avoir violé les lois. Ce prince n'osant pas comparaître, on donna la royauté à Cléombrote son gendre, qui entra dans les vues d'Agis. Les difficultés s'aplanissaient. Tous les pauvres souhaitaient la réforme; mais l'éphore Agésilas, accablé de dettes, trompa les deux rois, en leur persuadant d'abolir les dettes avant de toucher aux terres. On brûla toutes les obligations dans la place publique. Agésilas dit en riant qu'il n'avait jamais vu de feu si beau. Mais quand il fut question du partage, il trouva des prétextes pour le retarder. Sur ces entrefaites les Achéens, alliés de Sparte, ayant demandé du secours contre les Etoliens, peuple féroce qui menaçait le Péloponèse, dont il était fort voisin, Agis partit avec des troupes, et fit admirer l'ancienne discipline de sa patrie. A son retour il trouva un changement déplorable; Léonidas rétabli par les factieux, Cléombrote chassé. Agis, pour échapper à leur ressentiment, se réfugia dans un temple; mais des amis perfides ayant trouvé le moyen de s'assurer de sa personne, on le traîna en prison, et il fut étranglé par ordre d'un éphore, vers l'an 235 avant J.-C. Ainsi ce prince passa du trône à l'échafaud, pour avoir voulu réformer des abus. Avant de subir le supplice, il dit à quelqu'un qui pleurait : « Essuyez vos larmes; car puisque c'est l'injustice qui me fait mourir, je suis moins à plaindre que les auteurs de ma mort. » *Voyez* Agésistrate.

AGIS, poète d'Argos, un des plus mauvais versificateurs, mais un des plus adroits flatteurs de son temps, eut plus de crédit auprès d'Alexandre-le-Grand, que ses généraux mêmes. Agis et ses confrères, ne cessaient de répéter à ce prince qu'Hercule, Bacchus, Castor et Pollux, s'empresseraient, lorsqu'il paraîtrait dans l'Empyrée de lui céder leur place.

AGLAIDE, fille née à Mégare, doit sa renommée à son appétit, qui passa en proverbe chez les

Grecs. A chaque repas elle mangeait dix livres de pain, autant de viande, et buvait à proportion.

AGLAONICE ou AGANICE, fille d'Hégétor, seigneur thessalien, avait quelques connaissances en astronomie. Elle faisait accroire à ses contemporains qu'elle pouvait ôter la lune du ciel à son gré; et la volonté ne lui en venait jamais que lorsqu'elle prévoyait une éclipse de cet astre. Dans la suite, sa jactance et sa fourberie ayant été reconnues, on se moqua de la prétendue magicienne; ce qui donna lieu à ce proverbe grec : « Vous attirez la lune à votre désavantage. »

AGLAOPHON, peintre de Thasos, vécut vers la 90ᵉ olympiade. Il exposa deux tableaux, dont les sujets étaient tirés de la vie d'Alcibiade : il y était représenté avec la courtisane Némée assise sur ses genoux et lui prodiguant les plus vives caresses; ce dernier ne rougit pas de les faire transporter à Athènes. Le même artiste a peint une jument qui le rendit célèbre. Il fut le père et le maître de Polygnote et d'Aristophon, dont la réputation égala la sienne.

AGLI. *Voyez* Allius.

AGLIATA (François), de Palerme, fils d'un prince de Villefranche, fut renommé dans le 17ᵉ siècle, par l'agrément de son esprit et les graces de ses productions. Elles ont été recueillies sous le titre de *Chansons siciliennes*. — Un Gérard Agliata, différent de celui-ci, a aussi laissé des *Poésies* dans le recueil de l'académie de Palerme, dont il était membre.

AGLIONBY (Jean), ecclésiastique, né à Cumberland, élevé à Oxford au collége de la Reine, chapelain de la reine Elisabeth, et, en 1601, élu principal du collége d'Edmond-Hall. Il fut un des traducteurs du *Nouveau Testament*, et mourut en 1610 à Islip, dont il était ministre, âgé de 43 ans. *Voy.* Wood.

AGNAN (Saint), évêque d'Orléans, demanda du secours à Aëtius contre Attila, qui fut obligé de lever le siége de la ville. On dit que le gouverneur, atteint d'une maladie grave, et croyant devoir sa guérison aux prières de ce prélat, donna la liberté à tous les prisonniers; et c'est en mémoire de cette action que les évêques d'Orléans eurent, le jour de leur entrée, le droit de délivrer, non tous les prisonniers, mais ceux du ressort d'Orléans, qui étaient détenus pour certains crimes. Il mourut en 453. Les huguenots violèrent son tombeau et brûlèrent ses restes en 1562.

AGNANI (Jean d'), célèbre jurisconsulte, né dans la ville d'Agnani, dont il prit le nom, fut professeur de droit à Bologne, en 1425, ensuite ambassadeur du pape Martin V. Etant devenu veuf, il prit l'habit ecclésiastique, et mourut en 1457. On a de lui des *Commentaires sur les décrétales*, et un *Recueil de Conseils*.

AGNEAU. *Voyez* Lagneau.

AGNEAUX (Jean-Baptiste d') de Vienne, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né en 1728, avait fait profession à Séez, et survécut à la suppression de son ordre. On a de lui les ouvrages suivans, qui tous parurent avant la révolution : I. *Lettres en forme de dissertation contre l'incrédulité*, 1756, in-12. II. *Eclaircissement sur plusieurs antiquités trouvées à Bordeaux*, 1757, in-12. III. *Point de vue concernant la défense*

de l'état religieux, 1757, in-12, nouvelle édition, 1771. IV. *Plan d'éducation et les moyens de l'exécuter*, Paris, 1769, in-12. V. *Histoire de la ville de Bordeaux*, 1771, 2 vol. in-4°. VI. *Dissertation sur la religion de Montaigne*, 1773, in-12. VII. *Eloge de Montaigne et discours sur sa religion*, 1775, in-12. VIII. *Administration générale et particulière de la France*, 1775, in-8°. IX. *Lettres sur l'histoire de France*, 1782, in-12; une 2ᵉ édition en 1787. X. *Nouvelle méthode pour apprendre à lire et à écrire correctement la langue française*, 1782, in-8°; une nouvelle édition en 1786, in-12. XI. *Histoire d'Artois*, 1785, 1787. XII. *Le Triomphe de l'Humanité ou la mort de Léopold de Brunswick*, poëme qui a concouru pour le prix annuel de l'Académie française, 1787. XIII. *Le Triomphe du chrétien*, 1788, in-8°. Il mourut en 1792.

AGNELLI (Frédéric), graveur italien, né en 1604 à Milan. On a de lui un grand nombre *de portraits*, le *Dôme de Milan* en plusieurs grandes planches, divers *emblêmes* et *sujets de thèses*.

AGNELLO (André), archevêque de Ravenne dans le 9ᵉ siècle, écrivit l'histoire des prélats qui gouvernèrent l'Eglise de Ravenne avant lui. Son aïeul ou bisaïeul, ayant conspiré contre le pontife Paul Iᵉʳ, fut conduit à Rome, et y mourut en prison. Ce traitement rendit son fils, peu favorable aux intérêts de la cour de Rome, et ses écrits y furent regardés comme attentatoires à l'autorité pontificale. — Moréri a confondu cet archevêque avec un André Agnellus, qui mourut en 566, âgé de 94 ans, et qui fut auteur d'une lettre *de Ratione fidei*, insérée dans la *bibliothèque des Pères*. Vossius, dans son Histoire des écrivains latins, a partagé l'erreur de Moréri.

AGNES (Sainte), vierge, qui, à l'âge de 12 à 13 ans, fut martyrisée à Rome au commencement du 4ᵉ siècle, sous la persécution de Dioclétien. Son nom est célèbre, quoique son histoire soit incertaine. Les actes de son martyre, donnés long-temps sous le nom de Saint Ambroise, ont paru supposés à tous les bons critiques, et le sont en effet.

AGNÈS (Sainte), de Montepulciano en Toscane, naquit dans cette ville en 1274. Elle entra, à l'âge de 14 ans, dans le couvent des sœurs sacchines, ainsi appelées à cause de leur scapulaire fait de la grosse toile qu'on emploie pour les sacs. Devenue abbesse du monastère de Pocerio, dans le comté d'Orviette, elle s'y sanctifia sous la règle de Saint Augustin, et l'institut de Saint Dominique. Elle mourut le 20 avril 1317. Clément VIII, à la prière de Henri IV, sollicité lui-même par sa tante Léonore de Bourbon, abbesse de Fontevrault, autorisa son culte, et mit son nom dans le martyrologe en 1627.

AGNÈS de France, impératrice de Constantinople, était fille de Louis-le-Jeune et sœur de Philippe-Auguste. Elle épousa, à l'âge de 9 ans, Alexis Comnène, dit le Jeune, le 2 mars 1180. Andronic Comnène, ayant fait mourir Alexis et usurpé l'empire, en épousa la veuve, dont il n'eut point d'enfans. Ce prince mourut en 1185. Agnès alma à la cour de Constantinople, Théodore Branas, homme de qualité, lui

donna sa main, et en eut une fille, mariée à Théodore Branas, gouverneur d'Andrinople.

AGNÈS, de Méranie, reine de France, était fille de Berthold, duc de Méranie, dans la Haute-Saxe. Philippe-Auguste, ayant répudié Ingelburge, l'épousa en 1196, et en eut un fils et une fille. Mais les censures de l'église lancées contre le monarque l'obligèrent d'abandonner Agnès, qui en mourut de douleur au château de Poissy, l'an 1201. Son mariage, contracté sur la foi d'un jugement qui prononçait la séparation du roi et d'Ingelburge, engagea le pape Innocent III, à légitimer les deux enfans qu'elle avait eus de Philippe.

AGNÈS d'Autriche, fille de l'empereur Albert Ier, et petite-fille de Rodolphe de Hapsbourg, née en 1280. Cette princesse avait hérité de son père un caractère ferme et même féroce. Sans elle la Maison d'Autriche serait peut-être retombée dans sa première situation après le meurtre d'Albert. Mais elle voulut venger la mort de son père, et elle dépassa les bornes du ressentiment et même de la justice. Des recherches infatigables lui firent découvrir que le principal meurtrier était un des neveux d'Albert, Jean-le-Parricide, et que son crime n'était point le résultat du despotisme de ce monarque. Aussitôt elle excite sa mère, Frédéric et Léopold, à prendre les armes contre les conspirateurs. Ces derniers se réfugient d'abord dans la forteresse; mais bientôt ils prennent la fuite, et abandonnent à l'aveugle vengeance d'Agnès, les garnisons, qui furent passées au fil de l'épée. Agnès prononça un arrêt de mort contre leurs domestiques et même leurs vassaux. Elle fit confisquer leurs biens et exiler leurs familles. Assise sur un trône, elle présida à l'exécution de 63 paysans, qui protestaient de leur innocence. Pendant le supplice, elle répétait, un chapelet à la main, ce passage d'une ancienne légende: « Je me baigne à présent dans la rosée de mai. » Elle aurait étranglé de ses propres mains un enfant de Walter d'Eschenbach, si ses soldats ne le lui eussent arraché. Après s'être ainsi couverte du sang innocent, elle fonda un monastère sur le lieu de l'assassinat, et se livra dans cette retraite à la vie la plus austère. Elle y passa cinquante ans dans la pénitence. Elle mourut en 1334, âgée de 82 ans. Elle avait épousé, en 1296, André, roi de Hongrie, mort peu de temps après.

AGNÈS, dame romaine, se consacra, avec Gérard, né en Provence, au service des pèlerins qui avaient fait le voyage de Jérusalem, et fonda les hospitalières de Saint-Jean. Le pape Pascal II approuva en 1113 cet établissement, qui est l'origine de l'ordre de Malte.

AGNÈS SOREL ou SOREAU, fille du seigneur de Saint-Gérand, dame de Fromenteau, village de Touraine, vit le jour dans cette terre vers l'an 1409. Elle était fille de Jean Sorel, seigneur de Saint-Gérand, et de Catherine de Maignelais. Elevée avec soin, Agnès devint une des plus aimables et des plus belles personnes de son temps. Le roi Charles VII, ayant eu la curiosité de la voir, ne put résister à ses charmes. Il la plaça auprès de la reine en qualité de fille d'honneur, et lui donna le château de Beauté-sur-Marne, et

plusieurs autres terres. Agnès se défendit long-temps. « Toute simple demoiselle que je suis, disait-elle un jour au brave Poton de Xaintrailles, la conquête du roi ne sera pas facile; je le révère et l'honore; mais je ne crois pas que j'aie rien à démêler avec la reine à son sujet. » Elle ne tint point parole. Charles VII fut si épris d'elle, qu'il en vint jusqu'à quitter le soin de son royaume et des affaires publiques. Mais Agnès, née avec un esprit au-dessus de son sexe, lui reprocha vivement son indolence. Pour l'animer davantage contre les Anglais, elle l'assura qu'un astrologue lui avait prédit qu'elle serait aimée du plus grand roi du monde; mais que cette prédiction ne le regardait point, puisqu'il négligeait d'arracher à ses ennemis un état qu'ils lui avaient ravi. « Je ne puis, ajouta-t-elle, accomplir la prédiction, qu'en passant à la cour du roi d'Angleterre. » Ces reproches touchèrent tellement le monarque français, qu'il prit les armes. La belle Agnès gouverna ce prince tant qu'elle respira. Elle mourut le 9 février 1450, au château du Mesnil, à un quart de lieue de Jumiége. Plusieurs historiens prétendent qu'on l'avait empoisonnée par ordre du dauphin Louis XI, qui ne l'aimait point, parce que son père l'aimait trop; mais c'est une conjecture qui n'a d'autre fondement que le caractère de ce prince. Ce qu'il y a de vrai, c'est que Louis XI se trouvant dans l'église de Loches où elle avait été enterrée, les chanoines, croyant lui faire leur cour, le prièrent de faire enlever de leur chœur un objet si propre à les scandaliser. « J'y consens, répondit le monarque, mais il faut rendre auparavant tout ce que vous avez reçu d'elle. » En effet, Agnès Sorel, pour avoir son tombeau dans le chœur de l'église de Loches, avait donné au chapitre deux mille écus d'or, une magnifique tapisserie et divers joyaux. (*Voy.* Cœur.) On dit que le roi François Ier, se trouvant un jour dans la maison d'Artus - Gouffier de Boissy, comte d'Estampes, autrefois son gouverneur, et pour lors grand-maître de France, s'amusa à feuilleter un porte-feuille dans la chambre de madame de Boissy. Cette dame, de la maison d'Hangest, aimait la peinture, et avait dessiné le portrait de diverses personnes illustres, entre autres celui d'Agnès Sorel. Le roi fit des devises et des vers pour chacun de ses portraits, et écrivit ceux-ci de sa propre main pour la belle Agnès :

Plus de louange et d'honneur tu mérite,
La cause étant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un cloître ouvrer,
Close nonain ou bien devot ermite.

Agnès Sorel eut trois filles de Charles VII. L'aînée, Charlotte, eut un sort funeste. (*Voy.* Brézé, à la fin.) La seconde fut mariée à Olivier de Coetivi, seigneur de Taillebourg; la troisième à Antoine de Beuil, comte de Sancerre. La postérité masculine du frère d'Agnès Sorel finit dans son petit-fils. M. Riboud, de Bourg, a publié un *Eloge* de cette femme célèbre, appelée la *Belle des belles* par les poètes qui la virent.

AGNESI (Maria Gaetana), distinguée par son savoir, ses vertus et sa naissance. Elle naquit à Milan, le 16 mars 1718. Son goût la porta de bonne heure vers les hautes sciences, et, dans l'âge où les jeunes personnes ne s'occupent ordinairement que de leurs plaisirs et des charmes de leur figure,

elle étudia les mathématiques avec tant d'ardeur, ses progrès furent si étendus, et ses talens si distingués, qu'en 1750, son père, professeur à l'université de Bologne, étant tombé malade, et peu capable de remplir ses fonctions, elle obtint du pape Benoit XIV la permission d'occuper sa chaire à l'université. Ses *Instituzioni analitiche*, Milano, 1748, 2 v. in-4°, ont été traduites en partie par Danthelmy, sous les yeux et avec quelques notes de M. Bossut, sous ce titre: *Traités élémentaires du calcul différentiel et du calcul intégral*, traduits de l'italien, Paris, 1775, in-8°. Mademoiselle Agnesi est morte dans sa patrie, et religieuse, le 9 janvier 1799. — Frisi a publié l'*Éloge de mademoiselle Agnesi*, 1 vol. in-8° de 128 pag., qui a été traduit en français par M. Boulard.

AGNIAN, Poitevin, fut l'un des premiers chansonniers du nord de la France. Il précéda le siècle des troubadours.

AGNODICE, jeune Athénienne, ne pouvant suivre son goût pour la médecine, en allant entendre ceux qui l'enseignaient, parce que la loi s'y opposait, se travestit en homme. Ce fut à la faveur de ce déguisement, qu'elle prit des leçons d'Hiérophile (*Voy.* HIÉROPHILE). Les dames d'Athènes s'intéressèrent tellement à elle, que la loi qui défendait aux filles l'exercice de la médecine, fut abrogée en sa faveur.

AGNOLO (BACCO D'), sculpteur florentin. On croit que c'est lui qui a restauré plusieurs statues antiques. Clément VII ayant demandé à Michel-Ange un jeune artiste habile pour restaurer les figures du Belvédère, il lui indiqua Agnolo, qui avait travaillé avec lui à Florence; il arriva à Rome en 1530, et restaura le bras gauche de l'Apollon, le bras droit du Laocoon et d'Hercule : on s'est trompé en disant que c'était Michel-Ange qui avait fait cette restauration. Il mourut en 1543, à l'âge de 83 ans.

AGNOLO (GABRIEL D'), architecte napolitain, vivait en 1480. Le palais de Gravina, les églises de Sainte-Marie Egyptienne et de Saint-Joseph à Naples furent son ouvrage. Il mourut en 1510.

AGNOLO ou ANGELO DA SIENA. *Voy.* AGOSTINO.

AGNON ou AGNONIDE, orateur grec, osa accuser Théophraste d'impiété, et manqua d'être lui-même condamné aux flammes pour avoir établi une imputation aussi odieuse. Les Macédoniens l'ayant chassé d'Athènes, il dut à la protection de Phocion la faculté d'y rentrer; mais il paya son bienfaiteur de la plus noire ingratitude. Les Athéniens vengèrent sur lui la mort de Phocion, en le condamnant à son tour au dernier supplice.

AGOBARD, né dans la Gaule-Belgique, au diocèse de Trèves, à la fin du 8e siècle, archevêque de Lyon en 813, prit part à la révolte de Lothaire contre l'empereur Louis-le-Débonnaire, et fit même de sa conduite et de celle des autres princes rebelles, une *Apologie* que nous avons encore. Il fut déposé au concile de Thionville l'an 835. Mais s'étant réconcilié avec ce prince, il fut rétabli, et mourut en 840. On a dit de lui qu'il était né sous le siècle d'or de Charlemagne, qu'il avait brillé dans le siècle d'argent de Louis-le-Débonnaire, et qu'il était mort dans le siècle de fer des enfans de ce monarque. Quoi qu'il en soit, Leidrade, archevêque de Lyon, le fit prêtre en 804, et neuf

ans après le prit pour son coadjuteur. Il nous reste de ce prélat, plusieurs ouvrages, dont Papyre Masson donna la 1re édition en 1605, in-8°. Ce savant les acheta d'un relieur qui voulait en couvrir des livres. Baluze en a donné, en 1666, une plus belle édition, pleine de notes savantes, en 2 vol. in-8°. Il écrivit contre Félix d'Urgel, condamna les duels, les épreuves du feu et de l'eau, et prouva que ce n'étaient point les sorciers qui excitaient les tempêtes. Il courut, dans le temps d'Agobard, une espèce d'épilepsie, qui faisait tomber les malades comme morts. On se servait de cet accident pour faire faire des donations aux églises. Agobard, indigné de l'avarice de certains prêtres, écrivit un *Traité* contre cet abus.

AGOCCHI (J.-Baptiste), archevêque d'Ancire, devint secrétaire d'état du pape Grégoire XV, en 1629, et son nonce à Venise. Il mourut en 1631. On lui doit: I. Une Lettre à Barthélemi Dolcini *sur l'origine et le domaine de la ville de Bologne*, Bologne, 1638. II. Un *Traité des comètes et des météores*, et d'autres écrits en italien qui n'ont point été rendus publics.

AGORACRITUS (Agoracrite), natif de Paros, fut l'élève favori de Phidias. Ce dernier, à ce qu'on prétend, a souvent fait passer ses propres ouvrages pour ceux de son disciple. Agoracritus et Alcamènes travaillèrent, chacun de leur côté, à une statue de Vénus. Les Athéniens adjugèrent la palme au dernier, comme étant leur compatriote. Agoracritus, piqué de cette injustice, changea sa Vénus, qui méritait réellement la préférence, en une Némésis, et la vendit aux habitans de Rhamnus, bourg de l'Attique, chez qui cette déesse était en honneur. Pausanias attribue cette statue à Phidias, et Varron assure qu'elle est la plus belle qu'on ait jamais faite. Outre cette Némésis, il existait de cet auteur, à Delphes, un Jupiter et une Minerve d'airain. Cet artiste vécut vers la 85e olympiade.

AGOSTARIC (Jean), né au commencement du 13e siècle, à Amalfi, mort en 1282, se fit remarquer par ses profondes connaissances en droit et en médecine. Il recueillit, sous le règne de Charles d'Anjou, les *statuts municipaux* et les *privilèges* de sa patrie.

AGOSTI (Jules), né à Reggio, mort en 1704, a composé deux tragédies: *Artaxercès*, 1700, et *Cianippe*, 1709. Il a aussi laissé un *Oratorio*. Il est mort fort jeune.

AGOSTINI (Nicolas Degli), poète, né à Venise dans le 16e siècle, a laissé quelques ouvrages qui ne lui ont fait qu'une réputation assez médiocre. — Il faut le distinguer de AGOSTINI (Jean), franciscain, qui a écrit les vies des auteurs vénitiens, 2 vol. in-8°, Venise, 1760.

AGOSTINI (Léonard), né dans l'état de Sienne, au 17e siècle, célèbre antiquaire sous le pontificat d'Urbain VIII; il joignait un goût exquis à l'esprit et à l'érudition. *Le Gemme antiche figurate*, a été imprimé et traduit plusieurs fois; la 1re édition fut donnée à Rome, en 1656, première partie, et 1670, deuxième partie, in-4°. La 2e dans la même ville, en 1686. Celle-ci, préférable à la première pour l'ordre, lui est inférieure pour la beauté des planches, qui furent gravées par Jean-Baptiste Gallestruzzi, dessinateur et graveur habile. Il

y en a eu plusieurs autres. Ce recueil fort estimé, ainsi que le discours préliminaire qui le précède, a été redonné au public, par Maffei, en 1707, 4 vol. in-4°. Gronovius l'a traduit en latin, et on fit deux éditions de cette traduction: l'une à Amsterdam, en 1685, recherchée, et l'autre à Franeker, en 1694. Il a laissé les deux ouvrage suivans, qui sont fort rares et estimés: *La Sicilia di Filippo Paruta descritta con medaglia, con la giunta di Lionardo Agostini*, Rome, 1649, in-fol.

AGOSTINI (Donat), sculpteur de Lugano, travaillait en stuc: il étudiait, en 1766, à Parme, chez Benigno Bossi.

AGOSTINO et AGNOLO DA SIENA. La réputation et même la gloire de ces deux habiles sculpteurs et architectes du 13ᵉ siècle, qui étaient frères, et tous deux natifs de Sienne, est une et ne peut être séparée. Ils ont presque toujours travaillé et exécuté conjointement; les monumens qu'ils ont élevés à Pistoie, à Orviette, à Arezzo et à Sienne, leur patrie, attestent leur génie et leur habileté.

AGOSTINO (Paolo), de Valerano, habile compositeur de musique du 16ᵉ siècle, fut maître de la chapelle pontificale de Saint-Pierre. On a conservé de lui un *Agnus Dei* en huit parties, qui est très-remarquable.

AGOSTINO (Anton.). *Voyez* Augustin.

AGOTY. *Voy.* Gautier d'.

AGOULT (Guillaume d'), poète provençal, écrivait dans le 12ᵉ siècle. Il a fait, dit-on, des chansons très-agréables. Jehan de Nostre-Dame lui attribue *La maniera d'amar del temps passat*. Cet ouvrage ne nous est pas parvenu. Le même historien ne manque pas d'en faire un très-bon gentilhomme, un modèle de perfection, un enfant chéri des dames; remarquable par tous les agrémens extérieurs, et surtout bien amoureux d'une princesse; il termine en rapportant l'extrait d'une chanson du Moine de Montmajour, qui dit « que ce poète, entre les damoysels estait grandement desbordé en toutes ses actions. » Il mourut en 1181.

AGOUMER. *Voy.* Dagoumer.

AGRÆUS (Claude Jean), jurisconsulte suédois, du 17ᵉ siècle. Il a écrit un *Traité sur la législation des anciens peuples du nord*.

AGRAIN ou DAGRAIN (Eustache I), prince de Sidon et de Césarée, vice-roi et connétable du royaume de Jérusalem pendant la première croisade, partit du Languedoc sous la conduite de Raimond, comte de Toulouse, avec les plus célèbres chevaliers de son temps qui composèrent l'état-major de cette armée de cent mille croisés, qui se forma, en 1096, dans les contrées situées entre les Pyrénées et les Alpes. Plusieurs annalistes les appellent les Provençaux. On y distinguait Héracle de Polignac, Raimond Delet, R. de Turennes, Pons de Faï, Montaigut, Hugues de Monteil, Amanjeu d'Albret, Robert de Vieux Pont, Robert de Bove, P. de Chançon, Adhémar de Monteil, évêque du Puy, légat du pape, L. de Garlande, B. d'Anduse, Bernard de Montlaur, Rochemaur, P. de Thésan, Godefroi de Randon, B. de Chambarlhac, Beauvoir, du Roure, Bernard de Mortagnac, B. de Garde, ou Lagarde, Gaultier de Castellane, Raimond de Hautpoul, Gilbert de Tournon, M. de Geneston, Godefroi de Char-

palu, G. de Chanaleilles, A. de Villeneuve, N. d'Hautefort, Galonde de Caumont, G. de La Tour, Julien, P. de La Font où de La Fontaine (*P. de Fonte*), La Fare, Gérard de Puget, Aldebert de Pierre ou de Peyre (*de Petrâ*), P. de Vogrio, Guillaume de Sabran (Petit Porc), ou Porcelet, Roger de Montmorin, Olivier de Rochefort, etc.; Raimond de Agile et Pons de Balazuc, historiens de la Croisade. Eustache d'Agrain se distinguant par son courage et ses connaissances militaires, le roi Baudouin I lui donna la souveraineté de Sidon et de Césarée, qu'il partagea et transmit à ses enfans. Balac, prince sarrasin, ayant pris le roi Baudouin dans une embuscade, le connétable Eustache d'Agrain fut élu vice-roi à Acre, dans l'assemblée du patriarche, des généraux et des prélats; et lorsque le soudan d'Egypte, profitant de la captivité du prince, survint à la tête de ses troupes, le vice-roi détruisit son camp, le culbuta, et fut dès ce jour-là appelé l'*épée et le bouclier de la Palestine*. Ses enfans, Eustache II, comte de Sidon, et Gaultier, comte de Césarée, s'allièrent, ainsi que leurs descendans, aux maisons souveraines, jusqu'à Julien d'Agrain, le septième de ses descendans, marié en 1253 à la fille du roi d'Arménie. Hugues d'Agrain comte de Césarée, petit-fils du vice-roi, ayant été envoyé près le calife Elhadech, pour négocier la paix de Memphis, refusa de se prosterner devant lui, suivant l'usage de l'Orient, et lui demanda de lui donner la main en témoignage d'une paix sincère. Elhadech la lui donnant couverte du pan de sa robe: « La bonne-foi parmi nous, dit Hugues d'Agrain, ne souffre ni détours, ni ténèbres; elle est nue et manifeste. Donne ta main à découvert, si tu veux que je croie à tes actions et à tes paroles. » Le calife, souriant, mit sa main toute nue dans celle du prince français. Julien d'Agrain de Sidon envoya de Jérusalem à Notre-Dame du Puy, sa patrie, les reliques dont il est parlé dans Odo de Gissey; et sa famille, rentrée en France à la suite de Saint Louis, obtint de l'église du Puy le droit de porter l'épée nue le jour de la Fête-Dieu devant le Saint-Sacrement, en reconnaissance de ses services en Orient, et de ses présens à la cathédrale. Les Français ayant été dans tous les temps très-soigneux de conserver leur histoire, les croisades ont produit plus de cinquante Chroniques ou Mémoires, dont nous avons tiré ce dénombrement de chevaliers qui étaient à la première armée. On observe dans ces vieilles Annales le desir de maintenir en France, leur patrie, la renommée de leur valeur et de leurs succès. Nous avons encore consulté un dénombrement composé par d'Hozier, juge d'armes de France. (*Voyez* RAIMOND DE SAINT-GILLES, comte de Toulouse; PONS DE BALASUC, et RAYMOND PELET.)

AGRAZ (ANTOINE), naquit à Palerme en 1640, et mourut en 1672. Il s'acquit par son savoir l'estime de Pierre d'Aragon, vice-roi de Naples, et de Clément IX. Il publia le *Museum Siculum*, in-fol. Un *Discours* adressé au pape Clément X, au nom du roi d'Espagne Charles II, et de la Reine, Rome, 1671; et *donativum voluntarium politicum, diatribe*, Rome, 1672, in-4°.

AGREDA (Marie de), religieuse cordelière, supérieure du couvent de l'Immaculée-Conception, à Agréda en Espagne, naquit dans cette ville en 1602. Son nom de famille était Coronéla. Dans sa jeunesse, elle eut des extases, et en fit part au roi Philippe IV. Une correspondance s'étant établie entre elle et le monarque, Coronéla en profita pour indisposer celui-ci contre son ministre Olivarès. Devenue religieuse et supérieure du monastère, elle continua à avoir des visions, et ce fut dans l'une d'elles que Dieu, comme elle le rapporte, lui donna des ordres exprès d'écrire la Vie de la Sainte Vierge. Elle commença ce journal en 1637: mais un confesseur qui la dirigeait pendant l'absence de son confesseur ordinaire lui ordonna de le jeter au feu. Celui-ci étant de retour lui fit recommencer son ouvrage. Marie d'Agréda lui obéit avec empressement; et ce fruit de ses méditations, ou plutôt de ses rêveries, parut après sa mort sous ce titre: *La mystique cité de Dieu, miracle de sa toute-puissance, abîme de la grace de Dieu; Histoire divine et la Vie de la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, manifestée dans ces derniers siècles par la Sainte Vierge à la sœur Marie de Jésus, Abbesse du couvent de l'Immaculée-Conception de la ville d'Agréda.* On trouva cette production toute écrite de sa main, avec une attestation que tout ce qui y était contenu lui avait été révélé. La lecture en fut cependant défendue à Rome; et le P. Crozet, récollet de Marseille, en ayant publié la 1ʳᵉ partie en français, la Sorbonne la censura très-vivement l'an 1696, quoiqu'elle eût été approuvée en Espagne; l'ambassadeur de cette puissance près la cour de France, fut chargé de demander, en 1699, la révocation du décret de la Sorbonne; mais il ne réussit pas. La traduction entière, faite par le P. Crozet, a paru à Bruxelles, en 1715, 3 vol. in-4°, ou 8 vol. in-12. L'analyse, quoique succincte, des principaux traits de cet ouvrage ridicule, serait déplacée ici. Les débats qu'il a excités autrefois méritent peu d'attention. Le détail des folies et des indécences qu'il renferme n'entre point dans le plan de ce dictionnaire. Marie d'Agréda mourut le 24 mai 1665.

AGRESTI (Livio), peintre d'histoire, travailla au Vatican par les ordres du pape Grégoire XIII. Il mourut en 1580.

AGRESTIS (Julius), capitaine romain. Lorsqu'Antoine, surnommé *Becco*, se révolta contre Vespasien, et ruina la ville de Crémone, il obtint de l'empereur la permission de s'assurer par lui-même des forces de l'ennemi. Il vint en rendre un compte fidèle; mais, comme on n'y ajouta aucune foi, il se priva lui-même de la vie, l'an de Rome 820.

AGRICIUS. *Voyez* Agræcius.

AGRICOLA (Cnæus Julius), né l'an de grace 40. Son père ayant été mis à mort par Caligula, pour avoir refusé de plaider contre Silanus, il fut élevé par sa mère Julia Procilla; mais celle-ci fut assassinée après le règne de Néron, et ses biens ayant été ravagés par Othon, Agricola, qui avait déjà servi dans la Grande-Bretagne, ne revint à Rome que sous le règne de Vespasien. Ce prince le renvoya encore dans ce pays, où il

fut heureux, et, à son retour, il l'éleva au rang de patricien, et le fit ensuite gouverneur de l'Aquitaine. En 77, il fut consul avec Domitien; la même année, il maria sa fille à Tacite, et repartit pour la Grande-Bretagne. Il lui était réservé de gouverner des peuples que César, et après lui plusieurs généraux n'avaient que vaincus et subjugués. Ce grand homme, profitant des conquêtes de ses prédécesseurs, eut plus de modération, sans avoir moins de valeur et moins de prévoyance. Il pénétra dans les vastes et inaccessibles forêts de la Calédonie, rangea sous l'obéissance des Romains toutes les parties méridionales de l'île, défit Galgacus sur les montagnes Grampiennes, et mit les pays conquis à l'abri de nouvelles incursions des barbares. Mais il s'appliqua en même temps à faire aimer sa domination et à polir l'esprit des peuples; il rendit les lois douces, et leur donna une égale influence sur tous. Il apprit aux vaincus la belle langue des vainqueurs, leur donna des notions des sciences et des lettres, leur apprit les élémens des arts les plus appropriés aux usages de la vie, dont il introduisit chez eux la douceur. Ces peuples, étonnés de ce qu'ils voyaient, s'accoutumèrent à un gouvernement qu'ils trouvèrent bienfaisant. Il reste encore en Angleterre et en Ecosse beaucoup de vestiges des édifices construits par les Romains. Il n'y en a presque pas en Irlande, où ses armées ne pénétrèrent qu'à peine, et qu'il semble n'avoir connue que de l'ancien nom de Juverna et dont il est à peine fait mention dans sa vie écrite par son gendre Tacite. Mais ses flottes découvrirent les Orcades, que les Romains n'avaient pas aperçues avant lui. Enfin les succès et la conduite d'Agricola donnèrent de l'ombrage au farouche Domitien, qui le rappela; et, lui refusant même les honneurs du triomphe, il lui ordonna de rentrer de nuit à Rome; Agricola, content de sa renommée, ne s'exposa point à un féroce ressentiment; il se retira dans sa maison, y vécut isolé, simple dans son extérieur, modéré dans ses discours, et se bornant à la société de quelques amis. Il y mourut paisiblement en 98, laissant à sa veuve une fille unique, et Tacite pour la consoler. L'opinion générale à Rome fut qu'Agricola avait été empoisonné par ordre de Domitien, quoique ce prince eût versé publiquement des larmes au milieu du deuil public. Agricola, en mourant, l'avait institué cohéritier avec sa fille.

AGRICOLA (George), médecin allemand, naquit à Gleuchen dans la Misnie, en 1494. La connaissance qu'il avait des métaux et des fossiles le mit bien au-dessus de tous les anciens dans cette partie. Ce fut en visitant les mines et en conversant avec les mineurs, qu'il acquit ses connaissances. La plupart de ceux qui ont écrit après lui sur cette matière l'ont copié. Tout ce qu'il avance est exact, et son style est d'une élégance peu commune. Cet auteur, selon Morhoff (Polyhistor. litter., t. 2, p. 403), est le prince de ceux qui ont traité des métaux. Thomas-Bope Plount a rassemblé les passages de plusieurs auteurs qui en parlent avec éloge. *Voy*, sa *Censura celeb. anth.* p. 585. *Voy.* également Bayle.)

Parmi les différens ouvrages qu'il a composés, on distingue un Traité *De re metallicâ*, en douze livres, Bâle, 1546, 1556, 1558 et 1561, in-fol., et ceux qu'il a faits *sur les poids et les mesures, le prix des métaux et des monnoies*, in-fol., 1550. Le Traité *De re metallicâ* a été traduit en italien par Mich. Angelo Florio, Basileæ, 1563, in-fol., fig. Agricola mourut à Chemnitz en Misnie, l'an 1555, près de ces mines de l'électeur de Saxe qu'il avait si bien observées. Les luthériens, pour lesquels il avait marqué beaucoup d'éloignement, le laissèrent cinq jours sans sépulture.... On joint ordinairement à son traité *De re metallicâ*, celui qui est intitulé : *De ortu et causis subterraneorum*, à Bâle, 1558, in-fol. Tous ses ouvrages sont fort estimés. Nous avons encore sous son nom un traité *de Lapide philosophico*, Cologne, 1531, 1534, in-12.

AGRICOLA (George-André), médecin, né à Ratisbonne en 1672, où il mourut en 1738. Il annonça une nouvelle méthode de produire, avec des branches, des feuilles, ou des fleurs, des arbres tout formés. Une heure seulement devait suffire pour effectuer cette métamorphose. Il prétendait opérer ce miracle au moyen du feu et de ce qu'il appelait sa momie végétale. Il voulait communiquer son secret à cent soixante personnes, qui devaient s'engager par serment à ne point le révéler. Son livre écrit en langue allemande, intitulé : *Essai inouï et cependant fondé dans la nature et sur la raison, concernant la multiplication des arbres, arbrisseaux et plantes*, Ratisbonne, 1716 et 1717, 2 vol. in-fol., a fait beaucoup de bruit en Allemagne. Il y indique plusieurs moyens ingénieux pour perfectionner la greffe des arbres, et soutient que des arbres plantés en terre, les racines en haut, doivent pousser des branches du côté des racines, et des racines du côté des branches.

AGRICOLA (Michael), ministre luthérien à Abo en Finlande, fut le premier qui traduisit le *nouveau Testament* dans la langue du pays. Cette *Traduction* fut imprimée à Stockholm en 1548. Il mourut en 1556.

AGRICOLA (Jean Islebius), ainsi nommé parce qu'il était d'Isleb ou Lislebert, dans le comté de Mansfeld, né le 20 avril 1490, mort à Berlin le 22 septembre 1566; compatriote et contemporain de Luther, fut aussi son disciple. Il soutint d'abord les sentimens de son maître avec beaucoup de zèle; il l'abandonna ensuite, et devint son ennemi déclaré. Après mille variations dans sa doctrine et dans sa foi, il renouvela une erreur à laquelle Luther avait renoncé, et devint chef d'une secte qu'on appela la secte des Anoméens, c'est-à-dire *gens sans loi*. Luther avait enseigné que nous étions justifiés par la foi, et que les bonnes œuvres n'étaient point nécessaires pour le salut. Agricola conclut de ce principe que, lorsqu'un homme avait la foi, il n'y avait plus de loi pour lui; qu'elle était inutile, soit pour le corriger, soit pour le diriger, parce qu'étant justifié par la foi, les œuvres étaient superflues, et parce que s'il n'était pas juste, il le devenait en faisant un acte de foi. Luther s'éleva contre cette doctrine. On a de lui des *Commentaires sur Saint Luc*,

in-8; *Historia passionis J.-C.*, 1543, in-fol.; et une traduction allemande de l'*Andrienne de Térence*, un *Recueil de Proverbes allemands*, qu'on dit être un trésor de philosophie et de morale, imprimé à Zwickau en 1529. Dans le 51ᵉ proverbe, il échappa à l'auteur quelques paroles contre Ulric, duc de Wirtemberg, qui ne le lui pardonna jamais, et cela lui attira des désagrémens.

AGRICOLA (Rodolphe), né près de Groningue dans la Frise en 1443 (non en 1442), était philosophe, rhéteur et poète; ce savant, versé dans la littérature grecque, hébraïque et latine, a laissé *Opuscula*, Antuerp. 1476, in-4°, trois livres *de Inventione dialecticâ*, 1521, in-4°. Il y a eu plusieurs éditions de ses ouvrages, qui sont estimés, et qu'Alard d'Amsterdam a réunis en 2 t. in-4°, imprimés à Cologne, en 1539, sous le titre de *Lucubrationes aliquot lectu dignissimæ*, etc. Orlandi en cite une édition de 1471, dont on révoque en doute l'existence. Rodolphe Agricola est mort à Heidelberg en 1485, le 28 octobre.

AGRICOLA (Jean Ammonius), médecin allemand du 15ᵉ siècle, a fait d'excellens commentaires sur Hippocrate et sur Galien. Il a écrit aussi deux livres sur la *Botanique médicale*, etc.

AGRICOLA (Jean Frédéric), savant compositeur de musique, mort à Berlin en 1774, à l'âge de 54 ans. Il était disciple du célèbre Jean Sébastien Bach, et devint directeur de la chapelle royale après la mort de Graun. Les opéras d'*Achille à Scyros* et d'*Iphigénie* sont une preuve de ses talens et de ses grandes connaissances. Il passait, dans son temps, pour le meilleur organiste à Berlin, et le meilleur chanteur de l'Allemagne.

AGRICOLA (Christ-Louis), graveur, né à Ratisbonne en 1667, mort en 1719. Il a gravé la *métamorphose d'Actéon*.

AGRICOLE (Saint), Agræculus, évêque de Châlons-sur-Saône dans le 6ᵉ siècle, était d'une famille de sénateurs. Il embellit sa ville épiscopale d'une église, et se distingua par sa piété, sa prudence et sa politesse. Il tint le siége de Châlons depuis 530 jusques vers l'an 560, et mourut à 83 ans, après avoir assisté à plusieurs conciles.

AGRIPPA (Menenius). *Voy.* Menenius.

AGRIPPA (Marcus Vipsanius) naquit, l'an de Rome 690, d'une famille peu fortunée, et parvint, par ses vertus civiles et militaires, aux plus grandes dignités de l'empire : trois fois au consulat, deux fois au tribunat avec Auguste, et une fois à la censure. Il donna des preuves éclatantes de sa bravoure, aux fameuses journées de Philippes et d'Actium, qui assurèrent l'empire à Auguste. Ce prince qui lui devait ses succès, lui demanda s'il devait abdiquer le gouvernement. Agrippa lui conseilla de rétablir la république; mais l'avis de Mécène l'emporta sur le sien. Rien n'est plus connu que cette conférence qui a fourni à Corneille l'une des plus admirables scènes de *Cinna*. En se déterminant à suivre le conseil de Mécène, Auguste n'en rendit pas moins justice à la franchise d'Agrippa, et, dans une grande maladie, le désigna pour son successeur; il l'engagea à répudier

sa femme Anarcella, fille de la sage Octavie, et lui donna en mariage sa propre fille Julie, dont les déréglemens ne sont que trop connus. Agrippa acheta au prix de son bonheur le dangereux honneur d'être l'époux d'une telle femme. Il en eut cinq enfans : Lucius César et Caïus César, qui moururent jeunes ; Julie Agrippine, femme de Germanicus ; Julia Vipsania, et Marcus Julius César, que Tibère immola à ses soupçons. Le père de cette illustre famille passa dans les Gaules, soumit les Germains, dompta les Cautabres, et refusa le triomphe. Outre le temps qu'il avait employé à la guerre, il en avait passé une partie à embellir Rome par des thermes, des aqueducs, des chemins publics, et des édifices, parmi lesquels on distinguait le fameux Panthéon, temple consacré à tous les dieux, qui subsiste encore sous le titre de Notre-Dame de la Rotonde. Agrippa, étant revenu de l'Orient vers l'an 12 avant J.-C., Auguste lui continua pour cinq ans la puissance tribunitienne. Mais il en jouit peu; car ayant été envoyé dans la Pannonie, pour y apaiser quelques troubles, et l'ayant soumise à Auguste, il tomba, en revenant, dans une maladie qui l'emporta en peu de jours, à l'âge de 51 ans. Auguste, qui était parti sur-le-champ pour se rendre auprès de lui, apprit sa mort en chemin. Cette perte fut pleurée par ce prince et par les Romains, comme celle du plus honnête homme, du plus grand général, du meilleur citoyen et de l'ami le plus vrai. Auguste le fit mettre dans le tombeau qu'il s'était destiné à lui-même. Il voulut être son exécuteur testamentaire, et ajouta au don qu'Agrippa faisait au peuple de ses jardins et de ses bains, une distribution d'argent de ses propres deniers.

AGRIPPA (Caius César), deuxième fils du précédent et de Julie, fille d'Auguste, fut adopté par cet empereur avec Lucius Agrippa, son aîné. Le peuple romain offrit le consulat à ces deux enfans à l'âge de 14 à 15 ans. Auguste permit seulement qu'ils eussent le nom de *consuls désignés*. Caïus s'étant rendu dans l'Arménie pour en chasser les Parthes, fut blessé d'un coup de poignard par Lollius, gouverneur de la ville d'Artagète. Le meurtrier fut mis à mort. Mais Caïus ne fit plus que languir depuis cet accident. Il termina ses jours dans la ville de Lymire, en Lycie, à peine âgé de 24 ans. Son tempérament le portait au plaisir; mais il savait combattre et gouverner. Sa douceur l'avait fait aimer des peuples d'Orient.

AGRIPPA le jeune (Marcus Julius), dernier fils de Marcus Vipsanius Agrippa, et frère du précédent, naquit posthume 12 ans avant J.-C. Il fut adopté par Auguste, qui lui donna la robe virile à l'âge de 17 ans. Ayant tenu des propos indiscrets contre ce prince, son bienfaiteur, il fut exilé dans la Campanie, ensuite relégué comme un criminel d'état dans l'île de Planasie. Livie ne contribua pas peu à irriter Auguste contre son petit-fils, et ayant appris que cet empereur voulait, après huit ans d'exil, le rappeler auprès de lui, elle fit, dit-on, empoisonner son époux, et envoya, de concert avec Tibère, un centurion pour tuer Agrippa. Tacite attribue la disgrâce d'Agrippa aux artifices de

Livie. Ce qui paraît certain, c'est que Tibère commença son règne par le meurtre du jeune Agrippa, qu'il fit assassiner, avant même que la mort d'Auguste fût publiquement connue. Ce malheureux prince fut surpris sans armes; il n'en défendit pas moins sa vie, et ne succomba qu'après avoir été percé de plusieurs coups. Ce fut ainsi que le dernier des petits-fils d'Auguste périt à l'âge de 26 ans. Il était d'un naturel farouche et d'un caractère emporté. La force du corps lui tenait lieu de tout mérite. Il avait pris le surnom de Neptune, parce qu'il passait son temps sur la mer, s'exerçant à ramer, à pêcher et à nager.

AGRIPPA Ier (HÉRODE), roi de Judée, fils d'Aristobule et petit-fils d'Hérode-le-Grand, passa une partie de sa jeunesse à Rome, où Tibère lui donna la conduite de son petit-fils. Mais Agrippa paraissant plus attaché à Caïus Caligula, fils de Germanicus, et Tibère le soupçonnant d'avoir souhaité sa mort, il fut mis en prison. Il en sortit six mois après par ordre de Caligula, devenu empereur, qui lui donna une chaîne d'or aussi pesante que celle de fer qu'il avait traînée dans son cachot. Il y ajouta des présens qui valaient plus que ces chaînes; lui fit prendre le titre de roi, et lui donna la tétrarchie de son oncle, à laquelle Claude, successeur de Caligula, unit les provinces qui avaient composé le royaume d'Hérode-le-Grand. Agrippa, pour complaire aux Juifs, fit massacrer Saint Jacques et arrêter Saint Pierre. Ce prince, étant allé à Césarée pour y faire représenter des jeux en l'honneur de Claude, fut traité de dieu par les Juifs, et ne trouva pas, dit-on, cette flatterie trop forte. Presque dans le même temps, il fut attaqué d'une maladie d'entrailles dont il mourut après des douleurs prolongées pendant cinq jours, la 7e année de son règne, et la 43e de J.-C.

AGRIPPA II, dernier roi des Juifs, était fils du précédent. L'empereur Claude lui ôta son royaume et lui donna en échange d'autres provinces auxquelles Néron ajouta quatre villes. Les Hébreux s'étant attiré la vengeance des Romains, Agrippa se joignit à ceux-ci pour les châtier. Il reçut une blessure au siége de Gamala : il se trouva aussi au siége mémorable de Jérusalem avec Titus. Il mourut sous Domitien, l'an 90 de J.-C. C'est en présence de sa sœur Bérénice, avec laquelle on le soupçonnait d'avoir un commerce incestueux, que Saint Paul plaida sa cause à Césarée.

AGRIPPA DE NETTERSHEIM (HENRI-CORNEILLE), naquit à Cologne le 14 septembre 1486, d'une famille distinguée. Il fut d'abord secrétaire de Maximilien I; il servit ensuite dans les armées de cet empereur. Son inconstance lui fit quitter le métier des armes pour le droit et la médecine, entre lesquels il se partagea. Comme Paracelse, son contemporain auquel on l'associe, il se plaisait à avancer des paradoxes. Sa plume hardie lui suscita bien des querelles : à Dôle, avec les cordeliers; à Paris et à Turin, avec les théologiens; à Metz, où il attaqua l'opinion répandue alors et réprouvée aujourd'hui, qui donnait trois époux à Sainte Anne. Cette ridicule querelle l'obligea de fuir en différens pays. Il fut vagabond et presque men-

diant en Allemagne, en Angleterre et en Suisse. Il s'arrêta pendant quelque temps à Lyon, où était alors Louise de Savoie, mère de François I. Cette princesse l'honora du titre de son médecin; mais il prétendit, dans son fol orgueil, que c'était borner son mérite à trop peu de chose. « Un homme comme moi, disait-il librement, un homme de ma naissance, envié de toutes les cours par ses talens variés et les services qu'il peut rendre, ne doit pas être réduit aux fonctions dégoûtantes de la médecine. » Louise eût voulu qu'Agrippa lui eût servi de devin et d'astrologue; qu'il lui eût prédit tout ce qui pouvait arriver à l'état, à son fils et à elle-même; et Agrippa lui dit nettement que ces occupations n'étaient dignes ni de lui, ni d'un homme sensé, ni même d'un chrétien; que c'était offenser Dieu et la raison, que de se livrer à de pareilles recherches. Cette franchise déplut à la princesse, avide de connaître l'avenir. Enfin Agrippa, voulant se prêter à la faiblesse de Louise, ne trouva rien de satisfaisant dans les astres, et il ne voulut pas promettre de grands succès et des victoires au roi. Il eut même la hardiesse de dire, « qu'il ne trouvait rien que de fâcheux dans ses calculs, et que le connétable de Bourbon, que l'on poursuivait alors à toute outrance, serait victorieux, et rendrait les efforts de nos armées inutiles. » Il en écrivit dans ces termes à Guillaume Pazagne, sénéchal de Lyon, son ami. Il n'en fallut pas davantage pour lui attirer la haine de la cour, et lui faire perdre ses appointemens. Sa vengeance et son chagrin éclatèrent depuis; il traita la duchesse d'Angoulême d'*extravagante*, *d'esprit léger*, *d'ingrate*; il l'avait appelée auparavant *protectrice de la France*; *Débora*, *femme dont la tête seule avait pu rétablir les affaires*........ Brouillé avec la cour de France par son peu de ménagement, Agrippa se retira dans les Pays-Bas, où son *Traité de la vanité des sciences*, et sa *Philosophie occulte*, le firent mettre en prison. Il fut encore enfermé à Lyon pour un libelle contre Louise de Savoie, son ancienne protectrice. Cet homme, accusé d'être en commerce avec les diables, ne sut pas profiter de cette liaison pour se procurer le bonheur et les richesses. Après avoir passé une partie de sa vie dans des cachots, il expira, suivant le Naudæana, à Lyon, en 1534, et suivant d'autres biographes, à Grenoble, en 1535, dans un hôpital, aussi détesté, plus malheureux que l'Arétin, qui mourut chargé de présens et de coups de bâton. Agrippa fut du nombre de ces écrivains qui attribuent toutes leurs infortunes à leurs envieux et à leurs ennemis, et ne s'avisent jamais de les attribuer à leur caractère et à leur conduite. Ses ouvrages sont: I. *De Incertitudine et vanitate scientiarum et artium*, Cologne, 1527, pet. in-4°, et Paris, 1531. *Paradoxes sur l'incertitude, vanité et abus des sciences*, traduits en français (par Louis de Mayenne-Turquet), 1603, in-12. II. *De occultâ Philosophiâ libri tres*, item, *Spurius liber de cœremoniis magicis, qui quartus Agrippæ habetur*, etc. Lugduni (S. D.), 3 vol. in-8°. *La Philosophie occulte*, traduite en français par Le Vasseur,

La Haye, 1727, 2 vol. in-8°. III. *Orationes X, opuscula et epigramm.* Coloniæ, 1535, in-8°. IV. *Declamatio de nobilitate et præcellentiâ fœminei sexûs*, Antuerpiæ, 1529, in-8°. *De l'Excellence des femmes au-dessus des hommes*, traduit en français par Arnaudin, Paris, 1713, in-12. *De la supériorité de la femme au-dessus de l'homme*, avec un *Commentaire*, par M. Roetitg (M. Payrard), Paris, 1803, in-12. On a encore d'Agrippa une *Dissertation sur le péché originel*, dans laquelle il avance que la chute de nos premiers parens ne provint pas de la pomme, mais d'un commerce charnel. *Le Traité de la Vanité des sciences* a été traduit en italien, Venise, 1549, in-8°; *idem*, 1552, in-8°; en anglais, 1569, in-4°, et 1676, in-8°, en hollandais, Rotterdam, 1661; en allemand, 1713, in-8°. La traduction française de Gueudeville a paru à Leyde, 1726, 3 vol. in-12; mais elle a été faite sur une édition très-défectueuse et mutilée. Les passages supprimés se trouvent dans la Bibliothèque de David Clément, tome 1, pag. 87-89.

AGRIPPA (Camille), né à Milan, dans le 16ᵉ siècle, fut philosophe, mathématicien, et surtout célèbre architecte. Etant arrivé à Rome sous le pontificat de Grégoire XIII, il y trouva les plus grands ingénieurs occupés à chercher les moyens de transporter une pyramide sur la place Saint-Pierre. Il médita sur cette entreprise, et, après avoir trouvé le moyen le plus assuré pour en venir à bout, il le communiqua au public dans son *Trattato di trasportar la guglia in su la piazza di San-Pietro*, in Roma, 1583, in-4°, fig. Ce Traité est fort rare, mais moins encore que ses *Nuove Inventioni sopra il modo di navigare*, in Roma, 1595, in-4°. On lui doit encore *Trattato di Scientia d'arme*, in Roma, 1553, in-4°, ou Venezia, 1604, in-4°; et *Dialogo sopra la generazione de' Venti*, in Roma, 1584, in-4°; c'est le plus rare de tous ses ouvrages.

AGRIPPA (Castor), écrivain ecclésiastique, vécut sous l'empire d'Adrien, et combattit par ses écrits les opinions de l'hérésiarque Basilide. Aucun d'eux n'est parvenu jusqu'à nous; mais Eusèbe et quelques anciens ont fait l'éloge de cet écrivain.

AGRIPPA, astronome de la fin du 1ᵉʳ siècle, observa en Bythinie, l'an de J.-C. 92, que la lune était en conjonction avec les pleïades.

AGRIPPIN, évêque de Carthage, vers l'an 217 de J.-C., soutenait qu'il fallait baptiser de nouveau ceux qui avaient reçu le baptême de la main des hérétiques. Ses disciples s'appelèrent Agrippiniens.

AGRIPPINE, fille de M. Vipsanius Agrippa et de Julie, répudiée par Tibère, épousa Germanicus qu'elle suivit dans toutes ses expéditions en Allemagne et en Syrie. Après la mort d'un mari qui l'adorait, Agrippine retourna à Rome, portant les cendres de son époux. La douleur que causa cette perte fut universelle: Agrippine en profita pour accuser Pison, qu'on soupçonnait d'avoir hâté la mort de Germanicus. L'indignation du peuple contre Pison, jointe aux vives poursuites d'Agrippine, l'inquiétèrent tellement, qu'on le trouva mort dans son lit. Quelques-uns

prétendirent, avec beaucoup de vraisemblance, que l'empereur l'avait envoyé poignarder après s'être servi de lui pour se défaire de Germanicus. Tibère, jaloux de l'amour du peuple pour Agrippine, souffrit qu'elle fût frappée par un centurion avec tant de violence, qu'elle en perdit un œil, et il l'exila dans l'île de Pandataire, aujourd'hui *Santa Maria*, où elle se laissa mourir de faim, l'an 33 de J.-C. Cette mort n'éteignit point la haine de son ennemi; il ordonna que le jour de la naissance d'Agrippine serait mis dans le nombre des jours malheureux. Cette femme illustre se montra toujours supérieure à ses malheurs. Elle fut aussi intrépide à la cour de Tibère et dans le lieu de son bannissement, qu'elle avait été tranquille à la tête des armées. Elle laissa neuf enfans. Les plus connus sont, Caligula, qui fut empereur, et Agrippine, mère de Néron, dont nous allons parler.

AGRIPPINE, fille de Germanicus et de la précédente, et mère de Néron, joignit aux mœurs d'une prostituée la cruauté d'un tyran. Après la mort de Messaline, l'an 49 de J.-C., elle épousa en troisièmes noces Claude, dont l'indolence allait jusqu'à la stupidité. Cette femme, d'une ambition démesurée et d'un esprit pénétrant, connut bientôt le caractère de son époux, et ne manqua pas d'en profiter. Ce ne furent que bassesses, rapines, cruautés, prostitutions : Agrippine employa tout pour s'élever au comble de la grandeur, et assurer l'empire à son fils. Comme on lui disait que Néron lui donnerait la mort un jour : *N'importe*, répondit-elle, *pourvu qu'il règne*. Il régna effectivement; Agrippine empoisonna son époux avec des champignons, et fit proclamer son fils empereur. Néron, élevé par Sénèque et par Burrhus, parut d'abord digne de ses maîtres; mais il oublia bientôt les services de sa mère. Agrippine, qui s'était attribué l'autorité impériale, employa toutes sortes d'artifices pour se la conserver : intrigues, caresses, complots, plaisirs; on croit même qu'elle commit un inceste avec son fils pour le gagner. Elle était accoutumée à ce crime; on l'avait déjà accusée d'un commerce galant avec son frère Caligula. Néron, oubliant tout ce qu'il lui devait, après avoir en vain essayé de la faire périr dans un navire qui s'ouvrit tout d'un coup au milieu des flots, l'envoya poignarder dans une maison de campagne où elle s'était sauvée, après avoir gagné le rivage en nageant. Ce fut en l'an 59 de J.-C. Un centurion lui ayant déchargé un coup de bâton sur la tête, elle lui dit, en lui montrant son sein : *Miles, ventrem feri :* « Soldat, frappe le sein qui a porté le monstre. » Le parricide arriva un moment après que sa mère eut expiré, et parcourant des yeux les différentes parties de son corps, il plaisanta, dit l'histoire, sur quelques-unes, et ajouta : *Je ne croyais pas qu'elle eût tant de beautés.* Ce fait est rejeté par plusieurs historiens. Cette princesse avait beaucoup d'esprit et d'agrémens. Elle ternit toutes ces qualités par les forfaits que lui firent commettre son ambition et son orgueil. Elle établit une colonie à Ubium, sur le Rhin, lieu de sa naissance, qu'elle nomma *Colonia Agrippina*, aujour-

d'hui Cologne. Cette princesse avait laissé des *Mémoires*, qui furent utiles à Tacite pour ses Annales.

AGROECIUS (Censorius Atticus), professeur de belles-lettres à Bordeaux, vers l'an 370, s'acquit une grande réputation par son éloquence. On a de lui un Traité ingénieux *sur la propriété et les différences des synonymes latins*. Il fit alors pour la langue latine ce que depuis Girard a fait pour la langue française. Gardin Dumesnil a publié, à Paris, en 1777, in-12, un excellent ouvrage dans le même genre que celui d'Agrœcius. Celui de Gardin est cependant bien préférable à celui d'Agrœcius, qui n'est au fond qu'une nomenclature riche, il est vrai, des synonymes, dans le genre de celle qui termine le *Dictionnaire* de Boudot. Cette utile production a eu plusieurs éditions, dont la dernière est in-8°. — Un autre Agrœcius a publié les ouvrages de grammaire d'Isidore de Séville, et de quelques autres grammairiens anciens.

AGROTAS, orateur, natif de Marseille, florissait à Rome, sur la fin du règne d'Auguste, et au commencement de celui de Tibère. Il fit retentir le barreau de Rome de l'éloquence grecque qu'il avait adoptée par préférence à l'éloquence latine. Son style était énergique et véhément, ce qui a fait dire à un ancien, qu'on y reconnaissait aisément un sujet de la Grèce plutôt qu'un enfant de Rome. Ce défaut de conformité avec ses collègues, éloignait de chez Agrotas la foule des cliens qui lui préféraient avec raison les avocats qui parlaient la langue du pays.

AGUANIE (Juvénal d'), embrassa l'ordre des capucins dans le Tyrol, où il obtint les emplois les plus honorables, et se fit une grande réputation par l'étendue de ses connaissances et par ses intrigues. Il est auteur des ouvrages suivans : I. *Manuductio Neophyti, seu clara et simplex instructio novelli religiosi*, Vienne, 1680, in-8°. II. *Necessaria defensio contra injustum agressorem*, in-4°. C'est une réfutation de l'ouvrage du prédicant hessois Scheibler, contre les miracles. III. *Solis intelligentiæ lumen indeficiens*, Vienne, 1686, in-4°. IV. *Brevissimus nucleus theologiæ moralis practicus*, in-4°. V. *Artis magnæ sciendi synopsis, seu mentis humanæ fœcundum commonitorium ad inveniendum et discurrendum*, Saltzbourg, 1689, in-4°. VI. *Theologiæ rationalis ad hominem et ex homine, etc.*, Vienne, 1703, in-4°.

AGUCCHIA (Giovan), graveur du 16e siècle. On a de lui la *Cathédrale de Milan*; et un *Portail*, grand morceau d'architecture.

AGUERO (Benoît-Emmanuel), naquit à Madrid en 1626, et fut élève de Jean-Baptiste del Mazo. Aguero était grand paysagiste, et très-correct dans les figures qu'il a faites. Il mourut en 1670. On voit plusieurs *paysages* de cet artiste dans le palais d'Aranjuez, et plusieurs *dessus de portes* dans celui de Buen Retiro.

AGUESSEAU ou d'AGUESSEAU (Henri-François), naquit à Limoges, le 7 novembre 1668, d'une ancienne famille de Saintonge. Son père, intendant de Languedoc, fut son premier maître. Le jeune d'Aguesseau montra de bonne heure les plus heu-

reuses dispositions. La société des gens d'esprit, et surtout celle de Racine et de Boileau, faisait ses délices. Il cultivait comme eux la poésie, en avait le talent, et il le conserva jusqu'à ses derniers jours. Revêtu de la charge d'avocat-général de Paris, en 1691, il y parut avec tant d'éclat, que le célèbre Denis Talon, alors président à mortier, dit « qu'il voudrait finir comme ce jeune homme commençait. » Après avoir exercé dix ans cette charge avec autant de zèle que de lumières, il fut nommé procureur général, en 1700, à 52 ans. Ce fut alors qu'il déploya tous ses talens. Il régla les juridictions qui étaient du ressort du parlement, entretint la discipline dans les tribunaux, traita l'instruction criminelle d'une manière supérieure, et fit plusieurs règlemens autorisés par des arrêts. Il fut chargé de la rédaction de plusieurs lois par le chancelier de Pontchartrain, qui lui prédit qu'il le remplacerait un jour. L'administration des hôpitaux fut l'objet le plus cher de ses soins. On lui conseillait un jour de prendre du repos : « Puis-je me reposer, répondit-il généreusement, tandis que je sais qu'il y a des hommes qui souffrent ? » La France n'oubliera jamais le fameux hiver de 1709 ; d'Aguesseau fut un de ceux qui contribuèrent le plus à la sauver des extrémités de la famine. Il fit renouveler des lois utiles, réveilla le zèle de tous les magistrats, et porta sa vue sur toutes les provinces. Sa vigilance et ses recherches découvrirent tous les amas de blé qu'avait faits l'avarice, pour s'enrichir du malheur public. Consolateur des peuples, il savait résister au souverain en ce qu'il pensait être contraire aux droits de la nation et aux libertés de l'église gallicane. Il attachait tant de prix à ces libertés, qu'il refusa constamment à Louis XIV et au chancelier Voisin, de donner ses conclusions pour une déclaration en faveur de la bulle *Unigenitus*. Il fut soutenu dans cette résistance par son épouse, qui lui dit, lorsqu'il partit pour Versailles, où il était appelé par Louis XIV, pour traiter cette affaire : « Allez, oubliez, devant le roi, femme et enfans. Perdez tout, hors l'honneur. » Après la mort de Louis XIV, Voisin n'ayant survécu à ce prince que deux ans, le duc d'Orléans, régent, jeta les yeux sur d'Aguesseau, et le nomma pour lui succéder. Semblable au chancelier de l'Hôpital par ses talens et par ses travaux, il se vit, comme lui, exposé à des orages au commencement de la régence. Lorsqu'il n'était encore que procureur général, il fut appelé à un conseil où le système de Law fut proposé. Il fut d'avis qu'on le rejetât ; et ce projet fut alors en effet rejeté. Depuis, les choses changèrent; l'intérêt, soutenu par l'intrigue, l'emporta sur la prudence. On vint à bout de séduire le prince; mais on désespéra de fléchir la résistance de d'Aguesseau, devenu chancelier. (*Voyez* D'AGUESSEAU *apprécié comme chancelier*, par d'Argenson (René-Louis), dans ses *Essais* (posthumes), ou *Loisirs d'un ministre*, p. 209. — Duclos, *Mémoires secrets*, tome 1, p. 296, *S*, tom. 2, p. 125.) Le régent lui demanda les sceaux en 1718, et lui ordonna de se retirer à sa terre de Fresne. Il ne se laissa point abattre d'abord par cette disgrace. Il

dit seulement : « Je ne méritais pas l'honneur que M. le régent m'a fait en me donnant les sceaux ; mais je mérite encore moins l'affront qu'il me fait en me les ôtant. » En 1720, il reçut un ordre pour revenir, sans l'avoir demandé, et les sceaux lui furent rendus. Law, qui avait besoin d'un magistrat estimé pour calmer les murmures qu'excitait son malheureux système, lui porta la lettre de son rappel, et d'Aguesseau l'accepta de cette main dont il ne devait rien recevoir. « Il était indigne de lui et de sa place de rentrer dans le conseil, quand Law gouvernait toujours les finances. Il parut sacrifier encore plus sa gloire, en se prêtant à de nouveaux arrangemens chimériques que le parlement refusa, et en souffrant patiemment l'exil du parlement à Pontoise. » (*Histoire du parlement de Paris*, ch. 60.) Cette époque de la vie du chancelier n'en fut pas la plus brillante. Aussi un Pasquin de Paris grava sur la porte de son hôtel ces mots : *Et homo factus est.* Mais son courage se releva bientôt, lorsque l'abbé Dubois eut été nommé cardinal et premier ministre. Il prétendit avoir la première place, après les princes du sang, au conseil du roi. Le chancelier soutint mieux les prérogatives de sa place contre Dubois, qu'il n'en avait maintenu la dignité, lorsqu'il était revenu à Paris à la suite de Law. Sa résistance lui fit ôter les sceaux pour la deuxième fois en 1722, et il retourna à Fresnes. Il en fut rappelé au mois d'août 1727, par les soins du cardinal de Fleury; mais les sceaux ne lui furent remis qu'en 1737 : on les avait donnés à Chauvelin. Le parlement lui fit une députation, avant que d'enregistrer les lettres du nouveau garde des sceaux; d'Aguesseau répondit « qu'il voulait donner l'exemple de la soumission. » Ces sentimens étaient dignes d'un homme qui n'avait d'abord demandé ni désiré aucune charge. Au commencement de la régence, il refusa de faire des démarches pour son élévation, quoiqu'il fût presque assuré du succès. « A Dieu ne plaise, dit-il, que j'occupe jamais la place d'un homme vivant ! » Lorsqu'il eut été élevé aux premières charges, il n'aspira qu'à être utile, sans jamais penser à s'enrichir. Il ne laissa d'autres fruits de ses épargnes que sa bibliothèque, encore n'y mettait-il qu'une certaine somme par an. Pendant les deux séjours qu'il fit à Fresnes, temps qu'il appelait *les beaux jours de sa vie*, il se partagea entre les livres sacrés, le plan de législation qu'il avait conçu, et l'instruction de ses enfans. Les mathématiques, les belles-lettres et l'agriculture formaient ses délassemens. Le nonce Quirini vint le visiter dans sa retraite. « C'est ici, lui dit-il, que se forgent les *armes* contre la cour de Rome. » Dites seulement, répondit d'Aguesseau, les *boucliers* qui repoussent ses *armes*. Le chancelier de France se plaisait quelquefois à bêcher la terre. Ce fut dans ce temps qu'il fit, sur la législation, des réflexions qui produisirent un grand nombre de lois, depuis 1729 jusqu'en 1749. En février 1731 parut l'*Ordonnance des donations*, qui prescrivit des règles simples sur cette manière de disposer de ses biens. L'*Ordonnance des testamens*, rendue en août 1735, établit un juste milieu entre la liberté excessive

de tester et une contrainte rigoureuse, et fit cesser la diversité de jurisprudence sur cette matière importante. L'*Ordonnance du faux* (juillet 1737) débrouilla le chaos de l'ancienne procédure sur cette matière, et y répandit une clarté inconnue jusqu'alors. L'*Ordonnance des évocations et règlemens de juges* (août 1737), remédia aux abus qui naissaient ordinairement de ces procédures préliminaires, et diminua les frais et les longueurs de l'instruction. Une *Déclaration* concernant *la police des grains*, donnée en octobre 1740, mit un frein à l'avarice, et prévint, autant qu'une loi peut le faire, les malheurs que la disette des grains produit dans un état. L'*Ordonnance des substitutions* (août 1747), leur donna le juste degré de faveur qu'elles doivent et peuvent avoir, et fit cesser une partie des contestations qu'elles font naître. L'*Edit sur les gens de main-morte* (août 1748), en leur assurant les biens qu'ils ont déjà, leur défendit d'en acquérir de nouveaux. Son dessein était d'établir une entière conformité dans l'exécution des anciennes lois, sans en changer le fond, et d'y ajouter ce qui pouvait manquer à leur perfection. Mais ce travail ne pouvait être exécuté par un seul homme, de quelque savoir et de quelque sagacité qu'il fût doué... Le chancelier d'Aguesseau n'était étranger dans aucun pays, ni dans aucun siècle. Il savait la langue française par principes, le latin, le grec et l'hébreu, l'arabe, l'italien, l'espagnol, l'anglais et le portugais. Il n'était pas moins honoré des savans étrangers que de ceux de son pays. L'Angleterre le consulta sur la réformation de son calendrier : la réponse du chancelier de France, pleine de réflexions utiles, détermina cette nation à un changement qu'elle avait tant différé. D'Aguesseau reçut des marques non moins distinguées de la confiance du roi, lorsque Sa Majesté alla se mettre à la tête de ses troupes. Elle le chargea d'assembler chez lui, toutes les semaines, les membres des conseils des finances et des dépêches. Il rendait compte des objets discutés par une lettre, sur laquelle le roi écrivait sa décision.... La sobriété et l'égalité d'ame lui conservèrent, jusqu'à l'âge de 81 ans, une santé vigoureuse; mais dans le cours de l'année 1750, diverses infirmités l'avertirent de quitter sa place. Il s'en démit, se retira avec les honneurs de la dignité de chancelier, et mourut peu de temps après, le 9 février 1751. On rapporte comme un trait du zèle religieux de d'Aguesseau, qu'il ne donna à l'abbé Prévôt la permission d'imprimer les premiers volumes de *Cleveland*, que sous la condition que Cleveland se ferait catholique au premier volume. « Son *Eloge*, dit Duclos, que j'ai fait donner pour sujet du prix de l'Académie française, en 1760, est entre les mains de tout le monde; mais l'intérêt de la vérité m'oblige de dire qu'on l'a accusé d'une partialité outrée pour la robe. Il a soustrait au châtiment, des juges coupables, pour ne pas décrier la magistrature. Le duc de Grammont, l'aîné, lui demandant un jour s'il n'y aurait pas moyen d'abréger les procédures, et de diminuer les frais : « J'y ai souvent pensé, dit le chancelier; j'avais même commencé un règlement là-dessus; mais j'ai été arrêté en considérant la quantité d'avocats,

de procureurs et d'huissiers que j'allais ruiner. » Quelle réponse de la part d'un homme d'état! Son goût pour les sciences et les belles-lettres lui prenait un temps infini, au préjudice de l'expédition des affaires. On lui reprochait encore un esprit d'indécision, qu'il tenait, soit de s'être trop exercé au parquet, dans la discussion du pour et du contre, soit de l'abondance de ses lumières, qui l'éblouissaient quelquefois au lieu de l'éclairer. Le comte de Céreste-Brancas, ami du chancelier, m'a dit qu'il lui parlait un jour de la lenteur de ses décisions. « Quand je pense, répondit le magistrat, qu'une décision du chancelier est une loi, il m'est bien permis d'y réfléchir long-temps. » Le duc de Saint-Simon, qui lui reproche les mêmes défauts que Duclos, rend justice aux bonnes qualités qu'il avait dans la société. Bon, humain, d'un accès facile et agréable; et dans le particulier, de la gaîté et de la plaisanterie piquante, mais sans jamais blesser personne; poli sans orgueil, et noble sans la moindre avarice, naturellement paresseux. Il était de taille médiocre, fort gros, avec un visage plein et agréable jusqu'à ses dernières disgraces. Ses ouvrages sont imprimés en 13 volumes in-4°, 1759-1789. Le *Discours sur la vie et la mort, le caractère et les mœurs de M. d'Aguesseau*, père du chancelier, est dans le 13° vol. M. Pardessus, professeur à la Faculté de droit de Paris, en a publié une nouvelle édition complète en 1820, Paris, 13 vol. in-8°. On disait de lui : « qu'il pensait en philosophe et parlait en orateur. » Ses principes d'éloquence étaient de réunir la force de la dialectique à l'ordre de la géométrie, en y ajoutant les richesses de la science et les charmes de la persuasion. Son style est très-châtié; mais si l'on y désire quelquefois plus de chaleur, on ne saurait y désirer plus d'harmonie. Un jour il consulta son père sur un discours qu'il avait extrêmement travaillé, et qu'il voulait retoucher encore. Son père lui répondit avec autant de finesse que de goût : « Le défaut de votre discours est d'être trop beau; il le serait moins si vous le retouchiez encore.... » — D'Aguesseau avait épousé, en 1694, Anne Le Febvre d'Ormesson. C'est à son sujet que Coulanges avait dit « qu'on avait vu pour la première fois les graces et la vertu s'allier ensemble. » Elle mourut à Auteuil, le 1er décembre 1735, laissant six enfans. La douleur de d'Aguesseau égala sa tendresse pour elle. Cependant à peine avait-il essuyé ses larmes, qu'il se livra aux fonctions de sa place. « Je me dois au public, disait-il, et il n'est pas juste qu'il souffre de mes malheurs domestiques. » Il voulut être enterré auprès d'elle, dans le cimetière d'Auteuil, pour partager, même après sa mort, l'humilité chrétienne d'une femme digne de lui. Il n'avait passé aucun jour depuis son enfance sans lire l'Ecriture sainte; et cette lecture fut la consolation de ses derniers jours. « M. d'Aguesseau, dit Thomas, dans son *Eloge* de ce magistrat, couronné en 1760 par l'Académie française, respectait les savans comme une portion choisie de citoyens qui ont renoncé à la fortune, pour la dangereuse et pénible fonction d'éclairer les hommes. Confident de leur génie, censeur de leurs ou-

vrages, digne de les apprécier, il leur prodiguait cette considération qui est le seul prix des talens. » Il conserva jusqu'à la fin de ses jours sa mémoire et son goût pour les poètes. Le savant Boivin lui en lisait un. « Hâtons-nous, lui dit d'Aguesseau, si nous allions mourir avant d'avoir achevé. » Il était octogénaire, lorsqu'un homme ayant cité peu exactement devant lui un passage de Martial, il lui rappela le texte de ce poète, qu'il déclara n'avoir pas lu depuis l'âge de douze ans. (*Voyez* Guerchois.)

AGUI ou Sultan AGUI, roi de Bantam dans l'île de Java, fils du sultan Agoum. Son père, las de porter la couronne, remit le gouvernement entre les mains de son fils, vers la fin du 17ᵉ siècle, pour ne plus s'occuper que de ses plaisirs. Ce jeune roi se rendant odieux à ses peuples, le sultan Agoum prit les armes, pour rentrer par force dans un royaume qu'il venait de quitter de bon gré. Il assiégea la ville de Bantam. Agui implora le secours des Hollandais. Le général Spelman, homme qui aimait les grandes entreprises, résolut de secourir Agui, qui, se voyant maître de la capitale, forma le dessein de subjuguer tout le royaume. Il prit le vieux sultan, qui fut renfermé dans une prison où il mourut.

AGUILLE. *Voyez* Laguille et Boyer.

AGUILLON (François d'), célèbre mathématicien, jésuite de Bruxelles, mourut en 1617, à 50 ans. On a de lui un *Traité d'optique*, estimé dans le temps, et imprimé à Anvers, 1614, in-fol. Depuis les découvertes de Newton, ce livre est devenu inutile; mais il peut avoir été utile à Newton.

AGUIRRE (Michel d'), naquit dans le diocèse de Pampelune, en Espagne, et devint successivement membre du collége de Saint-Clément à Bologne, juge à Naples, et membre du conseil souverain de Grenade. Il remplit ces magistratures avec désintéressement. Il fit imprimer à Venise, en 1581, un ouvrage où il défendit avec zèle les droits de Philippe II, roi d'Espagne, sur la couronne de Portugal, et mourut à Grenade en 1588.

AGUIRRE (Jean Saenz d'), né à Logrogno, ville d'Espagne, en 1630, fut un des ornemens de l'ordre de Saint-Benoît, dans le 17ᵉ siècle. D'abord premier interprète des livres saints dans l'université de Salamanque, ensuite censeur et secrétaire du tribunal du Saint Office : il fut honoré de la pourpre par Innocent XI, l'an 1686, en récompense de son zèle pour l'autorité du Saint-Siége. Il mourut à Rome en 1699. Ses principaux ouvrages sont : I. *Défense de la chaire de Saint Pierre.* L'auteur y attaque les quatre fameux articles de l'assemblée du clergé de France, tenue en 1682. Celui *de Libertatibus Ecclesiæ Gallicanæ*, qui lui fut alors faussement attribué, est d'un prêtre français, nommé Charles, réfugié à Rome. II. *Ludi Salmanticences, sive Theologia florulenta*, Salmanticæ, 1668, in-fol. Ce sont les dissertations qu'il composa, selon l'usage de l'université de Salamanque, avant d'y recevoir le bonnet de docteur. Il y traite des bons et des mauvais livres, et y mêle beaucoup de traits d'érudition. Il fait lui-même la critique de son ouvrage dans sa dernière

édition de la *Théologie de Saint Anselme*. Ce qu'il y trouve à censurer, est d'y avoir donné à certaines personnes des louanges excessives, d'y avoir exprimé certaines choses d'une manière moins grave et moins sérieuse qu'il ne fallait; d'y avoir donné trop de poids à l'opinion d'un seul docteur pieux et savant, et d'y avoir cité des historiens supposés. III. Une *Collection des conciles d'Espagne*, en 1693 et 1694, 4 vol. in-fol., fort recherchée, quoique l'auteur manque de critique. On en a donné une nouvelle édition à Rome en 1753, 6 vol. in-fol. La meilleure est celle de 1693—94. Cette collection est accompagnée de dissertations, dont quelques-unes sont dennées de jugement et de ce coup-d'œil sévère qui rejette toute pièce apocryphe: il s'acharne à soutenir l'authenticité des fausses décrétales des papes. IV. La *Théologie de Saint Anselme*, en 3 vol. in-fol. Ce cardinal a encore composé quelques livres moins connus. Nous ne citerons plus que son *Histoire des Conciles d'Espagne*, qui avait précédé sa Collection. Il avait soutenu par écrit le système de la probabilité; il eut assez de modestie et de courage pour se rétracter.

AGULIERS. *Voyez* DESAGULIERS.

AGYLÉE (HENRI), célèbre jurisconsulte, né à Bois-le-Duc en 1533. On lui doit: I. *Inauguratio Philippi II, Hispan. reg., quâ se juramento ducatui Brabantiæ et ab eo dependentibus provinciis obligavit, cum substitutione Mariæ gubernatricis*, etc. Ultrajecti, 1620, in-8°, ouvrage rare. Agylée, très-versé dans la langue grecque, a traduit en latin le *Nomo-canon* de Photius, imprimé à Bâle en 1561, in-fol. II. *Novelles de Justinien*, 1650, in-4°, avec la version Pholoandre, corrigée, et des variantes. III. *Justiniani edicta, Tiberii, Leonis constitutiones*, Paris, 1560, in-8°. Cet auteur mourut en 1595.

AHIAS, prophète de Sylo, vers l'an 954 avant Jésus-Christ, prédit à Jéroboam qu'il seroit roi de dix tribus; que son fils Abia mourrait, et que sa famille serait détruite, pour le punir de son ingratitude et de son idolâtrie.

AHLWARDT (PIERRE), fils d'un cordonnier allemand, né à Greifswald en 1710, mort en 1791. Après avoir étudié dans plusieurs universités, il s'établit dans le lieu de sa naissance, en qualité de professeur de logique et de métaphysique: il écrivit sur *l'Entendement humain*; sur *l'Immortalité de l'ame*; il a donné aussi un *Essai sur le tonnerre et les éclairs*, Griefswald, 1745, in-8°: la deuxième édition de 1747 a été traduite en hollandais; des *Réflexions sur la Confession d'Augsbourg*, 3 vol., 1742-50, in-4°; ouvrage que l'on peut considérer comme la continuation de celui du *Théologien*, T. G. Reinberk.

AHMED-BEN-FARÈS, savant et jurisconsulte arabe. Il est auteur d'un *Dictionnaire* antérieur à celui de Djewhary, dont il était contemporain. Il mourut l'an 999 de J.-C.

AHMED-BEN-MOHAMED, poète arabe. Il nous reste des fragmens de quelques-uns de ses petits poèmes épiques. Il a également écrit: *Annales d'Espa-*

gne, en 4 vol. Il mourut l'an 970 de J.-C.

AHMED-BEN-THOULOUN, chef de la dynastie des Thoulouides, califes d'Égypte. Fils d'un esclave turc, il parvint à s'élever à la suprême puissance par ses talens militaires; il étendit même sa domination au-delà de l'Égypte, et porta ses armes jusqu'à Tarse. Il mourut à Antioche, l'an 884 de J.-C.

AHMED-CHAH-L'ABDALY, fonda le royaume de Candahar. Il suivit Nadir-Chah dans ses expéditions, et lui resta inviolablement attaché jusqu'à sa mort, qu'il s'efforça inutilement de venger. S'étant emparé d'un immense trésor que le gouverneur de Kaboul expédiait au camp persan, il se fit reconnaître souverain des Afghâns, et prit le nom d'Ahmed-Chah. Il envahit six fois l'Inde, où il avait accompagné Nadir: toutes ses invasions réussirent: il défit, dans la dernière, les Marattes. Il mourut en 1773, laissant la couronne à son fils Tymour-Chah.

AHMED-DJESAIR. *Voyez* AVEIS II.

AHMED-KHAN, empereur mogol, successeur, en 1282, de son frère Abaca-Khan. Il adopta l'islamisme et s'instruisit dans le mogol. Attaqué par son neveu, fils d'Abaca, il le fit d'abord prisonnier; mais trahi ensuite par des émirs rebelles, il tomba en son pouvoir, et fut empoisonné, comme son frère, en 1284, après un règne de près de trois ans.

AHMED-RESMY-HADJI, conseiller de la Porte ottomane, et chancelier du grand-seigneur Mustapha III, qui lui confia deux ambassades honorables, la première près de Marie-Thérèse, pour lui annoncer son avènement à l'empire; la deuxième, près de Frédéric, pour le féliciter des avantages qu'il avait remportés sur les Russes, les Autrichiens et les Français, et consolider le traité de 1760. Ahmed-Resmy resta un an à faire ce voyage. Il a écrit une *Relation abrégée de ses ambassades*, qui renferme des observations intéressantes.

AHUITZOL, empereur des Astèques ou anciens Mexicains. Il recula les limites de son empire et employa ensuite ses trésors à encourager l'industrie; il embellit Mexico. Il eut pour successeur Montezuma II, sous le règne duquel les Espagnols firent la découverte et la conquête du Mexique.

AIBEK (AZED EDDYN), premier sultan d'Égypte, chef de la race des Mamelouks. Mélek-Al-Saleh, son prédécesseur, de la race de Saladin, trahi par ses proches et ses officiers, fit acheter au Mogol des esclaves à qui on donna une éducation toute militaire. Il en composa sa garde, et leur confia dans la suite les premières dignités. Aibek fut un de ces esclaves. Il eut part aux combats livrés contre Saint Louis, et, par sa fermeté, empêcha que ses compagnons ne massacrassent le roi de France et tous les prisonniers. Après le meurtre du sultan, il épousa sa favorite, qui était devenue reine. Ce prince aimait les sciences. Il régna peu de temps, et mourut l'an 655 de l'hégire, 1257 de J.-C.

AICARDO (JEAN), architecte piémontais. Il a laissé à Gênes, ainsi que son fils AICARDO (Jacq.), des monumens très-beaux, des ponts, des fontaines, aqueducs, etc. Le premier mourut en 1625; son fils en 1650.

AICARTS DE FOSSAT, troubadour, connu par une pièce curieuse, où il peint la querelle de Conrad IV et de Charles d'Anjou, qui se disputaient la couronne de Naples.

AICHAH, deuxième femme de Mahomet, fille d'Aboubekr. Le prophète l'épousa la première année de l hégire, et l'aima tendrement: elle le suivit à la guerre. Elle fut accusée d'adultère devant Mahomet et son père, qui reconnurent son innocence. Lorsqu'il sentit sa fin approcher, il se retira dans sa maison, et ne voulut avoir qu'elle pour témoin de ses douleurs. Après sa mort, elle se retira à Médine, où elle jouit de la vénération due à son titre sacré d'épouse du prophète. Elle s'y maintint tranquille jusqu'au règne d'Ali, contre lequel elle avait conservé un vif ressentiment, parce qu'il avait conseillé à Mahomet d'interroger sa suivante lorsqu'on avait élevé des soupçons contre sa fidélité conjugale. A cette époque, elle rassembla une armée nombreuse, et vint livrer bataille à Ali. Elle fut vaincue et reconduite à la Mecque, avec quarante femmes pour la servir. Elle mourut l'an 58 de l'hégire (677-78 de J.-C.). Les Musulmans l'ont placée au nombre des quatre femmes incomparables qui ont paru sur la terre.

AICHER (P. Othon), bénédictin à Salzbourg, célèbre orateur et poète, fut successivement professeur de grammaire, de poésie, de rhétorique, de morale, et enfin d'histoire. Il est mort le 17 janvier 1705. Ses principaux ouvrages sont: *Theatrum funebre, exhibens epitaphia nova, antiqua, seria, jocosa*, 4 volumes in-4°, 1675. *Iter oratorium*, 1673. *Iter poëticum*, 1674. *De principiis cosmographiæ*. 1678. *Ephemerides ecclesiasticæ, astronomicæ, historicæ, ethico-politicæ, ab anno* 1687, *usque ad annum* 1699. Tous ces ouvrages sont imprimés à Salzbourg.

AIDAN, évêque anglais du 7e siècle. Il obtint de grands succès dans ses conversions parmi les peuples qui habitaient le nord de l'Angleterre. Il fut évêque de Lindisfarne ou Holy-Island en Northumberland, où il mourut en 651.

AJELLO (Saint), chef de l'école militaire de Palerme en 1610, publia des *Instructions pour les artilleurs*, lesquelles ont eu plusieurs éditions. — Un Corneille Ajello, natif de Calabre, est auteur d'une *Paraphrase du Symbole de Saint Athanase*.

AJELLO (Sébastien), Napolitain, comme les précédens, fut un médecin fameux. Il publia, en 1575: I. Une *Relation de l'horrible peste qui venait de ravager le royaume de Naples*. II. Un *Traité sur le catharre*. III. Des *Vers en l'honneur d'Albert d'Aragon, duc d'Autriche*.

AIGENLER (Adam), né dans le Tyrol en 1633. Après avoir achevé ses études, il entra chez les jésuites en 1653. Il professa les mathématiques et la langue hébraïque à Ingolstadt; ses talens le firent choisir pour aller en mission; il n'arriva pas à sa destination, la peste s'étant mise dans le vaisseau qu'il montait; il mourut le 26 août 1673. Il a donné plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque *Fundamenta linguæ sanctæ*, Dillengæ, 1670, in-4°.

AIGLER (Bernard), né à Lyon

dans le 13ᵉ siècle, se fit religieux à l'abbaye de Savigny en Lyonnais. Il devint abbé du Mont-Cassin sous le pape Urbain IV, et gouverna ses religieux avec sagesse pendant dix-neuf ans. Clément IV le fit cardinal, et c'est le seul qu'il revêtit de cette dignité. Aigler se fit aimer de Charles d'Anjou, roi de Naples, et mourut en 1282. On lui doit des écrits purement monastiques: *Le Miroir des moines; une Exposition de la règle de Saint-Benoît, etc.*

AIGNEAUX (Robert et Antoine, LE CHEVALIER sieurs d'), ces deux frères, nés à Vire en Normandie, terminèrent leur carrière vers l'année 1590, à peu de distance l'un de l'autre; Robert avait alors 49 ans. On ne peut séparer ces deux frères qui pendant leur vie confondirent toujours leurs études, leurs travaux et leurs succès. Ils sont auteurs en commun d'une *Traduction en vers des Œuvres de Virgile*, et d'une autre des *Œuvres d'Horace*, imprimées toutes les deux à Paris, la première in-4°, 1582, et in-8°, 1583 et 1607; la seconde, in-8°, 1588. On a d'eux en outre divers *Poëmes, Sonnets, Complaintes, etc.*, publiés après leur mort, à la suite des vers composés à leur louange et recueillis par Pierre-Lucas Sallière, en un vol. in-12, intitulé: *Le Tombeau de Robert et Antoine le Chevalier, frères, sieurs d'Aignaux, poètes français, etc.*, Caen, 1591.

AIGREFEUILLE (Charles d'), docteur en théologie et chanoine de la cathédrale de Montpellier, d'une ancienne et illustre maison qui possédait en Languedoc la terre de ce nom. Elle a donné des magistrats distingués dans les premières charges de la chambre des comptes et de la cour des aides de Montpellier, plusieurs évêques, et trois cardinaux célèbres dans l'histoire du 14ᵉ siècle. Guillaume I, cardinal archevêque de Saragosse, créé par Clément VI, son parent; Guillaume II, créé cardinal par Urbain V, et Faidit, cardinal d'Aigrefeuille, frère du précédent. L'abbé d'Aigrefeuille a publié une savante *Histoire civile et ecclésiastique de Montpellier*, imprimée en 1737 et en 1739, qui est devenue assez rare; elle est écrite avec érudition, et ses pièces justificatives peignent les mœurs du temps. L'*Histoire des guerres civiles du 17ᵉ siècle* y est écrite avec une grande impartialité.

AIGUEBERRE ou AIQUEBERT (Jean DUMAS d'), conseiller au parlement de Toulouse, sa patrie, où il est mort en 1755. Cet auteur fit représenter sur le théâtre français, le 9 juillet 1729, les *Trois spectacles*, pièce composée d'un prologue en prose et de trois actes, qui sont la *Tragédie de Polixène, la Comédie de l'Avare amoureux*, et *la Pastorale héroïque de Pan et Doris.* Il donna, sur le même théâtre, le 4 novembre 1730, la *Comédie du prince de Noisy*, et fit enfin lui-même une parodie de sa tragédie de Polixène, sous le titre de *Colinette*, qui fut jouée au théâtre italien le 4 septembre 1729.

AGUILLES *Voy.* Boyer.

AIGUILLON (Marie-Madeleine de VIGNEROD, duchesse d'), fille de Reine de Vignerod, fut produite à la cour par son oncle le cardinal de Richelieu. Elle devint dame d'atours de la reine Marie de Médicis, et fut mariée à Antoine de Beauvoir du Roure de Combalet, dont elle n'eut point

d'enfans. Mais son oncle s'étant brouillé avec la reine Marie de Médicis, à son occasion, parce que celle-ci en devint jalouse, elle perdit, en 1630, ses places et sa faveur auprès de cette princesse vindicative. Pour perdre le cardinal et sa nièce, elle tâcha de persuader au roi que le cardinal voulait lui ôter sa couronne, pour la donner au comte de Soissons qui épouserait madame de Combalet. Louis XIII n'en voulut rien croire, et se livra entièrement aux insinuations du cardinal. Il fut toujours persuadé au contraire, que sa mère même avait voulu faire passer sa couronne sur la tête de Gaston son frère, en faisant épouser Anne d'Autriche à ce dernier, préférablement à lui-même, à qui sa main était destinée. Le cardinal aimait beaucoup sa nièce, parce qu'elle avait comme lui de la hauteur, de la générosité, le goût des plaisirs et des arts. Ayant tenté en vain de la marier au frère du duc de Lorraine, il lui acheta la duché d'Aiguillon, et l'en fit recevoir duchesse en 1638. Après la mort de son oncle, elle se mit sous la direction de Saint Vincent de Paul, et seconda toutes ses bonnes œuvres. Elle répandit des biens immenses pour doter des hôpitaux, pour racheter des esclaves, pour entretenir des missionnaires dans toute la France, et même dans les pays lointains. Dans un seul jour elle engagea par contrat cent quatre-vingt mille livres de fonds, parce qu'on l'avait assurée que dix mille livres de rente feraient revenir à l'Église catholique la moitié des ministres protestans du royaume. Elle mourut en 1675, et légua son duché d'Aiguillon à sa nièce Marie-Thérèse, sœur du duc de Richelieu, qui mourut religieuse en 1704, à 68 ans, sans alliance. Elle substitua à Marie-Thérèse, son neveu Louis, marquis de Richelieu, dont le fils fut déclaré duc d'Aiguillon, par un arrêt du parlement, en 1731. Ainsi ce duché passa dans la branche cadette des ducs de Richelieu.

AIGUILLON (Armand-Vignerod-Duplessis-Richelieu, duc d'), né en 1720, débuta fort jeune encore, avec beaucoup de succès, à la cour de Louis XV. Envoyé à l'armée d'Italie, en 1742, il y fut blessé à l'attaque de Château-Dauphin. Il fut ensuite successivement nommé gouverneur d'Alsace et commandant de la Bretagne, et dès-lors, se montra opposé au duc de Choiseul, qui était à la tête du ministère. La sévérité excessive qu'il déploya en Bretagne, le rendit si odieux aux habitans de cette province, que même après l'avantage signalé qu'il remporta à Saint-Gast, sur les Anglais qui avaient opéré une descente, il fut publiquement accusé de n'avoir pas pris une part active à cette affaire, et d'être demeuré dans un moulin pendant le combat ; ce qui lui attira des brocards sanglans de la part de la Chalotais, procureur général du parlement de Bretagne. On ne s'en tint pas là : il fut taxé d'exactions et de félonie, et le parlement sollicita sa disgrace. Le duc d'Aiguillon ne se déconcerta pas, quoiqu'il sût bien que le duc de Choiseul fût à la tête de ses ennemis ; il accusa à son tour la Chalotais de trahison, le fit arrêter, et forma lui-même un nouveau parlement. Ces mesures sévères ne firent qu'augmenter la fermentation des esprits, et l'on était sur le point de voir éclater une révolte, lorsque le gouverne-

ment ordonna prudemment de faire cesser la procédure de Bretagne. A la fin, le parti de Choiseul l'emporta, et d'Aiguillon fut remplacé par le duc de Duras. Un nouvel orage se forma tout-à-coup sur la tête de l'ancien commandant de Bretagne; son procès fut évoqué au parlement de Paris et sa perte était presque certaine, s'il ne se fût mis sous la protection de la comtesse Dubarry, qui fit supprimer la procédure par un ordre du Roi. Cependant le parlement furieux rendit un décret, du 4 juillet 1770, qui déclarait le duc d'Aiguillon prévenu de faits qui entachaient son honneur, et suspendu des fonctions de la pairie jusqu'à son jugement. Toujours protégé par la favorite, d'Aiguillon triompha de nouveau de ses ennemis, et siégea peu à près parmi les pairs, dans un lit de justice, tenu à Versailles, et fit anéantir toutes les pièces de sa procédure. L'année suivante, le duc de Choiseul fut exilé, et d'Aiguillon qui n'avait pas été étranger à cette disgrace, fut chargé du ministère des affaires étrangères, et associé à l'abbé Terrai et au chancelier Maupeou. Ce nouveau ministère changea totalement le système d'administration, et prépara, par son imprudence, la chute de la monarchie. Le premier pas du duc d'Aiguillon dans la carrière politique fut signalé par le premier partage de la Pologne; ce qui ne donna pas lieu à Louis de s'applaudir du choix de son nouveau ministre. Dans tout le cours de son administration, le duc d'Aiguillon ne fit aucune preuve des talens qui caractérisent l'homme d'état. Aveuglément ennemi des projets de son prédécesseur, il se déclara contre l'alliance d'Autriche, et affaiblit le pacte de famille qui unissait l'Espagne à la France. Sa chute suivit de près la mort de Louis XV. Il fut exilé par le nouveau monarque, en 1775, et mourut quelques années avant la révolution. On attribue au duc d'Aiguillon un *Recueil de pièces choisies, rassemblées par les soins du cosmopolite*, Ancône (Veret), 1735, in-4°. C'est une collection de pièces obscènes et irréligieuses; et une *suite de la nouvelle Cyropédie, ou Réflexions de Cyrus sur ses voyages*, 1728, in-8°. Si l'ouvrage est réellement du duc d'Aiguillon, il est nécessairement antidaté.

AIGUILLON (Armand-Vignerod-Duplessis-Richelieu duc d'), fils du précédent, était pair de France, et commandait les chevau-légers de la garde du Roi au commencement de la révolution. En 1789, il assista aux états-généraux comme député de la noblesse d'Agen, et s'étant réuni dès le 25 juin, à la chambre du tiers-état, il vota le second, dans la nuit du 4 août, pour la suppression des priviléges des nobles. Lié très-intimement avec le duc d'Orléans, il fut accusé d'avoir pris une part très-active aux événemens des 5 et 6 octobre, et même de s'être rendu à Versailles, déguisé en femme. Il parut plusieurs fois à la tribune, et demanda, par un effet de sa haine pour la cour, que l'assemblée se réservât le pouvoir de nommer aux places. En 1789, il appuya fortement la création des assignats, et vota pour que le droit de la paix et de la guerre n'appartînt uniquement qu'à la nation. Il s'éleva contre la proposition des ministres de faire intervenir la France dans les querelles élevées entre l'Angleterre et l'Espagne. Le 7 octobre, il défendit la mé-

moire de son père, attaquée par l'éloquent Cazalès. La session de l'assemblée constituante étant terminée, il remplaça le général Custine, dans le commandement des troupes employés dans les gorges de Porentruy. Mais il fut bientôt forcé de quitter la France. Une lettre qu'il écrivait à Barnave, après le 10 août, fut interceptée, et l'on y vit qu'il qualifiait l'assemblée d'usurpatrice, parce qu'elle venait de s'emparer de tous les pouvoirs. On lança aussitôt contre lui un acte d'accusation. Il se rendit à Londres, où les émigrés de 1789 ne lui témoignèrent que froideur et défiance. Fatigué de jouer un rôle aussi humiliant, il se retira à Hambourg, où il mourut le 4 mai 1800, au moment où il allait rentrer en France. Sa haine pour la reine Marie-Antoinette l'avait seule entraîné dans le parti de la révolution, et lui en avait fait embrasser la cause avec chaleur; mais quand, par suite de cette même révolution, il se vit dépouillé de sa fortune dans les colonies et forcé de fuir sa patrie, son zèle pour les principes constitutionnels se refroidit bientôt, et il reconnut, mais trop tard, les erreurs dont il était lui-même victime.

AIKMAN (William ou Guillaume), peintre écossais, né en 1682, mort en 1731. Son père était avocat et le destinait à cette même profession; mais son penchant l'entraîna vers la peinture, et il finit par s'y livrer tout entier. Après avoir étudié trois ans en Italie, il passa en Turquie, et ensuite en Angleterre, où il fut protégé par le duc d'Argyll. Il excellait dans le portrait. Thomson, dont il avait encouragé le mérite naissant, a fait un poème sur sa mort.

AILHAUD (Jean), d'abord chirurgien à Cadenet, petit village de Provence. En combinant la résine de scammonée avec la suie, il trouva une nouvelle poudre purgative, connue sous le nom de *poudre d'Ailhaud;* remède âcre qui réussit quelquefois dans les maladies causées par des humeurs épaissies, mais dont l'usage ordinaire peut être pernicieux. Il persuada aux gens de son village qu'ils s'en trouveraient bien, et divers paysans en éprouvèrent de bons effets. Ayant gagné quelque argent en vendant sa poudre, il vint à Aix, et reçut le bonnet de docteur en médecine. Alors il fit annoncer son remède dans les journaux, et il engagea les missionnaires du Levant et de l'Amérique à l'accréditer dans les lieux de leurs missions. Il donna en même temps un *Traité de l'origine des maladies,* qui, selon lui, ont toutes la même source et peuvent être guéries par un seul remède. Ce remède est sa poudre purgative. A la suite du petit traité, qui ne prouve pas des connaissances bien étendues dans la saine physique, sont cinq ou six volumes de Lettres de ses malades, où on l'appelle *Nouveau Salomon, Sauveur des hommes,* le *premier des médecins,* etc. Ailhaud mourut en 1756, à 82 ans. Il avait gagné des sommes immenses avec lesquelles il acheta des terres, et devint un des grands propriétaires de Provence. On n'en sera pas surpris en apprenant qu'un mince paquet qu'il vendait un louis lui coûtait deux liards. — Son fils, Jean-Gaspard Ailhaud Castellet, baron de la Pellet, héritier de ses secrets, malgré le *remède universel,* acheta une charge de secrétaire du Roi, et mourut le 22

septembre 1800. Il a publié différens traités apologétiques de sa poudre par excellence.

AILLÉ. *Voyez* DAILLÉ.

AILLY (PIERRE D'), cardinal, né à Compiègne en 1350, et mort à Avignon, où il était légat du Saint-Siége en 1420. Ce savant instituteur du fameux Jean Gerson et de Clémangis, fut un de ces hommes rares qui ne doivent leur élévation qu'à leur mérite. Issu de parens pauvres et inconnus, il parvint, par ses seuls talens, à être successivement chancelier de l'université de Paris, aumônier du roi Charles VI, évêque du Puy en Vélay, et ensuite de Cambray, député aux conciles de Pise et de Constance, et enfin cardinal légat du pape Jean XXIII. Le collége de Navarre, qu'il avait comblé de bienfaits, hérita de ses livres et de ses manuscrits. Outre plusieurs ouvrages latins sur des matières de théologie, il a composé des *Poésies françaises* qui paraissent avoir été estimées dans leur temps. On pourrait présumer, avec l'abbé Massieu, qu'elles n'ont point été imprimées, si La Croix du Maine ne nous assurait en avoir vu une édition faite vers la fin du 15e siècle. Il ajoute que ces poésies ont été mises en vers latins par Nicolas de Clémangis. Mais il s'est trompé, ce dernier n'en ayant traduit qu'une petite pièce de trente-deux vers, intitulée : *les Contredits de Franç. Gontier.* *Voyez* DAILLY.

AILLY (PIERRE D'), né à Paris, eut des succès dans l'exercice de la chirurgie, et mourut dans sa patrie le 8 août 1684. Il existe un ouvrage estimé sur le *Traitement des plaies d'armes à feu*, imprimé sous son nom en 1668, in-12. Mais ce livre n'est que la traduction qu'il a faite d'un traité latin de Plazzoni, professeur d'anatomie et de chirurgie à Padoue, auquel d'Ailly a fait seulement quelques additions.

AILON. *Voyez* AYLON.

AILRED, ETHELRED ou EALRED, Anglais, abbé de Revesby, puis de Rieval en Angleterre, né en 1109, contemporain de Saint Bernard, est auteur du *Miroir de la charité,* ouvrage dans lequel ce père aurait reconnu son caractère et son style; d'un *Discours* sur ces paroles de Saint Luc, *Jésus-Christ étant âgé de douze ans;* de vingt-cinq *Sermons* imprimés dans la bibliothèque de Cîteaux; d'un fragment de l'*Histoire d'Angleterre;* de la *Vie de Saint Édouard;* de trente *Sermons sur le 13e chapitre d'Isaïe*, touchant les malheurs de Babylone, etc., des Philistins et des Moabites. On a encore de lui un *Traité de l'amitié,* et quelques livres historiques, peu connus aujourd'hui, quoique le jésuite Gibbon ait publié ses ouvrages à Douay, 1631, in-fol. Il mourut en 1166, en réputation de savoir et de piété.

AIMAR-RIVAULT, jurisconsulte dauphinois, florissait sous les règnes de Charles VII, Louis XI et Charles VIII. Ses ouvrages ont joui d'une grande réputation. Ce fut lui qui donna le premier en France l'histoire du droit romain : *Historia juris utriusque*, Mayence, 1533 et 1539, in-8°.

AIMAR-VERNAY (JACQUES), paysan de Saint-Véran en Dauphiné, fut connu par ses fourberies. Il se vantait de découvrir, par le moyen de la baguette divinatoire, les trésors, les métaux, les bornes des champs, les larrons, les homicides, les adultères de

l'un et de l'autre sexe, etc. « Il les poursuivait, disait-il, à la piste, conduit par la seule agitation de sa baguette, et par les émotions violentes qu'il avait ou feignait d'avoir dans les endroits par où ils avaient passé. » Une foule de gens crédules se laissèrent tromper par Aimar. Il affectait la dévotion, se confessait souvent, et assurait qu'il avait gardé sa virginité, sans laquelle, disait-il, la baguette aurait été entre ses mains un instrument inutile. Ayant été appelé de Lyon à Paris, ses fourberies furent découvertes à l'hôtel de Condé en 1693; il y subit des épreuves funestes à sa réputation. Il avoua que la misère lui avait inspiré une partie de ses manœuvres, et que la crédulité du public les avait accréditées. L'abbé de Vallemont qui avait plus de science que de discernement, publia vers ce temps-là son *Traité de la physique occulte de la baguette divinatoire*, dans laquelle il fit une espèce d'apologie du paysan dauphinois. Jacques Aimar mourut en 1708, à 46 ans, dans un village et absolument ignoré.

AIMÉ (Jean de Chavigny), né à Beaune en 1604. On a de lui des *Poésies* sur la mort d'Antoine Fianée, professeur et médecin d'Avignon: *Congratulation* au sieur Mandelot; l'*Hymne de l'Astrée;* des *traductions* du latin de Dorat; *Œuvres de Virgile*, trad. en vers, Paris, 1607, in-8°.

AIMÉ (Saint). *Voyez* Amé.

AIMERI DE BELENVEI, troubadour. *Voyez* Belenvei.

AIMERI DE BELMONT, troubadour. *Voyez* Belmont.

AIMERI DE SARLAT, troubadour. *Voyez* Sarlat.

AIMERI (M.), troubadour peu connu, qui vécut dans le 13e siècle. Les anciens recueils manuscrits ne contiennent de lui que quatre pièces, qui sont une *Apologie de l'Amour;* un *Tenson sur le rien*, un autre sur *le oui* et *le non*, et un troisième sur la question de savoir *lequel vaut mieux d'aimer sans être aimé, ou d'être aimé sans aimer.*

AIMERI DE PÉGUILLAIN. *V.* Péguillain.

AIMERI DE MALFAYE, d'abord doyen, ensuite patriarche d'Antioche en 1142, après Raoul, aussi français, était né dans le diocèse de Limoges. Il avait embrassé, jeune, l'état ecclésiastique, et était passé en Orient après la première croisade. Il fut dans ces contrées, légat du Saint-Siége, sous le pontificat d'Alexandre III. Il travailla à la réformation des ermites du Mont-Carmel, les rassembla en une congrégation et leur donna une règle. Sa réforme fut confirmée en 1180 par le pape. Aimeri mourut en 1187. On a de lui : I. Un ouvrage intitulé : *De institutione primorum monachorum, in lege veteri exortorum, et in novâ perseverantium*, inséré au 5e volume de la bibliothèque des Pères. Aimeri entreprend d'y prouver que le prophète Elie est le fondateur des carmes; prétention soutenue par ces religieux, mais réfutée par le P. Papebroch. II. *Prise de Jérusalem par Saladin.* III. *Epistola ad Hugonem eterianum*, t. 1 du *Trésor* de dom Martenne.

AIMERICH (Matthieu), jésuite espagnol, qui, ayant long-temps professé la philosophie dans sa patrie, se retira ensuite à Ferrare, où l'on croit qu'il mourut dans un âge fort avancé, vers 1788. On a de lui plusieurs ouvrages philosophiques et philologiques es-

timés. Nous citerons les suivans : I. *Specimen veteris romanæ litteraturæ deperditæ, vel adhuc latentis, seu syllabus historicus et criticus veterum olim notæ eruditionis romanorum ab urbe conditâ ad Honorii Augusti excessum*, Ferrariæ, 1784, in-4°. II. *Novum lexicon historicum et criticum antiquæ Romanæ litteraturæ deperditæ vel latentis*, Bassani, 1787, in-8°.

AIMES ou AIMON DE VARENNES, poète français du 13e siècle, était de l'ancienne maison de Varennes, qui avait un château de ce nom situé en Lyonnais. Du Verdier, Quadrio et Gerlando se sont trompés en disant qu'il était de Châtillon. Leur erreur vient de ce qu'Aimon dit dans son *Prolologue*, qu'ayant apporté *l'Histoire de Florimond de la ville de Philippe*, en France, il l'a translatée du latin en roman à Châtillon. Aimon de Varennes florissait en 1268; car Le Laboureur rapporte que Milon de Vaux, et le chapitre de l'église de Lyon lui inféodèrent, en cette année, divers cens qu'ils avaient dans la paroisse de la Cenaz. Nous avons de lui le *Roman de Floiremont ou de Philippe de Macédoine*, in-fol. manuscrit, nos 6973, 7498, et de La Valière, n° 7206. Les manuscrits de ce roman varient sur l'époque de sa publication : l'un l'annonce comme achevé en 1159, l'autre en 1180, un troisième en 1228; enfin un quatrième la fixe en 1224. Mouchet était pour cette dernière date : deux raisons l'ont déterminé à la préférer aux trois autres; la première, parce qu'elle nous rapproche du siècle où vivait un Aimon de Varennes, et la deuxième, parce que l'auteur nous avertit lui-même que son *Roman* est postérieur à celui d'Alexandre, composé dans les premières années du 13e siècle.

AIMOIN, bénédictin de l'abbaye de Fleury-sur-Loire, composa une *Histoire de France* en cinq livres. Les deux derniers furent finis, après sa mort, par une main étrangère. C'est une compilation, pleine de fables et de faux miracles, puisés dans les légendes. On trouve cette histoire dans le tome 3 de la collection de Duchesne. De tous les autres écrits d'Aimoin, le plus intéressant est *la Vie de Saint Abbon*, qui renferme des pièces originales, et certains faits particuliers relatifs à divers événemens de l'histoire générale. Aimoin était d'Aquitaine; il écrivait aisément, mais sans élégance. Il mourut en 1008.

AIMON. *Voyez* AYMON.

AIMONE. *Voyez* AYMONE.

AINDJY-SOLIMAN, né en Bosnie, de parens chrétiens, fut élevé dans la religion musulmane, et servit sous les étendards du croissant. Sa bravoure et ses intrigues le firent parvenir rapidement au grade de seraskier, et il battit, en cette qualité, Jablonowski, grand-général de Pologne; en 1685, ayant appris que le grand-visir Cara-Ibrahim voulait l'envoyer en Hongrie, à dessein de se défaire de lui, il conçut le projet de se venger de son ennemi, et parvint à le supplanter. Nommé grand-visir, il alla prendre le commandement de l'armée en Hongrie, mais la fortune ne l'y suivit pas. Pendant les années 1686 et 1687, il fut continuellement battu par les ducs de Lorraine et de Bavière, et perdit presque toutes les places qu'occupaient les troupes ottomanes avant la guerre. Pour comble de

disgrace, ses troupes se révoltèrent, et il fut obligé de se réfugier auprès du sultan Mahomet IV, qui lui promit de le protéger, et refusa constamment de le livrer à l'armée rebelle. Enfin forcé par la nécessité, il se détermina à sacrifier son grand-visir, et envoya sa tête aux troupes. Mais il était trop tard; cette exécution avait été trop lente au gré des rebelles; le sultan fut détrôné.

AINE (Marie-Jean-Baptiste-Nicolas d'), né à Paris vers 1730, mort à Paris, en 1804, âgé de 71 ans. Il fut successivement maître des requêtes, et intendant des villes de Pau, de Limoges et de Tours. Il a traduit les *Eglogues de Pope* (dans la nouvelle bigarrure, tom 2, pag. 75). *L'Économie de la vie humaine*, de Rob. Dodsley, Edimbourg, 1752, in-12.

AINSWORTH (Henri), commentateur de la Bible, au commencement du 17e siècle. Devenu membre de la secte des indépendans, il quitta l'Angleterre, et se rendit à Amsterdam, où il forma une congrégation. Mais comme le peuple ne le voyait pas avec plaisir, il passa en Irlande, et retourna en Hollande, dès qu'il crut que l'esprit de parti était un peu refroidi. On dit qu'il fut empoisonné par un juif. Celui-ci avait perdu un diamant d'un grand prix; Ainsworth le trouva, et le juif voulant lui offrir une récompense, lorsqu'il le lui rendit, il ne demanda qu'une conférence avec les rabbins sur *la venue du Messie*. Le juif la lui promit; mais ne pouvant l'obtenir, on prétend qu'il tua Ainsworth pour se dispenser de tenir sa parole. Cette histoire mérite peu de créance, et n'est pas rapportée d'une manière digne de foi. On suppose qu'il mourut en 1629. Ainsworth possédait la langue hébraïque, et ses *Commentaires sur le Pentateuque* sont curieux et utiles, Londres, 1627, in-fol. (en anglais). Le plus considérable de ses ouvrages est une suite d'annotations sur l'Ancien Testament, dont la première édition, imprimée en 1 vol. in-folio, 1659, est devenue fort rare. Le docteur Lightfoot, l'un des hommes les plus érudits de l'Angleterre, a tiré beaucoup d'avantages des *Recherches d'Ainsworth sur les écrits des rabbins.*

AINSWORTH (Henri). Quoique cet anglais fût puritain, Richard Simon recommande son *Commentaire* aux catholiques, et ajoute qu'il n'y a jamais eu de commentateurs sur le *Pentateuque* qui puissent lui être comparés. Il a travaillé sur la *Genèse*, en 1616, in-4°; sur l'*Exode*, en 1617, in-4°; sur le *Lévitique*, en 1618, in-4°; sur les *Nombres* et le *Deutéronome*, en 1619, in-4°; le *Commentaire sur les Psaumes* a paru, en 1612, in-4°, puis, en 1617, in-4°; enfin le *Cantique des Cantiques* n'a paru qu'en 1623, après la mort de l'auteur. Tous ces commentaires ont été réunis en 1 vol. in-fol., à Londres, en 1659. On les a traduits en hollandais, 1690, in-fol.; et en allemand, seulement le *Cantique des Cantiques*, 1692, in-8°, et Berlin, 1735, avec une préface de Jablonsky. C'est à tort que le père Lelong confond cet auteur avec le précédent.

AINSWORTH (Robert), savant lexicographe, né en 1660 à Woodyale dans le comté de Lancastre, élevé à Botton, où il forma ensuite une école. Il vint à Londres, et se livra pendant plusieurs an-

nées à cette occupation. Il mourut en 1743. Il a laissé un *Traité fort court d'institutions grammaticales;* mais il est mieux connu par son *Dictionnaire latin et anglais*, in-4° et in-8°, auquel il employa vingt années. La première édition parut en 1736, et fut depuis corrigée et publiée de nouveau par Patrick et Morell, en 1773. On a de lui : I. *De Clypeo Camilli antiquo è reliquiis musæi Wodwardiani dissertatio*, London, 1734, in-4°. II. *Thesaurus linguæ latinæ compendiarius, anglicè et latinè*, London, 1746, in-4°. III. *English and latin Dictionnary a new edition, augmented by Th. Morell*, London, 1773, in-4°. Ces deux ouvrages ont été refondus par Thom. Morell, en 1796, 1 vol. in-4° de 1600 pag. non numérotées.

AIRAULT. *Voy.* AYRAULT.

AIROLA (DONA ANGIOLA), peintre, chanoinesse dans le monastère de Saint-Barthélemi-des-Olivètes de Gênes, prit un tel goût pour la peinture, qu'elle voulut apprendre cet art; elle obtint pour maître Le Sarzane, et fit de grands progrès dans le dessin et le coloris. Parmi ses ouvrages on en voit un d'une belle composition et d'un bon ton de couleur dans l'église de Jésus et Marie des PP. de Saint-François de Paule. Elle mourut très-âgée, vers le milieu du 17° siècle.

AIROLI (JACQUES-MARIE), jésuite, professeur d'hébreu à Rome, est auteur des ouvrages suivans : I. *Dissertatio Biblica*, Rom. 1704. II. *De anno, mense et die mortis Christi*, Rom. 1718. III. *Theses contra Judæos*, Rom. 1720. Cet ouvrage est une réponse à un autre du P. Tournemine. IV. *De annis ab exitu Israël de Egypto ad quartum Solomonis, etc.*

AISSÉ (MADEMOISELLE). Le comte de Ferriol, ambassadeur de France à Constantinople, acheta en 1698, d'un marchand d'esclaves, une petite fille de quatre ans et demi, enlevée avec beaucoup d'autres dans une ville de Circassie, que les Turcs avaient pillée. Il la paya 1,500 liv. Ne pouvant se charger de l'éducation d'une fille, il la confia à sa belle-sœur, madame de Ferriol, sœur de madame de Tencin, et mère de MM. d'Argental et de Pont de Veyle. Ces jeunes gens, distingués par leur amour pour les lettres et les arts, s'attachèrent à la pupille de leur mère, et conservèrent toute leur vie la plus tendre amitié pour elle. Il paraît que M. de Ferriol, abusant de son pouvoir sur elle, et la regardant comme une esclave, quoiqu'il lui eût fait donner une éducation différente, séduisit sa jeunesse, et l'entraîna dans les désordres qui faisaient ses délices. Quoi qu'il en soit, dans sa dernière maladie, elle le soigna avec autant d'assiduité qu'aurait pu faire sa fille, et il lui laissa une rente de 4,000 livres, et un capital assez fort que ses héritiers devaient lui payer. A cette époque, elle retourna chez madame de Ferriol, avec laquelle elle eut beaucoup à souffrir. Aussi peu délicate que son beau-frère, elle reprocha presque aussitôt à la jeune Circassienne que ses dons étaient beaucoup trop considérables. Aïssé lui répondit en brûlant devant elle le billet qui lui avait été laissé par *son maître*, et madame de Ferriol profita bassement du sacrifice. Si elle avait cédé à la violence auprès d'un

vieillard dépravé, son ame du moins n'était pas corrompue; le Régent la vit chez madame de Parabère, et dut être fort étonné de rencontrer chez elle une vertu à laquelle il ne croyait pas, et encore moins dans cette société. Il fit des avances et des promesses à madame de Ferriol, qui persécuta la jeune fille avec indécence pour qu'elle se rendit aux vœux du prince. Mais Aïssé résista si constamment aux offres même les plus brillantes, qu'on fut obligé de renoncer à la vaincre. Son unique passion fut pour le chevalier d'Aydie, qu'elle connut chez madame du Deffant. L'amant, chevalier profès de l'ordre de Malte, voulait se faire relever de ses vœux pour épouser sa maîtresse. Mais Aïssé ne voulut point déshonorer son amant par un mariage aussi bizarre aux yeux du monde. Elle n'ignorait pas que le public la considérait comme ayant appartenu à M. de Ferriol. Elle eut du chevalier une fille que madame de Villette, nièce de madame de Maintenon, et devenue lady Bolingbroke, emmena avec elle à Londres, et ramena ensuite au couvent près de Sens, où elle fut élevée aux frais de son père, qui la maria dans la suite, et lui laissa toute sa fortune. Aïssé mourut en 1733, âgée de 38 ans, consumée par les chagrins dont elle était abreuvée chez madame de Ferriol, et par beaucoup de femmes qui s'arrogeaient des droits sur une personne sans protection et sans famille. Elle avait de plus à vaincre son amour pour le chevalier, amour auquel elle avait renoncé après la naissance de sa fille, et duquel elle ne lui donna plus aucune preuve, quoiqu'ils se vissent souvent; ce qui augmentait leur tourment réciproque. « Qu'il est difficile, disait-elle, d'éteindre une passion aussi violente, et qui est entretenue par le retour le plus flatteur. Je ne puis vous dire le sacrifice que je fais; il me tue. » Ses lettres sont adressées à madame de Calandrini, femme du résident de Genève à Paris, et qui, de retour dans sa patrie, entretenait toujours avec elle une correspondance d'amitié. Ces *Lettres* ont été imprimées d'abord seules avec quelques notes de Voltaire, Paris, 1787, 1 vol. in-8°; ensuite avec celles de mesdames de Villars, de La Fayette et de Tencin, Paris, 1806, 3 vol. in-8°. Son style est noble sans affectation, pur sans pédanterie: sa manière de narrer est facile, touchante et ne manque pas de piquant. Si elle ne mérite pas de prendre, parmi les littérateurs, un rang qu'elle n'a point ambitionné, l'héroïsme de sa conduite lui assure le souvenir des personnes sensibles, et l'estime des femmes assez fortes de leur propre vertu pour considérer sous leur véritable point de vue des faiblesses dont on a rarement triomphé comme elle, aux dépens de son bonheur et de sa vie. On trouve dans ces mêmes lettres des détails sur des femmes célèbres par leurs galanteries. Il y en a aussi quelques-uns sur la mort de mademoiselle Le Couvreur, mais qui sont démentis par une note de Voltaire.

AISTULPHE. *Voyez* ASTOLPHE.

AITON (GUILLAUME), était né en 1731, près d'Hamilton, dans le comté de Lanarck. Instruit dans la culture des jardins, il vint à Londres chercher de l'emploi. En 1759, à la recommandation de Philippe Miller, célèbre botaniste, il devint surintendant

du jardin botanique du roi à Kew. Il contribua beaucoup à l'enrichir, et bientôt il eut la conduite des jardins d'agrément et des potagers. En 1789, il a publié à Londres son *Hortus Kewensis*, 3 vol. in-8°, et il est mort en 1793. Le roi a nommé son fils aux deux places qu'il avait occupées.

AITZEMA (Foppe Van), gentilhomme de la province de Frise, fut chargé par les Etats-Généraux de plusieurs missions en Allemagne. Il fut traversé par la France et par la Pologne ; et le peu de succès qu'il obtint fut cause qu'il fut traduit par les Etats devant une commission. Le résultat de l'enquête fut en sa faveur ; mais après une seconde négociation qu'il fut chargée de suivre, il fut accusé de s'être montré partisan outré de l'Autriche, et les Etats instruisirent son procès. Cette fois, il s'enfuit à Prague, puis à Vienne, où il mourut peu après. Il avait publié en 1607 des Dissertations sur le droit civil.

AITZEMA (Léon van), neveu du précédent, naquit à Dockum en Frise, l'an 1600, d'une famille noble. Les villes anséatiques le firent leur résident à La Haye, où il mourut en 1669, avec la réputation d'un honnête homme, d'un bon politique, et d'un savant aimable. Il nous reste de lui une *Histoire des Provinces-Unies*, en hollandais, imprimée à S'graven-Hage, 1669-1671, 7 vol. in-fol., et au même lieu, 1657-1669, 14 vol. in-4°, auxquels on ajoute la *Relation de Munster*, 1671, in-4°, qui forme le 15° vol., et qui précédemment avait été traduite en latin, et publiée chez les Elzévirs, à Leyde, en 1654, in-4°. L'histoire de Hollande, de Van Aitzema, est estimable par les actes publics qu'elle renferme depuis 1621 à 1669. On a donné une continuation de cette histoire, qui va jusqu'en 1692. C'est en partie dans Aitzema qu'on a puisé l'Histoire des Provinces-Unies, Paris, 1757-71, 8 vol. in-4°. On a encore de cet écrivain : *Poemata juvenilia*, Franekeræ, 1617, in-4° assez rare, qu'il publia à l'âge de seize ans.

AIUTAMICHRISTO (Elisabeth), noble Sicilienne, naquit à Palerme, et fut distinguée par sa beauté et l'agrément de son esprit. La poésie occupa ses loisirs, et ses pièces furent insérées dans les recueils du temps. Elle mourut en 1580 ; on voit son tombeau dans la chapelle Saint-Hyacinthe des dominicains de Palerme.

AJALA (Martin Perez de), né dans le diocèse de Carthagène, en 1504, de parens obscurs, enseigna d'abord la grammaire pour nourrir sa famille. Ayant ensuite été ordonné prêtre, et s'étant fait connaître à Charles V, cet empereur l'envoya, en qualité de théologien, au concile de Trente, et lui donna successivement deux évêchés, et enfin l'archevêché de Valence. Ce prélat savant et zélé gouverna son diocèse en digne pasteur, et mourut l'an 1566. On a de lui un Traité latin des *Traditions apostoliques*, en 10 livres, Paris, 1562, in-8°, et *De verâ ratione christianismi instructio*, Cologne, 1554, in-12.

AJALA (Balthazar), natif d'Anvers, a écrit sur la *discipline militaire*. Il avait pour parent Gabriel Ajala, savant médecin du 16° siècle.

AKAKIA (Martin), professeur de médecine dans l'université de Paris, et un des princi-

paux médecins de François Ier, était né à Châlons-sur-Marne. Il a traduit : *Ars medica quæ est ars parva;* et *De ratione curandi*, de Galien. Le dernier est accompagné d'un *Commentaire*. Ce docteur mourut en 1551.

AKAKIA (Martin), fils du précédent, médecin et professeur royal en chirurgie, mort en 1588, âgé d'environ quarante-neuf ans. Il est auteur d'un traité, intitulé : *Consilia medica*, 1598, in-fol. Plusieurs prétendent que cet ouvrage, ainsi que celui qui traite des maladies des femmes, et qui lui est généralement attribué, appartient à son père. Il y a eu d'autres médecins dans cette famille.

AKATA, femme du major Lambert, ami de Cromwel, parvint, par ses intrigues et sa beauté, à se faire aimer du protecteur d'Angleterre. Long-temps il ne put résister à aucun de ses désirs, et lui fit confidence des desseins les plus secrets. Akata, jeune et volage, dédaigna bientôt l'homme puissant pour l'homme aimable et moins sérieux. Henri Rich, comte de Hollande, devint le rival heureux de Cromwell. Celui-ci, dégoûté de tout commerce amoureux, ne connut plus que l'ambition.

AKBAR, grand-mogol, ami des lettres et protecteur des savans, a fait écrire, sous son inspection immédiate, par son premier visir Aboul-Fazel, un magnifique ouvrage qui renferme une description aussi exacte que détaillée de tout l'Hindoustan, l'*Ayïn-Akbery*, dont nous devons au savant anglais, M. Gladwin, un extrait exact et bien fait, imprimé d'abord à Calcutta, 1783-86, 3 vol. in-4°, puis à Londres. M. Langlès en possède l'exemplaire même qui fut présenté à l'empereur Akbar, et qui, enlevé de la bibliothèque impériale de Dehli, dans une des dernières révolutions qui ont achevé la ruine de l'empire mogol, lui a été donné par le colonel de Polier. Toutes les pages en sont sablées d'or; on y trouve les portraits d'Akbar et de Djianguyr son fils: il est relié en laque, et forme un petit in-fol. *Voyez Recherches sur la découverte de l'essence de rose*, par Langlès, pages 18 et 19. L'*Ayïn-Akbery* fut composé, comme on le voit dans l'ouvrage même, la 14e année lunaire du règne d'Akbar, ou l'an 977 de l'hégire; de l'ère vulgaire 1569-70. Kamgar-Hbocein a écrit les faits et gestes de Djianguyr. Cet ouvrage, ainsi que les *Touzoúk Djianguyri* (ou *Commentaires de Djianguyri*), a été consulté avec fruit par Gladwin, dans son Histoire de l'Indostan. *Voyez* Langlès, ibid., pag. 29, 31, 33.

AKBÉ, général musulman, se distingua par ses faits d'armes sous le calife Omar, qui lui fut redevable d'une partie de ses vastes conquêtes. Il soumit surtout les tribus belliqueuses des Bérébères, qui se défendirent long-temps contre les vainqueurs des Maures. Akbé, après leur avoir donné sa loi et sa croyance, s'avança jusqu'aux extrémités de l'Afrique occidentale. Il ne s'arrêta qu'aux bords de l'Océan: là, plein de l'enthousiasme de l'héroïsme et de la religion, il poussa son cheval dans la mer, tira son sabre, et s'écria: Dieu de Mahomet, tu le vois! sans cet élément qui m'arrête, j'irais chercher des nations nouvelles pour leur faire adorer ton nom!»

AKENSIDE (Marc), poète

et médecin anglais, né à New-castle en 1721, fut destiné d'abord à l'état de ministre presbytérien; mais son goût l'entraîna bientôt vers la médecine. Il perfectionna à l'université de Leyde ses études commencées à celle d'Edimbourg, et reçut le grade de docteur, en 1744. Le plus considérable de ses ouvrages est un *Traité sur la Dyssenterie*, écrit en latin avec beaucoup d'élégance, et imprimé séparément en 1764. Il a publié encore une *Dissertation inaugurale sur l'origine et la croissance du fœtus humain.* Dans cette même année, il donna des preuves d'un talent peu commun pour la poésie, dans un ouvrage intitulé: *des Plaisirs de l'imagination*, qui ne tarda pas à être suivi d'un *Recueil d'odes*. On a de lui quelques autres opuscules; il travaillait à une retouche de son poème sur *les Plaisirs de l'imagination*, quand une fièvre putride l'enleva, à l'âge de quarante-neuf ans, le 23 juin 1770. Ses œuvres poétiques ont été imprimées à Londres en 1772, en 1 vol. in-4°; on a publié une très-belle édition *des Plaisirs de l'imagination*, London, 1798; une traduction par d'Holbach, Amsterd. et Paris, 1769, in-12.

AKBÉH, gouverneur arabe de l'Espagne, sous le calife Achem, l'an 735 de J.-C., rétablit la paix en Espagne. Il voulut ensuite porter la guerre en France. Il y entra avec une armée nombreuse, et vint à Avignon. Mais la valeur de Charles Martel le fit bientôt repentir de ses desseins. A son retour en Espagne, il trouva les Maures révoltés, et fut assassiné en 740.

AKERBLAD, né en Suède, et mort le 13 février 1819, à Rome, où il s'était fixé, était encore dans la force de l'âge lorsqu'il fut enlevé aux lettres. Il était connu dans toute l'Europe comme un des plus profonds philologues.

AKIBA, un des principaux docteurs hébreux du collége de Tibériade, dans le 2ᵉ siècle de l'Eglise, garda des troupeaux jusqu'à l'âge de quarante ans: mais la fille de son maître lui ayant promis de l'épouser, s'il devenait savant, l'amour le fit docteur. Ce rabbin, fanatique comme la plupart de ses confrères, se jeta dans le parti du faux messie Barcochébas, et lui appliqua cette prophétie de Balaam: *Orietur Stella ex Jacob*, etc. Il excita les Juifs à la révolte, en leur citant les prophètes, et commit avec eux des cruautés qui le firent condamner à la mort par l'empereur Adrien, l'an 135 de J.-C. Il avait alors, dit-on, cent vingt ans. Sa femme, ses enfans et ses disciples furent aussi massacrés. Les rabbins lui attribuent le livre de *la Création*, qu'il mit sous le nom d'Abraham.

AKERMAN, graveur suédois, a confectionné, au commencement du 18ᵉ siècle, à Upsal, où il avait établi une fabrique, des globes célestes et terrestres qui ont été recherchés dans tout le nord de l'Europe.

AKOUI, général tartare, et premier ministre de Kienlong. Quoique issu d'une famille de distinction, il vivait obscur, cultivant les lettres. Un hasard favorable le fit connaître du ministre, qui, l'ayant employé dans une mission secrète, le fit goûter à l'empereur. Son activité, sa prudence et sa valeur ne s'étant démenties dans aucune des occasions où on l'avait employé, l'empereur conçut pour lui la plus

grande estime. Il le chargea en chef de l'importante expédition pour la conquête du pays des Miao-Issé, peuple soumis à deux princes différens, habitant des montagnes inaccessibles, qui depuis deux mille ans bravait la puissance chinoise, descendait souvent dans la plaine pour y exercer des brigandages, et avait détruit en dernier lieu une armée de 40,000 mille hommes qu'on avait envoyée pour le soumettre. Le choix d'un officier jusqu'alors subalterne étonna tout le conseil; mais l'événement justifia l'heureuse sagacité de l'empereur. Ce fut dans cette expédition qu'Akoui développa son génie, et montra que dans les entreprises difficiles et périlleuses, la prudence est presque toujours couronnée du succès. Sans entrer dans le détail des précautions qu'il employa, il suffira de dire que son premier soin fut d'assurer des vivres, de faire transporter à bras d'hommes, dans des lieux inaccessibles, le métal nécessaire à la fonte des canons, de conserver toujours ses derrières libres. Akoui ne précipitait rien. Il restait deux ou trois mois au pied d'un rocher : il attendait du temps, d'un brouillard, l'occasion de le faire escalader par ses soldats : jamais enfin il ne reculait. Ce fut en suivant avec persévérance ce plan si bien combiné, qu'il parvint à dompter ces sauvages montagnards. L'un des deux princes périt dans cette guerre, l'autre fut pris et mené à Pekin avec toute sa famille. Cette conquête eut lieu en 1776. L'empereur accorda à Akoui des honneurs extraordinaires : il alla au-devant de lui, et le ramena triomphant dans Pekin. En 1777, il le nomma premier ministre. Il lui conserva depuis toute son amitié et sa confiance, le chargea de plusieurs autres missions honorables et importantes, dont il s'acquitta avec le même bonheur. On ignore l'année de sa mort.

ALABASTER (Guillaume), théologien anglais, né au 16[e] siècle, dans le comté de Suffolk. Étant en Espagne il embrassa la religion catholique, qu'il abandonna à son retour en Angleterre. Il a interprété l'écriture dans des ouvrages latins d'après les rêveries de la cabale rabbinique. Il mourut en 1640.

ALACHIS ou ALAHIS, duc de Trente. *Voyez* Cunibert.

ALACOQUE (Marguerite-Marie), née en 1645 à Lauthacour en Bourgogne, prétendit, à l'âge de 10 ans, avoir des apparitions et des extases, et se dévoua dès-lors à la contemplation. En 1671, elle entra au monastère de la Visitation de Sainte-Marie de Paray-le-Monial, en Charolais. Elle fut admise au noviciat après trois mois d'épreuve, et parut un modèle de soumission et de patience. Elle laissa néanmoins voir des singularités et des bizarreries. Elle mourut le 17 octobre 1690, après avoir servi à répandre la dévotion au cœur de Jésus. L'archevêque de Sens, Languet, a donné sa vie, et y a joint quelques-uns de ses écrits. *Voyez* Languet.

ALADIN, huitième prince d'Anatolie, parvenu au trône en 1219, s'est rendu célèbre par la conquête de la Caramanie, et le rétablissement des villes de Shivas et d'Iconium. Des revers suivirent ce succès : il fut vaincu par les Tartares, et mourut en 1236.

ALAGON (Claude), de Mérargues en Provence, procureur-

syndic de cette province, ayant rêvé que son nom d'Alagon était le même que celui d'Aragon, et qu'il appartenait à cette maison illustre, projeta, avec le secrétaire de l'ambassadeur d'Espagne, d'introduire les Espagnols dans Marseille. Un forçat des galères, à qui il avait communiqué son dessein, le découvrit au duc de Guise. Alagon, convaincu de son crime, eut la tête tranchée à Paris en 1605. Elle fut envoyée à Marseille, dont Alagon devait être viguier l'année suivante, pour être exposée sur une des portes de la ville.

ALAGONA (Arteloucne de), chambellan du roi de Sicile dans le 15e siècle, publia un traité sur la chasse aux oiseaux, sous le titre de *Traité de volerie*. Il fut imprimé à la suite de celui de Franchière et de Fouilloux, à Poitiers en 1587, et à Paris en 1628, in-4° avec figures.

ALAHAMARE, premier roi de Grenade en 1237. Sur le déclin de l'empire des Almohades, chaque homme un peu distingué se rendait maître de son gouvernement. Alahamare, à leur exemple, se fit élire roi par les habitans d'Archone, dont il était gouverneur, et se rendit maître de plusieurs villes, entre autres de Grenade, où il établit sa domination. Ses successeurs y régnèrent paisiblement jusqu'en 1492, qu'ils furent détrônés par Ferdinand et Isabelle.

ALAIME (Marc-Antoine), nommé mal à propos *Alçaime* par Moréri, né en Sicile, y devint un médecin célèbre. En 1624, le roi de Naples le nomma son premier médecin, et l'institut de Bologne lui offrit la chaire de professeur en médecine; mais il ne voulut point quitter sa patrie. Alaime se distingua par son zèle et les services importans qu'il rendit aux Napolitains affligés de la peste. Il mourut en 1662. Ses principaux ouvrages sont: I. Un *Traité sur la guérison des ulcères*. II. Un *Discours sur les préservatifs des maladies contagieuses*. III. *Consultations médico-légales*.

ALAIN, prétendu roi des Alains, inconnu dans l'histoire, dont on avait voulu faire un personnage sur la foi d'une médaille fausse, *Voyez* le Mercure de France, juillet 1724, pag. 1447.

ALAIN ou ALMAIN, dit *le grand*, (major), entra de bonne heure dans le monastère de Clairvaux, du temps de Saint Bernard. Sa conduite le fit nommer premier abbé de la Rivour, dans le diocèse de Trèves. Il en fut tiré en 1151, pour occuper le siége épiscopal d'Auxerre, auquel il renonça au bout de seize ans pour retourner à Clairvaux, où il mourut en 1181. Il nous reste de cet écrivain: I. *Vita Sancti Bernardi, præmissa operibus ejusdem sancti edit. à Mabillonio, ann.* 1667 et 1690. II. *Testamentum hujus Alani, conditum ann.* 1182, *extat inter miscellanea Nic. Camuzatii. Explicationes in prophetias Merlini angli*, divisée en 7 livres, et imprimée à Francfort, 1608, in-8°.

ALAIN DE LISLE, surnommé le *Docteur universel*, né au milieu du 12e siècle, non à Lille en Flandre, comme le précédent, mais à Lisle, département de Vaucluse, ou à Lisle (Gironde). Il vint à Paris de bonne heure, et fut reçu docteur. Il est faux qu'il ait été frère lai à Citeaux, et appelé au concile de Latran. Il ne vécut pas plus d'un siècle, comme on l'a dit, mais il mourut dans les premières années

du 13e. Ses ouvrages en prose et en vers ont été imprimés à Anvers, en 1654, in-fol. — Il y a eu un autre ALAIN, célèbre jurisconsulte, au 13e siècle. Il vivait à Bologne, et prit aussi le titre d'*universel*, que ses admirateurs lui décernèrent.

ALAIN (RENÉ ou ROBERT), né à Paris en 1680; il y mourut le 22 décembre 1720, âgé de 40 ans. Quelques biographes le regardent comme auteur de plusieurs comédies; mais il paraît certain qu'il n'a composé que celle de l'*Epreuve réciproque*, donnée en 1711, et à laquelle on prétend que Legrand eut part. Alain était fils d'un sellier, et exerça lui-même cette profession, quoiqu'il fût destiné à l'état ecclésiastique. Ce qui fit dire à Lamothe, au sujet de sa pièce qu'il trouvait trop courte, qu'*il n'avait pas assez alongé la courroie*.

ALAIN (GUILLAUME), nommé le *Cardinal d'Angleterre*, parce qu'il était né dans la province de Lancastre, fut d'abord chanoine d'Yorck. Son opposition aux vues d'Elisabeth l'obligea de se réfugier dans les Pays-Bas, et de là à Reims, où il eut un canonicat. La pourpre romaine fut le prix de son mérite, en 1587. Il fut un des réviseurs de la *Bible de Sixte V*, qui le fit cardinal. Il a écrit sur les matières controversées entre les catholiques et les protestans. Ce savant cardinal mourut à Rome en 1594, âgé de 63 ans. Ses ouvrages sont: I. *Nouveau Testament*, traduit en anglais en 1582. II. *De Sacramentis in genere et de Eucharistiâ libri tres*, Antverpiæ, 1576, in-4°, et 1603, in-4°. III. *Ad persecutores Anglos, pro Catholicis*, etc., 1584, in-8°. Cet ouvrage avait d'abord été fait en anglais; Alain le traduisit en latin. IV. *Lettera scritta al cardinale Alano, con la risposta, tradotta dall' inglese in ital.*, Roma, 1588, in-4°.

ALAIN (NICOLAS), médecin de Saintes, a écrit *de Santonum regione et illustrioribus familiis*, in-4°, petit format de 39 pages, publié, après la mort de l'auteur, par Jean Alain, son fils, en 1598. — Il ne faut pas confondre ce médecin saintongeois avec Nicolaus ALENUS, poète latin, anglais de naissance, auteur du poème intitulé: *Jupiter Pheretrius*, de *quatre Eglogues*, et d'une *Traduction en vers latins des phénomènes d'Aratus*, qui ont été imprimés à Paris, en 1 vol. in-4°. en 1561.

ALALEONA (JOSEPH), de Macérata, naquit le 20 mai 1670, et fut professeur de droit dans sa patrie. En 1721, l'Université de Padoue le désigna pour remplir la chaire de droit civil. Il mourut dans cette ville, le 5 avril 1749. Il a laissé une *Lettre critique* fort estimée, sur les *Considérations* du marquis Orsi, au sujet du livre français de la *manière de bien penser*; un *Discours mêlé de poésie, sur la princesse Violante de Toscane*; un ouvrage intitulé: *Prælectio ad tit. de hæredit. quæ ab intestat*; quelques *Dissertations*, des *poésies*, et des *écrits de différens genres*. On trouve son éloge dans l'Histoire littéraire d'Italie, t. 1, livre 3, pag. 325.

ALAMANDE (PHILIPPE), femme de François III du nom, baron de Sassenage, mort en 1447, et qui fut mère de Jacques de Sassenage, premier du nom, et premier écuyer de Louis XI. Cette dame eut, dans les temps malheureux du 15e

siècle, une bibliothèque assez nombreuse, à en juger par le nombre de manuscrits où elle a apposé sa signature. Le manuscrit n° 1830 de l'abbaye St.-Germain, à présent à la bibliothèque du Roi, est un de ceux qui ont été en sa possession. Elle mourut en 1478.

ALAMANNI (Louis), gentilhomme florentin, et célèbre poète italien, naquit le 28 octobre 1495. Étant entré dans une conspiration contre le cardinal Jules de Médicis (depuis pape sous le nom de Clément VII), qui gouvernait alors la république de Florence, il fut obligé de se réfugier en France. Il y fut bien accueilli de François Ier, qui le combla de bienfaits, et le choisit pour son ambassadeur auprès de Charles-Quint, en 1544. Parmi les poésies qu'Alamanni avait composées à la louange de François Ier, était un dialogue satirique où le coq disait à l'aigle :

Aquila grifagna
Che per più divorar due becchi porta.

L'empereur avait lu cette pièce. Lorsqu'Alamanni eut son audience, il débita un long discours plein de louanges emphatiques, et dont toutes les périodes commençaient par le mot *aquila*. Charles-Quint ne répondit à cette harangue que par ces mots :

Aquila grifagna
Che per più divorar due becchi porta.

Cette réponse ne déconcerta pas l'ambassadeur. « Sire, dit-il sur-le-champ à Charles-Quint, quand j'ai écrit les vers que vous me citez, je l'ai fait en poète, à qui il est permis de mentir. A présent je parle en ambassadeur, qui ne dois dire que la vérité. J'étais alors un jeune homme, je pense aujourd'hui en homme mûr. Cette répartie plut à l'empereur, qui lui dit mille choses obligeantes. On attribue la même réponse à Waller, parlant à Charles II. Alamanni fut également en faveur auprès de Henri II, successeur de François Ier, qui l'employa en diverses négociations pour lesquelles Alamanni n'avait pas moins de talent que pour la poésie. Il mourut le 18 avril 1556, et fut inhumé dans l'église des Cordeliers de Paris. Catherine de Médicis, qui l'estimait, lui avait donné le titre de son maître d'hôtel. Nous avons de lui : I. Le poème de *Girone il Cortese*, qui n'est qu'une traduction en vers, du roman de *Giron le Courtois* : l'édition la plus recherchée est celle de Paris, 1548, in-4°. II. Un autre poème *Della Coltivazione* ou *poème de l'agriculture*, Robert Étienne, 1546, in-4°, que les Italiens mettent à côté des Géorgiques. Il est divisé en six livres. C'est le plus beau fleuron de la couronne de ce poète. Il est rempli d'imitations élégantes de Virgile, et de traductions en beaux vers libres (*sciolti*), des meilleurs préceptes donnés en prose par Columelle, Varron, Pline et d'autres auteurs. Les meilleures éditions de ce poème, furent faites à Paris, par Henri Étienne, en 1546, in-4° ; à Florence, par Philippe Junte, en 1590, in-8°, et à Padoue, par Comino, en 1718, in-4°. Cette dernière contient en outre le poème des Abeilles, de Jean Rucellaï. III. L'*Avarchide*, poème. IV. La comédie de *Flore* et la tragédie d'*Antigone*. V. Un *Discours sur la milice de Florence*. VI. Des *Poésies* de divers genres, rassemblées sous le titre d'*Opere Toscane*, dans un recueil en 2 vol. in-8°, dont la meilleure édition

est de Florence, chez les Junte, en 1552, pour le 1er tome, et pour le 2e, Lyon, chez Gryphe, même année..... Le Père Nicéron a donné de Louis Alamanni, un article curieux dans ses Mémoires, tome 13. — Il ne faut pas le confondre avec ALAMANNI son parent, dont les *Poésies burlesques* ont été imprimées avec celles de Burchiello et autres, à Florence, en 1552, in-8°, ni avec Baptiste ALAMANNI son fils, qui devint évêque de Mâcon, et qui a publié quelques *Lettres* et quelques *Sonnets*.

ALAMANNI (JOSEPH), né à Milan, de la compagnie de Jésus, mort à Asti en 1572. Il a écrit : I. L'*Histoire de l'image miraculeuse de la Vierge de Mondovi*. II. *Traité de la Sagesse chrétienne*.

ALAMANNI (CÔME), frère du précédent, né à Milan, en 1559, jésuite, fut un admirateur si outré des écrits de Saint Thomas, qu'il soutint que toute la philosophie ancienne et moderne y était contenue, et qu'on ne devait jamais lire que Saint Thomas. Son ouvrage fut imprimé à Pavie, en 1608, sous ce titre : *Summa totius philosophiæ ex Thomâ*, etc., Paris, 1718-23. Alamanni est mort en 1634.

ALAMANNI. *Voy.* ALEMANNI.

ALAMANON (BERTRAND). *Voy.* BERTRAND.

ALAMAR, roi de Grenade en 1237, mourut en 1273. Son fils aîné, Mahomet Miramouth, lui succéda.

ALAMIR, prince de Tharse, prit le nom de calife dans le 9me siècle. Il entra dans les provinces de l'empire à la tête d'une formidable armée de Sarrasins, qui y firent de grands ravages. André Scythe, gouverneur du Levant, voulant s'opposer à leur furie, ce prince barbare lui envoya dire que « s'il lui donnait bataille, le fils de Marie ne le sauverait pas de ses mains. » Ce blasphème ne demeura pas impuni, car le jour du combat, ce gouverneur prit la lettre du Sarrasin, et l'ayant fait attacher à une image de la Vierge pour servir d'étendard, son armée, enflammée par le double motif de la vengeance et de la religion, vainquit les ennemis et en fit un grand carnage. Alamir fut pris, et eut la tête tranchée.

ALAMOS (BALTHASAR D') Castillan, entra au service d'Antoine Perez, secrétaire d'état de Philippe II, dont il partagea la disgrace. Après avoir resté onze ans en prison, il obtint sa grace de Philippe III, et fut employé par Olivarès, ministre de Philippe IV. Il mourut dans un âge avancé au milieu du 17e siècle. On a de lui une *Version* de Tacite, assez estimée, avec un *Commentaire* qui l'est moins. Elle fut imprimée à Madrid en 1614, et traduite en italien par Canini.

ALAMUNDAR, roi des Sarrasins, fit des courses dans la Palestine l'an 509, et fit mourir des solitaires qui vivaient dans le désert. Les miracles qu'il vit, dit-on, opérer par les chrétiens, le touchèrent si fort, qu'il demanda à être reçu parmi eux. Lorsqu'on le préparait à recevoir le baptême, les acéphales, disciples de l'hérésiarque Sévère, résolurent de l'attirer à leur secte. Ces hérétiques confondaient les deux natures en J.-C.; d'où il s'ensuivait que la nature divine avait souffert, et était morte sur la croix. Ils envoyèrent à Alamundar des évêques de leur parti, pour l'engager à recevoir le bap-

tême de leurs mains; mais le nouveau catéchumène, méprisa leurs persuasions, et se servit d'un trait ingénieux pour jeter du ridicule sur leur opinion. Il feignit d'avoir reçu des lettres par lesquelles on lui apprenait la mort de l'archange Saint Michel, et leur envoya des gens pour apprendre d'eux, ce qu'ils pensaient de cette nouvelle. Comme elle leur parut autant impossible qu'elle était absurde, il leur dit : « S'il est donc vrai qu'un ange ne saurait ni souffrir, ni mourir, comment voulez-vous que J.-C. soit mort sur la croix, puisque selon vous il n'a qu'une nature, qui, étant divine, est impassible? »

ALAN, abbé de Farfa, en Italie, composa, dans le 8me siècle, un *Recueil d'Homélies*, dont Bernard Pez a publié la préface dans son *Thesaur. Anecdot.*, t. 6, part. 1, p. 83.

ALAN, de Lynn, théologien anglais du 15e siècle, né en cette ville. Il avait pour ses lectures, une méthode qui pourrait être fort utile. Il faisait des tables raisonnées des livres qu'il lisait. Il a laissé différens ouvrages de théologie. On ne connaît pas l'année de sa mort.

ALAN, ALLEN ou ALLYN (GUILLAUME), cardinal, né à Rossal, dans le Lancashire, en 1532, fit ses études à l'université d'Oxford, et fut nommé en 1558, chanoine d'York. D'un caractère ardent, et nourri dans les principes de la communion romaine, il se sentit embrasé de zèle pour le soutien des vérités catholiques. Marie, favorable au catholicisme, venait de mourir, et la reine Elisabeth lui succédait, avec des sentimens bien opposés. Alan, ayant déjà publié quelques livres en faveur des dogmes de l'église romaine, fut obligé de sortir du royaume. Il vint à Louvain, et y fut mis à la tête du collége anglais. Le dérangement de sa santé l'obligea de retourner en Angleterre, pour y prendre l'air natal. Il y composa quelques écrits de controverse, qui furent déférés au gouvernement. Il se vit obligé de fuir de nouveau. De retour en Flandre, il professa la théologie à Malines, prit le bonnet de docteur à Douay, et obtint successivement un canonicat de Cambray et de Reims. Il continuait d'écrire contre les innovations anglicanes, et trouvait le moyen d'introduire ses livres en Angleterre, non sans danger pour ceux qui s'en chargeaient. Un jésuite fut pendu pour avoir tenté d'en faire entrer quelques-uns. Alan ne se borna pas à attaquer l'église anglicane par ses écrits, il fut, dit-on, un de ceux qui contribuèrent le plus à déterminer le cabinet de Madrid à équiper la fameuse *armada*, pour aller détrôner Elisabeth et rétablir le catholicisme en Angleterre. L'entreprise échoua; mais le zèle d'Alan fut récompensé d'un chapeau de cardinal. Il alla s'établir à Rome, où il servait de sa bourse et de son crédit les Anglais fidèles à leur religion, que la persécution forçait de s'expatrier. Il mourut dans cette ville en 1574, avec la réputation d'un habile et zélé controversiste. Il a laissé : I. *Défense de la doctrine catholique, au sujet du purgatoire et de la prière des morts*, Anvers, 1565. II. Un écrit apologétique, intitulé : *Courtes raisons pour la foi catholique.* III. *Défense du pouvoir légitime et de l'autorité du sacerdoce pour la rémission des*

péchés, avec un supplément sur la confession et les indulgences. IV. Un écrit *sur les Sacremens.* V. Un autre *sur le culte des Saints et de leurs reliques*, etc.

ALAND (sir John Fortescue), juge anglais, né en 1670, de l'ancienne famille de Fortescue, en Devonshire. Il prit le nom d'Aland, par égard pour sa femme, fille aînée d'Henri Aland, de Waterford, en Irlande. Il fut élevé à Oxford, d'où il vint à Inner-Temple, et parut au barreau en 1690. En 1714, il fut nommé solliciteur général par le prince de Galles, et ensuite par le roi : en 1717, baron de l'échiquier, et, l'année suivante, l'un des juges de la cour du banc du roi. A l'avènement de Georges II, il perdit cette place, on ignore par quelle raison. En 1728, il fut fait juge des plaids communs, place qu'il résigna en 1746, et alors il fut créé pair d'Irlande. C'était un très-habile légiste et un juge impartial. Il publia, en 1714, le traité de son aïeul sir John Fortescue, *Sur la monarchie absolue et la monarchie tempérée.* Depuis sa mort, on a imprimé ses *Rapports*, qui ne sont pas sans mérite.

ALARD. *Voyez* Allard.

ALARD (François), d'une famille noble de Bruxelles, entra, d'après la volonté de son père, zélé catholique converti, dans l'ordre de Saint-Dominique; ayant lu secrètement les ouvrages de Luther, il s'évada de son couvent dans l'intention d'aller entendre ce réformateur; mais n'ayant pas de quoi suffire à son voyage, il revint à Bruxelles. Il y fut arrêté par sa mère, qui le dénonça à l'inquisition, et il fut condamné à mort. En attendant le jour de son supplice, il fut mis en prison, d'où il s'échappa comme par miracle. Après de grandes traverses et mille dangers, il se rendit dans le comté d'Oldenbourg, où il devint aumônier du prince. Il mourut curé de Wilster, dans le Holstein, en 1578. Son histoire est racontée par Nicolas Alard, mort à Hambourg, en 1756, dans sa *Decas Alardorum scriptis clarorum*, 1721, 8 vol.

ALARIC Ier, descendait d'une famille distinguée des Balthes, nation la plus illustre après celle des Amales. Il n'est question de lui dans l'histoire qu'en 395, époque où les Goths devinrent auxiliaires de l'empire, contre les Huns, sous le règne de Théodose-le-Grand. Ils rendirent à cet empereur de grands services dans cette guerre, mais ils apprirent en même temps à connaître la faiblesse de ce vaste corps, et furent tentés de l'attaquer. Ils ne trouvèrent dans la cour corrompue d'Occident que trop d'ambitieux disposés à seconder leurs projets. Alaric, sollicité par Rufin, tuteur d'Arcadius, après la mort de Théodose, conçut et exécuta le dessein d'envahir la Grèce. Il ravagea d'abord la Pannonie, la Macédoine et la Thessalie. Ses soldats détruisirent les plus beaux monumens des arts. Ils renversèrent les autels de Minerve et de toutes les divinités du paganisme, et firent disparaître pour jamais les chefs-d'œuvre de cette terre classique. Honorius, empereur d'Orient, dans l'impuissance de le chasser de l'empire, lui céda l'Illyrie. C'est à cette époque que ce prince barbare fut élevé sur le pavois, et reconnu roi des Visigoths. De plus grands projets

occupaient sa pensée. Maître de vastes provinces, il avait formé le dessein de conquérir l'Italie, qui, jusqu'alors intacte et riche encore des dépouilles du Monde, excitait la convoitise des Barbares du Nord. Honorius était un prince faible. Rome n'avait plus ses fidèles défenseurs. A l'approche des Goths, elle rappela ses vieilles bandes, barrière impuissante contre des essaims de Barbares, appelés par Alaric, des bords du Danube. Honorius abandonna Milan, et se réfugia dans Asti. Stelicon, son général, à la faveur des fêtes de Pâques, que les Goths, nouvellement convertis à l'arianisme, célébraient religieusement, les attaqua, et tailla en pièces leur infanterie. Les dépouilles d'Alaric et son épouse, tombèrent en son pouvoir. La bataille fut livrée à Plaisance, à 25 milles de Turin. Cependant Alaric, sans se déconcerter, marcha vers Rome, à la tête de sa cavalerie On lui rendit alors son épouse et ses trésors, et on eut la faiblesse de laisser se retirer d'Italie, celui qui, après sa défaite aurait dû n'en jamais sortir. Alaric souffrit dans cette expédition, mais il avait fait parcourir à ses soldats, un pays riche et fertile. Il leur avait appris le chemin de Rome, et le bruit de ses exploits attira bientôt sous ses bannières, les Barbares du Nord et du Midi. Bientôt il demanda des dédommagemens, et pendant les négociations, on égorgea en Italie, par l'ordre d'Honorius, ceux des sujets d'Alaric, qui y étaient établis. Bientôt les rives du Pô furent inondées de Barbares, qui demandaient vengeance, et pillèrent Aquilée. Honorius effrayé s'enferma dans Ravenne. Tout fuyait devant Alaric, marchant sans obstacle vers Rome. Un saint ermite vint au-devant de lui, et osa le menacer de la colère céleste : « Je sens en moi, lui répondit le roi des Goths, quelque chose qui me porte à détruire Rome. » Cette capitale fut bientôt investie, et n'eut d'autre espoir que dans les supplications et dans les prières. Alaric en parut touché, et promit de se retirer moyennant une contribution de 5000 livres pesant d'or; 30,000 livres d'argent, 4000 robes de soie, 3000 pièces de drap fin écarlate, et 3000 livres de poivre. Enrichi des dépouilles des Romains, Alaric vint établir son quartier d'hiver dans la Toscane. Honorius fit des propositions dictées par la crainte, auxquelles un reste d'orgueil de sa grandeur passée l'empêcha de donner suite. Alaric ne put supporter tant de bassesse et de hauteur à la fois. Rome attaquée de nouveau, livra de nouveau ses trésors pour ne point devenir la proie des flammes. Attale fut revêtu par Alaric, de la pourpre impériale, et bientôt après, en fut dépouillé par le vainqueur, en présence des Goths et des Romains. Rome fut attaquée pour la 3ᵉ fois, et vit flotter sur ses remparts, les drapeaux des Barbares. Le pillage dura trois jours, et dans ce court espace, cette orgueilleuse maîtresse du Monde perdit les richesses qu'elle avait amassées, pendant les neuf siècles qui venaient de s'écouler. Tous les maux qu'elle avait fait endurer à l'univers, fondirent à la fois sur elle, et vinrent l'accabler. Les Goths cependant, au milieu de l'ivresse du triomphe et de la débauche, respectèrent les églises

qui furent un asile inviolable, où un grand nombre de Romains, conservèrent leur vie et leurs richesses. Alaric, craignant pour ses soldats le séjour de Rome, se hâta de les en faire sortir. Il avait projeté de s'emparer de la Sicile, et de passer en Afrique: il équipa une flotte où il fit embarquer la plus grande partie de ses troupes. Mais une tempête furieuse s'étant élevée dans le Phare, cette flotte fut forcée de rentrer, ce qui affligea tellement Alaric, qu'il mourut subitement à Cosenza dans la Calabre. Ses troupes, qui l'aimaient et le regrettaient beaucoup, lui élevèrent un tombeau au milieu de la rivière de Busento: ils remplirent ce tombeau de riches dépouilles, et donnèrent ensuite un libre cours à la rivière, après avoir massacré les captifs qui avaient été employés à détourner son cours. Cependant mille ans après, on retrouva le corps de ce redoutable chef des Visigoths, soudé entre deux boucliers et enseveli au milieu de la rivière. Alaric fut le moins barbare de tous les conquérans qui ravagèrent l'empire; il n'était pas sans modération. Il aurait peut-être été flatté de la gloire de fonder un grand état, mais à la tête d'un peuple turbulent et indiscipliné, il ne crut pas devoir réaliser ce dessein. Il trouva qu'il était plus facile de tout détruire. Son règne est une des époques mémorables de la décadence de l'empire romain. Il avait bien été nommé roi d'Espagne; mais il paraît qu'il n'en prit point possession, et que les Espagnols, par estime pour son courage, ne nommèrent point d'autre roi de son vivant. Il était beau-frère d'Ataulphe, dont il avait épousé la sœur. Celui-ci lui succéda au royaume d'Espagne.

ALARIC II, huitième roi des Goths en Espagne. Ce prince succéda à son père Evaric ou Euric, l'an 484. Le traité de paix que son père avoit fait avec les Français fut continué, et ce prince ne chercha que les moyens de l'entretenir. Outre l'Espagne, il possédoit de grandes et riches provinces dans la Gaule, le Languedoc, la Provence, et beaucoup d'autres pays entre l'Océan et la Méditerranée. C'est chez Alaric II que s'étoit retiré Syagrius, général romain, que Clovis avoit défait: Alaric eut la lâche cruauté de le livrer au vainqueur, qui le fit mourir. Cette basse condescendance ne put garantir Alaric des projets ambitieux de Clovis. Alaric II était allié aux rois Gondebaud et Théodoric. Ce dernier, considérant que Clovis prenait pour prétexte de s'agrandir par les pays situés dans la Gaule, qu'Alaric recevait les bandits qui quittaient le sien, et ses ennemis mêmes, lui fit remettre, par des ambassadeurs une lettre dans laquelle il lui représentait que, loin qu'Alaric fût son ennemi, il ne cherchait qu'à entretenir la paix avec lui. Clovis qui n'aspirait qu'à s'emparer des provinces qu'Alaric occupait dans la Gaule, loin de s'arrêter à cette lettre et aux observations de ses ambassadeurs, fit des préparatifs pour faire avancer ses troupes. Celles d'Alaric s'avancèrent aussi avec la résolution de tenir ferme, il soutint même le combat avec une grande bravoure; mais il y éprouva la faiblesse de ses troupes, et les ayant ramenées à la charge, Clovis le tua de sa propre main à Vouillé, près de Poitiers. Après cette victoire, Clovis occu-

pa facilement toutes les provinces de la Gaule. Son règne fut d'ailleurs glorieux. Quoique arien zélé, il ne persécuta point les catholiques. Il permit même aux prélats de célébrer le concile d'Agde en 506. Il fit quelques réglemens utiles, et veilla sur toutes les parties de ses états. Le recueil des lois connu sous le nom de *Code Alaric*, tiré en partie du Code Théodosien, fut publié par les ordres de ce prince.

ALARS ou ADELARD, prêtre d'Amsterdam, né dans cette ville en 1490, se rendit habile dans les langues grecque et latine. Il s'appliqua aussi beaucoup à l'étude des belles-lettres, qu'il enseigna à Amsterdam, à Cologne, à Utrecht et à Louvain, où il mourut en 1544, après avoir légué sa bibliothèque aux orphelins d'Amsterdam. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages sur la littérature et la controverse: ces derniers sont plus religieux que savans. On distingue celui qui est intitulé: *Selectæ similitudines, sive collationes ex Bibliis*, 3 vol. in-8°, Paris, 1543.

ALARY (Jean), fils d'un conseiller au grand-conseil, estimé de Catherine de Médicis, et de Henri III, qui l'avait chargé de plusieurs affaires importantes. On ne trouve de renseignemens sur cet auteur que dans ses propres ouvrages, d'après lesquels on peut conjecturer qu'il était natif de Toulouse, et ne vint à Paris qu'afin d'y poursuivre, en qualité d'aîné de sa famille, un procès qui lui causa de grands embarras. Ce fut pendant son séjour dans cette ville, en 1605, qu'il y publia ses *Poésies*, en 1 vol. in-4°, intitulé: *Premier Recueil des récréations poétiques de Jean Alary, advocat au parlement.*

ALARY (Pierre-Joseph), prieur de Gournay-sur-Marne, né à Paris en 1689, mort en 1770, fils d'un apothicaire de Paris, joua une espèce de rôle en littérature vers le milieu du 18e siècle. Il était le disciple d'un homme bien plus méritant que lui, l'abbé de Longuerue. Il entra dans le monde à l'abri de la réputation de son maître, et il laissait croire que, comme à un autre Elisée, cet Elie moderne lui avait légué son manteau. Ce fut à lui que Longuerue dicta, de mémoire, sa Description de la France. (*Voyez* son article.) Dès 1723, il fut reçu membre de l'académie française, honneur que l'abbé de Longuerue avait dédaigné. (*Voyez* sur lui, et sur un club politico-littéraire qu'il avait formé chez lui, et qu'on appelait la *société de l'entresol*, quelques détails intéressans dans les Essais de R. L. d'Argenson, tom. 2, pag. 179, édition de Liége: Add. d'Alembert, Histoire de l'Académie française, tom. VI, pag. 315, 329.) — On a publié, dans les *Lettres historiques, politiques, philosophiques et particulières de Bolingbrooke*, à Paris, 3 vol. in-8°, 1808, de la *Correspondance* de l'abbé Alary avec ce lord.

ALARY (François), médecin à Paris; il publia en 1701, un petit volume in-12 de 31 pages, excessivement rare, et qui a pour titre: *Prophétie du comte de Bombaste, chevalier de la Rose-Croix, neveu de Théophraste Paracelse, publiée en l'an 1609, sur la naissance miraculeuse de Louis-le-Grand, les circonstances de sa minorité, l'extirpation de l'hérésie, l'union de l'Espagne à la mai-*

son de Bourbon, avec la destruction de l'empire ottoman, la future grandeur de la France, la propagation de la foi catholique par tout l'univers, expliquée et présentée au roi par F. Alary. Ce livret n'eut pas plutôt vu le jour à Paris, que les magistrats le proscrivirent, et en firent saisir tous les exemplaires. L'auteur, qui avait dévoilé quelques mystères politiques, provoqua par là cette mesure de rigueur.

ALARY (Etienne-Aimé), né à Montpezat, dans le Vivarais, le 29 septembre 1761, entra dans les ordres sacrés en 1785, et fut pendant quelque temps attaché à l'église de Viviers. Lorsque la tempête révolutionnaire éclata, Alary se distingua par ses sentimens religieux et monarchiques, et se réunit aux royalistes du camp de Jalès. Il devint alors aumônier du quartier-général du prince de Condé, et confesseur des ducs d'Angoulême et de Berri. A chaque combat, il exposait sa vie avec un rare courage, allait panser les blessés, prodiguait les secours de la religion aux mourans, et plus d'une fois on le vit rapporter sur ses épaules, au milieu d'une grêle de coups de fusil, ceux des blessés de l'un ou de l'autre parti que l'on espérait rappeler à la vie. Cette sainte intrépidité lui mérita le surnom de *brave des braves.* Il fut blessé devant Munich, en 1796, et eut un cheval tué sous lui à la journée de Coustance, en 1799. Rentré en France, en 1803, il fut arrêté l'année suivante, et renfermé d'abord à Sainte-Pélagie, puis au Temple, où il resta plusieurs années. En 1815, il se rendit au camp d'Alost, où il reprit les fonctions d'aumônier du quartier-général. Ce fut là que le duc de Berri, transporté de joie, en le revoyant, l'appela *le plus intrépide grenadier de l'armée française.* Après son mariage, ce jeune prince nomma Alary chapelain de la duchesse, son épouse, et lui marqua toujours depuis une bienveillance extrême. L'abbé Alary est mort le 12 août 1819.

ALARY (N.), missionnaire français, né à Pampelune, le 10 janvier 1731, embrassa en 1763 la carrière apostolique, et partit pour la mission de Siam, où il n'arriva que le 8 septembre de l'année suivante. Il s'y distingua par un zèle infatigable, et par de nombreuses conversions. Mais la ville de Merguy, où il se trouvait, ayant été ravagée par les Barinans, il fut emmené captif avec une grande partie des habitans. Sa captivité dura neuf mois. Puis il passa au Bengale, à Pondichéry, et ensuite à Macao. En 1768, il entra dans la province du Su-Tchuen, où il prêcha la foi avec succès : il se rendit de là dans la province de Kouei-Tcheou, où il n'y avait pas eu de missionnaire depuis long-temps, et il forma dans cette contrée un nouveau peuple de chrétiens. On le rappela à Paris, pour être directeur du séminaire des Missions étrangères, et il quitta la Chine en 1772. A son retour en France, il s'arrêta à l'abbaye de la Trappe, et résolut d'y passer le reste de ses jours : il ne fallut rien moins qu'un bref de Clément XIV, pour le faire changer de résolution. Il prit donc la direction du séminaire des Missions étrangères, et garda ce poste honorable jusqu'en 1792 ; il passa alors en Angleterre, et ne revint à Paris qu'en 1802. Le séminaire des Missions

fut rétabli par ses soins en 1804, mais le gouvernement l'ayant supprimé en 1809, Alary se consacra entièrement à la retraite. Il mourut à Paris le 4 août 1817, âgé de quatre-vingt-six ans.

ALASCO (Jean), oncle du roi de Pologne, fut d'abord évêque catholique romain; mais ayant embrassé la religion protestante, il vint en Angleterre, sous le règne d'Edward VI, et fut pasteur d'une église hollandaise à Londres. A l'avènement de Marie, en 1553, il se hâta de fuir, et retourna dans son pays, où il mourut en 1560. C'était un homme savant, pieux, et généralement estimé parmi les réformateurs les plus instruits, surtout par Erasme, dont il acheta la bibliothèque.

ALAVA-ESQUIVEL (Diégo), canoniste de Vittoria, en Espagne, fut évêque d'Astorga, puis d'Avila, et ensuite de Cordoue. Il assista au concile de Trente, où il proposa de défendre toutes les commandes, et l'union de deux bénéfices dans le même sujet. Il mourut en 1562. On a de lui: *De Conciliis universalibus, ac de his quæ ad religionis et christianæ reipublicæ reformationem instituenda videntur*. Cet ouvrage, imprimé à Grenade, en 1582, in-fol., est plein de bonnes vues de réformation.

ALAVIN, chef des Goths, qui avaient été chassés de leur pays par les Huns, supplia l'empereur Valens de leur laisser habiter les rives du Danube sur les frontières de son empire, et de les recevoir au nombre de ses sujets. Valens accorda cette grace aux Goths, dans la pensée qu'ils lui serviraient de rempart contre ceux qui attaqueraient l'empire de ce côté-là; mais ses lieutenans les ayant accablés d'impôts, ils prirent les armes pour s'en délivrer, et combattirent Lupicin, l'un des généraux de Valens. Cet empereur marcha lui-même contre eux, les attaqua près d'Andrinople, perdit la bataille, et fut brûlé dans une cabane en 378.

ALAVY, médecin de Nadir Schah. Ce prince l'avait attaché à sa personne à l'époque de la prise de Dehly. Sa réputation lui servit en cette circonstance de sauvegarde. Nadir était menacé depuis long-temps d'une hydropisie: il crut ne pouvoir mieux faire que de le déterminer à se sauver en Perse, sous la promesse de lui procurer les moyens de faire le pèlerinage de la Mecque. Les soins du médecin furent couronnés du succès, et le prince fut délivré de ses inquiétudes. Alavy fit le voyage de la Mecque, et revint mourir à Dehly, à l'âge de quatre-vingts ans. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'il a écrits, on remarque le *Recueil des recueils*, espèce d'*Encyclopédie médicale*.

ALAYMO (Marc-Antoine), médecin de Sicile, né en 1590, mort en 1662. Il eut les plus grands succès à Palerme, en 1624, lors de la peste qui survint dans ce pays. Voici ses ouvrages les plus marquans: I. *Discours sur les préservatifs des maladies contagieuses*, Palerme, 1625, in-4°. II. *Traité de matière médicale*, 1637, in-4°. III. *Traité sur la connaissance et le traitement des fièvres malignes*. IV. *Commentaires sur les Epidémies d'Hippocrate*, manuscrits.

ALAZÈNE, auteur arabe du 11e siècle, est auteur d'un grand ouvrage sur l'*Optique*, et de plusieurs autres moins connus.

ALBAN (Saint), premier

martyr de la Grande-Bretagne, eut la tête tranchée sous Maximien, l'an 303 de J.-C.

ALBANE (François Albani, nommé ordinairement l'), né à Bologne, d'un marchand de soie, le 17 mars 1578, ne voulut point s'attacher à la profession de son père, quelques instances qu'on lui fit. La peinture était sa passion dominante; il s'y livra. Il passa de l'école de Denis Calvart dans celle des Carraches, et fut l'ami, puis le rival du Guide, qui l'introduisit dans l'école des Carraches. Les progrès qu'il fit sous ces maîtres furent rapides. Il acheva de se former à Rome, le dépôt des chefs-d'œuvre des peintures anciennes et modernes, et le rendez-vous des artistes de toute l'Europe. L'étude des belles-lettres ne contribua pas peu à lui donner des idées riantes. Revenu à Bologne, il se maria en secondes noces à une très-belle femme, dont il eut douze enfans beaux comme leur mère. L'Albane n'eut pas besoin de sortir de sa maison pour peindre Vénus, les Amours, les divinités du ciel, des eaux et de la terre; il trouva ses modèles dans sa famille. C'est là qu'il puisa ses tableaux pleins de charmes. Mais comme il n'eut qu'elle sous les yeux, ses têtes et ses figures se ressemblent presque toutes: les Graces écloses sous son pinceau sont trop uniformes. L'Albane jouit d'une vie heureuse pendant les belles années de sa vie: mais, à l'approche de la vieillesse, son talent faiblit sensiblement, il se répétait sans cesse, et ses compositions gracieuses, mais sans intérêt, ne pouvant soutenir la concurrence avec les compositions énergiques et élevées des Carraches, il vécut trop pour sa gloire, et surtout pour son bonheur, et mourut à l'âge de 83 ans, le 4 octobre 1660. Ses principaux ouvrages sont à Rome, dans l'église espagnole de San-Diégo, le palais Vérospi, la galerie Justiniani, à Mantoue et à Bologne; le roi de France en possédait plusieurs qui ont été transportés depuis la révolution à Paris; en voici la liste exacte: I. L'*Eternel commande à Gabriel d'annoncer à Marie qu'elle deviendra mère*. II. La *Salutation angélique*. III. Le *même sujet avec quelque différence*. IV. Le *Repos en Egypte*. V. Le *même sujet avec quelques changemens*. VI. L'*Enfant Jésus embrasse Saint Jean*. VII. *Jésus apparaît à Madeleine après sa résurrection*. VIII. *Saint François en oraison devant un crucifix*. IX, X, XI, et XII, quatre tableaux représentant les *Amours de Vénus et d'Adonis*. Ils ont été gravés par E. Baudet et Audran. XIII. *Apollon gardant les troupeaux du roi Admète, est rappelé de son exil par le maître des Dieux*. XIV. *Cybèle sur son trône*. XV. *Actéon métamorphosé en cerf*. XVI. *Daphné poursuivie par Apollon*. XVII. *Salmacis devient amoureuse d'Hermaphrodite*. On remarque entre autres ceux-ci, la *Toilette* et le *Triomphe de Vénus*, les *Quatre Elemens*. Ces tableaux, d'une composition aimable et féconde, inspirent à la fois l'admiration et la volupté. A un dessin agréable et séduisant, elles réunissent une couleur moëlleuse et douce, et à un faire habile, un clair-obscur savant. L'Albane a généralement restreint son génie à une mesure de petite propor-

tion, c'est-à-dire à des tableaux de chevalet. Cependant il a peint quelques grands tableaux, entre autres, une *Naissance de la Vierge*, qui décorait l'autel de la Madona de Piombo à Bologne. Il remporta la palme sur Le Guide, qui avait peint des figures à côté de l'autel. L'Albane a peint aussi, pour un prince souverain, une *Danaé* de grandeur naturelle, qui est considérée comme un chef-d'œuvre : ce tableau, que nous avons vu à Paris, est passé dans le commerce après la révolution. Il y avait aussi quelques tableaux de ce grand maître dans la collection du Palais-Royal : collection précieuse divisée, en 1789, par Louis-Philippe, duc d'Orléans, et vendue à M. de la Borde, qui en fit passer une partie en Angleterre, et l'autre en Russie. On remarque surtout à Saint-Pétersbourg, à la galerie de l'Ermitage, une *Annonciation*. Les autres tableaux de l'Albane sont dispersés dans les autres cabinets de l'Europe, et ont été payés d'autant plus chèrement qu'ils sont infiniment rares.

ALBANEZE, chanteur et compositeur, venu de Naples, sa patrie, à Paris, en 1747. Il fut de la chapelle du roi, et premier chanteur au concert spirituel où il fut très-goûté. Ses airs et ses duos sont pleins de mélodie et de grace. Il mourut en 1800.

ALBANI, famille illustre de Rome, originaire d'Albani, qui se réfugia en Italie, au 16ᵉ siècle, lors des conquêtes des Turcs. Elle se divisa en deux branches, qui ont fourni des sujets distingués à l'Eglise. — Jean-Joseph Albani, élu pape, en 1700, sous le nom de Clément XI, appartenait à cette famille, ainsi que le cardinal Alexandre Albani, né à Urbin, le 15 octobre 1692, qui se rendit si célèbre par son savoir, par ses talens diplomatiques, et par la protection qu'il accordait aux gens de lettres, et mourut en 1779, à l'âge de 87 ans. Depuis 1715, cette famille a presque toujours eu un de ses membres dans le sacré Collége.

ALBANI (Jean-Jérôme), né à Bergame, d'une famille noble, se consacra à l'étude du droit canonique et civil. Pie V, qui l'avait connu lorsqu'il était inquisiteur à Bergame, ne fut pas plutôt élevé à la papauté, qu'il l'honora de la pourpre, en 1570. Albani était veuf et avait des enfans : ce fut la crainte qu'il ne s'en laissât gouverner qui empêcha le conclave de l'élire pape après la mort de Grégoire XIII. Il mourut le 25 avril 1591, à 87 ans. Nous avons de lui plusieurs ouvrages de jurisprudence canonique. Les principaux sont : I. *De immunitate ecclesiarum*, 1553. II. *De potestate papæ et concilii*, Lyon, 1558. III. *De cardinalibus, et de donatione Constantini*, 1584, in-fol.

ALBANI (Alexandre), né à Urbin, le 15 octobre 1692, fut promu au cardinalat par Innocent XIII, et mourut le 11 décembre 1779, âgé de 87 ans. Il montra beaucoup de dignité dans son ambassade près de l'empereur, et un grand savoir dans la place de bibliothécaire du Vatican. Très-versé dans la connaissance des usages et des monumens de l'antiquité, il aima et protégea les gens de lettres. Il embellit de statues précieuses, et des richesses de tous les arts, sa maison de campagne nommée de son nom, *Villa Albani*. Là, il se délassa de ses occupations poli-

tiques par des écrits historiques et littéraires qui sont estimés.

. ALBANI (Annibal), cardinal du titre de Saint-Clément, camerlingue de l'église de Rome, évêque de Sabine, etc., fils aîné de Horace Albani et de Bernardine Oudeille, né à Urbin le 15 août 1682. On a de lui : *Memorie sopra la città d'Urbino*, Roma, 1724, in-fol. fig. L'édition du *Menologium Græcorum*, en grec et en latin, publiée en 1727, 3 vol. gr. in-fol., fig., à Urbin. L'édit. du *Pontificale Romanum*, Bruxelles, 1735, 3 vol. in-8°, fig. en taille-douce, par Van Horly.

ALBANIE (Jean Stuard, duc d'), chevalier de Saint-Michel et gouverneur du Bourbonnais et de l'Auvergne, passa en France et s'attacha à Louis XII, qu'il accompagna à Gênes. Ayant été appelé en Ecosse, il fut établi, en 1516, gouverneur du royaume. De retour en France, il suivit en Italie François Ier, qui lui donna une armée de dix mille hommes pour aller conquérir le royaume de Naples. A peine était-il arrivé en Toscane, qu'il apprit la funeste nouvelle de la bataille de Pavie et de la prise du Roi. Il revint en France, et y mourut en 1536. Ce fut lui qui amena d'Italie Catherine de Médicis, destinée au duc d'Orléans, depuis roi sous le nom de *Henri II*.

ALBATEGNIUS ou ALBATÉNIUS, astronome arabe, faisait ses observations vers l'an 880. Il mourut en 929. On a imprimé son traité *de Scientiâ stellarum*, à Nuremberg, 1537, in-8°; et à Bologne, 1645, in-4°, traduit en latin barbare par Plato Tiburtinus, et commenté par Regio-Montanus. L'original arabe, qui n'a jamais été mis sous presse, est à la bibliothèque du Vatican. « Halley, dit un physicien moderne, a cru apercevoir une accélération dans le mouvement de la lune, en comparant les observations des Babyloniens, celles d'Albategnius, savant arabe, à celles des modernes. Mais cette accélération n'est rien moins que certaine ; car sommes-nous assurés de l'exactitude des opérations astronomiques d'Albategnius et de celles des Babyloniens ? Quels instrumens avaient-ils ? » Quoi qu'il en soit, Lalande le place parmi les 20 plus célèbres astronomes qui aient jamais paru.

ALBE (Ferdinand Alvarez de Tolède, duc d'), né en 1508, d'une des plus illustres familles d'Espagne, dut son éducation à Frédéric de Tolède, son grand-père, qui lui apprit l'art militaire et la politique. Il porta les armes à la bataille de Pavie et au siége de Tunis, sous l'empereur Charles-Quint. Devenu général des armées d'Espagne, en 1538, il servit sa nation avec succès contre la France, dans la Navarre et dans la Catalogne. Elevé au poste de généralissime des armées impériales, il marcha contre les protestans d'Allemagne, en 1546. Il gagna, l'année suivante, la fameuse bataille de Mulberg, où les protestans furent entièrement défaits. L'électeur de Saxe, leur général, y fut fait prisonnier, avec Ernest, duc de Brunswick, et plusieurs autres chefs. Charles-Quint voulut faire croire que le soleil s'était arrêté ce jour-là pour lui donner le temps de détruire ses ennemis. Quelques années après, Henri II ayant demandé au duc d'Albe ce qui en était : « J'étais, répondit-il, si occupé de ce qui se passait sur la terre, que je ne pris pas garde

à ce qui se passait dans le ciel. » Cette victoire fut suivie de la prise de Torgau, de Wittemberg, et de la réduction de tous les rebelles. Après s'être signalé en Allemagne, il suivit l'empereur au siége de Metz, où il fit des prodiges de valeur que le courage des assiégés rendit inutiles. Philippe II, successeur de Charles-Quint, se servit de lui avec le même avantage que son père. En 1567, les habitans des Pays-Bas, aigris de ce qu'on attentait continuellement à leur liberté, et de ce qu'on voulait gêner leurs opinions, parurent disposés à prendre les armes. Philippe II envoya le duc d'Albe pour les contenir. Ce choix annonça la plus grande sévérité. On se souvenait que Charles-Quint, délibérant sur le traitement qu'il ferait aux Gantois, qui se révoltèrent en 1539, avait voulu savoir le sentiment du duc, qui répondit qu'une patrie rebelle devait être ruinée. Les premières démarches du duc d'Albe confirmèrent l'opinion qu'on avait de lui. Il fit périr sur un échafaud les comtes d'Egmont et de Horn. Comme quelques personnes lui parurent étonnées de cette résolution sanguinaire, il leur dit : « Que peu de têtes de saumons valaient mieux que plusieurs milliers de grenouilles. » Il n'épargna pas, cependant, les grenouilles. Après ce trait de sévérité, il marche aux confédérés et les bat. Le plaisir d'avoir remporté une victoire signalée est empoisonné par le chagrin de voir un village réduit en cendres après l'action, par un régiment de Sardaigne. Il fit pendre sur-le-champ les auteurs de l'incendie, et dégrada toutes les compagnies, excepté une qui n'était point coupable. Le prince d'Orange, chef des confédérés, parut bientôt à la tête d'une armée considérable. Le jeune Frédéric de Tolède, chargé de l'observer, envoya conjurer le duc d'Albe, son père, de lui permettre d'aller attaquer les rebelles. Le duc répond : « Allez dire à mon fils que sa demande ne lui est pardonnée qu'à cause de son inexpérience et de sa jeunesse. Qu'il se garde bien de me presser davantage de m'approcher des ennemis; car il en coûterait la vie à celui qui se chargerait de ce message. » Ses succès augmentèrent tous les jours ainsi que sa sévérité cruelle. Mais le parti opposé au duc d'Albe ne fut pas plus modéré. Plusieurs paysans catholiques ayant été accusés d'avoir voulu incendier quelques villes de la Nord-Hollande, le barbare Snoy les livra aux exécutions les plus horribles. (Voyez l'*Abrégé de l'Histoire de Hollande*, par M. Kerroux, auteur protestant, imprimé à Leyde, en 1778.) Après la prise de Harlem, le duc d'Albe quitta les Pays-Bas. (*Voyez* Hessels.) Il y avait commencé son administration en faisant construire à Anvers une citadelle qui avait cinq bastions. Par une vanité jusqu'alors inconnue, il en avait nommé quatre de son nom et de ses qualités : *le Duc*, *Ferdinand*, *Tolède*, *d'Albe*. On donna au cinquième le nom de l'*Ingénieur*. Il n'était fait nulle mention du roi d'Espagne. Lorsque cette citadelle fut achevée, l'orgueilleux duc d'Albe, qui avait remporté de grands avantages sur les confédérés, y fit placer sa statue en bronze. Il était représenté avec un air menaçant, le bras droit étendu vers la ville; à ses pieds étaient la noblesse et le

peuple, qui prosternés semblaient lui demander grace. Les deux statues allégoriques avaient des écuelles pendues aux oreilles et des besaces au cou, pour rappeler le nom de *gueux* que l'on avait donné aux mécontens. Elles étaient entourées de serpens, de couleuvres et d'autres symboles destinés à désigner la fausseté, la malice et l'avarice, vices reprochés par les Espagnols aux vaincus. On lisait, au-devant du piédestal, cette inscription fastueuse: « A la gloire de Ferdinand-Alvarez de Tolède, duc d'Albe, pour avoir éteint les séditions, chassé les rebelles, mis en sûreté la religion, fait observer la justice et affermi la paix dans ces provinces. » Le duc d'Albe laissa le gouvernement des Pays-Bas à don Louis de Requesens, commandeur de Castille, en 1574. Le duc d'Albe jouit d'abord à la cour de la faveur que méritaient ses services; mais s'étant opposé au mariage de son fils, le roi Philippe II, qui avait projeté cet hymen, l'envoya prisonnier à Uzeda. Il obtint sa liberté deux ans après, et fut mis à la tête d'une armée que l'on fit entrer en Portugal, en 1581. Cet habile général y fit autant de conquêtes que d'entreprises. Il défit don Antoine de Crato, qui avait été élu roi, et se rendit maître de Lisbonne. Il y fit un butin inestimable, qui fut encore augmenté par l'arrivée de la flotte des Indes dans le port de cette ville. Mais les Espagnols y commirent tant d'injustices et de violences, que Philippe II nomma des commissaires pour rechercher avec une grande sévérité et juger la conduite du général, des officiers et des soldats. On accusait le duc d'Albe d'avoir détourné, à son usage, l'argent des vaincus: comme on lui en demandait compte, il répondit qu'il n'avait à en rendre compte qu'au roi. « S'il me le demande, je lui mettrai en ligne de compte des royaumes conservés ou conquis, des victoires signalées, des siéges très-difficiles, et soixante-dix ans de services.... » Philippe craignant une sédition, fit cesser les poursuites; mais le duc d'Albe mourut peu de temps après, le 12 janvier 1582, sans avoir eu le temps de jouir de ses nouvelles victoires. Il laissa la réputation d'un général expérimenté et d'un politique habile, mais d'un homme dur, vindicatif et vain à l'excès. Il donna d'abord peu d'idée de ses talens. Charles-Quint lui-même en avait si mauvaise opinion, que lui ayant accordé les premiers grades par des considérations particulières, il ne lui confia de long-temps aucune sorte de commandement. L'opinion de son incapacité était si bien établie, qu'un Espagnol très-considérable osa lui adresser cette lettre avec cette inscription: « A monseigneur le duc d'Albe, général des armées du roi, dans le duché de Milan, en temps de paix, et grand-maître de la maison de sa majesté en temps de guerre. » Ce trait de mépris perça le cœur du duc d'Albe, le tira de son assoupissement, et lui fit faire des choses dignes de la postérité. « Le duc d'Albe, dit l'abbé Raynal (*Histoire du Stathouderat*), l'un des plus grands capitaines du 16ᵉ siècle, joignait à une naissance distinguée des biens immenses. Il avait la démarche grave et le maintien austère, l'air noble et le corps robuste, le discours mesuré et le silence éloquent. Il était sobre et dormait

peu, travaillait beaucoup, écrivait lui-même toutes ses affaires. Toutes les circonstances de sa vie offrent un spectacle intéressant. Son enfance fut raisonnable, et l'âge avancé ne lui apporta ni ridicule ni faiblesse. Le tumulte des camps ne fut pas pour lui une occasion de dissipation; ce fut dans la licence des armes qu'il se forma à la politique. Lorsqu'il opinait dans les conseils, il n'avait égard ni aux désirs du monarque, ni aux intérêts des ministres; il se déclarait toujours pour le parti qu'il croyait le plus juste; souvent il ramenait ceux qui l'écoutaient à la probité; et lorsque ses efforts étaient inutiles, il ne les suivait pas au moins dans leur injustice. On ne trouve point, dans les fastes de sa nation, un capitaine plus habile que lui à faire la grande guerre avec peu de troupes, à ruiner les plus fortes armées sans les combattre, à donner le change aux ennemis, et à ne le jamais prendre, à gagner la confiance du soldat, et à étouffer ses murmures. On prétend que, dans soixante ans de guerre sous divers climats, contre différens ennemis, durant toutes les saisons, il n'a jamais été battu, ni prévenu, ni surpris. Quel homme! s'il n'avait terni l'éclat de tant de talens et de vertus par une sévérité outrée. » *Voy.* sa Vie, Paris, 1698, 2 vol. in-12, et *Miroir de la Tyrannie des Espagnols*. Amst., in-4°, fig.

ALBEMARLE (ARNOLD-JUSTE DE KEPPEL, lord de), né dans la Gueldre, en 1669, de parens nobles, plut à Guillaume III, prince d'Orange, dont il avait été page. Ce prince, étant monté sur le trône d'Angleterre, le fit son chambellan, chevalier de l'ordre de la Jarretière, et comte d'Albemarle. Après la mort de ce roi, qui lui laissa une forte pension, il fut commandant, en 1702, de la première compagnie des gardes de la reine Anne. Les Hollandais l'élurent général de leur cavalerie, et il combattit en cette qualité dans les dernières guerres de Louis XIV. On força ses retranchemens à Denain, en 1712. Il fut obligé de se rendre prisonnier à cette action, avant que le prince Eugène eût pu le secourir. Il mourut en 1718.

ALBENAS (JEAN POLDO D'), né, en 1512, à Nismes, d'une famille noble. Il se destina de bonne heure au barreau, et fut, en 1552, nommé conseiller au présidial de Nismes, charge qu'il remplit jusqu'à sa mort. Il cultiva les lettres, et nous a laissé, entre autres, un ouvrage intitulé : *Discours historial de l'antique et illustre cité de Nismes*, Lyon, 1557, in-fol., avec des planches en bois qui représentent assez naturellement les monumens d'alors.

ALBER ou ALBERE (ERASME), naquit près de Francfort. Luther fut son maître dans l'académie de Wittemberg, où il fut reçu docteur en théologie. C'est lui qui recueillit, dans le livre des *Conformités de Saint François avec Jésus-Christ*, les absurdités et les ineptics les plus remarquables, pour en composer le livre connu sous le titre d'*Alcoran des Cordeliers*. Il fit imprimer ce recueil en allemand, l'an 1531, sans nom de ville ni d'imprimeur, puis en latin à Wittemberg, en 1542, in-4°; et il l'intitula : *Alcoran*, parce que les Franciscains de son temps estimaient autant les *Conformités*, que les Turcs leur Alcoran. Luther honora d'une

préface la compilation de son disciple. Conrad Badius l'augmenta d'un second livre, la traduisit en français, et l'imprima en 1556, en un vol. in-12; puis à Genève, en 1560, en 2 vol. in-12. La dernière édition de cet ouvrage singulier est celle d'Amsterdam, en 1734, en 3 vol. in-12, avec des gravures de Bernard Picart. (*Voyez* Albizi.) On a encore d'Alber: *Judicium de spongiâ Erasmi*, et plusieurs autres ouvrages en latin et en allemand. Alber était prédicateur ordinaire de Joachim II, électeur de Brandebourg. Il était à Magdebourg pendant le siége de cette ville, en 1551, et il mourut à New-Brandebourg dans le Mecklembourg, le 5 mai 1553.

ALBERGATI (Fabio), né à Bologne, vécut dans le 16e siècle, et a laissé plusieurs ouvrages de morale, savoir: *El Cardinale*, Bologna, 1599, in-4°: *Trattato del modo di ridurre a pace l'inimicitie private*, Venetia, 1614, in-8°., qui ont été recueillis en 6 vol., imprimés à Rome, par Zanetti, en 1573. La collection complète des ouvrages d'Albergati ne parut qu'en 1664, à Rome, 7 vol. in-4°.

ALBERGATI CAPACELLI (François), marquis et sénateur à Bologne, né en cette ville, en 1723, a été un littérateur distingué. Il se livra pendant toute sa vie à la fougue des passions, et pour les satisfaire, il brava toutes les lois de convenances sociales, qu'il appelait des *préjugés*. Marié, jeune encore, à une dame estimable, il la quitta bientôt, et passa à Venise, où il vécut publiquement dans une union intime avec une femme de mœurs dépravées. Quelque temps après il lia connaissance avec une comédienne (mademoiselle Bettina), célèbre par ses galanteries, et après la mort de sa vertueuse femme, il l'épousa, pour assurer ses biens à un fils qu'il avait eu d'elle, et qui a été son héritier. Cependant, dans un accès de jalousie auquel il était assez sujet, à la suite d'une vive querelle, il porta à sa femme deux coups mortels, avec une arme qu'il trouva sous sa main. Il était âgé alors de soixante-deux ans. Il fut arrêté et mis en jugement: mais sa naissance et ses richesses le sauvèrent. Il s'expatria pendant quelques années, et à son retour dans sa patrie, il se laissa follement séduire à l'âge de soixante-dix ans, par les charmes d'une danseuse (la Zampieri): il l'épousa, malgré toutes les représentations de ses amis et de sa famille. Il fut à son tour tyrannisé par elle, et près de devenir aussi la victime de ses fureurs. Il a publié plusieurs ouvrages estimés. I. *Novelle morali*, Bologne et Paris, 1783, 2 vol. in-12. II. *Collezione completa delle comedie d'Albergati*, Bologne, 1784. La plus estimée de ces pièces est, 1 *Pregiudizj del falso onore*, où il combat le préjugé du duel. Il mourut en 1806, à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

ALBERGATI (Nicolas), cardinal, et évêque de Bologne, naquit dans cette ville, l'an 1375. Après avoir étudié en droit, il entra dans l'ordre des Chartreux, chez lesquels il fut prieur à Florence. Il fut ensuite élevé, l'an 1417, à l'évêché de Bologne, et réconcilia ses diocésains avec le pape Martin V. Depuis, il fut envoyé nonce en France, l'an 1422, et s'acquitta si bien de cet emploi, qu'il en fut récompensé en 1426,

par un chapeau de cardinal, qu'on le força d'accepter. Le pape Martin V le nomma légat en forme, l'an 1431, et Eugène IV lui donna ordre d'aller présider au concile de Bâle. Mais les Pères assemblés en cette ville ne l'ayant pas voulu reconnaître, il se retira auprès du pontife, qui lui donna encore la légation de France, et depuis le mena au concile qu'il avait convoqué à Ferrare, où il disputa doctement contre les Grecs. Le cardinal Albergati fut encore légat en Allemagne, et fut nommé, à son retour, grand-pénitencier de l'Eglise. Il mourut peu de temps après, à Sienne, le 9 mai 1443, avec cet avantage d'avoir eu à son service Thomas de Sarzane, et Æneas Sylvius, qui furent depuis tous deux papes. Ce prélat était fort laborieux, et employait ses heures de loisir à composer des sermons ou à dicter des lettres.

ALBERGHINO (Jean), de Palerme, religieux du tiers-ordre de Saint-François, a écrit une *Chronique* de son ordre. Il mourut en 1644.

ALBERGO (Jean), né dans la vallée de Mazzara en Sicile, dans le 17e siècle, se distingua dans l'exercice de la chirurgie. Il a laissé plusieurs traités sur son art.

ALBERGOTTI (François), ancien jurisconsulte italien, né à Arezzo, et mort à Florence en 1376, a laissé de longs *Commentaires sur le Digeste et le Code*, qui firent l'admiration des érudits de son siècle, et qu'on ne lit plus. On le nommait *Doctor solidæ veritatis*. — Marcellin Albergotti et Jean Albergotti, tous deux évêques d'Arezzo, rendirent de grands services, le premier, au pape Innocent IV contre l'empereur Frédéric II, et le second, à Grégoire XI dans les différends que ce pontife eut avec Galeas Visconti, duc de Milan.

ALBERIC Ier, marquis de Camerino, vers la fin du 9e siècle, époux de Marozia, fille de Théodora, dame romaine, qui, par ses intrigues et son ambition, s'était emparée du château Saint-Ange, et avait opprimé les papes. Il réunit ses états à ceux de sa femme, et fit la guerre aux Sarrasins. Après la retraite de ces barbares, il fut massacré par les Romains, dans la retraite qu'il s'était choisie, l'an 925.

ALBERIC II de Camerino, fils du précédent, premier baron de Rome, fut reconnu seigneur de cette ville, à l'occasion d'une guerre contre Hugues de Provence, roi d'Italie, son beau-père, qui vint l'y assiéger. Ce prince gouverna pendant vingt-trois ans la capitale du monde chrétien. Il eut pour fils Octavien, qui lui succéda dans le pouvoir temporel de Rome, et y réunit bientôt la puissance spirituelle, sous le nom de Jean XII, qu'il prit à son avénement au trône pontifical.

ALBERIC, religieux de l'ordre de Cîteaux, dans l'abbaye de Trois-Fontaines, au diocèse de Châlons, vivait au milieu du 13e siècle. Il a laissé une *Chronique* des événemens remarquables arrivés depuis la création jusqu'à l'année 1241. Leibnitz l'a fait imprimer à Leipsick en 1698, in-4°. Gibert, en ayant trouvé un manuscrit plus complet à la bibliothèque du Roi, voulait le publier avec des notes, mais ce projet est resté sans exécution.

ALBERIC. *Voy.* Albert d'Aix.

ALBERIC DE ROSATE ou RO-

XIATI, de Bergame, ami de Barthole, et l'un des plus savans jurisconsultes du 14e siècle, a fait des *Commentaires* sur le 6e livre des *Décrétales*. On lui attribue encore un *Dictionnaire de Droit*, un *Traité de Statutis*, et des *commentaires sur les Pandectes, sur le Code*, et *sur les Poésies du Dante*.

ALBERIC, moine français, dans l'abbaye de Cluny, fait cardinal et évêque d'Ostie en 1138, fut légat du Saint-Siége en Angleterre, en Ecosse, en Sicile, en Orient. Le pape Eugène III l'envoya avec le même titre en France, contre Henri. C'est lui qui convoqua, l'an 1138, le concile de Westminster. Il mourut en 1147.

ALBERIC, religieux du Mont-Cassin, devint cardinal, et se distingua, vers l'an 1050, par ses écrits contre Bérenger, qui niait la présence réelle dans l'Eucharistie.

ALBERIC (PHILIPPE), né à Mantoue, fut moine des serviteurs de la bienheureuse Vierge, et y obtint par son mérite les premières charges. Il en fut fait vicaire-général en 1515, et commissaire en cour de Rome, en 1526. Le pape Jules II l'avait envoyé, long-temps avant cette époque, en France, en Angleterre et en Allemagne, pour combattre la doctrine de Luther. Il mourut à Naples, en 1531, où l'on voit son épitaphe, en deux distiques latins, dans l'église de Sainte-Faustine. Nous avons de lui: I. Une *Histoire de l'origine de son ordre*, publiée en 1515. II. Une *Vie de Saint Philippe de Benisi*. III. Un poème latin *de sacratissimo Christi corpore per Judœam pœnis afflicto*, à Paris, chez Jean Gourmont, 1507, in-4° de 16 feuillets. Ce dernier ouvrage, en vers héroïques, est de la plus grande rareté, et paraît n'avoir été connu ni de Giani, qui a donné un article à Alberic dans ses *Annales F. F. servorum B. Mariæ Virginis*, publiées à Lucques, en 1721, 2 vol. in-fol., ni de Mazzuchelli, dans ses *Scrittori italiani*, tom. 1, pag. 286 et 287, où il a suivi Giani. Le sujet en est le prétendu miracle connu sous le nom des *Billettes*, et qui date de l'an 1290.

ALBERICUS. *Voyez* AUBRY et AUBERY.

ALBERINI (RODIANA), naquit à Parme, vers l'an 1530, et se distingua parmi les femmes savantes, par la douceur de ses *Poésies latines et italiennes*. Les poètes de son siècle la célébrèrent comme aussi vertueuse que spirituelle.

ALBERMALE (LE DUC DE). *Voyez* MONCK.

ALBERONI (JULES), né le 31 mars 1664, à Firuenzola, village du Parmesan, d'un père jardinier, cultiva comme lui la terre jusqu'à l'âge de quatorze ans. Ce jeune homme, qui devint depuis ministre d'Espagne, crut avoir fait sa fortune en obtenant une place de clerc-sonneur à la cathédrale de Plaisance. On le fit prêtre, et son évêque lui donna l'intendance de sa maison, et un canonicat de son église. Quelque temps après, ayant obtenu une cure, le poète Campistron, qui avait été volé, se réfugia chez lui. Albéroni l'accueillit avec beaucoup d'humanité, l'habilla, et lui prêta même de l'argent pour aller à Rome. Ce petit événement fut l'origine de sa fortune. Campistron, secrétaire du duc de Ven-

dôme, ayant suivi son maître en Italie, se souvint de son bienfaiteur, et en parla à ce prince, comme d'un homme qui excellait à faire des *soupes à l'oignon*, mais qui de plus avait beaucoup d'intelligence, de souplesse et de dextérité. Vendôme se servit de lui pour découvrir les grains que les habitans tenaient cachés. Ce service l'attacha à ce général qu'il amusait par des bouffonneries et des contes orduriers. Il vint avec lui à Paris, où l'on voulut lui donner la cure d'Anet; Alberoni la refusa, aimant mieux être à la suite de son protecteur, qu'à la tête d'une paroisse. Le duc, nommé général des armées en Espagne, eut besoin de lui pour entretenir sa correspondance avec la princesse des Ursins, qui par ses intrigues et son esprit, s'était mise à la tête des affaires d'Espagne. Madame des Ursins protégea dès ce moment Alberoni. Ce fut par son crédit qu'il eut le titre d'agent du duc de Parme à Madrid. Il proposa à cette favorite d'engager Philippe V à épouser Elisabeth Farnèse, héritière de Parme, de Plaisance et de la Toscane. La princesse des Ursins, espérant de perpétuer son règne sous le nom de la nouvelle reine, détermina le roi à cette union. Alberoni fut chargé de suivre la négociation, et s'en acquitta avec succès. (*Voyez* l'article d'Élisabeth Farnèse.) Ce mariage, qu'il alla conclure lui-même, mit le comble à sa faveur. La princesse des Ursins eut bientôt lieu de s'en repentir. La reine, à laquelle ses graces et son esprit donnaient beaucoup d'ascendant sur son époux, fit nommer Alberoni cardinal, grand d'Espagne et premier ministre. Pour parvenir à la pourpre, il avait flatté le pape, en faisant rendre à son nonce en Espagne la clef et les papiers de la nonciature, qui lui avaient été ôtés. Il envoya en même temps des escadres pour défendre l'Italie menacée par les Turcs, qui assiégeaient l'île de Corfou. Cependant il rétablissait l'autorité du roi dans le gouvernement; il corrigeait beaucoup d'abus: il faisait des réformes importantes, dans l'ordre militaire, qu'il mit sur le pied de celui de France. Des projets plus importans l'occupaient encore, quoique son imagination bouillante fût plus faite pour former de grandes entreprises que pour les bien concerter. Elevé aussi rapidement que Richelieu, dès qu'il fut à la tête du gouvernement, il voulut, à son exemple, donner quelques secousses à l'Europe. Après avoir mis l'ordre dans les finances d'Espagne, il forma le dessein de s'emparer de la Sardaigne et de la Sicile, ce qu'il exécuta en effet. Pour empêcher les puissances intéressées de traverser ses projets, il s'unit avec Pierre-le-Grand, avec Charles XII, et avec la Porte Ottomane. Son dessein était d'armer le Turc contre l'empereur: le czar et le roi de Suède contre les Anglais; de rétablir le prétendant sur le trône de ses pères, par les mains de Charles XII, d'ôter la régence de France au duc d'Orléans, et de rendre l'Italie indépendante de l'Allemagne. Tous ses projets furent renversés. Le duc d'Orléans les découvrit par le moyen d'une courtisane, et en instruisit le roi George. Ces deux princes s'unirent ensemble contre l'Espagne, lui déclarèrent la guerre en 1719, et ne firent la paix qu'à condition qu'Alberoni

serait renvoyé. Pour que Philippe V se déterminât plus aisément à lui ôter sa confiance, l'abbé Dubois, instruit par ses espions de l'ascendant que Laura, nourrice de la reine, avait sur cette princesse, lui fit offrir tout l'argent qu'elle voudrait, si elle se prêtait à ce qu'on demandait d'elle. Cette femme se laissa gagner. La reine ayant abandonné le cardinal, il reçut, le 5 décembre 1720, un ordre de Philippe V de sortir dans vingt-quatre heures de Madrid, et dans quinze jours du royaume. « Alberoni, dit Duclos, partit avec des richesses immenses. Il y avait déjà deux jours qu'il était en marche, lorsqu'on s'aperçut qu'il emportait le testament de Charles II, qui instituait Philippe V héritier de la monarchie. Il fallut user de violence pour l'obliger à rendre ce testament. Il avait sans doute envie de gagner la protection de l'empereur, en lui remettant ce titre précieux. Alberoni devant traverser la France, le chevalier de Marcion eut ordre d'aller le prendre à la frontière, de ne le quitter qu'à l'embarquement, et de ne pas souffrir qu'il lui fût rendu aucun honneur sur son passage. Le cardinal se rendit à Parme, n'osant s'exposer au ressentiment du pape. Ce ne fut qu'en 1721, à la mort de Clément XI, qu'il alla à Rome pour le conclave. » Le nouveau pape, Innocent XIII, fit examiner par des commissaires du sacré collége, la conduite de leur confrère, accusé d'avoir été d'intelligence avec le Turc, pour inquiéter quelques puissances chrétiennes. Alberoni fut enfermé un an chez les jésuites. S'étant retiré quelque temps après dans sa patrie, il y établit un séminaire, fit élever, à ses frais, d'immenses bâtimens, et assura des fonds convenables pour un tel établissement. Comme il réunissait à ces fonds ceux qu'il découvrait avoir été usurpés sur le clergé dans le voisinage de Plaisance, les Plaisantins ne voyaient pas son séminaire de bon œil. Dans la campagne de 1746, cet édifice, devenu le point d'attaque et de défense entre trois formidables armées, fut foudroyé à ses yeux par toute l'artillerie espagnole et génoise. L'esprit remuant de ce cardinal ne le quitta pas. On connaît l'entreprise qu'il forma sur la petite république de Saint-Marin, vers l'an 1750, pendant sa légation dans la Romagne : elle ne lui réussit pas plus que celles qu'il avait tentées sur des états plus puissans. Benoît XIV disait, en comparant ses anciennes opérations avec ce petit projet : « Alberoni ressemble à un gourmand qui, après avoir bien dîné, aurait envie d'un morceau de pain bis. » Ce prélat inquiet et intrigant mourut à Rome le 26 juin 1752, âgé de quatre-vingt-huit ans, avec la réputation d'un grand politique, et d'un ministre aussi entreprenant et aussi ambitieux que Richelieu, aussi souple et aussi adroit que Mazarin ; mais plus inconsidéré, plus chimérique que l'un et l'autre. Duclos prétend qu'on a beaucoup trop exalté son génie. Alberoni conserva jusqu'à ses derniers jours sa santé et son esprit. Dans la conversation, il tenait souvent la parole, et d'une manière si aisée et si vive, qu'il ajoutait encore de l'intérêt aux faits intéressans par eux-mêmes. Ses récits étaient mêlés d'italien, de français, d'espagnol, suivant les affaires ou les personnes qui en étaient l'objet.

Quelque maxime de Tacite, qu'il citait en latin, venait ordinairement à l'appui de ses réflexions. Les campagnes où il avait suivi Vendôme, son ministère en Espagne, et les événemens courans, étaient les objets les plus familiers de ses entretiens. Il n'aimait guère qu'on le contredît ou qu'on lui résistât. Lorsqu'en 1746, le maréchal de Maillebois vint dans le Parmesan pour y livrer bataille, un secrétaire refusa de l'introduire dans l'appartement du maréchal, sous prétexte qu'il était en affaire. *Mon ami*, lui répondit le cardinal, en ouvrant lui-même la porte, *sachez que M. de Vendôme me recevait sur sa chaise percée*, et il entra. On a publié, après sa mort, un prétendu *Testament politique*, imprimé sous son nom (*Voyez* GOUVEST); mais il n'a fait illusion à personne. Jean Rousset a écrit la vie d'Alberoni en un vol. in-12.

ALBERT (LE BIENHEUREUX), patriarche latin de Jérusalem, était né dans le territoire de Parme. Il fut nommé successivement évêque de Bobbio et de Verceil, et fut employé avec succès par les papes Célestin III et Innocent III, dans plusieurs négociations importantes. On avait une si haute idée de sa prudence et de son équité, que le pape Clément III et l'empereur Frédéric Barberousse l'avaient choisi d'un commun accord pour juger leurs différends. En 1204, ce sage prélat fut élu patriarche latin de Jérusalem, et établit son siége à Saint-Jean-d'Acre. Il fut assassiné dans cette ville le 14 septembre 1214, à la procession de la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, par un scélérat à qui il avait reproché ses forfaits. C'est à Albert que l'ordre des Carmes devait ses sages constitutions; elles avaient été seulement un peu adoucies en quelques points par les commissaires nommés par le pape Innocent IV. Albert a été béatifié.

ALBERT (SAINT), né en Sicile, entra dans l'ordre des Carmes, et fut canonisé par Sixte IV, en 1426. Il a laissé quelques *Homélies* et des *Traités de morale chrétienne*.

ALBERT Ier, né en 1248, fils de l'empereur Rodolphe de Hapsbourg, et premier duc d'Autriche, fut couronné empereur après avoir remporté une victoire sur Adolphe de Nassau, son compétiteur, et l'avoir percé de sa main en 1278. Boniface VIII ne voulut pas d'abord le reconnaître. Il prit pour prétexte qu'Albert avait assassiné son prédécesseur, justement élu, et que sa femme était la nièce de Frédéric d'Autriche, excommunié par Clément IV. Albert croyant pouvoir se maintenir par des alliances, s'unit avec Philippe-le-Bel, roi de France, et maria, en 1299, son fils aîné Rodolphe, à Blanche, sœur de ce prince. Alors Boniface VIII ne tarda pas à se réconcilier avec Albert, et le reconnut pour légitime empereur, en suppléant, disait-il, par la plénitude de sa puissance, à ce que son élection avait eu de défectueux. Il lui offrit même, quelque temps après, la couronne de France, qu'il se garda bien d'accepter. Albert, quoique reconnu par le pape et par la plupart des princes, ne laissa pas d'avoir beaucoup de guerres à soutenir, surtout pour la succession du royaume de Bohême, qu'il voulut vainement faire tomber à Frédéric, son fils.

Ce fut encore sous ce prince que se forma la république des Suisses. La Suisse, quoique dépendante de la maison d'Autriche, avait conservé quelques priviléges: Albert voulut les lui ôter. Les gouverneurs qu'il avait établis traitaient si durement le peuple, qu'il se révolta. Albert se préparait à la réduire, lorsque son propre neveu, Jean, duc de Souabe, dont il retenait le patrimoine, le tua lorsqu'il sortait d'un bateau dans lequel il avait passé le Rhin, sur le bord de la rivière de la Reuss près de Vindeseh en Argow, l'an 1308, et rentra dans ses biens. Albert avait régné environ dix ans, et il laissa, de l'impératrice Elisabeth, cinq garçons et six filles. Ce prince joignait l'habileté à la valeur. Mais le désir d'établir sa nombreuse famille, et d'augmenter par des acquisitions la puissance et les richesses de sa maison, lui fit commettre quelques injustices. Il se fit peu aimer de ses sujets, et il alarma ses voisins.

ALBERT II, duc d'Autriche, fils du précédent, était encore fort jeune lors de l'assassinat de son père. Il était le quatrième de ses cinq fils, et à la mort de ses frères qui suivit de près, il hérita de toutes ses possessions. Il fit la guerre aux Suisses, et cette expédition ayant tourné à sa honte, il mourut de chagrin, le 16 août 1358, à l'âge de soixante ans. Il fut surnommé *le Sage*.

ALBERT III, duc d'Autriche, fils du précédent, et petit-fils d'Albert Ier, fut un prince pacifique, aimant les lettres, et encourageant les savans. Il institua deux chaires de mathématiques à Vienne, et se livra lui-même à l'étude. Il établit une police exacte dans ses états, avantage rare dans le siècle où il vivait. Il mourut en 1395.

ALBERT IV, duc d'Autriche, frère du précédent, avait seize ans lors de la mort de son père; ce fut un prince fort religieux. Il entreprit le pélerinage de la Terre Sainte, et ce voyage, qu'il accomplit heureusement, a été célébré par les poètes et les romanciers du temps. Il avait un goût extraordinaire pour la théologie. Il se retirait souvent dans un couvent de Chartreux, et se soumettait à toute l'austérité des règles de cet ordre. On lui reproche d'avoir persécuté les hérétiques, et d'avoir même été cruel à leur égard. Il mourut en 1414, laissant pour unique héritier, à l'âge de sept ans, son fils Albert, connu sous le nom d'Albert II, parce qu'il fut le second empereur de ce nom.

ALBERT V, duc d'Autriche, connu comme empereur sous le titre d'ALBERT II, dit *le Grave* et *le Magnanime*, naquit à Vienne le 10 août 1397, d'Albert d'Autriche, IVe du nom. Gendre de l'empereur Sigismond, il monta après lui sur le trône impérial d'Allemagne le 1er janvier 1438. Il avait été élu roi de Bohême et de Hongrie. On lui disputa la première couronne. Les Callistins, branche des Hussites, la donnèrent à Casimir, frère du roi de Pologne. Il fallut combattre; l'armée de l'empereur, commandée par Albert l'Achille, qui fut depuis électeur de Brandebourg, assura, par ses victoires, le trône qu'on disputait à Albert II. Ce prince signala le commencement de son empire, par une grande diète, tenue à Nuremberg: on y réforma l'ancien tribunal des Austrèques;

on abolit l'ancienne loi veimique, appelée le *jugement secret*, par laquelle on condamnait un homme à mort, sans qu'il en fût instruit. On divisa l'Allemagne en quatre parties, nommées *Cercles*, Bavière, Rhin, Souabe et Westphalie. Albert se disposait à s'opposer aux dévastations des Turcs et des Tartares, qui ravageaient les frontières de la Hongrie, lorsqu'il mourut, le 27 octobre 1439, la seconde année de son empire, pour avoir mangé du melon avec excès. Sa douceur, sa générosité promettaient beaucoup; mais ayant régné très-peu de temps, il ne put rétablir les affaires. Il favorisa le concile de Bâle, et fit exécuter ses décrets en Allemagne.

ALBERT de Mecklembourg, roi de Suède, fut élevé au trône, en 1363, par les nobles mécontens, qui avaient déposé Magnus II. Ce prince, aidé par le Danemarck et la Norwège, fit les plus grands efforts pour reconquérir son royaume; mais il fut défait et pris par Albert, qui tomba bientôt dans les mêmes erreurs que son malheureux captif. Les nobles, exaspérés par sa conduite, s'adressèrent à Marguerite de Waldemar, reine de Danemarck et de Norwège, qui marcha en Suède en 1387, fit prisonniers Albert et son fils, après une bataille sanglante, et les retint en captivité jusqu'en 1394. Albert ne recouvra sa liberté que sous la condition de céder la Suède à Marguerite. Cependant il essaya encore de ressaisir sa couronne; mais il fut vaincu de nouveau, et passa le reste de sa vie à Mecklembourg, où il mourut en 1412.

ALBERT, archiduc d'Autriche, gouverneur, puis Souverain des Pays-Bas, né en 1559, était le sixième fils de l'empereur Maximilien II et de Marie d'Autriche. Il fut destiné à l'Eglise, et d'abord cardinal et archevêque de Tolède. On lui donna, en 1583, le gouvernement de Portugal, et, sa conduite plut tellement à Philippe II, roi d'Espagne, qu'il le nomma gouverneur des Pays-Bas. Il arriva à Bruxelles au mois de février 1596; peu après il prit la ville de Calais, puis Ardres, et ensuite Hulst, qui se rendit le 18 août de la même année. Porto-Carrero, gouverneur de Doulens, surprit Amiens le 11 mars 1597; mais le roi Henri IV, s'en ressaisit le 3 septembre suivant. Albert renonça à la pourpre romaine pour épouser, en 1598, Elisabeth-Claire-Eugénie d'Autriche, fille de Philippe II et d'Elisabeth de France. Cette princesse lui porta en dot les Pays-Bas catholiques et la Franche-Comté. La paix entre la France et l'Espagne, conclue à Vervins lui fit renouveler la guerre contre les Hollandais. Il y eut une bataille donnée le 2 juillet 1600, près de Nieuport. L'archiduc tua d'abord huit ou neuf cents hommes chargés de la garde du pont; et sans laisser reprendre haleine à ses soldats, il alla affronter ses ennemis: mais le comte Maurice de Nassau le reçut vigoureusement, et le battit. Quelque temps après, Albert fit assiéger Ostende, qui ne fut pris que le 22 septembre 1604. Ce siége si mémorable dura trois ans, trois mois et trois jours; et Albert n'eut pour fruit de sa victoire qu'un monceau de cendres, qui avait coûté la vie à plus de cent mille hommes, des sommes immenses, la perte de deux villes considérables; car Maurice pendant le siége avait pris l'Écluse,

Grave et quelques autres places. L'archiduc songea à la paix; elle commença par une trève de huit mois, en 1607, et continua par une autre de douze ans, en 1609. Il employa ce temps à policer ses provinces, où sa bonté et sa douceur lui avaient gagné le cœur de tout le peuple. Il mourut sans postérité, en 1621, à 62 ans.

ALBERT Ier, l'*Ours*, fils d'Othon, prince d'Anhalt, fut chéri de l'empereur Conrad III, qui le fit marquis et électeur de Brandebourg, vers l'an 1150, à la place de la maison de Staden, alors éteinte. Alors la Marche de Branbourg n'était presque qu'une grande forêt: Albert la fit défricher, et bâtit des villes, des églises et des colléges. C'est à lui probablement que Berlin, Francfort-sur-l'Oder, Bernau, Landsberg, etc. doivent leur existence. Il mourut le 18 novembre en 1168, avec l'estime de tous les princes d'Allemagne.

ALBERT, margrave de Brandebourg, né à Tangermonde, le 24 novembre 1414, était le 3me fils de Fréderic Ier, souverain de la Marche Electorale. Albert servit d'abord avec distinction dans les troupes de l'empereur Sigismond, en 1438, dans la guerre contre les Polonais. Son courage et sa prudence, le firent surnommer l'*Achille* et l'*Ulysse* de l'Allemagne. La ville de Nuremberg, s'étant révoltée contre lui, il prit les armes en 1449, pour la réduire à l'obéissance. Il donna dans cette guerre, des preuves d'une valeur inouie, gagna sept batailles, ne fut battu qu'une seule fois, et conclut avec les rebelles, en 1450, une paix honorable dont l'empereur fut le médiateur. La mort de son frère aîné, Jean l'alchimiste, et l'abdication de son second frère Fréderic, le mirent en possession de la principauté de Bareuth, et de l'électorat de Brandebourg. En 1476, il confia à son fils, Jean-le-Cicéron l'administration de ses états, se réservant la dignité électorale et le droit de conseil. Il mourut en 1486, à Francfort-sur-le Mein.

ALBERT-LE-COURAGEUX, duc de Saxe, gouverneur de Frise en 1494, se rendit illustre par sa prudence et ses exploits, sous l'empereur Maximilien I, et mourut le 13 septembre 1500. C'est le père de George de Saxe, qui fut l'un des plus grands protecteurs de Luther.

ALBERT, margrave de Brandebourg, grand-maître de l'ordre teutonique, et premier duc de Prusse, né en 1490. Il fut élu grand-maître en 1511, et déclara la guerre à Sigismond, roi de Pologne, pour défendre l'indépendance de son ordre. La paix fut conclue entre eux à Cracovie en 1525, et le traité porte que le grand-maître ne possèdera la Prusse qu'à titre de fief de la Pologne. Peu de temps après, Albert embrassa le protestantisme, et se maria avec une princesse de Danemarck. Alors il fut cité au ban de l'empire. Il mourut en 1568.

ALBERT-LE-BELLIQUEUX, margrave de Brandebourg, surnommé l'*Alcibiade de Germanie*, à cause de sa beauté, naquit en 1522; il était fils de Casimir, margrave de Cullembach, qui le laissa encore enfant sous la tutelle de son oncle. En 1541, il prit possession de ses états héréditaires, et prit une part active dans les troubles de l'Allemagne, sous le règne de Charles-Quint,

contre lequel il entra dans la confédération formée par Maurice, électeur de Saxe, et par d'autres princes Souverains. Albert commit beaucoup d'excès dans cette guerre; il brûlait des villes, et levait d'énormes contributions partout où il passait. Cependant comme il était, ainsi qu'Alcibiade, d'une belle figure, adroit, spirituel et brave, il s'insinua dans les bonnes graces de l'empereur: mais, comme il refusa de lui céder ce qu'il avait conquis sur les états ecclésiastiques, les princes formèrent contre lui une ligue, à la tête de laquelle était son vieil allié le duc de Saxe. Il se donna entre eux une sanglante bataille en 1553, dans laquelle Maurice fut tué, et Albert blessé. Cité ensuite au ban de l'empire, Albert fut privé de ses possessions, et mourut des suites de son intempérance, en 1558. Il était ferme et généreux, mais arrogant, cruel et intempérant.

ALBERT. *Voyez* BAVIÈRE.

ALBERT, cardinal, fils de Jean, électeur de Brandebourg, né en 1490, fut de bonne heure élevé à la dignité d'archevêque de Magdebourg, d'administrateur de Halberstadt, puis un an après nommé archevêque de Mayence. Il fonda en 1506, l'université de Francfort-sur-l'Oder. Ce fut le 1er prince d'Allemagne qui reçut et protégea les jésuites. Il mourut à Mayence en 1545. Il avait une grande passion pour les reliques, et en fit rediger un *Catalogue* en allemand, imprimé à Hall, en 1520, in-4°. Ce volume passe pour le premier livre qui ait été mis sous presse à Hall. Il est orné de figures en bois de toutes ses reliques: c'est le seul monument qu'Albert laissa à l'église de Hall.

ALBERT (CHARLES D'). *Voyez* LUYNES.

ALBERT (L. CH. D'). *Voyez* LUYNES.

ALBERT (HON. D'). *Voyez* CHAULNES.

ALBERT (JOSEPH D'), de Luynes, petit-fils du connétable de ce nom, né en 1672, prince de Grimberghen, fut ambassadeur de l'empereur Charles VII, en France, et mourut en 1758, âgé de 87 ans. Il avait conservé, au milieu des camps, un goût assez vif pour les lettres, contracté dès sa jeunesse. On a de lui un *Recueil de différentes pièces de littérature,* contenant *Timandre instruit par son génie,* et le *Songe d'Alcibiade,* 1759, in-12.

ALBERT, fut chanoine et gardien de l'église d'Aix en Provence. N'ayant pu suivre les premiers croisés dans leur expédition, il entreprit d'en écrire l'histoire sur les relations de témoins oculaires. Elle s'étend depuis 1095 jusqu'à 1120, sous le titre de *Chronicon Hierosolymitanum*, Helmstadii, 1584, 2 vol. in-4°, rares; et dans le 1er vol. des *Gesta Dei per Francos,* 1611, 2 vol. in-fol.

ALBERT, surnommé *le Grand*, était né à Lawingen en Souabe, l'an 1193, d'une famille illustre. On a attribué son surnom de Grand, au nom de *Grot* ou *Groot* qui, dit-on, appartenait à sa famille et qui signifie *Grand* en hollandais: mais cette supposition est gratuite; d'ailleurs, l'étendue des connaissances d'Albert, si étonnante pour son siècle, justifie l'épithète que ses contemporains lui ont décernée. Il entra chez les dominicains, où il fut provincial. Le pape Alexandre III, qui connaissait les succès

qu'avait eus Albert à Fribourg, à Ratisbonne, à Cologne, à Paris, l'appela à Rome, lui donna l'office de maître du sacré palais, et quelque temps après l'évêché de Ratisbonne: mais il ne le garda que trois ans, pendant lesquels il veilla avec soin au temporel et au spirituel. Il renonça à la crosse, pour vivre dans sa cellule en simple religieux. Il n'interrompit sa retraite de Cologne que par ses leçons publiques, où quantité d'hommes illustres se formèrent, et entre autres *l'Ange de l'Ecole*. (*Voy.* THOMAS.) Le pape Grégoire X l'appela au concile général, tenu à Lyon en 1274. Il mourut à Cologne en 1280, âgé de 87 ans. Ses ouvrages, de l'édition de Lyon, de l'an 1651, sont en 21 gros vol. in-fol. Le père Jammi, dominicain, fut l'éditeur des œuvres d'Albert-le-Grand. Il y inséra des traités qui ne sont pas de lui, et en omit d'autres qui lui sont attribués. On appliquerait avec justesse à Albert, ce que Cicéron disait d'un auteur volumineux, qu'on aurait pu brûler son corps avec ses seuls écrits. La plupart ne méritaient guère un autre sort. Son *Historia animalium* est remarquable pour le temps où elle a paru. Il n'est pas douteux que le fond de cet ouvrage ne soit emprunté d'Aristote; mais l'auteur paraît avoir eu l'histoire naturelle de ce philosophe plus complète que nous ne la possédons. Il semble aussi avoir puisé dans les commentateurs arabes d'Aristote, et surtout dans Avicenne. (*V.* dans les *Mémoires* de la société des sciences de Goëttingue, tom. 12, p. 94, celui de Buhle, intit. *De fontibus undè Alb. M. in libris suis de animalibus hauserit.*) « Je laisse, dit Fleury, à ceux qui ont lu plus exactement cet auteur, à nous montrer ce qui lui a fait mériter le nom de *Grand*. Voici le peu que j'y ai remarqué. Dans les trois volumes de physique, il cite toujours Aristote, et les Arabes qui l'ont commenté: il s'arrête aux anciens physiciens, qu'Aristote a combattus, dont les écrits sont perdus, et les opinions oubliées. Il suppose toujours les quatre élémens et les quatre qualités, le chaud, le froid, le sec et l'humide; et met souvent pour principes des propositions qui ne sont ni évidentes par elles-mêmes, ni prouvées d'ailleurs. Parlant du ciel, il fait voir peu de connaissance de l'astronomie; il suppose les influences des astres, et parle de l'astrologie judiciaire comme d'une vraie science, sans la blâmer: d'ailleurs même il la mêle à la politique. A l'occasion des météores, il fait voir son peu de connaissance de la géographie; encore ailleurs il met Byzance en Italie, avec Tarente. Parlant des minéraux, il attribue aux pierreries des vertus semblables à celles de l'aimant, se fondant sur des expériences qu'il ne prouve point, et cherche ensuite les causes de ces vertus. Il donne souvent des étymologies absurdes, voulant expliquer les noms grecs sans savoir la langue: ce qui lui est commun avec la plupart des docteurs du même temps. » Ses ouvrages sont de longs *Commentaires sur Saint Denys l'Aréopagite*, sur le *Maître des Sentences*, dans lesquels il peut y avoir quelque chose de bon; mais quel homme aurait le courage de lire 21 vol. in-fol., pour ne recueillir que quelques pensées justes, noyées

dans un fatras de raisonnemens alambiqués et revêtus d'un latin grossier? Albert était recommandable comme religieux et comme évêque; il ne l'est guère comme auteur. Il étendit la logique au-delà de ses bornes, en y mêlant mille subtilités barbares et beaucoup de choses étrangères. Au lieu de la regarder comme la porte de la philosophie, il en fit un vaste labyrinthe où un homme errerait toute sa vie sans trouver une issue. On a dit, et des écrivains crédules le répètent encore, qu'Albert-le-Grand avait fait une tête d'airain qui répondait sans hésiter à toutes les questions. A cette fable, on en a ajouté une autre aussi ridicule. On raconte qu'un jour des Rois, Albert changea l'hiver en été, pour mieux recevoir Guillaume, comte de Hollande et roi des Romains, qu'il avait invité à dîner. Ce qui veut dire apparemment qu'il lui fit servir des fleurs et des fruits conservés; image de l'été, que des gens crédules ont prise à la lettre. On lui a attribué de ridicules *Recueils de secrets*, tels que: *Secrets admirables du Grand-Albert, et Secrets du Petit-Albert*, auxquels il n'a pas eu la moindre part. Tel est entre autres celui qui parut à Amsterdam, in-12, en 1655, sous ce titre: *De secretis mulierum et naturæ*, et qu'on croit être de Henri de Saxonia, l'un de ses disciples. Plusieurs de ses nombreux ouvrages ont été imprimés séparément, entre autres: *Opus de mysterio missæ*, Ulm, 1473, in-fol., édition originale, très-rare, recherchée comme étant le premier livre imprimé à Ulm, avec date; *Summæ de Eucharistiæ sacramento*, Ulm, 1474, in-fol., première édition; *Opus de animalibus*, Rome, 1478, in-fol.

ALBERT, abbé de Sainte-Marie, à Stade. Il quitta ce couvent pour entrer chez les Franciscains, révolté des désordres de ces moines, qu'il ne pouvait réprimer. Il a écrit une *Chronique*, imprimée à Helmestadt, en 1587.

ALBERT, Bénédictin de Sigebert, près de Cologne, vivait en 1450. Il a écrit une *Histoire des Papes*, et une *Histoire des Empereurs romains*. Ces deux ouvrages manuscrits, sont à Vienne dans la bibliothèque impériale.

ALBERT ou ALBERTI (Michel), né à Nuremberg en 1682, professeur de médecine à Hall en Saxe, fut élève de Stahl. Il a écrit: I. *Introductio in universam medicinam*, 3 vol. in-4°, Hall, 1718, 1719 et 1721. II. *Systema jurisprudentiæ medicolegalis*, 6 vol. in-4°, 1725 et 1747; mort à Hall, en 1757.

ALBERT (Henri-Christophe), né à Hambourg en 1762, professeur de langue anglaise à Hall, a donné une *Grammaire* fort estimée, in-8°, 1784. On a de lui différens ouvrages sur Shakespeare, la *Constitution d'Angleterre, etc.*

ALBERT ou ALBERTET, surnommé le *Gapençois*, parce qu'il naquit dans cette province, ou le *Sisteron*, parce qu'il fit un long séjour et mourut dans cette ville, était fils d'un jongleur appelé Nazur, qui avait fait de bonnes chansonnettes. Le fils suivit la carrière de son père. Il composa un grand nombre de *Chansons*. Il demeura long-temps à Orange, puis il alla demeurer à Sisteron, où il termina ses jours à la fin du 13e siècle. C'est d'après les rêveries de

Nostradamus qu'on a rapporté, qu'avant de mourir, Albertet pria son ami Peyre Valiéras de remettre ses *Chansons* à la dame de ses pensées; que cet infidèle ami les vendit à un autre troubadour nommé Fabre d'Uzès, qui les publia sous son nom. Le même historien ajoute, que ce plagiat ayant été découvert, le plagiaire fut fouetté.

ALBERT (Erasme). *Voy.* Alber.

ALBERT DURER. *Voyez* Durer.

ALBERT-DE-RIOMS (le comte d'), chef d'escadre des armées navales de France, naquit en Dauphiné, en 1738. Entré de bonne heure dans la marine, il fit ses premières armes contre les Anglais dans la guerre de l'Amérique. En 1779, au combat de la Grenade, où le comte d'Estaing battit l'amiral Biron, d'Albert commandait le vaisseau le *Sagittaire*, qui fit des prodiges de valeur. Dans la même année, il s'empara du vaisseau l'*Expériment*, qui portait sur son bord des sommes considérables. Il se fit remarquer, en 1781, dans tous les combats livrés par l'escadre du comte de Grasse, et eut une grande part dans les victoires obtenues à Chesapeak et près de Saint-Christophe, contre l'amiral Graves et contre l'amiral Hood. Le conseil de guerre, qui examina la conduite de tous les officiers supérieurs qui assistèrent au malheureux combat du 9 et du 12 avril de la même année, et qui fut perdu faute d'union dans les chefs, rendit unanimement justice à la valeur et à l'intelligence de M. de Rioms. La révolution venait d'éclater (1789), lorsqu'il se trouvait dans le port de Toulon en qualité de lieutenant-général. Très-attaché aux intérêts de son roi, il avait défendu aux ouvriers de l'arsenal de porter la cocarde tricolore : deux d'entre eux ayant enfreint ses ordres, il les fit mettre en prison. Cet acte de justice donna lieu à une insurrection générale. Les troupes de ligne, dont l'esprit commençait déjà à être corrompu par les malveillans, refusèrent de le défendre contre les séditieux, qui l'arrêtèrent avec MM. du Castellet et de Villages; mais ils furent bientôt mis en liberté par un décret de l'Assemblée nationale. En 1790, lorsque le roi conservait encore une ombre d'autorité, il eut le commandement d'une flotte de 30 vaisseaux de ligne, destinée à soutenir les droits de l'Espagne contre les Anglais, dans l'affaire de Nootka-Sund. Mais à cette époque tous les liens sociaux étaient rompus, et toutes les autorités légales menacées. Ce fut en vain que d'Albert essaya de rétablir l'ordre et la discipline dans ses équipages, qui allaient jusqu'à insulter leurs chefs. Il quitta alors le commandement et la France, joignit à Coblentz les princes, frères de Louis XVI, et servit avec distinction, dans la campagne de 1792, dans un corps d'officiers de marine, émigrés. Après la retraite des Prussiens et de l'armée royale, il se retira en Dalmatie, où il vécut plusieurs années. Déjà assez avancé en âge, et désirant mourir sur le sol de ses ancêtres, il rentra en France lors du rappel des émigrés, et y mourut en décembre 1800, généralement regretté, et par ses talens, et par la noblesse de son caractère.

ALBERT de Sibourg, avait embrassé l'état monastique dans l'ab-

baye de Sibourg près Cologne; il florissait, suivant quelques auteurs, vers 1445, et suivant le P. le Long, en 1410. Il était savant, et a laissé : I. *Glossaire sur l'ancien et le nouveau Testament*, conservé à Leipsick dans la Bibliothèque Pauline, et dont la préface est imprimée dans la grande collection de dom Marteune, tome 1er, page 978. II. *Histoire des Papes*, qui embrasse environ 228 ans, depuis Grégoire IX jusqu'à Nicolas V. III. *Histoire des Empereurs romains depuis Auguste jusqu'à Frédéric III*, en 1440, c'est-à-dire jusqu'à son temps. Ces deux ouvrages se trouvent en manuscrit dans la bibliothèque impériale de Vienne.

ALBERT ou ADELBERT, fait archevêque de Mayence par l'empereur Henri V, s'unit avec plusieurs princes d'Allemagne contre son bienfaiteur. Cet évêque ingrat et remuant fut enfermé pendant quatre ans, et n'obtint sa grace que pour se révolter encore contre le prince qui lui avait pardonné. Calixte II ayant excommunié Henri V, Albert prit les armes contre lui, battit ses troupes, et ne voulut se soumettre à son souverain, qu'il n'eût renoncé aux investitures par la crosse, et à nommer aux bénéfices ceux qu'il devait investir par le sceptre. Ce prélat, dont le caractère était mêlé de zèle et d'ambition, mourut le 23 juin 1137.

ALBERT de Florence, littérateur du 15e siècle, se trouvant en prison pendant les troubles de sa patrie, s'y consola de la perte de sa liberté, en traduisant en italien les *Consolations philosophiques* de Boëce.

ALBERT de Padoue, célèbre prédicateur augustin, mort à Paris, en 1328, après avoir publié de longs *Commentaires sur les livres saints.*

ALBERT, général des Franciscains, était Allemand, suivant quelques auteurs, et de Pise en Italie, suivant d'autres. Il a laissé une *Chronique historique*, depuis le commencement du monde jusqu'en 1250, temps où il vivait. Reinard-Reineccio l'a publiée en 1587, avec des notes.

ALBERT (François), professeur de théologie à Hambourg. Il donna une *Histoire de Saxe et des Vandales*, et une *Chronique depuis Charlemagne jusqu'en* 1504.

ALBERT (Chérubin), graveur, né à Borgo-San-Sepolcro, en 1552, a laissé peu d'ouvrages remarquables. Cependant, il a rendu service aux arts, en gravant les belles frises que Polydore de Caravage, élève de Raphaël, avait élevées sur des façades de maisons, et qui ne subsistent plus. On a aussi de lui une *Vierge avec l'enfant Jésus;* une *Résurrection*, d'après Raphaël; *Adam et Eve chassés du Paradis terrestre; l'Ange avec le jeune Tobie.* Il mourut en 1615.

ALBERT GIRARD. *Voyez* Girard.

ALBERT (Jean), docteur et avocat au parlement de Toulouse, vivait au 17e siècle; on a de lui : *Arrêts de la cour du parlement de Toulouse.* La première édition a paru en 1686, la dernière a été imprimée à Toulouse, 1731, in-4°.

ALBERT (Antoine), prêtre, bachelier en droit, vivait dans le 18e siècle. On a de lui : I. *Dictionnaire portatif des Prédicateurs français*, 1757, 1 vol. in-8°. II. *Nouvelles observa-*

tions sur les différentes méthodes de prêcher, 1757, 1 vol. in-12. Ces deux ouvrages, écrits avec précision et clarté, ne renferment rien de neuf; l'auteur ne répète guère que ce qui a été déjà dit mille fois; mais on veut faire un livre, on veut aller à la postérité, alors on compile, sans trop s'inquiéter si l'on s'apercevra de la fraude.

ALBERT (Pierre-Antoine), recteur de l'église épiscopale et protestante à New-Yorck, descendait d'une famille de Lausanne très-respectée en Suisse; il a gouverné cette église, qui avait été fondée par les Huguenots persécutés, lors de la révocation de l'édit de Nantes. Il mourut, le 12 juillet 1806, à l'âge de 41 ans. Savant, pieux, éloquent, et irréprochable dans sa vie privée, il a joui d'une estime universelle et méritée.

ALBERTANO, de Brescia, juge et gouverneur de Gavardo pour l'empereur Frédéric II, fut mis en prison pendant les troubles politiques qui agitaient alors l'Italie. Dans sa captivité, il composa divers ouvrages, sur l'*Amour du prochain*, sur l'*Art de parler et de se taire*, sur les *Motifs de consolation dans l'infortune*. Ces trois traités furent imprimés, long-temps après la mort de l'auteur, par les soins de Bastien de Rossi, à Florence, en 1610. Cette traduction est très-estimée et fait autorité.

ALBERTET. *Voy.* ALBERT.

ALBERTI ou de ALBERTIS (Leon-Baptiste), littérateur, architecte, peintre, sculpteur et mathématicien, né à Florence, en 1398, d'une noble et ancienne famille, surnommé par quelques écrivains *le Vitruve florentin*. Après avoir reçu, à Bologne, le degré de docteur en droit civil et canonique, il fut ordonné prêtre. Le sacerdoce ne l'empêcha pas de cultiver l'architecture, sa science favorite. Il bâtit, à Mantoue, la grande église de Saint-André, et à Rimini, celle de Saint-François, qui passe, avec fondement, pour son chef-d'œuvre. A Florence, il fut l'architecte du beau palais de Ruccellai, et se signala par d'autres ouvrages du même genre, à Rome, et dans d'autres villes d'Italie. Il mourut en 1490, avec la réputation d'un homme modeste, patient et désintéressé. Les plans de ses monumens d'architecture sont généralement simples et grandement conçus. D'un caractère extrêmement doux, il souffrait volontiers les contradictions de ses censeurs, et se soumettait avec plaisir aux critiques de ses amis. On a de lui divers écrits sur la peinture, la sculpture et l'architecture. Son ouvrage le plus considérable et le plus connu est un traité *de Architecturâ, seu de re ædificatoriâ*, qui ne fut publié qu'après sa mort, et dont il y a plusieurs éditions. La première parut à Florence, en 1485, in-fol. Ce livre, trop loué peut-être par ses contemporains, est encore estimé. Il est en latin; le style en est assez pur. Il a été traduit en italien par Cosme Bartholi, Firenze, 1550, in-fol.; et en français, par Jean Martin, Paris, 1553, in-fol., fig. Son *Traité sur la Peinture*, en trois livres, a été réimprimé à la suite du *Vitruve* d'Amsterdam, 1649, in-fol. Il a été traduit en italien par Domenichi. Ses *Œuvres morales*, imprimées à Venise en 1568, in-4°, ont de même été traduites en italien par Cosme Bartoli.

Son traité sur la sculpture, *della statua*, fut publié à la suite des *Œuvres* de Léonard de Vinci. Paris, 1651, in-8°. Son *Hecatomphile* est un poëme en prose sur l'*Art d'aimer*, traduit en français en 1534, et en 1584. Il l'a été encore dans les *Mélanges de littérature étrangère*, publiés en 1785. On a aussi de lui une comédie intitulée *Philodoxios*, qu'Alde-Manuce publia en 1588, comme l'ouvrage d'un Lépidus, ancien poète comique. L'auteur l'avait cependant avouée; ce n'était pas son meilleur ouvrage : elle est en prose latine. Il composa aussi plusieurs ouvrages de morale, écrits en latin : I. *Momus ou de principe*, dont il y eut deux éditions à Rome, en 1520. II. *Trivia, sive de causis Senatoriis*, Basilæ, 1538, in-4°. III. *Un livre de cent Fables ou Apologues*, et plusieurs autres petits ouvrages. Porretti a écrit sa vie, qu'il faut consulter.

ALBERTI-ARISTOTILE, autrement appelé Ridolfo-Fioraventi, célèbre mécanicien, architecte et ingénieur, né à Bologne, vivait dans le 15e siècle. On attribue des choses étonnantes à cet artiste. Il transporta, dit-on, à Bologne le clocher de Sainte-Marie-del-Tempio, avec toutes ses cloches, à une distance de 35 pas. Il redressa, dans la ville de Cento, celui de l'église de Saint-Blaise, qui penchait de 5 pieds et demi. Appelé en Hongrie, il construisit un pont très-ingénieux, et fit beaucoup d'autres ouvrages, dont le souverain de ce pays fut si satisfait qu'il le créa chevalier, lui permit de battre monnaie, et d'y mettre son empreinte. Il fut aussi employé par Jean Basile, grand-duc de Moscovie, à la construction de plusieurs belles églises.

ALBERTI (Léandre), Bolonais, fut provincial des Dominicains, parmi lesquels il s'appliqua à faire fleurir la science et la piété. Il a publié, entre autres ouvrages : I. Une *Histoire des hommes illustres de son ordre*, 1517, in-fol. II. Une *Description de l'Italie*, dont la première édition est de Bologne, 1550, in-fol.; puis, Venise, 1553, in-4°; 1568, in-4°, et 1588, in-4°. III. L'*Histoire de Bologne*, publiée dans cette ville, depuis 1541 jusqu'en 1591, 5 vol. in-4°. Alberti n'a donné que le premier volume et le premier livre de la seconde décade; le reste est dû à Lucio Caccianemici. IV. *Chronique des principales familles de Bologne*, Vicence, 1592, in-4°. V. *Diatriba de incrementis Dominii Veneti*, et *de claris viris Reipublicæ Venetæ*, deux écrits insérés dans le livre de Contarini, *de Republicâ Venetorum*, ed. II. Lugd. Batav., 1628. Alberti mourut en 1552, âgé de 74 ans.

ALBERTI (Jean) ou Jean ALBERT WIDMANSTADIUS, très-savant dans les langues orientales, au 16e siècle, donna un *Abrégé de l'Alcoran*, avec des notes critiques, ouvrage qui lui mérita le titre de chancelier d'Autriche et de chevalier de Saint-Jacques. Il publia, in-4°, en 1555, un *Nouveau Testament* en syriaque, à l'usage des Jacobites, aux dépens de l'empereur Ferdinand I. C'est le premier livre imprimé en Europe avec des caractères syriaques. On n'y trouve point la deuxième Epître de Saint Pierre, les deuxième et troisième de Saint Jean, celle de Saint Jude, ni l'Apocalypse. On n'en tira que 1000 exemplaires, dont l'empereur garda

500; les autres passèrent en Orient. On ne peut rien voir de plus beau, ni de mieux proportionné, dit Simon, que les caractères de cette édition. Il composa encore une *Grammaire syriaque*, dont la préface est curieuse. Il est mort en 1559. Sa collection de livres passa d'abord à Georg. Sigism. Seld. Nic., chancelier de l'empire; elle fait aujourd'hui partie de l'ancienne bibliothèque électorale à Munich.

ALBERTI (SALOMON), et non ALBERTUS, comme quelques-uns l'appellent, médecin d'un très-grand mérite, né à Nuremberg, en 1540, et mort en 1600, à Dresde, où il avait été médecin de l'électeur. Il a fait des découvertes importantes dans la science, et fut avec Vésale et Eustache un des fondateurs de l'anatomie des temps modernes : 1° Il trouva le premier, et long-temps avant Bauhin, les *valvulæ colli;* 2° il a fait connaître *les reins et les voies urinaires*, et en a décrit la structure intérieure; 3°, en 1579, il découvrit l'*ostiola venarum;* 4° il a découvert le limaçon dans l'oreille (*sulcum cochleæ, cochleam auris*). Quoique cette partie ait été connue d'Olcmaéon de Crotone et d'Empédocle, cependant on ne l'avait plus retrouvée après eux; 5° enfin il découvrit, un siècle avant Anel et Morgagni, les *conduits lacrymaux*, dont la connaissance est indispensable pour la guérison de la fistule lacrymale. On estime encore ses ouvrages, entre autres: *Historia plerarumque humani corporis partium membratim scripta*, Wittemb., 1583, in-8°. *Tres orationes*, Norimbergæ, 1585, in-8°. 1° *De cognit. herbarum;* 2° *de moschi Aromatis naturâ*, etc.; 3° *Disciplina anat.*, où l'on traite aussi *de singultu*, *de structura ureterum renis tertii*, etc.; la Description *sursum nutantium membran.* σιγμοειδῶν *in venis brachiorum et crurum.*

ALBERTI (CHERUBINO), peintre d'histoire et graveur d'un grand mérite, mort en Italie en 1615, âgé de 63 ans. Son *Œuvre* s'élève à près de 180 pièces dont 75 de sa composition, et le reste gravé d'après les grands maîtres, Raphaël, etc.

ALBERTI (VALENTIN), né en 1635, à Lehna, en Silésie, fut professeur de théologie à Leipsick. Il mourut dans cette dernière ville en 1697; ses principaux ouvrages sont : *Compendium Juris naturæ*, écrit dirigé contre le livre de Puffendorf, et *Interesse præcipuarum religionum Christian.*, écrit aussi de lui. Deux Dissertations curieuses : *De fide hæreticis servandâ*, Leipsick, 1662, in-4°. Il composa aussi quelques poëmes allemands, qui ne sont pas sans mérite.

ALBERTI (MICHEL). *V.* ALBERT.

ALBERTI (GEORGE-GUILLAUME), ministre luthérien, né en 1725. Après avoir fait ses études, il exerça les fonctions de prédicateur à Tundern, bourg du Hanovre. Etant allé en Angleterre, il y séjourna plusieurs années, et s'appliqua à l'étude de la langue du pays. Il y réussit assez bien pour être en état de l'écrire et de composer l'ouvrage suivant : *Pensées sur l'Essai sur la religion naturelle de Hume.* Après son retour en Allemagne, il a publié des *Lettres sur l'état de la religion et des sciences de la Grande-Bretagne*, Hanovre, 1752 et 1754. Il est mort en 1758.

ALBERTI (JEAN), né en 1698,

ministre et professeur de théologie à Harlem. On a de lui : *Observationes philologicæ in sacros novi fœderis libros*, Leyde, in-8°. II. *Periculum criticum in quo loca quædam cum veteris ac novi fœderis, tum Hesychii et aliorum illustrantur, vindicantur, emendantur*, Leyde, in-8°. III. *Glossarium græcum in sacros novi Fœderis libros, accedunt Miscellanea critica in glossas nomicas, Suidam, Hesychium, et index auctorum ex Photii lexico inedito*, Leyde, 1735, in-8°. Il commença aussi une nouvelle édition du *Dictionnaire d'Hesychius*, dont il donna le premier volume, in-fol., Leyde, 1746. Il préparait le second et en avait fait une partie; mais il n'eut pas le temps de l'achever, étant mort le 13 août 1762, à 65 ans; il laissa la réputation d'un excellent et laborieux lexicographe. Le second volume du Dictionnaire d'Hesychius fut complété par Ruhnkenius, et parut à Leyde, en 1766.

ALBERTI DI VILLANOVA (FRANÇOIS D'), né à Nice en 1737, est auteur de deux ouvrages fort estimés; le premier est un *Dictionnaire français et italien, italien et français*, qui eut un succès prodigieux, et dont il donna quatre éditions successives; la dernière a paru à Bassano, Remondini 1811, 2 v. in-4°. Son autre ouvrage est un *Dictionnaire universel critico-encyclopédique de la langue italienne*, Lucques, 1797; il peut tenir lieu aux étrangers du *Dictionnaire de la Crusca*. Alberti en préparait une nouvelle édition, lorsqu'il mourut à Lucques, en 1800. Cette édition fut achevée par l'abbé François Federighi, son collaborateur, et parut à Lucques, en 1805, 6 vol. in-4°.

ALBERTI (JACQUES), de Bologne, jurisconsulte, qui vivait vers l'an 1420, a écrit un *Traité sur les différences entre le droit canonique et le droit civil*. On en trouve un long extrait dans les *Œuvres de Barthole*.

ALBERTI (LOUIS), né à Padoue en 1560, se fit ermite de l'ordre de Saint-Augustin, et devint professeur de théologie dans la célèbre Université de sa patrie. Il a fait imprimer plusieurs traités latins sur la *Prédestination* et la *Réprobation*, sur *l'Ouvrage des six jours*, sur la *Présence réelle*, etc. Il mourut en 1628.

ALBERTI (ROMAIN), né dans la petite ville de Borgo-San-Sepolcro, fut secrétaire de l'Académie de dessin, fondée à Rome en 1593, par le peintre Frédéric Zucchero d'Urbin. Alberti a écrit *l'Histoire de l'origine et des progrès de cette Académie*, et un *Traité de l'excellence de la peinture*. Ce dernier ouvrage fut composé sur l'invitation de l'Académie de peinture de Rome.

ALBERTI (ANDRÉ), est auteur d'un *Traité de Perspective*, imprimé en 1670, in-fol., en latin, à Nuremberg. Cet ouvrage fut estimé dans son temps.

ALBERTI (JEAN-BAPTISTE), né à Savone, dans le 17° siècle, entra dans la congrégation des Somasques, et publia plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : I. *Poésies sacrées et morales*, en italien. II. *Vie de Saint Mayeul*, abbé de Cluny, en latin. III. *Discours sur l'origine et l'établissement des académies*, en italien.

ALBERTI (DOMENICO), musicien, né à Venise, alla à Londres

avec l'ambassadeur d'Espagne, et de là se rendit à Rome, où il perfectionna ses talens dans le chant et la composition. En 1737, il mit en musique l'*Endymion* de Métastase, et publia quelques autres morceaux très-estimés.

ALBERTI (Christian-Henri), professeur de médecine, à Erfurt, a publié, dans le 17e siècle, beaucoup d'ouvrages estimés, sur diverses parties de la médecine.

ALBERTI (Benoit), d'une ancienne famille de Florence, se distingua dans le 14e siècle, par son opposition au parti aristocratique. Autant il avait montré d'empressement à réformer le gouvernement, en appelant le peuple à prendre les armes, autant il montra de courage et de force contre la tyrannie de la populace, au nom de laquelle on sacrifiait les citoyens les plus considérés. En 1382, lors du triomphe de l'ancienne aristocratie, il fut exilé. Il partit pour Jérusalem, et mourut à Rhodes.

ALBERTINELLI (Mariotto), peintre florentin, né à Florence vers l'an 1467, mort vers 1512, eut pour maître Cosimo Roselli, et pour rival et ami, Fra-Bartolomeo Della Porta, à qui l'on attribue souvent ses ouvrages. Bartholomeo n'ayant point achevé son tableau du *Jugement dernier*, Albertinelli le termina, sans qu'il fût possible de s'apercevoir qu'il fût de deux mains différentes. Ses élèves les plus distingués sont Guiliano, Bugiardini, Francia Bigio et le Visino, tous trois florentins. Il peignit plusieurs tebleaux d'église. On voit au Musée royal un tableau de ce peintre, dont le sujet est l'*Enfant Jésus, dans les bras de sa mère, bénissant Saint Jérôme, et Saint Zénobe, évêque de Florence*. Ce tableau fut fait en 1506.

ALBERTINI (Paul Degli), né à Venise en 1430, prit l'habit de Servite, et devint évêque de Torcello, après s'être distingué dans la prédication. Il mourut en 1475, laissant plusieurs écrits latins sur la *Connaissance de Dieu, l'origine et les progrès de l'ordre des Servites;* enfin, une *Explication de plusieurs passages du Dante,* aussi en latin. Possevin a faussement attribué, dans son *Apparat sacré,* ces deux premiers ouvrages à Paul Nicoletti.

ALBERTINI (François), né dans la Calabre, se démit d'une riche abbaye pour se faire jésuite. Il fut nommé professeur de philosophie et de théologie à Naples, où il mourut en 1619. Nous avons de lui : I. Une *Théologie* en 2 vol. in-fol., où il veut concilier la théologie avec la philosophie. II. Un Traité *de Angelo custode*. Il s'efforce de prouver, dans ce livre, que les animaux ont des anges gardiens. III. *Opusculum de mirabilibus novæ et veteris urbis Romæ,* Romæ, 1515, in-4°. IV. *Tractatus brevis de laudibus Florentinæ et Saonæ* (Savone), 1509. V. Un *Mémoire* en italien, sur les peintures et les statues qui sont à Florence, Florence, 1510, in-4°.

ALBERTINO (Edmond), ministre calviniste de Charenton, né à Châlons-sur-Marne, en 1593, et mort à Paris, le 5 avril 1652. On a de lui un *Traité contre l'Eucharistie,* qui fit grand bruit dans le temps. Il fut publié par Blondel, et réfuté dans l'ouvrage de la perpétuité de la foi.

ALBERTINO (François), Florentin, né au commencement du 16e siècle, dédia au pape Jules II un *Traité sur les Merveilles de l'ancienne et de la nouvelle Rome*, Bâle, 1519, in-4°. On a encore de lui un *Eloge historique de Florence et de Savone*.

ALBERY ou AULBERY (George), poète, peu connu, né à Charmes, petite ville de Lorraine, publia, en 1616, la vie de Saint Sigisbert, roi d'Austrasie, avec une description de la Lorraine et de la ville de Nancy, imprimée à Nancy. On connaît encore de lui un *Cantique sur le Miserere*, Nancy, Garnich, 1613; une *Hymne sur l'Ascension de N. S., et une pièce en vers pour être chantée*. Tous ces ouvrages sont excessivement rares.

ALBI (Henri), né à Bollène, dans le comtat Venaissin; prit l'habit de jésuite en 1606. Il fut élevé aux charges de son ordre, dont il se fraya la voie en enseignant la philosophie et la théologie. Il mourut à Arles en 1659, après avoir publié : I. L'*Histoire des cardinaux illustres qui ont été employés dans les affaires d'état*, 1653, in-4°, livre écrit d'un style lourd, et qui ne rachète pas son peu d'élégance par son exactitude. II. Plusieurs *Vies particulières*, qui méritent la même censure. III. *L'Anti-Théophile paroissial*, in-12; ouvrage plein d'emportement, qu'il opposa au *Théophile paroissial*... Dupuis, curé de Saint-Dizier de Lyon, lui répondit avec la même vivacité. IV. *Histoire du Tunquin et des grands progrès que la prédication y a faits*, Lyon, 1651, in-4°.

ALBICANTE (Jean-Albert), poète milanais, vivait au milieu du 16e siècle. Il eut de grandes querelles littéraires avec Doni et Pierre Arétin; mais il se réconcilia ensuite avec eux. Outre beaucoup de *poésies*, Albicante a laissé une *Histoire de la guerre du Piémont*, Venise, 1539, in-8°, et une *Relation de l'entrée de Charles V à Milan*, Nell, 1541, Milan, 1541, in-4°.

ALBICUS, archevêque de Prague avait été élevé à cette dignité par Sigismond, roi de Bohême. Il fit autant de tort à l'Eglise par sa facilité à l'égard de l'hérésiarque Jean Hus et des autres disciples de Viclef, que son prédécesseur Stincon lui avait fait de bien par sa vigilance à s'opposer aux erreurs de cette secte dangereuse. L'avarice d'Albicus était si grande, qu'il ne voulait pas même confier la clef de sa cave à qui que ce fût. Il n'avait pour tout domestique qu'une vieille servante qu'il laissait mourir de faim, et point de chevaux. Il a composé trois traités de médecine sous les titres suivans : *Praxis medendi; Regimen sanitatis; Regimen pestilentiæ*, imprimés à Leipsick en 1484, in-8°, long-temps après la mort de l'auteur.

ALBIN. *Voy.* Albinus.

ALBINE, dame romaine, illustre par sa piété, vivait dans le 4e siècle. Devenue veuve, elle s'occupa à faire germer dans le cœur de sa fille, Marcelle, les plus solides vertus. Dégoûtée des plaisirs du monde, elle se mit sous la direction de Saint Jérôme, à étudier l'Ecriture et les sévères maximes de la religion chrétienne. Saint Jérôme, dans sa lettre à Principia, fille de Marcelle, dit qu'Albine avait tant d'esprit et de pénétration, que, lorsqu'il lui lisait quelques-uns de ses ouvra-

ges, il la regardait moins comme son disciple que comme son juge.

ALBINI (Alexandre), peintre de l'école lombarde, l'un des plus habiles et des plus ingénieux élèves de Carrache, mort vers l'an 1630. Il fit *la figure de Prométhée descendant du ciel avec le feu divin pour animer la statue de Pandore.*

ALBINOVANUS (C. Pedo), poète latin, qui vivait environ 35 ans avant l'ère chrétienne. Il a été loué par Annæus Sénèque et par Ovide, qui lui donne le titre de divin dans sa dernière élégie *de Ponto*. On doit à ce poète : I. Des *Epigrammes*, dont Martial fait mention. II. Deux *Elégies*, l'une sur la mort de Drusus, l'autre sur celle de Mécène. Jean Le Clerc les fit imprimer en 1703, in-8°, et en 1715, in-12, à Amsterdam, sous le nom de *Théodore Goralle*, avec un commentaire assez diffus. III. Un *Poëme imparfait sur le voyage maritime de Germanicus*. On ne doit pas le confondre avec un autre Albinovanus, surnommé *Celsus*, dont Horace parle comme d'un plaigiare dans son art poétique. Dacier ne l'a pas distingué du précédent.

ALBINUS (Decius Claudius Septimus), né à Adrumette, en Afrique, d'une famille illustre, reçut une excellente éducation, et porta les armes de bonne heure. Marc-Aurèle le mit à la tête de ses armées, et l'honora du consulat. Commode l'ayant fait général des légions des Gaules, il remporta plusieurs victoires, qui lui méritèrent le gouvernement de la Grande-Bretagne. Enfin, Septime Sévère le nomma César. Albin apprenant que Sévère ne l'avait honoré de ce titre que pour le tromper plus sûrement, et qu'il avait résolu de se défaire de lui, se tint sur ses gardes, et arrêta même les assassins qui devaient employer contre lui le fer et le poison. Les tortures leur firent avouer la vérité. Alors il ne garda plus de mesures, et se fit couronner empereur dans les Gaules, où il avait passé avec son armée. Sévère marcha contre lui, et l'atteignit. Une sanglante bataille, donnée près de Trévoux, le 19 février 197, décida de l'empire de l'univers entre ces deux puissans rivaux. Albinus fut défait et contraint de se donner la mort. (*Voy.* Sévère.) Tous ses amis, sa femme, ses enfans et ses parens périrent du dernier supplice. Cet usurpateur était digne d'un meilleur sort; il avait quelques vertus et du courage. Il menait une vie retirée, sans faste et sans débauche; mais la solitude rendait son caractère mélancolique et son humeur fâcheuse. Son règne ne fut que d'environ quatre ans.

ALBINUS, simple citoyen romain, de la classe plébéienne, qui mérita, par son respect pour les Dieux et leurs ministres, d'occuper une place dans l'histoire. Il fuyait de Rome avec sa famille pour ne point tomber entre les mains des Gaulois qui la saccageaient. Ayant rencontré dans sa route les Vestales qui emportaient les vases sacrés, il fit descendre de sa voiture sa femme et ses enfans pour y faire monter les prêtresses de Vesta. Cet acte de piété, arrivé vers l'an 374 de Rome, fut loué de tout le monde.

ALBINUS, passa pour le négociant le plus instruit, et le calculateur le plus expert de l'ancienne Rome. Horace en a fait mention dans son Art poétique.

ALBINUS (Elius), poëte épique de Rome, célébra, dans ses *poëmes*, les trois triomphes du grand Pompée. Cicéron et Lucullus ont vanté son savoir et sa profonde connaissance de l'histoire et de la langue grecque.

ALBINUS (Clodius), sénateur romain, sous l'empire de Septime Sévère, avait écrit en vers des *Fables Milésiennes*, et des *Géorgiques*. L'empereur, dans une lettre qu'il écrivit au sénat, le critiqua d'avoir trop pris Apulée pour modèle.

ALBINUS (Cécina), littérateur romain, dont Macrobe fait mention dans ses Saturnales, et Némésien dans son Itinéraire. L'empereur Honorius lui adressa la dernière loi du Code *de Navicu-lariis*.

ALBINUS, qui fut consul avec Lucullus, l'an 151 avant J.-C., avait écrit l'*Histoire romaine* en grec. Cicéron dit qu'il avait des connaissances, et que son style était doux et coulant. Caton, au contraire, le raillait de ce qu'il avait écrit l'histoire de son pays en grec, pouvant le faire beaucoup mieux en latin..... Plutarque rapporte, d'un autre *Albinus*, qui avait été préteur, que, ayant été envoyé en députation de la part du peuple romain vers Sylla pendant la guerre sociale, les soldats de ce général se saisirent de lui, et le firent expirer sous les coups de fouet.

ALBINUS, philosophe de la secte de Platon, vivait à Smyrne sous Antonin-le-Pieux, et fut contemporain de Galien. Il est auteur d'une *Introduction aux dialogues de Platon*.

ALBINUS (Pierre), poëte et historien allemand du 16e siècle, naquit à Schneeberg, en Misnie. Son nom était *Weiss*, c'est-à-dire blanc en allemand; mais il le changea en celui d'Albinus. Il fut professeur de poésie et de mathématiques dans l'académie de Wittemberg, puis secrétaire de l'électeur à Dresde, où il donna, en 1589, in-fol., une seconde édition de sa *Chronique de Misnie*, qu'il avait déjà publiée à Wittemberg, en 1580, avec succès. Il est encore auteur de quelques autres ouvrages historiques, estimés des Allemands; entre autres : *Scriptores varii de Russorum religione*, Spire, 1582; *Tablettes généalogiques de la Maison de Saxe* (en allemand), Leipsick, 1602; *Historiæ Turingorum novæ Specimen*, qui a été inséré dans les *Antiquit. regni Thuringini*, de Sagittarius. Ses *poésies latines* sont imprimées à Francfort, 1612, in-8°.

ALBINUS (Bernard), dont le vrai nom était *Weiss*, né l'an 1653 à Dessau, dans la principauté d'Anhalt, fut un des plus célèbres médecins de son temps. Après avoir reçu les honneurs du doctorat en médecine, dans l'université de Leyde, il se mit à voyager dans les Pays-Bas, en France et en Lorraine. A son retour, il fut nommé professeur à Francfort-sur-l'Oder, en 1680; puis, l'an 1702, dans l'université de Leyde, où il mourut le 7 décembre 1721, âgé de près de 69 ans. L'électeur Fréderic de Brandebourg en faisait beaucoup de cas. Il lui donna un canonicat à Magdebourg; mais ce médecin ne pouvant concilier sa place de professeur avec celle de chanoine, remit celle-ci à un autre, avec l'approbation de l'électeur. Il a composé un grand nombre de

traités sur diverses maladies, dont on peut voir la liste dans la *Bibliothèque de la médecine ancienne et moderne*, par Carrère.

ALBINUS (Bernard Sifroy), né à Francfort-sur-l'Oder, le 24 février 1697, tient une place si étendue dans l'histoire des sciences médicales, qu'il est impossible de ne pas parler de lui avec quelques détails. Albinus eut pour maîtres de philosophie Personius et Gronovius, et pour professeurs de médecine des hommes non moins célèbres, les Bidloo, les Rau, les Boerhaave : il vint à Paris en 1718, et se lia d'amitié avec Senac, Duverney et Winslow. Appelé dans sa patrie, pour y occuper une chaire d'anatomie et de chirurgie, il prononça pour son installation un excellent *Discours* sur l'anatomie comparée. Tous les événemens de la vie d'Albinus se sont passés dans le cercle de ses travaux, et se confondent dans l'histoire de la médecine et de l'anatomie. On le vit enseigner plusieurs parties de ces sciences, contribuer en même temps à leurs progrès et se livrer à la pratique. Il fut deux fois secrétaire de l'université, et deux fois recteur, en 1726 et en 1738. Il mourut le 9 septembre 1770, après 50 ans de professorat. Il serait trop long de donner ici la liste de tous ses ouvrages. Les deux principaux sont : I. Son *Histoire pittoresque des os et des muscles de l'homme : Tabulæ sceleti et musculorum corporis humani*, in-fol., Londini, 1749, charta maxima. II. *Historia musculorum hominis*, in-4°, ouvrage dont le célèbre Haller a dit qu'il était difficile de trouver rien d'aussi parfait en anatomie. Les ouvrages où Albinus a cherché à avancer la science, sont les suivans : I. *Icones ossium fœtus humani*, in-4°, avec de belles gravures. II. *Tabulæ septem uteri gravidi*, Lugduni-Batavorum, 1749 : le meilleur ouvrage sur ce sujet, avant le grand et magnifique travail de Hunter. III. *De arteriis et venis intestinorum hominis*, 1736 et 1738, in-4°. Albinus ne se borna point à ses propres travaux, il en fit précéder la publication, de celle de l'édition des écrits de plusieurs célèbres anatomistes qui l'avaient devancé dans la carrière, et principalement d'Harvée, de Vésale, de Fabrice d'Aquapendente et d'Eustachi. Les planches de ce dernier, publiées par Albinus, sont regardées comme un des meilleurs ouvrages d'anatomie. Haller, dans ses différens ouvrages sur la bibliographie médicale, parle avec les plus grands éloges de presque tous les travaux d'Albinus, et se plaît à marquer pour chacun la part qu'il a eue aux progrès de la science.

ALBINUS (Christian-Bernard), frère puîné du précédent, s'est également distingué dans la carrière de la médecine à l'université d'Utrecht, où il était professeur. Il écrivit deux ouvrages : I. *Specimen anatomicum exhibens novam tenuium hominis intestinorum descriptionem*, Lugd. Batav. 1722, in-4° ; 1724, in-8°. II. *De Anatome errores detegente in medecinâ*, 1723, in-4°. Il mourut à Utrecht en 1752.

ALBINUS (Eléazar), a donné une *Histoire naturelle des oiseaux*, avec 306 estampes coloriées, traduite en français, par Derham ; La Haye, 1750, 3 vol. in-4°, moins estimée que celle

de Georges Edwards, Londres, 1743-58, 7 tom. en 4 vol. in-4°. Albinus a aussi donné l'*Histoire naturelle des insectes*, Londres, 1736 et suiv., 4 tom. en 2 vol. in-4°; et l'*Histoire naturelle des araignées*, en anglais, 33 planches, 1736, in-4°.

ALBISSON (N.), né à Montpellier en 1732, se fit d'abord une réputation distinguée dans la profession d'avocat. Il publia, dans le même temps, un ouvrage important sur les lois municipales du Languedoc; nommé membre du tribunat, en 1802, il coopéra à la confection des divers Codes de législation. En 1804, il se prononça hautement en faveur de la proposition d'assurer l'hérédité de la couronne impériale dans la famille de Bonaparte. L'année suivante, il fut désigné pour remplir au besoin les fonctions de substitut du procureur-général près de la haute-cour. Peu après, il fut nommé conseiller d'Etat, et mourut à Paris en janvier 1810, à la suite d'une longue et douloureuse maladie.

ALBITTE (Antoine-Louis), né à Dieppe, fut envoyé, en 1791, à l'assemblée législative, par le département de la Seine-Inférieure, et s'y déclara en faveur des idées démocratiques. Il y débuta, comme orateur, au mois de janvier de l'année suivante, et combattit d'abord un projet de loi tendant à augmenter la gendarmerie. Bientôt après il parla avec véhémence pour faire décréter le séquestre des biens des émigrés. Le 2 mai, des débats tumultueux ayant éclaté dans l'assemblée, à l'occasion d'une dénonciation de trahison faite à la suite de la déroute de Tournay, Albitte se permit les provocations les plus indécentes contre le président, et fut rappelé à l'ordre. Le 11 juillet, il fit la motion que toutes les places fortes de l'intérieur fussent démolies, pour qu'elles ne pussent pas servir de point d'appui aux contre-révolutionnaires. M. de Narbonne, ministre de la guerre, qu'il avait dénoncé si souvent, le dénonça à son tour, comme l'un des députés dont il avait acheté les suffrages en faveur de la Cour. Le lendemain du 10 août 1792, Albite et son collègue, Sers, firent rendre un décret pour que la statue de la liberté remplaçât partout celles des rois. Il fut nommé, au mois de septembre suivant, commissaire dans le département de la Seine-Inférieure, y fit désarmer les personnes suspectes, et déporter les prêtres insermentés. Elu peu après à la Convention nationale, il y proposa la vente des immeubles des émigrés, et la réduction des pensions du clergé. Lors du procès de l'infortuné Louis XVI, il s'opposa à ce que ce prince eût le choix de ses défenseurs, il rejetta l'appel au peuple, et vota la mort dans les vingt-quatre heures. Il fut aussi l'un des principaux provocateurs du décret rendu le 23 mars 1793, qui condamnait tous les émigrés à la peine de mort. On l'envoya ensuite en qualité de commissaire à l'armée du Midi; il parcourut la Savoie, la Provence et le comté de Nice, et remplit si bien sa mission, qu'au mépris des réglemens, il fut admis sans difficulté dans la société des Jacobins, qui était, comme l'on sait, le réceptacle de tout ce qu'il y avait de plus abject et de plus sanguinaire. Déchu de son pouvoir, le 9 thermidor (27 juillet 1794), il fut ac-

cusé d'être l'un des chefs de l'insurrection du 1er prairial (20 mai 1795), et Tallien fit prononcer son arrestation; mais il parvint à s'y soustraire. Rappelé par l'amnistie proclamée le 14 brumaire an 4, il fut nommé maire de Dieppe, et ensuite sous-inspecteur aux revues. Il occupait encore ce poste dans les armées françaises, lorsqu'il mourut pendant la retraite de Moscou.

ALBIUS ou EX ALBIIS (THOMAS), Anglais, qui a donné *Statera morum;* Londini, 1660. Voyez *Soirées littéraires de Coupé*, tom. 14.

ALBIZZI, famille de Florence, qui, pendant les 14e et 15e siècles, a brillé d'un grand éclat dans cette république, et dont les richesses et le crédit ont rivalisé avec les Alberti et les Médicis. Nous citerons trois de ses principaux personnages.

ALBIZZI (PIERRE), était né dans l'ordre populaire. Lorsque l'ancienne noblesse eut été dépouillée des emplois publics, ce citoyen, recommandable par ses qualités personnelles et sa fortune, eut une grande part aux affaires, depuis 1378 jusqu'en 1379. A cette dernière époque, les familles rivales de sa puissance conjurèrent contre lui. Albizzi fut arrêté et mis en jugement. Les juges l'ayant examiné et n'ayant rien trouvé dans l'accusation qui pût le faire croire coupable, se refusèrent à prononcer sa condamnation. Le peuple alors se rassemble et demande sa mort à grands cris, avec des menaces horribles. Ce citoyen généreux, voyant qu'il n'y avait de salut pour sa famille, et même pour ses juges, que dans une résignation absolue, se chargea volontairement, lui et ses compagnons d'infortune, du crime dont il était innocent, et marcha courageusement à la mort.

ALBIZZI (THOMAS), neveu du précédent, gouverna la république de Florence depuis 1382 jusqu'en 1417. Cette époque fut signalée par le succès le plus complet, parce qu'ayant abattu ses rivaux et exercé contre eux une vengeance cruelle, la marche du gouvernement fut libre, constante et uniforme. Il demeura jusqu'à la fin de sa vie l'ame des conseils, et il conserva cette prééminence par la supériorité de son esprit et la force de son caractère. Il mourut en 1417, et laissa le gouvernement aux mains de son ami Nicolas Uzzano, jusqu'au moment où son fils pourrait prendre part au maniement des affaires.

ALBIZZI (RENAUD), fils du précédent. Sa carrière a été moins brillante que celle de ses ancêtres. Ambitieux, sans avoir les qualités nécessaires pour soutenir ses prétentions, et ingrat envers Nicolas Uzzano, ancien ami de son père, il chercha, en 1429, à supplanter ce concurrent. Il fut l'auteur de la guerre que les Florentins déclarèrent en 1433, à la république de Lucques, et qui ne tourna qu'à leur honte. Il parvint cependant, après la mort d'Uzzano, à faire exiler Cosme de Médicis; mais bientôt après, il fut exilé lui-même et obligé d'aller implorer la protection du duc de Milan, et de traîner son existence honteuse dans les camps des ennemis de son pays.

ALBIZZI ou DE ALBIZIS, appelé autrement BARTHÉLEMY DE PISE, naquit à Rivano, dans la Toscane. Il se fit cordelier, et s'illustra dans son ordre par son

livre *des Conformités de Saint François avec J.-C.* Albizzi fait monter les conformités entre J.-C. et Saint François à 40. Pedro de Alva Astorga, cordelier espagnol, dans un livre imprimé à Madrid, en 1651, sous le titre de *Prodigiosum naturæ et gratiæ portentum*, les a portées à 4000. (Voyez *Biblioth. des sciences et beaux-arts*, tom. 4, pag. 418.) Le chapitre général assemblé à Assise en 1399, auquel il présenta cette production singulière, lui fit don de l'habit complet que le saint Fondateur avait porté pendant sa vie. Le bon Albizzi ne fait pas difficulté de mettre Saint François au-dessus de tous les Saints à côté de J.-C. Il mourut à Pise en 1401. La première édition de son fameux ouvrage fut faite à Venise, in-fol., sans date et sans nom d'imprimeur, sous ce titre : *Liber conformitatum Sancti Francisci cum Christo.* La seconde, de 1510, en caractères gothiques, à Milan, in-fol., est de 256 feuillets. François Zeno ou Zeni, vicaire-général des franciscains italiens, l'orna d'une préface. La troisième édition se fit encore à Milan, en 1513, in-fol., en caractères gothiques, avec une nouvelle préface de Jean Mapelli, cordelier. Ces trois éditions sont rares, et on n'en trouve guère d'exemplaires qui ne soient mutilés. Jérémie Bucchi, autre cordelier, en donna une nouvelle édition à Bologne en 1590 ; il fit bien des retranchemens, et ajouta un *Abrégé historique* des hommes illustres de l'ordre de Saint-François. Cette édition n'ayant pas été vendue, on la reproduisit en 1620 ; et, pour la masquer, on changea les deux premiers feuillets. On y trouve l'approbation du chapitre général des franciscains, datée du 2 août 1399. Ce même livre fut réimprimé à Cologne en 1632, in-8°, sous le titre de : *Antiquitates franciscanæ, sive Speculum vitæ beati Francisci et sociorum*, etc. On fit, dans cette édition, des changemens très-considérables. Conrad Badius, en a donné une traduction dérisoire sous ce titre : *L'Alcoran des cordeliers*, Amsterdam, 1734, avec de jolies figures de Bernard Picard. (*Voyez* ALBERT.) On attribue encore à Barthélemy Albizzi : I. *Six livres de la vie et des louanges de la Vierge*, ou *les Conformités de la Vierge avec J.-C.*, Venise, 1596, in-4°. II. *Des Sermons pour le Carême, sur le mépris du monde*, Milan, 1498, in-4° ; et Brescia, 1503, in-8°. III. Enfin, *la Vie du B. Gérard, laïc*, manuscrit. Tous ces ouvrages sont en latin.

ALBIZZI (FRANÇOIS), de Césène, cardinal, mort en 1684, âgé de 91 ans. Il dressa la bulle contre le livre de Jansénius, sous Urbain VIII.

ALBO (JOSEPH), savant juif espagnol du 15e siècle, natif de Soria, se trouva, en 1412, à la fameuse conférence qui se tint entre Jérôme de Sainte-Foix et les juifs. Il mourut en 1430. On a de lui un livre célèbre, intitulé en hébreu : *Sépher Hikkarim*, c'est-à-dire, le *Livre des fondemens de la Foi*, Venise, 1618, in-folio. Plusieurs savans ont entrepris de le traduire en latin ; mais il n'en a encore paru aucune version. Joseph y prétend que « la croyance de la venue du Messie n'est point nécessaire au salut, ni un dogme essentiel. Il avança, dit-on, cette proposition pour raffermir la foi des juifs, que Jé-

rôme de Sainte-Foix avait ébranlée en établissant la venue du Messie.

ALBOHAZEN. *Voy.* ALHAZEN.

ALBOIN (ALBOVINUS), roi des Lombards, était fils d'Audouin, auquel il succéda en 561. Il régna d'abord dans la Pannonie et la Norique, qui forment aujourd'hui l'Autriche et la Basse-Hongrie. Le général Narsès voulant se venger de l'empereur Justin II, l'engagea de passer en Italie avec ses soldats et la plus grande partie de ses sujets, leurs femmes et leurs enfans. Il abandonna, en 568, la Pannonie aux Huns et aux Avares, à condition qu'ils lui rendraient ce pays, s'il était obligé de revenir. Alboin, n'ayant trouvé aucun obstacle sur sa route, pénétra en Italie par le Tyrol, et se rendit maître d'Aquilée, du Frioul, de Trévise, de Padoue, de Mantoue, de Crémone, de Vicence, de Vérone, etc. La Ligurie fut obligée, peu de temps après, de reconnaître ses lois. S'étant rendu maître de Milan, il fut proclamé roi d'Italie en 570; et Pavie, dont il fit la conquête, devint la capitale de ses états. Le vainqueur ne songeait qu'à établir la paix et le bon ordre, lorsqu'il périt par la vengeance de Rosemonde son épouse, en 573. Avant que d'entrer en Italie, il avait remporté une victoire éclatante sur les Gépides qu'il assujettit, et tué dans le combat leur roi Gunimond ou Cunimond. Son animosité n'étant pas encore satisfaite, il convertit le crâne de ce roi malheureux en une coupe, dans laquelle il buvait ordinairement. Il voulut faire boire dans cette odieuse coupe Rosemonde, fille de Gunimond, qu'il avait épousée après la mort de ce prince. L'horreur que cette proposition lui inspira fut si forte, qu'elle le fit poignarder. (*Voy.* ROSEMONDE.) Ce fut sous le règne d'Alboin que les Lombards commencèrent à se distinguer par des exploits contre leurs voisins, ou par des alliances avec les couronnes étrangères. Il avait épousé en premières noces Clodosvinde, fille de Clotaire I, roi de France. A quelques actions de cruauté près, il joignit la sagesse dans le gouvernement à la valeur et à l'expérience dans l'art militaire. On lui attribue l'invention de plusieurs sortes d'armes, inconnues jusqu'alors, et dont l'usage se conserva long-temps après lui. Il avait secondé Narsès contre les Goths; et tant que ce général conserva son crédit à la cour de Constantinople, les Lombards furent toujours prêts à servir l'empire.

ALBOIN (PAUL), habile peintre de paysages, né à Bologne au commencement du 18ᵉ siècle. Etant devenu paralytique de la main droite, il se servit de la main gauche, et composa d'excellens tableaux. Il est mort dans sa patrie vers 1730.

ALBON (JACQUES), marquis de Fronsac. *Voyez* SAINT-ANDRÉ.

ALBON (CLAUDE-CAMILLE D'), descendant de Jacques d'Albon, maréchal de Saint-André, naquit à Lyon en 1755, et mourut à Paris, à la fleur de son âge, en 1788. Ses écrits, son attachement à Quesnay, chef des économistes, la sépulture honorable qu'il accorda dans sa terre de Franconville au savant Court de Gébelin, lui acquirent de la célébrité. Elle fut obscurcie par des idées quelquefois singulières, un peu de bizarrerie dans le caractère, et une affectation marquée de misanthropie. Possesseur de la seigneurie

d'Ivetot, il fit construire dans cette petite ville de Normandie des halles pour les foires, où il aurait pu se dispenser de faire placer cette inscription trop vaine : *Gentium commodo, Camillus III*. On a de lui : I. Des *Poésies fugitives* très-médiocres. II. *L'Eloge de Quesnay*, où l'on trouve de l'intérêt et de la sensibilité. III. *Discours sur cette question : Le siècle d'Auguste doit-il être préféré à celui de Louis XIV, relativement aux lettres et aux sciences ?* Paris, 1784, in-8°. IV. *Discours sur l'histoire, le gouvernement, les usages, la littérature et les arts de plusieurs nations de l'Europe*, Paris, 1782, 4 vol. in-12. Ce dernier ouvrage est le meilleur qu'il ait laissé. Il offre de la variété, des vues judicieuses, et une saine philosophie. V. La *Paresse*, poëme en prose, traduit du grec de Nicander, 1777, in-8°. VI. *Dialogue entre Alexandre et Clitus*, in-8°. VII. *Œuvres diverses*, lues à l'académie de Lyon, dont il était membre, 1774, in-8°. VIII. *Eloge de Chamousset*, 1776, in-8°. IX. *Eloge de Court de Gébelin*, 1785, in-8°, et autres ouvrages.

ALBORESI (Jacques), peintre, né à Bologne, reçut les principes de son art d'Augustin Metelli. Le grand-duc de Florence le protégea beaucoup. Il mourut à Florence en 1664.

ALBORNOS (Gilles Alvarez Carillo), né à Cuença en Espagne, fut archevêque de Tolède. Alphonse II, roi de Castille, lui eut de grandes obligations dans la guerre contre les Maures ; mais son successeur, Pierre-le-Cruel, les reconnut mal. Albornos, qui lui avait déplu par l'improbation de ses mœurs déréglées, fut obligé de se retirer à Avignon auprès de Clément VI, qui l'honora de la pourpre. Dès qu'il fut cardinal, il se démit de son archevêché, disant « qu'il serait aussi blâmable de garder une épouse qu'il ne pouvait pas servir, que l'était le roi don Pèdre de quitter sa femme pour une maîtresse. » Le pape Innocent VI lui ayant donné la légation d'Italie, il la remit sous l'obéissance du saint-siége, et ce ne fut qu'alors seulement que les Papes jouirent, dans toute sa plénitude, de la puissance temporelle et des donations que leur avaient faites Pépin et Charlemagne. Enfin, il fit revenir à Rome son successeur Urbain V. Ce pape lui ayant demandé un jour à quoi il avait employé les grandes sommes qu'il lui avait fait tenir pour la conquête de l'Italie, le cardinal ne répondit qu'en lui faisant amener un chariot chargé de clefs et de serrures : « Voilà, lui dit-il, à quoi j'ai fait servir votre argent. Je vous ai rendu maître de toutes les villes dont vous voyez les clefs et les serrures dans ce chariot. » Albornos alla passer le reste de ses jours à Viterbe, où il mourut en 1367. Il fut le fondateur du collége des Espagnols à Bologne. On a de lui un ouvrage sur les constitutions de l'Eglise romaine, et qui est fort rare. La vie politique d'Albornos a été écrite par Sepulvéda, sous ce titre : *Historia de bello administrato in Italia, per annos XV, et confecto ab Æg. Albornotio*, Bologne, 1623, in-fol.

ALBORNOS (Diego-Philippe d'), chanoine de l'église de Carthagène en Espagne, traduisit de l'italien les *Guerres civiles de l'Angleterre*, du comte Majolino Bissacioni, Madrid, 1658,

in-8°, et publia en espagnol des *Elémens de politique.* L'ouvrage était imprimé avec peu de soin, lorsqu'il tomba entre les mains du jeune Infant don Ferdinand, âgé de 10 ans, qui, charmé de sa lecture, le transcrivit, et pria le roi son père de le faire imprimer avec plus de netteté. Philippe V, satisfait d'une demande qui prouvait dans le jeune prince le goût des lettres, et un jugement au-dessus de son âge, chargea Elias Gomez, évêque d'Orihuéla, de l'édition; et elle parut en 2 vol. in-12, imprimés en beaux caractères, dédiée au monarque. Les *Elémens de politique* d'Albornos sont distribués par ordre alphabétique. A l'article *Bonté*, l'auteur examine si une bonté excessive dans un monarque ne peut pas produire autant de maux que la tyrannie, et prouve que celui qui permet tout et ne punit rien, peut devenir aussi malheureux que celui qui punit tout et ne permet rien. On reconnaît aisément dans cet ouvrage qu'Albornos était ecclésiastique; il veut qu'on accorde aux théologiens la plus grande autorité, et qu'ils soient consultés pour décider si une guerre est juste ou injuste, inutile ou nécessaire.

ALBOUY, *Voy.* Dazincourt.

ALBRECHT (Jean-Guillaume), professeur de médecine à Gottingue, a écrit: *Observationes anatomicæ*, Erfurti, 1731, in-4°, et d'autres ouvrages estimés; il mourut à Erfurt en 1736.

ALBRECHT (Jean-Sébastien), professeur d'histoire naturelle à Cobourg, né en 1695, et mort en 1774, a décrit les singularités et monstruosités de la nature. Il existe de lui un grand nombre de Mémoires dans les *Annales* de l'Académie des Curieux de la Nature. — Un autre Albrecht (Benjamin-Gottlieb) a donné un ouvrage intitulé: *De aromatum exoticorum noxa*, Erfurt, 1740, in-4°.

ALBRECHT-BERGER (Jean-George), compositeur de musique et organiste de la cour de Vienne, né en 1729, et mort en 1798, a fait un *Traité élémentaire de composition*, Leipsick, 1790.

ALBRECHT. *V.* Adelgreiff.

ALBRET, une des plus anciennes maisons de France, tirait son nom du pays d'Albret en Gascogne, érigé en duché-pairie par Henri II, l'an 1556, en faveur d'Antoine de Bourbon, père de Henri IV, et de Jeanne d'Albret son épouse, et échangé en 1642 avec le duc de Bouillon, pour la principauté de Sedan. Cette famille a été l'une des plus fécondes en hommes et en femmes illustres. Les plus connus sont: I. Charles d'Albret, connétable de France. (*Voy.* l'art. suivant.) II. Louis d'Albret, cardinal estimé et chéri à Rome, où il mourut en 1465. III. Jean d'Albret, roi de Navarre, dépouillé par Ferdinand d'Aragon, en 1512, de la haute Navarre, mort en 1516. Il était devenu souverain de ce petit royaume par son mariage avec Catherine de Foix, reine de Navarre. IV. Charlotte d'Albret, sœur de Jean, mariée à César de Borgia, fils du pape Alexandre VI, épouse vertueuse d'un scélérat. V. Jeanne d'Albret, mère de Henri-le-Grand. (*Voy.* Jeanne VI.) VI. Le maréchal d'Albret, dont nous allons parler.

ALBRET (Charles, sir d'), refusa d'abord la place de connétable que Charles VI lui donna, et ce n'était pas sans raison: il n'avait ni l'expérience, ni la capacité

nécessaire pour un si grand emploi. La faction de Bourgogne le lui fit perdre en 1411 ; celle d'Orléans le rétablit en 1414. L'année suivante, Henri V, roi d'Angleterre, ayant assiégé Harfleur, place assez bien fortifiée, à l'embouchure de la Seine, cette ville fut prise d'assaut après deux mois de siége, parce que le connétable ne la fit pas secourir à temps. D'Albret fit encore une plus grande faute. Les vainqueurs affoiblis proposèrent de réparer les dommages qu'ils avaient causés, pourvu qu'on leur permît de se retirer à Calais. Cette offre, toute raisonnable qu'elle était, fut rejetée par le connétable, qui ne doutait pas de leur entière défaite. En effet, les Français étant six contre un, la victoire ne pouvait être douteuse, si les chefs qui la commandaient avaient été aussi habiles que les soldats étaient vaillans: mais d'Albret et ses lieutenans ne surent ni ranger leurs troupes, ni donner les ordres à propos, L'armée française combattit confusément, et fut entièrement défaite près du village d'Azincourt, le 25 octobre 1415. Il demeura sur la place 12,000 Français, parmi lesquels on trouva le connétable. Ce général n'était ni craint, ni aimé, et n'était pas fait pour l'être. Son fils épousa la fille de l'infortuné Jean de Montague. ETIENNE, bâtard d'Albret, grand-oncle de Henri IV, était trisaïeul du suivant.

ALBRET (CÉSAR-PHÉBUS D'), comte de Miossans, descendait d'Etienne, bâtard d'Albret son bisaïeul, et de Françoise de Béarn, dame de Miossans, épouse d'Etienne. Il apprit la guerre en Hollande, et y servit long-temps à la tête d'un régiment d'infanterie. Revenu en France, il fut fait maréchal de camp en 1646, et se trouva peu après aux siéges de Mardick et de Dunkerque. Le zèle qu'il témoigna pour la reine-mère Anne d'Autriche, et pour le cardinal Mazarin, pendant les troubles de la Fronde, contribua, autant que ses services, à lui faire obtenir le bâton de maréchal de France: il le reçut le 15 février 1654, et mourut en 1676, à 62 ans, avec la réputation d'un esprit enjoué, fin et délicat. Saint-Évremont et Scarron l'ont célébré sous le nom de Miossans, qu'il portait alors. Il avait fait épouser sa fille à Charles Amanjeu d'Albret, son neveu, tué en 1678 dans le château du marquis de Bussi, en Picardie, et le dernier mâle de cette maison illustre.

ALBRIC, philosophe et médecin, né à Londres, vivait vers 1087. Balée cite de lui les ouvrages suivans: I. *De origine Deorum.* II. *De ratione veneni.* III. *Virtutes antiquorum.* IV. *Canones speculativi.* On trouve dans les *Mythographi latini*, Amsterdam 1681, 2 vol. in-12, un petit traité *de Deorum imaginibus*, également composé par un Albric; mais on ignore s'il est de ce savant anglais ou d'un évêque d'Utrecht, qui vivait dans le 8ᵉ siècle. Rivet, dans son *Histoire littéraire*, assure qu'il n'est ni de l'un, ni de l'autre, et le croit plus ancien.

ALBUCASIS, médecin arabe du 11ᵉ siècle, né en Espagne, vivait au temps de l'empereur Henri IV, vers l'an 1085. Ses *Ouvrages en latin* sont imprimés à Augsbourg, 1519, in-fol. Ils sont réunis en arabe, sous le titre d'*Altacrif* ou *Méthode de pratiques*, qui est divisée en 32 traités. Albucasis était plutôt chirurgien que mé-

decin. Ses ouvrages ne sont guère qu'une compilation de Rhasès. Il est le premier qui ait parlé des instrumens de chirurgie. Il a paru à Oxford, en 1778, une nouvelle édition de la *Chirurgie d'Albucasis*, avec la traduction latine, le texte arabe, et les figures des instrumens, 2 vol. in-4°.

ALBUCIUS, père de la sorcière Canidie, était si avare, dit Horace, que lorsqu'il envoyait ses esclaves au marché, il les menaçait de les faire mourir, s'ils achetaient quelque chose qui ne lui convînt pas.

ALBUCIUS ou ALBURIO (Aurèle), Milanais, florissait dans le 16e siècle. Il était jurisconsulte, et, dans ses loisirs, il cultivait avec succès la poésie latine. Nous avons 4 livres d'héroïdes sacrées (*Heroïdum epistolarum libri 4*), à Venise, 1554. *Christianarum institutionum libri* 3, et *moralium christianarum institutionum liber* 1, également à Venise, 1554, in-8°; et quelques autres productions.

ALBUMAZAR (Abou-Maaschar Giafar ben Mohammed), philosophe, médecin et astronome du 9e siècle, Arabe de nation, mais élevé en Afrique. Il demeura longtemps à Babylone sous le calife Almanon, et mourut dans cette ville, l'an de l'hégire 272, et de l'ère chrétienne 886. Ses ouvrages, *De magnis conjunctionibus annorum, ac revolutionibus eorum*, Venetiis 1515, in-4°; *Introductorium in astronomiam Albumasaris Abalachi*, Venetiis, 1506, in-4°, fig., l'ont fait regarder comme un des grands astronomes de son temps. Il y a eu une édition de ses ouvrages en 1489, in-4°.

ALBUQUERQUE (Don Juan Alphonse d'), digne ministre de Pierre-le-Cruel. Il avait été son gouverneur, et au lieu de corriger ses inclinations perverses, il ne songea qu'à le flatter pour obtenir sa confiance. Il y réussit, et à son avénement, ce prince le nomma grand-chancelier. Il abusa de son crédit, et fit périr Eléonore, maîtresse du feu roi, et Garcilasso de la Vega, qui lui portait ombrage. Il favorisa la passion du Roi pour la belle Padilla. Ayant ensuite cherché à la traverser, il fut exilé et forcé de se retirer en Portugal. Il y prit les armes contre son maître, et mourut, dit-on, du poison, au moment où il poussait la guerre avec vigueur, en 1534.

ALBUQUERQUE (Mathias d'), général portugais. Il embrassa avec ardeur la cause de la maison de Bragance, lors de la révolution qui la mit sur le trône. Il obtint le commandement de l'armée, et fit la guerre avec habileté. Il remporta la victoire décisive de Campo-Mayor. Rappelé à la cour, il y fut ensuite froidement accueilli, et mourut de chagrin en 1646.

ALBUQUERQUE (Alphonse, duc d') était d'une famille de Lisbonne, qui tirait son origine des enfans naturels des rois de Portugal. Vice-roi des Indes orientales, sous don Emmanuel, roi de Portugal, il établit la domination de ce prince dans le pays où il avait été envoyé. Son premier exploit fut la conquête de Goa, place importante, qui devint le centre d'une partie du commerce des Portugais. Albuquerque voulait assurer à sa nation, celui des Indes et des pays voisins. Il fit diverses expéditions sur les côtes; et après s'être enfoncé bien avant dans la

mer Rouge, il fut obligé de revenir sur ses pas avec sa flotte, qui avait souffert de grandes incommodités, et couru de continuels dangers. Son courage n'en fut pas abattu. Il assiégea, en 1507, Ormus dans le golfe Persique, et somma le roi de cette île de se rendre tributaire du Portugal, comme il l'était de la Perse. Après quelques mois de résistance, la ville et l'île furent obligées de se rendre. Ismaël, sophi de Perse, députa, comme à l'ordinaire, au monarque ormuzien, qui venait d'être vaincu, une ambassade pour lui demander le paiement de son tribut. Ce malheureux vassal, ne sachant le parti qu'il avait à prendre dans cette circonstance, va trouver Albuquerque et lui fait part de son embarras. Le héros portugais le rassure et lui dit qu'il se charge d'acquitter le tribut demandé. Le roi d'Ormuz, de retour vers les envoyés persans, les invite à se rendre auprès du vainqueur. Présentée à ce dernier, l'ambassade s'attendait à recevoir le tribut qu'exigeait son souverain; mais Albuquerque, ayant fait apporter un grand plat rempli de boulets, de grenades, de fers de lances, et d'autres armes, dit aux envoyés : « Voilà la monnaie des tributs que le roi de Portugal, des Algarves et des Indes, et souverain d'Ormuz, paye à ses ennemis. » La puissance portugaise étant solidement établie dans les golfes d'Arabie et de Perse, sur la côte de Malabar, il songea à l'étendre dans l'orient de l'Asie. Il se présenta au commencement de 1511 devant Malaca, qui, par sa situation était le plus considérable marché de l'Inde. Il avait déjà tenté d'avoir cette place. Son ami Araujo, qui avait pris part à la première expédition, avait été fait prisonnier. Les assiégés menaçaient de le faire périr au moment où commencerait le siége. Albuquerque, né avec un cœur sensible, était arrêté par le danger de son ami, lorsqu'il en reçut ce billet : « Ne pensez qu'à la gloire et à l'avantage du Portugal; si je ne puis être un instrument de votre victoire, que je n'y sois pas au moins un obstacle. » La place fut attaquée, et prise après bien des combats sanglans, douteux et opiniâtres. On y trouva des trésors immenses et de grands magasins. Une citadelle formidable garantit la stabilité de cette importante conquête. Après la prise de Malaca, les rois de Siam, de Pégu et quelques autres, soit par crainte, soit par intérêt, envoyèrent à Albuquerque des ambassadeurs pour lui offrir leur commerce, et lui demander l'alliance du Portugal. Une escadre, détachée dans ces circonstances de la grande flotte, prit la route des Moluques; et elles ne tardèrent pas à devenir la proie des Portugais. Tandis que les lieutenans d'Albuquerque se signalaient par de nouvelles expéditions, ce général acheva de soumettre le Malabar. Tranquille après tant de succès, dans le centre de ses conquêtes, Albuquerque réprima la licence des Portugais, rétablit l'ordre dans toutes les colonies, affermit la discipline militaire, et parut toujours actif, prévoyant, sage, juste, désintéressé, humain. Il mourut à Goa, en 1515, à 63 ans, à bord du vaisseau qui devait le ramener en Europe, sans dettes et sans argent, et dans la disgrace du roi

Emmanuel, auquel on l'avait rendu suspect. Les Indiens, longtemps après sa mort, allaient à son tombeau pour lui demander justice des vexations de ses successeurs. Ses belles actions lui firent donner les noms de *Grand* et de *Mars Portugais*. On a de ce capitaine: *Commentarios collegidos por seu filho Alfonso de Alboquerque, das proprias cartas que elle escrivia al rey don Manuel*, Lisboa, 1557 et 1576, in-fol.; ils ont été réimprimés en 1774 en 4 vol. in-8°, avec des notes de Nicolao Pagliarini.

ALBUQUERQUE (Blaise d') fils du précédent, né l'an 1500, fut élevé aux premières charges du royaume de Portugal, et prit, après la mort de son père, le nom d'Alphonse, à la recommandation d'Emmanuel, roi de Portugal, qui regrettait beaucoup le célèbre vice-roi de ce nom. Blaise publia en langue portugaise des *Mémoires* de ce que son père avait fait : ils furent imprimés à Lisbonne en 1576, in-folio. *Voyez* l'article précédent.

ALBUQUERQUE COELHO (Édouard d'), marquis de Basto, comte de Fernambouc dans le Brésil, chevalier du Christ en Portugal, et gentilhomme de la chambre du roi Philippe IV, a écrit un *Journal de la guerre du Brésil*, commencé en 1630. Il mourut à Madrid l'an 1658.

ALBUTIUS (Titus), philosophe épicurien, du 7me siècle de la fondation de Rome, né à Rome, s'attacha tellement aux manières grecques, dans un voyage qu'il fit à Athènes, qu'il ne voulut plus passer pour Romain. Scévola, pour se moquer de ce ridicule, ne le saluait qu'en grec. Albutius fut propréteur en Sardaigne; il chassa les brigands de cette île, et le devint lui-même. Le sénat le bannit comme concussionnaire. Il se retira à Athènes, où l'on croit qu'il mourut.

ALBUTIUS-SILUS (Caïus), célèbre rhéteur et orateur romain, naquit à Novare, ville de la Lombardie, sous l'empire d'Auguste. Il devint édile dans sa patrie, et remplit cet office avec impartialité; mais dans une révolte populaire il fut arraché de son tribunal et livré aux injures publiques. Albutius ne s'en vengea qu'en sortant de la ville, et en allant à Rome, briller sur un plus grand théâtre. Il fut ami de Munacius Plancus, orateur distingué, et suivit ses traces au barreau. Jamais on ne vit plus d'affluence au Forum que lorsqu'il s'y fit entendre. Dans sa vieillesse, tourmenté d'un abcès dans la poitrine, il se détermina à retourner dans son pays natal. Là, il fit assembler les Novariens, pour leur annoncer que pour s'affranchir des maux qu'il souffrait, il allait se donner la mort, et il exécuta ce dessein, en se privant de tout aliment. Suétone, dans son *Traité des Orateurs célèbres*, Eromaziani, dans son *Histoire des suicides remarquables*, ont fait mention d'Albutius. Cet orateur avait publié un *Traité sur la Rhétorique*, dont Quintilien a fait l'éloge, liv. II.

ALCAÇAR. *Voyez* Alcazar.

ALCADINUS, de Syracuse, médecin célèbre, enseigna son art dans l'école de Salerne, et s'y fit aimer de l'empereur Frédéric II. On lui doit : I. Un traité *de Balneis Puteolanis*, imprimé pour la première fois dans un recueil intitulé : *de Balneis omnibus quæ extant apud Græcos et Arabes*, Venise, 1553,

in-fol., avec un opuscule *de Balneis Puteolorum, Bajorum et Pithecusarum*, Naples, 1591, in-8°, et réimprimé plusieurs fois dans plusieurs recueils du même genre. II. Une *Relation des victoires de l'empereur Henri*, roi de Naples. III. Une autre de *la Vie de Frédéric II*. Ces deux derniers ouvrages sont aussi en latin. Alcadinus mourut dans le 12° siècle.

ALCALA (DON PARAFAN DE RIVERA, duc D'), fut vice-roi du royaume de Naples sous Philippe II, roi d'Espagne, et mérita, par sa prudence et la douceur de son gouvernement, l'amour des peuples. Tous les fléaux assiégèrent Naples de son temps : il les surmonta par son courage. Une disette affreuse fut modérée par d'immenses achats de grains ; une peste dévorante arrêtée dans ses progrès ; les Turcs qui avaient fait une descente sur les côtes furent repoussés ; des troubles pour cause de religion s'apaisèrent par ses soins ; Matthieu Berardi que des séditieux avaient mis à leur tête, sous le titre du roi *Marcon*, disparut. Le duc d'Alcala mourut en 1571, laissant environ cent décrets utiles pour la réforme des abus, et qui amenèrent le bonheur des Napolitains.

ALCALA Y HENARES (ALPHONSE D'), poète espagnol établi à Lisbonne dans le 17° siècle. Il a composé un ouvrage intitulé : *Viridarium anagrammaticum* et cinq *Nouvelles*, plus remarquables par leur originalité que par leur mérite.

ALCAMENE, 9° roi de Sparte, connu dans l'histoire par ses *Apophthegmes*, vivait vers l'an 800 avant J.-C. Il disoit que, pour conserver la république, il ne fallait rien faire en vue de l'intérêt. Comme on lui demandait pourquoi il vivait en monarque pauvre, quoiqu'il fût riche, il répondit « qu'un homme riche acquérait plus de gloire en suivant la raison qu'en s'abandonnant à sa cupidité. » Ces sentences avaient apparemment plus de sel en grec qu'elles n'en ont en français.

ALCAMÈNE, sculpteur athénien, célèbre chez les Anciens par sa *Vénus* et son *Vulcain*, vivait vers l'an 448 avant J.-C. Son plus bel ouvrage fut le fronton postérieur du temple de Jupiter Olympien, décrit par Pausanias. Il concourut avec Agoracrite (*voyez* ce nom) pour une autre Vénus, et eut la préférence. On lui a attribué la *Vénus* de la galerie de Versailles. *Voy.* PHIDIAS.

ALCANTARA (Chevalier D'), *Voyez* GOMÈS-FERNAND.

ALCAZAR (LOUIS), jésuite espagnol, né et mort à Séville, florissait au commencement du 10° siècle. On publia en 1604 et 1619, à Anvers, avec ses autres ouvrages, un gros *Commentaire* en deux vol. in-fol. sur l'*Apocalypse*, qu'il n'entendait pas mieux que tant d'autres qui se sont mêlés de l'expliquer. Son ouvrage a pourtant eu plusieurs éditions.

ALCAZAR (BARTHÉLEMY DE), poète espagnol, né à Séville. On ne possède aucuns renseignemens sur l'époque de sa naissance, sur sa famille, sur les particularités de la vie et des écrits de cet auteur. On peut seulement présumer, d'après le témoignage de Michel Cervantes de Saavedra, né en 1547, et mort en 1616, que Alcazar vivait dans le même temps. On sait qu'il suivit la carrière des armes, et qu'il servit

dans les guerres d'Italie. Le petit nombre de productions d'Alcazar, qu'on a pu retrouver, suffit pour attester la délicatesse de son goût, et la perfection de son talent comme poète, surtout dans l'épigramme. Celles qu'on a recueillies lui assignent une place distinguée parmi les premiers poètes de l'Espagne, et les premiers épigrammatistes grecs et latins. On en peut juger par quelques-unes de ces épigrammes insérées dans le Parnasse espagnol; mais on les trouve toutes réunies dans un ouvrage espagnol intitulé : *Les fleurs des poètes illustres de Pierre Espinosa*, Valladolid, 1605.

ALCÉE, premier poète lyrique grec, était de Mitylène. Il fut contemporain de Sapho, qui, si l'on en juge par un de ses vers cité par Aristote, ne lui fut point indifférente, et il inventa le vers *alcaïque*. Il s'adonna aux armes avant de cultiver la poésie. Il nous reste de lui, quelques fragmens assez agréables dans le *Corpus poëtarum* de Maittaire, 1714, 2 vol. in-fol. On la trouve aussi à la suite du Pindare de H. Etienne. Ils ont aussi été publiés séparément sous ce titre : *Alcæi poetæ lyrici fragmenta*, Halæ, 1810, in-8°. Il nous apprend que s'étant trouvé dans une bataille, et tremblant comme un poète, il prit la fuite. Il déclamait contre les tyrans Périander et Pittacus avec une véhémence qui pouvait plaire à l'antiquité, mais que les modernes, plus délicats, trouvent assez grossière. Ces expressions étaient : *pied-plat, traîne savate, pied crevassé, ventru et gros-crevé*, etc. On dit que Pittacus le fit mourir vers l'an 604 avant J.-C. D'autres disent qu'il en reçut un pardon qui aurait humilié tout autre que lui. — Un autre ALCÉE d'Athènes, différent du lyrique, inventa la tragédie, à ce que dit Suidas.

ALCENDI (JACQUES), Alchindus, médecin arabe, était en réputation vers l'an 1145. Peut-être est-il le même que le fameux péripatéticien de ce nom, qui vivait sous le règne d'Almanzor, roi de Maroc; mais il est certainement différent de cet ALCHINDUS, également médecin arabe et astrologue, qui vivait après le 12e siècle, puisque Averroès fait mention de lui. On leur attribue divers ouvrages, dont on peut voir les titres dans la Bibliothèque de la médecine ancienne et moderne, par Carrère. Les principaux sont : *De Medicinarum compositarum gradibus investigandis libellus*, Argentorati, 1531, in-fol., qui a eu encore plusieurs autres éditions; et plusieurs traités, dont le plus remarquable, intitulé : *De Theoriâ magicarum artium*, fit accuser l'auteur de magie.

ALCHABITIUS ou plutôt ABDELAZYZ, astrologue arabe, florissait au milieu du 10e siècle. Il a laissé un *Traité d'Astrologie Judiciaire*, qui a été traduit en latin, par Jean Hispalensis, Venise, 1473 et 1503, in-4°. Ces deux éditions sont rares et recherchées.

ALCIAT (ANDRÉ), naquit au village d'Alzano, près de Milan, le 8 mai 1492, d'un riche marchand de cette ville. Après avoir étudié le droit à Pavie et à Bologne, il vint le professer à Avignon, où il eut beaucoup de succès. François Ier, le père des lettres, l'appela à Bourges pour donner du lustre à cette université entièrement déchue, et, lorsqu'il passa dans

cette ville, il voulut l'entendre. Alciat ne fut que 5 ans à Bourges, pendant lesquels il acquit beaucoup de gloire. Nous ne pouvons mieux faire connaître ce jurisconsulte, qu'en traduisant un article de Potbier, juge en état de l'apprécier sainement. « Alciat fut le premier qui allia l'enseignement du droit à celui des belles-lettres; mais les premiers essais qu'il en fit à Pavie, et l'élégance qu'il osa mettre dans ses leçons, excitèrent contre lui un violent orage. Les admirateurs de la barbarie des écoles, se récrièrent avec fureur contre cette innovation. Obligé de s'enfuir, Alciat choisit pour retraite le climat plus tolérant de la Gaule, où, appelé par les largesses de François Ier, les savans affluaient de toutes parts. Ce protecteur zélé des sciences le nomma professeur de droit civil à l'université de Bourges, la plus célèbre de son siècle, avec mille sept cents écus d'appointement; et Alciat vit ses leçons suivies par un concours incroyable d'auditeurs. Le duc de Milan, jaloux de l'acquisition précieuse que la France avait faite, rappela Alciat, qui professa dès-lors à Pavie, à Bologne, à Ferrare, et fut ensuite élevé par l'Empereur à la dignité de Palatin. Il mourut en 1550, à 58 ans, comblé d'honneurs et de richesses immenses, et à la suite de son incontinence pour la table. Quoique très-avare, Alciat ne l'était point pour ce genre de plaisir. Il souffrait beaucoup des chaleurs de l'été; dans cette saison, il ne s'appliquait jamais à rien de sérieux après ses repas; mais il s'amusait à jouer ou à lire des livres agréables. On lui appliqua ce que Cicéron avait dit de Scévola, qu'il était le plus grand orateur parmi les jurisconsultes, et le plus grand des jurisconsultes parmi les orateurs. Les œuvres d'Alciat ont été recueillies et publiées à Lyon, 1560, 5 vol. in-fol.; Bâle 1571, 6 vol. in-fol.; Bâle, 1582, 4 vol. in-fol.; Strasbourg, 1616, 4 vol. in-fol.; Francfort-sur-le-Mein, 1617, 4 vol. in-fol. L'édition de 1571 contient 33 traités, y compris les deux versions du *Traité des emblêmes*. Cet ouvrage l'a fait mettre au rang des poëtes. La morale y est ornée. On y trouve de la douceur, de l'élégance et de la force; mais on y souhaiterait quelquefois plus de justesse et de naturel. On l'a traduit en plusieurs langues. La première édition parut à Milan, 1522, et ne renferme que 100 emblêmes, au lieu de 212 que l'on trouve dans les éditions postérieures. Aussi Alciat, ayant reconnu cette imperfection, s'efforça de retirer tous les exemplaires de cette édition qui, par conséquent, est devenue excessivement rare. Celle de Padoue, 1661, in-4°, avec des commentaires, est recherchée; les *Emblêmes* furent publiés à Venise, par les Aldes, en 1546, in-8°. Ils ont été traduits en français par Jean Lefèvre, 1536, Paris, in-8°. Il y en a eu beaucoup d'éditions; et par Mignault, Anvers, Plantin, 1574, in-16, ou Paris, 1587, in-12. On ne trouve pas dans ce recueil ses notes sur Tacite et sur Plaute... Les autres ouvrages d'Alciat sont: I. *Responsa nunquam antehac edita*, Lyon, 1561; Bâle, 1582. II. *De formulâ romani Imperii*, Bâle, 1559, in-8°. III. *Epigrammata selecta ex anthologiâ latinè versa*, Bâle, 1520, in-8°. IV. *Rerum patriæ, seu historiæ Mediolanensis li-*

bri quatuor, 1625, in-8°. V. *De Plautinorum Carminum ratione*, et *de Plautinis vocabulis Lexicon*, dans une édition de Plaute, Bâle 1568, in-8°. VI. *Judicium de legum interpretibus parandis*, 1566, in-8°. VII. *Encomium historiæ*, 1530, in-4°. VIII. *Judiciarii processûs compendium*, 1566, in-8°. IX. *Contra vitam monasticam*, 1695, in-8°. X. *Notæ in Epistolas familiares Ciceronis*, dans l'édition de ces épîtres, Paris, 1557, in-fol. On trouve aussi de petites pièces du même auteur dans différens recueils. Presque tous ses ouvrages ont été traduits en plusieurs langues.

ALCIAT (François), de Milan, cardinal, élève et neveu du précédent, fut, comme lui, un des plus grands oracles du droit, qu'il enseigna à Pavie dans la même chaire qu'André, et où il eut Saint Charles Borromée pour disciple. Ce cardinal le fit venir à Rome; le pape Pie IV, après l'avoir pourvu d'un évêché, se servit de lui, dans l'emploi de dataire, et le nomma ensuite cardinal. Muret assure dans une de ses Oraisons, qu'il fit sur l'excellence des sciences, que les cardinaux Alciat et Sirlet, étaient les ornemens du siècle, les soutiens des lettres et les véritables modèles de la vertu et de l'érudition. Le cardinal Alciat mourut à Rome, l'an 1580, âgé de 58 ans, et fut enterré dans l'église des chartreux, où l'on voit son portrait et son épitaphe. Il avait été protecteur de leur ordre et de celui de Saint-François.

ALCIAT (Térence), jésuite, né à Rome, fut estimé d'Urbain VII, qui lui destinait le chapeau de cardinal lorsqu'il mourut en 1651. Il avait entrepris, par ordre du pape, les *Actes du concile de Trente*, pour réfuter l'histoire de Fra-Paolo Sarpi. Ces matériaux servirent après sa mort au cardinal Pallavicino; et quelques autres écrits théologiques.

ALCIATI (Jean-Paul), gentilhomme milanais, suivit d'abord la profession des armes, puis il se retira à Genève avec George Blandrata, Valentin Gentilis, Fauste, Socin, et divers autres, pour y embrasser la réforme. La sévérité dont on usa à Genève à l'égard de Gentilis, épouvanta ces unitaires qui niaient la doctrine de la Trinité, et qui soutenaient que Jésus-Christ n'existait pas avant d'être né de Marie. Ils s'enfuirent en Pologne. Gentilis, dont les opinions sur la Trinité étaient différentes des leurs, les y suivit; et Jean-Paul Alciati, qui passait pour s'être fait turc, mourut socinien à Dantzick, vers l'an 1565.

ALCIBIADE, fils de Clinias, Athénien, descendait d'Ajax de Salamine, par son père, et avait, du côté de sa mère, une origine non moins illustre. Il fut élevé dans la maison de Périclès, son tuteur. Socrate fut son maître. Il profita bien de ses leçons. La nature lui avait prodigué tous les agrémens du corps et de l'esprit. Son caractère se pliait à tout: philosophe, voluptueux, guerrier, galant à Athènes, sobre à Sparte, fastueux à la cour de Tissapherne, sage à l'école de Socrate, héros à la tête des armées, Alcibiade ne laissa échapper aucune occasion de se distinguer. Il fit sa première campagne l'an 432 avant J.-C., et faillit à perdre la vie dans un combat qui se donna près de Potidée. Ayant été blessé et terrassé, Socrate, son maître, le cou-

vrit de son bouclier, le dégagea et empêcha qu'on ne le dépouillât de ses armes. Quoique le prix de la valeur fût dû à Socrate, il contribua par son témoignage à le faire donner à son jeune élève, qui ne tarda pas à en remporter plusieurs autres aux jeux olympiques. Occupé de jouer un rôle dans la république, il traversa de toutes ses forces l'exécution du traité de paix, conclu par Nicias, pour mettre fin à la guerre du Péloponèse. Bientôt les Athéniens, excités par son éloquence, reprennent le projet de s'emparer de la Sicile. Alcibiade fut nommé général de cette expédition, et on lui donna pour collègues Nicias et Lamachus, afin que leur prudente lenteur modérât son impétuosité. Tandis qu'on armait une flotte de 130 vaisseaux, l'an 415 avant J.-C., on trouva les statues de Mercure, qui ornaient les carrefours d'Athènes, mutilées et renversées. On en accusa Alcibiade; et ce qui semblait autoriser le soupçon, c'est que, dans des parties de débauche, il avait contrefait les mystères de Cérès et de Proserpine, et les fonctions de leurs grands prêtres. On allait lui faire son procès, lorsque les troupes demandèrent avec instance de partir, et de partir avec Alcibiade. Arrivé en Sicile, il se rendit maître de Catane par surprise. Ses ennemis profitèrent de son absence pour faire continuer les poursuites intentées contre lui. Le peuple lui envoya ordre de venir se justifier; il crut devoir échapper, par la fuite, au sort que la vengeance et le fanatisme lui préparaient. Il fut condamné à mort par contumace; et comme on lui porta cette nouvelle, il dit: « Je ferai bien voir que je suis encore en vie. » Il s'était déjà réfugié chez les Spartiates, qui l'avaient reçu à bras ouverts. A Sparte, il changea entièrement sa façon de vivre, et adopta celle des Lacédémoniens, se baignant dans l'eau froide, ne prenant que des alimens grossiers. Socrate, son maître, n'aurait plus eu raison de lui dire, « que s'il se comparait avec les jeunes gens de Lacédémone, il serait un enfant à leur égard. » Alcibiade servit les Lacédémoniens avec la vivacité que donne le ressentiment. Il fit révolter l'île de Chio et plusieurs autres villes d'Ionie. Les généraux spartiates, jaloux de cet étranger, inspirèrent tant de méfiance aux magistrats, que ceux-ci ordonnèrent de le faire mourir. Alcibiade averti de cet ordre, se réfugia auprès de Tissapherne, satrape du roi de Perse, et négocia en même temps son retour à Athènes, 408 ans avant J.-C. Le peuple athénien, si connu par son inconstance, le reçut avec enthousiasme, après l'avoir condamné à perdre la vie. Il l'honora de la couronne d'or, lui rendit ses biens, et ordonna aux prêtres et aux prêtresses de combler de bénédictions celui contre lequel ils avaient fait prononcer des anathèmes. Alcibiade méritait un tel accueil. Avant de rentrer dans sa patrie, il avait obligé les Lacédémoniens à demander la paix, et s'était emparé de plusieurs villes sur les frontières d'Asie. Quelque temps après, les Athéniens le nommèrent généralissime de leurs troupes. Antiochus, son lieutenant, ayant perdu une bataille navale contre les Lacédémoniens, Alcibiade, à qui on attribua ce mauvais succès, fut déposé. Pharnabaze, satrape persan, lui offrit

un asile, qu'il accepta; mais Lysandre, roi de Sparte, ayant prié le satrape de se défaire d'un génie aussi supérieur que dangereux, le Persan eut la lâcheté de se prêter à ce dessein. Ses meurtriers, n'osant l'attaquer, avaient mis le feu à l'endroit où il était. Le héros se fraya un chemin au milieu de ses assassins, et ne périt que par la quantité des traits qu'ils lui lançaient en fuyant (l'an 494 avant J.-C.). Voici le portrait qu'en a tracé Barthélemy, d'après Cornelius Nepos. « Il ne fallait pas chercher, dit-il, dans le cœur d'Alcibiade l'élévation que produit la vertu; mais on y trouvait la hardiesse que donne l'instinct de la supériorité. Aucun obstacle, aucun malheur ne pouvaient ni le surprendre, ni le décourager. Il semblait persuadé que lorsque les âmes d'un certain ordre ne font pas tout ce qu'elles veulent, c'est qu'elles n'osent pas tout ce qu'elles peuvent. Forcé par les circonstances, de servir les ennemis de sa patrie, il lui fut aussi facile de gagner leur confiance par son ascendant, que de les gouverner par la sagesse de ses conseils. Il eut cela de particulier, qu'il fit toujours triompher le parti qu'il favorisait, et que ses nombreux exploits ne furent jamais ternis par aucun revers. Dans les négociations, il employait tantôt les lumières de son esprit, qui était aussi vif que profond; tantôt des ruses et des perfidies, que des raisons d'état ne peuvent jamais autoriser : d'autres fois, la facilité d'un caractère que le besoin de dominer, ou le desir de plaire pliait sans effort aux conjonctures. Chez tous les peuples il s'attira les regards, et maîtrisa l'opinion publique. Les Spartiates furent étonnés de sa frugalité; les Thraces, de son intempérance; les Béotiens de son amour pour les exercices les plus violens; les Ioniens, de son goût pour la paresse et la volupté; les satrapes de l'Asie, d'un luxe qu'ils ne pouvaient égaler. Il se fût montré le plus vertueux des hommes, s'il n'avait jamais eu l'exemple du vice. Mais le vice l'entraînait sans l'asservir. Il semble que la profanation des lois, la corruption des mœurs, n'étaient à ses yeux qu'une suite de victoires remportées sur les mœurs et sur les lois. On pourrait dire encore que ses défauts n'étaient aussi que des écarts de sa vanité. Les traits de légèreté, de frivolité, d'imprudence échappés à sa jeunesse ou à son oisiveté, disparaissaient dans les occasions qui demandaient de la réflexion ou de la constance. Alors il joignait la prudence à l'activité; et les plaisirs ne lui dérobaient aucun des instans qu'il devait à sa gloire ou à ses intérêts. Sa vanité aurait tôt ou tard dégénéré en ambition; car il était impossible qu'un homme si supérieur aux autres et si dévoré de l'envie de dominer, n'eût pas fini par exiger l'obéissance, après avoir épuisé l'admiration. Aussi fut-il toute sa vie suspect aux principaux citoyens, dont les uns redoutaient ses talens, les autres ses excès, et tour à tour adoré, craint et haï du peuple, qui ne pouvait se passer de lui. » Les inclinations de son enfance avaient annoncé ce qu'il serait. Un jour qu'il luttait contre un de ses compagnons, il se sentit si vivement pressé qu'il le mordit au bras, comme s'il eût voulu le dévorer. L'offensé s'écrie : « Ah

traître! tu mords comme une femme! — Dis plutôt comme un lion! » répond Alcibiade.... Dans une autre occasion, il jouait aux osselets dans la rue, un chariot vient à passer. Il prie le conducteur d'arrêter un moment; mais ce charretier sans complaisance presse plus vivement ses chevaux : tous les compagnons d'Alcibiade se dispersent; et au lieu de les imiter, il se couche devant la roue en disant : « Passe à présent si tu veux. » Quoiqu'il fût naturellement impérieux, l'avidité de tout savoir le rendit docile à la voix de ses maîtres. Ce fut, comme nous l'avons dit, à l'école de Socrate qu'il développa le germe de ses talens. Alcibiade, beau et voluptueux, donna lieu à la malignité de croire que cette union était fondée sur une passion infame; mais rien n'est moins vraisemblable. On est fâché que Boileau ait accrédité ce soupçon, en traitant le philosophe de *très-équivoque ami du jeune Alcibiade*.

ALCIDAMAS, philosophe et rhéteur, natif de la ville d'Elée en Grèce, vivait vers l'an 424 avant J.-C. On lui attribue : *Liber contradicendi magistros*, dans l'ouvrage intitulé : *Oratorum collectio, et Rhetorum*, græcè, à Venise, 1513, en 3 vol. in-fol. Il avait composé un *Art de la Rhétorique*, cité par Plutarque; un *Eloge de la mort*, dont parlent Cicéron et le rhéteur Ménandre, et plusieurs autres ouvrages cités par Athénée et Diogène Laërce. Il ne nous est resté de lui que deux harangues, l'une d'Ulysse contre Palamède, l'autre dirigée contre les rhéteurs du temps. Cet orateur, disciple de Gorgias, ne s'était pas borné à imiter servilement son maître; il avait eu l'ambition de s'élever au-dessus de lui, par une façon de parler encore plus guindée et plus embarrassée d'ornemens; ce qui fait douter que la harangue attribuée à Alcidamas soit véritablement de lui, par la raison qu'on n'y trouve rien de ce qui caractérisait l'élocution du disciple de Gorgias. Cicéron en parlant d'Alcidamas (*Sen. disp. l.* 48.), l'appelle *Rhetor antiquus, imprimis nobilis*, et il lui attribue un *Eloge de la mort*, où il reconnaît cependant que la rhétorique brillait davantage que la philosophie. Alcidamas fut maître d'Eschine. Voyez *Ruhuken. His. crit. orat. gr.* devant le *Ruh. sup.*, p. 63.

ALCIME, grand-prêtre des juifs, usurpa cette souveraine dignité, soutenu des forces du roi Antiochus Eupator. Alcime ayant entrepris d'abattre le mur du parvis intérieur du temple bâti par les prophètes, Dieu l'en punit en le frappant de paralysie, dont il mourut, après trois ou quatre ans de pontificat.

ALCIME (LATINUS ALCIMUS ALETHIUS), historien, orateur et poète, né à Agen dans le 4ᵉ siècle, avait écrit l'*Histoire de Julien l'Apostat* et celle de *Salluste*, consul et préfet des Gaules sous le règne de cet empereur; nous ne les avons plus; il ne nous reste de lui qu'une *Epigramme sur Homère et Virgile* dans le *Corpus poetarum* de Maittaire, Londres, 1714, 2 vol. in-fol.

ALCIME, historien de Sicile, a écrit les *Vies des plus célèbres sculpteurs*, et une *Histoire de Sicile*. On ne connaît point le temps où il a vécu.

ALCINOUS, philosophe pla-

tonicien, est auteur d'un *Abrégé de la philosophie* de son maître, traduit en latin par Marcille Ficin, en 1497, in-fol., chez les Aldes, et sur lequel Jacques Charpentier fit un bon commentaire, Paris, 1573, in-4°. Il y a eu deux éditions antérieures à celle-ci : l'une à Paris, 1532, in-8°; l'autre à Venise, 1535, in-8°. Elles sont rares aujourd'hui. Combe Dounous en a publié une traduction française in-8°, à Paris, an VIII, 1800.

ALCIONIUS. *Voy.* ALCYONIUS.

ALCIPHRON, célèbre philosophe de Magnésie, du temps d'Alexandre-le-Grand.

ALCIPHRON, auteur de lettres grecques, vivait avant Lucien, auquel il paraît avoir servi de modèle. Alde Manuce, en 1499, publia dans son recueil, intitulé : *Epistolæ diversorum philosophorum*, 44 lettres de cet auteur. Bergler, instruit qu'il en existait en manuscrit un plus grand nombre dans la bibliothèque du Vatican, qui n'avaient pas été connues par Alde Manuce, les recueillit. Aux 44 que ce dernier avait publiées, il en joignit 72, et en donna une édition in-8° en 1715, réimprimée avec quelques additions par les soins de M. Wagner, Leipsick, 1798, in-8°. Ces lettres ont eu deux versions latines et une française. Cette dernière, dont l'abbé Richard est l'auteur, fut imprimée en 3 vol. in-12, en 1785, sous le titre de *Lettres grecques, par le rhéteur Alciphron, ou Anecdotes sur les mœurs et usages de la Grèce, avec des notes historiques et critiques.* On trouve dans ces lettres sur la vie privée des habitans de la Grèce, et notamment sur les parasites et les courtisanes qui abondaient dans ce pays, des traits originaux, des tableaux agréables, tracés avec élégance et précision. La 9° lettre offre l'origine de la belle figure antique connue sous le nom de *Vénus Callipige*. Les amateurs des ouvrages qui peignent les mœurs de chaque peuple, liront avec intérêt et avec fruit les lettres d'Alciphron.

ALCIPPUS, Lacédémonien, fut exilé de sa patrie par la cabale de quelques envieux, qui l'accusèrent de vouloir renverser la constitution de la république. Sa femme Damocreta, qui avait dessein de le suivre, en fut empêchée par le magistrat qui fit vendre ses biens. Il lui ôta le moyen de marier deux filles qu'elle avait, de peur qu'elles ne donnassent la vie à des enfans qui pussent un jour venger l'outrage fait à leur aïeul. Damocreta, outrée de désespoir, épia le temps où les citoyens se rendaient dans le temple pour célébrer une fête. Alors ramassant plusieurs monceaux de bois qu'on avait préparés pour les sacrifices, elle y mit le feu, égorgea ses filles, les précipita dans le feu et s'y jeta elle-même. Les Lacédémoniens, pour s'en venger, firent jeter le corps de Damocreta et de ses filles hors de leurs frontières.

ALCISTHÈNE, Grecque célèbre, le disputa par ses talens aux peintres les plus fameux. Elle mourut à la fleur de son âge. On n'a connu d'elle qu'un tableau représentant un danseur.

ALCMAN, né à Sardes, en Lydie, un des plus anciens poètes grecs, et le premier qui ait fait des vers galans, mourut de la maladie pédiculaire. Athénée

nous a conservé quelques fragmens de ses *Poésies*. Il vivait vers l'an 672 avant J.-C. Horace doit beaucoup à ce poète.

ALCMÆON, fils de Megaclès, Athénien, fut exilé par ses concitoyens, parce qu'il s'était mis à la tête de ceux qui ne voulaient aucun changement dans le gouvernement. Quand Solon eut rétabli le bon ordre, il fut rappelé, et eut le commandement des troupes qui marchèrent au secours des Amphictions, dans la guerre de Cyrrha, vers l'an 592 avant J.-C. De retour de cette expédition, il fut exilé de nouveau par Pisistrate, et mourut à Delphes, très-avancé en âge.

ALCMÆON, philosophe et disciple de Pythagore, était de Crotone. Il est le premier qui ait disséqué des animaux, dans le dessein de connaître la structure des parties qui les composent. C'est aussi le premier qui ait écrit sur la physique; mais le temps n'a pas épargné ses ouvrages.

ALCOCK (Jean), savant et pieux évêque anglais, naquit à Beverley en Yorkshire, au milieu du 15e siècle, et fit ses études dans l'université de Cambridge, où il prit ses degrés. Il dut son avancement à son mérite. Une des premières places qu'il occupa fut celle de doyen de Westminster; il fut nommé en 1440 à l'évêché de Rochester, d'où il passa en 1476 sur le siége de Worcester, et en 1486 sur celui d'Ely. Henri VII le fit grand-chancelier d'Angleterre, et l'envoya en ambassade près du roi de Castille. On attribue à Alcock du goût pour l'architecture et beaucoup de connaissances dans cet art; ce qui, dit-on, lui valut la surintendance des bâtimens royaux; l'Angleterre lui doit plusieurs établissemens utiles. Il dota largement une école à Kingston. Le collége de Jésus à Cambridge le reconnaît pour son fondateur, et le palais épiscopal d'Ely fut, à ses frais, et d'après ses plans, embelli et augmenté. Il mourut en octobre 1500 à Wisbeach, en odeur de sainteté, et fut inhumé à Kingston dans une chapelle qu'il avait fait bâtir. Parmi les écrits qu'a laissés ce savant prélat, nous citerons : I. *Mons perfectionis ad Carthusianos*, Londres, 1501, in-4°. II. *Galli cantus ad confratres suos curatos in synodo apud Barnwell*, Londres, 1499, in-4°. III. *Abbatia Sancti-Spiritus, in purâ conscientiâ, fundata*, Londres 1531, in-4°. IV. *Les Psaumes de la pénitence en vers anglais*. V. *Homiliæ vulgares*. VI. *Meditationes piæ*. VII. *Le mariage d'une vierge avec Jésus-Christ*, 1486, in-4°.

ALCOCK (Simon), paraît n'avoir de commun avec le précédent que le nom et la patrie. Il florissait au 14e siècle, et vivait encore en 1320. Il était docteur en théologie, et s'était rendu célèbre par ses prédications. On allait le consulter sur les questions épineuses de l'école, sur les passages difficiles de l'Ecriture sainte, et sur les cas de conscience. Il a laissé des *Expositions sur le maître des sentences*, et un livre intitulé : *De modo dividendi thema pro materiâ sermonis*, utile aux prédicateurs.

ALCON, fameux tireur d'arc, de l'île de Crète. Son fils ayant été saisi par un horrible serpent qui l'étouffait, il décocha une flèche avec tant d'adresse qu'il tua le serpent sans blesser son fils.

ALCON, chirurgien, appelé par Pline, *Medicus vulnerum*, avait fait un si grand gain dans sa profession, qu'après avoir payé à l'empereur Claude une amende d'un million de nos livres, il avait gagné peu d'années après une pareille somme. Il était très-expert dans l'art *de traiter les hernies par l'incision*, et dans celui *de réduire les fractures.*

ALCUIN (Flaccus Albinus), écrivain célèbre du 8ᵉ siècle, diacre de l'église d'Yorck, où il enseignait les sciences ecclésiastiques, fut appelé en France par Charlemagne, qui le prit pour son maître. Le monarque écoutait ses leçons en disciple qui veut s'instruire, et permettait qu'Alcuin lui parlât avec liberté. Ce prince disait quelquefois en soupirant : « Plût à Dieu que je trouvasse douze hommes aussi savans que Jérôme et Augustin! » Comment, lui répondait Alcuin, le créateur du ciel et de la terre, Jésus-Christ, pour annoncer sa gloire, n'a eu que deux hommes de ce mérite, et vous, Sire, vous osez en demander douze! Quand il rendait compte à Charlemagne de ses travaux pour l'éducation, il lui disait : « Je ne donne pas à tous, les trésors que je possède ; je les partage. Je frotte les lèvres de celui-ci du miel des Saintes Écritures; j'enivre celui-là du vin vieux de l'histoire ancienne ; je nourris un autre des fruits de la grammaire; je fais briller aux yeux du dernier les scintillations des étoiles. Chacun a son lot, dont il doit être très-satisfait.... » Alcuin fonda, sous les auspices de Charlemagne, plusieurs écoles à Aix-la-Chapelle, à Tours, etc., et fit renaître les lettres dans les vastes états de ce prince. Charlemagne lui donna plusieurs abbayes, et s'en servit dans plusieurs négociations, Il l'engagea à écrire contre l'hérésie de Félix et d'Élipand. Il mourut dans son abbaye de Saint-Martin de Tours, le 19 mai 804. Ses *Œuvres* ont été publiées à Paris, en 1617, par André du Chesne, in-fol. On en a une édition plus ample par M. Froben, prince-abbé de Saint-Emmérande, Ratisbonne, 2 vol. in-fol., 1777. Le P. Chifflet a aussi publié un ouvrage intitulé : *la Confession d'Alcuin*, 1656, in-4°, que D. Mabillon prouve être de ce Savant. On trouve dans ses œuvres, *de la théologie, de la philosophie, des histoires, des épîtres, des poésies*, et *une grammaire latine en forme de dialogues et de conférences.* Mais tous ses ouvrages sont écrits sans goût et même sans justesse. Son latin n'est ni pur, ni élégant; ses vers ne sont que de la mauvaise prose ; tout enfin est marqué au coin de son siècle.

ALCYONIUS (Pierre), Italien, correcteur de l'imprimerie d'Alde Manuce, à Venise, sa patrie, et professeur de grec à Florence, est un de ceux qui illustrèrent le 16ᵉ siècle. Clément VII, qui l'avait protégé n'étant encore que cardinal de Médicis, l'appela auprès de lui dès qu'il fut pape; mais il perdit la protection de ce pontife en embrassant le parti des Colonne ses ennemis. Toute sa ressource fut d'enseigner; mais il en retira plus d'honneur que de profit. Il mourut en 1527, à l'âge de 40 ans. On a de lui un traité *de Exilio*, Venise, Alde, 1522, in-4°., réimprimé par les soins de Mencken, sous le titre d'*Analecta de*

calamitate litterarum, Leipsiek, 1707, in-12. Cet ouvrage le fit soupçonner d'avoir pillé tout ce qu'il y avait de bon dans le traité *de Gloriâ*, de Cicéron, dont on a prétendu que le seul original qui existât avait été trouvé par lui dans un couvent de religieuses, et qu'il l'avait brûlé pour cacher son plagiat. Cette accusation est injuste. Le livre de l'*Exil* est un dialogue fait à l'imitation de ceux de Cicéron, mais n'est pas du style de Cicéron. Quoique celui d'Alcyonius soit pur et agréable, il y a quelque chose de trop recherché pour un dialogue familier, et on n'y trouve pas ce beau naturel, cette éloquence douce des ouvrages philosophiques de l'orateur romain. Ce n'est proprement qu'un éloge emphatique de l'exil, ou du moins une déclamation pour prouver que l'exil n'est pas un mal. On a encore de lui: *Aristotelis opera varia, latinè*, Venise, 1521, in-fol. Cette traduction de quatre ouvrages d'Aristote est rare, parce que l'auteur, piqué des critiques qu'en fit Sépulveda, savant espagnol, acheta tous les exemplaires qu'il put trouver, et les jeta au feu. Cependant sa version est écrite avec assez d'élégance, mais on y desire la fidélité.

ALDANA (Bernard), capitaine espagnol, était gouverneur de Lippa, sur les frontières de Transylvanie. Les Turcs ayant assiégé Témeswar en 1552, Aldana crut qu'après ce siége, ils viendraient l'attaquer, et envoya quelques-uns de ses gens pour apprendre des nouvelles de l'ennemi. Ils lui en venaient rendre compte, lorsque, par hasard, ils furent suivis de quelques troupeaux, qui formaient en marchant de gros nuages de poussière. Les sentinelles ayant aperçu ces tourbillons, en avertirent Aldana, qui, se laissant aller à une terreur panique, fit brûler l'arsenal, le château et la ville de Lippa. Les Turcs, informés de ce qui s'était passé dans cette place, sur laquelle ils n'avaient formé aucun dessein, y accoururent, éteignirent le feu et la rétablirent. Aldana fut pris et condamné à mort; mais Marie, reine de Bohême, femme de Maximilien, qui fut depuis empereur, obtint de Ferdinand, son beau-père, qu'en considération de la nation espagnole on changerait la peine du coupable en une prison perpétuelle. Aldana en sortit par la faveur de la même princesse. Il eut depuis de l'emploi dans la guerre d'Afrique, à l'expédition de Tripoli, et y fit oublier sa lâcheté passée.

ALDEBERT. *Voy.* Adalbert.

ALDEGATI (Marc Antoine), né à Ravenne dans le 15e siècle, a composé des poésies latines, entre autres le poëme de la *Gigantomachie*. Il ne parait pas que ses œuvres aient été imprimées.

ALDEGRÆFF ou ALDEGREVER (Albert), peintre et graveur, élève d'Albert Durer, né en 1502, fut célèbre dans le 16e siècle par un pinceau correct et un burin plein de légèreté. Son dessin cependant tient un peu de la manière gothique. On a distingué ses gravures de *Susanne*, des *Travaux d'Hercule* et des *Danseurs*. Aldegræff fut classé parmi les graveurs célèbres du 16e siècle, appelés *petits-maîtres*, à cause de l'extrême finesse de leur burin et de la petitesse de leurs gravures. L'œuvre de celui-ci se compose d'environ 390 pièces. Il a été vendu 662 fr. chez M. de Styves. Il gravait aussi très-bien en bois. On a de lui

en ce genre *une Résurrection*, datée de 1512, fort estimée. Cet artiste mourut pauvre en 1558, à Soest en Westphalie, lieu de sa naissance, dont il avait pris le nom, car on l'appelait aussi Albert de Westphalie.

ALDE MANUCE. *Voyez* MANUCE.

ALDEN (JEAN), magistrat de la colonie de Plymouth, et membre de la première compagnie qui s'établit à la Nouvelle-Angleterre, y arriva en 1720, et mourut à l'âge de 89 ans. Il réunissait à la dignité de l'homme, l'obligeance et une grande humilité; sa vie fut exemplaire pour sa piété profonde et sa sainteté. Il exerça pendant 67 ans les fonctions d'assistant de tous les gouverneurs, et ne vécut que pour l'édification des ames.

ALDERETTE (JOSEPH), né à Malaga en 1560, embrassa l'état ecclésiastique, obtint un canonicat à Cordoue, et entra ensuite dans la société des jésuites, où il devint recteur du collége de Grenade. Il avait un frère, nommé Bernard, auquel il ressemblait si parfaitement que le poète Gongora pour les distinguer, disait qu'il fallait les flairer, faisant ainsi allusion à l'haleine forte de l'un d'eux. Joseph Alderette a laissé deux ouvrages : l'un sur l'*Exemption des ordres sacrés;* l'autre, *de religiosâ tuendâ disciplinâ*. Il mourut en 1616.

ALDERETE ou ALDRETE (BERNARD), frère du précédent, né à Malaga, antiquaire et orientaliste célèbre, florissait au commencement du 17e siècle. Il a donné : I. *Origen y Principio de la lengua castellana, Roma*, 1606 *et* 1674; *réimpres. en Madrid* 1682, *in-fol. II. Varias Antiguedades de Espana, Africa, y otras provincias, en Amberez* 1614, in-4°, livre savant et recherché. Enfin une collection *de Lettres sur l'Eucharistie.*

ALDERETE (DIÉGO GRACIAN DE), né à Valladolid en 1494, était fils de Diego Garcia, grand-officier de la maison de Ferdinand et Isabelle, étudia à Louvain sous le célèbre Vives, et fit des progrès extraordinaires dans les langues grecque et latine, dans la philosophie, et surtout dans les sciences sacrées. Il servit successivement Charles-Quint et Philippe II, en qualité de secrétaire particulier, et jouit de l'estime de ces deux monarques. Il eut de Jeanne de Dantzick, son épouse, et fille de l'ambassadeur de Pologne auprès de la cour d'Espagne, plusieurs enfans qui se sont distingués, soit dans les armes, soit dans les lettres. Il a laissé une traduction élégante de *Xénophon*, Salamanque, 1552, in-folio ; ouvrage très-estimé, et une des meilleures traductions du grec qui aient paru jusqu'à nos jours. Il a donné aussi d'autres traductions, telles que : I. des *ouvrages* de *Plutarque*, Salamanque, 1553, in-4°. II. — d'*Isocrate*, ibid., 1558. III. — des *offices de Saint Ambroise*, ibid., 1554. IV. — de *Thucydide*, Salamanque, 1555, in-folio. Cette dernière passe pour un de ses meilleurs ouvrages. Son goût pour les lettres, et la considération dont il jouissait, eurent beaucoup d'influence sur les progrès de la littérature espagnole.

ALDERETE (BERNARD), né à Zamora, sous le règne de Philippe II, entra fort jeune encore chez les jésuites. Il s'y distingua bientôt, et sa réputation fut telle

que, quoiqu'il appartînt à cet ordre, l'Université de Salamanque l'admit comme professeur de théologie. Il mourut en cette ville en 1657. Il a laissé : I. *Commentaria et disputationes in tertiam partem Sancti Thomæ*, 2 vol. in-fol. Lyon, 1652. II. *De visione et scientiâ Dei, de voluntate Dei, de reprobatione et prædestinatione*. Lyon, 1662.

ALDERISIUS (ALBERT), né dans le Pisan, fut un jurisconsulte estimé du 17e siècle. Il a laissé plusieurs traités sur les *Contrats* et les *Conventions*.

ALDEROTI (TADDÉE), né à Florence, vécut en 1260, et devint le plus grand médecin de son temps. Il fut le premier qui commença à professer la médecine avec éclat et avec méthode. L'amour de l'argent avilit un peu ses connaissances. Lorsqu'il eut acquis toute sa réputation, il fixa ses honoraires à cinquante écus d'or par jour, et il en demanda dix mille au pape Honorius IV pour l'avoir guéri d'une maladie dangereuse. Le Dante, dont il fut l'ami, le nomme *Fils d'Hippocrate*. Alderoti mourut l'an 1295, âgé de 80 ans. Villani a écrit sa vie, et l'on trouve encore son éloge parmi ceux des hommes illustres de Toscane, tome 1er, édition de 1771.

ALDESTAN. *Voy.* ADELSTAN.

ALDHELM. *Voy.* ADELME.

ALDINI (TOBIE), de Césène, botaniste, médecin du cardinal Odoard Farnèse, est auteur d'un ouvrage ayant pour titre: *Descriptio plantarum horti Farnesiani*. Romæ, 1625, in-fol.

ALDOBRANDINI (SILVESTRE), né à Florence, professa quelque temps le droit à Pise. De retour dans sa patrie, il s'y mêla de querelles politiques; et ayant pris parti contre les Médicis, il fut exilé et privé de tous ses biens. Paul III le reçut à Rome, et le nomma avocat du fisc et de la chambre apostolique. Silvestre mourut en 1558, à l'âge de 58 ans, laissant divers ouvrages de jurisprudence, dont Mazzuchelli a donné la nomenclature.

ALDOBRANDINI (THOMAS), fils de Silvestre, né à Rome, y devint secrétaire des brefs après la mort du Pogge, en 1568. Il fut frère du pape Clément VIII, et mourut à la fleur de l'âge, en laissant une *traduction des Vies des philosophes*, par Diogène Laërce, publiée à Rome en 1594, grec et latin, par les soins du cardinal Pierre Aldobrandini, son neveu ; et un *Commentaire sur le traité de l'Ouïe d'Aristote*. Ces ouvrages ont été loués par Vettori, Buonamici et Casaubon.

ALDOBRANDINI, Florentin, vivait dans le 15e siècle, et mourut dans sa patrie le 30 septembre 1527. Après avoir étudié la médecine à Bologne, il y professa cette science; mais ayant éprouvé les effets de la jalousie de ses collègues, il alla donner ses leçons à Sienne. On lui doit des *Notes* sur Avicenne et Galien, sur le traité *de Fœtu d'Hippocrate*. Il commenta avec agrément une chanson anacréontique de Gui Cavalcanti.

ALDOBRANDINI (JEAN), fils de Silvestre Aldobrandini, d'abord auditeur de Rote, puis évêque d'Imola, et enfin cardinal sous Pie V, en 1570, mérita par ses lumières ces diverses promotions. Il fut député auprès de plusieurs Souverains pour les engager à former une ligue contre les Turcs.

Il mourut à Rome, en 1573, et fut enterré dans l'église de Sainte-Marie de la Minerve, où l'on voit sa statue en marbre.

ALDOBRANDINI (Hippolyte), pape sous le nom de Clément VIII. *Voy.* ce nom.

ALDOBRANDINI (Joseph), musicien de Bologne, apprit les principes de son art de Jacques Parti, et devint, en 1695, membre de l'académie des philharmoniques, qu'il présida long-temps. Le duc de Mantoue le nomma maître de musique de sa chapelle. Il a publié, en 1701, 1703 et 1706, *diverses œuvres de musique*, qui ont été recueillies et gravées à Amsterdam. Fantuzzi parle de ce musicien dans sa Notice des écrivains de Bologne, publiée dans cette ville en 1781.

ALDOBRANDINI (Cintio-Passero), fils d'un simple bourgeois de Sinigaglia, petite ville du duché d'Urbin, et d'une sœur de Clément VIII, prit le nom de son oncle, et fut fait cardinal en 1593, sous le titre de Saint-Georges, et chargé de la protection des affaires d'Allemagne. (*Voyez* Vie d'Ossat, tome 1, pag. 367 et suiv.) Il y est dit qu'il jalousait son frère, Pierre Aldobrandini, plus jeune que lui de 20 ans, et que son oncle semblait lui préférer. C'était celui qui fut cardinal et légat en France, et qui termina les différends qui existaient entre Henri VI et le duc de Savoie, en 1601. Il avait encore un autre frère, Jean-François Aldobrandini, qui n'embrassa point l'état ecclésiastique, comme les autres neveux du pape, mais l'état militaire.

ALDOBRANDINUS, traducteur latin de Laërce. Ménage le cite par erreur sous le nom d'Aldobrandus, et cette erreur est relevée par La Monnoye, dans une de ses notes sur *l'Anhbuillet*, p. m. 72.

ALDOVRANDINI (Pompée-Augustin), peintre, né à Bologne en 1677, suivit le même genre que son père, nommé Mauro, célèbre peintre d'architecture et de théâtre.

ALDRED, prélat anglais, qui avait une ambition excessive. L'évêché de Worcester était loin de satisfaire sa cupidité; il demanda et obtint l'administration de ceux de Wilton et de Herefort, et ensuite l'archevêché de Cantorbéry, conservant toujours, comme commandataire, l'évêché de Worcester. Il dut tant de faveurs à la bassesse de ses intrigues, et le pape en ayant été informé, se décida avec peine à confirmer la nomination du roi. Pendant les révolutions qui éclatèrent dans les dernières années de sa vie, la conduite politique de cet archevêque n'eut également d'autre mobile que son ambition. Il mourut l'an 1069. Il fut le premier évêque de son pays qui fit le voyage de Jérusalem.

ALDRETE. *Voyez* Alderete.

ALDRIC (Saint), issu d'une famille noble qui tirait son origine de la Saxe et de la Bavière. Après avoir été reçu à la cour de Charlemagne, il embrassa l'état ecclésiastique, et il fut, en 832, nommé et sacré évêque du Mans. Il mourut en 856. Il avait composé un *Recueil de canons*, tiré des conciles et des décrétales des papes. Cette compilation si utile, connue sous le nom de *Capitulaires d'Aldric*, s'est perdue. Il reste de lui trois *Testamens* et un *Règlement pour le service divin*, dans les Analectes de Mabillon et dans les Miscellanea

de Baluze. Dans ce règlement, il voulait que son église du Mans fût, dans les grandes solennités, illuminée au moins par 190 lampes et par 10 cierges. Ce n'est point, comme quelques-uns l'avancent du temps de Saint Aldric que l'usage des orgues fut inventé, et il est faux qu'il en ait établi le premier dans son église. Cet instrument, décrit par Cassiodore, est d'une origine plus ancienne. Constantin Copronyme en donna un à Pepin, en 757; c'est le premier connu en France. Saint Aldric était aussi savant que pieux.

ALDRICH (Robert), évêque anglais, né à Burnham, dans le 15e siècle. Il a publié divers écrits: I. *Epistola ad Gulielmum Hormannum.* II. *Epigrammata varia.* III. *Décisions diverses sur les Sacremens.* IV. *Réponses à quelques plaintes concernant les abus de la Messe.* Il mourut en 1555.

ALDRICH (Henri), ecclésiastique, né à Westminster en 1647. Il fut du nombre de ceux qui publièrent l'*Histoire de la révolution du lord Clarendon.* Savant dans les langues anciennes et modernes, il était encore bon musicien et habile architecte. La place de Peckwater à Oxford, la chapelle du collége de la Trinité, et l'église de Tous-les-Saints ont été bâties sur ses plans. Il a composé, pour le service de l'église, beaucoup de musique et de motets. Trois ouvrages utiles nous restent de lui: I. *Artis logicæ compendium.* II. *Elémens d'architecture,* en latin, 1689, in-8°. III. Deux *Traités sur l'adoration de J.-C. dans l'Eucharistie.* Il mourut en 1710, à Oxford, âgé de 63 ans.

ALDRIGHETTI, médecin de Padoue, naquit en 1573, et mourut de la peste en 1631. Il réunit aux connaissances de son art celles des mathématiques et des belles-lettres. Nommé professeur dans sa patrie, il y publia divers ouvrages, et entre autres un traité intitulé: *Luis venereæ perfectissimus tractatus*, etc., Patavii, 1597, in-4°.

ALDRINGER (Jean), feld-maréchal sous le règne de Ferdinand II, né à Luxembourg, de parens obscurs, parvint par son courage et son habileté dans l'art de la guerre, à la dignité de comte de l'empire et de général de cet empereur. En 1630, il prit Mantoue; deux ans après, il fut blessé en défendant le passage du Lech; et, dans une autre occasion, il voulut défendre le passage de l'Iser contre les Suédois: Landshut fut emporté, l'armée impériale mise en fuite, et Aldringer se noya.

ALDROVANDI (Ulysse), professeur de médecine et de philosophie à Bologne, naquit dans cette ville de la famille noble de ce nom, en 1527. Il s'occupa toute sa vie de recherches sur l'histoire naturelle, dont il embrassa toutes les parties avec un zèle infatigable. De longs voyages entrepris pour cet objet, des appointemens considérables payés par lui pendant long-temps aux plus célèbres artistes pour avoir des figures exactes de substances des trois règnes, altérèrent tellement sa fortune que, quoique aidé dans ces dépenses par plusieurs Souverains zélés pour le progrès des sciences, par le sénat de Bologne, par le cardinal de Montalte, son neveu, il se trouva sur la fin de ses jours réduit à une espèce d'indigence. Mais il ne faut pas croire, comme l'ont

dit plusieurs écrivains, que cet homme illustre soit mort à l'hôpital. Il est sans vraisemblance que les Souverains qui avaient contribué à son entreprise, que le sénat de sa patrie, auquel il laissa, par testament, une immense collection d'histoire naturelle, l'eussent souffert. Aldrovandi mourut aveugle à Bologne en 1605, âgé de 78 ans, et fut inhumé avec pompe. Le recueil de ses ouvrages d'*Histoire naturelle* est en 14 vol. in-fol., dont trois *sur les oiseaux*, un *sur les insectes*, un *sur les animaux qui n'ont point de sang*, un *sur les poissons*, trois *sur les quadrupèdes*, un *sur les serpens*, un *sur les monstres*, et un *sur les métaux*. Ces volumes sont enrichis d'un grand nombre de gravures en bois. Il n'y a que les six premiers dont il soit vraiment auteur; les autres ont été faits sur son plan, et avec les matériaux qu'il avait fait assembler par divers savans, pensionnés du sénat de Bologne. Depuis la révolution française, le recueil des peintures qu'il s'était fait faire est au Muséum du cabinet d'histoire naturelle de Paris. On trouve dans le recueil de ce naturaliste beaucoup de superfluités, de choses étrangères à son objet, peu de choix et de méthode; malgré tous ces défauts, l'histoire naturelle lui a les plus grandes obligations. La description de son cabinet de métaux, réunie à celle du cabinet de Cospéan, a été donnée en italien, à Bologne, 1677, in-fol. Elle avait déjà paru seule en 1648, ibid., in-fol. David Keller en publia un abrégé à Leipsick, 1701, in-12. Il existe encore d'Aldrovandus un livre peu commun qu'il a composé dans sa jeunesse, intitulé : *Delle antichità di Roma*, Venise, 1556 et 1562, in-8°. On le connaît aussi sous le nom de *le Statue antiche di Roma raccolte e descritte*.

ALDRUDE, comtesse de Bertinoro, dans la Romagne, fut fameuse en Italie par son courage et son éloquence. Originaire de Rome, et de la famille des Frangipani, elle fut mariée au jeune comte de Bertinoro, et devint bientôt veuve. Sa cour fut renommée alors par le mérite des dames et des chevaliers qu'elle y rassembla. Touchée des malheurs des habitans d'Ancône, assiégés depuis sept mois par les Vénitiens et les troupes de l'empereur Frédéric Ier, elle vola à leur secours, et fit lever le siége de cette ville. Les Allemands soutenaient les droits de la souveraineté qu'y prétendait l'empereur; les Vénitiens, fatigués des excursions maritimes des Anconois, qui venaient à chaque instant enlever leurs vaisseaux et faire des descentes sur leur territoire, s'étaient réunis pour les réduire. Le siége avait commencé le 1er avril 1174; il dura jusqu'au 15 octobre, jour où la comtesse de Bertinoro remporta une victoire complète sur Christian, archevêque de Mayence, qui commandait l'armée impériale. Le Florentin Buon-Compagnono a écrit l'histoire de ce siége mémorable, et elle est insérée dans le tome 6 des Historiens d'Italie.

ALÉANDRE (Jérome), né en 1480, à la Motta, petite ville sur les confins du Frioul et de la marche Trévisane, enseignait les humanités dans un âge où on les étudie encore, à 15 ans. Les souverains connurent ses talens, et les récompensèrent. Louis XII

l'appela en France en 1508, pour professer les belles-lettres dans l'Université. Ses succès devinrent si éclatans, qu'il le nomma recteur de l'université de Paris. Léon X l'envoya en qualité de nonce en Allemagne, où il signala son éloquence contre Luther, à la diète de Worms, en 1519. Clément VII le fit archevêque de Brindes, et nonce en France. François Ier le mena avec lui, en 1525, à la bataille de Pavie, où ils furent faits prisonniers l'un et l'autre. Quoiqu'Aléandre eût été trouvé auprès du roi en habit d'évêque, sans armes, sans emploi militaire, les Espagnols le maltraitèrent; et il ne recouvra sa liberté qu'en payant une rançon de 500 ducats. Il éprouva encore les disgraces de la fortune à l'époque de la prise de Rome par les Impériaux. A peine put-il se sauver dans le château Saint-Ange. Il vit, des remparts de cette forteresse, sa maison en cendres, ses meubles et ses livres abandonnés au pillage. Dans le cours des années suivantes, il défendit l'Eglise attaquée par les luthériens d'Allemagne. Paul III, auquel ses services le rendirent extrêmement cher, l'honora de la pourpre en 1538. Il n'en jouit que quatre ans, étant mort à Rome, le 1er février 1542, à 62 ans. Le cardinal Sadolet, son ami, le peint comme un homme qui avait une grande connaissance des langues, une science profonde des choses ecclésiastiques, et une expérience consommée dans l'art de traiter avec les étrangers. Ajoutons que son affection constante pour la France fait l'éloge de la bonté de son cœur. Nous avons de lui : I. *Lexicon græco-latinum*, Parisiis, 1512, in-fol. II. *Grammatica græca*, Argentorati, 1515, in-8. C'est une composition faite par six de ses élèves. Il n'a fait que revoir leur travail et y ajouter beaucoup d'observations.

ALÉANDRE (Jérôme), petit-neveu du précédent, né comme lui à la Motta en 1574, antiquaire, poète, littérateur, jurisconsulte, écrivit sur ces arts différens avec un succès égal. Il mourut à Rome, en 1629, d'un excès de bonne chère, que sa santé, naturellement délicate, ne put soutenir. Le cardinal Barberin, auquel il était attaché, lui fit faire une pompe funèbre magnifique. On a de lui quelques ouvrages, entre autres un *Commentaire sur les institutes de Caïus*, Venise, 1600, in-4°, et quelques *Explications d'antiques*, Paris, 1616, in-4°, et des poésies diverses.

ALEAUME (Louis), mort en 1594, à 70 ans, exerça avec honneur, pendant plus de vingt ans, la charge de lieutenant-général au présidial d'Orléans. Ses *Poésies latines et françaises* furent recueillies par son fils, et forment un vol. in-8°. Sainte-Marthe fait mention de ce poète.

ALÉGAMBE (Philippe), jésuite, né à Bruxelles en 1592, devint secrétaire de son général à Rome, où il mourut en 1651. Il a augmenté et continué la *Bibliothèque des écrivains de la société*, que Ribidaneira avait fait imprimer en 1608, in-8°, en un petit volume, et dont le père Alegambe fit un gros in-fol., imprimé à Anvers en 1643, par les soins de Bollandus, et réimprimé à Rome en 1675. Ce livre est, comme tous ceux de ce genre, où l'on excuse les défauts et où l'on exagère les bonnes qualités. Le savant père Oudin a laissé une Bibliothèque des auteurs jésuites, beaucoup plus

ample et plus exacte que celle d'Alégambe. On doit encore à ce dernier un *Traité sur la vanité des honneurs et des plaisirs du monde*, et des écrits historiques intitulés : *Heroes et victimæ charitatis societatis Jesu*, Rome, 1658, in-4°; *Vita J. Cardini*, Rome, 1640, in-12; *Mortes et gesta eorum qui in odium fidei ab hæreticis occisi sunt*, Romæ, 1657, in-fol.

ALEGRE (Yves d'), chambellan de Charles d'Anjou, roi de Naples et de Sicile, de l'illustre et ancienne maison d'Alègre en Auvergne, connue dès le 13e siècle, se signala de bonne heure par son courage. Il suivit, à la conquête du royaume de Naples, Charles VIII, qui le fit gouverneur de la Basilicate, et Louis XII, qui lui donna le gouvernement du duché de Milan. Il eut celui de Bologne en 1512, et fut tué la même année à la bataille de Ravenne, au gain de laquelle il contribua beaucoup. C'était un des plus vertueux et habiles capitaines de son temps. Cette famille, dont le nom est Tourzel, ne descend point des anciens seigneurs d'Alègre comme elle l'a prétendu. Plusieurs seigneurs d'Alègre se sont rendus fameux pendant le 16e siècle par des duels, des assassinats dont ils ont été auteurs ou victimes. En 1571, Antoine d'Alègre, en sortant du jeu de paume du Louvre, fut assassiné par son cousin Guillaume Duprat, baron de Viteaux, qui le frappa par derrière. En 1577, Yves, baron d'Alègre, frère du précédent, fut assassiné dans son château d'Alègre, à l'occasion d'une femme qu'il aimait, dit l'Etoile. En 1583, Yves d'Alègre, sieur de Millaud, fils d'Antoine, se battit en duel, nu en chemise, contre son cousin sieur de Viteaux, assassin de son père, et le tua. En 1587, Isabelle d'Alègre, sœur d'Yves, baron d'Alègre, envoya à son frère une boîte qui, disait-elle dans sa lettre, était d'*un rare artifice*. En l'ouvrant, 36 canons de pistolets, chargés chacun de deux balles, par l'effet d'un ressort détendu, firent à la fois explosion. Yves d'Alègre ne fut que légèrement atteint. En 1592, ce même Yves d'Alègre, étant à Issoire, couché avec Françoise d'Estrées, mère de la belle Gabrielle, fut assassiné avec elle, et jeté par les fenêtres de sa maison. Quelques habitans de cette ville, qui avaient à se plaindre de ses vexations, furent les auteurs de cet assassinat. La même année 1592, Christophe d'Alègre, sous prétexte d'aller rendre une visite au sieur de Montmorency-Hallot, lieutenant pour le roi en Normandie, et qui, grièvement blessé au siége de Rouen, s'était retiré à Vernon, se présenta chez ce malade. Montmorency fait un effort pour aller au-devant du sieur d'Alègre. Celui-ci, feignant de l'embrasser, le perce de plusieurs coups de poignard. Pour se soustraire à la punition d'un tel assassinat, il eut recours au privilége de la fierte de Saint Romain, de Rouen. Les chanoines de la cathédrale en avaient fait un asile.

ALEGRE (Yves marquis d'), de la même maison, se distingua en divers siéges et combats, eut plusieurs charges importantes, et fut fait maréchal de France le 2 février 1724. Il mourut à Paris le 7 mars 1733, à 80 ans. — Il y a eu un autre d'Alègre, gentilhomme français, mort vers 1736, qui a publié plusieurs ouvrages,

dont aucun n'a paru sous son nom de son vivant. On voit dans le *Journal des savans*, qu'il est auteur d'une traduction de *Gulistan* ou l'*Empire des Roses*, publiée en 1704, un vol. in-12, et de l'*Histoire de Moncade*, Paris, 1736. On croit généralement qu'il est auteur de la *Coquette* ou *la fausse prude*, et de l'*Homme à bonnes fortunes*, comédie représentée sous le nom du célèbre comédien Baron. On a publié à Paris, vers 1757, un petit poëme, sous le nom de d'Alègre, intitulé : *L'Art d'aimer*.

ALEGRIN (Jean), d'Abbeville, célèbre cardinal, et patriarche de Constantinople sous Grégoire IX, fut ensuite légat *à latere* en Espagne et en Portugal, et mourut l'an 1237. On a de lui quelques ouvrages peu estimés.

ALEMAGNA (J. Baptiste), médecin de Calabre dans le 16e siècle, a publié en latin un *Traité des fièvres*, en 1530.

ALEMAGNA (Giusto d'), peintre, a composé une fresque qui existe encore dans le couvent de Sainte-Marie, à Gênes, représentant l'*Annonciation* : ce chef-d'œuvre est d'un fini précieux. Les Dominicains le conservent sous verre.

ALEMAN (Louis), né vers l'an 1390, dans le château d'Arbent, bourg du Bugey, embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé évêque de Maguelone en Languedoc. Le clergé et le peuple d'Arles le demandèrent pour archevêque à Martin V, qui le fit aussi vice-camerlingue de l'église romaine et ensuite cardinal. Il assista au concile de Bâle, où entre autres choses on s'occupa du rétablissement de l'ancienne discipline, autant que les mœurs du siècle le pouvaient permettre, et de la réformation de l'église dans son chef et ses membres. Eugène, redoutant l'autorité et les entreprises du concile, envoya deux légats pour prendre ses intérêts et le dissoudre ; mais le nombre des Pères grossissant de jour en jour, ils confirmèrent, comme à celui de Constance, la supériorité du concile sur le pape, et signifièrent à Eugène qu'il eût à adhérer à leurs décisions. Ce pape varia quelque temps, et enfin par sa bulle du 17 décembre, il reconnut légitime et approuva tout ce que le concile avait fait et ce qu'il ferait : 1° pour la foi catholique ; 2° pour la réunion des princes chrétiens ; 3° pour la réformation de l'église dans son chef et dans ses membres. Le concile continua ses séances jusqu'à l'instant où Eugène, voyant les progrès que faisait cette autorité sur la sienne, fit revivre ses moyens de cassation, et chargea ses légats de semer la division entre ses membres. Il transféra même le concile de Bâle à Ferrare, par une bulle du 18 septembre 1437. Le concile cassa la bulle, et maintint son indépendance ; mais la mort de Sigismond étant survenue, les légats, profitant de cet événement, ébranlèrent plusieurs des Pères ; le président même du concile, Julien Cesarini, cardinal de Saint-Ange, se retira de Bâle le 9 janvier 1438, après 30 séances ; par cette retraite, Louis Aleman, archevêque d'Arles, se trouva à la tête du concile. Une ordonnance de Charles VII, roi de France, faisait défense à tous les prélats de son royaume d'aller à Ferrare, et de quitter l'assemblée légitime de Bâle. Le concile, après avoir protesté contre les irrégularités d'Eugène,

résolut de le citer à son tribunal, déclara le nouveau concile de Ferrare illégal, suspendit le pape de ses fonctions. Après le temps, et au-delà de ce qui avait été accordé, il fut déposé, malgré ses menaces et ses bulles fulminantes; on nomma Amédée VIII, duc de Savoie, sous le nom de Félix V; et le concile continua ses séances. Malgré toutes les mortifications qu'Eugène chercha à faire éprouver au cardinal d'Arles, après le couronnement de Frédéric III, il fut lui-même le premier à conseiller à Félix V de se démettre. Le cardinal d'Arles, voulant terminer avec honneur son assemblée, tint la dernière séance le 16 juin; c'était la 45e du concile, en 1443, elle fut la conclusion de son ouvrage. Il se retira à Arles, où le pape Nicolas V, qui avait succédé à Eugène, le rétablit dans toutes ses dignités, dont néanmoins il n'avait pas été censé déchu, ni privé de la communion de l'église. Malgré les efforts d'Eugène, mort 3 ans après, Nicolas V le fit son légat dans la Basse-Allemagne, où il travailla à réformer les mœurs; il y bâtit et entretint des hôpitaux, rétablit et orna les églises. Il mourut à Salon, le 16 septembre 1450, âgé d'environ 60 ans. Louis Aleman a été béatifié par Clément VII, le 9 avril 1527. On peut lire des extraits des discours de ce cardinal, dans les ouvrages d'Enée Silvius (Pie II), *de gestis Basiliensis Concilii*, tome 1, livre 1, pag. 22 et 54, etc.

ALEMAN (Mateo), né dans les environs de Séville en Espagne, sous le règne de Philippe II, exerça pendant plus de 20 ans une charge à la cour. Après l'avoir quittée, il s'amusa dans sa retraite à peindre les jeux de la fortune, dans l'histoire de *Guzman d'Alfarache*. Ce roman, sous le titre de *Vida y hechos del Picaro Gusman de Alfarache*, imprimé pour la première fois à Madrid, en 1599, in-4°, à Anvers, 1681, in-8°, traduit en français par Gabriel Bremond, Paris, 1696 et 1709, 3 vol. in-12, et ensuite par Le Sage, et revu par P. A. Alletz, Paris, 1777, 2 vol. in-12 (ce dernier n'est qu'un abrégé), obtint dès qu'il parut le plus grand succès. Il en a été fait plus de 30 éditions en Espagne, et il a été également traduit en italien, en allemand. Scarron en a tiré l'une de ses meilleures nouvelles. On a reproché à Mateo Aleman quelques longueurs et des moralités superflues; mais elles ont disparu sous la plume de Le Sage.

ALEMAND (Louis-Augustin), avocat à Grenoble, sa patrie, né en 1663, mort en 1728, fit imprimer en 1690, *Remarques posthumes de Vaugelas*, augmentées d'une préface et de quelques observations souvent peu justes. On a de lui 2 vol. d'un *Journal historique de l'Europe*, sur le plan du Mercure et du Journal des savans. On lui doit aussi: *Nouvelles observations, ou Guerre civile des Français sur la langue*, publiées à Paris en 1688. Il y a des exemplaires sous la date de 1690, in-12, avec ce titre abrégé: *Nouvelles observations sur la langue*. Il n'y a que le titre de changé. L'abbé Goujet, dans sa Bibliothèque française, fait un grand éloge de ce livre. Alemand a encore donné l'*Histoire monastique d'Irlande*, Paris, 1690, in-12, traduite en anglais, London, 1722, in-8°.

ALEMANNI (Nicolas), Grec

d'origine, né à Ancône, le 12 janvier 1583, fut secrétaire du cardinal Borghèse, et ensuite garde de la bibliothèque du Vatican. Il a été l'éditeur de l'*Histoire secrète de Procope*, 1620 et 1624, Rome, in-fol. Helmstadt, 1654; et Cologne 1669, et a publié une *Description de l'église de Saint Jean de Latran*. Cet ouvrage que l'auteur mit au jour en 1626, a été réimprimé dans le *Thesaurus antiquitatum Italiæ;* il y en a eu aussi une nouvelle édition à Rome, 1756, in-4°. Alemanni a aussi composé plusieurs des notes sur l'*Odeyon* d'Anastase le Sinaïte; une dissertation *de Ecclesiasticorum prælatione*, et il s'occupait d'un grand ouvrage sur *les Antiquités ecclésiastiques*, lorsqu'il mourut à Rome, le 24 juillet 1626. On regrette qu'il n'ait pas achevé ce dernier ouvrage.

ALEMBERT (JEAN-LE-ROND D'), de l'académie française, des académies des sciences de Paris, de Berlin, de Pétersbourg, de la société royale de Londres, etc., était fils naturel de madame de Tencin, femme célèbre par son esprit et par sa beauté, et de Destouches, commissaire provincial d'artillerie, au nom duquel on ajoutait le mot *Canon* pour le distinguer de l'auteur du *Glorieux*. Il naquit à Paris le 16 novembre 1717. Quelques personnes assurent qu'il était fils naturel du chevalier de la Touche, lieutenant-général, et depuis ministre de France à la cour de Prusse. Ce fut d'abord un malheureux enfant sans parens, sans berceau. Il ne dut le bonheur de vivre qu'aux apparences d'une mort prochaine et à l'humanité d'un commissaire de quartier, qui, au lieu de l'envoyer aux enfans trouvés, lui donna pour nourrice la femme d'un vitrier, qui dès-lors conçut pour lui la tendresse la plus affectueuse. Cette femme se nommait Rousseau. Elle fit inscrire l'enfant sur les registres de la paroisse sous le nom de Jean-le-Rond, parce qu'il avait été exposé sur les marches de l'église de Saint-Jean-le-Rond, et il prit ensuite le surnom de d'Alembert, qu'il a su rendre célèbre. Dès son enfance il montra un génie précoce. Il n'avait que dix ans quand son maître de pension, homme de mérite, déclara qu'il n'avait plus rien à lui apprendre, et qu'il fallait le mettre au collège, où il pouvait entrer en seconde. Il acheva ses études au collège Mazarin, avec la plus grande distinction. Ce fut en philosophie que son penchant pour les mathématiques se déclara. Pour lui assurer un peu de fortune, on lui fit essayer du droit et de la médecine; mais il revint bientôt à son goût dominant. « Sans maîtres, presque sans livres », c'est lui-même qui parle dans un mémoire qu'il a laissé sur sa vie, « et sans même avoir un ami qu'il pût consulter sur les difficultés qui l'arrêtaient, il allait aux bibliothèques publiques. Il tirait quelques lumières générales des lectures rapides qu'il y faisait, et de retour chez lui il cherchait tout seul les démonstrations et les solutions; il y réussissait pour l'ordinaire; il trouvait même souvent des propositions importantes qu'il croyait nouvelles, et il avait ensuite une espèce de chagrin, mêlé pourtant de satisfaction, lorsqu'il la retrouvait dans les livres qu'il n'avait pas connus. » Très-jeune encore, il remporta le prix proposé par l'académie de

Berlin, dont le sujet était *de la cause générale des vents.* Cette compagnie, pleinement satisfaite de l'ouvrage, ne se contenta pas de couronner l'auteur, elle l'élut académicien par acclamation. Dans ce même temps l'Alexandre du Nord, après avoir gagné trois batailles contre les Autrichiens, venait de terminer ses campagnes par une paix glorieuse. D'Alembert profita de cette heureuse circonstance pour dédier son ouvrage au roi de Prusse par ces trois vers latins :

Hæc ego de ventis, dùm ventorum ocyor alis
Palantes agit Austriacos Fredericus, et orbi
Insignis lauro, ramum prætendit olivæ.

Flatté de cette dédicace, Frédéric le remercia par une lettre obligeante, lui donna dans la suite une pension de 1200 livres, et lui offrit la place de président de l'académie de Berlin, précédemment occupée par Maupertuis: mais le philosophe français la refusa par attachement pour ses amis et pour son pays, et surtout en considérant qu'un homme de lettres, honoré dans sa patrie, gagne rarement à se déplacer. D'Alembert était en effet regardé en France comme l'un des premiers écrivains de la nation. Il dut principalement cette réputation à son *Discours préliminaire de l'Encyclopédie.* Il avait entrepris en 1750, ce morceau, ou plutôt cet ouvrage, dont on a dit tant de bien et tant de mal, avec Diderot son ami, et un grand nombre d'autres savans. Ce fut lui qui se chargea du vestibule de ce vaste édifice ; et, au lieu d'un tas de lieux communs, dont les auteurs médiocres ornent leurs préfaces, il fit un discours éloquent, où il réunit la force et l'élégance, le savoir et l'agrément, le don de bien penser et le talent de bien écrire. La généalogie que l'auteur y fait des connaissances humaines est supérieure à tout ce qu'on avait vu jusqu'alors en ce genre ; et l'équité qui dirige ses jugemens sur les écrivains qui ont contribué à la perfection des sciences, est digne d'un philosophe impartial. On n'a pas moins applaudi aux articles de mathématiques dont il enrichit l'encyclopédie, et à quelques articles d'histoire et de belles-lettres. Si tout l'ouvrage avait été composé dans ce goût, ce dictionnaire n'aurait pas essuyé tant de critiques et de traverses. D'Alembert recueillit de nouveaux fruits de l'estime qu'il avait inspirée. Dans un voyage qu'il fit à Wesel, où le roi de Prusse l'appela après la paix de 1763, ce prince lui sauta au cou et l'embrassa tendrement. La première question qu'il lui fit fut celle-ci : « Les mathématiques fournisssent-elles quelque méthode pour calculer les probabilités en politique ? » La réponse du géomètre fut, « qu'il ne connaissait point de méthode pour cet objet; mais que s'il en existait quelqu'une, elle venait d'être rendue inutile par le héros qui lui faisait cette question. » En effet il avait résisté, contre toute vraisemblance, à l'Europe liguée pour le combattre. L'impératrice de Russie, non moins sensible au mérite du philosophe de Paris, lui avait proposé à la fin de l'année précédente de se charger de l'éducation du grand-duc de Russie, son fils, et elle avait attaché à cette place cent mille livres de rentes et des avantages considérables. D'Alembert, quoique vivement touché de l'honneur qu'on lui faisait, refusa cet emploi si

important et si délicat. L'impératrice insista et le pressa de nouveau, par une lettre écrite de sa main; mais cette seconde tentative fut encore inutile, et d'Alembert demeura dans sa patrie. C'est à l'occasion de ce refus qu'un jeune homme parodia ces quatre vers déjà connus, mais dont l'application parut heureuse :

Est-ce à vous d'écouter l'ambition funeste,
Et la soif des faux biens dont on est captivé?
Un instant les détruit; mais la sagesse reste:
Voilà le seul trésor, et vous l'avez trouvé.

Lorque le grand-duc de Russie vint à Paris, il lui reprocha obligeamment le refus qu'il avait fait de l'élever; et comme le philosophe s'excusait sur la dureté du climat et la faiblesse de sa santé : « En vérité, monsieur, lui dit le prince, c'est le seul mauvais calcul que vous ayez fait en votre vie. » Les marques de considération dont nous venons de parler; une correspondance suivie avec Voltaire et le roi de Prusse, qui l'honora jusqu'à la fin de ses jours d'un grand nombre de lettres pleines d'esprit, d'intérêt et de raison; ses rapports avec plusieurs personnes très-distinguées par leur rang, et surtout avec les étrangers célèbres qui venaient à Paris; son influence dans l'académie des sciences, et surtout dans l'académie française dont il était secrétaire depuis la mort de Duclos (*voyez* l'article Molière), tout concourut à faire jouer à d'Alembert un rôle important. On a prétendu qu'il avait conservé ce rôle par la souplesse et l'adresse. Ses ennemis l'appelaient le *Mazarin de la littérature;* et il est vrai qu'il dut autant son empire littéraire au manége qu'on lui reprochait, qu'à l'estime qu'il inspirait. Une probité exacte, un désintéressement noble et sans faste, une bienfaisance éclairée, furent ses principales vertus. Le plaisir d'obliger était une espèce de besoin pour lui. Plusieurs jeunes gens qui annonçaient des talens pour les sciences et pour les lettres trouvèrent en lui un appui et un guide; et l'ingratitude de quelques-uns ne put lui faire perdre l'habitude de la bienfaisance. Ami ferme et courageux, il sut parler en faveur de quelques philosophes punis ou persécutés, en homme qui attendait peu de la faveur et qui savait braver la malignité. Sa conversation était instructive et quelquefois saillante. On lui attribue divers bons mots : telle est sa réponse à l'abbé de Voisenon, qui se plaignait qu'on lui prêtait beaucoup de sottises..... « Tant pis, monsieur! on ne prête qu'aux riches. » Il conserva toujours les sentimens du fils le plus tendre et la plus vive reconnaissance pour la femme qui l'avait nourri. Lorsque madame de Tencin apprit que d'Alembert, très-jeune encore, était déjà un aigle en géométrie, elle le fit venir chez elle, le caressa beaucoup, et lui découvrit le mystère de sa naissance. « Que me dites-vous là, madame, s'écria-t-il? Ah! vous n'êtes qu'une marâtre; c'est la vitrière qui est ma mère. » Presqu'au sortir du collége, il alla demeurer avec cette mère d'adoption et y resta près de trente années, menant la vie la plus simple, et il n'en sortit qu'après une longue maladie, par le conseil de monsieur Bouvard, qui lui représenta la nécessité de chercher un logement plus sain. Il dédia ses ouvrages à deux ministres disgraciés, tandis que ceux qui avaient été leurs courtisans les plus assidus dans le temps de

leur faveur les oubliaient ou les déchiraient. Le premier était le comte d'Argenson, à qui d'Alembert avait été redevable de la pension de douze cents livres que le roi lui accorda en 1756. Le second était le marquis, frère du comte. Ce célèbre géomètre était encore dans la force de son génie, lorsqu'il mourut à Paris, le 29 octobre 1783, de la pierre, sans s'être fait opérer, à l'âge de 66 ans, et sans avoir voulu recevoir les secours de la religion; d'autres attribuent ce refus, aux personnes qui l'entouraient dans ses derniers momens, et qui refusèrent la porte au curé toutes les fois qu'il se présenta. Quoi qu'il en soit, son testament commençait par ces mots: *Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, etc.* Ses principaux ouvrages sont : I. *Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie*, 5 vol. in-12, plusieurs fois réimprimés. Ce recueil est à la portée de tous les lecteurs, quoique les matières que l'auteur traite, paraissent devoir être quelquefois au-dessus de leur intelligence. On y trouve le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, l'*Essai sur les gens de lettres*, les *éloges de Bernoulli*, *de Terrasson*, *de Montesquieu*, *de Mallet*, *de Dumarsais*, les *Mémoires de Christine;* une *traduction de divers morceaux de Tacite*, réimprimée séparément en 6 vol. in-12, 1779-1787; des *Elémens de philosophie;* de *petites dissertations sur divers sujets, sur l'éloquence, sur la poésie, sur la latinité des Modernes*, etc. etc. Sa philosophie ferme et pleine de hauteur ose afficher son mépris ou son estime, mais sans blesser les bienséances; et en ôtant à la vérité ce qu'elle a de révoltant, il lui laisse tout ce qu'elle a de noble et d'utile. Une remarque qu'on a faite, c'est que ses idées perdent beaucoup, si l'on emploie d'autres termes que ceux qu'il a employés: preuve qu'il joint l'élégance à la propriété des expressions. C'est un éloge qu'on a donné souvent à Voltaire, que d'Alembert cherche un peu trop à imiter. Mais s'il est plus profond que cet écrivain, il est moins léger, moins agréable. On pourrait même le trouver quelquefois un peu pesant. II. *Elémens de musique théorique et pratique*, 1762, 1 vol. in-8°; et 1779, Lyon, in-8°. L'auteur, ayant suivi dans ce livre les principes de Rameau, lui en attribue toute la gloire, il dit: « que rien n'est à lui, que l'ordre et les fautes qui pourront s'y trouver. » C'est être bien modeste; car dans ce traité tout le monde a vu ce qu'on ne voit point dans les écrits du célèbre musicien: un homme qui s'entend et qui sait se faire entendre aux autres. III. *De la destruction des Jésuites*, 1765, 1 vol. in-12. En général, l'auteur traite avec la même sévérité les jésuites et leurs adversaires. Il recueille toutes les épigrammes que la chute des enfans d'Ignace fit naître dans le temps. Il y ajoute les siennes, et les unes et les autres sont quelquefois amenées de trop loin. Il est souvent plus caustique que plaisant. *Non ridet, sed irridet*, a-t-on dit d'un de ses portraits; et l'on peut l'appliquer à cet écrit, où il affiche pour certains corps religieux un mépris trop insultant. Il ne se borna pas là. Quelques jésuites ayant trouvé un asile dans les états du roi de Prusse, d'Alembert cherchait à leur enle-

ver cette dernière retraite. Mais Frédéric repoussa toutes les insinuations que le philosophe français glissait dans ses lettres contre des hommes que leur malheur aurait dû lui rendre respectables. IV. *Eloges lus dans les séances de l'académie française*, 1779, in-12, qui, en 1787, ont été suivis de cinq autres volumes. Ce recueil est plein de morceaux bien écrits, de parallèles ingénieux, de réflexions fines, d'anecdotes piquantes, de portraits peints avec vérité. Plusieurs critiques en avouant ces beautés, ont relevé des défauts qu'on ne peut dissimuler: un style inégal et entortillé, des tournures alambiquées, des pensées recherchées, de froides plaisanteries. Un journaliste l'a traité peut-être trop rigoureusement, en disant qu'il n'avait été qu'un mauvais singe de Fontenelle. D'Alembert, à la vérité, l'imite souvent, et pas toujours dans ce qu'il a de meilleur; mais il offre aussi bien des choses qui lui appartiennent. Nous avons parlé, jusqu'à présent, des ouvrages de d'Alembert, les plus connus; mais il y a d'autres écrits qui, quoique moins célèbres, du moins pour le commun des lecteurs, lui ont peut-être plus coûté. Les principaux sont les suivans: I. *Traité de Dynamique*, 1758, 1 vol. in-4°. Ce livre fut le fondement de sa réputation, comme mathématicien. Le premier, il trouva un principe général de dynamique, et accrut ainsi le domaine de cette science. Il ajouta, dit Condorcet, un nouveau calcul à ceux dont la découverte avait illustré le siècle qui l'avait précédé, et de nouvelles branches de la science du mouvement, relativement aux fluides et aux corps d'une figure déterminée, à celles qu'on doit à Galilée, Huyghens et Newton. II. *Traité de l'équilibre et du mouvement des fluides*, 1744, 1 vol. in-4°, ouvrage digne du précédent. III. *Réflexions sur la cause générale des vents*, 1747, in-4°. IV. *Recherches sur la précession des équinoxes*, 1749, in-4°. C'est dans cet ouvrage que l'auteur a résolu le problème de cette précession. V. *Essai d'une théorie nouvelle de la résistance des fluides*, 1752, in-4°. VI. *Recherches sur divers points importans du système du monde*, 1754, 1756, 3 vol. in 4°. VII. *Nova tabularum lunarium emendatio*, 1756, 3 vol. in-4°. VIII. *Opuscules mathématiques*, 1761 et années suivantes, en 8 vol. in-4°, 1761-80. On doit à d'Alembert la résolution du problème des cordes vibrantes, et le calcul des différences partielles. On a publié, en 1789, 2 vol. de sa *Correspondance avec le roi de Prusse*, dans les œuvres posthumes de ce monarque, publiées par M. Pougens. D'Alembert s'y montre très-empressé de servir ses amis auprès de ce prince; mais on y voit en même temps une haine marquée contre la religion, le clergé et les jésuites. Frédéric, plus philosophe que lui, est quelquefois obligé de lui prêcher l'indulgence et la modération. J. F. Bastien a publié, en 1805, à Paris, une collection complète des *Œuvres philosophiques, historiques et littéraires de d'Alembert*, 18 vol. in-8°.

ALEN (John Van), peintre hollandais, né à Amsterdam en 1651, mort en 1698. Il peignait les oiseaux, le paysage et la nature morte.

ALENÇON (CHARLES DE VALOIS comte D'), fut le chef de la branche d'Alençon qui s'éteignit en 1525. Il était plein de valeur; il fut tué en 1346, à la bataille de Crécy, où il commandait l'avant-garde de l'armée française. Alençon fut érigé en duché, en faveur de son petit-fils Jean Ier, qui périt à la bataille d'Azincourt, en 1415.

ALENÇON (JEAN II duc D'), surnommé *le Beau*, probablement à cause de son goût pour le luxe, était fils de Jean Ier. Il fut fait prisonnier en 1424, à la bataille de Verneuil. Ayant dans la suite traité avec les Anglais, en faveur du dauphin Louis XI, le roi Charles VII le fit condamner à mort en 1458; mais par commisération pour un prince du sang, il se contenta de le faire renfermer dans le château de Loches. Louis XI étant monté sur le trône, le fit mettre en liberté. Le duc d'Alençon s'attira un second arrêt de mort en 1474, pour avoir eu des intelligences avec Charles-le-Téméraire duc de Bourgogne. Toutefois Louis XI, commua cette peine en une prison indéfinie, au palais du Louvre. Le duc d'Alençon y resta dix-sept mois, et mourut en 1476.

ALENÇON (RÉNÉ duc D'), fils du précédent, fut dépouillé de tous ses biens par le cruel Louis XI, qui le fit ensuite arrêter à Chinon, où il fut mis dans une cage de fer. Le malheureux duc resta dans cette situation pendant trois mois. Il fut réintégré dans sa fortune et dans ses titres à l'avénement de Charles VIII, et mourut en 1492.

ALENÇON (CHARLES IV duc D'), né en 1489, était fils de René. Il épousa Marguerite d'Angoulême, sœur unique de François Ier, et devint alors premier prince du sang. Au passage de l'Escaut, en 1521, son inhabileté fit perdre la bataille, et à celle du Pavie causa la prise de François Ier. Ce prince, fut bien puni de l'injustice qu'il commit en cette occasion, en donnant au duc d'Alençon le commandement de l'avant-garde, qui appartenait au connétable de Bourbon. Le duc d'Alençon devenu l'objet du mépris et de l'indignation publique, mourut à Lyon, le 21 avril 1525. En lui finit la branche d'Alençon.

ALENÇON (N. D'), était fils d'un huissier au parlement de Paris. Il a donné au théâtre italien deux comédies, la *Vengeance comique*, et le *Mariage par lettres-de-change*. Il a publié une édition complète des *œuvres de Bruéys et Palaprat*, 5 vol. in-12. Il avait recueilli les *œuvres de Dufresny*, 6 vol. in-12, et les *pièces fugitives de l'abbé de Pons, avec son éloge* par Melon. Alençon est mort au mois d'août 1744.

ALENUS. *Voyez* ALAIN.

ALEOTTI (JEAN-BAPTISTE), architecte d'Argenta, près Ferrare, mort en 1630, était né si pauvre, qu'il fut obligé pendant sa jeunesse de servir les maçons en qualité de manœuvre; mais il avait de si heureuses dispositions pour l'architecture, qu'à force d'en entendre parler, il en apprit toutes les règles, ainsi que celles de la géométrie, et fut même en état de publier des ouvrages sur ces sciences. Il prit beaucoup de part à ces fameuses disputes sur l'hydrostatique, qui s'élevèrent au sujet des trois provinces de Ferrare, de Bologne et de la Romagne, lesquelles sont très-exposées aux inondations. Il bâtit aussi

des théâtres et des palais à Mantoue, à Modène, à Parme, et la citadelle de Ferrare.

ALER (Paul), né à Saint-Guy, petite ville du duché de Luxembourg, le 9 novembre 1656, entra chez les jésuites, et se distingua par son zèle et ses lumières, particulièrement à Trèves et à Cologne, où sa mémoire a été long-temps en vénération. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, dont on peut voir le catalogue dans la *Bibliotheca Coloniensis* du P. Hartzheim, p. 264. Ils ont pour objet la théologie, la philosophie, la morale, la piété, les belles-lettres. Les principaux sont: *Tractatus de artibus humanis*, Trèves 1717, in-4°. II. *Gradus ad Parnassum*. III. *Philosophiæ tripartitæ, pars prima, sive logica*, Cologne, 1710; *pars secunda, sive physica*, 1715; *pars tertia, sive anima et metaphysica*, 1724. Ce savant et estimable religieux mourut à Duren, le 2 mai 1727.

ALERIA (Jean, évêque d'). *Voyez* André.

ALES ou HALÈS (Alexandre d'), prit son nom d'un village d'Angleterre où il naquit. Il enseigna la philosophie et la théologie avec beaucoup d'éclat à Paris, dans l'école des frères-mineurs, chez lesquels il avait pris l'habit en 1222. Il y mourut en 1245. Ses contemporains, qui aimaient les titres emphatiques, lui prodiguèrent ceux de *docteur irréfragable* et de *fontaine de vie*. Ceux qui liront sa *Somme de théologie*, imprimée à Nuremberg en 1284, et à Venise en 1575, en quatre énormes in-folio, n'y trouveront qu'une fontaine d'ennui. Alès connaissait plus Aristote que les Pères de l'Eglise. Il avance même des propositions pernicieuses; entre autres, que les sujets d'un prince apostat sont dispensés du serment de fidélité, et que la puissance temporelle est soumise à la spirituelle. Il soutient encore d'autres erreurs de même genre.

ALES (Alexandre d') Alesius, théologien de la confession d'Augsbourg, né à Edimbourg en 1500, fut d'abord catholique; mais en voulant convertir Patrice Hamilton, seigneur écossais, luthérien, il le devint lui-même. Il mourut le 27 mars 1565, à Leipsick, où il professa la théologie. Il était ami de Mélanchton, et Bèze l'appelle l'ornement de l'Ecosse. On a de lui des *Commentaires sur Saint Jean*, in-8°; *sur les Epîtres à Timothée*, 2 vol. in-8°; sur les Psaumes, in-8°; *l'Epître à Tite*, in-8°; *sur l'Epître aux Romains*, in-8°. En 1560, il soutint le sentiment de George Major, sur la nécessité des bonnes œuvres, dans un écrit intitulé: *De necessitate et merito bonorum operum*.

ALES (Jean), sage et docte théologien anglais, fit ses études à Oxford, où il professa la langue grecque en 1642. Six ans après, il accompagna en Hollande l'ambassadeur de Jacques I, dans le temps du synode de Dordrecht. Il était parfaitement informé de ce qui s'y passait de plus secret, comme on juge par les lettres qu'il écrivait sur ce sujet. Alès était calviniste, mais il abjura cette doctrine, et fut fait chanoine de Windsor. Obligé, pendant les troubles d'Angleterre, de quitter son bénéfice, après avoir vendu à vil prix sa bibliothèque, qui était magnifique, il mourut dans la pauvreté, le 19 mai 1656, âgé de 72 ans. On a de lui un *Traité*

du schisme, qu'il composa à la sollicitation de Chillingworth, son ami, et d'autres écrits dans lesquels il développe un sage esprit de tolérance sur les points de la doctrine chrétienne.

ALES DE CORBET (PIERRE-ALEXANDRE, vicomte DE), lieutenant des maréchaux de France, membre des académies d'Angers, de Marseille, et de la société d'agriculture d'Orléans, né le 18 avril 1715, et mort sur la fin du 18e siècle; est auteur des ouvrages suivans: I. *De l'origine du mal*, 1758, 2 vol. in-12, production systématique. II. *Nouvelles observations sur la noblesse commerçante ou militaire*, 1 vol. in-12. III. *Origine de la noblesse française*, 1666, in-12. Ouvrage qui prouve de longues recherches et de l'érudition. IV. *Recherches historiques sur l'ancienne gendarmerie française*, 1760, in-12. On lui attribue encore une *Dissertation sur les antiquités d'Irlande*, et d'autres *Écrits*, comme la *Lettre d'un jeune jésuite écrite à ses confrères.*

ALESIO (MATTHIEU PIERRE), né à Rome, mort en 1600, et élève de Michel-Ange, se distingua également par son pinceau et par son burin. De toutes ses productions, la plus curieuse est le *Saint-Christophe*, qu'il peignit à fresque dans la grande église de Séville en Espagne. Chaque mollet des jambes de cette figure colossale a une aune de large. Simple et modeste, cet artiste était le premier à rendre justice à ses rivaux. Admirant la jambe d'Ève dans un tableau de Louis de Vargas, il s'écria : « Cette jambe seule vaut mieux que tout mon Saint-Christophe. »

ALESSANDRO-ALESSANDRI (ALEXANDER AB ALEXANDRO), jurisconsulte napolitain, et protonotaire du royaume de Naples, né en 1461, mort à Rome le 2 octobre 1523, à l'âge de 62 ans, se distingua dans la jurisprudence et dans les belles-lettres. On a de lui *Genialium dierum libri sex*, sur lesquels André Tiraqueau a fait d'excellentes remarques, in-fol., et réimprimés *cum notis variorum*, Leyde, 1673, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, devenu rare, décèle un écrivain savant et crédule ; ce qui était fort commun dans les siècles où l'érudition n'était pas éclairée par la philosophie. L'ouvrage d'Alexandre est fait à l'imitation des *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle. On y trouve des questions grammaticales, des dissertations d'antiquité, des explications de songes, des notices sur les maisons de Rome, où l'on prétendait que des esprits apparaissaient. Apostolo Zeno dans ses Dissertations, et Mazzuchelli dans son Histoire des écrivains d'Italie, ont longuement parlé de ce jurisconsulte.

ALESSANDRI (MARIE BUONACCORSI) naquit à Florence au commencement du 18e siècle, et fut l'un des ornemens de l'académie des Arcades par les graces de ses talens poétiques. Crescembeni, dans l'Histoire de cette académie, cite plusieurs pièces agréables d'Alessandri, qui vivait encore en 1730.

ALESSI (GALÉAS), le plus célèbre architecte de son siècle, né à Pérouse en 1500, mourut dans la même ville en 1572. Il fut élève de Michel-Ange. Sa réputation s'étendit dans presque toute l'Europe. Il fournit à la France, à l'Espagne, à l'Allemagne, des

plans non-seulement pour des palais et des églises, mais encore pour des fontaines publiques et des salles de bain, où il montra la fécondité de son génie. Le plan qui lui fit le plus d'honneur fut celui du monastère et de l'église de l'Escurial, qui fut préféré à tous ceux que les plus habiles architectes de l'Europe avaient donnés. Plusieurs villes de l'Italie sont aussi ornées des édifices qu'il a construits; mais il n'en est aucune où l'on en trouve autant qu'à Gênes, et c'est sans doute à cause de la quantité de ces monumens magnifiques que cette ville a mérité le nom de *Superbe*. Alessi était encore, dit-on, très-savant, et très-capable de traiter les affaires les plus importantes.

ALESSI DE TURI. On dit qu'il composa 245 drames. Plutarque rapporte que plusieurs furent couronnés.

ALESSIO, dit *Marchis*, né à Naples vers l'an 1700, s'adonna à la peinture et y obtint des succès. Il se distingua surtout dans les paysages, et la galerie de Weymar s'est enrichie de plusieurs de ceux qu'il peignit. Alessio se trouvant à Rome, s'y permit quelques propos indiscrets, qui le firent emprisonner; mais on lui rendit bientôt la liberté en considération de ses talens. Il est mort vers 1740.

ALETIUS. *Voy.* ALCIME.

ALEXANDRA, fille d'Hircan, épousa Alexandre, fils d'Aristobule II, roi des Juifs, et en eut un autre Aristobule, grand sacrificateur, et Mariamne, qui fut femme d'Hérode-le-Grand. C'était une princesse fière et ambitieuse, qui conspira, dit-on, plusieurs fois contre la vie de son gendre. Hérode la fit arrêter dans son palais, lui défendit d'en sortir et de se mêler d'aucune affaire. Ne pouvant supporter cette espèce de prison, elle porta ses plaintes à Cléopâtre, qui lui promit de la seconder dans le dessein d'échapper à sa captivité. Alexandra fit faire deux coffres pour s'y enfermer avec Aristobule. Un vaisseau devait les attendre au port. Hérode, instruit de ses menées, fit semblant de les ignorer, et la laissa sortir de la ville. Quand elle fut sur le point d'entrer dans le vaisseau, il fit saisir et porter au palais ces deux coffres. Alexandra n'en fut gardée que plus étroitement. Dans le temps qu'elle gémissait sur la perte de sa liberté, on fit courir le bruit qu'Hérode était mort. Sur-le-champ, elle voulut qu'on lui livrât les forteresses de la ville de Jérusalem et du temple; mais les gouverneurs (*voy.* ACHIAB), fidèles à un maître qu'ils savaient vivant, lui en donnèrent avis, et reçurent ordre de la faire mourir; ce qui fut exécuté l'an 28 avant J.-C. — Il ne faut pas la confondre avec ALEXANDRA, femme d'Alexandre Jannée, qui conserva toute l'autorité après sa mort, et qui se laissa gouverner par les pharisiens. Elle donna la grande sacrificature à Hircan, son fils aîné, à qui elle avait inspiré une soumission aveugle pour cette secte insolente. Elle mourut l'an 70 avant J.-C., à 73 ans, après en avoir régné neuf, et avoir montré d'excellentes qualités mêlées de quelques défauts.

ALEXANDRA SALOMÉ. *Voy.* ARISTOBULE.

ALEXANDRE, fils d'Amyntas, roi de Macédoine, parvint au trône 501 ans avant J.-C. Il concourut aux jeux olympiques, et

prouva, pour y être admis, qu'il était originaire d'Argos. Il accompagna Xerxès dans son expédition contre la Grèce, et après la retraite de ce prince, il fut député par Mardonius pour détacher les Athéniens de l'alliance des autres Grecs. Comblé des libéralités de Xerxès, il envoya à Delphes et à Olympie plusieurs statues d'or, et attira Pindare à sa cour. Il mourut vers l'an 468 avant J.-C.

ALEXANDRE II, fils d'Amyntas II, roi de Macédoine, monta sur le trône l'an 367 avant J.-C., et ne régna qu'un an. Il fut assassiné au milieu d'une fête, par Ptolémée Alorites, à l'instigation d'Eurydice, sa propre mère, dont ce Ptolémée était l'amant.

ALEXANDRE-LE-GRAND, fils de Philippe, roi de Macédoine, né à Pella, 356 ans avant J.-C., la nuit même que fut consumé le temple de Diane, annonça de bonne heure ce qu'il serait un jour. (*Voyez* Aristote.) Les amusemens de sa jeunesse furent des jeux héroïques. Il dompta le cheval Bucéphale qu'aucun écuyer n'avait pu réduire. On lui proposait un jour d'aller disputer aux jeux olympiques le prix de la course: « Je le veux bien, dit-il, si j'ai des rois pour rivaux. » Les ambassadeurs de Perse, étonnés de sa passion pour la gloire, disaient: « Ce jeune prince est grand, le nôtre est riche. » Il gémissait des victoires de Philippe, et se plaignait « qu'il prenait tout, et ne lui laisserait rien à faire. » Alexandre touchait, suivant Arrien, à sa vingtième année, lorsqu'il monta sur le trône. Il commença ses conquêtes par la Thrace et l'Illyrie, et détruisit Thèbes. Il y eut 6,000 habitans passés au fil de l'épée, et 30,000 réduits en esclavage; les prêtres seuls conservèrent la vie et la liberté. La famille et la maison de Pindare, qui étaient dans cette ville, furent conservées en mémoire de ce sublime poète. Alexandre aimait passionnément la poésie, et la lecture d'Homère lui plaisait à tel point, qu'il portait toujours avec lui l'Iliade. Toutes les républiques de la Grèce se soumirent au vainqueur de Thèbes. Démosthènes se tut, et les Athéniens s'empressèrent de demander grace au jeune conquérant. Alexandre voulait qu'on lui livrât les principaux orateurs d'Athènes; mais Démades obtint leur grace, et le Macédonien se contenta du bannissement de Charidème. Alors, Alexandre ne s'occupa plus que du projet d'accabler les Perses. Dans cette vue, il convoqua l'assemblée des villes grecques à Corinthe. Ayant gagné les députés par sa douceur, par son humanité et par ses manières flatteuses, il se fit nommer généralissime de toutes les forces de la Grèce. Il partit avec 30,000 hommes d'infanterie, 5,000 chevaux, 70 talens, et des vivres pour un mois. C'était bien peu pour conquérir un des plus vastes empires de l'univers, et l'entreprise pouvait paraître téméraire; mais Alexandre comptait sur sa fortune, sur des soldats aguerris, conduits par de vieux et excellens capitaines, et sur les vices qui avaient énervé le courage des Perses. Darius-Codoman régnait sur eux depuis l'an 336 avant J.-C.; prince estimable à certains égards, mais manquant de politique et de vigueur. Alexandre passe l'Hellespont, l'an 334. Arrivé en Phrygie, il honore le tombeau d'Achille,

et porte envie au double bonheur de ce héros d'avoir eu un ami fidèle pendant sa vie, et un chantre admirable après sa mort. Il passe le Granique en présence de l'armée ennemie, qu'il met en fuite. Memnon de Rhodes, le meilleur général de Darius, voulait qu'on évitât les combats, et qu'en ruinant le pays, on affamât les Grecs; mais ces sages conseils ne furent point suivis par les Perses. Bientôt l'Asie mineure fut soumise. Le héros macédonien avait renvoyé la plus grande partie de sa flotte pour mettre ses soldats dans la nécessité de vaincre ou de périr. Revenant de la Cappadoce vers Tarse, il franchit les défilés étroits de la Cilicie, que l'ennemi abandonna sans oser l'attendre. Il se rendit maître de Tarse. C'est là qu'après s'être baigné, couvert de sueur, dans le Cydnus, il eut une maladie mortelle, dont son médecin Philippe le guérit. Cependant Darius s'avançait pour le combattre. Au lieu d'attendre son ennemi dans une plaine où il aurait pu déployer toutes ses forces, il s'engagea dans les défilés de Cilicie, près de la ville d'Issus, et livra bataille dans un endroit où le terrain donnait tout l'avantage au roi de Macédoine. Il fut défait l'an 333 avant J.-C. Alexandre, qui avait déjà conquis la Lydie, l'Ionie, la Carie, la Pamphilie, la Cappadoce, en moins de temps qu'il n'en aurait fallu à un autre pour les parcourir, mit le comble à sa gloire dans cette journée célèbre. Il s'empara des trésors de Darius, fit prisonniers sa mère, sa femme et ses enfans. Il se transporta dans leur tente, accompagné d'Ephestion son favori. Les reines s'étant prosternées devant ce dernier, qu'elles prenaient pour Alexandre, en firent des excuses au roi, après avoir connu leur erreur. « Non, ma mère, répondit le conquérant à Sysigambis, mère de Darius, vous ne vous êtes point trompée; celui-ci est un autre Alexandre. » Il traita ses illustres prisonnières avec humanité, même avec magnificence. La bataille d'Issus fut suivie de la réduction de plusieurs villes, et surtout de Tyr, qui résista sept mois. Deux mille habitans, qui échappèrent à la fureur du soldat, ne purent échapper à la cruauté d'Alexandre; il les fit mettre en croix. Arrien et Plutarque ne parlent pas de cet acte de cruauté. Après le siége de cette ville, il passa, dit-on, en Judée, pour châtier les Juifs, qui lui avaient refusé des secours. Jaddus, leur grand-sacrificateur, le calma, en lui montrant le livre où Daniel prédit qu'un prince grec renverserait l'empire des Perses. Le vainqueur de Darius offrit des sacrifices au dieu de Jaddus. (*Voyez* Jaddus.) Mais Arrien ne parle pas de ce voyage de la Judée, qui paraît plus que douteux. Au siége de Gaza, il donna de nouvelles marques de son humeur vindicative. Bétis, qui en était gouverneur, fidèle à Darius, l'avait défendue avec courage, et ce fut un crime aux yeux du vainqueur. Alexandre immola 2,000 hommes à sa vengeance, et les fit passer au fil de l'épée; il fit vendre tous les autres habitans; il insulta lâchement à la valeur de Bétis; enfin il le fit attacher par les talons à son char, et traîner autour de la ville. Ayant réduit Gaza, il traversa le désert, pour entrer en Egypte, qui, lasse du joug des Perses, se rendit avec

empressement au conquérant macédonien. Après y avoir fait bâtir Alexandrie, qu'il voulait rendre le centre du commerce de toutes les nations, il alla sacrifier au temple de Jupiter Ammon, dans la Lybie. Alexandre avait la manie d'être fils de ce dieu ; et l'oracle ne manqua pas de le déclarer. Darius lui avait fait faire des propositions fort avantageuses, qu'il refusa. Parménion ayant dit, dans cette occasion, qu'il les eût acceptées s'il avait été à la place d'Alexandre : ***Et moi aussi***, reprit son maître, ***si j'eusse été Parménion.*** Il ne songea plus qu'à aller chercher son ennemi, et le défit à la bataille d'Arbelles, l'an 330 avant J.-C. Pendant qu'il triomphait en Asie, les Lacédémoniens se soulevaient; mais, vaincus par Antipater, gouverneur de Macédoine, ils furent bientôt obligés de se soumettre, à l'exemple du reste de la Grèce. La journée d'Issus avait ouvert à Alexandre la Phénicie et l'Égypte. La victoire d'Arbelles lui ouvrit le reste de la Perse et les Indes. Il se transporta successivement de Babylone à Suze, à Persépolis. Il marchait vers Ecbatane à la poursuite de Darius, lorsqu'à son approche, Bessus et Nabarzane égorgèrent cet infortuné monarque. Alexandre lui donna des larmes. Absolument maître de la Perse par sa mort, il s'avança jusqu'à l'Iaxarte, sur les bords duquel il bâtit une nouvelle Alexandrie. Mais les Scythes, établis au-delà de ce fleuve, regardant cette ville comme faite pour les asservir, prirent les armes, et envoyèrent des ambassadeurs à Alexandre. Leur harangue, composée par Quinte-Curce, est connue de tout le monde. En voici quelques traits. « Si les Dieux, lui dirent-ils, t'avaient donné un corps proportionné à tes désirs ambitieux, l'univers serait trop petit pour toi. D'une main tu toucherais l'Orient, et de l'autre l'Occident. Ce serait peu encore pour toi : tu voudrais suivre le soleil dans sa course. Ne sais-tu pas cependant que les grands arbres sont longtemps à croître, et qu'il ne faut qu'une heure pour les renverser? Qu'avons-nous à démêler avec toi? jamais nous n'avons mis le pied dans ton pays. N'est-il pas permis à un peuple qui vit dans les bois, d'ignorer qui tu es, et d'où tu viens? Nous ne voulons ni obéir, ni commander à personne. Tu te vantes d'être venu pour exterminer les brigands, et tu es toi-même le plus grand voleur de la terre. Tu as pillé et saccagé toutes les nations que tu as vaincues. Après avoir envahi la Lydie, tu t'es rendu maître de la Syrie, de la Perse, de la Bactriane; tu songes à pénétrer jusqu'aux Indes, et tu viens ici pour nous enlever nos troupeaux : en sorte que ce que tu possèdes ne sert qu'à te faire désirer plus ardemment ce que tu ne possèdes pas. Crois-nous, cependant, la fortune est inconstante ; prends-garde qu'elle ne t'échappe ; mets des bornes à ton bonheur, si tu veux en jouir. Es-tu un dieu? tu dois faire du bien aux hommes, et non les dépouiller. Es-tu un homme? songe toujours à ce que tu es. Ceux que tu laisseras en paix seront véritablement tes amis ; mais n'imagine pas que des vaincus puissent t'aimer : il n'y a jamais d'amitié entre le maître et l'esclave ; et une paix forcée amène bientôt la guerre. » Les Scythes furent soumis, et le vainqueur marcha vers les Indes.

Il attaqua Porus, le plus belliqueux de tous les rois de ce pays, le battit, dompta les autres rois, et fit des Indes une province de son empire. Il vint à bout de réduire ces vastes contrées avec autant de célérité que de valeur et de prudence, donnant partout l'exemple aux soldats, souvent blessé, et se tirant des dangers où son courage l'exposait par de nouveaux traits de hardiesse. Au siége de la ville des Oxidraques, près des sources de l'Indus, il avait à combattre des ennemis résolus à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Dans la crainte d'être retenu trop long-temps devant cette place, il fait planter des échelles aux murs, et monte le premier à l'escalade. Il arrive sur la muraille suivi de deux officiers seulement. On se précipite pour le soutenir. Les échelles se brisent, et il demeure exposé aux traits qu'on lui lance de toutes parts, et qu'il reçoit sur son bouclier. Ses soldats lui crient de se laisser couler en bas, quand, par un excès de courage ou de témérité, il s'élance dans la place remplie d'ennemis. Il ne pouvait, sans une espèce de miracle, manquer d'être pris ou tué; mais étant heureusement tombé sur ses pieds, l'épée à la main, il écarte ceux qui se trouvent auprès de lui, et en tue trois. Enfin il tombe dangereusement blessé. Ses troupes courent à la muraille, font une brèche, et entrent en foule dans la ville où ils font main-basse sur tous les habitans. Alexandre fut porté dans sa tente sans connaissance, et ne revint à lui que lorsqu'on eut étanché le sang de sa plaie. Il se fit voir le septième jour aux Indiens, et n'attendit pas, pour continuer ses conquêtes, que sa santé fût raffermie. On n'entrera point dans le détail de ses expéditions, parce que, ne reconnaissant plus dans les noms modernes ceux que portaient autrefois ces mêmes lieux, il est impossible de les indiquer avec exactitude. On peut même douter, sans être pyrrhonien, de la plupart des actions dont l'Inde, suivant Quinte-Curce, fut alors le théâtre. Quoi qu'il en soit, Alexandre s'embarqua sur l'Hydaspe, pour descendre vers l'Océan méridional; et quand il fut arrivé sur ses bords, il vit avec joie qu'il avait porté ses armes jusqu'aux bornes les plus reculées de la terre. Après avoir pris des arrangemens pour assurer ses nouvelles conquêtes, il équipa une flotte, et donna ordre à Néarque de se rendre par mer au golfe Persique, tandis qu'il reprendrait, lui, par terre, la route de Babylone. Il traversa des déserts sablonneux, où il eut extrêmement à souffrir, tant par la disette d'eau et de vivres, que par la chaleur excessive de ces climats brûlans. Dans des marches si longues, les soldats, épuisés de fatigue, regrettaient leur patrie, et se lassaient de ne point trouver de fin à leurs travaux; mais un regard, un mot d'Alexandre leur rendait toute leur ardeur. Il ne ramena cependant que le quart des troupes qui l'avaient suivi dans l'Inde. Enfin, après avoir bravé beaucoup de périls, il fit son entrée dans Babylone, où il donna audience à un grand nombre d'ambassadeurs qui étaient venus de toutes les parties du monde. Pour se dédommager de ses fatigues, il ne pensa qu'à se livrer aux plaisirs que cette ville lui fournissait en

abondance. Il prit l'habit et les mœurs des Perses. Son palais fut un sérail, et sa table un lieu de débauche, où il était honteux de ne pas s'enivrer. Il se montrait avec les attributs de Jupiter, dont il voulait faire croire qu'il était le fils. Les dissolutions qui avaient déjà fait périr plusieurs de ses courtisans hâtèrent sa mort. Il mourut à Babylone, d'un excès de vin, l'an 324 avant J.-C., à l'âge de trente-deux ans. « Je laisse, dit-il en mourant, mon empire au plus digne: mais je vois que mes meilleurs amis célébreront mes funérailles les armes à la main. » Les bruits de poison, répandus quelques années après la mort de ce prince, étaient, comme l'observe Plutarque, des fictions de gens qui s'imaginaient devoir *ajuster un dénouement tragique à ce grand drame*. Sa maladie avait duré plusieurs jours; le journal en existe dans Arrien. Plutarque prétend que ce prince était entré à Babylone en bravant les prédictions sinistres des Chaldéens, et que néanmoins les terreurs de la superstition le saisirent dans sa maladie, au point que le palais fut bientôt rempli de prêtres et de devins..... On a dit, dans tous les temps, beaucoup de bien et beaucoup de mal d'Alexandre. On le distinguera des conquérans vulgaires, si l'on veut se souvenir que, dans le cours de ses conquêtes, il fut souvent humain, et presque toujours le plus libéral des princes; qu'il faisait des lois après ses victoires, établissait des colonies, faisait fleurir le commerce, protégeait les arts, envoyait à son précepteur, Aristote, une somme considérable pour perfectionner l'histoire naturelle; si l'on fait attention qu'il fut aussi habile à conserver ses conquêtes, qu'heureux à les faire. Dans la rapidité de ses expéditions, dans le feu de ses passions même, dit le président de Montesquieu, il avait une saillie de raison qui le conduisait. S'il est vrai que la victoire lui donna tout, il fit aussi tout pour se procurer la victoire; ne laissant rien derrière lui, ni contre lui; n'éloignant point de sa flotte son armée de terre; se servant admirablement bien de la discipline contre le nombre. Il avait surtout cette confiance héroïque qui du général passe aux soldats. Lorsqu'il partit la première fois pour ses expéditions militaires, Aristote lui dit qu'il ferait mieux d'attendre l'âge viril, qu'alors il commanderait avec plus de prudence: « En attendant, répondit-il, je perdrais l'audace de la jeunesse. » Avant de passer en Asie, il distribua ses trésors et ses revenus aux courtisans et aux soldats. « Que gardez-vous donc pour vous, seigneur, lui dit Perdiccas? — L'espérance, répondit-il. » On voulut l'arrêter, en lui disant que Darius aurait un million d'hommes: « Un loup, répondit-il, ne craint pas un grand nombre de brebis. » Il cimenta toutes les parties de son nouvel empire en réunissant les Grecs et les Perses, et en faisant disparaître les distinctions du peuple conquérant et du peuple vaincu. Les autres héros détruisirent plus qu'ils ne fondèrent; Alexandre fonda, dit-on, plus de villes qu'il n'en détruisit. Mais la fondation de dix villes peut-elle compenser la ruine d'une seule? Qui osera soutenir que, dans les actions d'Alexandre, le bien l'emporta sur le mal; que son existence fut plus

utile que funeste à l'humanité ? Quel avantage solide, lui, son siècle et la postérité, ont-ils retiré de ses nombreuses victoires ? Il ne goûta point le bonheur, sa vie fut remplie par des travaux pénibles, des inquiétudes et des dangers. « O Athéniens, s'écria-t-il, en traversant les eaux de l'Hydaspe, pourrez-vous croire à quels périls je m'expose pour être loué de vous ! » Il eut à pleurer la mort de ses amis, qu'il assassina ou qu'il fit assassiner dans ses accès de fureur. Il mourut jeune, ayant à peine atteint le milieu de la carrière ordinaire de la vie, et sans avoir joui du fruit de ses succès. Après sa mort, ses conquêtes, partagées entre ses généraux, furent la source de plusieurs guerres violentes. Il laissa un exemple dangereux. Sa gloire, si c'en est une de bouleverser le monde, de causer la perte et la désolation d'un million d'hommes ; sa grandeur, si c'en est une d'être l'auteur de grands maux, autorisèrent les ambitieux qui le prirent pour modèle. D'ailleurs, cette prétendue gloire fut ternie par des passions honteuses et brutales, surtout lorsque, vers la fin de sa courte carrière, il se laissa dominer par l'orgueil, la superstition, la colère, le vin et la débauche. Le supplice de Bessus, celui du médecin d'Ephestion, la mort de Callisthène, celle de Parménion, le meurtre de Ménandre et celui de Clitus, deux de ses courtisans qu'il tua de sa propre main ; l'incendie de Persépolis, les horreurs qu'il commit à Tyr, après la prise de cette ville ; ses excès dans le vin, le prix qu'il proposa en faveur des plus grands buveurs de son armée ; ses débauches avec ses nombreuses courtisanes, et surtout avec l'eunuque Bagoas ; la ville qu'il fonda en l'honneur de son cheval, le tombeau qu'il éleva à son chien ; sa superstition, qui, suivant Bayle, allait jusqu'à la faiblesse féminine ; sa manie de vouloir être adoré comme Dieu, fils de Jupiter, sont des taches ineffaçables qui éclipsent l'éclat de sa réputation. Il dut ses bonnes qualités à son éducation, ses mauvaises à son tempérament et aux circonstances ; et son goût pour les conquêtes, à Homère et aux autres écrivains qui ont beaucoup trop exalté la gloire du conquérant.

Quoi ! Rome et l'Italie en cendre
Me feront honorer Sylla ?
J'admirerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila ?
J'appellerai vertu guerrière
Une vaillance meurtrière
Qui dans mon sang trempe ses mains
Et je pourrai forcer ma bouche
A louer un héros farouche
Né pour le malheur des humains ?

J. B. Rousseau, *Ode à la fortune.*

Alexandre avait les traits réguliers, le teint beau et vermeil, le nez aquilin, les yeux grands et pleins de feu, les cheveux blonds et bouclés, la tête haute, mais un peu penchée vers l'épaule gauche, la taille moyenne et dégagée, le corps bien proportionné, et fortifié par un exercice continuel. Son portrait est maintenant connu, grace à un hermès, sur lequel est son nom, trouvé dans une fouille près de Tivoli, et conservé au musée royal. Ce camée a fait reconnaître d'autres portraits du conquérant de l'Asie. Quelques anecdotes serviront à faire connaître son caractère, tel qu'il était dans les beaux jours de sa gloire. Ce héros ne permit jamais qu'à trois artistes de travailler à son portrait : à Praxitèle, en sculpture ; à Lysippe, en fonte ;

et au célèbre Apelle, en peinture... Quoique Alexandre méritât des éloges, il ne les recherchait pas avec avidité. Un poète lui ayant présenté de mauvais vers, il le fit payer très-libéralement, mais à condition qu'il ne se mêlerait plus d'en faire. Un historien, vil adulateur lui lisait, en traversant un fleuve, la description d'une de ses conquêtes, où la vérité était altérée par des exagérations ridicules, le conquérant indigné jeta l'ouvrage dans l'eau. (*Voyez aussi* Acis.) Son amour pour les arts se signala dans plusieurs circonstances. Sur la simple prière d'un philosophe, qui avait eu quelque part à son éducation, il pardonna à une ville qu'il avait juré de détruire. Mais Persépolis paya cher la passion qu'il avait conçue pour une de ses maîtresses : Thaïs lui mit en main le flambeau qui réduisit cette ville en cendre.... Il eut le bonheur peu commun d'avoir des amis. Il est vrai que son attachement pour Ephestion fut soupçonné d'être peu honnête; mais l'histoire ne rapportant de ce favori que des actions louables et courageuses, il semble mériter qu'on n'attribue son élévation qu'à sa vertu. D'autres officiers eurent aussi part à la confiance de leur maître. Il vivait familièrement avec eux. Il oubliait son rang dans bien des occasions, où peu de Souverains auraient la force de ne pas s'en souvenir. Un jeune Macédonien amena, dans un bal où il était, une courtisane pleine de graces et de talens. Le roi, en la voyant danser, ne put se défendre de quelques desirs; mais ayant appris que le jeune homme aimait cette fille avec passion, il lui fit dire de se retirer promptement, et d'emmener avec lui sa maîtresse...... On voulait l'animer contre un homme qui condamnait toutes ses actions; il se contenta de répondre : « C'est le sort des rois d'être blâmés, même quand ils se conduisent le mieux... » La veille de la bataille d'Arbelles, on vint lui dire que plusieurs de ses soldats avaient comploté de prendre et de garder pour eux ce qu'ils trouveraient de meilleur dans les dépouilles des Perses : « Tant mieux, dit-il, c'est une preuve qu'ils ont envie de se bien battre... » Un jour, regardant arriver de l'argent qu'on lui envoyait, il aperçut un des conducteurs dont le mulet était mort en chemin, et qui était accablé du poids d'un sac qu'il apportait sur ses épaules : il lui en fit présent. Une autre fois, s'étant arrêté un peu derrière sa troupe, au milieu d'une marche, dans une montagne couverte de neige, il rencontra un simple soldat, à qui le froid et la fatigue avaient fait perdre connaissance : il le prit dans ses bras, le porta lui-même près d'un grand feu, et ne le quitta point qu'il ne l'eût vu parfaitement rétabli.... Justin a fait un parallèle d'Alexandre et de Philippe. « Alexandre, dit-il, eut de plus grands vices et de plus grandes vertus que Philippe. Tous deux triomphèrent de leurs ennemis, mais diversement. L'un employait la force ouverte, l'autre l'artifice. L'un se félicitait quand il avait trompé ses ennemis; l'autre, quand il les avait mis en déroute. Philippe avait plus de politique; Alexandre plus de grandeur. Le père savait dissimuler sa colère, et quelquefois même la surmonter; le fils ne connaissait dans ses vengeances ni délais, ni bornes. Tous deux

aimaient trop le vin; mais l'ivresse produisait sur eux des effets différens: Philippe, au sortir du repas, allait chercher le péril, et s'y exposait témérairement; Alexandre tournait sa fureur contre ses propres sujets. Aussi, l'un revint souvent du champ de bataille, couvert de blessures; l'autre se leva de table souillé du sang de ses amis. Ceux de Philippe n'étaient pas admis à partager son pouvoir; les amis d'Alexandre sentaient le poids de sa domination. Le père voulait être aimé, le fils craint. Tous deux cultivèrent les lettres; mais Philippe par politique, Alexandre par goût. Le premier affectait plus de modération avec ses ennemis; le second en avait réellement davantage, et mettait dans sa clémence plus de grace et de bonne foi. Celui-ci était plus porté à la débauche; l'autre à la tempérance. C'est avec ces qualités diverses que le père jeta les fondemens de l'empire du monde, et que le fils eut la gloire d'achever ce grand ouvrage. » L'idée qu'Alexandre laissa de lui à la postérité était si grande, que plusieurs princes, entre autres Caracalla, n'étaient jamais aussi flattés que lorsque leurs courtisans leur disaient qu'ils ressemblaient au conquérant macédonien. Le savant jésuite André Schott a recueilli les noms des rois qui ont eu la manie d'avoir quelque ressemblance avec lui, et a détaillé les extravagances que cette folle leur a fait faire. Mais ce qui paraîtra non moins extraordinaire, c'est que les chrétiens d'Asie portaient sur eux, du temps de Saint Jean Chrysostôme, des médailles d'Alexandre, comme des préservatifs contre les périls et les maladies. Quelques-uns même de ces chrétiens avaient des médailles où l'on voyait d'un côté la tête d'Alexandre, et de l'autre le nom de Jésus-Christ... *Voyez* les articles de Ada, d'Arrien, de Cratère, Callisthènes, Dinocrate, Ephestion, Hermolaus, Mandane, Parménion, Phocion, Quinte-Curce. *Voyez* encore *Examen critique des anciens historiens d'Alexandre-le-Grand*, par de Sainte-Croix, ouvrage couronné par l'académie des inscriptions et des belles-lettres; et dans lequel les récits de tous les historiens sont discutés avec beaucoup de sagacité et de profondeur; le Dictionnaire de Bayle, article *Macédoine*, la Satire VIII de Boileau; *Réflexions critiques* sur le caractère et les actions d'Alexandre-le-Grand, composées en italien par le prince Frédéric-Auguste de Brunswick, et traduites en français par le pasteur Erman, à Berlin, 1765.

ALEXANDRE, fils de Polysperchon, se voyant à la tête d'une armée nombreuse, se rendit maître du Péloponèse. Son alliance fut recherchée à la fois par Antigone et par Cassandre, dont les intérêts étaient opposés. Il venait de conclure un traité avec ce dernier, lorsqu'il fut assassiné auprès de Sycione, par Alexion, l'an 314 avant J.-C.

ALEXANDRE, fils d'Amestris, reine d'Héraclée, et de Lysimaque, l'un des lieutenans d'Alexandre, donna une preuve de piété filiale, en réclamant de Lysandre, le corps de son père qui avait été tué dans la bataille contre Séleucus. Il l'emporta dans la Chersonèse, et lui éleva un tombeau. Il fut un des trois prétendans au trône de Macédoine, après la mort de Sosthènes, l'an 278

avant J.-C.; mais il n'y réussit pas.

ALEXANDRE, troisième fils de Persée, dernier roi de Macédoine, ayant été livré aux Romains après la bataille où son père perdit sa couronne, par Jon de Thessalonique, un des favoris du roi, fut conduit à Rome, et servit à orner, avec sa sœur, le triomphe de Paul-Emile. Les Romains ne purent se défendre d'un sentiment de commisération, à la vue de ces jeunes princes qui suivaient le char du vainqueur. Il fut ensuite conduit à Albe, et gardé avec soin avec son père. Après la mort de ce prince, il fut rendu à la liberté, et revint à Rome, où il exerça la profession de ciseleur et de tourneur. Il apprit la langue latine, et obtint une place de greffier, dans laquelle il mérita l'estime et la confiance publiques.

ALEXANDRE, fils de Pyrrhus, roi d'Epire, voulant venger la mort de son père, entra dans la Macédoine à la tête d'une armée, et en fit en peu de temps la conquête. Mais Démétrius l'y ayant attaqué, l'en chassa, ainsi que de ses propres états. Il avait épousé Olympias, sa sœur, qui lui donna trois enfans, Pyrrhus, Ptolémée, et Phthie, qui épousa Démétrius, roi de Macédoine. Il avait composé un ouvrage sur la Tactique, qui n'est point parvenu jusqu'à nous. Arrien et Elien en parlent avec éloge.

ALEXANDRE, roi d'Epire, fils de Néoptolème, et frère d'Olympias, fut placé sur le trône d'Epire par Philippe, roi de Macédoine, père d'Alexandre. Il n'était pas moins ambitieux que son neveu. Il cherchait à s'emparer de l'Italie à la faveur d'une guerre entre les Brutiens et les Tarentins qui l'avaient appelé à leur secours, lorsqu'il fut tué dans un combat, l'an 328 avant J.-C.

ALEXANDRE, troisième fils de Cassandre, roi de Macédoine, disputa le trône à Antipater son frère, après la mort de leur frère aîné Philippe. Il fut assassiné, avec toute sa suite, par ordre de Démétrius qu'il avait appelé à son secours, l'an 295 avant J.-C. Démétrius se fit ensuite proclamer roi de Macédoine.

ALEXANDRE BALÈS ou BALA, roi de Syrie, qui régna après la mort d'Antiochus Epiphanes, dont il se disait fils, ne fut qu'un imposteur. Il fit alliance avec les Juifs; ils lui donnèrent du secours contre Démétrius Soter, qui, soutenu par Ptolomée Philométor, avait été proclamé roi de Syrie. Alexandre marcha contre eux avec une armée, mais Ptolomée et Démétrius la taillèrent en pièces. Le vaincu chercha un asile auprès d'un prince arabe, qui lui fit trancher la tête, l'an 151 avant J.-C. — Quelques années après sa mort, un imposteur, nommé Alexandre Zabinas, fils d'un fripier d'Alexandrie, osa réclamer la couronne de Syrie, comme fils d'Alexandre Bala. Ptolomée Physcon, qui avait à se plaindre de Démétrius, lui donna des troupes. Son parti devint considérable; une foule de Syriens l'embrassèrent. Démétrius fut battu et obligé de s'enfuir à Ptolémaïs. Alexandre Zabinas se crut assez bien affermi pour refuser à Physcon, son bienfaiteur, l'hommage de sa couronne, comme il le lui avait promis. Physcon, irrité, résolut d'abattre ce fantôme qu'il avait élevé. Antiochus Grypus avait été mis sur le trône de Syrie par Cléopâtre sa mère. Physcon lui donna

sa fille en mariage, et lui envoya une armée pour se défendre contre Zabinas. Cet imposteur fut poursuivi de contrée en contrée, et enfin arrêté, et remis entre les mains d'Antiochus (*voyez* ANTIOCHUS), qui le fit mourir l'an 122 avant J.-C.

ALEXANDRE-JANNÉE, roi des Juifs, fils d'Hircan, et frère d'Aristobule. Aristobule le tenait en prison avec ses autres frères, mais après sa mort, Alexandra, surnommée Salomé, veuve d'Aristobule, le délivra, et le mit sur le trône. Il régna en tyran, et périt d'un excès de vin, l'an 76 avant J.-C. Un jour qu'il faisait un festin avec ses concubines, il fit crucifier huit cents de ses sujets qu'il avait fait prisonniers dans une révolte, et fit massacrer devant eux leurs femmes et leurs enfans. A peine eut-il ceint le diadème, qu'il fit mourir un de ses frères qui lui avait disputé la couronne. Mais il laissa vivre l'autre, nommé Absalon, dont l'humeur tranquille ne lui donnait aucun ombrage. Il fit la guerre aux Arabes et aux Moabites, et perdit presque toute son armée dans une embuscade. Il avait été défait auparavant par Ptolomée Lathur, roi d'Egypte. Ses sujets se révoltèrent plusieurs fois, parce qu'il les traitait avec cruauté. Enfin voulant les regagner, il leur fit faire des propositions d'accommodement, et leur demanda ce qu'il pouvait faire pour les contenter. Tous s'écrièrent avec fureur: *Qu'il meure!* (*Voyez* ALEXANDRA.)

ALEXANDRE, fils d'Aristobule II, roi de Judée, fut pris avec son père par Pompée, et conduit à Rome. S'étant évadé, il repassut en Judée, rassembla une armée de 12,000 hommes, avec laquelle il força Hircan, que Pompée avait mis à sa place, à se retirer. Il parvint à se maintenir, et à faire la paix; mais ayant dans la suite pris le parti de César, il livra bataille à Gabinius, lieutenant de Pompée, près du mont Tabor, avec une armée de 30,000 juifs, où il perdit la sienne. Metellus Scipion lui fit ensuite trancher la tête à Antioche.

ALEXANDRE, tyran de Phérès dans la Thessalie, vaincu par Pélopidas, général des Thébains, l'an 364 avant J.-C., fut assassiné quelques années après par sa femme Thébé, aidée par ses trois frères Tisiphon, Lycophron et Pitholaüs. Il s'était rendu redoutable par ses cruautés. Il prenait plaisir à faire enterrer des hommes tout vifs; il en couvrait d'autres de peaux d'ours ou de sanglier, et lâchant sur eux ses chiens de chasse, il les faisait déchirer, ou les perçait lui-même à coups de flèches.

ALEXANDRE, aventurier, qui eut la hardiesse de se dire fils de Persée, pour disputer son héritage aux Romains. Les Macédoniens, séduits, se rangèrent sous les drapeaux de ce fourbe ambitieux. Il eut d'abord quelques succès; mais Métellus l'arrêta dans le cours de ses prospérités naissantes. Il fut poursivi jusqu'en Dardanie, où il disparut, sans qu'on pût découvrir quels lieux lui servaient de retraite.

ALEXANDRE SÉVÈRE (MARCUS AURELIUS SEVERUS ALEXANDER), fils de Génésius Marcianus et de Mammée, né à Arco en Phénicie l'an 208, fut adopté par Héliogabale, dont il était le cousin-germain, et qui lui donna le nom d'Alexandre. Cet empereur, fâché que le jeune César n'imitât pas toutes ses ex-

travagances, forma le dessein de lui ôter la vie; mais connaissant l'amour des soldats pour Alexandre, il n'osa pas en venir à l'exécution. Alexandre, proclamé auguste et empereur, l'an 222, après la mort tragique d'Héliogabale, retrancha tous ses abus du règne précédent. La félicité de ses peuples fut son principal objet. Il passait ses jours entre des savans et des amis éclairés, pour s'instruire avec les uns, et consulter les autres. Il vivait avec ceux-ci en égal, les visitait dans leurs maladies, prévenait leurs besoins. *Pourquoi ne me demandez-vous rien*, leur disait-il? *Aimez-vous mieux vous plaindre en secret, que de m'avoir obligation?* Un de ses premiers soins fut de pourvoir aux nécessités des soldats. *Ils ne craignent point leurs chefs*, disait-il, *s'ils ne sont bien vêtus, bien nourris, et s'ils n'ont quelque argent dans leur bourse.* Il orna Rome de nouvelles écoles pour les beaux-arts et les sciences. Il payait non-seulement les professeurs qui les enseignaient, mais encore les pauvres écoliers qui avaient du goût pour l'étude. Il donnait un logement dans son palais aux gens de lettres distingués. A son avénement, le palais impérial était un gouffre où s'engloutissaient tous les revenus de l'empire. Il y avait beaucoup de charges inutiles, il les supprima. Il ne garda pour le service journalier que les personnes nécessaires. Le luxe des équipages, et surtout celui des tables, fut proscrit. On ne servait sur celle d'Alexandre Sévère, les jours de cérémonie, que deux faisans et deux poolardes. *La majesté de l'empire se soutient*, disait-il, *par la vertu, et non par une vaine ostentation.* Il ne souffrit jamais que les offices, qui donnaient un certain pouvoir de faire le bien ou le mal, fussent vendus. *C'est une nécessité*, disait-il, *que celui qui achète en gros vende en détail.* Pour faire un bon choix dans les personnes destinées aux emplois publics, il les annonçait avant de les y nommer; tous les particuliers pouvaient dire alors ce qu'ils savaient pour et contre elles. Quand les magistrats étaient choisis, il leur accordait toutes sortes d'honneurs, s'ils en étaient dignes, jusqu'à les faire monter avec lui dans sa litière. Son amour pour la justice lui faisait répéter souvent cette maxime, qu'il avait apprise des chrétiens: *Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'il vous fît;* et il la fit écrire en gros caractères sur les murs de son palais. Son goût pour la religion chrétienne alla jusqu'à donner un édit en faveur de ceux qui la professaient. On trouve dans ce rescrit, cette maxime: *Qu'il est plus important que Dieu soit adoré, de quelque façon que ce soit, qu'il ne l'est que des négocians aient plutôt un lieu qu'un autre pour la facilité de leur commerce.* C'était à l'occasion d'une place destinée à une église que les païens voulaient enlever aux chrétiens, qu'Alexandre rendit cet arrêt en faveur de ceux-ci. (*Voyez* ALEXANDRE, Saint.) En 228, Artaxerxès, roi des Perses, forma le hardi projet d'enlever aux Romains tout ce qu'ils possédaient en Asie. Il entra sur leurs terres, ravagea la Mésopotamie, et pénétra jusqu'à la frontière de la Syrie. Alexandre, informé de cette irruption, essaya d'abord la voie

de la négociation; mais Artaxerxès continuant ses ravages, l'empereur partit de Rome pour combattre en personne. Lorsqu'il fut arrivé à Antioche, il tâcha encore de porter le roi de Perse à des sentimens de paix. Artaxerxès, au lieu de s'y prêter, lui envoya quatre cents de ses sujets d'une figure imposante et magnifiquement armés, pour le sommer de vider l'Asie, jusqu'au Pont-Euxin et à la mer Egée. Alexandre fit dépouiller ces envoyés, et les retint captifs: en quoi il viola le droit des gens. Cependant il exerçait ses troupes sans relâche; et sa vigueur pour le maintien de la displine ayant fait révolter une des légions de l'Egypte, il sut la réprimer par sa fermeté. Ces soldats mutinés, s'avancent avec de grands cris et les armes hautes, comme pour le tuer: *C'est contre les ennemis*, leur dit-il, *que vous devez tourner vos clameurs, non contre votre empereur qui prend soin de vous nourrir et de vous entretenir.* Leurs cris redoublant avec leur audace: *Cessez*, leur dit encore Alexandre, *de me menacer; servez-vous de ces armes contre les Perses, non contre moi. En me tuant, vous ne vous déferez que d'un homme, et la république trouvera bientôt des vengeurs pour vous punir.* Enfin, voyant qu'ils continuaient de s'avancer, il leur cria d'un ton ferme et animé: *Citoyens, quittez vos armes, et retirez-vous.* A ce mot de *citoyens*, que César avait employé si utilement dans une semblable conjoncture, ils s'arrêtèrent tout interdits, quittèrent leurs armes et leurs habits, et se dispersèrent aussitôt dans la ville. Mais, un mois après, Alexandre, touché de leur repentir, les rétablit dans leurs fonctions militaires, et se contenta de faire mourir les tribuns, qui, en négligeant la discipline, avaient été la cause indirecte de la révolte. Cette même légion se distingua peu de jours après sur toutes les autres contre les Perses, dans une bataille que les Romains gagnèrent sur eux l'an 231. Alexandre se comporta, dans cette glorieuse journée, en soldat autant qu'en capitaine, se montrant partout, et animant les troupes par son exemple. Artaxerxès, quoique supérieur en nombre, fut obligé de prendre la fuite. Il laissa sur là place dix mille de ses meilleurs cavaliers, une grande partie de son infanterie, et 500 éléphans. Le vainqueur, ayant distribué le butin aux soldats et aux officiers, revint à Rome, où il fut salué du nom de *Persique*. Pendant la pompe de son triomphe, le peuple ne cessait de crier: « Rome n'a rien à craindre, puisqu'elle a son Alexandre. » On apprit alors que les Germains ravageaient l'Illyrie et les Gaules. Alexandre marche contre eux, malgré le présage d'une femme druide, qui lui cria, dit-on, sur la route: « Va, mais ne compte pas sur la victoire, et garde-toi de tes soldats. » En effet, lorsqu'il se préparait à passer le Rhin, les Gaulois, accoutumés à la licence, se soulevèrent contre lui; un de ses officiers, nommé Maximin, le fit assassiner avec sa mère, à Sichilingen, près de Mayence, en 235. Il n'était âgé que d'environ vingt-sept ans, et n'en avait régné que treize et quelques jours. Cet empereur vertueux avait toujours refusé de son vivant les titres de *Seigneur* et de *Dieu*, qu'on avait prodigués à

tant d'empereurs qui les avaient déshonorés. Nous avons suivi, dans le récit de son expédition en Perse, l'historien Lampride; mais nous devons observer qu'Hérodien, auteur contemporain, ne donne pas une idée favorable de la manière dont Alexandre conduisit cette guerre, et qu'il parle plus des pertes des Romains que de leurs succès. Il ne paraît pas qu'Alexandre ait eu des enfans de ses trois femmes. On ignore le nom de la première, la seconde s'appelait Memmia (*voyez* ce mot), et la dernière Orbiana.

ALEXANDRE, empereur d'Orient, né vers l'an 870, de l'empereur Basile et d'Eudoxie, succéda à son frère aîné, Léon-le-Philosophe, qui, peu de jours avant de mourir, en 911, l'avait désigné pour son successeur. Il ne se vit pas plutôt maître de l'empire, qu'il s'abandonna à ses vices, et commit toutes sortes d'injustices. Il voulait faire périr Constantin, qui était associé à l'empire, et ne lui laissa la vie que dans l'espoir qu'il ne pourrait pas vivre long-temps, à cause de la faiblesse de son tempérament. Il mourut en 912, après un règne d'un an, et après avoir attiré sur l'empire la vengeance de Siméon, roi des Bulgares, qu'il avait insulté.

ALEXANDRE (Saint), évêque de Jérusalem, fut persécuté sous Septime Sévère, l'an 204 avant J.-C. Narcisse l'ayant choisi pour son coadjuteur dans le siége de Jérusalem, il quitta celui de Cappadoce qu'il avait eu d'abord. Ce saint prélat défendit Origène, qu'il avait ordonné prêtre, contre Démétrius d'Alexandrie. Il mourut en prison sous l'empereur Dèce, en 251. Il laissa une très-belle bibliothèque à Jérusalem.

ALEXANDRE NUMMIUS, rhéteur grec qui vivait sous Hadrien ou les Antonins, a laissé un *Traité sur les figures de l'éloquence*, qu'a publié le premier Alde-Manuce, pag. 574 de ses Rhéteurs grecs.

ALEXANDRE DE LYCOPOLIS, philosophe platonicien du 6e siècle. Photius, Combefis, Cave, l'ont regardé comme un prosélyte du christianisme. Beausobre s'attache à démontrer le contraire dans son Histoire du manichéisme, part. 2, disc. prél. 813, pag. 236. Combefis a inséré un traité d'Alexandre *contre les manichéens*, dans le second tome de son *Auctar. noviss. bibliothecæ Patrum*.

ALEXANDRE (Saint), dit le *Charbonnier*, évêque de Comane, fut martyrisé sous Dèce, vers l'an 248.

ALEXANDRE (Saint), né dans l'Asie mineure, d'une famille noble, se retira du monde après avoir occupé une charge dans le palais de l'empereur. Il est le fondateur des acémètes, mot grec qui signifie *gens qui ne dorment point*, parce que de six chœurs de solitaires dont sa communauté était composée, il y en avait toujours un qui veillait pour chanter les louanges du Seigneur. Il mourut vers l'an 430, sur les bords du Pont-Euxin.

ALEXANDRE Ier (Saint), successeur de Saint Evariste sur le siége de Rome, l'an 109 de J.-C., mourut le 3 mai 119. Son pontificat fut de dix ans. C'est tout ce qu'on sait de ce pape. Les *Epîtres* qu'on lui attribue sont supposées.

ALEXANDRE II, auparavant nommé Anselme, était de Milan. On le tira du siége de Lucques, pour le placer sur celui de Rome

en 1061. Cette élection, faite sans la participation de l'empereur Henri IV, ayant déplu à ce prince, on opposa au nouveau pape un homme de mœurs très-corrompues, Cadaloüs, évêque de Parme, qui prit le nom d'Honorius II. Alexandre l'emporta sur son concurrent, le chassa de Rome, et le fit condamner dans plusieurs conciles. Hildebrand, connu depuis sous le nom de Grégoire VII, l'engagea à citer à son tribunal l'empereur Henri IV, qui fomentait le schisme. Ce fut par les soins d'Hildebrand que le pape, soutenu des armes de la comtesse Mathilde, se fit rendre les terres que les princes normands avaient enlevées au Saint-Siége. Nous avons de ce pape 45 *Epîtres*, parmi lesquelles on distingue celle qu'il écrivit aux évêques de France, à l'occasion des persécutions qu'essuyaient les juifs. Plusieurs chrétiens regardaient comme un acte de piété le massacre de ces malheureux. Alexandre loue les évêques français de ne s'être pas prêtés à ces cruautés. Il mourut le 21 avril 1073.

ALEXANDRE III, natif de Sienne, était cardinal et chancelier de l'Eglise romaine. Après la mort d'Adrien IV, tous les cardinaux, à l'exception de trois, le choisirent pour lui succéder le 7 septembre 1159. Les trois cardinaux dyscoles nommèrent l'antipape Victor IV, qui eut la brutalité d'arracher la chappe des épaules du vrai pape, pour s'en revêtir. L'empereur Frédéric Barberousse assembla, l'an 1160, un conciliabule à Pavie, qui jugea en faveur de Victor. Alexandre III, retiré à Anagni, excommunia l'empereur et déclara ses sujets déliés du serment de fidélité. Quelque temps après, le pape se réfugia en France, où l'empereur le poursuivit. Victor étant mort en 1164, Frédéric fit sacrer un autre pontife, sous le nom de Paschal III, et l'obligea de canoniser Charlemagne. Alexandre, quittant la France, où il avait été très-bien accueilli par le roi Louis-le-Jeune, passa en Italie, pour armer les Vénitiens contre l'empereur. Frédéric, lassé de tous ces troubles, et obligé de fuir, offrit la paix au pontife. (*Voy.* l'article de FRÉDÉRIC I.) Cet accommodement, fait à Venise le 1er août 1177, a été l'occasion de plusieurs contes fabuleux et puérils. Quelques auteurs débitent gravement, par exemple, que lorsque Frédéric vint à Venise, et qu'il se prosterna devant Alexandre, ce pontife lui mit le pied sur la gorge, en disant ces paroles du psaume 90 : *Tu marcheras sur l'aspic et le basilic;* — que l'empereur lui répondit : *Cela est écrit pour Saint Pierre, et non pour vous;* — que le pape lui répliqua : *Et pour Saint Pierre et pour moi.* Le silence de tous les historiens contemporains, la magnifique réception qu'on fit à Frédéric à son entrée à Venise, la fierté de ce prince, qui n'aurait pas laissé impuni un tel outrage, le caractère de modestie que le pape avait soutenu jusques-là ; tout sert à réfuter cette ridicule fable. « Elle est, dit Maimbourg, mêlée de tant de sots contes (comme entre autres, que le pape, de peur de tomber entre les mains de Frédéric, se travestit en cuisinier pour aller à Venise, où il fit le jardinier dans un monastère), qu'elle ne mérite pas du tout qu'on se donne la peine de la réfuter. Et certes il n'y a rien qui soit plus éloigné de

l'humeur et du génie du pape Alexandre, qui eut tant de bonté, que, bien loin d'insulter au pauvre antipape Calixte, il le reçut à bras ouverts, et voulut même qu'il eût l'honneur de manger à sa table.» Calixte III, successeur de l'antipape Paschal III, abjura le schisme. Alexandre rentra à Rome, y convoqua le troisième concile général de Latran en 1179, et mourut deux ans après, le 30 août 1181, chéri des Romains et respecté de l'Europe. Ce pontife abolit la servitude : il obligea le roi d'Angleterre, Henri II, à expier le meurtre de Saint Thomas de Cantorbéry. Il a été le premier pape qui se soit réservé la canonisation des Saints (droit que les métropolitains avaient eu jusqu'alors), et qui ait introduit l'usage des monitoires. La république de Venise lui est redevable de son mariage avec la mer, le jour de l'Ascension, parce qu'il donna son anneau au doge en lui disant de le jeter à la mer qu'il lui donnait pour épouse. Alexandrie de la Paille fut bâtie en son honneur.

ALEXANDRE IV, évêque d'Ostie, de la maison des comtes de Ségni, neveu du pape Grégoire IX, fut élu pape après Innocent IV, le 25 décembre 1254. Son premier soin fut de s'opposer à Mainfroi, fils naturel de l'empereur Frédéric, qui avait inquiété ses prédécesseurs. Il donna l'investiture du royaume de Sicile, dont ce tyran s'était emparé, à Edmond, fils du roi d'Angleterre. Alexandre IV favorisa, comme son oncle Grégoire IX, les religieux mendians. Il accorda plusieurs bulles aux frères prêcheurs contre l'université de Paris. Il condamna le livre fanatique de Guillaume de Saint-Amour, sur *les Périls des derniers temps*, et *l'Evangile éternel*, composé par les franciscains, qui n'avaient pas moins d'enthousiasme. Le roi Saint Louis l'ayant prié d'établir l'inquisition en France, le pape lui envoya des inquisiteurs en 1255. L'histoire n'a point dissimulé ce dangereux excès de zèle de la part du saint monarque. Vers ce temps, il réunit en un seul corps cinq congrégations d'ermites, deux de Saint-Guillaume, et trois de Saint-Augustin. Alexandre IV pensait sérieusement à réunir l'Église grecque avec la latine, ce qui paraissait assez difficile ; et, ce qui ne l'était pas moins, à armer les princes chrétiens contre les infidèles. Il mourut à Viterbe, le 25 mai 1261, regardé comme un prince gouverné par ses flatteurs. Il était pieux, appliqué à la prière et pratiquant l'abstinence.

ALEXANDRE V, naquit dans l'île de Candie, de parens obscurs. Cet homme, qui devait un jour être pape, commença par être mendiant. Un cordelier italien, qui remarqua dans ce jeune homme beaucoup de dispositions, l'instruisit, et lui donna l'habit de son ordre ; ce qui lui procura les moyens d'aller briller aux universités d'Oxford et de Paris. De retour en Lombardie, Galeas Visconti, duc de Milan, le fit précepteur de son fils, et sollicita pour lui l'évêché de Vicence, celui de Novare, et enfin l'archevêché de Milan. Innocent VII l'honora de la pourpre, et le nomma son légat en Lombardie. Au concile de Pise, en 1409, il fut proclamé pape, et il y présida depuis la 19e session. Il eut la faiblesse de se laisser gouverner par le cardinal Cossa. Ce favori le fit aller à Bologne, lieu

de sa légation, et l'empêcha de se rendre à Rome, où il était desiré. Il mourut dans la première ville le 3 mai 1410. Le bruit courut que Cossa l'avait payé de ses complaisances par le poison. Alexandre V était généreux sans faste, et magnifique sans prodigalité. Il eût voulu faire du bien non-seulement à tous les indigens, mais à tous les hommes de mérite; et, comme il ne pouvait pas suivre son inclination naturelle, faute de moyens, il disait qu'il *avait été cardinal pauvre, et qu'il était pape mendiant.* Son premier nom fut *Pierre de Crète.* C'est sur la fin de son pontificat que parurent les premières traces de la secte des flagellans, dont un moine de Sainte-Justine de Padoue rapporte ainsi la naissance. « Lorsque toute l'Italie, dit-il, était plongée dans toutes sortes de crimes et de vices, tout d'un coup une superstition inouïe se glissa d'abord chez les Pérusiens, ensuite chez les Romains, et de là se répandit chez presque tous les peuples d'Italie. La crainte du dernier jugement les avait tellement saisis, que nobles, roturiers de tout état, se mettaient tous nus, et marchaient par les rues en procession; chacun, avec son fouet à la main, se fustigeait les épaules jusqu'à ce que le sang en sortît: ils poussaient des soupirs, et versaient des torrens de larmes. Ces plaintes et ces exemples de pénitence eurent d'abord d'heureuses suites; on vit beaucoup de réconciliations, de restitutions, etc. » Ces pénitens se répandirent bientôt dans toute l'Italie; mais les papes ne voulurent point les approuver, et les princes ne leur permirent point de former des établissemens dans leurs états.

ALEXANDRE VI, naquit à Valence en Espagne. On dit qu'il acheta la tiare après la mort d'Innocent VIII. Il fut élu le 11 août 1492. Il était de la famille de Lenzuoli, par son père, et de celle de Borgia, par sa mère. Il prit ce dernier nom lorsque son oncle maternel, Calixte III, fut fait pape. Calixte le fit cardinal en 1455, puis archevêque de Valence, et vice-chancelier. Cette dernière charge lui valait, dit-on, chaque année huit mille ducats d'or, et il s'en servait pour étaler la pompe d'un prince. Sixte IV l'envoya comme légat en Espagne, où il fit paraître beaucoup d'esprit et de déréglemens. On connut dès-lors qu'il réunissait la pénétration d'un génie délié à toute la fourberie d'un intrigant ambitieux. Le pape Pie II, indigné de sa vie licencieuse, lui défendit souvent de paraître en sa présence. Ce légat eut, dit-on, d'une dame romaine, nommée Vanozza, quatre fils et une fille, tous dignes de leur père. César, le second de ses enfans, fut un monstre de débauche et de cruauté. On l'accusa d'avoir disputé à son frère aîné, le duc de Candie, les faveurs de leur sœur Lucrèce, d'avoir tué son rival, et de l'avoir jeté dans le Tibre. Alexandre VI, qui l'idolâtrait malgré tous ses vices, n'épargna rien pour son élévation. La vie privée de ce pape, ne fut pas, dit-on, moins coupable que sa vie politique. On l'accusa d'inceste avec sa fille, qu'il avait enlevée à son premier et à son second mari, pour la faire épouser à un troisième, qu'il fit assassiner, ne pouvant la lui ôter comme aux autres. Il la donna ensuite au fils aîné du duc de Ferrare. Ce pontife si décrié ne laissa

pas d'être lié avec tous les princes de son temps; mais il les trompa presque tous. Il engagea Charles VIII à venir conquérir le royaume de Naples; et, dès que ce prince s'en fut rendu maître, il se ligua avec les Vénitiens et avec Maximilien pour lui arracher sa conquête. On dit même qu'il envoya un nonce au sultan Bajazet II, pour implorer le secours des armes musulmanes contre le fils aîné de l'Eglise. Louis XII rechercha l'alliance de ce pape, dont il avait besoin pour faire casser son mariage avec la fille de Louis XI. Alexandre, continuant toujours à combler de bienfaits son fils César Borgia, lui fournit des troupes pour conquérir la Romagne, et ne fut payé que d'ingratitude. Alexandre VI joignait l'hypocrisie à tous ses autres vices. Il proposa aux princes chrétiens de se mettre à la tête d'une armée contre les Turcs, malgré son grand âge. Ce zèle pour l'honneur du nom chrétien servit de prétexte aux clauses qu'il mit à la bulle du jubilé de l'année 1500. Cette bulle lui procura, ajoute-t-on, des sommes immenses de toutes les parties de l'Europe. Suivant Guichardin, Alexandre VI finit, le 8 août 1503, une vie infame par une mort honteuse. Il rapporte que le pape et son fils César, voulant hériter du cardinal Corneto, et de quelques autres cardinaux fort opulens, prirent par mégarde le poison qu'ils leur avaient préparé; que le premier en mourut, et que Borgia son fils n'échappa à la mort qu'en se faisant mettre dans le ventre d'une mule; mais Oderic Raynald disculpe Alexandre et son fils de ce forfait. Il assure que la mort du premier fut très-naturelle, mais que la haine qu'on leur portait fit imaginer cette calomnie. Voltaire qui, comme l'on sait, n'aimait pas beaucoup les papes, s'exprime ainsi, dans sa dissertation sur la mort de Henri IV. « J'ose dire à Guichardin : l'Europe est trompée par vous, et vous l'avez été par votre passion; vous étiez l'ennemi du pape, vous en avez trop cru votre haine et les actions de sa vie. Il avait à la vérité exercé des vengeances cruelles et perfides contre des ennemis aussi perfides et aussi cruels que lui. De là vous concluez qu'un pape de 74 ans n'est pas mort d'une façon naturelle; vous prétendez, sur des rapports vagues, qu'un vieux Souverain, dont les coffres étaient remplis alors de plus d'un million de ducats d'or, voulut empoisonner quelques cardinaux pour s'emparer de leur mobilier. Mais ce mobilier était-il si important? Ces effets étaient presque toujours enlevés par les valets de chambre avant que les papes pussent en saisir quelques dépouilles. Comment pouvez-vous croire qu'un homme prudent ait voulu hasarder, pour un aussi petit gain, une action aussi infame; une action qui demandait des complices, et qui tôt ou tard eût été découverte? Ne dois-je pas croire le journal de la maladie du pape plutôt qu'un bruit populaire? ce journal le fait mourir d'une fièvre double-tierce : il n'y a pas le moindre vestige de preuve de cette accusation intentée contre sa mémoire. Son fils Borgia tomba malade dans le temps de la mort de son père : voilà le seul fondement de l'histoire du poison. » C'est principalement depuis ce pontife que les papes ont commencé à jouer un rôle dans le monde, comme princes séculiers. Ceux qui l'ont comparé à Néron

ne savent pas que la politique d'Alexandre VI fut aussi raisonnée que la conduite de cet empereur fut extravagante. Il avait un courage au-dessus des événemens, une grande facilité de parler et de manier les esprits, une adresse extrême pour s'attirer, sinon l'estime, du moins les égards et quelquefois la confiance des princes et des rois, et pour leur inspirer de la crainte. Il sut gouverner son peuple; il rétablit à son avènement la sûreté publique, visita lui-même les prisons, et fit punir les voleurs et les assassins avec toute la sévérité des lois. C'est sans doute ce qui lui mérita les éloges outrés qu'un poète lui donna au commencement de son pontificat.

Cæsare magna fuit, nunc Roma est maxima; Sextus
Regnat Alexander. Ille vir, Iste Deus.

Alexandre Gordon a écrit sa vie en Anglais, 1729, in-fol. Cet ouvrage curieux, et assez impartial, a été traduit en français en 1732, in-12, 2 vol. J. Burchard avait aussi publié la Vie de ce pape en latin, Hanovre, 1697, in-4°. Le père Giry prétend, dans sa Vie des Saints (article *Saint François de Borgia*), que « le pape Alexandre VI était marié avant d'entrer dans les ordres; et qu'il avait eu, entre autres enfans, de Julie Farnèse, Jean de Borgia, second duc de Candie. » Il ne savait pas, ou il feignait de ne pas savoir que cette Julie Farnèse était la même que la fameuse Vanozza, femme d'un gentilhomme romain, nommé Dominique Primano. Le P. Giry a sans doute voulu diminuer le scandale; mais on ne doit jamais le faire aux dépens de la vérité. Le père Fabre est plus sincère dans sa continuation de l'Histoire ecclésiastique de Fleury; et il cite pour son garant Onuphre Panvini. Tout le monde connaît ce distique latin sur la simonie reprochée à ce pape :

Vendit Alexander, claves, altaria, Christum
Vendere jure potest, emerat ille prius.

ALEXANDRE VII, naquit à Sienne, le 12 février 1599, de l'illustre maison de Chigi. D'abord inquisiteur à Malte, puis vice-légat à Ferrare, nonce en Allemagne, évêque d'Imola, et cardinal; il fut enfin pape, le 7 avril 1655, après la mort d'Innocent X. Il avait toujours passé pour avoir de l'esprit et de la vertu; et l'on n'avait même pu lui reprocher aucune de ces fautes que la vivacité de l'âge et le tempérament font souvent commettre. Il s'était fait beaucoup d'honneur en Allemagne pendant les négociations du traité de Munster. Revenu de sa nonciature, il montra peu d'égards pour Dona Olympia, qui jouissait d'un grand crédit à la cour d'Innocent X. La liberté avec laquelle il parlait contre les désordres de Rome fit penser qu'il serait sévère. Il commença son pontificat par des réformes qui donnèrent une grande idée de lui. Le cardinal de Retz, alors à Rome, et qui contribua beaucoup à son élection, n'en jugea pas comme le public, et l'annonça à la France comme un homme très-minutieux. (*Voyez* ce qu'en dit Joly dans ses Mémoires.) Un de ses premiers soins fut d'approuver la bulle d'Innocent X, son prédécesseur, contre les cinq propositions de l'évêque Jansénius, et il prescrivit le fameux formulaire de 1656. Quelques années après, il eut une affaire qui l'occupa davantage. Le duc de Créqui, ambassadeur de

France, ayant été insulté par la garde corse, le pape fut obligé, par Louis XIV, de la casser, d'élever dans Rome une pyramide avec une inscription qui contenait l'outrage et la satisfaction, et d'envoyer le cardinal Chigi, son neveu, en qualité de légat *à latere*, à la cour de Versailles, pour y faire des excuses de l'attentat des Corses. Louis XIV le força encore à rendre Castro et Ronciglione au duc de Parme, et à donner des dédommagemens au duc de Modène pour ses droits sur Comachio. Alexandre VII, sorti de cette dispute, ne songea qu'à embellir Rome, qu'il orna effectivement de plusieurs nouveaux bâtimens. Il protégea les gens de lettres, et les cultiva lui-même avec quelques succès. Il reçut à Rome la fameuse Christine, reine de Suède, qui avait précédemment abjuré le luthéranisme pour embrasser la religion catholique. Ce pape avait des talens qui devaient lui faire aimer leur société. En 1656, on imprima au Louvre un vol. in-fol. des *Poésies* qu'il avait faites dans sa jeunesse, lorsqu'il était de l'académie des *Philomati* de Sienne. Son amour pour les lettres se signala par les sommes qu'il donna pour achever le collége de la Sapience, qu'il orna d'une belle bibliothèque. Il mourut le 22 mai 1667, à 68 ans, regardé comme un homme rusé, mais qui n'avait pas toujours l'art de cacher sa finesse. Il avait témoigné dès le commencement de son pontificat beaucoup d'éloignement pour le népotisme. Il fit mettre alors un cercueil dans sa chambre, ce qui ne l'empêcha pas de prodiguer le bien de l'Église à ses parens, qu'il avait d'abord tenus éloignés de Rome. Il fit plus, il les dédommagea pleinement de cette espèce d'exil. Son premier désintéressement était l'objet d'une épître que le cardinal Pallavicini lui avait adressée à la tête de son histoire du concile de Trente; mais, comme le pape changea de conduite, le panégyriste, sentant le ridicule de son épître, fut obligé de la supprimer. « Il s'occupa, dit le continuateur de Mézeral, de tout ce qui avait du faste et de l'éclat, s'étant fait faire des habits, des meubles et des équipages magnifiques. On dit de lui, qu'*il était petit dans les grandes choses, et grand dans les plus petites*. »

ALEXANDRE VIII (Pierre-Ottoboni), naquit le 10 avril 1610, à Venise, du grand-chancelier de la république. Ottoboni étudia d'abord à Padoue, et ensuite à Rome où il fit éclater son talent pour les affaires ecclésiastiques. Il fut successivement évêque de Brescia et de Frascati, puis cardinal. Il fut élevé sur la chaire de Saint-Pierre, le 6 octobre 1689, après la mort d'Innocent XI. Pasquin, jouant alors sur le nom de famille de ce pontife, dit à Marforio: *Allegrezza! per un papa cattivo, abbiamo Otto boni.* Louis XIV qui avait eu des démêlés avec son prédécesseur, lui rendit Avignon. Mais ce pape n'en publia pas moins une bulle contre les quatre articles de l'assemblée du clergé de France de l'année 1682, et continua de refuser des bulles aux prélats qui avaient été de cette assemblée. Il était mourant, lorsqu'ayant fait assembler les cardinaux autour de lui, il prononça un discours latin qui commençait par ces mots: *Deficiunt vires, sed non animus*, dans lequel il exposait les raisons qu'il avait eues

de publier sa bulle. Cette publication aurait peut-être aigri de nouveau les esprits; mais Alexandre étant mort le 1er février 1691, dans la 82e année de son âge, on ne fit guère attention à cette nouvelle tentative de la cour de Rome. Ce pontife avait donné de grands secours d'argent contre les Turcs à Léopold Ier et aux Vénitiens. Le népotisme domina beaucoup sous son pontificat. Il rétablit, en faveur de ses parens, la plupart des dignités qu'Innocent XI avait abolies. Il fut moins désintéressé que ce pontife, mais il eut des qualités que l'autre n'avait pas; l'activité, la prudence, la politique et la modération. Il ne répandit pas moins de bienfaits sur les pauvres que sur sa famille. Il avait du savoir, de l'éloquence, de l'habileté dans l'administration. Sa figure était noble, ses manières engageantes, sa conversation agréable, avec un peu de penchant à la raillerie.

ALEXANDRE (SAINT), évêque d'Alexandrie, lieu de sa naissance, prononça anathème contre Arius qu'il n'avait pu ramener. Il assista au concile de Nicée dans un âge fort avancé, et mourut en 326. Il désigna, avant d'expirer, Saint Athanase pour son successeur.

ALEXANDRE DE VILLADEI, franciscain, composa, l'an 1240, ce qu'il appelait un *Doctrinal*, en vers léonins, ouvrage rempli de mauvais quolibets, dans lequel il donne les règles de la grammaire et de la critique d'une manière si confuse et si obscure, qu'il est à peine intelligible. On n'en a pas moins lu ses ouvrages dans la plupart des écoles, depuis cette période jusqu'au 16e siècle.

ALEXANDRE DE CÉGLIO, abbé d'un monastère de ce nom, vivait du temps de Roger, roi de Sicile, dont il a écrit l'histoire.

ALEXANDRE (NICOLAS), poète napolitain, dont on trouve *plusieurs pièces de poésies* dans le recueil italien d'Alacci, vivait dans le 13e siècle.

ALEXANDRE D'AUXERRE, vivait au commencement du 13e siècle. Le catalogue des manuscrits d'Angleterre, imprimé en 1697, met sous le nom d'Alexandre d'Auxerre, cod. 2096, et cod. 2109. *super* 1 et 2, *Sententiarum* manuscrit, *Cantabrig*, les *Commentaires sur le maître des sentences*, etc.

ALEXANDRE, évêque de Lincoln, au 12e siècle, était né en Normandie : il aimait la magnificence. Il fit bâtir trois châteaux et deux monastères. Il a aussi réédifié la cathédrale de Lincoln, qui avait été incendiée, et l'a garantie d'un pareil accident au moyen d'un toit en pierre, qu'on voit encore aujourd'hui.

ALEXANDRE NEWISKI ou NEWSKOI, Saint et héros moscovite. Il succéda à son père Jaroslaf dans le gouvernement de ses états. Du vivant de ce dernier, Newiski remporta une victoire complète sur les Suédois, secondés des chevaliers Teutoniques, près des bords de la Newa. Son frère aîné étant mort subitement la première nuit de ses noces, il parvint à l'empire en 1244, et gouverna la Russie avec autant de sagesse que de gloire. Au retour d'une expédition qu'il avait faite en Crimée, il fut attaqué d'une maladie dangereuse; ce qui le détermina à abdiquer le pouvoir souverain, pour se retirer dans un monastère, où il prit le nom d'Alexis, et où il mourut en 1263. Les Russes l'honorent comme un

Saint : l'empereur Pierre I a érigé une église et un couvent en son honneur ; et Catherine I, pour conserver le souvenir de ses vertus, a fondé en 1725, un ordre de chevalerie, qui s'appelle l'ordre de Saint-Alexandre.

ALEXANDRE Ier, roi d'Ecosse, fils de Malcom III, succéda à son frère Edgar. Il pacifia, par son courage, les troubles qui s'élevèrent au commencement de son règne. Des assassins s'étant introduits dans sa chambre à coucher pendant la nuit, il saisit ses armes, tua six de ses agresseurs, et parvint à s'échapper. Il bâtit et dota diverses églises et plusieurs monastères, un entre autres dans l'île d'Emona, en l'honneur de Saint Colm. L'église de Saint-André ressentit principalement les effets de sa libéralité. Il mourut en 1124, après avoir régné dix-sept ans.

ALEXANDRE II, roi d'Ecosse, né en 1198 ; de Guillaume, auquel il succéda, à l'âge de 16 ans. Il fit la guerre à Jean, roi d'Angleterre, et courut de grands dangers, auxquels il échappa par la mort de ce prince. Il épousa la fille de Coucy, baron français. Il mourut en 1249.

ALEXANDRE III, fils du précédent, né en 1240, monta sur le trône, âgé de 8 ans. Il épousa peu de temps après Marguerite, fille de Henri III, roi d'Angleterre. Il eut à soutenir une guerre considérable contre Haquin, roi d'Ecosse, qui prétendait à la souveraineté des îles occidentales de l'Ecosse. Il lui livra une bataille sanglante en 1263, dans laquelle les Norwégiens furent vaincus, et perdirent 16,000 hommes. Etant devenu veuf, il épousa une fille du comte de Dreux, nommée Iollette, et mourut peu après en 1285, à la chasse, emporté dans un précipice par l'ardeur de son cheval. Il fut fort regretté des Ecossais.

ALEXANDRE JAGELLON, roi de Pologne, était d'abord grand-duc de Lithuanie. La diète de Pologne l'élut de préférence à Ladislas, roi de Hongrie, afin d'éteindre les haines qui divisaient les deux états, par la réunion des deux couronnes sur la même tête. Il mourut le 15 août 1507, âgé de 45 ans. Il allait expirer, quand il apprit la défaite totale des Tartares sur les bords du Niémen, et n'eut que le temps de manifester sa joie. Il avait régné 14 ans en Lithuanie, et 5 ans en Pologne.

ALEXANDRE (William), Ecossais, homme d'état et poète, était né en 1580. Il composa un poème intitulé : *Aurore*, en 1604 ; en 1607, une *Collection de tragédies*, in-4°. En 1613, le prince Charles le nomma son écuyer, et le créa chevalier. En 1651, il lui donna des terres dans la Nouvelle-Ecosse ; et comme son intention était de former une colonie dans ce pays, Charles Ier lui donna la charge de lord lieutenant, et fonda en Ecosse un ordre nouveau de chevaliers baronnets, qui devaient chacun contribuer à l'établissement, et avoir une portion de terre qu'ils devaient exploiter. Le nombre en était fixé à 150. La Nouvelle-Ecosse fut vendue à la France en 1630, mais l'ordre n'en subsista pas moins. Sir William Alexandre fut créé vicomte et ensuite comte de Sterling, et mourut en 1640. Ses *Œuvres poétiques* forment un vol. in-fol.

ALEXANDRE (Antoine), élève de François Arétin, se distingua par ses profondes connaissances dans le droit, et le professa à

Naples. Le roi Ferdinand Ier l'envoya souvent en qualité d'ambassadeur à Rome et en Espagne, où il s'acquitta avec honneur de ses négociations. Il devint, sur la fin de sa vie, président du conseil souverain de Naples, établi par Alphonse Ier.

ALEXANDRE DE SAINT-ELPIDE, général des ermites de Saint-Augustin, archevêque d'Amalfi, est auteur d'un *Traité de la juridiction de l'empire, et de l'autorité du pape*, imprimé à Rimini, en 1624. Il fut composé à la prière de Jean XXII, et manque par conséquent d'impartialité. Il vivait au commencement du 14e siècle.

ALEXANDRE (Benoit-Stanislas), fils de Jean Sobieski, roi de Pologne, né à Dantzick en 1677. Ce prince ambitionna, en 1697, la couronne, et la refusa des mains de Charles XII en 1704. Il mourut à Rome, âgé de 37 ans. Il avait pris l'habit de capucin. Le pape lui fit des obsèques magnifiques.

ALEXANDRE DE MÉDICIS. *Voy.* Médicis

ALEXANDRE FARNÈSE. *V.* Farnèse.

ALEXANDRE POLYHISTOR, ainsi surnommé, à cause de son immense érudition, né à Milet l'an 85 avant J.-C., fut disciple de Cratès, et à la fois philosophe et historien. Il écrivit 42 *Traités de grammaire, de philosophie et d'histoire*, dont nous n'avons plus que quelques fragmens dans Athénée, Plutarque, Eusèbe et Pline.

ALEXANDRE D'APHRODISÉE, né dans cette ville de la Carie, dans l'Asie mineure, surnommé par les Grecs le *Commentateur*, est le plus ancien interprète d'Aristote. On a de lui : I. *Commentaire sur les météores de ce philosophe*, Venise, Aldes, 1520, in-fol. II. *De fato, deque eo quod in nostra potestate est*, imprimé en grec et en latin, à Londres, 1688, in-12. III. *Commentarius in primum librum priorum analyticorum Aristotelis, Græcè*, Venise, Aldes, 1520, in-fol.; il a eu plusieurs autres éditions. IV. *Commentarius* in VIII. *Topicorum libros*, Venise, Aldes, 1513. V. *Commentarii in Elenchos sophisticos, græcè*, Venise, Aldes, 1520. VI. *In librum de sensu et iis qui sub sensum cadunt*, Venise, 1527, in-fol. VII. *De Animâ, libri duo*, Venise, 1502-1514, in-fol., et une foule d'autres ouvrages qui roulent presque tous sur la même matière. Les écrits d'Alexandre d'Aphrodisée, traduits en siriaque et en arabe, ont le plus contribué à répandre la doctrine d'Aristote chez les peuples de l'Orient. Il vivait au commencement du 3e siècle.

ALEXANDRE DE TRALLÈS, *Trallianus*, savant médecin et philosophe célèbre du 6e siècle. Jacques Goupil, savant médecin de Paris, a publié les ouvrages qui nous restent de lui, d'après une copie faite par Pierre du Châtel, évêque de Mâcon; Paris, 1548, in-fol., chez Robert Etienne. On a traduit ses notes du grec en latin. Le baron de Haller a donné une édition de cette version à Lausanne, 1748, en 2 vol. in-8°. Sébastien Collin a traduit une partie de ses œuvres. Les ouvrages de Mercuriali renferment un petit traité sur les vers attribués à Alexandre d'Aphrodisée.

ALEXANDRE D'ABONOTIQUE, naquit dans la ville de ce nom, en Paphlagonie; il vivait vers le milieu du 2ᵉ siècle de notre ère. Doué de beaucoup d'esprit et d'une beauté rare, il se livra dans sa jeunesse à une infame débauche; il devint le favori et le disciple d'un homme qui se vantait d'avoir été l'ami du célèbre Apollonius de Thjane, et qui faisait le métier de magicien. Cet homme mourut, et le jeune Alexandre chercha à mettre à profit les leçons qu'il en avait reçues, et résolut de fonder sa fortune et sa réputation sur la crédulité du peuple. Il associa à son entreprise un nommé Coconas, et ils choisirent, pour premier théâtre de leurs impostures, une ville très-peuplée, celle de Calcédoine. Ils enfouirent secrètement, dans un vieux temple d'Apollon, des tablettes d'airain, sur lesquelles ils avaient gravé une inscription portant que bientôt Esculape apparaîtrait, avec son père Apollon, dans le royaume de Pont, et fixerait sa demeure dans la ville d'Abonotique. Ils eurent soin de faire à propos découvrir ces tablettes, et de divulguer les inscriptions prophétiques qu'elles contenaient. A cette nouvelle, les crédules habitans d'Abonotique résolurent aussitôt d'élever un temple au dieu qui devait venir les visiter, et commencèrent à en creuser les fondemens. La mort ayant alors ravi à Alexandre son compagnon de fourberie, il se trouva seul chargé de l'entreprise, qu'il exécuta avec autant de subtilité que d'audace et de succès. Il arrive à Abonotique, sa patrie; et, dans les fondemens que les habitans venaient de creuser pour élever un temple à Esculape, il place, pendant la nuit, un œuf d'oie vide, et dans lequel il avait introduit un jeune serpent par une ouverture qu'il scella avec soin. Le lendemain il se présente dans la place publique, harangue le peuple, le félicite sur son bonheur et sur la visite prochaine d'Esculape; puis il descend dans le fossé où il avait placé l'œuf, l'en retire, le casse; et, aux yeux des spectateurs étonnés, en retire le jeune serpent, qu'il dit être Esculape, car c'est sous cette forme que ce dieu était adoré. Après cette prétendue découverte faite avec solennité, Alexandre, tenant en main le dieu nouveau-né, se retira dans sa maison, où il resta plusieurs jours enfermé. Il s'était pourvu d'un de ses gros serpens doux et familiers qu'on peut, sans danger, manier à volonté. Il le dressa au rôle qu'il voulait lui faire jouer, et s'occupa d'autres préparatifs. Cependant, la nouvelle de l'apparition du dieu attira dans la ville d'Abonotique tous les habitans de la Paphlagonie. Chacun voulait voir le dieu et son prophète. Alexandre, vêtu en habit de pontife, assis sur un lit, dans une chambre mal éclairée, recevait les curieux. Il avait dans son sein le gros serpent familier dont on vient de parler. On ne voyait de cet animal que la queue, qui descendait jusqu'à terre; sa tête était cachée, et à sa place, une tête artificielle, semblable à une tête humaine, et qui paraissait adhérer au corps du serpent, sortait de dessous sa tunique. Chacun disait avoir vu le dieu, l'avoir touché, et s'étonnait de ce que dans peu de jours, il avait acquis une croissance si considérable. Alexandre parvint même à

faire parler la tête artificielle du serpent par le moyen de conduits cachés qui communiquaient à une pièce voisine, où des personnes affidées répondaient aux demandes et rendaient des oracles. Bientôt après il mit en usage un autre genre de fourberie. Il annonça qu'Esculape-Glycon (car c'est ainsi qu'il nommait le dieu serpent dont il était le prophète), allait rendre des oracles, et il régla de la manière suivante les formes à observer pour le consulter. On adressait à Alexandre des lettres cachetées, qui contenaient une ou plusieurs demandes. Peu de temps après, ces lettres étaient renvoyées avec la réponse, sans que le cachet fût brisé; voici comment le tout s'exécutait : Avec une aiguille chauffée, notre prophète faisait fondre la cire qui était sous le cachet, le levait ensuite, écrivait la réponse dans la lettre qu'il recachetait par le même moyen, ou bien il composait un mastic qui, en état de mollesse, était appliqué sur le cachet et en recevait l'empreinte. Il le brisait alors, écrivait la réponse, puis recachetait la lettre avec l'empreinte de mastic durci, de sorte que le cachet paraissait intact, et les oracles insérés dans la lettre dictés par la divinité. A beaucoup de présence d'esprit, il joignait une mémoire ornée et quelques connaissances en médecine; aussi répondait-il quelquefois d'une manière heureuse. Quand les questions étaient trop embarrassantes, il n'y faisait que des réponses ambiguës, ou ne répondait pas, ou renvoyait les questionneurs aux oracles de Delos, de Didyme, etc. La foule de ceux qui venaient le consulter allait toujours croissant. Il eut recours, pour rendre ses oracles, à un moyen plus expéditif, mais qui pouvait compromettre sa réputation. Les lettres qu'il recevait n'étaient plus décachetées. Il se bornait à écrire sur le dos une réponse vague qui, ordinairement, n'avait aucun rapport avec la demande. Alexandre, pour ajouter une nouvelle considération au culte qu'il avait établi au dieu dont il se disait le prophète, institua des mystères. Il en excluait soigneusement les épicuriens et les chrétiens. Il y remplissait le rôle d'hiérophante. La lune y apparaissait; c'était une femme qui, par le moyen de machines, descendait de la voûte du temple, comme de la voûte céleste, et venait recevoir ses embrassemens. On y célébrait des fêtes, des danses; on faisait des processions, pendant lesquelles il faisait voir, à dessein, une de ses cuisses qui paraissait d'or, comme l'était celle de Pythagore; et on disait qu'il en avait l'ame, puisqu'il en avait la cuisse. Sa réputation, malgré quelques soupçons qui en obscurcissaient l'éclat, se répandit au loin et jusqu'en Italie. Ce ne fut pas seulement la classe ignorante du peuple qui ajouta foi à ses oracles; des hommes puissans et qui occupaient des places importantes dans l'empire, furent dupes de cet imposteur. De ce nombre était un vieillard nommé *Rutilianus*. Il consulta plusieurs fois le prophète; il avait pour lui le plus grand respect, et finit par épouser sa fille, qu'Alexandre soutenait avoir été le fruit de ses embrassemens avec la lune. Marc-Aurèle fut aussi la dupe de notre prophète. Rutilianus, qui jouissait d'un grand crédit, l'avait recommandé à cet empereur, qui

voulut bien, lorsqu'il allait porter la guerre contre les Marcomans, recevoir un de ses oracles, et se soumettre à ce qu'il prescrivait. On frappa des médailles en l'honneur du dieu et de son prophète. M. Spanheim en a publié quelques-unes, où se trouve un serpent avec le mot *Glycon*; d'autres médailles représentaient le serpent Glycon, et d'un côté et de l'autre, Alexandre couronné de bandelettes d'Esculape, tenant à la main la faux de Persée, duquel il prétendait descendre par sa mère. Il avait prédit qu'il vivrait cent cinquante ans, et qu'il mourrait par un coup de foudre; mais il périt avant l'âge de soixante-dix ans, d'un ulcère gangréneux qui lui survint à la jambe et qui s'étendit jusqu'à l'aîne.

ALEXANDRE DE BERNAY, surnommé *de Paris*, né à Bernay, vers le milieu du 12[e] siècle, a fait en vers alexandrins le roman d'*Alexandre*, imité de Quinte-Curce. Il se fit connaître d'abord par le roman d'*Atys et Prophilias*, manuscrit, n° 7191, in-fol., de la bibliothèque du Roi; ensuite, par l'achèvement du *Roman* ou *Geste d'Alexandre*, commencé par Lambert *li cors* (*le court*, *le petit*), n° 7190, in-fol. De là on ajouta que, le premier, il inventa le vers de douze pieds, dit alexandrin; qu'il lui donna ce nom, soit à cause du sien, soit à cause de celui de son héros. Si les romans du Brut (1155), du Rou (1165), de la Geste d'Alexandre (1185), par Thomas de Kent, enfin, plusieurs autres qu'il serait trop long de citer, n'avaient pas existé, et que leurs auteurs n'eussent pas employé le vers alexandrin, ce poète aurait bien pu les inventer. Malgré les dissertations insérées dans l'histoire de l'Académie des inscriptions, qui font mention de ces différens ouvrages, on continue d'accorder à Alexandre de Bernay, l'honneur d'avoir, le premier, employé le grand vers.

ALEXANDRE ou ALEXANDER AB ALEXANDRO. *Voyez* ALESSANDRO.

ALEXANDRE (NOEL), né à Rouen le 10 janvier 1639, successivement professeur de philosophie et de théologie dans son ordre, et docteur de Sorbonne en 1675, fut exilé, en 1704, à Châtelleraült, pour avoir souscrit au fameux *Cas de Conscience*. Sa rétractation le fit rappeler. Il mourut à Paris le 21 août 1724, à l'âge de quatre-vingt-six ans. Ses grands travaux usèrent sa vue, et il l'avait entièrement perdue quelques années avant sa mort. La faculté de théologie de Paris assista à ses funérailles. Le pape Benoît XIII ne l'appelait que son maître. Ce pontife, n'étant que cardinal, écrivit au P. Alexandre que sa bibliothèque était entièrement disparue dans le tremblement de terre arrivé à Bénévent, en 1688; mais qu'ayant heureusement recouvré ses écrits, ils l'avaient dédommagé de sa perte. Le P. Alexandre était un homme vrai, doux et modeste. Ses principales productions sont: I. *Historia ecclesiastica veteris novique Testamenti*, Paris, 1699, 8 vol. in-fol., et 24 vol. in-8°, 1676-86. Cette histoire, réimprimée à Lucques, en 1754, avec des notes savantes de Constantin Roncaglia, atteste l'érudition la plus profonde. On estime surtout les dissertations nombreuses dont elle est enrichie. Colbert avait établi des conférences chez lui, entre divers ecclé-

siastiques, pour l'instruction de son fils. Le P. Alexandre fut chargé de rédiger le résultat de ces conférences; et ce travail devint la base de son histoire ecclésiastique, condamnée sous Innocent XI, par un décret de l'inquisition, en 1684. L'auteur n'en était encore qu'au 13e siècle; il continua dès-lors son ouvrage, avec des principes peu favorables à la cour de Rome, ce qui lui fit appliquer ce mot d'un ancien poète: *Potuit fulmen meruisse secundum.* On lit avec plaisir ses réponses sages et modestes aux censures des inquisiteurs. II. *Theologia dogmatica et moralis*, en 11 vol. in-8°, et en 2 vol. in-fol., estimée, quoiqu'un peu diffuse. III. Des *Commentaires sur les Evangiles et sur les Epîtres de Saint Paul*, Paris, 1704 et 1710, 2 vol. in-fol. en latin, qu'on ne lit guère. IV. Une *Apologie des dominicains missionnaires à la Chine*, in-12. V. *La conformité des cérémonies chinoises avec l'idolâtrie des Grecs et des Romains.* Il paraît que le P. Alexandre avait eu de bons mémoires pour la composition de ces ouvrages. On publia à Paris, 1716, in-4°, le catalogue de ses œuvres.

ALEXANDRE (N.), récollet de Lyon, a publié, en 1706, une *Retraite de dix jours*, in-12. On a encore de lui la *Vie de la mère Dunant.*

ALEXANDRE (Giovan), graveur, né en Écosse en 1679. Il s'établit à Rome en 1718. Ses principaux ouvrages sont: *la Bénédiction et le Sacrifice d'Abraham; le Départ et l'Echelle de Jacob; le Buisson ardent et les Anges chez Abraham.* Ces différens morceaux sont d'après Raphaël d'Urbin, et tous dédiés à Cosme III, grand-duc de Toscane.

ALEXANDRE, abbé du monastère de Saint-Sauveur, dans le royaume de Naples, a continué l'ancienne *Histoire de Sicile*, commencée par Godefroi Malaterra. Il fit cet ouvrage à la sollicitation de Mathilde, sœur du roi Roger; et quoiqu'il ne rapporte pas exactement la date des faits qu'il raconte, cet écrit ne laisse pas, suivant Muratori, d'être utile à consulter.

ALEXANDRE DE RHODES, natif d'Avignon, dirigea la mission des jésuites dans les royaumes de Siam, de Tunquin et dans la Cochinchine, vers le milieu du 17e siècle; et ses efforts, réunis à ceux de ses collègues, firent recevoir avec une grande docilité ses instructions évangéliques par un nombre prodigieux d'habitans de ces contrées. C'était un homme d'esprit et de bon sens. Ses *Mémoires*, qui sont une *Histoire du royaume de Tunquin*, écrite en latin, qui a paru en 1652, in-4°; et ses *Voyages*, imprimés à Paris en 1666 et en 1682, in-4°, en fournissent la preuve.

ALEXANDRE (James), gentilhomme écossais, secrétaire de la province de New-Yorck, fut, pendant plusieurs années, membre du conseil; il arriva dans la colonie en 1715. Savant dans la connaissance des lois, Alexandre fut fort estimé du gouverneur Burnet, et devint propriétaire d'un domaine considérable: il mourut en 1670.

ALEXANDRE (Nicolas), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Paris, en 1654, et mort, dans un âge avancé, à Saint-Denis, en 1728, est connu

par deux ouvrages utiles : I. *La médecine et la chirurgie des Pauvres*, Paris, in-12, 1758. Ce livre renferme des remèdes choisis, peu coûteux, et faciles à préparer pour les maladies internes et externes. II. *Dictionnaire botanique et pharmaceutique*, in-8° : ouvrage plusieurs fois réimprimé, dans lequel on trouve les principales propriétés des minéraux, des végétaux et des animaux, qui sont en usage dans la médecine. On y indique un grand nombre de remèdes, mais pas toujours avec assez de choix. Dom Alexandre avait acquis une grande connaissance des simples. Également pieux et charitable, il en fit usage pour le soulagement de ses frères, et surtout des pauvres, qu'il aimait tendrement. Ce livre est peut-être utile; mais la médecine a trop souvent à gémir de la confiance qu'inspirent à des gens peu instruits, les remèdes puisés dans ces sortes d'ouvrages. (Voyez l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, pag. 489 et 490.)

ALEXANDRE (dom JACQUES), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, a laissé un *Traité sur les horloges élémentaires*, in-8°, 1734, année de la mort de l'auteur, qui était d'Orléans. Il mourut âgé de quatre-vingt-deux ans. C'était un homme d'un caractère solide, doux et uni.

ALEXANDRE (GUILLAUME), plus connu sous le nom de lord *Stirling*, major-général de l'armée américaine, né à New-Yorck, passa la plus grande partie de sa vie dans la province de New-Jersey. Considéré par plusieurs personnes comme légitime héritier d'un domaine ayant le titre de comté, en Écosse, dont son père était originaire; et malgré qu'il eût échoué auprès du gouvernement dans sa réclamation de cet héritage, cependant parmi ses amis et ses connaissances, il recevait, par manière de courtoisie, le titre de lord Stirling. Alexandre se montra l'ami des sciences mathématiques et de l'astronomie, et y était devenu très-habile. Lorsqu'en 1776, il fut fait prisonnier, ce ne fut qu'après avoir facilité à quatre cents hommes les moyens d'échapper, par une attaque hardie, à un corps sous les ordres de lord Cornwallis. Il mourut en 1783, âgé de cinquante-sept ans.

ALEXANDRE VÉRONÈSE (ALESSANDRO TURCHI, dit LORETTO), peintre de l'école Vénitienne, né à Vérone, vers 1580, mort vers 1650, étudia son art sous Felice Riccio et Carlo Galiaci. Il eut pour élève Giovanni Ceschini, qui a fait des copies très-estimées des tableaux de son maître. Les sujets des tableaux que nous connaissons de lui, sont : *le Déluge, Samson livré par Dalila aux Philistins, la Femme adultère*, de l'Évangile; *le Mariage mystique de Sainte Catherine d'Alexandrie, la Mort d'Antoine*. Tous ces tableaux sont au Musée royal.

ALEXANDRE DE WESTPHALIE. *Voyez* HEGUIS.

ALEXANDRE D'IMOLA. *V.* TARTAGNI (ALEXANDRE).

ALEXANDRINI DE NEUSTAIN (JULES), né à Trente, médecin de Maximilien II, reçut des bienfaits considérables de cet empereur, qui lui permit de les transmettre à ses enfans, quoiqu'ils ne fussent pas légitimes. Il mourut dans sa patrie l'an 1590,

à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Alexandrini a écrit en vers et en prose divers ouvrages, qui prouvent que sa doctrine était solide et universelle. I. *De medicinâ et medico*, Tiguri, 1559, in-8°. II. *Salubrium*, ou *De sanitate tuendâ, libri* 23, Coloniæ, 1575, in-fol. III. *Pædotrophia*, Tiguri, 1559, in-8°. Cet ouvrage est en vers. IV. *Cornelia medica*. V. *Galeni Encomium*. VI. *De Theriacâ*, etc., etc. C'est un des premiers observateurs qui ait cherché à établir les rapports qui existent entre les affections, les passions de l'ame, et les maladies du corps.

ALEXANDRINI (JACOB-PHILIPPE), né à Bologne, selon Bumaldi, vivait en 1570. Le même auteur rapporte qu'il laissa quelques ouvrages manuscrits. Les *Règles de l'algèbre et de la géométrie, ou de la mesure des terres, tant du pays bolonais, que d'autres lieux*. Dans la bibliothèque de l'institut de Bologne, il y en a un intitulé : *Recueil des poids et mesures de Bologne, en* 1571, *d'autres plus antiques, et d'autres en différens pays.*

ALEXINUS, philosophe de la secte d'Euclide de Mégare, qui vivait vers la 120e olympiade. Il avait été disciple d'Eubulide, et parut opposé aux sentimens de Zénon *le cynique*.

ALEXIS, nom d'un Saint célèbre par Métaphraste. On dit que c'est le même que Saint JEAN CALYBITE. (*Voyez* cet article.) Ce sont du moins à peu près les mêmes faits dans les vies de ces deux personnages, et ces faits sont assez extraordinaires. Consultez la *Vie des Saints* de Baillet, au 15 janvier.

ALEXIS Ier, COMNÈNES, naquit à Constantinople, l'an 1048, de Jean Comnènes, frère de l'empereur Isaac Comnènes, et de Dalassène. Ayant reçu une excellente éducation, il fit de grands progrès dans l'état militaire. Nommé général contre les Turcs avec son frère Isaac, il les engagea à faire alliance avec l'empire. Il se distingua par plusieurs actions courageuses avant de monter sur le trône de Constantinople, qu'il usurpa sur Nicephore Botoniate, en 1081. Proclamé empereur par les troupes, du consentement d'Isaac, son frère aîné, il battit les Turcs, et les contraignit à demander la paix. Après cette expédition contre les Musulmans, il fut obligé de se défendre contre Robert Guischard, qui le défit d'abord, et sur lequel ensuite il remporta deux victoires. Cette guerre fut suivie d'une irruption des Scythes, qu'il tailla en pièces dans une bataille générale. Peu de temps après il vit arriver dans ses états une multitude innombrable de croisés qui l'alarmèrent beaucoup. Il craignit que Boëmond, fils de Guischard, ne profitât de cette guerre pour lui arracher la couronne. Ses soupçons l'obligèrent de dissimuler, et de faire un traité avec l'armée croisée, par lequel il promettait de la secourir par terre et par mer. Les Latins disent qu'il l'observa mal, et les Grecs soutiennent au contraire qu'il en remplit toutes les conditions avec une ponctualité, que les croisés, disent-ils, ne méritaient pas. Il est sûr qu'il se présenta pour les secourir au siége d'Antioche; mais il n'en est pas moins vrai qu'il se retira, lorsqu'il vit que ses troupes risquaient d'être battues. Les Français fu-

rent indignés de cette retraite; mais il les gagna ensuite en rachetant leurs prisonniers, et en les recevant avec magnificence lorsqu'ils revinrent à Constantinople. Boëmond fut le seul qui voulut rester en guerre avec lui; mais il le réduisit bientôt à désirer la paix. Il pacifia aussi son empire, en traitant avec les Turcs, et mourut en 1118, âgé de soixante-dix ans, d'une goutte qu'un froid très-vif fit remonter dans sa poitrine. Il avait régné trente-sept ans. Maimbourg, dans ses *Amplifications historiques*, a prodigué à ce prince les injures les plus atroces. Sa fille Anne lui a donné les éloges les plus outrés dans l'histoire qu'elle a écrite de son père, et qui est divisée en quinze livres. Il y a un milieu à tenir entre le panégyrique et la satire. On ne peut que louer Alexis de sa sobriété, de sa douceur, de sa clémence, de son amour pour les lettres, de son affabilité envers le peuple; mais on doit le blâmer d'avoir peu respecté le droit de propriété. Quant au reproche d'avoir sollicité sous main les mahométans contre les chrétiens, après s'être uni avec ceux-ci, la plupart des historiens le rejettent comme un faux bruit. Parmi les traits de clémence qu'on cite de lui, nous ne nous arrêterons qu'à ceux-ci : Il avait soutenu contre les Scythes une guerre cruelle, qui finit par une bataille sanglante; toute l'armée des Scythes y périt, sans excepter les femmes et les enfans, à la réserve d'un assez grand nombre de prisonniers, que leurs blessures avaient mis hors d'état de fuir. Sur le soir, Synésius, l'un de ses officiers, alla solliciter l'empereur de les faire tous mourir, de peur que la vengeance ne les portât à quelque révolte. Alexis, le regardant d'un œil sévère, lui dit : « Les Scythes, pour être Scythes, cessent-ils d'être hommes? Et pour avoir été nos ennemis, sont-ils indignes de notre compassion! Je ne sais comment vous avez pu concevoir une idée aussi cruelle, et me la proposer. » Il ordonna seulement qu'on les désarmât. Cependant, vers le milieu de la nuit, les soldats grecs se jetèrent sur les captifs et les passèrent tous au fil de l'épée. Alexis l'ayant appris, manda Synésius, et lui dit : « Ce massacre, capable de me déshonorer parmi les nations étrangères, est l'ouvrage de votre cruauté. » Il le fit ensuite charger de chaînes, et il l'aurait puni avec plus de rigueur, si ses parens et ses amis n'eussent intercédé pour lui..... Deux officiers, nommés Ariébe et Umpertopule, furent convaincus d'avoir voulu attenter à la vie de l'empereur; Alexis borna leur punition à la confiscation et à l'exil. Jean, son neveu, gouverneur de Duras, fut accusé de tramer une révolte; Alexis le manda, et touché de l'indignation qu'il montra de se voir soupçonné, il ne voulut plus entendre de déposition, et il le renvoya dans son gouvernement. Les bontés qu'il avait eues pour Grégoire, fils de Grabas, gouverneur de Trébisonde, n'empêchèrent pas cet ingrat de songer à la révolte; l'empereur se contenta de lui faire sentir l'injustice de sa conduite, et de le reléguer dans la citadelle de Philippopolis.

ALEXIS II, COMNÈNES, né à Constantinople, en 1168, était fils de l'empereur Manuel Comnènes et de Marie, fille de Raimond, prince d'Antioche. A la

mort de Manuel, Marie se fit proclamer régente de l'empire; le jeune Alexis n'avait alors que douze ans. Il fut bientôt entouré de courtisans ambitieux, qui flattèrent ses vices et ses petites passions, et se préparèrent à s'élever sur ses ruines. L'impératrice régente favorisait sans s'en douter leurs vues secrètes, par sa conduite scandaleuse avec le Protosebaste Alexis, son amant. Plusieurs partis se formèrent; celui d'Andronic Comnènes fut vainqueur; ce prétendant s'empara du pouvoir, fit néanmoins couronner le jeune Alexis, mais ne lui laissa que la liberté de se livrer à la débauche. Bientôt ce jeune prince eut la douleur de se voir forcé de signer l'arrêt de mort de sa sœur et de sa mère. Il avait été fiancé à Agnès de France; mais Andronic le maria à sa fille Irène. Le perfide beau-père se fit ensuite associer à l'empire. Il avait à peine achevé de prêter le serment d'usage aux pieds des autels, entre les mains de son gendre, qu'il fit déclarer son collègue incapable de gouverner. La nuit suivante, il le fit étrangler par trois assassins. Sa tête fut jetée dans une fosse destinée aux criminels, et son corps précipité dans la mer. Cet événement eut lieu en 1183. Alexis était alors âgé de quinze ans, et avait eu, pendant trois ans, le titre d'empereur.

ALEXIS III, L'ANGE, frère d'Isaac l'Ange, empereur de Constantinople, conspira contre lui, le détrôna en 1195, et le fit enfermer dans une prison, après qu'on lui eut crevé les yeux. Le nouvel empereur était un débauché avare et un lâche despote. Ayant abandonné le gouvernement à Euphrosine sa femme, il se laissa battre par les Turcs et les Bulgares, et ne termina cette guerre honteuse, qu'en achetant la paix à force d'argent. Les peuples murmuraient. Isaac l'Ange avait un fils qui s'était retiré en Allemagne, auprès de l'empereur Philippe son beau-frère. Ce prince engagea une armée de croisés, composée de Français et de Vénitiens, à le rétablir sur le trône de ses pères. Le siége fut mis devant Constantinople, qui se rendit en juillet 1203. Alexis l'Ange prit la fuite; et, après avoir couru différentes aventures, il tomba entre les mains de Théodore Lascaris, qui lui fit crever les yeux, et l'enferma dans un monastère, où il termina ses jours. Le fils d'Isaac fut couronné sous le nom d'*Alexis IV*. Ce jeune prince tira son père des fers; et, tout aveugle qu'il était, il lui remit le sceptre, et se contenta d'être son collègue; mais comme il fallut donner des sommes considérables aux croisés, les peuples furent foulés, et il s'éleva un nouveau tyran qui détrôna Alexis IV, et le fit étrangler en 1204. Alexis l'Ange en mourut de saisissement. (*Voyez* ci-dessous Alexis Murtzuphle.)

ALEXIS IV, empereur de Constantinople. *Voyez* l'article précédent.

ALEXIS V, surnommé *Ducas Murtzuphle*, ayant d'abord été grand-maître de la garde-robe sous Isaac l'Ange et Alexis IV, détrôna ce dernier prince, et le fit étrangler. Il commença son règne en janvier 1204, par une guerre contre les croisés, qui mirent le siége devant Constantinople. La ville fut prise et pillée. Théodore Lascaris fut élu empereur par les

Grecs, et Baudoin par les Latins. Ce dernier poursuivit Murtzuphle, lui fit crever les yeux; et les Français, irrités contre lui, le précipitèrent du haut de la colonne que Théodore avait fait élever sur la place Taurus à Constantinople, en avril 1204. Le surnom de *Murtzuphle* lui avait été donné, parce que ses sourcils se joignaient et lui tombaient sur les yeux. Il ne régna qu'environ trois mois. Artificieux, dissimulé, avare et cruel, il dépouilla presque tous les grands seigneurs de la cour, et s'appropria leurs richesses, qui lui appartenaient, disait-il, par la loi du plus fort. Ayant disgracié les hommes de mérite qui étaient dans le ministère, il leur substitua ses parens et ses amis, la plupart aussi avides qu'incapables. Ces différens changemens accélérèrent sa chute.

ALEXIS (*le Faux*), imposteur célèbre, qui voulut se faire passer, en 1191, sous Isaac l'Ange, empereur d'Orient, pour Alexis, fils de l'empereur Manuel Comnènes. Sa figure et ses cheveux ressemblaient en effet beaucoup à ceux de ce prince, et il bégayait comme lui. A la faveur de cette ressemblance, il passe en Asie, en impose au peuple des environs du Méandre, et va représenter au sultan de Cogny, qu'ayant été ami de l'empereur Manuel, il devait venger les injustices que l'on faisait à son fils, seul héritier légitime de la couronne. Le Sultan s'informa de l'ambassadeur de Constantinople si ce jeune homme était réellement fils de Manuel. L'ambassadeur répondit qu'il était public qu'Alexis, fils unique de Manuel, s'était noyé avant la mort de son père, et que celui qui en prenait le nom était un imposteur. Malgré ce témoignage, le Sultan lui permit de lever des troupes dans ses États, sans néanmoins s'engager à le défendre. En peu de temps, le faux Alexis se vit à la tête de huit mille hommes. Il prit plusieurs villes à composition; il entra dans quelques autres par force, et répandit au loin la terreur par les ravages et les violences qu'il exerça. Alexis, frère de l'empereur, qui monta depuis sur le trône, ne jugea pas à propos d'en venir aux mains avec lui; il se contenta de retenir dans l'obéissance ceux qui ne s'en étaient pas encore écartés. Mais un prêtre d'Asie, indigné contre ce rebelle, qui pillait toutes les églises, en délivra bientôt l'empire. Il attendit le faux Alexis au sortir d'un grand repas, où il avait bu avec excès, se saisit de son épée, et la lui plongea dans le cœur.

ALEXIS-MICHAELOWITZ, c.-à-d. fils de Michel Féodorowitz, grand-duc ou czar de Moscovie, lui succéda, et parvint au trône en 1646, âgé de 16 ans. Son règne fut troublé par des séditions sanglantes, par des guerres intestines et étrangères. Un chef des Cosaques du Tanaïs, nommé Stenko-Rasin, voulut se faire roi d'Astrakan. Il inspira long-temps la terreur; mais enfin, vaincu et pris, il finit par le dernier supplice. Environ douze mille de ses partisans furent pendus, dit-on, sur le grand chemin d'Astrakan. Alexis soutint ensuite une guerre contre la Pologne: elle fut terminée par une paix qui lui assura la possession de Smolensko, de la Kiovie et de l'Ukraine; mais il fut malheureux contre les Suédois, et les bornes de l'empire étaient toujours très-resserrées du côté de la Suède. Les Turcs étaient

alors plus à craindre : ils tombaient sur la Pologne et menaçaient les pays du Czar, voisin de la Tartarie-Crimée, l'ancienne Chersonèse-Taurique. Ils prirent, en 1671, la ville importante de Kaminieck, et tout ce qui dépendait de la Pologne en Ukraine. Le sultan Mahomet IV, ayant imposé un tribut aux Polonais, demanda que le czar évacuât tout ce qu'il possédait en Ukraine, et fut refusé. Le sultan ne traitait dans sa lettre le souverain des Russes que de *hospodar chrétien*; et s'intitulait *très-glorieuse majesté, roi de tout l'Univers.* Le czar répondit : « qu'il n'était pas fait pour se soumettre à un chien de mahométan, et que son cimeterre valait bien le sabre du grand-seigneur. » En même temps il envoya des ambassadeurs à presque tous les Souverains de l'Europe, pour les animer contre l'ennemi commun de la chrétienté. Il secourut les Polonais, qui, ayant pour général Jean Sobieski, triomphèrent des Turcs à la célèbre journée de Choksim, en 1674. Lorsque le trône de Pologne fut vacant, peu de temps après, Alexis le disputa, et fit des offres avantageuses qui ne furent pas acceptées. Une mort prématurée l'enleva, en 1677, à 47 ans. Il laissa la réputation d'un prince juste, mais sévère. Il fut le premier qui fit imprimer les lois du royaume, auparavant manuscrites. Il lisait les bons ouvrages étrangers, sur les arts et les sciences, qu'il se faisait traduire en langue russe. Le commerce fut favorisé par ses soins et ses bienfaits. Des manufactures de toile et de soie furent établies; plusieurs déserts furent peuplés par des colonies d'étrangers, et surtout de Polonais. Il bâtit des villes; il augmenta et embellit Moscou. Il avait conçu le projet d'avoir des flottes sur la mer Caspienne et la mer Noire. Sa cour fut plus magnifique qu'aucune de celles de ses prédécesseurs; et, malgré cette magnificence, son économie lui permit d'amasser des trésors. Il reçut des ambassades avec de riches présens des Persans, des Chinois et d'autres peuples d'Asie, et forma des liaisons avec les principales puissances de l'Europe. Il eut de son second mariage, avec Natalie Nariskin, le fameux czar Pierre, qui perfectionna tout ce qu'il avait commencé. (*Voyez* PIERRE-LE-GRAND.)

ALEXIS-PETROWITZ, fils de Pierre-le-Grand, czar de Russie, et d'Eudoxie - Fœdorowna Lapouskin, né à Moscow, en 1695, épousa Charlotte de Brunswick-Wolfenbuttel. (*Voy.* CHARLOTTE.) Loin de marcher sur les traces de son père, il condamnait par ses discours, et encore plus par ses mœurs et par ses actions, tout ce que Pierre-le-Grand entreprenait pour la gloire et pour l'agrandissement de la Russie. Le czarowitz Alexis menait une vie obscure : il avait un caractère sauvage, un attachement superstitieux aux anciens usages de la nation, et un profond mépris pour les arts et les établissemens nouveaux. Il était presque toujours enfermé avec une Finlandaise, nommée Euphrosine, qui l'entretenait dans une vie oisive. Pierre-le-Grand s'efforçait d'exciter en lui de l'émulation, de l'amour pour la gloire, et du goût pour les grandes choses; mais le cœur du czarowitz ne renfermait presque aucun de ces sentimens. Enfin le czar, envisageant le prince son fils comme le destructeur de

tout ce qu'il avait entrepris, résolut de le déshériter. Le czarowitz parut y consentir; cependant, à peine son père eut-il entrepris son second voyage en Europe, qu'il alla chercher un asile auprès de l'empereur, qui était son beau-frère. La cour impériale lui ordonna de se tenir caché dans Vienne, et l'engagea bientôt à chercher une autre retraite. Le czarowitz se retira à Inspruck, capitale du Tyrol, et ensuite à Naples. Voltaire compare la fuite d'Alexis avec celle de Louis XI, encore dauphin. « Ce dernier, dit-il, était bien plus coupable que le czarowitz, puisqu'il s'était marié malgré son père; qu'il avait levé des troupes; qu'il se retirait chez un prince naturellement ennemi de Charles VII, et qu'il ne revint jamais à sa cour, quelque instance que son père pût lui faire. Alexis, au contraire, ne s'était marié que par ordre du czar, ne s'était point révolté, n'avait point levé de troupes, ne se retirait point chez un prince ennemi, et retourna auprès de son père, sur la première lettre qu'il reçut de lui. » Le czar découvrit la retraite de son fils, et l'engagea à revenir à Moscow. Dès que le prince fugitif fut arrivé, Pierre-le-Grand fit environner par des gardes le château où il était; on lui ôta son épée, et il fut conduit comme un criminel devant son père. Les principaux de la noblesse et le clergé étaient assemblés : le czar le déclara indigne de sa succession, et l'y fit renoncer solennellement. Les confidens du czarowitz, et ceux qui l'avaient suivi dans sa fuite, furent arrêtés, et la plupart périrent sur la roue. La czarine Eudocie, sa mère, fut transférée dans un monastère près du lac de Ladoga; et la princesse Marie, sœur du czar, impliquée dans cette funeste affaire, fut enfermée dans le château de Schlusselbourg. Le czar retenait toujours son fils prisonnier, et le traitait comme coupable de lèse-majesté. On instruisit son procès, et il fut condamné à mort. Ce jugement sévère fut rapporté à ce malheureux. Son arrêt, et sa grace qui lui furent annoncés presque en même temps, lui causèrent une révolution si violente, qu'il mourut le lendemain. Cet événement eut lieu en 1719. Il avait un fils qui monta sur le trône après la mort de l'impératrice Catherine, sous le nom de Pierre II. (Le lecteur pourra consulter le chapitre X de l'*Histoire de Pierre-le-Grand*, seconde partie, il verra ce qu'il doit penser de cette horrible catastrophe.) Il est évident que Pierre fut dans cette occasion plus roi que père, et qu'il sacrifia son propre fils aux intérêts de sa nation, ou plutôt à ceux de sa gloire. « L'arrêt de mort, dit Voltaire dans une lettre à M. de Schouvalof, m'a toujours paru trop dur. Il y a beaucoup de royaumes où il n'eût pas été permis d'en user ainsi. Je ne vois dans le procès aucune conspiration; je n'aperçois que des espérances vagues, quelques paroles échappées au dépit; nul dessein formé, nul attentat : j'y vois un fils indigne de son père; mais un fils ne mérite pas la mort, à mon sens, pour avoir voyagé de son côté, tandis que son père voyageait du sien. » Après quatre mois d'instruction d'un procès criminel, on força ce malheureux prince d'écrire « que, s'il y avait eu des révoltés puissans qui se fussent soulevés et qu'ils l'eussent appelé, il se serait mis

à leur tête. » Qui jamais a regardé une telle déclaration comme valable? Qui jamais a jugé une pensée, une hypothèse, une supposition d'un cas qui n'est pas arrivé? Où sont ces rebelles? Qui a pris les armes? Qui a proposé à ce prince de se mettre un jour à la tête des révoltés? A qui en a-t-il parlé? A qui a-t-il été confronté sur ce point important? Aussi, le terme de parricide, dont on se servit dans le jugement de ce prince, révolta-t-il tous les hommes équitables : on ne peut donner ce nom de parricide qu'à celui qui a préparé ou exécuté le meurtre de son père. La mort du czarowitz, le lendemain de la lecture de son arrêt, ne parut point naturelle. Etait-il en effet vraisemblable qu'un prince de 23 ans mourût d'apoplexie, parce qu'on lui avait lu une sentence qu'il devait espérer qu'on n'exécuterait pas. Les écrivains les plus favorables au czar Pierre ne purent dissimuler que toute l'Europe croyait Alexis, son fils, empoisonné par ses ordres. Cette conjecture fut peut-être fausse; mais la cruauté du czar était bien propre à la faire naître. Sa mort déplorable a fourni le sujet d'une tragédie à M. Carrion Nisas.

ALEXIS, poète comique grec, oncle de Ménandre, florissait du temps d'Alexandre-le-Grand, vers l'an 363 avant Jésus-Christ. On trouve des fragmens de ce poète dans *Vetustissimorum Græcorum Bucolica, Gnomica*, etc., Crispin, 1570, in-16. M. Coupé en a donné une traduction dans ses *Soirées littéraires*, tome 4, page 150.

ALEXIS (Guillaume), surnommé le *Bon Moine* de Lyré, parce qu'il fut religieux d'une abbaye de ce nom, dans le diocèse d'Evreux, avant d'être prieur de Bussy en Perche. On ignore la date de sa naissance et celle de sa mort, mais il est certain qu'il vivait encore en 1505. Les ouvrages qui restent de lui sont : I. Le *Passe-temps de tout homme et de toute femme*, avec l'*A, B, C des doubles*, le tout en vers, Paris, sans date, in-8° et in-4°, goth. II. Le *Grant Blason des faulces amours*, in-4°, goth., sans indication de temps ni de lieu, Paris, in-16, sans date, et in-4°, 1493; Lyon, aussi in-4°, 1506; et à la suite, des *Quinze Joies du mariage*, La Haye, 1726 et 1734, in-12. III. Le *Contre-Blason des faulces amours*, intitulé le *Grant Blason d'amours spirituelles et divines, avec certain Epigramme et Servantoye d'honneur*, etc. Paris, sans date, in-8° et in-16, goth. IV. Le *Dialogue du Crucifix et du Pélerin*, composé en Hyérusalem, l'an 1486, etc., Paris, Guill. Eustache, 1521, in-8°. V. Le *Loyer des Folles amours*, et le *Triumphe des Muses contre amour*, à la suite des *Quinze Joies du mariage*, dans les deux éditions déjà citées. VI. Le *Passe-temps du Prieur de Bussy et de son frère le cordelier*, etc., Rouen, in-8°, sans date. VII. Le *Miroir des moines*, Rouen, *idem*. VIII. Le *Martyrologe des fausses langues, et le chapitre général d'icelles tenu au temple de Dauger, faits par couplets*, etc., Rouen, in-4°, sans date; et Paris, Lambert, 1493, in-4°. IX. Enfin, *Quatre Chants royaux*, qui se trouvent parmi les *Palinods, etc.*, imprimés in-4°, à Paris, à Rouen et à Caen, sans date.

ALEXIS DEL ARCO, peintre,

fut surnommé *el Soldillo de Pereda* (le Sourd de Péréda), parce qu'il était sourd-muet de naissance, et qu'Antoine de Péréda était son maître. Il était né à Madrid en 1625. Quoique dénué des moyens nécessaires à toute profession, il n'en fit pas moins des ouvrages dignes des plus grands maîtres de son temps. Il excellait surtout dans les portraits. Il peignait quelquefois des sujets d'histoire, mais il n'y réussissait pas aussi bien. Il règne un grand goût de dessin et une belle couleur dans ses ouvrages; on en admire surtout les belles compositions. Alexis mourut à Madrid, en 1700, à l'âge de 75 ans. On voit de lui, dans le cloître des Trinitaires de cette ville, une *Assomption* et une *Conception de la Vierge;* ces deux tableaux, peints dans sa première jeunesse, lui font honneur. Il a peint en entier la chapelle de Notre-Dame de la Novena, qui est dans la paroisse de Saint-Etienne, et qui appartient aux comédiens de Madrid. On voit aussi de lui une Sainte-Thérèse dans la chapelle *del Santo-Christo* de l'église de *San-Salvador* de la même ville.

ALEXIS ARISTENE, diacre de l'église de Constantinople, se trouva au concile de cette ville de l'an 1166. On a de lui des *Notes sur un recueil de canons*, qui sont imprimées dans les *Pandectes* des canons de Béveridge.

ALEXIUS (Gaspard), Grison d'origine, reçu bourgeois de Genève en 1598, y enseigna la théologie et la philosophie, et y mourut en 1626. On a de lui: *Dissertatio physica de mixturâ*, Genève, 1625, in-4°.

ALEYN (Charles), poète anglais, a laissé deux *Poèmes sur les batailles de Crécy et de Poitiers*, Londres, 1631. En 1638, il composa un autre ouvrage, aussi en vers, en l'honneur de Henri VII, intitulé: *Histoire du sage et bienheureux prince Henri VII.* En 1639, il publia l'*Histoire d'Euryale et de Lucrèce*. Ce n'est qu'une traduction d'Æneas Sylvius. Il paraît qu'il mourut en 1640; mais on n'a rien recueilli de sa vie, et aucun autre ouvrage de ce poète n'est parvenu à la connaissance des bibliographes.

ALEYRAC. *Voy.* DALEYRAC.

ALEZIO. *Voy.* ALESIO.

ALF (D. Samuel). Ce prévôt du chapitre de la cathédrale de Linkoping fut l'un des plus célèbres poètes latins de la Suède. Avec un caractère très-aimable, il était de la moralité la plus sévère. Il a donné dans la ville d'Upsal des cours particuliers de poésie et d'éloquence. Il mourut au mois de juin 1799.

ALFANI (Orazio di Paris), peintre de l'école romaine, né à Pérouse vers 1510, fut initié dans la peinture par son père Dominico di Paris. L'illustre Raphaël, son ami, fut aussi son modèle et son guide; et les bons ouvrages d'Alfani sont du nombre de ceux qui se rapprochent le plus des chefs-d'œuvre du prince de la peinture. Il fonda, en 1573, une Académie de dessin à Pérouse, et mourut dix ans après. Son tableau du *Mariage mystique de Sainte Catherine d'Alexandrie* se fait remarquer au Musée royal.

ALFARABIUS, philosophe musulman du 10e siècle, était un génie heureux, et l'un de ces hommes universels qui pénètrent dans toutes les sciences avec une égale facilité. Il ne s'en était pas tenu

à l'explication des rêveries de l'Alcoran ; il avait encore approfondi des arts plus utiles et plus intéressans. L'aventure qui lui arriva à la cour de Seïf-ed-Daulah, sultan de Syrie, fait connaître les talens singuliers de ce philosophe, si cette aventure n'est pas une fable. Il revenait du pèlerinage de la Mecque, lorsqu'il passa par la Syrie : le sultan était alors environné de savans, qui s'étaient rendus dans son palais pour discourir sur les sciences. On ouvrit la conférence. Le philosophe y disputa d'une manière si éloquente et si forte, qu'il réduisit tous les docteurs au silence. Le sultan, pour récréer l'assemblée, fit venir des musiciens; alors Alfarabius se joignit à eux, et pinça le luth avec tant de délicatesse, qu'il attira sur lui les yeux et l'admiration de tous ceux qui étaient présens. Le sultan l'ayant prié de donner quelque chose de sa composition, il tira de sa poche une pièce enjouée, la fit chanter, et l'accompagna avec tant de vérité et de vivacité, qu'il fit rire à l'excès tous les assistans : il en produisit une autre, si tendre et si touchante, qu'il les émut jusqu'aux larmes, et finit par une troisième qui parvint à les endormir tous. Cette variété de talens porta le sultan à l'engager à rester auprès de lui; il lui fit donner chaque jour quatre drachmes, jusqu'à sa mort, arrivée à Damas l'an 339 de l'hégire; d'autres disent qu'il s'en excusa, partit, et fut tué par des voleurs, dans un bois de la Syrie, l'an 954 de J.-C. Ce philosophe avait composé des ouvrages sur toutes les sciences; ils sont écrits en hébreu : ils se trouvent, dit-on, en grande partie dans la bibliothèque de Leyde.

ALFARO-Y-GAMON (Don Juan d'), né à Cordoue en 1640, eut pour premier maître Castillo. Il vint à Madrid en sortant de cette école, et trouva le moyen d'entrer dans celle du célèbre Vélasquez. Il fit de si grands progrès sous ce dernier, que ses portraits allaient quelquefois de pair avec ceux de ce maître. S'il quitta quelquefois la manière de Vélasquez, ce ne fut que pour suivre celle de Van Dyck, dont il était grand partisan. Vélasquez, étant premier peintre du roi d'Espagne, lui procura la facilité de travailler d'après les chefs-d'œuvre de l'art que renferment les différentes maisons royales de ce royaume. Alfaro s'attacha surtout aux beaux portraits du Titien, de Rubens, et de Van Dyck, dont il ne cessait d'admirer le coloris et la magie du clair-obscur. Il fit un petit voyage à Cordoue, à l'âge de 20 ans, et en revint après s'y être fait admirer par ses belles productions. Le portrait et la miniature ont été ses deux parties favorites, et celles où il a excellé. Alfaro fut, dès sa plus tendre jeunesse, accablé d'infirmités qui le privèrent des moyens de subvenir à ses dépenses ordinaires, ce qui le jeta dans une mélancolie qui l'enleva à l'âge de 40 ans, en 1680. On a de lui des manuscrits très-savans. Il a laissé beaucoup de remarques sur la vie du célèbre Vélasquez, et sur celles de Paul de Cespèdes et de Becerra. On voit à Cordoue son fameux tableau de l'*Incarnation*, dans un oratoire des carmélites déchaussées; à Madrid, un *Ange gardien*, dans une chapelle de l'église du collége impérial, et le portrait de *Don Pedro Calderon de la Barca*, qui est au-dessus du tombeau de ce sei-

gneur, dans la paroisse de San-Salvador. Ce dernier morceau est digne surtout d'attirer l'attention, puisqu'il représente l'un des plus fameux poètes dramatiques de l'Espagne.

ALFENUS (Publius-Varus), de Crémone, né vers l'an 754 de Rome, vivait du temps d'Auguste. L'opinion la plus commune, fondée sur un passage d'Horace, est qu'il était cordonnier, et que, poussé par son génie vers de plus grandes destinées, il jeta l'alène et le cuir, et s'appliqua de lui-même à l'étude des lois. D'autres combattent cette opinion, mais peu importe quelle fut sa naissance, il devint l'un des plus célèbres jurisconsultes de son temps. Le *Digeste* est son ouvrage. C'est un recueil de décisions, divisées en 40 livres, que les magistrats ont toujours consultés dans tous les temps. Il était tellement estimé à Rome, que ses funérailles furent célébrées aux dépens du public; et dans la Collection des médailles des empereurs romains, publiée par Le Vaillant, on trouve (pl. 6, fig. 1) celle d'Alfenus.

ALFERGAN (Ahmed-Ebn-Cotsair-Al-Farganensis ou Al-Fraganius), astronome arabe, florissait dans le 9e siècle, sous le califat d'Almamon. On a de lui une *Introduction à l'astronomie*, dont Albufarage fait un grand éloge. Golius la fit imprimer à Amsterdam en 1669, in-4°, avec des notes curieuses. Il a encore composé deux autres ouvrages, l'un sur les cadrans solaires, l'autre sur la construction de l'astrolabe et son usage.

ALFES ou ALPHES (Isaac), fameux rabbin, mort en 1103. On a de lui un abrégé du Talmud, intitulé *Siphra*, fort estimé des juifs. On en a fait un grand nombre d'éditions. La première et la plus rare, est celle de Constantinople, 1509. Sabioneta en a donné une autre à Venise, 1552; c'est une des plus complètes et des plus recherchées.

ALFIERI (Oger), d'Asti en Piémont, vivait au 13e siècle. Il a écrit une chronique de son pays, qui finit en l'année 1294. Il est vraisemblablement un des ancêtres du poète italien dont nous allons esquisser l'histoire.

ALFIERI (Victor), né à Asti, en Piémont, le 17 janvier 1749, d'Antoine Alfieri et de Monique Maillard de Tournon, veuve du marquis de Cacherano; mort le 8 octobre 1803, à 55 ans, d'une maladie produite par l'excès du travail; célèbre poète tragique. Le comte Alfieri fut abandonné de bonne heure à lui-même, et abusa de sa liberté, comme la plupart des hommes qui se sont trouvés dans la même situation. Une organisation violente, une ame emportée, un goût invincible pour l'indépendance, l'entraînèrent à beaucoup d'excès. Tous ses sentimens, toutes ses passions tinrent du délire. La manie des voyages et des chevaux occupa une grande partie de sa vie. Les femmes et la poésie s'en partagèrent le reste. Avec un cœur pur, il n'eut pas des mœurs irréprochables, et l'éclat de ses aventures romanesques avait précédé celui de ses succès littéraires. C'est à l'âge de 25 ans qu'il devina son génie. Ses premiers essais n'étaient pas de nature à en donner une grande idée aux autres. La *Cléopâtre* et les *Poètes* n'ont pas été dignes d'entrer dans la collection de ses œuvres. Mais

à compter de cette époque, il recommença toutes ses études avec un zèle inconcevable, se soumit aux travaux les plus rebutans de l'enfance, et prouva, par son exemple, ce qu'avait avancé le jeune Chatterton, qui serait peut-être devenu l'Alfieri de l'Angleterre : « Nous avons les bras assez longs, il ne faut que les étendre. » La tardive application d'Alfieri, et les progrès qu'elle lui a fait faire, sont un des phénomènes les plus remarquables de l'histoire littéraire. C'est avec la même patience, qu'âgé de plus de 45 ans, il commença l'étude du grec, qu'il finit par posséder très-bien. On verra dans les Mémoires de sa vie à quels étonnans procédés il eut recours pour acquérir la connaissance de cette langue; et son récit n'est pas un faible sujet d'encouragement et d'émulation pour les gens de lettres que les difficultés rebutent. La passion de la liberté avait été peut-être la plus vive d'Alfieri. Il lui avait consacré quelques-uns des premiers écrits de sa plume énergique. Au commencement de la révolution, ces ouvrages, redoutés du despotisme, furent souvent cités par des factieux qui ne connaissaient de la liberté que le nom. L'indignation que lui inspira l'abus qu'on faisait en France des plus nobles idées de l'homme, la douleur de voir sa divinité flétrie par des crimes sans exemples, et d'être calomnieusement associé à cette profanation, l'aigrirent contre la nation tout entière. « Il faut considérer Alfieri, dit un ami de ce grand homme, comme un amant passionné, à qui il est impossible d'être juste pour les ennemis de sa maîtresse. » Quoi qu'il en soit, des écrivains qui manquaient de logique ou qui manquaient de bonne foi, ont conclu, de l'emportement d'Alfieri contre la révolution française, qu'il avait renoncé, avant sa mort, à toutes ses idées libérales. C'est comme si on prétendait qu'un homme n'admire pas les chefs-d'œuvre de l'art chez les anciens, parce qu'il se déchaîne contre les barbares qui les ont mutilés. On lui a même prêté une abjuration qu'il n'a pas faite, mais à laquelle il avait d'ailleurs répondu d'avance, quand il s'écriait à la tête du livre *de la Tyrannie*, dans un de ses plus beaux sonnets, « qu'il désavouait tout ce que la langueur de la vieillesse pourrait lui faire dire de contraire, et que c'était-là les pensées de sa vigueur et de sa jeunesse. » Heureusement, il est mort dans toute sa force, et on n'a pas besoin de ce désaveu pour le justifier d'une apostasie indigne de lui. Au reste, la cause de la liberté civile pourrait se passer de l'appui d'Alfieri, qui était plus fait pour en peindre les avantages que pour les faire goûter. Son caractère indomptable et absolu fait présumer que ce fougueux adversaire de la tyrannie n'aurait été autre chose qu'un tyran. Ses ouvrages sont : 1. Dix-neuf tragédies : *Filippo, Polinice, Antigone, Virginia, Agamennone, Oreste, Rosmunda, Ottavia, Timoleone, Merope, Maria Stuarda, la Congiura de' Pazzi, don Garzia, Agide, Saül, Sofonisba, Bruto primo, Bruto secundo, Mirra.* Les tragédies d'Alfieri sont le premier de ses titres à la gloire. La conduite en est simple et antique, la marche presque toujours rapide et bien graduée, les caractères développés avec force, le

style plein, nerveux, soutenu. Personne n'a plus étudié qu'Alfieri, personne n'a mieux connu le mécanisme du vers tragique. Le sien se tient en quelque sorte debout, par la seule force de la pensée. On est étonné de ne rien trouver, dans une suite de pages, de cette mollesse qu'on reproche à la poésie italienne. L'étude du Dante, de Machiavel, parmi ses compatriotes; d'Amyot, de Montaigne, parmi les nôtres; de Tacite et de Salluste chez les anciens, avait donné au style de ce grand poète une vigueur pompeuse et sévère, que les autres tragiques de son pays n'ont point connue. Il serait aussi injuste de le comparer à Métastase, que de comparer Corneille à Quinault. Il a paru plusieurs critiques des tragédies d'Alfieri. La plus judicieuse et la plus décente était celle de Rénier Calsabigi, à laquelle il a répondu sur le même ton. Ces tragédies ont été traduites très-purement par M. Petitot, et imprimées à Paris en 1802, 4 vol. in-8°. II. *Della Tirannide, libri due.* — *La Virtù sconosciuta, dialogo.* III. *Del principe e delle lettere, libri tre.* IV. *L'Etruria vindicata, poema in quattro canti.* — *Sonetti.* V. *Versi di vario metro*, cinq grandes odes sur la *Révolution d'Amérique*. L'ode qu'il fit sur la prise de la Bastille, *Parigi sbastigliato*, prouve assez de quel œil il voyait cet événement. *Canzoni, Stanze, Epigrammi, Ode.* — *Panegirico di Trajano.* Ces différens ouvrages, dont l'édition originale est très-rare, ont été imprimés à Kehl, avec les beaux types de Baskerville. Le traité de la tyrannie est celui qui a le plus de réputation. Alfieri, qui vivait dans des temps plus faciles que Machiavel, et dont l'ame audacieuse ne pouvait se contraindre à aucun ménagement, a traité le même sujet que son illustre prédécesseur, sous une forme différente et analogue au tour de son esprit. *Le Prince* de Machiavel est une ironie sublime; *la Tyrannie* d'Alfieri est une imprécation véhémente. Machiavel sape le despotisme en feignant de le servir; Alfieri l'attaque à découvert. Le premier est un traître heureux; le second, un rebelle déclaré. Machiavel a sur Alfieri l'avantage de n'avoir point eu de modèle; Alfieri a sur tous ceux qui courront la même carrière, le mérite de la hardiesse et de la nouveauté. On a imprimé en 1802, chez Molini, une traduction incorrecte et languissante de ce livre original. L'ouvrage intitulé *Panégyrique de Trajan*, n'est point une traduction de Pline, comme on le croirait au premier abord. Alfieri a lutté avec Pline, et l'a fait avec succès. Ce que le Romain a de plus en élégance et en pureté, l'Italien le rachète à force d'éloquence et d'élévation. Enfin, Alfieri a laissé un grand nombre d'ouvrages posthumes. I. Cinq tragédies: *Abele*, intitulée *Tramélogedia*, *Alceste prima*, *Alceste secunda*, *i Persiani*, *il Filottete*. II. Six comédies: *l'Uno*, *i Pochi*, *il Troppo*, *tre Veleni rimesta avrai l'Antidoto*, *la Finestrina*, *il Divorzio*. III. Seize *Satires*. IV. Des *Traductions de Salluste*, *de Térence*, *de l'Enéide de Virgile*, *des Grenouilles d'Aristophane*. V. Plusieurs *Sonnets*. VI. Des *Mémoires de sa vie*, qui ont été traduits par un anonyme, et imprimés à Pa-

ris, chez Égron, en 1809, 2 vol in-8°. VII. Le *Miso-Gallo* (l'ennemi des Français), dont il est souvent parlé dans sa vie. On a publié, à Paris, une belle édition en 22 vol. des œuvres de Victor Alfieri, 1805-15. Les tragédies du même écrivain ont été publiées par Didot l'aîné, à Paris, 1788-89, en 6 vol. Il parut à Paris, en 1802, une traduction en français de l'ouvrage d'Alfieri sur la Tyrannie; mais cette traduction est devenue fort rare, parce qu'une grande partie de l'édition a été détruite en 1812, par ordre supérieur. Alfieri avait la voix extraordinairement forte. Il était d'une taille haute et noble, d'une figure distinguée, imposante, quoique son air fût habituellement dédaigneux et hautain; son front était grand et ouvert; ses cheveux épais et bien plantés, mais roux; les jambes longues et maigres. Ses derniers momens ont été racontés par son illustre ami l'abbé Valperga de Calusio, connu dans la république des lettres, et particulièrement en lexicologie, par le savant ouvrage qui a pour titre : *Dydimi litteraturæ copticæ rudimentum*, Parma, Bodoni, 1783, in-4°. Alfieri avait composé lui-même son épitaphe qui est ainsi conçue :

QUIESCIT. HIC. TANDEM.
VICTORIUS. ALFIERUS. ASTENSIS.
MUSARUM. ARDENTISSIMUS. CULTOR.
VERITATI. TANTUMMODO. OBNOXIUS.
DOMINANTIBUS. IDCIRCO. VIRIS.
PERÆQUE. AC. INSERVIENTIBUS. OMNIBUS.
INVISUS. MERITO.
MULTITUDINE.
EO. QUOD. NULLA. UNQUAM. GESSERIT.
PUBLICA. NEGOCIA.
IGNOTUS.
OPTIMIS. PERPAUCIS. ACCEPTUS.
NEMINI.
NISI. FORTASSE. SIBIMET. IPSI.
DESPECTUS.
VIXIT ANNOS.... MENSES.... DIES....
OBIIT DIE.. MENSIS....
ANNO. DOMINI M. D. CCC....

ALFINIUS. *Voyez* ALFENUS.

ALFONSE. *Voyez* ALPHONSE.

ALFORD (MICHEL), jésuite anglais, naquit à Londres en 1582. Il étudia en Espagne et à Louvain, fut pénitencier à Rome; et la société de Jésus l'envoya en mission en Angleterre, où il résida environ trente ans, retiré dans la province de Lancastre. Il reste de lui trois ouvrages importans: *Britannica illustrata*, et *Annales ecclesiastici Britannorum*, Liège, 1664, 2 vol. in-fol.; *Vie de Saint Winefried*, traduite du latin de Robert. L'auteur a suivi la méthode de Baronius. Ces Annales, fruit de bien des recherches, ont beaucoup servi au père Serein Cressy, bénédictin anglais, pour son Histoire ecclésiastique. La *Britannia illustrata*, Anvers, 1641, in-4°, est enrichie de dissertations sur la Pâque des Bretons, le Mariage des clercs, etc. Il mourut à Saint-Omer en 1652.

ALFRAGAN. *Voyez* ALFERGAN.

ALFRED, ÆLFRED ou ALFRID, surnommé LE GRAND, sixième roi d'Angleterre, de la dynastie Saxonne, monta sur le trône en 871, à l'âge de 23 ans. Il y était à peine assis, que les Danois vinrent fondre sur ses états. Alfred, qui avait déjà fait plusieurs fois éprouver sa valeur à ces redoutables ennemis, marcha contre eux, remporta d'abord quelques avantages; mais accablé par le nombre, il prit le parti de s'ensevelir dans une retraite inconnue, et d'y attendre le moment favorable de reparaître. Le comte Devon savait seul le secret d'Alfred, qui alla se cacher chez un pauvre pâtre, qu'il servit pen-

dant six mois. Au bout de ce temps, son fidèle serviteur lui fait savoir que la discorde règne parmi les Danois, et qu'il faut profiter de cette heureuse conjoncture pour les attaquer. Alfred endosse son habit de berger, prend une harpe, et s'avance vers le camp des Danois : son extérieur n'inspire aucune défiance ; ses chants et ses accords lui concilient l'amitié des chefs et des soldats. Il entend leurs projets, examine leurs positions, va rejoindre le comte de Devon, revient à la tête des troupes rassemblées par ce brave serviteur, attaque les Danois, pleins d'une perfide sécurité, les met en déroute, les poursuit dans toute l'étendue de ses états, ne leur donne pas un moment de repos, et parvient à la fin à les chasser entièrement de son territoire. Devenu paisible possesseur de son royaume ; il songea à rendre ses sujets heureux; il leur donna des lois sages et équitables, partagea son royaume en comtés, dont chacun contenait plusieurs centaines de familles; régla la discipline militaire, et fit succéder la politesse et les arts à la barbarie où avaient été plongés jusque-là les peuples de ces pays sauvages. Il est regardé par quelques écrivains comme le créateur du jury. Ce fut lui qui créa la marine d'Angleterre, devenue depuis si formidable. Il établit le commerce sur des bases solides et durables, fonda l'Université d'Oxford et sa bibliothèque. Doué d'un génie presque universel, il fut tour à tour cultivateur, géomètre, législateur, architecte, poète, historien, suivant que l'exigèrent le bonheur et l'utilité de ses sujets. Il voulait qu'ils pussent jouir tous du bienfait de l'instruction, et punissait les parens qui négligeaient d'envoyer leurs enfans aux écoles publiques. Voltaire disait en parlant de ce grand prince : « Je ne sais s'il y a jamais eu sur la terre un homme plus digne des respects de la postérité, qu'Alfred-le-Grand. » L'histoire, qui d'ailleurs ne lui reproche ni défaut, ni faiblesse, le met au premier rang des héros utiles au genre humain, qui, sans ces hommes extraordinaires, eût été toujours semblable aux bêtes farouches. » Le règne heureux de ce fondateur de la constitution anglaise, finit en 900. Quelques-uns des ouvrages littéraires de ce grand roi ont échappé à la barbarie des siècles. Voici ceux qui nous restent : I. Le corps de lois qu'il rédigea, publié en anglo-saxon, par Guillaume Lombard. Londres, 1568, in-4°. II. Une traduction de l'*Histoire ecclésiastique de Bède*; Cambridge, 1644, in-fol. III. Une traduction de l'*Histoire d'Orose*, Londres, 1773, in-8°. IV. *Epistola ad Vulfsigeum Episcopum*. V. *Boetii consolationis philosophicæ libri quinque, anglo-saxonice redditi ab Alfredo rege*, Oxford, 1698. VI. *Traduction de quelques psaumes*, publiée par Jean Spillmann, Londres, 1640, in-4°. VII. Son *Testament*, Oxford, 1807, in-4°. La *Vie* de cet illustre monarque a été écrite par Assérius. Comme il pourrait paraître étonnant qu'Alfred eût été aussi instruit que l'annoncent sa vie et ses ouvrages, il est important d'observer qu'il avait fait son éducation à Rome, sous la tutelle du pape Léon IV.

ALFRED II, l'un des descendans d'Alfred-le-Grand, est rangé par plusieurs historiens parmi les

rois d'Angleterre de la dynastie saxonne; mais on ne connait rien de positif sur la vie de ce prince. On croit que le fils et le petit-fils de Canut Ier étant morts sans enfans, vers l'an 1042, Alfred vint en Angleterre, avec une flotte nombreuse pour faire valoir ses droits à la couronne; mais l'ambitieux comte de Godwin, ministre du feu roi, qui s'était déjà fait régent du royaume, et avait fait placer sur le trône le faible Édouard, fit assassiner l'impétueux et entreprenant Alfred, dont il redoutait les talens et la sévérité.

ALFRED, surnommé *le Philosophe*, vécut dans le 13e siècle; il a laissé la traduction anglaise de *cinq des livres des Consolations de Boëce; quatre* des *Météores d'Aristote*, et un *sur les végétaux*. Il est à présumer que la *Traduction du Traité des Consolations* de Boëce, qu'on lui attribue, appartient à Alfred-le-Grand, et qu'il y a eu méprise de la part du biographe anglais.

ALGAGIDIN, arabe de naissance, vivait vers le 8e siècle. Après avoir établi parmi les mahométans une nouvelle secte, il imposa à ses nombreux partisans l'obligation de propager sa doctrine par le fer et le feu. C'est de là qu'il prit son nom, qui signifie, *Instigateur à l'observation de la loi*. Il fonda le royaume des Assassins.

ALGARDI (Alexandre), sculpteur et architecte, né à Bologne en 1593, eut Louis Carrache pour maître, l'Albane pour ami, ainsi que le Dominiquin, qui le produisit à Rome, où il mourut en 1654. L'église de Saint-Pierre du Vatican conserve de lui un bas-relief très-estimé, représentant *Saint Léon qui vient au-devant d'Attila*. Il y a quelques années qu'un imprudent a cassé un morceau de ce bas-relief, qui est trop bas et à la portée des personnes qui veulent y toucher. Cette sculpture est d'une grande beauté. On voit encore de lui à Bologne un excellent groupe de *la décollation de Saint Paul*. On lui doit *la statue de Saint Philippe de Néri*, placée dans la sacristie des Oratoriens de Rome, *toutes les fontaines et les ornemens de la célèbre Villa Pamfili; la façade de l'église Saint-Ignace; le grand autel de celle de Saint-Nicolas Tolentin*, qui est un chef-d'œuvre. Algari ressuscita la sculpture trop négligée jusqu'à lui, et devint le chef d'une école d'artistes renommés, qui mirent leur gloire à marcher sur ses traces. Il tient parmi les sculpteurs le rang qu'Albane tient parmi les peintres. Le pape Innocent XI fit donner à Algardi dix mille écus romains de son bas-relief de Saint Léon, et lui fit présent d'une chaîne d'or qu'il le pria de porter toute sa vie. L'épitaphe d'Algardi, qui se voit dans l'église de Saint-Jean et Pétrone, exagérée dans les expressions, porte en substance qu'il ne manque rien aux ouvrages de cet artiste que d'être anciens, pour être égalés à tout ce que l'antiquité nous a offert de plus parfait. Milizia a fait un grand éloge d'Algardi, dans ses *Memorie degli architetti*, Bassano, 1785.

ALGAROTTI (François), naquit à Venise, en 1712, d'un riche négociant. Après avoir fait ses premières études à Rome et dans sa patrie, il fut envoyé par ses parens à Bologne, où il étu-

dia pendant six ans, sous les meilleurs maîtres de l'université de cette ville, la philosophie, la géométrie, l'astronomie, la physique expérimentale, et l'anatomie. Il voyagea de bonne heure, autant par curiosité que par le desir de perfectionner ses talens. Il était encore fort jeune lorsqu'il vint, en 1733, à Paris, où il composa en italien la plus grande partie de son *Newtonianisme pour les Dames*, où il se proposait de mettre à la portée des dames et des gens du monde les découvertes et le système de Newton. Cet ouvrage, traduit en français par du Perron de Castera, n'a pas eu autant de succès que la *Pluralité des Mondes* de Fontenelle. Dans l'une et dans l'autre production, la raison se montre avec les graces de l'esprit; mais elle prend aussi quelquefois la parure d'une coquette. Les agrémens de l'auteur italien plurent moins que ceux du philosophe français, parce qu'il y avait moins de finesse et de délicatesse. Le jeune philosophe, après avoir fait un séjour assez long en France, passa en Angleterre, et de là en Allemagne. Les rois de Prusse et Pologne cherchèrent à se l'attacher par des honneurs et des bienfaits. Frédéric le fit chevalier de l'ordre du Mérite, lui donna le titre de comte, et le nomma son chambellan. Le roi de Pologne, auprès duquel il s'était fixé, l'honora du titre de conseiller intime pour les affaires de la guerre. Ayant quitté la cour de ce prince pour revoir sa patrie, la mort vint le frapper à Pise le 23 mai 1764. Il la reçut avec courage, et il s'érigea un mausolée, plutôt par goût pour les beaux-arts que par la manie d'illustrer sa mémoire. Il dicta lui-même son épitaphe : *Hic jacet* ALGAROTTUS, *sed non omnis.* C'était un des plus grands connaisseurs de l'Europe en peinture, en sculpture, en architecture. Il dessinait et gravait fort agréablement; il appelait ce genre de travail *mes jolis passe-temps.* On a de lui un *Traité sur les beaux-arts.* Algarotti a beaucoup contribué à corriger l'opéra italien. On a de lui des vers dans cette langue pleins d'images et de sentiment..... Le recueil de ses ouvrages a été publié en italien sous ce titre : *OEuvres du comte Algarotti, chambellan du roi de Prusse,* à Livourne, chez Marc Cotellini, 1763 à 1765, in-8°, 4 tom. Les deux premiers volumes de cette collection contiennent des *Dialogues sur la philosophie de Newton;* des *Essais sur la peinture, la musique, l'architecture;* une *Dissertation sur la nécessité d'écrire dans sa propre langue;* un *Essai sur la langue française;* un autre *Essai sur la rime;* un troisième *sur la durée des règnes des rois de Rome;* un quatrième *sur la journée de Zama;* un cinquième *sur l'empire des Incas;* un sixième *sur Descartes;* un septième *sur le commerce* forme le 3e volume. Divers morceaux, qui décèlent le littérateur et le philosophe, sont rassemblés dans le 4e volume. On a traduit en français ses différentes productions, à Berlin, 1772, 8 vol. in-8°. Ses œuvres ont été réimprimées à Venise en 17 vol. pareillement in-8°, 1791-94. Cette édition complète et soignée est ornée de vignettes, et de ce que nous appelons culs-de-lampe, dont le plus grand nombre est d'après les dessins de l'auteur.

Voici quels sont les ouvrages d'Algarotti, traduits en français, qui ont été imprimés à part : I. *Le Newtonianisme des Dames*, traduit par Duperron de Castera, 1752, 2 vol. in-12; *le Congrès de Cythère*, traduit par Duport du Tertre, 1749, in-12, et sous le titre *d'Assemblée de Cythère*, par mademoiselle Menon, 1748, in-12. III. *Essai sur l'opéra*, trad. par Chastellux, 1773, in-8°. IV. *Essai sur la peinture*, traduit par Pingeron, 1769, in-12. On y remarque presque toujours de l'esprit et de la profondeur ; mais on y désirerait quelquefois plus de naturel et de goût.

ALGASIE, dame gauloise, dans le 6e siècle, illustre par sa piété, était liée d'amitié avec Hédibie, autre dame gauloise. Saint Jérôme avait alors une grande réputation parmi les interprètes de la Bible : elles lui envoyèrent à Bethléem un jeune homme nommé Apodème, pour le consulter. Algasie lui fit onze questions sur divers endroits de l'Évangile et de Saint Paul; et Hédibie lui en proposa douze, qui roulaient toutes sur des endroits importans du nouveau Testament. On voit par là que ces deux femmes étudiaient l'Écriture Sainte avec beaucoup d'assiduité et de réflexion.

ALGAZELI, dont le nom est proprement ABOU HAMED MOHAMED IBN MOHAMMED AL GAZALI, philosophe arabe, né en 1061 ou 1065, à Thous, était fils d'un riche marchand. Il était docteur à la grande école de Bagdad, où il mourut en 1137, après avoir vécu plusieurs années en ermite à la Mecque, en Syrie et en Égypte. C'était un des auteurs arabes les plus savans et les plus féconds. Le nombre de ses écrits s'élève à près de 600 ; mais ils n'existent pour la plupart qu'en manuscrit. Son *Traité des Sciences religieuses* est très-célèbre en Orient, et a été commenté par plusieurs auteurs. On a publié à Cologne, 1508, in-4°, un de ses ouvrages sous le titre de *Philosophia et Logica Algazeli.* Quant à son ouvrage : *Destruction de tous les systèmes de philosophie*, nous n'en connaissons que des fragmens, insérés dans la réfutation d'Ibn Roschd (Averroës) : *Averrois liber subtilissimus, qui dicitur destructio destructionum philosophiæ Algazelis; transtulit Calo Calonymos*, Venet. 1527, in-fol. Une autre traduction, meilleure que la première, a été publiée par un anonyme. Venet. 1497. Après la mort d'Algazeli, on trouva dans ses papiers un ouvrage dans lequel il faisait la critique de quelques dogmes de la doctrine du prophète. L'ouvrage fut censuré, et toutes les copies qu'on en avait faites furent brûlées.

ALGER ou ALGERUS, pieux et savant prêtre liégeois, auteur d'un *Traité du Sacrement du Corps et du Sang de Notre Seigneur Jésus-Christ*, contre Bérenger. Erasme, admirateur de cet ouvrage, en publia une édition à Fribourg, en 1530. Il a été réimprimé à Louvain en 1561. Alger se retira à Cluny, et mourut vers 1121. On a en outre de lui : I. *Traité de la miséricorde et de la justice.* II. *Opuscule sur le libre arbitre.* On regrette ses *Lettres* et son *Histoire de l'Eglise de Liége*, qui ne nous sont pas parvenues.

ALGHISI-GALEAZZO, architecte et géomètre du 16e siècle, naquit à Carpi dans le Modénois,

Il devint architecte du duc de Ferrare, et s'attacha principalement à l'art des fortifications. Son ouvrage sur ce sujet, divisé en trois livres, fut imprimé à Venise, en 1570, avec un grand luxe typographique. Les ingénieurs modernes ont souvent puisé dans les idées d'Alghisi.

ALGHISI (Thomas), célèbre lithotomiste florentin; né en 1669, mort en 1713, en voulant tirer un coup de fusil. L'arme se brisa, lui emporta la main gauche, et il périt de cet accident, après avoir professé long-temps la chirurgie dans sa patrie. Il s'appliqua particulièrement à l'art d'extraire la pierre, et il fit cette opération avec succès à l'un des officiers du pape Clément XI. Il a publié les ouvrages suivans: I. *Lithotomia*, Florence, 1707; et Venise, 1708, in-4°. II. Une lettre curieuse à Valisnieri, *De' vermi usciti per la verga*, etc.

ALGHISI (Fulgence), naquit à Casal, dans le Montferrat, vers 1610; il entra dans la congrégation des Augustins de Lombardie, en devint vicaire-général, et mourut à Casal en 1684. Il avait fondé, bâti et enrichi la bibliothèque de son couvent. Il lui laissa de nombreux manuscrits, parmi lesquels on remarque l'*Histoire du Montferrat*, 2 vol. (*Voyez* Tiraboschi, hist. vol. VIII.)

ALGIERI (Pierre), était de Venise, et se rendit célèbre à Paris, par son talent à peindre la perspective et la décoration: il travailla long-temps pour l'Opéra. Son *Temple souterrain*, dans Zoroastre; les *Décorations* des Fées rivales; les *Ornemens* du grand escalier de la maison du Tiers, à la place Vendôme, lui acquirent surtout un grand nombre d'admirateurs. Il est mort en 1760.

ALGISI ou ALGHISI (D. Paris Francesco), célèbre compositeur italien, né vers 1666. Il se fit une grande réputation à Venise dès l'année 1690, par ses deux opéras, *L'Amor di Curzio per la patria*, et *Il Trionfo della continenza*. La dernière de ces pièces fut même reprise en 1691, ce qui était très-rare alors, et prouve combien ses ouvrages étaient goûtés. Il fut organiste de la cathédrale de Brescia, et mourut le 29 mars 1733, âgé de 70 ans.

ALHAZEN, auteur et astronome arabe, qui a composé, vers l'an 1100 de J.-C., un *Traité sur l'optique*, et d'autres ouvrages en latin, imprimés à Bâle en 1572, in-fol. Son *Traité des crépuscules* avait déjà été donné par Gérard de Crémone, en 1542. Sa doctrine est louée des savans, et a beaucoup servi à Képler.

ALI, cousin-germain et gendre de Mahomet, fut un de ses disciples les plus ardens. Il adopta le système de son apostolat sanguinaire. Lorsque ce faux prophète annonça à ses proches la religion qui lui était révélée, il leur demanda qui d'entre eux serait son visir; personne ne répondait. « C'est moi, lui dit-il, en lui prêtant serment de fidélité, c'est moi, prophète de Dieu, qui veux être ton visir: je casserai les dents, j'arracherai les yeux, je fendrai le ventre, et je romprai les jambes à ceux qui s'opposeront à toi. Ses services, sa bravoure et sa fidélité déterminèrent Mahomet à lui donner sa fille bien-aimée. Cet enthousiaste guerrier devait succéder au prophète; mais Abubéker ayant été élu calife, Ali se retira dans l'Arabie.

Son premier soin fut de faire un recueil de la doctrine de son beau-père, dans lequel il permettait beaucoup de choses que son rival avait proscrites. La douceur de sa morale disposa les esprits à lui donner le califat; et, après le massacre du calife Othman, Ali fut mis à sa place vers le milieu du 7e siècle. Les Egyptiens, les Mecquois et les Médinois le reconnurent; mais un parti contraire s'étant élevé contre lui, il fut assassiné d'un coup de sabre sur le crâne, au moment où il appelait le peuple à la prière dans la mosquée de Koufah, le 17 de ramadan 40 de l'hégire (24 janvier 661 de J.-C.) après avoir remporté quelques victoires. C'est un des martyrs du mahométisme. Son meurtrier s'était dévoué à la Mecque avec deux autres, pour assassiner les chefs de parti, Ali, Moavia et Amrou. Le premier coup porté au calife Ali ne fut pas mortel, mais le second le priva de la vie; il n'eut que le temps de dire: « Si je guéris, et que l'attentat d'Abdel Rahman, mon assassin, n'abrège ma vie que de quelques jours, je lui pardonne; mais si je meurs, prononcez l'arrêt de sa mort, afin que je puisse le citer au tribunal de Dieu. » Peu de temps après il expira, et son meurtrier périt dans les plus cruels tourmens. Ainsi mourut à l'âge de 63 ans, et après 4 ans de règne, un des plus célèbres héros de l'islamisme. On ignora long-temps le lieu où il avait été d'abord inhumé; ce ne fut que sous le calife Abas que ce secret fut découvert. Les écrivains arabes ont fait d'Ali le portrait le plus brillant. Le savant Raiske en a tracé un portrait non moins flatteur dans sa Dissertation *de principibus Mohammedanis, qui aut eruditione aut amore litterarum inclaruerunt*. Golius, dans son recueil d'apophtegmes arabes (Leyde, 1629), en a publié un assez grand nombre d'Ali. Il reste encore à recueillir plusieurs de ses *Harangues* ou fragmens de *Harangues*, qui existent en manuscrits dans quelques bibliothèques; mais les poésies publiées sous son nom sont évidemment supposées. Kuypers les donna à Leyde en 1745. *Ef Biblioth. critica*, de Hyttenbach et autres, tome 1er, p. 2. Quoiqu'il eût l'esprit orné, il était d'une crédulité imbécille, et la force des préjugés lui rendit toutes ses connaissances inutiles. Il n'estimait les richesses que pour les distribuer aux malheureux. Tant que Fatime, fille chérie du prophète Mahomet, vécut, il n'eut point d'autres femmes. Elle lui donna trois fils. Après sa mort, il usa du privilège de la polygamie, et eut de ses différens mariages quinze fils et dix-huit filles. Le respect qu'inspire sa mémoire est poussé jusqu'à l'idolâtrie. Quoique son tombeau, près de Cuffa, atteste qu'il a été sujet à la mort, ses partisans superstitieux sont persuadés qu'il n'a pas subi la commune loi. Ils publient qu'il reparaîtra bientôt sur la terre, accompagné d'Elie, pour extirper les vices et faire régner la justice. Les plus outrés de ses adorateurs sont les galaïtes qui, l'élevant au-dessus de la condition humaine, assurent qu'il participe à l'essence divine. Le juif Abdalla, déserteur de la foi de ses pères, fut le fondateur de cette secte extravagante. Il n'abordait jamais Ali sans lui dire, TU ES CELUI QUI EST; c'est-à-dire, *tu es Dieu*...... Les Persans suivent Ali, en maudis-

sant Abubéker, Omar et les autres interprètes de l'Alcoran.

ALI, roi de Maroc, fils de Yusef, lui succéda en 1110. Ce fut un prince très-obscur par ses actions et son mérite. Il négligea ses intérêts en Espagne, pour faire construire des édifices à Maroc. Il perdit la vie dans une bataille livrée en 1115 à Alphonse d'Aragon. Il aimait les sciences et les lettres.

ALI BEN ABBAS, c'est-à-dire fils d'Abbas, Persan surnommé *Magus*, pratiqua la médecine chez les Arabes au 10e siècle; il s'est rendu célèbre par son *Cours complet de médecine*, intitulé *Œuvre royale*. Ce cours fut un des principaux livres chez les Arabes jusqu'au milieu du 11e siècle. L'auteur y expose une théorie profonde et entièrement scientifique. Il existe de cet ouvrage une traduction latine faite par Steph. Antiochenus, sous le titre : *Almaleci; sive regalis dispositionis theoreticæ, libri decem, et Practicæ libri X, etc. Edid. Dominic, Cainalfelt*, Venetiis, 1492, in-fol.; et *Lugd.* (Lyon), 1523, in-4°.

ALI-BEY, chef des mamelouks du 18e siècle, originaire du Caucase, fut amené au Caire comme esclave à l'âge de 12 ou 14 ans. Sa pétulance et son intrépidité l'ayant fait distinguer dans cette milice, il fut mis au rang des 24 beys qui gouvernaient l'Egypte. Il fut exilé ensuite dans le Saïd, mais ses intrigues le firent rappeler et le portèrent au rang suprême. Ayant établi son autorité par son courage et par son adresse, il fit des règlemens utiles, contint les Arabes, disciplina les soldats, et encouragea le commerce et l'agriculture. Lorsque les Russes eurent déclaré la guerre à la Turquie, en 1768, Ali leva un corps de 12,000 hommes pour soutenir les armes du grand-seigneur. Cette levée fut mal interprétée par ses ennemis à la cour de Constantinople, qui ordonna de l'arrêter et de lui couper la tête. Ali, se voyant perdu, lève l'étendard de la révolte; il assemble les beys, fait déclarer l'indépendance de l'Egypte et renvoyer le pacha. Il porta la guerre en Syrie, prit Yaffa après 8 mois de siége, et remporta une grande victoire sur les Turcs près de Damas. Mais ayant été trahi par Mohammed son favori et son fils adoptif, il tomba dans une embuscade qui lui avait été préparée dans le désert qui sépare Gaza de l'Egypte. Il y fut pris et mené devant Mohammed, qui parut s'attendrir sur son sort, lui donna une tente magnifique, et s'appela mille fois son *esclave, baisant la poussière de ses pieds*. Mais le troisième jour ce spectacle se termina par la mort d'Ali-Bey, attribuée par les uns aux suites de ses blessures, et par les autres au poison. Ainsi finit la carrière de cet ambitieux, qui eut de grandes qualités, mais qui les souilla par le meurtre, la rapacité, le parjure et la trahison. Sa crédulité pour l'astrologie judiciaire détermina plus souvent ses actions que des motifs réfléchis. Volney lui reproche trois fautes qui l'empêchèrent de réaliser la grande révolution qu'il avait tentée en Égypte; 1° l'imprudente passion des conquêtes qui épuisa sans fruit ses revenus et ses forces. Au lieu de se borner à contenir les Égyptiens, il voulut soumettre l'Yémen, tous les ports de la mer Rouge et la Syrie; expéditions qui réussirent d'abord, mais qui furent bientôt infructueuses. 2° Le repos pré-

coce auquel il se livra : il ne faisait plus rien que par ses lieutenans ; et ce fut par son favori Aboudahah qu'il fit les conquêtes dont nous venons de parler. 3° Enfin les richesses excessives qu'il entassa sur la tête de ce perfide, qui en abusa pour faire révolter les peuples contre son bienfaiteur.

ALI-BEY ou **BEIGH**, interprète de la Porte dans le 17° siècle, savait 17 langues ; il mourut à Constantinople en 1675. Il était né Polonais et chrétien ; mais ayant été pris par les Tartares dans l'âge le plus tendre, il fut vendu aux Turcs qui l'élevèrent dans leur religion et dans le sérail. Il savait un grand nombre de langues, et l'on croit que ce fut lui qui fournit à Paul Richaut des mémoires pour son ouvrage intitulé : l'État présent de l'empire ottoman. Il eut des correspondances en Angleterre, et traduisit en turc la *Bible* et le *Catéchisme de l'église anglicane ;* il composa une *Grammaire* et un *Dictionnaire turcs,* qui sont restés manuscrits. Son desir secret de rentrer dans le sein de l'église ne put avoir d'exécution ; car il mourut en 1675, avant d'avoir trouvé les moyens de s'échapper. Son ouvrage principal est un *Traité de la liturgie des Turcs, de leur pèlerinage à la Mecque, de la circoncision, et de leur manière de soigner les malades.* Thomas Smith a publié ce traité en latin dans l'Appendix du monde littéraire d'Abraham Peristol, Oxford, 1691.

ALI, surnommé **COUMOURGI**, grand-visir sous Achmet III, dont il avait obtenu la faveur, fut le plus grand ennemi de Charles XII, roi de Suède, et le força à quitter le territoire ottoman. Il fut l'auteur de la guerre de 1716, contre l'Autriche, et perdit la bataille de Peterwaradin contre le prince Eugène. Il mourut deux jours après sa défaite à la suite des blessures qu'il avait reçues.

ALI-EFFENDI, né à Philippopolis en Bulgarie, sous le règne de Sélim Ier, est auteur de l'*Histoire des sultans Mahomet II, Bajazet II, Sélim* et *Soliman.* Cet ouvrage est estimé.

ALI-BASSA, l'un des plus grands capitaines de l'empire ottoman, se distingua tellement dans la guerre de Perse, que l'empereur Amurat IV lui donna une de ses sœurs en mariage. Il mourut en 1663, à 70 ans.

ALI-PACHA, capitan-pacha sous le règne de Selim II, au 16° siècle. Il ravagea les côtes de l'Adriatique, et fit trembler Venise. Ayant appris que la flotte des chrétiens, sous les ordres de don Juan d'Autriche était mouillée dans les eaux de Lepante, il résolut de l'attaquer, malgré l'avis de ses principaux capitaines qui n'y voyaient aucune nécessité. Il sortit du golfe avec toute sa flotte, forte de 280 galères, et livra la bataille navale la plus mémorable des temps modernes. Il balança long-temps la victoire par son intrépidité et sa bravoure. Les deux amiraux se battirent avec acharnement. Enfin la galère d'Ali fut emportée à l'abordage, il fut tué et sa tête arborée au haut d'un mât, comme le signal de la victoire. A cette vue les Turcs prirent la fuite, et leur perte fut immense. Presque toutes leurs galères furent prises, coulées à fond ou brûlées. Don Juan fit prisonniers les deux fils d'Ali, et les fit conduire à Rome, où l'un des deux mourut ; l'autre fut renvoyé à la princesse

sa mère, qui avait offert à don Juan des présens magnifiques, afin d'en obtenir la liberté de son fils.

ALIADEULET, prince d'Arménie, régnait en 1514. Malgré l'alliance qu'il avait contractée avec Sélim Ier, et sa promesse de lui donner des secours dans la guerre qu'il avait entreprise contre le sophi Schah Ismaël, il empêcha les convois d'arriver au camp ottoman. Mais il porta bientôt la peine de sa perfidie. Après la victoire de Schaldiran, Sélim porta la guerre dans ses états, le prit et l'envoya à la mort avec toute sa famille, après l'avoir accablé des plus sanglans reproches.

ALIAMET (Jacques), graveur, né à Abbeville en Picardie, en 1728, élève de Le Bas, fut agrégé à l'Académie royale de peinture en 1760. Il excellait dans le paysage, et mourut à Paris en 1788. Ses principaux ouvrages sont: I. Une *Ruine avec figures et animaux*, d'après Berghem. II. La *Vue de l'ancien port de Gênes* et le *Rachat de l'esclave*, d'après le même peintre. III. Le *Départ pour le sabbat* et *l'Arrivée au sabbat*, d'après David Téniers. IV. Les *Amusemens de l'hiver*, d'après Adrien Van-den-Velde. Aliamet a gravé aussi deux *Batailles de Chinois*, ouvrage composé de 16 planches.

ALIAMET (François-Germain), graveur, frère du précédent, vivait à Londres. On a de lui une *Adoration des bergers*, d'après Carrache; une *Circoncision*, d'après Le Guide; la *Réprimande faite par Canut à ses courtisans;* La *Reddition de Calais à Edouard III*, et plusieurs autres sujets d'après divers peintres anglais, etc. On ignore l'époque de sa mort.

ALIBRAI. *Voy.* Dalibrai.

ALIBRANDO (François), jurisconsulte sicilien du 17e siècle, écrivit plusieurs ouvrages sur les lois. Les recueils de l'académie *della Fucina* contiennent quelques poésies de sa façon.

ALIDOSIO II (d'Imola), descendant d'Alidosio Ier, qui vivait en 1207, s'empara, en 1292, du gouvernement d'Imola, où son oncle Petro Pagano, avait tenté, mais en vain, d'établir son autorité en 1272; sa postérité s'y maintint jusqu'en 1424. Elle fut dépossédée de la souveraineté par Philippe-Marie Visconti, duc de Milan, qui se rendit maître de la personne de Louis Alidosio, alors cinquième seigneur d'Imola, et le força d'entrer dans un couvent de bénédictins.

ALIGHIERI (Dante). *Voyez* Dante.

ALIGHIERI (Jean), vivait à peu près vers 1180. On ne sait pas de quel ordre il était. Il peignait la miniature dans ce temps où l'art de la peinture était encore ou perdu ou inconnu. Il reste de lui, dans la bibliothèque des carmes de Ferrare, un ancien manuscrit de l'*Enéide de Virgile, avec des vignettes et des planches d'un travail très-fini*, représentant les traits principaux du poëme. (*Voy.* Pitt. et sculp. Ferrar. vol. 1, p. 5, 1781.)

ALIGNAN (Benoit), évêque de Marseille, né à la fin du 12e siècle, à Alignan-*du-vent*, et issu d'une famille noble, fut élevé chez les bénédictins, et prit l'habit de cet ordre. En 1224, il était abbé de la Grasse. Il rendit à Louis VIII d'importans services, dans la guerre contre les Albigeois, en contribuant à lui soumettre Béziers et Carcassonne. En 1229, il fut

fut évêque de Marseille; dès l'année 1226, il avait été chargé par le pape, de la réforme des bénédictins, dans le Languedoc. Quelques difficultés qu'il eut avec ses diocésains, et le goût des voyages d'Orient, qui prévalait alors, l'engagèrent à s'éloigner. Il partit pour la Palestine en 1239, avec Thibauld, comte de Champagne et roi de Navarre; et ne revint dans son diocèse qu'en 1242. Il assista au concile de Lyon, sous Célestin IV, en 1245. Divers empêchemens ne lui permirent pas d'accompagner Saint Louis, lorsqu'il partit, en 1248, pour sa première croisade; mais il retourna en Palestine en 1260. Les affaires des croisés se trouvaient alors dans une si triste situation, qu'Alexandre IV, qui occupait le trône pontifical, chargea Alignan de prêcher une nouvelle croisade. Cette expédition ne fut pas plus heureuse que celle qui l'avait précédée, mais Alignan n'eut pas la douleur d'en être le témoin. Il mourut en 1268, après s'être démis de son évêché. Il est auteur d'un *Traité de Théologie*, qu'il avait commencé en Syrie, et qu'il dédia au pape Alexandre IV. On trouve dans un manuscrit de la bibliothèque du Roi, une *Lettre* d'Alignan au pape Innocent IV, *De rebus in Terra Sancta gestis.*

ALIGRE (Etienne d'), chancelier de France, naquit à Chartres d'une ancienne famille, dont était le baron de La Brosse, son grand-oncle, qui servait sous François Ier à la bataille de Pavie. Son mérite lui ayant procuré les places d'intendant de Charles de Bourbon, comte de Soissons, et de tuteur du comte son fils, il obtint, par la protection de ce seigneur, l'entrée au conseil. Son caractère, son application et sa probité le firent aimer et estimer. Le marquis de La Vieuville, alors ministre d'état, lui procura les sceaux en janvier 1624, et le titre de chancelier à la fin de la même année, après la mort de Sillery. D'Aligre vivait dans une cour orageuse. Il perdit les sceaux en 1626. Cette disgrace vint, dit-on, de ce que Gaston d'Orléans lui ayant demandé d'un ton menaçant, qui avait conseillé l'emprisonnement du maréchal d'Ornano, son gouverneur et son ami, le magistrat épouvanté lui répondit « qu'il n'en savait rien, et qu'il n'était pas au conseil lorsqu'on en avait parlé. » Cette réponse pusillanime pour un chancelier, qui eût dû, comme chef du conseil, dire au duc avec fermeté, que le roi avait fait cet acte d'autorité pour de très-bonnes raisons, piqua beaucoup le cardinal de Richelieu. D'Aligre fut obligé de se retirer dans sa terre de la Rivière au Perche, où il finit ses jours le 11 décembre 1635, à 76 ans.... Son fils, Etienne d'Aligre, fit la même fortune que lui, et n'éprouva pas la même disgrace. Il devint conseiller au grand conseil, intendant de justice en Languedoc et en Normandie, ambassadeur à Venise, directeur des finances, doyen des conseillers d'état, garde des sceaux en 1672, et chancelier deux ans après. Il mourut le 25 octobre 1677, à 85 ans, avec la réputation d'un magistrat intègre et éclairé.

ALIGRE (Etienne-François d'), chevalier, commandeur des ordres du roi, premier président au parlement de Paris, depuis le 12 novembre 1768 jusqu'au 12 septembre 1788, qu'il eut pour successeur d'Ormesson de Noyseau. Pendant les années 1787 et 1788,

qui précédèrent la convocation des États-généraux, il fit, à la tête de son corps, plusieurs remontrances contre les impôts et les plans du ministère, et invoqua la formation des États-généraux, comme ayant seuls le droit de voter l'impôt. Au moment où le ministre Necker avait le plus de crédit sur le roi et sur le peuple, il supplia ce prince de lui accorder une audience avec ce ministre; elle lui fut accordée, et il y lut un Mémoire dans lequel étaient tracés et prévus les dangers qui menaçaient, et qui depuis ont accablé le monarque. Après cette lecture, il donna sa démission, qui fut acceptée. Il émigra en 1790, passa en Angleterre, et mourut à Brunswick en 1798, riche de quatre millions et demi qu'il avait placés sur la banque de Londres, et qu'il avait amassés par l'avarice la plus sordide. On assure qu'il aima mieux se laisser mourir que de consentir aux dépenses des remèdes qu'exigeait sa maladie.

ALIGRE (..... D'). Cette dame, sur la personne de laquelle les biographes n'ont donné aucuns renseignemens, paraît avoir vécu vers la fin du 17ᵉ siècle et le commencement du 18ᵉ. C'est du moins dans les recueils de cette époque que l'on trouve quelques poésies de sa composition, qui prouvent qu'elle écrivait dans ce genre avec délicatesse et facilité. On en peut juger entre autres par un *Dialogue sur l'Amour*, inséré dans le *Nouveau choix de pièces de poésie*, La Haye, 1715, 1 v. in-8ᵒ.

ALIMENIS (MATTH. CAMPAN D'). *V.* CAMPANI-ALIMENIS (Matthieu).

ALIOT (N.), avocat au parlement de Paris, où il est mort en 1761. Cet auteur n'est connu que par une comédie en un acte et en vers, intitulée : *Le Muet par amour*, qui fut représentée sur le théâtre français le 20 octobre 1751. Comme elle n'eut aucun succès, il la retira dès la première représentation, et ne l'a jamais fait imprimer.

ALIPE. *Voyez* ALYPIUS.

ALIPANDRE, historien, né à Syracuse, a écrit une *Histoire romaine* en six livres, qui s'est perdue. On ignore le temps où il a vécu.

ALIPRANDI (BUONAMENTE), né à Mantoue, a écrit en vers italiens l'histoire de Monza, dont sa famille était originaire. Elle se recommande plutôt par l'exactitude dans le récit des événemens que par le style.

ALISSANT DE LA TOUR, née à Paris dans le 18ᵉ siècle, y épousa un payeur des rentes de l'hôtel-de-ville de Paris. Elle a fait imprimer, dans les recueils périodiques, des *Épîtres* au chanteur Jélyotte et à la célèbre actrice Dumesnil. On y trouve du feu et de l'esprit.

ALIX DE CHAMPAGNE, 4ᵐᵉ fille de Thibaud IV, comte de Champagne, embellit la cour de son père par ses graces, ses talens et la douceur de son caractère. Plusieurs princes avaient sollicité leur union avec elle, lorsque Louis VII, roi de France, ayant perdu, en 1160, Constance de Castille, sa seconde femme, demanda Alix, et l'obtint. Il s'unit même, par un triple mariage au comte de Champagne ; car il accorda les deux princesses qu'il avait eues du premier lit aux deux fils aînés du Comte. Alix accoucha, après quatre ans de mariage, le 22 août 1165, d'un fils qui fut Philippe-Auguste, surnommé d'abord Dieudonné, parce que les peuples l'a-

vaient obtenu du ciel par leurs prières. A la mort de Louis-le-Jeune, Alix réclama la régence. Elle lui appartenait de droit et par le testament du roi; mais Philippe son fils, qui venait d'épouser Isabelle de Hainaut, fille du comte de Flandre, se réunit à son beau-père pour la lui disputer. Henri II, roi d'Angleterre, prit parti pour la reine-mère, et, par une transaction, il fut arrêté qu'on lui restituerait sa dot, et que son fils lui payerait en sus 7 liv. parisis par jour pour son entretien. Philippe, qui craignait de voir augmenter la puissance des comtes de Flandres, consentit volontiers à ce traité, et dissipa, par ce moyen, les mécontens, dont le nombre se grossissait de jour en jour: ce fut ainsi qu'il tira parti de la jalousie qui divisait les maisons de Champagne et de Flandre, pour se soustraire à leur domination. Depuis, la confiance se rétablit tellement entre Philippe et sa mère, qu'ayant résolu, en 1190, de faire le voyage de la Terre-Sainte, il assembla les barons du royaume, et de leur avis, fit nommer Alix tutrice de l'héritier du trône et régente de France. Alix fit bénir son autorité au peuple, et respecter ses droits au dehors. L'évêque de Dôle ayant prétendu ne point dépendre de l'archevêque de Tours, écrivit au pape, qui parut d'abord soutenir sa prétention; mais Alix s'y opposa, en observant avec fermeté au pontife que c'était au roi son fils, lorsqu'il serait de retour, à décider de la contestation entre les deux prélats, sans qu'ils eussent recours pour cet objet à une puissance étrangère. La lettre d'Alix portait : Qu'abuser de l'absence d'un monarque à qui la piété avait fait abandonner ses états, pour y répandre le trouble, c'était violer l'obéissance qui lui était due. « Chargée du soin du royaume, je dois, ajouta-t-elle, pourvoir à sa tranquillité, et j'empêcherai toute innovation. » Cette fermeté imposa à la cour de Rome, qui crut plus convenable d'attendre le retour de Philippe, et de lui renvoyer le jugement de l'affaire. Alix mourut à Paris, le 4 juin 1206, avec la réputation d'une reine éclairée, bienfaisante et vertueuse. Elle avait son tombeau dans l'abbaye de Pontigny, fondée par son père. Cette reine eut de Louis VII deux filles, Alix de France, qui fut fiancée à Richard d'Angleterre, comte de Poitou; mais le 20 août 1195, elle épousa Guillaume II, comte de Ponthieu. La seconde, appelée aussi Alix de France, fut mariée à Thibaud, comte de Blois. L'histoire fait mention de plusieurs autres princesses sous le nom d'ALIX. L'une, fille de Henri-le-Jeune, comte de Champagne, devint reine de Chypre. Ayant épousé Hugues de Lusignan, et ensuite Bohémond IV, prince d'Antioche, elle mourut en 1246. — Une autre épousa Bertrand, comte de Toulouse. — Une autre fit le voyage de la Terre-Sainte avec Jean de Châtillon, comte de Blois, son époux. — Une autre encore, héritière de Bretagne, fut mariée à Pierre de Dreux, dit Mauclerc.

ALIX (Pierre), né à Dôle, en 1600, chanoine à Besançon, abbé de Saint-Paul en 1632, soutint avec fermeté les droits du chapitre métropolitain de cette ville. On lui doit à ce sujet un traité intitulé: *Pro capitulo imperiali Bisuntino, super jure eligendi suos archiepiscopos ac decanos commentarius*, Vesoul, 1672,

in-4°, de 143 p.; à la suite de cet écrit en est un autre de 20 p., sous ce titre: *Refutatio scripti Româ nuper transmissi contra jura capituli*, etc. L'auteur y relève quelques entreprises de la cour de Rome, ce qui lui attira une censure de la part du P. Dominique Vernerey, inquisiteur de Besançon; mais il lui répondit par un petit traité intitulé: *L'éponge pour effacer la censure du Père Vernerey*. Il est aussi l'auteur de l'ouvrage suivant: *Synopsis rerum gestarum circà decanatum majorem Ecclesiæ metropolitanæ Bisuntinæ, ab anno* 1661 *ad annum* 2667, in-4°. Le P. Lelong lui attribue une histoire de Saint Paul. Alix mourut en 1676.

ALIX (Jean), graveur, né à Paris en 1615, élève de Champagne. Il ne gravait que pour son amusement. On a de lui une *Sainte Famille* d'après Raphaël.

ALIX. *Voyez* Allix.

ALIX de Savoie. *Voy.* Adélaïde.

ALIX Vergy. *Voy.* Vergy.

ALIZERIAB, fameux musicien arabe, florissait dans le 9e siècle, et forma à Cordoue une célèbre école de musique dont les élèves ont fait les délices de toute l'Asie. Moussali que son talent rendit le favori d'Haroun al-Raschild, se distingua dans ce nombre.

ALKMADE (Corneille Van), antiquaire hollandais, a laissé dans sa langue maternelle, un grand nombre d'ouvrages qui font foi de ses connaissances et de son assiduité au travail; il est mort à Rotterdam en 1737, âgé de 83 ans. Voici la note de ses principaux ouvrages: I. *Traité sur les anciens tournois* (over't Kamprecht), 1699, in-8°, la 3e édition enrichie par son gendre, P. Vander Schelling, est de 1740. II. Une édition de la *Chronique rimée* de *Mélis Stoke*. (*V.* Mélis, 1699, in-fol.) III. *Monnaies des comtes de Hollande*, etc. Delft, 1700, in-fol. IV. *Des cérémonies pratiquées dans les inhumations, et du blason*, 1713, in-8°. V. *Des cérémonies pratiquées dans les repas*, 3 vol. in-8°; l'exécution en est principalement due à Van der Schelling. VI. Un *Journal* contemporain de ce qui s'est passé à Rotterdam dans la guerre intestine des Hoëck et des Cabilliaux, en 1488 et 1489, avec des pièces relatives, 1 vol. in-8°. VII. *Description de la ville de la Brille et du pays de Voorn*, publiée par Van der Schelling, 2 vol. in-fol., 1729.

ALKENDI. *Voy.* Alcendi.

ALKMAR (Henri d'), poète du 15e siècle, n'est point traducteur de la *Fable du Renard*, poème composé en vieux français, en 1290, par Jaquemars Giellée, de Lille en Flandre. Mais il a pris ce roman fabuleux pour le sujet de ses poésies. Gœthe, un des premiers poètes d'Allemagne, a refondu cet ouvrage et l'a publié en vers hexamètres. C'est une satire où les gens d'église entr'autres ne sont pas épargnés. La plupart des défauts des hommes y sont représentés sous l'image des animaux, et surtout sous celle du renard. Cet ouvrage, écrit avec naïveté, a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Le savant Gottsched en a donné une belle édition en allemand, enrichie de figures et de quelques dissertations préliminaires. Le nom de Henri d'Alkmar est le masque de Nicolas Baumau, juris-

consulte de Juliers, comme on le voit dans un Mémoire de ses descendans, inséré par Busching, vers 1784, dans son *Magasin pour l'histoire de la géographie des temps modernes.*

ALL (Joseph), naquit à Ashby, dans le comté de Leicester, le 1er juillet 1579. Il fit ses études à Cambridge, et fut successivement professeur de rhétorique, doyen de Worcester, évêque d'Exeter, et enfin évêque de Norwich. Il voyagea en France et en Hollande, vécut jusqu'aux guerres civiles sous Charles I, et fut alors exposé à de grands malheurs, emprisonné et dépouillé de ses biens. Il composa un *Traité contre les Voyages;* un ouvrage très-ingénieux sur *les mœurs des nations*, intitulé *Mundus alter*, et d'autres œuvres qui lui méritèrent le nom de *Sénèque anglais*. La plus grande partie de ses ouvrages ont été traduits en français, et quelques-uns en italien.

ALLACCI (Léon), l'un des plus savans littérateurs du 17e siècle, né dans l'île de Chio. Après lui avoir confié différentes missions littéraires en Allemagne, le pape le nomma bibliothécaire du Vatican. Il mourut en janvier 1669, à l'âge de 83 ans. C'était un savant laborieux et infatigable, et très-instruit en tout genre d'érudition. On assure qu'il se servit pendant quarante ans de la même plume, et que l'ayant perdue, il fut près d'en pleurer de chagrin. Il écrivait si vite, qu'il copia en une nuit, *Diarium romanorum pontificum*. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, la plupart de théologie. Les plus remarquables sont : I. *De ecclesiæ occidentalis et orientalis perpetuâ confessione*, Cologne, 1648, in-4°. II. *De utriusque ecclesiæ in dogmate de purgatorio consensione*, Rome, 1655, in-8°. III. *De libris ecclesiasticis Græcorum recentioribus*, Paris, 1645, in-8°. IV. *De templis Græcorum recentioribus*, Cologne, 1645, in-8°. V. *Græciæ orthodoxæ scriptores*, Rome, 1652 et 1657, 2 vol. in-4°. VI. *Philo Byzantinus de septem orbis spectaculis gr. et lat. cum notis*, Rome, 1640, in-8°. VII. *Eustathius, episcopus Antiochenus in exahemeron*, etc., Lyon, 1629, in-4°. VIII. *Symmiha, sive opusculorum Græcorum ac Latinorum vetustiorum ac recentiorum libri duo*, Cologne, 1653, in-fol. IX. *De mensurâ temporum antiquorum et præcipuè Græcorum*, Cologne, 1645, in-8°. X. *Concordia nationum christianarum, Asiæ, Africæ et Europæ, in fide catholica*. XI. *De octavâ synodo Photii*, Rome, 1662. XII. *De patriâ Homeri*, Lugduni, 1640, in-8°. XIII. *Apes urbanæ*, Rome, 1633, in-8°. XIV. En italien. *La Dramaturgia* ou *Catalogue alphabétique de tous les ouvrages dramatiques italiens, publiés jusqu'en l'année* 1755. XV. *Poeti antichi raccolti da Codici manoscritti della Biblioteca Vaticana e Barberina*, Naples, 1661, in-8°, rare.

ALLADE, roi des Latins, fut surnommé *le Sacrilége*, à cause de ses impiétés. On dit qu'il contrefaisait le tonnerre avec des machines de son invention, et qu'il périt par le feu du ciel vers l'an 885 avant J.-C. Il renouvela le crime et le châtiment que présente la fable de Salmonée, dont il est question au 6e livre de l'Énéide.

ALLAINVAL (l'abbé LÉONOR-JEAN-CHRISTINE SOULAS D'), né à Chartres, mort à l'Hôtel-Dieu de Paris, le 2 mai 1753, dans la même misère où il avait vécu. On dit qu'il n'avait souvent d'autre asile la nuit, que ces chaises à porteurs qu'on voyait alors au coin des rues ; il donna au théâtre français *la Fausse Comtesse, le Mari curieux*, et quelques autres comédies qui eurent un succès médiocre. Il fut plus heureux au théâtre italien, où il fit jouer *le Tour de Carnaval, l'Hiver et l'Embarras des richesses.* Cette dernière pièce se joue encore quelquefois ; elle est en trois actes, et a été imprimée à Paris, chez Briasson, en 1725. Son *École des bourgeois* rappelle souvent ce bon comique qui caractérise les pièces de Molière. Ces deux dernières pièces sont les meilleures. D'Allainval est aussi auteur de *la Fée Marotte*, donnée à l'Opéra-comique, et où l'on applaudit quelques couplets naturels et ingénieux. Le vaudeville de la fin, sur *la Sagesse d'aujourd'hui*, réussit surtout, et a été inséré dans le Dictionnaire des théâtres. On a encore de lui : I. *Ana*, ou *les Bigarrures calotines*, Paris, 1732 en 1733. II. *Lettres à Milord****, au sujet de Baron et de la demoiselle Le Couvreur. III. *Almanach astronomique, géographique, et qui plus est, véritable; et Anecdotes de Russie sous Pierre Ier*, 1745, in-12. IV. *Lettres du cardinal Mazarin*, nouvelle édition, Amsterdam, 1745, 2 vol. in-12. V. *Éloge de Car*, Paris, 1731, in-12. VI. *Connaissance de la mythologie*, 1762, in-12. Ce dernier ouvrage est assez bon; mais il n'en fut que l'éditeur. Il est du Père Rigord, jésuite. Il y a fait des additions.

ALLAIS (DENIS VAIRASSE D'), ainsi nommé de la ville d'Alais en Languedoc, où il naquit, passa en Angleterre dans sa jeunesse. Il se trouva, en 1665, sur la flotte commandée par le duc d'Yorck. Il revint en France, où il enseigna l'anglais et le français. Ses ouvrages sont : I. Une *Grammaire française méthodique*, 1681, in-12. II. Un *Abrégé* de cette grammaire en anglais, 1683, in-12. III. L'*Histoire des Sévarambes*, ouvrage divisé en deux parties générales : la première imprimée en 1677, en 2 v. in-12; la seconde en 1678 et 79, en 3 v. in-12. Il fut réimprimé en 1716 à Amsterdam, en 2 vol. in-12, petit caractère. C'est un roman politique qu'on a cru dangereux, et qui, en beaucoup d'endroits, n'est que ridicule. On a encore d'Allais d'autres ouvrages peu estimés. Cet écrivain avait un esprit inquiet et frondeur.

ALLAIS DE BEAULIEU. *Voyez* BEAULIEU.

ALLALEONA. *Voy.* ALALÉONA.

ALLAM (ANDRÉ), né à Garsingdon, dans le comté d'Oxford, en 1655. C'était un homme distingué par ses vertus, sobre, modéré et d'une modestie exemplaire. Il possédait parfaitement les matières de controverse; il connaissait le monde et les livres, et il ne lui manqua que quelques années de vie et d'expérience pour être un savant consommé. Il mourut de la petite vérole, à l'âge de 30 ans, le 17 juin 1685. Il est auteur des ouvrages suivans : I. La *savante Préface* à la tête de la pièce intitulée : *The Epistle congratulatory of Lysimachus Nicanor*, etc. *to the convenanter of Scotland, etc.* Oxon, 1648. II.

Une *Préface* à la tête de l'ouvrage du docteur Cosin, qui a pour titre : *Ecclesiæ anglicanæ politica in tabulas digesta*, Oxon, 1684, in-fol. III. Traduction en anglais de la *Vie d'Iphicrate*, in-8°. IV. Il aida Wood dans la composition de son ouvrage intitulé : *Athenæ Oxonienses*, ou *Histoire des Savans d'Oxford*, Londres, 1687. Il travaillait à un ouvrage important, intitulé : *Notitia ecclesiæ anglicanæ*, lorsque la mort l'enleva. Il composa encore plusieurs ouvrages polémiques, et fit des additions et des corrections à ceux de plusieurs auteurs de son temps.

ALLAMAND (Jean-Nicolas-Sébastien), né à Lausanne en 1716, fut long-temps professeur de philosophie et d'histoire naturelle dans l'université de la ville de Leyde, où il mourut le 2 mars 1787. Il avait formé un riche cabinet de physique et d'histoire naturelle, qu'il se faisait un plaisir de montrer aux étrangers, et qu'il légua, en mourant, à l'université de Leyde. Allamand a traduit de différentes langues plusieurs ouvrages sur la physique et sur l'histoire naturelle, entre autres quelques-uns de ceux de S'Gravesande. Il rendit un véritable service à la république des lettres, en publiant le *Dictionnaire historique et critique* de Prosper Marchand, La Haye, 1758 et 1759, 2 v. in-fol.

ALLAMAND, ministre à Bex, dans le pays de Vaud, embrassait tous les genres de savoir; mais il cultivait particulièrement la philosophie. Ce savant homme vécut et mourut dans l'obscurité. On ne connaît qu'un seul de ses ouvrages : c'est une *Lettre anonyme sur les assemblées des religionnaires en Languedoc*, écrite à un gentilhomme de cette province, Rotterdam (France), 1745, in-4°, réimprimée en 1747, dans la seconde édition de l'ouvrage d'Armand de la Chapelle, contre cette même lettre. Gibbon regarde Allamand comme le plus raisonnable des théologiens. — Il y a eu un professeur de Lausanne du même nom, auquel on doit les deux ouvrages suivans : *Pensées antiphilosophiques*, La Haye 1751, in-12; *Anti-Bernier, ou nouveau Dictionnaire de théologie*, Genève, 1770, 2 v. in-8°.

ALLANUS, Anglais, fit imprimer à Anvers, en 1611, un livre intitulé: *De officio viri boni*; c'est un poème en mauvais vers latins. Un autre ouvrage du même auteur, qui est devenu très-rare, a pour titre : *De planctu naturæ contrà sodomitas*.

ALLARD (Guy), avocat au conseil du roi, président de l'élection de Grenoble, auteur de plusieurs ouvrages sur l'*Histoire générale et particulière du Dauphiné*, mourut en 1715, âgé d'environ 70 ans. Ses ouvrages sont estimés par les familles de cette province, qui lui ont fourni des généalogies; et les curieux recherchent son *Nobiliaire du Dauphiné, avec les armoiries*, Grenoble, 1714, in-12. Ce livre n'est pas commun, non plus que son *Histoire des maisons dauphinoises*, 1672, 1682, 4 vol. in-4°. Voici la notice de ses ouvrages imprimés : I. *Zizime*, nouvelle historique, 1673, 1712, 1724, in-12. II. *Eloges de Des Adrets, Dupuy-Montbrun, Calignon*, 1675, in-12. III. *Les Aïeules de madame de Bourgogne*, 1677, in-12. IV. *Bibliothèque du Dauphiné*, 1680, pet. in-12. V. *Les inscriptions de Grenoble*, 1683, in-4°. VI. *La vie de Humbert II*, 1688. VII. *Les Présidens*

uniques et les premiers Présidens au parlement du Dauphiné, 1695. VIII. *Recueil de lettres*, 1695. IX. *Nobiliaire du Dauphiné*, 1671, in-12, 1696. X. *Généalogie de la famille Simiane*, 1697. XI. *Histoire généalogique du Dauphiné*, 4 v. in-4°, 1697. XII. *Etat politique de Grenoble*, 1698, in-12. XIII. *Les gouverneurs et lieutenans au Gouvernement du Dauphiné*, 1704, in-12. *Voyez* CALIGNON et HUGUES.

ALLARD (MARCELLIN), natif du Forez. On a de cet auteur, qui vivait au commencement du 17ᵉ siècle, 1 vol. in-8°, intitulé: *La Gazette française*, imprimé en 1605, dans lequel se trouve un *Ballet en langage forésien, de trois bergers et trois bergères se gaussant des amoureux, qui nomment leurs maîtresses, leur doux souvenir, leur belle pensée, leur lys, leur œillet*, etc. *à six personnaiges*.

ALLARD (ANTOINE), graveur. vivait en 1696. Il a laissé plusieurs *paysages* d'après nature, et des vues de plusieurs villes de la Frise.

ALLARD (J. N.), curé de Bagneux (Maine-et-Loire), refusa courageusement de prêter serment à la constitution civile du clergé. Au mois de février 1794, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, comme coupable d'avoir composé des écrits et tenu des discours anti-démocratiques, et ses juges sanguinaires l'envoyèrent à la mort.

ALLARD, célèbre danseuse, née le 14 août 1738. Elle débuta à l'Académie royale de musique en 1762, et elle conserva la faveur du public jusqu'au moment de sa retraite, qui eut lieu en 1782. Sa taille était moyenne, elle avait beaucoup de légèreté et d'embonpoint tout à la fois, et sa physionomie était pleine d'expression. Elle donna un fils à Vestris, qui prit le nom d'Auguste Vestris. Elle mourut le 14 janvier 1802.

ALLATIUS. *Voy.* ALLACCI.

ALLÉ (JÉROME), naquit à Bologne vers la fin du 16ᵉ siècle; il était religieux, et il écrivit des ouvrages théologiques. Mais il cultiva aussi les belles-lettres, et devint bon orateur. Il a composé quelques *Poésies*, entre autres quatre *représentations*, comme on les appelait alors, espèce de drames pieux où l'on mettait en action des sujets tirés de l'Ecriture Sainte, imprimés à Bologne, 1641-50. Bumaldi, Quadrio, Mazzucchelli, et dernièrement Fantuzzi, ont tous fait l'éloge de ses œuvres. (*Voyez* Fant. *not. des scr. Bol.*, tom. 2, pag. 194.)

ALLECTUS, tyran en Angleterre, dans le 3ᵉ siècle, s'était attaché à Carausius, général romain, qui avait usurpé la pourpre impériale dans cette île. Carausius le fit son lieutenant, et se déchargea sur lui d'une partie des soins de l'empire. Allectus, naturellement avare et ambitieux, fit des exactions criantes, et commit beaucoup d'injustices. Craignant d'en être puni, il assassina Carausius, et se fit déclarer empereur en 294. Asclépiodote, général de Constance-Chlore, qui avait dans son partage l'Angleterre, lui livra bataille; et le tyran, après avoir vu périr une partie de son armée, fut tué en 297. Cette victoire fit rentrer la Grande-Bretagne sous la domination des Romains, dix ans après qu'elle en eut été séparée. On ignore la fa-

mille et la patrie d'Allectus. Cet usurpateur avait pour la guerre quelques talens, obscurcis par de grands vices.

ALLEGRAIN (Christophe-Gabriel), né dans le mois d'octobre 1710, fils du suivant, sculpteur du roi. Son père était peintre de paysages, et avait été reçu à l'Académie de peinture; mais le fils a rendu son nom vraiment célèbre dans la sculpture. Il avait épousé la sœur de Pigal, et recevait les avis de cet habile artiste, sans être jamais l'esclave d'aucun système; son ambition était de se frayer une marche d'après sa propre manière de voir et de sentir. Cette opinion, qui ne peut être conçue que par un homme de génie, et qui donne aux fruits de son travail un caractère vraiment original, est aussi, dans la jeunesse, un titre de réprobation auprès de ces anciens artistes qui ont pris l'habitude de régenter les élèves et les arts. Allegrain éprouva mille difficultés rebutantes; il travailla long-temps pour un entrepreneur de bâtimens, à raison de sept livres par semaine. On ne faisait nul cas de ses talens; les membres de l'Académie affectaient de le mépriser, parce qu'il avait un genre à lui, et qu'il n'avait pas, dans le caractère, cette souplesse qui faisait réussir auprès d'eux beaucoup de sujets médiocres. Il se présenta cependant à l'Académie; on ne put s'empêcher de l'y recevoir, sur une admirable figure de *Narcisse*, bien supérieure à la plupart des sculptures du temps. Le choix heureux de l'attitude, la proportion, la finesse des contours, le moelleux des chairs et l'ensemble, tout se trouvait réuni dans cette composition. Il fit ensuite, pour le château de Lucienne, appartenant alors à mad^{me} Dubarry, maîtresse de Louis XV, une *Vénus* encore plus belle que son *Narcisse*, et quelques années après, il exposa dans son atelier une *Diane*, que les connaisseurs regardèrent comme un chef-d'œuvre. Ces deux statues sont aujourd'hui placées dans la galerie du Luxembourg. Elle avait la même destination que la *Vénus*, et Allegrain exécuta toutes les statues du jardin de Lucienne. On lui proposa d'exécuter enfin l'une de ces statues destinées à former la galerie des grands hommes de la France; mais il la refusa en disant « qu'il n'aimait pas à faire l'homme en robe de chambre. Il mourut le 17 avril 1795, et n'a laissé ni élèves, ni enfans. Ses mœurs furent aussi simples que sa vie, et sa vie aussi obscure que ses connaissances dans son art étaient étendues.

ALLEGRAIN (Etienne), peintre de paysages et graveur, né à Paris en 1655, fut élève de Philippe Champagne, et mourut peintre du Roi en 1736. Son morceau de réception à l'Académie, estimé des connaisseurs, représente *un mausolée en marbre blanc, richement décoré, placé dans le milieu d'une forêt, et éclairé par un accident de lumière.* On a de ce maître plusieurs compositions qu'il a gravées lui-même à l'eau forte.

ALLÈGRE (Antoine), chanoine de Clermont, né à la Tour en Auvergne, a traduit de l'espagnol de Guevare: I. *Le Mépris de la cour, et la louange de la vie rustique*, Lyon, Dolet, 1545, in-8°, et Paris, 1551, in-16. II. *Décade contenant les vies de dix empereurs*, Paris, Vascosan, 1656, in-4°, et 1557, in-8°.

ALLEGRETTI (Jacob), qui

vivait au 14e siècle, fut médecin, poëte et même astrologue. Coluccio l'appelle un homme d'un esprit ardent, et loue quelques-unes de ses *Eglogues*. Il fonda une académie de poésie à Forli et à Rimini. Le cavalier Marchesi a écrit la vie d'Allegretti (*Vit. For-liv.* p. 257). Il mourut vers l'an 1400. Après lui, Mazzuchelli en a parlé avec éloge. *Mazz. scritt. ital.* t. 1, part. 1, p. 503.

ALLEGRETTI (ALLEGRETTO DEGLI), est auteur d'un journal de Sienne, écrit en italien : *Diarii Sanesi*, de 1450 à 1496. Muratori a publié ce journal dans les *Scriptor rerum Italic.* vol. 23.

ALLEGRI, peintre. *Voy.* CORRÈGE.

ALLEGRI (ALEXANDRE), poëte florentin, vivait sur la fin du 16me siècle. Il unit à la profession des armes le goût pour la poésie burlesque, à l'imitation du Berni. On lui doit : I. *Lettere e rime piacevoli*, Verona e Firenze, 1605, 1608 et 1613, in-4°. R. II. *Fantastica visione*, etc., Lucca, 1613, in-4°. RR. III. *Lettere di Ser. Poi Pedante*, Bologna, 1613, in-4°. RR. Ces deux articles, ne formant que douze feuillets, sont très-rares. Les œuvres de ce poëte ont été réimprimées à Amsterdam en 1754.

ALLEGRI (JÉRÔME), célèbre chimiste de Vérone, au milieu du 16me siècle, y présida long-temps l'Académie des *Aléthophiles*, c'est-à-dire, des amis de la vérité, société consacrée à découvrir les erreurs populaires qui pouvaient se glisser dans la pratique de la médecine. Il est fâcheux qu'il abusât de ses connaissances pour s'appliquer aux folies de la philosophie hermétique et de l'astrologie. Il avait trouvé la composition de deux liqueurs, qui, mêlées ensemble, se durcissaient et se résolvaient en pierre. On a d'Allegri un *Traité de chimie*, des *Dissertations sur la poudre d'Algaroto*, et la *composition de la thériaque*.

ALLEGRI (GREGORIO), né à Rome au commencement du 16me siècle, excella dans la musique. On lui doit surtout un *Miserere*, qu'on ne chantait qu'à Rome, dans la chapelle sixtine, pendant la semaine sainte, et qui y attirait de toutes parts un concours immense d'étrangers. Il était défendu, sous peine d'excommunication, de donner des copies de ce *Miserere*. Cette défense fut éludée par Mozard, qui après l'avoir entendu exécuter deux fois, le retint et en fournit une copie semblable au manuscrit. Ce *Miserere* fut envoyé au roi George III, par le pape. Il fut gravé à Londres en 1771, et se trouve dans la *Collection des Classiques*, par M. Choron, Paris, 1810.

ALLEIN (RICHARD), ecclésiastique anglais, né en 1611, a laissé des sermons et des ouvrages de piété, dont voici les principaux : I. *Vindiciæ pietatis*, 1664, 1669. II. Le *Ciel ouvert*, etc., 1665. III. La *Crainte religieuse*, in-8°, 1674. IV. Une *Notice sur Joseph Allein*. Il mourut en 1681.

ALLEMANT. *Voy.* LALLEMANT.

ALLEN (GUILLAUME). *Voyez* ALAN.

ALLEN ou ALLEYN (THOMAS), né en 1542, à Utoxeter, dans le comté de Strafford. Il était prêtre. Robert, comte de Leicester, voulut lui procurer un évêché; mais il avait un goût trop décidé pour les sciences, et préféra le repos qui convient à l'étude et à la médita-

tion; le comte de Leicester avait tant de confiance dans son jugement, qu'il le consulta souvent sur les affaires d'état. Allen publia en latin *le second et le troisième livre de Ptolémée sur le cours des étoiles*, avec une *exposition du sujet*. Il mourut en 1632. — Un autre Thomas ALLEN, mort en 1638, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Observationes in libellum Chrisostomi in Esaiam*.

ALLEN (JEAN), archevêque de Dublin en 1528. Lorsque le comte de Kildare leva l'étendard de la révolte, Allen, étant tombé entre les mains de son fils Thomas Fitz Gérald, ce dernier lui fit sauter la cervelle d'un coup de massue en 1534. Ce prélat était un savant canoniste. Il a laissé : I. *Epistola de Pallii significatione activâ et passivâ*. II. *De consuetudinibus ac statutis intuitionis causis observandis*.

ALLEN (THOMAS), ministre de Charles-Town (Massachussetts), naquit à Norwich, en Angleterre, en 1608. Ministre de l'église de Saint-Edmond à Norwich, il fut interdit par l'évêque Wrenvers, en 1636, parce qu'il avait refusé de lire le livre des Sports, et de se conformer à d'autres erreurs. En 1638, il se sauva à la Nouvelle-Angleterre, où il fut installé à Charles-Town pour prêcher l'Evangile jusqu'en 1651, époque à laquelle il retourna à Norwich, et continua d'y exercer le ministère jusques en 1662. C'était un prédicateur habile. Il mourut le 21 septembre 1673, à l'âge de 65 ans. On a de lui plusieurs *Sermons* sur des sujets de piété, et la *Chaîne de la Chronologie de l'Écriture*, divisée en sept périodes, depuis la création du monde jusqu'à Jésus-Christ. Cet ouvrage fut imprimé en 1658.

ALLEN (ETHAN), né à Salisbury (Connecticut), était encore fort jeune lorsque ses parens émigrèrent à Vermont, au commencement des troubles qui éclatèrent dans cette province, vers 1770. Il prit la part la plus active en faveur des *Enfans de la montagne verte*, nom que se donnaient les partisans qui étaient en opposition au gouvernement de New-Yorck, et fut déclaré hors la loi par ce même gouvernement. Allen, qui avait déjà fait ses preuves de bravoure, fut nommé brigadier-général par ceux dont il avait embrassé la cause, et se rendit digne de ce choix par une action hardie. Accompagné seulement de 230 partisans, il s'empara, par surprise, en une seule nuit, du fort de Ticonderago et du Point-Couronné, et rendit ainsi son parti maître du lac Champlein.

ALLEN (GUILLAUME), chef de la justice dans la Pensylvanie, cultiva les lettres, et fut l'ami du docteur Francklin et du peintre Benjamin Weest. Il a publié la *Crise américaine*, Londres, 1774; ouvrage dans lequel il propose un plan pour rétablir la dépendance de l'Amérique dans un état de perfection.

ALLEN (HENRI), prédicateur dans la Nouvelle-Écosse, qui se fit une réputation, par les opinions singulières qu'il professait. Son éloquence, soutenue par une imagination très-vive, lui avait attiré un grand nombre de partisans. Il mourut en 1783. On a de lui, un volume contenant des *Hymnes*, des *Sermons* et plusieurs *Traités*.

ALLEN (MOSES), ministre de Midway, dans la Géorgie, né à Northampton dans la province de

Massachussetts, le 14 septembre 1748, fut fait prisonnier en 1778, par le général anglais Prévost. Ses exhortations véhémentes en chaire, et son intrépidité dans les combats, l'avaient rendu si redoutable aux Anglais, qu'ils voulurent se venger de lui, et l'envoyèrent à bord d'un vaisseau-prison. Mais bientôt, lassé d'une détention si triste et si incommode, il se précipita dans la rivière, s'efforçant de gagner le bord, et se noya, le 28 février 1778.

ALLÉON DULAC (Jean-Louis), naquit à Lyon : il y suivit longtemps le barreau. Il réunit aux connaissances de jurisconsulte, le goût de l'histoire naturelle. C'est ce qui l'engagea à quitter cette profession pour prendre la place de directeur des postes à Saint-Étienne en Forez, où il pouvait plus commodément suivre ses études sur les fossiles et la minéralogie, et où il mourut vers 1768. On lui doit : I. *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle du Lyonnais, du Forez et du Beaujolais*, Lyon, 1765, 2 v. in-12. II. *Mélanges d'histoire naturelle*, Lyon, 1762, 2 vol. in-8°, réimprimés en 1765, petit in-8°.

ALLER (Abraham), graveur; il vivait en 1526 : on a de lui un grand nombre de *Gravures en bois*, pour les œuvres de Gringord et de Jean d'Anton.

ALLERSTAIN ou HALLERSTAIN (Augustin), né en Autriche d'une famille illustre, se fit jésuite, et se consacra aux missions étrangères. Envoyé à la Chine, il succéda au P. Koegler dans la place de président du tribunal des mathématiques, et mourut en 1774, frappé d'apoplexie au moment où il apprit la suppression de sa société. Ses *Observations* ont été publiées par le P. Helle, avec celles du P. Koegler, Vienne, 1768, 2 vol. in-4°. Il avait un frère qui fut long-temps confesseur du duc Charles de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas, et qui mourut vers 1780.

ALLESTRY (Richard), théologien anglais, né en 1619, fit des études brillantes à l'université d'Oxford, et se montra ardent défenseur de la cause royale contre les républicains. Il faillit plusieurs fois perdre la vie pour le soutien de ses opinions politiques. Il prit les ordres lors du triomphe des républicains, et finit par être chassé d'Oxford, pour avoir signé le fameux décret rendu par l'université, contre la *ligue solennelle* et contre le *covenant*. Enfin, lors de la restauration, il revint à Oxford, et fut nommé par le roi, prévôt du collége d'Eaton. Il mourut en 1681, laissant quarante *Sermons*, imprimés à Oxford.

ALLET (J. Ch.), dessinateur et graveur, vivait en 1695; il était Français, mais tous ses ouvrages ont été faits à Rome. On a de lui beaucoup d'*Estampes de dévotion* d'après les tableaux d'Italie, et d'après ses propres dessins. Il a gravé le portrait du pape Alexandre VIII.

ALLETZ (Pons-Augustin), avocat, mort à Paris le 7 mars 1785, à 82 ans, était né à Montpellier. Il se mit aux gages des libraires, et leur composa un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns ont réussi. Ses principales compilations sont : I. Différens dictionnaires : l'*Agronome*, 2 v. in-8°, assez bon abrégé de la *Maison rustique*; le *Dictionnaire théologique*, in-8°; le *Dictionnaire portatif des Conciles*, in-8°, l'un et

l'autre écrits avec concision et clarté; le *Manuel de l'homme du monde*, in-8°; et l'*Encyclopédie des pensées*, in-8°; deux compilations faites sans beaucoup de soin. II. *Synopsis doctrinæ sacræ*, in-8°; *Recueil de passages de l'Écriture Sainte sur les vérités de la foi.* III. *Précis de l'histoire sacrée, par demandes et par réponses*, 1747, 1781, 1805, in-12. IV. *Modèle d'éloquence*, 1753, 1789, in-12. V. *Victoires mémorables des Français*, 1754, 2 vol. in-12. VI. *Cérémonial du sacre des rois de France*, 1775, in-8°. VII. *Tableau de l'histoire de France*, 1766, 1769, 1784, 2 v. in-12, écrit avec négligence et presque sans intérêt; mais les principaux faits de cette histoire y sont exposés avec fidélité et simplicité. VIII. Les *Princes célèbres qui ont régné dans le monde*, Paris, 1769, 4 v. in-12. IX. L'*Histoire des papes*, 1776, 2 v. in-12. X. L'*Histoire des singes*, in-12. On voit par le titre de ces trois histoires, dont la première est la plus intéressante, que le choix du sujet était indifférent au rédacteur, pourvu qu'il pût lui fournir un ou deux volumes. L'*Histoire des papes* est très-superficielle, et n'est pas toujours impartiale. XI. *Les Ornemens de la mémoire.* C'est un recueil assez bien fait des plus beaux morceaux des poètes français, 1749, in-12. XII. *Les Leçons de Thalie*, 3 vol. in-12. Ce sont des portraits, des caractères, des traits de morale tirés des poètes comiques. XIII. *Connaissance des poètes français*, 2 vol. in-12. XIV. *Catéchisme de l'âge mûr*, in-12. Cet abrégé par demandes et par réponses des preuves de la religion peut être utile à la jeunesse. XV. L'*Albert moderne*, 1768, 1769, 3 vol. in-12. XVI. L'*Esprit des Journalistes de Trévoux*, 1771, 4 vol. in-12. XVII. L'*Esprit des Journalistes de Hollande*, 1777, 2 vol. in-12. Ce second recueil ne vaut pas le précédent, qui offre plusieurs morceaux curieux et bien écrits. XVIII. Divers ouvrages pour les classes, dont les plus connus sont: *Excerptæ è Cornelio Tacito*, 1756, in-12; *Selectæ fabulæ ex libris metamorphoseon Ovidii Nasonis*, 1762, in-12; *Selectæ è novo testamento historiæ ex Erasmi paraphrasi desumptæ*, 1763, in-12, et *Selecta è Cicerone præcepta*, 1762, in-12. XIX. Enfin, un *Abrégé de l'histoire grecque*, 1763, 1774, in-12; le *Magasin des adolescens*, Paris, 1764, in-12; *Nouvelles vies des Saints*; l'*Esprit des femmes célèbres du siècle de Louis XIV*, 1768, in-12; l'*Almanach parisien*, 1785, 2 vol. in-12, etc. On voit par ce détail combien cet auteur était laborieux.

ALLEY (Guillaume), né en Angleterre, écrivait dans le 17e siècle. Après avoir flotté quelque temps entre les diverses erreurs répandues dans sa patrie au sujet de la religion, il se fixa enfin à l'église anglicane, et publia en sa faveur plusieurs ouvrages qui ont été imprimés en 1707, in-fol. Il a paru, comme traduit de lui, un *Traité politique*, où il est prouvé, par l'exemple de Moïse et par d'autres, tirés de l'Ecriture, que tuer un tyran, *titulo vel exercitio*, n'est pas un meurtre, Lyon, 1658, in-12. Ce livre est attribué à Marigny (*voy.* Marigny), gentilhomme français, et fut dédié ironiquement à Crom-

wel, qu'on peignait sous des couleurs empruntées.

ALLEY (Guillaume), évêque anglais du 16e siècle, zélé pour la religion réformée, fut obligé de se retirer dans le nord de l'Angleterre, sous le règne de Marie. Il ne revint à Londres qu'à l'avénement d'Élisabeth. Il a composé un recueil intitulé : *Bibliothèque du pauvre*, 2 v. in-fol. II. *Grammaire hébraïque*. III. *Traduction du Pentateuque*. Il mourut le 15 avril 1607.

ALLEYN. *Voyez* Allen.

ALLEYN (Édouard), le plus célèbre acteur du théâtre anglais, sous les règnes d'Élisabeth et de Jacques Ier, né à Londres en 1566, de parens aisés; il ne se sentit de vocation que pour le théâtre. Il avait reçu de la nature les dons qu'exige cette profession, aussi s'y livra-t-il avec ardeur, et poussa l'art dramatique à un degré de perfection inconnu jusqu'alors. Il eut de grands succès dans les principaux rôles des pièces de Shakespeare et de Ben-Johnson. Sa fortune, déjà assez considérable, s'accrut bientôt par les faveurs du prince, qui le nomma gardien de la ménagerie royale, avec 500 liv. st. d'appointemens. Il était propriétaire du théâtre qu'il dirigeait, et auquel il attirait un grand concours. Il se trouva donc bientôt assez riche pour faire construire à ses frais le collége de Dulwick, à deux lieues de Londres, dont la construction lui coûta 10,000 liv. sterl., et la dotation 8000 liv. de rente. Il y mourut en 1626. Cet établissement subsiste encore, et a même reçu quelques accroissemens.

ALLEYNE (Jean), avocat, qui se rendit très-célèbre en Angleterre, vers 1770, par une éloquence presque sans exemple. Il est mort très-jeune, de chagrin de ce que ses succès au barreau ne répondaient pas au bruit qu'avaient fait ses talens.

ALLIACO (de). *Voy.* Ailly.

ALLIER (Claude), prieur-curé de Chambonas, président du comité central du camp de Jalès. Il fut un des agens principaux de ce rassemblement, et fut décrété d'accusation par l'assemblée législative, le 18 juillet 1792, condamné à mort le 5 septembre 1793, par le tribunal criminel du département de la Lozère, et exécuté à Mende. Vingt mille hommes s'étaient réunis dans la contrée de Jalès. A la suite de l'acte fédératif, l'état-major se retira au château de Jalès, pour former une association au nom des princes français, et protester contre la constitution de 1791.

ALLIER (Dominique), était, ainsi que le précédent, l'un des chefs du camp de Jalès; il fut, comme lui, mis en accusation par l'assemblée législative, le 11 juillet 1792, et cette identité de nom, de principes et de sort, a fait confondre l'un avec l'autre, et réunir en un seul ces deux individus très-distincts. Le premier, comme on l'a vu, continuant de combattre dans son département contre les progrès de la république, fut victime de son zèle. Dominique qui avait porté à Coblentz aux princes français la délibération de ce camp, fut mis sur la liste des émigrés. Il reparut cependant en 1794 dans son département, où il partagea, avec le comte Dusaillant, les périls et les opérations des partisans de la cause royale dans le Midi. Son arrestation fut souvent annoncée par les autorités locales, qui, peut-être elles-mêmes le

confondaient avec le précédent. Les journaux publièrent deux fois cette nouvelle à la fin de 1794. Soit qu'elle fût fausse, soit qu'il se fût évadé, il reparut en 1797 dans le département du Gard, et le 14 septembre de cette même année, il s'empara, avec Saint-Christol de la citadelle du Saint-Esprit. Ces deux chefs adressèrent des proclamations aux royalistes du Midi, et s'annoncèrent comme agissant pour la défense du corps législatif, opprimé à Paris par le directoire (journée du 18 fructidor). Des forces suffisantes envoyées contre eux les obligèrent à évacuer le poste qu'ils avaient pris. D. Allier fut arrêté et mis à mort en novembre 1798. Ses papiers et sa correspondance, saisis et publiés, prouvèrent qu'il agissait au nom du Roi, selon les instructions qui lui étaient transmises à cet effet par le comte de Surville.

ALLIETTE, mort sur la fin du 18ᵉ ou au commencement du 19ᵉ siècle, a donné pour titre à ses écrits l'anagramme de son nom. Ainsi, on a de lui : I. *Etteilla*, ou *la seule manière de tirer les cartes*, Amsterdam, 1770, dont on a fait une nouvelle édition en 1773, in-8°. Il y en a eu, depuis cette époque, un grand nombre d'éditions; et c'est un des livres les plus universellement lus par les vieilles femmes et les jeunes filles. II. *Le Zodiaque universel, ou les Oracles d'Etteilla*, Amsterdam et Paris, 1772, in-8°. III. *Manière de se récréer avec le jeu de cartes nommé Tarocs*, Amsterdam et Paris, 1784, in-8°. IV. *Cours théorique et pratique du livre de Thott, pour entendre avec justesse l'art, la science et la sagesse de rendre les oracles*, 1760, in-8°. Ces ouvrages, propres à nourrir la crédulité du peuple, ont eu beaucoup d'éditions.

ALLIONI (Charles), célèbre docteur, ancien professeur de botanique à l'université de Turin, né en 1725, mort le 11 octobre 1803, dans cette ville, d'une maladie gastrique qui a fini par une léthargie, dans sa 79ᵉ année. Ses traités de *Matière médicale sur les trois règnes de la nature*, sont des chefs-d'œuvre dans ce genre, et sont presque tous écrits en latin. Il a écrit plusieurs ouvrages très-estimés sur la botanique, l'histoire naturelle et la médecine, dont voici les titres : I. *Pedemontii stirpium rariorum specimen primum*, Turin, 1755, in-8°. II. *Oryctographiæ Pedemontanæ specimen*, Paris, 1757, in-8°. III. *Tractatio de miliarium origine, progressu, naturâ et curatione*, Aoste, 1758, in-8°. IV. *Stirpium præcipuarum littoris et agri Nicæensis, enumeratio methodica, cum elencho aliquot animalium ejusdem maris*, 1757, in-8°. V. *Synopsis methodica horti Taurinensis*, Turin, 1762, in-4°. VI. *Flora pedemontana*, Aoste, 1785, 3 t. VII. *Auctuarium ad Floram pedemontanam*, Tur. 1789. VIII. *Fasciculus stirpium Sardiniæ in diocesi Calaris lectorum*, Turin, tom. 9. *Florula Corsica à Felix Valle, edita à Carolo Alliono.*

ALLIOT (Pierre), médecin, né à Bar-le-Duc dans le 16ᵉ siècle, fut l'auteur d'un prétendu spécifique contre le cancer. Il l'employa sans succès sur Anne d'Autriche, mère de Louis XIV. Ce remède qui, selon Haller, n'est autre chose qu'une préparation

arsénicale, est devenu bien funeste dans les mains des charlatans et des ignorans, et a produit de grands accidens. Il est susceptible de réussir quelquefois, quand il est appliqué sur une tumeur cancéreuse très-circonscrite, isolée et entièrement exposée à l'action extérieure du caustique.

ALLIOT (N.), petit-fils du précédent, fermier-général, mort en 1779, était attaché à Stanislas, roi de Pologne. Il a laissé un *Recueil des établissemens de ce prince; le Compte des dépenses des bâtimens que Stanislas fit construire à Nanci*, et la *Relation de la pompe funèbre de Léopold II*, 1730.

ALLISON (François), ministre assistant de la première église presbytérienne, à Philadelphie, né en Irlande en 1705, reçut de très-bonne heure une éducation libérale dans le nord de ce royaume; il continua ses études au collége de Glascow. Il vint en Amérique en 1735, et fut nommé pasteur de l'église presbytérienne de New-London, dans le comté de Chester (Pensylvanie), vers l'année 1741. Il y ouvrit une école publique. Il y avait alors à peine une étincelle de lumière parmi les gens de la moyenne classe; il instruisit en général tous ceux qui venaient à lui, sans en exiger la plus petite rétribution, ce qu'il fit jusqu'à sa mort, arrivée le 28 novembre 1777. Allison, versé dans la connaissance des langues grecque et latine, était très-charitable.

ALLIX (Pierre), natif d'Alençon, d'abord ministre à Rouen, puis à Charenton, mourut, l'an 1717 en Angleterre, trésorier de l'église de Salisbury. Il s'étoit réfugié dans cette île après la révocation de l'édit de Nantes. On a de lui: I. *Des Réflexions sur tous les livres de l'ancien et du nouveau Testament*, Amsterdam, 1589, 2 vol. in-8°. II. *Clef de l'Epître de Saint Paul aux Romains*. III. *Jugement de l'ancienne Eglise judaïque contre les unitaires*, Londres, 1699, in-8°. Ce dernier ouvrage, écrit en anglais, est recherché et mérite de l'être. IV. Une *Traduction du traité* de Ratramme, *du Corps et du sang de J.-C.* Rouen, 1672, in-12. V. *De Messiæ duplici adventu*, 1701, in-12. Allix prétendit dans cet ouvrage que J.-C. devait revenir en 1720 ou 1736. VI. *Dissertatio de Conciliorum quorumvis definitionibus ad examen revocandis*, 1678, in-8°. VII. *Dissertatio de Tertulliani vitâ et scriptis*, sine anno et loco (1678), in-8°. VIII. *Dissertatio de Trisagii origine*, Rhotomagi, 1674, in-8° et in-4°. IX. *S. Anastasii sinaïte*, editio gr. lat. Londini 1682, in-4°. X. *Determinatio Fr. Joannis, Parisiensis prædicatoris, de modo existendi corporis Christi in sacramento altaris*, Londini, 1686, in-8°. XI. *Confutatio imperii papæ in ecclesiam*, latinè, Londini, 1702, in-8°.

ALLONVILLE (le chevalier d'), sous-gouverneur du dauphin, fut massacré le 10 août, dans le château des Tuileries, quelques instans après que son élève en fut sorti avec le Roi son père, pour se rendre à l'assemblée nationale. — Son frère, le baron d'Allonville, maréchal-de-camp, périt à l'armée de Condé en 1793.

ALLORI (Alessandro), peintre, né à Florence en 1535, eut pour maître son oncle, Agnolo

BRONZINO, avec lequel on l'a confondu quelquefois, mais dont il n'égala pas les talens. Il était très-versé dans l'anatomie, et en composa un *Traité* à l'usage des peintres. On reproche à cet artiste, d'avoir introduit dans ses tableaux d'histoire les portraits de ses amis, à qui il laissait leurs vêtemens modernes, ce qui devait, en effet, produire des disparates ridicules et choquantes. Ce peintre mourut en 1607. On voit au Musée royal, un tableau de lui, représentant l'*Apparition du Sauveur à la Madeleine, après sa résurrection.*

ALLORI (CRISTOFANO), fils du précédent, né à Florence en 1577, mort en 1621, étudia l'art de la peinture sous son père, dont toutefois il n'adopta pas la manière bizarre, et auquel il fut bien supérieur. Sa mort prématurée, qui fut occasionnée par une blessure au pied, à l'amputation duquel il ne voulut pas consentir, l'empêcha d'attacher son nom à un grand nombre d'ouvrages. Il peignit de petits sujets jusqu'au dernier moment. Il est l'auteur du fameux tableau de *Judith*, et de celui de *Saint Julien*, qu'on voyait au palais Pitti. On remarque dans ses tableaux beaucoup d'expression dans les figures. Ses élèves, qui d'ailleurs sont peu connus, ont fait des copies estimées de ses tableaux. Un de ceux-ci se trouve au Musée royal. Il représente *Charles VIII, roi de France, à Pavie.* Allori est le dernier des trois habiles peintres qui ont porté le nom de BRONZINO.

ALLOUETE. *Voy.* LALLOUETE.

ALLUNNO (NICOLÒ) *de Soligno*, peintre de l'Ecole romaine, fut l'un des maîtres du célèbre Pérugin. Ses ouvrages portent la date de 1458 à 1492. Vasari vante beaucoup les talens d'Allunno, et dit qu'il donna beaucoup d'expression à ses figures. Le Musée royal possède un de ses tableaux qui renferme cinq sujets dans le même cadre : *La prière au jardin des Oliviers ; la Flagellation de Jésus ; le Portement de croix ; le Crucifiement ; la Fuite de Saint Pierre de Rome.* On voit de plus dans ce tableau, deux Anges soutenant un cartel contenant une inscription en vers élégiaques, presqu'effacés par le temps, et faits en l'honneur d'une dame nommée Brisida et du peintre Allunno.

ALLUT (ANTOINE), né à Montpellier, était frère de madame Verdier, si connue par ses charmantes *Idylles.* Au commencement de la révolution, il était avocat à Uzès, et fut nommé, en 1791, député à l'assemblée législative par son département. Revenu dans sa patrie l'année suivante, après la formation de la convention, il se déclara hautement en faveur des principes modérés des députés de la Gironde, et fut bientôt proscrit comme *Fédéraliste.* Il échappa pendant quelque temps aux poursuites de ses persécuteurs; mais étant tombé entre leurs mains, ils le conduisirent à l'échafaud, le 2 juillet 1794. Allut s'était fait une petite réputation littéraire, par quelques articles insérés dans l'*Encyclopédie.*

ALLUTIUS, prince des Celtibériens en Espagne, connu dans l'histoire par le trait de générosité que Scipion l'Africain exerça à son égard, après l'avoir vaincu, l'an 210 avant J.-C. On amena à ce héros une fille d'une beauté rare; mais, ayant su qu'elle était fiancée au jeune

Allutius, il dit à ce dernier : « Je vous l'ai gardée avec soin, pour que le présent que je veux vous en faire fût digne de vous et de moi. Soyez ami de la république; voilà toute la reconnaissance que j'exige de vous. » Il ajouta ensuite à ce don, comme une seconde dot, la somme d'argent que les parens de cette fille l'avaient obligé de prendre pour sa rançon.

ALMA (Eilardus), poëte, né à Heidelberg en 1554, a fait un petit poëme intitulé *Bellum giganteum*, qui est estimé, et qui n'a été imprimé qu'un an après la mort de l'auteur, enlevé à la fleur de son âge, en 1586. Cette gigantomachie a vu le jour à Genève en 1587, in-4°; à Heidelberg en 1588, in-4°, et à Lyon, même année, in-4°. Cet ouvrage et son auteur sont peu connus, et méritent de l'être.

ALMAGRO (Diégo d'), adelantado ou gouverneur du Chili sous Charles-Quint, d'abord capitaine espagnol, d'une extraction si basse qu'il ne connaissait pas son père; était plein de bravoure, mais inquiet et cruel. Il accompagna François Pizarre, qui découvrit et conquit le Pérou en 1525. Almagro marcha à Cusco, au travers des milliers d'Indiens qu'il fallut écarter. Il pénétra jusqu'au Chili, par-delà le tropique du Capricorne, et signala partout son courage et sa cruauté. Des écrivains l'accusent d'avoir été lui seul l'auteur du supplice d'Atabaliba. (*Voy. ce mot.*) La discorde s'étant mise ensuite entre lui et Pizarre, il le fit assassiner. Son crime ne resta pas impuni. Pizarre lui ayant livré bataille, le fit prisonnier. Il fut condamné en 1538, à l'âge de soixante-quinze ans, à perdre la tête. On l'étrangla dans sa prison avant de le décapiter publiquement.

ALMAGRO (Diégo d'), fils unique du précédent, succéda aux droits de son père dans le gouvernement du Chili. Les amis de son père devinrent bientôt les siens; ils conspirèrent contre Pizarre et l'assassinèrent en 1541. D'Almagro fut proclamé gouverneur du Pérou. Il fut attaqué, l'année suivante, par Vaca de Castro, vaincu, pris et condamné à perdre la tête, et exécuté sur la même place et par la main du même bourreau qui avait frappé son père. Ce jeune homme méritait par ses qualités un meilleur sort. Quarante de ses partisans subirent le même supplice.

ALMAIN (Jacques), né à Sens, docteur de Sorbonne, écrivit en faveur de Louis XII contre Jules II, défendit l'autorité des conciles contre le cardinal Cajétan, et mourut en 1515. Ses écrits furent imprimés à Paris en 1517, in-fol. Les deux principaux sont: I. *De auctoritate Ecclesiæ seu sacrorum conciliorum eam repræsentantium, etc. contrà Th. Devio qui his diebus suis scriptis nisus est Ecclesiæ Christi sponsæ potestatem enervare.* Paris, 1512, in-4°. II. *De potestate ecclesiasticâ et laïcali contrà Ockam*, ouvrage curieux.

ALMAMOUN ou ALMAMONT. *Voyez* Mamoun.

ALMANDIN (Fortuné), capucin, originaire d'une famille noble de Bologne, se distingua dans son ordre par beaucoup d'application à l'étude, et mourut dans sa patrie, en 1692. Il est éditeur de l'ouvrage du P. Jean-Antoine Cavatius, intitulé: *Istoria delle missioni d'Angola, del Congo,*

e d'altri regni nell' Africa et nelle Indie, con i costumi di quei paësi, Bologne, 1687, in-fol.

ALMANZOR. Il y a eu plusieurs princes mahométans de ce nom. *Voyez* MANSOUR.

ALMÉIDA (FRANÇOIS D'), gentilhomme portugais, et premier gouverneur des Indes orientales, où le roi Emmanuel l'envoya en 1505. Toutes les difficultés de cette conquête furent heureusement surmontées par la valeur et par la sage conduite des chefs, entre lesquels François d'Alméida se signala. Il défit en 1508 l'armée navale de Campson, soudan d'Egypte, et il eut contre lui dans la suite d'autres succès considérables. Il périt misérablement le 1er mars 1509, percé d'une flèche à la gorge dans un combat qui eut lieu à la suite d'une querelle qui s'était élevée entre les gens de l'équipage du vaisseau qui le ramenait en Europe, et les Cafres, dans la baie de Saldanha. Il avait alors 60 ans.

ALMÉIDA (LAURENT D'), fils du précédent, avait suivi son père aux Indes. Il reconnut les Maldives et fit la conquête de Ceylan. Il périt glorieusement dans un combat naval livré contre les Turcs.

ALMÉIDA (EMMANUEL), né à Viseu en Portugal, en 1580, entra dans l'ordre des jésuites. Il partit pour les Indes, et y devint provincial de son Ordre et ensuite inquisiteur. Il a laissé : I. *Histoire de la Haute-Ethiopie*, 1660, in-fol. II. *Lettres historiques*, 1629, in-8°. — Il a existé un autre ALMÉIDA, également jésuite, un des plus zélés missionnaires qui aient existé, auteur du *Dictionnaire de la langue canique*.

ALMÉIDA (THÉODORE), oratorien, né à Lisbonne en 1722, et l'auteur d'un livre de physique intitulé : *Recreaçao filosofica*, 1751, 5 vol. in-8°. Cet ouvrage fit une révolution dans l'étude des sciences physiques, et détermina l'abandon de la physique scolastique. Cet ecclésiastique est mort à Lisbonne le 18 avril 1804. Il avait publié 42 vol. sur différens sujets, sans compter cinq volumes de traductions.

ALMÉIDA (APOLLINAIRE), né à Lisbonne le 22 juillet 1587, entra chez les jésuites le 27 avril 1601. Philippe IV le nomma évêque de Nicée en 1626. Il partit de suite pour Goa, et, en 1630, se rendit en Ethiopie. N'ayant pu faire de progrès, tous les prédicateurs ayant été chassés, il se retira dans un lieu désert près de la mer Rouge avec deux de ses compagnons : l'empereur le fit arrêter et conduire à un bourg nommé Oudagne, où il fut assassiné avec les pères François Rodriguez et Hyacinthe François, le 9 juin 1638. Alméida avait écrit la *Vie du père François Mendoça*.

AL-MELIK. *Voyez* MELIK.

ALMELOVEEN (THÉODORE JANSSON D'), né en 1657, professeur en histoire, en langue grecque et en médecine à Harderwick, mourut à Amsterdam l'an 1712. On a de lui des *Commentaires sur plusieurs auteurs de l'antiquité*, et d'autres ouvrages. Les plus connus sont : I. *De Vitis Stephanorum*, Amsterdam, 1683, in-12. II. *Onomasticon rerum inventarum*, 1684, in-12. III. *Bibliotheca promissa et latens*, 1692, in-12. IV. *Amœnitates theologico-philosophicæ*, 1698, in-8°.

V. *Opuscula sive antiquitatum è sacris profanarum specimen, conjectanea, veter. poetarum fragmenta et plagiariorum syllabus.* Amstel. 1686, in-8°. VI. *Fasti consulares*, Amsterdam, 1740, in-8°. Almeloveen donna aussi, avec Drakestein, *la description des plantes du Malabar*, dans l'*Hortus Malabaricus*, Amsterdam, 1678 et suiv. 12 vol. in-fol., auxquels il faut joindre *Flora Malabarica*, 1696, in-fol.

ALMENAR (Jean), médecin, né en Espagne, au 15e siècle, a écrit un traité sur la maladie vénérienne, *de Morbo gallico*, Venise, 1502, in-4°, réimprimé ensuite à Pavie, Lyon et Bâle. Il est le premier qui ait découvert que le mercure était le spécifique contre cette maladie.

ALMÉON, prince arabe, et mathématicien, vivait dans le 11e siècle, ou dans le 12e, selon quelques auteurs.—Il y a eu un autre Alméon, surnommé Alamanzor, que quelques-uns confondent avec le premier. Le dernier a composé des aphorismes ou maximes d'astrologie, intitulés: *Almansoris aphorismi, seu propositiones et sententiæ astrologicæ ad Sarracenorum legem.* Hervatius les publia en 1500, à Bâle, avec Julius Firmicus et quelques autres.

ALMICI (Pierre-Camille), prêtre de l'oratoire, né à Bresse en Italie, le 2 novembre 1714, mort le 30 décemb. 1779, à 65 ans. se livra avec succès à l'étude des langues anciennes, de l'histoire et des antiquités. Il a publié: I. Des *Réflexions critiques* sur l'ouvrage de Fébronius, *de statu ecclesiæ*. II. Une *Dissertation sur la manière d'écrire la vie des grands hommes.* Sa patrie possède encore quelques-uns de ses manuscrits, entre autres des *Observations sur l'esprit et le caractère des Français et des Italiens*, et d'autres *sur la vie et les écrits de Fra-Paolo Sarpi.* Voyez son *Eloge historique* dans la nouvelle *Collection d'opuscules* donnée par Mandelli, vol. 38, article 8.

ALMODIS, Béarnaise, vivait en 1055. Elle eut trois maris vivans à la fois: le comte d'Arles, qu'elle quitta par inconstance, le comte de Toulouse qu'elle abandonna sous prétexte de parenté, et Raymond Berenger, comte de Barcelonne, dont elle fit empoisonner les fils, qu'il avait eus d'une première femme.

ALMODOVAR (le duc d'), après avoir rempli des missions honorables de la part du roi d'Espagne, dans le 18e siècle, en Russie, en Espagne et en Angleterre, revint dans sa patrie où il rédigea un *Journal littéraire.* Il traduisit, dans les derniers temps de sa vie, *l'Histoire philosophique et politique des deux Indes* par Raynal, alors proscrite en Espagne, et la morcela tellement que le Saint-Office lui-même ne la jugea pas dangereuse. Il est mort à Madrid en 1794.

ALMOHADES, nom de la quatrième race des rois de Fez et de Maroc. Le premier auteur de cette race fut Abdallah-le-Mohavédin, qui lui donna son nom; car *al* est l'article arabe.

ALMON (John), naquit à Liverpool en 1738. Ayant fini son apprentissage chez un libraire, il voyagea dans les pays étrangers. En 1759, il revint s'établir à Londres, et y parut en qualité de littérateur. A la mort de Georges II,

il donna un *Examen du règne de ce prince*, qui eut deux éditions. En 1761, il donna un autre ouvrage intitulé : *Examen de l'administration de M. Pitt ;* et l'on fut si content de cet écrit, qu'il lui valut l'amitié de milord Temple. Almon devint ensuite le défenseur de M. Wilkes contre son adversaire Kidgell. En 1765, il acheta un fonds de librairie dans Piccadilly; mais il n'en continua pas moins d'exercer sa plume sur des sujets politiques. Bientôt on lui fit son procès relativement à l'impression de la première *Lettre de Junius au Roi.* Il fut jugé, condamné à une amende, et obligé de conserver son état en gardant le silence pendant trois ans. Mais, en 1774, il commença le *Journal du Parlement,* le premier écrit périodique de ce genre. Après la mort du lord Chatam, il écrivit les *Anecdotes de sa vie,* ouvrage dont on vit paraître six éditions de suite. Il parut se reposer quelque temps; mais il composait alors ses *Anecdotes biographiques, littéraires et politiques des hommes les plus célèbres de son siècle.* En 1804, il a donné toute la *Correspondance de M. Wilkes*, et presque en même temps une collection de ses propres *œuvres poétiques,* parmi lesquelles on trouve l'*Épître héroïque à sir Williams Chambers.* Cette entreprise a été suivie d'une édition complète des *Lettres de Junius,* avec grand nombre de *Notes biographiques et curieuses*, qui manquaient totalement, et qui sont précédées par une recherche savante et critique sur le véritable auteur des lettres. Cette question est résolue à la satisfaction de tous les lecteurs : et c'est par cet ouvrage important que John Almon a terminé sa carrière littéraire. Depuis plusieurs années il s'était retiré des affaires, et il est mort le 12 décembre 1805.

ALMONDE (Philippe Van), vice-amiral au service des États de Hollande et de West-Frise, né à la Brille en 1646, se signala comme capitaine à bord du *Dortrecht*, de 46 pièces de canon, dans le fameux combat naval des 11, 12, 13 et 14 juin 1668, qui a immortalisé Ruyter. Il fut de la glorieuse expédition sur Chatam, l'année suivante. Il se distingua encore dans le combat non moins célèbre donné proche Soultz-Bay le 7 juin 1673, où il commandait le *Wassnaark*, de 60 canons. Ruyter étant mort au service de sa patrie, devant la ville d'Agouste en Sicile, en 1676, d'Almonde fut chargé de reconduire la flotte hollandaise dans les ports de la république. Il arriva à la rade d'Helvoet le 30 janvier 1677. Dans cette même année, il partagea avec Tromp l'honneur d'une victoire navale sur les Suédois. Il mit le sceau à sa réputation à la bataille de la Hogue, en 1692. Le succès des flottes combinées (anglaise et hollandaise) fut attribué en très-grande partie aux sages conseils d'Almonde. En 1702, il commanda une flotte hollandaise de 20 vaisseaux de ligne, qui, réunie à 30 vaisseaux anglais, sous les ordres de l'amiral Rooke, défit et ruina, dans le port de Vigo, un riche convoi de galions espagnols, escorté par quelques vaisseaux de ligne français, que commandait le comte de Château-Renaud. Il termina paisiblement sa carrière glorieuse à une campagne peu éloignée de Leyde, le 6 janvier 1711. L'église de Sainte-

Catherine, à la Brille, offre un beau mausolée en son honneur.

ALMUCS (Domna), née à Château-Neuf en Provence, se livra à la poésie, et acquit de la réputation par *ses vers provençaux.* Elle eut pour amant Gigon de Tornen, et pour amie Isée de Capion, qui faisait aussi des vers.

ALOADIN ou LE VIEUX DE LA MONTAGNE, prince des Arsacides ou des Assassins. Il demeurait entre Antioche et Damas, dans un château où il prodiguait à des jeunes gens toutes sortes de plaisirs et de délices, leur promettant qu'après leur mort ils iraient dans un lieu encore plus enchanteur, s'ils obéissaient en aveugles à ses commandemens. Ils étaient tellement dévoués à leur prince, qu'ils volaient avec intrépidité exécuter les arrêts de mort qu'il avait prononcés contre les rois et les princes ses ennemis. Il était rare que la victime désignée échappât à leurs coups. Aussi les Rois n'oubliaient rien pour avoir les bonnes graces du Vieux de la Montagne. Lui et ses sujets étaient une secte de Mahométans. Lorsque Saint Louis vint dans la Terre-Sainte, après sa captivité en Egypte, Aloadin lui envoya des ambassadeurs qui s'exprimèrent en ces termes : « Vous connaissez sans doute le seigneur de la Montagne ; notre maître trouve étrange qu'il n'ait point encore eu de vos nouvelles, et que vous n'ayez point encore cherché à vous en faire un ami, en lui envoyant des présens. Il nous envoie vers vous pour vous avertir d'y penser. » Le monarque français, loin d'être intimidé par ces paroles, fit menacer les ambassadeurs de les faire jeter à la mer, et leur ordonna de lui rapporter dans peu des témoignages de la soumission de leur maître. Quinze jours après, ils revinrent, apportant à Saint Louis, de la part d'Aloadin, une chemise avec un anneau, où le Vieux de la Montagne avait fait graver son nom : il voulait marquer par la bague et par la chemise qui est le vêtement qui touche le corps de plus près, que le roi de France était le prince avec lequel il voulait s'unir le plus étroitement : ces signes d'amitié étaient accompagnés de beaucoup d'autres présens. Le Roi satisfait, renvoya les ambassadeurs d'Aloadin chargés de présens pour leur maître. Aloadin fut détrôné peu de temps après. Sa cruauté et son despotisme causèrent sa ruine ; ses sujets se révoltèrent, et mirent en sa place son fils Rokn-Eddyn qu'il avait toujours détesté.

ALOARA, veuve de Pandulf, surnommé *Téte-de-Fer*, prince de Capoue et de Bénévent, gouverna ses Etats avec habileté. En 980, Baronius l'accusa d'avoir fait périr un comte, neveu de Pandulf, dans la crainte que ce dernier n'usurpât sur son fils le souverain pouvoir, meurtre que Saint Nil lui reprocha, en lui prédisant que sa postérité ne règnerait plus à Capoue ; ce que l'événement justifia. Aloara mourut en décembre 992.

ALOGIENS. *Voy.* THÉODOTE de Bysance.

ALOIGNY. *Voyez* ROCHEFORT.

ALOIS (Pierre), né à Caserte dans le royaume de Naples, entra dans l'ordre des jésuites, et y publia un *Commentaire sur les Evangiles du Carême*, et quelques *Epigrammes* qui ne sont pas sans mérite. Il mourut au commencement du 17[e] siècle.

ALOMPRA, birman, d'une naissance obscure, mais d'un esprit pénétrant, audacieux et fait pour les entreprises difficiles, nous est connu d'après la relation de l'ambassade anglaise en 1795, dans le royaume d'Ava ou l'empire des Birmans, par le major Symes, chargé de cette ambassade. Alompra, dissimulant l'horreur que lui inspirait un joug étranger, s'occupa des moyens de le briser. Il avait à Monchabou et aux environs une centaine de ses amis sur lesquels il pouvait compter, il s'y fortifia, saisit une occasion pour faire passer les Péguans au fil de l'épée, écrivit ensuite au roi Apporaza, pour gagner du temps, une lettre de dissimulation qui eut tout son effet, et lorsque le roi envoya une nouvelle garnison, il la repoussa, se prépara à des actions plus périlleuses, profita de la terreur que venait d'opérer cette défaite, et traita avec les Anglais afin d'en obtenir des secours. La négociation se termina comme il l'avait desiré. Alompra bâtit la ville connue aujourd'hui sous le nom de Ragoun; il y forma un superbe port où se fait une grande partie du commerce du Pégu, et devint le fondateur d'une dynastie nouvelle. Etant tombé malade, il mourut à deux journées de Martaban, et fut regretté de la nation. Alompra était un homme extraordinaire sous le double rapport de politique et de guerre. Il sut conserver ce qu'il avait acquis, il assura les propriétés, rendit un édit sévère contre les fripons, et réforma les abus des tribunaux. Il mourut le 15 mai 1760, à l'âge de 53 ans : il était d'une taille au-dessus de la médiocre, bien proportionné, robuste, mais avec des traits grossiers, violent, impétueux, implacable dans ses vengeances; cependant il affectait une cruauté qui n'était point dans son caractère. Ses grandes actions doivent le placer parmi les personnages, sinon les plus célèbres, du moins les plus fameux.

ALONZO (JEAN), architecte espagnol, célèbre par la construction de la superbe église des Hiéronymites dans la ville de la Guadeloupe en Estramadure. Elle est précédée d'un vaste péristyle où l'on parvient par vingt degrés, et divisée en trois nefs, séparées par des groupes de colonnes. C'est l'un des plus beaux édifices d'Espagne.

ALOPA (FRANÇOIS DE), imprimeur vénitien, chez qui Jean de Lascaris fit imprimer une *Anthologie* grecque en lettres capitales, 1494, in-4°, et un *Callimaque* imprimé aussi en capitales, in-4°, sans date et sans nom de ville. Lascaris, grec d'une naissance illustre, critique et poète célèbre du 15ᵉ siècle, desirant ranimer la littérature grecque, avait choisi Alopa pour son imprimeur, et corrigea lui-même ses éditions. Maittaire parle fort au long de cet imprimeur. (*Voyez* LASCARIS.)

ALOYSIA SYGEA. *V.* SYGÉE.

ALOYSIUS, premier architecte de Théodoric, roi d'Italie; vivait en 480. Il reçut l'ordre de son Souverain de réparer les monumens de Rome, et particulièrement les aqueducs qui s'étendent d'Albano à Padoue, que les ravages des guerres avaient presqu'entièrement fait disparaître. Dans les lettres de Cassiodore, on en trouve qu'il adresse à Aloysius, au nom de Théodoric, dont il était ministre.

ALPAGO (ANDRÉ), né à Bel-

lunc, médecin italien, de grande renommée, florissait au commencement du 16e siècle, et vivait en 1554. Après avoir étudié les principes de la médecine, l'amour de son art le décida à passer dans l'Orient pour y retrouver Avicenne dans sa langue naturelle. Il apprit parfaitement la langue arabe, et revint occuper une chaire de médecine que la république de Venise lui accorda. Il a traduit *Avicenne*, 1554, in-fol., *Averroës et Sérapion*, et a ajouté des *observations* à leurs écrits.

ALPAIDE, surnommée *la Belle* par les anciens historiens français, captiva le cœur de Pépin d'Héristal, célèbre maire du palais, qui répudia Plectrude pour s'unir à elle. L'évêque de Liége, Lambert, condamna Pépin, et refusa de bénir à table le verre que l'on présentait à la nouvelle reine au festin des noces. Alpaïde, outrée de l'injure, excita son frère Dodon à la venger, et celui-ci fit périr Lambert. Bientôt, suivant les fabuleuses chroniques du temps, le ciel punit le meurtrier par une maladie infecte qui couvrit son corps de vers, et le força, pour s'arracher à ses tourmens, de se précipiter dans la Meuse. Ce mal des vers était alors commun et, en quelque façon, épidémique. Ce qui peut justifier Pépin et Alpaïde, c'est que le divorce était admis et commun sous la première race. Pépin resta très-attaché à Alpaïde jusqu'à sa mort. Alors celle-ci, inconsolable de sa perte, pour se soustraire au ressentiment de Plectrude qui s'était emparée de l'autorité, s'ensevelit pour toujours dans un monastère près de Namur. Elle fut mère de Charles-Martel et aïeule de Pépin, père de Charlemagne.

ALP-ARSLAN, second sultan de la dynastie des Seldjoucides monta sur le trône après Togrol-Beg, son oncle, l'an 1063 de J.-C. Il remporta un grand nombre de victoires, et mourut dans la petite ville de Caryr, en 1072, dans son expédition pour la conquête du Turkestan. On lit cette épitaphe sur son tombeau : « Vous tous qui avez vu la grandeur d'Alp-Arslan élevée jusqu'aux cieux, venez ici, et vous la verrez ensevelie sous la poussière. »

ALPETRAGIUS, astronome arabe, était natif de Maroc, ou du moins il vivait dans cette ville vers 1134 ou 1154 de l'ère chrétienne. Il fit un livre très-utile *sur la Théorie des mouvemens célestes*. L'ouvrage a été traduit en latin par Calo Calonymos. *Planetarum theoria physicis rationibus probata*, Venetiis, 1531, in-fol.

ALPHANUS (Benoit), archevêque de Salerne, sa patrie, se rendit célèbre dans la médecine et la poésie. Ses connaissances le firent chérir du pape Victor III, à qui il fit don de divers médicamens précieux, et préparés de sa main. Alphanus mourut en 1086. Il écrivit en vers les *Vies de quelques Saints*, on les trouve dans les recueils de Surius et de Lipoman. — Il ne faut le confondre ni avec François Alphanus, qui exerça aussi la médecine à Salerne, et qui a publié, en 1577, un *Traité des fièvres malignes et pestilentielles*, ni avec Vincent Alphanus, auteur d'un *Traité de la dot*, en latin, publié en 1607.

ALPHEN (Guillaume Van), né à Leyde, d'une ancienne famille consulaire, en 1608, est surtout connu par *un Formulaire de jurisprudence*, indispensable

pour tous ceux qui pratiquent le barreau hollandais, et publié en cette langue sous le titre de *Perroquet*, 1 vol. in-4°, fréquemment réimprimé. En 1631, il fut créé secrétaire de la cour de Hollande. Il remplit cette place avec distinction pendant 53 ans, et il en donna sa démission en 1684.

ALPHEN (Jérôme Simon Van), né à Hassan en 1665, exerça d'abord le ministère évangélique dans plusieurs églises des Provinces-Unies, et enfin professa la théologie à l'Académie d'Utrecht, où il mourut en 1742. — Son fils, Jérôme Van Alphen, né à Amsterdam, courut la même carrière que son père, mais ne la fournit pas aussi longue. Pasteur de l'église d'Amsterdam, il donna, à raison du mauvais état de sa santé, sa démission de cette place en 1757, et mourut l'année d'après à Gouda. Les *ouvrages théologiques* de l'un et de l'autre sont nombreux et assez estimés.

ALPHERY (Nicéphore), curé de Warley dans le Huntingdonshire au 17e siècle, était né en Russie et avait quitté ce pays lors des troubles qui l'agitaient pour venir étudier à Oxford. Il tenait à la famille des Czars. Au sortir du collége, il embrassa l'état ecclésiastique, et obtint la cure dont nous venons de parler, qui suffisait à peine à ses besoins; mais il vécut heureux dans son obscurité, avec sa famille. Deux fois il fut rappelé en Russie pour monter sur le trône au milieu des révolutions qui s'y élevèrent. Il refusa constamment cet honneur, et préféra son humble pauvreté à l'éclat du diadème.

ALPHEUS, Grec, graveur sur pierre. On a de lui une pierre précieuse, *sur laquelle est gravée Penthésilée, reine des Amazones, blessée et soutenue par Achille*. C'est aussi de lui et d'Aréthon que nous viennent deux beaux camées, *avec les têtes de Germanicus, de son épouse Agrippine, et de leur fils Caïus*. Ces pierres existaient autrefois à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, à Paris; on en trouve une copie dans l'Histoire de l'Académie des inscriptions, tome 13, pag. 392.

ALPHONSE Ier, surnommé le *Catholique*, roi des Asturies, avait été le compagnon de Pélage dans ses travaux guerriers. Il avait épousé sa fille Hermesinde. C'est de ce mariage que sont sortis tous les rois chrétiens qui ont régné pendant plusieurs siècles en Espagne. Le zèle qu'il montra pour la religion chrétienne lui fit donner le surnom de catholique. Également brave et heureux, il vainquit en plusieurs occasions les Maures, et leur enleva plus de trente villes. Il agrandit par là son royaume, et rendit le nom chrétien redoutable aux infidèles. Il mourut en 757, âgé de 64 ans, après en avoir régné 18.

ALPHONSE II, 19e roi des Asturies, surnommé le *Chaste* (parce que, par un vœu aussi indiscret qu'impolitique, il n'usa pas avec sa femme Berthe des droits du mariage), remporta plusieurs victoires sur les Musulmans. Il poussa ses conquêtes sur les Maures jusqu'au-delà du Douro, et mourut en 842, après un règne de 50 ans, dans un âge très-avancé. Il fit bâtir la cathédrale d'Oviédo, et fixa sa cour dans cette ville. Il fut lié d'une étroite amitié avec Charlemagne,

qui le seconda dans toutes ses entreprises.

ALPHONSE III, dit *le Grand*, plutôt à cause de ses victoires, qu'à cause de la sagesse de son administration, roi des Asturies, succéda à Ordogno son père, en 866. Il illustra son règne par plus de trente campagnes et par un grand nombre de victoires qu'il remporta sur les Maures. Dès 869 ils avaient voulu profiter des troubles qui agitaient les états d'Alphonse, pour y faire une irruption. Après les avoir défaits, ce prince porta la guerre sur leur territoire, passa le Douro, renversa les murs de Coïmbre, pénétra jusqu'au Tage et dans l'Estramadure, augmenta ses états d'une partie du Portugal et d'une partie de la Vieille-Castille, agrandit et repeupla Burgos. Il eut aussi à essuyer plusieurs révoltes de ses sujets. Une des plus célèbres fut celle de Froïla, comte de Galice, qui lui disputa la couronne, et l'obligea même de chercher un asile chez les Cantabres. Mais la conduite tyrannique de l'usurpateur fit révolter les habitans d'Oviédo, qui l'assassinèrent, et préparèrent ainsi le retour d'Alphonse. Cependant ce prince n'en fut pas plus tranquille. Il y eut de nouvelles révoltes, et la plus sensible à son cœur fut celle où il vit s'élever contre lui son propre sang. Garcie, son fils aîné, à la tête des rebelles, fut battu en 888, fait prisonnier, puis remis en liberté au bout d'un an. Alors Alphonse abdiqua la couronne en faveur de ce fils qui avait voulu la lui enlever; et, par une tendresse aveugle pour Ordogno, son second fils, il divisa ses états et donna à celui-ci la Galice, avec la partie de la Lusitanie qu'il avait conquise. L'an 912, Alphonse, avec une armée qu'il obtint du roi, son fils, entra sur les terres des Maures, y mit tout à feu et à sang, et revint chargé de dépouilles à Zamora, où il mourut le 20 décembre, après avoir régné 46 ans jusqu'à son abdication. Il joignit à la valeur l'amour des lettres. On a de lui une *Chronique des rois d'Espagne, depuis Wamba jusqu'à Ordogno*, père de l'auteur.

ALPHONSE IV, dit le *Moine*, roi des Asturies et de Léon, parvint au trône en 924. Incapable de régner, il abdiqua trois ans après en faveur de son frère Ramire, et se jeta dans un couvent; mais bientôt la versatilité de son caractère le porta à vouloir remonter sur le trône : il reprit les armes, et se retira dans la ville de Léon, qui l'avait reconnu. Ramire l'y assiégea et l'ayant pris par famine, il eut la cruauté de lui faire crever les yeux et de le renfermer dans un couvent.

ALPHONSE V, roi de Léon et de Castille, fils de Bermude II, lui succéda à l'âge de 5 ans, en 999. En 1014 il épousa Elvire, fille de Gonzalès, comte de Galice, qui tous deux concoururent à faire de lui un prince sage et vertueux. Pendant qu'il rendait le peuple heureux, l'Espagne, soumise aux Musulmans, était déchirée par la division des Émirs. Alphonse en profita, et ayant passé le Douro, il mit le siége devant Viseu; mais s'étant exposé sans cuirasse aux traits des assiégés, il fut tué d'un coup de flèche tirée des remparts.

ALPHONSE VI, roi de Léon et de Castille, reprit en 1085 Tolède sur les Maures, qui tenaient cette place depuis l'an 714. Il.

était accompagné dans cette expédition de l'illustre Cid et d'une foule de princes et de chevaliers étrangers. Ce siége mémorable dura cinq ans. Il épousa ensuite Zaïde, fille du roi maure de Séville, ce qui déplut aux chrétiens aussi bien qu'aux musulmans. Ce prince eut de grands talens sans vertus. Il persécuta le Cid, et mourut en 1109. Il avait ordonné que l'office romain fût substitué à l'office gothique dans ses états. Ce décret ayant causé beaucoup de troubles, on convint de recourir à ces épreuves appelées le *Jugement de Dieu*; et l'on choisit le duel entre deux chevaliers, dont l'un tiendrait pour l'office gothique et l'autre pour le romain. L'avantage du combat fut pour le champion du gothique; mais le roi n'en persista pas moins dans sa résolution, et l'office romain prévalut.

ALPHONSE VIII (Raymond), roi de Castille, de Léon et de Galice, né en 1106. Il se couronna lui-même à l'âge de 20 ans dans l'église d'Astorga. Il prit trois fois les armes contre sa mère Urraque, infante de Castille. Après sa mort, se voyant seul maître des trois royaumes, il assembla ses États, et fit des règlemens fort sages. Il porta ensuite la guerre en Andalousie, et y remporta des victoires. La plus éclatante fut celle qu'il gagna près de Jaën, en 1157. Il mourut au retour de cette expédition âgé de 51 ans, après en avoir régné 31. Les Espagnols mettent Alphonse au rang de leurs rois les plus illustres (1).

ALPHONSE IX, roi de Léon et de Castille, surnommé *le Noble* et *le Bon*, monta sur le trône à l'âge de 3 ans, en 1158. Il reconquit tout ce que ses voisins avaient usurpé sur lui pendant son enfance. Aucun roi ne suivit aussi constamment que lui le projet de chasser les Maures d'Espagne; mais il fut défait et blessé en 1195, dans une grande bataille, près d'Alarcos, où il perdit 20,000 hommes d'infanterie et toute la cavalerie castillane. Il fut bientôt attaqué par tous les rois chrétiens tandis que les Maures ravageaient la Castille. Il brûlait cependant de venger l'affront d'Alarcos. Il s'unit aux rois de Navarre et d'Aragon, passa la Sierra Morena et remporta en 1212 sur les Maures, la fameuse bataille de Muradad, ou de Tolosa. Plusieurs historiens, et même des témoins oculaires, ont affirmé que les Musulmans y perdirent 200,000 hommes, tandis que les Chrétiens, sans doute par la protection divine, n'eurent à regretter que vingt-cinq hommes. Ce prince mourut en 1214, à 60 ans. Les larmes que la Castille répandit sur son tombeau étaient une juste récompense des travaux auxquels il se livra pour défendre son royaume, l'agrandir, et y faire naître le goût des sciences. On lui reproche de n'avoir pas profité de ses divers succès; mais on ne peut lui refuser la gloire d'avoir réparé les revers qu'il avait essuyés avec une fermeté supérieure aux événemens.

ALPHONSE X, roi de Léon et de Castille, surnommé *le Sage* et *l'Astronome*, fils de Ferdinand III, et son successeur en 1252. Après la mort de son père, il repoussa tous les efforts que la Navarre et l'Aragon firent contre lui. Il fut élu empereur en 1257;

(1) On considère comme le 7e roi de ce nom, Alphonse Ier, roi d'Aragon, qui fut quelque temps maître des royaumes de Castille et de Léon.

par une faction de princes allemands, qui comptaient s'enrichir des trésors qu'il répandrait parmi eux. Il fit des actes de Souverain d'Allemagne, en Castille. Il donna l'investiture du duché de Lorraine à Frédéric; mais, lorsque Rodolphe d'Hapsbourg eut été élevé au trône impérial, il se contenta de protester contre l'élection. Il vécut en philosophe sur le trône. D. Sanche, son fils, connaissant le caractère pacifique de son père, se révolta contre lui et le détrôna. Alphonse-le-Sage se ligua avec les Mahométans contre ce fils dénaturé, le combattit et le vainquit; mais il ne put profiter de ses premiers avantages, et il mourut de chagrin, le 2 avril 1284, à l'âge de 54 ans. Jacob, roi de Maroc, de la race des Mérinis, se distingua dans cette occasion par un trait de grandeur d'ame, digne d'être rapporté. Jadis l'ennemi d'Alphonse, il était accouru à sa défense. Leur première entrevue eut lieu à Zahra. Là, l'infortuné Castillan voulut céder la place d'honneur à celui qui venait pour le venger. « Elle vous appartient, lui dit Jacob, tant que vous serez malheureux. Je viens venger la cause des pères : je viens vous aider à punir un fils ingrat, qui reçut de vous la vie et veut vous ôter la couronne. Quand j'aurai rempli ce devoir, quand vous serez heureux et puissant, je vous disputerai tout et redeviendrai votre ennemi. » Alphonse ne fut pas assez grand pour se fier au monarque qui lui tenait ce noble langage; il s'échappa de son camp. Ce fut sous le règne d'Alphonse X, et d'après ses ordres, qu'on travailla à recueillir et à augmenter ces lois appelées en espagnol *de las Partidas*, dont le code a rendu ce roi immortel. Ce travail, qui fut commencé vers l'année 1256, respire partout la plus haute sagesse et la justice la plus sévère; aussi doit-on croire qu'un si bel ouvrage mérita beaucoup plus le surnom de *Sage* au monarque qui le fit éclore, que ses recherches astronomiques et ses connaissances étonnantes en physique. D'ailleurs, à cause de l'ignorance de ce temps-là, c'est dans ce code précieux que nous devons chercher le trésor de la langue espagnole originelle, lorsque déjà les traits caractéristiques de cet idiome étaient annoncés, et que le langage avait déjà acquis certaines formes, certaines tournures qui lui donnaient un air plus libre et plus rapide. Malgré l'antiquité reculée de cet écrit et la rudesse, la barbarie même où la langue devait être plongée à cette époque, le style y brille d'une certaine facilité, d'une pureté d'élocution, d'une élévation de pensées, enfin d'un degré de perfection auquel aucune langue de l'Europe n'avait pu arriver dans ce siècle, et qui ne fut atteint que bien long-temps après par la langue italienne. On y trouve ce mot remarquable : « Le despote arrache l'arbre, le monarque sage l'émonde! » Les *Tables Alphonsines*, dressées à grands frais par les juifs de Tolède, et fixées au 1er de juin, jour de son avénement à la couronne, lui ont acquis plus de gloire que ses combats. Nat de Mons, troubadour moraliste, a mis à la suite d'une épître en vers adressée à Alphonse, et où il traite de l'influence des astres sur le sort des hommes, une décision au nom de ce prince, qui fourni-

rait un titre d'accusation bien plus authentique. Mais il est clair que l'auteur n'a fait que prêter à Alphonse ses propres sentimens. (Voyez *Millot, hist. des Troubad.*, 12, p. 192.) C'était assez l'usage des troubadours d'en agir de la sorte. (Voyez une autre *déclaration* sur un sujet différent que Giraud Riguier attribue également à Alphonse. *Ibid.*, t. 3, p. 363.) Ce prince, soupçonné d'irréligion, avait lu, dit-on, quatorze fois la Bible avec ses gloses, et l'avait fait traduire en espagnol. Quinte-Curce était son auteur favori. Alphonse méritait un pareil historien, quoi qu'en dise Marianna, qui a fait cette antithèse sur son règne : *Dumque cœlum considerat observatque astra, terram amisit*; « En contemplant les cieux, il a perdu la terre. » Cet historien veut parler apparemment de la perte de l'empire; mais les guerres des Sarrasins, et la révolte des Castillans, permettaient-elles à Alphonse de s'aller battre à quatre cents lieues de son pays?

ALPHONSE XI, fils de Ferdinand IV, roi de Léon et de Castille, lui succéda en 1312. Il livra bataille aux Maures avec le roi de Portugal en 1340, près de Tariffa, sur les bords du Salado. Les Musulmans osèrent à peine combattre, et se laissèrent égorger. Il en périt, dit-on, 200,000 et seulement 20 Chrétiens, particularité fabuleuse, semblable à celle que les mêmes historiens racontent de la bataille de Tolosa. On prétend que cette boucherie couvrit de cadavres tous les chemins à plus de trois lieues à la ronde, et que le butin immense qu'on y ramassa fit baisser d'un sixième le prix de l'or. Alphonse mourut de la peste au siége de Gibraltar, le 27 mars 1350, âgé de 58 ans. Il eut quatre enfans naturels d'Éléonore de Gusman, favorite impérieuse qui obtint toute sa confiance au préjudice de Marie de Portugal son épouse dont il eut Pierre, dit le *Cruel*, qui lui succéda.

ALPHONSE Ier, roi d'Aragon et de Navarre, surnommé le *Batailleur*, succéda en 1104 à son frère Pierre Ier. Ce prince, en montant sur le trône, annonça des dispositions guerrières, et il passe en effet pour le prince le plus valeureux de son temps. Il épousa en 2es noces Dona Urraque, fille unique et héritière d'Alphonse VI, roi de Castille. Cette alliance, fondée sur la politique, devait réunir un jour toutes les couronnes d'Espagne sur la même tête; mais cette princese fière et impérieuse l'exclut de son trône et même de son lit. Ils disputèrent pendant 7 ans, les armes à la main, la couronne de Castille: et après des succès balancés entre l'époux et la reine qui commandait en personne, un concile cassa le mariage. Il tourna ensuite ses armes contre les infidèles, et obtint de grands succès. Il fut vaincu à son tour à Fraga et se sauva, suivi de 10 gardes, et blessé, au monastère de Saint-Jean de la Pegna, où il mourut de honte et de douleur, huit jours après sa défaite. Presque toute l'armée était restée sur la place. Ce désastre arriva en 1134. Le surnom de *Batailleur* lui fut donné parce qu'il avait assisté à 29 batailles rangées. Ce prince était plutôt un chevalier intrépide, qu'un roi prévoyant et sage.

ALPHONSE II, roi d'Aragon, fils de Raymond, comte de Bar-

celonne et de la reine Pétronille, monta sur le trône en 1162, après l'abdication de cette princesse. Ce prince fut heureux au dedans, et ne négligea rien pour étendre sa domination au dehors. Il porta la guerre en France, et réunit le Roussillon et le Béarn à la couronne d'Aragon. Il mourut à Perpignan en 1196, après avoir régné 34 ans. Il est compté parmi les troubadours, et il reste de lui une *chanson d'amour*.

ALPHONSE III, roi d'Aragon, succéda, en 1285, à son père Pierre III. Il ne se fit point couronner par les États à son avénement, et s'attira par cet acte d'autorité l'animadversion des grands. Les cortès assemblés, le forcèrent à reconnaître les droits et à jurer de maintenir les priviléges de la nation. Il mourut en 1291, âgé de 26 ans, au moment où il allait épouser Éléonore d'Angleterre.

ALPHONSE IV, roi d'Aragon, succéda en 1327 à son père Jacques II. Son règne ne fut marqué par aucun événement considérable. Il dura 9 ans. Il avait épousé en 2es noces Éléonore de Castille. Il mourut le 24 juin 1336.

ALPHONSE V, roi d'Aragon, surnommé *le Magnanime*, mort en 1458, à 74 ans, avait été reconnu roi de Sicile en 1442, après s'être rendu maître de Naples. Il était fils de Ferdinand-le-Juste, auquel il succéda en 1416. Généreux, libéral, éclairé, bienfaisant, intrépide, galant, affable, politique. Alphonse aurait été le héros de son siècle, si son goût effréné pour les femmes n'avait trop souvent attaqué la vertu de celles de sa cour. Il chercha dans des expéditions lointaines la gloire qu'il ne pouvait trouver dans son royaume. Il affermit sa puissance en Sicile, en Sardaigne et même en Corse. Il s'empara de Naples après s'y être introduit par le même aqueduc qui avait servi autrefois à Bélisaire. Il passa ainsi sa vie en véritable chevalier errant, loin de la reine qui, par sa jalousie, lui avait inspiré un éloignement invincible. Il aimait la belle Marguerite de Hijar, l'une des dames de cette princesse. Dans un transport de jalousie, la reine fit étrangler sa rivale. Héros de son siècle, Alphonse peut être regardé comme le plus grand prince qui ait régné sur l'Aragon. Courageux et grand capitaine, il fit la guerre sans cruauté. Il recueillit dans son sein les muses bannies de Constantinople, établit la domination espagnole en Italie, et ne retira presque rien de ses États en Espagne. Ce prince allait volontiers sans suite et à pied dans les rues de sa capitale. Comme on lui faisait un jour des représentations sur le danger auquel il exposait sa personne : « Un père, répondit-il, qui se promène au milieu de ses enfans n'a rien à craindre. » Son goût pour les lettres parut dans plusieurs occasions. Tandis qu'il faisait le siége de Gaëte, les grosses pierres dont on avait besoin pour charger les mortiers vinrent à manquer; on lui dit qu'on pouvait en tirer d'un ancien château, qui avait été autrefois la maison de campagne de Cicéron. Il méprisa cet avis, et répondit « qu'il aimait mieux laisser reposer son canon et toute son artillerie, que d'aller profaner la demeure antique de ce philosophe et de cet orateur célèbre. » Un courtisan d'Alphonse lui soutint un jour qu'il avait lu dans l'histoire qu'un

roi d'Espagne disait que la science ne convient pas du tout aux gens de qualité, et qu'ils ne doivent jamais s'appliquer aux belles-lettres. Alphonse alors s'écria : « Ce n'est point un roi, mais un bœuf, qui l'a dit. » On connaît le trait suivant de sa libéralité. Un de ses trésoriers était venu lui apporter une somme de dix mille ducats; un officier, qui se trouvait là dans le moment, dit tout bas à quelqu'un « Je ne demanderais que cette somme pour être heureux.» — « Tu le seras, » lui dit alors Alphonse qui l'avait entendu, et lui fit emporter les mille ducats.... Une galère chargée de soldats et de matelots périssait, il ordonne de les secourir. On hésite; alors Alphonse saute dans une chaloupe, en disant à ceux qui craignaient le péril : « J'aime mieux être le compagnon que le spectateur de leur mort.... » Ce prince avait, ainsi que Salomon, signalé le commencement de son règne par un jugement remarquable. Une jeune esclave affirmait devant lui que son maître était le père d'un enfant qu'elle avait mis au monde, et demandait en conséquence sa liberté, suivant une ancienne loi d'Espagne. Le maître niait le fait et soutenait n'avoir jamais eu aucun commerce avec son esclave. Alphonse ordonna que l'enfant fût vendu au plus offrant. Les entrailles paternelles s'émurent aussitôt en faveur de cet infortuné; et lorsque les enchères allaient commencer, le père reconnut son fils, et mit sa mère en liberté.... Ce prince ne pouvait souffrir la danse, et il disait assez plaisamment : « qu'un fou ne différait d'un homme qui danse, que parce que celui-ci restait moins long-temps dans sa folie.... » Quelqu'un de ses courtisans lui demanda un jour quels étaient ceux de ses sujets qu'il aimait davantage : « Ceux, répondit Alphonse, qui craignent pour moi, plus qu'ils ne me craignent. » Il disait encore que, « pour faire un bon ménage, il faut que le mari soit sourd et la femme aveugle... » On a imprimé en 1765, in-12, le *Génie d'Alphonse le Magnanime*. M. l'abbé Méri de la Canourgue, y a recueilli les pensées et les faits les plus remarquables de sa vie. Il a tiré tous les traits qu'il a fait entrer dans ce tableau, d'Antoine de Palerme, précepteur et historiographe d'Alphonse, qui le flatte souvent beaucoup trop. C'est cet Antoine qui vint trouver son prince à Capoue, où il était tombé malade, et lui apporta l'histoire d'Alexandre par Quinte-Curce, dont la lecture le guérit. *Voy.* Axereto.

ALPHONSE II, roi de Naples, fils de Ferdinand, rendit, n'étant encore que duc de Calabre, de grands services à son père en commandant les armées et en remportant de grands avantages sur ses ennemis. A la mort de son père, qui eut lieu en 1494, Alphonse fut proclamé roi; mais ses débauches, son avarice et sa cruauté l'avaient déjà rendu l'objet de la haine des Napolitains. Un an après, il abdiqua en faveur de son fils Ferdinand II, qui était plus digne que lui de l'amour du peuple et des grands.

ALPHONSE Ier, surnommé *Henriquez*, roi de Portugal, fils de Henri de Bourgogne, né en 1094, de la maison de France, défit cinq gouverneurs maures à la bataille d'Ourique, le 25 juillet 1139. Cette victoire est l'époque

de la monarchie de Portugal. Le vainqueur fut proclamé roi dans le camp par les soldats : on dit qu'il prit pour armes autant d'écus qu'il avait soumis de rois. Il fut moins heureux dans la guerre contre Ferdinand II, roi de Castille : il livra une bataille où il fut vaincu, fait prisonnier et renvoyé sans rançon par le généreux Ferdinand, qui ne lui imposa que quelques conditions, qu'Alphonse éluda. Il était déjà vieux, lorsque le miramolin Aben-Jacob vint assiéger Santarem, où l'infant don Sanche était renfermé. Alphonse, malgré sa vieillesse, vola au secours de son fils, et les autres Maures prirent la fuite, sans oser livrer combat. Il mourut peu de temps après, le 6 décembre 1185, dans sa 91e année, après 73 ans de règne, regardé comme le fondateur de la monarchie portugaise et le législateur de son peuple. Ce prince était de la plus haute taille, ayant sept pieds. Il avait convoqué les Etats à Lamego, en 1045. Il fut solennellement reconnu roi dans cette assemblée composée des prélats, des seigneurs et des députés des villes. Ce fut l'archevêque de Bragance qui lui mit la couronne sur la tête. La constitution ayant été dressée en 18 statuts, fut soumise à l'acceptation du peuple et agréée. Telle fut la fameuse assemblée de Lamego, où furent proclamées les premières lois constitutionnelles du Portugal. Ce Prince avait institué l'ordre d'*Avis*.

ALPHONSE II, dit *le Gros*, roi de Portugal, fils de Sanche I, lui succéda en 1211. Il vainquit souvent les Maures, et, avec le secours d'une flotte de Croisés, il s'empara de la ville d'Alcaçar-do-Sal. Il devint si gros à l'âge de 35 ans, qu'à peine pouvait-il marcher et respirer. Il mourut le 25 mars 1223, à 38 ans. Sa haine pour ses frères et ses sœurs troubla son règne, d'ailleurs glorieux. Il donna de nouvelles lois, fit régner la justice, et voulut réformer le clergé. Ses différends avec l'archevêque de Brague, au sujet des immunités ecclésiastiques, le firent excommunier.

ALPHONSE III, frère de Sanche II, né en 1210, monta sur le trône de Portugal en 1248. Il conquit les Algarves sur les Maures, et eut quelques différends avec la cour de Rome pour avoir répudié Mathilde, sa première femme. Il fut excommunié, et son royaume interdit, ce qui dura jusqu'à la mort de Mathilde, en 1262. Il eut de nouvelles querelles au sujet des immunités ecclésiastiques, et il soutint les droits royaux avec force. Mais sa fermeté l'abandonna dans sa dernière maladie. Il fit un legs au pape, en lui donnant le titre de *Seigneur de son corps et de son ame*, et le suppliant de confirmer son testament. Il mourut le 16 février 1279, à 69 ans. Ce prince fit des règlemens avantageux pour la sûreté et la commodité publiques.

ALPHONSE IV, surnommé le *Brave* et le *Fier*, et non le *Justicier*, comme l'ont dit quelques biographes, était fils du roi Denis, et lui succéda en 1325. Il illustra la couronne de Portugal dans la paix comme dans la guerre. Sanche, son frère naturel, excita des troubles, qu'il sut calmer. Il eut une guerre avec le roi de Castille, qu'il termina heureusement. Il défendit même ce prince contre les Maures, et se trouva le 30 octobre 1340, à la fameuse bataille de Salado, où il périt,

dit-on, 200,000 de ces infidèles. Alphonse mourut le 28 mai 1357, à 66 ans. La postérité lui a reproché la mort injuste de la belle Agnès ou Inès de Castro, que son fils don Pèdre avait épousée secrètement, et qui fut livrée à quelques conseillers perfides, et assassinée sous ses yeux. Ce meurtre empoisonna ses dernières années. Tout le monde connait la touchante tragédie que La Mothe a composée sur ce sujet.

ALPHONSE V, roi de Portugal, surnommé l'*Africain*, à cause de ses exploits en Afrique, était fils d'Édouard, et n'avait que six ans quand il monta sur le trône du Portugal, en 1438. La tutelle de sa mère, qui était étrangère, fut rejetée par les Portugais, qui confièrent l'administration du royaume à don Pèdre, frère d'Édouard; mais ce prince fut mal récompensé des soins qu'il prit de l'enfance de son neveu : Alphonse le fit assassiner dans le temps qu'il venait à la cour pour se purger des crimes qu'on lui imputait. Quelques historiens prétendent néanmoins qu'on ne fit mourir don Pèdre que parce qu'il voulait soulever les peuples et s'emparer de la couronne. Alphonse passa en Afrique, en 1458, avec une flotte formidable, prit Alcaçar, et eut d'autres succès. Ce fut au sujet de cette guerre qu'il institua l'ordre des *Chevaliers de l'épée*. Il avait entendu dire « qu'un prince chrétien devait conquérir une épée, que les Maures conservaient avec un soin extrême dans la ville de Fez. » Il crut que cette gloire lui était réservée; et ce fut à cette occasion qu'il institua son ordre, dont il fixa les chevaliers à 27 : c'était le nombre d'années qu'il avait alors. Outre la guerre d'Afrique, Alphonse V en eut une autre à soutenir contre Ferdinand et Isabelle de Castille. Jeanne, fille de Henri IV, roi de Castille, avait été promise à Alphonse, qui, en l'épousant, voulait avoir en dot ce royaume, dont il la croyait héritière. Il prit les armes pour faire valoir les droits de sa future épouse. Il implora même le secours de Louis XI, roi de France; mais quand il vit que toutes ses intrigues ne produisaient rien, et qu'il avait déja été battu deux fois par Ferdinand, il rompit ce mariage. L'infortunée Jeanne ne fut ni reine de Castille, ni reine de Portugal : elle alla s'ensevelir dans un couvent, où elle finit ses jours en 1530. Alphonse avait eu aussi le dessein de se retirer dans un monastère; mais il mourut de la peste à Cintra, âgé de 49 ans, le 24 août 1481. Ses sujets découvrirent la Guinée sous son règne, et en rapportèrent une grande quantité d'or. La religion chrétienne lui est redevable de son établissement dans cette partie occidentale de l'Éthiopie. Il fut le premier monarque portugais qui fit construire une bibliothèque dans son palais; et il prenait tant de plaisir à racheter des prisonniers, qu'on l'appelait communément le *Rédempteur des captifs*.

ALPHONSE VI, roi de Portugal, fils et successeur de Jean IV, était né le 21 août 1643. Il eut d'abord quelques avantages sur les Espagnols, et fut ensuite chassé de son trône. Ce prince avait eu, dit-on, quelque maladie qui lui avait affaibli l'esprit. Mademoiselle d'Aumale, princesse de Savoie-Nemours, son épouse, qui avait tâché en vain de s'en faire

aimer, porta des plaintes contre lui, et s'enferma dans un couvent. Alphonse avait indisposé ses sujets par une conduite insensée. Il courait les rues de Lisbonne pendant la nuit, et attaquait avec fureur tous ceux qu'il rencontrait. Le jour il commettait sans rougir les actions les plus indécentes. On le contraignit de se démettre de la couronne. On lui assigna la jouissance de tous les biens de la maison de Bragance. Don Pèdre son frère, qui fut mis à sa place non avec le titre de roi, mais avec celui de prince-régent, épousa peu de temps après la princesse de Savoie-Nemours, qui prétendait que son mariage avec Alphonse, tout à la fois furieux et impuissant, était nul. Le roi détrôné vécut depuis comme un simple particulier, et mourut le 12 septembre 1683, au château de Cintra en Portugal, à 41 ans. Le régent se fit alors couronner sous le nom de Pierre II.

ALPHONSE DE ZAMORA, travailla à l'édition *de la Polyglotte*, du cardinal Ximenès. Ce juif converti est encore auteur d'un ouvrage intitulé : *Introductiones hæbraïcæ*, Compluti, 1526, in-4°. Il mourut l'an 1530.

ALPHONSE DE CASTRO. *Voyez* CASTRO.

ALPHONSE-TOSTAT. *Voyez* TOSTAT.

ALPHONSE (PIERRE). *Voyez* PIERRE.

ALPHONSE. *Voyez* TORRE (DE LA).

ALPHONSE DE BURGOS. *Voyez* ABNER.

ALPIN (CORNEILLE), mauvais poète latin, qui avait fait une tragédie intitulée *Memnon*, à l'imitation de celle d'Eschyle; mais elle était d'un style si enflé, si dur et si grossier, qu'Horace dit «que Memnon mourait par les mains du poète, sans attendre le coup d'Achille.» Il avait aussi composé un poème héroïque *sur la guerre de Germanie*, dans lequel on voyait une description du Rhin si ridicule et si mal faite, que ce fleuve n'était pas reconnaissable.

ALPINI (PROSPER), professeur de botanique à Padoue, né à Marostica, dans l'état de Venise, en 1553, et mort à Padoue, le 7 janvier 1617, voyagea en Égypte, pour perfectionner la botanique. On a de lui : I. *De præsagiendâ vita et morte*, in-4°, 1601, que l'illustre Boërhaave a fait imprimer à Leyde, 1710, in-4°. II. *De plantis Ægypti*, Venise, in-4°, 1592, et à Leyde, 1735, in-4°. III. *De plantis exoticis*, Venise, 1627, in-4°. Cette édition a quelquefois des titres de 1629 et 1656. IV. *Medicina methodica*, Padoue, 1611, in-fol. Leyde, 1719, in-4°. V. *De Rhapontico*, Padoue, 1612, in-4°. VI. Un excellent *Traité du baume*, qui se trouve dans la *Medicina Ægyptiorum*, Leyde, 1718, in-4°. Ses ouvrages renferment des recherches curieuses, qui l'ont tiré de la foule des botanistes. André Doria, prince d'Amalfi, avait voulu l'avoir pour son médecin; mais la république de Venise le fixa à Padoue par des emplois honorables.

ALPTEGHYN, était d'abord esclave d'Ismaël, prince Samanide. Mais, ayant recouvré sa liberté, il servit dans les armées, et fut gouverneur du Khoraçan. A la mort d'Abdel-Melek, autre prince Samanide, Mansour, son successeur, ayant attaqué Alpteghyn, celui-ci le défit, se rendit maître de Guzuah dont il fit la

capitale de son empire, et régna jusqu'à sa mort, arrivée en 365 de l'hégire (975 de J.-C.)

ALQUIÉ (François-Savinien), écrivain du 17e siècle, a laissé les ouvrages ci-après : I. *Mémoires du voyage du marquis de Ville au Levant*, Amsterdam, 1671. II. *Les délices de la France*, 1699, 2 vol. in-12. III. *État de l'empire d'Allemagne*, 1699, in-12.

ALRED, ALFRED ou ALURED, historien anglais, né à Béverley, en Yorckshire. Il fut élevé à Cambridge, et écrivit en latin, des *Annales de l'Histoire d'Angleterre*, qui furent publiées par Hearne, 1716, à Oxford. Il a encore composé *Libertates ecclesiæ Sancti Joannis de Beverlick*, qui n'a point été imprimée. Alred est mort en 1130.

ALSACE (Thomas-Louis de Hénin-Liétard, nommé le cardinal d'), archevêque de Malines et primat des Pays-Bas, d'une maison qui remonte à Thiéry d'Alsace, comte de Flandre en 1128, naquit à Bruxelles le 22 novembre 1680. Il était fils de Philippe-Antoine de Hénin, comte de Boussu, prince de Chimay, et chevalier de la toison d'or. S'étant destiné à l'état ecclésiastique, après avoir fait sa philosophie à Cologne, il alla étudier en théologie à Rome, et prit le bonnet de docteur dans l'Académie grégorienne. Il fut désigné en 1713, pour être évêque d'Ypres; mais l'archevêché de Malines étant venu à vaquer, l'empereur l'y nomma le 3 mars 1714. Cinq ans après, le pape Clément XI le créa et déclara cardinal. Vers 1721, il fit le voyage de Vienne en Autriche, où l'empereur lui donna le titre de conseiller intime en son conseil d'état. Cadet de sa maison, lorsqu'il s'était voué à l'état ecclésiastique, il devint l'aîné par la mort de son frère Charles-Louis-Antoine, prince de Chimay, grand d'Espagne, mort en 1740, sans postérité. Thomas renonça à ce riche et noble héritage, en faveur d'Alexandre-Gabriel, son puîné, lui laissant la principauté, la grandesse, tous les biens, et ne conservant que quelques portions de revenus pour en augmenter ses aumônes. Rien ne peint mieux son beau caractère et comme sujet fidèle et comme évêque, que le discours qu'il adressa à Louis XV en 1746, lorsque ce prince, entré dans Bruxelles qui venait de lui ouvrir ses portes, se présenta à la porte de la cathédrale. « Sire, lui » dit le cardinal d'Alsace, le Dieu » des armées est aussi le père des » miséricordes; tandis que V. M. » lui rend des actions de graces » pour ses victoires, nous lui de» mandons de les faire heureuse» ment cesser par une paix prompte » et durable. Le sang de Jésus» Christ est le seul qui coule sur » nos autels; tout autre nous alar» me; un prince de l'Eglise peut, » sans doute, avouer cette crainte » devant un roi *très-chrétien*. » C'est dans ces sentimens que nous » allons entonner le *Te Deum*, » que V. M. nous ordonne de chan» ter. » Le cardinal d'Alsace mourut doyen des cardinaux, le 6 février 1759.

ALSACUS (Conrad), a publié à Copenhague, en 1622, une *Histoire de la Réformation du Danemarck*, dont Seckendorf, dans son Histoire du Luthéranisme, tome I, pag. 268, parle avec éloge, mais qu'on rencontre rarement.

ALSAHARAVIUS. *Voyez* Albucasis.

ALSOP (Anthony), prêtre, élevé au collège de Westminster. Il publia, en 1698, *Fabularum Æsopicarum delectus*, in-8°. Le docteur Trelaunay, évêque de Winchester, le prit pour son chapelain, et lui fit donner une prébende dans sa cathédrale, avec la cure de Brightwell en Berkshire. Mais en 1717 on lança un *verdict* contre lui, à l'occasion de la rupture d'un mariage qu'il avait contracté, et il fut obligé de fuir; on ignore combien dura son exil; on sait seulement qu'il mourut en 1726, et qu'en 1754 on publia l'édition suivante: *Antonii Alsopi, ædisChristi olim alumni, Odarum libri duo.* On sait aussi qu'il composa quelques poëmes, qui se trouvent dans la collection de Dodsley et dans quelques autres recueils.

ALSOUFY, astronome arabe, né au commencement du 10° siècle, a composé une *Table astronomique*, un *Catalogue des étoiles fixes*, et un *Traité sur la projection des rayons.* On ne connait en Europe que son Catalogue, dont il existe plusieurs copies à la bibliothèque du Roi. Il mourut en l'an 986 de J.-C.

ALSTEDIUS (Jean-Henri), professeur de philosophie et de théologie, à Herborn, ensuite à Albe-Pile, mourut à 50 ans dans cette dernière ville, en 1638. Il laissa un grand nombre d'ouvrages, qui prouvent beaucoup d'application, mais peu de génie. Ils sont faits, pour la plupart, dans le goût des compilations allemandes. Les principaux sont: I. *Methodus formandorum studiorum.* II. *Encyclopædia,* dont la première édition parut à Herborn, 1620, in-4°, et la deuxième en deux volumes in-fol.; recueil mal digéré, et qui ne formera jamais un vrai savant. « L'auteur, dit Nicéron, s'y est proposé de donner un abrégé méthodique de toutes les sciences. Quoiqu'il soit peu exact en bien des endroits, son livre n'a pas laissé d'être reçu du public, avec de grands applaudissemens, lorsqu'il parut la première fois; et il peut être utile à ceux qui, étant destitués d'autres secours, veulent acquérir quelque connaissance des termes de chaque profession et de chaque science. On ne peut trop louer la peine qu'il s'est donnée pour tirer des meilleurs auteurs qui avaient écrit de son temps, de quoi composer son ouvrage, dans lequel il rapporte les principes des sciences et des arts avec beaucoup d'ordre: il s'est cependant quelquefois trop embarrassé, pour avoir voulu se rendre trop clair et trop méthodique, et en se servant pour cela de trop de divisions et de sous-divisions. » Il faut ajouter à ce jugement de Nicéron, trop favorable à quelques égards, que depuis la publication des Encyclopédies modernes, celles d'Alstedius est presque inutile. III. *Philosophia restituta.* IV. *Elementa mathematica.* V. Un Traité *De mille annis*, 1627, in-8°, ouvrage qui roule sur le système des millénaires. VI. *Triumphax Bibliorum sacrorum*, Francfort, 1620. VII. *Thesaurus chronologiæ*, Herborn, 1624. VIII. *Systema mnemonicum duplex.*

ALSTON (Charles), né en Écosse en 1683, élevé à Glascow, d'où il se rendit à Leyde, pour y étudier la médecine. Il retourna ensuite à Edimbourg, où il s'établit, et devint professeur de médecine et de botanique. En 1753, il publia son principal ouvrage,

intitulé : *Tirocinium botanicum Edimburgense*, dans lequel il attaque le système sexuel de Linné. Ses *Lectures sur la matière médicale* ont été imprimées en 1770, 2 vol. in-4°. Il a aussi laissé quelques écrits insérés dans les Essais de médecine d'Edimbourg. Il est mort en 1770.

ALSTROEMER (JONAS), négociant suédois, naquit, en 1665, à Aliégas, de parens pauvres. Après avoir appris le commerce, il partit, en 1696, pour Londres, s'y établit, et amassa de grandes richesses. Il conçut alors le projet de mettre sa patrie en état de pouvoir se passer de marchandises étrangères. A cet effet, il retourna en Suède, et s'y occupa du perfectionnement des manufactures. Il fit ensuite des voyages dans des pays étrangers, y recueillit des renseignemens utiles sur les arts et les métiers. Il perfectionna l'éducation des bêtes à laine, en se procurant d'excellentes races de moutons, et même des beliers d'Angora; il cultiva des plantes propres à la teinture, introduisit en Suède l'usage des pommes de terre, y établit des tanneries et des raffineries de sucre, à l'instar de celles d'Angleterre; il fut un des fondateurs de la compagnie du commerce du Levant, et de celle du commerce des Indes orientales. Le roi et les États le secondèrent efficacement, lui accordèrent toutes sortes d'honneurs, et enfin la noblesse. A l'époque de sa mort, arrivée en 1761, on comptait, en Suède, plus de 18,000 ouvriers en soie et en laine; ce qui valut à ce pays un gain de 84 tonnes d'or et de 21,000 écus en monnaie d'argent. En 1790, le commerce fit placer, dans la bourse de Stockholm, le buste de ce respectable Suédois, avec cette inscription : *Jon. Alstrœmer, artium fabrilium in patriâ instaurator*. Ses quatre fils Claude, Patrick, Jean et Auguste se distinguèrent par leurs talens.

ALSTROEMER (CLAUDE), l'aîné des quatre fils du précédent, né en 1736, mort en 1794, fut élève de Linné. Il voyagea dans diverses parties de l'Europe, et correspondit avec ce prince des botanistes qui nomma *Alstrœmeria* le genre qu'une espèce nouvelle de plantes que son élève lui avait adressée, le força à établir.

ALT (FRANÇOIS-JOSEPH-NICOLAS baron D'), né à Fribourg le 17 février 1689, et mort dans cette ville en 1771, fut avoyer en 1737. Son *Histoire des Welches*, Fribourg, 1750 à 1753, en 10 vol. in-8°, est peu connue au-delà de la Suisse. Elle contient des recherches; mais le style en est lourd et peu correct. C'est plutôt une compilation qu'une histoire remplie d'ailleurs de faits étrangers à son sujet.

ALTAMER (ANDRÉ). *Voz* ALTHAMER.

ALTAMURA (AMBROISE D'), religieux du couvent des dominicains à Rome, vivait dans le 17° siècle. Il a publié une Bibliothèque raisonnée des écrivains de son ordre, sous ce titre : *Bibliotheca dominicana, ad ann.* 1600 *producta*, Romæ, 1677, in-fol.

ALTANI (ANTOINE), évêque d'Urbin, patriarche d'Aquilée, florissait au 15° siècle. Il servit utilement les pontifes de Rome dans diverses négociations. Martin V l'envoya, comme légat, au concile de Bâle, et il s'y conduisit avec prudence. Le pape Eugène, ayant désapprouvé les sentimens du concile, envoya Altani en Écosse,

près de Jacques I, pour y réformer le clergé; puis en Angleterre, en 1437, pour y terminer les différends survenus entre ce royaume et la France, enfin, en Espagne, pour y ménager le mariage d'Éléonore, infante de Portugal, avec l'empereur Frédéric III. Il mourut à Barcelonne quelque temps après cette ambassade, à l'avénement de Nicolas V au pontificat.

ALTANI (Antoine), *le jeune*, de la même famille que le précédent, naquit au château de Salvarolo l'an 1505. Après avoir étudié à Pavie, il retourna dans le Frioul sa patrie, et se retira dans une terre qui lui appartenait, appelée Murazzo. Altani, exempt de toute inquiétude des affaires, et sans desirer ni charge, ni emplois, y passa ses plus belles années appliqué à la lecture et à la poésie italienne et latine. Balthazar, son neveu, recueillit ses œuvres en un gros volume; mais elles n'ont jamais été imprimées. Elles tombèrent, par hasard, entre les mains d'Apostolo Zéno, et furent, par ses soins, réunies avec d'autres manuscrits précieux dont il enrichit la bibliothèque des dominicains réformés de Ferrare. La famille Altani conserve encore beaucoup de *Lettres inédites* de cet homme docte et paisible. Il était l'ami de presque tous les hommes illustres de son temps. Cette famille a été féconde en hommes savans, recommandables par leurs mœurs et par leurs talens. On peut nommer Alexandre, Jean-Baptiste, Lambert, Henri-le-Vieux, Alcide, Henri-le-Jeune, tous parens des deux Antoine, et portant le même nom d'Altani.

ALTER (François-Charles), né à Engelsberg en Silésie, le 2 janvier 1749, docteur en philosophie et professeur de langue grecque au gymnase académique de Sainte-Anne à Vienne, mort le 29 mars 1804. Parmi les 250 ouvrages et dissertations qu'il a publiés, et dont on peut voir les titres dans l'*Allemagne savante* de J. G. Meusel, on estime surtout ses éditions de *Thucydide*, *Lysias*, *Lucrèce*, *Carus*, *Homère*; et principalement son édition du *nouveau Testament grec*, ad cod. Vindoboneus. C. variet. lec. 2 vol. Viennæ, 1786-1787, gr., in-8°. C'est aussi lui qui fut chargé de la première édition de la *Chronique grecque de Georgius Phranzes*, 1796, in-fol.

ALTHAMER (André), nommé aussi Brentius, parce qu'il était né à Brentz en Souabe, savant pasteur luthérien, assista en 1527 et 1528, au colloque de Berne tenu sur le mode de présence de J.-C. dans l'Eucharistie. On a de lui : *Diallage seu conciliatio locorum Scripturæ quæ primâ facie inter se pugnare videntur*, *Centuriis* II, Nuremberg, 1529, in-4°. II. De bonnes Notes *in Tacitum, de situ, moribus et populis Germaniæ*, Nuremberg, 1529, in-4°. III. *Annotationes in B. Jacobi epistolam*. Il y parle de l'apôtre Saint Jacques avec peu de respect, ou pour se servir de l'expression de Bayle, *avec la dernière brutalité*. IV. *Sylva biblicorum nominum*, etc. C'est un dictionnaire des noms propres que l'on trouve dans la Bible. Il y a une *Vie* de lui, par J. Arnold Ballenstad. Il mourut à Anspach, vers 1540.

ALTHUSEN ou ALTHUSIUS (Jean), jurisconsulte du milieu du 16e siècle, soutint dans un livre intitulé *Politica methodicè digesta*, et qui de son temps lui fit beaucoup de lecteurs et d'en-

nemis, « que la souveraineté des États appartenait au peuple. » Il avait publié d'autres ouvrages qui, n'ayant point été saisis par l'esprit de parti, sont demeurés ignorés; tels sont : *De jurisprudentiâ romanâ; de civili conversatione.* Il mourut dans les premières années du 17e siècle.

ALTICOZZI (Laurent), né à Cortone le 25 mars 1689, mort à Rome, 1777, dans un âge très-avancé, se fit jésuite, et publia plusieurs ouvrages. Le plus considérable est une *Somme de Saint Augustin*, 6 vol. in-4°, Rome, 1761, dans laquelle on estime surtout l'*Histoire de la vie, des opinions et de la condamnation de Pélage*. On lui doit encore des *Dissertations sur les anciens et nouveaux manichéens, sur les erreurs de Beausobre* dans son Histoire critique du manichéisme, etc.

ALTICOZZI (Renaud-Angelieri), patrice de Cortone, de la même famille que le précédent, a publié, en 1749, à Florence, une traduction en vers *sciolti*, non rimés, de l'*Epidicus*, comédie de Plaute.

ALTILIUS (Gabriel), né à Mantoue, devint précepteur de Ferdinand-le-Jeune, roi de Naples. Sixte IV le fit évêque de Policastro en 1471, et il y mourut, à l'âge de 60 ans, en 1484. On a de lui diverses poésies latines qui offrent de la facilité, mais quelquefois trop d'abondance; les plus célèbres sont un *Epithalame sur le mariage de Galéas Sforce, duc de Milan, avec Isabelle d'Aragon;* Scaliger et Saunazar ont fait l'éloge de cet écrit; des élégies, *Lamentatio*, etc. Ces poésies ont été recueillies par Gruter, dans le premier volume de son ouvrage intitulé *Deliciæ poetarum Italorum*, et par Jérôme Ruscell, à Venise, en 1558, in-8°.

ALTING (Menso), né en 1541, à Fléda, dans l'Ost-Frise, était premier pasteur et président du consistoire à Embden, lorsqu'il mourut en 1617. Il a écrit plusieurs ouvrages de controverse contre Jean Ligorius et Æg. Hunnius. Ubbo Emmius a écrit sa *Vie*.

ALTING (Henri), né à Embden en 1583, fils du précédent, précepteur du prince électoral Palatin, directeur du collége de la Sapience à Heidelberg, signala son éloquence et son savoir au synode de Dordrecht, où il était député de la part du Palatinat. Lorsque Heidelberg fut pris par Tilly, en 1622, Alting faillit à perdre la vie. Comme il gagnait précipitamment la maison du chancelier, pour se dérober à la fureur du soldat, un lieutenant-colonel l'arrêta en lui disant : « Cette hache a fait périr aujourd'hui dix hommes; le docteur Alting serait bientôt le onzième, si je savais où il est.... » Alting échappa en lui disant qu'il était régent du collége de la Sapience. Il occupa ensuite la chaire de théologie à Groningue, jusqu'à sa mort, arrivée en 1644. Ce théologien protestant a laissé beaucoup d'ouvrages imprimés et manuscrits, qu'on ne lit plus.

ALTING (Jacques), fils du précédent, professeur d'hébreu, et ensuite de théologie dans l'université de Groningue, naquit à Heidelberg en 1618. Il eut de vives disputes avec le ministre Samuel des Marêts, théologien qui ramenait tout à la scolastique, et ne pouvait souffrir ceux qui faisaient de l'Écriture et des Pères

la règle de la théologie. Alting mourut en 1667. Ses ouvrages ont été publiés à Amsterdam, en 5 volumes in-fol., 1687. On y voit que ce docteur avait lu toutes sortes d'écrivains, et surtout les rabbins. Il a chargé ses productions de la plupart de leurs minuties.

ALTING (Menso), bourgmestre de Groningue, né en 1636, mort en 1713, est auteur d'une *Chronique sacrée*, et d'une *Descriptio Germaniæ inferioris*, Amsterdam, 1697, in-fol., qui passe pour l'une des meilleures qu'on ait publiées. Ces deux ouvrages sont en latin. Le style en est un peu lourd.

ALTISSIMO, célèbre improvisateur italien du 15e siècle, était suivi d'un grand nombre d'auditeurs charmés de la facilité et de l'éloquence de ses vers. Plusieurs les recueillirent de mémoire et les publièrent. Quelques-uns ont prétendu, avec vraisemblance, qu'il s'appelait Angelo, mais que ses admirateurs lui donnèrent le surnom d'*Altissimo*, pour exprimer la supériorité de son talent. Tiraboschi en fait mention dans son 6e volume. Il a laissé une traduction en octaves du premier livre du fameux roman intitulé : *I Reali di Francia*, Venise, 1534, in-4°. C'est tout ce qui nous reste de ses vers, et qui suffit pour attester qu'il était au-dessous du médiocre.

ALTMANN (Jean-George), né en 1697, à Zofingen, en Argovie, mourut en 1758, curé d'Inns, village du canton de Berne, où son père avait été recteur. Il fut nommé, en 1735, professeur de morale et de langue grecque, à Berne. Il a rédigé un grand nombre de Mémoires sur la Suisse. Il était savant dans la philologie et l'archéologie; ses principaux ouvrages sont : I. *Exercitatio de linguâ Opicâ, Italorum antiquissimâ, eorumque origine*, Berne, 1721, in-8°. II. *Tempe Helvetica*, Zurich, 1735-1742, 6 vol. gr. in-8°. III. *Meletemata philologico-critica, quibus difficilioribus N. T, locis ex antiquitate lux effunditur*, Traj. ad. Rhen. 1755, 3 vol. in-4°. IV. *Principia ethicâ, ex monitis legis naturæ et præceptis religionis christianæ deducta*, 2e édition, Zurich, 1753, 2 vol. gr. in-8°. V. *Essai d'une description historique et physique des glaciers* (en allemand), Zurich, 1751-53, in-8°.

ALTOGRADI (Lélius), né à Lucques dans le 17e siècle, étudia le droit à Bologne et à Pavie, et se rendit si célèbre dans la connaissance des lois, que plusieurs universités lui offrirent des places de professeur; mais il ne voulut jamais quitter sa patrie. Il y publia divers ouvrages, parmi lesquels on distingue deux volumes de *Consultations*.

ALTOMARE (Donat-Antoine), médecin napolitain, protégé du pape Paul IV, est mort en 1556. Ses œuvres de médecine ont été publiées à Lyon, chez Roville, en 1575, in-fol., et à Venise en 1570. On y trouve une dissertation, intitulée *De vinaceorum facultate et usu*, Naples, 1573, in-4°, Lyon, in-fol, 1565, et 1597; Venise, 1561, 1574 et 1600. — Un Blaise Altomare, avocat de Naples, outre divers écrits sur la jurisprudence, est auteur d'un *Recueil historique des principales Maisons d'Italie*.

ALTON (Richard, comte d'), commandeur de l'ordre de Marie-Thérèse, chambellan, conseiller d'état, général d'infanterie au ser-

vice d'Autriche. Il fut nommé, vers la fin de 1787, général des armées dans les Pays-Bas à la place du général comte de Murray. Son exactitude et sa sévérité ne le firent point aimer des Brabançons. Commandant dans ces provinces, lors de leur insurrection, en 1789, il eut d'abord en novembre quelques succès sur les insurgés vers Tirlemont; mais à la fin de décembre, il concentra ses forces vers Bruxelles, et, après la prise de Gand, il y redoubla de précautions, fit dépaver une partie de la ville, couper les rues par tranchées, et placer de l'artillerie dans le parc. Il leva une légion de son nom, et la joignit aux troupes impériales. Lors de l'insurrection qui éclata dans cette ville, il fut averti que 15,000 patriotes s'avançaient de Waterloo; sans approfondir cette nouvelle, qui se trouva fausse, il prit le parti de se retirer, abandonnant le trésor, la chancellerie et tous les papiers du gouvernement. Ce fut le 12 décembre qu'il sortit par la porte de Namur, avec un corps de troupes qui, quoiqu'affaibli, se montait encore à 5,000 hommes. Les officiers de son armée lui reprochent d'avoir montré trop de faiblesse, et par là encouragé les rebelles. Lorsqu'il quitta Bruxelles, il pouvait encore s'y maintenir, puisqu'il restait maître de la ville haute; mais ses instructions lui défendaient d'endommager une seule maison: d'ailleurs les régimens wallons qu'il avait avec lui, et surtout celui de Murray, diminuaient de jour en jour par la désertion. Il quitta bientôt l'armée pour se rendre à Vienne, et il mourut en route.

ALTON (comte D'), lieutenant-général au service d'Autriche, frère du précédent. Il se distingua dans la guerre des Turcs, et servit ensuite dans les Pays-Bas contre les Français. Il fut mis en arrestation à Bruxelles, le 20 mars 1792, pour avoir permis à l'imprimeur Jaubert, qui fut aussi arrêté, de publier des Mémoires pour servir à la justification du feu comte Richard d'Alton. Il commanda, dans le mois d'avril de la même année, une division de l'armée des Pays-Bas contre les Français. Il fut employé au siége de Valenciennes, sous les ordres du général Ferrari. Il était à la tête des troupes autrichiennes destinées à faire le siége de Dunkerque, de concert avec le duc d'Yorck; et il fut tué près de cette ville, à la sanglante bataille du 24 août 1793, après s'y être distingué par des prodiges de valeur. Il fut vivement regretté par ses troupes, ainsi que par le duc d'Yorck, qui avait en lui la plus grande confiance.

ALTORFER (ALBERT), peintre, reçut son nom de la ville d'Altorf, canton d'Uri en Suisse, où il vit le jour en 1488. Ses ouvrages sont datés de l'an 1500; on conclut de là qu'il est le plus ancien artiste connu de la Suisse. Il peignait de petites pièces historiques d'après le goût de son temps. Ses inventions sont bizarres et sans perspective aérienne. Les derniers plans sont aussi forts que les premiers. On trouve néanmoins dans son dessin de l'intelligence et de l'esprit, et un grand fini dans sa manière. Quand on considère le peu d'encouragement que cet artiste pouvait avoir, et le peu de modèles qui pouvaient exister alors, on s'étonne qu'il ait fait aussi bien son grand tableau de *Saint-Jérôme*: son *Crucifiement*, une gravure en bois repré-

sentant un *Porte-étendard*, *Pyrame et Thisbé*, une *Abigaïl*, et une *Passion*, sont des morceaux justement estimés. Parmi ces gravures en bois, on compte environ 68 pièces qui portent le cachet du talent. Tous ses ouvrages sont marqués de ce monogramme : A. Altorfer quitta son pays, et devint citoyen et sénateur de Ratisbonne, où il est mort en 1578. Le Musée royal possédait deux dessins de ce maître, provenant des conquêtes de la Prusse. Ils sont à la plume, rehaussés de blanc, et représentent l'un *Saint Sébastien attaché à un arbre*, et l'autre *La Vierge évanouie, et quelques disciples au pied de la Croix*.

ALTOUVITIS (Marseille d'), fille de Philippe d'Altouvitis, d'une noble famille de Florence, et de la baronne de Castellane et de Châteauneuf, qui avait été maîtresse du roi Henri III. Elle naquit en 1550, à Aix, dont son père était alors premier consul, et fut tenue sur les fonts de baptême par le corps municipal de Marseille, qui lui donna le nom de cette ville, où elle est morte en 1606. On ne connaît de cette femme, célèbre par son esprit, qu'un *Sonnet sur un bracelet de perles et de corail*, qui se trouve dans le second recueil manuscrit de Louis de Chasteuil, et une *Ode à la louange de Louis Bellaud de Grasse, et de Pierre Paul de Marseille*, qui passent pour les restaurateurs de la poésie provençale. Cette ode, citée dans plusieurs ouvrages, est rapportée par l'abbé Goujet, dans sa Bibliothèque française, t. 13, pag. 441.

ALTOVITI (Antoine), savant archevêque de Florence, y était né en 1521, et y mourut en 1573. Il a composé quatorze *Traités sur l'art de prêcher, sur les syllogismes, les élémens, la nature de l'ame, l'origine du verre, la cause des vents, le vide*, etc. On en trouve la liste dans l'*Histoire des écrivains de Florence* du P. Négri.

ALUCCI (César), né à Chieti en Italie, dans l'Abruzze Citérieure, a publié *lo Specchio*, le Miroir des antiquités romaines, 1625.

ALUNNO (François), né à Ferrare dans le quinzième siècle, habile mathématicien, nous a laissé les ouvrages suivans : I. *Observations sur Pétrarque*, Venise, 1539, in-8°. II. *Les richesses de la langue italienne*, Venise, Alde, 1543, in-fol. III. *La fabrique du monde*, 1546, in-fol. Ce savant avait un talent rare pour écrire avec une finesse inimaginable. Il présenta à Charles-Quint *le Credo*, et le premier chapitre de *l'Evangile de Saint-Jean* écrits sans abréviations dans l'espace de la grandeur d'un denier. L'empereur fut un jour entier à en examiner et à en considérer l'arrangement admirable.

ALVA Y ASTORGA (Pierre de), Espagnol, prit l'habit de Saint-François au Pérou. De retour en Espagne, il voyagea en différens endroits de l'Europe, et mourut dans les Pays-Bas en 1667. On a de lui, *Funiculi nodi indissolubiles de conceptu mentis et conceptu ventris, hoc est*, etc. Bruxellis, 1663, in-4°, très-rare. C'est un livre absurde où ce religieux de l'ordre de Saint-François a voulu établir la conception immaculée de Marie; mais il l'a fait avec si peu de discernement et même tant d'insolence, qu'il a révolté les honnêtes gens de son

Ordre, et s'est fait mépriser de l'Église. Dans son *Naturæ prodigium et gratiæ portentum, hoc est, seraph. p. Francisci vitæ acta ad Christi vitam et mortem regulata et coaptata*, Matriti, 1651, in-fol., il renchérit beaucoup sur le livre des Conformités de Barth. de Pise. Celui-ci n'avait trouvé que 40 conformités, notre auteur en trouve 4000, dont la 78ᵉ fera juger des autres: « Le Sauveur fut dans le ventre de sa mère pendant 9 mois complets, et Saint François aussi. » Cet ouvrage ridicule a été muni d'approbations authentiques. Ce moine était d'une fécondité extraordinaire, indépendamment des ouvrages que nous venons de citer, il en a écrit une foule d'autres plus singuliers et roulant tous sur l'immaculée Conception, et dont les titres sont toujours plus bizarres, tels sont: *l'Arsenal séraphique*, in-fol.; *le Soleil de la vérité*, in-fol.; *les Rayons du soleil et de la vérité*, in-fol.; *la Rose séraphique; la Milice de l'immaculée Conception; l'Abécédaire de Marie*, dont les trois premiers volumes in-fol. ne contiennent que la lettre A. Si la mort ne fût venue interrompre dans ses travaux l'infatigable Alva, il eût enfanté 30 ou 40 volumes in-fol., et eût publié, selon sa promesse, le *Bullarium* de son Ordre en 10 vol. *La Vie de J.-C. dans le ventre de Marie; l'Arsenal des Anges*, etc. etc.

ALVARADO (Don Pedro d'), né à Badajoz, en 1492, fut un des conquérans du Mexique. Il y accompagna Cortès en 1518, et partagea la fortune et la gloire de ce fameux capitaine. Il fut nommé gouverneur de la ville de Mexico, en 1520, et chargé en outre de la garde de Moutézuma, tandis que Cortès marchait contre Narvaes. Alvarado donna lieu, par son insatiable cupidité, à une insurrection générale parmi les Mexicains; car les ayant rassemblés dans une fête publique, excité par l'appât de leurs bijoux et de leurs parures, il fondit sur eux à l'improviste avec ses soldats, et en fit un grand carnage. Alvarado fut bientôt assailli par une multitude furieuse; mais Cortès arriva à temps pour le délivrer. Lors de la retraite de ce général, le 1ᵉʳ juillet de la même année 1520, il commandait l'arrière-garde. Poursuivi par les ennemis, il ne dut son salut qu'à sa valeur et à son extrême agilité. Les Américains avaient fait une ouverture à la grande digue de Tlacapan pour l'arrêter dans sa retraite. Alvarado à l'aide de sa lance, la franchit d'un saut, qui depuis porta le nom de *Saut d'Alvarado*; d'autres Espagnols voulant l'imiter, périrent misérablement dans le précipice. Il contribua beaucoup à la réduction du Mexique, et soumit lui-même plusieurs provinces. S'étant rendu en Espagne, après s'être justifié d'une accusation portée contre lui auprès de Charles-Quint, il obtint le gouvernement de Guatimala, où il put réunir 800 volontaires, avec lesquels il alla à la conquête de Quito, quoique cette province fût comprise dans l'expédition du Pérou, confiée à Pizarre. Alvarado s'embarqua avec eux à Puerto-Vigo, en 1533, marcha droit à Quito, traversa les Andes, par une route jusqu'alors impraticable, éprouvant les fatigues et les privations les plus dures. Il rencontra Almagro dans la plaine de Riobamba. Ce lieutenant de Pizarre se disposait à le repousser; mais

il en vinrent aux négociations, et moyennant une somme de 100 mille piastres que Pizarre lui fit payer, Alvarado se retira. Il seconda ensuite ce capitaine dans la conquête du Pérou, et retourna ensuite à Guatimala. Mais toujours tourmenté par la passion des découvertes, il s'embarqua pour la Californie, parcourut près de 550 lieues d'un pays sauvage et inconnu, et revint au Mexique. Peu de temps après, il marcha contre les *Xaliscoanos*, peuple indien qui s'était révolté. En poursuivant l'ennemi, il fut atteint d'une pierre énorme détachée d'un rocher, et mourut des suites de cet accident en 1541. Alvarado fut un des chefs les plus actifs et les plus courageux qui contribuèrent à la conquête du Nouveau-Monde.

ALVARADO (Alphonse), capitaine général du Pérou, né à Burgos, lieutenant de Pizarre dans la conquête du Pérou. Il contribua beaucoup au gain de la bataille des Salines, où Almagro fut vaincu. Après l'assassinat de Pizarre, il passa dans l'armée de Vaca de Castro, et eut le commandement de l'aile droite de l'armée, qui combattit à la bataille de Chupas, où le jeune Almagro fut défait en 1542. Il mourut de chagrin peu après la perte de la bataille de la Chuquinca, qu'il livra contre Girou en 1553.

ALVAREZ (François), né à Coimbre, en Portugal, vers la fin du 15e siècle, était en 1515, chapelain d'Emmanuel, roi de Portugal, et aumônier de l'ambassade que ce prince envoya à David, empereur d'Éthiopie ou d'Abyssinie. Après 12 ans de séjour dans ces contrées, Alvarez revint avec la qualité d'ambassadeur du roi d'Éthiopie, et avec des lettres de ce monarque pour le roi don Juan qui avait succédé à Emmanuel son père, et pour le pape Clément VII. Il rendit compte de son voyage à ce pontife, en présence de l'empereur Charles-Quint, à Bologne, en 1533. On a de lui une *Relation de son voyage*, en portugais, imprimée à Lisbonne en 1540, in-fol. et intitulée *Vraie information des Pays, du Prêtre-Jean, selon ce qu'a vu François Alvarez:* rien ne peut surpasser la candeur et la véracité de ce voyage, qui sera toujours consulté, quelques descriptions qu'on ait faites depuis de ce pays. Damien de Goëz, chevalier portugais, la traduisit en latin, dans l'ouvrage qu'il dédia au pape Paul III : *De fide, regione, moribusque Æthiopum.* Nous en avons aussi une traduction française, intitulée *Description de l'Éthiopie*, etc., à Anvers, chez Plantin, en 1558, in-8°. Alvarez est le premier qui ait donné quelque connaissance sûre de l'Éthiopie ; Alvarez mourut en 1540.

ALVAREZ DE ORIENTE (Ferdinand), un des meilleurs poëtes portugais, né à Goa dans l'Inde, dans le 15e siècle. Il avait servi dans la marine royale avec distinction. Son principal poëme est intitulé : *Lusitania transformada.* Le style en est pur et plein d'harmonie ; la 1re édition est de 1607, in-8°, Lisbonne. Il a encore écrit les dernières parties du roman de *Palmerin d'Anglcterre.*

ALVAREZ (Emmanuel), né dans l'île de Madère en 1526, entra dans la société des jésuites, et devint recteur des collèges de Coimbre, d'Evora et de la maison professe de Lisbonne. Il mourut

au collége d'Évora, le 30 décembre 1582, avec la réputation d'un savant humaniste. On a de lui une excellente grammaire, intitulée : *De institutione grammaticâ*, 1599, in-4°, et divisée en trois livres. Il y en a eu plusieurs éditions.

ALVAREZ (DIÉGO), dominicain espagnol, né à Rio-Séco, dans la Vieille-Castille, professeur de théologie en Espagne et à Rome, ensuite archevêque de Trani dans le royaume de Naples, soutint, avec Lemos, son confrère, la cause des thomistes, contre les molinistes, dans la congrégation *de Auxiliis*. Il mourut en 1635, après avoir publié plusieurs *Traités* sur la doctrine qu'il avait défendue. On a de lui : I. *De auxiliis divinæ gratiæ*, Lyon, 1611, in-fol. II. *Concordia liberi arbitrii cum prædestinatione*, Lyon, 1622, in-8°. III. Un *Commentaire sur Isaïe*, 1615, in fol. IV. Un autre *sur la Somme de Saint Thomas*, in-fol. etc. — Un autre ALVAREZ (Diégo), jésuite, né à Grenade au commencement du 17° siècle, a publié : *Decisio casuum occurrentium in articulo mortis*, Hispali, 1604.

ALVARES DE LUNA ou ALVARO, fut le favori de Jean II, roi de Castille, et devint célèbre par l'ascendant extraordinaire qu'il prit sur ce roi, et par la punition éclatante qui termina sa carrière. Il naquit en 1388. Son esprit et ses talens lui méritèrent la charge de chambellan auprès du roi Jean. Il resta 45 ans au service de la cour, et exerça pendant 30 années un pouvoir si illimité sur l'esprit du roi, que rien ne se faisait sans ses ordres. On dit même que le roi ne pouvait congédier aucun employé ou domestique, ni rien changer dans sa maison, sans le consentement d'Alvarès. En un mot, il ne manquait à ce courtisan, que le nom de roi. Il était aussi le maître du trésor public, et avait su gagner par ses libéralités la faveur du peuple, au point que le roi craignait de faire éclater son mécontentement, quoique ses yeux se fussent dessillés, et que son affection se fût refroidie depuis long-temps. Mais le jour de la justice arriva, et Alvarès fut arrêté, jugé et condamné à avoir la tête tranchée. On l'accusa d'avoir attenté aux droits de la souveraineté, et de s'être emparé du gouvernement, etc. Son exécution eut lieu le 4 juin 1453. Il la subit avec beaucoup de courage.

ALVAREZ DE PAZ (JACQUES), né à Tolède, prit l'habit de jésuite en 1578, et se consacra à l'instruction et au bonheur des Péruviens. Il établit des écoles à Lima, et mourut au Potosi, le 17 janvier 1720, après avoir marqué chacun de ses jours par des actes de bienfaisance et de piété.

ALVAREZ (BALTHAZAR), autre jésuite espagnol, mort en 1580, en odeur de sainteté. Sa vie, écrite en espagnol, a été traduite en italien par Rinaldi.

ALVAREZ (ALBANOS). *Voy.* ALBORNOS.

ALVARO. *Voy.* ALVARÈS DE LUNA.

ALVAROTTO (JACQUES), professeur en droit à Padoue, sa patrie, où il mourut en 1546, à 74 ans. Son traité le plus connu est intitulé : *Commentaria in libros Feudorum*, à Francfort, 1587, in-fol. Il est souvent cité par les jurisconsultes italiens.

ALVENSLEBEN (PHILIPPE-

Charles comte d'), ministre d'État de Prusse, né le 12 décembre 1745, à Hanovre. Il fit ses études en l'université de Halle, fut nommé d'abord référendaire à la cour des comptes de Berlin, en 1775, et envoyé ensuite à la cour de Saxe, avec le titre de chambellan du roi. Ses rares connaissances et ses qualités lui concilièrent les bonnes grâces de Frédéric II, et il sut les conserver. Sa carrière diplomatique a été marquée par diverses ambassades en Angleterre, en Hollande, etc.; enfin il fut nommé ministre des affaires étrangères en 1790. Il a composé un *Essai du tableau chronologique des événemens de la guerre*, depuis la paix de Munster, jusqu'à celle de Hübertzbourg, Berlin, 1792, in-8°. Il mourut en cette ville en 1802.

ALVIANO (Barthelemi), général des Vénitiens, fut fait prisonnier à la bataille d'Aignadel, et perdit celle de la Motte, sans déchoir de la réputation qu'il s'était acquise dans ses autres expéditions. Il se distingua à la journée de Marignan, et mourut en 1515, année où il avait pris Bergame; il laissa si peu de bien que le sénat fut obligé de faire une pension alimentaire à son fils, et de marier ses filles. Au milieu du tumulte des armes, il cultivait la littérature et la poésie. Il fonda même une académie à Pordenone, dans le Frioul, d'où sortirent plusieurs poètes et hommes célèbres. *Voy.* Louis XII, et Dante.

ALVIN, Frison, était recteur de l'école de Sneeck vers l'an 1400, et depuis secrétaire de cette ville. Il a laissé, dans sa langue maternelle, un *Abrégé rimé de l'Histoire de Frise*, dont Suffridus Pétri offre un extrait dans son livre *De Scriptoribus Frisiæ*.

ALVINTZI (Pierre), ministre protestant du 17e siècle, naquit en Transylvanie. Il a publié en 1616, un ouvrage polémique intitulé *Itinéraire catholique;* il a aussi composé une *Grammaire Hongroise*, dont on ne peut s'empêcher de reconnaître la ressemblance remarquable avec la langue finnoise.

ALVINZY (le baron d'), général autrichien, né en 1726, dans la Transylvanie. En 1789, il commandait une division de l'armée impériale, sous les ordres du général Laudon, dans la guerre contre les Turcs. Il servit ensuite dans les Pays-Bas, en Hollande, et sur le Rhin, quand la guerre eut éclaté entre la France et l'Autriche. Il eut, quelques années après, le commandement de l'armée d'Italie contre Bonaparte, et remporta d'abord quelques avantages; mais les deux mémorables journées de Rivoli et d'Arcole, renversèrent de fond en comble toutes ses espérances, et ruinèrent totalement l'armée autrichienne. Après ce revers désastreux, d'Alvinzi quitta sans retour la carrière des armes. Ses ennemis l'accusèrent alors d'incapacité et de trahison; mais l'empereur François II, fermant l'oreille à ces imputations calomnieuses, donna pour retraite à ce vieux capitaine le commandement général de la Hongrie. D'Alvinzi mourut à Ofen, le 20 septembre 1810, âgé de 84 ans.

ALXINGER (Jean-Baptiste d'), chevalier des pays héréditaires de la maison d'Autriche, naquit à Vienne le 24 janvier 1755. Il manifesta de bonne heure un

goût vif pour la littérature classique, et étudia dans la suite, avec autant de zèle, la philosophie et la jurisprudence. Il reçut en effet le diplôme d'agent à la cour de l'empereur; mais il n'en fit point d'autre emploi que celui de défendre les personnes peu fortunées qui n'étaient pas en état de soutenir les frais de leurs procès. Il entreprit en 1773 la rédaction du *Journal de l'Autriche*. En 1780, les *Poésies* d'Alxinger parurent pour la première fois en un petit volume, à Halle; peu de temps après, il se réunit à plusieurs autres jeunes poètes, pour publier l'*Almanach des Muses de Vienne*. Depuis 1781, il travailla au *Journal général de littérature d'Iéna*. La première édition de toutes ses *Œuvres poétiques*, parut à Leipsick, en 1784, au profit de l'Institut des pauvres de Vienne. En 1787, il publia dans la même ville, son premier poème épique, *Doolin de Mayence*, poème en dix chants, qui fut réimprimé et retouché de nouveau quelque temps avant sa mort, 1 volume in-8°, avec six gravures superbes. En 1789, il donna une nouvelle édition, augmentée et corrigée, de ses *poésies*, en 2 vol., à Klagenfurth. En 1791, parut son second poème épique, *Bliombéris*, à Leipsick; et en 1792 son *Numa Pompilius*, d'après Florian, en 2 vol., à Vienne. Enfin il publia, en 1794, dans la même ville, une *Collection de Poésies*, faites à différentes occasions, et de quelques *Traductions*. Son enthousiasme pour les progrès de la littérature allemande dans sa patrie, lui fit mettre un si grand prix à ses liaisons avec Haschka, qu'il en regardait alors comme un des plus grands soutiens, que, pour lui prouver son estime, il lui fit un don de 10,000 florins, pris sur son patrimoine, et qu'il partagea avec lui, pour quelque temps, sa table et sa demeure. Ce poète mourut le 1er mai 1797.

ALY. *Voyez* ALI.

ALYATES, roi de Lydie, père de Crésus, monta sur le trône, après Sadiatte, vers l'an 614, avant J.-C. Etant en guerre avec Cyaxare, roi des Mèdes, une éclipse de soleil survenue au commencement d'une bataille, étonna si fort les deux armées, qu'elles se retirèrent pour faire la paix. Cette éclipse, suivant Hérodote, avait été prédite par Thalès de Milet. Alyates mourut vers l'an 657 avant J.-C. On éleva à ce roi un tombeau magnifique, ou espèce de *tumulus*, d'une hauteur extraordinaire, orné de médailles et de thermes: Hérodote en a donné la description, et le voyageur Chandeler croit l'avoir découvert dans l'Asie mineure. Il mourut vers l'an 562, et eut pour successeur Crésus, son fils.

ALY-CHYR (L'ÉMIR), ministre et poète persan, florissait vers le 15e siècle, sous le règne d'Hoceïn Mirza, souverain du Khoraçan, qui l'attira près de lui, et le nomma son visir. Il remplit cette éminente fonction, pendant plusieurs années; mais comme il soupirait après l'étude et la retraite, il obtint la permission de s'en démettre. Il a composé plusieurs ouvrages en turc et en persan, et est mort en l'an 1500.

ALYM-GUERAI, khan de Crimée sous l'autorité du Grand-Seigneur, excita une révolte parmi les Noghaïs, par les impôts dont il les chargea. Pendant une disette qui survint à Constanti-

nople, il ne put tirer de leur pays les grains nécessaires à l'approvisionnement de cette capitale. Cette circonstance amena sa déposition, et il fut exilé en Romélie. Ce prince avait de grandes qualités, mais il fit plus de fautes qu'aucun autre, et quitta son gouvernement, détesté des peuples qu'il avait rendus malheureux.

ALYPE, d'Antioche, architecte, dans le 4me siècle, dédia à l'empereur Julien une *Géographie;* mais il n'est pas sûr que ce soit celle que Jacques Godefroi a publiée en grec et en latin, Genève, 1628, in-4°; c'est à lui que l'empereur Julien avait donné l'ordre de rebâtir le temple de Jérusalem, en 363.

ALYPE (SAINT), d'Adrianople, petite ville de la Paphlagonie, surnommé *le Stylite,* comme Saint Siméon, parce qu'il resta 53 ans sur une colonne, mourut au commencement du septième siècle.

ALYPIUS, philosophe d'Alexandrie en Égypte, contemporain de Jamblique, l'un des plus subtils dialecticiens de son temps; il était fort petit de taille, et ressemblait à un nain; mais son esprit et ses connaissances compensaient parfaitement ce défaut de la nature. Alypius eut beaucoup de sectateurs; au lieu de leur dicter ses leçons, à l'instar des autres sophistes, il se contentait de leur donner des instructions de vive voix. — Il y a eu un autre ALYPIUS, auteur grec, qui nous a laissé un ouvrage sur la musique, que Meibomius a fait imprimer, avec des notes dans le tome 1er de *Antiquæ musicæ auctores septem*, Amstelodami, 1652. C'est lui qui nous a conservé la manière dont les Grecs écrivaient leur musique, ainsi que tous les caractères dont ils se servaient dans les trois genres, diatonique, chromatique et enharmonique; ils sont au nombre de 1620. Alypius mourut très-âgé dans sa patrie. Jamblique, qui avait eu plusieurs entretiens avec lui, fait grand cas de son jugement et de son génie; il composa même sa vie, où il loue la fermeté de son ame.

ALYPIUS, évêque de Tagaste, ami de Saint Augustin, se distingua dans la conférence de Carthage contre les donatistes, en 411.

ALZATE Y RAMIREZ (Don JOSEPH-ANTOINE), célèbre astronome et géographe mexicain, a honoré sa patrie, par ses observations. Il était correspondant de l'Académie des sciences de Paris. Il a établi une *Carte de l'Amérique septentrionale*, Paris, 1768. Il a écrit plusieurs ouvrages entre autres : I. *Estado de la geografia de la nueva Espana*, Mexico, décembre 1772. II. *Mapa del Arzobispado, de Mexico.* III. *Lettres sur différens objets d'histoire naturelle*, adressées à l'Académie des sciences de Paris. IV. *Mémoire sur la limite des neiges perpétuelles au volcan Pexocatexelt.*

AMABLE (SAINT), curé de Riom, avait été chantre de l'église de Clermont, où il mourut le 15 octobre 475, et y fut enterré, comme l'a prouvé Savaron. Les habitans de Riom ont revendiqué ses reliques, ce qui a occasionné des débats entre ces deux villes. Vers le milieu du 10me siècle, un prêtre de Riom, appelé Justus, composa un sermon ou légende, qui contenait le récit des actions

de ce Saint. L'abbé Faydit, l'an 1702, en publia une traduction inexacte; il y a fait quelques omissions.

AMAC, célèbre poète persan, qui jouissait d'une très-grande faveur à la cour du sultan Khéder-Khan, faveur qu'il méritait par son talent. Rachydy, autre poète qu'il avait comblé de bienfaits, poussa l'ingratitude jusqu'à intriguer contre son protecteur, et parvint même à le supplanter. Il fut rappelé à la cour, dans sa vieillesse, par le sultan Sandjar. Il vivait dans le 5ᵐᵉ siècle de l'hégire (11ᵉ de J.-C.), et mourut fort âgé. L'ouvrage sur lequel est fondée sa réputation, est l'*Histoire en vers de Joseph et de Zulykha*.

AMAD-EDDOULAH. *Voyez* IMAD EDDOULAH.

AMADEI (CHARLES-ANTOINE), de Bologne, savant médecin et botaniste. Il découvrit le premier, dans les environs de sa patrie, la plante à laquelle Gaetano Monti donna le nom d'*Aldrovande*, dans une dissertation insérée tome 5 des *Mémoires de l'Institut* de Bologne. Amadei était fort savant, et connaissait jusqu'aux plus petits détails de cette science inépuisable. Il n'a point laissé d'ouvrages, et est mort en 1720.

AMADESI (DOMINIQUE), né à Bologne le 4 août 1657, se destina à la profession du commerce, et y réunit l'étude des belles-lettres et le goût de la poésie. La mort de son épouse, à laquelle il était tendrement attaché, lui fournit une source intarissable de vers, où il exprima ses regrets. Son ami, Pierre Zanotti, les recueillit, et les publia à Bologne en 1723. Amadesi mourut le 11 septembre 1730.

AMADESI (JOSEPH-LOUIS), né à Livourne le 28 août 1701, mort à Rome le 8 février 1773, devint curé de l'église de Saint-Nicandre à Ravennes, et l'un des membres les plus distingués de l'académie que le marquis Rasponi avait établie dans cette ville. On a de lui divers ouvrages *sur la juridiction et les droits des Archevêques de Ravenne*, imprimés dans cette ville en 1747, et à Rome en 1752. Fantuzzi, dans son Histoire des écrivains de Bologne, parle fort au long d'Amadesi et de ses ouvrages.

AMADUZZI (JEAN-CHRISTOPHE l'abbé), en latin *Amadutius*, Italien de naissance, fut un des antiquaires les plus recommandables du 18ᵉ siècle; il était en correspondance avec les principaux savans de l'Europe. On a de lui les ouvrages suivans: I. *Leges novellæ, quinque anecdotæ imperatorum Theodosii Junioris et Valentiniani III, cum adnotationibus*, Romæ, 1767, in-fol. II. *Anecdota litteraria e Mss. codicibus eruta*, Romæ, 1773 et 1774, 3 vol. in-8°. III. *Vetera monumenta Matthæiorum*, Romæ, 1779, in-fol. IV. *Alphabetum Barmanum seu Romanum regni Avæ finitimarumque regionum*, Romæ, 1776-87, in-8°. V. *Theophrasti Eresii characterum ethicorum, capita duo hactenus anecdota*, etc. gr. et lat., Parmæ, Bodoni, in-4°, 1786. VI. *Epistola ad Bodonium, super editionem Anacreontis*, etc. Parmæ, Bodini, 1791, in-8°. Deux éloges ont été publiés en Italie sur l'abbé Amaduzzi.

AMAFANIUS (CAÏUS), philosophe romain, adopta les opinions d'Épicure, et traduisit dans la lan-

gue latine les ouvrages de ce dernier. Ils furent lus avec enthousiasme; Cicéron en parle dans ses Tusculanes, livre IV.

AMAGE, célèbre reine des anciens Sarmates, épousa Médosac, qui, s'enivrant de voluptés, laissa sa femme entièrement gouverner ses États. Amage rétablit l'ordre dans les tribunaux, et la discipline dans l'armée. Sa renommée s'étendit dans toute la Scythie, et elle devint par son courage et son équité l'arbitre des peuples voisins. Ceux de la Chersonnèse-Taurique, mécontens de leur roi, se plaignirent de ses exactions et de sa tyrannie à la reine sarmate. Celle-ci remontra à ce souverain qu'il ne devait point abuser de son pouvoir; mais s'apercevant bientôt que de justes sujets de plainte continuaient à s'élever contre lui, Amage prit subitement une résolution déterminée. Elle choisit cent vingt braves de son armée, et se mit à leur tête. Chacun de ses soldats conduisit trois chevaux, et les montant alternativement, ils firent en deux jours douze cents stades, c'est-à-dire environ cinquante lieues. La troupe arrive à la ville principale, enfonce les portes, et pénètre jusque dans le palais. Amage tue le roi et ses ministres prévaricateurs, assemble le peuple, lui fait reconnaître pour son souverain le fils de celui qu'elle vient d'immoler à la vengeance publique, et l'exhorte à écouter la voix de la justice, et à ne pas mériter le sort de son père.

AMAJA (FRANÇOIS), d'Antequerra, professeur en droit à Ossuna et à Salamanque, mourut à Valladolid vers 1640. On a de lui des *Commentaires sur les trois derniers livres du Code*, Lyon, 1639, in-fol., et d'autres ouvrages dont on fait cas en Espagne.

AMALABERGUE, fille de Théodoric, roi des Goths d'Italie, épousa Hermanfroy, qui régnait sur une partie de la Thuringe. Baudry et Berthier, frères de ce dernier, possédaient le reste de cet État. L'ambition de la reine les en dépouilla. Baudry fut assassiné. Hermanfroy ne pouvait se résoudre à déclarer la guerre à son autre frère: Amalabergue l'y détermina en ne faisant servir sur sa table que la moitié des mets ordinaires. Le roi lui en demanda la raison: « Vous n'avez que la moitié d'un trône, lui dit la reine, votre table ne peut être servie qu'à demi. » Hermanfroy s'unit à Thierry, roi de Metz, pour livrer bataille à Berthier, qui y périt. Cette mort fut bientôt vengée. Thierry, brouillé avec Hermanfroy pour le partage des États vaincus, fit précipiter ce dernier du haut des murs de Tolbiac. Cet événement arriva en 531. Amalabergue, privée de toute puissance, chercha un asile auprès d'Athalaric, roi des Ostrogoths, et y mourut.

AMALAIRE FORTUNATUS, archevêque de Trèves, fut placé sur ce siége en 810. Nommé ambassadeur de Charlemagne auprès de Michel Curopalaté, empereur d'Orient, il s'acquitta très-bien de sa commission. Les autres emplois que son mérite lui procura l'empêchèrent de résider dans son diocèse; mais il le fit gouverner par des gens sages. Il était savant, et aimait les savans. Il dédia à Charlemagne son *Traité du Sacrement de Baptême*, imprimé sous le nom et dans les œuvres d'Alcoin. Il mourut en 814, au retour de son ambassade.

AMALAIRE SYMPHOSIUS, diacre, puis prêtre de l'église de

Metz, ensuite abbé de Hornbac au même diocèse, à ce qu'on croit; écrivain du 9me siècle, que quelques-uns confondent, peut-être avec raison, avec le précédent, dont il était contemporain. Il ne vécut pas au-delà de 837. Il est auteur d'un *Traité des Offices ecclésiastiques*, publié pour la première fois en 820, c'est un ouvrage précieux pour ceux qui aiment à s'instruire des antiquités de l'Église, quoiqu'il s'applique plus à les expliquer mystiquement que littéralement. Amalaire le publia ensuite à Rome en 827, avec des changemens considérables. L'édition la plus complète, est celle de la bibliothèque des Pères de Lyon. On a encore de lui quelques écrits de ce genre, dans la même bibliothèque.

AMALARIC, roi des Visigoths en Espagne. Ce prince fut élu roi d'Espagne en 511. Theudis, qui en était roi ou gouverneur pour l'empire, lui laisssa prendre possession de ce royaume, pensant qu'il était en âge de le gouverner. Amalaric rechercha Clotilde, fille de Clovis, qui lui fut accordée. Son mariage fut célébré avec pompe. Ce prince eut dessein d'abolir la religion catholique, afin que l'arianisme, qu'il suivait avec un zèle outré, divînt dominant. Il défendit d'abord de nommer aux siéges vacans par la mort des évêques de cette religion; il porta même le fanatisme jusqu'à exciter les ministres ariens à faire et à dire des injures à la reine son épouse, lorsqu'elle allait dans les églises catholiques pour y assister aux offices divins et aux cérémonies religieuses. Mais les évêques catholiques avaient déjà appelé Clovis, afin qu'il s'emparât des Gaules; ce qu'il avait fait avec succès. Childebert, instruit des mauvais traitemens auxquels était exposée sa sœur, passa avec son armée dans le Languedoc. Un combat très-vif s'engagea près de Narbonne entre lui et Amalaric, qui fut battu, défait, et contraint de se rembarquer avec le reste de son armée. Ce prince, se rappelant qu'il avait laissé à Narbonne les richesses qu'il y avait apportées, eut l'imprudence de rentrer dans cette ville, où il fut tué par un Franc d'un coup de lance. Saint Ildephonse dit au contraire qu'étant repassé en Espagne, il y fut assassiné.

AMALASONTE, fille de Théodoric, roi des Ostrogoths, et mère d'Athalaric, fit élever son fils à la manière des Romains; ce qui déplut fort aux Goths. Cette princesse, digne de régner sur un peuple plus poli, avait toutes les qualités d'un grand roi. Pleine de génie et de courage, elle maintint ses États en paix, fit fleurir les arts et les sciences, et appela les savans auprès d'elle. Elle savait les différentes langues des peuples qui s'étaient emparés de l'empire, et traitait avec eux sans interprète. Les Goths, persuadés qu'un prince accoutumé à craindre *la férule d'un maître n'aurait jamais le courage d'affronter les épées nues*, demandèrent qu'on renvoyât les vieux gouverneurs d'Athalaric, pour leur substituer trois jeunes officiers, qui le précipitèrent dans la débauche, et qui se lièrent avec les mécontens pour éloigner la reine-mère. Athalaric succomba bientôt à ses excès, et mourut en 534, âgé à peine de 17 ans. Amalasonte avait eu la précaution de renvoyer les trois principaux chefs des mécontens sur les frontières, sous prétexte de leur en confier la

garde. Mais comme ils cabalaient encore, elle envoya secrètement trois officiers goths, d'une fidélité incorruptible, qui les assassinèrent. Malgré cette exécution, elle crut ne pouvoir se maintenir sur le trône qu'en se remariant. Elle épousa donc Théodat, son cousin. Ce choix était un peu extraordinaire. Théodat avait cultivé à la vérité la littérature grecque et latine, et la philosophie de Platon; mais l'étude n'avait pu ni élever ses sentimens, ni vaincre son aversion pour les périls de la guerre, ni le guérir d'une insatiable avarice, qui le portait à dépouiller tous ses voisins. Amalasonte ne lui donna vraisemblablement la main que dans l'espérance que sa paresse et sa lâcheté le rendraient indifférent sur l'usage du pouvoir, et qu'elle jouirait, comme auparavant, de l'autorité absolue. Elle se trompa. Théodat voulant gouverner, et oubliant ses bienfaits, eut la barbarie de la faire étrangler dans un bain, sous prétexte d'adultère. Ce fut dans une île située au milieu du lac Bolséna que se passa cette scène horrible. On a prétendu que Théodat, en la faisant mourir, s'était rendu aux vives sollicitations de l'impératrice Théodora, jalouse de l'attachement que Justinien avait pour cette princesse. Amalasonte fut pleurée de ses sujets; et Théodat prit si peu de soin de cacher la part qu'il avait à sa mort, qu'il combla les meurtriers de graces et de distinctions. Justinien, informé de sa perfidie, lui déclara la guerre, et le fit châtier par Bélisaire, son général.

AMALECH, fils d'Eliphaz, petit-fils d'Esaü, fut le père et le chef des Amalécites, peuple établi dans l'Idumée, et détruit ensuite par Saül et David. (*Voyez* MOYSE et JOSUÉ.)

AMALFI (CONSTANCE D'AVALOS, duchesse D'), dame illustre du 16e siècle, né à Naples, fut aussi recommandable par sa naissance que par l'éclat de ses talens. Ses *Odes italiennes* ont de la force dans les pensées et de l'agrément dans le style. Elles sont imprimés à la suite des poésies de Victoire Colonne. Paul Jove, dans sa vie de Gonzalve, parle avec éloge de la duchesse d'Amalfi, que Toppi cependant a oubliée dans sa *Bibliothèque napolitaine*. Elle mourut à Naples, sa patrie, vers l'an 1560.

AMALIE, princesse de Saxe-Weymar, issue de la maison des Guelfes en Italie, avait 17 ans lorsqu'elle épousa le duc de Saxe-Weymar, en 1756. Deux ans après elle perdit son mari, et se trouva chargée du gouvernement à l'âge de 19 ans. Cependant elle sut en tenir les rênes avec beaucoup d'adresse pendant la guerre de sept ans. Les pertes que fit alors la Saxe furent réparées par une bonne administration; le trésor se remplit sans fouler le peuple, et la famine de 1772, qui se fit sentir dans une grande partie de l'Allemagne, ne pénétra point jusque dans les possessions d'Amalie, la sagesse de cette princesse ayant su la prévoir. Dès que les plaies de la guerre furent cicatrisées, elle mit à exécution le plan qu'elle avait formé pour la civilisation de son pays et le progrès des lumières. Elle attira près d'elle tous ceux qui pouvaient le favoriser, fit construire une salle de spectacle, et la ville de Weymar devint le rendez-vous des hommes les plus distingués de l'Allemagne. Wiéland, qui fut appelé et nommé gouverneur du prince héréditaire,

et l'auteur de Werther, Musæus, Bode, Seckendorf, Boettiger agrandirent le cercle brillant formé par la princesse. En 1775, elle déposa, entre les mains du prince héréditaire, l'autorité dont elle s'était montrée si digne pendant quatorze ans : elle se retira dans ses châteaux d'Ettersburgh et de Tieffurt. Ce fut là que les pièces de Gœthe eurent leurs premières représentations. Toutes les productions littéraires et musicales étaient accueillies par elle. En 1788 elle fit un voyage en Italie : elle en rapporta un goût plus vif pour les sciences et les arts ; elle s'attacha davantage à tous ceux qui les cultivaient; elle se plaisait à les tirer de l'obscurité, et à les garantir des dégoûts d'une carrière épineuse. La pauvreté fut toujours auprès d'elle un titre de recommandation ; et les pleurs qu'on a donnés à sa mort, arrivée en 1808, sont le plus sûr garant de l'estime et de l'attachement qu'elle avait été jalouse d'inspirer.

AMALRIC (Arnaud). Il était, dit-on, de la famille des vicomtes de Narbonne. Il fut d'abord abbé de Poplet en Catalogne, puis abbé de Grandselve, enfin, général de l'ordre de Citeaux. Il possédait cette dernière dignité, lorsqu'en 1204, Innocent III le nomma un de ses trois légats chargés d'extirper de la France l'hérésie des Albigeois. Il prêcha contre eux une croisade à laquelle prirent part plusieurs princes et seigneurs du temps. Amalric fut le conseil et le guide des généraux croisés. En 1209, après la prise de plusieurs châteaux, la déroute ou la fuite de plusieurs corps de troupes, Béziers fut assiégé et pris. Soixante mille habitans y furent horriblement massacrés; et cette ville, pillée, dépeuplée, devint la proie des flammes. Avant de commencer le massacre, les croisés demandèrent à leur chef Amalric, comment on pourrait distinguer les catholiques des hérétiques de cette ville. *Tuez-les tous*, répondit l'abbé, *car Dieu connaît ceux qui sont à lui*. Cette expédition sanglante terminée, l'armée fut conduite vers Carcassonne, dont on fit le siége. La garnison, commandée par le vicomte Raimond Roger, après une résistance longue et opiniâtre, fut forcée de capituler. Il fut consenti qu'ils sortiraient en chemise et en brayes ; et, contre la foi du traité, on retint le vicomte, et on le fit enfermer dans une étroite prison, où il mourut quelques mois après. Ces succès furent suivis de plusieurs autres. Les terres qu'on venait de conquérir furent offertes par Amalric au duc de Bourgogne, qui combattait dans cette croisade. Ce duc refusa généreusement les dépouilles du vicomte Raimond Roger; le duc de Nevers fit un pareil refus, fondé sur les mêmes motifs, et Simon de Montfort, moins délicat, accepta l'offre. Amalric commanda au comte de Toulouse de lui livrer tous ses sujets suspects d'hérésie. Le comte refusa, fut excommunié, ainsi que tous les habitans de ses terres, et particulièrement ceux de Toulouse. Les plaintes du comte et des habitans de cette ville furent portées au pape, qui ordonna à l'abbé Amalric d'absoudre les excommuniés : il le fit. Mais comme les habitans de Toulouse ne purent payer sur-le-champ une somme qu'il exigeait d'eux, il les excommunia de nouveau. Le comte de Toulouse fut traité aussi rigoureusement. Il ne cessait de protester

de sa catholicité et de sa soumission au pape; mais Amalric ne l'écoutait pas, éludait sa justification, et, continuant la guerre contre lui, il assiégea Toulouse, qu'il fut forcé d'abandonner. Il força le comte de Toulouse à continuer la guerre et à se défendre contre les croisés. Ce fut pendant ces expéditions déplorables, que le 12 mars 1212, Amalric fut nommé archevêque de Narbonne, et qu'il s'arrogea le titre de duc de cette ville. Il ne resta pas tranquille sur son nouveau siége. Son humeur inquiète et guerrière le porta à rassembler ses troupes; et, à la tête de cent chevaliers français et d'un corps d'infanterie, il marcha en Espagne contre un roi de Maroc qui venait de faire une irruption dans ce pays. Il contribua, dit-il lui-même, au succès d'une bataille décisive dont il a donné une relation détaillée. A son retour en France, il reçut, ainsi que Simon de Montfort, une lettre du pape, qui contenait de vifs reproches sur la conduite violente et injuste de l'un et de l'autre. Ils y sont accusés d'avoir envahi, non-seulement les terres des hérétiques, mais même celles des catholiques; de s'être emparés du bien d'autrui avec si peu de ménagement, qu'à peine, de tous les domaines du comte de Toulouse, lui restait-il la ville de ce nom, et d'avoir commis plusieurs autres vexations. Simon de Montfort disputa à son protecteur le titre de duc de Narbonne. Amalric furieux, lança, en 1216, une excommunication contre Simon, qui s'en moqua. Il se réconcilia ensuite avec le comte de Toulouse, et parut embrasser ses intérêts avec chaleur. Ce prélat, fougueux, turbulent et sanguinaire, et dont l'existence aggrava les calamités de son siècle, termina sa carrière le 29 septembre 1225. Son corps fut transporté à l'abbaye de Citeaux, où on lui éleva un superbe mausolée, situé dans le sanctuaire de l'église de cette abbaye, dont il avait été abbé pendant dix ans. M. Moreau de Mantour, qui en a publié la description et la figure, nous assure qu'Arnaud Amalric mourut en odeur de sainteté. *Voyez* Histoire générale du Languedoc, tome 3, et Mémoires de l'Académie des inscriptions, tom. 9, pag. 218.

AMALRIC (AUGERI), historien du 14ᵉ siècle, a écrit une histoire des Papes, qui va jusqu'à Jean XXII.

AMALTHÉE (PAUL), fut le premier de sa famille qui se distingua dans la carrière des lettres; il fut couronné comme poète de l'empereur Maximilien I. Il était né en 1460, à Pordenone dans le Frioul, et fut assassiné à Vienne, en 1517, on ne sait par qui, ni à quelle occasion. Quelques-unes de *ses poésies* se conservent manuscrites dans la bibliothèque de Saint-Michel de Venise.

AMALTHÉE (MARC-ANTOINE), frère du précédent, se distingua aussi par son talent pour la poésie. Il était né en 1475, et mourut à Pordenone en 1558. La bibliothèque de Saint-Michel de Murano de Venise, possède en manuscrit un volume entier de ses poésies latines.

AMALTHÉE (FRANÇOIS), frère cadet des deux précédens, ne fut point religieux comme ses deux aînés; il se maria, disant qu'il était jaloux de laisser des héritiers d'un nom célèbre, et des amateurs des belles-lettres. Son vœu fut accompli; car il donna le jour aux trois

Amalthée, qui ont donné à ce nom le plus d'éclat, et qui font l'objet de l'article suivant. Il écrivit quelques *discours* en latin, des *Dissertations littéraires* et des *Poésies latines*, dont quelques-unes sont insérées dans les *Opuscoli Calogeriani*, et d'autres sont dans la bibliothèque du savant abbé Sabbioneto.

AMALTHÉE (Jérôme, Jean-Baptiste et Corneille), étaient trois frères qui cultivèrent la poésie latine en Italie au 16e siècle... Le premier, né en 1506, à Oderzzo dans le Trévisan, joignit l'étude de la philosophie et de la médecine, à celui de l'art de la poésie. Muret le préférait à tous les poètes latins d'Italie... Le second, né en 1525, publia *le poème de Lycidas*, et suivit en qualité de secrétaire, les cardinaux députés au concile de Trente. Le troisième, né en 1530, et mort en 1603, mit en latin le *Catéchisme de ce concile*, et fit imprimer le *poème de Protée*, qui est estimé. Leurs poésies furent publiées, pour la première fois, à Venise, en 1627, par les soins de Jérôme Aléandre, et avec celles de Jérôme Aléandre le jeune, édition très-rare, ensuite à Amsterdam, en 1689, in-12, par Grævius; et dans le *Sannazar Variorum*, 1728, in-8°. On y trouve cette épigramme, qui donnera une idée favorable des graces piquantes et naïves de leurs ouvrages. Elle fut faite à l'occasion de deux enfans d'une rare beauté, quoique tous deux privés d'un œil.

Lumine Acon dextro, capta est Leonilla sinistro;
Et poterat formâ vincere uterque Deos;
Parve puer, lumen quod habes concede sorori;
Sic tu cœcus Amor, sic erit illa Venus.

Jérôme mourut à Oderzo, en 1574; dans sa 68me année. Ses concitoyens lui firent dresser une épitaphe, dans laquelle ils l'appelaient *un autre Apollon, également habile en médecine et en poésie*. Il laissa deux enfans; Attilio et Ottavio, qui marchèrent sur les traces de leur père. Ottavio fut, comme lui, poète et médecin. La reine de Pologne avait voulu s'attacher, en 1542, Jérôme Amalthée en qualité de médecin; mais l'amour de la patrie et la philosophie l'empêchèrent d'accepter cette place. Quoiqu'ils soient placés parmi les meilleurs poètes latins modernes, on faisait entre eux cette distinction : « Jérôme tient le haut bout; Jean-Baptiste le suit; et le pauvre Corneille a la douleur de se voir planté vingt degrés plus bas que ses frères. Moréri, le P. Nicéron et plusieurs autres biographes français ont parlé de Jérôme, avec beaucoup d'éluges, ainsi que Mazzuchelli et Lirati.

AMALTHÉE (Pomponius), peintre du 16e siècle, naquit dans le Frioul en 1505, et mourut en 1584. Ses ouvrages sont décrits par le comte Frédéric Altan. (*Recueil Calogeriana.*)

AMAMA (Sixtinus), professeur d'hébreu dans l'académie de Franeker, naquit dans la Frise, et mourut en décembre 1629. Ce théologien protestant n'aimait pas la Vulgate. Il commença par attaquer la version du Pentateuque, et il finit par un *recueil de Dissertations critiques contre les traductions adoptées par les catholiques*. Ce recueil parut sous le titre d'*Antibarbarus Biblicus*, 1656, in-4° : critique hardie, dans laquelle l'auteur s'élève contre le concile de Trente.

AMAMA, très-habile peintre en détrempe; il vivait sur la fin du

17e siècle, à Hambourg, et fut le premier maître du célèbre B. Denner. Il excellait à peindre en miniature *des paysages*, *des oiseaux* et surtout *des fleurs*.

AMAN, Amalécite, fils d'Amadath, et favori d'Assuérus, roi de Perse, voulut se faire adorer à la cour de son maître. Le juif Mardochée refusa de lui rendre ces honneurs. Aman choqué de ce refus résolut de perdre tous les Juifs, et obtint un arrêt de mort contre eux. Il avait déjà fait dresser un gibet pour Mardochée, lorsque Assuérus apprit que ce juif avait découvert autrefois une conspiration contre lui. Le roi reconnaissant d'un service qui n'avait pas été récompensé, voulut qu'Aman conduisît Mardochée en triomphe par toute la ville. Cet insolent favori ayant irrité contre lui son maître par sa jalousie et sa cruauté, fut ensuite attaché au gibet même qu'il avait fait planter pour son ennemi. Afin d'éterniser la mémoire de leur délivrance, les Juifs établirent une fête solennelle. Ils consacrèrent ce jour-là uniquement au plaisir. On n'y voyait que festins, et on n'entendait partout que des cris de joie. La veille de la fête ils se préparaient à la célébrer par un jeûne, *le jeûne des clameurs*, parce qu'à pareil jour leurs ancêtres furent dans les pleurs à cause de l'arrêt obtenu par Aman. Le soir ils entraient dans leur synagogue, et dès que les étoiles commençaient à disparaître, ils faisaient la lecture du livre d'Esther. Toutes les fois qu'on prononçait le nom d'Aman, les enfans, à l'envie, frappaient sur les bancs de la synagogue avec des maillets ou des pierres, et faisaient des cris épouvantables. Ils écrivaient en gros caractères le nom d'Aman, sur lequel ils crachaient, et le déchiraient en mille pièces. Autrefois ils élevaient un gibet, et y brûlaient un homme de paille qu'ils appelaient Aman. Mais, sous prétexte d'insulter Aman, on crut qu'ils outrageaient la croix de Jésus-Christ, et les empereurs leur défendirent cette cérémonie.

AMAND (SAINT), évêque de Bordeaux en 403, était ami de Saint Paulin, dont il recueillit les écrits, et dont il avait égalé les lumières et imité les vertus.

AMAND (SAINT), évêque de Tongres, naquit aux environs de Nantes, de parens distingués par leur profession et leur piété, embrassa la vie religieuse dans un monastère de la petite île d'Oye, voisine de celle de Ré, et fut sacré évêque en 628, sans être attaché à aucun siége particulier. Il se consacra à la conversion des infidèles, et eut les plus grands succès, particulièrement en Flandre. Il y fonda, en 633, plusieurs monastères devenus célèbres, un à Gand, et un autre à trois lieues de Tournai, sur la petite rivière d'Elnon, dont il prit le nom, et que l'on appelle aujourd'hui Saint-Amand, avec la ville qui s'y est formée. Élu évêque de Tongres, il ne resta pas long-temps sur un siége où il avait été élevé malgré lui. Il donna la démission de son évêché en faveur de Saint Remacle, abbé de Cougnon. Il reprit alors ses travaux apostoliques, jusqu'à ce qu'accablé de vieillesse et de fatigues, il se retira à l'abbaye d'Elnon, qu'il gouverna en qualité d'abbé, et mourut en 679.

AMAND (PIERRE), chirurgien de Saint-Côme, né à Riez en Provence, au 17me siècle, et mort à

Paris en 1720. Il a publié des *Observations sur l'art des accouchemens*, Paris, 1713-15, in-8°.

AMAND (ÆNEUS SALVIUS AMANDUS), fit révolter les Gaules vers l'an 285, secondé par un nommé Élien, qui, après la mort de Carinus, s'était mis à la tête d'une troupe de voleurs, d'esclaves fugitifs et de paysans ruinés par les impôts. Ces deux brigands s'étant fait donner le titre d'empereur, portèrent la désolation partout, ravageant les campagnes, brûlant les villages, rançonnant les villes, etc. L'empereur Dioclétien envoya contre eux Maximien Hercule, qui les ayant affaiblis par plusieurs petits combats, les força de se renfermer dans une espèce de citadelle près de Paris qu'on a depuis nommée Saint-Maur-des-Fossés. On se rendit maître de cette forteresse, qui fut rasée, et tous ceux qui s'y trouvèrent furent livrés à la mort. Amand périt dans le cours de cette guerre. Quant à Élien, on ignore comment il finit ses jours. Celui-ci était d'une famille obscure des Gaules; mais il avait de l'audace, et savait saisir à propos toutes les occasions de se signaler.

AMAND (JACQUES-FRANÇOIS), peintre et graveur français, de l'Académie royale. On a de lui *plusieurs Tableaux*, dont quelques-uns à l'eau-forte. Il est mort en 1770.

AMAND DE ZIÉRICZÉE, ainsi nommé de sa ville natale, en Zélande, était provincial des minimes, et professeur de théologie à l'université de Louvain. Il se distingua par son érudition. Son principal ouvrage est une *Chronique du monde, depuis la création jusqu'en* 1534, époque de la mort de l'auteur, sous ce titre : *Scrutinium sive venatio veritatis historicæ*, en 6 livres, imprimés in-8°, 1534 : à la suite de cette chronique est un opuscule d'Amand *sur les 70 semaines de Daniel*. François Fitelman, l'éditeur, rend aussi compte de sa vie.

AMAND (MARC-ANTOINE GÉRARD DE SAINT.) *Voy.* SAINT-AMAND.

AMANIEU DES ESCAS (N.), troubadour, vécut à la fin du 13° siècle, sous le règne de Jacques II, roi d'Aragon, pour lequel il eut un grand attachement. On ne cite de lui que quatre pièces de poésies. La première, est un poème à une dame sur *les Tourmens de l'absence*, qui n'est remarquable que par les proverbes dont il est hérissé. La seconde, contient des *Leçons pour une demoiselle de qualité*. La troisième est une *Espèce d'instruction à un jeune damoiseau*, nom que l'on donnait alors aux enfans des seigneurs et des chevaliers; et la dernière une *longue Epître à sa maîtresse*, sous la date de 1278.

AMAR (N.), député à la convention nationale, était issu d'une famille distinguée de Grenoble. Au commencement de la révolution, il était avocat au parlement de cette ville, et trésorier de France, et il se prononça d'abord contre les idées nouvelles. Toutefois cette opposition fut de peu de durée; il ne tarda pas à s'apercevoir que le renversement des choses devait ouvrir une immense carrière à son ambition, et dès-lors, la révolution le compta parmi ses plus ardens zélateurs. Élu député du département de l'Isère en 1792, il parut à la convention nationale, et son début dans cette assemblée, annonça qu'il était digne d'être placé au premier rang parmi les plus fé-

roces et les plus sanguinaires de cette époque. La première fois qu'il parla, ce fut pour dénoncer les machinations de l'aristocratie dans le département du Bas-Rhin. Peu de jours après, on le vit s'élever contre Lanjuinais, qui refusait à la convention le droit de juger Louis XVI, et soutenir que cette assemblée était compétente, attendu qu'il ne s'agissait que de prononcer sur le fait public de la tyrannie. D'après cela, on pense bien que le vote d'Amar ne fut pas favorable à l'infortuné roi; il vota la mort dans les 24 heures. Envoyé ensuite, avec Merlino, dans le département de l'Ain, ces deux proconsuls s'acquittèrent si bien de leur mission, que des réclamations s'élevèrent de toutes parts contre les violences atroces qu'ils commirent. De retour de son expédition, il acquit une grande influence dans l'assemblée, demanda l'incarcération jusqu'à la paix, des *aristocrates* et des suspects, fut nommé rapporteur du comité de sûreté générale, et en cette qualité, provoqua une foule de mesures révolutionnaires dont le détail ferait frémir. Ce fut lui qui livra à la mort les députés de la Gironde; bien plus, ceux-mêmes de son parti ne furent pas à l'abri de ses coups, et Chabot, Bazire et Fabre-d'Églantine allèrent grossir le nombre de ses victimes. Ils ne tardèrent pas à être suivis de Danton, de Camille-Desmoulins et de Herault-de-Séchelles. Amar attaqua Robespierre lui-même, et contribua puissamment à sa chute; mais toujours féroce, il enveloppa dans la proscription générale tous les membres de la commune indistinctement. Ayant été dénoncé par Lecointre de Versailles, peu après la mort de Robespierre, Amar monta à la tribune pour se justifier, et fit rendre un décret portant qu'il s'était conduit d'une manière conforme aux vœux de la nation. La révolution du 1er avril 1795, mit enfin un terme aux proscriptions et aux violences d'Amar; il fut décrété d'accusation et conduit au château de Ham en Picardie, et y resta jusqu'à l'amnistie du 4 brumaire 1796. Compromis dans la suite dans la conspiration de Babeuf, il comparut devant la haute-cour de Vendôme, qui l'acquitta. Dès ce moment, il disparut de la scène politique qu'il avait souillée de tant de crimes. Au retour de Louis XVIII en France, en 1815, il ne se trouva pas compris dans l'exil prononcé contre les régicides; une exception aussi indulgente a paru fort extraordinaire, à l'égard de l'homme qui en était l'objet. On a dit qu'elle était fondée sur ce qu'Amar n'avait point accepté d'emploi, ni prêté de serment sous le gouvernement de Bonaparte en 1815. Amar est mort paisiblement à Paris en 1816.

AMARA SINGHA, savant indien qui vivait dans le 1er siècle avant J.-C. Il a composé le meilleur et le plus complet des dictionnaires samscrits que l'on connaisse. Il est écrit en vers. Il en existe un exemplaire à la bibliothèque du Roi.

AMARAL (André), ou de Merail, Portugais de nation, chancelier de l'ordre dit depuis de Malte, et prieur de Castille, fut accusé d'intelligence avec Soliman pendant le siége de Rhodes. Ce chevalier fut puni de mort en 1522.

AMARITON (Jean), jurisconsulte du 16me siècle, natif d'Auvergne, étudia à Toulouse, et vint

exercer sa profession à Paris où il est mort en 1590. Il a laissé entre autres ouvrages qu'il a composés, des *Commentaires sur les Epîtres de Cicéron et d'Horace*, Paris, 1533, et des *notes* sur le 39ᵉ livre d'Ulpien.

AMASA, fils de Jétra et d'Abigaïl, sœur de David, fut général d'Absalon, lorsqu'il se révolta contre son père. Etant rentré dans son devoir après la mort de ce rebelle, David lui conserva sa charge: ce qui donna tant de jalousie à Joab, qu'il prit Amasa par la barbe sous prétexte de le vouloir embrasser, et le tua d'un coup d'épée.

AMASEO (Grégorio), professeur de langue latine à Venise, né à Udine dans le 15ᵉ siècle, devint secrétaire des papes Jules II et Paul III, qui l'envoyèrent en diverses ambassades. Il possédait parfaitement la langue grecque, et on lui doit un volume de *Discours*.

AMASEO (Romolo), fils du précédent, né à Udine en 1489, professa avec éclat les belles-lettres et la langue grecque à Padoue, à Bologne, où il fut nommé 1ᵉʳ secrétaire du sénat en 1530, et enfin il fut appelé à Rome, par Paul III. Le successeur de celui-ci, Jules III, le nomma secrétaire des brefs apostoliques, et il remplit cette place jusqu'à sa mort, arrivée le 6 juillet 1552. Son éloquence et les connaissances variées et étendues qu'il possédait, lui méritèrent les éloges de plusieurs écrivains contemporains. Ses principaux ouvrages sont : I. Une traduction en latin de *l'Expédition du jeune Cyrus*, par Xénophon, Bologne, 1533. II. Un autre, *de la description de la Grèce*, par Pausanias, Rome, 1547. III. Vingt *Discours sur divers sujets littéraires*, publiés en 1564, à Bologne, par les soins de Pompilio Amaséo, son fils, auteur lui-même de deux écrits : le premier *sur la construction du collége de Bologne*, 1563; le second est une traduction latine *du sixième livre de Polybe*, 1543, traduction dont Casaubon a beaucoup profité. *Voy.* Nicéron.

AMASIAS, 8ᵐᵉ roi de Juda, l'an 839 avant J.-C., fils et successeur de Joas, eut d'abord un règne heureux. Il vengea le meurtre de son père, vainquit les Iduméens, leur enleva leurs idoles, et les adora. Un prophète vint le menacer de la part de Dieu; mais ce roi ne lui répondit qu'en le menaçant lui-même de le priver de la vie. Il écrivit à Joas, roi d'Israël, que, s'il ne se rendait pas son sujet avec tout son peuple, il l'en ferait repentir. Joas lui envoya en réponse l'apologue du cèdre du mont Liban, dont un vil chardon veut épouser la fille. Amasias, piqué de cette réponse, déclara la guerre au roi d'Israël qui le battit et le fit prisonnier. Ses propres sujets le poignardèrent dans une conspiration, l'an 805 avant J.-C.

AMASIAS, prêtre des veaux d'or qui étaient à Bethel, vers l'an 965 avant J.-C., avertit Jéroboam, roi d'Israël, des prédictions qu'avait faites contre lui et contre le temple des idoles le prophète Amos, et voulut empêcher ce dernier de manifester à Bethel les vérités funestes qu'il lisait dans l'avenir. Amos lui prédit qu'il serait mené captif en Syrie, où il mourrait de déplaisir; qu'on abuserait de sa femme au milieu de la place de Samarie, et que ses fils et ses filles seraient tués par les mains des soldats de Salmanazar.

AMASIS, de simple soldat de-

venu roi d'Égypte, vers l'an 569 avant J.-C., gagna le cœur de ses sujets par son affabilité et sa prudence. Il poliça son royaume, y attira des étrangers, fit des lois, parmi lesquelles on en remarque une qui prescrivait à chaque particulier « de rendre compte tous les ans à un magistrat de la manière dont il subsistait. » Il mourut l'an 525 avant J.-C.

AMASTRIS, nièce du dernier Darius, épousa Cratère, favori d'Alexandre, et ensuite Denis, tyran d'Héraclée, et Lysimaque roi de Thrace, qui lui laissa le gouvernement d'Héraclée, où elle régna avec gloire. Ses fils, Cléarque et Oxathre, la firent jeter dans la mer; mais Lysimaque punit bientôt ce parricide, et les fit périr. Amastris fonda une ville de son nom : on a d'elle quelques médailles.

AMAT DE GRAVESON. *Voyez* GRAVESON.

AMATE, femme du roi Latinus et mère de Lavinie, se pendit de désespoir de ne pouvoir empêcher le mariage d'Enée avec sa fille.

AMATIUS, Romain d'une naissance obscure; il voulut se faire reconnaître d'Octave comme petit-fils de Marius et allié de Jules César. Auguste le fit étrangler dans la prison, où il avait été jeté à la suite de quelques désordres qu'il avait commis à Rome.

AMATO, moine et ensuite évêque du Mont-Cassin, dans le 11e siècle, a laissé deux ouvrages : le premier *sur la vie des apôtres Pierre et Paul*, le second *sur les victoires et les irruptions des Normands*. Il dédia celui-ci à Didier, abbé du Mont-Cassin, qui devint ensuite pape sous le nom de Victor III.

AMATO (VINCENT), a publié, en 1670, des *Mémoires historiques sur la ville de Cantazaro, son illustre et très-fameuse patrie*, capitale de la Calabre-Ultérieure. *Voyez* NICÉRON.

AMATO (AGNELLO), avocat célèbre à Naples en 1616. On a de lui des *Consultations et des écrits sur les droits féodaux et ecclésiastiques*.

AMATO (JEAN-ANTOINE), peintre et graveur, né à Naples en 1475, fut élève de Silvestre Buono. Un tableau de la *Naissance du Sauveur*, dans l'église de Saint-Jacques, à Naples; un autre de la *Vierge*, dans la chapelle des Caraffa de l'église de Saint-Dominique; celui de *Sainte-Marie del Termine* furent ses ouvrages les plus renommés. Il mourut à l'âge de 80 ans, en 1555, laissant un neveu, Antoine AMATO, qui suivit ses traces.

AMATUS LUSITANUS (JEAN RODRIGUE), médecin portugais, d'origine juive, né à Castel-Bianco en 1511. Après avoir étudié à Salamanque, il parcourut successivement les Pays-Bas, l'Allemagne, l'Italie et professa dans ce pays la médecine avec succès. Il fut poursuivi par l'inquisition à cause de son attachement au judaïsme, et fut contraint de se réfugier à Thessalonique. On ignore l'année et le lieu de sa mort, et à compter de 1561 il n'existe plus aucune trace de lui. Voici la notice de ses ouvrages : I. *Exegemata in priores duos Dioscoridis de materiâ medicâ libros*, Antverpiæ, 1536, in-4°. Cet ouvrage a été reproduit par l'auteur sous ce nouveau titre : *Enarrationes in Dioscoridem*, Venise, 1553, in-8°, réimprimé plusieurs fois. II. *Curationum medicinatium centuriæ septem quibus præ-*

mittitur Commentatio de introitu medici ad œgrotantem, deque crisi et diebus criticis. Ces centuries, qui sont très-estimées, ont d'abord été imprimées séparément; elles ont ensuite été réunies et publiées à Lyon, 1580, in-12; à Paris, 1613, 1620, in-4°. Avitus avait commencé des commentaires sur Avicenne, mais il perdit son manuscrit. Don Antonio assure qu'il avait aussi traduit, en langue espagnole, l'*Histoire d'Eutrope*.

AMAURI dit de Chartres, clerc, natif de Bêne, village du diocèse de Chartres, professa la philosophie avec distinction au commencement du 13e siècle. La métaphysique d'Aristote le jeta dans des erreurs. Il se fit un nouveau système de religion. « Amauri, selon l'abbé Pluquet, reconnaissait dans la matière première l'être qu'il nommait Dieu, parce qu'il était l'Être nécessaire et infini; Amauri reconnaissait, dis-je, en Dieu trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, auxquels il attribuait l'empire du monde, et qu'il regardait comme l'objet de la religion. Mais comme la matière première était dans un mouvement continuel et nécessaire, la religion et le monde devaient finir, et tous les êtres devaient rentrer dans le sein de la matière première, qui était l'Être des êtres, le premier Être, seul indestructible...... » Amauri eut beaucoup de prosélytes, et fut condamné par Innocent II. Ses disciples ajoutèrent à sa doctrine que les sacremens étaient inutiles, et que toutes les actions dictées par la charité, même l'adultère, ne pouvaient être mauvaises. Ils furent condamnés dans un concile de Paris en 1209. Leur conduite d'ailleurs était aussi déréglée, que leur doctrine était absurde. On en brûla plusieurs, et l'on déterra le corps de leur chef pour le jeter à la voirie. Amauri condamné par l'université, en avait appelé au pape qui, à son tour, l'anathématisa. Craignant d'être puni rigoureusement, il se rétracta, et se retira à Saint-Martin-des-Champs, où il mourut de chagrin et de dépit. David de Dinant fut son principal disciple. (*Voyez* son article.)

AMAURI Ier, roi de Jérusalem en 1165, après la mort de Baudouin III son frère, était un jeune prince de 27 ans, qui, avec plusieurs bonnes qualités, avait de très-grands défauts. L'avarice qui le dominait, lui fit entreprendre dans l'Égypte une guerre très-heureuse dans les commencemens, mais bien funeste dans la suite. Il chassa deux fois Gyracon de toute l'Égypte, prit Damiette, et aurait pu emporter avec la même facilité le Grand-Caire, si la crainte qu'il eut que son armée ne profitât du pillage de cette ville, ne l'eût porté à écouter les propositions du soudan. Le général mahométan, instruit de la passion lâche d'Amauri, l'amusa si long-temps sous prétexte de lui amasser deux millions d'or, que l'armée de Noradin, qu'il attendait, arriva et fit lever le siége. Amauri fut obligé de retourner dans son royaume, avec la honte d'avoir perdu sa peine, son honneur et le tribut que les Égyptiens lui payaient. Saladin, successeur de Gyracon son oncle, uni avec Noradin, pressa vivement les chrétiens. Amauri ne négligea rien pour rompre leurs mesures, et, soutenu d'une puissante flotte de l'empereur grec, mit le siége de-

vant Damiette; mais les pluies et la famine le contraignirent de le lever. Cependant Saladin entra dans la Palestine, prit Gaza, et ravagea tout, dans le temps que Noradin en faisait autant vers Antioche. Amauri qui s'opposait avec courage aux efforts de ses ennemis, mourut le 11 juillet 1173, âgé de 38 ans.

AMAURI II, de Lusignan, roi de Chypre, succéda à Guy son frère, roi de Jérusalem, en 1194. Isabelle, seconde fille d'Amauri I, lui disputa le titre de roi de Jérusalem, qu'elle porta à Henri II, comte de Champagne, son troisième mari. Mais ce dernier étant mort d'une chute en 1197, Amauri II, qui était veuf, épousa Isabelle, et fut couronné roi de Jérusalem. Acre fut sa résidence. Il mourut dans cette ville en 1205, avec le regret d'avoir imploré en vain le secours des princes de l'Europe contre les Sarrasins maîtres de Jérusalem.

AMAURIS (Guillaume des), gentilhomme provençal, que l'on compte au nombre des troubadours qui vivaient au commencement du 14e siècle. Faisant tour à tour un usage saint et profane de ses talens, il composa des *Cantiques* et des *Chansons galantes;* dans une de ces dernières il s'adresse à une hirondelle, et la charge d'aller tous les matins réveiller, par ses gazouillemens, une dame de Naples, fille du comte d'Hautemare, qu'il aimait, pour lui apprendre tous les maux qu'il souffre pour elle.

AMAZIAS. *Voyez* Amasias.

AMBERGER (Christophe), peintre et graveur, né, selon quelques-uns à Zurich, et selon d'autres à Nuremberg, en 1540. Il a peint *l'Histoire* et *le portrait*. Plusieurs de ses *Tableaux* sont gravés en bois, de sa main. L'histoire de *Joseph*, en 12 tableaux, est sa meilleure composition.

AMBIGAT, roi d'une partie des Gaules, du temps de Tarquin-l'Ancien, vers l'an 590 avant J.-C., était un prince très-puissant. Se voyant beaucoup plus de sujets que son pays ne pouvait en nourrir, il resolut d'en envoyer une partie sous la conduite de Bellovèse, une autre sous celle de Sigovèse, ses neveux, pour chercher ailleurs de nouvelles habitations. L'un prit la route de l'Italie avec ceux des Sénonais qui voulurent le suivre, et l'autre celle de la forêt Hercynienne, aujourd'hui la forêt Noire, dans la Germanie.

AMBILLOU. *Voyez* Bouchet.

AMBIORIX, roi des Éburons, peuple Gaulois établi entre la Meuse et le Rhin, régnait à l'époque où César vint porter la guerre dans les Gaules. Jaloux de la gloire des Romains, irrité de leurs succès toujours croissans, il résolut de soulever toute la Gaule contre eux, et de les chasser de leurs conquêtes. Joignant la ruse à la force, il feignit d'abord d'être toujours leur ami et les fit attaquer par ses troupes, leur tendit des embûches, et remporta sur eux quelques avantages. Mais César ayant appris que deux de ses lieutenans, Sabinus et Cotta, avaient essuyé des revers, et que Quintus-Cicéron, son autre lieutenant, était en grand danger, marcha aussitôt contre Ambiorix, qui était à la tête de 60,000 hommes. Ces troupes nombreuses ne purent tenir devant la valeur et la fortune de César; elles furent taillées en pièces, leur chef prit la fuite; dépouillé de ses

états, il fut contraint de mener une vie errante et vagabonde pour échapper à la vengeance de César.

AMBLIMONT (Fuschembeeg comte d'), officier-général de la marine française, prit du service en Espagne pendant la révolution, et fut tué en 1796, dans le combat où la flotte espagnole fut battue par l'amiral Jervis. Amblimont est auteur d'une fort bonne *Tactique navale*, Paris, 1788, in-4°, fig.

AMBLY (E. C. A. marquis d') lieutenant-général des armées du roi, fut député aux États-généraux en 1789, par la noblesse de Champagne. Il se distingua constamment dans cette assemblée, et dans celles qui lui succédèrent par un attachement inviolable à la monarchie, et à ce que ceux du parti contraire appelaient *préjugés*. Il combattit énergiquement la doctrine de l'égalité politique, et le projet de dépouiller la noblesse de ses titres et armoiries. En 1791, quand l'assemblée constituante eut décrété le serment de fidélité à la nation, le marquis d'Ambly ajouta au sien : « Je suis fort vieux; j'avais demandé à être employé et j'avais été mis sur la liste des lieutenans-généraux; mais j'en ai été rayé par les Jacobins, qui ont mis à ma place M. de Montesquiou: cela m'est égal, et quoique ma patrie soit ingrate envers moi, je lui serai toujours fidèle. » Après la clôture de l'assemblée constituante, il sortit de France, se rendit à l'armée de Condé, et fit la campagne de 1792. Il est mort pendant l'émigration, dans un âge très-avancé.

AMBOISE ou Amboyse (George d'), de l'illustre maison d'Amboise, ainsi appelée parce qu'elle possédait la seigneurie d'Amboise depuis l'an 1256, naquit au château de Chaumont-sur-Loire, près d'Amboise, en 1460. Destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique, il n'avait que 14 ans lorsque il fut élu évêque de Montauban; ce qui prouve le relâchement de la discipline ecclésiastique à cette époque. Il devint ensuite un des aumôniers de Louis XI, auprès duquel il se conduisit avec beaucoup de prudence. Après la mort de ce prince, arrivée en 1483, il prit parti en faveur du duc d'Orléans, avec lequel il était dès-lors très-lié; mais le duc d'Orléans qui avait pris les armes contre Anne de Beaujeu qui gouvernait le royaume, ayant été vaincu, d'Amboise et son protecteur furent arrêtés. Enfin, lorsque Charles VIII prit les rênes du gouvernement, le duc d'Orléans fut mis en liberté, et ce prince ayant fait le mariage du roi avec la princesse Anne de Bretagne, acquit un très-grand crédit à la cour. D'Amboise, son favori, en ressentit bientôt les heureux effets : il eut, quelque temps après, l'archevêché de Narbonne; mais, comme il était trop éloigné de la cour, il le changea pour celui de Rouen, dont le chapitre l'avait élu en 1493. Dès qu'il fut en possession de ce nouveau siége, le duc d'Orléans, qui était gouverneur de Normandie, le fit lieutenant-général, avec la même autorité que s'il eût été gouverneur en chef. Cette province était alors dans un grand désordre; la noblesse opprimait le peuple, les juges étaient tous corrompus ou intimidés, les soldats, licenciés depuis la dernière guerre, infestaient les chemins, pillant et assassinant les voyageurs

qu'ils rencontraient. Mais en moins d'un an, d'Amboise rétablit la tranquillité publique. Charles VIII étant mort en 1498, le duc d'Orléans monta sur le trône sous le nom de Louis XII, et d'Amboise devint son premier ministre. La première opération de son ministère lui concilia l'amour de toute la nation. C'était la coutume, à l'avénement du roi à la couronne, de mettre une taxe extraordinaire sur le peuple, pour payer les frais du couronnement. Mais, par le conseil d'Amboise, cette taxe ne se leva pas à l'avénement de Louis XII; les impôts furent bientôt diminués d'un dixième; et malgré les guerres désastreuses que la France eut à soutenir à cette époque, ils ne furent jamais augmentés. Ses vertus suppléèrent à ses lumières. Il rendit les Français heureux, et tâcha de conserver la gloire qu'il s'était acquise. Louis XII entreprit, par son conseil, la conquête du Milanais en 1499. Louis-le-Maure, oncle et feudataire de Maximilien, était alors en possession de cette province. Elle se révolta peu après qu'elle eut été conquise; mais d'Amboise la fit aussitôt rentrer dans le devoir. Nommé légat du pape à Paris, il s'occupa de la réforme de plusieurs ordres religieux de cette ville; et ce qui est à remarquer, il fut à la fois premier ministre du roi et légat du Saint-Siége, sans que les deux cours eussent eu jamais à se plaindre de lui. Son désintéressement le rendit aussi recommandable que son zèle. Il ne posséda jamais qu'un seul bénéfice, dont il consacra les deux tiers à la nourriture des pauvres et à l'entretien des églises. Il se contenta de l'archevêché de Rouen et du chapeau de cardinal, sans vouloir y ajouter d'abbayes. Un gentilhomme de Normandie offrant de lui vendre une terre à vil prix, pour marier sa fille, il lui donna la dot de la demoiselle, et lui laissa la terre.... Il avait obtenu la pourpre romaine après la dissolution du mariage de Louis XII avec Jeanne de France, à laquelle il contribua beaucoup, et après qu'il eut fait donner à César de Borgia, fils du pape Alexandre VI, le duché de Valentinois avec une pension considérable. Son ambition était d'être pape; «Mais ce n'était, disait-il, que pour travailler à la réforme des abus et des mœurs.» Après la mort de Pie III, le cardinal français eût pu voir ses desirs accomplis, s'il eût été aussi rusé que les cardinaux italiens. Il fit des démarches pour se procurer la tiare; mais le cardinal Julien de la Rovère (depuis Jules II), plus adroit que lui, la lui enleva. Les Vénitiens ayant beaucoup contribué à son exclusion, il excita Louis XII à leur faire la guerre. La France perdit le cardinal d'Amboise en 1510 : il mourut le 25 mai, à Lyon, dans le couvent des pères célestins, âgé de 50 ans. On dit qu'il répétait souvent au frère infirmier qui le servait dans sa maladie : « Frère Jean, que n'ai-je été toute ma vie frère Jean ! » Après sa mort, son corps fut transporté dans l'église cathédrale de Rouen, où on lui éleva un beau mausolée que l'on voit encore. George d'Amboise avait fait bâtir un superbe et magnifique château à Gaillon, dont les plus belles façades ont été transportées à Paris en 1801 dans le musée des monumens français, où elles ont été restaurées par M. Alexan-

dre Lenoir, fondateur de ce bel établissement. On a beaucoup loué ce sage ministre d'avoir travaillé au bonheur des Français; mais on l'a blâmé d'avoir signé, au nom de son maître, le traité conclu à Blois en 1504, par lequel la France risquait d'être démembrée. Il gouvernait le roi et l'état. Laborieux, doux, honnête, il avait du bon sens, de la fermeté, de l'expérience; mais ses vues n'étaient pas fort étendues. L'envie qu'il témoigna de supprimer les impôts, lui fit donner de son vivant, et encore plus après sa mort, le nom de *Père du peuple*. Et certes ce titre n'était point usurpé, car il avait servi pendant 27 ans Louis XII, dont il avait été l'ami encore plus que le 1er ministre. Il méritait encore ce titre, par le soin qu'il prit de réformer la justice. La plupart des juges étaient des ames vénales, qui se laissaient ou corrompre ou intimider; les pauvres, et ceux qui n'avaient point d'appui, ne pouvaient jamais obtenir justice, quand leurs parties étaient puissantes et riches. Un autre désordre non moins grand troublait la France. Tous les procès traînaient si fort en longueur, étaient d'une si grande dépense, et accompagnés de tant de détours et de chicanes, que la plupart des gens aimaient mieux abandonner leurs droits que de s'efforcer de les recouvrer par d'éternelles procédures. D'Amboise résolut de remédier à ces abus. Il appela auprès de lui les juges et les jurisconsultes les plus intègres, les plus savans, et les chargea de voir ce qu'il y avait à faire pour que la justice fût administrée sans partialité, pour abréger les procès, les rendre moins ruineux, et pour prévenir la corruption des juges. Quand les commissaires qu'il avait établis eurent déclaré les changemens qu'il y avait à faire aux anciennes lois, et les nouvelles qu'il était à propos d'établir, d'Amboise se chargea lui-même du soin pénible d'examiner à fond leur projet. Après y avoir fait quelques changemens, ces nouveaux règlemens furent publiés dans tout le royaume; et, comme il avait été fait gouverneur en chef de Normandie, depuis l'avénement de Louis XII à la couronne, il alla lui-même dans cette province avec le titre imposant de réformateur général, pour y faire recevoir son nouveau code. « Le cardinal d'Amboise, dit l'abbé Béraud, sans avoir eu au degré suprême toutes les vertus qui ont signalé les évêques du premier âge de l'Église, en eut toutefois qui, dans tous les temps, feront desirer des prélats qui lui soient comparables; il réunit d'ailleurs toutes les qualités sociales et politiques qui font les ministres et les citoyens précieux. Magnifique et modeste, libéral et économe, habile et vrai, aussi grand homme de bien que grand homme d'état, le conseil et l'ami de son roi, tout dévoué au monarque et très-zélé pour la patrie; ayant encore à concilier les devoirs de légat du Saint-Siége avec les priviléges et les libertés de sa nation, les fonctions paternelles de l'épiscopat avec le nerf du gouvernement, et le caractère même de réformateur des ordres religieux avec le tumulte des affaires et la dissipation de la cour: partout il fit le bien, réforma les abus, et captiva les cœurs avec l'estime publique. » *Voy.* sa vie par l'abbé Le Gendre, 1721, in-4°, ou 2 vol. in-12; et ses *Lettres* à Louis XII, Bruxelles, 1712, 4 vol. in-12.

AMBOISE (François d'), fils de Jean d'Amboise, qui avait été chirurgien de François Ier, Henri II, François II, Charles IX, et Henri III, naquit à Paris en 1550. Il se fit dans le barreau une grande réputation comme avocat. Il fut aussi conseiller au parlement de Bretagne, et enfin maitre des requêtes et conseiller d'état. Il mourut à Rennes en 1620. Les ouvrages de poésie que l'on a de lui sont, outre *la Comédie plaisante*, dont il est question plus bas : I. Une *Elégie sur le trépas d'Anne de Montmorency, etc., avec un panégyrique latin, et une Ode française sur le désastre de la France*, in-4°, Paris, 1568. II. *Le Tombeau de Messire Gilles Bourdin, etc.* Paris, 1570 in-4°. III. *Théralogue* ou *Églogue forestière au Roi*, etc. Paris, 1771. IV. *Désespérades ou Eglogues amoureuses, l'une marine, l'autre forestière, esquelles sont au vif dépeintes la passion et le désespoir d'amour; ensemble quelques élégies du même sujet*, in-8°, Paris, 1572. V. *Notable discours en forme de dialogue, touchant la vraie et parfaicte amitié*, traduit de l'italien de Piccoloomini, Lyon, 1577, in-16. VI. *Dialogue et devis des Damoiselles, pour les rendre vertueuses et bienheureuses, en la vraye et parfaicte amitié*, Paris, 1581 et 1583, in-16. VII. *Regrets facétieux et plaisantes harangues funèbres sur la mort de divers animaux*, traduit de l'Italien d'Ortenslo Lando, Paris, 1576, in-18, 1583, in-12. Ces trois derniers ouvrages ont été publiés sous le nom de Thierry de Thymophile, gentilhomme picard. François d'Amboise est aussi l'auteur d'une pièce intitulée : *Les Néapolitaines, comédie française fort facétieuse, sur le subject d'une histoire d'un Parisien, d'un Espagnol et d'un Italien*, Paris, 1584, in-12. Cette pièce est fort rare.

AMBOISE (Adrien d'), né à Paris en 1551, frère puîné de François, docteur en théologie de la faculté de Paris, de la maison de Navarre, curé de Saint-André-des-Arcs, et évêque de Tréguier en 1604, mourut dans ce diocèse le 27 juillet 1616. Nous avons de lui : I. Un *Traité curieux sur l'Histoire de l'Église ancienne*, Paris, 1615, in-8°. II. *Petr. Abœlardi et Heloisæ opera, ex Mss primum edita, cum notis* Andr. Quercetani, Paris, 1616, in-4°. François Amboise y ajouta, *Apologetica præfatio pro Petr. Abælardo*, in-4°. III. *Devises héroïques et Emblémes de Cl. Paradin, revues et augmentées de moitié, avec le discours du traité des devises, pris des cahiers de François d'Amboise*; par Adrien son fils, 1620 et 1621, in-8°. Il avait composé dans sa jeunesse, une pièce intitulée *Holopherne*, tragédie sainte, extraite de l'histoire de Judith, Paris, 1580, in-8°, pièce très-rare, qui ne contient que 32 feuillets en tout, y compris une ode à Mme de Broon.

AMBOISE (Jacques d'), docteur en médecine et recteur de l'université de Paris, était frère des deux précédens. Ce fut sous son rectorat que l'université prêta serment à Henri IV, et qu'elle commença le procès contre les jésuites : il mourut de la peste en 1606. On a de lui : *Orationes duæ in senatu habitæ pro universis academiæ ordinibus, in Claromontenses, qui se Jesuitas dicunt*, Paris, 1595, in-

8°, et quelques *Questions médicales*, citées dans la Bibliothèque de la médecine ancienne et moderne, par Carrère.

AMBOISE (MICHEL D'), seigneur de Chevillon, autrement dit *l'Esclave fortuné*, fils naturel de Charles d'Amboise, amiral de France et lieutenant-général du roi en Lombardie. Il naquit à Naples dans les premières années du 16e siècle. La date de sa mort est inconnue. Voici la notice des ouvrages qu'il a laissés, et qui n'ont plus maintenant d'autre mérite que celui de la rareté : I. *Les Complaintes de l'Esclave fortuné, avec vingt épîtres et trente rondeaux d'amour*, in-8°, goth. Paris, 1529. II. *La Penthaire de l'Esclave fortuné, etc.* in-8°, goth., Paris, 1530. III. *Les Bucoliques de frère Baptiste Mantuan, nouvellement traduites du latin, en rimes françaises*, in-4°, goth., Paris, 1530. IV. *Les cent Épigrammes, etc.* in-8°, et in-16, Paris, 1532, V. *Les Épîtres vénériennes de l'Esclave fortuné, privé de la cour d'amour, etc.* in-8°, goth., Paris, 1532, 1534 et 1536. VI. *Le Babilon, autrement la confusion de l'Esclave fortuné, etc.* in-8°, goth., Paris, 1535. VII. *Les contre-Épistres d'Ovide, etc.* in-8°. Paris, *ibid.*, et 1546, in-16. VIII. *Le Secret d'amour, où sont contenues plusieurs lettres, tant en rithme qu'en prose, etc.* in-8°. Paris, 1541. IX. *Quatre satires* (les 8°, 10°, 11° et 13°) *de Juvénal*, translatées en français, etc. in-18, Paris, 1544. X. *Enfin, le ris de Démocrite et le pleur d'Héraclite, philosophes, sur les folies et misères de ce monde*, traduit de l'italien d'Antoine Filéremo Frégoso, et interprété en rimes françaises, in-8°. Paris, 1547, et in-16, Rouen, 1550. Michel d'Amboise est, en outre, l'auteur du *Blason de la dent*, qui se trouve dans le recueil intitulé : *Blasons anatomiques des parties du corps féminin, etc.* in-16, Lyon, 1536. Le seul recueil en prose de Michel d'Amboise, est intitulé le *Guidon des gens de guerre*, Paris, 1545, in-8°.

AMBOISE (JEAN-JACQUES D'), comte d'Ambijoux, mort sans alliance, en 1645, fut le dernier de cette famille. Il était d'une branche cadette. L'aînée finit à Chaumont. D'Argenson (René-Louis), dans son ouvrage posthume, intitulé *Essais dans le goût de Montaigne*, ou *Loisirs d'un ministre*, estime que tout ce qui s'est fait de bien sous Louis XII, appartient au monarque, et que le blâme du reste doit tomber sur d'Amboise. *Voy.* p. 118. (*Voy.* CHAUMONT.)

AMBOISE (AIMERY D'), grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, successeur de Pierre d'Aubusson en 1503, était frère du précédent. La victoire navale qu'il remporta, en 1510, sur le soudan d'Egypte, proche Monte-Negro, lui fit un nom dans son ordre et dans l'Europe. Il ne vécut que deux ans après cet événement, étant mort le 8 novembre 1512, dans sa 78e année. « C'était un prince sage, dit l'abbé de Vertot, habile dans le gouvernement, heureux dans toutes ses entreprises; qui enrichit son ordre des dépouilles des infidèles, sans s'enrichir lui-même, qui mourut pauvre, et n'en laissa point dans l'île. »

AMBRA (ELISABETH-GIROLAMI); naquit à Florence au commence-

ment du dernier siècle, et mérita par ses *poésies agréables*, d'être reçue à l'académie des Arcadiens de Rome, sous le nom d'Idalba.

AMBRA (Francesco d'), poète italien du 16ᵉ siècle; il composa plusieurs *Comédies* en vers et en prose, parmi lesquelles on remarque : I. *I Bernardi*, Firenze, 1563, in-8°. II. *Il Furto*, Venezia, 1560, in-12. III. *La Cofanaria*, Firenze, 1561, in-8°. Ses comédies sont citées comme de langue, dans le *Dictionnaire de la Crusca*; et elles ont toutes été réimprimées plusieurs fois.

AMBROGI (Antoine-Marie), jésuite italien, né à Florence le 13 juin 1713, mort à Rome en 1788, remplit avec éclat, pendant trente ans, la chaire d'éloquence au collége Romain. La plupart des littérateurs qui honorent en ce moment l'Italie lui doivent leur goût pour l'étude, et le développement de leurs talens. Il a publié : I. *Une Traduction de Virgile en vers sciolti*, dont l'édition faite à Rome, en 1763-1765, 3 vol. in-fol., fig., est très-recherchée. II. *Des Traductions de quelques tragédies de Voltaire*, Florence, 1752. III. *Une autre des Épîtres choisies de Cicéron*. IV. *Un Discours latin sur l'élection de Joseph II, roi des Romains*. V. *Musæum Kircherianum*, 2 vol. in-fol. La garde de ce dépôt précieux fut long-temps confiée à Ambrogi, qui engagea le savant cardinal de Zélada à l'enrichir de ses dons. Il a laissé en manuscrit un *Poème latin*, en plusieurs chants, sur la culture des citrouniers.

AMBROGIO ou AMBROISE (Thésée), de Pavie, né en 1469, a eu le mérite de cultiver un des premiers, à la renaissance des lettres, l'étude des langues orientales; il en savait 18, et les employait aussi facilement que si elles eussent été sa langue naturelle. Il avait conçu le projet de publier un *Psautier* en langue chaldéenne, avec un traité sur cette langue, et sur les rapports que plusieurs langues ont avec elle; mais, après y avoir long-temps travaillé, il fut obligé d'y renoncer. Il publia, en 1539, à Pavie : I. *Les introductions aux langues chaldéenne, syrienne et arménienne*. II. *Description du basson, instrument de musique*, in-4°. III. *Mystica cabalistica quamplurima scitu digna, etc.* Il mourut en 1540, âgé de 70 ans.

AMBROISE, diacre d'Alexandrie, homme de qualité, riche, et mari de Sainte Marcelle, fut converti à la foi catholique par Origène, qu'il était allé entendre par curiosité. Le disciple plut au maître par son esprit et son éloquence. Il ne cessa de presser Origène de travailler sur l'Écriture Sainte, entretint quatorze personnes pour écrire sous lui, et l'engagea à réfuter Celse. Il confessa généreusement la foi de J.-C. devant Maximin, et mourut vers l'an 250.

AMBROISE (Saint), Père de l'Eglise, et archevêque de Milan, comptait parmi ses aïeux des consuls et des préfets. Son père était gouverneur des Gaules, de l'Angleterre, de l'Espagne et d'une partie de l'Afrique. Il naquit vers l'an 340, dans une des villes où commandait son père, soit à Rome, soit à Arles, soit à Trèves, soit à Lyon. Il fut élevé d'abord dans les Gaules. Le prodige d'un essaim d'abeilles, qui lui vint, dit-on, couvrir le visage, mit sa

famille dans l'admiration ; elle crut que Dieu avait sur lui des vues particulières et le destinait à quelque chose de grand. Après la mort de son père, sa mère l'emmena à Rome, où elle cultiva avec soin son cœur et son esprit. Alexis Probus, préfet du prétoire, le mit au nombre de ses conseillers, et lui donna ensuite le gouvernement de l'Émilie et de la Ligurie, en lui recommandant de se conduire dans cet emploi plutôt en évêque qu'en juge. Ce conseil fut comme une prédiction de ce qui arriva dans la suite. Après la mort d'Auxence, évêque de Milan, Ambroise fut élu par le peuple, qui le proclama d'une voix unanime pour lui succéder; et ce choix fut confirmé par l'empereur Valentinien. Ambroise n'était que catéchumène; on le baptisa, on l'ordonna prêtre, et on le sacra le 7 décembre 374. L'Église d'Italie était alors affligée de deux fléaux différens; les ariens acharnés à l'établissement de leur doctrine, agitaient le peuple; et les Goths qui avaient pénétré jusqu'aux Alpes, avaient commencé leurs ravages. Ambroise eut le courage qu'il fallait dans ces temps malheureux. L'impératrice Justine, maîtresse de l'empire sous son fils Valentinien II, desirait que les ariens eussent au moins une église; mais Ambroise ne voulut leur rien accorder. Callogne, préfet de la chambre de l'empereur, le menaça de lui ôter la vie, s'il n'obéissait à son maître. Ambroise se contenta de répondre que, si le préfet savait agir en courtisan injuste, il trouverait en lui un homme qui saurait souffrir en évêque. » Il dit dans la même occasion : « Si l'on en veut à mon patrimoine, qu'on le prenne, je l'abandonne de bon cœur; si c'est à mon corps, j'irai le présenter moi-même. Veut-on me mettre dans les fers, ou me conduire à la mort? j'y consens encore avec plaisir. Qu'on n'appréhende pas que je me donne une escorte, ou que je me fasse entourer du peuple. Je n'irai point embrasser les autels pour défendre ma vie : j'aimerais beaucoup mieux me voir immoler au pied des autels que de les livrer aux hérétiques, ou d'exposer le sang de mes ouailles. » Enfin, sa fermeté, regardée par quelques historiens comme une résistance à l'autorité légitime, toucha l'impératrice, et le calme lui fut rendu après un long orage. Ce fut à cette occasion qu'il composa dit-on, ce beau cantique d'actions de graces, ce *Te Deum*, qui a été conservé par toutes les sectes chrétiennes. Ce prélat donna encore une preuve plus louable de son zèle. La ville de Thessalonique s'était révoltée contre son gouverneur qui fut tué dans la sédition. L'empereur Théodose, pour se venger de sa mort, fit massacrer 7000 habitans de cette malheureuse ville : l'évêque de Milan, instruit de cette barbarie, osa lui imposer une pénitence publique, et lui refuser l'entrée de l'église... Sa magnanimité n'ôta rien à sa charité. Il racheta tous les captifs que les Goths avaient faits, et vendit même pour cette action héroïque, les vases de l'église. Les ariens le lui ayant reproché, il leur dit « qu'il valait mieux conserver à Dieu des ames que de l'or. » Ce prélat mourut le 4 avril, veille de Pâques, en 397, après 22 ans d'épiscopat. Dans les derniers jours de sa maladie, les principaux citoyens de Milan, alarmés, vinrent le prier de deman-

der à Dieu, la grace de le laisser encore quelque temps sur la terre. « Je n'ai pas vécu parmi vous, répondit Ambroise, de manière que je doive avoir honte de vivre encore ; mais je ne dois pas craindre aussi de mourir, parce que je tombe entre les mains d'un bon maître. » Il fut enterré dans la basilique ambroisienne. On mit son corps dans les souterrains de l'église, vis-à-vis de ceux des martyrs Saint Gervais et Saint Protais, qu'il y avait placés lui-même. « Depuis ce temps, dit Baillet, il y est demeuré si bien caché, qu'on ne peut dire précisément l'endroit où il est, non plus que ce qui est resté des reliques de ces saints martyrs. » Les écrits de ce saint évêque portent l'empreinte de son caractère; il y règne beaucoup de douceur et d'onction. Les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, ont donné, en 1686 et 1690, une bonne édition de ses ouvrages en 2 vol. in-fol., divisés en 2 parties. La première renferme ses *Traités sur l'Écriture Sainte;* la seconde, *ses Écrits sur différens sujets.* Toutes ses productions respirent une piété touchante. Son style n'est pas toujours pur; mais il est ordinairement vif et doux; il prodigue un peu trop l'antithèse, et n'en a pas moins d'onction. On distingue parmi ses ouvrages ses trois livres des *Offices.* Quoique ce traité soit fort au-dessous de celui de Cicéron, soit pour l'élégance de la diction, soit pour l'arrangement des matières, soit pour l'ordre et la justesse des raisonnemens, il est précieux par les maximes de morale qu'il renferme. Il eût été à desirer que les exemples et les passages de l'Écriture, qui font la principale partie de ce livre, y fussent quelquefois plus heureusement appliqués ou expliqués. On a une traduction française de ses *Lettres*, 1741, en 3 vol. in-12; de son *Traité de la Virginité*, 1729, 1 vol. in-12; de son *Traité des Offices*, par Bellegarde, 1691, 1 vol. in-12. En 1787 on a publié à Dusseldorff, ses *Lettres aux Souverains*, pleines de fermeté et de grandeur d'ame; de son *Traité du bien de la mort*, Paris, in-8°, goth. sans date; de ses trois discours intitulés : *Les Vierges*, 1604, in-12. La plupart des ouvrages de Saint Ambroise ont été traduits en italien. Paulin, prêtre de Milan, écrivit la *Vie de Saint Ambroise*, à la prière de Saint Augustin, le plus illustre disciple de ce saint évêque. Cette vie a été traduite en partie par Godefroy Hermant, et publiée en 1678. Saint Ambroise eut pour amis des monarques, pour sœur Sainte Marcelline, et pour frère Saint Satyrus. (*Voyez* AGNÈS.)

AMBROISE, moine camaldule, ensuite général de son ordre en 1438, naquit à Portico, dans la Romagne en 1378. Eugène IV l'envoya au concile de Bâle. Il brilla ensuite à ceux de Ferrare et de Florence, et il dressa le décret d'union entre l'Église grecque et l'Église latine. On admira sa facilité à s'énoncer en grec. Ambroise fut recherché par les savans de son temps, qui aimaient en lui un homme de lettres enjoué, et un religieux aimable, quoique sévère pour lui-même. Il dit, à l'occasion de Laurent Valla et du Pogge Florentin, qu'il n'avait pu réconcilier, « qu'on devait faire peu de cas des savans qui n'ont ni la charité d'un chrétien, ni la politesse d'un homme de lettres. »

Il mourut à Florence, le 13 novembre 1439. Nous avons de lui : I. Plusieurs *Traductions de livres grecs*. II. Une *Chronique du Mont-Cassin*. III. Des *Harangues*. IV. Des *Lettres* et d'autres ouvrages. Ses lettres contiennent beaucoup de faits concernant l'histoire civile et littéraire. On les trouve dans la collection de D. Martenne. On a aussi de lui, *Hodæporicon, anno* 1431 *et* 1432, *à Nicolao Bartholini Bargenci publicæ luci affertum ex bibliothecâ Medicæâ*, Florentiæ ac Lucæ, in-4°, rare; il y a eu une autre édition en 1678, in-8°. Ce livret de 72 pages est fort rare et curieux. C'est une relation sincère de ce qui se passa dans la réforme des monastères d'hommes et de filles qu'Ambroise entreprit par ordre du pape Eugène IV, en 1431 et 32. Il y découvrit un extrême relâchement; la corruption y était à un point que certains monastères de filles étaient autant de maisons de débauche. *Voyez* Bayle, *Camald*, note D.

AMBROISE de Lombez (le père), pieux et savant capucin, dont le nom de famille était LA PEIRIE, naquit à Lombez en 1708, et mourut en odeur de sainteté, le 25 octobre 1778, à Saint-Sauveur, près de Barèges, à 70 ans. Son *Traité de la paix intérieure*, Paris, 1758, 2 vol. in-12, et ses *Lettres spirituelles*, 1766, in-12, sont pleins de lumière, d'onction et de cette piété tendre dont l'auteur était pénétré. Son mérite le fit élever aux premières dignités de son ordre. Il était né avec un amour-propre trop sensible, avec une délicatesse excessive, avec le desir de l'estime publique : la religion corrigea tous ces défauts. Il opposa à l'orgueil l'humilité et le mépris de lui-même.

AMBROSINI ou AMBROSINUS (BARTHELÉMI), professeur en médecine, et directeur du jardin botanique de Bologne, sa patrie, vers 1620, fut dans le même temps préposé par le sénat de cette ville au cabinet d'histoire naturelle de la république. Outre plusieurs volumes d'Aldrovandi, qu'il a publiés, il a donné : I. *Panacea ex herbis quæ à Sanctis denominantur*, Bononiæ, 1630, in-8°. II. *Historia Capsicorum cum iconibus*, ibid., 1630, in-12. III. *Theorica medicina*, ibid., 1632, in-4°, etc. IV. *Modo e facile preserva, e cura di peste, a beneficio del popolo di Bologna*, 1631, in-4°. Il mourut en 1657.

AMBROSINI (HIACINTHE), frère et successeur du précédent dans la direction du jardin de botanique à Bologne, est auteur des ouvrages suivans : I. *Hortus Bononiæ studiosorum consitus, etc.*, Bononiæ, 1654, 1657, in-4°. II. *Phytologia, hoc est, de plantis, etc.* ibid., 1664, 1666, in-fol. Ce dernier contient les différens noms et les synonymes, avec les étymologies des plantes découvertes dans le 17e siècle. La mort de l'auteur a laissé imparfait cet ouvrage, qui devait avoir plusieurs volumes.

AMBROSIUS-AURELIANUS, d'abord général, puis roi de la Grande-Bretagne, rang auquel ses succès le portèrent après la mort de Vortigerne. Il s'y distingua par son habileté dans l'administration de son royaume, autant que par sa valeur dans les combats. Les circonstances de sa mort sont incertaines. Les uns disent qu'il mourut du poison que lui donna un médecin saxon,

d'autres prétendent au contraire qu'il fut tué dans une grande bataille qu'il livra en 508, aux Saxons occidentaux.

AMÉ (Saint), ou AMAT, se retira dans une cellule taillée dans le roc, près du monastère d'Agaune. On l'en tira pour le placer sur le siége épiscopal de Sion en Valais. Thierry, fils de Clovis II, fatigué des pieuses exhortations d'Amé, l'exila à Péronne, où il mourut l'an 690.

AMÉDÉE, les comtes et ducs de Savoie. *Voyez* Savoie (Maison de).

AMÉDROZ (Jacob), ancien lieutenant-colonel du régiment de Castalla, né à Chaux-de-Fonds dans la principauté de Neufchâtel en 1719, mort à Neufchâtel le 15 février 1812, servit avec honneur sous le règne de Louis XV. Lors de la déroute totale de l'armée française, à la bataille de Rosbach, son régiment fut un de ceux qui résistèrent le plus long-temps aux Prussiens victorieux. Nommé lieutenant de roi à Cassel, durant le siége de cette ville, il refusa constamment de signer la capitulation, et proposa de défendre les travaux extérieurs. Pendant tout le cours de la guerre de sept ans, il eut une grande part à toutes les opérations militaires. Sûrs de sa bravoure et de son zèle, les maréchaux de France lui confièrent souvent des postes importans. Humain, bienfaisant, généreux, Amédroz réunissait aux talens du guerrier, toutes les qualités du citoyen estimable. Les regrets universels qui le suivirent dans la tombe, font l'éloge sincère de ses vertus.

AMEILHON (Hubert-Paschal), né à Paris le 5 avril 1730, doyen des membres existans de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, ancien historiographe de la ville de Paris, de la légion d'honneur, membre de la classe d'histoire et de litterature ancienne de l'Institut, et administrateur perpétuel de la bibliothèque de l'Arsenal, fut un de ces savans laborieux, dont toute la vie a été consacrée à porter le flambeau de la saine critique dans les ténèbres et les obscurités de l'histoire. Il est le premier qui ait fait concourir au même but les sciences physiques, et l'érudition dans les matières d'antiquité et d'histoire, et qui l'ait fait à l'avantage réciproque de ces genres de connaissances. Le premier ouvrage qu'il donna au public a pour titre : *Histoire du Commerce et de la Navigation des Égyptiens, sous le règne des Ptolémées;* on y voit combien était étendu le commerce qui se faisait alors par la voie d'Alexandrie, et quelles étaient les diverses routes que les commerçans suivaient à cette époque, tant par terre que par mer, pour aller aux Indes. Chargé après la mort du savant Lebeau, de continuer son *Histoire du Bas-Empire,* il acheva le vingt-deuxième tome que l'auteur avait laissé imparfait, et publia ensuite les tomes 23 et 24. Cette continuation souffrit de grands retards par les circonstances; mais Ameilhon la reprit, et termina l'ouvrage trois mois avant sa mort. On voit régner partout dans cette continuation cet esprit de sagesse, et cet amour de la vertu qui caractérisent l'auteur; les faits y sont discutés sans nuire à l'intérêt de la narration. En 1766, Ameilhon entra à l'Académie des inscriptions et belles-lettres à la suite du succès avec lequel il traita trois

questions proposées au concours par cette compagnie. La première roulait sur le sujet qui a fourni à l'auteur la matière de son premier ouvrage. La seconde avait pour objet de rechercher *quels étaient les droits et les prérogatives du* PONTIFEX MAXIMUS DE ROME, *sur les prêtres des sacerdoces de la ville et des provinces*. Dans la troisième question, il s'agissait d'examiner *quelle fut l'éducation que les Athéniens donnèrent à leur jeunesse dans les temps florissans de la république*. Son entrée à l'académie fut suivie de la lecture d'un Mémoire intitulé : *Remarques critiques sur l'espèce d'épreuve judiciaire, appelée vulgairement l'épreuve de l'eau froide*. C'était principalement les personnes accusées de magie, que l'ancienne superstition soumettait à ce genre d'épreuve. Elle consistait à plonger le patient dans l'eau ; s'il surnageait, il était réputé convaincu du crime de sorcellerie, et condamné au dernier supplice ; s'il allait au fond, il était absous. Ameilhon expliqua tout naturellément un phénomène que la plupart des savans avaient jusqu'alors attribué à des manœuvres coupables, de la part de gens qu'ils supposaient avoir intérêt de faire réussir l'épreuve. Ces prétendus sorciers, selon lui, étaient victimes, non de la supercherie, mais de l'ignorance. Il les regarde comme des individus attaqués d'affections vaporeuses et nerveuses. Il n'est pas surprenant que dans un temps où la nature de cette maladie était peu connue, on ait pris pour des effets surnaturels, les symptômes et les accidens extraordinaires qui souvent l'accompagnent. Ce mémoire a été recueilli dans le tome 37[e] des *Mémoires de l'Académie* : peu de temps après Ameilhon donna ses *Recherches sur l'exercice du nageur chez les Anciens et sur les avantages qu'ils en retiraient*. Il l'avait composé dans la vue d'exciter les parens et les instituteurs à faire entrer l'exercice de la natation dans l'éducation de la jeunesse. Ce Mémoire a été inséré dans la partie historique du 38[e] vol. de l'Académie, et fut suivi de l'*Art du Plongeur*. Dans le 46[e] vol., on trouve du même auteur un premier Mémoire fort étendu sur la *Métallurgie* ou *l'art d'exploiter les mines chez les Anciens*. Ce premier Mémoire roule sur l'exploitation de l'or, dans lequel l'auteur suit, dans le plus grand détail, toutes les opérations, depuis le moment où ils commencent à tirer ce métal de la mine, jusqu'à l'instant où il sort de la fonte. Ameilhon toujours infatigable, a travaillé pendant un grand nombre d'années, au journal de *la Clef du Cabinet des Princes*, dit vulgairement le *Journal de Verdun* Ce savant qui avait fait son étude principale des arts mécaniques des Anciens, avait commencé un travail particulier sur les couleurs connues des Anciens, et sur les arts qui peuvent y avoir rapport, et il lut à l'Institut trois *Mémoires sur l'art de la Teinture*. A la suite du premier sur *l'art du Foulon*, chez les Anciens, se trouvent imprimés deux morceaux d'érudition, qui tiennent un peu à l'histoire de l'ancienne botanique. Préposé à l'administration de la bibliothèque de l'Arsenal, Ameilhon y déploya une partie de ses connaissances bibliographiques, en y rectifiant le sys-

tème de la classification des livres. On a encore de lui beaucoup de *Mémoires* et des *Notices* sur l'histoire et sur diverses parties des arts. Il est mort à Paris en novembre 1811.

AMELGARD, prêtre liégois du 15e siècle, écrivit *l'Histoire des règnes de Charles VII et de Louis XI*, inédite. Ces manuscrits se trouvent à la bibliothèque du Roi. Il approchait le premier de ces princes, qui, après l'expulsion des Anglais, le chargea de revoir le procès de la Pucelle d'Orléans; il composa un *Livre de l'examen de cette œuvre d'iniquité;* et, en 1182, il vint demeurer à Utrecht. Il fut souvent employé dans les affaires des princes.

AMÉLIE (ANNE), princesse de Prusse, sœur de Frédéric II, née en 1723. Ce fut une princesse charitable, retranchant sur les dépenses de sa toilettepour faire du bien aux pauvres. Elle s'adonna principalement à l'étude de la musique, et parvint à y exceller. Elle a composé des morceaux très-remarquables, entre autres, la *Mort du Messie*, composition pleine de verve et d'harmonie.

AMELIER (GUILLEM), surnommé *de Toulouse*, du nom de sa patrie, troubadour, vivait vers la fin du 12e siècle. Ses ouvrages consistent en quatre *Sirventes* ou *Satires contre les grands, le clergé, les moines, la méchanceté du siècle, et la décadence de la noblesse et de la jonglerie.*

AMELINE (CLAUDE), archidiacre de Paris, né en 1629, après avoir achevé le cours de ses études, suivit le barreau, devint avocat, et plaida quelques causes avec succès. Dégoûté du monde à l'âge de vingt-sept ans, il entra à l'Oratoire en 1660. Il a laissé: I. *Traité de la volonté, de ses principales actions, de ses passions et de ses égaremens*, Paris, 1684, in-12. II. *Traité de l'Amour du souverain bien*, Paris, 1699, in-12. Il mourut le 23 septembre 1706.

AMELIUS, philosophe éclectique, né en Toscane, d'abord élève de Lysimaque, suivit ensuite l'école de Plotin, vers l'an 246. Il a composé près de cent traités qui sont perdus. Nous ne savons ni le lieu, ni l'époque de sa mort.

AMELIN (JEAN D'), né à Sarlat, au 16e siècle, est auteur d'une *Traduction de Tite-Live*, Paris, 1559 et 1597, dont le seul mérite est de porter la citation du nom vulgaire des villes et rivières dont fait mention cet auteur; précaution qu'on ne devrait jamais oublier quand on veut apprendre l'histoire ancienne aux modernes. On a encore de lui: I. *Hymne au duc de Guise*, Paris, 1558. II. *Eloge du Saint-Sacrement et de la Vierge*, Bordeaux, 1598.

AMELOT DE LA HOUSSAYE (ABRAHAM-NICOLAS), né à Orléans, en 1654, et mort à Paris le 8 décembre 1706, dans un état peu au-dessus de l'indigence. C'était un esprit dur et un homme austère. Il est connu par son talent pour la politique. Il s'était formé sous le président de Saint-André, ambassadeur à Venise, qui le prit pour son secrétaire. Nous avons de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue: I. Sa *Traduction de l'histoire du Concile de Trente*, par Fra-Paolo, 1686, in-4°, assez estimée, avant que celle de Le Courayer parût. Cette version lui fit des ennemis

dangereux, qui répandirent des calomnies, répétées par l'auteur du Dictionnaire des livres jansénistes. Il l'avait publié sous le nom de la Mothe-Josseval. II. Celle *du Prince*, de Machiavel, 1683, et 1686, en 2 vol. in-12. Il s'efforce d'y justifier cet écrivain des reproches mérités qu'on lui fait d'avoir donné des leçons d'assassinats et d'empoisonnement. III. La *Version de l'homme de Cour*, Gracian de Baltazar 1684, in-4°, *avec des remarques morales et politiques*. On a une nouvelle traduction de cet ouvrage, par le P. Gombeville, 1730, in-12. IV. Celles des *Annales* de Tacite, 1731, 6 vol. in-12, sèche et plate, mais estimée à cause des notes politiques dans lesquelles il a noyé son auteur. François Bruys y ajouta 6 volumes, très-inférieurs aux premiers. V. *Histoire du gouvernement de Venise*, 3 vol. in-12, 1714, et Amsterdam, 1705, *avec l'examen de la liberté originelle de Venise*, traduit de l'italien. Cette histoire déplut au sénat, qui s'en plaignit à la cour de France : on dit que l'auteur fut enfermé à la bastille. Son livre ne méritait pas de faire tant de bruit; mais on n'avait alors rien de mieux. Il est plein d'inexactitudes et d'erreurs historiques. Ses jugemens sont en général peu réfléchis; et, faute d'avoir approfondi le véritable mécanisme de certaines institutions politiques, il s'est mépris souvent sur leur effet. (*Voyez* Laugier.) VI. *La morale de Tacite*, extraite de ses Annales, 1686, in-12. Ces ouvrages sont encore recherchés aujourd'hui. Amelot avait beaucoup médité sur cet écrivain; mais si cette étude approfondie forma son génie à la politique, elle ne contribua pas à rendre son style plus coulant. VII. Un *Factum* servant de réponse au livre intitulé : *Procès fait aux Juifs de Metz, accusés d'avoir tué un enfant chrétien*, Paris, 1670, in-18. Ce petit ouvrage est fort rare. VIII. Ses *Mémoires historiques, politiques, critiques et littéraires*, La Haye, 1737, en 3 vol. in-12, sont, de tous ses ouvrages, le plus inexact et le plus répandu. Ce livre, imprimé après sa mort, n'était apparemment qu'un recueil de notes faites au hasard. Il serait à souhaiter qu'il y eût entassé moins d'anecdotes satiriques, souvent fausses, et qu'il eût soigné davantage son style, qui est presque toujours dur, lourd et incorrect. IX. *Histoire de Philippe Guillaume de Nassau, prince d'Orange et d'Éléonore-Charlotte de Bourbon*, avec des notes politiques, littéraires et critiques, 1754, 2 vol. in-12. Cet ouvrage fut publié par l'abbé Sepher. Il a aussi donné des *Notes sur les lettres du cardinal d'Ossat, et sur les maximes de la Rochefoucauld*. On trouve, dans le tome 35 des *Mémoires de Nicéron*, la liste des autres écrits d'Amelot.

AMELOTTE (Denis), né à Saintes en 1606, prêtre de l'Oratoire en 1650, mourut à Paris en 1678. Nous avons de lui : I. *La Vie du Père de Condren*, Paris, 1643, in-4°, remplie de minuties. II. *La Traduction du Nouveau Testament, en français, avec des notes*, 1688, en 2 vol. in-4°, et 4 vol. in-8°. Cette version, imprimée aussi in-8°, et 1698, 2 vol. in-12, sans notes, est très-répandue. Dans la

préface de la première édition, le père Amelotte assurait « qu'il avait eu les manuscrits de la bibliothèque vaticane, 20 manuscrits de France et d'Espagne, tous ceux d'Italie, d'Angleterre, des pays du nord, du fond de la Grèce. » C'est une ruse d'auteur, il n'avait jamais eu aucun de ces manuscrits; il l'avait avoué lui-même à ses confrères. Deux protestans, Daillet le fils et Conrart, accommodèrent cette traduction, en se servant de celle de Mons, à leurs opinions, et la firent imprimer à Paris, chez Louis Vendôme, en 1671, in-12, petit caractère. Mais à peine cette édition parut-elle, qu'elle fut supprimée, ce qui l'a rendue très-rare. III. *Abrégé de Théologie*, in-4°. IV. *Harmonie des quatre évangélistes*, en français, in-12, 1669; et en latin. 1670.

AMELUNGHI (Jérôme), poète burlesque italien, surnommé *le Bossu*, de Pise, vivait dans le 16e siècle, et se fit rechercher par ses saillies et ses connaissances. On a de lui un poème intitulé *la Gigantea*, qu'il publia sous le nom de Forabosco, Florence, 1666, in-12, avec un autre poème, du même genre de Francesco Aminta, intitulé : *la Nanea*. Cette édition est fort rare. Il y en a une moins ancienne et moins rare de 1612, in-12. Le bibliothécaire Biscioni, dans ses remarques sur la vie et les ouvrages de Lasca, fait une longue mention d'Amelunghi.

AMÉNA, renommée parmi les Arabes pour sa beauté et sa vertu, épousa Abdallah, et fut mère du fameux prophète Mahomet.

AMENDE (Jean-Henri), peintre allemand, exerça son art à Leipsick. On y voit de lui, dans le salon de la Bourse, un morceau de plafond extrêmement grand et peint sur toile, représentant *l'assemblée des dieux dans l'Olympe*. Le tableau est bien groupé; mais l'artiste n'y a point observé les règles de ce genre de peinture, ni pour le dessin, ni pour le coloris.

AMENECLES, Corinthien, le premier qui construisit, à Corinthe et à Samos, des galères à trois rangs de rames seulement : ce retranchement les rendit beaucoup plus légères, et fut adopté. La structure de ces trirèmes a été l'objet d'un grand nombre d'opinions parmi les antiquaires. Offraient-elles trois ponts placés les uns au-dessus des autres? ou les rameurs étaient-ils rangés sur des gradins formant un amphithéâtre sur les bords de la galère? Descartes, dans son Traité sur la marine des Anciens, adopte ce dernier sentiment, et combat l'autre avec avantage.

AMÉNOPHIS. *Voyez* Mérano.

AMENTA (Nicolas), né à Naples, en 1659, et mort en 1719, professa le droit, et se délassa de ses travaux par la poésie. On a de lui sept comédies en prose, savoir : I. *La Costanza*, *Il Forca*, *La Fante*, *La Somiglianza*, *La Carlotta*, *La Giustina* et *Le Gemelle*. II. *Rapporti di Parnaso*, 1re partie, tome 2e, Naples, 1710, in-4°. III. *Observations sur il Torto e'l dritto del non si può*, Naples, 1717, in-8°. IV. *Della Lingua nobile d'Italia*, 2 parties, Naples, 1723, in-4°. V. 24 *Capitoli* ou pièces satiriques, Naples, 1721, in-12. VI. Des *Rime*, ou poésies diverses.

AMERBACH (Vitu[illegible]), né à Wendingen en Bavière, professa la philosophie à Ingolstadt, et y mourut, âgé de 70 ans, le 13 septembre 1557. Il a traduit en la-

tin *les discours d'Isocrate et de Démosthènes, le Traité de Saint Chrysostôme sur la Providence, celui d'Épiphane sur la Foi catholique.* On lui doit des *Commentaires sur Cicéron*, Paris, 1556, in-8; *sur les poëmes de Pythagore et de Phocyllides*, Lyon, 1556, in-8°; *sur les Tristes d'Ovide*, Paris, 1549, in-8°; et l'*Art poétique d'Horace*. Amerbach réunissait à l'érudition le talent de la poésie. On a de lui des *Épigrammes*, des *Épitaphes*, et *plusieurs autres pièces de vers*. Il avait aussi composé des ouvrages philosophiques : *de Animâ, de Philosophiâ naturali; Antiparadoxa cum orationibus de Laudibus, de Patriâ*, et *de Ratione studiorum*.

AMERBACH (Jean), natif de Rutlingen, en Souabe, imprimeur du 15e siècle, s'établit à Bâle, et s'y distingua par des éditions correctes. Il publia, en 1506, la première édition des ouvrages de Saint Augustin, et le caractère dont il se servit porte encore le nom de *Saint-Augustin*. Il préparait ceux de Saint Jérôme; mais la mort, qui l'enleva en 1515, l'empêcha d'en commencer l'édition. Avant de mourir, il fit promettre à ses fils de l'entreprendre; et en effet ils le publièrent en 1516. Ce n'est pas à lui, comme quelques-uns l'ont avancé, qu'on doit la perfection des caractères d'imprimerie (Nicolas Jenson, Jean et Wendelin, de Spire, et autres, ont employé long-temps avant lui des caractères plus beaux que les siens), mais bien l'invention des caractères ronds qu'il substitua aux italiques et aux gothiques; mais il a commencé à imprimer en 1480; et l'italique n'a été inventé par Alde qu'en 1501, pour une édition d'Horace in-8°. Ainsi on ne peut pas dire que ses caractères étaient préférables à tous égards à l'italique qui était en usage de son temps, comme plusieurs l'ont assuré.

AMERBACH (Boniface), fils aîné du précédent, né en 1495, mort en 1562, fut professeur de droit à Bâle, et compté parmi les meilleurs jurisconsultes de la Suisse. Il remplit pendant vingt ans cette fonction avec distinction. Il existe de lui quelques ouvrages qui n'ont pas été imprimés.—Basile Amerbach, son fils, né à Bâle en 1534, mort dans la même ville, le 25 avril 1591, suivit avec éclat la même profession que son père. Ses ouvrages intitulés : *Consilia juridica et politica*, sont également restés manuscrits.

AMERGIN ou AMERGINUS, archi-druide des anciens Scots-irlandais, et fils d'un prince, établi dans le nord de l'Espagne, appelé *Gallamh* ou *Mileagh-Easpain* (Champion de l'Espagne). Amergin, secondé par ses frères Heber et Herémon, conquit l'île d'Hibernie (Irlande), et il y fonda, plusieurs siècles avant J.-C., la colonie Scytho-Milésienne. Heber et Herémon prirent le titre de roi, qu'ils transmirent à leurs descendans. Ceux-ci existaient en 1170, époque où les Anglais firent leur première descente en Irlande. Amergin ne voulut d'autre caractère que celui de druide suprême. Les Bardes le citèrent toujours dans leurs vers comme historien, philosophe et poète. O' Flaherty, Ware, Harris, O'Connor et O'Halloran ont appelé Amergin le premier auteur qu'ait eu l'Irlande.

AMÉRIC-VESPUCE, naquit à Florence, d'une famille ancienne et distinguée, en 1451. Son goût

pour la physique, pour les mathématiques et pour les voyages maritimes, se développa de bonne heure. Dès qu'il eut appris que Colomb venait de découvrir le nouveau monde, il brûla du desir de partager sa gloire. Ferdinand, roi d'Espagne, lui fournit quatre vaisseaux, avec lesquels il partit de Cadix, le 10 mai 1497, sous les ordres d'Ojeda. Il parcourut les côtes de Paria et de la Terre-Ferme jusqu'au golfe du Mexique, et revint en Espagne dix-huit mois après. Laissant à Christophe Colomb la gloire d'avoir abordé aux îles de l'Amérique, il prétendit avoir, le premier, découvert le continent. Un an après ce premier voyage, Vespuce en fit un second avec six vaisseaux, toujours sous les enseignes des rois Ferdinand et Isabelle. Il alla non-seulement aux Antilles, mais encore au-delà, sur les côtes de la Guiane et de Vénezuéla, et revint au mois de novembre 1500 à Cadix, rapportant des pierreries et beaucoup d'autres choses précieuses. Les Espagnols lui ayant témoigné très-peu de reconnaissance de toutes ses découvertes, leur ingratitude le mortifia vivement. Emmanuel, roi de Portugal, jaloux des succès des rois catholiques, avait déjà fait travailler à la découverte de nouvelles terres. Informé du mécontentement de Vespuce, il l'attira dans son royaume, et lui donna trois vaisseaux pour entreprendre un troisième voyage dans les Indes. Vespuce partit de Lisbonne en mai 1501. Il courut les côtes d'Afrique jusqu'à Sierra-Léona et la côte d'Angola. Ensuite il fit route vers l'Amérique, et alla reconnaître la côte de Brésil, qu'il découvrit toute entière, jusqu'à celle des Patagons, et par-delà la rivière de la Plata. L'illustre navigateur ayant repassé vers Sierra-Léona et la côte de la Guinée, revint en Portugal, et arriva à Lisbonne en septembre 1502. Le roi Emmanuel, extrêmement satisfait, lui donna six vaisseaux, avec lesquels il fit un quatrième voyage; étant parti au mois de mai 1503, il passa le long des côtes d'Afrique, tourna vers le Brésil; et dans le dessein de découvrir un passage pour aller par l'occident dans les Moluques, il navigua depuis la baie de Tous-les-Saints jusqu'aux Abrolhos et à la rivière de Curabado. Mais, comme il n'avait de provisions que pour 20 mois, et qu'il fut obligé par les vents contraires d'en passer cinq sur cette côte qu'il reconnut, il retourna en Portugal, où il arriva en juin 1504. Christophe Colomb étant mort en 1506, la cour de Séville songea à réparer cette perte, et rappela Améric-Vespuce, qui s'embarqua de nouveau en 1507 sur une flotte espagnole, avec le titre de 1er pilote. Il mourut aux iles de Tercère en 1516, après avoir donné son nom à la moitié du globe, au préjudice de Christophe Colomb, à qui cette gloire appartenait. Ainsi, dit l'abbé Raynal, le 1er instant où l'Amérique fut connue du reste de la terre, fut marqué par une injustice. En général, la nature avait donné aux Américains moins d'industrie qu'aux habitans de l'ancien monde. La population y était moins considérable, et pour plusieurs raisons: l'Amérique était couverte de marécages immenses, qui rendaient l'air très-malsain; la terre y produit un nombre prodigieux de poisons; les flèches trempées dans le suc de ces herbes vénéneuses y font des plaies toujours mortelles. Plusieurs de

leurs peuples n'avaient pas d'ailleurs une subsistance assurée, etc. Si la nourriture abondante et les arts contribuent à peupler un pays, l'Amérique devait être moins peuplée que l'Europe et l'Asie. Améric-Vespuce laissa une *Relation de quatre de ses voyages*, qui fut imprimée en latin, à Paris, en 1532, et à Bâle, 1555, in-fol., et ensuite traduite de l'italien en français, Paris, 1619, in-4°. Le roi de Portugal fit suspendre dans l'église métropolitaine de Lisbonne les restes de son vaisseau, nommé *la Victoire*. L'abbé Bandini publia sa vie, en 1745, à Florence, in-4°. Il existe un petit livret infiniment rare et fort curieux, renfermant des *Lettres* d'Améric-Vespuce. Il forme un très-petit in-4°. de 22 feuillets, Florence, 1516. On prétend qu'il n'en a été tiré que dix exemplaires pour les dix Souverains de l'Europe. La dernière lettre de Vespuce est datée du 4 septembre 1504. La suivante, qui termine l'ouvrage, est de Corsali, lieutenant de Vespuce, qui prit le commandement de la flotte après le décès de celui-ci : elle porte la date de 1515; celle de l'impression est de 1516, à Florence, par Jo. Steph. di Carlo da Pavia. Il en existe un exemplaire complet, dans le cabinet de M. l'abbé de Billy, à Besançon. M. Peignot en donne la description dans la seconde édition de sa Bibliographie des livres tirés à petit nombre.

AMÉRIGI, peintre. *Voyez* CARAVAGE.

AMERSFORT (ÉVERARD D'), régent du collége de Saint-Laurent à Cologne, a écrit un *Commentaire sur les livres d'Aristote*, intitulé : *Du Ciel et du Monde*. Ce commentaire, qui a été continué et achevé par Jean Nustingen, a paru à Cologne, en 1497, in-fol.

AMERVAL ou AMERLAN (ELOY D'), fut prêtre et maître des enfans de chœur de la ville de Béthune, sa patrie. On a de lui une espèce de poème dramatique, intitulé : *le Livre de la diablerie, en rimes et par personnages*; 1508, in-fol. goth., et 1531, in-4°. C'est un ouvrage de théologie morale, en vers, écrit en forme de dialogue entre Satan et Lucifer. Il a été fait à Paris deux éditions de cet ouvrage, aujourd'hui assez rare.

AMES (GUILLAUME), professeur de théologie à Franeker, né à Norfolk, en 1576, et mort à Rotterdam en 1633, a écrit en latin *sur les Cas de conscience*, et a fait plusieurs ouvrages *de Controverse* contre Bellarmin, etc., en 5 vol. in-12, Amsterdam, 1658. Ames était né Écossais. Il fut un des premiers chez les réformés, qui traitèrent la morale comme une science séparée, en la considérant abstractivement de la liaison qu'elle peut avoir avec les autres systèmes ou doctrines particulières; témoin son ouvrage *de Conscientiâ et ejus jure*. Cette entreprise était louable; mais on peut reprocher à sa théorie trop de subtilité et de sécheresse. Voici ses autres ouvrages : I. *Puritanismus anglicanus*, in-8°, 1610; et en anglais, Londres, 1641. II. *Medulla theologica*, in-12, Franeker, 1623, et Amsterdam, 1627-1641. III. *Demonstratio logicæ veræ*, in-12, Leyde, 1632. IV. *Traité contre les cérémonies humaines observées dans le culte divin*, in-4°, 1633.

AMES (JOSEPH), secrétaire de

la société des Antiquaires de Londres, mort en 1757, est auteur des *Antiquités typographiques d'Angleterre, depuis* 1471 *jusqu'en* 1600, in-4°. Elles ont été réimprimées en 3 vol. in-4°, Londres, 1785-1790. On trouve peu d'exemplaires complets de cet ouvrage. On en a publié à Londres, en 1810, 1812, 1816 et 1819, une nouvelle édition, qui pourrait passer pour un nouvel ouvrage, à cause des grands changemens qu'on y a faits. Elle se fait remarquer par une somptuosité d'impression dont les autres productions du même genre offraient peu d'exemples jusqu'alors.

AMES (Fischer), homme d'État distingué, et orateur éloquent, né à Dedham, province de Massachussets, d'un père médecin, avait reçu ses degrés au collége d'Harvard en 1774, et se livra à l'étude des lois à Boston. Il commença à exercer sa profession dans le village où il avait reçu le jour; mais son génie ne put être occupé uniquement de l'étude des lois. Vers l'époque de la révolution de l'Amérique, prenant le plus vif intérêt à tout ce qui regardait sa patrie, il se sentit un attrait puissant pour la politique. Ses recherches sur la science du gouvernement étaient étendues et profondes; il se fit connaître par des discussions politiques; bientôt il se présenta sur un plus grand théâtre, où il déploya des talens extraordinaires. Il fut élu membre de la convention de l'État où il avait reçu naissance, lorsque la constitution fédérative y fut ratifiée; ses discours dans cette assemblée firent pressentir son élévation future. L'éclat de ses talens se manifesta tout à la fois, et vint éclairer son pays. Lorsque le gouverneur général des États-Unis commença ses opérations en 1789, il parut à la législature en qualité de premier représentant de son district. Pendant huit années successives, il fut le principal orateur dans toutes les discussions qui avaient rapport à des questions importantes. Vers la fin de cette période, sa santé commença à s'altérer; mais son indisposition ne put l'empêcher de prendre une part active à la discussion relative aux modifications qu'il importait d'insérer dans le traité avec l'Angleterre. L'effet de son discours du 23 avril 1796, fut si étonnant, que l'un des membres de la législature, qui était d'un sentiment opposé à celui d'Ames, se leva et se défendit de donner son vote, dans un moment où l'assemblée et lui-même se trouvaient également entraînés par la toute-puissance de l'éloquence de l'orateur. Ames mourut le 18 juillet 1808.

AMESTRIS, femme de Xerxès, roi de Perse. La jalousie qu'elle avait conçue contre Artainte, sa bru et sa nièce, dont son mari était devenu amoureux, lui fit jurer de se venger sur la mère de cette princesse, femme de Matistée, que Xerxès avait aussi aimée, et qu'elle soupçonnait de favoriser cette intrigue. Elle attendit le temps où Xerxès donna, suivant la coutume, un festin solennel; et ayant fait appeler son ennemie dans son appartement, elle lui fit couper le nez, la langue, les lèvres et les mamelles, et la renvoya ainsi défigurée à son époux. On place ce fait, rapporté par Hérodote, à l'an 477 avant J.-C.

AMFREVILLE (l'abbé d'). Ses ancêtres étaient parens du cardinal du Perron. Il avait le plus grand

talent pour conter et lire. On le recherchait pour l'entendre; il se plut à former la célèbre actrice Le Couvreur; et la fit inhumer dans son jardin en 1730. Il est mort vers 1748. On a de l'abbé d'Amfreville quelques *Chansons anacréontiques.*

AMFREVILLE, nom qui s'est illustré dans la marine royale. Trois frères de ce nom se sont distingués à la malheureuse affaire de la Hogue, en 1692. L'un d'eux, le marquis d'Amfreville, mourut dans un âge très-avancé.

AMHERST (JEFFERY, lord), commandant en chef de l'armée britannique, lors de la conquête du Canada en 1760, naquit à Kent, en Angleterre, le 29 janvier 1717. Amherst manifesta de très-bonne heure son amour pour l'état militaire, et reçut sa première commission dans l'armée en 1731 : nommé aide-de-camp du général Ligonier, en 1741, ce fut en cette qualité qu'il se trouva présent aux batailles de Dettingen, de Fontenoy et de Rocoux. Il devint ensuite aide-de-camp du duc de Cumberland à la bataille de Laufeld. En 1748, il reçut l'ordre de retourner en Angleterre. Etant désigné pour le service en Amérique, il mit à la voile, à Portsmouth, le 16 mars, en qualité de major-général, et commanda alors les troupes destinées à faire le siège de Louisbourg; il s'empara de cette ville le 26 juillet suivant, et prit possession de l'île du cap Breton. Après cet événement, il succéda à Abercromby dans le commandement de l'armée de l'Amérique du nord. Il coopéra, en 1759, à la conquête du Canada sur les Français.

AMHURST (NICOLAS), né à Marden, dans le comté de Kent, vers la fin du 17e siècle, avait été d'abord membre du collège de Saint-Jean, à Oxford, d'où ses mœurs et sa causticité le firent chasser. Il se vengea de son exclusion par *deux Satires,* et vint augmenter à Londres la foule des folliculaires. Dans son *Craftsman* il décria le gouvernement, les ministres, et plut au public parce qu'il sut y répandre quelque sel. On a encore de lui des *Paraphrases,* des *Traductions,* des *Poésies,* qu'il réunit en 2 vol., sous le titre de *Mélanges.* Il composa un poème consacré à la mémoire de Jean, duc de Marlborough, intitulé le *Général anglais.* Il mourut le 17 avril 1742, dans la misère et fort peu estimé.

AMI. *Voyez* AMY et LAMI.

AMICO ou AMICUS (ANT.), chanoine de Palerme, mourut dans cette ville en 1641. Il était très-versé dans l'histoire et les antiquités de la Sicile. On a de lui une ***Dissertation historique et chronologique des anciens archevêques de Syracuse,*** Naples, 1640, in-4°; et une autre, *des grands amiraux et vice-rois de Sicile,* Palerme, 1640, in-4°. Il en a composé plusieurs autres, tant en latin qu'en espagnol.

AMICO (BARTHÉLEMY), jésuite, né à Anzo, en 1562, professeur de philosophie et de théologie à Naples, où il mourut en 1649. Le plus estimé de ses ouvrages est : *In universam Aristotelis philosophiam notæ et disputationes.* Naples, 1623 et 1648, 7 vol. in-fol.

AMICO (BERNARDIN), Franciscain, prieur de son ordre à Jérusalem, en 1596, a écrit *Trattato delle piante* (des plans), *ed immagini de' sacri edifizj di*

Terra Santa, que pendant un séjour de cinq ans il avait dessinés avec exactitude, Rome et Florence, 1620, in-fol.

AMICO (Vito-Marie), prieur de la congrégation du Mont-Cassin, en 1743, a laissé les deux ouvrages suivans : I. *Sicilia Sacra, disquisitionibus et noticie illustrata* Palerme, Venise, 1733, 2 vol. in-fol. II. *Catana illustrata, sive sacra et civilis urbis Catanæ historia*, 1741 et 1746, 4 vol. in-fol.

AMICO (Etienne d'), né en 1572, abbé de Saint-Martin de Palerme, enrichit cette abbaye d'une superbe bibliothèque, et a laissé des *Poésies latines*, Palerme, 1650, in-12. Il est mort en 1662.

AMICO (Philippe), né à Milazzo en Sicile, en 1654, est auteur d'un ouvrage sur sa patrie, intitulé : *Riflessi istorici, etc.*, Catane, 1703, in-4°.

AMICO (Diomede), médecin de Plaisance au 16e siècle, est auteur des ouvrages ci-après : I. *De morbis communibus; tractatus de variolis*, Venise, 1596, in-4°. II. *De morbis sporadibus*, 1605, in-4°.

AMICO (Faustin), né à Bassano en 1534, mort à 24 ans, s'était déjà distingué par des *Poésies légères* et pleines de goût, entre autres par une *Epître à son ami Campesan*, imprimée à Venise en 1564, où l'on trouve autant de naturel dans les idées que de pureté dans l'expression. Ses autres poésies sont éparses dans divers recueils, entre autres dans celui des *Poètes de Bassano*, et dans la *Collection du Gobbi*.

AMICO (Jean d'), né à Venafre, ville du royaume de Naples, dans la terre de Labour, professeur en droit sous Charles V, a fait imprimer un *Recueil de consultations*, Venise, 1578.

AMICONA (Charlotte), sœur du peintre Amiconi, gravait en manière noire. On a d'elle une *Danseuse*, au bas de laquelle sont quatre vers anglais.

AMIENS (Jean-Louis d'), capucin de la province de Paris, vivait dans le 17e siècle. On a de lui différens ouvrages de chronologie et d'histoire, tels sont : I. *Atlas temporum in quatuor libris*, etc., Paris, 1685. II. *Epitome historiarum omnium à Christo nato ad octogesimum annum suprà millesimum sexentesimum cum omnibus characteribus usque ad consummationem sæculi*, Paris, 1685, in-fol.

AMIENS (George), capucin, se fit une réputation distinguée parmi les érudits du 17e siècle. On a de lui : I. *Tertullianus redivivus, scholiis et annotationibus illustratus*, etc. On a fait à Paris trois éditions de cet ouvrage; la première est de 1646, in-fol. II. *Trina sancti Pauli theologia, positiva, moralis et mystica, seu omnigena in sancti Pauli epistolas commentaria*, Paris, 1649, 3 vol. in-folio.

AMIGONI ou AMICONI, né à Venise en 1675, peintre d'histoire et de portraits de l'école vénitienne, voyagea d'abord en Flandre, et acquit, par la vue des meilleurs ouvrages de ce pays, de la légèreté et de la finesse dans ses teintes; ensuite il passa en Angleterre et en Allemagne, et alla se fixer en Espagne, au service du roi. Il mourut à Madrid dans l'année 1752; il jouissait d'une forte pension. Sa manière de pein-

dre est bien fondue, et son pinceau moelleux conserve toute la fraicheur de son coloris ; son dessin, sans être très-correct, a cependant des formes heureuses, et tient de celui de l'école romaine.

AMILCAR, général carthaginois, fils de Magon, fut chargé par le sénat de Carthage du commandement d'une expédition formidable contre la Sicile. Mais à peine eut-il débarqué ses troupes, qu'il fut attaqué par Gélon et tué dès le commencement de l'action. Les Carthaginois furent taillés en pièces; le sénat se soumit à toutes les conditions qu'il plut au vainqueur d'exiger, et ce fut au prix de ses possessions en Sicile.

AMILCAR, fils de Giscon, autre général carthaginois, ne fut pas plus heureux dans une semblable expédition contre la Sicile, lors du siége qu'il avait mis devant Syracuse; les habitans firent une sortie, le prirent, et lui coupèrent la tête qu'ils envoyèrent en Afrique.

AMILCAR, antagoniste de Régulus. *Voyez* Régulus.

AMILCAR BARCA, père d'Annibal. Il désola l'Italie pendant cinq ans, jusqu'à ce qu'il fût vaincu avec sa flotte, près de Trapani, l'an 242 avant J.-C. Cette défaite mit fin à la première guerre punique. Amilcar ouvrit la seconde, et porta la guerre en Espagne, dont il subjugua les peuples les plus belliqueux : il y bâtit, dit-on, la ville de Barcelonne. Enfin il y fut tué, les armes à la main, comme il était près de repasser en Italie, l'an 228 avant J.-C. Il fit jurer à Annibal, son fils, une haine éternelle contre le nom romain. (*V.* Annibal.)

AMINADAB, lévite, habitant à Cariathiarim, chez lequel on déposa l'arche après qu'elle eut été ramenée du pays des Philistins. Il en donna le soin à son fils Eléazar, qui la garda jusqu'à ce que David la fit venir à Jérusalem.

AMIN-BEN-HAROUN. *Voyez* Amyn.

AMIOT (le Père), jésuite français, né à Toulon en 1718, fut missionnaire à Pékin. C'est à ce savant zélé que nous sommes redevables des renseignemens exacts que nous avons obtenus dans ces derniers temps sur les antiquités, la langue, l'histoire et les arts de la Chine. Il était très-versé dans les mathématiques et les langues chinoise et tartare. Il entreprit pour l'empereur différens travaux, et les exécuta à la satisfaction de ce prince, qui l'honorait de son estime. Nous avons du P. Amiot : I. La traduction en français d'un poëme chinois composé par l'empereur Kien-Long, intitulé : *Eloge de la ville de Moukden*. Amiot a joint à sa traduction un grand nombre de *Notes historiques et géographiques* sur la ville et le pays de Moukden, patrie des Tartares-Mantcheoux. II. *Art militaire des Chinois*, Didot, 1772, in-4°, réimprimé dans le tome 7 des *Mémoires sur les Chinois*. III. *Lettre sur les caractères chinois*, adressée à la société royale de Londres, insérée aussi dans le tome 1er des *Mémoires sur les Chinois*. IV. *De la musique des Chinois, tant anciens que modernes*, dans le tome 6 des Mémoires cités. V. *Vie de Confucius, ornée de figures d'après les dessins chinois*, dans le tome 12. VI. *Dictionnaire tatar-mantcheou-français*, Paris, Didot l'aîné, 1789, 3 vol. in-4°. VII. *Grammaire abrégée*

de la langue tatar-mantcheou, imprimée dans le tome 13 des Mémoires. VIII. Un grand nombre de *Lettres*, d'*Observations*, de *Traités*, etc., dont la liste seule occupe 14 colonnes de la table des 10 premiers volumes des *Mémoires sur les Chinois*. Ce célèbre jésuite mourut à Pékin en 1794, à l'âge de 77 ans, dont il en avait passé plus de 40 à la Chine. (*Voyez* Cibot.)

AMIOT. *Voyez* Amyot.

AMIR, souverain de Smyrne, régnait vers l'an 1341. Cantacuzene, empereur d'Orient, l'ayant appelé à son secours, il accourut avec 300 voiles et une armée de 30,000 hommes. Ayant appris à son arrivée que l'impératrice Irène était renfermée et assiégée par Demotica, et par les Bulgares, il les attaque, les taille en pièces, et délivre Irène. Il se refuse à recevoir les témoignages de sa reconnaissance, et à la voir, dans la crainte d'inspirer de la jalousie à un époux malheureux. Ce prince fut blessé à mort à l'attaque de la citadelle de Smyrne, que les Chrétiens avaient enlevée.

AMITIS. *Voyez* Amtis.

AMLING (Gustave), graveur du duc de Bavière, né à Nuremberg en 1651. François Poilly avait été son maître; il avait commencé à graver, d'après Pierre Candide, les *Faits mémorables de la Maison de Bavière;* mais il mourut en 1702, avant d'avoir achevé son ouvrage.

AMMAN (Paul), médecin et botaniste allemand, né à Breslau en 1634, était de l'Académie des curieux de la nature, et professeur à Leipsick ; il mourut en 1691. Il a donné : I. *Enumeratio plantarum Horti Lipsiensis*, Lipsiæ, 1675, in-8°. II. *Character plantarum*, 1676, in-12. En 1700, Nebel a donné une seconde édition de cet ouvrage, qui est plus estimée que la première. III. *Hortus Bosianus quoad exotica descriptus*, 1686, in-4°, etc.

AMMAN (Jean-Conrad), médecin suisse du dernier siècle, né à Schaffhouse en 1669, mort à Marmunde en Hollande en 1724, s'était appliqué particulièrement à apprendre à parler aux sourds de naissance. Il fit admirer son talent dans son pays, en France et en Hollande. Il publia le moyen dont il s'était servi, dans deux petits traités curieux et recherchés ; l'un sous le titre de *Surdus loquens*, Harlemii, 1692, in-8° ; l'autre, *de Loquelâ*, Amstelodami, 1700, in-8°, et Leyde, 1740. Son *Sourd parlant* est une savante *Dissertation* sur la parole, copiée par ses successeurs, sans pouvoir y rien ajouter de nouveau; il montra l'excellence de son art, en produisant une jeune fille de Harlem, sourde-muette, qui parlait correctement le latin et le hollandais, et soutenait des thèses dans ces deux langues. Beauvai de Préau a donné une traduction française de l'ouvrage d'Amman; elle se trouve imprimée à la suite du *Cours d'éducation des Sourds-muets*, par Deschamps; Paris, 1779, in-12.

AMMAN (Jean), fils du précédent, né dans la même ville que Jean Conrad, le 22 décembre 1707, et mort le 10 janvier 1740 à Pétersbourg, où il était professeur de botanique et membre de l'académie. Nous devons à celui-ci la *Description des plantes de Russie*, Pétersbourg, 1739, in-4°, en latin. Cet ouvrage fut interrompu par la mort de l'auteur. On le dit fort exact.

AMMAN ou AMMON (Josse), dessinateur et peintre, né à Zurich au mois de juin 1539, mort en 1591. Il alla à Nuremberg en 1560, et y devint célèbre dans la peinture sur verre et par ses dessins à la plume sur du cuivre, du bois et du papier. Il surpassa tous ses prédécesseurs par le grand nombre de ses ouvrages. Ses inventions sont bonnes, son dessin est correct. Les ouvrages qui lui ont fait le plus d'honneur sont: I. Gravures en taille-douce, 1° *Perspectiva corporum regularium;* cet ouvrage a paru en 1568, in-fol.; 2° quelques gravures représentant *la Piété*, grand in-folio; 3° les *Rois de France depuis Pharamond jusqu'à Henri III*, en 1576, in-4°. II. Gravures en bois: 1° Les *Figures de la Bible*, avec l'explication rimée de Henri-Pierre Rebenstock, 1571, in-4°; 2° les *Figures pour l'Histoire de Tite-Live*, 1572; 3° *Figures des Evangiles de toute l'année, avec la Passion et les douze Apôtres*, 1579; 4° *Scènes de chasse*, 1582; 5° *Scène de cavalerie et d'équitation*, 1584; 6° le *Livre des Dames*, représentant le costume et les modes des dames de son temps, tant de qualité que des classes inférieures. On a peine à concevoir que tant d'ouvrages aussi considérables aient pu être produits par un seul homme, en si peu de temps. Amman a aussi écrit sur les *Arts libéraux et mécaniques*. La première édition de cette Œuvre est très-rare; elle a été réimprimée en 1574 et en 1588, in-8°. Il renonça, en 1577, à son droit de citoyen de Zurich, parce qu'il était décidé de passer le reste de sa vie à Nuremberg.

AMMAN (Jean-Jacques), chirurgien, né à Zurich en 1586. Il a écrit une relation d'un voyage à Constantinople, en Syrie et en Egypte, qu'il avait entrepris sous le titre de *Voyage dans la Terre promise*, Zurich, 1678.

AMMAN (Jean-Henri), célèbre prédicateur, né à Zurich, le 2 décembre 1665, mort à Stargard en Poméranie, le 29 novembre 1728, est auteur de plusieurs *Oraisons funèbres*, et de *Sermons* en allemand.

AMMANATI. *Voyez* PICCOLOMINI.

AMMANATI (Barthélemi), sculpteur et architecte célèbre, né à Florence en 1511, mort en 1586, ou, selon le *Dictionnaire des Artistes*, en 1592, fut employé dans sa patrie à plusieurs édifices considérables, où il fit preuve de ses talens. Les *Portiques de la cour du palais Pitti* sont de lui, ainsi que le *Pont de la Trinité*, l'un des plus beaux qui aient été faits depuis la renaissance des arts. On voit aussi plusieurs de ses ouvrages à Rome, tels que la *Façade du collége romain*, le *Palais Ruccellai* sur le cours, et autres. Cet architecte composa un grand ouvrage, intitulé *la Città*, qui comprenait les dessins de tous les édifices publics nécessaires à une grande ville. Ce que l'on croyait perdu, existe dans la collection de dessins de la *Galerie de Florence*, et mériterait d'être publié. Ammanati avait pour femme Laure Battiferri d'Urbin, qui cultivait les lettres; elle a fait des poésies italiennes très-estimées, imprimées à Florence en 1560, sous le titre d'*Opere Toscane*. *Voyez* Roscoe, *Vie de Léon X*, tom. 3, page 242.

AMMANN, célèbre médecin et naturaliste, à Schaffhouse, où il est mort le 10 octobre 1811, à

85 ans. Son cabinet, l'un des plus précieux de l'Europe, était visité par tous les savans et les voyageurs. Il a laissé beaucoup de manuscrits intéressans.

AMMIEN MARCELLIN, historien romain du 4e siècle, quoique gr. de naissance, puisqu'il était né à Antioche vers 380. Il servit d'abord sous Constance, Julien et Valens, et vint ensuite jouir des délices de Rome. Il y travailla à son *Histoire*, qu'il commença à l'époque où Tacite avait fini la sienne, et qu'il termina au règne de Valens. Il paraît qu'il vécut jusqu'en 391. Les frères Valois en donnèrent une édition avec des notes, l'an 1681, in-folio. On en a aussi une bonne édition de Paris. Gronovius la fit réimprimer à Leyde en 1693, in-4°, et l'embellit de plusieurs remarques savantes et curieuses; de toutes les éditions de cet historien, c'est la plus estimée. On a aussi celle de J. Aug. Wagner, à Leipsick, 1809, 3 v. in-8°. L'abbé de Marolles en publia une traduction en 1673, 3 vol. in-12. On en a une meilleure, publiée par de Moulines, à Berlin, 1778, 3 vol. in-12. Cette histoire n'est point écrite avec l'élégance de Quinte-Curce, ni avec la précision de Salluste. Le style en est dur, mais il eut des qualités bien précieuses pour un historien : il s'occupa péniblement à rechercher la vérité dans les faits qu'il raconte, et il porta si loin l'impartialité, que, quoiqu'il professât la religion des anciens Grecs et Romains, quelques écrivains ecclésiastiques ont pensé qu'il était chrétien. Ceci est surtout remarquable en ce qu'il est d'accord avec Saint Ambroise et Saint Jean Chrysostôme en parlant de la vaine tentative que fit Julien pour rebâtir le temple de Salomon. Voici ce qu'en dit son dernier traducteur : « Une impartialité soutenue, un jugement exquis, et l'avantage d'avoir été témoin de la plus grande partie des événemens qu'il raconte, caractérisent cet auteur. Les divers épisodes qu'il a semés dans son ouvrage indiquent un esprit curieux et cultivé par l'étude des sciences et des beaux-arts. » Sans son ouvrage, l'histoire de la décadence de l'empire romain serait privée de ses plus précieux matériaux, et des notions les plus instructives sur ce grand événement. Sans lui, l'existence et les incursions de plusieurs peuples barbares nous seraient inconnues. Sans lui, la réputation de plusieurs hommes illustres serait parvenue à la postérité entachée des traits de l'esprit de parti. Dans Ammien Marcellin, par exemple, l'empereur Julien est peint comme un sage, doué d'un grand amour pour l'humanité, pour la justice et pour le bonheur du peuple, joignant aux talens d'un politique le courage d'un guerrier, et dont quelques défauts, que l'historien ne déguise pas, étaient éclipsés par des vertus austères. *L'Histoire d'Ammien Marcellin* était divisée en 31 livres; les treize premiers sont perdus, onze seulement furent publiés à Rome par Sabinus, en 1474. L'édition d'Augsbourg, de 1533, contient les cinq derniers livres.

AMMIRATO (Scipion), né à Lecce, ville du royaume de Naples, le 27 septembre 1531, fut attiré à Florence par le Grand-Duc, le protecteur des arts. Ce prince l'engagea à écrire l'*Histoire de Florence;* et Ammirato, qui s'en acquitta à son gré, eut pour récompense un canonicat de la ca-

thédrale. Sa principale occupation fut à composer les généalogies des familles nobles, dont il ne publia qu'une partie. Il mourut en 1601, à 69 ans. Il institua pour son héritier universel un jeune homme qui écrivait sous lui, nommé Cristofano del Bianco, à la charge de porter son nom, et c'est ce dernier qui a fait imprimer dans la suite tous les ouvrages de son patron. On a encore de lui: I. Des *Discours sur Tacite*, Florence, 1594 et 1642, in-4°, traduits en français, Lyon, 1619, in-4°. II. Des *Harangues*. III. Des *Opuscules*, 1637-1642, 3 vol. in-4°. IV. Des *Poésies*, et d'autres ouvrages assez faibles. V. *Les Généalogies des familles nobles de Florence*, 1615, in-folio, et celles *des familles napolitaines*, 1651, 2 vol. in-fol. La meilleure édition de son Histoire de Florence, qui est très-estimée, est celle faite dans la même ville, en italien, 1641, 1647, 3 vol. in-fol.

AMMON, fils de Loth et de sa fille puînée, fut père des Ammonites, peuple qui fit souvent la guerre contre Israël.

AMMON, solitaire égyptien, ayant lu, le jour de son mariage, l'Éloge de la continence par Saint Paul, engagea sa femme à la garder, et se retira l'an 308 dans la montagne de Nitrie, où il s'entoura de religieux auxquels il donna une règle monastique.

AMMON (CLÉMENT), graveur, vivait à Francfort en 1650, où il donna deux volumes qui font suite à six autres de Th. de Bry, dont il était gendre. Ils sont intitulés *Biblioth. calcogr.*

AMMONIO (ANDRÉ), de Lucques, poète latin, né en 1477; il quitta sa patrie pour passer en Angleterre, où il devint, en 1513, secrétaire du roi Henri VIII. Il y mourut en 1517, âgé de 40 ans. Ami de Thomas Morus et d'Érasme, il entretint avec ce dernier un grand commerce de lettres. L'abrégé de la Bibliothèque de Gessner nous donne le catalogue suivant de ses ouvrages : *Scotiæ Conflictus historiæ*, lib. I. *Bucolico seu Ecloqæ lib. de Rebus nihili*, lib. I. *Panegyricus quidam*, lib. I. *Epigrammata*, lib. I. *Poemata diversa*, lib. I. Ce qu'on nomme *Panegyricus quidam* est un poëme sur les victoires que les Anglais remportèrent, l'an 1513, à la journée des Eperons, à la prise de Térouanne et à celle de Tournay. *Voyez*, à son sujet, *Gli scrittori Italiani* de Mazzuchelli, tom. I, part. 2, pag. 646.

AMMONIUS-SACCAS, philosophe, natif d'Alexandrie, vivait dans le second siècle de notre ère. Il ne faut pas le confondre avec un autre philosophe du même nom, aussi natif d'Alexandrie, qui vivait au 5e siècle, et qui fait le sujet de l'article suivant. Ammonius enseigna la philosophie et les mathématiques à Delphes. Il eut pour disciple le célèbre Plutarque, et son frère Lamprius. Lorsque Néron se rendit dans cette ville pour y consulter l'oracle, ce fut Ammonius qui expliqua à cet empereur les divers noms que portait l'Apollon de Delphes, et quelques pratiques mystérieuses de son culte. Plutarque rapporte une grande partie de ses interprétations dans son Dialogue sur l'inscription de la porte de ce temple; il rapporte aussi ses discours et ses opinions sur d[illegible] ses matières dans d'autres t[illegible] et notamment dan[illegible] table. Ammonius v[illegible]

habiter Athènes. Les habitans récompensèrent ses talens, en le nommant à la première magistrature de cette ville. Pendant qu'il exerçait cette place, il voulut rendre un hommage public aux talens de Diogénianus, qui enseignait avec beaucoup de distinction, à la jeunesse d'Athènes, les belles-lettres, la géométrie, l'éloquence et la musique; il l'invita à souper, et, avec lui, les maîtres les plus habiles et plusieurs gens de lettres de la ville. Bientôt le vin enflammant les esprits, les convives, oubliant la gravité de leur caractère, passèrent des discussions aux querelles et aux personnalités. Pour apaiser le tumulte, Ammonius pria le musicien Eraton de chanter et de s'accompagner de sa lyre : la douce influence de l'harmonie rétablit le calme, et un vers de la chanson vint fort à propos donner une leçon aux convives, en leur rappelant combien les sujets de querelles étaient nombreux parmi les hommes. Ammonius mourut à Athènes. Origène, Plotin furent ses disciples. Saint Jérôme loue beaucoup sa *Concorde des Évangélistes;* elle se trouve dans la Bibliothèque des Pères. Ammonius ne fut pas moins estimé des auteurs païens que des chrétiens : Longin, Porphyre et Hiéroclès en faisaient beaucoup de cas. *Voyez* Mosheim, Histoire ecclésiastique, tom. 1.

AMMONIUS, fils d'Hermias, philosophe éclectique, disciple de Proclus, a fleuri dans le 5e siècle. Son ouvrage *De adfinium differentiâ dictionum* se trouve dans un dictionnaire grec publié in-fol. à Venise en 1497; et il est imprimé avec d'autres anciens grammairiens, Leyde, 1739, deux parties in-4°. On a encore de cet auteur les ouvrages suivans : *Commentarius in librum Aristotelis de interpretatione*, græcè, Venise, in-8°, 1546. *In quinque voces Porphyri commentarius*, græcè, Venise, 1546, in-8°, et *in prædicamenta Aristotelis commentarius*, Venise, 1556, in-8°. Ces trois traités ont été publiés par les Aldes.

AMMONIUS, chirurgien d'Alexandrie, fit le premier une ouverture à la vessie pour en tirer la pierre : ce qui le fit nommer *Lithotome*, c'est-à-dire *Coupeur de pierre*.

AMNON, fils aîné de David, conçut un amour si effréné pour Thamar sa sœur, qu'il lui fit violence. Il la chassa ensuite avec outrage. Absalon, frère de Thamar, pour venger cet inceste, fit inviter Amnon à un festin, et le fit assassiner vers l'an 1030 avant J.-C.

AMO (ANTOINE-GUILLAUME), nègre africain, né dans la province d'Axim, sur la Côte-d'Or, vers le commencement du 18e siècle, fut amené, en 1707, en Hollande, et donné au duc de Brunswick-Wolfenbutel, qui, trouvant en lui d'heureuses dispositions, l'envoya faire ses études à l'université de Halle, en Saxe. En 1729, il y soutint une thèse et publia une Dissertation *de jure Maurorum*. Amo, versé dans l'astronomie, et parlant le latin, le grec, l'hébreu, le français, le hollandais, l'allemand, alla continuer ses études à Wittemberg, obtint la permission d'y donner des cours particuliers, qui eurent un grand succès, et s'y distingua tellement par ses bonnes mœurs et ses talens, que le recteur et le conseil de l'université lui adressèrent, en 1733, une épître de félicitation. Les discussions abs-

truses de la métaphysique avaient pour lui un attrait particulier. Pour son doctorat, il publia une Dissertation sur les sensations considérées comme absentes de l'ame, et présentes au corps humain. Elle est intitulée: *Dissertatio inauguralis philosophica de humanæ mentis* ΑΠΑΘΕΙΑ *seu sensionis ac facultatis sentiendi in mente humanâ absentiâ, et earum in corpore nostro organico ac vivo præsentiâ, etc.*, 1734, Wittembergæ, in-4°. La même année, sous sa présideuce, il fit soutenir une thèse analogue à la précédente, sur le discernement à établir entre les opérations de l'esprit et celles des sens, avec ce titre : *Disputatio philosophica, continens ideam distinctam earum quæ competunt vel menti, vel corpori nostro vivo et organico, etc.*, in-4°, Wittembergæ, 1734. Frédéric Guillaume Ier, roi de Prusse, avait, comme on sait, la manie de composer sa garde d'hommes extrêmement grands et robustes. Amo, étant d'une taille avantageuse, les émissaires du roi le séduisirent par l'espérance de le faire conseiller de cour; on lui en expédia le brevet, mais en même temps on le força de servir comme simple soldat. Il parvint à s'affranchir du joug que lui avait imposé la perfidie. Le duc de Brunswick, son bienfaiteur, étant mort, Amo, tombé dans une mélancolie profonde, résolut de quitter l'Europe, qu'il avait habitée pendant 30 ans, et de retourner dans sa terre natale, à Axim. Il y reçut, en 1753, la visite du savant voyageur et médecin Gallandat, qui en parle dans les Mémoires de l'Académie de Flessingue. Amo, alors âgé d'environ 50 ans, y menait la vie d'un solitaire, avec son père et sa sœur. Quelque temps après il s'établit à Chama, dans le fort de la compagnie hollandaise de Saint-Sébastien, où probablement il aura fini ses jours. *Voyez* le Traité de la Littérature des Nègres, par M. Grégoire, ancien évêque de Blois, etc.

AMOLON ou AMOLO, archevêque de Lyon, illustre par son érudition et par sa piété, écrivit contre Gottescald, et mourut vers l'an 852. Ses œuvres sont imprimées avec celles d'Agobard, 1645, in-8°, édition donnée par le P. Sirmond, qui se trouve dans la Bibliothèque des Pères. Elles ont été imprimées séparément avec les notes de Baluze, Paris, 1666, in-8°. On attribue à Amolon un petit *Traité contre les Juifs*, publié par le P. Chifflet en 1656, à Dijon, sous le nom de *Raban Maur*.

AMON, roi de Juda, fils et successeur de Manassès, n'imita de son père que les impiétés. Ses officiers l'assassinèrent après deux ans de règne, vers l'an 641 avant J.-C.

AMONTONS (Guillaume), naquit à Paris le 31 août 1663, d'un avocat originaire de Normandie. Une surdité considérable dont il fut attaqué dans sa jeunesse l'empêchant de jouir de la société des hommes, il s'adonna aux mécaniques. Il apprit le dessin, l'arpentage, et fut employé à plusieurs ouvrages publics. En 1687, n'ayant encore que 24 ans, il présenta à l'Académie des sciences un nouvel *Hygromètre*, qui fut fort approuvé. On n'applaudit pas moins à ses *Remarques sur une nouvelle clepsydre, et sur les baromètres*, dédiées à la même Académie, qui s'en associa l'auteur

en 1699. Ce livre, mis au jour en 1695, est presque sans valeur aujourd'hui. Amontons a laissé aussi une *Théorie des Frottemens*, qui se trouve dans les Mémoires de l'Académie. Il mourut le 11 octobre 1705, à 42 ans. Le fond du caractère d'Amontons était la retenue, la droiture et la franchise. Sa surdité lui interdisait le commerce avec les hommes, du moins tout commerce inutile ou dangereux. Il n'avait point l'art de se faire valoir outrement que par ses ouvrages; et la difficulté qu'il avait à se produire dans le monde nuisit beaucoup à sa fortune. On lui doit l'invention d'un *Baromètre sans mercure*, à l'usage des marins. Amontons est le véritable inventeur de *l'Art télégraphique* tel que nous l'employons aujourd'hui. Il en fit deux fois l'expérience devant la famille royale. C'était le même mécanisme au moyen duquel il fit parvenir à Rome et en très-peu de temps des nouvelles de Paris, par le moyen de signaux alphabétiques, observés par des stationnaires munis de lunettes à longue vue.

AMORETTI (MARIA-PÉLEGRINA), savante italienne, l'ornement de son sexe et de sa patrie, née en 1756. Elle s'appliqua aux sciences dès sa tendre jeunesse, et fit de tels progrès, qu'à l'âge de 16 ans elle put soutenir publiquement des thèses de philosophie pendant deux jours de suite. Elle étudia aussi la jurisprudence, et reçut à l'université de Pavie, en 1777, à l'âge de 21 ans, le grade de docteur. Dans la suite, ses affaires domestiques l'empêchèrent de poursuivre cette carrière. Cependant elle fit imprimer un Traité *de Jure dotium apud Romanos*. Mais aucun exemplaire de cet ouvrage n'a paru dans le public. Elle mourut à Onéglia le 2 novembre 1787.

AMOROSI (ANTOINE), peintre de Rome, mort en 1740. On voyait de lui beaucoup de tableaux dans les églises de l'État pontifical. Il a peint un grand nombre de sujets dans la manière de Pierre de Lar.

AMORT (EUSÈBE), doyen du couvent de Pollingen, né en 1692, chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin, se distingua en Bavière par un grand nombre d'écrits. C'était un homme sage, modeste, mais un peu singulier. Il combattit avec beaucoup de zèle les révélations de Marie d'Agréda. Il critiqua aussi l'ouvrage posthume du P. Laborde, intitulé *Principes sur l'essence et la distinction des deux puissances*. On a de lui entre autres ouvrages, I. *Philosophia Pollingena*, Augsbourg, in-fol., 1730. Il y a à la fin de ce volume un Traité fort extraordinaire *contre le mouvement de la terre*. II. Une *Histoire théologique des Indulgences*, 1735, in-fol. III. Un supplément au *Dictionnaire des cas de conscience* de Pontas, Augsbourg, 1762, 2 vol. in-4°. IV. Des *Règles tirées de l'Écriture Sainte, des conciles et des Pères touchant les apparitions, révélations, visions, etc.*, 1744, 2 vol. in-4°. V. Une *Dissertation sur l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ*, 1751, in-4°. Il l'attribue à Thomas à Kempis. Tous ces ouvrages sont en latin, et sont peu connus en France. Eusèbe Amort mourut le 25 nov. 1775, à l'âge de 82 ans.

AMOS, le troisième des douze petits prophètes, était un pasteur de la ville de Thécué. Il vivait sous les règnes d'Osias, roi de

Juda, et de Jéroboam II, roi d'Israël. Ses *Prophéties*, renfermées dans neuf chapitres, sont écrites avec beaucoup de simplicité. On y trouve bien des comparaisons prises dans la vie champêtre. Amazias, prêtre de Béthel, le fit mourir vers l'an 785 avant J.-C. Le père d'Isaïe s'appelait aussi Amos.

AMOUR (Guillaume de Saint-), naquit à Saint-Amour, bourg de la Franche-Comté. Il eut un canonicat à Beauvais, et prit le bonnet de docteur de Sorbonne. Les religieux mendians ayant attaqué les droits de l'université de Paris, Saint-Amour fut député à Rome, et les défendit avec beaucoup de force et de zèle. Son livre des *Périls des derniers temps*, composé à cette occasion, est une déclamation contre les religieux mendians, et en particulier contre les dominicains. Alexandre IV, qui voulut bien entrer dans cette querelle, condamna Guillaume, et le priva de tous ses bénéfices. Saint-Amour ayant fait l'apologie de son livre dans un voyage qu'il fit à Rome, le pape le renvoya absous. A peine fut-il parti, que ce même pontife, mieux instruit de son génie inquiet et tracassier, lui écrivit qu'il lui défendait d'entrer en France, d'enseigner et de prêcher. C'est à ce sujet que Jean de Meung, auteur du roman de la Rose, fit ces quatre vers :

Etre banni de ce royaume
A tort que fut maître Guillaume,
De Saint Amour qu'hypocrisie
Fit exiler par grande envie.

Saint-Amour fut obligé de rester dans son village jusqu'après la mort d'Alexandre. Il revint alors à Paris, et y fut très-bien accueilli. Clément IV, successeur d'Alexandre, à qui ce docteur fit tenir son livre, ne dit rien contre l'ouvrage, et traita l'auteur avec politesse. Saint-Amour mourut en 1272. Ses ouvrages, au nombre de trois, ont été publiés en 1632, in-4°. Le 1er a pour titre : *De Pharisæo et Publicano*. Le 2e, *De periculis novissimorum temporum*. Le 3e, *Collationes Scripturæ sacræ*. Il attaque dans tous ses écrits les ordres mendians, et se livre à beaucoup de déclamations.

AMOUR (Louis Gorin de Saint-), fils d'un cocher du roi, et filleul de Louis XIII, naquit à Paris en 1619. Il prit le bonnet de docteur en théologie, et fut recteur de l'université de Paris, dans laquelle il avait brillé durant le cours de ses études. Les évêques partisans de Jansénius l'envoyèrent à Rome sous Innocent X, pour défendre leur cause. N'ayant pas pu la gagner, il revint à Paris plaider celle d'Arnauld. Il fut exclu de la Sorbonne, pour n'avoir pas voulu souscrire à la condamnation de ce docteur. Il mourut dans un âge avancé, en 1687. On a de lui un *Journal de ce qui s'était passé à Rome touchant les cinq propositions depuis* 1646 *jusqu'en* 1653, in-fol. Un arrêt du conseil d'état, de l'an 1664, donné sur les Mémoires de plusieurs prélats et docteurs qui y avaient trouvé les cinq propositions de Jansénius, le condamna à être brûlé par la main du bourreau.

AMOUREUX (N. l'), né en 1674, célèbre sculpteur, élève de Coustou, était de Lyon. C'est principalement cette ville qui renferme la plupart de ses ouvrages. Il périt jeune en tombant du tillac de la diligence dans la Saône où il se noya au commencement du 18e siècle.

AMPHILOQUE ou AMPHILA-

TRIUS (Saint), d'une famille noble, originaire de Cappadoce, fut fait évêque d'Icone vers l'an 344. Il avait d'abord fréquenté le barreau. Il obtint de l'empereur Théodose des lois très-sévères contre les hérétiques. On dit que le Saint, fâché de ce que ce prince avait refusé une loi pour defendre aux ariens de tenir leurs assemblées, alla au palais, fit quelques caresses au jeune Arcadius comme à un autre enfant, mais affecta de ne lui rendre point le respect qu'il lui devait. L'empereur lui en témoignait sa surprise et son mécontentement, lorsqu'Amphiloque lui dit : « Seigneur, vous ne voulez pas qu'on manque de respect à votre fils, et vous vous emportez contre ceux qui lui font une telle injure : comment voulez-vous donc que le Dieu de l'univers traite ceux qui blasphèment contre son fils unique ? » Cette réponse détermina l'empereur à défendre les assemblées des hérétiques. Saint Amphiloque assista au premier concile général de Constantinople, en 381, et présida au concile de Side. Il mourut en 395. L'Église célèbre sa fête le 23 novembre. Il nous reste de lui des *Fragmens de divers ouvrages*, qu'on trouve dans la Bibliothèque des Pères ; et une *Lettre sur les synodes*, publiée par Cottelier. Le père Combefis donna une édition des ouvrages de Saint Amphiloque, à Paris, 1644, in-fol. en grec et en latin, la plupart lui sont attribués faussement.

AMPHINOMUS. *Voyez* Anphinomus.

AMPHINOMUS. *Voyez* Anapius.

AMPSINGIUS (Jean-Assuérus), professeur en médecine dans l'université de Rostock, où il mourut en 1542, âgé de 83 ans, est auteur de quelques ouvrages sur son art : I. *Disputatio de calculo*, Rostock, 1617, in-4°. II. *De morborum differentiis liber*, in-4°, 1619 et 1623, in-8°. III. *De Dolore capitis disputatio*, 1618, in-4°. etc. IV. *De Theriacâ oratio*, Rostock, 1618, in-4°; 1610, in-8°. V. *Hectas affectionum capillos et pilos humani corporis infestantium*, Wittemberg, 1623, in-8°, Rostock, *ibid.*

AMRAL-KEIS, AMRI'L-KAIS ou, plus exactement, AMRI-AL-CAIS, ancien poète arabe très-estimé, mort à Ancyra en Galatie sur la fin du 7e siècle, empoisonné au moyen d'une chemise que lui avait envoyée l'empereur grec. Son *Poème*, placé parmi les moallacah, existe encore. Par ce mot on désigne sept poèmes composés, avant Mahomet, en l'honneur d'illustres personnages arabes. Les auteurs de ces poèmes avaient coutume de les suspendre à la caabah, dans le temple de la Mecque. Le poème en question tient le premier rang parmi les moallacah. Il renferme des descriptions d'aventures amoureuses. Les Européens en trouvent les comparaisons outrées et les peintures trop recherchées. Au reste, il renferme des images poétiques et du sentiment. Les Arabes le regardent comme le premier de leurs poètes. Le texte arabe se trouve dans le *the Moallacah*, by Will. Jones, Xindau, 1783, in-4°. Il en existe une traduction allemande dans les Pléiades de Harkmann, Munster, 1802, in-8°.

AMRI, roi d'Israël, fut proclamé souverain par l'armée après la mort d'Ela. Il bâtit Samarie, mourut l'an 918 avant J.-C. L'Écriture

loue la valeur de ce prince; mais elle lui reproche son impiété, qu'il porta plus loin que les rois ses prédécesseurs.

AMROU-BEN-LEITZ, prince de la dynastie des Soffarides, régna sur le Khoracan, etc., sous le calife de Bagdad. Ce prince eut de grandes vertus militaires. Il éprouva de grands revers; mais l'élévation de son ame le mit au-dessus de ses infortunes. Il eut de la férocité comme tous les chefs des dynasties d'Asie. On lui a reproché son avarice. Il mourut vers l'an 902 de J.-C.

AMROU-BEN-EL-ASS, l'un des plus grands capitaines que les premiers Musulmans aient eus. Il conquit l'Égypte, la Nubie, et une grande partie de la Libye. Il bâtit la ville de Fosthat, aujourd'hui le Vieux-Caire, près de l'ancienne Babylone d'Égypte; il assiégea Jérusalem et la prit. Ce fut aussi Amrou qui fut choisi par Moavia pour son arbitre dans la grande querelle qu'il eut avec Ali pour le califat. Amrou, le plus fin et le plus artificieux des Arabes, tourna si adroitement l'esprit de son collègue, qu'il le fit condescendre à sa déposition. Alors le nouvel Ulysse proclama Moavia, qui fut le premier des califes ommiades. Amrou eut un fils, nommé Abdallah-Ben-Amrou, qui recueillit les abadith, c'est-à-dire *les histoires dont la tradition musulmane est composée*. L'un et l'autre vivaient dans le 7e siècle. Lors de la prise d'Alexandrie, qui coûta aux Sarrasins 23,000 hommes, il fut assez heureux, par l'influence qu'il avait sur ces fanatiques, pour préserver la ville du pillage; mais il ne fut pas le maître d'empêcher l'incendie de cette fameuse bibliothèque des Ptolémées, l'objet des éternels regrets des savans. Les Arabes, si passionnés pour leur poésie, méprisaient les livres des autres nations. Ce même Amrou était renommé par ses vers. Il aimait, il respectait le célèbre Jean le grammairien, à qui, sans l'ordre d'Omar, il eût donné cette bibliothèque. Mais il n'en avait point voulu disposer sans l'aveu du calife, et bientôt arriva l'ordre du calife de la livrer aux flammes. Il faut cependant avouer que les savans ne sont pas d'accord sur le principal auteur de ce désastre. Il fit exécuter un dessein digne des beaux siècles de Rome, celui de joindre la mer Rouge à la Méditerranée par un canal navigable, où les eaux du Nil étaient détournées. Ce canal, si utile à l'Égypte, si important pour le commerce d'Europe et d'Asie, fut achevé dans peu de mois. Les Turcs l'ont laissé détruire. (*Voyez* Florian, Précis historique sur les Maures.)

AMSDORF (Nicolas d'), de Misnie, prit Luther pour maître, et écrivit comme lui avec beaucoup de fiel contre les catholiques et le pape. Luther sacra son disciple évêque de Naümbourg, quoique cet hérésiarque ne fût que simple prêtre. Ce prélat luthérien soutenait que les bonnes œuvres étaient pernicieuses au salut, lorsqu'on s'appuyait trop sur elles. Il mourut à Eisenach, le 14 mai 1565. Ses sectateurs furent appelés Amsdorfiens.

AMTHOR (Christophe-Henri), jurisconsulte, publiciste, poète et historien, né à Stolberg en 1678, fit ses études à Rundsbourg. En 1713, il passa en Danemarck où il obtint le titre d'historiographe royal, et la charge de conseiller de la chancellerie du duché de Holstein-Schleswick. Il mourut en 1721,

au château royal de Rosembourg, à Copenhague. Ses principaux écrits sont: I. *Meditationes philosophicæ de Justitiâ Divinâ, et materiis cum eâ connexis.* II. *Poésies et traductions*, en allemand. Freinsbourg, 1717. III. *Ses écrits politiques*, aussi en allemand, 1715, in-4°.

AMULIUS, roi d'Albe, était fils de Procas et frère puiné de Numitor, qu'il détrôna après s'être saisi de sa personne, et avoir fait mourir son fils Ægestus, appelé par d'autres Lausus. Il prit encore la précaution de mettre sa nièce Rhea Sylvia au nombre des vestales, pour l'empêcher d'avoir des enfans qui pussent un jour le punir de sa perfidie. Mais il fut trompé dans ses espérances; la vestale mit au monde deux jumeaux, Rémus et Romulus, qui eurent pour père le dieu Mars. Parvenus à l'âge de 18 ans, ils se mirent à la tête de plusieurs troupes de paysans, qui n'avaient d'autres enseignes que des bottes de foin attachées à de longues perches, nommées alors *manipuli*. Ils forcèrent le palais d'Amulius, le tuèrent, et retablirent Numitor sur son trône vers l'an 754 avant J.-C. Tite-Live, Denys d'Halycarnasse, Plutarque et Eutrope racontent diversement ce trait d'histoire. *Voyez* ROMULUS.

AMULIUS, peintre du temps de Néron. Il ne peignait jamais qu'à fresque, ce qui a fait dire à Pline que ses peintures étaient comme en prison dans le palais de cet empereur. On admirait une *tête de Minerve* qui semblait regarder le spectateur de quelque côté qu'il la contemplât. Ce jeu d'optique supposait donc des notions de perspective, science peu connue des Anciens, dont Néron s'occupait presque continuellement. On ne sait pourquoi Pline, après avoir cité ce sujet, reproche à l'artiste d'être un peintre *humilis rei* (de sujets communs). Amulius habitait continuellement la maison dorée de Néron, et ne quittait pas la toge, même pour travailler; ce qui a fait croire qu'il était d'une naissance distinguée.

AMURAT Ier, empereur des Turcs, appelé à juste titre l'*Illustre*, si ce n'est pour ses vertus civiles, du moins pour ses vertus militaires. Il succéda à Orcan son père, l'an 1360. Son premier soin fut d'augmenter ses états des provinces qu'il put enlever aux Grecs. Il leur prit la Thrace, Gallipoli et Andrinople, dont il fit le siége de son empire. Il vainquit les Serviens et les Bulgares, et conquit la basse Mysie. L'empereur Paléologue, pressé par ce conquérant, fit un traité avec lui, glorieux pour le vainqueur, et honteux pour le vaincu. Amurat, irrité contre son fils rebelle, lui fit crever les yeux, et fit mourir dans d'horribles supplices tous ceux qui avaient pris part à la révolte. Plusieurs se donnèrent la mort de leurs propres mains, pour se soustraire à la douleur de voir verser le sang d'un père ou d'un fils. Ce prince inhumain se flattait pourtant d'imiter Cyrus; mais ce n'était assurément ni sa clémence, ni son affabilité qu'il copiait. Il ne lui ressemblait que par ses conquêtes. Amurat remporta trente-sept victoires, et périt dans sa dernière, en 1389, assassiné par un soldat de l'armée des Serviens, qu'il avait mise en déroute. Les Ottomans, consternés à la vue du sang de leur sultan expirant, jurèrent de le venger. Ils dressèrent sa tente, le placèrent dessous, couru-

rent aux armes avec furie, et firent massacrer aux pieds d'Amurat, le prince de Servie et les autres chefs prisonniers de guerre. On prétend que ce prince, cruel envers ses ennemis, se montra religieux et juste autant que sévère envers ses sujets. Pour former sa garde, il ordonna à ses officiers de se faire livrer tous les ans la cinquième partie des jeunes gens pris à la guerre. Ces prisonniers, enfans de chrétiens, formés à tous les exercices militaires, composèrent un corps à qui l'on donna le nom de janissaires ou nouveaux soldats. Par leur bravoure et leur enthousiasme, ils eurent bientôt la plus grande influence dans le gouvernement; n'ayant d'abord été que l'instrument dont se servaient les sultans pour affermir leur autorité, ils ne tardèrent pas à être formidables à leurs maîtres. Les janissaires à Constantinople, comme les gardes prétoriennes dans l'ancienne Rome, sentirent tout l'avantage d'un séjour permanent dans la capitale, de leur union sous le même drapeau, et de leur attachement immédiat à la personne du souverain. Les sultans ne sentirent pas moins combien il était important de ménager cette milice et de s'assurer de sa fidélité. Sous un prince digne de gouverner, les soldats de la Porte, exécutant et faisant exécuter les ordres du despote, furent les solides appuis du pouvoir absolu; mais, sous des sultans faibles ou malheureux, ces mêmes janissaires devinrent des factieux, ôtèrent et donnèrent à leur gré la couronne, et firent trembler ces maîtres terribles sous lesquels tremblaient tous les autres.

AMURAT II, empereur des Turcs, fils et successeur de Mahomet Ier, commença à régner en 1422. Un imposteur, nommé Mustapha, qui se faisait passer pour un des fils de Bajazet, lui disputa long-temps le trône, et, soutenu par les Grecs, se rendit maître de plusieurs provinces que les Turcs possédaient en Europe. Mais Amurat ayant rassemblé ses forces, battit enfin Mustapha. Son jeune frère que l'empereur grec avait soulevé contre lui, le prit et le fit étrangler en sa présence. Pour se venger des Grecs, il porta, comme ses prédécesseurs, la guerre dans l'empire; mais il fut obligé de lever le siège de Constantinople et de Belgrade en 1422. Il fut le premier des Turcs qui se servit du canon, sans que cette nouvelle machine de destruction pût faire rendre Constantinople. Il réussit mieux devant Thessalonique, qu'il prit d'assaut sur les Vénitiens. Le prince de Bosnie, et Jean Castriot, prince d'Albanie, furent bientôt après ses tributaires. Le dernier lui ayant donné ses cinq fils en ôtage, le Turc les fit circoncire contre sa promesse, et en fit tuer quatre. Amurat poussa ses conquêtes jusqu'en Hongrie. Ladislas, qui en était alors roi, fit un traité de paix avec lui. A peine en avaient-ils juré l'exécution, l'un sur l'Alcoran, l'autre sur l'Évangile, que le cardinal Julien Césarini, légat du pape en Allemagne, persuada à Ladislas de le rompre. Huniade, choisi pour combattre le sultan, l'avait vaincu dans plusieurs occasions; mais les parjures furent moins heureux, car Amurat leur ayant livré bataille à Varne, en 1444, les défit entièrement. Ladislas mourut percé de coups; le cardinal Julien périt on ne sait comment; Huniade

fut entraîné, malgré sa bravoure, par la déroute de ses troupes. La victoire fut long-temps douteuse, Amurat aurait pris la fuite au commencement du combat, si ses officiers n'avaient menacé de le tuer. On dit que dans un moment où ses soldats allaient plier, il tira de son sein le traité de paix conclu avec les chrétiens, et qu'il s'écria : « Jésus ! voici l'alliance que les chrétiens ont jurée avec moi par ton saint nom. Si tu es Dieu, comme les tiens le disent, venge ton injure et la mienne !..... » Huniade, honteux, leva de nouvelles troupes pour combattre l'empereur turc; mais ce prince l'ayant atteint, lui tua plus de vingt mille hommes. Scanderberg vengea Huniade : il défit plusieurs fois Amurat, et le força de lever le siége de Croye, capitale de l'Albanie. Amurat, piqué de l'affront qu'il avait reçu devant cette ville, alla s'enfermer chez des moines mahométans; mais bientôt il revint assiéger Croye; ce fut sans succès, et il mourut, dit-on, de désespoir près d'Andrinople, dans sa 75e année, le 11 février 1451. Ce prince turc était à la fois conquérant et philosophe; mais sa philosophie se ressentait des mœurs de sa nation. Il avait discipliné avec soin les janissaires.

AMURAT III, empereur des Turcs, fils et successeur de Sélim II, monta sur le trône en 1575. Il augmenta ses états, fit étrangler ses cinq frères, dont le plus jeune n'avait pas huit ans; prit Raab en Hongrie, et Tauris en Perse. Les Croates et l'empereur Rodolphe II mirent ses troupes en déroute. Les janissaires se révoltèrent, et cette sédition que la faiblesse d'Amurat ne sut ni prévenir, ni comprimer, ni punir, coûta la vie au Defterdar, qu'il abandonna à leur fureur, et fut la cause de l'incendie de 15,000 maisons de Constantinople. Il avait ce courage mêlé de cruauté que l'on voit dans presque tous les héros turcs. Il ne fut pas moins livré à la débauche. Il mourut le 18 janvier 1595, âgé de 48 ans.

AMURAT IV, empereur des Turcs, surnommé *l'Intrépide*, monta sur le trône, après Mustapha, en 1623, à l'âge de 13 ans. Les premières expéditions de ce prince furent contre les Perses. Il fit le siége de Bagdad, qu'il fut obligé de lever. Les Perses reprirent sur lui plusieurs places dont ses prédécesseurs s'étaient rendus maîtres. Les Polonais et les Cosaques le pressaient d'un autre côté, et remportaient sur lui de fréquens avantages. Tant de malheurs réunis excitèrent les murmures du peuple et des janissaires. Amurat les apaisa en faisant avec ses ennemis un traité plus avantageux qu'on ne devait l'espérer. Persuadé qu'il était de sa politique d'occuper l'empereur par des divisions intestines, il protégea les protestans d'Allemagne et les rebelles de Hongrie. Ragoski, prince de Transylvanie, entra dans les vues du sultan; mais ces différentes intrigues n'eurent aucun succès. Amurat prit occasion de la guerre des Perses avec les Mogols pour entrer subitement sur leurs terres. Il assiégea de nouveau Bagdad, et la prit en 1638. Il avait promis aux troupes la vie sauve, avec les honneurs de la guerre; lorsqu'il fut maître de la place, il fit passer au fil de l'épée les soldats et les habitans de la ville, et y entra sur les cadavres de 30,000 vaincus. Il secourait dans le même temps le grand-

mogol Schah-Gehan, contre son fils Aureng-Zeb. Amurat contint les janissaires, en les occupant à combattre les ennemis de l'état. La valeur était son principal mérite ; encore était-il terni par la débauche et la cruauté. Il mourut d'un excès de vin, le 8 février 1640, âgé de 31 ans.

AMURAT, bey de Tunis, fils du sultan Mahomet, ayant été condamné à perdre la vie par son oncle Ramaadan, pour avoir prétendu à la souveraineté, s'enfuit dans les montagnes, d'où après avoir attiré à lui une partie de l'armée du bey, il revint faire le siége de Tunis. Il s'empara de cette ville, et fit étrangler son oncle. Il eut le sort commun à presque tous les beys. Il fut égorgé en 1695.

AMY. *Voyez* Lamy.

AMY (N.), avocat au parlement d'Aix, mort en 1760, est connu par quelques ouvrages de physique : I. *Observations expérimentales sur les eaux des rivières de Seine et Marne*, etc. 1749, in-12. II. *Nouvelles fontaines filtrantes*, 1752-1754, in-12. III. *Réflexions sur les vaisseaux de cuivre, de plomb et d'étain*, 1751, in-12, etc. Ces ouvrages décèlent un homme ami de l'humanité, qui emploie ses lumières à découvrir ce qui peut être utile ou nuisible à ses semblables. On le croit provençal, et on ignore l'époque où il vint à Paris.

AMYN AHMED, savant personnage, qui vivait au commencement du 11e siècle de l'hégire. Il a laissé un *Traité géographique et historique*, qui contient la description des principales contrées et des villes connues de l'Orient, avec des notices biographiques sur chacun des personnages célèbres que elles ont produits. Cet ouvrage est estimé des orientalistes, à cause de l'exactitude des faits qu'il renferme. On voit à la bibliothèque du Roi, une fort bonne copie de ce traité, qui est de l'an 1094 de l'hégire (1683).

AMYN-BEN-HAROUN, sixième calife de la maison des Abassides. Son nom était Mohammed, et son surnom Amyn, qui signifie *le Fidèle*. Il succéda à son père Aaron Raschild, l'an de J.-C. 809. Mamoun, son frère, était subrogé au califat, par une déclaration expresse qu'Aaron leur père avait fait attacher au temple de la Mecque. Ce prince avait ordonné en même temps que le gouvernement et l'armée du Khorasan, avec tous les meubles de la maison impériale, demeureraient, après sa mort, à ce cadet. Amyn, proclamé calife, n'observa aucun des ordres que son père lui avait donnés, se souciant fort peu d'exécuter sa dernière volonté. Il ôta d'abord à son frère tous les meubles dont il devait seul avoir la possession, et fit venir à Bagdad toutes les troupes du Khorasan. Mamoun arma contre son frère, le vainquit, et le fit mourir l'an 822 de J.-C. La nonchalance de ce prince fut en partie cause de sa mort. L'armée de Mamoun ayant assiégé Bagdad, et pris un poste considérable, on le trouva jouant paisiblement aux échecs. On le pressa de prendre les armes pour ranimer le courage des assiégés : « Laissez-moi en repos, leur répondit-il, car je suis prêt de faire un beau coup, et de donner échec-et-mat à mon adversaire. » Un de ceux qui étaient présens et qui entendit les paroles d'Amyn, ne put s'empêcher de dire : « que le bon sens et la bonne

fortune allaient ordinairement de compagnie.» Amyn, privé déjà du premier, ne tarda pas à perdre l'autre.

AMYNANDRE régnait sur les Athamanes, peuple voisin de l'Étolie, vers l'an 208 avant J.-C. Allié des Romains, il engagea les Étoliens à se liguer en leur faveur contre Philippe, roi de Macédoine, qui s'en vengea peu après, en le dépouillant de ses états. Amynandre remonta néanmoins sur le trône, où le rappelaient les vœux de ses sujets, et s'y affermit par une nouvelle alliance avec les Romains. L'histoire ne parle pas de la mort de ce prince.

AMYNTAS Ier, roi de Macédoine, succéda à son père Alcétas, vers l'an 507 avant J.-C. Il montra trop de soumission aux volontés du roi de Perse, alors tout puissant. Ce fut sous son règne que Xerxès envahit la Grèce. Il mourut peu de jours après la bataille de Salamine, l'an 480 avant J.-C. Son règne fut d'environ 50 ans.

AMYNTAS II, fils de Philippe et petit-fils d'Alexandre, Ier roi de Macédoine. Il a souvent été confondu avec Amyntas III. Il régna fort peu de temps, et ne fit rien de remarquable. On ne connaît ni le lieu, ni l'époque précise de sa mort. Il régnait 428 ans avant J.-C.

AMYNTAS III, roi de Macédoine, successeur de Pausanias, n'est connu dans l'histoire que parce qu'il fut père de Philippe et aïeul d'Alexandre. Les Illyriens et les Olynthiens défirent son armée, mais il finit par être vainqueur, ayant mis la république de Lacédémone dans ses intérêts. Il mourut après un règne de 24 ans, 390 ans avant J.-C.

AMYNTAS, fils d'Antiochus, seigneur macédonien, fut toute sa vie ennemi d'Alexandre-le-Grand. Il quitta, à son avénement au trône, la cour de Macédoine, et passa au service de Darius Codoman, à qui il donna inutilement le conseil d'attendre Alexandre dans les plaines d'Assyrie. Après la bataille d'Issus, où il commandait un corps de Grecs mercenaires, il s'embarqua pour Péluse, dont il s'empara par surprise. Maître de cette forteresse, il le fut bientôt de l'Égypte, après en avoir chassé les Perses, de concert avec les Égyptiens. Il fut tué par Mozarès.

AMYNTIAN, historien grec, écrivit une *Vie d'Alexandre*, qu'il dédia à Marc-Antoine; une *Vie d'Olympias*, et des *Parallèles* dans le genre de Plutarque. Ses ouvrages perdus, semblent peu à regretter, si l'on s'en rapporte à Photius, qui assure qu'il était froid et décousu. (*Voyez* Sainte-Croix, Ext. des Hist. d'Alex., p. 57.)

AMYON DE POLIGNY, propriétaire de la Franche-Comté, se fit remarquer dès le commencement de la révolution, par le zèle ardent avec lequel il en adopta les principes. Il fut d'abord nommé maire de sa commune, et ensuite administrateur de son district. Après la crise du 10 août, le département du Jura le nomma député à la Convention nationale, où il vota la mort de Louis XVI, sans appel et sans sursis. Cet acte de dévouement à la cause révolutionnaire, ne l'empêcha pas cependant, d'être bientôt décrété d'arrestation pour avoir protesté contre la révolution du 31 mai, qui proscrivait le parti de la *Gironde*, et il fut incarcéré avec

soixante-douze de ses collègues; après le 9 thermidor (27 juillet 1794), il rentra dans l'assemblée, passa ensuite au conseil des anciens; après quoi, il retourna dans sa province, où il mourut dans sa première obscurité.

AMYOT (Jacques), naquit à Melun le 30 octobre 1513, de parens plus vertueux qu'opulens. Son père était un petit marchand mercier. Il commença comme Sixte V. Un cavalier qui le trouva malade au milieu des champs, dans la Beauce, le porta en croupe à l'hôpital d'Orléans. Amyot, qui avait quitté sa maison pour échapper à un châtiment dont il était menacé, se rendit à Paris, et y servit de domestique à quelques écoliers d'un collége de cette ville. Sa mère, Marguerite Damours, lui envoyait chaque semaine un pain par les bateaux de Melun. Une dame qui le trouva d'une figure agréable, le prit pour accompagner ses enfans au collége: Amyot profita de cette occasion pour se former. Il recueillit les fleurs et les fruits de la littérature, et brilla dès-lors à Paris. Il quitta cette ville peu de temps après, parce qu'on l'accusait d'être favorable aux nouvelles erreurs. Il se retira chez un gentilhomme du Berri, qui lui confia ses enfans. Henri II ayant passé en Berri, Amyot fit une *Epigramme grecque* que ses élèves présentèrent au roi. Le chancelier de l'Hôpital fut si enchanté de ce petit ouvrage, qu'il dit à Henri que l'auteur était digne de veiller à l'éducation des enfans de France. Ces vers grecs furent, selon quelques auteurs, le premier degré qui fit monter Amyot aux plus grandes dignités; mais cette histoire de sa fortune est contredite par les dates. Les historiens les plus judicieux s'accordent tous à dire qu'Amyot étudia d'abord à Paris, au collége du cardinal Le Moine; qu'il fut ensuite précepteur de Guillaume de Saci-Boucherel, alors secrétaire d'état. Ce ministre le recommanda à Marguerite, sœur de François Ier, et ce fut par le crédit de cette princesse qu'il eut la chaire de lecteur public en grec et en latin, dans l'université de Bourges, où il enseigna pendant dix ans. Amyot traduisit *les Amours de Théagène et de Chariclée*, roman grec qui lui valut l'abbaye de Bellozanne. Après la mort de François Ier, il suivit en Italie Morvilliers, nommé à l'ambassade de Venise. Il eut occasion d'y voir le cardinal de Tournon, et Odet de Selves qui succéda à Morvilliers. Ce fut à Venise qu'il reçut ordre de Henri II de porter au concile de Trente une lettre de ce prince, pleine d'une noble hardiesse. Le roi se plaignait de ce qu'il ne pouvait envoyer ses évêques à Trente, à cause de la guerre qu'on lui faisait en Italie. Amyot nous a laissé *la Relation de sa députation auprès des Pères du concile*, dans une lettre qu'il écrivit à Morvilliers le 8 septembre 1551. Il s'acquitta de sa commission en homme ferme et intelligent, quoiqu'il n'eût point de caractère public ni d'ordre signé du roi. « Ce fut à moi, dit-il, à jouer mon rôle, et ne savais bonnement ce que j'étais, ni comment je devais m'appeler. » Quand on voulut lire la lettre en présence du cardinal-légat, les évêques espagnols, mal intentionnés contre la France, trouvèrent mauvais le terme *Conventus*, dont le roi s'était servi dans le titre, au lieu de celui de *Concilium*. Ils s'attachèrent opi-

niâtrément à cette chicane. « Je ne sais, dit Amyot, s'ils avaient peur que le roi les prît tous pour des moines. » Mais il leur fit observer que le terme de *Conventus*, usité dans les bons auteurs latins, ne devait pas être pris en mauvaise part, d'autant plus que le roi, dans le corps de la lettre, avait aussi employé celui de *Concilium*. Amyot fut sans doute assez peu content de son voyage; car il conseilla au ministère de France de ne point envoyer à Trente pour recevoir la réponse du concile. La raison qu'il fit valoir dans sa lettre à Morvilliers fut, selon le père Berthier, que la réponse serait faite à Rome, de concert avec Mendoze, ambassadeur de l'empereur. Quoi qu'il en soit, l'abbé de Bellozanne, à son retour d'Italie en 1558, fut fait précepteur des enfans de France, à la recommandation du cardinal de Tournon. Charles IX, son élève, qui était monté sur le trône, ayant entendu dire que Charles-Quint avait procuré la papauté à son précepteur, dit qu'il en ferait bien autant pour le sien. Le 6 décembre 1560, la charge de grand-aumônier ayant vaqué, ce prince en revêtit Amyot. Catherine de Médicis, qui la destinait à un autre, dit en colère au nouveau parvenu : « J'ai su réduire les Guise et les Châtillon, les connétables et les chanceliers, les rois de Navarre et les princes de Condé; il faut qu'un petit prestolet me fasse la loi.... » Elle lui déclara qu'il ne vivrait pas vingt-quatre heures, s'il ne renonçait pas à sa charge. (Cette anecdote n'est rapportée que par Saint-Réal.) Amyot, craignant le ressentiment de Catherine, se cacha, il voulait se démettre; mais Charles IX s'y opposa fortement. Ce prince lui donna, quelque temps après, l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne, et l'évêché d'Auxerre en 1568. Et, comme ce prélat insatiable demandait encore une abbaye, le roi lui dit : « Ne m'aviez-vous pas assuré autrefois, que vous borniez votre ambition à mille écus de rente? » — « Oui, sire, répondit Amyot; mais l'appétit vient en mangeant... » Henri III, qui avait été aussi son disciple, lui conserva la grande aumônerie, et y ajouta pour toujours l'ordre du Saint-Esprit, en considération de ses talens et de ses services. Amyot manqua à la reconnaissance qu'il devait pour de si grands bienfaits, en favorisant les rebelles de la ville d'Auxerre; si l'on en croit l'illustre de Thou; mais il a été contredit sur ce fait par l'auteur de la Vie de ce prélat. Quoi qu'il en soit, il avait été privé de la grande aumônerie, à cause de ses liaisons avec les partisans de la ligue; et il avait été très-sensible à cette perte. On avait voulu l'engager, quelque temps auparavant, à écrire l'Histoire de France; il répondit « qu'il était trop attaché à ses maîtres pour écrire leur vie. » Il mourut le 6 février 1593, à l'âge de 79 ans. Quoiqu'il prétendît que les troubles civils l'avaient ruiné, il laissa une fortune de plus de 200,000 écus. Il préparait une édition complète de ses ouvrages, qu'il avait tous alors retouchés. Le plus célèbre des ouvrages d'Amyot est sa *Traduction des œuvres de Plutarque*, qui est lue encore aujourd'hui, quoiqu'elle ait plus de deux siècles. Racine, dans sa préface de Mithridate, dit que « cette traduction a une grace, dans le vieux style du traducteur, qu'il ne croit pas pouvoir être éga-

lée dans notre langue moderne. » Le charme des *Vies de Plutarque*, qu'Amyot nous a données en français, se fait rarement sentir dans les *Œuvres morales ;* d'ailleurs, dans celles-ci, il est moins fidèle, et quelquefois inintelligible. (Sainte-Croix, Mag. Enc., 1805, tome 3, pag. 97.) On a encore prétendu que cette version n'était pas d'Amyot, mais de Jean de Chaumont. *Voyez* CHAUMONT. Le *Plutarque* d'Amyot et les essais de Montaigne, sont une époque remarquable dans l'histoire de la langue française, quoiqu'il y ait pour cet idiome une différence bien marquée entre ces deux écrivains. Le style de Montaigne, par les tours, par les formes, par l'assemblage des mots, et le caractère des images, a presque partout la physionomie des langues anciennes. Il semble, le plus souvent, qu'il n'y a que la terminaison des mots de français, et que l'usage qu'il en fait appartient à la langue d'Athènes ou de Rome. « Le style d'Amyot, avec une prodigieuse abondance, dit Thomas, a beaucoup plus le tour et la marche de notre langue. Il fondit, dans l'ancienne naïveté gauloise, toutes les richesses nouvelles; et, en conservant l'esprit général de la langue, il en fit disparaître les mélanges qui semblaient l'altérer. » Mais si l'on a vanté le style de sa traduction de Plutarque, on en a beaucoup moins loué l'exactitude; elle renferme, en beaucoup d'endroits, des contre-sens graves. Quelques savans ont voulu persuader qu'Amyot avait traduit Plutarque sur une version italienne de la bibliothèque du Roi; cette assertion est détruite par la seule vue des exemplaires de Plutarque qui lui ont appartenus; ils sont chargés de notes et de variantes qui prouvent une véritable connaissance de la langue grecque. On a encore d'Amyot: I. *Traduction de la pastorale de Daphnis.* L'édition corrigée, avec les figures de B. Audran, gravées sur les dessins de M. le Régent, 1718, in-8°, est rare. Cet ouvrage a eu depuis cinq autres éditions remarquables : celle de 1731, in-12, avec des notes de Falconet; celle de 1757, in-4°; les deux données par Didot, en 1798, grand-in-4° et in-18, et enfin celle que M. Courier fit imprimer, en 1810, grand in-8°, à Florence. II. *Sept livres de Diodore de Sicile.* III. Quelques *Tragédies grecques*, etc. IV. L'*Héliodore*, ou *les Amours de Théagènes et de Chariclée*, Paris, 1796, 2 vol. in-4°, et 1803, 3 vol. in-12. Les premières éditions sont de 1547 et 1549. Notre langue a eu de grandes obligations à cet écrivain. Il fut le premier qui répandit dans notre prose une douceur et une aménité inconnues avant lui. Vascosan a donné une bonne édition de Plutarque, 1567 et 1574, 13 vol. in-8° : 6 pour les Vies, 7 pour les Œuvres morales, avec la table. Il faut prendre garde si, dans le tome 6 des Vies, celles d'Annibal et de Scipion, par l'Ecluse, s'y trouvent. Il en a encore donné une autre, en 4 vol. in-fol., qui est moins chère que l'in-8°. J. F. Bastien, libraire à Paris, en a donné une nouvelle édition, en 1784, 18 v. in-8° et in-4°, sans notes ni commentaires, et dans laquelle il a suivi le texte pur, et qui est précédée des vies de Plutarque et d'Amyot, avec leurs portraits. Cussac, autre libraire à Paris, en a donné, en 1783-87, une belle édition en 22

vol. in-8°, fig., et en 1801, une nouvelle, plus ample, en 25 vol. in-8°, mais moins belle. On trouve à la fin du douzième volume de cette dernière, la Vie d'Amyot, à la suite de celle de Plutarque. Ces deux dernières éditions sont enrichies des notes de MM. Brottier, Vauvilliers et Clavier. Les *Œuvres mêlées* d'Amyot sont imprimées à Lyon, 1611, in-8°.

AMYR, surnommé *Mansour*, succéda, à l'âge de 5 ans, à son père Mostauly, calife, l'an 1101 de J.-C. Ce fut un prince sans jugement, s'abandonnant à tous les excès du vin et des autres passions. Il mourut assassiné par les Ismaëliens en 1130. Il mourut sans enfans. Hafeth lui succéda.

AMYRAUT (MOÏSE), naquit à Bourgueil, en Touraine, l'an 1596. Son père voulut le destiner à la jurisprudence; mais Amiraut préféra la théologie, et vint l'étudier à Saumur. Cette ville, où le parti protestant avait une académie florissante, se félicita d'un tel élève, et bientôt Amyraut fut professeur lui-même. En 1631, le synode de Charenton, auquel il avait été député, le nomma pour haranguer le roi et lui présenter le cahier; et il obtint la suppression de l'usage humiliant qui exigeait des protestans de ne haranguer le roi qu'à genoux. La harangue qu'il prononça à cette occasion est insérée dans le Mercure français de 1631. Sa doctrine *sur la prédestination* lui attira des ennemis; et il fut accusé au synode d'Alençon, 1637, et à celui de Charenton, en 1645, de favoriser l'arminianisme. Il mourut le 8 janvier 1664, à 69 ans, regretté des protestans, et estimé de la plupart des catholiques. Nous avons de lui : I. *Traité de la Grace et de la Prédestination*, dans lequel l'auteur, disciple de Caméron, s'éloigne moins de la doctrine catholique que les autres théologiens protestans. Amyraut est parmi les théologiens protestans français, le seul qui ait défriché le champ de la morale. Son système, au jugement de Mosheim, *Hist. Eccl.*, tome 5, pag. m. 371, est exact et bien travaillé; et La Placette et Pictet, qui sont venus après lui, lui doivent une grande partie de leur gloire. (*Voyez Mosheim*, *Hist. Eccl.*, tome 5, pag. m. 381; *Formey*, *Abr. de l'Hist. Eccl.*, tome 2, p. m. 356.) II. Une *Apologie de sa religion*, 1647, in-8°. III. Une *Paraphrase sur le nouveau Testament*, 12 vol. in-8°, 1644. IV. Une autre *sur les Psaumes*, in-4°. V. *La Vie de François, Seigneur de la Noue*, dit *Bras-de-Fer*, Leyde, Elzévir, 1661, in-4°. VI. Une *Morale chrétienne*, 6 vol. in-8°. VII. Un *Traité des religions contre ceux qui les estiment indifférentes*. VIII. *De l'Élévation de la Foi et de l'abaissement de la raison*. IX. Un *Traité des songes*. X. Deux volumes contre les millénaires, et plusieurs autres ouvrages du même genre.

AMYTIS, fille d'Astyages, dernier roi des Mèdes, fut mariée à Spitamès, de qui elle eut deux fils, Spitaces et Mégabernes. Astyages, vaincu par Cyrus, se retira à Ecbatane, et se cacha dans un endroit très-secret du palais. Cyrus, irrité de ne le pouvoir trouver, ordonna qu'on mît Amytis, son mari et ses enfans, à la question. Astyages se découvrit alors, et fut traité avec plus d'humanité qu'il n'avait osé l'espérer; mais Spitamès, son gendre, fut

puni de mort, pour avoir répondu qu'il ne savait où il s'était caché. Son plus grand crime était d'avoir une belle femme. Amytis plut à son vainqueur, qui essuya ses larmes en l'épousant. Cambyses et Tanyoxerxès naquirent de ce second mariage, l'an 550 avant J.-C. Ils succédèrent à Cyrus, qui donna des gouvernemens aux deux fils que la reine avait eus de Spitamès. Tanyoxerxès ayant été empoisonné par ordre de son frère, et Amytis ayant découvert sa mort cinq ans après, elle pressa Cambyses de lui livrer celui qui lui avait conseillé de commettre ce crime; mais elle ne put l'obtenir, et ce refus, joint à sa douleur maternelle, fut cause qu'elle se donna la mort par le poison. Ctésias est l'auteur qui nous a fourni ces anecdotes. Il ne parait pas mériter plus de croyance sur cet article que sur plusieurs autres; mais on ne pouvait se dispenser de le suivre, non plus que beaucoup d'autres auteurs anciens. Ces fables de l'antiquité ont si souvent été répétées par les modernes, qu'un Dictionnaire historiques paraitrait incomplet, si on négligeait d'en faire mention.

AMYTIS, fille de Xerxès Ier, fut mariée à Mégabize, homme illustre, qui tient un rang distingué dans l'histoire de Perse. La conduite de cette princesse répandit beaucoup d'amertume sur la vie de son époux. Après sa mort, elle suivit son penchant à la volupté, et s'abandonna à des excès qui la conduisirent au tombeau. *Voyez* APOLLONIDES.

ANACHARSIS, philosophe scythe, disciple de Solon, s'illustra dans Athènes par son savoir, son désintéressement, sa prudence et ses mœurs austères. De retour en Scythie, il voulut y introduire les dieux et les lois de la Grèce. Il avait assisté à Cyzique aux fêtes de Cybèle, et fit vœu de lui faire un sacrifice à son retour dans sa patrie. Ce vœu causa sa perte; car, comme il voulait l'accomplir dans la ville d'Hyllée, il fut tué d'un coup de flèche par son frère Saulius, devenu roi de ce pays, l'an 550 avant J.-C. Parmi plusieurs sentences triviales qu'on lui attribue, il y en a quelques-unes qui méritent d'être rapportées. « La vue de l'ivrogne est la meilleure leçon de sobriété... » Anacharsis, voyant que chez les Athéniens les grandes affaires étaient décidées par la multitude et souvent très-mal, disait: « Les gens de bon sens proposent les questions, et les fous les décident. » On dit qu'il comparait les lois, qui ne sont observées que par le peuple, tandis que les grands les violent ou s'en moquent, aux toiles d'araignées qui ne prennent que les mouches. On rapporte encore qu'Anacharsis étant sur mer demanda au pilote de quelle épaisseur étaient les planches du vaisseau, et que celui-ci lui ayant répondu: « De tant de pouces; » le philosophe scythe lui répliqua: « Nous ne sommes donc éloignés de la mort que d'autant. » Un Grec lui ayant reproché qu'il était Scythe: « Je sais, lui répondit-il, que ma patrie ne me fait pas beaucoup d'honneur; mais vous, vous déshonorez la vôtre. » Ceux qui lui ont attribué l'invention de la roue des potiers de terre, ne savent point qu'Homère, qui l'avait précédé de quelques siècles, en parle dans ses poëmes. En 1788, l'abbé Barthélemy, membre de l'Académie des belles-lettres, a publié, sous le titre de *Voyage d'Anacharsis*, un tableau historique des

mœurs de l'ancienne Grèce, qui fera passer le nom d'Anacharsis à la postérité la plus reculée. *Voy.* BARTHÉLEMY.

ANACLET ou CLET (SAINT), natif d'Athènes, ayant entendu prêcher Saint Pierre, se convertit et s'attacha à cet apôtre, qui l'ordonna diacre, et prêtre peu après. Il succéda dans le pontificat à Saint Lin, l'an 78 ou 79. L'Église fut assez tranquille pendant qu'il fut pape, parce que Trajan, sur la lettre que Pline lui adressa en faveur des chrétiens, fit cesser la persécution. Saint Anaclet est honoré comme martyr, parce que sans doute il éprouva des persécutions pendant sa vie; car rien ne prouve qu'il l'ait terminée dans les supplices. Ses *Lettres à tous les évêques* ont été imprimées à Paris en 1504, in-folio.

ANACLET, antipape, était fils de Pierre de Léon (nom qu'il porta lui-même), gouverneur du château Saint-Ange, et petit-fils d'un autre Pierre de Léon, juif converti, à qui son crédit auprès des papes, et ses richesses, avaient donné une grande considération. Anaclet avait été moine de Cluny; c'était en ce temps-là, dit l'abbé de Choisi, une présomption de mérite. L'ambition lui fit quitter le cloître: il devint cardinal, et fut envoyé, en qualité de légat, en France et en Angleterre. Après la mort d'Honorius II, en 1130, il se fit élire pape sous le nom d'Anaclet II, tandis que la plus saine partie des cardinaux donnait le pontificat à Innocent II. Anaclet, étant le plus riche, fut pendant quelque temps le plus fort. Il se saisit du château Saint-Ange et de toute l'argenterie de Saint Pierre. Maître de Rome, il fut reconnu par Roger, duc de Sicile, qui épousa sa sœur. Anaclet, excommunié par les conciles de Reims et de Pise, se soutint malgré les foudres de ces synodes, et malgré les armes de l'empereur Lothaire. Il mourut en 1138, après la défaite de Roger son beau-frère, auquel il avait donné le titre de roi de Naples et de Sicile. (*Voy.* INNOCENT II.) Arnoul de Séez, dans son Traité contre les schismatiques, peint cet antipape sous les couleurs les plus odieuses. Il dit que « le juif son aïeul, ayant amassé des richesses par ses usures, se fit chrétien pour devenir plus puissant; et que Pierre, son petit-fils, portait encore sur son visage les marques de son origine. Il fut, ajoute-t-il, envoyé en France, pour acquérir la bienveillance de la nation par la conformité de mœurs et de langage; étrangement décrié pendant sa jeunesse par son insolence et ses débauches, il entra à Cluny, pour couvrir l'infamie de sa vie passée, par la réputation de ce monastère, le plus illustre des Gaules. Étant devenu cardinal par le crédit de sa famille, il fut envoyé en plusieurs légations, où il ne songeait qu'à satisfaire sa cupidité, et vivait avec un luxe scandaleux: deux grands repas par jour, des viandes exquises et parfumées, une profusion qui épuisait les revenus des évêques et des abbés; encore pillait-il les ornemens des églises. Enfin on l'accusait des débauches les plus abominables; d'avoir eu des enfans de sa propre sœur, et de mener avec lui une fille déguisée en homme. Telle était la réputation de l'antipape Anaclet. » (FLEURY, Histoire Eccles., liv. 68) Mais, sans vouloir rétablir sa réputation, on peut croire que les vices d'Anaclet ont été

exagérés par ceux qui étaient indignés qu'il disputât la chaire à son légitime possesseur. Voltaire n'appelle Anaclet que le *pape juif*. C'est une insigne ironie, puisque Pierre de Léon n'était point pape, mais antipape, et qu'il ne fut jamais juif.

ANACOANA, reine de Xiragua, dans l'île Saint-Domingue, fut l'une des victimes les plus illustres de la barbarie espagnole. Lors de la conquête du nouveau monde, elle accueillit avec bonté Barthélemi Colomb, frère de Christophe Colomb. Son pays ne produisait point d'or; mais elle fournit aux Espagnols des vivres et du coton en abondance. Après la retraite de Barthélemi, l'espagnol Ovando, qui avait pris possession de l'île, vint à Xiragua, suivi de trois cents hommes d'infanterie, et de soixante-dix cavaliers. La reine, sans défiance, crut qu'Ovando venait la voir en ami. Elle le reçut au milieu des fêtes et des acclamations d'un peuple désarmé. Un festin magnifique est préparé. Tous les Caciques du pays y sont invités. Alors Ovando entoure la salle, y fait mettre le feu, livre tous les convives aux flammes, en arrache Anacoana pour la conduire à Saint-Domingue, où, irrité des justes reproches de cette infortunée, il la fait pendre.

ANACRÉON, naquit à Téos, en Ionie, l'an 530 avant J.-C. Polycrate, tyran de Samos, l'appela à sa cour, et trouva en lui un fidèle compagnon de volupté. Anacréon se couronnant de roses, chantant l'amour, s'enivrait, et ne s'inquiétait nullement des dons de la fortune. Hipparque, fils de Pisistrate, le fit venir à Athènes, sur un vaisseau de cinquante rames qu'il lui envoya. Les plaisirs le suivirent jusqu'à l'âge de 85 ans. Il mourut étranglé, dit-on, par un pepin de raisin :

Ainsi finirent ses beaux jours
Evanouis dans la mollesse ;
Et son nom qui vivra sans cesse,
Fut déposé, par la paresse,
Dans les Annales des Amours.

Sa mémoire fut honorée par sa patrie, qui lui éleva une statue à côté de celle de Périclès et de Xantippe. Ses odes bachiques et érotiques sont des modèles en ce genre; il est seulement à regretter que leur auteur ait été aussi dépravé dans ses mœurs, et se soit abandonné à l'intempérance et à la débauche. Nous n'avons pas tous les ouvrages de ce charmant poète. Ce qui nous reste a été publié par Henri Estienne, en 1554, in-4°, qui, en faisant le premier ce présent au public, y joignit une version latine digne de l'original. « Très-peu d'auteurs, a dit un homme d'esprit, vont à la postérité avec un gros bagage. Le Léthé ressemble aux autres fleuves; les choses légères seules y surnagent, et échappent à l'oubli, et c'est pour cette raison qu'Anacréon, à travers deux mille ans, est venu jusqu'à nous avec une cinquantaine de feuilles volantes. » Les poésies d'Anacréon semblent avoir été dictées par les Amours et les Graces. L'antiquité et les temps modernes n'ont fourni qu'un auteur qui ait pu égaler ce style délicat et facile, cette mollesse élégante, et cette négligence heureuse qui fait son caractère: la France peut lui comparer La Fontaine. Ce que cet écrivain en a traduit, a paru au public tel qu'Anacréon l'aurait fait lui-même, s'il avait écrit en français. Mais on ne parle plus des versions de mad. Dacier, en prose,

ni de celles en vers de Belleau, 1556, de Longepierre, 1684, in-12; de la Fosse, 1704; et de Gacon. M. Gail a publié, en 1799, in-4°, une édition d'Anacréon, traduite en français, avec le texte grec, la version latine, des notes latines critiques, et deux dissertations. La même traduction avait paru en 1795, 4 vol. in-18; Moutonet de Clairfonds et Mérard de Saint-Just avaient aussi traduit Anacréon précédemment, le premier en prose, avec Bion et Moschus, en 1773, in-8°; le second en vers, 1778, in-8°. Corneille de Paw, dans l'édition qu'il donna en 1732, in-4°, des œuvres d'Anacréon, prétend que les poésies que nous avons sous son nom, sont un recueil de pièces de différens poètes de l'antiquité. Il a entassé beaucoup d'érudition pour prouver ce paradoxe; mais il ne faut qu'une simple réflexion sur l'uniformité du style des œuvres d'Anacréon, pour le détruire entièrement. Les éditions les plus estimées de ce poète sont: la première de toutes, Paris, 1554, in-4°, et celles de Josué Barnès, à Cambridge, 1705, in-12; Londres, 1710, in-8°, et 1725, in-4°; Utrecht, 1732, in-4°; Parme, Bodoni, 1785, in-8°, 1791, in-8°; les deux de M. Brunck, Strasbourg, 1786, in-16 et in-32; celle de Baxter et Fischer, Leipsick, 1793, in-8°, la plus complète de toutes. Le célèbre abbé de Rancé, âgé de 12 ans seulement, en publia une à Paris, en 1639; elle est devenue fort rare, ayant été supprimée par l'éditeur lui-même. Piacentini, de Venise, en a publié une en 1736 (et non en 1726), in-4°, avec les diverses traductions italiennes de Corsini, de Régnier Desmarais, de Marchettis, de Silvani, etc., et la version latine de Barnès ajoutée au texte grec. Enfin Bodoni en a encore donné une superbe édition grecque et latine, en 1793, in-4°, et une in-8° en vers italiens. Il y a: *Odes d'Anacréon, traduites en vers* par J. B. de St.-Victor, 1810, in-8°. L'archimandrite grec, Anthimus Gaze, dit dans une de ses lettres, qu'on venait de trouver, en 1803, sous d'antiques ruines, en Thessalie, un très-beau buste en marbre d'Anacréon. (*Voy.* LONGEPIERRE.)

ANAFESTE (PAUL-LUC ou PAOLUCCIO), premier doge ou duc de Venise. Cette république fut d'abord gouvernée pendant deux siècles par des tribuns qu'on élisait tous les ans. Mais en 697, les Vénitiens choisirent un doge: ce choix tomba sur Paoluccio, qui mourut en 717, et auquel succéda Marcello Tagliano. Ensuite, on donna le gouvernement de la république à des généraux d'armée, dont le pouvoir ne durait qu'un an. Mais six ans après, on élut des doges comme auparavant, et cet usage s'est toujours conservé depuis. Cette magistrature a subsisté pendant 1100 ans.

ANAGNOSTA (JEAN), historien de Byzance, vivait en 1433. Il composa un ouvrage intitulé: *De rebus Constantinopolitarum Macedonicis*, qui a été publié en latin et en grec, Cologne, 1653.

ANANIAS (JEAN). *Voyez* ACNANI.

ANANIAS ou SIDRACH, l'un des trois jeunes Hébreux qui furent condamnés aux flammes pour n'avoir pas voulu adorer la statue de Nabuchodonosor; ils n'y périrent point; Dieu les tira miraculeusement de la fournaise où ils avaient été jetés.

ANANIAS, juif des premiers

convertis. Il eut la hardiesse de mentir au Saint-Esprit, et de vouloir tromper Saint Pierre sur le prix de la vente d'un champ. Il fut puni de mort avec sa femme Saphire, qui avait eu part à son crime.

ANANIAS, disciple des apôtres, qui demeurait à Damas, eut ordre de Jésus-Christ, qui lui apparut, d'aller trouver Saint Paul, nouvellement converti; ce qu'il exécuta. On ne sait aucune autre circonstance de sa vie; il fut enterré à Damas, dans une église dont les Turcs ont fait une mosquée, et ils ne laissent pas de conserver beaucoup de respect pour son tombeau.

ANANIAS, fils de Nébédée, souverain pontife des Juifs, ayant été accusé d'avoir voulu soulever le peuple, fut envoyé prisonnier à Rome, pour se justifier devant l'empereur; il y réussit. A son retour, il fit mettre Saint Paul en prison, et le fit souffleter; ce qui obligea cet apôtre à lui dire: «Dieu te frappera, muraille blanchie!» (Act. 23, 3). En effet, quelques années après, cet Ananias fut massacré au commencement de la guerre des Juifs contre les Romains, dans une sédition dont son fils Éléazar était le chef.

ANANIAS, coureur d'Abgarus, roi d'Édesse, cultivait la peinture. Son maître l'envoya en Palestine pour y faire le *tableau du Christ d'après nature*.

ANANUS, célèbre docteur juif, vivait dans le 8e siècle. Il fut chef d'une secte nommée des Caraïtes, opposée à celle qu'on nomme des Thalmudistes. Il rejetait toutes les traditions et interprétations allégoriques. Cette secte subsiste encore parmi les Juifs.

ANANUS ou ANNE, grand sacrificateur des Juifs, beau-père de Caïphe, eut cinq fils, qui possédèrent après lui la grande sacrificature. C'est chez cet Ananus que Jésus-Christ fut mené dans sa Passion.

ANAPIUS ET AMPHINOMUS, étaient deux frères qui demeuraient à Catane, en Sicile. Lorsque, dans une des éruptions du mont Etna, qui détruisit Catane, la lave ardente inondait la ville, et que chacun des malheureux habitans enlevait ses effets les plus précieux, ces frères opulens négligèrent toutes leurs richesses, et se sauvèrent de l'embrasement, emportant sur leurs épaules leurs parens, que leur grand âge rendait inhabiles à la fuite. Aristote, Sénèque, Strabon, etc., ajoutent que la lave respectant ces pieux enfans, se sépara en deux, et les épargna, tandis que plusieurs autres qui avaient pris la même route qu'eux furent consumés. Ces deux frères se sont rendus si fameux par cette action, que Syracuse et Catane se disputèrent l'honneur de leur avoir donné le jour, et ces deux villes dédièrent à l'envi des temples à la Piété Filiale, en mémoire de cet événement.

ANASTASE (SAINT), Persan d'origine, surpris de la haine extrême que Cosroës témoignait contre les chrétiens, voulut approfondir la doctrine de ces derniers. Il l'admira, l'embrassa, et en soutint la vérité jusqu'à l'instant de son martyre, arrivé le 22 janvier 628.

ANASTASE Ier (SAINT), succéda à Sirice dans le souverain pontificat, en 398. Il illustra son règne par la réconciliation des deux Églises orientale et occidentale. Il anathématisa les Origénistes,

et mourut en 402. Rome ne méritait pas de posséder plus longtemps ce pontife, suivant Saint Jérôme, qui l'appelle « un homme d'une riche probité et d'une sollicitude apostolique. » Sa vie fut très-exemplaire ; il gouverna avec beaucoup de sagesse, et maintint la discipline ecclésiastique. Ses restes reposent à Rome, dans l'église de Saint-Praxède. On a de lui deux *Lettres* dans les *Epistolæ Rom. Pontific.* de Constan. in-fol.

ANASTASE II, élu pape le 28 novembre 496, après la mort de Gélase, écrivit à l'empereur Anastase Ier en faveur de la religion catholique, et à Clovis, pour le féliciter sur sa conversion. En effet, l'arianisme avait tellement étendu ses conquêtes, que Clovis était alors le seul prince catholique. (*Voyez* CLOVIS Ier.) Anastase mourut le 17 novembre 498.

ANASTASE, antipape, s'éleva contre Benoît III, élu pape en 855, et fut ensuite chassé par ses partisans. *Voyez* BENOIT III.

ANASTASE III, pape en 911, après Sergius III, gouverna l'Église avec sagesse, et ne fut que deux ans et demi sur le Saint-Siége.

ANASTASE IV, pape le 9 juillet 1153, après Eugène III, se distingua par sa charité dans une grande famine. C'était un vieillard, dit Fleury, de grande vertu et de grande expérience dans les affaires de l'Église. Il mourut le 2 décembre 1154. Sous son pontificat, les chrétiens s'emparèrent d'Ascalon, et il accrut les priviléges de l'ordre naissant de Saint-Jean de Jérusalem.

ANASTASE SINAITE, ainsi appelé parce qu'il était moine du mont Sinaï, florissait dans le 6e siècle. Il mourut en 598 ou 599, le 21 d'avril. Nous avons divers écrits de ce solitaire : I. *Odagos* ou *le Guide du vrai Chemin*, méthode de controverse contre les hérétiques, en grec et en latin, Ingolstadt, 1606, in-4°, rare. II. *Contemplatione in Hexameron*, gr.-lat., Londini, 1682, in-4°. III. Cinq *Livres dogmatiques de Théologie*. IV. Quelques *Sermons*, Paris, 1618. Ses autres ouvrages ont été publiés à Ingolstadt, in-4°, 1617, par le jésuite Gretser ; ils sont aussi imprimés dans la Bibliothèque des Pères.

ANASTASE, moine de la Palestine, différent du précédent, fut élu patriarche d'Antioche, en 561. Il soutint sur le siége épiscopal la réputation qu'il s'était acquise dans le cloître par sa doctrine et ses vertus. Il résista courageusement à l'empereur Justinien, qui voulait faire ériger en dogme son opinion de l'incorruptibilité du corps de Jésus-Christ avant sa résurrection. Sa grande charité lui fit épuiser le trésor de son église en faveur des pauvres. L'empereur Justin II, irrité d'ailleurs contre ce prélat, lui en fit un crime, et le chassa de son siége en 569. (*Voy.* l'Art de vérifier les dates, pag. 261.)

ANASTASE Ier, empereur de Constantinople, appelé *le Silentiaire*, parce qu'il fut tiré du corps des officiers chargés de faire garder le silence dans le palais, était né en 430, à Dyrrachium en Illyrie, d'une famille obscure. Il fut mis sur le trône en 491, par Ariadne, veuve du dernier empereur, et maîtresse du nouveau. Tout retentit d'abord des louanges que l'on prodiguait à l'impératrice, pour avoir fait donner la couronne à un prince dont la dou-

ceur et la justice promettaient au peuple le bonheur et la tranquillité. Anastase abolit tous les honteux édits de ses prédécesseurs. L'exarque Longin s'étant révolté contre lui, il fut défait par l'armée impériale, et conduit à Constantinople où il eut la tête tranchée. Ces heureux commencemens ne se soutinrent point. Il se déclara contre les catholiques, et exila le patriarche Euphémius qui lui avait reproché plus d'une fois son attachement aux erreurs d'Eutichès. Il vécut en prince qui n'avait aucune religion. Il insulta les députés du pape Symmaque, qui l'excommunia quelque temps après. C'est le premier exemple d'un pape qui ait lancé une excommunication contre un souverain. Anastase, altier et arrogant avec les prêtres, fut de la dernière bassesse avec les ennemis de l'Empire. Ayant refusé de prêter des secours à Cabades, roi de Perse, celui-ci vint fondre sur ses états et les ravagea. Il ne le fit retirer qu'en obtenant à force d'argent une trève de sept ans. Il acheta aussi la paix des Bulgares. Il y eut plusieurs séditions sous son règne ; mais il sut les apaiser par son adresse. Dans la dernière qui eut lieu à l'occasion de l'existence de deux factions, verte et rouge, dont l'acharnement désola longtemps Constantinople, et où il fut sur le point d'être détrôné, il parut au cirque en habit de suppliant, dépouillé de tous les ornemens impériaux, et protesta qu'il allait sacrifier ses intérêts particuliers à l'intérêt public. Cette comédie désarma ses adversaires ; on le pria de reprendre le gouvernement. Il mourut subitement le 1er juillet 518 (d'un coup de foudre, selon quelques-uns), âgé de 88 ans. Il fit plusieurs règlemens utiles, donna gratuitement les charges aux personnes les plus capables de les remplir, et abolit ces spectacles où l'on voyait les bêtes se repaître de sang humain. Il récompensa les gens de mérite.

ANASTASE II, empereur d'Orient, dont l'origine est ignorée, et dont le nom était Artémius, avait été secrétaire de l'empereur Philippique Bardanes. Après la déposition de ce prince, sa piété, ses lumières, ses qualités civiles et militaires le firent placer sur le trône par le peuple, en 713. Il punit les auteurs de l'attentat commis contre Philippique. Il rétablit la milice, et sut tenir les Musulmans en respect. Les soldats s'étant révoltés, parce qu'on avait mis à leur tête un diacre nommé Jean, massacrèrent leur général ecclésiastique, et firent un nouvel empereur. C'était un certain Théodose, receveur des impôts, homme simple, qui s'échappa de leurs mains, et se sauva dans les montagnes. Anastase quitta la pourpre pour l'habit religieux, en 716, mais il ne montra pas dans sa retraite la même prudence que sur le trône ; il n'avait point oublié qu'il avait porté la couronne, et quelque temps après, ayant voulu la reprendre, il obtint un secours des Bulgares, avec lequel il vint investir Constantinople. Mais Léon-l'Isaurien, qui régnait alors, ayant gagné les chefs de l'armée bulgarienne, ils lui livrèrent Anastase, auquel il fit trancher la tête l'an 719.

ANASTASE, bibliothécaire de l'Église romaine, assista en 869, au huitième concile général de Constantinople, où il aida beaucoup les légats du pape, et où Photius fut condamné. Il tradui-

sit du grec en latin les actes de ce concile. A la tête de sa version, se trouve: *Historia ecclesiastica, sive chronographia tripartita, cum notis Fabroti*, Parisiis, 1649, in-fol. Anastase possédait également bien les deux langues. Il a traduit aussi du grec en latin: I. *Les Actes du huitième concile*. II. Un *Recueil de différentes pièces sur l'histoire des Monothélites*. III. Plusieurs autres *Monumens de l'Église orientale*. Son plus célèbre ouvrage est son *Liber Pontificalis*. On a encore de lui *Vitæ romanorum pontificum, à beato Petro ad Nicolaum I, cum notis Fr. Bianchini*, imprimé pour la première fois à Mayence, en 1602, in-4°, par les soins du jésuite Busée, et ensuite à Rome, en 1718, 4 vol. in-fol. *Voyez* CIAMPINI.

ANASTASE, patriarche de Constantinople. Ce prélat se montra, par sa conduite et les excès auxquels il s'abandonna avec les iconoclastes, indigne de la dignité dont il était revêtu. Il se montra le lâche complaisant du sanguinaire Constantin Copronyme; mais ce prince ne lui tint aucun compte de ses secours et de son zèle. Il lui fit crever les yeux, et le fit promener pendant tout un jour à reculons sur un âne dans les rues de Constantinople. Il le laissa ensuite tout aveugle qu'il était sur le siége pontifical qu'il continua de souiller par ses vices. Il mourut en 753.

ANASTASE (OLIVIER DE SAINT), carme du 17e siècle, qui portait, avant d'entrer dans cet ordre, le nom de Crock, fut un prédicateur distingué, et mourut à Bruxelles en 1674. Il nous a laissé: I. *Le Jardin spirituel des carmes, émaillé des vertus des Saints les plus célèbres de cet ordre etc.*, Anvers, 1659-61, 2 vol. in-12. II. *Le combat spirituel d'amour entre la mère de Dieu et les serviteurs de l'ordre du Mont Carmel*, Anvers, 1661, in-12. III. *Apologues moraux traduits de Saint Cyrille*, Anvers, 1669, in-12. IV. *Pleias mystica calculata ad meridianum desolati Belgii*, 1669, in-12, etc.

ANASTASE (LE PÈRE). *Voyez* GUICHARD.

ANASTASIE (SAINTE), fille de Prétextat, citoyen romain, fut élevée par sa mère Fausta dans les principes du christianisme. Elle vivait au commencement du 4e siècle. Les actes de Saint Chrysogone, qui fut son tuteur, et qu'elle alla rejoindre à Aquilée, où il fut martyrisé sous Dioclétien, rapportent qu'elle fut brûlée vive par ordre du préfet d'Illyrie. Ses cendres furent apportées à Rome et déposées dans l'église qui a été bâtie et dédiée sous son nom. Le rit romain célèbre sa fête le 25 décembre, et la nomme dans le canon de la messe.

ANASTASIE. Il y a eu deux autres Saintes de ce nom, l'une surnommée l'*Ancienne*, martyrisée à Sirmich, honorée également le 25 décembre. L'autre, d'une famille ancienne de Rome, avait été instruite dans la religion chrétienne par Saint Pierre et Saint Paul. Toutes deux furent martyrisées sous Néron.

ANASTASIE, sœur de Constantin, épousa Bastien, et consacra une partie de sa fortune à l'utilité publique. Elle fit élever à Constantinople les bains, appelés de son nom, Anastasiens.

ANASTASIE, mérita par ses grâces et ses vertus l'attachement de

l'empereur Tibère Constantin. Son mariage fut long-temps ignoré ; et c'est à son secret que Tibère dut l'empire. L'impératrice Sophie, qui aimait Tibère, et qui avait conçu l'espoir de l'épouser un jour, le fit nommer César par Justin. Anastasie, élevée au rang d'impératrice qui lui était dû, s'en montra digne, en partageant avec son époux le bien qu'il fit et l'amour des peuples. Elle maria sa fille à Maurice, successeur de Tibère, et vit bientôt après sa famille massacrée par l'ordre du tyran Phocas, qui par ses cruautés devint l'horreur de son siècle. Anastasie mourut en 594.—Il ne faut pas la confondre avec l'épouse de Constantin Pogonat, qui portait le même nom. Celle-ci eut beaucoup à souffrir de la dureté de son époux et de la férocité de son fils Justinien Rithomer. Son petit-fils Tibère fut assassiné dans ses bras.

ANATOLE (Saint), né à Alexandrie, évêque de Laodicée, ville de Syrie, l'an 269, cultiva l'arithmétique, la géométrie, la physique, l'astronomie, la grammaire et la rhétorique. Il nous reste de lui quelques ouvrages, entre autres un *Traité de la Pâque*, imprimé dans *Doctrina temporum* de Bochérius, à Anvers, 1634, in-fol., et dix livres d'institutions arithmétiques dont Fabricius nous a conservé des fragmens dans sa *Bibliothèque grecque*. Il ne faut pas le confondre avec un autre Anatolius, philosophe platonicien, l'un des maîtres de Jamblique et auteur d'un *Traité sur les sympathies et les antipathies*, dont on trouve des fragmens dans le tome 4 de l'ouvrage précité de Fabricius.

ANATOLE, patriarche de Constantinople après Flavien, en 449, assista au concile de Chalcédoine, où il fit insérer trois canons sur la prééminence de son siége ; mais les légats de Saint Léon protestèrent. Il mourut en 458.

ANATOLIUS, jurisconsulte, vivait sous le règne de Justinien. Après avoir passé par tous les grades de sa profession, il fut nommé consul. Cet empereur le chargea entre autres de la compilation et de la rédaction du digeste. Il périt écrasé par un bloc de marbre qui, dans un tremblement de terre, se détacha de la corniche de la chambre où il couchait.

ANATOLIUS, jurisconsulte, vivait sous le règne de l'empereur grec Phocas. Ce prince le chargea, conjointement avec deux autres jurisconsultes, de la *traduction du Code Justinien*.

ANAXAGORAS, surnommé l'*Esprit*, parce qu'il enseignait que l'esprit divin était la cause de cet univers, naquit à Clazomène dans l'Ionie, vers l'an 500 avant J.-C. Il eut pour maître Anaximenes, qui en fit un de ses meilleurs disciples. Anaxagoras voyagea en Égypte, et s'appliqua uniquement à étudier les ouvrages de l'Être Suprême, sans se mêler des querelles des hommes. Il fut aussi indifférent pour ses intérêts propres que pour les intérêts publics. Un jour que ses parens lui reprochaient qu'il laissait dépérir un riche patrimoine, il leur répondit en philosophe : « J'ai employé à former mon esprit le temps que j'aurais mis à cultiver mes terres. » Il dit une autre fois : « Je préfère une goutte de sagesse à une tonne d'or. » Athènes fut le théâtre où il brilla le plus. Le fameux Périclès fut au nombre de ses élèves. Dans la

suite, il l'aida de ses conseils dans les affaires les plus importantes. Il ne se croyait pourtant pas né pour prendre part à ce qui se passait dans sa patrie : il répondit à quelqu'un qui lui demandait pourquoi il était venu sur la terre? « Pour contempler le soleil, la lune et les étoiles. » Les visions qu'il débita sur ces globes, ne prouvaient pas qu'il eût beaucoup profité de ses méditations. Il enseignait que la lune était habitée, que le soleil était une masse de matière enflammée, un peu plus grande que le Péloponèse. Il entreprit d'expliquer la manière dont il supposait que Dieu avait arrangé toutes les parties qui entrent dans la composition des corps. Il donnait à ces parties le nom d'Homœoméries ou parties similaires; et elles lui servaient à expliquer tous les phénomènes naturels. Il enseignait encore, dit-on, que les cieux étaient de pierre, et il paraissait soupirer pour le céleste séjour. Comme on lui reprochait qu'il ne se souciait pas de sa patrie : « Au contraire (répondit-il, en montrant le ciel), j'en fais un grand cas. » Ses opinions, ses singularités, ou plutôt ses liaisons avec Périclès, lui firent quelques ennemis. On l'accusa d'impiété, quoiqu'il eût reconnu, le premier, une intelligence suprême qui avait débrouillé le chaos; et le plus religieux peut-être des philosophes, dit l'auteur d'*Anacharsis*, fut traduit en justice pour cause d'impiété, dans la seconde année de la 87ᵉ olympiade. On le condamna à mort par contumace. (*Voyez* un récit différent dans le *Voyage d'Anacharsis*, tom. 2, page 415 de la 1ʳᵉ édition.) Anaxagoras s'éloigna d'Athènes, et ayant appris sa condamnation, il répondit avec tranquillité : « Il y a longtemps que la nature a prononcé contre moi et contre mes juges le même arrêt de mort. » Il se retira à Lampsaque, où ses disciples vinrent le chercher, et où il mourut trois ans après, à l'âge de 72 ans. Dans sa vieillesse, il résolut, dit-on, de se laisser mourir de faim, parce qu'il manquait du nécessaire. Périclès, son élève, accourut auprès de lui pour le détourner de cette funeste résolution. Anaxagoras ayant à se plaindre du peu de reconnaissance qu'il avait montré pour son maître en politique et en philosophie, lui répondit : « Quand on veut conserver la lumière d'une lampe, on a soin d'y verser de l'huile. » Ses amis lui demandèrent dans sa dernière maladie, s'il souhaitait qu'on portât son cadavre dans son pays. « Cela est inutile, (répondit-il), le chemin qui mène aux enfers est aussi éloigné d'un lieu que de l'autre. »

ANAXAGORAS, sculpteur grec, natif d'Égine, fit *la statue de Jupiter*, que les Grecs élevèrent, à Élis après la bataille de Platée, 492 ans avant l'ère chrétienne. Il a publié un ouvrage *sur la Perspective*, d'après le passage où Vitruve parle de cet artiste.

ANAXANDRE, roi de Sparte, vainqueur des Messéniens, répondit à quelqu'un qui lui demandait pourquoi les Lacédémoniens n'avaient point de trésor : C'est, dit-il, afin qu'on ne corrompe pas ceux qui en auraient les clefs. » Il vivait vers l'an 684 avant J.-C.

ANAXANDRIDES, fils de Léon, roi de Sparte, soumit les Tégéa-

tes. Il fut le premier qui, par une décision des éphores dont on n'avait point d'exemple à Lacédémone, fut obligé d'avoir deux femmes à la fois. Il vivait entre les années 550 et 590 avant J.-C.

ANAXANDRIDES, poète comique de Rhodes, vivait du temps de Philippe, père d'Alexandre. Suidas dit que c'est le premier qui ait introduit sur le théâtre l'amour et les malheurs qu'il cause aux jeunes filles. Ce poète, s'étant mêlé d'attaquer le gouvernement d'Athènes, fut condamné à mourir de faim. Athénée parle d'une Odyssée de ce poète et quelques-unes de ses comédies sont citées dans la rhétorique d'Aristote.

ANAXARQUE, philosophe d'Abdère, fut le favori d'Alexandre-le-Grand qu'il suivit dans toutes ses expéditions, et lui parla avec une liberté cynique. Ce prince s'étant blessé, Anaxarque lui montra du doigt la blessure. « Voilà du sang humain, lui dit-il, et non pas de celui qui anime les dieux. » Une autre fois, à l'occasion d'un violent orage qui venait d'éclater, et qui avait rempli d'épouvante tous ceux qui étaient auprès d'Alexandre, il demanda dérisoirement à ce monarque si c'était lui qui venait de tonner. Il aimait à entretenir Alexandre des merveilles de la nature, du mécanisme de l'univers, du mouvement des astres, et s'en faisait écouter avec autant de plaisir que d'admiration. On peut attribuer à l'inimitié des péripatéticiens les imputations odieuses dont ils ont flétri dans leur biographie la mémoire d'Anaxarque. L'esprit de secte s'est signalé d'une manière toute particulière dans l'histoire de la philosophie ancienne, ainsi que le prouve apodictiquement Luzac, dans son traité sur la (prétendue) bigamie de Socrate, intitulé *lectiones Atticæ*. Leyde, 1809, in-4°. Les vexations sanguinaires contre Nicocréon, tyran de Chypre, que l'on reproche à ce philosophe, peuvent être rangées au nombre de ces dénigremens inspirés par la haine. Mais ce qu'on ne peut trop admirer, c'est l'héroïque fermeté et l'inébranlable constance d'Anaxarque dans l'horrible supplice que lui fit infliger le tyran de Chypre. Broyé dans un mortier avec des pilons de fer : « Vous pouvez écraser mon corps, dit-il à ses bourreaux, mais vous ne pouvez rien sur mon ame. » Puis, ajoute Valère Maxime, il coupa sa langue avec les dents, et la cracha au visage de Nicocréon. Anaxarque était de la secte des académiciens. Son caractère élevé, et sa doctrine qui faisait consister le souverain bien dans la vertu et dans la croyance que le vrai sage doit trouver le bonheur en lui-même, indépendamment des objets extérieurs, lui avaient fait donner le surnom ευδαιμονικος (qui rend heureux).

ANAXENOR, célèbre joueur de luth, obtint de grands honneurs des habitans de Thyane, qui lui élevèrent une statue. Marc-Antoine lui accorda le revenu de quatre villes ; et lui donna des gardes.

ANAXIDAME, roi de Lacédémone vers l'an 684 avant J.-C., répondit à un homme qui lui demandait qui avait l'autorité dans Sparte : Les lois.

ANAXILAS Ier, roi de Rhégium. Après la prise d'Ira, l'an 625 avant J.-C., il arriva en ce pays avec les Messéniens qui avaient

refusé la domination des Lacédémoniens.

ANAXILAS, fils de Crétineus, tyran de Rhégium et de Zancle, régnait dans la 76e olympiade, 496 ans avant J.-C.; il montra autant d'équité et de sagesse que ses prédécesseurs avaient fait voir d'injustice et de cruauté. Il disait « que le plus bel attribut du gouvernement était la bienfaisance. » En mourant, il laissa des enfans en bas âge, et en confia la tutelle à un esclave appelé Micalus, dont la fidélité lui était connue. La mémoire du tyran était en si grande vénération chez ses sujets, qu'ils aimèrent mieux obéir à un esclave que d'abandonner les enfans de leur souverain. Au reste, Micalus s'acquitta de sa tutelle avec beaucoup de sagesse et de désintéressement; et lorsque les jeunes princes furent en âge de gouverner, il leur rendit leurs biens et la royauté. Pour lui, content d'une fortune médiocre, il se retira à Olympie, sa patrie, où il vieillit dans le repos. C'est Justin qui rapporte son histoire. Il mourut l'an 476 avant J.-C.

ANAXILAS de Larisse, pythagoricien, vivait à Rome sous le règne d'Auguste. Ce prince le bannit sur l'accusation de magie intentée contre lui. Il paraît qu'il voulait donner dans cette capitale du monde des expériences de fantasmagorie, telles que de faire apparaître aux spectateurs des têtes de chevaux monstrueuses en brûlant dans une lampe la liqueur que les cavales avaient laissé échapper pendant le coït, de faire usage du *flambeau* que nous nommons *infernal*, en brûlant du soufre enflammé dans un lieu obscur, etc., etc.

ANAXIMANDRE, philosophe, né à Milet l'an 610 avant J.-C., fut disciple de Thalès, et succéda à son maître dans l'école de Milet. Il fut le fondateur de la secte ionique. Il établit l'*Infini* Απειρον pour premier principe de tout. Tous les êtres, selon lui, sortaient de son sein, et s'y replongeaient successivement pour en sortir de nouveau. C'était une chaîne non interrompue d'existence, de corruption et de renaissance; il n'expliquait point ce que c'était que cet infini, et ne donnait aucunes bornes à la matière, parce qu'au-delà de celles qu'on eût pu lui assigner, on concevait toujours quelque étendue. Il se distingua dans l'astronomie et la géographie. Ses observations conduisirent à la découverte de l'obliquité de l'écliptique, qui fut remarquée et calculée, peu après lui, par Anaximène, et quelques autres disciples d'Anaximandre. Il enseigna que la lune recevait sa lumière du soleil. Il soutint que la terre est ronde, et inventa les cartes géographiques. Ayant divisé le ciel en différentes parties, il construisit une sphère pour représenter ces divisions. Il croyait que le soleil est une masse de matière enflammée, 18 fois plus grande que la terre. On veut qu'il soit encore l'inventeur du gnomon, c'est-à-dire de la manière de connaître la marche du soleil par un style ou gnomon élevé perpendiculairement à l'horizon. D'autres en font honneur à son disciple Anaximène. On prétend qu'il connaissait le mouvement de la terre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il expliqua fort bien, pour le temps, comment la terre peut se soutenir au milieu de l'espace sans tomber. Il vivait l'an 545 avant la naissance de J.-C.

Diogène Laërce (liv. 2, ch. 1), dit qu'Anaximandre dessina le premier les limites de la terre et de la mer sur un globe; ce qui désigne un globe terrestre plutôt qu'une carte géographique.

ANAXIMÈNES, de Milet, fut à la tête de l'école de cette ville après la mort d'Anaximandre, son ami et son maître. L'air était, selon lui, le principe de toutes choses. Comme il pensait que l'air était infini, son sentiment revenait assez à celui d'Anaximandre. (*Voyez* l'article précédent.) « L'infini est, disait-il, la somme des êtres qui composent le monde. Ce sont des substances inanimées, sans aucune force par elles-mêmes; mais le mouvement dont elles sont douées, leur donne la vie, et une vertu presque infinie. » Voilà tout ce qu'on sait d'exact sur ce philosophe. Pline dit qu'il inventa le cadran solaire, et que les Spartiates, auxquels il le montra, admirèrent cette merveille. Mais d'autres en font honneur à son maître Anaximandre; ce qui prouve qu'on n'en connaît pas l'inventeur. Il florissait dans le 4ᵉ siècle qui précéda la naissance de J.-C.

ANAXIMÈNES, de Lampsaque, se distingua dans l'éloquence et dans l'histoire. Anaximène, ennemi de l'historien Théopompe, contrefit le style de celui-ci, et publia sous son nom un ouvrage où il traitait fort mal les trois principales villes de la Grèce, Athènes, Sparte et Thèbes. Il réussit ainsi à rendre Théopompe odieux aux Grecs. (Pausan. Eliac. 11, p. 195.) Philippe, père d'Alexandre-le-Grand, le choisit pour donner des leçons de belles-lettres à son fils. Le précepteur suivit son élève dans la guerre contre les Perses. Il sauva sa patrie, qui s'était jetée dans le parti de Darius. Il prit un tour très-ingénieux pour obtenir sa grace. Alexandre avait juré qu'il ne ferait point ce qu'Anaximène lui demanderait. Ce rhéteur le pria de détruire Lampsaque. Désarmé par cette ruse, le héros pardonna. Anaximènes avait composé les *Vies de Philippe et d'Alexandre*, une *Histoire ancienne de la Grèce*, en 12 livres. Ces ouvrages ont péri.

ANAXIPPE, poète comique grec, de la nouvelle comédie, vivait du temps d'Antigone et de Démétrius Poliorcète. Ce poète avait coutume de dire « que les philosophes n'étaient sages que dans leurs discours et leurs écrits, mais nullement dans leurs actions. »

ANAYA-MALDONADO (Don Diégo), né à Salamanque, fut d'abord archevêque de cette ville, puis de Séville dans le milieu du 14ᵉ siècle. Il fut précepteur des enfans de Jean Iᵉʳ, roi de Castille. En 1517, après avoir été élevé à la présidence du conseil de Castille, il fut envoyé au concile de Constance avec Fernandez de Cordova, avec le titre d'ambassadeur de Castille. Vers la fin de sa carrière, il fut dépouillé de sa dignité à l'instigation d'Alvaro de Luna. Il mourut vers le milieu du 15ᵉ siècle.

ANAYA (Don PEDRO), amiral. *Voyez* ANNAYA.

ANCARANO (PIERRE-JEAN), jurisconsulte et poète italien, natif de Reggio, florissait vers le milieu du 16ᵉ siècle. Il a composé un livre de jurisprudence, intitulé : *Familiarium juris quæstionum*, etc., Venise, 1569, in-8°.

ANCARANO (GASPARD), né à

Bassano, ville de l'Etat de Venise, vivait encore en 1614, et professait alors les belles-lettres à Trévise. Il a mis en odes et en rimes italiennes les *Prières de l'Eglise*, les *Psaumes*, l'*Office de la Vierge*, le *Credo*, le *Pater*. Ces diverses pièces ont été imprimées à Venise, en 1587 et 1588, in-4°. Il a aussi composé *le Sette Salmi penitenziali*, Venise, 1588, in-4°.

ANCHARANO (Pierre d'), de la famille des Farnèse, naquit à Bologne en 1330. Balde fut son maître dans le droit civil et canonique. Son disciple se rendit digne de lui. Il fut choisi, en 1409, par le concile de Pise pour le défendre contre ceux qui désapprouvaient cette assemblée. Il démontra, contre les ambassadeurs du duc de Bavière, que ce concile était légitimement convoqué; qu'il avait droit de procéder contre Grégoire XII et Benoît XIII. Il mourut à Bologne en 1487. Il a laissé des *Commentaires* sur les *Décrétales*, Bologne, in-folio, 1581; sur les *Clémentines*, Lyon, 1549 et 1555; sur le *Digeste*, Francfort, 1581; des *Consilia Juris*, Venise, 1568, et autres ouvrages de même genre. On le nomma dans son épitaphe : *Juris canonici speculum, et civilis anchora...*

ANCHARANO (Jacques). *Voy.* PALLADINO.

ANCHANTERUS (Claude), médecin, né à Bar-le-Duc, vivait au 16e siècle, à Padoue, où il était historiographe impérial. Si l'on en croit Musa, il était savant helléniste et poète distingué. En 1594, il publia une traduction latine de l'ouvrage grec de Psellus sur les propriétés médicales des pierres précieuses. Il traduisit aussi du grec en vers latins le *Traité de Paul-le-Silentiaire sur les bains pythiques;* cette traduction parut à Venise, 1586, in-12. On trouve dans les *Annales encyclopédiques* de septembre 1817 une curieuse notice sur cet auteur.

ANCHER (Pierre-Kosod), jurisconsulte danois, vivait vers la fin du 18e siècle. Il a écrit : I. *Histoire de la législation danoise depuis Harald jusqu'à Christian V*, Copenhague, 1769, 3 vol. in-8°. Il y a joint d'autres ouvrages élémentaires sur le droit civil et criminel de ce pays.

ANCHERES (Daniel d'), gentilhomme, natif de Verdun, vivait au commencement du 17e siècle. On a de lui une tragédie de *Tyr et Sidon*, ou *les Funestes Amours de Belcar et Méliane*, imprimée avec d'autres *Mélanges poétiques*, in-12, à Paris en 1608. La dédicace de cette pièce peut faire conjecturer que l'auteur était attaché à la personne de Jacques Ier, roi d'Angleterre.

ANCHERSEN (Pierre), historien danois, professeur au gymnase d'Odensée en Fionie. Il publia : I. *Origines danicæ*, Hafniæ, 1747, in-4°. II. *De Suevis*, ibidem, 1746, in-4°. III. *De Solduriis*, ibid., 1734, etc. IV. *Parva Cimbrorum civitas*, ib., 1746, in-4°. V. *Herthedal ou la Vallée de Hertha*, ibid., 1745. VI. *Opuscula minora edita à G. OElrichs*, Brême, 1775, 3 vol. in-4°. Anchersen mourut vers l'an 1717. Il est cité avec éloge.

ANCHIALUS (Michel). *Voy.* MICHEL.

ANCHIARA (Pierre), né dans la Lombardie, près du lac Majeur, vécut à la cour de Ferdinand-le-Catholique : il a laissé un ou-

vrage sur l'*Histoire des Indes.*

ANCHIETA (JOSEPH D'), missionnaire portugais, né à Téneriffe, aux Canaries, en 1533, fut envoyé pour prêcher la foi aux sauvages du Brésil, et mourut dans ce pays, le 9 juin 1597, à l'âge de 64 ans, dont il avait passé une grande partie dans les travaux des missions. Il fut toute sa vie un modèle accompli d'humilité, de patience, de zèle apostolique, de douceur et de charité. (*Voy.* sa *Vie*, par le P. Pierre Rotérigius, et par le P. Sébastien Bérétarius.) Il y a des choses étonnantes; mais qui, précisément pour la raison qu'elles ne sont pas ordinaires, ne seront pas rejetées légèrement par les personnes instruites dans l'histoire de l'Eglise, et qui savent par quels moyens Dieu a secondé le ministère de ses apôtres et des hommes destinés à la conversion des peuples. Anchieta a composé un *Poème sur la Sainte Vierge*, de 5000 vers latins, pour accomplir un vœu qu'il avait fait lors de son ambassade chez les sauvages Brésiliens, à l'effet d'y négocier la paix. Mission périlleuse, dans laquelle il déploya un courage et un dévouement sans bornes, et dont le succès sauva les colonies portugaises d'Amérique d'une destruction totale.

ANCHITÉE, femme de Cléombrote, roi de Sparte, sacrifia l'amour maternel à celui de la patrie, et mit la première pierre à la porte du temple de Minerve, que les éphores avaient ordonné de murer pour y faire mourir de faim Pausanias son fils qui s'y était réfugié, et qui avait voulu livrer Sparte aux Perses. *Voyez* PAUSANIAS.

ANCILLON (DAVID), né à Metz, d'un habile jurisconsulte calviniste, le 18 mars 1617, étudia à Genève, où il fit sa philosophie et sa théologie. On le pourvut, après son retour, du ministère de l'église de Meaux, qu'il garda jusqu'en 1653. Il revint à Metz, et il y resta jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes, en 1685. Il alla demeurer à Francfort, puis à Berlin, où il mourut en 1692, jouissant de l'estime générale. Son bisaïeul, Georgin Ancillon, avait été un des fondateurs de l'église réformée de cette ville. On a de lui : I. *Idée du fidèle ministre* ou *la Vie de Guillaume Farel*, Amsterdam, 1691, in-12. II. *Mélanges critiques de littérature*, Amsterdam, 1701, in-12, et Bâle, 1698, in-8°, 3 v., avec un abrégé de sa vie. III. *Apologie de Luther, de Zwingle, de Calvin et de Bèze*, etc., Hanau, 1666, in-12. IV. *Relation fidèle de tout ce qui s'est passé dans la conférence publique avec M. Bédacier, évêque d'Aost*, Sedan, 1657, in-4°.

ANCILLON (CHARLES), fils du précédent, naquit à Metz le 29 juillet 1659. Il exerça dans sa patrie la profession d'avocat. Après la révocation de l'édit de Nantes, les réformés de Metz le députèrent à la cour pour demander de n'être point compris dans la révocation. Tout ce qu'il put obtenir pour eux, ce fut un traitement plus doux. Il suivit son père à Berlin, et devint inspecteur ou juge supérieur des tribunaux de justice que les réfugiés français avaient en Prusse. Historiographe et conseiller du roi, et surintendant de l'école française, il mourut dans cette ville le 5 juillet 1715, à 56 ans. Il eut un frère puîné, en 1670, qui fut aussi pasteur à Berlin, et que la cour

employa en divers pays pour des négociations relatives aux affaires de la religion. Il mourut à Berlin en 1723. Ses emplois ne l'empêchèrent pas de s'adonner à la littérature et à la bibliographie. Il est auteur : I. D'une *Histoire de l'établissement des Français réfugiés dans les Etats de Brandebourg*, 1690, in-8°. II. De *Mélanges critiques de littérature*, recueillis des conversations de son père, 1698, 3 t. in-8°. On y trouve des observations utiles et savantes, et quelques méprises. On les contrefit à Amsterdam, 1709, in-12, et on y fit entrer bien des choses qui faisaient tort à la mémoire du père et du fils : aussi Ancillon désavoua-t-il cette édition frauduleuse. III. La *Vie de Soliman II*, 1706, in-8°, ouvrage peu soigné. IV. *Traité des eunuques*, 1707, in-12. V. *Mémoires concernant les vies et les ouvrages de plusieurs modernes célèbres dans la république des lettres*, in-8°, Amsterdam, 1709. Ces Mémoires sont trop diffus et pas assez exacts. Son *Traité des Eunuques* fut publié sous le nom de *C. Ollincan*, qui est l'anagramme de C. Ancillon : il fut fait à l'occasion d'un eunuque italien qui voulait se marier. Il y a répandu beaucoup de littérature, et des remarques curieuses et agréables; mais il n'y montre guère de critique, et encore moins de philosophie. Il prend pour une histoire véritable l'allégorie de Fontenelle sur Méro et Ennegu. VI. *Dissertation sur l'usage de mettre la première pierre au fondement d'un édifice public*, in-8°, Berlin, 1708.

ANCKARSTROOM ou ANKARSTROEM (Jean-Jacques), gentilhomme suédois, avait été enseigne aux gardes de Gustave III, et ensuite capitaine dans l'un de ses régimens. Il avait conçu contre ce prince une haine violente. Il trempa dans la conjuration formée contre lui pendant la guerre que la Suède fit à la Russie. Cette dernière puissance avait gagné un certain nombre d'officiers chargés de soulever l'armée suédoise, et de faciliter aux Russes la conquête de la Finlande, et il paraît qu'il avait pris part à ces manœuvres; mais il est faux qu'il ait été condamné à mort et que le roi lui eût fait grace. Il avait seulement conservé des ressentimens particuliers à l'occasion de la perte d'un procès. Gustave ayant assemblé une diète à Gèfle, au commencement de 1792, indisposa les nobles dont les privilèges avaient déjà été restreints dans la révolution de 1772. Il se forma un nouveau complot contre ses jours; et la haine personnelle que lui portait Anckarstroom lui en fit confier l'exécution. Il prit le moment où le roi était entré dans la salle d'un bal masqué pour lui tirer un coup de pistolet à vent chargé de deux balles et de clous. La blessure était mortelle : Gustave expira le 15 mars 1792. Son assassin avait eu la précaution de laisser tomber dans la foule un second pistolet et un couteau dont il était muni. On ramassa ces armes; le couteau avait une pointe recourbée : il fut reconnu par un coutelier, qui déclara l'avoir vendu au capitaine Anckarstroom. Ce régicide eut le poing coupé et la tête tranchée le 22 avril 1792, sans avoir voulu déclarer ses complices (Ribbing, Lilienhorn et de Horn, qui furent bannis à perpétuité), et se glorifiant de son crime.

« La vie, répondit-il aux juges, m'était odieuse; je la perds avec joie, si j'ai pu délivrer ma patrie d'un prince qui en était le fléau.» Gustave avait reçu avant le bal une letttre non signée, dans laquelle on l'avertissait qu'il serait entouré et assassiné dans une des salles de ce spectacle. « Je vous hais, lui écrivait l'anonyme, qu'on sut bientôt être le major aux gardes, je hais tous les tyrans; mais je ne veux pas être au nombre de vos assassins. Si vos soldats salariés eussent tenté à Gèfle un mouvement contre la diète, j'aurais été le premier à vous percer le sein. » Cette lettre ne fit aucune impression sur le roi; il était dans le caractère de ce prince, confiant et courageux, de répondre comme César et le duc de Guise : « Ils n'oseraient »; et ils osèrent. Gustave se préparait, au moment de sa mort, à marcher contre la France pour renverser sa nouvelle constitution.

ANCKWITZ, nonce du Palatinat de Cracovie, fut nommé ambassadeur de Pologne à la cour de Danemarck. Il revint à Varsovie à la fin de 1792, et l'année suivante il fit à Grodno l'ouverture de la diète, et signa, le 23 juillet 1793, au nom du roi et de la république de Pologne, le traité d'alliance avec la Russie. Lors de l'insurrection de Varsovie, le 18 avril 1794, il fut arrêté et mis en prison. On l'accusa de vouloir asservir sa patrie à la Russie; ses juges, après lui avoir fait lecture de quelques-unes de ses lettres surprises dans les papiers du général Ingelstrom, le condamnèrent à être pendu; il fut exécuté devant l'hôtel-de-ville de Varsovie; et, à la demande du peuple, son corps fut privé de la sépulture de ses aïeux, pour être rejeté dans celle des malfaiteurs.

ANCONE (le cardinal D'). *Voy.* ACCOLTI.

ANCOURT. *Voyez* DANCOURT.

ANCRE (CONCINI-CONCINO, maréchal D'), naquit à Florence, de Barthélemi Concino, dont le père, de simple notaire, devint secrétaire d'état. Concini vint en France en 1600, avec Marie de Médicis, femme de Henri-le-Grand. D'abord gentilhomme ordinaire de cette princesse, il s'éleva de cette charge à la plus haute faveur par le crédit de sa femme, Léonore Galigaï, fille de la nourrice de Marie de Médicis. Après la mort de Henri IV, Concini acheta le marquisat d'Ancre, fut fait premier gentilhomme de la chambre, et obtint le gouvernement de Normandie. Il devint maréchal de France, sans jamais avoir tiré l'épée, dit un bel esprit, et ministre, sans connaître les lois du royaume. La fortune et les hauteurs de cet étranger excitèrent la jalousie et les ressentimens des principaux seigneurs de France. Concini leva sept mille hommes à ses dépens, pour maintenir, contre les mécontens, l'autorité royale, ou plutôt celle qu'il exerçait sous le nom d'un roi enfant et d'une reine faible. Galigaï n'abusait pas moins de sa faveur; insolente dans sa fortune, et bizarre dans son humeur, elle refusait sa porte aux princes, aux princesses, et aux plus grands du royaume. Cette conduite avança la perte de l'un et de l'autre. Louis XIII, qui se conduisait par les conseils de Luynes, son favori, ordonna qu'on arrêtât le maréchal. L'Hôpital-Vitry, chargé de cet ordre, lui demanda son

épée de la part du roi, et, sur son refus, le fit tuer à coups de pistolet, sur le pont-levis du Louvre, le 24 avril 1617. Son cadavre, enterré sans cérémonie, fut exhumé par la populace furieuse, et traîné par les rues jusqu'au bout du Pont-Neuf. On le pendit par les pieds à l'une des potences qu'il avait fait dresser pour ceux qui parleraient mal de lui. Après l'avoir traîné à la Grève et en d'autres lieux, on le coupa en mille pièces. Chacun voulait avoir quelque chose du *juif excommunié :* c'était le nom que lui donnait cette populace mutinée. Ses oreilles surtout furent achetées chèrement, ses entrailles jetées dans la rivière, et ses restes sanglans brûlés sur le Pont-Neuf, devant la statue de Henri IV. Le lendemain on vendit ses cendres, sur le pied d'un quart d'écu l'once. La fureur de la vengeance était telle, qu'un homme lui arracha le cœur, le fit cuire sur des charbons, et le mangea publiquement. Le parlement de Paris procéda contre sa mémoire, condamna sa femme à perdre la tête, et déclara leur fils ignoble et incapable de tenir aucun état dans le royaume. La même année 1617, parut, in-8°, la *tragédie* du marquis d'Ancre, en quatre actes, en vers, ou la victoire du Phœbus français contre le Python de ce temps. On trouva dans les poches de Concini la valeur de dix-neuf cent quatre-vingt-cinq mille livres en papier, et dans son petit logis, pour deux millions deux cent mille livres d'autres rescriptions. C'était là un assez grand crime aux yeux d'un peuple dépouillé. Galigaï avoua qu'elle avait pour plus de cent vingt mille écus de pierreries. On aurait pu la condamner comme concussionnaire, on aima mieux la brûler comme sorcière. On prétendit qu'un juif italien nommé Montalto était magicien, et qu'il avait sacrifié un coq blanc chez la maréchale. Cependant ce magicien ne put la guérir de ses vapeurs; elles avaient été si fortes, qu'au lieu de se croire sorcière, elle s'était crue ensorcelée. Elle avait fait venir deux moines de Milan pour l'exorciser. On ne la poursuivit pas moins comme sorcière. Les juges prirent des *Agnus Dei* qu'elle portait, pour des talismans. Un conseiller lui demanda de quels charmes elle s'était servie pour ensorceler la reine. Galigaï, indignée de la question, et mécontente de Marie de Médicis, lui répondit avec fierté : « Mon sortilége a été le pouvoir que les ames fortes doivent avoir sur les esprits faibles. » De deux rapporteurs qui instruisirent le procès de la maréchale d'Ancre, l'un était Courtin, vendu au duc de Luynes, et qui sollicitait des graces; l'autre était Deslandes-Payen, homme intègre, qui ne voulut jamais conclure à la mort. Cinq juges s'absentèrent; quelques-uns opinèrent pour le seul bannissement. Mais Luynes sollicita avec tant d'ardeur, que la pluralité fut pour le bûcher. La maréchale fut donc traînée dans un tombereau à la Grève, comme une femme de la lie du peuple. Toute la grace qu'on lui fit fut de lui couper la tête avant de livrer son corps aux flammes. L'arrêt fut exécuté le 8 juillet 1617. Cette malheureuse italienne et son époux ne furent ni soutenus, ni regrettés par aucun courtisan. L'évêque de Luçon, depuis cardinal de Richelieu, créature de

Concini, étant entré dans la chambre du roi un peu après l'exécution de son bienfaiteur : « Monsieur, lui dit ce prince, nous sommes aujourd'hui, Dieu merci, délivrés de votre tyrannie. » Sa liberté fut de peu de durée. (*Voy.* GALIGAÏ.) Au reste, Anquetil, dans son *Intrigue du Cabinet*, sous Henri IV et Louis XIII, dit qu'il serait injuste de croire le maréchal d'Ancre tel que l'ont représenté quelques historiens contemporains. Bassompierre et le maréchal d'Estrées, le jugeant longtemps après sa mort, et par conséquent avec assez d'impartialité, disent que « Concini était un galant homme, d'un bon jugement, d'un cœur généreux, libéral jusqu'à la profusion, de bonne compagnie et d'un accès facile. Avant les troubles il était aimé du peuple, auquel il donnait des spectacles, des fêtes, des tournois, des carrousels, des courses de bague, dans lesquelles il brillait, parce qu'il était beau cavalier et adroit à tous les exercices. Il jouait beaucoup, mais noblement et sans passion. Il avait l'esprit solide, enjoué, d'une tournure agréable. ». Le marquis de Bonnivet, seigneur flamand, étant prisonnier de guerre dans la citadelle d'Amiens, dont Concini était gouverneur, imagina de paraître malade pour faire ensuite le mort, être emporté hors de la citadelle et se sauver. Concini lui dit : « Il serait bien fâcheux que vous mourussiez sous ma garde ; car comme on fait passer les Italiens en France pour de grands empoisonneurs, je serais obligé de vous faire ouvrir. » Cette plaisanterie, dit Siri, fut un excellent élixir pour le malade, qui ne tarda pas à guérir. La conversation du maréchal d'Ancre était pleine de saillies et de gaîté. Il est vraisemblable que s'il n'avait pas uni son sort à l'insolente et insatiable Galigaï, dont il fut forcé de partager les rapines, il serait mort dans son lit. Il laissa un fils âgé de 14 ans, qui se retira à Florence.

ANCRE (LÉONORE DORI, dite GALIGAÏ, maréchale D'), fille d'un menuisier et d'une blanchisseuse, épousa le célèbre et malheureux Concini, depuis maréchal d'Ancre. Nous ajouterons quelques particularités à son histoire que nous avons racontée à l'article de son mari. Galigaï était venue en France avec Marie de Médicis, dont elle était sœur de lait, et qui l'aima toujours tendrement. Cette femme, modèle de laideur, et sans aucun autre mérite que celui de l'intrigue, obtint pour son mari les postes les plus brillans. L'abus insolent qu'ils firent de leur faveur souleva tous les grands de la cour, et Louis XIII en particulier. Ce prince était surtout choqué de la hauteur arrogante et de l'humeur inquiète de la Galigaï, qui, tourmentée par des vapeurs opiniâtres, s'en prenait à tout ce qui l'entourait. Un jour qu'il s'amusait à des petits jeux dans son appartement, audessus duquel logeait la maréchale d'Ancre, celle-ci lui fit dire « qu'il fît moins de bruit, parce qu'elle avait la migraine... » Louis lui fit réponse que « si sa chambre était exposée au bruit, Paris était assez grand pour qu'elle pût y en trouver une autre. » On sait quelle fut la suite de l'indignation du roi. Concini fut tué, et sa femme conduite à la Bastille. On lui imputa mille crimes, et surtout celui de la magie. Tout son sortilége, comme elle répondit

elle-même à ses juges, qui lui demandaient comment elle avait ensorcelé la reine, était *le pouvoir qu'ont les ames fortes sur les ames faibles*. Ce procès, dit Anquetil, commença le 3 mai 1617. « On est surpris, quand on voit sur quoi roule l'interrogatoire d'une femme, qui avait, pour ainsi dire, tenu le timon de l'État. On passa très-légèrement, sans doute faute d'indices et de preuves, sur ce qui aurait dû faire l'objet principal du procès, sur les concussions et les correspondances avec les étrangers. Elle répondit fermement que jamais elle n'était entrée dans aucune affaire de finance; que jamais elle n'avait eu de liaisons avec les ministres étrangers, sinon par permission et par ordre de la reine. Les juges la questionnèrent sur la mort de Henri IV: « D'où elle avait reçu avis d'avertir le roi de se garder du péril? Pourquoi elle avait dit auparavant, qu'il arriverait incessamment de grands changemens dans le royaume? Et pourquoi elle avait empêché de rechercher les auteurs de l'assassinat? » Elle satisfit à toutes ces questions, en niant certains faits, en expliquant les autres; de manière qu'il ne put rester aucun soupçon à cet égard, ni contre elle, ni contre la reine qu'on voulait y impliquer. Enfin, le grand crime qu'on lui objecta, le crime de ceux qui n'en ont point, fut la sorcellerie. On écouta des gens qui l'accusèrent d'avoir entretenu un commerce étroit avec un médecin juif, qui était magicien; de ne point manger de chair de porc; de ne point entendre la messe le samedi; d'avoir fait venir des religieux lorrains et milanais, avec lesquels elle s'était renfermée dans des églises, pour se livrer à des pratiques superstitieuses. Ces imputations parurent si puériles à la Galigaï, qu'elle ne put s'empêcher de rire. » Mais lorsqu'elle vit que les juges y attachaient la plus grande importance, elle pleura amèrement. Son jugement lui fut prononcé le 8 juillet, devant des gens de tout état, qui étaient venus pour examiner sa contenance. « Elle voulut s'envelopper de ses coiffes; mais on la contraignit d'écouter à visage découvert la lecture de sa condamnation. L'arrêt déclarait Léonore Galigaï coupable de lèse-majesté divine et humaine. Il y était porté, qu'en réparation de ses crimes, sa tête serait séparée de son corps sur un échafaud dressé en place de Grève; que l'un et l'autre seraient brûlés, et les cendres jetées au vent.... Elle fut donc traînée au supplice, comme la plus vile criminelle, à travers un peuple nombreux qui gardait le silence, et semblait avoir oublié sa haine. Peu occupée de cette foule, Léonore ne parut pas déconcertée de ses regards, ni de la vue des flammes qui embrasaient le bûcher où son corps allait être consumé; intrépide, mais modeste, elle mourut sans bravade et sans frayeur. » (*Intrigue du Cabinet sous Henri IV et Louis XIII*, par M. Anquetil.) Le maréchal et la maréchale d'Ancre, disparaissant de dessus la scène de la cour par des morts terribles, furent un grand exemple de l'instabilité de la grandeur et de la vanité de l'ambition; et cependant leur exemple n'a corrigé aucun ambitieux. (*Voy.* CONCINI.) La relation de la mort de la Galigaï se trouve avec celle de son mari dans l'*Histoire des Fa-*

voris, par du Puy. On fit aussi, sur sa mort, une tragédie intitulée : *La Magicienne étrangère*, en quatre actes et en vers, Rouen, 1617, in-8°, satire atroce et grossière. La Galigaï avait eu un fils et une fille. Celle-ci mourut peu de temps après le meurtre de son père. Le fils, enveloppé dans la sentence rendue contre sa mère, et dégradé de noblesse, se retira à Florence, où il jouit de quatorze mille écus de rente, que son père avait placés dans cette ville. Le frère de la Galigaï, parvenu à l'archevêché de Tours et à l'abbaye de Marmoutiers, se démit de ces deux bénéfices, sur lesquels on lui donna une forte pension, et alla finir ses jours en Italie.

ANCUS-MARTIUS, quatrième roi des Romains, monta sur le trône après Tullus-Hostilius, l'an 641 avant Jésus-Christ. Il déclara la guerre aux Latins, triompha d'eux, vainquit les Véiens, les Fidénates, les Volsques et les Sabins. De retour de ses conquêtes, il embellit Rome, et bâtit le temple de Jupiter Férétrien, l'aqueduc magnifique dit de l'*Aqua-Martia*, joignit le mont Janicule à la ville, creusa le port d'Ostie, et y établit une colonie romaine. Il fit ouvrir des salines au bord de la mer, et distribua au peuple une grande partie du sel qu'on en tirait ; ce fut l'origine des libéralités publiques connues sous le nom de *Congiaria*. Il mourut l'an 616 avant Jésus-Christ. Il aima la paix et les arts, et rendit ses sujets heureux.

ANDECA, roi des Suèves en Espagne, monta sur le trône en 583, en épousant Ségonce, mère d'Eboric, qu'il venait de détrôner. Il le fit raser selon l'usage de ce temps et le relégua dans un couvent. Il éprouva le même sort de la part de Leovigilde, roi des Visigoths, qui l'avait vaincu, et il fut obligé de se retirer à Badajoz, où il mourut peu de temps après.

ANDEIRO (Don Juan Ferdinand), seigneur portugais, fut aimé d'Eléonore Tollez, reine de Portugal et femme du roi Ferdinand. Il fut exilé en 1375, et s'étant retiré en Angleterre, il reçut, quelque temps après du roi, l'ordre secret de négocier une alliance entre les deux couronnes, contre la Castille. Andeiro, après l'avoir terminée, revint à Lisbonne. Le roi feignant du ressentiment, le fit enfermer au château d'Estremol, où il allait souvent le visiter. La reine y allait aussi seule, et par ordre du roi. Ces entrevues leur firent oublier à l'un la fidélité qu'il devait à son Souverain, et à l'autre sa dignité et ses devoirs. Cependant ce commerce échappa à tous les regards jusqu'au moment où Andeiro, de retour d'un second voyage qu'il avait fait à Londres et accompagnant l'expédition anglaise, accablé des bontés du roi et des faveurs de la reine, s'oublia au point de ne plus cacher sa passion pour elle. Le roi ouvrit enfin les yeux, et allait s'en venger quand la mort l'en empêcha. La régente fit de son amant le maître du Portugal. Les grands indignés conspirèrent contre lui. Don Juan, l'ame du complot, pénétra dans le palais de la reine avec vingt-cinq hommes armés, et le poignarda en 1383. Il chassa ensuite la reine et s'empara de l'autorité.

ANDELOT. *Voyez* DANDELOT et COLIGNI.

ANDERSON ou ANDREÆ (Lau-

bert), chancelier du roi de Suède, Gustave Vasa, fut un des premiers réformateurs de Suède. Il naquit en 1480, à Strengnes, de parens pauvres. Après avoir étudié à Wittemberg, où il adopta la nouvelle doctrine de Luther, il retourna dans sa patrie, et disposa le roi à l'adopter aussi. Il fut archidiacre à Upsal jusqu'en 1540. Anderson avait acquis dans ses voyages une grande connaissance des hommes et du monde. C'était un grand homme d'état et un bon littérateur. A la fin, il tomba en disgrace, n'ayant pas dénoncé une conspiration dont il avait connaissance. Il fut condamné à mort, mais, moyennant une forte somme d'argent, il racheta sa vie. Alors il se retira du monde; le chagrin peu à peu mina ses jours, et il mourut le 25 avril 1552. Sa *Traduction du nouveau Testament* en langue suédoise, faite en 1526, était un chef-d'œuvre pour le temps où elle a été écrite.

ANDERSON (Edmond), jurisconsulte anglais sous Elisabeth, qui le fit chef-justicier des plaids communs en 1582. Il était plein d'érudition et de lumières. Il fut un des commissaires nommés pour faire le procès à la reine d'Ecosse. Il déploya un zèle actif contre toutes les sectes séparées de l'Eglise anglicane. Il mourut en 1604. On a de lui des *Recueils de jurisprudence*, estimés des Anglais, tels que *les Arrêts de la cour du common bench*, Londres, 1644, in-fol., et ceux *de la cour de Westminster*, Londres 1653, in-4°.

ANDERSON (Alexandre), mathématicien écossais du 16e siècle, fut professeur de mathématiques à Paris, où il publia, en 1592, un *Supplément aux livres d'Apollonius Vossius, de Mathemat.*

ANDERSON (Robert), fabriquait des étoffes de soie à Londres, dans le 17e siècle, et trouvait encore le temps de s'occuper de géométrie. On a de lui deux ouvrages : I. *Propositions stéréométriques, applicables à divers objets, mais spécialement destinées au jaugeage*, 1668, in-8°. II. *Le Jaugeage perfectionné*, 1669, in-8°.

ANDERSON (Jean), médecin anglais, né en 1726, mort en 1796, était membre des sociétés royales de Londres et d'Édimbourg, et professa fort long-temps la philosophie naturelle à l'université de Glascow. Il avait composé plusieurs bons ouvrages sur son art, entre autres *les Institutions de Médecine*, qui eurent cinq éditions de son vivant.

ANDERSON (John), né à Hambourg, en 1674, fut employé en différentes négociations dans plusieurs cours de l'Europe. Il est auteur d'une *Histoire naturelle d'Islande, du Groenland, du détroit de Davis, et d'autres régions septentrionales*, publiée après sa mort, en 1746 et 1754. Il a laissé de plus un *Glossarium Teutonicum et Alemanicum*; des *Observations philologiques et physiques, sur la Bible* (en allemand; et un manuscrit ayant pour titre : *Observationes juris germanici ad ductum Elementorum juris germanici Heinec*[illegible]

ANDERSON (Adam), écrivain écossais, secrétaire de l'amirauté, mort le 10 janvier 1775, publia, en 1764, une *Histoire de la Navigation et du Commerce*, en anglais, Londres, 2 vol. in-fol.,

et en 4 vol. in-4°, en 1801, et réimprimée depuis.

ANDERSON (George), né à Tundern, au commencement du 17e siècle, voyageur non lettré, mais doué d'une mémoire prodigieuse et devenu fort savant : il visita toutes les contrées de l'Orient. Ce voyageur a rédigé lui-même la *relation de son voyage*, et elle fut publiée à Schleswig, par Jean Olerarius, en allemand.

ANDERSON (Jacques), célèbre agronome anglais, né en 1739, à Hermiston, près Édimbourg. La lecture de l'*Essai* de Hume, *sur l'Agriculture*, l'engagea à suivre le cours de Cullen, dont il devint l'élève et l'ami. Il reçut le diplôme de docteur en droit de l'université d'Aberdeen, sans l'avoir demandé. L'Angleterre lui doit l'amélioration des pêches qui se font au nord de l'Écosse. En 1797, il vint s'établir à Londres, et lia un commerce étroit avec les savans de cette ville, et fut reçut membre de l'Académie royale. En 1802, il se retira dans sa solitude, où il ne s'occupa plus que de jardinage. Ses principaux ouvrages sont : I. *Essais sur les plantations*, 1777, in-8°. II. *Essais sur l'Agriculture*, 1775, 3 vol. in-8°, où l'on trouve une méthode de dessécher les terrains marécageux; réimprimés en 1797. III. *Observations sur les moyens d'exciter l'industrie nationale*, Édimbourg, 1777, in-4°. IV. *L'Abeille*, journal hebdomadaire, fondé par Anderson, et dont il était le principal rédacteur, Édimbourg, 1788 et suivans, 18 vol. in-8°. V. *Récréations*, etc., autre journal consacré à l'agriculture et à l'histoire naturelle, 1799 et suiv., 6 vol. in-8°. VI. *Correspondance avec le général Washington*, suivie des *Recherches sur la rareté des grains*. VII. *Encyclopédie britannique*, 1773. Elle contient, entre autres choses, une dissertation sur les vents du sud, appelés *moussons*, et dans laquelle l'auteur prédit, avant le retour du capitaine Cook, le résultat d'une des découvertes de ce navigateur au sud, etc. L'Angleterre se rappellera toujours, avec reconnaissance, les efforts qu'il fit pour diminuer la disette qui l'affligeait en 1783. Cet homme estimable et utile à son pays, mourut au milieu de ses enfans, en février 1804, âgé de soixante-neuf ans.

ANDERSON (George), naquit en 1760, à Weston, dans le comté de Buckingham; ses parens étaient des paysans, et l'élevaient dans leur métier. Mais en labourant la terre, son génie ne s'occupait qu'à vaincre les difficultés que la fortune lui opposait; et, sans nul autre secours que son intelligence et quelques livres, il parvint à une grande connaissance des mathématiques. Ce talent extraordinaire attira l'attention d'un ecclésiastique. Il parvint à placer l'enfant dans une école de grammaire, et l'envoya ensuite au collége d'Oxford, où il prit ses degrés. On le fit entrer dans les ordres; mais n'ayant nulle inclination pour cet état, il se hâta de se rendre à Londres, où il obtint une place de commis à la table des contrôles. Son assiduité au travail ruina son tempérament, et le conduisit au tombeau en 1806. Il publia un livre intitulé : *Arénarius*, ou *Traité sur l'art de mesurer les terres*, traduit du grec d'Archimèdes : et *Vue générale des différens*

changemens qu'ont éprouvés les affaires de la compagnie des Indes orientales depuis la paix de 1784.

ANDERTON (Jacques), Anglais, catholique zélé, et quoique laïque, célèbre controversiste, naquit à Lostock dans le Lancashire; il vivait à la fin du 16ᵉ siècle et au commencement du 17ᵉ, temps où la persécution contre la communion romaine était, en Angleterre, dans toute sa force. Il n'en écrivit pas moins hardiment en faveur du catholicisme. Seulement il prit la précaution de déguiser son nom sous celui de *Jean Breveley*. Sous ce nom supposé, il composa divers ouvrages, dont les principaux sont : I. *Apologie des protestans pour la religion romaine*, 1604, in-4°. Il y invoque le témoignage même des auteurs protestans, en preuve de la vérité de la religion catholique, et rapporte en sa faveur, avec une exactitude scrupuleuse, qu'ils n'ont pu démentir, des passages extrêmement concluans, extraits de leurs écrits. Il n'y a d'ailleurs dans son ouvrage ni déclamation, ni aigreur. Le ton en est poli, et le raisonnement en est fort et précis. Le docteur Morton, chapelain du roi, fut chargé de répondre à l'*Apologie;* il le fit par un ouvrage intitulé : *Appel aux catholiques pour les protestans;* mais où l'on ne trouve ni la même vigueur, ni autant de logique, ni surtout des témoignages d'une autorité aussi respectable. Le livre d'Anderton fut réimprimé en 1608, et traduit en latin par Guillaume Reyner, docteur de Paris, en 1615. II. *Explication de la liturgie de la Messe*, en latin, Cologne, 1620, in-4°. Anderton y traite de l'Eucharistie sous le double rapport de sacrement et de sacrifice, et y établit le dogme de la présence réelle. III. *La Religion de Saint Augustin*, 1620, in-8°. Il y expose la méthode dont se servait ce saint docteur dans les matières de controverse, et les applique au point de difficulté entre les catholiques et les protestans. On ignore l'époque fixe à laquelle mourut ce savant controversiste.

ANDERTON (Laurence), controversiste et prédicateur, était né dans la province de Lancastre. Il embrassa le catholicisme, en entrant dans la société des Jésuites, où il se fit remarquer par ses talens. Il a laissé les ouvrages suivans : *La Progéniture des catholiques et des protestans*, Rouen, 1632, in-4°; *la triple Corde*, 1634, in-4°.

ANDIEN, de Clermont, peintre renommé pour le genre des fleurs, passa quarante ans en Angleterre; il en revint à l'époque de la guerre de 1756, ne voulant pas rester parmi les ennemis de sa patrie. Il est mort très-âgé à Paris, en 1783. En lui a fini l'école du Baptiste.

ANDIER, grav. *V.* Desroches.

ANDINI. *Voyez* Dandini.

ANDJOU, auteur de la préface du *Ferhang Djihânguyry*, et l'un des collaborateurs de ce célèbre dictionnaire persan, l'un des plus beaux monumens littéraires. Cet ouvrage est divisé en vingt-quatre chapitres, conformément au vingt-quatre lettres de l'ancien alphabet persan. Il en existe deux exemplaires à la bibliothèque du Roi. On ne sait rien de positif sur l'époque ni sur le lieu de la mort de ce savant.

ANDLO ou ANDELO (Pierre

d'), natif d'Andlau, petite ville de la Basse-Alsace, florissait vers le milieu du 15e siècle. Après avoir fait ses études à Pavie, il occupa une chaire de droit canon à l'université de Bâle, dont il fut créé vice-chancelier. Il fut ensuite chanoine de Colmar et prévôt de l'abbaye de Lutenbach. On a de lui un ouvrage intéressant *sur la Constitution de l'empire germanique*, publié en 1603 et 1612, in-4°, Strasbourg, par Marquard Freher et Tobie Oelhafen, d'après un seul code manuscrit trouvé dans la bibliothèque palatine de Heidelberg. Il a donné aussi, en langue allemande, une *Chronique commençant par la création du monde, et finissant à l'année* 1400.

ANDOCIDE, orateur athénien, né vers l'an 468 avant l'ère chrétienne, se distingua par son éloquence. Il fut plusieurs fois exilé de sa patrie, et toujours rappelé. Son style était simple, et presque entièrement dénué de figures et d'ornemens. Il nous reste de lui quatre *Discours*, qui furent publiés par Guillaume Canterus, à Bâle, 1566, in-fol. Ils se trouvent aussi dans les *Oratores græci* d'Étienne, 1575, in-fol., et à la suite de l'Antiphon, Hanau, 1619, in-8°. Auger les a traduits en français, en 1783, in-8°. Le plus curieux est celui qu'il prononça contre Alcibiade. *Voy.* Ruhnken. *Hist. Crit. or., græc*, à la tête de son *P. Rhul. Lupus*, pages 47, 57.

ANDOQUE (Pierre), conseiller du roi au présidial de Béziers, dans le 17e siècle, a publié : I. Une *Histoire du Languedoc, avec l'état des provinces voisines*, Béziers, 1648 (et non 1632, comme l'ont dit Lelong et Lenglet du Fresnoy, in-fol. de 618 pages; dans laquelle, dit l'approbation donnée par les magistrats de Béziers : « On trouve beaucoup de choses dignes de louange et de recommandation, et où l'on apprend au long toutes les guerres et autres choses mémorables advenues en cette province, avec les conciles qui y ont été tenus, etc. » Cela n'empêche pas que La Faille, dans ses *Annales de la ville de Toulouse*, ne critique vivement cette histoire, et ne la regarde comme fourmillant de fautes. Il n'existe qu'une seule édition de ce livre, ce qui le rend assez rare. II. *Catalogue des évêques*, Béziers, 1650, in-4°. Ce catalogue va jusqu'en 1650.

ANDRA (Joseph), né à Lyon en 1714, professa la philosophie dans cette ville, et alla ensuite à Toulouse, où il fut professeur d'histoire. Il était grand admirateur de Voltaire et de sa doctrine; c'était dans le livre, *Essais sur l'histoire générale* de cet écrivain, qu'il puisait ses leçons. Il en entreprit même un *abrégé*, pour en faire un livre classique à l'usage de ses élèves. Le premier volume parut en effet en 1770. On craignait alors de corrompre l'éducation en mettant ces sortes d'ouvrages entre les mains de la jeunesse. L'ouvrage fut condamné, et le professeur perdit sa place. Il mourut peu de temps après.

ANDRADA (Antoine d'), jésuite missionnaire portugais, se distingua par un zèle infatigable dans sa mission des Indes et de la Tartarie. En 1624, il pénétra dans le Thibet, qui, depuis la découverte qu'en avait faite au 13e siècle Marc-Paul, était totalement oublié de l'Europe. Sa relation pa-

rut à Lisbonne en 1626. Il y confond le Cathay et la Chine avec le Thibet. Ses erreurs ont depuis été relevées par le voyageur anglais Turner. MM. Parraud et Billecocq ont, en 1796, dans un *Recueil d'un voyage au Thibet*, in-18, donné une nouvelle traduction du voyage d'Andrada, qui déjà avait été traduit en 1628, in-8°. Il mourut du poison le 16 mai 1634.

ANDRADA ([illegible] Payva d'), né en 1528, d[illegible] des plus illustres familles de Portugal, se distingua parmi les théologiens de l'université de Coïmbre. Le roi de Portugal, don Sébastien, l'envoya au concile de Trente, où ce docteur parut avec éclat. Il mourut en 1575. Nous avons de lui *la Défense du concile de Trente*, contre Chemnitz; *Defensio Tridentinæ fidei*, etc., à Lisbonne, 1578, in-4°, qui est rare. L'édition d'Ingolstadt, 1580, in-8°, l'est beaucoup moins. Cet ouvrage est bien écrit, et le 6me livre, qui traite *de la Concupiscence et de la conception immaculée de la Sainte Vierge*, est le plus curieux par la diversité des nombreux sentimens que l'écrivain y rapporte. Il est auteur d'un autre bon *Traité contre le même Chemnitz*, dont l'édition de Venise, 1564, in-4°, est peu commune. Il a pour titre : *Orthodoxæ quæstiones adversùs hæreticos*. On a de lui sept volumes de *Sermons portugais*, qui ne sont bons que pour son pays.

ANDRADA (Hyacinthe Freire d'), abbé de Sainte-Marie des Champs, né à Béja en Portugal, l'an 1597, parut d'abord avec distinction à la cour d'Espagne; mais son attachement pour la Maison de Bragance indisposa le ministère contre lui. Il s'éclipsa et se rendit auprès de Jean IV, jusqu'au temps où il fut proclamé roi de Portugal, en 1640. Ce monarque aurait bien voulu l'employer auprès des princes étrangers; mais le caractère libre et bouffon de Freire, l'empêcha de lui confier un emploi si grave. Il lui offrit pourtant l'évêché de Viseu, qu'il refusa, prévoyant que le pape, qui ne reconnaissait pas d'autre roi de Portugal que celui d'Espagne, ne lui accorderait point ses bulles. « Je ne veux point, dit-il au roi en le remerciant, être évêque comme les comédiens sont rois et empereurs. » Il mourut à Lisbonne en 1657. On a de lui : I. La *Vie de don Juan de Castro*, in-fol., traduite en latin par Rotto, jésuite italien. C'est un des livres les mieux écrits en portugais. II. Des *Poésies portugaises* en petit nombre, mais élégantes.

ANDRADA (François d'), historiographe de Philippe III, roi d'Espagne, écrivit l'*Histoire de Jean III, roi de Portugal*. Cet ouvrage, fait en langue portugaise, fut publié à Lisbonne, en 1533, in-4°, et en 1613, in-fol. Il était frère du théologien. Il eut un fils nommé *Diego*, qui a composé : I. Un poëme en douze chants sur *le Siége de Chaoul*. II. *Examen des antiquités de Portugal*, un vol. in-4°. III. *Casamento perfecto*, ou *le parfait Mariage*, 1630.

ANDRADA (Thomas d'), frère des précédens (Diego et François), nommé dans son ordre, *Thomas de Jésus*, commença la réforme des augustins déchaussés. Le frère Thomas suivit le roi don Sébastien dans sa malheu-

reuse expédition d'Afrique. Les infidèles l'enfermèrent dans une caverne, où il composa, en portugais, *les souffrances de Jésus :* ouvrage plein d'onction, traduit en français, en 2 v. in-12. Sa sœur Yolande d'*Andrada*, comtesse de Lignarès, lui envoya de l'argent pour racheter sa liberté; mais il aima mieux s'occuper, dans les fers, à consoler les chrétiens qui souffraient avec lui. Il mourut l'an 1582, en odeur de sainteté. — Il y a eu plusieurs autres *Andrada*, savoir : Hyacinthe, dont il est question plus haut, neveu du précédent, avait composé une *Histoire de Maragnon*, m. s. s.; Alphonse, né à Tolède en 1590, professeur de théologie, et mort à Madrid en 1672. Il a publié, en espagnol, beaucoup d'ouvrages, entre autres : I. *Itinéraire historique*, Madrid, 1657, 2 vol. in-4°. II. *Méditations pour tous les jours de l'année*, 1661, 4 vol. in-16. III. *Vie des jésuites illustres*, 1666 et 1667, 2 vol. in-fol. IV. Une *Traduction de cinq livres ascétiques*, du cardinal Bellarmin, 1650, in-8°. — Ruy Freyre d'*Andrada*, général, qui a donné une *Relation et une Description d'Ormus et des côtes de Perse et d'Arabie*, publiée avec des commentaires, par Paul Craesbeek, Lisbonne, 1647, in-4°, en langue portugaise. — Fray Franç. de Rades y *Andrada*, qui a donné une *Chronique* des trois ordres de chevalerie de Saint-Jacques de Calatrava et d'Alcantara, Tolède, 1572, in-fol., en espagnol.

ANDRAGATHE, général romain sous l'empereur Maxime, dont il commandait la cavalerie dans les Gaules, en 383. Ce fut lui qui, selon quelques auteurs, alla au-devant du malheureux Gratien et le poignarda. Il fut chargé ensuite, par Maxime, de poursuivre avec sa flotte Valentinien : mais il le chercha en vain. Ce fut à cette époque, qu'ayant appris la défaite et la mort de son maître, il se précipita dans la mer en 388.

ANDRÉ (Saint), apôtre, frère de Saint Pierre, naquit à Bethsaïde. Il suivit d'abord Saint Jean-Baptiste, qu'il quitta ensuite pour s'attacher à J.-C. André lui amena son frère Simon ou Pierre, pêcheur comme lui, à Capharnaüm. Ils se trouvèrent aux noces de Cana, et furent témoins du premier miracle de J.-C. Quelque temps après, le Sauveur les ayant rencontrés qui pêchaient, il leur promit de les faire pêcheurs d'hommes. Lorsque J.-C. nourrit miraculeusement cinq mille personnes, André l'avertit qu'il n'y avait que cinq pains d'orge et deux poissons. Depuis la mort de son maître, on ne sait rien de certain sur ce disciple. On croit qu'il prêcha l'Évangile à Patras en Achaïe, et qu'il y fut martyrisé. On ignore quel fut son supplice. L'opinion commune est qu'il fut crucifié; mais elle n'est pas fondée sur le témoignage des anciens historiens. Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, en instituant l'ordre de *la Toison d'or*, lui donna pour symbole distinctif, la croix de Saint André, faite en forme d'un X. Cependant, les croix de Saint André qu'on voit encore à Saint-Victor de Marseille, ne diffèrent point de celles du Sauveur du monde. Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne et de Brabant, a obtenu d'emporter une partie de cette croix à Bruxelles.

ANDRE (Saint) d'Avelin, né dans le royaume de Naples, en 1521, commença à étudier la jurisprudence; mais ayant été outragé et blessé au visage par un jeune fat, il entra chez les clercs réguliers de Saint-Paul, pour se faire panser; et, touché de leurs soins et de leurs vertus, prit leur habit en 1556. En 1570, il fut envoyé à Milan, où il obtint de Saint Charles Borromée un établissement pour son ordre. Il mourut à Naples, le 10 novembre 1608, à l'âge de 88 ans. Il fut canonisé par le pape Clément XI, le 22 mai 1712. On a recueilli ses *Lettres* en 2 vol. in-4°, imprimés à Naples en 1752. Ses *Œuvres théologiques et morales* forment 5 vol. in-4°, Naples, 1734.

ANDRÉ Ier, roi de Hongrie, disputa le trône à Pierre Ier, dit *l'Allemand*. Après s'être réfugié en Russie, il en fut rappelé par les seigneurs hongrois, et mis sur le trône en 1047. Il avait promis à son peuple de le laisser vivre dans l'idolâtrie, mais il le força à embrasser le christianisme. Il fut à son tour expulsé du trône par son frère Béla, et obligé de se réfugier dans la forêt de Boxon, où il mourut de chagrin et de misère.

ANDRÉ II, couronné en 1205 roi de Hongrie, partit pour la Terre-Sainte en 1217. Il s'y distingua par sa valeur, ce qui lui acquit le surnom de *Hiérosolymitain*. A son retour, il retrouva son royaume dans la confusion. Il convoqua une diète générale, et c'est à cette circonstance que les gentilshommes hongrois doivent la charte des priviléges. On y lit cette clause : « Si moi ou mes successeurs, en quelque temps que ce soit, voulons enfreindre vos priviléges, qu'il vous soit permis, en vertu de cette promesse, à vous et à vos descendans, de vous défendre, sans pouvoir être traités de rebelles. » C'était mettre les armes dans les mains des sujets. André fut heureux dans toutes les guerres qu'il entreprit, ou qu'il soutint. Il mourut l'an 1235. Il est regardé comme un des plus grands rois qui aient gouverné la Hongrie, et comme celui dont le souvenir inspire aux Hongrois le plus de vénération et de reconnaissance.

ANDRÉ III, roi de Hongrie, petit-fils du précédent, était né à Venise, d'Étienne de Hongrie, et fut proclamé et couronné à Bude en 1290. Il eut ensuite pour concurrent au trône, Charles-Martel, fils de Charles II, roi de Naples. Ils moururent la même année 1301. Ce fut le dernier roi de Hongrie, descendant de Saint Étienne.

ANDRÉ DE HONGRIE, fils de Caribert, roi de Hongrie, épousa Jeanne Ire, reine de Naples, sa cousine. André, né avec un naturel grossier, tel que les mœurs et l'éducation hongroise avaient dû le former, ne put jamais se faire aimer de sa femme. Ce prince voulait être maître, et Jeanne prétendait qu'il fût seulement le mari de la reine, sans prendre la qualité de roi, mais bien celle de duc de Calabre. Un frère Robert, franciscain, qui voulait faire tomber toutes les dignités de l'état sur les Hongrois, ne contribua pas peu à entretenir la désunion. Il gouvernait André : Jeanne était conseillée de son côté par la fameuse Catanoise (*voyez* CABANE), la-

vandière, devenue gouvernante des princesses. Cette femme, jalouse du crédit du frère Robert, et connaissant l'aversion de Jeanne pour son époux, prit la résolution de le faire étrangler avec une cruauté d'autant plus grande, que les conjurés étaient persuadés que ce prince, portant une amulette, serait à l'abri de leurs coups. Louis, prince de Tarente, amant de Jeanne, princesse voluptueuse et inconstante (*voyez* JEANNE Ire), d'autres princes du sang, les partisans de la reine, et, selon quelques-uns, la reine elle-même, eurent part à ce meurtre, exécuté en 1345. André n'avait encore que dix-neuf ans.

ANDRÉ, juif de Cyrène, surnommé *Lucuas*, par Eusèbe, et *l'homme des lumières*, par Abul-Farage, et prétendu messie, qui se donna pour libérateur des Juifs du temps de Trajan. Il ranima leur enthousiasme, qui paraissait assoupi, si l'on en croit Dion-Cassius. Il leur persuada qu'ils seraient agréables au Seigneur, et qu'ils rentreraient enfin victorieux dans Jérusalem, s'ils exterminaient tous les infidèles dans les lieux où ils avaient des synagogues. Les Juifs, séduits par sa promesse, massacrèrent, dit-on, plus de deux cent vingt mille personnes dans la Cyrénaïque et dans l'île de Chypre : Dion et Eusèbe disent que, non contens de les tuer, ils mangeaient leur chair, se faisaient une ceinture de leurs intestins, et se frottaient le visage de leur sang, les écorchaient vifs, les sciaient dans toute la longueur du corps, et les exposaient aux bêtes féroces. Martius Turbo vint enfin à bout de soumettre ces fanatiques.

ANDRÉ, dit *de Crète*, parce qu'il était évêque d'Aléria en cette île; ou le *Hyérosolymitain*, parce qu'il s'était retiré dans un monastère de Jérusalem, était de Damas, et mourut en 720. Il a laissé des *Commentaires sur quelques livres de l'Écriture*; un *Commentaire sur l'Apocalypse* (mis en latin par Peltan, Ingolstald, 1754); un *Poème* en vers iambes, et des *Sermons*. Le P. Combefis en a donné une édition ornée d'une traduction en latin, de notes, et accompagnée des Œuvres de Saint Amphiloque et de Méthodius : le tout imprimé à Paris, en 1644, in-fol.

ANDRÉ (JEAN), célèbre canoniste, né à Mugello, près de Florence, ou, selon d'autres, à Bologne, professeur de droit en cette dernière ville, mourut de la peste le 7 juillet 1348. On a de Jean André des *Commentaires sur les Clémentines*, Strasbourg, 1471, in-fol., à Mayence, à Rome et à Bâle, 1476; Lyon, 1552, in-fol.; *sur les six livres des Décrétales*, Rome, 1476; Pavie, 1484; Bâle, 1486; Venise, 1489-1490 et 1581. Il a laissé aussi des additions au *Speculum Juris* de Durand, prises mot à mot du *Concilia* d'Oldrade, Paris, 1522; Bâle, 1574. Il professa, pendant quarante-cinq ans, le droit canon à Pise, à Padoue, et surtout à Bologne. Il eut de son mariage deux filles. L'aînée, appelée *Novella*, et mariée à Jean Calderin, était si bien instruite dans le droit, que lorsque son père était occupé, elle donnait les leçons à sa place ; mais elle avait, dit-on, la précaution de tirer un rideau devant elle, de peur que sa beauté ne donnât des distractions aux écoliers. C'est en son honneur

que J. André intitula son *Commentaire sur les Décrétales*, Novellæ.

ANDRÉ (Valère), surnommé *Dessetius*, du bourg de Desschell, dans le Brabant, où il naquit en 1588. Il professa le droit à Louvain, et eut la direction de la bibliothèque de l'université. Sa *Bibliotheca Belgica, seu de Belgis vitâ scriptisque claris*, passe avec raison, pour un des meilleurs ouvrages qu'on ait donnés en ce genre ; 1623, in-8°; en 1643, in-4°; il aurait pu néanmoins retrancher quelques minuties et corriger quelques inexactitudes. Il la publia en 1623. On l'a depuis réimprimée en 1739, 2 vol. in-4° avec des additions. Il mourut à Louvain en 1656.

ANDRÉ (Jacques), proprement ANDREÆ, dit *Schmidlin*, c'est-à-dire, petit maréchal, parce que son père l'était, chancelier et recteur de l'université de Tubingen, naquit dans le duché de Wittemberg en 1528. Il apprit d'abord le métier de charpentier ; mais on le tira bientôt de son atelier pour lui faire étudier la philosophie, la théologie et les langues. Il s'illustra dans le parti luthérien, unit les princes de la confession d'Augsbourg, et fut employé par plusieurs d'entre eux. Son esprit était inquiet et turbulent. Il changeait souvent d'opinion, et soutenait ces changemens par des injures à ses adversaires; il fut un des plus ardens défenseurs de la doctrine de l'ubiquité, ou de la présence du corps de J.-C. en tous lieux. Il mourut à soixante-deux ans, en 1590, à Tubingen. Son ouvrage le plus connu est intitulé : *De la Concorde*, 1582, in-4°. On lui donna plus justement le titre de *Concordia discors;* car ce fut celui de tous ses écrits qui produisit le plus de troubles et de disputes. André a publié près de cent cinquante *Opuscules latins sur des matières de théologie et de controverse*. On dit que sur la fin de ses jours, il embrassa la religion romaine; mais les protestans nient le fait.

ANDRÉ (Jean-Valentin), né à Herrenberg, en 1546, fils de Jean André, abbé de Konigsbrunn, fameux théologien du pays de Wittemberg, également connu comme poète et comme auteur satirique. On lui attribue trois écrits sur l'*Ordre des Rose-Croix*. Il fut d'abord diacre de Vaghingen, ensuite surintendant de Calwe. Ébérard III, duc de Wurtemberg, le nomma son chapelain, et abbé de Bébenhausen et d'Adelberg. Ce prince exigea que toutes les églises de son duché se conformassent au plan que cet abbé avait donné dans son *Idea disciplinæ christianæ*. On a de lui : I. *De Christiani Cosmoxeni genitura Judicium*, Montbéliard, 1616, in-12. II. *Collectaneorum Mathematicorum*. Décades XI, Tubingen, 1664, in-4°. III. *Invitatio ad fraternitatem Christi*, Strasbourg, 1616 et 1617, in-12. IV. *Rosa florescens contra Menapii calumnias*, 1617, in-8°. V. *Menippus s. Dialogorum satyricorum centuria inanitum nostratium speculum. Heliconejuxta Parnassum*, 1617, in-12. VI. *Civis Christianus*, Strasbourg, 1619, in-8°; et Genève, 1622, in-8°. VII. *Mythologiæ Christianæ, libri* 3, Strasbourg, 1619, in-12. Il mourut le 27 juin 1654.

ANDRÉ (Yves-Marie), né en 1675, à Châteaulin, entra chez les jésuites, et fut professeur royal de mathématiques à Caen, depuis 1726 jusqu'en 1759. Il avait alors quatre-vingt-quatre ans. Sa vie laborieuse se termina le 25 février 1764. Aucun genre de littérature ne lui était étranger; il avait réussi dans la chaire; il avait fait des vers pleins de graces; mais il est principalement connu par son *Essai sur le beau*, qui parut en 1741, réimprimé en 1763. Formey en avait donné une édition augmentée en 1759. Ce livre, plein d'ordre et de goût, offre de la nouveauté dans le sujet, de la noblesse dans la diction, et assez de force dans le raisonnement. On estime aussi le *Traité sur l'homme*, où il parle, en philosophe judicieux, de l'union de l'ame et du corps. Ce traité se trouve dans le recueil des œuvres d'André, publié à Paris par M. l'abbé Guyot, en 1766, 5 vol. in-12. Le P. André a laissé plusieurs manuscrits, dont la notice est à la fin de l'éloge placé en tête de l'édition précitée.

ANDRÉ (le petit père). *Voyez* Boullanger.

ANDRÉ (Jean), peintre, né à Paris en 1662, prit l'habit de dominicain dès l'âge de dix-sept ans. Ses supérieurs, voyant les talens qu'il avait pour la peinture, l'envoyèrent étudier à Rome, où il passa plusieurs années à dessiner, d'après Raphaël et Michel-Ange, au Vatican. Il fit connaissance, dans cette ville des arts, avec Carle Maratte et les meilleurs artistes, dont il reçut d'utiles leçons. De retour à Paris, il fut occupé à faire les peintures de différentes églises de Paris, représentant des sujets de dévotion, ainsi que presque tous les tableaux qui étaient alors dans la nef et dans les chapelles des jacobins de la rue Saint-Honoré, dans lesquels il a représenté *des sujets de la Passion de Jésus-Christ, et les miracles des Saints de son ordre.* Il était souvent visité par La Fosse et le fameux Jouvenet. Il avait tellement pris la manière de ce dernier, qu'il fut quelquefois soupçonné d'avoir été retouché par ce célèbre artiste. Les autres maisons religieuses de son ordre se sont encore enrichies de ses productions. Chez les dominicains de Lyon, il a représenté, sur un grand tableau qui occupait tout le fond de leur réfectoire, *Jésus-Christ chez le Pharisien*, et dans celui de Bordeaux, *les Noces de Cana et le Miracle des cinq pains.* Il a peint, à Saint-Lazare de Paris, deux des tableaux représentant *la Vie de Saint Vincent de Paul*, que l'on voyait dans la nef de cette église. Ceux du frère André représentaient, l'un, *Saint Vincent prêchant aux pauvres de l'hôpital du Nom-de-Jésus*, qu'il avait institué; l'autre, l'*Apothéose de ce Saint* si vénérable par son humanité. Ils ont été gravés, ainsi que tous les tableaux de cette suite, par Hérisset, à l'eau-forte, et terminés au burin par F. Carle et Dupin. Tous ces différens ouvrages prouvent la fécondité du génie de frère André, ainsi que la facilité de son exécution. Ses compositions sont nobles et sagement ordonnées; son dessin, sans être d'un grand caractère, est correct, mais il est maniéré dans le goût de Carle Maratte et des artistes du temps;

ses draperies, assez bien disposées, sont peu conformes à la nature dans leurs plis; mais son coloris, brillant et vigoureux, tient beaucoup de celui de Jouvenet. Parmi les plus belles productions du frère André, on comptait une *Adoration des rois*, aux Théatins de Paris; une *Nativité de Jésus-Christ*, et une *Sainte Famille* pour l'église du bon Pasteur; une *Descente de Croix*, que l'on voit encore dans l'église paroisslale d'Épinay : enfin, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, il peignit une *Sainte Geneviève*, pour décorer la dernière chapelle de son couvent. Le frère André a souvent peint des portraits auxquels il donnait beaucoup de force et de ressemblance. Il eût pu mériter d'être admis à l'Académie; mais sa modestie lui fit croire que cette dignité ne pouvait s'accorder avec son état. Il mourut à Paris en 1753, âgé de quatre-vingt-onze ans. Il a eu pour élève Taraval, mort premier peintre du roi de Suède. Il donna les premières leçons de son art à Dumont, surnommé *le Romain*, en son temps recteur de l'Académie de peinture, et à Chaslé, peintre savant dans la perspective, et qui mérita le cordon noir.

ANDRÉ (Jean), compositeur de musique, né en 1741 à Offenbach sur le Rhin. Il existe de lui une vingtaine d'opéra, tels que *Laura Rosetti, les Alchimistes, Elmire, le Barbier de Bagdad*; ses compositions se distinguent par une mélodie facile, par l'expression, et par un tour original et piquant. Il avait appris seul l'art de composer de la musique. Il est l'inventeur d'un *Grapho-mécanique*. De son imprimerie de musique, établie à Offenbach, sont sorties beaucoup de compositions estimées. En se livrant à un travail trop assidu, il a hâté sa mort, arrivée le 18 juin 1799.

ANDRÉ (Maitre Charles), né à Langres en 1721. Ce successeur de Pradon, qui n'a comme lui, acquis dans le monde littéraire qu'une célébrité ridicule, exerçait à Paris la profession de perruquier, lorsqu'il lui vint un beau jour la folle prétention de se croire né pour chausser le cothurne. Il composa en conséquence une tragédie intitulée *le Tremblement de terre de Lisbonne*, qui parut imprimée à Paris en 1756. L'auteur en fit hommage à Voltaire, qu'il appela monsieur et cher confrère, qui lui répondit, dit-on, en parodiant le proverbe connu : *Ne sutor ultra crepidam*, Faites des perruques.

ANDRÉ-BARDON. *V.* Dandré.

ANDRÉ DE SAINT-NICOLAS, religieux carme, très-versé dans l'histoire et dans les antiquités. Il naquit à Remiremont en Lorraine, vers le milieu du 17e siècle, et est mort à Besançon en 1713. Il eut part à la composition de *l'Histoire de l'Église abbatiale et collégiale de Saint-Étienne de Dijon*, par l'abbé Fyot, Dijon, 1696, in-fol. Il fut nommé pour écrire *l'Histoire de la congrégation de Cluni*, à laquelle il avait beaucoup travaillé lorsque la mort le surprit. Ses ouvrages imprimés sont : I. *Lettre en forme de dissertation sur la prétendue découverte de la ville d'Antre en Franche-Comté*, Dijon, 1698, in-16 de 190 pag. Le P. Dunod, jésuite, oncle du savant professeur, croyait avoir découvert dans le lac d'Antre l'ancienne ville d'Avenches (*Aventicum*), et appuyait son opinion

sur des preuves peu fondées. Le P. André le réfuta facilement, mais ne le convertit pas. II. *De Sepulchrali lapide antiquis Burgundo-Sequanorum comitibus, Vesuntione, in Sancti Joannis basilicâ recens posito, diatriba analytica, eodem auctore*, Vesuntio, 1693, in-8°. Le P. André a laissé plusieurs ouvrages manuscrits qui sont jugés si utiles, que plusieurs jurisconsultes en ont fait transcrire des copies pour enrichir leurs bibliothèques.

ANDRÉ (Jean), adjudant-général dans l'armée anglaise, servait pendant la guerre d'Amérique, sous les ordres du général en chef Clinton, qui mettait en lui toute sa confiance. La perfidie du général Arnold causa la perte de ce malheureux jeune homme qui donnait les plus belles espérances. Arnold, feignant de tromper les Américains, avait demandé à ouvrir une correspondance secrète avec les Anglais; André fut chargé de cette correspondance, et vint trouver Arnold, à Weest-Point, comme on en était convenu pour prendre le dernier arrangement. Mais, comme il revenait à l'armée anglaise, trois soldats de milice se saisirent de lui. On trouva sur lui un plan du fort de Weest-Point, avec des notes de la main d'Arnold. Il fut condamné à mort, comme espion, et exécuté le 2 octobre 1780. Il périt regretté de tous ceux qui le connaissaient, amis ou ennemis, Anglais ou Américains.

ANDRÉ (Jean), né à Xativa dans le royaume de Valence, était fils d'un alfaqui, et alfaqui lui-même. Il quitta la secte de Mahomet pour la religion catholique en 1487, et reçut l'ordre de prêtrise. Après sa conversion, il publia la *Confusion de la secte de Mahomet*, Séville, 1537, in-8°, traduit de l'espagnol en diverses langues. Nous en avons une version française sur l'italien, par Gui Lefèvre de La Boderie, en 1574. Ceux qui écrivent contre le mahométisme peuvent y puiser des choses utiles.

ANDRÉ (François d'), grand jurisconsulte de Naples, y fit connaître pour la première fois les écrits de Cujas et de Duaren, la philosophie de Descartes, et les nouvelles découvertes faites en médecine.

ANDRÉ (N.), né à Dijon le 15 octobre 1704, s'appliqua de bonne heure à la chirurgie, et suivit les meilleurs maîtres de Montpellier et de quelques autres villes de France. Au mois d'août 1729, il fut reçu chirurgien à Versailles, et obtint ensuite la place de chirurgien de la maison royale de Saint-Cyr, qu'il occupa près de 10 ans, et après l'avoir quittée, il passa à celle de chirurgien de la charité de la paroisse de Saint-Louis de Versailles. On a de lui: I. *Dissertations sur les maladies de l'urètre qui ont besoin de bougies*, Paris, 1751, in-12; il cherche à s'appuyer de ces observations pour faire valoir ses bougies, et prouver que, sans leur usage, les remèdes usités pour ces maladies sont insuffisans. II. *Observations pratiques sur les maladies de l'urètre, et sur plusieurs faits convulsifs*, Paris, 1756, in-12. III. *Des maladies antivénériennes*, Paris, 1758, in-8°. IV. *Nouvelles observations sur les maladies de l'urètre et de la vessie*, Paris (Amsterdam), 1766, in-8°.

ANDRÉ, de Ratisbonne, était

chanoine régulier de Saint-Magne à Ratisbonne. M. Œfels, a donné dans les *Rerum boicarum scriptores*, Augsbourg, 1763, in-fol. la notice de ses ouvrages qui peuvent servir à l'histoire de son temps. M. Œfels a aussi publié également deux de ces ouvrages : l'un est un *Journal historique des événemens depuis 1222 jusqu'en 1427* ; l'autre est un *Catalogue des évêques de Ratisbonne.* Il y a à la bibliothèque du Roi, une copie authentique d'un ouvrage de cet auteur, intitulé : *Dialogus de hæresi Bohemicâ*, achevé en 1430.

ANDRÉ DEL CASTAGNO. *V.* CASTAGNO.

ANDRÉ VANNUCCHI dit ANDRÉ DEL SARTO. *Voyez* VANNUCCHI.

ANDRÉ (Le P. CHRYSOLOGUE). *Voyez* CHRYSOLOGUE.

ANDRÉ (Le maréchal SAINT-ANDRÉ). *Voyez* SAINT-ANDRÉ.

ANDREA, prêtre de Bergame, vécut dans le 9e siècle. Il est auteur d'une *Chronique*, qui commence à l'arrivée des Lombards en Italie, et finit à la mort de l'empereur Louis II, c'est-à-dire à l'an 874. Muratori l'a insérée dans le premier volume de ses *Antiquités d'Italie.*

ANDREA (ALEXANDRE D'), Napolitain, mais originaire de Barletta, publia une *Traduction* de l'ouvrage de l'empereur Léon sur l'art de la guerre, avec trois *Discours sur la guerre faite dans la Campagne de Rome et le royaume de Naples sous le pape Paul IV*, en 1556-1557.

ANDREA (JEAN), évêque d'Aleria en Corse, fut secrétaire de la bibliothèque du Vatican sous Paul II et Sixte IV. Le premier le chargea de veiller aux éditions qui se feraient sous Conrard Swegnheym et Arnould Pannartz, qui venaient d'apporter à Rome la nouvelle invention de l'imprimerie. Il revoyait les manuscrits, composait les *Épîtres dédicatoires* et les *Préfaces*, et corrigeait même les épreuves. Le cardinal de Cusa, son ancien condisciple, lui fit donner l'évêché d'Accia dans l'île de Corse : et le pape Paul II le nomma ensuite à celui d'Aleria dans la même île, où il mourut en 1493. On a de lui plusieurs éditions de livres anciens, de Tite-Live, d'Aulu-Gelle, 1469, Rome, in-fol., des Épîtres de Saint Cyprien ; des *Herodoti Historiæ*, 1475 ; des Œuvres de Saint Léon, de Strabon ; Venise, 1472, in-fol. Il a fait aussi quelques ouvrages de jurisprudence.

ANDREA (ONUPHRE D'), poète napolitain, florissait en 1630, et mourut en 1647. On a de lui deux poèmes, l'un fabuleux, intitulé : *Aci, in ottava rima*, Naples, 1628, in-12 ; l'autre intitulé : *Italia liberata, poema eroico*, XX canti, Naples, 1646, in-12. Il composa aussi des pièces de théâtre, des poésies lyriques, publiées à Naples, 1631 et 1635, in-12, et des discours sur différens sujets de morale et de philosophie, Naples, 1636, in-4°.

ANDREA DE NERCIAT. *V.* NERCIAT.

ANDREA-SQUAZELLA, peintre italien, né au commencement du 16e siècle, fut élève d'André del Sarto, et vint avec lui en France. La difficulté d'obtenir des tableaux de maître le fit souvent employer par l'infortuné Jacques de Beaune Semblançay surintendant des finances sous François Ier. Squazella mourut en France. Il existe au Musée royal, sous le n° 780, un ta-

bleau de ce peintre : c'est *Jésus déposé de la Croix*. Cette composition a été gravée par Æn. Ricus avec quelques changemens et est attribuée à Raphaël.

ANDREA (PISANO), sculpteur et architecte, né à Pise en 1270. Il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à supprimer le style gothique qui jusqu'alors régnait dans la construction et l'ornement des édifices, et qui ramenèrent la peinture, la sculpture et l'architecture aux principes du bon goût et de la nature. Les restes précieux de l'antiquité que ses compatriotes rapportaient de la Grèce lui firent apercevoir, plus encore que le sentiment du beau, combien ces beaux ouvrages l'emportaient sur ceux de son siècle. Les statues et sculptures dont il fut chargé à Florence et à Venise, attestent son goût et son génie. Il coula et travailla le bronze. Ses compositions sont naturelles et bien entendues ; mais on y trouve de la roideur. Il fut nommé citoyen de Florence, où il mourut en 1345 comblé de biens et de distinctions.

ANDRÉADE (FERDINAND D'), amiral portugais, qui avait ouvert le premier des relations commerciales entre l'Europe et la Chine, commandait en 1518 la flotte de sa nation dans ces mers. Sa justice, sa bonne foi et sa modération allaient lui faire ouvrir tous les ports que la politique soupçonneuse de cet empire interdit si soigneusement aux Européens, lorsque l'arrivée de Simon d'Andréade son frère vint détruire son ouvrage. La violence et le brigandage auxquels il se livra, les fermèrent pour jamais.

ANDREÆ (JEAN), archiviste du comté de Nassau, au 17e siècle, a écrit l'histoire de cette maison. Comme il a puisé aux sources, son histoire a le mérite de l'exactitude, surtout pour les détails de la guerre de trente ans.

ANDREÆ (JEAN-GÉRARD-REINHARD), pharmacien, dont le savoir et les vertus furent très-recommandables. Il naquit à Hanovre en 1724, étudia à Berlin, et entretint des relations d'amitié avec les plus fameux chimistes de son temps. En 1765, il fut chargé par le roi d'Angleterre de déterminer les différentes espèces de terre de son électorat de Hanovre, et quatre ans après il publia une *Dissertation sur un grand nombre de terres qui forment le sol des possessions allemandes de S. M. Britannique*. Il mourut en 1793, fort regretté des personnes qu'il soignait gratuitement.

ANDREÆ (JEAN), théologien de la confession d'Augsbourg, s'acquit une si grande réputation par son savoir en théologie qu'il professait à l'université de Tubingen, qu'il fut chargé, en 1566, par les ordres des ducs de Wittemberg et de Brunswick, de rédiger un formulaire de doctrine, propre à terminer toutes les controverses qui déchiraient le luthéranisme naissant, et qu'on pût joindre aux livres symboliques de cette communion. Andreæ proposa son ouvrage aux théologiens savans, assemblés à Torgaw en 1576. On nomma une commission, qui se réunit à Berg, couvent des bénédictins, près de Magdebourg, et dont le travail donna naissance au *Formulaire d'Union* qui a fait tant de bruit à cette époque.

ANDRÉÆ (TOBIE), professeur d'histoire et de langue grecque à Groningue, naquit à Braunfels, dans le comté de Solms, en 1604. Il cultiva la philosophie avec suc-

cès, et se fit connaître comme zélé partisan de celle de Descartes. En 1653, il écrivit contre Jacques Révius, *Assertio Methodi Cartesianæ*. Il est encore auteur de *Brevis Explicatio, brevi explicationi mentis humanæ Henr. Regii reposita*.

ANDREANI (André), ou MANTOVANO, célèbre graveur en bois, naquit à Mantoue en 1500. Il s'attacha principalement à multiplier, par le burin, les compositions de Raphaël et du Titien. C'est lui qui a gravé en camaïeu, d'après Manteigne, le *Triomphe de Jules César*, qui est un chef-d'œuvre de l'art. (Cette belle gravure est très-rare.) Andreani passe pour avoir souvent mis son nom à différentes planches d'autres graveurs, dont il avait effacé les signatures. Il mourut en 1623.

ANDRÉAS (Corneille), natif de Stavoren en Frise, est auteur d'une *Chronique de cette province*, faisant suite à celles d'Occo et de Vlieterp, et imprimée pour la première fois avec elles, en 1597, in-fol. Il mourut organiste à Harlingue, en 1598.

ANDRÉAS ou ANDRON, médecin grec, vivait deux siècles avant J.-C. Dioscoride, Celse et Galien en parlent diversement. Aucun de ses ouvrages n'est parvenu jusqu'à nous. Manget lui en attribue plusieurs dont il donne les noms.

ANDRÉHAN (Arnoul sire d'), maréchal de France, sous les règnes de Jean et de Charles V. Il se distingua dans toutes les campagnes contre les Anglais. Deux fois il fut fait prisonnier, la seconde à la bataille de Poitiers, où il commença l'attaque avec 300 hommes d'armes. Il mourut de maladie en Espagne, où il avait suivi Duguesclin, en 1370.

ANDREI (Antoine-François), né en Corse, était encore fort jeune lorsqu'il vint à Paris, où il s'essaya dans la littérature légère. Ayant fait représenter sans succès, au théâtre Buffa de Monsieur, des traductions de quelques pièces italiennes, il se lança dans la carrière politique. Député de la Corse à la Convention nationale, en 1792, Andrei se fit peu remarquer. Dans le procès du Roi, il vota l'appel au peuple, la détention jusqu'à la paix et le sursis. Après le 31 mai 1793, il partagea la détention des députés Girondins, pour lesquels il s'était déclaré. La chute de Robespierre ayant rompu ses fers, il entra au conseil des Cinq-Cents, et y resta jusqu'au 20 mai 1797. Il mourut peu après dans un état voisin de l'indigence.

ANDREINI (Isabelle), la plus célèbre comédienne de son temps, née à Padoue en 1562, de l'académie des *Intenti* de cette ville, où elle prit le surnom d'*Accesa*. Après avoir brillé quelques années sur les théâtres d'Italie, elle vint en France, où elle ne se fit pas moins remarquer par la sagesse de sa conduite, qu'admirer par ses talens, qui ne se bornaient pas à ceux du théâtre. Elle était en même temps auteur, et s'exerça avec succès en différens genres d'ouvrages. Elle joignait à son talent pour le théâtre, une belle voix, l'art du chant, celui de jouer de plusieurs instrumens, et de parler avec facilité l'espagnol et le français. On a d'elle des *Sonnets*, des *Madrigaux*, des *Chansons*, la *Pastorale de Myrtile*, imprimée à Véronne, 1588. *Rime*, Milan, 1601, in-4°. Elle mourut d'une fausse couche à Lyon, le 9 juin 1604, à 42 ans. Le corps muni-

cipal de cette ville honora sa sépulture par des marques de distinction; et son mari (Pierre-François Andreini) lui fit une épitaphe, où il célébra ses talens et ses vertus. On a de lui *le Bravure del Capitan Spavento*, Venise, 1609 et 1624, in-4°, traduit en français, Paris, in-12. Il vivait encore en 1616.—Il ne faut pas le confondre avec Jean-Baptiste Andreini, leur fils, Florentin, auteur d'un grand nombre de pièces de théâtre fort médiocres. On recherche cependant son *Adamo*, Milan, 1613, in-4°, parce qu'on prétend que Milton a pris l'idée de son Paradis perdu dans cette tragédie, et le poème de *l'Olivastro*, Bologne, 1642, in-4°. On a encore d'Andreini trois *Traités en faveur de la comédie et des comédiens*, publiés à Paris en 1625 : ils sont fort rares.

ANDRELINI (Publio Fausto), poète latin moderne, naquit à Forli, ville d'Italie, vers le milieu du 15ᵉ siècle. Il fut honoré, à 22 ans, de la couronne de laurier, que l'Académie de Rome donnait à ceux qui avaient remporté le prix. Ce poète latin vint à Paris sous le règne de Charles VIII, et fut professeur de belles-lettres et de poétique, dans le collége de l'université. Il se donnait le titre de poète sous Charles VIII, Louis XII et François Iᵉʳ. On a de lui plusieurs ouvrages de poésie, remplis de mots plus que de choses, comme sont la plupart des vers de collége. Un assez grand nombre de ses pièces de circonstance ont été imprimées in-4° et in-8°, séparément, depuis 1490 jusqu'en 1519. On a encore de lui, *trois livres d'Élégies*, Paris, 1492, in-4°, *quatre livres de Poésies érotiques*, sous le titre de *Livia*, Paris, 1492, et Venise, 1501, in-4°, où l'on trouve souvent plus de licence que de délicatesse ; un *Recueil de Bucoliques, composé de dix Églogues*. Les *Bucoliques* ont été réimprimées avec un *Commentaire*, à Lyon, en 1550, in-8°. Son *Hécatodistichon*, ou *Recueil de cent Distiques moraux*, Paris, 1519, in-4°, a eu pendant long-temps une assez grande vogue, et il en existe trois traductions françaises en vers. De toutes les poésies latines d'Andrelini, Gruter n'a imprimé dans ses *Deliciæ poet. Ital.*, qu'une cinquantaine de ses *Distiques*. Andrelini est auteur de plusieurs autres opuscules en vers latins, imprimés tant à la fin du 15ᵉ siècle qu'au commencement du suivant, mais, comme ils ont fort peu de mérite et qu'on ne les recherche plus, il devient inutile de les citer ici. Il mourut en 1518. Ses mœurs n'étaient pas pures, si l'on en croit Érasme, que son caractère, porté à la gaîté et à la plaisanterie, avait cependant lié avec lui. Les déclamations auxquelles il s'abandonna contre les théologiens catholiques prouvent aussi que ce rhéteur était doué d'une foi, ou du moins d'une orthodoxie peu sûre.

ANDRÉOSSI (François), né à Paris en 1633, mort à Castelnaudary en 1688. On lui attribue l'idée et le plan du canal du Languedoc, aujourd'hui le canal du Midi, le plus bel ouvrage de ce genre qu'aient construit les modernes. « Par son moyen, dit M. Boucher, les barques marchandes, dans l'espace de onze jours, arrivent, sans danger de l'Océan à la Méditerranée, c'est-à-dire, qu'elles font 164 lieues de chemin. Tout est merveilleux dans cet ouvrage ; mais ce qu'on ne peut voir surtout

sans étonnement, ce sont, 1° huit écluses, près de Béziers, qui, en élevant les eaux sur une montagne, y portent les barques et les en font descendre; 2° un pont, bâti de pierres de taille, et long de 70 toises, où les barques naviguent sur sept pieds d'eau, tandis que, sous le pont, coule le torrent de Bapduze; 3° la voûte construite dans la montagne de Malpas, qu'on a percée dans la largeur de 80 toises, en sorte qu'on croit voguer sous la terre. » Une excellente *Histoire du Canal du Languedoc*, publiée par le général Andréossi, arrière-petit-fils de François Andréossi, en (l'an 8) 1800, semble prouver jusqu'à l'évidence que la gloire de la création du canal, enlevée à son parent par le chevalier de Clerville, commissaire général des fortifications, en grand crédit auprès de Colbert, n'appartient pas davantage à Riquet, qui ne fut, dit-il, que l'entrepreneur. (*Voy.* Riquet.) L'astronome Lalande fit insérer dans le *Publiciste* (du 26 brumaire an 13) la lettre suivante. « En rendant compte de l'Histoire du Canal du Midi, les journalistes supposent que le général Andréossi est le seul qui, jusqu'à présent, ait décrit exactement ce fameux canal. Vous avez pu le penser puisque l'auteur ne fait pas mention de la description que j'ai donnée en un volume in-fol. en 1778. C'est annoncer un bien grand mépris pour un si grand et si important ouvrage; mais j'en ai trouvé la raison à la page 358; c'est que je n'ai pas parlé de François Andréossi, qui se trouve aujourd'hui le seul auteur du canal. Riquet n'est plus qu'un entrepreneur; le chevalier de Clerville, un ignorant et un fripon; le grand Colbert, un ministre prévenu et mal instruit. Mais mon excuse est fort naturelle; j'ai eu entre les mains tous les mémoires originaux, de la bibliothèque de MM. de Caraman et de la bibliothèque nationale. Je n'ai trouvé nulle part le nom de François Andréossi. On cite ses Mémoires manuscrits, dont je ne pouvais avoir connaissance, et des auteurs qui n'ont parlé que par ouï-dire: je n'ai jamais ouï parler d'Andréossi aux ingénieurs du canal, ni aux savans du Languedoc; et M. de Caraman a cité, dans le Journal de Paris, du 17 brumaire, une carte de 1669, qui prouve qu'Andréossi n'avait aucune prétention, du moins pendant la vie de Riquet. Au reste, l'idée du canal était ancienne; elle a été saisie par un homme de génie, dont l'activité, le crédit, la fortune, le courage, ont surmonté tous les obstacles. Sans doute, il fallait à Riquet quelqu'un pour faire ses nivellemens et conduire ses ouvriers; mais on ne croira jamais sans preuves, sur la parole de son arrière-petit-fils, que François Andréossi soit le créateur du canal. » Sans vouloir préjuger une question sur laquelle il n'appartient qu'au public de prononcer, nous nous contenterons, après l'exposé ci-dessus, d'indiquer ici les pièces qui peuvent servir à l'éclairer. Ce sont: 1° *l'Histoire du Canal du Midi*, dont nous avons parlé plus haut; 2° La Réponse de M. de Caraman, intitulée: *Histoire du Canal du Languedoc*, avec cette épigraphe: *cuique suum;* 3° *l'Histoire du Corps royal du Génie*, par M. Allent, lieutenant-colonel de cette arme. On pourra encore puiser des renseignemens dans les deux ouvrages suivans, qui sont de Fran-

çois Andréossi. I. *Extrait des Mémoires concernant la construction du canal royal de communication des deux mers*, 1675, et imprimé pour la première fois en l'an 8. II. *Une Carte du Canal du Languedoc*, 3 vol. in-fol., 1669. Il semble résulter de l'examen de leur ensemble l'opinion que quoique François Andréossi ait donné des plans et fourni des Mémoires pour la construction de cet immortel ouvrage, ce fut Riquet qui en eut la direction et qui le conduisit à sa perfection. Andréossi ne réclama pas de son vivant contre les droits que Riquet avait acquis à la reconnaissance de ses contemporains et de la postérité. La prescription n'est-elle pas acquise après une possession plus que centenaire ?

ANDRÈS (l'abbé Don Juan), jésuite, né à Valence en Espagne, s'est fait, par sa vaste érudition, un nom en Italie, où il voyagea. Il fit paraître d'abord: *Il Saggio della filosofia del Galileo*. Il publia, à Parme, en 1782, un ouvrage qui a exigé d'immenses recherches, intitulé : *Dell' origine, progresso e stato d'ogni litteratura*, Parme, 1782; *ibid.* 1793-1797, 7 vol. gr. in-4°. Le premier vol. a été traduit par J. E. Ortolani, Paris, 1805, in-8°. Ce jeune Sicilien étant mort en 1808, la traduction n'a pas été continuée. Le père Andrès est mort en décembre 1803.

ANDREWS (Lancelot), théologien anglais, évêque de Winchester, né à Londres en 1565. Il fut chapelain de la reine Élisabeth, et en faveur auprès de Jacques Ier. Ses ouvrages sont peu lus aujourd'hui. Voici ceux qui restent de lui : I. *Tortura Torti*, 1609, in-4°. Réfutation d'un ouvrage de Matthieu *Tortas*, nom supposé de Bellarmin. II. *Manuel de dévotion privée*. III. *Manuel de directions pour la visitation des malades*. IV. *Un Recueil posthume de sermons*, un vol. in-fol. *La loi morale expliquée*, in-fol., 1642, et un *Recueil d'œuvres posthumes*, un vol. in-fol., 1657. Andrews mourut en 1626.

ANDRIESSENS (Henri), surnommé *Manken Heyn*, peintre, naquit à Anvers : on ne sait pourquoi on lui donna le surnom de Manken Heyn, qu'il a quelquefois lui-même écrit sur ses tableaux, dont les sujets sont pour la plupart inanimés. Ils sont composés avec jugement et d'un beau fini. Quoique fort employé dans la Flandre, il passa dans la Zélande, où il est mort en 1655.

ANDRIEU (Marie-Martin-Antoine), né à Limoux, département de l'Aude, le 25 mars 1768, entra au service, en novembre 1791, en qualité de capitaine au premier bataillon de l'Aude. Il ne tarda pas à donner des preuves du plus grand courage. Le 21 septembre 1793, il s'élança, à la tête de cent hommes, dans une redoute ennemie. Le 6 septembre 1795, il fut nommé adjoint aux adjudans-généraux ; le 8 décembre 1797, chef de bataillon ; et, deux ans après, chef de brigade, et adjudant-général. Il a rendu de très-grands services à l'armée d'Italie, notamment au passage du Mincio, et pendant le blocus de Gênes. Ce fut Andrieu que le général Massena chargea de négocier la capitulation de cette ville. En juillet 1801, il demanda et obtint sa retraite, avec le traitement d'activité. Un mois après, il se trouva compris dans l'organisation des adjudans-généraux ;

la paix vint lui procurer quelques instans de loisir, dont il profita pour s'occuper d'une *Relation de la Défense de Gênes;* mais il fut obligé d'interrompre ce travail pour se rendre à Saint-Domingue. Il y donna de nouvelles preuves de valeur, et y mourut dans le courant de 1802, victime de l'épidémie qui a ravagé cette colonie.

ANDRIEU. *Voy.* Dandrieu.

ANDRIEUX (....), né à Tarare près Lyon, se consacra dans cette ville à la profession du commerce, et y réunit la culture des lettres. Diverses *Pièces de poésie*, qui portent son nom dans les journaux, prouvent un talent aimable et facile. Les qualités de son cœur lui donnèrent des amis. Il leur fut enlevé en 1797. On trouve dans l'Almanach des Muses, de 1798, une épître consacrée à son souvenir.

ANDRISCUS, homme obscur, de la ville d'Adramyttium, dans l'Asie mineure, se dit fils de Persée, roi de Macédoine, parce qu'il lui ressemblait beaucoup par la taille et par le visage. Cet imposteur l'ayant persuadé aux Macédoniens, il se mit à la tête de leur armée, et vainquit Juventius, préteur de la république romaine dans la Macédoine. Q. Cæcilius Métellus marcha contre cet aventurier, le défit, et en triompha vers l'an 148 avant J.-C. Deux autres séditieux voulurent relever le parti de cet usurpateur; mais ils eurent le même sort que lui. Le sénat mit alors la Macédoine au nombre des provinces romaines.

ANDROCLÈS, fils de Phintas, régna après son père sur les Messéniens, dans le Péloponèse. Ce fut sous son règne que s'éleva la première guerre entre les Lacédémoniens et les Messéniens. Ces derniers furent vaincus dans une bataille où Androclès fut tué, la 3e année de la 24e olympiade, 682 ans avant J.-C.

ANDROCYDES de Cyzique, peintre de l'antiquité, fut contemporain et rival de Zeuxis. Il avait peint avec un art merveilleux, les monstres marins qui entouraient Scylla, et il s'était fait une réputation dans ce qu'on appelle *la peinture de genre;* mais il y a lieu de croire que ses travaux ne lui méritaient pas la célébrité dont il a joui.

ANDROMACHUS, un des principaux habitans de l'île de Naxos, ville de Sicile. Il s'établit sur le mont Taurus, avec une partie des citoyens de cette ville, détruite par Denis l'ancien; ce qui fut l'origine de la ville de Tauroménium, fondée l'an 395 avant J.-C.

ANDROMACHUS, de Crète, médecin de l'empereur Néron, est moins connu par ce titre que par l'invention *de la thériaque,* qu'il chanta *en vers grecs élégiaques*, adressés à Néron. Galien nous a conservé ce poème dans son traité de la *Thériaque,* adressé à Pison. Moïse Charas publia une traduction de ce poème curieux en 1668, in-12. Andromachus introduisit un usage inconnu avant lui, en prenant le titre d'*Archiater*, ou premier médecin des empereurs. Son fils, nommé Andromachus comme lui, fut aussi premier médecin de Néron. Il composa sur son art un grand nombre d'écrits, qui sont devenus la proie du temps.

ANDRONIC Ier (Comnène), né l'an 1110, eut pour père Isaac Comnène, troisième fils d'Alexis I. Il avait servi avec distinction sous Manuel Comnène, qui le fit mettre aux fers pour crime de rebel-

lion. Ayant recouvré sa liberté et ses premières dignités, il enleva l'empire de Constantinople à Alexis II, son pupille, qu'il fit étrangler en 1183. (*Voyez* Agnès, *et* Aaron.) Il commença son règne par des cruautés inouïes contre les habitans de Nicée. Au siége de Pruze, il se distingua par des inhumanités encore plus étranges. Il faisait couper aux uns les pieds et les mains, ou crever les yeux; et il s'amusait sur d'autres, en ne leur coupant qu'un pied ou une main, ou en ne leur arrachant qu'un œil. Ses sujets, indignés qu'il souillât la majesté du trône par ces barbaries, transportèrent la couronne sur la tête d'Isaac l'Ange. Andronic prit la fuite; mais le peuple l'ayant atteint, le lia à un poteau dans la grande cour du palais, lui brisa les dents, lui arracha les cheveux, le pendit par les pieds, le mutila; enfin des soldats italiens le percèrent de plusieurs coups, et mirent fin à ses tourmens, le 12 septembre 1185. Ce prince avait de l'éloquence. Il diminua les impôts; mais son inhumanité effaça tout ce que sa conduite avait d'ailleurs de louable.

ANDRONIC II (Paléologue), né en 1258, de Michel VIII, succéda à son père en décembre 1282. Son règne est célèbre par les invasions des Turcs dans l'empire; il leur opposa les armes des Catalans, commandés par un célèbre aventurier, Roger-de-Flor, qui firent encore plus de dégâts que les Turcs. Andronic, connaissant sa faiblesse, associa au trône son fils aîné, Michel IX, en 1293. Ce prince étant mort en 1320, Andronic-le-Jeune, son fils, partagea l'autorité avec son aïeul, qui, par ses dûretés, le poussa pour ainsi dire à la révolte. Il se rendit maître de Constantinople en mai 1325, fit descendre Andronic-le-Vieux du trône, et lui donna le palais impérial pour prison: l'empereur détrôné aima mieux s'enfermer dans un monastère, où il finit ses jours en 1332. Ce prince avait quelques vertus, et beaucoup plus de défauts. Crédule, timide, irrésolu, il devint le jouet des ecclésiastiques, qui se servirent de son nom, et souvent de son pouvoir, dans leurs cabales et leurs disputes. Il chargea son peuple d'impôts pour acheter la paix. Il altéra tellement la monnaie, qu'elle n'eut plus de cours chez les étrangers; ce qui fit tomber le commerce et languir l'industrie. Enfin, en laissant dépérir la marine, il donna lieu aux Génois et aux Vénitiens de faire des descentes jusqu'au port de Constantinople, et à d'autres nations de faire des incursions dans la Thrace. Il était d'ailleurs pieux, frugal, assidu au travail, et ami des savans.

ANDRONIC III (Paléologue), ou ANDRONIC-LE-JEUNE, né en 1295, petit-fils du précédent, eut les vertus de son aïeul, et beaucoup plus de talens. Guerrier habile, protecteur de l'innocence, père de son peuple, il diminua les impôts, et fut accessible dans tous les temps au pauvre comme au riche. Malgré sa valeur, il ne put empêcher les progrès des Turcs, qui s'approchèrent de Constantinople, en transférant le siége de leur monarchie, de la ville de Pruze, dans celle de Nicée. Une fièvre maligne enleva ce prince à ses sujets qui l'adoraient, en juin 1341. Il avait 45 ans, et en avait régné seul environ 13. (*Voyez* Jean V Cantacuzène.) L'abbé Lenglet, dans ses *Principes de*

l'Histoire, l'appelle mal à propos Andronic II.

ANDRONIC IV (Paléologue), fils aîné de l'empereur Jean V, fut associé par son père à la puissance souveraine, vers l'an 1355. Ce prince, d'un caractère perfide, d'un esprit inquiet, voulut détrôner son père, qui lui fit d'abord crever un œil, et qui l'obligea ensuite de renoncer à l'empire en 1373, et de céder ses droits à son frère Manuel. Après son abdication, il finit obscurément ses jours dans le lieu où il avait été exilé.

ANDRONICUS, né à Cyrresthes en Macédoine, fameux architecte ancien, dont Vitruve fait mention, bâtit une tour à Athènes, aux angles de laquelle il plaça les figures des huit principaux vents. Sur le sommet de cette tour s'élevait un obélisque, et sur cet obélisque était la figure d'un triton, demi-homme et demi-poisson, tenant une longue verge de fer horizontale. Cette figure était très-mobile. Le vent la faisait tourner, de manière que la verge indiquait toujours l'une des figures des angles de la tour, et par conséquent quel était le vent qui soufflait. Cette invention fut l'origine des girouettes. On voit encore, près d'Athènes, les ruines du monument d'Andronic, appelé *la Tour des vents*, qui sert aujourd'hui de mosquée à des Derviches. Elle n'a pas éprouvé de grandes dégradations, parce qu'elle est formée de blocs de marbre; le couronnement seul est détruit.

ANDRONICUS-CALLISTUS (Jean), de Thessalonique, l'un des savans qui se réfuglèrent en Italie, après la prise de Constantinople, enseigna la langue grecque à Rome, à Florence, à Ferrare, et ensuite à Paris. Il fut un de ceux à qui l'Université de cette ville dut le rétablissement de l'étude de cette langue. Il mourut en 1478.

ANDRONICUS (Livius), le plus ancien poète comique latin, florissait sous le consulat de Claudius Centon, l'an 240 avant J.-C. Sa première pièce fut représentée alors. Les auteurs, dans le berceau de l'art dramatique, montaient sur des tréteaux, et jouaient eux-mêmes. Andronic, s'étant enroué en répétant ses vers, les fit réciter par un esclave, tandis qu'il faisait les gestes ; ce qui fut l'origine de la pantomime chez les Romains. Ce qui nous reste des pièces d'Andronic, ne nous fait pas regretter ce qui en a été perdu. Son style était grossier, ainsi que son siècle. On trouve quelques-uns de ses fragmens dans les *Comici Latini*, Lyon, 1603, ou Leyde, 1620; et dans le *Corpus poëtarum*, Genève, 1627, in-4°; et la *Collectio Pisaurensis*, Pise, 1766, 6 vol. in-4°.

ANDRONICUS, de Rhodes, philosophe péripatéticien, vivait à Rome du temps de Cicéron, 63 ans avant J.-C. Il fit connaître, le premier, dans Rome les ouvrages d'Aristote, que Sylla y avait apportés. Il avait d'abord professé à Athènes, mais avec peu de concours, parce que le goût de la philosophie était passé. Las de se trouver presque seul, il se retira, en répétant ce vers d'Homère : « Qu'un autre se saisisse de l'arc d'Ulysse et qu'il le tende, je ne puis en venir à bout » ; voulant dire qu'il ne pouvait rétablir la gloire des écoles d'Aristote. On trouve *Andronici Rhodii et Ethicorum Nicomacheorum Paraphrasis*, grec et latin, Cambridge, avec les notes d'Heinsius,

1679, in-8°, qui se joint aux auteurs *cum notis Variorum*. Thomas Gaisford en a publié une bonne édition, à Oxford, en 1809. Cette paraphrase est faussement attribuée à Andronic de Rhodes, et son véritable auteur est Héliodore de Pruze. (Sainte-Croix, ext. des Hist. d'Al., p. 524, n. 1. Ms. Ol. Reg. n° 1879.)

ANDRONICUS, commandant des armées d'Antiochus Epiphanes dans la Judée, fit assassiner en trahison le souverain sacrificateur Onias; mais la mort de ce saint homme fut vengée par Antiochus, qui fit tuer Andronicus dans le même lieu où il avait commis le meurtre, l'an 166 avant J.-C.

ANDRONICUS fut parent de St. Paul, et compagnon de ses liens. Il était considéré parmi les apôtres, et avait embrassé la foi de J.-C. avant Saint Paul. On dit qu'il souffrit le martyre à Jerusalem, avec Junie sa femme.

ANDRONICUS, chef de la secte des Androniciens, avait adopté les erreurs des Sévériens. Ces sectaires croyaient que la partie supérieure des femmes était l'ouvrage de Dieu, et la partie inférieure l'ouvrage du diable.

ANDRONICUS CAMATERUS, auteur ecclésiastique grec du 12e siècle, écrivit avec véhémence contre les Latins et les Arméniens.

ANDRONICUS (Marcus-Pompilius), Syrien de nation, et de la secte d'Épicure, vivait du temps de Cicéron. Il enseigna la grammaire à Rome. Mais lui préférant l'étude de la philosophie, il négligea cette science, et son école fut bientôt abandonnée. Il se retira alors à Cumes, et employa ses loisirs à faire des livres; ce qui ne le tira pas de la misère, car il était si pauvre, qu'il fut obligé de vendre à un vil prix le meilleur de ses ouvrages, intitulé, selon Suétone: *Opusculum Annalium Ennii Elenchorum*.

ANDRONICUS (Tranquillus), né en Dalmatie, a publié: I. *Ad optimates Polonos admonitio*, Cracovie, 1545, in-4°. II. *Tranquilli Andronici Dialogus*, 1517, in-12.

ANDROQUE. *Voyez* Andoque.

ANDROS (Edmond), gouverneur de la Nouvelle-Angleterre, avait eu d'abord quelque commandement à New-Yorck en 1672. Ce fut deux ans après qu'il obtint le gouvernement de la Nouvelle-Angleterre. Il fut continué dans ces fonctions importantes jusqu'en 1682, et son administration, pendant ce laps de temps, fut assez modérée. En 1686, il fut nommé de nouveau gouverneur du même pays, par le roi Jacques II; mais il ne tarda pas à changer totalement de conduite administrative. Il se rendit odieux au peuple, qu'il faisait gémir sous le poids d'une cruelle tyrannie. Enfin, las de souffrir, et jaloux de recouvrer leur liberté, les habitans de la Nouvelle-Angleterre se révoltèrent, prirent les armes, se saisirent de leur gouverneur et de cinquante de ses conseillers les plus intimes, et les mirent sous bonne garde. La nouvelle de la révolution d'Angleterre, qui avait dépouillé Jacques II de sa couronne, étant arrivée peu après à Boston, rassura tous les esprits touchant ce qui s'était passé. Sir Edmond Andros fut envoyé en Angleterre pour y être jugé. Mais le gouvernement anglais, soit prudence, soit crainte, s'abstint de porter un jugement sur cette affaire. Ainsi Edmond échappa

à la censure qu'il avait encourue. En 1692, il succéda à lord Effingham dans le gouvernement de la Virginie. Il mourut à Londres, en février 1714, dans un âge fort avancé. On avait publié en 1691, l'*Exposé de sa conduite dans la Nouvelle-Angleterre.*

ANDROT (Albert-Auguste), né à Paris en 1781, fut admis, en 1797, au conservatoire de musique, à l'étude du solfége. En 1799, il entra dans la classe d'harmonie, sous M. Catel, et il remporta le prix. L'année suivante, il passa sous M. Gossec, dans la classe de composition, et remporta le prix en 1803. Il remporta le grand prix de composition musicale, proposé par la classe des beaux-arts de l'institut national en 1804. Arrivé à Rome, il se livra avec ardeur à l'étude; Guglielmi, étonné des dispositions de son élève, l'engagea à composer *un morceau de musique religieuse*, qui fut exécuté dans une église pendant la semaine-sainte, et qui eut un tel succès, que la direction du principal théâtre de Rome sollicita le jeune compositeur à faire *la musique du grand opéra d'Automne*. Guglielmi l'y encouragea, et l'ouvrage était presque terminé, lorsque l'infortuné jeune homme mourut le 19 octobre 1805. Il avait aussi composé une *messe funèbre*.

ANDROUET DU CERCEAU (Jacques), né à Orléans, et selon d'autres à Paris, fameux architecte de la fin du 16ᵉ siècle, est auteur de plusieurs ouvrages sur son art. En 1596, il donna *les dessins de la grande galerie du Louvre, ainsi que celui du pavillon des Tuileries*; mais les troubles suscités aux protestans, le forcèrent de s'expatrier et de laisser à du Pérac la continuation de cette galerie. Les hôtels de Sully, de Bretonvillers, de Mayenne, des Fermes, de Carnavalet, etc., etc., sont de lui, ainsi que le Pont-Neuf, commencé sous sa direction le 30 mai 1578, d'après les ordres de Henri III, dont il était architecte, et achevé en 1604 par Guillaume Marchand. Il mourut dans les pays étrangers, où il s'était retiré en 1585, pour exercer plus tranquillement la religion calviniste qu'il avait embrassée. On a de lui: I. *Livre d'Architecture, contenant les plans et dessins de 50 bâtimens tous différens*, Paris, 1559, in-fol., réimprimé en 1611. II. *Second livre d'Architecture, faisant suite au précédent*, 1561, in-fol. III. *Les plus excellens Bâtimens de France*, 1576, réimprimé en 1607. IV. *Leçons de perspective*, Paris, 1576, in-fol. V. *Livre des édifices antiques romains*, 1583, in-fol. Les différens ouvrages de cet architecte sont recherchés, et se trouvent difficilement en bon état. Du Cerceau a gravé lui-même, et à l'eau-forte, les planches de ses ouvrages.

ANDRY DE BOISREGARD (Nicolas), d'abord professeur de philosophie à Paris, au collège des Grassins, ensuite au collège royal, et doyen de la faculté de médecine, travailla sur son art avec quelque succès. On a de lui plusieurs ouvrages de littérature, qui ne lui ont pas survécu. Il est auteur des *Sentimens de Cléarque sur les Dialogues d'Eudoxe et de Philante...* Ce médecin avait un caractère aigre et porté à la satire. Il eut des démêlés très-vifs avec Hecquet sur la saignée. Ayant été associé à la compagnie du

Journal des Savans, depuis 1702 jusqu'à l'année 1739, il en fit, de concert avec ses confrères, un répertoire qui ne pouvait être utile qu'à eux. Cet ouvrage, livré à la faculté de médecine, allait mourir, lorsque l'abbé Desfontaines le ressuscita vers l'an 1724. Nous avons d'Andry : I. Un bon *Traité de la génération des vers dans le corps humain*, 1714, in-12. II. Un autre, intitulé, *l'Orthopédie*, ou *l'Art de prévenir et de corriger dans les enfans les difformités du corps*, Paris, 2 vol., 1741. III. *Traité des alimens du carême*, 1713, 2 vol. in-12. IV. *Remarque sur la saignée, la purgation et la boisson*, 1710, in-12. V. *Cléon à Eudoxe, touchant la prééminence de la médecine sur la chirurgie*, in-12, 1738. VI. *Examen des différens points d'anatomie, de chirurgie, de physique et de médecine*, Paris, 1723, in-8°. VII. *Remarques de chimie touchant la préparation de certains remèdes*, Paris, 1733, in-12. VIII. *Thé de l'Europe, ou propriétés de la véronique*, Paris, 1712, in-12. Andry est encore auteur de plusieurs thèses. Dionis, son gendre, a publié de lui un *Traité sur la peste*. Il mourut le 13 mai 1742, âgé de plus de 80 ans.

ANDRY (CLAUDE), frère du précédent, ecclésiastique, mort à Lyon en 1718, s'est fait connaître par la dispute théologique qu'il eut avec Bénédict Pictet de Genève. En 1714, il adressa à ce professeur genevois, un traité intitulé : *L'hérésie des protestans, et la vérité de l'Eglise catholique, mises en évidence*, 2 vol. in-12. En 1775, Pictet lui répondit dans un ouvrage intitulé : *La religion des protestans justifiée d'hérésie, et sa vérité démontrée*. Andry répliqua par la *Suite de l'hérésie des protestans*, 2 vol., 1716, à laquelle Pictet répondit encore. Cette controverse fut terminée par une *lettre* d'Andry au ministre protestant, dans laquelle il prouvait l'unité et l'universalité de l'Église romaine. On trouve dans les *Mémoires de Trévoux*, des détails sur cette dispute, et l'analyse raisonnée des écrits auxquels elle donna lieu. Claude Andry a aussi publié un ouvrage, connu sous ce titre : *La religion prétendue réformée, dévoilée dans plusieurs entretiens d'un catholique avec un protestant*, Lyon, 1 vol. in 12.

ANDRY (A.), frère des deux précédens, était prêtre habitué de Saint-André-des-Arcs, à Paris. Il a laissé deux ouvrages : I. *La Consolation intérieure, ou le livre de l'Imitation de Jésus-Christ*, selon l'original, traduit d'un ancien exemplaire nouvellement découvert, avec une dissertation sur cet exemplaire et l'édition vulgaire de l'Imitation, 1690, 1 vol. in 12. II. Une *Traduction* française *du psaume de D. Antoine, roi de Portugal*, Paris, 1693, p. in-12.

ANEAU ou ANNULUS (BARTHELEMI), poète latin et français, historien, jurisconsulte et orateur, natif de Bourges en Berri, fut nommé, en 1542, principal du collége de la Trinité à Lyon. En 1565, une pierre fut jetée, d'une fenêtre de ce collége, sur le prêtre qui portait le Saint Sacrement en procession le jour de la Fête-Dieu ; les catholiques irrités de cette action, entrèrent sur-le-champ dans le collége, et ayant

trouvé Aneau, qu'on regardait comme un calviniste secret, l'assommèrent et le mirent en pièces. On a de lui, *Picta poësis*, Lugduni, 1552, in-8°, très-rare. Ce sont des vers latins et grecs, qui servent d'explication à une centaine d'emblêmes, la plupart assez ingénieux. L'auteur a traduit lui-même cet ouvrage en vers français, sous le titre d'*Imagination poétique*, Lyon, 1552 et 1556, fort vol. Ses autres productions sont : I. *Chant natal*, contenant sept Noëls, avec un mystère de la nativité par personnages, Lyon, 1539, goth. in-4°, pièce rare. II. *Décades de la description*, forme et vertu naturelles des animaux, tant raisonnables que bruts, Lyon, 1549, 2 parties, 1 v. petit in-8°; ouvrage dont les exemplaires sont peu communs. Il a été réimprimé en 1552 et 1561; et plusieurs autres ouvrages en vers et en prose. Les curieux recherchent son *Alector*, ou *le Coq*, histoire fabuleuse, Lyon, 1560, in-8°.

ANEAU (Lambert). *Voyez* Daneau.

ANEMAS (les frères), ils étaient au nombre de quatre, et conspirèrent contre Alexis Comnène, et entraînèrent dans le complot les plus grands seigneurs de l'empire. Le délai qu'ils mirent dans l'exécution les perdit. Ils furent découverts et condamnés à avoir les yeux crevés. Avant l'exécution de l'arrêt, ils avaient enduré tant d'insultes de la part des bourreaux, qu'ils demandèrent la mort comme une grace. L'impératrice et sa fille Anne Comnène, touchées de leur situation, implorèrent leur grace, et obtinrent qu'ils fussent condamnés à une prison perpétuelle, qu'ils subirent à Constantinople.

ANEN (Euphrosine), femme poète allemande, née à Colberg en 1677. Elle possédait très-bien les langues grecque, latine et française. Elle épousa en secondes noces un riche négociant, nommé Martin Hennecke de Colberg. Elle mourut en 1715, après avoir publié des *Poésies latines et allemandes*, dont on trouve la liste complète dans l'ouvrage d'Oebrich, concernant l'Histoire de la littérature.

ANEURIN, est appelé dans les anciennes histoires le prince des bardes et des muses légères. C'était aussi un capitaine des tribus olodiennes dans la Grande-Bretagne; il fut un des héros de la bataille de Cattracth, dont il fit le sujet *d'un Poème*, qu'on a conservé dans l'Archiologie welche, avec un autre morceau de lui, intitulé l'*Ode des mois*. Il mourut vers l'an 570. On suppose, avec quelque raison, qu'Aneurin était le célèbre Gildas, historien ecclésiastique.

ANFINOMUS. *Voyez* Anapius.

ANFOSSI (Pascal), célèbre compositeur romain, né en 1736. Il fit ses études lyriques à Naples, qui a la gloire et presque le privilége de former les grands maitres dont s'honore l'Italie. Anfossi prit au conservatoire de la Pieta, les leçons de Léo et de Sala. Digne élève de pareils maîtres, *ses compositions sacrées et dramatiques* obtinrent bientôt dans l'Italie les succès les plus brillans. Ses tragédies de *Démétrius* et d'*Antigone*, peu connues en France, y jouissent de la plus haute réputation. La ville dans laquelle il a le plus travaillé est Rome; il y fut porté en triomphe vers 1789. C'est là aussi qu'il est mort en 1795,

après avoir joui d'une grande considération. Anfossi avait un frère, élève de la même école que lui; ce frère, maître de chapelle à Malte, où il est mort, eût peut-être brillé lui-même, si la supériorité de Pascal ne l'eût éclipsé.

ANGE DE LA BROSSE, DE SAINT-JOSEPH (le père), carme déchaussé de Toulouse, dont le vrai nom était La Brosse, resta long-temps dans la Perse, en qualité de missionnaire apostolique: le libre séjour qu'il fit dans ce royaume lui donna lieu d'en apprendre la langue. Cette connaissance l'engagea à entreprendre une traduction latine de la *Pharmacopée Persane*, qui vit le jour à Paris, en 1681, in-8°. Il y a encore de lui *Gazophylacium linguæ Persarum*, Amsterdam, 1684, in-fol. Il y expliqua les termes en latin, en français et en italien, pour que son livre pût être d'un usage général aux nations les plus éclairées de l'Europe. Cet ouvrage est recommandable par la justesse des remarques, et par divers traits historiques qui y sont semés. L'auteur avait été provincial de son ordre en Languedoc; il mourut à Perpignan en 1697.

ANGE DE SAINTE-ROSALIE, augustin déchaussé, et savant généalogiste, naquit à Blois en 1655, et mourut à Paris en 1726. Il préparait une nouvelle édition de l'*Histoire de la maison de France et des grands officiers de la couronne*, commencée par le P. Anselme, lorsqu'il fut subitement frappé de mort, laissant de lui la mémoire d'un savant laborieux: le P. Simplicien, son associé dans ce travail, le publia en 9 vol. in-folio. C'est dans cet ouvrage que les historiens Vély, Garnier, Hénault, ont puisé sans scrupule la partie de leur histoire la plus difficile, et qui donne à leurs récits le caractère d'authenticité propre à inspirer la confiance. Le P. Ange a aussi composé l'*État de la France*, en 5 volumes in-12. Il y a des inexactitudes dans son *Histoire de la maison de France*; mais quel ouvrage de ce genre en est exempt? Le nom de famille du P. Ange de Sainte-Rosalie, était François Vaffard.

ANGE DE CLAVASIO, franciscain génois, mort à Coni en Piémont, l'an 1495, est auteur d'une *Somme de cas de conscience*, appelée de son nom *Summa Angelica*, Venise, 1487, in-fol. Il avait fait aussi un *Traité des Restitutions*, et un autre intitulé *L'arche de la Foi*. Benoit XIV a approuvé le culte qu'on rendait à ce saint religieux.

ANGE (frère). *Voyez* Joyeuse.

ANGE ROCCA. *Voyez* Rocca.

ANGECORT ou ANGECOURT (Perrin d'). Ce troubadour, sur lequel on a peu de détails, vivait du temps de Saint Louis, comme on le voit par des vers qu'il adressa à Charles, comte d'Anjou, frère de ce prince, qui fut depuis roi de Naples. Ses ouvrages consistent en *diverses chansons*, dont la 22e semble indiquer qu'il habitait la Provence. Cependant Claude Fauchet, d'après l'étymologie de son nom, le croit originaire de la Champagne.

ANGEL (le baron de Saint). *Voyez* Baloufeau.

ANGELA MERICI ou ANGELA DE BRESCIA, née à Dezenzano, sur le lac de Garda. Elle fonda, en 1537, les Ursulines de Brescia, et mourut en 1540, âgée de 34 ans. La destination première des Ursulines fut de s'opposer aux pro-

grès de la réforme. Aux trois vœux ordinaires de l'état religieux, les professes de cet ordre ajoutaient celui de se consacrer à l'instruction des jeunes filles dans les principes de l'Église romaine. Un des articles secrets de leur règlement était d'avoir, autant que possible, pour confesseurs, directeurs et aumôniers de leurs maisons, des pères jésuites. (*C. Villers, Essai sur la Réforme de Luther*, 3ᵉ édition, p. 298.) Elle a été béatifiée en 1770, et sa vie a été publiée en 1 vol. in-12. Il y en a une autre en italien, Brescia, 1600, in-4°.

ANGELERIO. *Voy.* ANGELIERI.

ANGELI (BONAVENTURE), né à Ferrare, et mort à Parme en 1576, est auteur de plusieurs ouvrages. Le plus connu est son *Histoire de la ville de Parme*, en italien, qui est recherchée, lorsque certains passages sur P. L. Farnèse n'ont pas été cartonnés. Elle fut imprimée dans cette ville en 1591, in-4°. L'auteur dit l'avoir composée dans l'espace de six mois; ce qui ne donnerait pas une merveilleuse idée de ce livre. On remarque parmi quelques autres écrits du même auteur: I. *La vita di Lodovico Cati Gentiluomo ferarese*, 1554. II. *De non sepeliendis mortuis*. III. *Descrizione di Parma, suoi fiumi, e largo territorio*, Parma, 1670, in-4°.

ANGELI (PHILIPPE), peintre et graveur, né à Rome vers la fin du 16ᵉ siècle, mort en 1643. Il fut surnommé le *Napolitain*, non qu'il y fût né, mais parce qu'il avait étudié son art dans cette ville. Il peignait *le Paysage et les Marines*, et il a laissé des tableaux estimés; entre autres *le Satyre et la Famille du paysan*; ou du moins on le lui attribue; d'autres en font l'honneur à Sébastien Ricci. Ce tableau est au Musée royal. Il a aussi gravé à l'eau-forte plusieurs morceaux. On a de lui quelques *Squelettes d'animaux*.

ANGELI (NICOLÒ), graveur, élève de Remigio Canta Gallina. Il a eu part aux gravures des fêtes dessinées par Giulo-Parigi, que son maître a données à Florence en 1635.

ANGELI (PIERRE). *V.* ANGELIO.

ANGELI. *Voyez* ANGELY.

ANGELI (ETIENNE), jésuite, né à Venise en 1622, mort à Padoue en 1697, professa les mathématiques dans cette dernière ville, et y répandit des écrits profonds sur la géométrie et l'algèbre. On trouve dans la *Bibliographia mathematica* de Cornelius à Beughem, les titres de neuf ouvrages d'Angeli.

ANGELI (JOSEPH), peintre de l'école vénitienne, fut le meilleur élève de Gio-Batta Piazzetta. Il vivait en 1763. La famille Foscarini le choisit pour terminer le tableau du maître-autel *della Pieta*, à Venise, et qui était resté imparfait à la mort de son maître. On voit au Musée royal, un tableau qui a été gravé à Dresde sous son nom, et qui représente *un homme appuyé sur son épée la tête couverte d'un bonnet de poil et les épaules revêtues d'un manteau fourré.*

ANGELICO. *V.* FRA GIOVANNI.

ANGELIERI (BONAVENTURE), de Sicile, religieux de l'ordre des frères mineurs de Saint-François, a laissé dans le 17ᵉ siècle 24 vol. de ses œuvres. Son principal traité est intitulé *Lux physica, magica et academica*. On ne sait rien de la vie de ce moine, sinon qu'il fut vicaire général de son ordre à Madrid, et

qu'il vivait encore en l'année 1507.

ANGELIO ou DEGLI ANGELI (Pierre), poète latin, né en 1517 à Barga, petite ville de la Toscane, d'où il a été communément surnommé *Bargeo*. Après avoir enseigné pendant quelque temps avec succès les langues grecque et latine à Reggio de Lombardie, sa réputation le fit appeler à Pise par Cosme Ier, duc de Florence, pour y professer les belles-lettres. Il occupa cette chaire pendant plusieurs années, et passa ensuite dans la même université à une autre où l'on enseignait la morale et la politique d'Aristote. En 1554, durant la guerre de Sienne, Pierre Strozzi s'étant approché de Pise avec son armée, la ville se trouva sans défense. Ce professeur, qui n'avait pas moins de courage que de savoir, rassembla tous les écoliers de l'université, se mit à leur tête, et les encouragea si bien par son exemple, qu'il tint l'ennemi en respect, et donna le temps au duc de Florence d'y envoyer du secours. Angeli est principalement connu par deux poèmes latins. L'un de ces poèmes a pour titre: *Cynegeticon*, ou *de la Chasse*, en six livres. Il fut imprimé avec ses poésies en 1568, Paris, Junte, in-8°, Florence. Angeli en conçut la première idée en France, et en forma le plan dans une partie de chasse où il accompagnait Henri II. Cet ouvrage, qui lui coûta vingt années de travail, est estimé, et a été traduit en vers italiens par Bergantini, Venise, 1735. L'autre poème est intitulé: *La Syriade* ou *l'Expédition de Godefroy de Bouillon pour le recouvrement de la Terre-Sainte*, en douze livres, Florence, 1591, in-4°. Ce poème, qui n'a jamais été traduit en français, lui avait coûté 30 ans de peines et de travaux. Angeli mourut en 1596, âgé de 79 ans, quelque temps après le Tasse. On lui doit encore des *Églogues*; trois *Oraisons funèbres:* la première de Henri II, roi de France; et les deux autres de Cosme et de Ferdinand de Médicis; une *Traduction* de l'Œdipe de Sophocle, Florence, 1589, in-8°, et I. *Discours sur l'ordre dans lequel il faut lire les divers auteurs de l'histoire romaine*. II. *Poemata omnia, diligenter ab ipso recognita*, Rome 1585, in-4°. III. *De privatorum publicorumque urbis Romæ eversoribus, epistola*, etc. Florence, 1589, in-4°.

ANGELIO ou DEGLI ANGELI (Antoine), frère aîné du précédent, était né comme lui à Barga. Il cultiva aussi les lettres; ses talens le firent nommer précepteur de François et de Ferdinand de Médicis, depuis grand-duc de Toscane; il obtint ensuite l'évêché de Massa. Il était membre de l'Académie de Florence, et mourut en 1579. On trouve parmi les poésies de son frère, édition de 1523, et dans le 1er volume des *Delitiæ poetarum Italorum*, trois épîtres en vers latins de sa composition.

ANGÉLION, disciple de Dipœnus et de Scyllis, a fait, conjointement avec Tectæus, son condisciple, *la célèbre statue d'Apollon à Délos*, et une *Diane*. Il était né à Ægine, et a vécu vers la 55e olympiade.

ANGÉLIS (Balthazar d'), juge de Naples, y publia en 1635 un *Apparat sur le Code*. Ce nom a été commun à divers autres savans.

ANGELIS (Pompée d'), de Syracuse, vécut dans le 16e siè-

cle. Il est auteur : I. d'une *Description de l'église du Vatican.* II. d'un *Traité de l'Aumône.* III. des *Privilèges du collège apostolique.*

ANGELIS (Dominique de), littérateur distingué, né en 1675, chanoine et grand pénitencier de Lecce, sa patrie, au royaume de Naples, a donné un *Discours historique*, en italien, *sur cette ville*, en 1705, et a publié *Le vite de' letterati Salentini*, tom. 1, Florence, 1710 ; tom. 2, Naples, 1713, in-4°, et une dissertation *della patria d'Ennio*, Rome, 1701, in-8°, Naples 1712. Cet auteur mourut à Lecce le 9 août 1719. Il était de diverses académies d'Italie, et avait étendu ses lumières par ses voyages.

ANGELIS (Secondo d'), graveur napolitain. Depuis 1757 jusqu'en 1762, il a été occupé aux *gravures d'Herculanum.*

ANGELIS (Jérôme d'), né à Castro-Giovanni en Sicile, en 1567, entra dans la société de Jésus, à l'âge de 18 ans, et se destina aux missions. Ayant obtenu de ses supérieurs la permission d'aller prêcher la foi dans l'Inde et au Japon, il s'embarqua à Lisbonne en 1596, et fut jeté sur les côtes du Brésil, où il tomba entre les mains d'une bande de corsaires. Ramené en Angleterre, il ne songea, malgré ces contradictions, qu'à l'accomplissement de son pieux dessein. Il retourna en Portugal, s'y embarqua de nouveau, et arriva au Japon en 1602. Il s'occupa, sans délai, de la bonne œuvre qui était l'objet de son voyage, et un grand nombre de conversions fut la récompense de son zèle. En 1614, il fut banni du pays. Il trouva moyen cependant d'y rester sous l'habit japonais. Il parcourait les diverses provinces encourageant les chrétiens, soutenant dans la foi ceux qu'il avait baptisés, et faisant de nouvelles conversions. Il fut un des premiers qui porta la foi dans la terre d'Yesso. Une persécution s'étant élevée en 1623, il se cacha ; mais craignant de compromettre la maison où il avait cherché un asile, il n'hésita point à reprendre son habit de Jésuite, et alla, dès-lors même, se présenter au gouverneur d'Yesso, qui le fit emprisonner et brûler vif, avec deux autres jésuites, et 47 Japonais qui avaient embrassé le christianisme. Il avait alors 56 ans, et en avait passé 22 au Japon.

ANGELIS (Alexandre), aussi jésuite, né à Spolette vers 1562, prit l'habit de cet ordre en 1581 ; et y professa la philosophie et la théologie. Il mourut en 1620, à Florence, où le cardinal Serra l'avait appelé. On a de lui un ouvrage en 5 livres, *contre les astrologues*, qui a eu deux éditions, dont la 2me est de Rome, 1615, in-4°. Il avait aussi commencé des *Commentaires sur la philosophie et la théologie universelle*, qu'il n'eut pas le temps d'achever.

ANGELIS (François-Antoine), né à Sorrento en 1567, avait embrassé le même état que les précédens. Il se voua aussi aux missions, et alla prêcher l'Évangile dans l'Inde et en Éthiopie. Il mourut en 1623, après avoir traduit, dans une des langues de l'Éthiopie, plusieurs ouvrages, notamment : *Commentaires de Jean Maldonat sur l'Évangile de Saint Matthieu et sur celui de Saint Luc.*

ANGELIS (Mutius), né à Spolette en 1558, professa pendant

16 ans la philosophie et la théologie, et mourut en 1597, âgé de 59 ans. Il avait composé des *Commentaires sur la plupart des livres d'Aristote, et sur la somme de Saint Thomas.* Il a aussi laissé des *notes sur les épîtres de Saint Paul.*

ANGELO CATTO. *Voy.* CATTHO.

ANGELO ou ANGELICO ou ANGIOLI (GIACOMO), né à Scarperia, dans la vallée de Mugello, au territoire de Florence, florissait dans les 14ᵉ et 15ᵉ siècles. Après s'être appliqué pendant quelque temps aux mathématiques, il se rendit à Constantinople, où il passa 9 ans entiers. Son séjour dans cette ville lui procura l'occasion d'étudier la langue grecque, et de traduire en latin divers ouvrages. La principale de ses traductions est celle de la *Géographie de Ptolomée,* Vicence, 1475, in-fol. sans cartes; Rome, 1490, avec des cartes.

ANGELO, jurisconsulte du 15ᵉ siècle, professa à l'université de Padoue, pendant 40 ans, le droit canon, et se fit une grande réputation par son savoir. Le temps ne nous a pas conservé ses ouvrages.

ANGELOCRATOR (DANIEL), ministre luthérien à Kœthen, né en 1569, mort en 1635, nous a laissé : I. *Chronologia autoptica,* Cassel, 1601, in-fol. II. *Traité des poids et mesures et monnaies.* Sa chronologie est un ouvrage savant, mais plein d'erreurs.

ANGELOME, religieux de l'abbaye de Luxeuil, vivait dans le 9ᵉ siècle. Il présida aux écoles de cette maison, et les rétablit dans leur premier lustre, malgré l'état de désolation où les barbares avaient réduit ce monastère. Il composa un *Commentaire sur la Genèse, sur le livre des Rois,* intitulé *Stromata*, Rome, Paul Manuce, 1565, in-fol., dans lequel il a souvent cité les Saints Pères; et une *Explication des allégories du Cantique des Cantiques,* qui a été imprimée à Cologne en 1530, in-12 de 143 pages. Ces deux ouvrages portent l'empreinte de la barbarie du siècle.

ANGELONI (FRANÇOIS), historien et antiquaire, né à Terni dans le duché de Spolette, et mort à Rome en 1652. Son principal ouvrage est une *Histoire romaine par les médailles, depuis Jules-César jusqu'à Constantin-le-Grand,* dont la meilleure édition est celle de Rome, 1685, in-fol. Il est encore auteur d'une *Histoire de Terni*, sa patrie, imprimée à Rome en 1646, in-4°, et qui n'est pas commune. Il y en a eu une autre édition en 1685, in-4°. On lui attribue assez généralement l'ouvrage intitulé : *Il Bonino ovvero Avvertimenti al Tristano, intorno gli errori nelle medaglie del primo tomo de' suoi Commentari istorici,* in-4°; mais il est de J. B. Bellori, neveu et disciple d'Angeloni. Cet écrivain a encore laissé *des Épîtres* et plusieurs *Comédies*, dont deux ont été imprimées : l'une à Venise, en 1611, in-12, sous ce titre : *Gl' Irragionevoli amori;* et l'autre à Padoue, en 1614, in-12, sous celui de *la Flora.* Il avait aussi composé un opéra, intitulé : *Arcadia.*

ANGELUCCI (THÉODORE), né à Belforte, château voisin de Tolentino. Il fut médecin de profession. On ne sait pas pourquoi, dès sa jeunesse, il quitta sa patrie pour passer à Venise. En 1584

il était docteur en médecine et en philosophie à Padoue, et il composa l'ouvrage intitulé: *Quod metaphysica eadem sit quæ physica*, Venise, 1584, in-4°. Cet ouvrage était dirigé contre François Patrice, qui lui répondit avec avantage. Les habitans du Trévisan lui donnèrent de grandes marques d'estime. Nous remarquerons parmi ses autres ouvrages, les suivans : I. *Ars medica ex Hippocratis et Galeni thesauris potistimum deprompta*, Venise, 1593, in-4°. II. *De naturâ et curatione malignæ febris, Libri IV*, Venise, 1593, in-4°. III. *L'Eneide de Virgilio tradotta in verso sciolto*, Naples, 1649, in-12, édition fort rare. Il mourut à Padoue en 1600. En 1593, il avait été reçu dans une des académies de Venise, et l'on a conservé de lui *Due Lezioni, con la Canzone spirituale di Celio magno*.

ANGELUS (Christophe), savant grec du 17me siècle. Après avoir été chassé de son pays par les Turcs, il se réfugia en Angleterre, où il fit ses études, et professa ensuite le grec jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1638. Ses écrits sont : I. *Relation des tourmens qu'il éprouva pour la Foi de J.-C.*, Oxford, 1619, grec et angl. II. *Enchiridion de institutis Græcorum*. Cambridge, 1619, grec et latin. III. *An Encomium on the Kingdom of Great Britain*, Cambridge, 1619. IV. *De apostasio Ecclesiæ et de homine peccati, scilicet Antichristo*, Londres, 1624, grec et latin.

ANGELUS ou ENGEL (André), né à Strausberg en 1561, s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude de l'histoire, pour laquelle il avait un goût si vif, qu'il se ruina, par les longs et fréquens voyages qu'il faisait pour s'instruire dans cette science. Il mourut de la peste, le 9 août 1598, dans sa patrie, où il était pasteur. Avant de mourir, il avait prédit la fin prochaine du fléau qui la désolait ; le hasard voulut que cette prédiction s'accomplit. Ses principaux ouvrages écrits en allemand, sont : *Compendium rerum Marchicarum* Wittenberg, 1693, in-4°; *Annales Marchiæ Brandenburgic.*, Francfort-sur-l'Oder, 1593, in-fol.

ANGELY (l'), fou en titre d'office auprès du roi Louis XIII, prince naturellement sérieux. L'Angely suivit en Flandre le prince de Condé, en qualité de valet d'écurie. Ce prince l'ayant ramené en France, le donna au roi. Le législateur du Parnasse a rendu un grand service à la mémoire de cet homme, lorsqu'il a rappelé son nom dans sa première satire, en disant :

Un poëte à la cour était jadis de mode,
Mais des fous, aujourd'hui, c'est le plus incommode,
Et l'esprit le plus beau, l'auteur le plus poli,
N'y parviendra jamais au sort de l'Angely.

Quoique fou, l'Angely avait beaucoup d'esprit et de malice. Il trouva le secret de plaire aux uns et de se faire craindre des autres, et tous lui donnaient de l'argent, de sorte qu'il amassa plus de 25,000 écus; mais ses railleries le firent enfin chasser de la cour. M. de Nogent se disait d'une maison très-illustre, quoiqu'il tirât son origine d'un fou: l'Angely se trouvant dans la chambre du roi, après lui avoir parlé debout quelque temps, lui dit : *Couvrons-nous, monsieur, on ne prendra pas garde à nous ; vous savez que*

nous ne tirons pas à conséquence. Ce bon mot a été aussi attribué au célèbre Bautru. On rapporte aussi que Marigny étant un jour au dîner du roi, dit à quelqu'un, en voyant l'Angely qui faisait rire le roi par ses folies : *De tous nous autres fous, qui avons suivi M. le prince, il n'y a que l'Angely qui ait fait fortune.*

ANGENNES (Renaut d'), seigneur de Rambouillet, gouverneur du dauphin, fils de Charles VI, fut garde capitaine du Louvre en 1392. Il s'opposa avec vigueur aux factieux, lorsqu'ils s'emparèrent du palais au nom du duc de Bourgogne. Il périt à la bataille de Verneuil en 1424.

ANGENNES (Jacques d'), de la même famille, fut capitaine des gardes et gouverneur de Metz, sous les rois François Ier et ses successeurs. Il se distingua au siége de Saint-Quentin, et fut chargé par Catherine de Médicis d'une mission en Allemagne.

ANGENNES (Claude d'), frère du cardinal de Rambouillet, et fils du précédent, né à Rambouillet en 1538, devint conseiller-clerc au parlement de Paris en 1565. Envoyé trois ans après vers Cosme de Médicis, grand-duc de Toscane, il fut honoré du titre de conseiller d'état, et nommé évêque de Noyon en 1577, puis du Mans en 1588, à la place de son frère Charles. Il y établit un séminaire, et y mourut le 15 mai 1601. On a de lui une *Lettre contre l'attentat de Jacques Clément*, 1589, in-8° : elle est jointe à une réponse d'un docteur en théologie, que l'on croit être Jean Boucher, curé de Saint-Benoit.

ANGENNES (d'), cardinal de Rambouillet. *Voyez* Rambouillet.

ANGENNES. *Voyez* Fargis. Les d'Angennes-Fargis étaient une branche de la famille d'Angennes, dont une autre branche portait le nom de la Loupe. C'est de cette dernière qu'étaient la duchesse d'Olonne et la maréchale de la Ferté.

ANGÉRIANO (Jérôme), poète latin, né à Naples, dans le 16e siècle. Une partie de ses poésies fut imprimée à Naples en 1520, in-8°. Ses *Poésies amoureuses* le furent à Paris en 1542, in-16, avec celles de Marulle, et de Jean II, dans le même genre, et ensuite en 1582.

ANGERMANN (Jean-Chrétien), célèbre tailleur de pierres à Potsdam. Il a construit le pont de Berlin, qui passe pour un chef-d'œuvre de la coupe des pierres, à cause de sa direction oblique. Il est mort en 1777.

ANGERS (François d'), religieux capucin, a publié deux ouvrages latins : le premier, une *Vie du P. Joseph Leclerc*, Paris, 1645, in-4° ; le second, une *Histoire des Missions des Capucins à Maroc*, Madrid, 1644, in-8°.

ANGHIERA (Pierre Martyr d'), né dans le bourg de ce nom, l'an 1455, célèbre par son habileté dans la diplomatie. Ferdinand V, *le Catholique*, roi de Castille et d'Aragon, lui confia l'éducation de ses enfans, et l'envoya ensuite en qualité d'ambassadeur extraordinaire, d'abord à Venise, et de là en Égypte. Martyr se signala dans l'exercice de ses fonctions, par son intrépidité et son intelligence, obtint du soudan la liberté de réparer les lieux saints à Jérusalem, et, aux environs, la diminution des caphars qu'on augmentait tous les jours pour les

pèlerins, et la cessation des avanies. De retour en Castille, il obtint des pensions et des bénéfices considérables. Il mourut, en 1525. On a de lui : I. Une *Histoire*, en latin, de la découverte du nouveau monde, intitulée : *De navigatione, et terris de novo repertis*, 1587, in-4°. Il y rapporte assez fidèlement ce que les Espagnols firent de bien et de mal par terre et par mer pendant 34 ans. Les détails dans lesquels il entre sur les faits et sur les lieux, dédommagent de ce qu'il peut y avoir de rude dans le style. II. Une *Relation* curieuse de son ambassade en Égypte, 1500, in-f., estimée parce qu'elle renferme l'histoire d'Égypte de ce temps-là. Comme le soudan qui commandait dans ce pays s'appelait le soudan de Babylone, il a intitulé son livre : *De legatione Babylonicâ*. III. Un *Recueil de lettres*, 1530, in-fol., et Amsterdam, 1670, in-fol., sous le titre de *Opus epistolarum Petri Martyris Anghieri Mediolanensis*, très-rare. Quoique la plupart de ces lettres aient été composées long-temps après les événemens, elles renferment des détails exacts sur l'histoire du 15[e] siècle.

ANGIELINO DEL DUCA, brigand napolitain d'un genre extraordinaire, fléau des nobles et des prélats, ami des pauvres et des voyageurs, joignait à un courage à toute épreuve une sorte de justice distributive assez singulière dans l'état qu'il avait embrassé, et qui finit par le conduire à l'échafaud.

ANGIER (Paul), né à Carentan en Normandie, dans le 16[me] siècle, n'est connu que par une espèce de poème dont voici le titre : *L'Expérience de M. Paul Angier, Carentenois, contenant une briesve défense en la personne de l'honneste amant, pour l'Amye de Court, contre la Contre-Amye*. Au rapport de Duverdier, cette pièce fut imprimée pour la première fois, en 1545, in-16, à Paris.

ANGIER (Paul), graveur anglais, élève de John Tinney, a donné une *Vue de Tivoli*, une *Ruine d'architecture*, et quelques autres pièces d'après Pannini. Il est mort vers 1750.

ANGILBERT (Saint), Neustrien, étudia avec Charlemagne sous Alcuin, qui lui fut attaché comme un père l'est à son fils. Charlemagne lui donna secrètement Berthe sa fille, le fit gouverneur de la France maritime, depuis l'Escaut jusqu'à la Seine, et ministre principal de Pépin son fils, qu'il avait fait couronner roi d'Italie. Angilbert quitta le ministère et sa femme, qui de son côté prit le voile, pour se faire moine, en 790, dans le monastère de Centule ou de St.-Riquier, dont il devint abbé peu d'années après. Il fut obligé de sortir très-souvent de son monastère pour des affaires d'état, ou pour des disputes ecclésiastiques. Il fit quatre voyages à Rome. Dans le dernier, il accompagna Charlemagne, qui l'appelait son Homère. Il le vit couronner empereur d'Occident, et mourut l'an 814. Nous n'avons de lui que peu d'ouvrages : ce sont des *Poésies*. On en trouve quelques-unes dans le Recueil des Historiens de France, dans Alcuin, dans le Spicilège. On a aussi l'*Histoire* qu'il a écrite de son monastère. Il existe sous son nom une histoire des expéditions de Charlemagne pendant sa jeunesse et

avant son règne, 1741, in-8°. Ce n'est qu'un roman dont Dufresne de Francheville est l'auteur.

ANGIOLELLO (JEAN-MARIE), naquit à Vicence, dans les états de la république de Venise. Ayant été fait esclave, il suivit en Perse, l'an 1473, Mahomet II, dont il composa la *Vie*. Ce sultan récompensa l'auteur, et accueillit bien l'ouvrage. On a publié, en 1573, à Venise, un autre ouvrage sous le nom d'Angiolello: c'est *la Vie d'Ussum-Cassan, roi de Perse*. Elle est insérée dans le second volume des Voyages de Ramusius. Venise, 1550, in-folio.

ANGIVILLIERS (CHARLES-CLAUDE FLAHAUT LA BILLARDERIE comte D'), ancien membre de l'Académie des sciences de Paris, fut d'abord menin de Louis XVI, ensuite conseiller d'état et mestre-de-camp de cavalerie, et enfin surintendant des bâtimens du roi, l'une des plus belles places sous la monarchie. D'Angivilliers aimait les savans et les artistes. L'administration de ce surintendant fut dénoncée à l'assemblée nationale, et dans la séance du 7 novembre, il fut accusé d'avoir demandé 20 millions pour les bâtimens. D'Angivilliers se justifia par sa réponse à l'assemblée; mais le 15 juin 1791, sur le rapport de Camus, un décret ordonna la saisie de ses biens. Il quitta la France la même année, et mourut à Altona en 1809.

ANGLE (JÉRÔME, ch. DE L'). *Voyez* FLEURIAU.

ANGLIVIEL. *Voy.* BEAUMELLE (la).

ANGLURE (D'). *Voy.* GIVRY.

ANGLUS (THOMAS), prêtre catholique anglais du 17e siècle, qui a écrit des livres fort obscurs, où il entreprend d'expliquer les mystères les plus impénétrables de la religion, tels que la prédestination, le libre arbitre et la grace, ce sont: I. *Institutiones peripateticæ*. II. *Appendix theologica de origine mundi*. III. *Tabulæ suffragiales*. IV. *Tesseræ romanæ evulgatio*. V. *Statera morum*. V. *De medio animarum statu*, etc.

ANGOSCIOLA ou ANGUSSOLA (SOPHONISBE), peintre, née à Crémone en 1535. Cette femme célèbre, élève de Bernardo Gatti, excellait dans le portrait; elle eut ses sœurs Europa, Anna et Lucia pour élèves. Angosciola Sophonisbe, mariée à Fabrice de Moncade, noble sicilien, jouissait de la plus haute considération et de la célébrité la mieux acquise, lorsqu'étant devenue aveugle, elle connut Van Dyck, qui disait avoir plus appris d'une aveugle que de Rubens son maître. Elle épousa en secondes noces Ottavio Lomellini, et mourut en 1620.

ANGOSCIOLA (HIPPOLYTE BORROMÉE, comtesse D'), de la même famille que Saint Charles Borromée, se distingua au milieu du 16e siècle, par son esprit et ses vertus. On trouve ses *Poésies* recueillies à la suite des Madrigaux de Louis Cassole, imprimés à Venise en 1544.

ANGOT (ROBERT). M. Huet dit, en parlant de ce poète: « qu'il a fait plus d'honneur à Caen, sa patrie, par ses vers, que Caen ne lui en a fait par son souvenir; car son nom y est presque inconnu. *Ses poésies consistent en sonnets, odes, élégies*, etc., de la plus grande médiocrité. Il en a été fait un recueil, in-12, à Paris, en 1603, sous le titre de *Prélude poétique* de Robert Angot, sieur

de l'Esperonnière, dédié au prince de Condé.

ANGOULÊME (AYMAR, comte D'). *Voy.* CHARLES D'ANGOULÊME.

ANGOULÊME (CHARLES DE VALOIS, duc D'), connu successivement sous le nom d'*Orléans*, de *grand-prieur de France*, de *comte d'Auvergne*, et enfin sous celui de *duc d'Angoulême*, était fils naturel de Charles IX, roi de France, et de Marie Touchet. Il naquit au château du Fayet, près de Montmélian en Dauphiné, le 28 avril 1573, et fut destiné dès sa jeunesse à l'ordre de Malte. En 1586, Henri III lui donna la riche abbaye de la Chaise-Dieu en Auvergne, et, le 2 août 1587, le fit recevoir, par une assemblée de chevaliers de St.-Jean de Jérusalem, grand-prieur de France. Alors il se qualifia de *Charles d'Orléans, grand-prieur de France*. Le 26 juin 1589, Henri III, qui avait pour lui de l'amitié, le fit élever à sa cour, et lui donna les comtés de Clermont et d'Auvergne avec la baronnie de la Tour. Il reçut dès-lors le titre de *comte d'Auvergne*, qu'il a conservé long-temps. Il renonça dans cette dernière année à l'ordre de Malte, obtint du pape la dispense de se marier; mais il conserva toujours quelques abbayes. Lorsque Henri III, se disposant à faire le siége de Paris, fut, le 2 août 1580, assassiné par le moine Jacques-Clément, le jeune comte d'Auvergne ne quitta point le lit du roi depuis sa blessure jusqu'à sa mort. Avant d'expirer, ce monarque le recommanda au roi de Navarre. « Je vous laisse, lui dit-il, ma couronne et mon neveu; je vous prie d'en avoir soin et de l'aimer. » Henri promit de remplir ses intentions, et le jour suivant, proclamé roi de France, sous le nom de Henri IV, il visita le jeune comte d'Auvergne, et lui dit : « Je n'entreprends pas de vous consoler de la perte que vous avez faite; elle est trop grande : mais vous pouvez vous assurer que je me souviendrai des dernières paroles que le feu roi m'a dites en votre faveur, et vous en sentirez les effets. » Henri IV tint sa parole, le garda auprès de lui, le nomma toujours son neveu, lui confirma, le 20 août suivant, la possession des comtés d'Auvergne et de Clermont, et, le 1er avril 1590, il le nomma son gouverneur et lieutenant-général au pays d'Auvergne. Charles, qui avait eu pour maître dans le métier de la guerre, le maréchal de Biron, suivit, en 1589, Henri IV en Normandie, se trouva dans plusieurs affaires, se distingua au combat d'Arques, où il commandait les chevau-légers. Il y mit en déroute cent hommes d'armes, et prit trois mille fantassins. Il pénétra jusqu'à la cornette blanche du duc de Mayenne, et tua de sa main le sieur de Sagonne, un des gentilshommes les plus vaillans de son temps. Mais les fatigues de la guerre étaient au-dessus de ses forces, il tomba malade à Meulan; le roi lui ordonna de rester dans cette ville, et lui laissa son premier médecin pour le soigner. Le malade se trouva bientôt dans un état désespéré. Il entendit le médecin prononcer ces mots latins : *Non vacat periculo.* Ces mots lui firent une vive impression; il demanda à se confesser. Le médecin dit alors que, pour lui sauver la vie, il ne connaissait qu'un moyen, celui de faire rire le malade. Ses domestiques s'apprêtèrent aussitôt à exécuter cette ordonnance. Le comte

décrit lui-même, dans ses Mémoires, cette scène bouffonne et salutaire. « Un de mes secrétaires, âgé de 60 ans, le général de ma maison de pareil âge et tout blanc, ayant des bonnets et des plumes de coq, se présentèrent devant mon lit, avec mon capitaine des gardes, homme très-sérieux, lequel était au milieu, qui, leur frappant sur la joue, l'un et l'autre, tâchaient de lui abattre un chapeau qu'il avait de forme ridicule. Ce que voyant, il m'en prit un éclat de rire qui me donna tant d'émotion, qu'à même temps je saignai du nez en telle abondance, qu'en moins de deux heures, je me trouvai soulagé, et ma fièvre, qui m'avait duré 22 jours, se diminua de telle sorte que les médecins changèrent d'opinion, et me jugèrent sauvé; ce qui fut vrai, puisqu'à six jours de là, je me mis dans la litière qui me mena à Marlou, où je m'achevai de guérir. » Le comte d'Auvergne suivit Henri IV dans la plupart des expéditions militaires qui précédèrent son entrée à Paris. Il se distingua au siége de Rouen et à la bataille d'Ivry. Le 6 mai 1591, il épousa Charlotte de Montmorency, fille aînée de Henri I, duc de Montmorency, pair et connétable de France. Parvenu à l'âge des passions, le jeune comte d'Auvergne s'y livra tout entier. L'autorité dont il jouissait à la cour, et l'assurance de la protection du roi ne lui laissaient aucun frein. On le vit, le 10 février 1597, à la foire de Saint-Germain, insulter avec le duc de Némours, les paisibles habitans qui venaient y prendre quelques récréations, et les faire battre par ses gens. Son luxe et ses dépenses excédaient ses revenus, et Henri IV l'appelait l'*Enfant prodigue*. Un vice plus honteux, l'ingratitude, ternit le peu de gloire qu'il avait acquis à la guerre. Il entra dans toutes les conspirations qui se tramèrent contre son maître et son bienfaiteur. En avril 1597, dans un temps où Henri IV était de tous côtés assailli par des guerres, il quitta la cour, se ligua avec le duc de Bouillon, l'homme le plus turbulent de son siècle, dans le dessein de faire une diversion favorable aux ennemis de son roi; mais cette conspiration fut avortée par la paix faite avec l'Espagne en 1598, et le comte d'Auvergne reparut à la cour, et figura dans la cérémonie de la publication de cette paix. Il avait accompagné, en 1601, le maréchal de Biron, son ami, dans son ambassade en Angleterre. A peine furent-ils de retour en France, qu'ils tramèrent contre le roi une conspiration dont Lafin, confident de Biron, découvrit tout le secret. Henri IV ordonna leur arrestation, et, le 13 juin, Biron fut arrêté par Vitry, et le comte d'Auvergne par le seigneur de Praslin; ils furent conduits, par eau, de Fontainebleau à Paris, et à la Bastille. Pendant ce voyage, Biron fut triste et ne mangea point; le comte d'Auvergne, au contraire, montra de la gaîté et de l'appétit. Biron porta sa tête sur l'échafaud, et le comte d'Auvergne, en faisant l'aveu de sa faute, en dénonçant tous ses complices, obtint sa grace. On publia à ce sujet les vers suivans :

O grand Dieu, quelle iniquité!
Deux prisonniers ont mérité
La peine d'un même supplice.
L'un qui a toujours combattu,
Meurt redouté par sa vertu,
L'autre vit pour l'amour du vice.

Les prières et les larmes de la

marquise de Verneuil, sœur utérine du comte, et maîtresse de Henri IV, contribuèrent beaucoup à sauver le coupable. Henri IV se borna à faire une forte réprimande au comte d'Auvergne, qui n'en profita point. Au mois de juin 1604, il quitta la cour, sous prétexte d'une querelle particulière, et sans en obtenir l'agrément du roi; il se retira dans son gouvernement d'Auvergne. Les intrigues continuelles des Espagnols, les mécontentemens de sa sœur utérine, la marquise de Verneuil, et son caractère inquiet et léger, l'entraînèrent dans une nouvelle conspiration. Le roi, instruit de toutes leurs menées, fit arrêter, au mois de septembre suivant, la marquise, son père, de Balsac, plusieurs autres complices, et ordonna au comte de revenir à la cour. Cet ordre fut réitéré, et toujours éludé sous différens prétextes. Le roi, qui voulait sauver ce conspirateur, afin de l'engager à se rendre à la cour, lui accorda des lettres d'abolition, et lui ordonna de s'absenter de la France pendant trois ans, et de faire un voyage en Grèce. Le comte, en protestant de sa soumission, ne se soumettait à aucune de ces propositions; il restait en Auvergne. Le roi, pour mieux pénétrer ses desseins, suivit une autre marche: il lui ordonna de continuer ses intrigues avec l'Espagne, de feindre secrètement que la conspiration pouvait se renouer, et nomma même un agent pour aller porter ses dépêches dans ce pays. Le comte fit semblant de se prêter à ce plan, fit semblant de feindre, mais ne feignit point. Sa mauvaise foi, dans cette négociation simulée, fut mise à découvert. Le roi voyant enfin que ses ordres et ses propositions ne produisaient aucun effet, ordonna l'arrestation du comte d'Auvergne. Cette arrestation présentait quelques difficultés. Le comte était dans son gouvernement, et les troupes lui étaient dévouées. Mais il fournit lui-même, à ceux qui en étaient chargés, une occasion qui la rendit facile. Pour seconder la vengeance d'une dame qu'il aimait, il avait fait venir en Auvergne la compagnie de Vendôme, et l'avait fait mettre en garnison dans deux villages qui furent entièrement pillés par les soldats. Après cet exploit féodal, Desvres, qui commandait cette compagnie, et qui avait reçu ordre de l'employer à l'arrestation du comte, vint l'inviter à la passer en revue. Le comte fut averti de se méfier de cette revue. Il avait cependant promis de s'y rendre; il hésita longtemps sur ce qu'il avait à faire pour s'y soustraire, et se décida pour un parti mitoyen. Il crut qu'en y arrivant un peu avant l'heure fixée, il n'y trouverait personne, et que, partant aussitôt, sous prétexte d'affaires pressées, il pourrait satisfaire à sa promesse, sans manquer à sa sûreté; mais il en arriva autrement. Le comte parut de bonne heure sur la place, monté sur un cheval excellent coureur; il vit avec humeur la compagnie déjà rangée en bataille. Cette diligence augmenta ses soupçons. Desvres vint au-devant de lui, le chapeau à la main, et l'entendit jurer et se plaindre de cette diligence. « Vous voyez, monsieur, répondit Desvres, j'ai fait avancer nos compagnons pour ne pas vous donner l'ennui d'attendre. » « Monsieur Desvres, répliqua le comte, vous êtes

de mes amis; je ne puis faire ici un long séjour. » Desvres ajoute que toute la troupe n'est pas encore rassemblée, et aussitôt on voit arriver quelques cavaliers, commandés par de Nérestan, qui descend de cheval pour saluer le comte. Il lui parle des prétendues affaires qui l'amenaient près de lui, remonte à cheval, et donne un signal convenu. Un laquais aussitôt saisit la bride du cheval que montait le comte; Desvres s'empare de son épée, deux soldats vigoureux, déguisés en laquais, le renversent rudement de cheval. On lui déclare qu'il est arrêté par ordre du roi, et on le fait monter sur un mauvais bidet. Le comte troublé, effrayé, n'opposa point de résistance, et s'écria : « Ah! de par le diable, je m'en doutais bien! » et sans délai, on le mène jusqu'à Aigueperse. Arrivé dans cette ville, le comte, plus occupé de ses galanteries que de son malheur, demanda à Desvres la permission d'écrire à sa maîtresse un billet pour s'excuser de ce qu'il ne pouvait aller la nuit au rendez-vous qu'elle lui avait donné; ce qui lui fut galamment accordé. Cette dame, à la nouvelle de la prise du comte, monte à cheval, s'arme de pistolets, jure que ceux qui avaient coopéré à l'arrestation du comte ne mourraient que de sa main. « Vous ne l'emmeneriez pas, disait-elle, si j'avais seulement 10 hommes aussi déterminés que moi. » Cette bravade ne servit qu'à mettre en évidence l'audace et le désespoir de cette dame. Le comte d'Auvergne, arrivé à Briare, fut mis dans un carrosse, et de là, conduit à Paris, et enfermé à la Bastille. Il avait montré en route beaucoup de gaîté, s'était amusé à montrer son adresse dans l'art de tuer les oiseaux au vol, se vantait de ses bonnes aventures et des tours qu'il avait joués aux dames; mais lorsqu'arrivé à la Bastille, on l'introduisit dans la chambre qu'avait occupé son malheureux ami, le duc de Biron, de tristes réflexions vinrent l'assaillir. Le chagrin qu'il exprima fit connaître qu'il sentait enfin tout le danger de sa situation. Malgré les vives sollicitations de son épouse, son procès fut fait; et, par arrêt du parlement, du 1er février 1605, il fut condamné, ainsi que le sieur de Balsac, son complice, à perdre la tête sur l'échafaud, comme criminels de lèse-majesté. La marquise de Verneuil, en attendant une plus ample information, fut condamnée à être renfermée dans l'abbaye de Beaumont, près de Tours. Henri IV sursit d'abord à l'exécution de l'arrêt, et commua ensuite les peines des condamnés. De Balsac fut restitué dans ses biens et honneurs, sa fille fut reléguée dans une de ses terres, et obtint bientôt sa grace entière; et le comte d'Auvergne fut condamné à une prison perpétuelle. Bientôt après, il se vit dépouillé des comtés d'Auvergne et de Clermont, et de la baronnie de la Tour, par un arrêt du parlement, du 17 juillet 1606, qui adjugea ces seigneuries à Marguerite de Valois, première femme de Henri IV. L'étude à laquelle il s'était livré dans sa jeunesse, et qu'il avait négligée dans l'âge des passions, charma les ennuis de sa prison, qui dura près de douze années. Il était entré à la Bastille le 9 novembre 1604, il en sortit le 26 juin 1616. Ses parens et ses amis obtinrent de Louis XIII et

de la reine sa mère, une grace que Henri IV avait constamment refusée. En sortant de la Bastille, il se rendit au Louvre, remercia le roi et la reine, leur promit fidélité et obéissance envers et contre tous; et les événemens auxquels il participa dans la suite, prouvent qu'il tint exactement sa promesse. Il fut employé avec succès dans les troubles qui agitèrent les premières années du règne de Louis XIII. La reine ayant créé un conseil de guerre, au mois d'octobre 1616, le comte d'Auvergne eut l'imprudence de s'y rendre et d'y prendre la première place. « Quelle nouveauté est ceci? dit un des membres du conseil. A-t-on tiré de prison ce condamné à mort, pour le venir faire présider sur nous? Il est condamné à mort pour avoir attenté à la personne du roi et du dauphin; il n'a point d'abolition, et il se vient effrontément mettre au-dessus d'un maréchal de France! » Tous les membres du conseil se levèrent, et aucun ne voulut prendre place auprès de lui. Le maréchal de Brissac dit que, si on voulait l'assister, il tuerait lui-même le comte d'Auvergne. On le lui promit. Mais les membres du conseil passèrent à une résolution plus modérée; ils en parlèrent à la reine, qui accorda des lettres d'abolition au comte d'Auvergne. La cour opposa souvent le comte d'Auvergne aux révoltés. En 1620, Diane, légitimée de France, duchesse d'Angoulême, étant morte, et ayant institué Charles de Valois son héritier, il quitta dès-lors le titre de comte d'Auvergne, pour prendre celui de duc d'Angoulême, qu'il a conservé pendant le reste de sa vie. Il commanda plusieurs années, et fut envoyé en ambassade auprès de l'empereur Ferdinand II. Sa femme, Charlotte de Montmorency, étant morte en 1636, il se maria, huit ans après, avec Françoise de Nargonne, qui mourut le 10 août 1713. Il est remarquable que la bru de Charles IX ait vécu cent quarante ans après sa mort. Le duc d'Angoulême mourut le 24 septembre 1650, âgé de soixante-dix-sept ans. Il fut enterré dans l'église des Minimes de la place Royale, où sa seconde femme lui fit élever un mausolée. Il a laissé plusieurs ouvrages: I. *Mémoires très-particuliers du duc d'Angoulême, pour servir à l'histoire de Henri III et Henri IV*, 1662, in-12. II. *Les Harangues prononcées en l'assemblée de MM. les princes protestans d'Allemagne, par le duc d'Angoulême*, 1620, in-8°. III. *La générale et fidèle Relation de tout ce qui s'est passé à l'île de Ré, envoyée par le roy à la royne sa mère*, 1627, in-8°. IV. Une traduction française de l'*Origine et succès des Schérifs, et de l'état des royaumes de Maroc, Fez et Tamdant*, écrite en espagnol, par Diejo de Torrès, Paris, 1636, in-4°. L'éditeur des *Mémoires particuliers* y a joint quelques autres Mémoires du temps. Ces Mémoires contiennent des particularités qui ne sont point ailleurs; mais on n'y trouve que ce qui s'est passé dans le cours de trois mois, depuis la mort de Henri III, 2 août 1589, jusqu'au 5 novembre suivant. La bataille d'Arques y est très-bien décrite. Ces Mémoires ont été réimprimés dans le recueil des Mémoires particuliers, publiés à Paris, chez Didot, en 1756, en

4 vol. in-12. Le marquis d'Ambray les a recueillis dans le tom. 2 de ses Pièces fugitives sur l'Histoire de France, imprimées en 1759, et y a joint plusieurs notes qui en éclaircissent le texte.

ANGOULÊME (LOUIS-EMMANUEL DE VALOIS, comte d'ALAIS, puis duc D'), né à Clermont en Auvergne, en 1596, était le second fils du précédent, et de Charlotte de Montmorency. Il entra dans les ordres, fut successivement abbé de Saint-André de Clermont et de la Chaise-Dieu, et évêque d'Agde, en 1612. Il changea de profession, lorsque son frère aîné, Henri, eut été renfermé pour cause d'aliénation mentale. Il s'élança dans la carrière des armes, et y donna des preuves de valeur. En 1637, il fut nommé chevalier des ordres du roi, colonel-général de la cavalerie, gouverneur de Provence, puis duc d'Angoulême, après la mort de son père. Il mourut à Paris le 13 novembre 1653. Bouthillier, évêque de Troyes, possédait des *Lettres de Louis-Emmanuel*, écrites depuis le 8 juin 1630, jusqu'au 8 octobre 1649 : il en avait aussi de Charles de Valois, depuis le 19 octobre 1635, jusqu'au 20 décembre 1643.

ANGOULEVENT (CADET), c'était le nom supposé que prenait un poète burlesque et facétieux, mort, à ce que l'on croit, au commencement du 17me siècle. On voit, dans le recueil des poésies d'Auvray, imprimé en 1728, une pièce intitulée : *Tombeau d'Angoulevent Cadet;* c'est ce qui porte à croire qu'il vivait et mourut du temps d'Auvray. Nous avons de lui un recueil intitulé : *Les Satyres bastardes, et autres Œuvres folastres du Cadet Angoulevent*, Paris, 1615, in-12.

ANGRAN D'ALLERAY (DENIS FRANÇOIS), né à Paris en 1715, lieutenant civil du châtelet de Paris, remplit long-temps cette place importante avec autant de lumières que de désintéressement. Souvent on le vit acquitter les dettes de ceux que, comme juge, il avait condamnés à la prison. Un de ses traits de bienfaisance a fourni à M. Chastenet Puységur, le sujet d'une comédie en trois actes, intitulée le *Juge Bienfaisant*, jouée à Paris et imprimée à Soissons en 1799, in-8°. En 1787, il fut membre de l'assemblée des notables. Il périt sur l'échafaud révolutionnaire, le 29 avril 1794, âgé de 79 ans. Ses juges lui demandèrent s'il n'avait pas entretenu une correspondance avec ses enfans émigrés; il répondit *oui*. On lui observa qu'une loi le défendait. « J'en connais une plus sacrée, répliqua Angran ; c'est celle qui ordonne aux pères de secourir leurs enfans dans le besoin et dans le malheur. »

ANGREMONT (LOUIS-DAVID-COLLENOT D'), issu d'une famille noble, était capitaine d'infanterie au commencement de la révolution. Dès cette époque, il s'attacha exclusivement à la famille royale, sortit plusieurs fois de France, et y rentra chargé des instructions des princes. Il était particulièrement honoré de la confiance de la reine Marie-Antoinette. Il échappa souvent aux poursuites des ennemis de la monarchie. Mais ayant été arrêté le 10 août, dans le jardin des Tuileries, il fut conduit à l'Abbaye, traduit comme embaucheur, devant le tribunal, dit le *Tribunal du 10 août*, et condamné à mort. Il fut exécuté le 21 août, à 9 heures du soir, sur la place du Carrousel.

ANGRIANI (MICHEL), Bolonais, docteur de Paris, général des carmes, mourut en 1416. Nous avons de lui un *Commentaire sur les Psaumes*, qui a pour titre : *Incognitus in Psalmos*, 1626, 2 vol. in-fol.

ANGUERAND ou ANGRAND (*le Prince*), célèbre peintre sur verre, né à Beauvais, où il mourut en 1530, dans un âge fort avancé. Il a décoré la majeure partie des églises de Beauvais de *fort belles peintures sur verre*, parmi lesquelles on admire particulièrement *celles de Saint-Étienne*.

ANGUIER (FRANÇOIS), sculpteur, fils d'un menuisier d'Eu en Normandie, naquit en 1604, et étudia la sculpture à Paris. Il alla ensuite en Angleterre où il fit plusieurs ouvrages, ensuite à Rome pour perfectionner ses études. On a de lui, à Paris : l'*Autel du Val-de-Grace*; la *Crèche*; le *Crucifix de l'autel de la Sorbonne*; le *Mausolée du cardinal de Bérulle*, *les quatre figures du tombeau du duc de Longueville*, aujourd'hui au Musée des monumens français, et *la Statue de la Prudence du tombeau de Longueville*; le *Maître-Autel de la Sorbonne*; à Moulins : le *Mausolée du duc de Montmorenci*, décapité à Toulouse : c'est le plus grand et le plus estimé de ses ouvrages. Anguier mourut à Paris le 8 août 1669.

ANGUIER (MICHEL), sculpteur, frère cadet du précédent, naquit aussi à Eu, en 1612, et perfectionna, comme son frère, ses études à Rome, où il resta dix ans. A son retour, il fit le *Modèle de la statue de Louis XIII*, qui fut jetée en bronze à Narbonne : ces deux morceaux se voient maintenant à St.-Roch, avec le *Tombeau du commandeur de Souvré*. Il décora l'appartement de la reine, Anne d'Autriche, au Louvre, et fit plusieurs ouvrages pour le surintendant Fouquet. Son plus beau morceau fut le *Groupe de la Nativité*, placé sur le principal autel du Val-de-Grace, et 16 *Figures*, qui sont placées dans l'intérieur de l'église. Enfin, on estime encore le *Crucifix* de la chapelle du Calvaire, à Saint-Roch de Paris. Il mit le sceau à sa réputation, par les *Statues et les Bas-Reliefs* de la porte Saint-Denis à Paris. Il mourut dans cette ville en 1686. Ils furent l'un et l'autre inhumés à Saint-Roch, où on fit leur épitaphe en huit vers français :

Dans sa concavité, ce modeste tombeau
Tient les os renfermés de l'un et l'autre frère.
Il leur étoit aisé d'en avoir un plus beau
Si de leurs propres mains ils l'eussent voulu faire.
Mais il importe peu de loger noblement
Ce qu'après le trépas un corps laisse de reste,
Pourvu que de ce corps, quittant le logement,
L'ame trouve le sien dans le séjour céleste.

Cette épitaphe a depuis été placée au Musée des monumens français.

ANGUILLA (FRANÇOIS), littérateur du 16e siècle, a laissé des *Discours italiens sur les Odes de Sapho*, et une *Traduction de l'Opuscule* de Lucien, *sur les hommes qui ont vécu longtemps*.

ANGUILLARA (JEAN-ANDRÉ DELL'), excellent poète italien du 16e siècle. Sa langue lui doit, outre une *Tragédie d'Œdipe*, Padoue, 1556, in-4°, et Venise, 1565, in-8°; et des *Notes sur le Roland*: *l'Arioste*, une *Traduction* très-estimée *des Métamorphoses d'Ovide, en stances de 8 vers*, placée par les Italiens à côté de l'original. Crescembeni dans son *Istoria*

della volgar poesia, liv. II, page 137, loue assez pompeusement le poète Anguillara et sa traduction des Métamorphoses. Benso Dupuis, dans son *Oracle de la poésie ital.*, liv. II, chap. 1, ne prévient pas en faveur de cette traduction par l'échantillon qu'il nous en offre. Le traducteur a employé une stance de huit vers pour rendre ce seul vers d'Ovide dans la description du chaos :

Quàque fuit . tellus illic et pontus et aër.

Dubartas, dans sa *Semaine*, n'en avait employé du moins que quatre et demi. Cependant l'auteur de l'Oracle admire beaucoup la ridicule abondance d'Anguillara. Il s'en faut de beaucoup néanmoins que tout le poème soit écrit sur ce modèle ; quoique ce soit plutôt une imitation qu'une traduction exacte, l'auteur mérite des éloges.

ANGUILLARA (Louis ou Aloysio), né vers le commencement du 16e siècle, savant botaniste de Padoue avait pris son nom de la petite ville d'Anguillara, dans l'état ecclésiastique. On lui confia le soin du jardin des Plantes de Padoue, et il mourut dans cette place en 1570. Gessner parle de lui avec éloge, dans son ouvrage *de Hortis Germaniæ*. En 1561, Marinello publia les découvertes botaniques d'Anguillara, sous le titre de *Semplici di Luigi Anguillara*. Venise, 1561, in-8°.

ANHALT (Antoine Gunther, prince d'), lieutenant-général des armées prussiennes, né en novembre 1653. Il voyagea en Angleterre, en France, en Hollande et en Italie. Il servit en Flandre, sur le Rhin, et aida l'électeur de Saxe, George III, à battre les Turcs. Il mourut à Mühlingen, en 1714, avec la réputation d'un guerrier vaillant et plein de loyauté.

ANHORN (Barthélemi), né à Flesch, dans le pays des Grisons, mort en 1640, à Gaiss, dans le canton d'Appenzell, fut pasteur dans ce village et dans plusieurs autres. On a de lui, en allemand, *l'Histoire du renversement du bourg de Plurs*, et plusieurs *oraisons funèbres*. Il a encore écrit une *Chronique de la ville de Mey*[illegible], et une *Relation des troubles de la Valteline*; mais ces deux ouvrages n'ont pas été imprimés.

ANHORN (Barthélemi), né en 1616, à Flesh, dans le pays des Grisons, fut pasteur de la paroisse d'Eslau, où il mourut en 1770. Il a écrit en latin et en allemand plusieurs *Traités de controverse* estimés.

ANIA, dame romaine qui, sous les premiers empereurs, passait pour la plus belle personne de la ville. Etant restée veuve fort jeune, un de ses parens lui conseillait de se remarier. « Si j'épouse un second mari, lui dit-elle, aussi bon que le premier, je ne veux point m'exposer à la crainte de le perdre : si au contraire il est mauvais, quelle nécessité de le prendre après en avoir eu un bon ? »

ANIANUS, astronome et poète, vivait au 15e siècle. Il a composé un poème astronomique intitulé : *Computus manualis magistri Aniani* ; la plus ancienne des éditions est de Strasbourg, 1488. Il y en a deux de Paris, l'une sans date, l'autre de 1526.

ANIBERT (Louis-Matthieu), né à Arles en Provence, en 1742, mort en 1782. Il s'adonna à la musique et à la poésie, dont il

composa plusieurs pièces fort estimées, deux comédies : *l'Inconséquent* ou *la Fête du Vaux-Hall*, 1773; *Jocrisse le Blanc*, 1780, mss. Il a publié : *Mémoires historiques et critiques sur l'ancienne république d'Arles*, 1779, 3 vol. in-12. II. *Mémoires sur l'ancienneté d'Arles*, 1779, 3 vol. in-12.

ANICET, affranchi de Néron, fut choisi deux fois par ce monstre dénaturé pour assassiner Agrippine, sa mère. Anicet devait d'abord la faire périr dans le vaisseau qui devait la conduire à Antium ; mais le complot n'ayant pas réussi complètement, Anicet reçut l'ordre de Néron, d'achever ce qu'il avait commencé. Digne exécuteur des horribles volontés de son maître, Anicet pénétra avec deux autres scélérats, dans la chambre d'Agrippine, et la fit expirer sous ses coups.

ANICET (Saint), Syrien, fut élevé sur la chaire de Saint Pierre l'an 157, après Saint Pie. Sous son pontificat, Saint Polycarpe vint à Rome, conférer avec lui, sur le jour qu'on devait célébrer la Pâque; et quoiqu'ils ne pussent pas s'accorder, la charité n'en fut point altérée. Il souffrit le martyre le 17 avril 168, dans la persécution de Marc-Aurèle.

ANICH (Pierre), astronome, géomètre et mécanicien, était fils d'un laboureur qui se mêlait de tourner. Il naquit, en 1723, à Ober-Perfuss, village à trois lieues d'Inspruck, et mourut en 1766. Laboureur et berger jusqu'à l'âge de 25 ans, il fut entraîné par un penchant irrésistible vers l'astronomie et la géométrie. Le père Hill, jésuite, professeur en l'université d'Inspruck, eut occasion de connaître ses talens, de les perfectionner et de les employer. Anich, dans très-peu de temps, devint un grand astronome, et un des plus habiles mécaniciens de l'Europe : il fit pour l'université d'Inspruck *deux globes*, *l'un céleste*, *l'autre terrestre*, qui sont des chefs-d'œuvre en leur genre. Il construisit et perfectionna *plusieurs instrumens de mathématiques*. Il dressa la carte du *Tyrol septentrional et méridional* en 1774. Enlevé dans la fleur de son âge, il mérita les regrets des vrais savans, et mourut pauvre dans la chaumière de ses pères où il revenait sans cesse, sans avoir jamais voulu quitter les habits simples de son premier état. L'impératrice-reine, dont il fut le sujet, lui avait fait une pension de 200 florins, et en continua une de 50 à sa sœur, pour marquer quelle était sa considération pour lui.

ANICHI (Pierre), graveur, né à Florence en 1610. On a de lui, le *Portrait d'Evangelisti Torricelli*; la *Samaritaine charitable*; la *Sainte Vierge assise, tenant l'enfant Jésus*, et quelques autres pièces.

ANICHINI (Louis), graveur de Venise, né à Ferrare dans le 16e siècle, célèbre par la délicatesse de son burin, et la précision qu'il mit dans les plus petits objets. Michel Ange considérant avec admiration des pierres fines gravées par lui, assura que l'art en cette partie était parvenu à sa perfection. Anichini gravait les médailles : on estime surtout celles de Henri II, roi de France, et du pape Paul III, ayant au revers Alexandre-le-Grand, prosterné devant le grand-prêtre de Jérusalem.

ANICIUS-PROBUS (Sextus),

préfet du prétoire et consul romain, se fit adorer des peuples par son humanité, et s'illustra par sa sagesse. Les deux philosophes persans qui vinrent voir Saint Ambroise à Milan en 390, passèrent exprès à Rome, pour jouir de la conversation d'Anicius-Probus. Il avait épousé Proba-Falconia. (*Voyez* cet article.)

ANIELLO. *Voyez* MASANIELLO.

ANIEN, jurisconsulte du temps d'Alaric, roi des Visigoths, publia, par ordre de ce prince, un *Abrégé des seize livres du Code Théodosien*, en 506. Il publia ces fragmens à Aire, dans les Landes. En 506, il suivait Alaric à la guerre, et il paraît qu'il y fut tué dans la campagne contre Clovis.

ANIEN, diacre pélagien, a fait la *Traduction latine de quelques Homélies de Saint Jean Chrysostôme.*

ANIKA STROGANOF, de race tartare, mais naturalisée depuis long-temps en Russie, possédait de grandes richesses, et faisait un commerce progressivement étendu sous le règne d'Iwan Basilowitz. On lui doit en quelque sorte le défrichement de la Sibérie. (*Voyez Ébauche d'une Histoire de la Sibérie*, dans les archives littéraires de l'Europe, n° 7, pag. 110 et suiv.)

ANILÉE et ASINÉE, frères, Juifs de Babylone, apprentis tisserands, qui, lassés des mauvais traitemens de leur maître, se révoltèrent, prirent les armes, rassemblèrent un grand nombre de mécontens, et repoussèrent le gouverneur de Babylone qui avait cherché à les surprendre. Artabane, roi des Parthes, admirant leur courage, les laissa vivre en paix dans la contrée dont ils s'étaient emparés. Quinze ans après, Asinée fut empoisonné par la femme de son frère, qu'il avait voulu faire répudier. Anilée ayant été surpris par les Babyloniens, fut massacré par eux, l'an 40 de J.-C.

ANISIO (JEAN), littérateur napolitain du 15ᵉ siècle, membre de la Société académique de Naples, de l'Académie romaine, cultivait la poésie latine; il a publié : I. La *tragédie de Protogène*, Naples, 1536, in-4°. II. Des *Épitres latines*, Naples, 1538, in-4°. III. Divers *Poëmes latins*, recueillis en 2 vol. IV. Des *Sentences morales en vers iambiques*, insérées dans le recueil des auteurs qui ont écrit sur l'éducation des enfans, et qui a été imprimé à Bâle en 1541. V. Des *Satires*, Naples, 1532, in-4°. VI. Enfin des *Églogues*, qui ont été insérées dans la *Collection des auteurs bucoliques*, Bâle, 1546, in-8°. Anisio eut plusieurs frères, dont l'un nommé Cosme, médecin de profession, cultiva aussi la poésie latine. Ses œuvres ont été publiées à Naples, 1537, in-4°.

ANISSON (LAURENT), imprimeur renommé de Lyon, y fut échevin en 1670, et y publia la *grande Bibliothèque des Pères* (*Bibliotheca maxima veterum patrum et antiquorum scriptorum*), Lyon, 1677, 27 vol. in-fol. — Jean ANISSON, son fils, se fit connaître par ses talens et la générosité de ses procédés. Ducange n'avait pu trouver à Paris un éditeur de son savant Glossaire grec; Jean, qui possédait parfaitement les langues grecque et latine, rechercha cet ouvrage, dont il était plus que personne en état d'apprécier l'utilité, et il le publia en 1688. Jacques Spon et le père Colonia en furent les correcteurs. Jean Anisson fut appelé par

Louvois, en 1690, à la direction de l'imprimerie royale, place que ses successeurs ont toujours remplie avec autant de zèle que d'intelligence, et qu'il céda en 1707 à Claude Rigaud, son beau-frère, connu par les belles éditions de Bourdaloue, in-8°, et de l'Homère de madame Dacier, in-12. Il mourut à Paris en 1721, après avoir rempli pendant quelques années les fonctions de député du commerce de la ville de Lyon. Ses neveux succédèrent à Rigaud dans la place de directeur de l'imprimerie royale, qui devint par leurs soins une des plus belles de l'Europe. Nous lui devons non-seulement plusieurs éditions d'auteurs anciens et modernes, mais encore l'impression *des Mémoires* des Académies de la capitale.

ANISSON-DUPERRON (Étienne-Alexandre-Jacques), né à Paris en 1748, fut en 1783, directeur de l'imprimerie royale. En 1790, il publia une *Lettre sur l'impression des Assignats*, et fit inutilement plusieurs tentatives pour être chargé de leur confection. En décembre de la même année, il exécuta le décret qui lui ordonnait de faire l'inventaire des effets existans à l'imprimerie royale, et de le déposer aux archives. Le 4 juillet 1792, inculpé pour l'impression d'un arrêté inconstitutionnel du département de la Somme, il produisit à l'assemblée législative l'ordre qui lui en avait été donné par le secrétaire général du ministre de l'intérieur. L'art typographique est redevable de belles éditions à cette famille. Anisson soutenait la réputation que ses ancêtres avaient acquise ; ses ateliers étaient l'objet de la curiosité des étrangers. Pendant la durée de l'assemblée constituante, les ateliers d'Anisson furent dans la plus grande activité ; mais après le 10 août 1792, il fut en butte aux persécutions, et fut arrêté. Il employa tous ses efforts pour recouvrer sa liberté, et il essaya de faire distribuer des sommes considérables à quelques membres des autorités de Ris et de Corbeil. Ce moyen accéléra sa perte ; il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire et condamné à mort le 6 floréal an 2 (25 avril 1794.) On a de lui un *Premier Mémoire sur l'impression en lettres*, suivi *de la Description d'une nouvelle presse*, 1785, in-4°.

ANJOU (François de France, duc d') fut aussi duc d'Alençon et de Berri, fils de Henri II et frère de François II, de Charles IX et de Henri III, né en 1554, se mit à la tête des mécontens lorsque son frère Henri III monta sur le trône. Catherine de Médicis, sa mère, le fit arrêter, mais le roi le remit en liberté. Il excita de nouveaux troubles. En 1575 on le vit à la tête des Reîtres, parce qu'on lui avait refusé la lieutenance générale du royaume. On l'apaisa ; mais quelque temps après ayant été appelé par les confédérés des Pays-Bas, il alla les commander malgré son frère, et se rendit maître de quelques places. (*Voyez* Hautemer.) Il revint en France, et repassa ensuite dans les Pays-Bas, dont il fut reconnu prince. Il signala son courage contre le duc de Parme qui assiégeait Cambrai, et se rendit maître de Câteau-Cambrésis en 1581. Il passa la même année en Angleterre pour conclure son mariage avec Élisabeth, qui ne voulut pas s'unir à lui, malgré l'anneau qu'elle lui avait donné pour gage

de sa foi. De retour dans les Pays-Bas, il fut couronné duc de Brabant à Anvers, et comte de Flandre à Gand, en 1582 : mais l'année suivante, ayant voulu asservir le pays dont il n'était que le défenseur, et se rendre maître d'Anvers, il fut obligé de retourner en France ; il y mourut de phthisie le 10 février 1584, sans avoir été marié, regardé comme un prince léger et bizarre, qui unissait les plus grands défauts à quelques bonnes qualités. Son oraison funèbre, prononcée par Renauld de Baune, archevêque de Bourges, qui avait été son chancelier, fut peu goûtée. Quelques auteurs ont avancé que le duc d'Alençon était mort empoisonné; « mais, dit Strada, ce sont des bruits fort ordinaires à la mort des princes ; comme si le rang qu'ils tiennent dans le monde devait les exempter du sort commun des autres hommes, et que ce fût les confondre avec nous qu'ils finissent comme nous. Pour moi, je crois que le poison qu'on donna au duc, ce fut quand on lui conseilla la conduite affreuse qu'il tint avec ceux d'Anvers ; et que le duc de Parme ajouta à ce poison, lorsqu'il le chassa des Pays Bas, après avoir manqué de le prendre à Dunkerque. » Ce prince laissa pour 300 mille écus de dettes, et le roi dépensa presqu'autant à ses funérailles plutôt que de les payer. Ce qui fit dire qu'il ne fut pleuré que de ses créanciers. *V.* une belle réponse de ce prince, article Coligni.

ANJOU. *Voy.* Charles, Louis, Marguerite, Marie, René, Robert d'.

ANKARCRONA (Théodore), amiral suédois, né à Carlscronn, en 1687. Après avoir servi sous le chevalier Forbin, il passa en Angleterre. Il montra une grande intrépidité en différentes circonstances. Ce fut lui qui fit parvenir en Allemagne Stanislas et sa famille, après la conquête de la Pologne par Auguste, et qui conduisit Charles XII de Stralsund en Suède, à travers mille dangers. Il mourut en 1750, à l'âge de 69 ans.

ANKARSTROOM. *Voyez* Anckarstroem.

ANKWITZ, noble polonais, qui, après avoir rempli différentes missions diplomatiques, signa, en 1793, le traité d'alliance du roi avec la Russie. Soupçonné d'avoir voulu asservir son pays, il fut la victime de la révolution de 1794, et pendu devant l'hôtel-de-ville de Varsovie.

ANNAT (François), né à Rhodez en 1607, jésuite, professeur de philosophie et de théologie dans son ordre, assistant du général, ensuite provincial, fut fait confesseur de Louis XIV, en 1654. Nous avons de lui plusieurs *Ouvrages en latin*, Paris, 1666, 3 vol. in-4°, et d'autres en français, *contre les nouveaux disciples de Saint Augustin*. Le plus singulier est celui qui est intitulé : *Le Rabat-joie des Jansénistes*, ou *observations sur le miracle qu'on dit être arrivé à Port-Royal*. Pascal lui a adressé ses deux dernières Provinciales. Ce jésuite mourut à Paris en 1670. Il avait perdu sa place de confesseur dans le commencement de l'inclination de Louis XIV, pour la duchesse de La Valière. Ses représentations déplurent à ce prince, qui lui donna son congé. Un de ses neveux a publié un *Apparat méthodique pour la Théologie*, imprimé en 1700 et 1702, mis à l'index à Rome en 1714.

ANNAYA (Pedro de), amiral portugais, fut chargé par le roi Emmanuel, d'aller fonder un établissement à Sofala, sur la côte d'Afrique. Il réussit dans son entreprise, tua le roi de ce pays qui avait voulu le surprendre, et mit sur son trône un de ses fils à qui il fit jurer une éternelle alliance.

ANNE, femme d'El-Cana. Dieu, touché de ses prières, lui ayant promis qu'elle serait mère, elle accoucha de Samuel, l'année d'après, environ 1155 ans avant J.-C. Anne signala sa reconnaissance par un cantique d'actions de graces, l'un des plus beaux de l'ancien Testament.

ANNE, femme du vieux Tobie, mourut après son mari, dans une heureuse vieillesse, et fut ensevelie dans le même tombeau.

ANNE (Sainte), épouse de Joachim, et mère de la Vierge. Saint Épiphane est le premier Père de l'Église qui nous ait appris son nom : les Pères des trois premiers siècles n'en parlent dans aucun endroit de leurs ouvrages. Quelques écrivains postérieurs ont prétendu qu'après la mort de Joachim, elle avait épousé en secondes noces, Cléophas, dont elle eut Marie, mère de Saint Jacques-le-Mineur; et en troisième noces, Salomas, père de Marie, femme de Zébédée, et mère de Saint Jacques-le-Majeur. On cite d'anciens vers qui confirmeraient cette opinion; « mais ces vers, dit Calmet, sont d'une trop faible autorité pour que les bons critiques s'y soumettent. » Le culte de Sainte Anne était établi en Orient dès le 6e siècle (en 550, l'empereur Justinien fit bâtir une église en son honneur. On célébrait sa fête dans tout l'empire de Constantinople au 12e siècle; mais les églises d'Occident ne reçurent universellement le culte de Sainte Anne que sous Grégoire XIII, qui en ordonna la fête par une bulle du 1er mai 1584, quoiqu'elle fût déjà établie dans des églises particulières. (Baillet, Vies des Saints, au 28 juillet.) *Voyez* Joachim.

ANNE, *la Prophétesse*, fille de Phanuel. Quand la Vierge, cette mère sans tache, vint, après ses couches, selon la loi, se purifier au temple, Anne, cédant aux transports de sa joie, annonça, avec le vieillard Siméon, les merveilles du Messie.

ANNE COMNÈNES, fille de l'empereur Alexis Comnènes Ier, née le 1er décembre 1083, conspira, après la mort de son père, en 1118, pour arracher la couronne à Jean Comnènes, son frère. Elle voulait la donner à son époux Nicéphore Bryenne, qui avait la faiblesse d'une femme, tandis qu'Anne montrait la vigueur et la fermeté d'un homme: l'indolence de son mari fit échouer ce dessein. Jean fit grace aux conjurés, et laissa même à sa sœur les biens dont il avait d'abord voulu la priver. Anne, vaincue par tant de générosité, et dégoûtée de ses entreprises ambitieuses, ne songea plus qu'à vivre dans la retraite. Elle s'était appliquée de bonne heure à l'histoire et à l'étude, sans négliger ses devoirs. Tandis que les courtisans s'abandonnaient aux plaisirs, elle conversait avec les savans de Constantinople, et se rendit leur rivale, en écrivant la *Vie de l'empereur Alexis Comnènes*, son père. Cet ouvrage, divisé en 15 livres, est écrit avec feu; le style a de l'éclat. On lui a reproché le portrait trop flatté qu'elle a fait de son père, ses parallèles trop fréquens des Anciens

avec les Modernes, et l'inexactitude des dates. Ceux qui ont comparé sa *Vie d'Alexis* avec celle d'Alexandre par Quinte-Curce, n'ont pas fait attention qu'Anne Comnènes entre dans des détails minutieux que l'historien latin aurait laissé échapper. Elle ne manque pas de marquer la figure et la taille de tous ses personnages. Elle s'emporte contre le pape; elle ne l'appelle « qu'un évêque, qui, selon l'insolente prétention des Latins, se dit pontife souverain et universel de toute la terre.» On prétend que, malgré son aversion pour les princes croisés, Bohémond, fils de Robert Guiscard, lui avait plu. Cependant elle ne parle jamais des Français qu'avec mépris, et comme d'un peuple barbare, dont le nom seul suffirait pour souiller l'Histoire. Elle prend avec eux ce ton de supériorité d'une nation polie, versée dans les arts inconnus aux peuples du Nord. Le président Cousin a donné une version française, aussi exacte qu'élégante, de la Vie d'Alexis. On la trouve dans le quatrième volume de *l'Histoire byzantine*. On en publia une édition au Louvre, avec de savantes notes de David Hoeschelius, 1651, in-fol.

ANNE DE SAVOIE, fille du duc Amédée V et de Marie de Brabant, devint impératrice d'Orient, par son mariage avec Andronic III, dit *le Jeune*. Son entrée à Constantinople, en 1337, fut magnifique. Anne partagea la gloire de son époux : elle le rendit accessible au pauvre, juste et bienfaisant. Après la mort de ce prince, elle eut la douleur de voir ses fils privés du trône par la perfidie de Jean Cantacuzène, leur tuteur.

ANNE DE RUSSIE, fille de Jaraslas, épousa Henri Ier, roi de France, en 1044. C'est la première fois qu'il est fait mention de la Russie dans nos annales historiques. Après la mort de son époux, la reine se retira dans l'abbaye de Saint-Vincent de Senlis, qu'elle avait fondée, et dont elle sortit pour se remarier à Raoul, comte de Crépi, en Valois. Ce mariage lui fit encourir l'excommunication, parce que Raoul se trouvait parent du premier mari d'Anne. Elle eut le courage de braver les foudres de l'Eglise; mais son nouvel époux l'ayant répudiée, elle se retira dans sa patrie, et y finit ses jours.

ANNE, fille aînée de Louis XI, roi de France, et de Charlotte de Savoie, fut mariée à Pierre II de Beaujeu, duc de Bourbon. Elle mourut au château de Chantelle, à 60 ans environ, en 1522. C'était une femme habile qui, dans le bas âge de Charles VIII, gouverna l'état avec autant de prudence que de fermeté. Louis, duc d'Orléans, qui depuis fut le roi Louis XII, n'ayant point répondu à l'amour qu'elle avait eu pour lui, elle ne cessa de le persécuter, et le tint long-temps en prison. Peut-être y serait-il mort, si Charles VIII, las d'être traité comme un enfant par cette impérieuse tutrice, ne fût allé lui-même à Bourges le tirer de captivité, plus par dépit contre elle que par affection pour lui. La passion de cette princesse fut la première cause des funestes querelles qu'eut François Ier avec le connétable de Bourbon.

ANNE DE BRETAGNE, fille et héritière du duc François II et de Marguerite de Foix, naquit à Nantes, le 26 janvier 1476, et mourut au château de Blois, le 9

janvier 1514. Quoiqu'elle eût été promise à Maximilien d'Autriche, qui l'avait même épousée par procureur, elle fut mariée à Charles VIII, roi de France, le 6 décembre 1491. Elle était belle, quoiqu'un peu boiteuse, défaut à peine aperçu, tant elle prenait soin de le dissimuler. Les qualités de son esprit répondaient aux agrémens de son corps. Pendant l'expédition de Charles en Italie, son épouse gouverna le royaume avec une prudence et une sagesse peu communes. Après la mort de ce prince, elle fut deux jours sans manger, couchée par terre, et pleurant sans cesse. Elle en prit le deuil en noir, quoique les reines l'eussent porté en blanc jusqu'alors. Louis XII, successeur de Charles VIII, vint à bout de la consoler. Il demanda et obtint son divorce avec Jeanne, seconde fille de Louis XI, dont il avait été forcé d'accepter la main, et le 8 janvier 1499, il épousa la veuve de son prédécesseur, qu'il avait aimée lorsqu'il n'était encore que duc d'Orléans. Ce n'était d'ailleurs que l'exécution d'une des clauses du traité que Charles VIII avait souscrit avant son mariage avec Anne. Cette princesse donna un grand éclat à sa cour, par le grand nombre de demoiselles de qualité, bretonnes et françaises qu'elle y appela. Elle leur offrait le modèle des vertus, et leur donnait l'exemple du travail. C'est elle qui forma l'établissement des filles d'honneur de la reine, remplacées, en 1673, par les dames du palais. Jouissant de la plus grande partie des revenus de la Bretagne, elle s'en servait pour secourir les misérables, pour donner des équipages aux pauvres officiers, pour soulager leurs enfans et leurs veuves. Mais parmi les objets de sa libéralité, elle choisissait de préférence les Bretons : aussi, le roi, dans ses goguettes, dit Brantôme, l'appelait quelquefois sa Bretonne, parce qu'elle avait réellement le cœur plus breton que français. Elle aimait les savans et leur faisait du bien. Une de ses manies était de vouloir paraitre plus instruite qu'elle ne l'était. Dans les audiences qu'elle donnait aux ambassadeurs, elle mêlait toujours quelques mots de leur langue, qu'elle avait eu soin d'apprendre par cœur. Elle était naturellement éloquente, judicieuse, sensée, agréable. Son cœur était généreux, sensible et franc; mais sa hauteur l'avait rendue vindicative. (*Voy.* ROHAN.) Elle voulut gouverner son second époux, et y réussit. Lorsqu'on lui disait que sa femme prenait trop d'empire sur lui, il répondait : « Il faut souffrir quelque chose d'une femme, quand elle aime son mari et son honneur. » Louis XII lui résista pourtant dans quelques occasions; et on connaît la fable des *biches qui avaient perdu leurs cornes pour s'être égalées aux cerfs*, que ce prince lui cita très-à-propos. C'est la première de nos reines qui ait joui de la prérogative d'avoir des gardes à elle, outre cent gentilshommes, et de donner audience aux ambassadeurs. Mais elle agissait ainsi comme souveraine de Bretagne.

ANNE D'AUTRICHE, fille aînée de Philippe II, roi d'Espagne, naquit en 1602, épousa Louis XIII, le 25 décembre 1615, et fut mère de Louis XIV. Le parlement lui confia la régence pendant la minorité de son fils, par un arrêt du 18 mai 1643, et cassa le testament

de Louis XIII. Le cardinal Mazarin, qui avait toute la confiance de la reine, gouverna le royaume sans que son administration causât d'abord le moindre murmure. Les victoires du duc d'Enghien, si célèbre sous le nom du Grand Condé, rendaient la régente respectable. Mais l'avidité de Mazarin, l'augmentation des impôts, et l'ambition des grands, préparaient une guerre civile. Ceux-ci excitèrent des séditions. La reine, obligée de s'enfuir de Paris, implora le secours du Grand Condé. Le peuple chantait des vaudevilles injurieux à sa vertu. On a même imprimé à Cologne, en 1696, un petit ouvrage qui a pour titre : *les Amours d'Anne d'Autriche avec le cardinal de Richelieu*. Les troubles s'étant pacifiés, Anne d'Autriche donna tout son temps aux exercices de piété. Elle fit bâtir la magnifique église du Val-de-Grace, et mourut d'un cancer, le 20 janvier 1666, âgée de 64 ans. On connaît sa réponse à Mazarin, qui la sondait sur la passion du roi pour sa nièce, et qui feignait de craindre que ce prince ne voulût l'épouser : « Si le roi était capable de cette indignité, je me mettrais, avec mon second fils, à la tête de toute la nation, contre le roi et contre vous. » Cette réponse était l'image de son caractère bon et indulgent, mais plein de noblesse et de hauteur. (*Voyez* Richelieu, et Buckingham (George). Elle ne manquait ni de beauté, ni de graces, et c'est à elle que la cour de France dut en partie les agrémens et la politesse qui la distinguaient de toutes les autres cours de l'Europe, sous le règne de Louis XIV. Elle avait joui de peu de bonheur avec Louis XIII. Richelieu, qui dominait ce prince, et qui n'aimait pas la reine, lui avait persuadé qu'elle était entrée dans les complots de Chalais. (*Voyez* ce mot.) L'idée de cette accusation se grava si profondément dans l'esprit soupçonneux et mélancolique de Louis XIII, qu'au lit de la mort, la reine lui ayant fait dire par Chavigni qu'elle n'avait eu aucune part aux desseins de Chalais, le roi répondit : « En l'état où je suis, je dois lui pardonner, mais je ne puis la croire... » Madame de Motteville rapporte, au sujet de ces étranges imputations, une particularité qu'elle dit avoir entendue de la propre bouche de la reine. C'est que le roi la fit venir au conseil ; qu'il lui reprocha en face qu'elle avait conspiré contre sa vie pour avoir un autre mari ; et que la reine, outrée de cette accusation, lui répondit avec fermeté, « qu'elle aurait trop peu gagné au change, de vouloir commettre un si grand crime pour un si petit intérêt. » Cependant Richelieu, intéressé à la desservir, fit épier toutes ses démarches. Elle entretenait un commerce secret de lettres avec la reine d'Angleterre, avec le duc de Lorraine, et surtout avec le roi d'Espagne, son frère. Il ne fut pas difficile, lorsque ce commerce fut découvert, de prouver à Louis XIII que la reine son épouse était plus attachée aux intérêts de l'Espagne qu'à ceux de la France. En 1637, les soupçons allèrent si loin, qu'elle fut obligée de répondre au chancelier sur les intelligences qu'elle pouvait avoir avec les puissances étrangères. Elle nia d'abord ; ensuite elle avoua une partie de sa correspondance, plus imprudente que criminelle, et fut obligée de demander pardon à son époux, et

de signer un écrit où elle promettait plus de prudence et de zèle. Malgré sa juste aversion pour Richelieu, elle rendait justice à son mérite. Se trouvant à Ruel dans les premiers jours de sa régence, et regardant un portrait de ce cardinal, elle dit aux seigneurs qui étaient auprès d'elle : « Si cet homme eût vécu jusqu'à cette heure, il aurait été plus puissant que jamais. » C'était sacrifier ses ressentimens particuliers au bien de l'état, et donner la preuve d'un grand caractère. Il ne faut donc pas s'en rapporter entièrement à ce que le cardinal de Retz dit de cette princesse dans ses Mémoires. Ce prélat, qui n'avait pas à se louer d'elle, et qui avait feint cependant d'en être amoureux, lui donne plus d'aigreur que de hauteur, plus de hauteur que de grandeur, plus de manières que de fonds, plus d'attachement à l'argent que de libéralité, plus d'attachement que de passion, plus de dureté que de fierté, plus d'intention de piété que de piété, plus d'opiniâtreté que de fermeté ; et ne lui accorde que cette sorte d'esprit qui lui était nécessaire pour ne pas paraître sotte aux yeux de ceux qui ne la connaissaient pas. Mais on voit évidemment que le pinceau de cet historien a été égaré par la haine et la fureur de faire des antithèses, et de dire des choses qu'il croyait profondes. Une observation que les naturalistes n'oublieront point, c'est que cette princesse qui aimait passionnément les fleurs, ne pouvait supporter la vue des roses, même en peinture. Elle était d'une délicatesse singulière sur tout ce qui touchait son corps. On avait de la peine à lui trouver de la batiste assez fine pour ses chemises et ses draps. Le cardinal Mazarin lui disait, en plaisantant sur cette extrême délicatesse : « Madame, si vous étiez damnée, votre enfer serait de coucher dans des draps de toile de Hollande. »

ANNE DE BOULEN. *V.* BOLEYN.

ANNE DE CLEVES, reine d'Angleterre. *Voyez* CROMWEL et HENRI VIII.

ANNE, reine d'Angleterre, fille de Jacques II, roi de la Grande-Bretagne, et d'Anne Hyde, sa première femme, naquit le 6 février 1664, à Twickenham, près de Londres. Elle fut élevée dans la religion protestante, quoiqu'elle dût le jour à des parens catholiques. Dans sa jeunesse, elle passa à la cour de France pour y chercher, près des médecins, un secours à la faiblesse de sa vue ; et ce fut à la sollicitation de cette cour, qu'en 1683, on la maria au prince George de Danemarck, qu'elle gouverna entièrement. Après la mort du roi Guillaume, époux de Marie, sa sœur aînée, les Anglais l'appelèrent au trône, le 4 mai 1702. Anne leur en témoigna sa reconnaissance, en entrant dans toutes leurs vues. Elle donna des secours à l'empereur Léopold et à Charles d'Autriche contre la France. Le duc de Marlborough, son favori et son général, acquit une gloire immortelle à son règne, par ses victoires dans la guerre de la succession d'Espagne. Les Anglais enlevèrent la flotte espagnole dans le port de Vigo, conquirent Gibraltar, s'emparèrent de Barcelonne, et firent proclamer Charles, roi d'Espagne. D'un autre côté, les Français furent battus à Ramillies et à Oudenarde. La reine Anne fut une des premières à entrer dans

les négociations pour la paix; et, dans celle qui se conclut à Utrecht, elle ne négligea ni sa gloire ni les intérêts de sa nation. Par ce traité, l'Angleterre obtint la démolition des fortifications du port de Dunkerque, la liberté du commerce dans les Indes espagnoles, la retraite du prétendant hors de France, la reconnaissance des droits de la Maison de Hanovre à la couronne d'Angleterre, la baie et le détroit d'Hudson, l'Acadie, l'île de Saint-Christophe et celle de Terre-Neuve. Un des articles les plus honorables fut d'engager Louis XIV à délivrer les réformés condamnés aux galères. Dans ce traité, l'un des plus célèbres de l'histoire moderne, et qui servit de base à celui d'Aix-la-Chapelle, en 1748, Anne stipula, non-seulement comme souveraine, mais comme arbitre suprême de l'Europe. Elle donna un nouveau degré de puissance à son gouvernement, en unissant l'Écosse à l'Angleterre, pour ne faire qu'une seule domination et qu'un seul parlement, où l'on admit seize pairs écossais, et quarante-cinq députés de la même nation à la chambre des communes. Anne accorda à l'Écosse la liberté du commerce avec l'Angleterre et les colonies, et la conservation de ses lois et de sa jurisprudence particulière. Elle mourut le 12 août 1714, à 51 ans. Elle avait pris d'abord, mais en vain, des mesures pour rouvrir à son frère, Jacques III, le chemin au trône. On dit pourtant que la couronne serait à la fin rentrée dans la maison des Stuart, si les ministres de la reine Anne avaient été plus secrets et plus unis entre eux. Cette princesse n'avait pas les qualités brillantes d'Élisabeth; elle laissa prendre trop d'ascendant à ses favoris et à ses favorites. Anne ne fut pas aussi grande reine qu'Élisabeth; mais, comme Élisabeth, elle a marqué son règne par le choix judicieux de ses ministres. Ce règne a été pour l'Angleterre, ce que celui de Louis XIV fut pour la France, et il brillera dans la postérité de l'éclat qu'y ont jeté Pope, Swift, Atterbury, Bolingbroke, Parnell, Addison, Gay, Rowe, Steele, Arbuthnot, Young, Thomson, Prior, lady Montague, etc.

ANNE IWANOWNA, fille de Jean, empereur de Russie, frère du czar Pierre Ier, épouse du duc de Courlande, succéda au czar Pierre II, en 1730. Elle sut, en maintenant les forces de terre et de mer sur un pied respectable, favoriser le commerce de ses sujets, se faire rechercher tour à tour de l'empereur, des Polonais, des Turcs, des Persans et des Chinois, sans prendre part à leurs querelles, si l'on excepte la guerre qu'elle eut contre le Grand-Seigneur depuis 1737 jusqu'en 1740. Elle mourut d'une maladie de langueur, le 28 octobre de la même année, à 47 ans, laissant sa couronne à son petit-neveu Iwan. Malgré la douceur de ses mœurs, son ministre Biren, qu'elle avait fait duc de Courlande, se livra à d'atroces vengeances; il fit périr plus de 12,000 personnes, et en bannit plus de 20,000. Il fut exilé par Élisabeth, et ne fut rappelé que sous Pierre III. *Voyez* SAXE.

ANNE PETROWNA, fille aînée du czar Pierre Ier et de Catherine Ire, née en 1706, et mère de Pierre III, joignait la beauté, les lumières, à la bonté et à la vertu. Elle épousa, en 1725, Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp. Appelée au conseil de ré-

gence après la mort de l'impératrice Catherine, elle n'y put assister qu'une fois. Menzicoff, qui la redoutait, l'obligea de quitter la Russie, et de se retirer à Kiel, où elle mourut, en 1728, à 22 ans.

ANNE DE HONGRIE, fille de Ladislas VI, porta la couronne de Hongrie et de Bohême à son époux Ferdinand d'Autriche, et le fit sacrer à Albe-Royale, en 1527. Zapolya, vayvode de Transylvanie, soutenu par Soliman, empereur des Turcs, lui disputa la puissance, et vint mettre le siége devant Vienne. Anne soutint alors le courage de Ferdinand, et donna des exemples de la plus grande fermeté. Hilarion de Coste la représente comme l'une des plus belles femmes de son temps. Cette reine mourut à Prague, le 27 janvier 1547, et fut inhumée dans la cathédrale de cette ville. Marie de Médicis et Anne d'Autriche, ses petites-filles, régnèrent en France.

ANNE, dauphine de Viennois, succéda, en 1282, à son frère Jean Ier, mort sans postérité, et devint souveraine du Dauphiné. Robert, duc de Bourgogne, prétendit que cette province était un fief masculin de l'empire, qui ne pouvait passer aux femmes; qu'il appartenait dès-lors à l'empereur Rodolphe; et que celui-ci lui en ayant accordé l'investiture, ce fief devenait sa propriété. Anne défendit ses droits avec courage; la guerre fut déclarée, et se termina par la médiation de Philippe-le-Bel, qui indemnisa Robert. Anne resta en possession du domaine de ses pères. Elle mourut en 1296, et fut enterrée dans le monastère des Chartreuses de Salette, qu'elle avait fondé.

ANNE DE CHYPRE, fille de Janus, roi de Chypre et de Jérusalem, épousa, à Chambéry, en 1413, Louis de Savoie, comte de Genève, second fils d'Amédée VIII, duc de Savoie. Son esprit conciliant et flatteur, l'aménité de son caractère, les graces de sa figure, captivèrent l'affection de son époux, qui lui abandonna presque entièrement son autorité. Elle en profita pour créer des établissemens utiles et des monastères. Les cordeliers de Genève, les observantins de Nice et de Turin lui durent leur fondation. Elle mourut à Genève, le 29 janvier 1465, et se fit enterrer dans un habit de cordelier, pratique que l'usage autorisait alors.

ANNE DE FERRARE. *Voyez* FERRARE.

ANNE DE GONZAGUE. *Voy.* GONZAGUE.

ANNE, duchesse de Guise. *Voyez* GUISE (François, duc de).

ANNE-MARIE, née duchesse de Brunswick, femme d'Albert, duc de Prusse, a laissé à son fils Albert un Traité de morale et de conduite intitulé : *Miroir des Princes*. Il se compose de 100 préceptes. Cette princesse se distingua par ses vertus et mourut en 1568.

ANNE-MARIE DE SAINT-JOSEPH, naquit à Villa-Castin, dans le diocèse de Ségovie, en Espagne, et fit éclater dès sa jeunesse toutes les vertus chrétiennes. Elle fit profession religieuse à Salamanque, dans un monastère de l'ordre de S. François. Elle y écrivit sa vie, qui fut imprimée en 1632, et qui a été traduite en français.

FIN DU PREMIER VOLUME.

